



HAL
open science

Les adverbes de doute en espagnol contemporain : submorphémie et interlocution

Astrid Schenk

► **To cite this version:**

Astrid Schenk. Les adverbes de doute en espagnol contemporain : submorphémie et interlocution. Linguistique. Université Rennes 2, 2021. Français. NNT : 2021REN20015 . tel-03468796

HAL Id: tel-03468796

<https://theses.hal.science/tel-03468796>

Submitted on 7 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THESE DE DOCTORAT DE

L'UNIVERSITE RENNES 2

ECOLE DOCTORALE N° 595
Arts, Lettres, Langues
Spécialité : *Linguistique Hispanique*

Par

Astrid SCHENK

Les adverbos de doute en espagnol contemporain

Submorphémie et interlocution

Thèse présentée et soutenue à Rennes le 14 janvier 2021
Unité de recherche : EA 4327 ÉRIMIT

Composition du Jury :

Rapporteurs : Stéphane PAGÈS
Sophie SARRAZIN

Professeur, Université d'Aix-Marseille 3
Professeur, Université Montpellier 3

Président : Federico BRAVO
Examineurs : Élodie BLESTEL
Daniel ROULLAND

Professeur, Université Bordeaux Montaigne
Maître de Conférences, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3
Professeur émérite, Université Rennes 2
Professeur, Université Rennes 2

Dir. de thèse : Chrystelle FORTINEAU-BRÉMOND



SOUS LE SCEAU DE L'UNIVERSITÉ BRETAGNE LOIRE

UNIVERSITÉ RENNES 2

Ecole Doctorale – Arts, Lettres et Langues (ALL - 595)

Unité de Recherche ÉRIMIT (EA 4327)

Les adverbes de doute en espagnol contemporain

Submorphémie et interlocution

Thèse de Doctorat

Discipline : Linguistique hispanique

Volume 1/1

Présentée par Astrid SCHENK

Directrice de thèse : Chrystelle FORTINEAU-BRÉMOND

Soutenue le 14 janvier 2021

Jury :

M. Federico BRAVO, Professeur, Université Bordeaux Montaigne (Président)

M. Stéphane PAGÈS, Professeur, Université d'Aix-Marseille 3 (Rapporteur)

Mme Sophie SARRAZIN, Professeur, Université Montpellier 3 (Rapporteur)

Mme Élodie BLESTEL, Maître de Conférences, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3
(Examineur)

M. Daniel ROULLAND, Professeur émérite, Université Rennes 2 (Examineur)

Mme Chrystelle FORTINEAU-BRÉMOND, Professeur, Université Rennes 2 (Directrice de thèse)

Remerciements

Bernarda: [...] En ocho años que dure el luto no ha de entrar en esta casa el viento de la calle. Haceros cuenta que hemos tapiado con ladrillos puertas y ventanas. Así pasó en casa de mi padre y en casa de mi abuelo. Mientras, podéis empezar a bordaros el ajuar. En el arca tengo veinte piezas de hilo con el que podréis cortar sábanas y embozos. Magdalena puede bordarlas.

Magdalena: Lo mismo me da.

Adela: (Agria) Si no quieres bordarlas irán sin bordados. Así las tuyas lucirán más.

Magdalena: Ni las mías ni las vuestras. Sé que yo no me voy a casar. Prefiero llevar sacos al molino. Todo menos estar sentada días y días dentro de esta sala oscura.

Bernarda: Eso tiene ser mujer. (Federico García Lorca, La casa de Bernarda Alba, 1936)

Mes remerciements vont en premier lieu à Mme Fortineau-Brémond pour avoir accepté de diriger cette thèse, qui n'aurait pu voir le jour sans ses conseils, ses encouragements et son soutien son faille.

Merci également à Élodie Blestel, Federico Bravo, Stéphane Pagès, Daniel Roulland et Sophie Sarrazin d'avoir accepté d'évaluer ce travail, et de faire partie de mon jury de soutenance.

Merci à l'EA 4327 ÉRIMIT pour l'organisation des nombreuses journées d'études et autres rencontres scientifiques, qui ont considérablement enrichi ce travail.

Un grand merci enfin à ma famille, en particulier à ma mère, *Die graue Eminenz*, pour son soutien logistique sans précédent et pour être toujours là, même dans la distance.

*« El que lo piensa todo primero, no
escribe nada después. »
(F. Umbral)*

Für meinen Vater

À Carmen, pour tout le temps que je n'ai pu lui consacrer.

Sommaire

REMERCIEMENTS.....	3
INTRODUCTION	9

Première partie

LE « DOUTE » PAR LE SIGNIFIANT : LES ADVERBES EPISTEMIQUES A LA LUMIERE DE LA THEORIE DE LA SAILLANCE SUBMORPHOLOGIQUE	29
--	----

1. LES ADVERBES EPISTEMIQUES EN {SK} : LE DOUTE COMME BIFURCATION.....	35
2. LES ADVERBES EPISTEMIQUES EN {M x T} : LE DOUTE COMME TENSION BINAIRE	75
3. LES ADVERBES EPISTEMIQUES EN {BL} : LE DOUTE COMME MULTIPLICATION DES POSSIBLES.....	109

Deuxième partie

L'IDENTITE DES SIGNES PAR LE SIGNIFIANT : L'APPROCHE COGNEMATIQUE	151
---	-----

4. QUIZA(S) : LA FORME PROTOTYPIQUE DU MICRO-SYSTEME	157
5. DE QUIZA(S) A ACASO: LE COGNEME A, PONDERATION ET NON-INTERROGATION	209
6. DE QUIZA(S) A TAL VEZ: LE COGNEME T EN POSITION INITIALE.....	249
7. DE QUIZA A QUIZAS : DU SUBMORPHEME -S EN POSITION FINALE	307

Troisième partie

L'INTERLOCUTION PAR LE SIGNIFIANT : LES ADVERBES DE DOUTE A LA LUMIERE DE LA THEORIE DE LA RELATION INTERLOCUTIVE	369
---	-----

8. QUIZAØ, UNE FORME DE CONFIGURATION 0 (R.I.D).....	381
9. QUIZAS, FORME DE C1 : LE COGNEME -S COMME MARQUE D'UN DEPASSEMENT DU RID	435
10. ACASO, UNE DEUXIEME FORME DE C1 : DES SUBMORPHEMES {A-} ET {AK-}.....	499
11. TAL VEZ, FORME UNIQUE DE C2 : LA CLEF DE VOUTE DU SYSTEME DES ADVERBES EPISTEMIQUES	581

CONCLUSION GENERALE	671
---------------------------	-----

ANNEXES	679
---------------	-----

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES	679
-----------------------------------	-----

INDEX DES AUTEURS.....	705
------------------------	-----

INDEX DES NOTIONS.....	709
------------------------	-----

TABLE DES ILLUSTRATIONS	711
-------------------------------	-----

TABLE DES MATIERES	715
--------------------------	-----

Introduction

Esta historia es larga y comienza mucho antes de mi nacimiento ; se requiere paciencia para contarla y más paciencia aún para escucharla. Si por el camino se pierde el hilo, no hay que desesperar, porque con toda seguridad se recupera unas páginas más adelante. (Isabel Allende, Retrato en sepia, 2000)

(1) Alguno me puede decir las sutiles diferencias entre la palabras *acaso*, *quizá* y *tal vez*. (Cuando se usaron? [sic]) También me puede decir porqué [sic] mi diccionario pone la (s) después de *Quizá* – dónde debe ser plural y dónde no?

(<https://forum.wordreference.com/threads/acaso-quiz%C3%A1-s-tal-vez.2232889/>, dernière consultation le 20/10/2020).

Le paragraphe qui précède, glané sur l'un des nombreux forums de langue sur Internet, traduit à titre exemplaire les interrogations que suscite chez certains locuteurs la multitude d'adverbes de doute en espagnol contemporain, qui ne compte pas moins de sept adverbes épistémiques « canoniques » – cités à ce titre par la NGLE (« *quizá(s)*¹, *acaso*, *tal vez*, *a lo mejor*, *lo mismo*, *igual* entre otros », RAE-ASALE 2009 : 2350) –, sans parler des nombreux ajouts diatopiques qui viennent augmenter localement ce paradigme déjà considérable (*capaz (que)*, *de repente*, *de pronto*, *por ahí*, *ahí*).

Il faut dire que si cette prolifération de formes apparemment proches, voire équivalentes, a de quoi intriguer les apprentis de la langue de Cervantes – lesquels, très souvent, ne sont habitués par leurs langues maternelles qu'à une ou deux expressions équivalentes² –, les locuteurs natifs ne sont pas en reste pour débattre de ces « différences subtiles » que certains internautes, en fins connaisseurs de leur idiome, perçoivent entre ces concurrents (alors que d'autres les nient en bloc), mais que la plupart des locuteurs, sans doute dans le but de ne heurter aucune sensibilité, s'accordent à attribuer *in fine* à des questions de préférence personnelle, voire régionale. Le débat se solde, invariablement, par l'invocation de l'autorité académique : si le DLE glose toutes ces formes par le renvoi à *quizá*³, n'est-ce pas là la preuve irréfutable de leur équivalence sémantique ?

Sans aucune prétention ni valeur scientifique la plupart du temps, ces forums ont néanmoins le mérite de pointer du doigt chez le locuteur, y compris non natif, une intuition formidable : celle de

¹ En dépit de la présentation du -s entre parenthèses – présentation que nous adopterons nous même dans certaines parties de notre travail afin de faciliter la lecture de notre développement – nous comptabilisons *quizá* et *quizás* comme deux formes autonomes, pour des raisons qui émergeront au fur et à mesure de ce travail.

² Par exemple en anglais *perhaps* ~ *maybe*, en français *peut-être*, en allemand *vielleicht*, en italien *forse* ~ *magari*. Nous ne tenons pas compte ici d'autres ressources adverbiales comme les dérivés, respectivement, en angl. -ly (*possibly*, *probably*), fr. -ment (*possiblement*, *probablement*), all. -weise (*möglicherweise*) ou it. -mente (*possibilmente*, *probabilmente*), dont l'espagnol connaît, lui aussi, son lot équivalent (*posiblemente*, *probablemente*).

³ Voir DLE, s.v..

l'unicité du signe. En tant que linguiste attentif à ce concept – que nous détaillerons plus loin –, on ne peut que faire sien cet étonnement face à ce foisonnement spectaculaire de formes dont la fonction partagée serait invariablement celle d'exprimer des notions telles que « la verosimilitud, la posibilidad y la incertidumbre » (RAE-ASALE 2009 : 2350), et que la langue espagnole – pour une raison qu'il nous semble essentiel de découvrir, mais qui n'a pratiquement fait l'objet d'aucune recherche – semble nourrir, à raison d'en moyenne une forme par siècle⁴, en dépit de tout principe d'économie linguistique.

1 À la recherche de l'identité des adverbes de doute : quels antécédents ?

Dans le présent travail, nous nous proposons par conséquent d'interroger la prétendue synonymie de ces adverbes⁵, et chercherons à déterminer leur identité respective en vue de contribuer à expliquer leur coexistence concurrentielle dans le système contemporain. Nous nous efforcerons de montrer que ces adverbes ne sont pas des formes équivalentes, accumulées les unes sur les autres au fil des siècles telles les strates fossilisées d'un massif épargné par l'érosion, mais que chaque forme apporte sa pierre à un édifice dont l'architecture systématique et cohérente, régie par des relations de complémentarité contrastive entre chacune de ces formes, les autorise à se partager divers effets discursifs qui, analysés avec l'approche méthodologique adéquate, pourront être décrits à partir d'un corpus d'exemples attestés.

Un tour d'horizon rapide de la bibliographie sur la question révèle qu'avec un tel projet de définir l'identité précise de chacune de ces formes, nous nous situons à bien des égards à contre-courant des travaux entrepris jusque-là sur ces adverbes. Leur paradigme, mais aussi certaines formes prises individuellement, ont certes fait l'objet d'une série d'études et de monographies dédiées, et ont connu un gain d'intérêt certain dans les dix dernières années, qui concentrent l'essentiel de la bibliographie que nous avons sollicitée. Mais la plupart des travaux s'insèrent dans la double problématique posée, d'une part, par la question de la définition de l'*adverbe*, ce « cajón de sastre »⁶ (Di Tullio 2005 : 199) qui continue à faire couler beaucoup d'encre⁷, et d'autre part par le problème de la « modalité », dont la définition, prise tantôt au sens large comme « les traces linguistiques de la présence du locuteur au sein de son énoncé » (Kerbrat-Orecchioni 2012 : 36), tantôt au sens restreint comme l'expression de différents types de jugement du locuteur envers l'énoncé (modalité déontique, épistémique etc.), varie considérablement

⁴ Vid. Cornillie 2016.

⁵ Notre travail se concentrera plus précisément sur quatre de ces formes – *quizá, quizás, acaso* et *tal vez* – qui ont retenu notre attention pour des raisons que nous expliquerons plus loin dans cette introduction.

⁶ 'catégorie fourre-tout'.

⁷ Voir, en guise d'exemple, le colloque intitulé « Le problème de l'adverbe » des 26 et 27 mars 2020 (Paris, Sorbonne), la thèse de C. Guimier sur « Le problème de l'adverbe en anglais moderne » (1986), ou l'article de J. Cervoni sur « La partie du discours nommée adverbe » (1990).

d'un auteur à l'autre, et constitue un terrain non moins miné que celui de l'« adverbe ». Ces travaux s'attachent ainsi essentiellement à discuter la catégorisation des traditionnels *adverbos de doute* par rapport à la définition de la modalité retenue par l'auteur, et à les classer vis-à-vis de formes sémantiquement proches (*posiblemente, probablemente*) ou connexes (*seguramente, indubitablemente*) (par exemple Barrenechea 1979), voire opposées (*necesariamente*) (par exemple Kovacci 1999). L'ensemble de ces approches n'ayant pas pour objectif de spécifier l'identité de chaque adverbe au sein du paradigme mais de situer divers paradigmes « modaux » les uns par rapport aux autres, nous ne développerons pas ici – ni ailleurs dans notre travail – ces questions, pour lesquelles le lecteur curieux pourra consulter deux excellentes synthèses, très complètes et à jour, dans Suárez Hernández (2016) et Barrio García (2017).

D'autres travaux, plus comptés, s'intéressent aux comportements morpho-syntaxiques de ces adverbos, pour dégager, au sein de notre paradigme, une première distinction entre les formes capables de régir l'indicatif ou le subjonctif (*quizá(s), acaso, tal vez*), et celles qui n'autorisent que le premier (*a lo mejor, lo mismo, igual*). Ainsi, Wasa (1999), partant d'une analyse du subjonctif comme l'expression de la « réserve épistémique » du locuteur lui permettant de ne pas se prononcer quant à « la afirmación positiva o negativa acerca de la verdad de la proposición » (1999 : 124), affirme que les formes admettant le subjonctif servent à « insertar la duda en una proposición singular » (p ou $\sim p$), tandis que les formes qui ne fonctionnent qu'avec l'indicatif serviraient non pas à interroger la véracité de p , mais à situer cette proposition p vis-à-vis d'autres propositions concurrentes (p' , p'' etc.) qui se présentent simultanément à l'esprit du locuteur (Wasa 2002). Ces analyses ne sont pas dénuées d'intérêt pour notre propre étude, et nous aurons l'occasion de nous y référer ponctuellement. Mais, à notre sens, la question principale demeure : pourquoi certaines formes – pourquoi ces formes-là précisément et non les autres – permettent-elles d'« insérer le doute au sein d'une proposition singulière » (et sont donc compatibles avec le subjonctif, si l'on accepte l'analyse de l'auteur), alors que d'autres – même question : pourquoi celles-là précisément – confrontent la proposition à d'autres propositions concurrentes ? Le choix du mode verbal, éventuellement révélateur de ces différences systémiques, doit être compris comme un comportement discursif, autorisé par l'identité de la forme, qui reste à déterminer entièrement.

En lien avec la question du mode verbal, un certain nombre d'auteurs se sont intéressés notamment à la répartition des emplois du subjonctif et de l'indicatif au sein du groupe des adverbos autorisant l'alternance, dans l'espoir de mettre au jour des tendances statistiques qui, par ricochet, pourraient renseigner sur l'éventuelle différence entre ces adverbos. C'est ainsi que les travaux de Woehr 1972, Renaldi 1977, Bauhr 1990 et Carlsson 1990 confrontent le comportement modal des formes *quizá(s), acaso* et *tal vez*, tandis que d'autres travaux s'intéressent même à certaines formes prises individuellement (Aurova 2013 pour *quizá(s)*, Didriksen 2014 pour *tal vez*), cherchant à découvrir quels

Introduction

facteurs (diatopiques, diaphasiques, référence au temps d'univers, type de verbe, personne grammaticale, tradition discursive etc.) pourraient motiver l'emploi de l'un ou l'autre de ces modes verbaux. On peut signaler à ce titre l'analyse de García (2011), qui s'intéresse spécifiquement à la différence entre *quizá* et *quizás* du point de vue de ces divers critères statistiques. Si l'on peut saluer dans l'ensemble de ces travaux l'intention de discriminer, par la prise en compte de données statistiques, des formes que le regard grammatical traditionnel donne pour synonymes, ces travaux se heurtent toutefois à des difficultés inhérentes à la démarche statistique : la confrontation des divers résultats montre en effet que ceux-ci sont largement fonction de la nature et de l'étendue du corpus retenu. On observe ainsi, à titre d'exemple, que les travaux de Woehr, portant sur un corpus mixte de cinquante auteurs péninsulaires et cinquante auteurs américains, pointent vers une prédominance du subjonctif avec *quizá(s)*, alors que Renaldi, à partir d'un corpus d'exemples exclusivement américains, trouve au contraire une préférence nette de l'indicatif avec ce même adverbe. Comme le souligne l'auteur, ces différences sont, en sus de la différence diatopique du corpus, tributaires du « rather narrow scope of both [their] bibliographies [=corpus] » (Renaldi 1977 : 332) et demanderaient une étude de plus grande envergure.

La même observation peut d'ailleurs être formulée au sujet des travaux qui tentent de discriminer les formes *quizá* et *quizás* en analysant notamment, au-delà du problème du mode verbal, la question d'une éventuelle motivation phonotactique de ces deux « variantes » : alors que García (2011), travaillant sur un corpus contemporain issu de six pays hispanophones différents (Cuba, Pérou, Venezuela, Argentine, Mexique et Espagne), constate que *quizá* affiche une tendance statistique nette à apparaître devant une consonne et *quizás* devant voyelle (confirmant en cela une idée défendue par E. Sabaté dans son manuel d'orthographe intitulé *Para escribir correctamente* (1971), et largement reprise par la *vox populi* sur les forums d'Internet susmentionnés), Marquant (1985) avait quant à lui infirmé catégoriquement cette explication à partir de son propre corpus mixte de 1156 exemples péninsulaires et américains. Marquant observe en effet que

« El criterio de Sabaté [la eufonía] tampoco refleja una tendencia del español actual (ni en España ni en América) y ni siquiera puede considerarse como una motivación posible de la alternancia estudiada [*quizá* ~ *quizás*]. [...] El predominio de *quizá* ante vocal (68,52% y la aparición de *quizás* ante consonante (10,06%) son los argumentos más importantes en contra de la teoría de Sabaté. Normalmente, también ante vocal predomina *quizá* (94,64% en la prensa española). El corto predominio de *quizás* [ante vocal] en la prensa latinoamericana (51,58%) y en los Comics españoles (80%) puede explicarse por el carácter reducido y unilateral de la documentación o bien, más correctamente, por el predominio global de *quizás* en la misma documentación. Un caso interesante es el de la literatura española con un 67,09% de *quizás* ante vocal [...]. Sin embargo, la prensa escrita y hablada de hoy (nuestra documentación más reciente) parece en contradicción tanto con estas observaciones como con la teoría de Sabaté en general. » (Marquant 1985 : 43-44).

L'on voit ici qu'en sus des facteurs diatopiques (Espagne ou Amérique Latine) et du volume d'exemples analysés, l'auteur pointe le problème de la tradition discursive (*i.e.* la nature des documents sollicités : romans, comics, presse, etc.), l'interconnexion en cascade entre ces divers facteurs rendant difficile, au bout du compte, l'exploitation positive de ces données statistiques.

Se pose, par ailleurs, la question de savoir quel sens donner à ces tendances statistiques dans le cas où une exploitation massive de données à grande échelle permettrait de contrôler les aléas liés à la nature du corpus : à quoi bon déterminer si telle ou telle forme préfère le subjonctif *si*, parallèlement, l'on ne tire aucune conclusion d'ordre sémantique de ces alternances ? L'ensemble des analyses citées se contente en effet, en guise de conclusion, du constat empirique, statistiquement glorifié, d'une différence de comportement syntaxique, reléguant l'étude des effets « qualitatifs » de ces alternances à des études postérieures (par exemple Aurová 2013 : 31), ou invoquant l'idée que « meaning is not appreciably different when the indicative is used » (Woehr 1972 : 320). La démarche reste, finalement, entièrement descriptive, engrangeant des données chiffrées aux allures objectives et dont le caractère apparemment irréfutable permet *ipso facto* de les substituer à une analyse sémantique de ces adverbes : pour ces auteurs, la détection, pour tel ou tel adverbe, d'un comportement morpho-syntaxique spécifique, objectivement mesurable, est souvent une fin en soi, non le moyen pour élaborer quelque hypothèse sur l'identité systémique des formes concernées.

L'approche diachronique est la seule à faire d'emblée une place de choix à l'identité spécifique des formes, puisqu'elle a précisément pour but de retracer le devenir historique de chacun de ces signes pour expliquer comment ceux-ci, par diverses voies de dérivation méta-sémique qui font leur originalité, ont pu finir par confluer vers des capacités référentielles proches ou identiques. Puisant une grande partie de sa légitimité dans cette capacité à expliquer l'émergence de paradigmes formellement disparates, l'approche diachronique offre un point d'accès intéressant à l'identité des formes en synchronie, puisqu'elle permet de montrer la tension entre les changements sémantiques constatés et la permanence de certaines valeurs historiques, lesquelles pourraient alors contribuer à expliquer les exploitations discursives spécifiques que certaines formes, par opposition à leurs concurrentes, connaissent dans la langue contemporaine⁸. Mais il importe de souligner que dans l'approche diachronique, le signe est vu comme un élément qui subit les changements décrits de manière passive : associé statistiquement (encore !) à certains contextes syntaxiques plutôt qu'à d'autres, il y trouve l'occasion de se « contaminer » de certains traits sémantiques inhérents à ces « contextes pont » (*bridging contexts*) pour s'enrichir de nouvelles valeurs qui, à un moment donné de son histoire, finiront par supplanter, avec plus ou moins de succès, les valeurs initiales. Pour notre part, nous pensons que le signe, ou plus exactement le signifiant

⁸ Nous pensons ici en particulier à l'adverbe *acaso*, dont l'origine historique d'adverbe de « hasard » paraît à bien des égards déterminante dans ses comportements contemporains. *Vid.* chapitres 5 et 10.

(*vid. infra*), prend une part bien plus active dans ces évolutions, lesquelles nous semblent non pas subies, mais permises par lui. Nous aurons l'occasion de développer ce point lorsque, ponctuellement, nous nous appuierons sur ces analyses diachroniques pour démontrer le bien-fondé de nos propres développements.

Le présent travail, on l'aura compris, ne souhaite contribuer à aucune de ces approches, dont nous ne prétendons pas invalider *per se* la démarche, mais qui ne nous semblent pas convenir pour l'objectif que nous nous sommes fixé : analyser l'identité de chacun des adverbes épistémiques, et découvrir les liens de complémentarité et de contraste qui les unissent en un paradigme cohérent. C'est pour cela que nous avons choisi de ne pas inclure dans notre travail le traditionnel « État de la question » tel qu'il pouvait être attendu : non pas parce que nous pensons pouvoir balayer d'un revers de manche toute conclusion obtenue avant nous, loin s'en faut ; mais ces travaux ne sont pas en mesure de proposer les fondements théoriques et méthodologiques nécessaires pour asseoir la démarche, radicalement autre, que nous souhaitons poursuivre : celle de nous intéresser au seul élément qui, de façon univoque et sans le recours à quelque outil statistique que ce soit, révèle au grand jour la différence entre nos adverbes : le **signifiant**, lequel affiche en effet une différence matérielle, même minimale (*quizá ~ quizás*), immédiatement accessible à l'observateur avisé (linguiste) comme à l'utilisateur empirique. Plutôt que d'exposer, plus minutieusement que nous ne l'avons fait dans cet aperçu très sommaire de la bibliographie disponible, des conclusions qui apporteront peu ou rien à une problématique qui n'était pas la leur, et donc d'en fustiger gratuitement les insuffisances – la critique est aisée, mais l'art est difficile –, nous préférons souligner ponctuellement, aux endroits pertinents de notre propre analyse, les points de convergence que nous décelons avec nos prédécesseurs, dont certaines conclusions, loin d'être inintéressantes, viendront enrichir notre démonstration. En nous intéressant au signifiant, nous nous situons en amont des autres analyses entreprises, puisque nous considérons que l'expression de quelque « attitude » de l'énonciateur vis-à-vis de son dire, tout comme le comportement modal de telle ou telle forme, ne saurait être comprise que comme une exploitation discursive permise par l'identité de la forme, et qu'il convient de découvrir au préalable.

2 Le cadre théorique : la linguistique du signifiant

Le choix d'accorder la primauté au signifiant, au versant matériel et physique du signe, n'est pas, bien sûr, une idée nouvelle : il s'agit d'un des postulats théoriques de la dénommée « linguistique du signifiant » qui, née des travaux précurseurs d'un groupe d'hispanistes guillaumiens (Mo.La.Che, Delport), connaît, depuis un certain nombre d'années, un développement considérable au sein de l'hispanisme

français. Ses principes étant fort bien connus en raison même de la diffusion de plus en plus ample de cette approche, nous nous contenterons ici d'en rappeler les idées principales, et renvoyons pour plus de précisions non seulement à ces travaux précurseurs, mais aussi aux articles introductifs de Blestel & Fortineau-Brémond (2015 et 2018), ainsi qu'à Le Tallec-Lloret (2012 et 2014), qui offrent un aperçu très synthétique et fort accessible de ces postulats et de leurs implications théoriques et méthodologiques.

La linguistique du signifiant repose, pour l'essentiel, sur deux idées maîtresses : l'**unicité du signe**, et la **primauté absolue du signifiant** dans toute démarche analytique.

Le principe de l'**unicité du signe** consiste à postuler qu'« à chaque signifiant correspond un seul signifié de langue, et vice-versa » (Chevalier, Launay & Molho, 1988 : 46), et que « [le signifiant] est indissociable de son signifié, c'est-à-dire du mentalisme qu'il marque et qui y transparait » (Chevalier, Launay & Molho, 1986 : 97). Ce principe commande de considérer qu'en dépit de la multitude d'emplois parfois considérable que chaque forme indéniablement connaît en discours, son signifié de langue est, à l'image d'un signifiant inchangé, partout le même, unique et invariable, quel que soit le co(n)texte de comparution du signifiant :

« S'il faut ainsi faire fond sur le signifiant, c'est qu'il est le moyen d'accéder au signifié. Cet apport du signifiant dont on vient de parler, toujours identique à lui-même partout où le locuteur le convoque, cette pierre, toujours la même, apportée à l'édifice de toute phrase où le signifiant en question comparait, c'est cela qui constitue son signifié. » (Delpont 2004 : 24).

Pour notre travail, cela signifie que l'identification, pour chacun de nos adverbes, de ce signifié unique – son *invariant* – devra permettre d'expliquer de façon unifiée l'ensemble des *effets discursifs* que la forme est en mesure de produire. Mais ce même signifié de langue est aussi « ce qui différencie les synonymes et confère au signifiant sa singularité dans un champ onomasiologique. C'est sa fonction *différenciatrice*. » (Chevalier, Launay & Molho, 1988 : 47). Découvrir cet invariant en langue nous permettra ainsi, à la fois, d'en finir avec la polysémie que de nombreux auteurs certifient à certaines de nos formes – on pensera notamment à *acaso*, à la fois adverbe de *hasard*, de *doute* (DLE s.v.) et « opérateur de rhétoricité » (Fuentes Rodríguez 2009 s.v.) –, mais aussi de contester cette prétendue synonymie entre les formes concurrentes du paradigme dont le signifiant respectif, de toute évidence, clame haut et fort la singularité.

Or, la recherche de ce signifié, de cet invariant, ne peut que partir d'une « lecture » (Launay 1986 : 37) du signifiant dans lequel « se manifiesta, de manera más o menos patente, más o menos opaca, el significado » (Chevalier 1997 : 54). Partant du postulat qu'« il n'y a rien de plus profond dans un langage que sa surface : pour qui sait la regarder, elle est la traduction même de ce qu'il est en profondeur » (Chevalier, Launay & Molho, 1986 : 96), les auteurs érigent le signifiant en voie d'accès privilégiée – si ce n'est la seule envisageable – au signifié, bouleversant ainsi la conception guillaumienne d'une sémiologie

désordonnée « qui n’offre que des tentatives de systématisation d’une cohérence incomplète » – la recherche d’une certaine *congruence* – et qui enjoint de « ne rechercher de système rigoureux que du côté du signifié » (G. Guillaume, *Leçons* 4 [23-III-50], cité dans Le Tallec-Lloret 2014 : 74). Contestant l’idée – au bout du compte paradoxale – que le *signifiant* puisse ne pas être fondamentalement une structure *signifiante*, les défenseurs de la « linguistique du signifiant » réhabilitent la primauté de ce dernier en considérant non pas simplement que le signifiant *traduit*, matériellement, les caractéristiques de son signifié sous-jacent, mais, bien au contraire, qu’il le *produit* :

« Pour nous, le signe [...] ne peut être que *motivé* puisque “le lien unissant le signifiant au signifié” (définition saussurienne du signe) est entendu ici comme un rapport de production, d’*engendrement* du signifié par le signifiant » (Launay 2003 : 277-278).

2.1 Motivation et iconicité

Partant de cette idée que le signifiant, fondamentalement motivé et non arbitraire, doit être compris comme le « moyen de production du sens, comme générateur, en somme, de ce sens qui en porte la marque, la griffe, et bien plus encore » (Launay 2003 : 277), les auteurs en viennent inévitablement à s’intéresser à sa structure, à sa composition, sa matérialité, et à en proposer des découpages qui pourraient ne pas coïncider avec les segmentations de la morphologie traditionnelle. Une série d’auteurs, au premier chef desquels M. Molho, portent ainsi leur regard sur le plan submorphémique du signifiant (en-deçà du morphème), pour y isoler ce que l’auteur appelle les « formants »,

« des éléments ou particules signifiantes qui, intervenant dans la structure d’un signifiant donné, se réitèrent en plusieurs autres – ce dont résulte la formation d’un champ d’analogie regroupant une ou plusieurs séries morphématiques. Ceci revient à dire qu’un « formant », s’il apparaît dans un ensemble de morphèmes, informe la série et lui confère une signification générale dont il est la cause ou la racine. » (Molho 1988 : 291).

Le maître mot est ici la notion d’analogie, portée par la présence de cet élément formateur, et en vertu de laquelle il sera possible de rapprocher, par-delà des catégories grammaticales classiques, diverses formes dont l’approche traditionnelle ne serait pas en mesure d’entrevoir la mise relation systématique que la langue, comprise comme un système de signifiants, établit. On peut citer, à titre d’exemple, le formant *n, qui permet de fédérer dans un tel « champ d’analogie » aussi bien le paradigme de la négation que le système des indéfinis *un(o)*, *alguien*, *quien*, etc., ainsi qu’une série de particules prépositives et adverbiales (*sin*, *con*, *aun*, *bien* etc.).

Néanmoins, en dépit de l’avancée considérable que suppose la prise en compte de ces formants en tant qu’unités signifiantes en deçà du morphème, l’analyse ne parvient pas encore, à ce stade, à accorder à la structure phonématique du signifiant toute l’attention qui doit lui revenir pour comprendre comment le signifiant, concrètement, remplit cette fonction de « véhicule » (Jakobson), et *a fortiori* d’« engendrement » (Launay) du signifié :

« si le fait de cette union [entre le signifiant et le signifié] est absolument clair, sa structure reste fort peu connue. Une suite des sons se trouve être le véhicule du sens, **mais comment les sons remplissent-ils cette fonction de véhicule** ? Quels sont exactement les rapports entre les sons et le sens à l'intérieur du mot et de la langue en général ? (Jakobson 1976 : 22-23, nous soulignons).

La question du rapport entre « le son et le sens »⁹, soulevée par Jakobson, reste ainsi irrésolue à ce stade. Si l'approche du groupe Mo.La.Che a le mérite de mettre au premier plan l'**unicité du signe** et d'attirer l'attention du linguiste sur l'intérêt à accorder la primauté au signifiant, elle « relèv[e] encore d'avantage d'une linguistique du *signe* que véritablement d'une linguistique du *signifiant* » (Le Tallec-Lloret 2014 : 77, l'auteur souligne), et, méthodologiquement parlant, reste encore partiellement tributaire du spectre de la prévalence du signifié lorsqu'elle s'emploie à corroborer par une lecture du signifiant *a posteriori* les hypothèses sur le signifié élaborées à partir de l'observation discursive préalable¹⁰.

Ce « délicat problème du passage du phonatoire au sémantique » (Le Tallec-Lloret 2014 : 77), fondement d'une véritable linguistique du *signifiant* qui accorde à la structure phonologique de ce dernier une place de choix, est résolu par la *Théorie des Cognèmes* ou *Cognématique* de D. Bottineau, initialement développée en application à certains paradigmes grammaticaux de la langue anglaise, mais qui tombe, dans le domaine de l'hispanisme, sur ce terrain fécond labouré à la fois par les propositions de Mo.La.Che, mais aussi par les analyses de Toussaint qui, prenant résolument position « Contre l'arbitraire du signe » (1983), avait postulé l'iconicité radicale du signifiant.

Les cognèmes peuvent être définis comme des « submorphèmes isolables qui [...] renvoient à des processus mentaux invariants, sortes de logiciels fondamentaux de la cognition » (Bottineau 2003b : np), mais – et c'est le point crucial qui nous importe ici – il s'agit de « logiciels **sensori-moteurs** » (*ibid.*) qui manifestent une « corrélation entre processus vocal et processus cognitif qui ne s'impose pas universellement¹¹ [...] mais qui se déclare de manière sporadique et cohérente avec une fréquence suffisante pour attirer l'attention et requérir une exploration » (Bottineau 2009 : 126). Le signifiant est ainsi conçu comme un « geste vocal » (Bottineau 2012c), plus précisément comme une « boucle sensori-motrice active » (*ibid.*), dont

« l'expérience de l'articulation motrice et sensorielle oriente les processus mentaux (dans le cadre d'une approche binariste séparant le corps et l'esprit), voire s'intègre aux processus cognitifs

⁹ C'est le titre de son cycle de « leçons » données à l'École des hautes études à New York, dont la présente citation est extraite.

¹⁰ C'est, par exemple, la méthode suivie dans leur article sur l'expression de la concession (1983).

¹¹ En dépit de cette corrélation motivante entre le geste phonatoire et l'instruction cognitive qui peut en être dérivée, un cognème n'est pas systématiquement associé à un phonème donné, mais au contraire ne s'actualise que sous condition de sa mise en correspondance analogique et/ou contrastive avec d'autres cognèmes au sein d'un réseau signifiant. Nous reviendrons sur ces contraintes méthodologiques dans le préambule à notre deuxième partie qui s'emploiera à appliquer la *Cognématique* à notre paradigme adverbial.

Introduction

(dans le cadre d'une conception unifiée de la cognition corporelle et distribuée liant les motricités somatiques et neuronales » (Bottineau 2014 : 264-265).

La prise en compte de l'expérience sensori-motrice impliquée par le geste phonatoire constitue ainsi le « chaînon manquant entre le phonatoire et le sémantique » (Le Tallec-Lloret 2014 : 79), permettant d'expliquer comment le signifiant peut non plus *mimer*, mais bien *engendrer* et façonner l'émergence du sens. L'exemple des cognèmes I et A, sur lesquels nous aurons le loisir de revenir à plusieurs reprises au cours de ce travail, permet de fixer les idées, puisque la dimension multimodale des expériences sollicitées pour l'amorçage de la signifiante y est particulièrement nette :

« Les phonèmes /i/ et /a/ font l'objet d'une expérience sensori-motrice multimodale pour les locuteurs. D'une part, ils requièrent le contrôle d'un geste de fermeture pour *i* (réduction de l'écart langue / palais) et d'ouverture pour *a* (accroissement de l'écart langue / palais et abaissement conjoint de la mâchoire inférieure, mouvement qui crée l'espace de variation du degré d'aperture). Si la sémiogenèse dérive une valeur cognitive du processus moteur, il s'agira du contraste association (*i*) / dissociation (*a*), du couple contact / séparation, conjonction / disjonction, éventuellement proximité / distance (du point de vue résultatif, postérieur aux processus dynamiques). » (Bottineau 2009 : np).

Mais au geste articulatoire d'aperture s'ajoutent d'autres expériences potentiellement pertinentes, comme la dimension auditive de ces phonèmes (fréquence), dont les effets physiques sur l'environnement (résonance, réverbération etc.) peuvent être investies par le sujet parlant d'une charge phono-symbolique :

« Par ailleurs, le contraste *i/a* est aussi une expérience auditive. *i* est aigu (par le formant perceptible) et sera susceptible de rappeler « phonosymboliquement » les sons aigus émis par les êtres de petite taille, étant entendu qu'il s'agit en fait d'un processus auto-désignatif fondé sur la différenciation des voies masculines et féminines (cf. en breton *djou* « deux » au féminin) et *a* grave, corrélable aux voix de source plus massive (*daou* « deux » masculin). Et pour la même raison, dans un espace confiné formant une chambre d'écho, *a* produit une réverbération harmonique tangible, contrairement à *i*. » (*ibid.*).

L'identification et l'analyse d'un cognème potentiel suppose donc d'

« inventorier l'ensemble des propriétés sensori-motrices pertinentes, et non [de] se focaliser sur une seule d'entre elles, et [de] les appréhender de manière distribuée sur le corps (conditions de production et de perception) et l'environnement (réactivité extérieure à la voix humaine). » (*ibid.*).

« L'ensemble des propriétés sensori-motrices pertinentes » ne se limite pas, le cas échéant, aux dimensions articulatoire et auditive des phonèmes, mais peut impliquer bien d'autres facettes expérientielles encore (par exemples les perceptions *visuelles* liées aux graphèmes dans le cas de la parole écrite, ou les gestes articulatoires *perçus* par l'interlocuteur), qu'il appartient au linguiste d'identifier et d'interpréter. La prise en compte de ces iconicités multiples, notamment graphématiques, s'avère particulièrement féconde dans le domaine du lexique, longtemps considéré comme nettement moins

motivé que les paradigmes grammaticaux, mais pour lequel M. Grégoire a mis au jour l'existence de vastes réseaux signifiants trans-catégoriels, fondés sur ce que l'auteur appelle les « saillances submorphologiques » :

« **Saillance** : Élément macro-sémiotique issu de combinaison articulatoire sémiologique ou graphique qui regroupe morpho-sémantiquement ou phono-sémantiquement plusieurs vocables qui, de fait, appartiennent à la même structure (dite saillancielle). Cet invariant est attaché à un concept ou à un sens poétique et constitue cette fédération macro-sémiotique et l'élément saillant que reconnaît un sujet parlant pour leur évocation. La saillance peut être représentée dans les signifiants par des segments ou groupes consonantiques et/ou vocaliques significatifs, nommés ici capacités formelles. » (Grégoire 2012 : 11).

L'approche submorphémique, née dans le prolongement de la linguistique du signifiant, s'épanouit ainsi dans tous les domaines de la langue, mettant au jour, dans les paradigmes grammaticaux comme dans de vastes portions du lexique, cette « sémiologie toujours et partout motivante » défendue par Mo.La.Che (1984). Mais la mise au premier plan, au sein de l'analyse du signifiant postulée par ces précurseurs, de la dimension corporelle, sensori-motrice, du geste phonatoire inscrit la démarche submorphémique dans le cadre plus vaste de la grammaire éactive, qui envisage le langage comme une pratique incarnée.

2.2 Enaction et interlocution

L'intégration de l'analyse submorphémique dans le paradigme plus global de la linguistique éactive fait de cette approche un outil privilégié pour analyser les mécanismes de l'avènement du sens : en effet, il s'agit d'un moyen de sortir de la conception *encodagiste* du langage¹² et de considérer que le sens ne préexiste pas à l'acte de parole, mais co-émerge avec lui par le truchement de l'expérience sensori-motrice que cet acte de phonation suppose pour le sujet parlant. Il s'agit ainsi, dans la continuité des postulats de Varela, de comprendre que « la cognition, loin d'être la représentation d'un monde prédonné est l'avènement conjoint d'un monde et d'un esprit à partir de l'histoire des diverses actions qu'accomplit un être dans le monde » (Varela, Thompson & Rosch 1993, cité dans Blestel & Fortineau-Brémond 2015) : la parole, en tant qu'acte corporel agissant sur l'environnement, permet alors de faire émerger cet environnement (le monde) en en parlant, au même titre que le sujet parlant lui-même émerge en tant que tel : si « *parler, c'est (se) faire penser* » (Bottineau 2013 : 16), ou, plus encore, « *penser et parler ne font qu'un* » (Douay & Roulland 2014 : 9), on voit alors qu'au COGITO cartésien répond ici le LOQUOR éactif : *je parle, (donc je pense), donc je suis*.

¹² C'est le modèle jakobsonien du langage, que Reddy (1979) et Lakoff & Johnson (1980) décrivent par le recours à la métaphore du « tuyau » qui « conduit » le message du locuteur vers l'allocutaire (*conduit metaphor*). Pour un aperçu détaillé de cette métaphore « tubulaire » et sa nécessaire réfutation, voir Douay & Roulland 2014 : 42).

L'une des vertus de la démarche submorphémique éactive est ainsi de mettre au premier plan la dimension incarnée du langage, de le concevoir comme un acte physique qui engage le corps tout entier, et nous aurons l'occasion de voir, au cours de ce travail, à quel point la « gestuelle » vocale est parfois liée à d'autres actes corporels, considérés plus bas (digestion, sexualité etc.), qui se déplacent sur la phonation sous la pression libidinale (voir *infra*). La cognématique contribue ainsi à construire une approche linguistique qui permette globalement la « réinjection du facteur humain dans l'étude du langage » (Grégoire 2018a), et plus précisément de « travailler de façon sérieuse sur la collecte de données **en première personne** » (F. Varela, cité dans Aden 2017 : §29). Mettant au premier plan l'expérience du sujet parlant en tant qu'être empirique, vivant et incarné, certains auteurs¹³, suivant en cela les propositions de Toussaint (1983 : 49), vont jusqu'à postuler un renversement de la terminologie même servant à décrire les phénomènes phonatoires afin de rendre compte de cette optique d'une linguistique « en première personne ».

Mais la perspective éactive permet aussi, par la même occasion, de comprendre que l'allocutaire est un co-locuteur, dans la mesure où, de la même façon que le locuteur n'« encode » aucun message pour le transmettre, mais le construit au moment où il l'énonce, l'interlocuteur n'a rien à « décoder », mais doit co-construire le sens de l'énoncé en temps réel pendant l'acte d'écoute, en interprétant le flux de parole perçu et en procédant, notamment, aux divers découpages morphologiques et submorphologiques nécessaires à la compréhension de l'énoncé¹⁴. La réception est ainsi un acte co-actif qui exige de l'allocutaire de co-dire le message, ce qui le soumet alors potentiellement aux mêmes amorçages cognitifs que l'expérience multimodale de la phonation véhicule chez le locuteur. Cet effet « miroir » entre les deux instances locutives s'enracine, sur le plan biologique, dans l'existence des « neurones miroir » (Di Pellegrino *et al* 1992) qui

« sont des cellules du cortex moteur, pré-moteur et somato-sensoriel de l'homme (ainsi que du singe et de certains oiseaux), qui recouvrent en partie l'aire de Broca et qui s'activent de la même manière lorsqu'on effectue des actions et lorsqu'on perçoit quelqu'un d'autre qui les effectue. Ils semblent donc être responsables de notre capacité à nous identifier aux autres, à comprendre leurs gestes de l'intérieur et à les imiter de façon spontanée et irréfléchie. [...] Cette hypothèse semble étayée par un certain nombre de résultats expérimentaux. Luciano Fadiga et d'autres (2002 ; voir également Wilson *et al.* 2004 ; Pulvermüller *et al.* 2006 ; D'Ausilio *et al.* 2009) ont démontré par exemple que **le système miroir intervient dans le décodage de la chaîne phonétique : quand nous entendons des sons linguistiques (par exemple [r] ou [f]), nous les**

¹³ Voir par exemple Grégoire (2018b : 69-70 note 177) : « [L]e paradigme de l'éaction prend le sujet comme repère et ne se place donc pas d'un point de vue externe. Cette inversion de point de vue suppose une inversion terminologique. Nous qualifierons donc ici d'*antérieures* les voyelles pour lesquelles la langue se positionne en retrait (e.g. /u/ et /o/) et de *postérieures* les voyelles supposant un avancement de la langue, qui représente en soi un éloignement du sujet (e.g. /a/et /e/). Nous nous rapprochons en cela de M. Toussaint (1983). »

¹⁴ « L'énoncé se présente à l'expérient comme un continuum phonatoire, qui requiert alors un travail de *morphologisation* en temps réel qu'on a pu comparer ailleurs (Poirier 2016) à une forme de *perçaction* auditive permettant de faire émerger des formes dans un champ. » (Poirier 2017 : 137, l'auteur souligne).

reconnaissons aussi grâce à une pré-activation automatique du programme moteur qui nous sert pour les articuler (pré-activation de la langue dans le cas de la linguale [r], absente dans le cas de la labiale [f]), ce qui constitue une vérification de la théorie motrice de la perception linguistique de Liberman et Mattingly (1985) » (Nobile 2014 : 131, nous soulignons).

Néanmoins, et en dépit de ce phénomène co-locutif en *miroir* ancré dans l'identité biologique des cerveaux, les possibilités de morphologisation (et de *submorphologisation*) sont multiples, et pourraient ne pas être les mêmes chez l'interlocuteur que ceux que le locuteur aura effectués à partir de son propre système empirique façonné par son expérience individuelle de la parole dialogique¹⁵.

Nous avons vu par ailleurs que les cognèmes, même lorsqu'ils sont reconnus chez les deux locuteurs en présence, ne forcent aucune lecture déterminée et se contentent d'aguiller l'interprétation en vertu des *amorçages* cognitifs qu'ils sont (potentiellement) à même de lancer auprès des deux partenaires de l'échange, mais leur succès n'est pas garanti, et peut parfois tourner court (*vid.* par exemple Bottineau 2009). Rien n'est donc moins sûr que l'interprétation concrète que fera l'interlocuteur de la parole émise, dans la mesure où ses réseaux signifiants et autres protocoles de construction du sens façonnés par son expérience individuelle sont parfaitement inconnus du locuteur. L'interlocuteur est donc à la fois un co-locuteur, accédant au sens en même temps que le locuteur et par des phénomènes potentiellement identiques, mais aussi la grande inconnue de l'équation, source d'altérité *a priori* irréconciliable. Le sens linguistique, loin d'être *public* tel que le veut l'approche référentialiste du langage, est au contraire éminemment *privé*, in- (ou mé)connaissable par Autrui :

« le sens du signe est toujours nécessairement privé. [...] Il est par principe impossible de savoir ce que le signe émis déclenche comme interprétation. Au sens propre, la réception du signe doit être par définition *contingente* » (Douay & Roulland 2014 : 55).

Si co-construction du sens il y a, celle-ci ne va donc pas de soi et doit fondamentalement faire l'objet d'une *négociation* avec l'Autre.

C'est là la problématique fondamentale de la *Théorie de la Relation Interlocutive* (TRI) développée par C. Douay et D. Roulland à partir de 1996 dans une série de travaux synthétisés dans leur ouvrage de référence de 2014, puis appliquée à divers sous-systèmes grammaticaux de la langue anglaise (Douay & Roulland 2016, Roulland 2017, Douay & Roulland 2019). Faisant de la communication non plus une simple fonction du langage parmi d'autres mais la nature-même de son fonctionnement, les auteurs proposent de redéfinir le langage comme un *système de second ordre* permettant de résoudre le

¹⁵ Voir Poirier 2017 sur l'émergence du micro-système *también/tampoco* par un tel phénomène de changement de découpage (sub)morphologique d'un locuteur à l'autre, et retraçable en diachronie.

problème de la « double contingence »¹⁶ et de réussir l'échange entre deux expériences inconnues l'une de l'autre :

« Il faut selon nous concevoir le système langagier comme un moteur de l'abstraction et expliquer comment, en généralisant l'expérience individuelle, il rend possible le phénomène de l'échange, du partage interlocutif. Or ce partage est généralement mentionné comme une conduite ordinaire et naturelle. Il est vu comme un donné alors qu'en réalité, c'est précisément la grande question à résoudre : comment un partage cognitif autre que très rudimentaire peut-il s'établir entre des expériences privées ? Il faut un travail considérable pour établir ce partage et des relations qui ne se contentent pas de dire l'état des choses. C'est pour cette raison que le langage est un système. Nous devons donc nous intéresser aux relations véritablement primaires, fondatrices, celles qui vont permettre à l'organisme de s'abstraire de la concrétude et de se « dé-subjectiviser » pourrait-on dire, afin de trouver un système de partage et d'accord avec les autres organismes. Il ne peut trouver de terrain d'entente avec ses partenaires communicationnels que grâce au système linguistique qui, très en profondeur, construit et stabilise les conditions et les modalités de cette dé-subjectivisation. » (Douay & Roulland 2019 : 11).

Mais cette « dé-subjectivation », qui doit permettre de passer de l'expérience privée à un sens non pas *public* mais « connectif »¹⁷ (co-construit et négocié), concerne aussi la représentation que l'on se donne des deux instances locutives en présence : *locuteur* et *interlocuteur*, avant d'être des êtres en chair et en os éventuellement engagés dans une conversation ordinaire, « sont des rôles systémiques, ou, si l'on veut, des places relationnelles » (Douay & Roulland 2019 : 14). Ces

« [...] polarités ne sont pas « incarnées » pourrait-on dire. Elles ne désignent en aucune façon des individus empiriques. On pourrait les qualifier de « rôles abstraits », purement relationnels, d'où ces appellations α et β (voir Douay & Roulland 2014 : 138). » (Douay et Roulland 2019 : 35, note 27).

On voit ici comment la TRI, de façon apparemment inverse à l'approche énaïve, propose de « désincarner » les deux instances locutives pour les approcher au niveau systémique en tant que pôles fondamentaux de la relation interlocutive. En mettant au premier plan cette dimension relationnelle, l'approche interlocutive permet aussi d'accorder à l'interlocuteur (à sa fonction systémique) une place de choix dans le modèle théorique, ce qui revient à concevoir les deux instances au même niveau, engagés dans une *relation* à deux termes, laquelle s'établit à son tour comme troisième élément d'une *triangulation* permettant de sortir de l'impasse de la double contingence :

¹⁶ « Si [...] nous considérons que le sens est privé, alors deux interlocuteurs qui se trouvent face à face en situation de communication l'un avec l'autre sont dans [la] même situation que les boîtes noires de Luhmann : leur relation mutuelle est marquée par la **double contingence**. Les interlocuteurs en effet ne connaissent pas l'étendue, la nature, ou les motivations réelles des distinctions et sélections qu'ils font eux-mêmes, le sens étant par définition complexe. Ils n'ont pas les moyens non plus d'en calculer la portée. Mais ils connaissent encore moins les distinctions et sélections opérées par leurs allocutaires. Pire encore, ils doivent tenir compte du fait que ces allocutaires sont dans la même situation qu'eux à leur égard. [...] En cherchant bien, on peut trouver encore pire : ces interlocuteurs sont eux-mêmes les objets de sélections et de distinctions qu'ils font eux-mêmes. La double contingence ruine, semble-t-il, tout espoir de communication effective » (Douay & Roulland 2014 : 81, nous soulignons).

¹⁷ « Le sens n'est pas privé, mais il n'est pas davantage public ou collectif : il est *connectif* » (Roulland 2017 : 76, l'auteur souligne).

« Le problème de la communication à ce niveau profond est donc de résoudre cette (double) contingence. Les interlocuteurs établissent grâce à la langue une relation de correspondance entre eux qui va leur permettre de fixer dans quelle proportion le signe peut être identitaire (le même pour les deux) et dans quelle proportion leurs environnements peuvent être distinctifs. Cette opération est une opération d'interprétation du signe : le sens est toujours en effet construit par le récepteur qui, en quelque sorte, "contresigne" la proposition de l'émetteur. Nous appelons ce phénomène la répliation. Ceci passe nécessairement par des configurations formelles du message selon les cas possibles d'identité et de différence qui permettent de structurer leur interrelation. La langue est le système complexe de ces configurations qui permettent aux interlocuteurs d'avoir accès à leurs représentations respectives et à leurs propres représentations. » (Douay & Roulland 2016 : 63).

Cette répliation, qui permet la co-émergence du sens par la négociation interlocutive, peut emprunter des voies différentes pour calculer dans quelles proportions les univers des interlocuteurs sont identiques ou distincts. Ces voies, appelées configurations ou « cadres réceptifs », sont au nombre de trois :

« Selon la triangulation, nous devons obtenir basiquement deux configurations interlocutives opposées (C1 et C2) et une configuration centrale résolutive (CØ ou, comme nous l'appelons généralement, RID pour « Rapport Interlocutif Direct »). Une configuration peut être définie comme un « cadre réceptif » puisque rien ne vaut qui ne soit reçu. Les cadres réceptifs se construisent en opposition selon que le centrage a lieu sur l'émetteur α ou le récepteur β . » (Douay & Roulland 2019 : 16).

Selon les auteurs, les systèmes grammaticaux – les alternances binaires ou ternaires traditionnellement relevées par la grammaire – correspondent ainsi à la manière dont les formes se partagent la capacité à poser, de façon complémentaire, l'un de ces cadres réceptifs, lesquels, de ce fait, deviennent un outil méthodologique de choix pour (ré)analyser certaines alternances dont l'approche structuraliste rend compte de façon insuffisante¹⁸. Nous aurons l'occasion de revenir sur les caractéristiques précises de chacune de ces configurations au cours de notre travail.

3 Plan du travail et démarche suivie

Notre travail s'inscrit donc dans ce cadre d'une *linguistique du signifiant éactive*, dont certains aspects (notamment d'ordre méthodologique), restés à l'état d'ébauche dans ce tour d'horizon rapide, seront précisés au fil de notre analyse. Nous considérons que les divers postulats et prémisses qu'elle défend offrent l'appareil théorique et méthodologique nécessaire pour mener à bien le projet que nous nous sommes fixé : déterminer l'invariant de chacun des adverbes de doute qui composent ce paradigme disparate, en prenant pour fil conducteur de l'analyse les signifiants, lesquels révéleront, par les multiples

¹⁸ Nous pensons notamment au système de l'article, exemple particulièrement saisissant de l'éclairage que peut apporter l'approche interlocutive, et que nous présenterons, en guise d'illustration, dans le préambule de notre dernière partie.

mises en réseau analogiques qu'il nous incombe de découvrir, une série d'amorçages cognitifs qui conjointement façonneront l'identité et la place uniques de chaque forme au sein du paradigme, et *a fortiori* dans le système de la langue espagnole. Nous soumettrons successivement nos formes à trois approches complémentaires, qui nous permettront de cerner l'invariant de ces adverbos de façon progressive et graduelle.

1) Les adverbos de doute pouvant être, *a priori*, considérés comme des formes lexicales, nous commencerons par analyser nos adverbos par le prisme de de la ***Théorie de la Saillance Submorphologique*** élaborée par M. Grégoire en application au lexique de l'espagnol. Nous découvrirons ainsi que ces formes se distribuent sur trois grands champs d'analogie, fédérés chacun par une saillance consonantique différente dont l'invariant conceptuel, très abstrait, propose un angle de vue cognitif particulier et vicariant¹⁹ pour concevoir ce que nous avons pris l'habitude de nommer le « doute ». Nous verrons ainsi que ces formes, avant de se constituer en paradigme particulier, prennent d'abord place dans des réseaux associatifs trans-catégoriels d'une extension parfois considérable, mettant en perspective la manière cohérente et structurée par laquelle chaque forme défend sa place dans la masse lexicale.

2) La deuxième partie de notre travail, réservée à l'approche **cognématique**, aura pour but de progresser dans la circonscription de l'identité des formes en interrogeant, au-delà de leur appartenance à une saillance qui leur imprime une orientation macro-sémantique, la spécificité de chacune de ces formes vis-à-vis de ses concurrentes. La mise au jour de nombreuses relations sémiologiques d'analogie et/ou de contraste entre et autour de ces formes, permettant de les définir *positivement* par les instructions cognitives que recèle leur signifiant, mais aussi *relativement* les unes par rapport aux autres, fera alors émerger, sous les apparences d'un paradigme disparate, un micro-système à l'architecture complexe et extrêmement cohérente.

Il convient ici de dire un mot de notre choix de nous concentrer tout particulièrement sur quatre des sept formes « canoniques », choix qui puise sa justification précisément dans le postulat de cette architecture cohérente qui, à ce stade de l'analyse, reste à démontrer entièrement. En effet, la sélection des formes *quizá, quizás, acaso* et *tal vez* comme noyau de notre travail obéit moins à la nécessité préalable – certes réelle – de délimiter notre sujet, qu'à un curieux effet d'auto-organisation de notre recherche, qui a su tracer sa propre frontière opérationnelle dès lors qu'elle s'est mise à se ranger à la

¹⁹ La vicariance est le « [p]rincipe selon lequel un esprit peut recourir à un autre moyen pour atteindre le même but dans une situation contrainte. Berthoz (2013 : 14) évoque par exemple le couteau qui peut couper mais aussi servir de tournevis, à défaut d'outil. Le signifiant, en tant qu'objet de langue, peut également être utilisé de différentes manières en fonction des situations et des nécessités discursives, dans les limites offertes par ses propres caractéristiques et celles de son signifié. » (Grégoire 2018b : 77). Nous considérons pour notre part que non seulement un même signifiant peut actualiser différentes saillances en contexte (discursif) contraint, mais qu'une même notion peut, en discours, résulter de l'actualisation de différents angles de vues saillanciers.

« raison du signifiant » : nous verrons en effet que ces quatre formes, qui se sont en quelque sorte « choisies elles-mêmes », ne peuvent être comprises indépendamment les unes des autres, mais il faudra attendre la fin de notre travail pour s'en convaincre entièrement. Nous demandons donc au lecteur la patience de découvrir, au fil des chapitres, la pertinence de cette sélection à l'apparence arbitraire.

3) La dernière partie de notre travail nous permettra de pousser plus loin l'analyse pour combler certaines béances laissées par la démarche submorphémique, mais surtout de reposer entièrement la question de l'invariant de toutes ces formes en termes purement relationnels, interlocutifs. Dans cette partie, nous examinerons en effet nos adverbes à la lumière des postulats de la TRI mais – et c'est peut-être l'un des points originaux de notre travail – sans jamais perdre de vue ce fil rouge que doit être pour nous le signifiant. Il s'agira en effet non seulement de montrer que l'approche interlocutive est pertinente pour rendre compte de l'identité de ces formes et de leur organisation systématique, mais surtout de faire le pari qu'à tout moment, l'invariant interlocutif que l'on attribuera à telle ou telle forme se lit dans le signifiant et, plus précisément, est *produit* par lui. C'est dans ce parti pris de concilier submorphémie et interlocution que nous voyons – si le pari est gagné – une contribution de notre travail au développement théorique et méthodologique de l'approche interlocutive. Il nous semble en effet que, si Douay & Roulland se réfèrent ponctuellement à certaines récurrences signifiantes qu'ils parviennent à mettre en relation avec une certaine configuration interlocutive – par exemple : la récurrence, dans la langue anglaise, de la marque -s comme trace de la configuration C1 – ce constat ne dépasse toutefois pas celui d'une motivation externe, relative, qui n'explique pas – mais tel n'était pas l'objectif des auteurs de la TRI – en vertu de quelles expériences sensori-motrices le submorphème associé à cette marque -s est en mesure de faire émerger dans l'esprit des interlocuteurs les amorçages cognitifs nécessaires pour orienter vers ce cadre interprétatif en question.

L'objectif de notre travail est ainsi double : si, d'une part, nous souhaitons mettre à contribution les postulats de la *linguistique du signifiant éactive* pour étudier le paradigme adverbial encore mal connu, nous espérons d'autre part pouvoir contribuer, dans des proportions sans doute plus modestes, au développement de ce cadre théorique global dont nous nous réclamons. La mise en lumière des possibles articulations entre le vaste pan de l'approche submorphémique d'une part et celui de l'approche interlocutive de l'autre nous semble un pas important, et nécessaire, vers la convergence de ces deux tendances de la linguistique contemporaine en un paradigme épistémologique intégré et cohérent.

Mais notre contribution à ces diverses approches passera, aussi, par un autre aspect de notre travail que nous souhaitons souligner à présent. Au-delà du cadre théorique exposé, nous avons choisi d'adopter un regard délibérément *pluridisciplinaire*, en allant confronter les résultats de nos analyses linguistiques aux démarches et conclusions d'autres champs des Sciences Humaines. Nous trouverons ainsi à de

nombreuses reprises dans les analyses que la **philosophie** réserve au *doute* en tant que l'une des notions-clé de la pensée occidentale des enrichissements essentiels qui viendront éclairer de manière parfois déterminante nos propres observations. C'est cette mise en regard très féconde de nos analyses avec ces approches philosophiques qui motive d'ailleurs notre choix de conserver pour nos formes l'appellation traditionnelle d'*adverbes de doute*, au détriment des nombreuses propositions terminologiques qui, dans le sillage de la discussion globale sur les diverses acceptions de la « modalité » et du « problème de l'adverbe », ont surgi dans la bibliographie dédiée (« operadores pragmáticos de actitud oracional » [Barrenechea 1979], « marcadores del discurso » [Martín Zorraquino & Portolés Lázaro 1999], « operadores modales » [Fuentes Rodríguez 2009], etc.). Selon nos analyses, c'est bien cette notion de *doute*, dans les diverses acceptions et conceptualisations philosophiques que nous évoquerons, qui s'avère fondamentale pour saisir l'identité de ce paradigme adverbial.

D'autre part, dans le cadre de l'approche résolument incarnée de l'acte phonatoire, il nous a semblé opportun de solliciter les propositions de la **psychanalyse** qui, depuis ses origines freudiennes et avant même que la linguistique du signifiant ne soit obligée de le rappeler, sait fort bien que le *signifiant* a pour fonction de *signifier*, et de donner accès, pour qui en possède les clefs de lecture, à une réalité psychique sous-jacente, inconsciente. Nous verrons que ces contributions de la psychanalyse (Freud, Abraham, Ferenczi) et de la psychophonétique (Fónagy) nous permettront, à certains moments de notre analyse, de préciser les mécanismes de la motivation submorphémique du signifiant de manière décisive, et innovante.

Enfin, nous revendiquons une démarche décidément **philologique**, laquelle concerne en premier lieu la place et le traitement que nous réservons à notre corpus d'exemples attestés. Après avoir succombé pendant (trop) longtemps, dans le sillage des études citées *supra*, à la frénésie de divers relevés statistiques et autres comptes d'apothicaire vertigineux et chronophages, nous avons opté pour une approche résolument *qualitative*. À la place d'une myriade d'exemples, parfois réduits à la seule phrase dans laquelle comparait la forme recherchée, on trouvera dans notre travail des exemples en nombre plus réduit, mais explicitement *situés* (fortement contextualisés) et faisant l'objet d'une analyse *intensive*, qui n'hésitera pas à faire appel aux ressources traditionnelles du commentaire *littéraire* (champs lexicaux, effets stylistiques, etc.) pour dégager les dynamiques globales du passage et les stratégies narratives pertinentes, dont la compréhension est essentielle pour analyser le rôle de l'adverbe épistémique dans l'économie du passage. Nous considérons en effet que le « sens » d'un énoncé ne saurait être compris si l'on se contente d'une exploitation mécanique et computationnelle des diverses combinatoires que les signes autorisent en discours (approche statistique), mais requiert la prise en compte systématique de facteurs divers, souvent extralinguistiques. Sur ce point, nous faisons nôtres les injonctions des auteurs

de la TRI, qui insistent à plusieurs reprises sur la nécessité de prendre en compte un contexte suffisamment large et de situer les exemples :

« Mais le linguiste, pour corroborer son analyse, a de son côté besoin d'un contexte suffisamment large, qui ne se limite pas au contexte-avant car ce qui suit l'énoncé (le contexte-après) est souvent seul à même d'étayer le bien-fondé de l'analyse. C'est la raison pour laquelle on trouvera dans notre corpus des énoncés toujours contextualisés. C'est là un paramètre capital. Nos exemples proviennent de textes écrits, ou sont des exemples personnels entendus à l'oral, dans des conversations ordinaires ou des émissions télévisées et pour lesquels nous disposons des indications sur l'interlocuteur auquel s'adresse l'énoncé. Le ton utilisé, la gestuelle, sont, nous l'avons vu, des éléments déterminants pour l'interprétation. » (Douay & Roulland 2014 : 186).

En dernière conséquence, cette observation nous a conduit à privilégier les exemples issus d'œuvres que nous maîtrisons dans leur intégralité, puisque, très souvent, seule la connaissance des personnages, des enjeux narratifs globaux et d'autres considérations d'ordre philologique nous ont permis d'aboutir à des interprétations pleinement satisfaisantes et cohérentes, et même de lever certaines contradictions apparentes. L'horizon idéal pour l'analyse linguistique – bien que difficile à mettre en pratique de façon systématique – ne serait ainsi ni l'énoncé particulier, ni le fragment (découpé plus ou moins généreusement) dans lequel il comparaît, mais bien le *texte*, au sens de Rastier :

« *Un texte est une suite linguistique empirique attestée, produite dans une pratique sociale déterminée, et fixée sur un support quelconque.* Un texte peut être écrit ou oral, voire présenté par d'autres codes conventionnels (Morse, Ascii, etc.), et en interaction avec d'autres sémiotiques (film, etc.). Ces trois conditions définitoires s'entendent ainsi :

1. Le texte est attesté : **il n'est pas une création théorique comme l'exemple de linguistique forgé par le linguiste ou coupé de son contexte.** Cette première condition énonce un principe d'objectivité.
2. Il est produit dans une pratique sociale déterminée : c'est là un principe d'écologie. **La connaissance ou la restitution hypothétique de cette pratique est nécessaire, bien que non suffisante.** Elle dépend des pratiques sociales qui codifient les textes et les catégorisent et identifient les textes. La délimitation d'un texte est assurée par la pratique sociale dont il procède.
3. Il est fixé sur un support : c'est la condition de son étude critique, supposant débat des conjectures. Cette condition empirique rompt avec le privilège exclusif de l'écrit et rappelle que la substance de l'expression n'est pas définitoire du texte. (Rastier 1996 : 19-20, cursive de l'auteur, nous soulignons).

Première partie

**Le « doute » par le signifiant : les adverbess épistémiques à la lumière
de la *Théorie de la Saillance Submorphologique***

Préambule

« Los diccionarios son el atajo para penetrar en el contenido de las unidades léxicas, los guías que nos orientan por el laberinto de las palabras – un laberinto en que vivimos inmersos desde el nacer. »

(Manuel Seco, Estudios de lexicografía española, 2003, p.11)

Parmi les quatre adverbes que nous avons choisi d'étudier dans ce travail, les trois formes les plus anciennes ont en commun un même patron consonantique, formé de l'occlusive vélaire /k/ et d'une sifflante dentale /S/²⁰ : *quizá(s)*²¹ et *acaso*. Nous postulons que cette récurrence est la manifestation de ce que M. Grégoire appelle une « saillance », qui correspond à la partie submorphologique du signifiant qui, par analogie avec d'autres signifiants porteurs de ces mêmes éléments, sera en discours sollicitée pour contribuer à l'émergence du sens :

« [L]a TSS²² cherche à établir selon quelles modalités le signifiant est vecteur de sens. Nous postulons alors que l'actualisation sémantique se fait le plus souvent par le biais d'unités situées en amont du morphème (*i.e.* non autonomes morphosémantiquement). Ce sont donc des *submorphèmes*, qui sont rattachés à des idées générales que nous nommons *concepts*, et non pas à des signifiés. Partant de cela, nous cherchons à démontrer que seule une partie du signifiant, submorphologique, est susceptible d'être exploitée pour renvoyer au sens en discours. Cette partie fait écho à d'autres parties analogues recouvrables dans d'autres signifiants du même paradigme/(sous-)système et/ou du même syntagme. L'objectif est de détecter cette *unité d'analogie fédératrice* sur laquelle repose la motivation. Cette unité d'analogie est alors considérée comme saillante lorsqu'elle est actualisée en discours par rapport aux autres caractéristiques du signifiant, non exploitées. Par raccourci, nous nommons ces unités des saillances. » (Grégoire 2018b : 76, l'auteur souligne).

Ce mécanisme consistant à isoler et à mobiliser analogiquement un seul trait du signifiant au détriment d'autres potentialités non retenues correspond ainsi à ce que Berthoz (2009) définit comme un mécanisme simplexe,

« dans la mesure où l'on procède à l'extraction d'un seul élément du signifiant parmi une multiplicité de faisceaux constitutifs (mouvements musculaires bucco-naso-pharyngaux, caractéristiques articulatoires, phonèmes, duplications, graphèmes, segments) pour accéder à un objet complexe : le sens. » (Grégoire 2018b : 76-77).

²⁰ Pour l'indistinction entre les réalisations dentoalvéolaire et interdentale du système phonologique de l'espagnol péninsulaire, voir chapitre 1.

²¹ En dépit du postulat fondamental de l'unicité du signe, nous traiterons ensemble les formes *quizá* et *quizás* (graphiées *quizá(s)*) tant que nous parlerons des propriétés que les deux signifiants ont en commun. Il s'agit là d'une commodité rédactionnelle qui n'a d'autre but que de faciliter la lecture. À aucun moment nous ne défendons l'identité ou l'équivalence de deux formes dont le signifiant est différent.

²² La *Théorie de la Saillance Submorphologique* (TSS) est développée depuis 2012 par M. Grégoire. Nous en exposerons ici les principes dans les grandes lignes, et renvoyons aux divers travaux de l'auteur (notamment 2012, 2015 et 2018) pour un aperçu plus détaillé.

Ces analogies que les sujets parlants établissent ainsi entre les signifiants pour en maîtriser la complexité et les rendre opérants peuvent reposer sur des traits de nature fort variable, dans la mesure où les éléments potentiellement saillants ne se cantonnent pas aux phonèmes traditionnels, ni même aux traits articulatoires classiques, mais sont susceptibles de mobiliser de nombreuses autres dimensions (kinésiques, graphiques etc.) que l'approche phonologique traditionnelle n'a pas vocation à étudier. Ainsi, par exemple, Grégoire, suivant en cela les propositions de Toussaint (1983 : 73-75), identifie une saillance {FL}, correspondant à l'association {fricative labiodentale × liquide}, qui par iconicité **articulatoire** serait « liée au concept de 'flux par frottement atténué' » (Grégoire 2018b : 78), mais aussi une saillance {C-C} dont l'invariant « resserrement » est cette fois motivé iconiquement par le **graphisme** du <c>, dont la double présence dans le signifiant permet d'envisager ce « resserrement » en lien avec une idée de « rondeur » et de « (r)enfermement ». Appartiennent à cette saillance des mots comme *cárcel*, *coche*, *cercar*, *coco*, *conclusión* etc., en dépit des différentes réalisations phonotactiques correspondant au graphème <c> (Grégoire 2012 : 328 et suiv.). Certains de ces termes actualisant la saillance {C-C} sont aussi candidats à actualiser la saillance {occlusive vélaire x sifflante dentale} dont nous avons suggéré l'existence *supra* (*cárcel*, *cercar* etc.). On voit ici – et on aura l'occasion de le constater tout au long de ce travail – que de nombreux vocables se situent potentiellement à la croisée de plusieurs saillances, ce qui laisse entrevoir à quel point le lexique, sous ses apparences labyrinthiques et foisonnantes, est lui aussi structuré de manière étonnamment cohérente.

En tant qu'éléments **submorphémiques**, les saillances sont liées « non pas à un signifié mais à un **pré-signifié** général (ou *concept*). » (Grégoire 2014 : 108). Ces *concepts* sont donc des « idées générales » (Grégoire *supra*), pré-sémantiques, qui amorcent une orientation macro-sémantique très abstraite, comme nous l'avons vu avec les exemples cités *supra* (« rétrécissement », « flux par frottement atténué »), qui autorisent de nombreuses exploitations discursives. L'auteur coïncide ici avec ce que Bohas & Dat (2003 : 20) nomment une *matrice*, « un niveau où le sens n'est pas encore spécifié : il reste de l'ordre de la *notion générale de...*, *l'idée générale de...* ». La matrice peut être définie comme une

« *combinaison*, non ordonnée linéairement d'une paire de *vecteurs de traits phonétiques*, au titre de pré-signé ou macro-signé linguistique, liée à une notion générique. C'est le niveau où la « signification primordiale » n'est pas liée au son, au phonème mais au trait phonétique, qui, en tant que matériau nécessaire à la constitution du signe linguistique, forme « palpable », n'est pas manœuvrable sans addition de matière phonétique supplémentaire. » (Bohas & Dat 2003 : 16, cité dans Grégoire 2012 : 9).

Tout comme la matrice, « la saillance [est un] élément *non linéarisé* » (Grégoire 2014 : 110, l'auteur souligne), qui du fait de cette non-linéarisation autorise diverses combinaisons sémiosyntaxique des « vecteurs de traits phonétiques ». Dans le sillage de Eskénazi (2005), Grégoire nomme *correspondance inversive* la relation analogique entre deux termes issus d'un même champ conceptuel mais dont les

composantes saillanciennes sont inversées l'une par rapport à l'autre (par exemple *potin* et *tapage*, *trimer* et *meurtrir*, *tomme* (de Savoie) et *motte* (de beurre), *tapineuse* et *pute*, « drôle de *type* et drôle de *pistolet* », *maquisard* et *camisard*, *poche* et *chope*, Eskénazi (2005 : 122), cité dans Grégoire 2012 : 109). De même, l'association des deux éléments peut être « analytique » ou « synthétique », c'est-à-dire séparée ou non d'au moins une syllabe : « *estar* représente une variante synthétique de {ST} et *situar* une variante analytique. Cette dernière sera également nommée *variante expansée*. » (Grégoire 2012 : 13). On observe également, bien que moins fréquemment, un phénomène de *supraexpansion*, lorsque l'écart entre les deux membres de la saillance est supérieur à une syllabe (par exemple *mulato* pour {M x T}²³). Enfin, nous appellerons, avec Grégoire, *capacité formelle* la portion du signifiant qui actualise la saillance : ainsi, dans le mot *mulato*, le patron [m--t] sera l'une des capacités formelles (ici *supraexpansée*) de la saillance {M x T}, tandis que dans le mot *túnel*, le patron [t-n] sera – nous le verrons au chapitre 2 –, considéré comme une *variante* de cette même capacité formelle (« *variante formelle* », Grégoire 2012 : 12).

Les trois premiers chapitres de notre travail partiront donc des postulats théoriques posés par M. Grégoire pour montrer, en guise de première approximation à nos adverbes épistémiques, que la notion de *doute* peut être conçue sous au moins trois *angles de vue*²⁴ différents, correspondant à l'invariant respectif de trois saillances submorphologiques, que nous considérerons comme des moyens *vicariants* d'amorcer la conceptualisation de ce que la philosophie occidentale range sous une étiquette unique. Nous verrons ainsi que les formes *quizá(s)* et *acaso* conçoivent le doute sous le prisme de la *scission* emporté par la saillance {SK} (chapitre 1), tandis que la forme *tal vez*, particulièrement complexe, mobilisera deux saillances différentes, permettant de concevoir le doute tantôt comme une *tension entre deux bornes* (saillance {M x T}, chapitre 2), tantôt comme la sélection d'un élément dans une *pluralité foisonnante* (saillance {BL}, chapitre 3). Sans autre indication de notre part, les informations lexicographiques (définitions, gloses, acceptions) figurant dans ces chapitres sont issues du *Diccionario de la Lengua Española* (DLE), consultable en ligne.

²³ Vid. chapitre 2.

²⁴ Sur le concept d'*angle de vue* dans le cadre de la TSS, voir Grégoire 2012 : 155 et suiv..

Chapitre 1

Les adverbes épistémiques en {SK} : le doute comme bifurcation

El jardín de senderos que se bifurcan es una imagen incompleta, pero no falsa, del universo. (Borges, Ficciones, 1944)

Introduction

Dans le présent chapitre, nous postulons que la récurrence de l'association entre une occlusive vélaire /k/ et une sifflante /S/²⁵ que nous détectons dans les formes *quizá(s)* et *acaso* correspond à la manifestation de la saillance {SK}, actualisée dans le cas de ces trois adverbes de doute sous une variante formelle analytique. Pour comprendre comment cette saillance est exploitée dans l'expression du doute, il convient dans un premier temps de retracer les possibles manifestations de cette grappe submorphémique à travers le lexique et la grammaire de l'espagnol. Partant de quelques travaux précurseurs, nous explorerons donc cette saillance pour en déterminer et préciser l'invariant proto-sémantique, ainsi que les diverses exploitations sémantiques qu'en fait la langue espagnole. Nous verrons que le *doute*, pensé par le prisme de cette saillance, s'insère ainsi dans un vaste réseau associatif qui transcende les catégories grammaticales traditionnelles.

1 Antécédents : le phonaesthème *sk-* dans d'autres langues

L'association d'une consonne sifflante et d'une vélaire en une constellation submorphémique pertinente fait partie des matrices consonantiques les plus remarquées dans les langues pour lesquelles des recherches submorphémiques ont été entreprises. Avant de nous intéresser à la langue espagnole, nous présenterons les résultats de ces études antécédentes, qui nous serviront de point de départ aux hypothèses que nous pourrions émettre pour la langue espagnole.

1.1 Le phonaesthème *sk-* dans la langue anglaise

Le phonaesthème *sk-* a fait l'objet de nombreuses descriptions pour le lexique anglais, où il semble fédérer plusieurs champs sémantiques d'extension considérable.

²⁵ Le système phonologique de l'espagnol péninsulaire possède deux phonèmes sifflants : une alvéolaire /s/, ainsi qu'une interdentale /θ/, formant une paire minimale : /kása/ ~ /káθa/ (*casa* 'maison' ~ *caza* 'chasse'). Le système atlantique (Espagne *seseante*, Canaries, Amérique latine) ignore cette distinction et ne présente qu'une seule sifflante dentale /s/. Nous verrons que dans le cadre de la saillance {SK}, la motivation phono-articulatoire repose sur le trait sifflant, ce qui rend non pertinent, à notre niveau d'analyse, la distinction péninsulaire entre /s/ et /θ/.

Les premières hypothèses sur l'existence d'un marqueur lexical *sk* remontent à J. Wallis (1653 : 160), qui associe aux combinaisons graphiques <sq>, <sk> et <scr> une notion de « compression violente » pour laquelle l'auteur cite les exemples *to squeeze* 'presser', *to squirt* 'gicler, faire jaillir', *to squeek* (sic) / *to squeak* 'couiner', *to squeal* 'crier, couiner', *to squawl* (sic) 'crier', *skreek* (sic) et *to screw* 'tordre'. Au début du XX^e siècle, les travaux de J. Firth font état d'un marqueur *sk-* que l'auteur rapporte pour sa part à une idée de *surface* :

« And although etymology has established the fact that *sketch* is from the Italian *schizzo*, and through Latin, from Greek *skhedios* = offhand, *sketchy* derives its 'settings' from the living suffix *y*, and from the monosyllabic phonaestheme with **initial *sk*, which appears to link 'superficial' experiences, particularly those associated with superficial movement, edges, surfaces that are thin layers, or thin-shaped surfaces, and certain kinds of thinness.** Such words are *skate*, *skedaddle*, *skid*, *skiff*, *skill*, *skim*, *skimp*, *skin*, *skip*, *skirt*, *skit*, *skull*. The etymology of these words is exceedingly various, but it is impossible to ignore the suggestive value of grouping. Though *sketchy* has a Romantic history, it is not a Romance habit. But engrossed as it is within thoroughly Germanic phonetic habits, it would not present any difficulty to a Swede. » (Firth 1930 : 191. Nous soulignons.)

Ce marqueur *sk*, successivement analysé comme « phonaesthème » (Firth), « marqueur sublexical » (Philps), ou « idéophone lexical/cluster » (Bottineau), a depuis fait l'objet de nombreuses analyses, essentiellement concentrées sur les langues germaniques (anglais, suédois²⁶), qui, depuis des

²⁶ Pour la langue suédoise, Abelin (2015) propose pour le phonaesthème *sk-* l'invariant notionnel de 'dureté'. Ses expériences empiriques produisent toutefois certains résultats inattendus. Une première expérience mesurait le temps de réponse des participants à choisir entre deux mots issus du lexique suédois après avoir visionné une image montrant un certain objet : ainsi, après avoir vu l'image d'une fleur de coton, les participants devaient y associer soit le mot *mjöl* ('farine'), soit le mot *skopa* ('louche, pelle, cuillère'), l'expérience visant ici à démontrer l'invariant notionnel de 'mollesse' de *mj-* par contraste à *sk-* ('dureté'). Or, contrairement aux hypothèses de travail formulées, « Instead of priming a word with the phonaestheme *mj-* for soft surface consistency, the cotton flower strongly primed the word *skopa*, which means a *scoop*; that is, an object with a round shape. Considering the shape of the cotton flower this was not a bad choice, and indicates the difficulty of controlling the influences that arise from pictures of real objects. » (Abelin 2015 : 27)

Ce résultat nous semble intéressant à double titre : il illustre, d'une part, le fait qu'un référent donné (fleur de coton) peut être saisi sous différents angles de vue, angles de vue retenus collectivement par une langue donnée ou localement improvisés par le sujet empirique qui, contraint de mettre en relation une fleur de coton avec de la farine ou une louche, sélectionne l'un des prismes possibles selon les données de sa propre expérience empirique de l'objet (voire de l'image proposée), ce qui rend l'interprétation des résultats moins concluante : en effet, la préférence des sujets pour *skopa* au lieu de *mjöl* n'invalide pas l'hypothèse d'un phonaesthème *mj-* de 'mollesse', mais prouve seulement que dans la perception visuelle de la fleur de coton sur l'image, une autre propriété de cette dernière a pris le dessus, s'est avérée plus « saillante ». En revanche, quant à *sk-*, l'expérience semble remettre en question la notion 'dureté' que l'auteur propose pour ce phonaesthème, puisqu'il serait difficilement compréhensible comment, sous les auspices d'un tel invariant, les participants associent massivement un terme porteur d'une telle propriété avec du coton. La louche (*skopa*), que l'auteur semble avoir choisie pour la dureté de sa matière (?), n'a pas été perçue par les sujets comme 'dure' mais sous un autre angle : c'est la *forme ronde* de la louche qui a été sélectionnée et reconnue dans la petite boule blanche que forme la fleur de coton, comme l'auteur l'explique d'ailleurs elle-même, sans pour autant faire le lien avec le phonaesthème *sk-*, qui pourrait bien être le vecteur de cette notion de *rondeur*. Nous verrons en effet *infra* que l'idée de *circularité/formes courbes* est une exploitation régulière de ce patron consonantique en espagnol et dans d'autres langues.

présupposés méthodologiques fort divers²⁷, proposent pour ce marqueur différents invariants sémantiques dont la cohérence n'est pas toujours aisée de percevoir. Outre la notion de *surface* déjà rencontrée chez Firth, l'on trouve chez Tournier (1985) l'idée d'un *mouvement rapide*, tandis que D. Philips (2003) relie le marqueur sublexical SK à l'idée de *coupe*, le rattachant aux racines indo-européennes *(s)ker-* et *sek* (Philips 2003 : 185) :

« Nous postulons d'ailleurs que les sens renvoyant à ce domaine constituent autant de manifestations sémantiques du concept de 'séparation', terme que nous employons génériquement pour englober tout phénomène de coupe, de division, de partage, de (ré)partition, de rupture, de segmentation, de fragmentation, de détachement ou de dissociation sous-tendant ces manifestations. Ce concept englobe, d'après nous, tout phénomène extramental conceptualisé en pensée puis encodé en langue par un 'mot en SK-' qui relève de la disjonction d'un entier. » (Philips 2003 : 186).

D. Bottineau (2003a) évoque la notion d'un « plan de coupe », puis propose l'invariant « rapid mouvement in relation to a surface », ou « surface (two-dimensional object), and/or mouvement applied to it » (2008). Enfin, dans une étude menée sur un corpus de 147 termes du lexique anglais informés par le marqueur SK en position initiale²⁸, L. Argoud (2010) se livre à une nouvelle analyse approfondie de ces « mots en SK- » et procède à un classement sémantique des occurrences relevées selon trois notions interdépendantes :

« Le bilan quantitatif est le suivant : 39,8% des 'mots en sk-' comptent au moins un sens renvoyant à la notion de COUPER, 32,4% à celle de COURBER, et 26,4% à celle de COUVRIER. Une quatrième sous-classe (22,9%) est constituée de lexèmes dont les sens ne renvoient à aucune de ces dernières. Le **domaine notionnel COUPER** recouvre différents aspects, allant de l'élagage (*skirt*) à des déchirures plus brutales (*skail*), et comprend essentiellement les conséquences et le résultat du procès, la division (*skilling*) et/ou la séparation et la dispersion (*skitter*), ainsi que l'outil permettant de couper ou de séparer (*skimmer*). Le **notion COURBER** renvoie à l'appréhension ou au parcours d'une ligne qui n'est pas droite, d'une surface non plate ou unie, et d'un volume globalement sphérique (*skew*). Le **notion COUVRIER** est actualisée par des noms désignant des récipients contenant une substance (*skip*), et par des verbes dénotant le contact (*skiff*, *skitter*). La partie du corps capitale ici est la peau (*skin*), dont chacune des deux grandes rubriques structurant l'entrée de ce mot dans l'*OED* renvoie d'une part à COUPER (« Tégument détaché du corps animal »), d'autre part à COUVRIER (« Revêtement extérieur du corps animal »). » (Argoud 2010 : §14, nous soulignons).

Ces trois grands axes notionnels (*couper*, *courber* et *couvrir*) rejoignent en partie les différentes propositions émises par les études antérieures : ainsi, l'idée de *surface*, évoquée par Firth puis Bottineau, pourrait être reliée au pôle *couvrir*.

²⁷ Pour une analyse contrastive des différentes approches, voir Bottineau 2008).

²⁸ L'auteur ne retient ici que les termes informés de la variante graphique <sk>, à l'exclusion « des autres graphies [sc-, sch-, sh-, sk-, sq-] en raison de l'extrême abondance des données (610 pages de l'*OED*) » (Argoud 2010 : §14).

1.2 SK dans les langues romanes

Du côté des langues romanes, c'est chez Ch. de Brosses (1765) que nous trouvons une première évocation de cette constellation consonantique <SC-> à laquelle l'auteur attribue la notion de « creux & excavation » (De Brosses 1765 : 261), décelable dans de nombreux termes latins et français (*scarifier*, *sculpter*). Partant de ces observations de Ch. de Brosses, F.M. Leonardi (2015) a récemment entrepris une étude des phonaesthèmes de la langue latine, dans laquelle il évoque l'existence, dès le latin, d'un marqueur <SC-> dont les différentes exploitations sémantiques, allant de *l'obstacle* à *franchir* à l'idée de *rugosité*, semblent avoir en commun la notion de *mouvement entravé* :

« In the SC- phonestheme [...] the sibilant S is followed by plosive K, relaying the impression of **hitting an obstacle**, or the gap to climb over something; hence, the meaning of “step”, “stairs”, “scale”, “scan”, etc. » [...]

SC indicates something « rough » and « scabrous », **opposing the motion**. » (Leonardi 2015 : 46-47, nous soulignons).

Le même auteur repère par ailleurs un deuxième marqueur <SQU-> qui est « simply a variation of SC- to indicate something “rough”, and by extension, something “dirty” because the dirt leads to scratching and desquamation of the skin » (Leonardi 2015 : 52).

Ces antécédents latins, ainsi que le possible enracinement indo-européen de la structure SK évoqué par Philips légitiment l'hypothèse que la langue espagnole exploite elle aussi ce submorphème SK, hypothèse que nous nous proposons de développer à présent.

À partir de son analyse du mot *esquina*, que l'auteur rencontre au détour de son étude de la saillance {NK} véhiculant une notion de « rétrécissement » (*esquina*), M. Grégoire (2012) mentionne en effet une possible saillance {SK}, qui selon l'auteur s'actualise en espagnol dans une série de termes où elle emporterait une notion de « plan de coupe », telle que D. Bottineau l'avait identifiée pour l'idéophone [sk] de la langue anglaise :

« [O]n peut envisager que [le terme *esquina*] soit en propre lié au concept de « plan de coupe » que Bottineau (2003a : 218) évoque en rattachement au groupe [sk] en anglais. Ce que nous concevrons ici comme une saillance {SK} regroupe en espagnol *atascar* ; *cascar* ; *charabasca* (« *ramujo* », i.e. « *ramas que se cortan del olivo* », DRAE, s.v. *ramujo*) ; *charrasca* ; *disco* ; *lasca* ; *escándalo* et *discutir* (sens figurés) ; *mascar* ; *emboscada* ; *corcesca* ; *disecar* (variante expansée, à opposer à *secar* où cette saillance n'est pas actualisée), etc. Cela donnerait à *esquina* le sens précis de « rétrécissement » provoqué par un angle, mais d'un angle vu comme « **rupture d'une ligne** ». Si *esquina* est apte à être intégré à cette nouvelle structure, c'est peut-être que l'angle sortant représente plutôt une « **rupture linéaire** » tandis que l'idée d'« angle rentrant » sera peut-être plus proche de celle de « rétrécissement ». Nous ne mènerons pas d'étude approfondie de corpus pour ces cas précis mais l'on obtient un début de confirmation avec l'expression significative *doblar la esquina* [...] » (Grégoire 2012 : 214, nous soulignons).

Envisager le groupe SK selon les propositions de Grégoire comme une « saillance submorphologique » permet d'étendre l'analyse à des formes qui ne sont pas, à première vue, des « mots en SK- », mais qui présentent la séquence en question²⁹ dans d'autres « zones sémiologiques »³⁰ ; d'autre part, le concept de « saillance » autorise la prise en compte des multiples *variantes formelles* que les saillances connaissent en vertu du principe de la non-linéarité du signifiant : dans les exemples retenus par l'auteur, l'on voit d'emblée que la structure SK ne se cantonne pas, en espagnol, au site frontal du signifiant – qui, pour des raisons de contrainte phonétique propre à la langue espagnole, ne pourra se présenter que sous la forme augmentée [esk-] (*esquina, escándalo*) –, mais peut également être détectée en d'autres positions sémiosyntaxiques (frontières syllabiques : *discutir, mascar*) et adopter différentes linéarisations de ses composantes (par exemple, la variante « expansée » dans *disecar*). Dans le sillage des propositions théoriques de Grégoire, et à la différence des études conduites sur l'anglais, nous ne limiterons donc pas notre recherche aux termes affichant la grappe submorphémique en position initiale, mais rechercherons toute manifestation de ladite structure sous ses diverses variantes sémiosyntaxiques, telles que définies par M. Grégoire (2012 : 7-8 et 13) :

- variante synthétique [sk]
- variante synthétique inversée [ks] (véhiculée par les graphies <x>, <cc>)
- variante analytique (expansée) [s-k]
- variante analytique (expansée) inversée [k-s]
- variantes super-expansées [s--k] etc.

Par ailleurs, nous postulons, pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons au cours de ce chapitre, que l'iconicité de cette saillance est à chercher sur le plan articulatoire des deux composantes sollicitées ({occlusive vélaire x sifflante}), ce qui nous amène à envisager que pour chacun des éléments constitutifs de la saillance, plusieurs réalisations phonétiques sont admissibles ; ainsi, nous relèverons pour K les solutions phonétiques [k] et [g], et pour S les phones [s] et [θ].

2 La saillance {SK} en espagnol : exploitations lexicales et invariant

2.1 Inventaire lexical

Notre parcours du lexique espagnol à la recherche de ces constellations³¹ a permis de dégager deux importants axes sémantiques qui confirment les résultats que L. Argoud avait obtenus pour la langue

²⁹ À la relecture de notre phrase, nous nous apercevons de l'effet de dissémination de {SK} au sein du syntagme référant précisément à ce submorphème : la **séquence en question**...

³⁰ Grégoire entend la « zone sémiologique » comme « la partie du signifiant où s'est opérée l'actualisation saillancielle, c'est-à-dire le lieu où l'on détecte la capacité formelle » (Grégoire 2012 : 13). Ces zones ne se limitent pas au site frontal ou à la « rime », comme dans l'analyse des phonaesthèmes de la langue anglaise.

³¹ Il convient de souligner que les listes d'exemples ici présentées ne prétendent aucunement à l'exhaustivité, et que nous n'avons pas employé de 'moyen technique' particulier pour les constituer (moteur de recherche etc.) ; les

anglaise : la notion de *coupe/coupure* et la notion de *courbe*, chacune présentant une vaste gamme d'exploitations allant du littéral au parfois très figuré. En voici l'essentiel des occurrences :

2.1.1 La notion de coupe/coupure

Au sens littéral, la notion de *coupure* est décelable dans la désignation de certains instruments servant à couper comme *quiscá* ('petit couteau') ou *escalpelo*, *escarpelo*, *escofina*, et principalement dans de nombreux verbes désignant l'acte de *couper* (*se[sg]ar*, *segar*, *mascar*³², *disecar*, *tascar*, *cascar*, *rascar*, *rasgar*, *riscar*, *castrar*, *escatimar*, *desgarrar*, *desgajar*, *esculpir*, *escarpar*) ou de *gratter/creuser* (*escarbar*, *excavar*), ainsi que dans l'évocation d'objets issus d'un tel acte de coupure ou de *cassure*³³ : *escombro*, *casco/cascajo/casquijo*, *rescaño (resto)*, *cáscara*, *segmento*, *ascua*, *cospe*, *zoquete*, *lasca*, *risco/peñasco*.

Au sens plus figuré, la notion de *coupe* nous semble sollicitée de différentes manières : si *secreto* et *discreto*³⁴ paraissent indiquer que la transmission de l'information a été rompue, *escabroso* marque la menace d'une rupture des conventions sociales, et *escándalo* sa réalisation. Une *síncope* est une coupure dans la continuité de la conscience (*conciencia*), elle-même concevable comme acte de discrimination par lequel le MOI se sépare, se singularise, de ce qui n'est pas lui. Le *sicario* coupe le fil de la vie, alors que la *ceguera* plonge le sujet dans une forme d'obscurité (*oscuridad*), réelle ou figurée d'ailleurs, qui empêche et coupe le rayon de la vue. De ce fait, *esconder* y *escamotar* permettent de cacher quelque chose à la vue³⁵ (cf. : aussi *abscóndito* signifiant *oscuro*, *secreto*, *escondido*), de le masquer (*máscara*). Le préfixe *ex-*, directement hérité du latin, instruit lui aussi un mouvement de coupure temporelle (*ex-novio*) ou un mouvement d'extraction, de ségrégation (*excluir*, *extirpar* etc.), idée que l'on retrouve également dans *secreción*, *escupir*, *excremento* et *escatológico*, mais aussi dans *sacar* et *pescado* (poisson extrait de l'eau, par opposition à *pez*), ainsi que dans *escoria* (ségrégation sociale).

2.1.2 La notion de courbe/courbure

Un deuxième bloc sémantique peut être dégagé autour de l'idée de *courbe*, concept que nous entendons ici à la fois au sens littéral comme quelque chose « [d]ont la forme ou la direction ne comportent **aucun élément droit ou plan** » et au sens figuré comme ce « qui emprunte des **détours** », ce

exemples sont issus du vocabulaire que nous avons à notre actif, des rencontres fortuites dans les textes et conversations, ainsi que – et le détail a son importance – de la lecture des définitions dictionnaires qui, bien souvent, mobilisent dans la glose d'un terme qui nous intéresse un autre signifiant informé des mêmes propriétés saillancielles. Voir à ce propos Macchi 2018. Les gloses que nous proposons sont issues du DLE, ou sont les traductions que nous avons réalisées à partir de celles-ci.

³² Nous réintégrons dans nos listes une partie des exemples déjà cités par Grégoire sans les identifier spécifiquement, afin de ne pas nuire à la lisibilité du passage.

³³ Cf. : en français, le verbe familier *saquer* (ou 'casser') quelqu'un.

³⁴ Voir aussi le sens linguistique de « discret » = pouvant être segmenté.

³⁵ Voir aussi : *agazapar*.

qui est « **indirect** » (Cnrtl, s.v., nous soulignons). Nous y trouvons en premier lieu l'importante notion de *circularité* : *círculo*, *ciclo*, *siglo*, *circun-*, *circuito*, *cosmos* o *zodiaco* (variante supra-expansée), mais aussi *disco*, *rosca*, *escudo* et *cáncer* (formes rondes), *esquilón* ('cloche cylindrique'), *costilla* ('os courbé') et les termes désignant des phénomènes englobants ou englobés comme *cercar*, *casco* (*urbano*), *cárcel*, *castillo*, *coso* ('lugar cercado', 'plaza'), *zoco*³⁶ ('plaza'), *casaca*. En outre, les termes tels que *escalón/escalera*, *zócalo*, *saco* et *esquina* ont en commun leur forme angulaire qui peut être interprétée comme le « refus d'une ligne » (Grégoire cf. : *supra*), tout comme *cúspide* (triangle) et *casilla* (petite case, carré). Si *cuستا* désigne un plan incliné et *escorar* désigne le fait de provoquer l'inclinaison d'un bateau, *bizcar* décrit un regard dont le rayon est dévié par rapport à un axe de référence (comme pour le plan incliné), et dont les lignes sont amenées à se croiser (rupture du parallélisme plan/horizon ou entre le rayon visuel des deux yeux). La figure de la croix (*cruz*), aussi désignée comme *ceca* dans le cas de la monnaie (*cara o cruz*, *cara o ceca*) renvoie également à ce même motif de la ligne droite entravée (coupée ici par une autre ligne qui la traverse), ce que la lettre X (*equis*) rend visible graphiquement par sa forme même³⁷. Le verbe *escribir*, que Bottineau propose d'analyser sous le prisme de la « friction applied to a surface » emportée selon l'auteur par le cluster *scr-* (Bottineau 2008 : §27), pourrait aussi concevoir l'acte d'écriture comme le traçage de lignes courbes ou *cursivas*, fruits d'un mouvement rotatif ou circulaire du poignet. *Esquivar* permet de décrire un mouvement en déviance par rapport à une ligne de mouvement prévisible, tout comme *esquiar* décrit le parcours le long d'une ligne sinueuse, en forme de *zigzag*. Ces derniers exemples mettent en évidence la capacité de la saillance {SK} à donner à voir des mouvements d'aller-retour, comme dans *sacudir* ou *dar coces*, ou des cheminements perçus comme vagues et aléatoires, comme dans *cazcalear* ('aller par-ci par-là'), *zanganear*³⁸ ('trainer par-ci par-là sans travailler') ou dans l'expression *de la Ceca a la Meca*.

Ces quelques occurrences non exhaustives, issus d'horizons étymologiques forts disparates, suffisent, nous semble-t-il, à démontrer l'actualisation de la saillance {SK} dans la langue espagnole en synchronie. Si les orientations sémantiques de *coupure* et de *courbure* y semblent largement exploitées, le concept de *couverture* identifié par L. Argoud pour la langue anglaise n'est que très sporadiquement représenté sous l'espèce de quelque surface *creusée*, ou marquée par un acte de *coupure*, qui peut être soit littéral (*cicatriz*, *surco*, *acequia*, *cauce*, *caz*), soit figuré, donnant à voir une surface irrégulière, discontinue ou rugueuse (comme si elle avait été creusée) : *escama*, *escara*, *eccema*, *costra*, *caspa*,

³⁶ Pour la désignation de la place, voir aussi anglais « **square** » (littéralement 'carré', ce qui constitue une autre forme de ligne non droite).

³⁷ On pensera aussi au fait que dans le programme de traitement de texte *Microsoft Word*, le raccourci clavier pour l'opération « couper » est **Cnrl+X**.

³⁸ Voir Grégoire (2012) pour la dimension « oisive » de ce verbe, due à la saillance {NG}, qui fait défaut à *cazcalear*.

escabro ('maladie cutanée chez le mouton qui provoque crevasses et croûtes sur la peau'). Nous proposons donc de rattacher ces dernières occurrences à l'exploitation notionnelle de la *coupure*.

Il nous semble que dans le cas de l'espagnol, l'axe fédérateur de toutes ces exploitations sémantiques est bien la notion de « **rupture linéaire** » tel que postulé par Grégoire, si l'on entend le concept de *ligne* comme « un fil tendu entre deux points » (Cnrtl s.v. *ligne*), c'est-à-dire **une ligne fondamentalement droite**, et par « refus » **tout phénomène susceptible de rompre, dévier, biaiser ou entraver** cette relation de continuité directe. Nous retenons donc, pour la suite de notre analyse, pour {SK} un invariant notionnel de *discontinuité, refus d'une ligne droite*.

2.2 {SK} : du marqueur métagraphique aux traits phono-articulatoires {occlusive vélaire x sifflante}

La saillance {SK} semble donc véhiculer une opération composée de deux instructions : un élément continu – la ligne (1) – est appelé à être coupé ou dévié (2). Compte tenu des phonèmes qui entrent dans les capacités formelles de cette saillance, il y a là matière à conjecturer que la motivation de cette saillance {SK} va au-delà d'une simple correspondance entre invariant formel et sémantique (motivation relative, somme toute) et que la capacité de l'association {SK} à dire le « refus d'une ligne droite » doit être cherchée au niveau de l'expérience sensori-motrice engendrée par les éléments qui entrent dans sa composition. Nous imputerons donc la construction de cet invariant conceptuel à l'étroite collaboration entre les deux composantes submorphémiques de cette saillance.

2.2.1 L'association {occlusive vélaire x sifflante} : quelles motivations phono-articulatoires ?

De Brosse, s'interrogeant sur la « cause » de ces associations consonnes/sens systématiques, envisageait la contribution de chacune des composantes de ces constellations au « sens » global de la structure. Il procède pour cela à une classification des consonnes selon l'organe impliqué dans leur phonation (dents, langue, lèvres, nez, gorge) et en déduit une sorte de « couleur » sensorielle pour chacune des consonnes (« lettres ») :

« Leibnitz a si bien fait attention à ces singularités, qu'il les remarque comme des faits constants. Il en donne plusieurs exemples en sa langue que l'on peut voir (*Muntissa miscellan.* n° 43). Mais quelle en pourroit être la cause ? Celle que j'entrevois paroîtra-t-elle satisfaisante ? [...] comme **pour désigner le creux & la cavité on emploie le K ou C ou lettre de gorge, le plus creux et le plus cave des six organes**. Quant à l'S ou articulation nazale [sic] qui se joint volontiers aux autres articulations, elle est ici, ainsi qu'elle est souvent ailleurs, comme un augmentatif plus marqué, tendant à rendre la peinture plus forte. » (De Brosse 1765 : 262-263, nous soulignons).

La notion de « creux & excavation » (*vid. supra*) que de Brosse repère notamment en latin, et que nous retrouvons aussi en espagnol comme sous-espèce de la notion de *coupe* (*escarbar, rascar* etc.),

serait ainsi principalement liée à une exploitation iconique de la vélaire articulée dans la cavité gutturale (« lettre de gorge »). Quant à la fricative [s], dont « l'articulation nazale » laisse un peu perplexe, il s'agirait d'un son propice à la co-articulation, se greffant avec facilité aux autres sons pour produire un effet d'intensité ; son rôle ne serait alors ici que celui d'une mise en exergue de la « couleur creuse » emportée par la vélaire pour « rendre la peinture plus forte », et ne serait donc qu'indirectement responsable de l'effet global véhiculé par l'association³⁹.

F.M. Leonardi, dans une perspective également phono-symbolique, attribue en revanche à la fricative un rôle plus prépondérant, voyant dans la sifflante l'image d'un mouvement qui, butant contre une sorte d'« obstacle » (« hitting an obstacle »), serait dévié (« climb over ») de sa trajectoire initiale :

« In the SC- phonestheme [...] **the sibilant S is followed by plosive K, relaying the impression of hitting an obstacle**, or the gap to climb over something; hence, the meaning of “step”, “stairs”, “scale”, “scan”, etc. » (Leonardi 2015 : 46).

Cette explication qui, posée en ces termes, semble largement tributaire de l'ordre de survenance des deux composantes dans la chaîne parlée (« the sibilant S is **followed** by the plosive K ») et dans une moindre mesure de leur coarticulation dans le cadre de leur regroupement synthétique ([SK]), peut toutefois être reformulée pour l'ensemble des capacités formelles de la saillance en question en vertu du principe de la non linéarité du signe au niveau proto-sémantique : quel que soit l'ordre de leur survenue, la rencontre des deux composantes submorphémiques ici mises en jeu construit l'amorçage d'une *continuité rompue* (ou *discontinuité*), de *rupture* d'une forme de *linéarité*. Ces deux traits (*continuité* et *rupture*) sont imputables aux expériences sensori-motrices et phono-articulatoires associées à chacune de ces composantes : l'articulation fricative (continue), caractéristique aussi bien de /s/ que de /θ/, l'autorise alors à vectoriser l'image de la ligne continue. Mais au sein des fricatives, c'est plus précisément le trait *sifflant* qui dote ces phonèmes de leur capacité particulièrement mimétique à faire émerger dans l'esprit des locuteurs l'image d'une *ligne* continue, puisque l'articulation de ces phonèmes implique l'expérience d'un « **chorro de aire** de gran velocidad formado por la **estrecha constricción** que se estrella contra el borde de una obstrucción como la de los dientes »⁴⁰ (Ladefoged & Maddieson 1996 : 138, nous soulignons). L. Michel, dans son « Etude du son S en latin et en roman », observe pour sa part que « [l]a langue forme en son milieu **une petite gouttière** qui laisse passer l'air par cette **étroite issue**. » (Michel 1955 : 16, nous soulignons). Quant à la vélaire, qu'elle soit réalisée sourde [k] ou sonore [g], son caractère *occlusif* lui permet de prendre en charge une idée d'interruption ou de suspension.

³⁹ Cette analyse de l'élément S n'est pas sans rappeler certaines analyses du « s-mobile » en indo-européen, sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir (chapitre 7).

⁴⁰ Nous aurons l'occasion de commenter l'autre caractéristique que ces phonèmes ont en partage : le trait *dental* qui, secondairement pertinent ici, permettra notamment au submorphème S de s'opposer en système à N. *Vid. infra* et chapitre 7.

2.2.2 Le contraste {SK} vs. {NG}

Si la saillance {occlusive vélaire x sifflante} (dorénavant {SK})⁴¹ est sollicitée dans l'expression de tout type de *lignes non droites* (cercles, carrés, croisements, triangles etc.), il semble remarquable que l'espagnol dispose en parallèle d'une autre saillance, le groupe {nasale x vélaire} ({NG}), pour laquelle M. Grégoire (2012) a mis en évidence certains effets discursifs similaires. En effet, liée à un invariant sémantique de « rétrécissement » et de « réduction », la saillance {NG}, exploitée dans un sens très iconique, peut contribuer à évoquer des notions tels que « pointe » ou « angle » (*-gono, cono, ángulo, esquina* etc.) (Grégoire 2012 : 210), qui peuvent en effet être pensées comme la *réduction* de l'écart entre deux éléments, en particulier deux lignes, qui sont alors amenées à se toucher. Rapportée par l'auteur à la racine indo-européenne **gen-* ('articulation, angle') (Grégoire 2012 : 169), cette saillance rejoint le marqueur sublexical/idéophone lexical <gn> ou <kn> analysé par D. Philips (2012) et D. Bottineau (2009, 2012) comme étant lié à la notion d'articulation :

« [L]e marqueur submorphémique <kn->, dans le lexique le plus ancien, se corrèle à l'articulation mandibulaire, comme en breton actuel *genou* « bouche » ou en anglais *to gnaw one's teeth* « faire grincer ses dents ». Par la suite, les mots en kn/gn en viennent à désigner d'autres articulation en s'éloignant de celle de départ : (i) articulations corporelles comme le genou (*knee, genou* en français) ; (ii) articulations formées par le rapport prothétique liant le corps à l'objet : *knife* « couteau » ; (iii) articulations formées par l'objet lui-même : russe *kniga* « livre » » (Bottineau 2012a : 177-178).

Si l'invariant sémantique du « rétrécissement » semble ici le fruit de la rencontre de la nasale et de l'occlusive vélaire qui « suppose le contact de la langue et du voile du palais » et « obstrue le passage de l'air dans le canal nasal au niveau du naso-pharynx et implique un « 'rétrécissement' à ce niveau » (Grégoire 2012 : 169), nous ne pouvons manquer de remarquer que, d'un point de vue compositionnel, la saillance {NG} partage avec {SK} l'élément occlusif vélaire⁴² et se différencie de lui par l'élément nasal, lequel semble alors s'opposer⁴³ à la fricative dentale. Or nous sommes ici en présence des deux marqueurs submorphémiques S et N, qui, associés respectivement à une instruction de *validation/actualisation*⁴⁴, et

⁴¹ A partir de ses travaux de 2015, Grégoire décrit les saillances non plus en termes de consonnes emblématiques, mais à partir des traits phono-articulatoires actualisés dans la structure submorphémique. Nous adoptons ici la représentation de l'auteur, présentant les traits en question entre accolades et mises en rapport par un <x>. Toutefois, pour faciliter la lisibilité et la clarté de la démonstration, nous continuerons de parler de « saillance {SK} » dans la suite de ce travail.

⁴² Le trait occlusif de la vélaire n'est pas explicitement mentionné par Grégoire, mais sa description des événements articulatoires (« obstrue le passage de l'air dans le canal nasal ») et les exemples d'actualisation recueillis permettent de supposer que les capacités formelles de cette saillance, au moins les plus typiques, affichent une occlusive.

⁴³ Le principe de l'opposition entre submorphèmes est une des contraintes méthodologiques majeures de la cognématique développée par Bottineau. Voir l'introduction à la deuxième partie de ce travail.

⁴⁴ Nous aurons l'occasion d'y revenir (chapitres 7 et 8).

de *bloqueo*, alternent aussi à d'autres endroits du système espagnol, notamment dans le domaine des adverbes d'affirmation et de négation (*sí/no ; siempre/nunca*).

Si l'on repart de ces observations, on peut alors considérer que {SK} et {NK} fonctionnent comme une paire saillancielle contrastive offrant deux angles de vue radicalement différents, et dont la complémentarité est inscrite dans le signifiant, S et N validant ou bloquant respectivement le rôle « interceptif » (*coupure, écart*) de la vélaire. Dans cette optique, pour le couple *rincón* et *esquina*, désignant respectivement le *coin rentrant* et *sortant*, la complémentarité contrastive affichée par un effet (très rare) d'énantiomorphie ([ink/kin] (Grégoire 2012 : 7) se voit largement confortée, nous semble-t-il, par l'opposition saillancielle {SK} ~ {NK}, qui nous enjoint de concevoir *rincón* comme la réduction progressive d'un écart entre deux lignes, alors que *esquina* décrit une ligne qui, à un point donné, s'écarte de sa trajectoire linéaire amorcée :



Figure 1: L'énantiomorphie *rincón* vs. *esquina*

Ou pour le dire autrement : un *rincón* est fait de deux lignes appelées à se rencontrer, alors que *esquina* constitue le point d'inflexion sur une seule et même ligne. On pourrait faire une observation similaire pour le couple *ingle* et *axila*, désignant tous deux des articulations du corps, mais appréhendées par des filtres différents : *ingle* signifie en effet la « Parte del cuerpo en que se **junta** el muslo con el vientre » (DRAE, s.v., nous soulignons, l'accent étant donc mis sur l'idée de *jonction*, de *rencontre* ou de *connexion* de deux éléments)⁴⁵, alors que *axila*, proposé comme synonyme de *sobaco*⁴⁶, se définit comme la « **concauidad** que forma el arranque del brazo con el cuerpo »⁴⁷, un espace creux, concave et donc curviligne qui par ailleurs n'est observable que si l'on écarte le bras du corps.

⁴⁵ A partir de la notion d'articulation, corporelle au départ, la constellation {NG} s'étend de proche en proche à tout type d'articulations figurées ou de connexions fonctionnelles (*vid.* Bottineau 2006), comme en témoigne, en espagnol, la préposition *con*.

⁴⁶ DLE, s.v. *axila*

⁴⁷ DLE, s.v. *sobaco*; l'on pourrait également voir en *sobaco* un exemple de racine supra-expansée: *sobaco*.

Suscitant respectivement une instruction cognitive de *validation* et de *rupture/d'écart*, les submorphèmes S et K peuvent alors s'associer pour suggérer soit une validation rompue (SK) soit une rupture validée (KS), deux chemins mentaux différents qui débouchent résultativement sur une même idée de *discontinuité* et de *scission*.

3 Exploitations notionnelles abstraites

Un certain nombre d'occurrences en {SK} que nous avons rencontrées ne peuvent être rattachées directement aux pôles notionnels de *coupe/courbe* analysés jusqu'ici, alors même que ces occurrences s'organisent en un sous-ensemble sémantiquement cohérent. Il s'agit d'abord d'une série de termes qui, en dépit de leur nature grammaticale divergente (adjectifs et adverbes essentiellement, quelques verbes), semblent se fédérer autour de la notion de *déficit/quantité insuffisante* ; puis, sémantiquement proche, un groupe essentiellement adverbial autour de la notion d'*approximation*, dont le représentant emblématique, l'adverbe *casí*, présente une paronymie remarquable avec la forme *quizá*, et pourrait de fait intégrer, selon une logique qui reste toutefois à déterminer, le micro-paradigme adverbial en {SK} que nous avons exposé en début de ce chapitre (*quizá(s), acaso, casí*). Ce rapprochement motivé par les signifiants suggère de considérer conjointement, à partir de la prémisse d'une structure consonantique saillancielle commune, les notions de *doute (quizá(s), acaso), hasard (acaso)* et d'*approximation (casí)* qui nous semblent relever d'une exploitation plus « abstraite » que les exemples antérieurs dans lesquels l'idée de la *ligne droite coupée* ou *déviée* était exploitée très littéralement (*coupure*) ou visuellement (*courbure*). Les groupes sémantiques du *déficit*, de l'*approximation*, du *doute* et du *hasard* ont en commun de traduire le « refus d'une ligne droite » en une instruction cognitive affectant le plan logique de l'assertion.

3.1 Les expressions du *déficit*

A la recherche de termes potentiellement informés de la saillance {SK}, nous avons rencontré un certain nombre des vocables qui semblent partager le trait sémantique du *déficit* : il s'agit pour l'essentiel d'adjectifs comme *escaso, mezquino, escuálido, exiguo* ou *escueto*, dont nous reproduisons en note⁴⁸ les

⁴⁸ **escaso, sa**

Del lat. vulg. *excarsus* 'entresacado', y este del lat. *excarsus*, part. de *excerpere* 'entresacar', 'sacar de entre muchos'.

1. adj. **Poco** abundante en cantidad. Comida escasa.

2. adj. Dicho de una cosa: De **poca** entidad o estimación. Ganaron por escaso margen.

3. adj. Que tiene **poco** de aquello que se expresa. Andamos escasos DE recursos. Una alimentación escasa EN fibra.

4. adj. U. **tras una expresión que designa una cantidad determinada, para indicar que dicha cantidad no está completa**. Un centenar escaso de personas.

5. adj. desus. **Mezquino, nada liberal ni dadivoso**. Era u. t. c. s.

viento escaso

définitions proposées par le DLE. Au-delà de leur similitude formelle par le biais de {SK}, la consultation de leurs définitions dictionnaires révèle d'emblée un phénomène récurrent : il est remarquable – mais l'observation vaut pour la quasi-totalité des termes consultés dans le DLE, – que les gloses et définitions des termes informés par la saillance en question aient tendance à réinvestir ce même élément submorphémique dans les termes sollicités pour la définition⁴⁹, engendrant ainsi un curieux effet de circularité tautologique : si *escaso* admet parmi ses acceptions une glose par l'adjectif « *Mezquino*, [nada liberal ni dadivoso] », déverbal de *mezquinar* qui renvoie à *escatimar* et *esquivar* (s.v. *mezquinar*), *escaso* apparaît lui-même comme une des gloses possibles de *seco*, par le biais duquel nous arrivons à *escueto* (acc. 9).

Parallèlement à cet effet d'écho qui se propage d'acception en acception, une caractéristique sémantique commune peut être dégagée de l'ensemble de ces définitions : tous ces mots sont systématiquement glosés par le recours à l'adjectif « poco » ('peu de'), aux substantifs « falta », « carencia » ('manque') ou tout autre expression capable de dire un *déficit* (préposition *sin* 'sans' etc.) Ceci est particulièrement frappant dans le cas de *seco*⁵⁰ qui présente un éventail impressionnant

mezquino, na

Del ár. hisp. *miskín*, este del ár. clás. *miskīn*, este del arameo *miskēn[ā]*, y este del acadio *muškēnu[m]* 'súbdito de palacio'.

1. adj. despect. tacaño (|| que escatima en el gasto). *No seamos mezquinos y demosle lo que pide*. Apl. a pers., u. t. c. s.
2. adj. **Falto** de generosidad y nobleza de espíritu. Apl. a pers., u. t. c. s.
3. adj. Pequeño, diminuto.
4. adj. p. us. Pobre, necesitado, **falto de lo necesario**.
5. adj. desus. Desdichado, **desgraciado**, infeliz.
6. m. En la Edad Media, siervo de la gleba, de origen español, a diferencia del exarico, que era de origen moro.

escuálido, da

Del lat. *squalīdus*.

1. adj. Flaco, macilento.
2. adj. p. us. Sucio, **asqueroso**.

exiguo, gua

Del lat. *exiguus*.

1. adj. Insuficiente, **escaso**.

escueto, ta

De or. inc.

1. adj. **Descubierto**, libre, despejado, desembarazado.
2. adj. Sin adornos o sin ambages, **seco**, estricto.

⁴⁹ Sur cet effet de réverbération paronymique entre le mot et sa définition dictionnaire, voir notamment Macchi (2018).

⁵⁰ La définition, comprenant plus de 30 acceptions, ne sera pas reproduite ici dans son entièreté. Nous retenons les plus significatives, pour lesquelles nous soulignons les éléments qui nous intéressent et indiquons entre crochets l'orientation sémantique que nous semble prendre l'exploitation de {SK} dans chaque acception :

seco, ca

Del lat. *siccus*.

1. adj. Dicho de una cosa: Que carece de agua u otro líquido. [déficit]
2. adj. Dicho de un manantial, de un arroyo, de un río, de una laguna, etc. : Faltos de agua. [déficit]
6. adj. Dicho del cabello o de la piel : Falto de grasa o de hidratación. [déficit]

d'acceptations, toutes tributaires des notions de 'manque', 'absence', 'pénurie' (*escasez*) ou de *coupe*, alors qu'au premier abord, le terme *seco* ne semblait pas candidat à être rattaché à la saillance {SK}⁵¹.

Toutes ces gloses donnent ainsi lieu à une définition « négative », pointant à partir d'une notion préconstruite cet écart qui sépare le support visé par l'adjectif de cette valeur de référence. Elles lexicalisent, par le recours à 'falta', 'carencia', 'poco de' etc., le fait que la quantité (ou la qualité) exprimée, saisie de façon relative par rapport à elle-même, reste en-dessous d'un seuil de saturation posé comme horizon d'attente non satisfait, comme étalon de référence non atteint (Q_r = qualité/quantité de référence) :

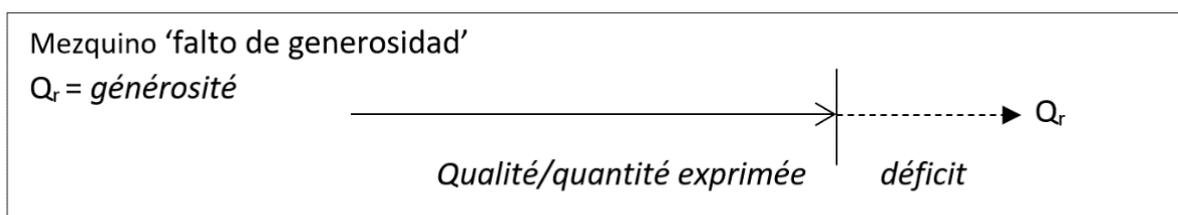


Figure 2: {SK} et l'expression du déficit: *mezquino*

Par ailleurs, les adverbes *cerca (de)* et *casi*, sur lequel nous reviendrons, reposent sur ce même mécanisme de mise en évidence d'une saturation non atteinte lorsqu'ils portent sur une quantité : selon le DLE, *cerca de* + quantité équivaut à *casi* + quantité, lui-même glosé comme « poco menos de ». C'est cette nuance « déficitaire » qui les différencie d'autres expressions à valeur d'estimation (« alrededor de », « en torno a » etc.) qui véhiculent simplement une idée d'imprécision distale sans en déclarer le sens (*déficit* ou *excès*).

Cet effet de *déficit* peut être mis sur le compte de la saillance {SK}, qui, actualisant la notion de *rupture d'une ligne droite*, opère une scission interne au sein d'une notion (qualité/quantité) déterminée pour en prélever un segment qui, mis en rapport avec lui-même, se présentera alors comme la manifestation incomplète, tronquée, de la notion pleine.

7. adj. Dicho de una persona o un animal : Muy delgado y falto de vigor. [déficit ; cf. : *esquálido*]

9. adj. Dicho del tiempo: Escaso o falto de lluvia. [déficit]

10. adj. Dicho de un lugar o de su clima : Caracterizado por la escasez de lluvia o de humedad. [déficit]

12. adj. Dicho de una persona o de un animal : Flaco o de muy pocas carnes. [déficit]

15. adj. Falto de fervor o de devoción en los ejercicios del espíritu. [déficit]

16. adj. Dicho del entendimiento o del ingenio y de sus producciones : Árido, estéril, falto de amenidad. [déficit]

19. adj. Dicho de un sonido: Ronco, áspero. *Tos seca*. [Coupure figurée : aspérité, non lisse]

22. adj. coloq. Sorprendido o muy impresionado. *Me quedé seco con su reacción*. [Coupure figurée]

23. adj. coloq. Falto de dinero. [déficit]

24. adj. Mús. Dicho de un sonido: Brevísimo y cortado. [Coupure]

33. f. And. Especie de torta delgada y extendida. [Circularité]

⁵¹ Grégoire considère que *disecar* actualise la saillance {SK} en « variante expansée, à opposer à *secar* où cette saillance n'est pas actualisée » (2012 : 214).

3.2 L'expression de l'approximation

Si par « approximation » nous entendons l'« [o]pération par laquelle on **tend** à se rapprocher de plus en plus de la valeur réelle d'une quantité ou d'une grandeur **sans y parvenir rigoureusement** » (CNRTL *s.v. approximation*), l'on comprendra aisément en quoi cette notion, présentée comme une *tension* qui reste en deçà d'un *but non-atteint*, mobilise une nouvelle fois l'image d'une ligne droite entravée, en ce qu'elle est ici interceptée avant terme :

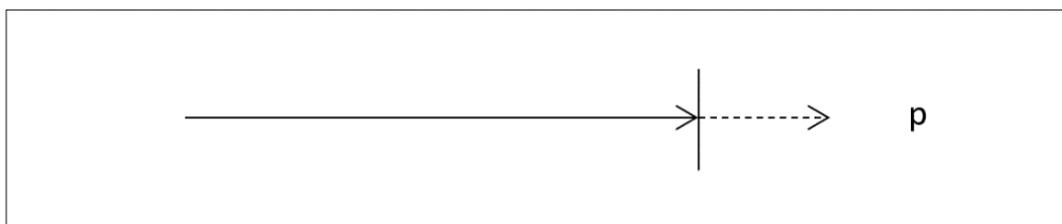


Figure 3: L'*approximation*, une tension interceptée

En espagnol, plusieurs morphèmes informés de {SK} prennent en charge l'expression de ce mouvement d'approximation : les suffixes *-sco* et *-zco* d'une part, et la forme *casi* de l'autre qui, dans ses emplois affiaux ou adverbiaux, livre une vision particulièrement nette des diverses exploitations de {SK} sur le plan assertif.

3.2.1 Le suffixe *-sco/-zco*

Les suffixes *-sco/ -zco*, présentées comme variantes orthographiques par le DLE, « denotan pertenencia o relación, pero con cierta idea de burla o menosprecio [...] » (Alemany Bolufer 1918 : 178, cité dans Martín Camacho 1994 : 314). Cette nuance péjorative, recensée également par le DLE (*s.v.*), découle à notre sens directement de la nature déficitaire de ce « lien d'appartenance » que le suffixe établit entre l'entité visée par l'adjectif suffixal et la base dérivationnelle : comme la saillance {SK} se charge de déclarer que le processus de mise en relation n'est pas entièrement complété, que la validation engagée (S) est suspendue (K), le suffixe *-sco/-zco* engendre ainsi des adjectifs qui déclarent un lien d'appartenance signalé explicitement comme *incomplet* ou *défectif*, une tension vers un ensemble de caractéristiques visées par la base dérivationnelle mais non (entièrement) atteintes, d'où un effet de qualification *approximative* qui rend compte de certaines similitudes tout autant qu'elle signale l'écart qui sépare l'objet visé de son modèle. Dans cet écart peut se loger, le cas échéant, la nuance péjorative recensée par le dictionnaire.

Ainsi, *negruzco* ('noirâtre') décrit une couleur pour laquelle le terme de *negro* ne peut être entièrement validé, puisque les caractéristiques observées restent en-deçà des prérequis inhérents à la définition du lexème de base ; l'adjectif dérivé se présente donc à l'esprit du locuteur comme un terme revu à la baisse, impropre et dégradé, ici au sens littéral comme au figuré. La présence du suffixe *-zco*

contraint l'esprit à interrompre le mouvement de visée avant terme, de concevoir la qualité visée par la base dérivationnelle comme une entité graduable, *i.e.*, admettant de multiples découpes internes, et à déplacer le curseur de la validation complète et sans réserve de la notion sur l'une de ces césures internes qui, sans aller jusqu'au refus de validation (pôle négatif), restent quelque part en-deçà de la limite de pleine saturation (pôle positif) :

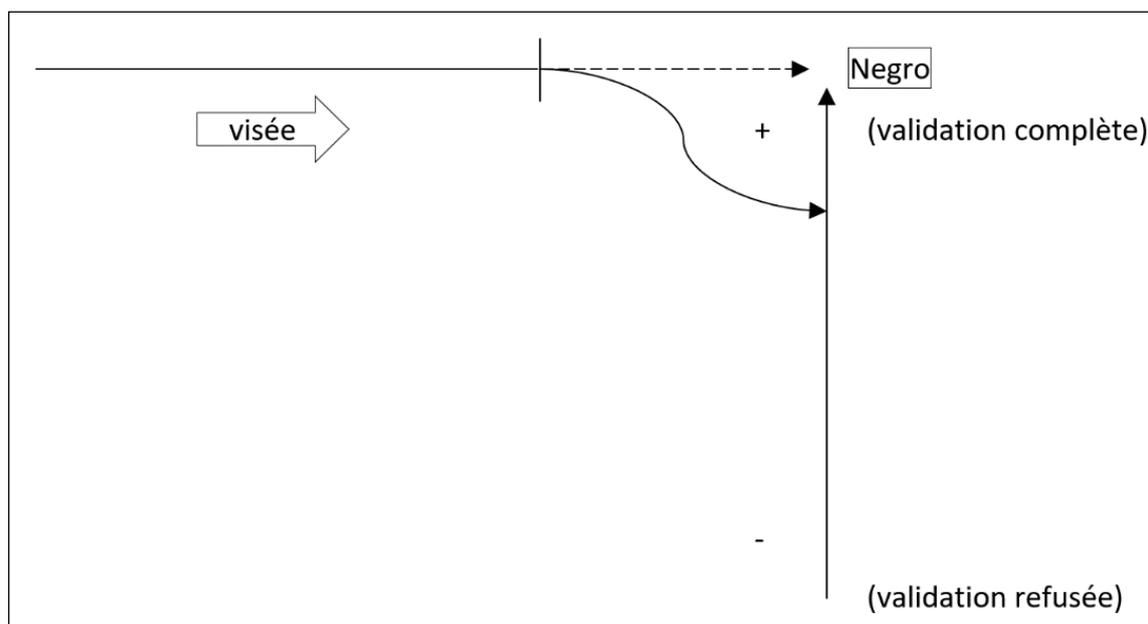


Figure 4: L'approximation en -zco (*negruzco*)

Prenons un autre exemple : l'adjectif « *alcaponesco* », non recueilli par le DRAE mais régulièrement employé par la presse politique et rencontré sous la plume de Juan Goytisolo, projette sur son support certaines caractéristiques associées à Al Capone, l'emblème de la pègre, tout en déclarant que cette projection ne jouit que d'une validation partielle (interceptée avant terme) dans la mesure où le lien établi entre les deux n'est que de l'ordre de la ressemblance :

(2) esas estatuas todavía sin pedestal, pero ya con la mímica y el desplante taurómacos de los escaladores del laurífico escalafón, que vierten a raudales su simpático don de gentes: si me citas te cito si me alabas te alabo, si me lees te leo: ¡original y castizo sistema crítico fundado en la tribal, primitiva economía de trueque! ¡Poetas, narradores, dramaturgos, al acecho de planetario premio, de **alcaponesca** beca!: trenzándose, entretanto, unos a otros, floridas guirnaldas, prodigándose henchidos elogios, redactando sonoros panegíricos: fuera de tono, inauténticos siempre excepto cuando airada, recíprocamente (J. Goytisolo, *Reivindicación del Conde Don Julián*, 1970).

Dans cette satire de la scène littéraire dans l'Espagne franquiste, il est évident que l'adjectif *alcaponesco* ne construit aucune relation littérale d'« appartenance » (s.v. DLE) – la bourse n'appartient pas à Al Capone – mais prélève, en accord avec la capacité de scission interne du suffixe en {SK}, dans l'ensemble des « qualités » du personnage Al Capone certaines caractéristiques (mafia, corruption etc.) et les offre en partage à l'entité support de l'adjectif (*beca*) ; le *Premio Planeta* (« planetario premio »),

figurant parmi les plus prestigieux du monde littéraire espagnol, est ainsi violemment dégradé en pot de vin mafieux. Le suffixe *-sco* peut donc être glosé comme ce qui ‘remplit **certaines** caractéristiques de’, la relation de transfert entre les « qualités » d’Al Capone et celle de la bourse n’étant alors que partiellement validée.

La présence du suffixe *-sco* emporte ici une autre forme de gradation : elle instruit l’éclatement interne de la notion emportée par la base dérivationnelle en un faisceaux de caractéristiques constitutives qui, ainsi désolidarisées, peuvent faire l’objet d’une validation partielle ou incomplète⁵² :

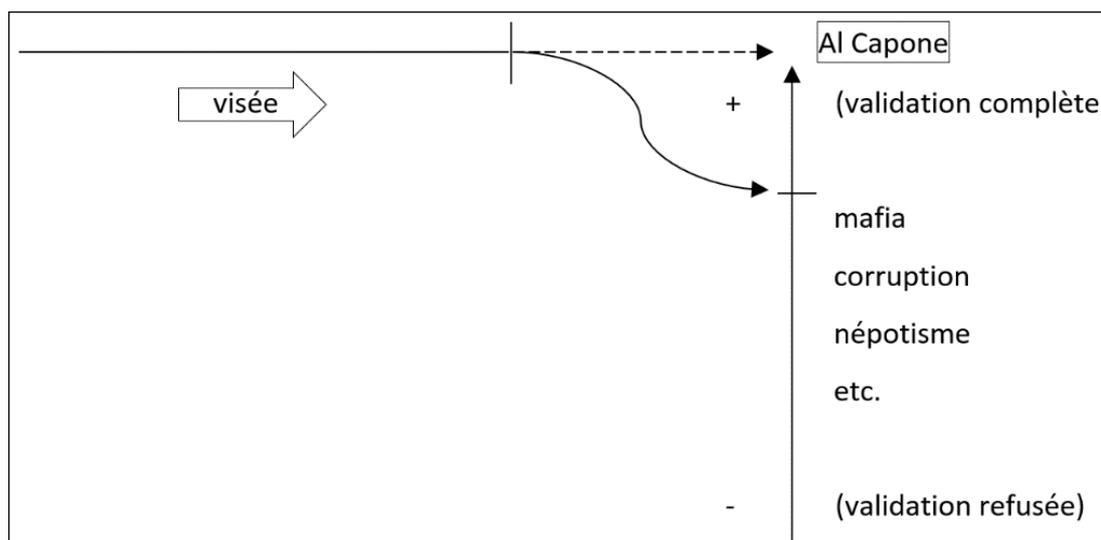


Figure 5: L’approximation en *-sco* (*alcaponesco*)

Par contraste, « *alcaponista* », autre néologisme attesté sur le *web*, décrit une entité qui satisfait entièrement à l’ensemble des « qualités » dérivées de son modèle éponyme, sans pour autant se confondre avec lui. Le suffixe *-ista* peut ainsi désigner un « partisan de » Al Capone (cf. : DLE, s.v.), mais ce sens d’appartenance à une idéologie recensé par le dictionnaire ne recouvre pas toute la gamme des emplois de ce suffixe. Dans l’exemple suivant :

(3)« El terrorismo es algo consustancial a la misión evangelizadora, cultural, humanitaria, tecnológica y científica del imperialismo, por lo que son absurdas las disquisiciones sobre el tema. Del mismo modo que el cirujano tiene que emplear la violencia sobre células y tejidos para lograr la sanación del enfermo, también las autoridades imperiales tienen que hacerlo en su función civilizadora. Por otra parte, quienes podrían hacer algo para evitarlo, los cobayas de la caja de Skinner que le lamen el escroto a sus verdugos cada cuatro años, están siendo muy consentidores. Así que no queda otra opción liberadora que la superación del adversario, aunque para ello se tenga que ser más **alcaponista** que el propio Al Capone. »
(<http://lapupilainsomme.jovenclub.cu/?p=31683>),

⁵² Il convient de signaler que ces « composantes » proviennent d’un savoir culturellement partagé et ne sont pas, en soi, déductibles du contexte ; mais quelle que soit la connaissance du locuteur et du récepteur sur le personnage d’Al Capone, *-sco* instruit toujours un accord minimal de ressemblance que le bagage culturel et/ou le cotexte se chargeront de remplir.

il est évident que *alcaponista* ne peut être interprété comme « partisan de Al Capone », mais vise à nouveau les caractéristiques définitoires de ce personnage (manque de scrupules, immoralité, cynisme exacerbé) que le locuteur demande ici d'assumer entièrement et sans réserve, les érigeant en posture idéologique et pragmatique. Le terme formé sur *-ista* désigne donc une définition stabilisée dont les conditions d'attribution doivent être entièrement saturées, pleinement satisfaites par le porteur d'une telle étiquette. Si un « alcaponista » est ainsi quelqu'un qui 'remplit et assume activement toutes les caractéristiques d'Al Capone, l'on comprend facilement que les expressions superlatives du type « más alcaponista que Al Capone »⁵³ puisent leurs effets hyperboliques précisément dans la prétention absurde de mettre au défi celui qui, en tant que modèle éponyme, remplit mieux que quiconque la totalité des caractéristiques qui lui sont associées.

3.2.2 Le contraste {SK} vs. {ST}

A la lumière de ces exemples, il devient pertinent de se demander dans quelle mesure l'opposition entre *-sco* et *-ista* repose, une nouvelle fois, sur le contraste entre deux saillances submorphologiques : {SK} et {ST}. L'hypothèse d'une telle opposition, sans pouvoir être entièrement démontrée ici, est toutefois intéressante en ce qu'elle permet de préciser à nouveau le rôle que chacune des composantes de la saillance {SK} joue dans la co-construction de leur instruction cognitive commune. Les saillances {SK} et {ST} marquent en effet toutes deux le transfert d'une série de caractéristiques d'une entité de référence sur une entité visée ; mais ce qui les distingue, c'est que la validation de ce transfert (S), est interrompue à deux stades de déploiement différents de la mise en relation engagée : alors que la vélaire K interrompt précocement le flux d'air expiré lors de la phonation, T opère une saisie tardive⁵⁴, finale, laissant la relation se développer entièrement jusqu'à *saturation* des caractéristiques ciblées. Face à une validation partielle (SK) se dresse une validation effective, menée à terme (ST).

La saillance {KS} se retrouverait alors à la croisée de deux séries d'oppositions saillancielles, opposée tantôt à {NK} (S/N), tantôt à {ST} (K/T) :

	K rupture précoce	T rupture tardive
S validation	SK coupe, discontinuité	ST stabilité
N blocage	NG articulation/rétrécissement	NT inaccompli

Figure 6: La complémentarité contrastive des saillances {SK}, {NG}, {ST} et {NT}⁵⁵

⁵³ Sur le modèle plus connu de « más papista que el Papa ».

⁵⁴ Nous reprenons ici pour l'essentiel le résultat des analyses menées par Ch. Fortineau-Brémond sur les cognèmes K et T, respectivement vecteurs d'incomplétude (K) et de perfectivité (T). Ces deux cognèmes, qui semblent ici rentrer de plein droit dans la composition de ces deux saillances, seront analysés en détail dans les chapitres 4 et 6.

⁵⁵ L'association NT, vectrice de la notion d'*inaccompli*, sera commentée dans le chapitre 6.

3.2.3 C(u)asi (préfixe et adverbe)

Le suffixe *-sco/-zco* établit donc une relation de ressemblance *approximative*, fondée sur le transfert partiel de certaines caractéristiques tout en préservant l'écart entre l'entité à décrire et le modèle de référence. Un effet très similaire peut être observé pour une autre particule affixale, informée elle aussi par la saillance {SK} : c'est le préfixe *cuasi-*, dont de DLE précise que

« Se antepone a adjetivos y sustantivos para indicar **semejanza** o parecido con lo denotado por ellos, aunque **sin llegar a tener todas sus características**. *Cuasitragedia, cuasiproposicional*. » (DLE, s.v. *cuasi-*. Nous soulignons).

Son signifié est, toujours selon le DLE, équivalent à celui de l'adverbe *casi*⁵⁶, à valeur d'approximation, et qui, selon A. Bello (2004 [1951]), peut également fonctionner comme une particule préfixale ou prépositive, capable de modifier des substantifs et dépassant en cela le cadre de ses compétences purement adverbiales⁵⁷. Bello partage pour *cuasi* l'analyse du DLE, et indique que « nos valemos de una palabra, **no para significar la idea propia de ella**, sino algo que se le **asemeja** », mais récuse l'équivalence entre *cuasi-* et *casi*, avancée par l'Académie :

« **Casi y cuasi, originalmente una misma palabra, tienen hoy diferente significado**; *casi* denota que la palabra modificada por él **no es exacta, sino con cierta rebaja** : «El edificio estaba casi todo en completa ruina ». *Cuasi* quiere decir que nos valemos de una palabra, **no para significar la idea propia de ella**, sino algo que se le **asemeja** ; subsiste sólo como partícula compositiva en *cuasi-delito, cuasi-contrato*. En el sentido de *casi* es anticuado. » (Bello 2004 : 352, nous soulignons.)

Selon l'auteur, *cuasi-* envisage l'inexactitude du terme employé comme une simple similitude approximative (*cuasi-p* = 'ressemble à *p*'), alors que *casi* dénonce cette même inexactitude comme une infériorité et instaure cette hiérarchie déficitaire que nous avons déjà observée dans d'autres porteurs de la saillance {SK} (*casi p* = « moins que *p* »). Nous ne développerons pas ici cette distinction qui, sans que l'auteur ne s'en réclame bien entendu, va certes dans le sens de l'unicité du signe que nous défendons⁵⁸. Mais ce qui nous intéresse en l'occurrence, c'est que nous retrouvons avec *c(u)asi* une forme à la croisée des deux exploitations notionnelles emblématiques de {SK} affectant le plan de l'assertion : la défektivité et l'approximation.

⁵⁶ DLE, s.v. *cuasi-*: « *cuasi-* (pref.) **Significa 'casi'**. » Voir aussi DLE, s.v. *cuasi*: « Del lat. *quasi* 'como si', 'aproximadamente'. 1. adv. **casi** ». (Nous soulignons).

⁵⁷ Bello (2004 [1951] : 352) : « Mencionamos este adverbio (que no es de la clase de los relativos aunque en latín lo fue) para hacer notar que se reduce a veces a un mero afijo o partícula prepositiva, con que modificamos no sólo las palabras a que puede hacerlo el adverbio, sino al sustantivo mismo: «Casi exánime», «Casi le mata», «Casi al borde del sepulcro», «Disponía de casi todo», «Era casi señor absoluto», «Era casi noche» (Santa Teresa). »

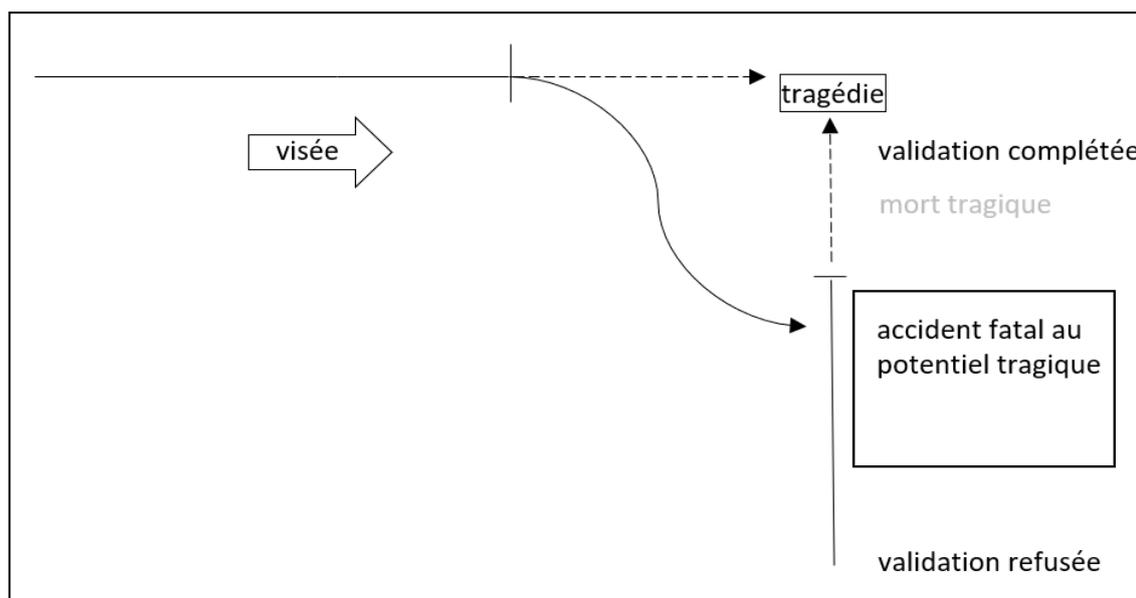
⁵⁸ Poursuivre cette hypothèse d'une distinction entre *cuasi* et *casi* demanderait, notamment, que l'on s'interroge sur le statut submorphémique de la voyelle vélaire, et que l'on tienne compte de leur fonctionnement syntaxique fortement divergent, *cuasi*, étant préférentiellement employé comme préfixe, et *casi* préférentiellement comme adverbe (RAE ASALE § 10.4.5).

Comme dans le cas des autres formes rencontrées jusqu'à présent (*escaso*, *-sco* etc.), la saillance {SK} a la charge d'instruire une rupture précoce, anticipée, de la validation du terme visé, impliquant de ce fait un écart, une incomplétude, une part de non réalisé. Elle emporte ainsi un processus de validation amorcé, mais non complété, lequel pourra être interprété, en discours, comme une approximation neutre, pointant une ressemblance (le référent remplit certaines caractéristiques de X), ou comme une approximation défective, pointant une insuffisance (le référent ne remplit pas toutes les caractéristiques de X). Dans les exemples suivants, tirés tous deux de la presse chilienne, il semble s'agir d'une approximation « simple » :

(4) *Los 33*, el film sobre la **cuasitragedia** que afectó a más de una treintena de mineros chilenos en 2010 atrapados en una galería durante dos meses, ya tiene tráiler oficial. (<http://www.lashorasperdidas.com/index.php/2015/03/31/trailer-de-los-33/>, consulté le 02 mars 2017).

(5) **Casi tragedia**: nene de 5 años hirió sin querer a su madre de un escopetazo. [...] Tras el disparo accidental, varias perdigonadas impactaron en las piernas y pies de la mujer, que inmediatamente fue auxiliada por familiares y amigos y trasladada de urgencia al Hospital Regional Ramón Carrillo, en donde se constató que las heridas sufridas no eran graves. (<http://www.unosantafe.com.ar/casi-tragedia-nene-5-anos-hirio-querer-su-madre-un-escopetazo-n1195218.html>, consulté le 02 mars 2017).

Dans le premier exemple, le journaliste mobilise le concept de la *tragedie* pour qualifier l'effondrement de la mine de San José du Chili en 2010, tout en reconnaissant, par l'emploi du préfixe *cuasi-*, que seule une partie des caractéristiques communément attribuées à la notion de *tragedie* s'applique à cet événement : en effet, les trente-trois mineurs ont pu être extraits de la mine sains et saufs, et ce dénouement favorable, si différent d'une « fin tragique », justifie à lui seul que le concept de « *tragedie* » ne soit pas entièrement validé dans ce contexte, même si l'événement partage de nombreuses autres caractéristiques, comme la souffrance et le désespoir de ceux qui se sont cru, pendant deux mois, condamnés à une mort certaine au fond de la mine. La fonction de *cuasi-* est donc de suspendre la validation des caractéristiques d'une entité de référence E_r (*tragedie*) versées sur une entité visée E_v (l'effondrement de la mine) avant le transfert complet de l'ensemble des caractéristiques, ce qui produit l'effet de *ressemblance* qui a été signalé. Il en va de même dans l'exemple 5, où l'issue bénigne d'un accident potentiellement fatal justifie que la validation de la notion de « *tragedie* » soit interceptée avant terme :

Figure 7 : L'approximation définitive. *C(u)asi-p*

3.2.4 {SK} et l'inférence de modalité

Ce qui sous-tend l'ensemble des exploitations discursives relevées jusqu'ici, c'est que la saillance {SK} nous enjoint toujours de suspendre une validation, ou de prendre en compte un écart, un manque, une béance, instaurant ainsi une relation marquée du stigmate de la défektivité. Les expressions de l'approximation déclarent qu'au sens strict du terme, la notion saisie ne convient pas à la situation, son emploi ne pouvant donc être validé (« ligne droite coupée », produisant un résultat défectif), mais que le locuteur, tout en se rendant à l'évidence de cette incompatibilité de principe et de rigueur, fait fi de cet obstacle formel et réintroduit la notion par un chemin détourné ou tordu. Par l'emploi de *casí*, le locuteur admet donc littéralement qu'il fait une *entorse* aux conditions d'emploi canoniques de la notion concernée, qu'il en fait un usage laxiste (« détendu », ligne non tendue), voire qu'il l'emploie « à tort ». La relation qui verse l'apport sur le support ne peut donc être validée que partiellement, sous réserve d'accepter de faire un certain détour qui ouvre un espace de discours dans lequel l'obstacle constaté (le manque, l'incomplétude) peut être contourné.

Mais dans certains emplois, cette défektivité a des retombées qui vont au-delà du simple constat d'une insuffisance. C'est ce qu'il convient d'analyser à présent.

À la différence des autres marqueurs de la *défectivité*, dans le cas de *casí*, le parcours scalaire (de *moins à plus*) ou l'égrenage des caractéristiques à valider s'accompagne d'une transition entre deux états de polarité contraire (de $\sim p$ à p), où p n'est pas considéré comme validé tant que ses caractéristiques ne sont pas entièrement réalisées. Que l'on compare : si *un pueblo escasamente comunicado* dénonce 'peu de communications, mais quelques-unes tout de même', tel n'est pas le cas pour *un pueblo casí comunicado*, où l'adverbe *casí* marque tout au plus une validation imaginaire, mais strictement parlant

une non validation : *casi p* reste bel et bien $\sim p$. Le déficit dénoncé par *casi* signale en effet un manque *rédhitoire* qui condamne la notion modifiée par l’adverbe à un caractère négatif dont elle ne saurait s’affranchir ; le déficit a beau être ténu, infime (« *Casi casi me caigo.* » cf. DLE s.v *casi*), la logique de polarité modale est binaire, non graduable et sans appel : *sí* est *sí*, *no* est *no*, mais *casi*, qui, dans sa forme-même (*ca-sí*) fait tout pour simuler un *sí*, reste *no*. Bien que tous les emplois de *casi* relèvent, strictement parlant, de ce phénomène (*Casi doscientas personas = ‘no llega a 200, pero por poco’, casi tragedia = ‘no es tragedia, pero por poco’*), cet effet est particulièrement visible lorsque l’adverbe *casi* modifie un prédicat (verbe) et porte, de ce fait, atteinte à l’assertion.

Cette « inférence en modalité contraire » fait partie des effets notoires de cet adverbe et a fait l’objet de nombreuses analyses :

« Los aproximativos defectivos implican incompletitud en la extensión de sus modificados, ya sean éstos núcleos nominales: «Una hora escasa/Casi una hora», o bien oraciones enteras: «Estuvo escasamente una hora/Estuvo casi una hora/Estuvo prácticamente una hora/Era virtualmente campeón». **Pero lo importante es la inferencia que algunos de ellos pueden activar, siempre contraria a la modalidad de tal sintagma u oración sin el acotador correspondiente.** Tenemos así:

1. «Casi entiendo lo que dices (inf[erencia]: «No entiendo lo que dices, aunque por poco»).
2. «Casi llego tarde» (inf[erencia]: “No he llegado tarde, aunque poco me faltó.”) » (García Medall 1993 : 160, nous soulignons).

La saillance {SK} est donc en mesure d’opérer une scission interne au sein d’une entité non seulement pour en prélever une fraction à opposer à elle-même, mais pour éclater l’entité en question en deux images spéculaires et confronter l’énoncé explicite (*p*) à son image négative ($\sim p$), image négative dont le locuteur devra inférer la validation implicite dans la mesure où la validation de l’énoncé affirmatif est explicitement suspendue par la présence même du marqueur en {SK} :

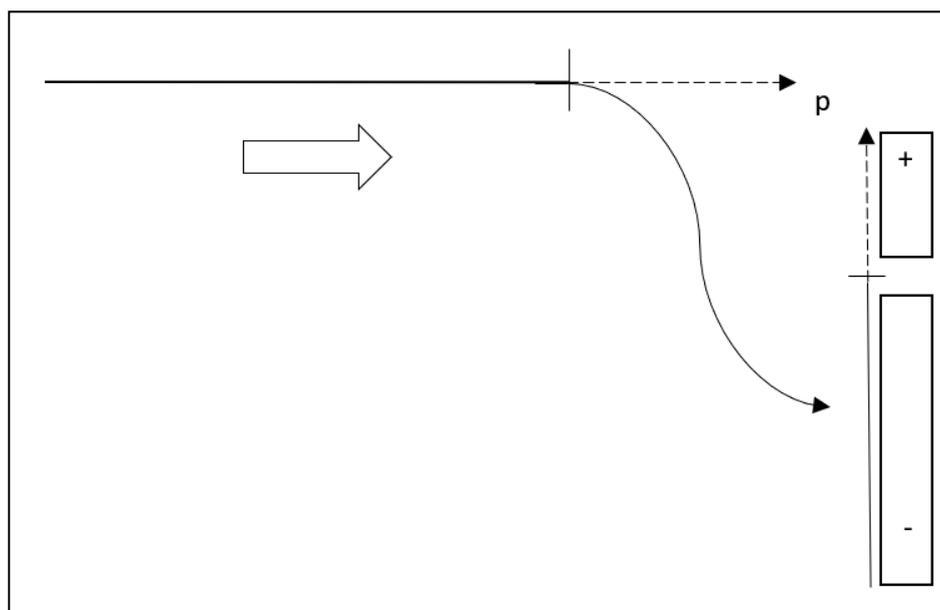


Figure 8 : L’inférence de modalité contraire : *casi (p)*

Il est pourtant évident que *casi* n'est pas un simple marqueur négatif au même titre que l'adverbe *no*. Notons d'abord que l'énoncé avec *casi* permet de doter un événement objectivement non réalisé (négatif) des caractéristiques formelles de l'événement réalisé (affirmatif). Subjectivement parlant, la validation pourtant suspendue de la notion modifiée l'emporte largement sur la non-validation impliquée de fait. Pour reprendre l'exemple susmentionné, personne ne songerait à raconter une mésaventure à peine évitée par un « *Caí al agua y no me ahogué* » qui serait absurde – sauf si le narrateur souhaitait exprimer sa déception –, ni par « *Caí al agua pero no me ahogué* », qui serait purement déclaratif, dépourvu de la valeur dramatique d'un « *Caí al agua y casi me ahogo.* »

Selon notre analyse, l'adverbe *casi*, sans se soustraire à l'effet d'inversion de polarité dont il reste tributaire, permet d'opérer une validation incomplète de l'événement en maintenant formellement la modalité affirmative qui correspond à une réalité vécue, subjective, des faits, où la perspective de la noyade s'est approchée suffisamment de l'horizon d'expérience du locuteur pour y laisser une empreinte affective. *Casi* permet ainsi d'opérer un tour de force sur la réalité objective des faits (il ne s'est pas noyé) et de doter d'une existence au moins discursive (*ca-si*) l'événement qui correspond à une réalité psychique. *Casi* instruit donc une sorte de *dédoublement* : l'assertion affirmative, explicitement interceptée avant terme, ouvre un sous-texte négatif, implicitement validé⁵⁹.

Parfois, ce dédoublement vers la modalité contraire implicite est exploité à des fins rhétoriques de politesse. Dans le cas d'un emploi dit illocutoire, comme

(6) *Está lloviendo. ¿Quieres que te dé un paraguas ? –Casi mejor,*

il est évident que le second locuteur ne nie pas en soi l'intérêt du parapluie dans de telles circonstances (*casi mejor = mejor no*) ; le recours à *casi* lui permet toutefois d'éviter l'assertion directe ('es mejor'), de modaliser l'énoncé et de l'introduire de façon indirecte, détournée. La réponse *casi mejor* peut donc être glosée comme 'à la rigueur, je ne vais pas jusqu'à dire que cette solution serait la meilleure (je m'arrête poliment **en-deçà** d'une telle affirmation), mais si je pouvais contourner cet obstacle que m'imposent les règles de la politesse, je donnerais cette réponse affirmative'. *Casi* produit donc ici un effet de suspension d'une assertion.

3.3 Le hasard

Parmi les adverbes épistémiques en {SK} (*quizá(s), acaso*), *acaso* mérite une mention spéciale en ce qu'il emporte en sus du *doute* une notion connexe, le *hasard*, notion à son tour représentée par plusieurs

⁵⁹ La conjonction *como si* fonctionne exactement de la même façon, ce qui n'est guère surprenant si l'on considère le lien étymologique de CASI le rattachant à une expression latine de ce même sens (QUASI 'comme si') : elle enjoint le locuteur de contourner l'obstacle qui s'oppose à la validation de *p* en empruntant le chemin oblique de la fiction qui est présenté comme une bifurcation de la pensée à partir de la ligne droite, faisant ainsi une entorse pure et simple à la réalité.

expressions elles aussi informées de la saillance {SK} : on pensera, outre *acaso*, aux locutions adverbiales *por ocasión* et *por casualidad*, au verbe *acaecer* et son dérivé *accidente*, ainsi qu'aux substantifs *casualidad* (et son adjectif *casual*) et *caso*, d'étymologie commune, ce dernier admettant en deuxième acception le sens de 'cas fortuit, hasard'.

La notion de *hasard* remplit de nombreuses pages dans les dictionnaires philosophiques et pose une série de difficultés d'ordre logique que nous ne saurions aborder dans le cadre du présent travail. Nous nous contenterons donc ici, à travers l'analyse de la forme *acaso*, d'étudier la façon dont cet adverbe, par le biais des instructions cognitives qu'autorise son signifiant, engendre divers effets discursifs que le sujet parlant a appris à subsumer sous l'étiquette onomasiologique du *hasard*.

3.3.1 L'expression d'un événement non intentionnel

La consultation des dictionnaires, anciens et contemporains, permet de dégager pour l'adverbe *acaso* en premier lieu le caractère *non intentionnel, involontaire*, de l'événement sur lequel porte l'adverbe :

Acaso: Adv. Del latín casu. Lo que sucede **sin pensar ni estar prevenido**. Dezimos aver sido acaso y de improviso. (Covarrubias, 1611)

Acaso. Adv. 1. Por casualidad, **sin particular designio ò previa consideración**. « Habíasele caído a D. Juan el sombrero en la refriega, y buscándole halló otro, que se puso acaso, sin mirar si era el suyo ó no. » Cerv. Nov. 10 (R. f. 212) (Cuervo, s.v.)

Acaso. s. m. Suceso **impensado**, contingencia, u desgracia. Viene del Lat. Casus. [...]. Acaso. Adv. Vale lo mismo que **sin pensar**, casualmente, y **sin esperarlo**, ni imaginarse. (DRAE, 1726-1729)

Acaso. 1. "Casualidad". **Causa o fuerza hipotética** a la que se atribuyen los sucesos y particularmente las **coincidencias que no obedecen a un motivo o una ley y no son ni intencionadas ni previsibles**. (Moliner 1961 : s.v.)

Acaso. (De caso) 1. m. Casualidad, suceso **imprevisto**. // adv. m. desus. Por casualidad, accidentalmente. (DLE, 2001)

(Nous soulignons dans l'ensemble des définitions).

Ainsi, dans l'exemple suivant,

(7) Porque yo confieso mi no maliciosa intencion, sino que **acaso** me hallé metido en esta procesion, como dicen, al hilo de la gente; y vuelto á mi posada, formé escrúpulo si dejaba de escribir lo que en el púlpito oí predicar, porque aunque lo más se me olvidó, por acudir á recapacitar tarde lo predicado; pero quien esto leyere sea cierto que todo lo que está aquí escrito salió por boca del Reverendo Padre Predicador; aunque también escribiré algunas cosas tocantes á esta fiesta que desde este día se me han contado. (Anonyme, *Sermón de Aljubarrota*, 1545, Corde),

le locuteur devient témoin d'une situation dans laquelle il s'est retrouvé contre son gré, entraîné par un mouvement de foule (« al hilo de la gente »). Par le biais de la conjonction adversative « sino (que) », le locuteur rend explicite le contraste entre le concept d'intention, ici nié, et le terme ACASO, qui s'y oppose.

ACASO marque donc un événement qui se produit de façon non-intentionnelle, indépendante de la volonté et du contrôle du sujet.

S'intéressant à ce caractère *non intentionnel, involontaire* d'une action ou d'un événement marqué par *acaso*, R.M. Espinosa Elorza & C. Sánchez Lancis (2006) comparent cet adverbe à la forme *adrede* 'à propos, exprès', et posent une étroite relation antonymique entre ces deux adverbes. S'appuyant en grande partie sur le substrat culturel chrétien qui sous-tend les représentations occidentales, ils postulent que l'adverbe *adrede*, de par son étymon AD DIRECTUM⁶⁰, serait marqué par l'idée de *rectitude*, de « droit chemin », concept qui, dans la culture chrétienne, est associée à la vertu, la justice et au Bien (2006 : 464). La voie opposée, le chemin de la perdition (le péché, le Mal), correspond quant à lui à une *déviatio*n : « Cometer malas acciones supone salirse del buen camino, estar descaminado » (Santos & Espinosa 1996 : 39-41), à un chemin tordu : *faire du tort à quelqu'un* ou *avoir tort*, c'est-à-dire « être dans l'erreur », sont ainsi des expressions qui appellent à la métaphore du chemin détourné, erratique, comme en témoigne aussi le verbe espagnol *errar*, dont les diverses acceptions recueillies par la RAE réunissent l'idée d'*erreur* (« se tromper »), de *faute* et de *divagation* littérale ou figurée⁶¹.

De cette idée de *rectitude* découlerait par la suite, selon les auteurs, « el matiz de intencionalidad en el empeño de encaminar una acción, enderezándola, con un propósito consciente, habiendo sopesado los pros y los contras antes de tomar una decisión [...] » (Espinosa Elorza & Sánchez Lancis 2006 : 466), puisque *l'intention*, en tant que « Determinación de la voluntad en orden a un fin » (DRAE, s.v.), est avant tout une *tension*, une *ligne droite* (métaphorique). L'acte délibéré exprimé par *adrede* en vertu de cette exploitation métaphorique de la « ligne droite » peut ainsi s'opposer à *acaso*, qui marquerait un acte involontaire, par le biais de l'image de la « chute » emportée par son étymon (CASUS 'chute'), concept dont l'imaginaire chrétien a su faire bon usage par opposition au droit chemin, et dont on peut dériver la nuance de non-intentionnalité dans la mesure où

« No existe intención ni voluntad cuando algo inesperado viene a nosotros, generalmente desde arriba (ADVENIRE 'llegar', 'sobvenir' → *avenir*), nos cae encima (ACCIDERE 'caer sobre' → *ACCADERE → *acaecer*) y nos toca (CONTINGERE 'tocar', 'alcanzar' → *CONTIGERE → 'contecer'). » (Espinosa Elorza & Sánchez Lancis 2006 : 466).

Cette même racine CASUS est exploitée dans *ocasión*, *accidente*, et de nombreuses autres expressions de la *contingence*, qui semblent ainsi toutes tributaires de cette métaphore de la *chute* pour construire l'évocation d'un événement dans lequel « no tiene cabida la intervención personal sino la

⁶⁰ La question de l'étymon de *adrede* est vivement débattue (*vid.* Espinosa Elorza & Sánchez Lancis 2006 : 467-471), AD DIRECTUM n'étant que l'un des divers étymons proposés. Nous verrons (*infra*) que ce débat est toutefois non pertinent du point de vue de l'analyse submorphémique, dans la mesure où le résultat *adrede*, tout comme les différents étymons proposés d'ailleurs, présentent une séquence consonantique {TR} ([d-r], [dr] etc.) à laquelle il est possible d'imputer une idée de *rectitude* sans recours à l'étymologie.

⁶¹ *Vid.* DLE, s.v. *errar*.

acción de un factor externo : la fortuna, la casualidad » (Espinosa Elorza&Sánchez Lacis 2006 : 466). Exploitée plus graphiquement, CASUS est aussi à l'origine du mot *ocaso* ('coucher du soleil'), le mouvement du soleil qui « chute » du ciel vers la terre.

Mais l'apport de ces étymons (AD DIRECTUM/CASUS) n'est peut-être pas purement métaphorique. En effet, si la « chute du soleil » implique une trajectoire infléchie, courbe, c'est-à-dire non rectiligne, et si l'on considère que *ocaso* dit aussi la *décadence* ou la mort, que l'imaginaire mythologique grec assimile au demeurant à la coupure de la vie filée par les Parques, l'on voit que l'on retourne inmanquablement vers l'idée du *refus d'une ligne* associée à la saillance {SK}, que l'étymon CASUS présente dès le latin et dont la notion de « chute » n'est qu'une des multiples exploitations discursives possibles.

3.3.2 Le contraste {SK} vs. {TR}

Une nouvelle fois, la saillance {SK} semble s'opposer de façon récurrente à un autre patron consonantique, potentiellement saillant : le groupe consonantique {TR}. Pour étayer cette analyse, prenons le terme *derecho/a*, issu du même étymon que *adrede*, qui entre à son tour dans une opposition sémantique avec un autre terme informé de la saillance {SK} : *izquierdo/a*.

Si *derecho* et *adrede*, à partir de leur étymon commun DIRECTUM, partagent les mêmes orientations sémantiques de *rectitude* (*ponerse derecho*), de *justice* (*el derecho*) et de *correction*⁶², on reconnaît du côté de *izquierdo/a* les mêmes effets sémantiques de *torsion* (« adj. **torcido** (|| no recto, con curvas) » DLE, s.v.) que nous avons mises en relief pour *acaso*, et que connaît également le français *gauche* : « a) Ca 1225 *gauche* « mal tourné, mal fait, de travers »⁶³, donnant lieu aux implications de maladresse que l'on connaît :

« L'ancienne langue ne connaît que *senestre*, en latin *sinister*. Puis au quinzième siècle apparaît un mot (*gauche*) signifiant qui n'est pas droit, qui est de travers. Au quinzième siècle, *senestre* commence à tomber en désuétude, et c'est *gauche* qui le remplace. Pourquoi ? peut-être parce que, le sentiment de l'usage attachant une infériorité à la main de ce côté, *senestre* n'y satisfait pas. Il y avait satisfait dans la latinité ; car *sinister* a aussi un sens péjoratif que nous avons

⁶² DLE, s.v. *derecho*, cha

Del lat. *directus*.

1. adj. Recto, igual, seguido, sin torcerse a un lado ni a otro. Esta pared no está derecha.

2. adj. Justo, legítimo.

3. adj. Fundado, cierto, razonable.

4. adj. directo (|| que va sin detenerse en puntos intermedios). Id derechos al asunto.

5. adj. Dicho de una parte del cuerpo humano: Que está situada en el lado opuesto al del corazón. Los diestros utilizan la mano derecha.

⁶³ Cnrtl s.v. *gauche* 2: Qui s'écarte d'une norme.

A. – [En parlant d'un objet]

1. Qui est dévié, de travers par rapport à une ligne ou à un plan de référence.

Déviations par rapport à une ligne ou à un plan de référence.

Courbe dont tous les points ne sont pas dans le même plan.

conservé dans le vocable moderne *sinistre*. En cet état, l'usage se porta sur *gauche*, qui remplit la double condition de signifier 'opposé au côté droit' et 'opposé à adresse'. » (Littré 1880 : 45).

Or, les termes *gauche* et *izquierda*, tous deux d'étymologie controversée ou incertaine, soulèvent de nombreuses interrogations quant à leur succès à s'imposer face aux dérivés latins de SINISTRA⁶⁴. *Izquierda* procède peut-être du basque (Corominas, s.v.), alors que le terme français *gauche* est un mot dont « l'orig. n'est pas éclaircie et son essor au xv^es. (remplaçant *senestre**) reste difficile à expliquer (v. *DEAF* s.v., col. 388-389 sqq.) » (Cnrlt, s.v.). Nous avons donc affaire à deux mots qui sans doute ne sont pas reliés entre eux et ne sont pas d'origine latine, et n'ont de ce fait aucun lien avec CASUS et ses dérivés, mais partagent tous l'idée d'une *torsion*, d'une *courbe*, et disent *le refus d'une ligne droite*.

Nous pensons que ce qui est en cause ici, c'est une fois de plus le signifiant lui-même, qui dans les trois cas affiche une structure commune, la saillance {SK} détectable à la fois dans *acaso*, *izquierda* et *gauche*⁶⁵. Les couples oppositifs que ces termes forment avec leurs antonymes étayent l'hypothèse que la saillance {SK}, exploitée ici dans le sens de *torsion* et de *déviaton*, s'oppose à la matrice consonantique {TR} (*derecha*, *adrede*, *droit*), liée précisément à la notion de « rectitude » (Bottineau 2012c : §30, *vid.* chapitre 11 *infra*).

D'autre part, comme le précise Grégoire (2015), la saillance {TR} exprime aussi par extension une idée de *difficulté*,

« héritée de la notion de *rectitude horizontale* entravant un parcours : *traba* (« entrave, obstacle »), *estorbar/turbar* (« gêner ou bloquer le passage »), *tribular* (peiner, affliger »), *trabajo* (« épreuve, travail »), *tarea* (« tâche ») » (Grégoire 2015 : §9).

Aux expressions de ce type, marquées par une idée de *difficulté* ou de *contrainte*, pourrait s'opposer à notre sens un ensemble de termes qui marquent au contraire *l'évitement d'une difficulté* (par détour ou par contournement), telles que *escapar*, *rescatar*, *socorrer*, *esquivar*, *excusar*, *auxiliar*, *secundar*, *escabullirse*, ainsi que *seguro* (« libre de *riesgo* »). Se forment ainsi des couples antonymiques tels que *atrapar/escapar*, ou encore *tributo* et *rescate*, le premier désignant une contribution régulière ('redevance obligatoire par la loi'), le deuxième une somme versée dans des contextes extraordinaires et bien souvent non légitimes ('somme versée pour récupérer un bien' = rançon). L'on peut également

⁶⁴ *Siniestra* survit dans certaines expressions comme *a diestra y a siniestra* ; l'effet échoïque exploité par la locution adverbiale montre que *siniestra* pourrait par ailleurs être lu comme une forme secondaire de *diestra*, augmentée en position initiale par l'élément SI-, phénomène qui n'est pas isolé dans les langues romanes, et sur lequel nous aurons l'occasion de revenir dans le chapitre dédié au cognème S (chapitre 7).

⁶⁵ Accueillir la fricative palatale parmi les réalisations formelles de la sifflante dans cette saillance n'est à ce stade qu'une hypothèse de travail qui mériterait une analyse approfondie des exploitations de {SK} dans la langue française. Les analyses de Guiraud, qui décèle dans le « champ morphosémantique du verbe *chiquer* » (1986 : 178-179) plusieurs sous-ensembles liés à la notion de *coupe* (*déchiqeter* etc.) semblent aller dans ce sens.

penser à *orden* et *caos*, l'un désignant la régularité contraignante d'une loi, l'autre ce qui préexiste à l'ordre, la rectitude et la loi, ou ce qui les met à mal, offrant une vision éclatée et non linéaire.

Dans ce sens, face à *adrede* qui dénonce une action délibérée et consciente, intentionnelle (ligne droite) mais aussi, de ce fait, contraignante pour le sujet en ce sens qu'il en est pleinement responsable, *acaso*, par le parcours détourné qu'il nous fait emprunter, indique aussi que le hasard peut être conçu comme un *évitement*, celui de la prise en charge de l'événement par le sujet qui, en inculquant le hasard, se défausse de toute responsabilité. C'est cette *mise hors de cause* du sujet que souligne Burguera Serra (2003) lorsqu'il observe que

« el acontecimiento descrito sucede de **forma imprevista y sin ningún control agentivo** por parte del sujeto de la oración. En otras palabras, la acción [...] se interpreta como resultado de un cúmulo de circunstancias no previstas y **alejadas del control del actante** en cuestión. » (Burguera Serra 2003 : 33, nous soulignons).

L'intervention de *acaso* suscite donc une sorte de « déconnexion » entre l'action et le sujet, une *discontinuité* qui suspend ou du moins interroge le rôle du sujet en tant qu'agent. Le même auteur remarque ainsi que jusqu'à la fin du XVIIe siècle, l'emploi de *acaso* est particulièrement fréquent avec des verbes de « découverte » (*hallar, encontrar, descubrir, ver, topar* etc.) dont le sémantisme met le sujet du verbe dans une position passive de « experimentador, en lugar de ocupar un papel propiamente de agente » (Burguera Serra 2003 : 34), comme dans l'exemple suivant :

(8) E una vez vino un cavallero del Espital de Rodas, que era un valentísimo cavallero, y dixo que él yría a la besar. Y subió sobre un cavallo y fue al castillo y entró en la cueva, y el dragón comenzó de alçar la cabeça azia él; e quando el cavallero le vio tan horrible y espantable comenzó de huyr, y el dragón le siguió, y el cavallo llevó al cavallero, a mal de su grado, sobre una peña y saltó en la mar, e assí el cavallero se perdió. Después se siguió, passado algún tiempo, que un mancebo, no sabiendo nada de aquesta ventura, salió de una nao por se deportar por la isla, y acaso se halló a la puerta de aquel castillo y entró en la cueva tanto hasta que llegó a una cámara, e allí vio una donzella que se peynava e se mirava en un espejo, e mucho tesoro cerca della. (Anonyme, *Traducción de Tirante el Blanco de Joanot Matorell*, 1511, Corde).

Souvent épaulé par le sémantisme de ces verbes de « découverte » (*descubrimiento*), mais aussi lorsqu'il agit seul, *acaso* signale une nouvelle fois une *discontinuité* en suspendant la relation d'implication causale (le lien direct) entre le sujet et le verbe : le sujet littéralement n'est pas en cause, est mis 'hors de cause', dans la mesure où il semble agir poussé par un facteur extérieur à lui : le *hasard*.

Acaso représente ainsi sans équivoque une nouvelle exploitation du protosémantisme du *refus de la ligne droite*, qui se manifeste ici sous la forme d'une suspension accompagnée d'une certaine entorse au principe d'agentivité : le sujet reste sujet grammatical du verbe, mais ne correspond pas, dans le monde référentiel, à la cause active de l'événement.

Mais il est des exemples dans lesquels à première vue, *acaso* semble marquer non pas un acte involontaire, fruit d'une *discontinuité* entre le sujet et son geste, mais au contraire la *rencontre* entre des événements qui, *a priori* indépendants sur le plan logique et causal, sont amenés à *coïncider* dans le temps et dans l'espace : il en va ainsi dans l'exemple suivant (emprunté à Burguera Serra (2003 : 35), qui relate le sauvetage d'un jeune homme naufragé par une caravelle passant par hasard à l'endroit où sombrait le jeune homme accroché à une planche :

(9) e así quedó el mancebo sobre la tabla otro día e medio después, sin haber cosa alguna comido, ni la tener en todo el tiempo que he dicho. E al quinto día, **acaso** pasaba una carabela de cristianos, e vieron andar la tabla en la mar, a causa del bulto del hombre que estaba abrazado con ella, e ya andaba tan desmayado que no pudiera dejar de perescer, si no fuera de Dios socorrido ; e las aguas e grandes corriente le habían desviado de la costa más de ocho o diez leguas dentro en la mar. (G. Fernández de Oviedo, *Historia general y natural de las Indias*, 1535-1557, Corde).

Dans ce type d'exemples, nombreux par ailleurs, il est en effet plus difficile de détecter la nuance de *non-intentionnalité* de la part du sujet de l'action : il n'est pas raisonnable de penser que la caravelle emprunte un chemin aléatoire, et n'aurait, de ce fait, aucune « intention » de passer par cet endroit. Si *non-intentionnalité* il y a, elle se situe à un autre niveau : la caravelle n'avait pas « l'intention » de passer à cet endroit en sa qualité de lieu occupé, au même moment, par le naufragé, cette qualité de l'endroit ('lieu occupé par le jeune homme') appartenant à une autre trame narrative. À partir de l'exemple cité, Burguera Serra estime que dans ce type d'emploi,

« La eventualidad se sustenta [...] en el **establecimiento de una coordinación discursiva** mediante la cual se marca un **engarce entre dos acontecimientos que, de antemano, no presentan ningún tipo de relación**. » (Burguera Serra 2003 : 36, nous soulignons).

Le rôle de *acaso* serait en l'occurrence celui de marquer le point de *jonction* (« *engarce* »)⁶⁶ entre deux situations que rien ne prédestinait à coïncider ; cette analyse, qui rejoint par ailleurs la désormais célèbre définition de Cournot du *hasard* comme, « une rencontre entre des faits rationnellement indépendants les uns des autres » (Cournot 1861 : 62), soulève la question de savoir comment ce rôle de *connecteur*, générateur de *rencontre*, est compatible avec l'invariant cognitif d'une *ligne droite coupée* ou entravée que nous postulons pour {SK}. Deux remarques peuvent être formulées au sujet de cette contradiction qui, l'on s'en doute, pourrait bien n'être qu'apparente. Remarquons d'abord que cette « rencontre » n'est pas celle de deux événements seuls, mais « rencontre de deux **séries causales indépendantes** »⁶⁷ (Cournot *ibid*), c'est-à-dire de deux enchaînements événementiels, deux *lignes*

⁶⁶ Remarquons que l'auteur de l'article emploie le terme "*engarce*", informé par la saillance {nasale x vélaire}, associée à l'idée d'articulation et de réduction (*vid. supra*).

⁶⁷ Le terme allemand *Zufall*, sur lequel nous reviendrons, traduit largement cette conception du hasard comme phénomène de confluence.

narratives qui, par leur *croisement*, produisent un point *d'intersection* dont *acaso*, en vertu de sa structure submorphémique, pourrait bel et bien être le signe. Mais si l'image du *croisement* n'est pas une exploitation inconnue de la saillance {SK} (cf. : *supra*) – il faudrait alors distinguer entre deux exploitations différentes mais pareillement possibles de la saillance {SK}, opposant les cas de *discontinuité* entre le sujet et l'action (non-intentionnalité) au ceux de *croisement/intersection* narrative –, nous pensons qu'une explication unitaire peut être proposée pour tous les emplois de *acaso* (en tant qu'adverbe de hasard), celui-ci déroulant invariablement le même programme cognitif.

Il nous semble en effet que le terme de « rencontre » n'est pas le plus propice à décrire la mécanique ici à l'œuvre. *Acaso* ne dit aucunement, dans l'exemple cité, une *jonction* entre deux événements, mais bien *la rupture d'une ligne*, en l'occurrence celle de la trame argumentative principale, les deux séries causales invoquées n'ayant en effet pas le même statut narratif. Relisons l'exemple (9), cette fois-ci avec un peu plus de cotexte :

(9') Tornando a la historia, el padre y el hijo tovieron tal cuidado de aquella tabla, que en ella escaparon por estonces; y andovieron caballeros sobre ella tres días en la mar, donde ella era guiada por el viento e las ondas, sin comer ni beber. E a cabo de los tres días se murió el viejo, y el hijo lo echó en la mar porque su compañía había de ser de hedor e de más trabajo, e no de algún remedio para el defuncto; e así quedó el mancebo sobre la tabla otro día e medio después, sin haber cosa alguna comido, ni la tener en todo el tiempo que he dicho. E al quinto día, **acaso** pasaba una carabela de cristianos, e vieron andar la tabla en la mar, a causa del bulto del hombre que estaba abrazado con ella, e ya andaba tan desmayado que no pudiera dejar de perescer, si no fuera de Dios socorrido; e las aguas e grandes corriente le habían desviado de la costa más de ocho o diez leguas dentro en la mar. Estonces la carabela se puso a la relinga e al reparo, mirando los que en ella venían aquel bulto que andaba sobre las ondas por entender qué cosa era, y en fin arribó sobre la tabla e recogió el hombre, e lo metieron dentro, e vivió e se salvó por esta manera. (G. Fernández de Oviedo, *Historia general y natural de las Indias*, 1535-1557).

L'histoire se concentre sur les péripéties d'un jeune homme et de son père, victimes d'un naufrage. C'est là la trame principale, à en juger par le commentaire « tornando a la historia » qui ouvre le paragraphe et qui recentre la narration sur le **fil conducteur** de l'histoire après une digression. Cette trame est constituée d'une série d'événements qui, présentés dans un ordre chronologique comme en témoignent les indications temporelles (« estonces », « tres días », « a cabo de los tres días », « otro día y medio después »), se déroulent selon le principe de cause/conséquence (cf. : « tal...que » ; « porque » etc.). L'événement marqué par *acaso* (l'arrivée de la caravelle) prend place dans cet enchaînement parfaitement linéaire, puisqu'il a lieu « al quinto día », et se trouve donc envisagé depuis la logique temporelle qui gouverne la trame principale – c'est le cinquième jour pour le jeune homme sur la planche, pas pour les matelots de la caravelle. Mais, à la différence des autres événements, l'arrivée de la caravelle ne présente aucun lien logique ou causal avec la trame jusque-là racontée. Bien au contraire, il s'agit là d'un événement inattendu car *non nécessaire* compte tenu des événements qui le précèdent, contrairement, par exemple, à la mort du père au troisième jour qui, sans être strictement nécessaire non

plus, est de l'ordre de la *probabilité logique* pour qui, sans eau ni nourriture, s'accroche depuis plusieurs jours à une planche en plein océan. L'arrivée de la caravelle en revanche est un événement strictement non-déductible du contexte avec lequel il ne présente aucun lien logique, dans la mesure où il appartient, en réalité, à une autre trame narrative, indépendante (dans laquelle il est, en revanche, le fruit d'une logique causale propre mais non pertinente à l'égard de l'histoire principale).

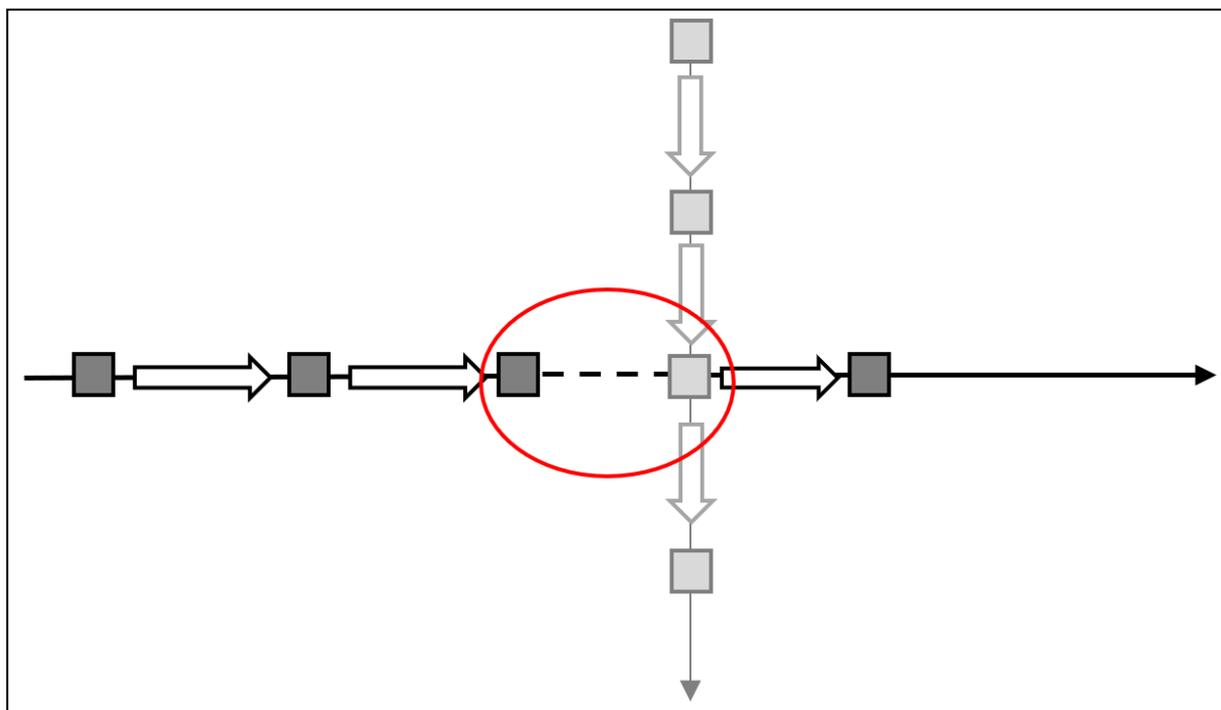


Figure 9 : Le hasard comme la « rencontre » de deux lignes causales : *acaso* (*p*)

La discontinuité opérée par *acaso* affecte ici non pas la relation entre le sujet et l'action, mais à un niveau supérieur, l'enchaînement causal qui fonde la trame narrative au niveau textuel. *Acaso* se charge ainsi de signifier une *discontinuité* dans la stricte linéarité du raisonnement gouverné par un enchaînement de type cause/effet ; l'insertion, dans la trame principale, d'un événement appartenant à une autre ligne narrative agit localement, au point d'intersection entre les deux mouvements, comme un élément de *rupture* en ce que « l'intrus » (l'événement s'immisçant « par hasard ») se produit *sans cause apparente* au regard de la trame principale dans laquelle il s'est ménagé une place.

L'ensemble des exploitations de *acaso* comme marque du *hasard* ont ainsi en commun de dénoncer explicitement qu'un événement se produit en *l'absence de cause identifiée* (ou identifiable), que cette cause soit interne (l'intention du sujet agissant⁶⁸) ou externe (enchaînement logico-causal entre

⁶⁸ On pensera ici à la fameuse « cause finale » aristotélicienne qui, en tant que l'une des quatre sous-espèces de la causalité définies par le philosophe, correspond au but en vue duquel se produit l'événement, nommément, dans l'exemple qu'il fournit dans sa *Physique*, l'*intention* du sculpteur qui fonctionne comme « cause » de la sculpture.

événements). Or, la réalisation d'un événement sans cause identifiable représente une entorse manifeste au principe fondamental de la « Loi de la causalité : Tous les changements arrivent suivant la loi de liaison de la cause et de l'effet »⁶⁹, qui, chez I. Kant, est l'une des catégories *a priori* de l'entendement :

« [...] la causalité est pensée comme catégorie : elle n'est pas une généralisation de l'expérience⁷⁰ mais sa condition de possibilité. C'est dire **qu'il n'est pas possible de penser l'événement sans la cause : tous les changements arrivent selon la loi de liaison de la cause et de l'effet, qui est une loi générale de l'expérience**. Nous avons donc un principe synthétique *a priori* : **l'homme ne peut connaître une chose comme changement ou comme événement que si l'on suppose un rapport de cause à effet.** » (Tonning 2006 : 131, nous soulignons).

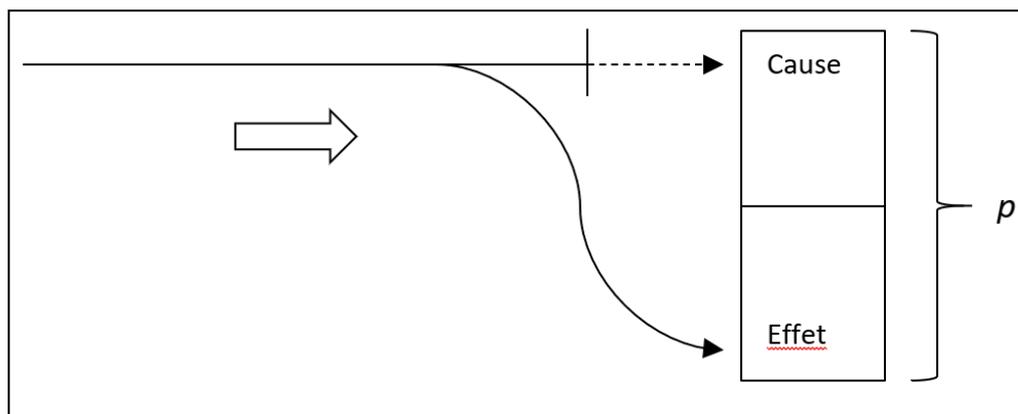
En sa qualité de « principe synthétique *a priori* », la causalité sous-tend, par défaut, tout événement, et n'a pas besoin d'être explicitée. L'énonciation d'un événement *p* sans autre mention particulière (énoncé non marqué) sous-entend donc que sa survenue s'explique selon la causalité habituelle, dictée par l'expérience, et pose l'événement *p* d'office comme un binôme : l'effet (l'événement) assorti de sa cause ; la présence de *acaso*, en revanche, affecte cette association *a priori* indissoluble entre la cause et son effet : par le biais de son opérateur submorphémique {SK}, *acaso* est en effet en mesure de pratiquer une rupture interne sur ce binôme, le scindant en ses deux composantes normalement consubstantielles (cause//effet) et n'en validant que l'effet, au détriment de la cause⁷¹. Tout comme les autres opérateurs grammaticaux en {SK} (-*sco*, *casi* etc.), *acaso* procède ainsi à la validation d'une partie seulement des composantes obtenues dans cette opération de fission : il valide l'effectuation de l'événement *p* tout en pointant, par ce geste de validation suspendue avant terme, un *déficit* au regard d'un événement classique : l'absence de cause.

⁶⁹ Immanuel Kant, *Critique de la raison pure*, t. I, coll. « Œuvres philosophiques, La Pléiade », p. 925.

⁷⁰ En posant une corrélation *a priori* entre la cause et son effet, la conception kantienne récuse la conception empiriste de la causalité telle que défendue chez Hume, lequel la conçoit comme une simple déduction coutumière de l'esprit à partir de l'observation empirique de certaines récurrences phénoménales :

« L'apparition de la cause conduit toujours l'esprit, par une transition coutumière, à l'idée de l'effet. Cette transition aussi, nous en avons l'expérience. Nous pouvons donc, conformément à cette expérience, former une autre définition de la cause et l'appeler *un objet suivi d'un autre et dont l'apparition conduit toujours la pensée à l'idée de cet autre objet.* » (David Hume, *Enquête sur l'entendement humain*, section VII, 2ème partie, éditions Aubier, p. 125).

⁷¹ Cournot, que nous avons déjà cité, précise d'ailleurs que « L'idée de hasard est l'idée d'une rencontre entre des faits rationnellement indépendants les uns des autres, **rencontre qui n'est elle-même qu'un pur fait, auquel on ne peut assigner de loi ni de raison** » (Cournot 1861 : 59 et 62).

Figure 10 : *acaso (p)*: absence de cause

Dans tous les cas de figure que nous venons d'analyser, *acaso* pointe une béance dans le raisonnement, un vide explicatif, qui, il va sans dire, existe uniquement aux yeux du locuteur, qui au bout du compte ne fait que déclarer sa méconnaissance des causes profondes des événements : « Tous les sages conviennent, que le hasard n'est qu'une chose apparente, comme la fortune : c'est l'ignorance des causes qui le fait. » (Leibniz, *Essai de théodicée*). La notion de « hasard » qui recouvre ce genre de situations sert ainsi de véritable « bouche-trou » pour colmater cette brèche causale que, dans le cas présent, l'adverbe *acaso* est chargé à la fois de marquer et de masquer : si le hasard est souvent défini comme une forme de *cause*, à savoir une « cause objectivement jugée non nécessaire et imprévisible » (Cnrtl, s.v. *hasard*), il s'agit en réalité d'une pseudo-cause, d'un *ersatz* de cause dont la notion de *hasard* a usurpé le titre⁷² et, dans le cas de *acaso*, la fonction grammaticale : rappelons que Cuervo fait procéder l'adverbe *acaso* du complément « á caso, en que á tiene **valor causal** ó modal » (Cuervo, s.v. *acaso*), valeur que les autres locutions adverbiales traduisent par le biais de la préposition *por* (*por ocasión, por ventura, por casualidad*). L'on remarque alors que, dans cette série de marques adverbiales de contingence, toutes formellement compléments circonstanciels de *cause*, *acaso* dénote par son recours à la préposition *a*. C'est dans cette différence qu'il faudra chercher, nous le verrons, la raison du succès de cette locution devenue adverbe de plein droit (cf. : *infra* II. 3), qui entre alors dans une relation paronymique avec *a causa (de)*, dont il paraît être une sorte de paronyme inversée : *acaso* est une *non-cause*, un joker « cache-misère » capable de dépanner le locuteur dès lors que l'expression de la cause (*a causa de*) n'est pas possible. Si le hasard peut, en ce sens, trahir un simple « défaut de notre connaissance » (Spinoza), l'insuffisance que *acaso* se charge une nouvelle fois de signifier est donc aussi celle de la défaillance de l'intelligence humaine : « Le hasard désigne toujours la déroute intellectuelle de l'homme⁷³ ».

⁷² Voir à ce titre Huys 1895 : 272-285.

⁷³ André Jacob (éd), *Encyclopédie philosophique universelle*, II. Les notions philosophiques. Dictionnaire (Sylvain Auroux), t.1, Paris, PUF, 1990.

Nous tenons là, nous semble-t-il, un point d'affinité essentiel qui a pu faciliter l'évolution sémantique d'*acaso* d'adverbe de contingence à adverbe épistémique : *doute* et *hasard* sont en effet, chacun à sa façon, tributaires d'une forme d'*ignorance* qui, portant tantôt sur les causes de l'événement (*hasard*) et tantôt sur sa réalisation même (*doute*), se traduit dans les deux cas par l'expression d'un *déficit* de connaissance.

Nous proposons là une explication différente de celle habituellement avancée, selon laquelle l'évolution de *acaso* vers ses acceptions d'adverbe de possibilité et de probabilité est le fruit d'une contamination contextuelle provenant de sa survenue massive dans des environnements contrefactuels, où l'addition de la notion de hasard aurait permis de renforcer le sémantisme de conjecture emporté par ces structures (interrogations et conditionnelles, *vid.* chapitre 5 *infra*). Loin de contester la réalité de ces données statistiques, nous pensons toutefois que ce signifiant a pu se montrer afin à ces environnements syntaxiques dans lesquels il a su prospérer en vertu du potentiel de sa structure submorphémique. Nous pensons que ce n'est pas tant le contexte syntaxique qui transforme *acaso* en adverbe de doute, que la structure submorphémique en {SK} qui, favorisée par le contexte syntaxique mais surtout sous la pression de nouveaux réseaux analogiques, a pu être le moteur de cette évolution sémantique.

3.4 Les adverbes de doute et la saillance {SK}

Dans le voisinage notionnel du *doute* à proprement parler, l'on observe d'abord que la saillance {SK} intervient dans de nombreux vocables qui expriment la *difficulté* ou l'*impossibilité d'accès direct* à une *connaissance*, ou visent à établir celle-ci sous la *prise en compte d'un obstacle*: un *quesiqués* est une chose difficile à expliquer, alors que *bosque* peut métaphoriquement désigner une « *cuestión intrincada* » (s.v.) ; *cuestión* marque quant à elle un « *punto dudoso*, discutible » et l'expression « *tener su aquel* » signifie que l'affaire se présente sous un degré de complexité inespéré (s.v.). L'on peut aussi songer au concept de la *quête* (*búsqueda/busca/buscar*⁷⁴, *inquisición*, *descubrir*, *auscultar*, *explorar*, *escudriñar*, *examinar*, *pesquisa*, *encuesta*, *discutir*, *casarse* 'darse cuenta, percatarse', en espagnol, mais aussi *to seek* en anglais), qu'il n'est pas difficile d'assimiler à un parcours pluridirectionnel, aléatoire et incertain vers un but qui échappe à une emprise directe⁷⁵.

En affinité sémantique avec ce contingent lexical de la *difficulté à poser une connaissance*, les adverbes épistémiques informés par la saillance {SK} (*quizá(s)* et *acaso*) signalent, là encore, que la pensée rencontre une difficulté, quelle qu'en soit la nature, pour poser un jugement, pour formuler une certitude. Dans cette perspective, les adverbes de doute en {SK} matérialiseraient une pierre d'achoppement de la

⁷⁴ Observer une nouvelle paire oppositive SK/NK avec *buscar/encontrar*.

⁷⁵ Cette exploitation particulière de {SK}, également attestée en latin, est dérivée par Leonardi de l'idée de « creuser » : « In Latin, the idea of “dig” or “scratch” comes in a natural way to mean “seek”, “investigation”, and “knowledge” as in English *scout*. » (Leonardi 2015 : 49).

pensée qui s'écarte de son parcours rectiligne initial pour emprunter un chemin mental en déviation. Cette déviation prend, dans le cas des adverbes de doute, la forme d'une *bifurcation*.

Dans une proposition comme

(10) Quizá Juan se ha comido las galletas⁷⁶,

le segment [*Juan se ha comido las galletas*], perd sa valeur d'assertion (affirmative) en raison de la présence du marqueur épistémique qui, aussitôt, fait émerger une sorte de face cachée [*Juan no se ha comido las galletas*] qui sous-tend l'énoncé explicite, coexiste dès lors implicitement avec lui et, le contredisant en tout point, suspend l'énoncé obtenu entre les deux versions mises en balance. *Quizá p* peut ainsi être glosé comme une alternative⁷⁷ (p ou $\sim p$), un dédoublement de la pensée qui se déploie en deux directions divergentes, ici diamétralement opposées (affirmation/négation). Il apparaît ainsi que dans le cas des adverbes *quizá(s)* et *acaso*, la saillance {SK} se charge de produire dans l'esprit du locuteur cette *scission interne* qui décompose l'énoncé en ses deux versants spéculaires, et de conduire la pensée par ce chemin dédoublé :

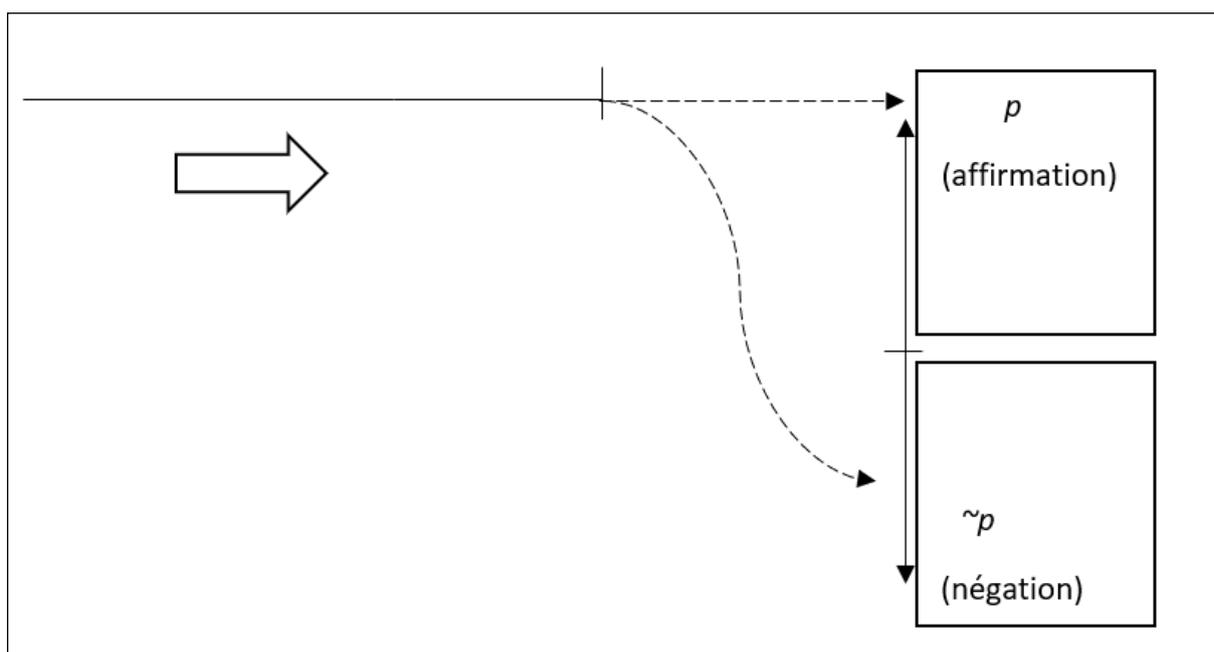


Figure 11 : *quizá(s) (p)* : une bifurcation

Dans toutes ses exploitations abstraites, la saillance {SK} signale toujours l'impossibilité d'une validation complète et sans réserve de l'entité visée, procédant à l'éclatement de celle-ci en un faisceau de composantes dont certaines peuvent être soumises à une validation partielle. La spécificité des

⁷⁶ Dans cet exemple fabriqué nous avons opté délibérément pour une construction à l'indicatif afin de ne pas brouiller la démonstration par la question du choix modal.

⁷⁷ L'espagnol possède pour le concept d'alternative le terme de *disyuntiva* ('disjonction') qui, littéralement, traduit cet effet de bifurcation que nous détectons dans *quizá(s)*.

adverbes de doute nous semble cependant résider dans le fait qu'aucune validation, même partielle, ne se produit, mais au contraire une suspension de toute validation, suspension qui, pour autant, ne se confond pas avec la négation⁷⁸.

Si la bifurcation dont nous parlons introduit donc bien cette scission interne au sein d'une proposition pour confronter une affirmation et son contraire, il serait en effet erroné d'appréhender le doute comme un simple point intermédiaire entre ces deux modalités (Affirmation ⇔ Doute ⇔ Négation, un « grado cero respecto de la afirmación o la negación », comme cela a parfois été proposé (Carbonero Cano 1980 : 173). Le *doute*, tout comme la *négation* d'ailleurs, doit être conçu non pas comme une modalité autonome, mais comme une modalité seconde, notionnellement et fonctionnellement dépendante d'une modalité première, l'affirmation. En ce qui concerne la négation, cette hiérarchie logique n'est plus à démontrer. Selon Bergson :

« [...] [T]andis que l'affirmation porte directement sur la chose, la négation ne vise la chose qu'indirectement, à travers une affirmation interposée. Une proposition affirmative traduit un jugement porté sur un objet ; une proposition négative traduit un jugement porté sur un jugement. La négation diffère donc de l'affirmation proprement dite en ce qu'elle est une affirmation du second degré : elle affirme quelque chose d'une affirmation qui, elle, affirme quelque chose d'un objet. » (Bergson 1941 : 287).

Nous reprendrons volontiers cette analyse à notre compte pour avancer que le doute est, lui aussi, un jugement second⁷⁹ porté sur un jugement premier (l'affirmation). Il suffit de jeter un rapide coup d'œil à la syntaxe pour s'en convaincre : face à l'affirmation qui se présente comme la modalité de phrase dénuée de toute marque particulière (modalité non marquée), tant la négation comme le doute s'affichent comme des affirmations augmentées d'un marqueur adverbial⁸⁰ spécifique :

(11) Juan \emptyset *se ha comido las galletas.*

(11') Juan **no** *se ha comido las galletas.*

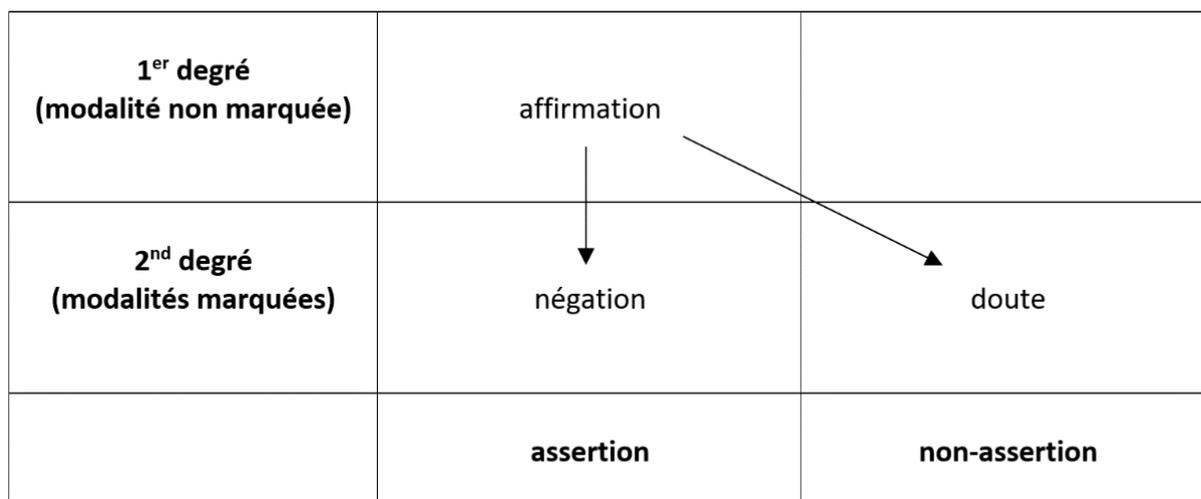
(11'') Juan **quizá** *se ha comido las galletas.*

Mais à la différence de la négation, tout l'intérêt du doute est qu'il ne débouche pas sur une assertion « secondaire », mais sur une *non-assertion*, un énoncé marqué par la réserve épistémique, c'est-à-dire un jugement qui paradoxalement déclare qu'il s'abstient de juger :

⁷⁸ Tout comme, nous l'avons vu, *casí* ne se confond pas avec le négateur *no*.

⁷⁹ On retiendra, pour y revenir plus tard, cette dimension « secondaire » de la modalité dubitative par rapport à l'assertion. Nous verrons en dernière partie de ce travail que la notion de *doute* est une forme de sur-distinction par rapport à la déclaration affirmative, non marquée.

⁸⁰ Nous restons ici dans le domaine adverbial pour faciliter la démonstration, bien consciente que d'autres marques peuvent emporter les notions de négation et d'hypothèse. Dans tous les cas, ces notions sont nécessairement marquées par rapport à l'affirmation.

Figure 12 : *Affirmation, négation et doute*

Le doute est donc un énoncé qui, sans pour autant être négatif, reste en-deçà du seuil de l'affirmation, et se place de ce fait dans le champ de la non-assertion.

Il n'est pas inutile de signaler que l'analyse linguistique, fondée sur l'hypothèse d'une exploitation du profil submorphémique {SK} dans l'expression du doute, rejoint de façon remarquable les nombreuses analyses que la réflexion philosophique a pu dédier à cette notion clé de la pensée occidentale, et qu'Isidore de Séville (560-636) définissait déjà comme une posture de l'esprit « quasi duarum viarum »⁸¹, 'comme devant une bifurcation'. Les vocables *doute* et *duda*, issus du verbe latin DUBITO, portent en effet dans leur étymon la trace de cette dualité, puisque DUBITO peut être rattaché à la racine DUO⁸², tout comme le mot allemand *Zweifel*, dont nous aurons l'occasion de reparler au chapitre suivant, affiche une étymologie similaire, puisqu'il dérive, lui, du moyen allemand ZWI (=deux). La deuxième composante de cet étymon, VAL/FALT (=pli)⁸³, fait de *Zweifel* littéralement un dédoublement, un état où l'esprit se *plie en deux* ou se déploie pour opposer deux faces antagonistes de l'entité considérée.

La définition contemporaine du doute, conçu comme « la suspension du jugement entre **deux propositions contradictoires** » (Tlfi, s.v.) ou la « Suspensión o indeterminación del ánimo entre dos juicios o dos decisiones, o bien acerca de un hecho o una noticia. » (DLE, s.v.), plonge ses racines dans la conception antique du doute tel que pratiqué par les sceptiques et redécouvert à la Renaissance : la suspension du jugement, que les Grecs nommaient *epochè*, est le résultat d'une *aporie*, d'un *cul-de-sac* :

« [...] l'aporie qui fait partie de l'exercice de la sceptique devient dans la culture occidentale moderne une *dubitatio*. Ce rapprochement surprenant **d'un terme évoquant un cul-de-sac** avec un terme connotant un processus ouvert montre bien la spécificité du doute sceptique : il ne s'agit pas d'une simple interrogation, d'une *quaestio* synonyme de recherche, terme pour lequel la

⁸¹ « Dubius, incertus ; quasi duarum viarum » 'Qui hésite, qui est incertain. Comme devant une bifurcation' (Isidore de Séville, *Etimologie o origini*, cité dans Michel & Montorsi 2012 : 10-11).

⁸² Ernout & Meillet 1951 : s.v. *dubito*.

⁸³ DWDS s.v. *Zweifel*.

Renaissance préfère celui d'*inquisitio* ; l'aporie ne se confond pas avec la chasse de vérité propre au scepticisme (*zêtêsis*), elle en est le résultat : si doute il y a, il ne comporte aucun horizon de résolution : ce doute est absolument lié à la suspension du jugement [...] » (Naya 2001 : 14).

Conclusion

Nous posons à l'issue de ce premier chapitre que les formes *quizá(s)* et *acaso* sont bel et bien des adverbes de *doute*, notion qu'elles permettent de conceptualiser par le biais de l'opération cognitive particulière emportée par la saillance {SK} : *le refus de la ligne droite*. Cet invariant cognitif très abstrait s'enracine dans la double expérience phono-articulatoire de ses phonèmes porteurs, l'occlusive vélaire /k/ et la sifflante /S/, lesquelles conjointement sont aptes à engendrer l'image d'un lien coupé précocement, d'une ligne suspendue.

Ce « refus de la ligne droite » se décline dans la langue espagnole en de nombreuses exploitations sémantiques, configurant ainsi un vaste champ d'analogie trans-catégoriel. On y trouve deux grandes orientations notionnelles : le « refus de la ligne droite » interprété tantôt comme *coup(ur)e* (ligne coupée), tantôt comme *courb(ur)e* (lignes non droites), les résultats sémantiques particuliers se distribuant sur un continuum du plus littéral au plus abstrait. Parmi les exploitations les plus abstraites se trouvent celles qui interprètent la ligne coupée comme une opération de *mise en relation suspendue ou entravée*, débouchant ainsi sur diverses notions qui affectent le plan de l'assertion. C'est dans ce dernier groupe, nous l'avons vu, que se situe l'expression du doute, concevable à la fois comme une *assertion suspendue* (ligne coupée) et comme une *bifurcation de la pensée* (ligne non-droite). L'ensemble des exploitations que nous avons décelées pour {SK} est résumé dans la figure ci-contre :

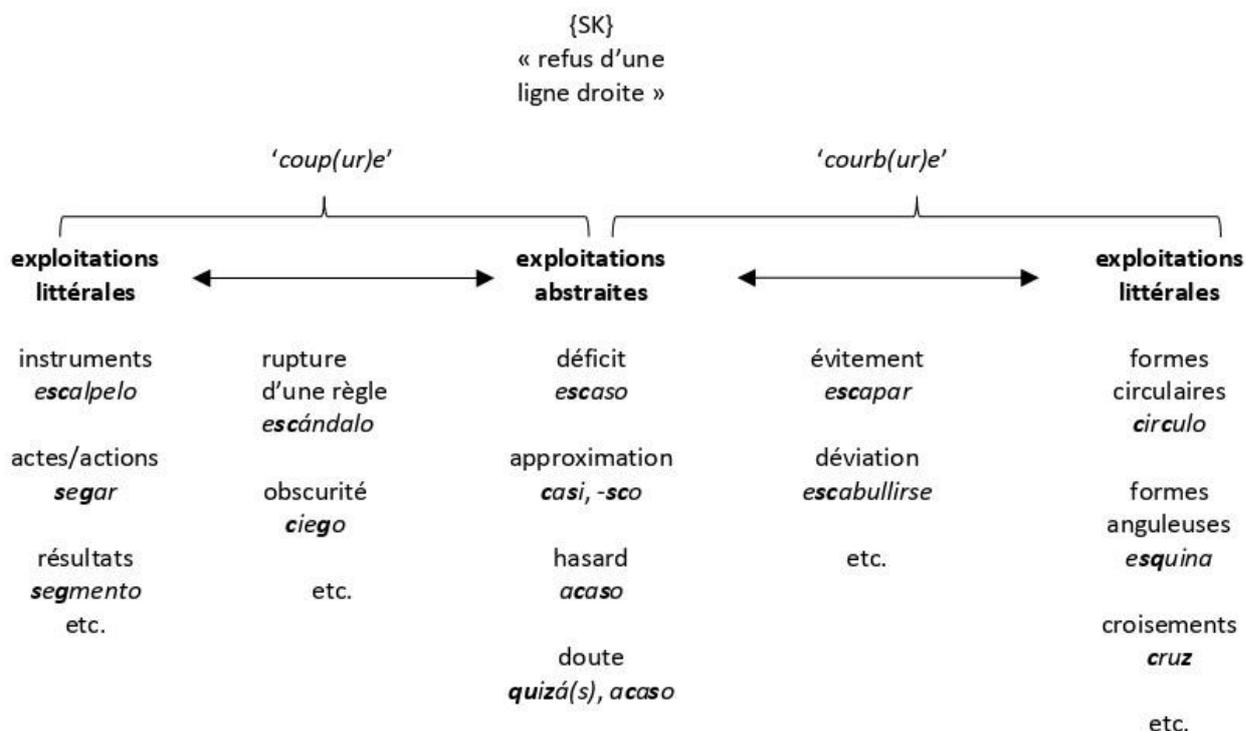


Figure 13 : La saillance {SK} : vue d'ensemble

Conçu par le prisme de la saillance {SK}, le doute peut être défini comme une scission interne qui confronte l'élément mis en doute (p) à son image négative ($\sim p$), débouchant du fait de cette bifurcation de la pensée sur une suspension assertive (p ou $\sim p$). La correspondance frappante entre les définitions philosophiques du concept de *doute* et la structure submorphémique des adverbes qui le prennent en charge explique que ces formes, en tant que membres les plus anciens du paradigme, se maintiennent avec une ténacité remarquable en dépit de l'enrichissement régulier du paradigme, et que leurs signifiants, inchangés (*acaso*) voire peu à peu épurés autour de la structure consonantique pertinente (*quizá(s)*⁸⁴), aient pu être recrutés de manière privilégiée pour véhiculer cette opération fondamentale et fondatrice de l'esprit humain.

L'espagnol semble ici introduire, dans le domaine adverbial, une innovation par rapport au latin, lequel exploitait les formes FORS, FORSE, FORTASSE, FORSITAN etc. dans l'expression à la fois du *hasard* et de la *conjecture* (Ernout & Meillet 1951 : s.v.). Or, ces formes latines semblent bâties sur un autre patron saillanciel, se présentant sous l'association d'une labiale et d'une dentale (**FORTASSE**), saillance que nous retrouvons justement dans *tal vez*, et que nous étudierons au chapitre qui suit.

⁸⁴ Au cours de son processus de grammaticalisation retraçable en diachronie (*quī sapit* 'quién sabe' > *quizab[e]* > *quizá(s)*), le signifiant s'est peu à peu simplifié au profit de la forme contemporaine, laquelle, nous le verrons au cours de ce travail, est entièrement décomposable en submorphèmes. Pour le débat sur l'étymon latin exact de cet adverbe, voire d'autres hypothèses au sujet de ses origines, non pertinentes pour notre propre problématique, voir Barrio García (2017 : 135 et suiv.).

Chapitre 2

Les adverbess épistémiques en {M x T} : le doute comme tension binaire

« *La idea del largo plazo hizo titubear a Rosalía, inclinando todo su espíritu del lado de la compra... La verdad, mil setecientos reales no eran suma exorbitante para ella, y fácil le sería reunirlos, si la prendera le vendía algunas cosas que ya no quería ponerse; si, además, economizaba, escatimando con paciencia y tesón el gasto diario de la casa. Lo peor era que Bringas no había de autorizar un gasto tan considerable en cosa que no era de necesidad absoluta. Otras veces había hecho ella misma sus polcas y manteletas, pidiendo prestada una para modelo. [...]. ¿Pero cómo podían compararse las pobreterías hechas por ella con aquel brillante modelo venido de París?... Bringas no autorizaría aquel lujo que, sin duda, le había de parecer asiático, y para que la cosa pasara, era necesario engañarle... No, no; no se determinaba. El hecho era grave, y aquel despilfarro rompería de un modo harto brusco las tradiciones de la familia. ¡Mas era tan hermosa la manteleta...! Los parisienses la habían hecho para ella... Se determinaba, ¿sí o no?» (Benito Pérez Galdós, *La de Bringas*, 1884).*

Introduction

Le dernier signifiant de notre corpus, *tal vez*, est le seul à ne pas être informé de la saillance {SK} que nous venons d'examiner, et semble à première vue bien différent des trois autres formes. Son appartenance au paradigme des adverbess de doute va pourtant au-delà de la simple affinité sémantique et s'enracine, là encore, dans la structure même du signifiant, qui cette fois fait appel à un autre patron saillanciel. Nous y détectons en effet la combinaison d'une dentale et d'une labiale (*tal vez*), structure qui, bien qu'à première vue isolée dans notre sous-système des adverbess épistémiques, se retrouve de façon récurrente dans les champs lexico-sémantiques du *doute* et du *hasard* : on pensera en premier lieu au verbe modal *poder* ('pouvoir'), dont les emplois épistémiques sont canoniques (*puede que, puede ser*, fr. *peut-être*⁸⁵), mais aussi à *deber* et *deber de*, deux constructions qui se partagent – voire se disputent – les fonctions épistémique et déontique. Dans le domaine sémantique du *hasard*, dont le lien de contiguïté logique avec la notion de *doute* a déjà été évoqué (chapitre 1), l'on rencontre notamment la figure allégorique de la notion même, *Fortuna*, l'adjectif *fortuito*, ainsi qu'une série d'expressions adverbiales (*por (a)ventura*) largement concurrentes de *acaso* à l'époque médiévale (cf. : *infra*). Cette nouvelle connexion sémantique entre *doute* et *hasard*, portée par la congruence des signifiants, se confirme par ailleurs dans d'autres langues indo-européennes, comme en allemand, où *Zweifel* ('doute') et *Zufall*

⁸⁵ Remarquons que la dentale, dont la réalisation phonétique dépend du contexte phonologique, est obligatoire dans le cas de la locution adverbiale, mais non en exploitation libre ('peut être x').

(‘hasard’), sans étymologie commune, affichent en synchronie précisément la constellation consonantique qui nous intéresse ici, la dentale étant ici, plus précisément, une affriquée dentale [ts] : *Zweifel/Zufall*⁸⁶.

D’autre part, si le *doute* maintient une étroite relation logique avec les notions d’affirmation et de négation (cf. : *supra*), la mise en regard des adverbes de doute avec le système des adverbes porteurs desdites modalités (affirmative et négative) révèle que deux d’entre eux, *también* et *tampoco*, traditionnellement considérés comme affirmatif et négatif respectivement, sont eux aussi informés du patron consonantique {dentale x labiale} qui nous intéresse à présent : *también/tampoco*.

Ces quelques observations préliminaires, qui mériteront d’être précisées, nous autorisent dès lors à formuler l’hypothèse que la forme *tal vez* pourrait être informée d’un patron submorphémique fondé sur les traits respectifs des axes *labial* et *dental*, dont l’invariant, que nous nous apprêtons à examiner dans le présent chapitre, permet à l’adverbe *tal vez* de signifier le doute et, plus précisément, nous renseignera sur l’angle de vue que la forme *tal vez* sera à même de livrer sur cette opération cognitive.

1 La saillance {M x T} : invariant et motivation sensori-motrice

Contrairement à la structure {SK}, la combinaison {labiale x dentale} ne fait pas partie, à première vue, des phonaesthèmes connus et étudiés jusqu’à présent. Cette absence se comprend aisément si l’on considère que, dans le système phonologique des idiomes étudiés dans le cadre des recherches sur les phonaesthèmes (anglais notamment), la nature articulatoire des deux éléments concernés, du moins sous une forme occlusive⁸⁷, rend leur comparution synthétique extrêmement rare, et donc peu productive, en position initiale absolue⁸⁸ : *[tp-] n’est pas attesté, et les combinaisons [pt-] et [tm-] sont réservées à quelques emprunts sporadiques d’origine grecque, comme *pterosaur*, ou *tmesis* ‘tmèse’. Toutefois, comme le signale D. Bottineau, l’anglais exploite aussi ponctuellement des linéarisations analytiques de certains idéophones : ainsi l’idéophone {ST}, associé à la notion de *stabilité*, peut à l’occasion se manifester sous une variante expansée {S-T} (*to sit*). Selon ce principe, Bottineau propose de reconnaître

⁸⁶ Il n’est sans doute pas sans intérêt d’observer qu’en sus de la structure {dentale x labiale} mentionnée, les deux vocables terminent par une liquide, ce qui autorise potentiellement leurs signifiants à entrer en plus dans un réseau de type {labiale x liquide}, ce qui renforce encore le parallélisme formel avec l’adverbe *tal vez*, comme nous le verrons au chapitre suivant.

⁸⁷ L’anglais dispose toutefois d’un important champ morphématique en *sm-*, phonaesthème étudié par L. Argoud (2012) et G. Bohas (2012) et associé notamment à diverses activités bucco-nasales. Il y a aussi les phonaesthèmes *sp-*, *sw-* et *tw-* associés respectivement à l’idée de projection, d’oscillation et de dualité (Bottineau 2012c). Nous verrons plus loin si et comment ces phonaesthèmes pourraient être intégrés à la saillance que nous étudions à présent.

⁸⁸ La combinaison est possible en position de jonction syllabique ([*-pt-*] *laptop*), mais cette position n’est *a priori* pas pertinente pour les phonaesthèmes, qui se manifestent principalement en position initiale, et plus rarement en position finale (« rimes »).

en anglais la combinaison **m-t**, formée d'une labiale et d'une dentale justement, correspondant selon l'auteur à une idée d'*appariement* (Bottineau 2006), actualisée par exemple dans *to meet*, *(to) match*, et *mate*, auxquels nous pouvons ajouter *team* (« union d'au moins deux personnes en vue de poursuivre un but commun », OED, s.v., notre traduction), où la notion d'appariement est portée par le même patron en correspondance inversive [t-m]. La notion d'*appariement* associé en anglais à cette combinaison nous semble constituer une première piste intéressante pour approcher l'invariant notionnel de {labiale x dentale}, car l'on voit d'emblée comment la notion de « paire », voire de *dualité*, pourrait être exploitée par les adverbes *también* et *tampoco*⁸⁹, ainsi que dans *tal vez*, compte tenu des liens logiques entre *doute* et *dualité* que nous avons évoqués au chapitre précédent.

La notion d'*appariement* emportée par l'association {labiale x dentale} dans la langue anglaise est compatible avec les conclusions de M. Grégoire, qui, pour l'espagnol cette fois, a mis au jour un vaste réseau lexical fondé sur la matrice submorphémique {M x T}, à laquelle l'auteur rattache l'invariant d'une « tension entre un élément A et un élément B », notion qui permet de subsumer le concept d'*appariement* :

« Ces termes semblent tous correspondre en première approximation au concept de « *tension entre un élément A et un élément B* » sans que, par définition, ne soit évincé l'un ou l'autre des éléments. Ainsi, soit ils sont reliés et situés chacun à une extrémité (e.g. « échange », « jonction », « mesure », « parcours ») soit ils ne sont qu'implicitement évoqués, mais cette évocation est *nécessaire* (e.g. « milieu », « moitié », « mélange », « modération »). Par exemple, sans la prise en compte de bornes, il ne peut y avoir de centre. Le concept de « tension » doit donc aussi autoriser le sens large de « position intermédiaire », de « situation d'équilibre » ou, métaphorique, de « tension entre deux individus », notamment. » (Grégoire 2012 : 238).

Le proto-sémantisme très abstrait d'une « tension entre un élément A et un élément B » autorise ainsi la saillance {M x T} à instruire de multiples exploitations sémantiques et discursives, allant – nous le verrons – de la notion de « parcours » (tension entre deux bornes) à celle de « joute » (tension entre plusieurs individus), en passant par les concepts de « moitié », « mélange », « différence » et « imitation », pour n'en citer que quelques exemples. La productivité de cette saillance tient aussi à l'extraordinaire complexité de sa nature formelle, qui admet plus d'une vingtaine de capacités formelles différentes, parmi lesquelles nous retrouvons les combinaisons à bilabiale orale ([b] ou [p]) qui nous

⁸⁹ M. Poirier (2017 : 148-149), dans son étude de ces deux signifiants adverbiaux, voit pour sa part dans ces formes l'expression d'une « réunion de plusieurs éléments dans un ensemble », opération qu'elle rattache à la grappe AMB/P que l'on retrouve notamment dans *ambos*. Si dans ces formes plusieurs réseaux analogiques semblent ainsi à l'œuvre pour leur imprimer leurs capacités référentielles, il est intéressant d'observer le rôle-clé que semble jouer dans les deux réseaux l'élément labial dans l'orientation du sens vers la prise en compte d'une dualité : « L'agglutination de la bilabiale nasale avec une bilabiale occlusive en position explosive entraîne tout à la fois la prolongation par la *résonance* de l'articulation nasale [...] et la circonscription de cette résonance intérieure ; cette agglutination fait ainsi vivre l'expérience articulatoire d'une *résonance* dans un *double* espace intérieur (fosses nasales et cavité buccale) circonscrit, limité, et formant ainsi un petit ensemble fermé. » (Poirier 2017 : 148, l'auteur souligne).

intéressent. A travers un important répertoire lexical de termes recensés, Grégoire démontre en effet que le premier élément de la saillance peut être occupé soit par une labiale ([m], [p], [b], plus rarement [f]), soit par une nasale ([m] ou [n]), la bilabiale nasale pouvant alors être retenue comme élément prototypique en sa qualité de phonème « pont » entre les deux axes (labial et nasal) sollicités par la saillance. On aurait ainsi affaire à une saillance qui ne peut être décrite par un seul trait pertinent pour chacun de ses membres, mais qui se situe au contraire à « l'intersection » de plusieurs axes (labial/nasal) que la saillance explore par analogie :

« Il importe en effet de considérer la saillance comme un point d'intersection. Ici, il est possible de prendre comme repère la racine [M x T], que nous considérons comme la saillance motrice (ou matricielle), désormais dénommée {M x T}. Elle se compose en effet de la labiale nasale [m] et de l'occlusive dentale [t]. C'est autour de cette combinaison que gravite la majeure partie des racines phonétiques contenues dans les mots actualisés, [m] étant le seul à se situer à la croisée des axes des labiales et des nasales présentes dans les racines des signifiants recensés. En ce qui concerne le son [t], s'il se trouve à la fois sur l'axe des occlusives et des dentales, il ne semble être sollicité dans le cadre de cette saillance, que pour sa propriété dentale. Par ailleurs, pour la constitution de l'invariant, c'est le phone non voisé [t] qui nous apparaît par défaut comme le plus convenant en tant qu'*antérieur*. » (Grégoire 2012 : 242).

Quant au deuxième poste, Grégoire repère non seulement les deux occlusives dentales /t/ et /d/, mais également la récurrence des fricatives /s/ et /θ/, qui partagent avec les occlusives le trait coronal (dental) :

« Par ailleurs, contrairement aux premières remarques, tous les phones ne se situent pas sur l'axe de la « bilabialité » ou des dentales. Nous avons donc intégré la fricative [s] au tableau. L'information que nous apporte cette « utilité du [s] » pour l'actualisation est la sollicitation de l'axe des coronales. Nous avons aussi fait figurer le son [θ] (représenté par les groupes -ce et -ci), qui, lui, se trouve au croisement des axes des fricatives [s] ou [f] et des dentales [t], [d] ou [n]. » (Grégoire 2012 : 242).

La combinatoire formelle autorisée par la saillance {M x T} est donc la suivante :

	B/P/F	labiales	X		D/T	occlusives
nasales	M			continues	θ	
	N			S		
?				axe dental/coronal		

Figure 14 : Les capacités formelles de la saillance {M x T}

Si le deuxième élément peut être subsumé par le trait coronal/dental, il devient plus difficile de trouver un dénominateur commun pour le premier membre de la saillance, puisqu'aucun trait articulaire traditionnel commun ne peut être identifié entre les labiales orales et la dentale nasale. Nous allons nous attarder un instant sur cette question, car à première vue, cette définition de l'identité de la saillance par l'intersection entre deux axes articulaires pose le problème de ne pas permettre de

remonter à une caractéristique phono-articulatoire commune et potentiellement motivante, et risque de produire une combinatoire extrêmement vaste qui ne semble plus vraiment sémantiquement discriminante. Comme le remarque M. Grégoire, la très grande variété des capacités référentielles répertoriées

« semble[nt], en outre, irréductible[s] à un concept trop précis. En outre, en parallèle de la généralité du concept, cette diversité sémantique est peut-être également due à la complexité de l'invariant qui, quoiqu'il repose sur une sélection contraignante des formes au niveau de la structure, autorise de nombreuses capacités formelles. » (Grégoire 2012 : 319-320).

Pourtant, le trait labial et le trait nasal ont plus en commun que leur coïncidence ponctuelle dans le phonème [m]. Le trait labial se distingue des autres points d'articulation en ce que le phonème n'y est pas produit par le contact d'une partie de la langue avec ledit endroit (cas des dentales, alvéolaires, palatales et vélaires), mais par le positionnement et mouvement des lèvres qui articulent le phonème sans intervention de la langue. Dans le trait labial, les lèvres jouent donc le rôle non pas de lieu passif vers lequel se dirige la langue, mais le rôle actif d'un organe articulatoire qui se met en mouvement (fermeture/ouverture des lèvres etc.) pour produire le son en question. La nasalité, elle, n'est pas non plus produite par une action de la langue, mais par l'abaissement de la luette qui permet d'ouvrir l'accès à la cavité nasale. De ce point de vue, on peut constater que la saillance {M x T} autorise à son premier poste tous les phonèmes dans l'articulation desquels la langue n'intervient pas (labiales et nasales).

Du point de vue de la proprioception (et de la perception par autrui⁹⁰), la zone labiale se caractérise par sa *dualité*, puisqu'elle se compose de la lèvre supérieure et inférieure que le système phonétique exploite conjointement (bilabiales [m], [p], [b]) ou de façon différenciée (labiodentale [f]), ce qui rend sa dualité anatomique phonologiquement pertinente⁹¹. Or, d'un point de vue articulatoire, la nasalité implique elle aussi une forme de dualité, puisque l'abaissement de la luette provoque une reviation d'une partie du flux d'air vers la cavité nasale, un chemin « autre » que le système espagnol exploite de manière emblématique pour construire la négation, dont les effets dialogiques et duophoniques sont bien connus :

« Rappelons que la nasalité, en tant que geste articulatoire, est un abaissement de la luette qui conduit à la reviation partielle vers les fosses nasales d'une partie de l'air dévié par l'acte de parole vers le canal oral : la nasalité ouvre momentanément un itinéraire de substitution, un

⁹⁰ Nous reviendrons, dans le chapitre suivant, sur le caractère « visible », tourné vers l'extérieur, de l'articulation labiale.

⁹¹ On observe, par contraste, que la symétrie interne des autres organes impliqués dans la phonation n'est pas exploitée (ou exploitable) par le système. Ainsi, les latérales par exemples, peuvent être articulées par la déviation du flux d'air par les deux côtés de la langue ou, chez certains locuteurs, par l'un des côtés seulement, sans produire de différence phonologique pertinente :

« En la articulación de las consonantes laterales, el aire sale generalmente por ambos lados de la cavidad oral, pues la lengua forma un obstáculo en la zona central. [...] En ocasiones, no obstante, el aire puede expulsarse por uno solo de los dos lados de la cavidad oral. » (RAE-ASALE 2011 : 217).

pontage, une solution autre que celle généralement retenue. Et de fait, dans le dialogue, l'emploi de la négation consiste à proposer une voie argumentative autre que celle que l'on prête à l'interlocuteur, à la présupposition, à une voix énonciative non locutive (en cas de polyphonie) : de même que N est dialogique dans sa dimension articulatoire (déviation / reviation) l'effet sémantique induit l'est structurellement (approbation / rejet). » (Bottineau 2010b : 29)

L'ouverture de ce chemin alternatif qui s'ajoute au trajet par défaut peut ainsi être vécu comme un *dédoublement* de la voie expiratoire, donnant lieu à un flux d'air bifide qui s'oppose à la linéarité des articulations purement orales.

Nous pensons ainsi que les capacités formelles de la saillance {M x T} explorent deux solutions vicariantes pour traduire l'expérience d'une *dualité*, réunies de façon prototypique dans la bilabiale nasale [m] : la labialité d'un côté, essentiellement caractérisée par une dualité anatomique prégnante qui distingue les phonèmes labiaux de tous les autres⁹², de l'autre la nasalité, marquée par une dualité fonctionnelle ressentie lors du dédoublement de la voie expiratoire⁹³. Une première illustration de cette hypothèse nous provient peut-être du système pronominal, où les deux personnes hétérogènes, au sémantisme fondamentalement bipartite (*moi + x ; toi + x*), sont informées en espagnol par la nasale [n] et une labiale [b] respectivement : *nos(otros)/vos(otros)*. Cette paire oppositive montre par ailleurs qu'à l'échelle du fonctionnement interne et local de ce micro-système, la nasalité et la labialité peuvent s'investir de valeurs différenciées et opposables : la nasalité de [n], tendant un pont vers la nasale [m] associée à la première personne (*mi, me, mí*), permet de rattacher la forme *nos* à la personne du locuteur par le biais de l'*intérieurité* que la nasalité peut impliquer par ailleurs (Poirier 2017), tandis que la labialité de *vos* peut être interprétée comme un geste pointant en direction de l'interlocuteur. Mais, l'un comme l'autre, et par des voies cognitives différentes, *nos* et *vos* marquent une forme de dédoublement des instances locutrice et interlocutrice, et l'on remarque, sans surprise, que ces pronoms actualisent de fait une capacité formelle autorisée par notre saillance : [n-s] et [b-s].

Nous pensons donc que c'est à la présence de l'élément labial ou nasal que la saillance {M x T} doit sa capacité proto-sémantique de mettre deux éléments A et B en présence. Mais *quid* de la dentale ? Nous faisons l'hypothèse que les dentales, en raison de leur articulation tardive à valeur perfective, portent sur la dualité rattachée à la première composante de la saillance un regard « appréciatif » et

⁹² Si notre hypothèse est correcte, cela permettrait d'expliquer pourquoi, statistiquement, les capacités formelles comportant la labiodentale, bien que possibles, sont moins sollicitées par la saillance que les variantes à bilabiale (*vid.* Grégoire 2012 : 241), où se sont bien les deux lèvres qui interviennent activement dans le processus articulatoire.

⁹³ Cet éclatement des traits labial et nasal de [m] en deux « lignées » différentes n'est pas sans rappeler, à l'échelle de l'évolution des langues indo-européennes, le sort du marqueur labio-vélaire k^w- qui, selon la langue fille concernée, a produit tantôt des vélares (k-), tantôt des labiales (v-, p-) [lat. *equus*/gr. *hippos*], ou conservé des solutions mixtes (*wh*- anglais).

« évaluatif », comme l'a montré É. Blestel pour les participes passés de l'espagnol, informés du cognème T à valeur « rétrospective » :

« L'expression « point de vue rétrospectif » peut porter à confusion et laisser penser que nous lui attribuons une valeur temporelle. Ce n'est pas le cas en langue. Nous entendons le terme « rétrospectif » davantage comme un processus évaluatif ou appréciatif, que chronologique. Le participe aboutit à ce que le locuteur tout comme l'allocutaire se soustraient au procès pour le considérer dans sa globalité, celle-ci n'étant pas nécessairement temporelle ; il s'agit donc pour nous d'une perspective évaluative qui permet d'extraire le Moi locuteur et le Tu allocutaire de l'emprise des faits. » (Blestel 2012 : 219).

Nous aurons l'occasion de revenir plus précisément sur les caractéristiques du cognème T dans un autre chapitre de ce travail. Pour le moment, nous faisons l'hypothèse que l'association de ce submorphème dental à l'une des marques de la *dualité* doit permettre de concevoir la « tension entre A et B » non pas comme la simple représentation d'une dualité, mais comme un *regard analytique* porté sur leur relation, comme l'*évaluation* de la présence de l'un sous le regard de l'autre.

Partant des conclusions de M. Grégoire que nous avons enrichies de nos propres analyses, nous explorerons d'abord les divers champs sémantiques dans lesquelles la saillance {M x T} peut être actualisée, en dégagant peu à peu cette dimension « évaluative » du rapport entre A et B qui nous semble ici essentielle. Puis, nous aborderons la façon dont la saillance {M x T} est mise à contribution dans l'expression de diverses « modalités » grammaticales traditionnelles, parmi lesquelles figure la modalité épistémique qui nous intéresse dans ce travail.

2 Exploitations notionnelles

2.1 La tension entre A et B comme parcours : trajectoire, moyens et bornes (Grégoire)

La « tension entre un élément A et un élément B » peut d'abord être exploitée dans la représentation d'une idée de « parcours entre deux points » : y prennent place une série de verbes de déplacement (*mandar* 'envoyer', *nadar* « trasladarse en el agua », le préfixe *trans-*, la racine *porta-* / (*-portar*, *pasear*, *pasar*, *tunar* « andar vagando ») et d'autres termes liées à l'idée d'un parcours ou de chemin (*nómado*, *itinerario*, *mudar*, *senda*, *pista*, *subida* « Lugar inclinado por el que se va de un punto a otro más alto », cf.: anglais *path*). On retrouve de même une série de termes marquant un conduit (*conducto*, *tubo*, *túnel*, *punte*, *sumidero* « conducto », *sonda* « conducto médico ») permettant d'acheminer des éléments d'un point de départ à un point d'arrivée. Ces conduits peuvent facilement être assimilés à des « moyens de transports », aux côtés de *tren*, *metro*(*politain*), *bici*(*cleta*), *bus*, *moto* et *tranvía*. L'on retrouve dans cette catégorie notre *ptérosaure* initial, un reptile à moyen de locomotion intégré ('lézard ailé'). Comme le signale M. Grégoire, le nom retenu pour grand nombre de ces « moyens

de transports » par la langue courante est issu d'une « troncation actualisante », permettant de cibler la partie du signifiant actualisée par la saillance (Grégoire 2012 : 284). À la lumière de ces exemples, l'on est autorisé à penser que le métro londonien (« London Underground ») doit son surnom « The Tube » non exclusivement à l'apparence tubulaire de ses stations et sa voirie, mais aussi au fait que le signifiant *tube* permet, en plus, d'actualiser la notion de parcours, de transport de A à B, ce qui est précisément sa fonction. De même, le réseau de transports new-yorkais s'est donné pour sigle **MTA** (*Metropolitan Transportation Authority*), et la compagnie de transport nantaise s'appelle la **SEMITAN** (*Société d'économie mixte des transports en commun de l'agglomération nantaise*); autant de stratégies « marketing » pour signifier qu'en dépit des retards et incidents à répétitions, ces réseaux sont le moyen le plus idoine d'aller de A à B⁹⁴.

Dans un sens plus figuré, la saillance {M x T} permet aussi de désigner toute sorte de « moyens » tout courts, qui sont des recours (*bias*) permettant d'atteindre un **but visé** ou de réaliser un projet, c'est-à-dire d'intervenir dans la tension entre un point de départ et un point d'arrivée projeté : on pensera à *modo* (*modo, modalidad* etc.), *método*, *medio*, *motor* et *sendero* ('voie'), tous cités par Grégoire. La notion d'*intermédiaire*, de *médiateur*, est aussi perceptible dans le mot *trujamán* (fr. *truchement* 'interprète') d'origine arabe, avec une variante formelle supra-expansée.

De l'idée de parcours découle aussi la notion de *changement*, de *transition* d'un état à un autre, instanciés en espagnol notamment à travers le verbe *mudar* et ses parents étymologiques (*mutar, mutación*), ainsi que par d'autres verbes dit de « changement » : *devenir* (emprunt français), *tornar a ser, convertir(se)*. On pensera aussi aux exercices de traductions nommés « **version** » et « **thème** ». Enfin, la *moda* est le « *Gusto colectivo y cambiante en lo relativo a prendas de vestir y complementos* » (nous soulignons), et la *vicisitud* désigne l'*inconstance* des circonstances favorables et défavorables. La glose du terme *tiempo* est aussi édifiante : il désigne en premier lieu la « *Duración de las cosas sujetas a mudanza* » (nous soulignons), mais peut aussi être employé comme *unité de mesure* ou *intervalle* (« *Cada uno de los actos sucesivos en que se divide la ejecución de algo ; como ciertos ejercicios militares, las composiciones musicales, etc.* »).

La notion d'*intervalle*, repérée par Grégoire, est représentée notamment par *t(i)empo-*, *apotema* (« *Perpendicular entre el centro de un polígono regular y uno cualquiera de sus lados* »), *metro* (unité de mesure), *entre*, *momento*, et *instante*. Pour notre part, nous pensons aussi à *fase* et *etapa*, ainsi qu'à

⁹⁴ Les mauvaises langues diraient qu'en ce sens, les TER français (Trains entre régions) sont particulièrement mal nommés, car l'idée de liaison ("entre") disparaît dans le sigle au profit d'une lecture submorphémique tout autre : celle de {TR} qui, nous le verrons, est associée à l'idée de *difficulté*. Aussi un journaliste, au sujet des TER ligériens, formule-t-il dans son titre "Les TER pointent toujours en retard", glose ironique du sigle ("toujours en retard") à laquelle une lecture submorphémique n'est peut-être pas étrangère. (<http://www.presseocean.fr/actualite/transports-les-ter-pointent-toujours-en-retard-25-11-2015-177004> [consulté le 27/10/2017]).

diverses unités de mesure comme *mes* ('mois'), *minuto* ('minute') ou *vez* ('fois') pour mesurer le temps, ou l'anglais *inch* /ɪntʃ/, étymologiquement apparenté à *ounce* (esp. *onza*), ou *foot/feet* (all. *Fuss*) 'pied' pour mesurer le poids ou les longueurs. Le terme allemand *Spanne*, désignant initialement l'écart compris entre le pouce et l'index, s'emploie lui aussi pour divers intervalles (*Zeitspanne* 'laps de temps'), tout en étant relié à la notion clé qui nous occupe ici, à savoir la *tension* : *Spannung*. Un intervalle correspond bien à une *tension*, ou une *étendue*, entre deux points, entre deux bornes. Lorsque cet intervalle est peu important, on aboutit à la notion de *densité* : *denso*, *espeso*, *tupido*, *macizo*, *apretado*, ou *petado* (fam. : « El sitio está petado de gente »). Par le biais de la saillance {M x T}, la densité est ainsi envisagée par le prisme d'intervalles très (ou trop) étroits entre une pluralité d'éléments qui coexistent au sein d'un même espace circonscrit⁹⁵.

La notion de passage, de transition, ou d'intervalle entre deux points requiert impérativement la représentation de ces bornes en question, faute de quoi il n'y a guère de périple, tout comme, « sans la prise en compte de bornes, il ne peut y avoir de centre » (Grégoire 2012 : 238). Ainsi ne sera-t-on pas surpris de découvrir que la saillance {M x T} se prête aussi à informer non seulement le passage entre A et B, mais A et B eux-mêmes, toujours envisagés relativement au parcours qui les relie implicitement. Il s'agit tantôt du bornage initial, point de **départ** du parcours, tantôt du point final. Citons d'abord l'important champ notionnel du **début** : *principio*, *inicio*, *empiezo*, *f fuente*, *fundamento*, *base*, *cepa* ('raíz, origen'), *cimiento* et *baza* (dans son acception de 'principio, supuesto'). En face, à l'autre **bout** du parcours, se dressent des vocables tels que *terminar*, *tapar* et *tapiar*, *tabique*, *tope*, *veto/vetar/ vedar* et *mate* ('jaque mate'), *meta* ('but'), *traba*, *trampa* et *cepo* ('piège'), tout comme *muerte*, terme qui, conjointement avec *nacimiento*, délimite le parcours de la vie (*vida*) que la poésie décrit depuis toujours comme un voyage. Il importe de préciser ici que notre propre analyse diffère, sur ce point, de celle de Grégoire, qui considère en effet que contrairement aux dérivés *amortizar* et *amortiguar* ('atténuer', 'amortir', à classer dans le champ sémantique de la *modération* (cf. : *infra*)), la saillance {M x T} ne serait pas actualisée

« par le substantif latin décliné en *mors*, *mortis* ni dans son dérivé direct espagnol *muerte* ni dans d'autres de même famille étymologique tels *mortifero*, *mortuario*, *mortandad*, etc. La notion de « mort » ne représente effectivement pas un processus mais bien un résultat. » (Grégoire 2012 : 287).

Nous ne sommes pas convaincue que l'aspect processuel soit prérequis pour que la saillance s'actualise : les exemples d'intervalles que nous avons cités *supra*, par exemple, n'impliquent nullement le déroulement d'un processus, mais la représentation d'une étendue, d'un **espace** entre deux points,

⁹⁵ Voir par exemple la définition qu'offre le DLE (s.v., nous soulignons) de l'adjectif *denso* : « *denso*, sa. Del lat. *densus*. 1. adj. Compacto, apretado, espeso. 2. adj. Que **contiene mucha masa con respecto a su volumen**. 3. adj. Oscuro, confuso. 4. adj. **De mucho contenido o profundidad en poco espacio**. »

bornes comprises ([A-B]), espace le long duquel (ou « au cours duquel ») peut se dérouler, ou pas, un processus, par exemple un changement. Dans la mesure où les termes désignant la mort informés par la saillance {M x T} ne manquent pas (*muerte, óbito, fallecimiento, difunto*, ainsi que le verbe *matar* ('tuer, donner la mort'), fr. *trépas*, nous inclinons pour notre part à penser que au moyen de la saillance {M x T}, la mort est précisément conçue comme une limite (*límite, término, borde*), comme un point d'arrivée nécessairement inclus dans la représentation-même d'un parcours (*vida*). Ainsi, les termes désignant un obstacle, tels que *traba, tranca* ou *cepo* ('piège') sont pour nous moins les manifestations d'une exploitation énantiosémique marquant un « empêchement du passage » dans une « opposition 'parcours-non-parcours' » (Grégoire 2012 : 280) que le bornage conclusif d'un mouvement nécessairement sous-entendu dans la conception de ce dernier : *trabar* « Sujetar algo o a alguien para **impedir su movimiento** », *cepo* ('piège', « Instrumento para **inmovilizar** automóviles »).

Aussi la saillance {M x T} est-elle capable de signifier la totalité des éléments intervenant dans l'idée d'un parcours de A à B : en premier lieu le parcours lui-même ou l'espace qui se tend entre deux points, mais aussi les moyens permettant de relier ces points (moyens et moyens de transport, c'est-à-dire éléments grâce auxquels la tension est établie), ainsi que les deux points eux-mêmes, à partir du moment où la borne est conçue par rapport au parcours qu'elle est censée délimiter et en inclut, implicitement, la représentation.

2.2 La tension entre A et B comme rapport de forces

2.2.1 Différence, ressemblance, égalité

La notion de tension entre A et B repose essentiellement sur le potentiel différentiel entre A et B : c'est parce que A et B sont des points différents (spatialement parlant : 'parcours de A à B' ; quantitativement : 'il y a un mètre entre A et B' ; ou qualitativement : 'se transformer de A en B') que la tension peut, semble-t-il, s'établir ; elle se nourrit de la mise en regard de l'un par rapport à l'autre, permettant de mobiliser l'écart qui les sépare. Aussi la saillance {M x T} est-elle en mesure de signifier le concept même de *différence* ($A \neq B$) qui, en tant que terme relatif, peut être conçue comme une forme de tension entre au moins deux éléments qui sont évalués l'un par rapport à l'autre : *diferente, diverso, distinto, variado*. Cette différence, lorsqu'elle est maximale, peut donner lieu à l'émergence d'un sens d'*adversité* ($A \Leftrightarrow B$) : *adverso/adversario, contra-, anti-, oposición, antagónico, bando* ('camp'). L'on rejoint ici le champ notionnel du *différend entre plusieurs personnes*, que Grégoire dénomme « joute » (« tension entre plusieurs individus » Grégoire 2012 : 257), et dans lequel il inclut notamment *contender, batir, debatir, disputar* et *competir*. Pensons aussi aux expressions comme *tomar tema con alguien* (« Obstinarse en algo, u **oponerse caprichosamente a alguien** », nous soulignons), la locution *a tema* (« A porfía, a competencia ») ainsi que *meterse con alguien* (« Censurar o criticar algo o a alguien »).

Or, le champ sémantique du *différend* a ceci de particulier qu'il allie la notion d'opposition frontale à celle de l'*identité* ou de la *ressemblance* : dans les définitions de *competición* ou *competencia*, dont les gloses font apparaître la notion de 'rivalité', celle-ci gravite d'abord autour d'un même objectif, d'un même objet de convoitise : « Oposición o rivalidad entre dos o más personas que aspiran a obtener la misma cosa » (DLE, s.v. *competencia*). On peut observer aussi que

(12) Con respecto a la competencia, **entre más similares son los organismos más intensa es la competencia entre ellos**. Según el principio de la exclusión competitiva de Gause, si dos especies compiten por un recurso limitado una de las dos resultará eliminada. (G. Vásquez Torre *Ecología y formación ambiental*, 1993, nous soulignons).

Cette analyse explicite le mécanisme fondamental de toute compétition : la tension entre les rivaux ne provient pas tant de leur différence, que précisément du fait que, dans un domaine donné (ici, les ressources naturelles) ils se ressemblent suffisamment pour convoiter un même élément, et l'intensité de la compétition (la tension entre A et B) est directement fonction de la similarité des participants. Ceci se vérifie dans tous les domaines : deux entreprises ne sont concurrentes que si elles se disputent les mêmes parts de marché, et il n'y a de compétition sportive que si les athlètes sont, potentiellement, capables de produire des performances proches. L'on dit aussi, justement, qu'ils se « mesurent » l'un à l'autre, et c'est ce regard évaluatif de A par rapport à B qui, à notre sens, sous-tend l'ensemble du mécanisme emporté par la saillance {M x T}.

L'idée de *ressemblance* entre deux éléments peut de ce fait être conçue comme une tension au même titre que la *différence*, puisqu'il s'agit, là aussi, d'une notion « relative », issue d'un mouvement mental de mise en relation. On pensera en premier lieu à *semejante* et *simil-* (*similitud*, *similar*, *verosímil* etc.), apparentés étymologiquement, ainsi qu'à l'anglais *to seem*, mais aussi au substantif *sabor*, qui désigne dans sa première acception une sensation gustative ('saveur'), mais peut aussi s'investir d'une idée de *similitude* : « Propiedad que tienen algunas cosas de **parecerse a otras con que se las compara**. *Un poema de sabor clásico*. » (DLE, s.v.) Quant au verbe *parecer*, il pourrait instancier la saillance {M x T} dans une variante formelle supra-expansée : *parecer*. Cette possibilité nous semble d'autant plus intéressante qu'elle permettrait d'éclairer d'un jour nouveau le phénomène dérivationnel dont le verbe a fait l'objet dans son passage du latin classique (PARERE) à l'espagnol, qui l'a pourvu du suffixe verbal-ESCERE > *-ecer*. Cette augmentation du signifiant par une marque inchoative, *a priori* inexpliquée – en quoi la notion de 'paraître' est-elle concevable par le prisme de l'inchoativité⁹⁶ ? – pourrait alors être bien plus qu'une simple réfection pseudo-latinisante non motivée : si notre proposition s'avère exacte, il s'agirait de ce que M. Grégoire appelle une « dérivation actualisante » (Grégoire 2012 : 7) par laquelle le

⁹⁶ Voir aussi *infra* (chapitre 8) sur les verbes inchoatifs.

signifiant en question se dote de matière nouvelle et devient ainsi apte à entrer dans un autre réseau de correspondances qui était interdit à sa forme de départ.

Le principe de la *ressemblance* est particulièrement exploité dans le domaine de la rhétorique et de la stylistique, où de nombreuses figures ou *tropes*⁹⁷ reposent sur la mise en place d'une tension entre deux éléments (concepts, mots) en vertu d'une relation de ressemblance ou de contiguïté, et affichent la saillance {M x T} dans leur dénomination-même : ainsi, outre *símil*, déjà cité, on pensera notamment à la métaphore (*metáfora*) et la métonymie, la synecdoque et l'antonomase :

METÁFORA. Tropo por semejanza que se manifiesta en el ámbito de la palabra: sustitución de un vocablo apropiado por otro inapropiado en virtud de una **relación de similitud entre sus correspondientes conceptos**.

METONIMIA. Tropo fundado en la **relación de contigüidad** existente entre dos conceptos, que permite el intercambio de sus denominaciones. »

SINÉCDOQUE. Tropo basado en la **relación de contigüidad manifiesta no entre dos conceptos**, sino entre los constituyentes de un mismo concepto. En la práctica, en este caso *contigüidad* equivale a *inclusión*, en dos direcciones : una *parte* puede designar el *todo* [...] – o el *todo* puede designar una *parte* [...] ».

ANTONOMASIA. Sustitución de un nombre propio por un nombre común o, en general, un apelativo que designa una cualidad especialmente característica del sujeto en cuestión – así, san Pablo es « el Apóstol » por antonomasia –. Este procedimiento está estrechamente ligado a la sinécdoque. »

(Azaústre & Casas 1997: s.v., nous soulignons).

La détection d'une contiguïté ou d'une ressemblance entre deux éléments permet, en vertu de celle-ci, d'opérer un mouvement de *substitution* de l'un par l'autre ; les définitions des figures de style reproduites *supra* en portent un clair témoignage (« Antonomasia. Sustitución de un nombre propio por un nombre común »), mais cette idée de substitution peut être repérée ailleurs dans le lexique et imputée à la saillance {M x T} : *mote* désigne un surnom que le sujet reçoit, précisément, par le biais d'un processus de synecdoque : « Sobrenombre que se da a una persona por una cualidad o condición suya » ; un symbole (*símbolo*) est un élément capable de remplacer un autre en vertu d'une relation de représentativité :

« Elemento u objeto material que, por convención o asociación, se **considera representativo** de una entidad, de una idea, de una cierta condición, etc. *La bandera es símbolo de la patria. La paloma es el símbolo de la paz.* » (DLE, s.v.).

Représenter quelqu'un ou quelque chose, c'est en effet le remplacer dans une fonction ou sous un certain critère ; en espagnol, ce sémantisme est notamment porté, avec des connotations différentes, par des verbes tels que *suplir*, *hacer las veces de*, *desbanicar* ou *usurpar*. En politique, le *representant* par

⁹⁷ *tropo*, « Empleo de una palabra en sentido **distinto** del que propiamente le corresponde, pero que tiene con este **alguna conexión, correspondencia o semejanza** ». (DLE, s.v., nous soulignons).

excellence – par antonomase – est le député (*diputado*), et dans le monde numérique, les personnes physiques sont représentées par des *avatars*:

(13)« En Internet y otras tecnologías de comunicación modernas, se denomina **avatar** a una representación gráfica, que se asocia a un usuario para su identificación. Los avatares pueden ser fotografías o dibujos artísticos, y algunas tecnologías permiten el uso de representaciones tridimensionales. »

(Wikipedia, s.v. *Avatar* (Internet)).

L'avatar sert ainsi d'incarnation – c'est son sens étymologique - à une personne physique qui projette dans l'espace numérique une version d'elle qui souvent n'est pas une simple copie conforme de ses caractéristiques réelles (ou perçues) mais – là réside tout l'intérêt – une *version modifiée*, généralement améliorée, qui s'écarte suffisamment de l'auto-perception du sujet pour compenser d'éventuels défauts que le sujet aurait repérés chez soi, tout en conservant assez de *ressemblance* avec l'original pour ne pas mettre en péril la relation d'identification :

(14) Yee destaca que los jugadores tienden a construir versiones idealizadas de su propia figura, prefiriendo crear personajes que son **más altos, musculosos o voluptuosos** en comparación a la percepción del propio cuerpo, esto ocurre sobre todo cuando el jugador tiene una percepción negativa de sí mismo, ocurriendo una suerte de **efecto compensatorio**.

(¿Cuáles son los efectos psicológicos de tener tu propio avatar en un videojuego? Ame

Rodriguez 8/09/15 - 22:05 [consulté le 29/10/2017] <https://hipertextual.com/2015/09/efectos-psicologicos-de-tener-tu-propio-avatar>).

L'exploitation discursive du signifiant *avatar* comme 'représentation' ou 'projection' traduit une évolution sémantique récente du terme, correspondant de fait à un anglicisme dont le DLE, contrairement à l'OED, ne recense pas encore la nouvelle acception. Nous pensons que cette exploitation discursive nouvelle du terme est, encore une fois, favorisée par la structure submorphémique du signifiant qui, par le biais de la saillance {M x T} l'autorise à prendre place dans le réseau morpho-sémantique de la '*ressemblance*'.

Il n'est pas interdit de penser que le verbe *representar* lui-même affiche la saillance {M x T}. Parmi ses multiples acceptions figurent non seulement l'idée de la *substitution* (acception 6), mais aussi l'idée que *représenter*, c'est « Ser imagen o símbolo de algo, o **imitarlo perfectamente**. » (acception 7). L'*imitation* (*imitar*, *mimetizar*) pousse plus loin le lien de similitude entre deux éléments, cherchant à gommer ou à dissimuler l'écart entre la reproduction et l'original. L'examen du champ sémantique de l'*imitation*, toujours marqué de la saillance {M x T}, révèle que cette notion se déploie dans deux directions complémentaires :

(i) D'abord, nous rencontrons l'important réseau sémantique du *modèle* : *modelo*, *moda*, *espejo* (« Modelo o dechado digno de estudio e imitación »), (*proto*-) *tipo* (« 1. m. **Modelo**, ejemplar. 2. m. **Símbolo representativo** de algo figurado »), *tópico/topos*, *molde*, *matriz* (« Molde en que se funden objetos de metal que han de ser idénticos. »). L'on voit comment l'idée du modèle, en tant que référence imitée ou à imiter, introduit, en sus de la *ressemblance* plus ou moins parfaite entre deux unités, une

notion de *réurrence* ou de *reproduction* : ainsi, *padre* et *madre* désignent non seulement des modèles sociaux à suivre, mais surtout les êtres qui « ha[n] engendrado a otro ser de su **misma especie** », c'est-à-dire un être qui réitère les caractéristiques biologiques identiques ou proches de ceux des parents. La *répétition* est prototypiquement représentée par le signifiant *bis*, que ce soit en tant que préfixe (*bis-* « deux fois ») ou en tant que substantif :

« 1. m. En un concierto o en un espectáculo teatral, pieza o fragmento, a veces repetición de algo interpretado antes, que se ofrece fuera de programa para responder a los aplausos o a la petición del público. 2. m. Ejecución de un bis. *La soprano hizo un bis*. 3. adj. Que constituye una **réplica, imitación o equivalente de algo o de alguien**. » (DLE, s.v., nous soulignons).

mais se retrouve aussi dans les composés du suffixe *-ple* qui s'unit presque systématiquement à une forme numérale qui fournit une dentale et permet à la forme ainsi dérivée d'actualiser, à la jonction de ses composantes, la saillance {M x T} : *doblo/duplo, triplo/triple, cuádruple, quintuple, sextuple...múltiple*. A la notion de *pluralité* emportée par le suffixe seul (*-ple*, saillance {BL}, cf. : *infra*) s'ajoute ainsi la notion de *répétition* et de *réitération* : il s'agit alors d'une pluralité issue d'un mouvement de reproduction de certaines caractéristiques à l'identique. Les adverbes *también* et *tampoco* peuvent également être rattachés à ce motif : ils réitèrent, répètent ou reprennent la modalité de phrase (affirmation ou négation respectivement) d'un énoncé antérieur, explicite ou sous-entendu. De même, le terme *tema* (*thème*), dans son acception grammaticale, marque la reprise d'un élément déjà connu.

L'ensemble de ce réseau du *modèle* et de son imitation nous semble ainsi fondé sur la mise en **tension comparative** entre un *original* et sa *copie* qui en *répète* les caractéristiques avec une perfection plus ou moins grande. C'est précisément en ce sens qu'un texte fait de clichés et de topiques ne saurait être *original*, le topique étant un motif (*motivo* « rasgo característico que se repite ») victime de son succès : repris et répété sans cesse, il en est devenu banal, *trivial*, « **bateau, rebattu** » ou « **bidon** », comme on dit parfois en français.

(ii) Le halo péjoratif qui accompagne parfois la stigmatisation d'un topique (« C'est bateau ! ») ouvre le pas vers la deuxième orientation sémantique de l'imitation : c'est la notion de *falsification/contrefaçon*. Face au verbe *imitar*, de connotation *a priori* neutre, se dresse en premier lieu *simular* : « Representar algo, fingiendo o imitando **lo que no es**. ». Si ce verbe entre parfaitement dans les réseaux de la *représentation* et de l'*imitation* susmentionnés, il apparaît clairement que la tension entre l'original et la copie se double ici du clivage entre *réalité* et *apparences*. La similitude n'est que de surface et recouvre de fait une divergence de fond, ce qui est ressenti comme malhonnête, illégitime ou inapproprié, comme, par exemple, dans *duplicidad* (« **falsedad** »). Le verbe *disimular* produit par ce moyen un sens d'occultation : « Ocultar algo para que no se vea o **para que parezca distinto de lo que es**. ». On pensera aussi aux verbes *afectar* (« **fingir** ») et *meterse a* (« **abrazar, aparentar o afectar en su porte una profesión, situación o estado** »), ainsi qu'à l'adjectif *putativo* (« **Reputado o tenido por padre,**

hermano, etc., **no siéndolo**. »). Sur un plan plus matériel, la notion de *contrrefaçón* est perceptible dans *pacotilla* et *baratija* (variantes supra-expansées), et peut-être dans *bisutería*, qui désigne « [...] objetos de adorno, hechos de materiales **no preciosos** », par opposition à *joyería*. Enfin, on pensera à *espejismo* ('mirage'), qui, actualisant la saillance {M x T} par deux fois (*espejismo*), ajoute à la notion de duplication emportée par *espejo* celle de l'illusion et de la tromperie.

2.2.2 *Tromperie, possession et domination*

Dans son analyse du verbe *tantear* dans le cadre de la structure {M x T}, Grégoire rattache le sens de *tromperie* ('engañar') dont le verbe est investi dans certains emplois mexicains (acception « 8. tr. Méx. engañar (|| hacer creer que algo falso es verdadero). ») à une tension « entre le vrai et le faux » :

« En outre, dans l'acception 8, **on est entre le vrai et le faux, puisqu'il s'agit de mensonge avec apparence de vérité**. L'hypothèse de la sollicitation de la saillance {M x T} sous sa forme [t-n] ici n'est donc pas à exclure. » (Grégoire 2012 : 301).

Si la tromperie engage bien une tension entre réalité et apparences, ou entre vérité et mensonge, il est intéressant d'observer qu'en tant que bornes de la relation, ces concepts eux-mêmes, *vérité* et *mensonge*, sont en espagnol informés par la structure {M x T} : *verdad*, *mentira* (*verdadero/falso*). La vérité désigne, quel qu'en soit son domaine d'application (logique, moral, religieux etc.), une idée de *conformité* entre deux éléments : « Verdad. 1. f. **Conformidad de las cosas con el concepto** que de ellas forma la mente » (DLE, s.v.), ce qui équivaut à un degré de tension zéro entre une entité et celle par rapport à laquelle elle est jugée. Son antonyme, le *mensonge*, pourrait alors être glosée par la *non-conformité* entre ces mêmes éléments, engendrant ce décalage entre réalité et apparences caractéristique des démarches trompeuses : « Affirmation contraire à la vérité faite dans l'intention de tromper » (Cnrtl, s.v. *mensonge*).

Parmi les termes espagnols susceptibles d'emporter la notion de *tromperie*, les signifiants marqués par {M x T} sont légion : outre *tantear*, déjà cité, l'on repère notamment *timar*, *meter* (acception 13 : « Decir algo falso para engañar. »), *vacilar* (« Engañar, tomar el pelo, burlarse o reírse de alguien », *hacer trampas* ('tricher') / *trampa* ('piège'), *farsa* (« Acción realizada para fingir o aparentar ») *dormirse a alguien* (Mex. et Rep.Dom. « engañar a alguien, embaucar ») et *vender la moto a alguien* ('Tratar de convencerlo de algo con mucha labia, especialmente si es falso o poco creíble'). Dans le cas du préfixe *pseudo-* ('falso'), la saillance se manifeste sous une version synthétique en position initiale, ce qui, nous l'avons vu, est le privilège des racines d'origine grecque. Nous proposons aussi de rattacher à ce réseau de la tromperie le verbe *dopar* qui désigne dans le domaine sportif le fait de prendre des substances illicites en vue d'augmenter ses performances physiques, ce qui constitue bel et bien une forme de tricherie ou de fraude (*fraude*). Le dictionnaire ne rend pas compte de cette dimension « malhonnête »,

insistant sur le caractère artificiel et dangereux de la démarche, mais les emplois du terme permettent d'attester la connexion avec le champ lexical de la tromperie :

(15)« El exciclista estadounidense Lance Armstrong, confesó por primera vez en una entrevista en la televisión de EE UU que **se dopó** durante su carrera profesional en la que consiguió siete títulos del Tour de Francia. [...] Aunque el exciclista aseguró que en su momento sintió miedo pero no que estuviera **haciendo trampas**, e incluso admitió que no pensaba que se fuera a descubrir su **engaño**, ahora es consciente de que tendrá que "pedir perdón durante el resto de su vida" y de que tendrá que ganarse nuevamente la confianza de todos los que se sienten "**defraudados**". » (<http://www.20minutos.es/deportes/noticia/lance-armstrong-confiesa-oprah-dopaje-1704507/0/#xtor=AD-15&xts=467263>, [consulté le 30/10/2017].

La langue française fait, elle aussi, largement appel à la saillance {M x T} pour signifier l'idée de la tromperie : *duper, entuber, baisser, mener en bateau/monter un bateau, mettre en boîte, bidonner, jeter de la poudre aux yeux*, enfin le verbe *tromper* lui-même, ne sont que quelques exposants d'un vaste « champ morphosémantique du mot *tromper* » mis au jour par P. Guiraud dans sa petite étude de ce réseau, lequel, sans être exclusivement bâti sur la saillance {M x T}, recrute toutefois quelque 20% de ses membres dans ce réseau submorphémique⁹⁸. En français comme en espagnol, la saillance {M x T} semble donc particulièrement apte à véhiculer l'idée de tromperie. Mais qu'est-ce que *tromper quelqu'un*, au juste ? C'est ce que le travail de Guiraud se propose de déterminer, en dégagant, à partir du réseau morphosémantique repéré, cinq constantes (« sèmes ») récurrentes qui donnent au réseau sa cohérence sémantique.

Sans surprise, la tromperie est avant tout une vaste entreprise de *dissimulation* (1) qui repose sur le recours à un « artifice », un « déguisement » (de l'objet ou du trompeur) ou une « fausse apparence » :

« On a donc une première forme de « tromperie » qui consiste à « dissimuler », à « cacher ou altérer » l'apparence de l'objet (objet extérieur ou sentiments, intentions du trompeur) en vue d'empêcher le trompé de reconnaître la réalité ou la vérité. » (Guiraud 1968 : 99).

A l'idée de dissimulation se rattache aussi la notion de « violation de la foi, la loi, la règle » (2), où le « trompeur altère la règle et substitue un comportement illicite à ce que l'on attendait » : *abuser, frauder, imposteur*.⁹⁹ Le trompeur peut donc agir sur son objet ou sa personne pour créer cette tension

⁹⁸ Sur les quelque 250 termes recensés par Guiraud (1968 : 100-102), au moins 52 sont potentiellement candidats à actualiser la saillance {M-T}, sans tenir compte d'éventuelles variantes formelles supra-expansées (ex.: *baratiner*).

⁹⁹ Dans son travail sur le phonaesthème *sm-* de la langue anglaise, L. Argoud (2010) observe que dans ce réseau analogique globalement lié à diverses activités bucco-nasales (*smell, smack*, etc.), une série considérable de termes se caractérise par une nuance de « furtivité, clandestinité » qui n'est pas sans rappeler les entreprises de « tromperie » analysées par P. Guiraud :

« Une troisième dimension aspectuelle touche au caractère secret de certains procès : ceux-ci s'effectuent subrepticement, à la dérobée ; les agents cherchent à échapper à l'attention et adoptent une attitude furtive qui peut d'ailleurs paradoxalement éveiller les soupçons (*smutch* : « To hang about suspiciously »). Ce trait s'applique à des manières de manger (*smouster, smushle*), de parler, de rire (*smudge* : « to laugh or smile quietly, secretly, or in a suppressed manner »), de se déplacer (*smook* : « To go about clandestinely » ; *smoot* : « To move quietly and furtively »), et plus généralement des façons d'agir et de se comporter (*smarrich* : «

caractéristique entre réalité et apparences que nous avons déjà commentée : il peut projeter de soi ou de l'objet une image autre, altérée, qui instancie le décalage entre original et copie propre au mécanisme de l'imitation et de la contrefaçon. Mais il peut aussi – c'est un troisième mode de tromperie – agir sur la victime afin de mettre à mal sa capacité de discernement (« mise en défaut du jugement » 3), et cela de deux façons :

« Ceci est obtenu de deux façons. L'attention du trompé est détournée de l'objet ; il est « distrait », « diverti » ou « écarté du droit chemin » [...]. L'attention du trompé peut, d'autre part, être « mise en défaut » soit qu'elle soit obnubilée ou prise au dépourvu. » (Guiraud 1968 : 99).

Dans ce cas, la tension entre réalité et apparences est, paradoxalement, abolie dans l'esprit du trompé, qui n'est plus en mesure de les distinguer, d'en faire les deux pôles d'une relation de comparaison. Selon Guiraud, c'est là « l'essence de toute tromperie », et c'est précisément par le biais de la mise au défi du jugement de la victime que la tromperie tend un pont sémantique vers la *raillerie* (4), c'est-à-dire la profération de « sottises, balivernes, paroles dépourvues de sens et qui ont pour but de mettre à l'épreuve et de contester la capacité de jugement de l'autre. » Précisons que de nombreux verbes référant en espagnol à une situation de *tromperie* peuvent aussi prendre un sens de *moquerie*, comme par exemple *vacilar* et *tantear*. Nous remarquons au passage, pour y revenir plus tard, que ces verbes disent aussi une démarche hésitante, dubitative ; et l'on voit d'emblée l'intérêt de cet aspect de la tromperie qui, en mettant en tension la réalité et l'apparence, le vrai et le faux, joue sur le même terrain que le doute avec son incapacité caractéristique à départager le vrai du faux.

Selon Guiraud,

« toute *tromperie* consiste en un avantage que le *trompeur* tire du *trompé* en le plaçant dans l'incapacité de distinguer le vrai du faux. [...] *Tromper*, c'est *altérer la réalité* dans sa nature (*falsifier, tricher*) ou son *apparence* (*simuler, dissimuler, truquer*) en vue d'égarer la victime sur sa valeur et l'inciter à un échange avantageux pour le trompeur. » (Guiraud 1968 : 102).

To eat, talk, or work in a clandestine manner »). Quelques termes dialectaux désignent une approche amoureuse discrète et feutrée, où les sentiments paraissent étouffés (*smoot, smug, smytch*). Cette caractéristique se retrouve également dans de nombreux verbes signifiant 'dissimuler' ou 'voler' (14 dans l'EDD, comme *smook* : « To put away, to hide, conceal ; to steal, pilfer »). Il s'agit avant tout de soustraire aux regards l'activité en cours (*smuggle*), de ne pas laisser paraître ses sentiments ou ses intentions, de cacher la réalité sous des faux-semblants. » (Argoud 2010 : 8).

Or, il n'est pas exclu de rapprocher le phonaesthème *sm-* de la saillance que nous étudions, puisqu'il se compose de deux submorphèmes qui relèvent des capacités formelles de cette saillance telles que définies par Grégoire, la langue anglaise autorisant, selon les critères sémiotaxiques qui lui sont propres, la survenance de ce cluster en position initiale. Il nous semble significatif que, comme cela arrive souvent dans les définitions dictionnaires, les mots choisis par l'auteur pour gloser les termes en *sm-* affichent eux aussi la saillance {M-T} (sous une variante formelle autre que [sm-]) : « **sub**repticement, **furtive**, **sou**pçons, **feut**rée, **étouff**és », globalement liés à l'idée de *dissimulation*.

La notion de *tromperie* ne joue donc pas seulement sur la tension entre réalité et apparences que nous avons déjà relevée, mais engage aussi, par le biais de l'*avantage*, une *relation hiérarchique* entre le trompeur et sa victime, relation qui à son tour peut être conçue comme une tension entre deux éléments : *ventaja* « Superioridad o mejoría de alguien o algo respecto de otra persona o cosa » (cf. : aussi *baza* = avantage). Cet avantage, souvent matériel, qui provient d'une transaction entre le trompeur et le trompé, peut être représenté par le corps-même de la victime, qui, au moyen des démarches dissimulatrices mentionnées, est « prise » ... au piège, jeté en prison, ou prise tout court, c'est-à-dire « possédée », y compris sexuellement. La dernière forme de tromperie repérée par Guiraud est en effet celle de la *possession* (5), déclinée sous trois variantes : « capture, emprisonnement, coït » :

« Les trois formes de possession (capture, emprisonnement, coït) sont interchangeableables et la langue joue sur l'ambiguïté d'expressions comme *posséder, faire, mettre dedans* » (Guiraud 1968 : 98).

Une relation sexuelle, dès lorsqu'elle est envisagée de manière dégradante pour l'un des participants, peut être désignée par un terme emprunté au lexique de la tromperie, comme fr. *baiser*, dont les emplois discursifs mettent en évidence l'association entre *tromperie, relation sexuelle* et *possession* : *se faire baiser*, c'est a) avoir une relation sexuelle (avec une connotation passive, de subordination), mais aussi b) être victime d'une tromperie, c'est-à-dire « se faire **avoir** », *posséder* donc.

Ces exploitations ont en commun d'instaurer entre deux participants une relation d'inégalité qui donne un avantage, une supériorité à l'un sur l'autre. L'on ne se surprendra pas de constater que le métier de la *meretriz*, la *prostituée*, soit désignée vulgairement par le signifiant *puta*, qui condense sa matière phonique autour de la saillance qui nous intéresse : si le principe de son métier est bien l'échange de services sexuels contre de l'argent (cf. : DLE, s.v. *prostituta*), il est évident que la relation engage un certain rapport de force que le militantisme féministe ne cesse de dénoncer. Ce rapport hiérarchique, que la saillance {M x T} permet de matérialiser, peut être exploitée dans le domaine rhétorique pour signifier la *pondération* ou le *dénigrement* d'un élément : c'est ce que font, dans leur emploi adjectival, les mots *puto/a* (français *foutu, putain de, bon dieu de*), *maldito, divino* et *menudo*. L'on observe d'ailleurs que la valeur positive ou négative provient du contexte, la saillance {M x T} se contentant d'instaurer une tension, une *pondération* (*ponderar, pesar, sopesar*) de l'objet ainsi mis en relief.

Dans le cas de la possession, sexuelle ou non d'ailleurs (*poseer, tomar*), le rapport de force est également manifeste. La chose possédée est dans une relation de dépendance (*dependencia*) à celui qui possède, et le verbe *tener*, verbe de possession par antonomase en espagnol contemporain, déclare bien

l'existence d'une entité *par rapport* à une autre (Chevalier 1977 et Delport 2004)¹⁰⁰. Aussi l'expression de la possession est-elle en étroite relation avec la notion de *pouvoir* ou de *puissance*, ce qui se comprend aisément sur le plan sexuel : ne peut « posséder » que celui qui est « puissant », et « *ne pas être foutu de faire quelque chose* », c'est en être *incapable*.

Aussi la tromperie est-elle fonction d'une *relation de pouvoir* qui s'établit entre le trompé et le trompeur, assimilable à une relation de vainqueur à vaincu. Ces observations conduisent P. Guiraud à postuler, pour le verbe *tromper*, un étymon latin médiéval *triumphare* (cf. : *triumfar*, *vencer*, *someter*), d'ailleurs attesté dans le sens de « se moquer », au détriment de la conjecture avancée par le FEW, qui voyait dans *tromper* une exploitation métaphorique de « jouer de la tromp(ett)e »¹⁰¹. Outre l'incohérence chronologique d'une telle explication, Guiraud en montre l'incompatibilité sémantique en pointant avec ironie, au bout de son analyse, qu'« il n'est pas possible de trouver la moindre « trompette » ni dans le système de « tromper », ni dans celui de « se moquer » » (Guiraud 1968 : 105) et cela alors même que la psychanalyse aurait beau jeu de démontrer quelle rôle des objets tels que les *trompes*, *trompettes*, *flutes*, *tubes* et autres objets *fusiformes* pourraient jouer dans ce raisonnement.

En instaurant une *relation hiérarchique* entre (au moins) deux éléments, la saillance {M x T} semble ainsi apte à signifier aussi les notions de *pouvoir* et de *domination*. Sans surprise, le champ morphosémantique du pouvoir se décline, lui aussi, dans deux sens complémentaires, que nous appellerons *domination* et *soumission* respectivement.

(i) Du côté de la domination, nous recensons notamment *dominar*, *poder*, *mandar*, *vencer*, *domesticar*, *domar*, *amansar*, *soberano*, *fuerza* et *timón* ('gouvernail'), termes qui impliquent une relation de supériorité d'un élément A à un élément B ; en face de ces notions, de façon complémentaire, se dresse le réseau des relations d'infériorité (ii) : *dependar*, *pender*, *vasallo*, *feudal*, *supeditar*, *someter*, *subordinar*, *soportar*, *sufrir*, et *padecer/pasión/pasivo*. On y rattachera aussi l'expression de toutes sortes de *dépressions*, réelles ou figurées : *depresión*, *sumir(se)*, *sumergir*, *abismar*, *hundir*, *tumbar*, *simar* (« *cavidad grande y profunda* »).

Parmi les exploitations sémantiques de la saillance {M x T} mises au jour par Grégoire se trouve aussi l'important champ lexical du « mélange culturel » (p. 261) qui apparaît comme directement lié à la notion de domination :

« *Mudéjar* désigne aussi l'idée de « domination » dans le rapport des Chrétiens aux Musulmans également héritée de l'étymon *mudağġan* et peut-être en partie en vertu de la correspondance inversive [m-d] / [d-m] de *mudéjar* / *dominación*. » (Grégoire 2012 : 264).

¹⁰⁰ Aussi n'est-ce peut-être pas un hasard que le verbe *aver/haber*, dépourvu de la saillance {M-T}, n'ait pas été retenu pour signifier la notion de possession, si l'on admet que celle-ci, depuis son propre étymon, construit toujours une relation de force et de pouvoir : POSSIDERE en lien avec POSSE/POTIS SUM = *pouvoir*.

¹⁰¹ C'est l'étymologie retenue par Wartburg dans son FEW (1922-1967) : jouer de la trompette > se jouer de quelqu'un ; tromper (=jouer de la trompette) > se moquer, induire en erreur.

Les termes recueillis par M. Grégoire (*mestizo*, *meteco*, *morisco*, *mozárabe*, *mudéjar*, *muladí*, *mulato*) véhiculent en effet non pas tant la notion d'une simple hybridation, c'est-à-dire la présence de deux éléments au sein d'une même entité, mais construisent bien un rapport de domination entre les deux éléments – ici deux cultures – impliqués dans le « mélange ». Pour certains de ces vocables, ce rapport de force est manifeste dès la glose par le dictionnaire : ainsi, *mudéjar* désigne une personne « Musulmana, que tenía permitido, a cambio de un tributo, **seguir viviendo entre los vencedores cristianos** sin mudar de religión. », et *muladí* un chrétien « Que, **durante la dominación de los árabes en España**, se convertía al islamismo y vivía entre los musulmanes. ». Un méthèque (*meteco*) est bien celui qui, en raison de son statut d'étranger, était maintenue dans une infériorité civique (« no gozaba de los derechos de ciudadanía »). Si l'ensemble des définitions fait ressortir l'idée d'une cohabitation et d'un « mélange culturel », les deux éléments impliqués ne jouissent pas du même statut, **l'un étant pondéré** par rapport à l'autre, soit parce qu'il s'agit de la culture « locale », majoritaire, à laquelle se « greffe » un élément étranger, soit parce que l'un des deux éléments est socialement ou politiquement connoté. Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner la vaste nomenclature des différentes catégories de métissage, appelées « castas »¹⁰², dans le Mexique colonial. Ces termes à l'inventivité parfois prodigieuse recourent avec une régularité surprenante à la saillance {M x T} pour cataloguer et mesurer les différents degrés de métissage : outre *mestizo*, *mulato* et *morisco* déjà cités, nous y trouvons *chino*, *barcino*, *zambo/zambuigo*, *sambiago*, *chamizo*, *cimarrón*, *prieto*, *pardo*, *espomolo* ainsi que « *torna atrás* » [tornatrás] ('retour en arrière'), « *tente en el aire* » [tentenelaire] ('suspendu en l'air'), et l'impressionnant « *no te entiendo* » [notentiendo] ('je ne te comprends pas'), dont le signifiant stigmatise, par la répétition presque obsessionnelle de la saillance {M x T}, un métissage de plusieurs générations. Dans une société pigmentocratique comme celle de la Nouvelle Espagne, le métissage assigne à chacun une position hiérarchique précise dans la relation verticale qui se tend entre le **sommet** et la **base** de la pyramide sociale, et dont les extrémités, bien que précisément non-mélangées, affichent également la saillance {M x T} en vertu de ce qu'elles occupent, au même titre que les catégories intermédiaires, un *position relative* au sein du système hiérarchique : au sommet, les « *españoles* » (désignant toute sorte de Blancs ou Européens, non seulement des Espagnols) et à la base les « *indios* » (Indigènes, natifs). Aussi le champ sémantique du mélange culturel est-il, nous semble-t-il, bien loin de dire un mélange harmonieux, une « cohabitation pacifique » entre deux éléments comme le veut parfois le mythe de la colonisation, mais dénonce, par le biais des signifiants sollicités, une pondération de l'un par rapport à l'autre, sans préjuger

¹⁰² Par l'appellation « sociedad de castas », l'historiographie désigne « no sólo a un sistema de estratificación cerrada, sino a un sistema jerárquico racial, donde "casta" es comúnmente tomada como sinónimo de "raza". R. Douglas Cope, por ejemplo, describe la sociedad de castas como "un orden jerárquico de grupos raciales clasificados según la proporción de sangre española" » (Giraudou 2018 : §2).

de la valeur (positive, négative) de celle-ci. Enfin, pour clore cette analyse, rappelons que selon Octavio Paz, le métissage porte la trace indélébile d'une violation, historique et charnelle, d'un assujettissement physique et culturel dont la **Malinche**, la « **Chingada** », est le symbole national.

(16) « Si la Chingada es una representación de la Madre violada, no me parece forzado asociarla a la Conquista, que fue también una violación, no solamente en el sentido histórico, sino en la carne misma de las indias. El símbolo de la entrega es la Malinche, la amante de Cortés. » (O. Paz, *El laberinto de la soledad*, 1950).

Le verbe **chingar**, désignant l'acte sexuel dans un registre vulgaire, dénonce la Malinche comme la mère collective séduite, **possédée** et **trompée** par le conquistador Cortés, stigmatisés qui, par le biais de la mise en réseau des signifiants, résonnent dans chacun des vocables qui désignent sa descendance métisse :

(17) « La Chingada es la madre abierta, violada o burlada por fuerza. El **hijo de la Chingada** es el engendro de la violación, del rapto o de la burla. » (O. Paz, *El laberinto de la soledad*, 1950).

2.3 La tension entre A et B comme relation de comparaison

Les exploitations sémantiques jusqu'ici étudiées ont à notre sens le mérite de rendre particulièrement explicite le mécanisme cognitif qui, selon nous, sous-tend le fonctionnement de la saillance {M x T} : la « tension entre un élément A et un élément B » est de nature *comparative*, dans le sens que l'on reconnaît au verbe *comparar* : « Rapprocher pour mettre en évidence des rapports de ressemblance ou de différence. » (CNRTL, s.v.) ou « Examiner les rapports de ressemblance et de différence entre une personne et une autre, une chose et une autre » (Académie, 9e édition). M. Grégoire avait déjà remarqué dans son analyse de cette saillance que le mouvement mental de comparaison peut être assimilé à une mise en tension :

« *Mesmo* (vx) / *mismo* partant d'une comparaison entre deux ou plus d'objets pourraient être considérés comme évocateurs d'une idée de « tension » entre l'un et l'autre desdits objets (cf. plus loin, le comparatif *tan*). On y ajouterait alors les adjectifs *semejante* ou *verosímil* en correspondance inversive. » (Grégoire 2012 : 246, note 689).

Mais, dans le sillage d'un important champ sémantique gravitant autour des notions de « moitié » et faisant penser à un certain équilibre entre les éléments A et B mis en tension (Grégoire 2012 : 238)¹⁰³, l'auteur se limite à examiner la comparaison d'égalité qui, exprimée par la construction *tan + adjectif + como* ou l'adjectif *mismo*, vise à établir l'*identité*¹⁰⁴ ou une *équivalence* entre deux unités. Nous observons pour notre part que la comparaison d'égalité apparaît alors comme la continuité logique directe des

¹⁰³ Les signifiants cités par M. Grégoire sont, notamment, *semi-*, *meso-*, *medio/media*, *mitad*, *mudéjar*, *mozárabe* (Grégoire 2012 : 237) et *tina* (Grégoire 2012 : 319).

¹⁰⁴ L'identité, ce sont soit deux éléments égaux l'un à l'autre, soit un même élément identique à lui-même au fil du temps, soit l'ensemble des caractéristiques permettant de repérer l'individualité d'un être face aux autres. Dans ce dernier sens, l'*identité* rejoint la notion de *nature*.

notions de *resemblance* et d'*imitation*, en ce qu'elle marque l'écart minimal possible, c'est-à-dire nul, entre les éléments A et B mis en examen.

Mais l'expression de la comparaison par le biais de {M x T} ne se limite pas en espagnol à la seule expression de l'égalité. Un examen rapide des opérateurs grammaticaux impliqués dans les constructions comparatives révèle en effet la récurrence systématique d'un patron consonantique {M x T} dans la totalité des mouvements comparatifs, qu'ils soient d'égalité ou de supériorité (positive ou négative) : dans la sphère adverbiale, les exemples sont légion : *más, menos, mucho, bastante, demasiado* ; le domaine de l'affixation quant à lui offre *super-*, *sub-* et le suffixe dérivatif du superlatif absolu : *-ísimo*. L'idée de superlativité se retrouve aussi dans les adjectifs *sumo* ('supremo, altísimo o que no tiene superior', 'muy grande') et *máximo*, parfois réalisé [*másimo*] dans certaines variantes diatopiques ou le registre colloquial, qui, par ailleurs, produit pour exprimer le haut degré les formules *mazo (de)/tope + adjectif*, équivalentes à *súper + adjectif* :

« Hoy en día, es habitual escuchar – e incluso leer, expresiones como *es un tema mazo interesante, es una chica mazo de guapa, aquel tipo es tope simpático* [...]. Todas ellas son utilizadas por algunos hablantes para indicar cualidades que se poseen en su más alto grado. Se trata, pues, de fórmulas novedosas que se están incorporando al paradigma de la superlación. » (Serradilla Castaño 2016 : 92).

Nous pensons donc que l'opération de comparaison est l'une des exploitations qui reflète au plus près le mécanisme cognitif qui sous-tend la saillance : l'évaluation de l'écart qui mesure entre deux éléments tenus d'office pour différents, sans préjuger du verdict appréciatif de cet écart qui pourra s'avérer aussi bien nul que maximal.

2.4 La tension entre A et B dans les exploitations modales : *nécessité, contingence, possibilité, obligation et doute*

Un autre champ référentiel fondamental de la saillance {M x T} dans le sillage du « mélange » déjà évoqué est celui de la « nuance » et de la « modération » :

« Nous notons également les idées de « nuance », de « modération » ou de « mélange » (e.g. *matiz ; mitigar ; tint- ; bland- ; temper- / templ- / tib- ; moder- ; tono ; tino ; pardo, mutuo, junto, híbrido, treballa*) ». (Grégoire 2012 : 237).

Grégoire cite également *amortizar* et *amortiguar* (Grégoire 2012 : 287), auxquels nous pouvons ajouter *tenué* ('*débil*'), *atenuar*, *disminuir* et *sobar* ('*ablandar, suavizar*'). L'important champ morphologique en *mod-*, que M. Grégoire rattache au sous-ensemble du « moyen » (Grégoire 2012 : 237), compte de nombreux termes ayant trait à l'idée de *modulation, modification* ou *modalisation*, qui consiste à élaborer à partir d'un modèle de référence une version qui s'écarte sur certains points de l'original. Or, l'opération de modalisation trouve sur le plan linguistique une résonance particulière, puisque l'emploi de marques modales permet au locuteur, nous le savons, de manifester son attitude vis-à-vis du contenu de son

énoncé et d'introduire dans la relation prédicative « les **nuances** de la modalité » (Cnrtl, s.v. *modaliser*), c'est-à-dire « le mode selon lequel le prédicat convient ou ne convient pas au sujet » (Cnrtl, s.v. *modalité*). La *modalité*, terme lui-même informé de la saillance ici en question, exploite ainsi au niveau métalinguistique la capacité emblématique de la saillance {M x T} à exprimer la notion de « nuance », l'énoncé « modalisé » étant par rapport à l'énoncé non marqué un énoncé « nuancé », généralement *modifié* dans le sens d'une *modération* ou modulation de sa force *assertive*.

Après avoir dressé l'inventaire des formes concernées, nous tenterons d'expliquer la manière dont les diverses catégories modales représentées, parfois sémantiquement contraires les unes des autres, exploitent de manière différenciée la capacité de la saillance à instruire l'évaluation d'un écart entre un élément A et un élément B.

L'ensemble des notions modales détectables dans le réseau en {M x T} gravite autour des notions de *nécessité*, *possibilité* et de *contingence*, mais il n'est pas toujours aisé de différencier clairement ces diverses « nuances » modales en discours, puisqu'un seul terme peut, selon l'exploitation qui en est faite, se prêter à plusieurs catégories. On voit par exemple que le terme *necesario*, qui, désignant ce qui « *forzosa o inevitablemente ha de ser o suceder* » (DRAE, s.v.) semble correspondre à la modalité aléthique de *nécessité*, mais est exploité en discours pour l'expression de l'obligation (*Es necesario que me ayudes.*) relevant du spectre de la modalité déontique, où l'expression vient grossir les rangs des autres tours d'obligation personnelle ou impersonnelle en {M x T}, comme *ser preciso que*, *hacer falta que*, *tener que* ainsi que *deber* et *deber de*, sur lesquels nous reviendrons. De même, l'adjectif *posible*, théoriquement capable d'exprimer la possibilité aléthique (*Es posible que llueva = 'Les lois de la nature permettent, sans la contraindre, la survenue de la pluie'*), correspond en discours davantage à l'expression de la modalité épistémique, exprimant non pas une possibilité d'être objective, mais au contraire subjective, liée à l'état de connaissances du sujet (*Es posible que llueva = 'Le locuteur projette la survenue de la pluie sans pouvoir l'asserter'*). Les frontières entre les diverses catégories modales, largement discutées dans la littérature dédiée, se caractérisent ainsi par une perméabilité qui se traduit dans une large mesure par le partage de certains signifiants entre catégories, mais aussi, et tel est notre propos ici, par une structure submorphémique commune, la saillance {M x T}.

La nécessité aléthique n'est que peu représentée par le réseau en {M x T} (*necesariamente*, *inevitablemente*), mais est une notion fondamentale pour appréhender par contraste les notions de *possibilité* et de *contingence* qui, elles, affichent la saillance {M x T} dans de nombreuses formes. Dans le carré sémiotique des modalités aléthiques, la *nécessité* permet en effet de situer le concept de *contingence* comme ce qui est *non-nécessaire*, et la notion de *possibilité* comme ce qui *n'est pas nécessairement exclu*.

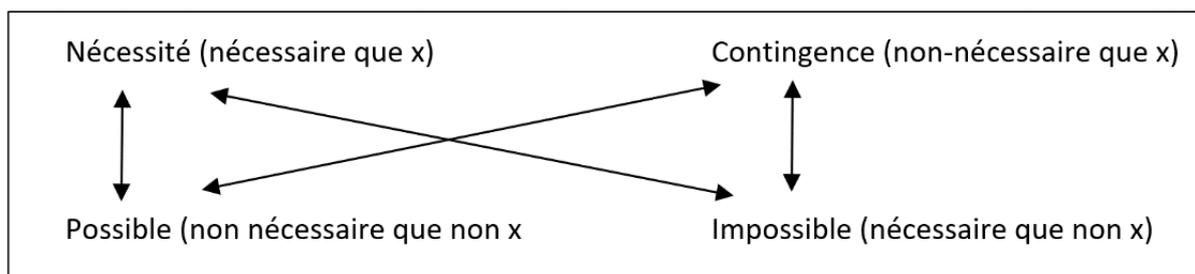


Figure 15 : Le carré sémiotique des modalités aléthiques

La *contingence* se traduit par un micro-réseau lexical en {M x T} qui vient en renfort du champ morpho-sémantique du hasard en {SK} que nous avons déjà étudié : on pensera à *fortuito, fortuna*¹⁰⁵ ('encadenamiento de los sucesos, considerado como fortuito'), *aventura* ('casualidad, contingencia'), *ventura* ('contingencia o casualidad') et à la locution adverbiale dérivée *a ventura* ('denota que algo se expone a la contingencia de que suceda mal o bien'). L'on s'aperçoit par ailleurs que la frontière sémantique ténue entre *contingence* et *hypothèse*, observée dans le cas de la saillance {SK}, se confirme également dans le réseau en {M x T}¹⁰⁶ : le terme *ventura* par exemple, renvoyant à la notion de *contingence*, livre une deuxième locution adverbiale à valeur nettement épistémique : *por ventura* ('quiza'), souvent comparée à *acaso* dans ses emplois de marqueur d'interrogation rhétorique (Escandell Vidal 1984 : 33) ; d'autre part *ventura* dérive le verbe *aventurar*, glosable comme '*decir algo atrevido o de lo que se tiene duda o recelo*'.

Par le biais du réseau submorphémique signifiant, ces formes tendent ainsi un pont vers d'autres expressions épistémiques, marquées par cette même saillance, mais sans rapport étymologique avec la *contingence* : en premier lieu, le verbe modal *poder* (*Puede llover*), ou le verbe *vacilar* ('hésiter, douter'), mais aussi une série de locutions adverbiales dont notre forme *tal vez* fait justement partie : *puede que, lo mismo, sin duda, de pronto*¹⁰⁷ et *de repente*¹⁰⁸. La plupart de ces formules adverbiales sont des

¹⁰⁵ Dans une autre acception du terme, *fortuna* renvoie au *sort* et, partant, au *destin*, dont la déesse italique Fortuna était l'incarnation allégorique. Le destin (esp. *sino*), conçu comme déterminé et fatal (*fatum*), n'est autre qu'une nécessité métaphysique.

¹⁰⁶ La langue latine connaissait déjà cette connivence de fond et de forme entre les notions de doute et de hasard. Ainsi, le substantif *fors*, étymologiquement lié à *fortuna*, -ae, produit à l'ablatif la forme *forte*, qui sert en latin d'adverbe à la fois de doute et de contingence (Champeaux 1967 dans Salinas). Dans le sillage de cette forme, le latin a développé une myriade d'adverbes de doute et/ou de hasard (*fortasse, forsit, forsan, fortassis, fortasse, forsitan*. Vid. Urizar Salinas 2010 et 2012) qui, bien que leur lien étymologique soit manifeste, n'entrent pas moins en correspondance sémantique et formelle avec la *DUBITAS* latine et ses dérivés (*DUBIUM, DUBITARE*), avec lesquelles ils n'avaient aucun lien historique. Le mot actuel esp. *duda* s'est soustrait à ce réseau par l'évolution phonétique qu'il a subie, mais intègre *mutatis mutandis* le réseau saillanciel de la reduplication, où il rencontre *tantear, tartamudear* (Grégoire 2012 : 300).

¹⁰⁷ DLE, s.v. : *de pronto*. 1. loc. adv. Apresuradamente, sin reflexión. 2. loc. adv. de repente (|| súbitamente, sin preparación). 3. loc. adv. Col. **posiblemente** (nous soulignons).

¹⁰⁸ DLE, s.v. : *de repente*. 1. loc. adv. Súbitamente, sin preparación, sin discurrir o pensar. 2. loc. adv. coloq. R. Dom., Ur. y Ven. **posiblemente** (nous soulignons).

enrichissements relativement récents du paradigme épistémique adverbial¹⁰⁹, dont le processus de grammaticalisation est en cours et qui présentent parfois des restrictions d'emploi d'ordre diastratique et/ou diatopique. C'est le cas des locutions temporelles *de pronto* y *de repente*, dont les emplois épistémiques sont attestés dans certains pays d'Amérique seulement (Mexique, Chili, Argentine, *vid.* Rojas Gallardo 2008 et Marín Oliva 2018), et considérés par les dictionnaires comme colloquiales, comme le démontre l'exemple suivant, emprunté à Marín Oliva (2018 : 50) :

(18) . E: [...] ¿qué opinas tú acerca de tu forma de hablar?
 I: no sé/ ya yo sé que esto no puede ser/ ¿pero tú te has dado cuenta si yo tengo muletillas?/ ¿tengo no cierto?/ **de pronto**// a ver qué podría ser// es que va a depender del contexto/ porque cuando uno está hablando en confianza **de repente** dice "cachai" y no sé qué/ pero eso es como cuando estai como en mucha confianza con los amigos/ pero en/ en la conversación formal///mira/ pensando/ cuando estoy en una reunión/ o cuando estoy conversando/ o cuando estoy exponiendo algún tema/ tengo la sensación/ quizás estoy súper equivocada/ porque no he tomado conciencia de eso/ pero tengo la sensación de que no que no tengo alguna muletilla pegada. (M II M121).

Si ces deux locutions sont intéressantes pour retracer la connexion sémantique entre un événement qui se produit *subrepticement* et un événement *incertain* par le biais de la notion d'inattendu – ce qui n'est pas sans rappeler le cas de l'adverbe *acaso* et semble correspondre à une voie de grammaticalisation assez répandue (Barrio García 2016, 2017) –, le rôle de la structure signifiante de ces formes dans cette évolution sémantique n'a jusque-là pas été signalé. Or, la captation de ces locutions par le réseau morphosémantique du doute a pu être favorisée par la reconnaissance inconsciente de l'analogie avec le réseau {M x T} par les locuteurs qui, d'ailleurs, ont spontanément tendance à « arranger » le signifiant *de repente* – où la saillance {M x T} se présente sous variante formelle supra-expansée et donc moins nettement perceptible – par une métathèse motivée et « signifiante » : la forme *redemente*, bien que décriée par les dictionnaires pour sa « vulgarité »¹¹⁰, permet en effet de consolider son appartenance au réseau en {M x T} au moyen d'un redécoupage du nouveau signifiant en *re-demente*, analysable comme le préfixe *re-* d'intensité greffé à une forme qui est nettement marquée par la saillance en question (**demente*) et qui, par ailleurs, prend l'allure d'un paronyme de l'expression *depende*, dont les emplois sont proches de ceux d'un marqueur épistémique¹¹¹ :

¹⁰⁹ En tant que marqueur épistémique, *lo mismo* est attesté depuis la seconde moitié du XX^e siècle (Cornillie 2016), *de repente/de pronto* au XXI^e siècle seulement (Rojas Gallardo 2008).

¹¹⁰ « En el DCECH se menciona que en el Río de la Plata esta forma última ha tenido cierta difusión, según se atestigua en el Martín Fierro. Respecto de Chile, podemos suponer la existencia ya a comienzos del s. XIX de una estigmatización hacia la forma metatizada, por su aparición en el Catálogo de 1843, donde se incluye *redemente* en la lista de las formas no recomendadas, en oposición a *de repente* (Ferreccio 1979, línea 407). El DECH lo consigna como forma de uso actual en Chile (s.v. *redemente*), con restricción a los segmentos más bajos de la escala social. » (Rojas Gallardo 2008 : 213).

¹¹¹ Cette expression, qui selon le dictionnaire déclare que « solo se comparte lo enunciado por el interlocutor si se cumplen determinadas condiciones » (DLE, s.v.), permet au locuteur de *subordonner* l'assertion à une série de facteurs qu'il ignore ou dont il ne maîtrise pas toute la complexité. La notion de *dépendance*, que nous avons

« **Depende**. *Operador modal*. 1. Elemento del que aún se percibe su origen: depende de..., e indica suspensión de la aserción: el hablante ni afirma ni niega. 2. Con esta forma, empleada en respuestas o comentarios, el hablante adopta una posición intermedia, sin decantarse por ninguna opción, contemplando las diversas posibilidades abiertas. » (Fuentes Rodríguez 2009 : s.v.).

En voici un exemple d'emploi :

(19) La inquietud ha hecho presa en una veta generacional que hasta ahora se sentía protegida. Todavía, según confirma Javier Huelín, director general adjunto de la aseguradora francesa UAP, no se ha reflejado en contratos el posible nerviosismo de la sociedad, pero no cree que tarde en aparecer una gran marea de cuarentones con gesto preocupado. "El sector ha crecido mucho en estos años, pero aún tiene que crecer mucho más". ¿Y es posible que cuando Solbes abandone la política pueda ingresar en el consejo de administración de una aseguradora? "**Depende**... No lo tengo tan claro". (CREA, Presse, Espagne, *El Mundo: Problemática de las pensiones*, 1994).

D'autre part, une série de verbes marqués par cette saillance {M x T} expriment l'idée de *conjecture* qui, en tant qu'« idée, [...] explication anticipée qui attend sa vérification » (Guérin 1892 cité dans Cnrtl, s.v. *conjecture*), gravite sémantiquement autour du pôle épistémique du *non certain* et de l'*hypothèse* : *adivinar* ('Descubrir por conjeturas algo oculto o ignorado'), *profetizar* ('Conjeturar o hacer juicios del éxito de algo por ciertas señales que se han observado o por cálculos hechos previamente'), *vaticinar* ('Pronosticar, adivinar, profetizar'), *vislumbrar* ('Conocer imperfectamente o conjeturar por leves indicios algo inmaterial'), *atisbar* ('vislumbrar').¹¹² La périphrase verbale *deber de + infinitif* (mais aussi *deber + infinitif* sans préposition, cf. : Martínez 2010) sont les marques les plus emblématiques de ce que la grammaire dénomme précisément « expression de la conjecture », parfois décrite comme une « obligation atténuée » (Bénaben 2002 : 135)¹¹³ à cheval entre les deux valeurs modales épistémique et déontique. Ces deux valeurs modales,

rencontrée dans les exploitations lexicales de la saillance {M x T} (cf. : *supra*), semble ici mobilisée sur le plan métalinguistique de l'assertion.

¹¹² On apprécie dans les gloses de ces verbes une nuance de **prédiction du futur** qui correspond à une forme de *projection mentale* consistant à élaborer un scénario **virtuel** d'événements qui n'existent, au moment de l'énonciation, qu'à l'état **potentiel** et **puissanciel**. De ce point de vue, d'autres formes telles que *vaticinar/vate* 'adivino', *vidente*, sont alors susceptibles d'être rattachées à ce réseau. L'on remarquera non sans intérêt qu'en anglais, l'idéophone *sp-* a été identifié comme porteur de la notion de *projection* (dans des exploitations *a priori* littérales comme *speak, spit, spew, spend, vid*. Bottineau 2003b), que l'on retrouve en espagnol dans des termes dénotant des projections littérales et figurées : *esputar, esparcir ; esperanza, esperar*. Enfin, le réseau sémantique de la *peur*, concevable comme un « [é]tat, plus ou moins latent, **d'inquiétude devant la réalisation ressentie comme possible** ou imminente de quelque chose » (Cnrtl, s.v.), affiche en espagnol la saillance {M x T} en correspondance inversive dans deux familles étymologiques non apparentées entre elles : *miedo/medroso/meticuloso* ('medroso') et *temor/temer* et dérivés. Dans l'optique de l'étude des expressions épistémiques, l'on remarquera que *temor* peut également désigner une attitude de *suspicion* (cf. aussi *temer*, acc. 3 : 'sospechar, creer') que le français métaphorise dans l'expression « avoir la **puce** à l'oreille ». Voir à ce propos Poirier (2019 : 209 et suiv.).

¹¹³ Selon cet auteur, une autre façon d'exprimer « l'obligation atténuée » est la périphrase *haber de* qui a pu favoriser le développement de la périphrase *deber de* par analogie (Martínez 2010). La perspective submorphémique livre peut-être une piste intéressante pour analyser l'émergence de la périphrase *haber de*, qui pendant un certain temps a été en concurrence avec *haber a*, avant que le système ne se décante pour la solution avec la préposition *de*. Or,

« desde los orígenes del español, nunca se han llegado a documentar como valores independientes ni tampoco a través de una única estructura en correspondencia unívoca con sendos valores modales. Por ejemplo, en latín clásico la perífrasis DEBEO + INFINITIVO se documenta con los mismos valores modales que ahora posee la perífrasis < poder + infinitivo >. Es más, en la época contemporánea, en el paradigma de las perífrasis modales, se puede observar cómo diferentes sentidos modales van sedimentándose en cada una de las estructuras. (vid. Gómez Manzano 1992: 144-170) » (Martínez 2010 : 77).

Selon de nombreux auteurs, cette confluence entre les modalités déontique et épistémique doit être cherchée dans le caractère *puissanciel* de l'événement ainsi modalisé, puisque « l'obligation de faire une action n'implique pas du tout sa réalisation effective » (Bénaben 2002 : 135) et que « lo necesario u obligatorio, a pesar de serlo, no siempre es seguro ; a veces, ni siquiera probable » (Marsá 1990 : 217, cité dans Martínez 2010 : 77). Ces diverses notions modales sémantiquement interconnectées (*hasard, posibilidad, obligación, doute*) ont ainsi en commun d'impliquer un décalage entre l'événement tel qu'il est envisagé par le locuteur, et sa réalisation effective envisagé à l'horizon comme un étalon de mesure. D'une manière ou d'une autre, toutes ces notions se situent ainsi dans le spectre de la tension binaire fondamentale entre la réalisation et la non réalisation de l'événement, affectant les conditions d'assertabilité de l'énoncé modalisé. Est ainsi jugé *nécessaire* « Ce qui ne peut pas **ne pas être** ou ne peut pas être autrement. » (Cnrtl, s.v.), tandis qu'un événement *contingent* est ce qui est « Susceptible **d'être ou de ne pas être**, de se produire ou de ne pas se produire. » (Cnrtl, s.v.)¹¹⁴. Enfin, un événement considéré comme *possible* est celui qui

« remplit les conditions nécessaires pour être, exister, se produire **sans que cela implique une réalisation effective ou que l'on sache si cette réalisation a été, est ou sera effective.** » (Cnrtl, s.v., nous soulignons).

Les résultats sémantiques parfois contradictoires de cette tension entre *p* et *non-p*, allant de l'exclusion de *non-p* ('*p* ne peut pas ne pas se produire' : *nécessité*) à sa co-validité de principe (*p* peut se produire ou pas : *contingence*) en passant par sa validité éventuelle ('il n'est pas exclu que *p* ne se produise pas' : *possibilité*), s'expliquent selon nous par le fait que la saillance {M x T} marque une mise en regard comparative de deux termes sans préjuger de la nature du décalage ou du degré de coïncidence que l'on va pouvoir concevoir entre les deux. Ce qui importe, c'est que la réalisation de l'événement est toujours projetée à l'ombre de sa non réalisation, dont le locuteur calcule l'éventuelle interférence, ne serait-ce que pour la rejeter (expression de la *nécessité*). Ces modalisations traduisent ainsi un « regard du

haber de peut être analysé comme un *haber* augmenté de *de*, image symétrique du verbe *deber* qui historiquement s'analyse lui-même comme un HABEO augmenté de DE en position initiale (vid. *infra*). Toutefois, il faut considérer que si la saillance {M - T} est bien présente à l'infinitif (*haber de*), elle se perd dans les formes conjuguées au présent (indicatif et subjonctif).

¹¹⁴ Dans son emploi substantif, le terme *contingent* s'emploie « avec valeur de neutre » (Cnrtl, s.v.), indifférent aux valeurs polaires de nécessité et d'impossibilité. Cette neutralité rejoint les valeurs de « position intermédiaire » et de « milieu » dégagées par Grégoire.

locuteur » (Nølke 1993) par lequel celui-ci *évalue* et calcule le décalage entre les deux polarités mises en relation¹¹⁵.

Dans le cas de la modalité déontique, l'opération mentale effectuée s'apparente littéralement – étymologiquement – à une logique comptable, puisqu'en latin, DEBEO s'interprète en premier lieu, en accord avec son étymologie le rattachant à *habeo* ('avoir, tenir') comme une redevance, une dette envers quelqu'un :

dēbēo, būi, būtum, ēre (*de* et *habeo*), **tr.**, tenir quelque chose de quelqu'un, [donc] lui en être redevable. » (Gaffiot, *s.v.*)

Ce sens, que ses dérivés romans ont conservé, rattache le terme avant toute exploitation modale au champ lexical du *manque* et du *déficit*, qui en espagnol nous fournit notamment *falta*, *déficit/defecto* (et dérivés), *vicio* ('falta, defecto'), *vacío* ('falta de contenido') et *débil* ('escaso, deficiente'). Comme le remarquent Brachet & Lamberterie (2005 : 324) dans sa notice étymologique de l'adjectif latin *debilis* 'faible', « l'association entre l'idée de *dette* ou de *devoir* et celle de *manque*, de *déficience* est un fait banal », comme en témoigne le français dans sa mise en rapport du substantif *faute* 'absence'¹¹⁶ et de la locution *il faut*, qui trouve en espagnol son équivalent dans le rapport de *falta* à *hace falta*. Or, le *déficit* est une notion relative qui se laisse facilement concevoir par le prisme d'une tension binaire entre un certain état des choses constaté et un état projeté jugé prototypique (idéal, normal) dont la mise en comparaison fait émerger un écart qui, connoté négativement, sera interprété comme un défaut : ce qui devrait être et n'est pas. Le glissement vers l'exploitation modale de ce mécanisme, favorisé dans le cas du verbe *devoir* par le parallélisme syntaxique entre les constructions transitives *deber* + substantif ('*Me debes 10 euros*') et les constructions infinitives ('*Debes parar*'), permet d'interpréter l'action exprimée par l'infinitif comme la représentation dont la réalisation fait défaut dans l'état actuel des choses,

¹¹⁵ Dans une optique polyphonique, on dira que ces deux éléments mis en relation correspondent moins à des contenus représentationnels polarisés qu'à un dédoublement de la voix énonciative : « [La modalisation] se manifeste par un dédoublement énonciatif complexe, fondé sur la coexistence de deux énonciateurs correspondant au même locuteur » (Vion 2005). L'on retrouve là encore l'idée d'une tension entre deux éléments liés par une relation d'évaluation. Ainsi, dans l'énoncé « Pierre viendra certainement jeudi », l'expression modale épistémique *certainement* peut être analysée comme un commentaire 'en surplomb' du contenu propositionnel. » (Vittrant 2012 : 109).

¹¹⁶ Nous ne traitons pas ici les connotations morales et juridiques que les termes de fr. *faute*/esp. *falta* développent en sus de la notion d'absence, parfois en se substituant largement à elle (cas du français, où l'exploitation *faute* 'absence' est vieillie et ne subsiste que dans certaines expressions) : « La notion de « *devoir* » employée absolument est l'équivalent de « être redevable, être en dette ». Le terme français de « *dette* » renvoie au latin *debitum* qui, lui-même, comme participe passé de *debere* (« *devoir* »), s'emploie au sens de « *dette* ». L'héritage judéo-chrétien a ajouté à cette approche, qui se voulait strictement juridique, l'idée de « *faute* », de « *péché* ». Dans la *dette* semblent alors se combiner les notions de *devoir* et de *faute*. Ce n'est pas sans conséquence si la langue allemande accentue ce lien : *Schuld* signifie à la fois « *dette* » et « *faute* » ; *Schuldig* à la fois « *coupable* » et « *débiteur* ». » (Cambier *sd* : 14).

débouchant ainsi sur une injonction d'agir ; le décalage entre la réalité constatée et celle projetée pose ainsi la non existence de la représentation *p*, constatée, sous le regard évaluatif de sa réalisation effective. Cet 'idéal' projeté comme étalon de mesure du manque peut provenir « d'un code de conduite, d'une réglementation (éthique, politique, culturelle, culinaire, ou autre) », extérieur au sujet et préexistant à lui (cas de *deber*, *vid.* López Izquierdo 2006 : np), ou d'une exigence que le sujet s'impose à soi-même (cas de *tener que* selon Gómez Torrego 1999), mais ces distinctions relèvent du fonctionnement interne de ce microsystème et ne sont pas pertinentes à ce niveau d'analyse. Ce qu'il nous importe de souligner, c'est que l'absence constatée de *p* (*non-p*) apparaît, par la mise en regard avec la réalisation de *p*, comme une absence *défective*, le décalage entre les deux états (négatif/avéré et positif/projeté) engendrant l'injonction, le besoin, d'y remédier : avec un verbe comme *deber*, « le locuteur ordonne à l'allocutaire dans un temps t1 de faire en sorte qu'une **situation donnée, A, virtuelle** en t2, **devienne réelle** comme conséquence de son action, en t3 » (López Izquierdo 2006 : np).

La modalité épistémique engage elle aussi une mise en tension entre *p* et *non p*, mais cette tension est d'une autre nature, puisqu'il ne s'agit pas de transiter d'une borne à l'autre, mais de se représenter simultanément les deux polarités ainsi mises en contraste, voire en concurrence ou en conflit. La dualité inhérente à la définition du *doute* comme « la suspension du jugement entre **deux propositions contradictoires** » (Cnrtl s.v.) reflète précisément cette tension binaire que la saillance {SK} concevait par une opération de *scission* et de *bifurcation*, mais qui peut également être pensée sous un angle de vue vicariant par le prisme de la saillance {M x T}. Nous pensons que, bien que les exploitations sémantiques de ces deux approches puissent paraître, résultativement, sensiblement identiques au point de se voir rangés tous deux sous l'étiquette onomasiologique du « doute », le recours à l'une ou l'autre de ces deux saillances dénonce des cheminements cognitifs différents qui, sous l'effet de la pression de leur vaste réseau analogique respectif, sont capables de doter le sémantisme général du « doute » de nuances et d'effets discursifs spécifiques qui contribuent à l'identité propre de ces formes concurrentes.

À la différence de {SK}, qui donne à voir l'opération même de la *scission* faisant naître dans l'esprit les deux éléments confrontés, {M x T} nous semble décrire une opération qui se situe en aval de cette bifurcation logique convoquée par {SK} : la capacité d'*évaluer* et de *mesurer* l'un par rapport à l'autre les deux éléments qui, à l'image de l'ensemble des exploitations que nous avons rencontrées, ne sont pas tout à fait logés à la même enseigne. Il est vrai que les formes en {M x T} sont tout à fait compatibles avec l'évocation d'un *équilibre* entre A et B, – cela semble être le cas dans les exploitations lexicales autour de l'idée de « moitié » (*mitad*, *medio*, *semi-*, *meso-* etc. cf. : Grégoire 2012 : 237), mais aussi dans des termes comme *vacilar* ('estar indeciso'), *depende* 'position intermédiaire' et *mecer* 'bercer' –, mais elles ont aussi la capacité d'exploiter l'opération évaluative qui leur est propre au profit d'un effet de *pondération*

entre A et B, comme en témoigne l'immense majorité des exploitations discursives que nous avons rencontrées. Nous pensons que c'est également le cas pour certaines locutions épistémiques en {M x T}, qui ont tendance à engendrer une assertion « atténuée » ou « nuancée », plutôt que d'une suspension pure et simple de celle-ci ({SK}). Avec un énoncé comme *de repente p* ou *tal vez p*, le locuteur avertit que, comme dans le mécanisme de la tromperie, sa capacité de départager le vrai du faux lui paraît – pour diverses raisons – compromise, mais qu'il se risque à énoncer *p* sans exclure la possibilité de se tromper. On voit ainsi, dans l'exemple suivant, que le locuteur présente sa méfiance (*desconfianza*) comme le motif plausible de son manque d'engagement dans la politique locale, sans pour autant l'asserter complètement :

(20) E: ¿ha participado alguna vez en alguna organización de la municipalidad?

I: no nunca

E: ¿por qué?

I: por lo mismo que que te decía anteriormente que soy reacio a los grupos o me o soy medio alérgico a la/ a juntarme con gente //de repente por desconfianza no sé pero/ por esa razón no he participado nunca en en situaciones de de municipalidad (B III H035) (Marín Oliva 2018 : 50)

Selon le *Diccionario de Partículas Discursivas del Español* (DPDE, Briz, Pons et Portolés 2008), la locution *de repente*, dans ses emplois épistémiques,

« Expresa una **atenuación** del compromiso del hablante con la posibilidad de que un hecho o situación ocurra. La partícula, de esta manera, **mitiga** la fuerza de lo expresado, disminuyendo, consecuentemente, su fuerza argumentativa. » (DPDE, s.v.).

Un tel énoncé *mitigé* s'interprète comme une affirmation mêlée, dans une proportion variable, à une « touche » de négation : *p* est **modulé**, **nuancé**, **commenté** par *non-p*, mais pas à proprement parler *suspendu*. L'on serait bien tenté de dire, par analogie avec le champ sémantique du *déficit*, qu'un tel énoncé fait office d'une affirmation *défectueuse* qui ne remplit qu'imparfaitement son rôle assertif, mais sans y renoncer complètement : une sorte de **pseudo**-affirmation hanté par le spectre d'une négation qui ne peut être totalement écartée.

Des effets similaires sont observables pour l'adverbe *tal vez*, qui lui aussi implique souvent¹¹⁷ une pondération entre *p* et *non-p* qui se traduit par des énoncés plus proches d'une l'assertion prudente et circonspecte que du dilemme inhérent à une véritable expression dubitative :

« **Tal vez**. *Operador modal*. 1. Marcador modal de posibilidad o hipótesis. 2. Puede utilizarse como atenuativo de lo dicho, como elemento para expresar una opinión de forma no tajante, o bien una aserción menos fuerte. [...] » (Fuentes Rodríguez 2009 : s.v.).

¹¹⁷ La pondération que nous décrivons est une capacité offerte par le signifiant, mais elle ne donne lieu à aucun déterminisme. Aussi les effets observables marquent-ils une *tendance* et non une *constante* dans l'exploitation de cette forme.

Dans la majorité des exemples rencontrés, *tal vez* marque ainsi une hypothèse qui reproduit à l'échelle des connaissances (limitées) du locuteur des arguments qui, ne pouvant être pleinement assertés pour des raisons diverses, ne s'écartent de l'assertion que dans la mesure d'une prudence raisonnable, souvent négligeable sur le plan argumentatif :

(21) Entonces me pareció ver al joven envejecido en el vano de la puerta. Pero sólo eran los nervios. Estábamos a finales de la década del cincuenta y él entonces sólo debía de tener cinco años, **tal vez** seis, y estaba lejos del terror, de la invectiva, de la persecución. (R. Bolaño, *Nocturno de Chile*, 2000)

Dans cet exemple, l'on sent que l'écart entre l'énoncé proposé (*tal vez seis [años]*) et une assertion pleine et entière (*seis años*) est minimal et non pertinent à l'égard de l'intrigue, et que le doute prend l'allure purement formelle ou rhétorique d'une incertitude périphérique sur laquelle le locuteur ne s'attarde pas. *Tal vez* produit ainsi généralement des hypothèses défocalisées par l'attention narrative, que l'on glouserait bien par 'peut-être bien que' ou 'sans doute', et qui se présentent souvent comme des commentaires inscrits en marge, en **aparté** (cf. : *apostilla*), dans la trame narrative, comme dans ces deux exemples issus de *Pedro Páramo* :

(22) [*Le père Rentería cherche à obtenir l'absolution de ses péchés auprès du curé de la ville voisine, qui la lui refuse.*]

Tendrás que buscarla en otro lugar.

- ¿Quiere usted decir, señor cura, que tengo que ir a buscar la confesión a otra parte?

- Tienes que ir. No puedes seguir consagrando a los demás si tú mismo estás en pecado.

- ¿Y si suspenden mis ministerios?

- No creo que lo hagan, aunque **tal vez** lo merezcas. Quedará a juicio de ellos.

(J. Rulfo, *Pedro Páramo*, 1955)

(23) - ¿Y tu alma ? ¿Dónde crees que haya ido?

- Debe andar vagando por la tierra como tantas otras; buscando vivos que recen por ella. **Tal vez** me odie por el mal trato que le di; **pero eso ya no me preocupa**. He descansado del vicio de sus remordimientos.

(J. Rulfo, *Pedro Páramo*, 1955)

Les exemples cités *supra* montrent que *tal vez* est en mesure de produire des pseudo-assertions qui, bien que non entièrement validées, reçoivent suffisamment de poids assertif pour se fondre dans la trame narrative sans susciter de débat à leur égard. Ce sont des hypothèses, nous le verrons aussi plus loin, non problématiques et lisses, qui **trivialisent** l'incertitude ainsi exprimée.

Conclusion

Le proto-sémantisme de la saillance {M x T} peut être défini comme la *tension entre deux éléments soumis à un traitement évaluatif l'un par rapport à l'autre*. Cet invariant est ancré dans l'expérience phono-articulatoire des submorphèmes convoqués, puisque la labialité et la nasalité, vectrices d'une

instruction de *dualité*, sont placées sous le regard d'un élément dental qui engendre sur cette dualité un regard « rétrospectif » et appréciatif.

La très grande abstraction de cet invariant autorise de multiples exploitations discursives, allant de divers champs lexicaux (*parcours, rapports de forces, tromperie* etc.) à des exploitations plus grammaticales, comme la *comparaison* et les *valeurs modales*. L'étendue remarquable de ce réseau est représentée schématiquement dans la figure 16 ci-dessous, qui, par souci d'en préserver la lisibilité, ne fait toutefois apparaître que les ramifications principales et les interconnexions les plus frappantes de ce champ analogique.

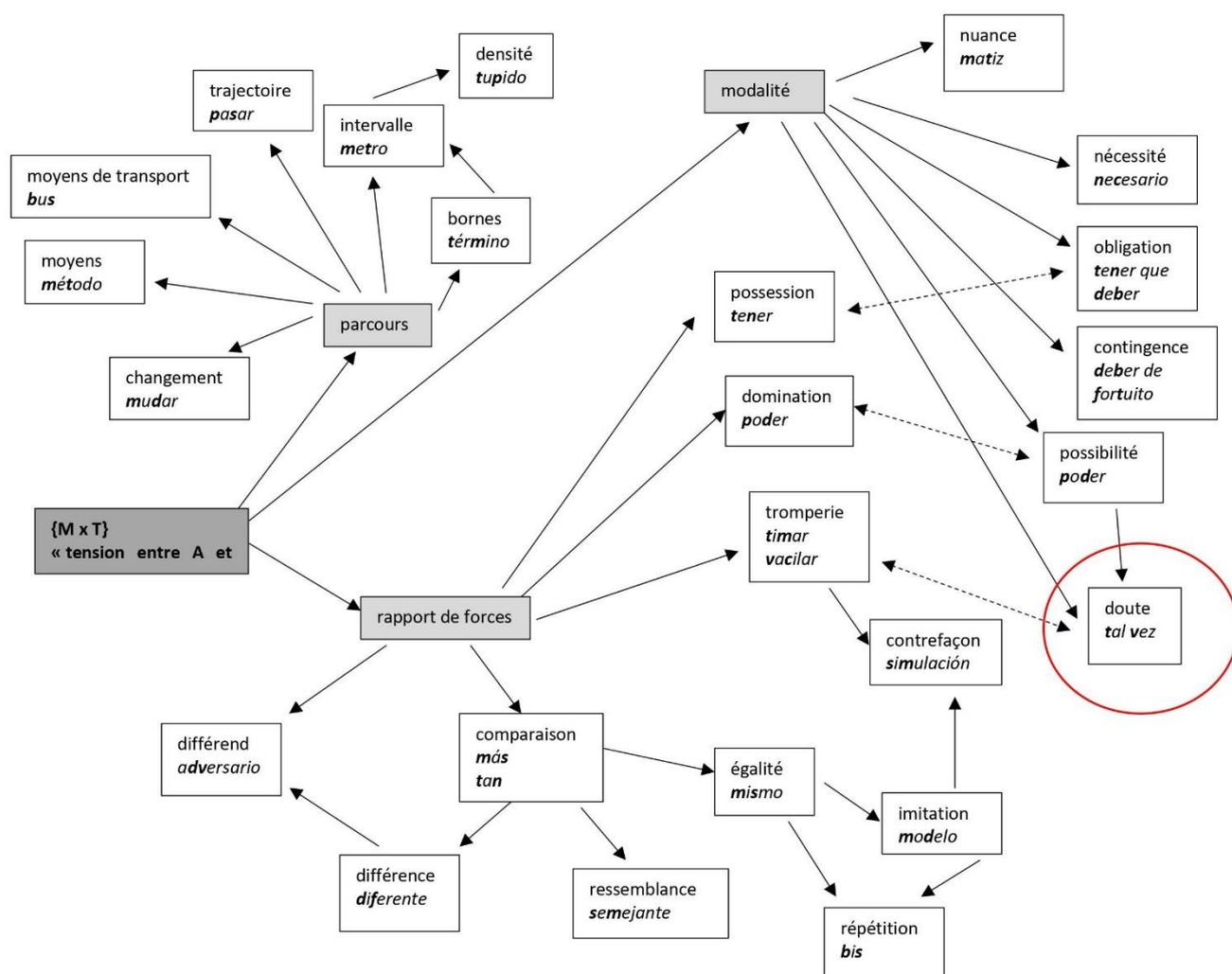


Figure 16 : La saillance {M x T}, vue d'ensemble

Dans le domaine de l'expression du doute, de nombreuses formes, notamment verbales et adverbiales, affichent la saillance {M x T} et montrent que l'idée d'un *regard évaluatif entre A et B* est ressentie par les locuteurs comme pertinente dans ce champ sémantique, le doute pouvant en effet être conçu comme une tension binaire de mise en concurrence entre *p* et *non p*. Mais à l'image des

nombreuses exploitations lexicales, dans certaines expressions dubitatives (dont *tal vez*), la mise en regard de *p* et *non-p* aboutit souvent à une *pondération* entre les deux, faisant apparaître l'énoncé dubitatif comme une incertitude purement formelle qui cache ce qui ressemble davantage à une assertion, bien que *défective*.

L'essor récent des locutions adverbiales de doute marquées par cette saillance semble indiquer le succès de cette dernière dans le domaine de la modalité épistémique, laquelle, après s'être épanouie à l'aide de la saillance {SK} à la fin du Moyen Âge (*quizá(s)/acaso*), conquiert avec {M x T} un nouveau réseau analogique, ou plutôt, le reconquiert après l'avoir (provisoirement) déserté : si le développement des formes adverbiales dubitatives en {SK} correspond à une innovation vis-à-vis du latin, l'investissement relativement récent de la saillance {M x T} dans le domaine épistémique de l'espagnol peut être lu comme la redécouverte d'une ressource submorphémique déjà éprouvée par la langue mère, qui exploitait, comme nous l'avons signalé, une série adverbiale précisément fondée sur cette saillance (*fors, forse, forsit, forsitan* etc.).

Mais l'on remarque aussi que parmi les locutions recrutées au XX^e siècle dans le cadre de cette « rénovation » du paradigme figure notamment *lo mismo*, expression qui partage avec *tal vez* plus que la saillance ici analysée : nous y détectons l'association d'une labiale et d'une liquide (*lo mismo, tal vez*), qui forme une troisième saillance submorphologique, elle aussi fortement sollicitée dans l'expression du doute, et que nous analyserons dans le chapitre suivant.

Chapitre 3

Les adverbess épistémiques en {BL} : le doute comme multiplication des possibles

*En effet, une main apparaît dans son champ de vision mais – stupeur ! – il y a entre ses doigts un bâton **blanchâtre**. Dieu n’a jamais vu ça et en oublie de crier.*

*- C’est du chocolat **blanc** de Belgique, dit la grand-mère à l’enfant qu’elle découvre.*

*De ces mots, Dieu ne comprend que “**blanc**” : il connaît, il a vu ça sur le lait et les murs. Les autres vocables sont obscurs : « chocolat » et surtout « Belgique ». Entretemps, le bâton est près de sa bouche.*

- C’est pour manger, dit la voix. [...]

En un soubresaut de courage, il attrape la nouveauté avec ses dents, la mâche mais ce n’est pas nécessaire, ça fond sur la langue, ça tapisse le palais, il en a plein la bouche – et le miracle a lieu.

La volupté lui monte à la tête, lui déchire le cerveau et y fait retentir une voix qu’il n’avait jamais entendue :

- C’est moi ! C’est moi qui vis ! C’est moi qui parle ! Je ne suis pas « il » ni « lui », je suis moi ! Tu ne devras plus dire « il » pour parler de toi, tu devras dire « je ». Et je suis ton meilleur ami : c’est moi qui te donne le plaisir.

Ce fut alors que je naquis, à l’âge de deux ans et demi, en février 1970, dans les montagnes du Kansai, au village de Shukugawa, sous les yeux de ma grand-mère paternelle, par la grâce du chocolat blanc.

(Amélie Nothomb, La métaphysique des tubes, 2000)

Introduction

Face au groupe des adverbess épistémiques informés par la saillance {SK} (*quizá, quizás, acaso*) et celui, plus récent, en {M x T} (*tal vez, lo mismo, de repente, de pronto*) se dresse un autre sous-ensemble, formé de *tal vez, a lo mejor, lo mismo* et *igual*, dont la cohérence formelle repose sur une autre structure consonantique récurrente qui – telle est notre hypothèse – pourrait correspondre à une saillance submorphologique : il s’agit de la combinaison d’une liquide et d’une bilabiale, schéma repérable à la fois dans *lo mismo* et *a lo mejor*, où il se présente sous une forme analytique, ainsi que dans *tal vez*, où il émerge sous sa variante synthétique à l’endroit de la coalescence des deux termes qui composent cette locution grammaticalisée. Enfin, nous le détectons également, bien que de façon plus discrète, dans la forme *igual*, où l’élément labial est instancié par la voyelle /u/ dont l’articulation suppose un avancement et un arrondissement des lèvres, ce qui lui vaut d’être décrite comme une voyelle « labialisée »¹¹⁸. Si notre

¹¹⁸ RAE-ASALE (2009 : 82) précise que « [o] y [u] se realizan con labialización, y el resto de las vocales, sin ella. En realidad, la labialización de [o] y [u] es una característica casi mecánica, pues, de forma prácticamente automática, la retracción de la lengua conlleva el adelantamiento de los labios, que adoptan forma abocinada »; on peut ajouter

hypothèse est juste, ces quatre formes montrent d'emblée que, comme pour la plupart des saillances identifiées à ce jour pour l'espagnol, cette nouvelle saillance acceptera plusieurs capacités formelles, admettant au poste de la labiale les phones [m] et [b], ainsi que, sans doute plus sporadiquement, une voyelle labiale [o] ou [u]. Nous verrons au fil de ce chapitre que cette liste doit encore être complétée, et que le poste de la « liquide » autorise lui aussi plusieurs réalisations.

Nous postulons que cette association d'une labiale et d'une liquide instruit en espagnol un vaste réseau analogique notionnellement cohérent que la langue met à profit, dans le domaine épistémique, pour offrir sur l'opération mentale du doute un troisième angle de vue que nous nous proposons d'explorer dans le présent chapitre. Comme pour les autres groupes saillanciers, nous chercherons d'abord à rendre compte de certains travaux qui s'intéressent à des constellations submorphémiques similaires dans d'autres langues que l'espagnol pour nourrir nos propres analyses de leurs conclusions respectives. Puis, par le biais d'une analyse de la motivation phono-articulatoire de ces submorphèmes, nous préciserons son invariant notionnel qui nous permettra, lors d'une exploration complémentaire du lexique espagnol, de rendre compte de la cohérence de nombreux sous-ensembles sémantiques dans lesquels s'insérera l'exploitation épistémique.

1 Antécédents : les constellations {labiale x liquide} en anglais et en latin

L'association d'une liquide et d'une labiale est l'une des combinaisons phonaesthémiques les plus fréquentes est attestée sous diverses réalisations dans plusieurs langues. Il s'agit essentiellement des clusters *bl-*, *pl-* et *fl-*, qui ont fait l'objet de nombreuses analyses notamment pour la langue anglaise, mais sont aussi attestés dans les langues romanes, et ce depuis le latin.

1.1 Le phonaestème *bl-*

L'existence d'un marqueur *bl-* en position initiale a été mise en évidence dans de nombreux travaux portant sur la langue anglaise. Il est généralement associé à divers *effets produits par un flux d'air* comme le 'gonflement' (« Drellishak 2006 ; « breathing, swelling » Tournier 2007 ; « blow-up, inflates » Marchand 1966) comme dans [*blow, blast*], gonflement pouvant donner lieu à des 'formes arrondies' (« blow, swell, inflates or to be round, swollen, or globular in shape » Hutchins 1998) [*blub, bladder*], mais aussi la notion de 'bruit provoqué par un flux d'air' (« loud, air-induced sound » Rhodes 1994 : 277) [*blare*], parmi lesquels diverses vocalisations (« vocal, air-induced sound » Shisler 1997; « animal cries » Wright 2012) [*bleat, blatter*]. Dans d'autres travaux, parfois analysé dans sa concurrence avec *gl-*, le phonaestème *bl-*

comme argument supplémentaire que dans de nombreuses réalisations familières de la combinaison [gw], l'occlusive a tendance à s'effacer au profit de la seule semiconsonne [w], ce que le langage juvénile rend graphiquement par l'apparition de la lettre W (tweets, sms, forums).

est également associé à l'idée de 'lumière' et de 'vision' (« bright light » Abelin 2015), voire de 'couleur' (Rhodes & Lawler 1981) [*black, blue*].

Cette double orientation sémantique du marqueur *bl-* (*flux* ou *lumière*) est confirmée et précisée par les travaux de L. Argoud (2008), dont les recherches consacrées à ce phonaesthème de la langue anglaise offrent à ce jour l'une des études les plus détaillées et complètes sur ce marqueur. À travers une analyse minutieuse des diverses exploitations sémantiques de ce qu'elle appelle les « mots en *bl-* », alimentée de considérations phonétiques, philosophiques et étymologiques, l'auteur en vient à préciser ces deux grands sous-ensembles notionnels, qu'elle nomme respectivement VISION/LUMINOSITÉ et COURANT/FLOT :

« En ce qui concerne la classe des 'mots en *bl-*' (174 entrées pour l'*OED*, 264 pour l'*EDD*), nous observons que 45% des 'mots en *bl-*' ont au moins un sens renvoyant à la notion que nous avons nommée FLOT/COURANT, et 32,5 % à celle de VISION/LUMINOSITÉ : plus de trois quarts de l'ensemble de cette classe est concernée. Citons quelques caractéristiques du domaine notionnel FLOT/COURANT : il y a **production d'un courant** (air : *blow*, eau : *blirt*, ou **paroles** : *blab*), l'action de la bouche est déterminante (*bleat*), sans exclure des phénomènes météorologiques (*blast*, *bluster*). Pour VISION/LUMINOSITÉ, on touche à la notion générale de lumière, tant dans **l'émission de rayons lumineux** (*blaze*), que l'incidence éventuelle de ceux-ci sur l'activité oculaire (*blink*, *blind*). Les deux parties du corps qui apparaissent implicitement ou explicitement dans les définitions sont la bouche et les yeux. » (Argoud 2010 : §12).

Du côté de la langue latine, Leonardi (2015 : 23-24) identifie trois sous-ensembles sémantiques pour le cluster *bl-* : l'on retrouve les *bruits animaliers* déjà mentionnés pour l'anglais (BALARE 'bêler', BELUA 'bête, animal'), ainsi que la notion d'émission de *paroles* (BLAESUS 'bégayant', BALBUS 'bégayant', BALBUTIO 'babillage', BLATERARE 'bavarder'), qui ont ceci de particulier d'être *bégayantes*, ce qui laisse penser que le phonaesthème *bl-* informe en latin des vocalisations non ou peu articulées. Le deuxième ensemble repéré par Leonardi est le sens de *bouillir* (BULLA 'bulle', BULLIRE 'bouillir', BILBERE 'bruit d'un liquide agité'), évocation du bruit ou d'un liquide en mouvement qui rappelle très vaguement la notion de flot/courant par le motif commun du liquide impliqué dans les deux sémantismes. Enfin, le dernier sens de *caresses, douceur* (BLANDUS 'mou, doux, flatteur' ; BLANDIRE 'caresser, flatter') est *a priori* inédit dans ce panorama et globalement, les trois orientations sémantiques recensées pour le latin semblent plutôt disparates et ne peuvent à première vue n'être ramenées à aucun dénominateur macro-sémantique commun.

1.2 Le phonaesthème *pl-*

Une autre combinaison labiale/liquide est le phonaesthème *pl-*, associée en anglais à la notion d'épaisseur unidimensionnelle (« 1 D thick » Rhodes & Lawler 1981) ou à la notion d'impact (« dull impact » Marchand 1966 ; « sound of impact » Adams 2001). En latin, ce marqueur semble instruire quatre sous-ensembles sémantiques parmi lesquels l'on retrouve les notions postulées pour l'anglais,

lesquelles dérivent selon Leonardi, du moins en latin, de deux autres exploitations qui leur sont notionnellement antérieures :

L'auteur identifie ainsi un premier ensemble autour de la notion de (1) *plier, tresser* (ex. : PLICARE 'plier', COMPLICARE 'plier, envelopper', PLECTERE 'tresser'), qui mènerait à la notion (2) *plénitude et multiplication*, comme en témoigne la signification étymologique de cette *multiplication* comme la *formation de plusieurs de plis* (Leonardi 2015 : 35) : PLENUS 'plein', PLENITUDO 'plénitude', PLETURA 'plénitude', COMPLERE 'emplir, compléter', -PLEX 'suffixe de multiplication', PLUS 'plus' etc.. La troisième exploitation, dans laquelle *pl-* s'associe systématiquement à la voyelle [a], serait une exploitation énantiosémique de l'idée de *pliage* pour instruire la notion de (3) *platitude* (PLANUS 'plat', PLANARE 'applatir', PLANCA 'planche', PLANTA 'plante du pied', PLACARE 'niveler / calmer', PLACITUS 'plaisant'), qui n'est pas sans rappeler l'épaisseur unidimensionnelle de Rhodes & Lawler, qui précisément citent *plank* < PLANCA 'planche' pour illustrer cette exploitation. Enfin, de l'idée de *platitude* dériverait la dernière orientation sémantique du *coup* (4) (ainsi que la *plainte* provoquée par ces mêmes coups) :

« From “flatten” comes also the meaning of “break down” or “hit” as in the Greek πλῆκτρον. Hence, we come at the meaning of “complain because of the hit” and “cry” reinforced by the value of PL- as a variant of FL- to express also the idea of something fluid that falls downwards such as “tears” or “rain”. » (Leonardi 2015 : 37).

Ce groupe, qui comprend notamment PLAGA 'plaie', PLAGARE 'frapper', PLAUSUS 'coup, bruit émis par un coup' (d'où *applaudir*), et PLANGERE 'frapper / se plaindre' (qui semble illustrer le glissement sémantique du *coup* vers les *pleurs*), fait écho à la notion d'*impact* recensée en anglais, où ce sens se manifeste y compris dans des mots qui ne sont pas issus du latin : *plop, plap, plock, plonk, plung*. La mention de la pluie (PLUERE 'pleuvoir') n'est pas sans rappeler les phénomènes météorologiques que Argoud avait recensés, pour l'anglais, parmi les « mots en bl- ».

L'ensemble de ces quatre exploitations se laisse, selon Leonardi, subsumer sous deux notions d'orientation contraire (*pliage* > *plénitude* et *déploiement* > *platitude* > *coup/pleurs*), toutes deux enracinées dans la combinatoire des valeurs phonosymboliques respectives de [p] et de [l] :

« The tenuis labial P, as a plosive consonant, expresses the idea of “expansion”. The addition of liquid L gives to this “expansion” a malleable and plastic character as in the Greek πλάσμα and πλαστικός. In Latin, it can therefore refer to the two opposing movements of “bending” and “deployment”. In the first case, we find the terms *plicare* and *plectere*, similar to the Greek πλέκω. In this sense, PL- is a variant of FL- in the meaning of “bending”. » (Leonardi 2015 : 34).

Si le proto-sémantisme d'*expansion* semble ainsi fondamentalement lié au caractère plosif de [p], l'ajout de la liquide jouant dans cette analyse le rôle secondaire d'une modulation aspectuelle (« *liquid L*

*gives to this “expansion” a malleable and plastic character »)*¹¹⁹, l’auteur note toutefois une certaine connivence sémantique avec le phonaesthème FL- (que l’on retrouve d’ailleurs dans la notion de *flot* chez Argoud), qui représente par rapport à PL- une variation sur l’axe des labiales et pointe ainsi vers une connivence entre ces deux phonaesthèmes qu’il nous faudra explorer. Notons au passage que dans sa tentative de saisir la nuance sémantique apportée par la liquide, l’auteur emploie le terme « malleable » (*‘malléable’*), lui-même informé d’une autre variante analytique à bilabiale nasale [m-l]¹²⁰, et que le sens de ce mot tend un pont vers le champ lexical de la *mollesse/souplesse* instruit par BL- (BLANDUS, cf. : *supra*).

1.3 Le phonaesthème fl-

Le phonaesthème *fl-* est l’un des plus productifs de la langue anglaise, mais aussi des langues romanes via le latin. Il est mentionné dès les premiers travaux en matière de phonaesthèmes (Jespersen 1922, Firth 1930, Bloomfield 1933, Bolinger 1965) et correspond en premier lieu à une notion de *mouvement* (Marchand 1966 ; « phenomena of movement » Bolinger 1950 ; « impetuous movement » Smith 2014 ; « loose motion » Harbeck 2016) [*flutter*], souvent dérivé à partir du mouvement caractéristique des *liquides et flux* (« motion repeated or fluid » Drellishak 2006 ; « surface flow » Tournier 2007, « motion properties of liquids » Rhodes & Lawler 1981). Ce sémantisme, qui rappelle aussitôt la notion de *flot/courant* identifié par Argoud pour le phonaesthème *bl-*, est également attesté en latin (« to flow, to blow » Leonardi 2015) [FLAMEN, FLATARE] et, partant, dans les langues romanes comme le français : *flûte, flèche, flexible* (De Brosse 1765). Outre ces exploitations pour indiquer des courants gazeux ou liquides (« to blow », « to flow »), Leonardi indique deux valeurs sémantiques qui font de *fl-* le concurrent direct de *pl-* : le sens de *coup* (« to whip », « to hit ») [FLIGERE, FLAGELLARE] et celui de *pliage* (« to flex ») [FLECTERE, FLEXUS]. Comme dans le cas de *pl-*, l’auteur indique que ladite notion de *pliage* trouve son pendant énantiosémique dans la notion de *déploiement*, interprété dans le sens de l’essor de la nature au printemps (FLOS ‘fleur’, FLORERE ‘fleurir, prospérer’) :

« Sometimes, an idea can also be associated with its opposite, so FL- can indicate a “bending” but also a “deployment”, in particular in the meaning of “bloom”. In English, FL- is sometimes replaced with the variant BL- derived from the same Indo-European root. » (Leonardi 2015 : 30).

¹¹⁹ Un autre phonaesthème à valeur similaire, associé à la notion d’*expansion* et de *dispersion*, est également bâti sur [p] : il s’agit de *sp-*, recensé par Leonardi pour le latin (SPIRARE ‘souffler, respirer’, SPARSUS ‘dispersé’ etc. et largement documenté en anglais : *spit, split, splinter, spill, sputter, spatter* (vid. Bottineau 2003b). Le rapprochement entre *pl-* et *sp-* pose la question de la modulation aspectuelle de cette explosion/expansion par [l] et [s] respectivement, ce qui soulève la question du rapport systémique entre la liquide et la constrictive dans le système linguistique concerné.

¹²⁰ Ce phénomène de dissémination du submorphème dans les gloses d’un terme qui le porte est largement perceptible dans les dictionnaires, comme nous avons déjà eu l’occasion de le signaler. Par ailleurs, une lecture attentive de notre propre travail révélerait sans doute que nous-même n’y avons pas échappé, preuve s’il en fallait que ces réseaux sont largement suggestifs et jouent à un niveau plus ou moins inconscient.

La substitution de *fl-* par *bl-* signalée par Leonardi confirme la connivence entre ces deux marqueurs, qui se vérifie dans deux autres exploitations sémantiques de ce marqueur extrêmement prolifique en latin : l'expression de la *mollesse* d'une part (**FLACCERE** 'languir', **FLACCUS**, **FLACCIDUS**), qui rappelle le groupe en *bl-* (**BLANDUS**) et que l'auteur rattache au sémantisme de la flexibilité¹²¹, ainsi que l'important champ morphosémantique de l'*émission de lumière* (par ex. : **FLORUS** 'blond', **FLAVUS** 'jaune', **FULGENS** 'brillant', **FULMEN** 'éclair'), en particulier en lien avec le *feu* (par ex. : **FLAMMA** 'flamme', **FLAGRANS** 'ardent', **FLAGRANTIA** 'ardeur /désir'), également attesté en anglais (« light / vision » Bergen 2004 : *flimmer*, *flicker*, *flame*, *flare*) et donc sémantiquement proche du champ de la « vision/lumière » en *bl-* identifiée par Argoud. Notons que dans ce domaine sémantique, tant en latin qu'en anglais, *fl-* est également en concurrence avec le groupe *gl-* (Smith 2014 : 23, Leonardi 2015), sur lequel nous aurons l'occasion de revenir. L'ensemble de ces exploitations s'enracine selon l'auteur dans les propriétés articulatoires du phonaesthème :

« From the sound symbolic point of view, the F properly consists in a breath escaping from the lips, while the L adds the meaning of "sliding", from which the overall meaning of "fluid" derives, which can be applied to the flow of any liquid, gas, or flame, as is clearly documented in Latin. » (Leonardi 2015 : 25).

Cette exploration croisée du latin et de l'anglais met en évidence des exploitations sémantiques constantes qui ne peuvent pas (uniquement) être expliquées par une étymologie quelques fois convergente. L'on a pu observer aussi l'existence de multiples ponts sémantiques entre ces trois phonaesthèmes, et une certaine capacité de ces phonaesthèmes à se suppléer les uns aux autres selon la langue concernée : c'est le cas de la préférence de l'anglais pour *bl-* au détriment de *fl-* dans le domaine du déploiement printanier, ou, inversement, de sa tendance à exprimer l'idée de vol (« mouvement rapide dans l'air ») à l'aide de *fl-* plutôt que [v-l] comme en latin :

« Speed of movement through the air in English gives us the idea of "flying" as in *fly*, *flight*, *flit*, and *flap*, while in Latin, it pertains to the action of "whipping". For "flight", Latin prefers the variant V+L but does not generate VL- phonestheme, because it is incompatible with its phonology, but is expressed as the root meaning "fly", "turn", or "wrap", as in *volare*, *volucer*, *volatilis*, *vultur*, *volvare*, *volubilis*, *volumen*, etc. » (Leonardi 2015 : 28).

L'exemple de la racine <v-l>, qui souligne l'importance des solutions analytiques dans les langues romanes, pointe vers le trait commun sous-jacent à tous ces submorphèmes : l'association d'une **liquide** à un phonème **labial**, qu'il soit occlusif ([p, b]), fricatif ([f]) et même semi-consonantique (<v> réalisé [w]). Sans remettre en question la pertinence de la distinction entre les trois phonaesthèmes *bl-*, *pl-* et *fl-*, qui

¹²¹ Le terme *malléable*, que nous avons commenté *supra*, indique à la fois l'idée de souplesse mais aussi la capacité d'un métal d'être plié et déformé sous l'impact du marteau. La combinaison [m-l] concentre ainsi, à son tour, les sens de souplesse et d'impact.

peuvent se partager localement certaines nuances aspectuelles, nous pensons que la proximité entre ces trois clusters dénonce l'existence d'une macro-structure signifiante qui, définie en termes de traits articulatoires, autorise, selon les principes de la saillance submorphologique définie par M. Grégoire, de multiples capacités formelles par variation axiale et sémiosyntaxique. Nous postulons que son invariant notionnel, nécessairement très abstrait, pourra être défini à partir de la motivation iconique des traits phono-articulatoires mobilisés.

2 Invariant notionnel de la saillance {labiale x liquide}

Pour venir à bout de l'apparente diversité des manifestations sémantiques observés dans les « mots en *bl-* » et identifier l'invariant notionnel qui sous-tend les deux regroupements principaux (FLOT/COURANT et LUMINOSITE/VISION) qu'elle a identifiés, Argoud s'appuie sur les travaux cognitivistes de Lakoff, Johnson, Langacker et Talmy, et fait appel en particulier au concept de 'schèmes mentaux' élaboré par Johnson (1987), lesquels sont des

« représentations conceptuelles qui émergent à partir de l'expérience sensori-motrice [...]. En psychologie cognitive, ils s'envisagent à la fois comme émergents de l'interaction du corps, du cerveau et du monde [...], et comme organisateurs de l'expérience. » (Argoud 2010 : §17).

Le schème mental concerné par la classe des mots en *bl-* serait le schème <CONTAINER>, dans la mesure où les procès décrits par ces vocables

« peuvent s'envisager comme des écoulements de substances visibles (salive, air : *blow* ; ou larmes : *blear*), ou invisibles (activité langagière : *blab*, *bleat*, *blare* ; ou 'rayon visuel' : *blaze*). » (Argoud 2010 : §19).

Plus précisément,

« les divers sens renvoient à la même **conceptualisation d'un 'mouvement sortant'** du corps, dont la représentation mentale émergerait du schème <CONTAINER>, reposant sur les trois éléments interdépendants que sont l'intérieur, l'extérieur, et la frontière. Les mouvements transmis entre l'intérieur et l'extérieur s'effectuent par des lieux de passage, où la frontière de la peau est interrompue. » (Argoud 2010 : §20).

Le corps, vécu par le sujet comme un 'conteneur' par défaut clos et étanche, retient en temps normal toute sorte de flux et de liquides qui peuvent s'échapper lorsque « la frontière de la peau est interrompue », comme à l'endroit de ses orifices naturels (yeux, bouche, oreilles etc.) ou artificiels, comme les lacérations et les **blesures** ou **plaies**. Cet écoulement de flux corporels peut être évoqué littéralement (*larmes*, *salive* etc.) ou plus ou moins abstraitement (*paroles* et même *regards envisagés comme émanations*), et peut aller jusqu'à la représentation de phénomènes météorologiques (*pluie*, *vent*, *éclair* etc.) que l'auteur interprète comme des cas de « projection conceptuelle métaphorique » :

« Nous pouvons envisager ces cas [*blast, bluster, blizzard* etc.] comme l'actualisation du processus de projection conceptuelle métaphorique d'un domaine source, le corps humain, vers un domaine cible, les phénomènes météorologiques, et plus généralement, les éléments du milieu naturel. Le mécanisme de métaphore conceptuelle permet à l'esprit d'utiliser les inférences faites ici dans le domaine du corps, concernant principalement les fonctions attachées à certaines parties du corps (bouche, yeux, nez) pour les réinvestir dans le domaine du temps (*weather*) : certains coups de vent ou éclairs seront ainsi conceptualisés et exprimés par les mêmes lexèmes que ceux désignant les émissions et sécrétions issues du corps. » (Argoud 2008 : 56).

Partant de cet invariant notionnel « écoulement de liquides corporels », Argoud postule pour le sang (*blood*) un rôle-clé dans ce réseau :

« Pour les Indo-Européens, l'homologie associant macrocosme et microcosme fait en général correspondre au sang les éléments liquides de la nature, le plus souvent le système fluvial, mais aussi la mer, la rosée, ou encore la pluie. Cependant, l'association avec l'eau de la nature n'est pas l'apanage du seul sang de l'organisme : l'ensemble des fluides corporels peuvent correspondre à cet élément, comme autant de flux susceptibles de s'écouler du corps. D'ailleurs, ces conceptualisations qui englobent les liquides de l'organisme évolueront pour constituer ultérieurement le système des quatre humeurs. » (Argoud 2008 : 55).

L'intérêt de cette approche pour nous est la volonté de mettre la proprioception corporelle du sujet au premier plan, et d'en faire le point de départ des processus cognitifs de conceptualisation dont les formes en *bl-* peuvent rendre compte. Il nous semble toutefois qu'un pas supplémentaire doit être franchi afin de dépasser notamment la dimension métaphorique du raisonnement : pour notre part, nous postulons en effet que l'expérience sensorielle en cause ici n'est pas tant la sensation vécue de la larme coulant sur la joue qui permettrait ensuite d'envisager la pluie comme des 'pleurs métaphoriques', que celle de l'articulation conjointe de la structure {labiale x liquide} dont les propriétés articulatoires sont en mesure de faire émerger la représentation d'un écoulement hors d'un corps fermé, et de saisir par conséquent tant la larme que la pluie sous cet angle de vue précis, qui devient alors saillant au détriment de n'importe quelle autre caractéristique qu'elles auraient éventuellement en partage.

2.1 Les traits labial et liquide, deux normalisations linguistiques de l'expérience de la succion

En dépit du grand nombre d'études consacrées aux phonaesthèmes, peu d'entre eux se sont intéressés au rôle iconique que chaque composante du marqueur submorphémique pourrait jouer dans la construction de l'invariant notionnel qui leur est attaché. Les tentatives d'explication existantes s'orientent souvent vers une lecture onomatopéique des processus articulatoires impliqués :

« The explosive nature of the letter *b* is intensified when it is combined with *l* before the breath is released. Consequently words beginning with *bl* are found generally to indicate a 'bursting-out' or the resultant swelling or expansion. » (Reid 1967 : 10, cité par Abramova 2013 : np).

D'autres chercheurs, tels que Abramova *et al.*, qui citent ce raisonnement de Reid et n'hésitent pas à le targuer d'« explication populaire » (2013 : np), se décantent plutôt pour une explication purement statistique selon laquelle la signification d'un groupe de mots historiquement reliés finirait avec le temps par imprégner le cluster que ce groupe partage en position initiale, ce qui produirait ensuite un effet « boule de neige » (« snowballing-effect ») dans le lexique informé du même marqueur mais sans lien étymologique, et impulserait des changements sémantiques nécessaires pour fédérer l'ensemble sous l'invariant notionnel que le cluster a hérité du groupe de départ. Le symbolisme phonétique, s'il peut avoir existé au départ, « s'estompe [au fil des occurrences], mais la vigueur attractive de la « constellation » persisterait [...] » (Argoud 2010 : §4).

Pour notre part, nous envisageons cet invariant « écoulement de liquides corporels » comme hypothèse de départ, et postulons son enracinement dans l'expérience sensori-motrice et multimodale que suppose l'articulation des phones ici sollicités.

L'importance du concept de *liquidité* dans l'invariant notionnel « écoulement de flux corporels » dégagé par Argoud oriente en premier lieu notre regard vers la latérale /l/ que la tradition phonétique nous présente précisément comme une « liquide ». Cette appellation, parfois dénoncée comme inexacte et non-justifiée¹²², ne repose pas moins sur une tradition poétique et littéraire vieille de plusieurs siècles qui réitère de façon intuitive l'association entre la latérale et la notion d'un liquide qui coule, en particulier d'un liquide douxâtre et agréable, comme le lait ou le miel :

« Le /l/ est « la semi-voyelle la plus suave (glykytaton) » selon Denys D'Halicarnasse (*De Compositione*, p. 140), historien et esthète grec, contemporain d'Auguste. Une vieille tradition rhétorique et poétique semble associer le /l/ à la douceur, au goût sucré, à un liquide qui coule. Selon Socrate, le « législateur » a mis le /l/ dans le mot « glykys » pour imiter le mouvement de la langue qui sent un liquide gluant, douxâtre, poisseux (Platon, *Cratyle*, 427 b). Stanford, dans son livre sur l'harmonie imitative dans la poétique et la poésie grecque et romaine (*Sound of Greek*, 1967), cite de nombreux exemples pour illustrer le rapport que la poésie établit entre le son /l/ et les liquides douxâtres, le lait ou le miel :

Contiguunt mellis dulci flavoque liquore (Lucretius, 4, 23)

Mellis lactisque liquores (Lucretius, 2, 398)

« Suave et tendre elle naît de la langue et du palais (*lingua, palatoque dulcescit*) », écrit le grammairien Martianus Capella, (Keil, *Grammatici*, III, p.261). Un esthète de nos jours suggère que le /l/ confère aux vers de Virgile « le doux écoulement du miel » ainsi que « l'enchantement de l'amour tendre » (Vermes, *Imitation sonore*, 1948, p. 32) » (Fónagy 1983 : 75).

¹²² « On les appelle aussi liquides, terme hérité des grammairiens de l'antiquité et qui fait allusion au fait que, pour leur articulation, l'air s'échappe plus ou moins librement, « à la manière d'un liquide » ; c'est aussi une appellation de nature auditive. De toute façon, elle laisse à désirer en ce sens précis que les liquides ne sont en rien « liquides » (et ne laissent pas davantage passer de salive qu'une autre consonne ... pas plus que les mouillées, d'ailleurs), mais on la conserve par tradition et parce qu'elle est souvent utile, tant en pédagogie que dans la phonologie de nombreuses langues : le tout est de savoir exactement de quoi on parle et ne pas se laisser entraîner par le mot. (Ainsi peut-on douter que les liquides puissent suggérer cette valeur en poésie. » (Munot & Nève 2002 : 110).

Selon Fónagy, l'explication de cette association – que le psychophonéticien a pu confirmer par des expériences empiriques (Fónagy 1983 : 75) – est à chercher au niveau du geste articulatoire que /l/ implique, qui le lie intimement à la succion, et donc en premier lieu au lait maternel :

« La « plus douce des semi-voyelles », la liquide l, est également préfigurée dans l'acte de succion. Cette fois il s'agit du **mouvement de la langue qui glisse vers les alvéoles supérieures en touchant « doucement » le palais dur**. Au cours de la succion, ce mouvement est périodique ; intégré à la langue, il se réduit à un seul mouvement, un glissement vers l'avant (et vers l'arrière, selon l'entourage vocalique et consonantique). A cette restriction près, le l ne se distingue guère du mouvement lingual de la succion. Le lait, archétype de tout liquide qui servira de nourriture, figure probablement comme lien secret qui associe le son l au terme de « liquide », à la couleur blanche et à la sensation d'un liquide qui coule doucement en poésie [...]. » (Fónagy 1983 : 78).

Cette analyse montre à quel point la liquide /l/ à elle seule est en mesure de reproduire linguistiquement la notion d'« écoulement d'un liquide » que nous cherchons ici à expliquer.

L'auteur note toutefois que le /l/ n'est pas la seule consonne associée à cette impression de « goût sucré » qui coule dans la bouche. Il mentionne plusieurs autres phonèmes (/λ/, /y/, /r'/), significativement situés dans l'ordre des sons « mouillés » – appellation tout aussi intuitive et décrite par certains linguistes¹²³ –, qui selon l'auteur suivent « 'l'orientation émotionnelle' de l'agréable » (Fónagy). Or, on sait que la « mouillure » n'est autre que le phénomène de palatalisation, que le psycho-phonéticien associe prototypiquement au langage enfantin :

« [L]a palatalisation est souvent l'expression d'une attitude douce ou douceuse dans différentes langues. Nous savons que la palatalisation des consonnes est un phénomène caractéristique de la première période du langage enfantin et s'explique, au moins en partie, par la prévalence de la pulsion orale. [...] L'adulte qui palatalise évoque cette période précoce du développement du langage. » (Fónagy, 1983 : 79).

C'est par ailleurs le mouvement de la langue « qui glisse vers les alvéoles supérieures en touchant « doucement » le palais dur » (*supra*) que l'auteur avait tenu pour pertinent dans son analyse du /l/, en dépit des classifications phonologiques habituelles qui reclassent ce phonème dans l'ordre des dentales et non des palatales. On observe ici que l'approche psychophonétique, telle que pratiquée par Fónagy, demande de s'affranchir en partie des critères distinctifs traditionnels, car il nous semble que ce qui est en cause ici, c'est le trait « palatal » au sens non pas strictement linguistique mais anatomique ou, plus précisément, proprioceptif : c'est le contact entre la langue et le palais, combiné à un écoulement plus ou moins libre du flux d'air expiratoire, qui permet de renvoyer au souvenir préconscient de la succion. On voit alors tout de suite les conséquences d'un tel élargissement du critère « liquide » à celui de « palatalité » pour la possible variation axiale de notre saillance : outre le /l/, d'autres phonèmes palataux (au sens classique) pourraient être concernés : en premier lieu la latérale palatale /λ/, mais aussi, nous le

¹²³ Vid. note précédente.

verrons, la fricative palatale /j/, d'ailleurs intimement liée à la latérale palatale par le phénomène du *yeísmo*, et l'affriquée palatale /tʃ/.

Le trait labial, quant à lui, n'est pas en reste dans cette évocation de la succion. Fónagy observe en effet que la bilabiale /m/ correspond à

« la normalisation linguistique du mouvement de succion des lèvres, accompagnée de la relaxation du voile du palais ; ce qui permet à l'enfant de respirer sans lâcher la mamelle et ce qui prête le timbre nasal au son /m/. » (Fónagy 1983 : 76).

Les phonèmes /m/ et le groupe « palatal » seraient ainsi deux formalisations linguistiques complémentaires de l'expérience de la succion et plus précisément du mouvement des deux organes qui s'y trouvent impliqués : la fermeture des lèvres (/m/) et le glissement de la langue contre le palais. Or, là encore, la bilabiale nasale /m/ pourrait bien ne pas être la seule labiale concernée par cette capacité à mimétiser et à réactualiser l'expérience de la succion.

Dans son étude sur l'origine des mots désignant dans le langage infantin la mère et le père ('mama', 'papa'), très similaires dans de nombreuses langues non génétiquement apparentées, la psychanalyste S. Spielrein émet dès 1922 l'hypothèse que ces deux mots, liés par la labialité, pourraient trouver tous deux leur origine dans l'expérience de la tétée :

« The word 'Mama' (in baby pronunciation 'mö-mö-mö') reproduces the act of suckling. The word Papa (= 'pö-pö') stems from the phase when the satisfied infant is playing with the breast.¹²⁴ **Both words owe their origins to suckling.** » (Spielrein 2015 [1922] : 246).

Fónagy, qui mentionne les conclusions de Spielrein, observe pour sa part que de façon plus générale, la « labialisation, protusion, arrondissement des lèvres » (Fónagy 1983 : 79) sont un autre trait caractéristique du langage infantin, que l'adulte a tendance à imiter, de façon consciente ou inconsciente, dès qu'il s'agit de se mettre à la place de l'enfant, puisque ces caractéristiques articulatoires

¹²⁴ L'auteur montre que, en dépit de cette labialité qui relie les deux termes globalement à l'expérience de la succion et qui rend aux premiers stades du développement de l'enfant les deux mots sémantiquement indistincts, le micro-système 'mama-papa' n'est pas insensible à certaines nuances aspectuelles de nature émotive. Elle montre en effet que 'mama' est réservé à l'expression de la faim/le mécontentement, tandis que 'papa' est associé à la phase de satiété après la tétée :

« The bottom of it seems to me this : the different sounds in question do not stem from the same mouth position ; they arise in different phases of suckling. The word 'mö-mö' reproduces suckling in the truest sense. 'Pö-pö', 'bö-bö' etc. correspond more with the time when the satisfied infant is playing with the breast, now letting go of it, now latching on to it again. If the baby is not too hungry and thus in a good mood, it enjoys repeating the movements that produce 'pö-pö', 'bö-bö' and similar sounds. But when the feeling of hunger becomes more impetuous the sucking movements become more energetic and the mouth takes on the specific shape for suckling, for grasping the nipple firmly. This shape produces the 'mö' sound. » (Spielrein 2015 [1922] : 246).

L'on voit ici que, au niveau cognémique, et à l'intérieur d'un macro-invariant {succion}, le système binaire 'mama-papa' exploite la distinction entre, sans doute, les traits nasal et oral, ou le critère de la sonorité.

évoquent chez l'adulte cette période précoce du développement marquée par le rapport à la mère/mamelle par l'intermédiaire de l'expérience de la succion.

À partir de ces éléments, l'on peut émettre l'hypothèse que tant les labiales /p/, /b/ et /m/ que les diverses « palatales » mentionnées peuvent être associées à l'invariant « succion » proposé par Fónagy et composeraient les capacités formelles de la saillance submorphologique correspondante, que nous formalisons comme {labiale x palatale (sens élargi)}. Si chacun de ces phonèmes pris séparément semble en mesure d'évoquer cette notion, leur association dans le cadre d'un marqueur submorphémique constitue alors par cette redondance une sorte de mise en puissance du motif de la succion susceptible de faire émerger dans l'esprit du sujet le souvenir préconscient du flux primordial associé à l'expérience de la succion : dans notre analyse, c'est le lait maternel (cf. : ang. *milk*/ all. *Milch*), et non le sang, qui s'érige alors en « flux corporel qui coule » par excellence.

Les considérations de Fónagy sur la « labialisation » et la « palatalisation » comme traits renvoyant à la tendre enfance et à l'expérience de la lactation nous ont permis à la fois d'élargir les capacités formelles de notre saillance et de recentrer l'invariant notionnel dégagé par Argoud (« émanation de flux corporels ») autour du lait maternel comme vecteur primordial de cette expérience d'un liquide qui coule. Si les deux composantes – la labiale et la palatale – semblent y contribuer conjointement et de façon complémentaire, nous souhaitons à présent nous intéresser plus spécifiquement au rôle de chacun de ces éléments, et nous arrêter en premier lieu sur la labiale.

2.2 La labialité, trait associé à l'expression du MOI ?

La labiale, et en particulier la bilabiale nasale /m/, mérite une attention particulière puisqu'elle intervient à plusieurs endroits du système linguistique de l'espagnol en tant que marqueur grammatical : en premier lieu dans le système de la personne (*me, mí, mi, mío*), où, comme l'a montré D. Bottineau pour l'anglais (Bottineau 2006), elle semble intervenir comme la manifestation de la présence de « l'énonciateur vu en tant que moi percevant et (ré)agissant à une situation » (Bottineau 2006 : 111). En espagnol, comme l'a noté Fortineau-Brémond (Fortineau 2012b : 77), l'on retrouve le même marqueur M également dans l'expression de la quantification (*muy, mucho*¹²⁵) et du comparatif (*más, menos, mayor, menor*), ainsi que

¹²⁵ Aux exemples cités par Fortineau-Brémond nous ajoutons *bastante* et *poco*, car, selon notre propre hypothèse, c'est le trait (bi-)labial qui est en cause ici. Dans une autre étude, l'auteur rapproche d'ailleurs *mejor* et *peor*, qui partagent ce trait bilabial mais se différencient sur le plan du voisement, trait signifiant à l'échelle de cette opposition binaire (Fortineau-Brémond 2018a : 148 et suiv.).

« à l'initiale du suffixe *-mo*, dans un certain nombre de signes à valeur superlative (*sumo, extremo, supremo, ínfimo, máximo, óptimo, pésimo, próximo, último*) ou encore dans le suffixe du superlatif absolu *-ísimo*. »¹²⁶. (Fortineau-Brémond 2012b : 77).

Toutes ces formes ont en commun de dire une « quantification subjective » (Fortineau-Brémond 2012b : 77). Ainsi,

« Compte tenu de la diffusion de *m* dans le paradigme des formes nominales de première personne (*me, mí, mi*) dans le domaine roman, mais aussi dans le domaine verbal en première personne du pluriel (*-mos*), et au singulier dans d'autres langues ou antérieurement en diachronie (latin *amabam*), il est raisonnable de considérer ce formant comme la prise de position explicite et singulière du locuteur qui parle de lui-même ou manifeste sa présence ou son activité. » (Bottineau 2010b : 30).

Si l'on suit ici l'analyse de D. Bottineau, le marqueur *M* constitue la *trace* du locuteur qui « manifeste sa présence » dans l'énoncé. La fonction de renvoi à la personne du locuteur est en partie liée à la nasalité de /m/ par le biais de la notion d'intériorité que le trait nasal peut prendre en charge (Poirier 2018a), mais nous pensons que le trait labial joue un rôle-clé dans la manifestation de cette présence vis-à-vis de l'extérieur, vis-à-vis de l'interlocuteur.

Revenons d'abord sur le fait que le vecteur grammatical privilégié du MOI (le marqueur *M*) est le même que celui qui, selon Fónagy, normalise de façon prototypique le geste labial de la succion, et intervient de ce fait, comme l'a signalé Spielrein, dans la nomination de la mère. Que l'expression du MOI se retrouve ainsi linguistiquement liée à celle de la mère par le biais de la lactation n'a rien de surprenant du point de vue du développement psychique de l'enfant, qui, aux premiers stades de son existence de nourrisson, expérimente une unité fusionnelle avec la mère dont il ne se distingue guère¹²⁷. L'émergence du MOI correspond ainsi à la dissolution de cette unité duelle première Mère/Moi, et plus globalement du MOI avec le monde, processus dans lequel le contact physique de la mère avec l'enfant (caresses, manipulations diverses du corps de l'enfant pendant les soins) lui permet de prendre conscience des limites matérielles de son corps et d'en saisir l'étendue.

« Like no other, the act of suckling is fundamental to the most important experiences of the child's life : here it gets to know the bliss of having its hunger stilled, but it learns too that this bliss has an end and has to be won all over again. The infant experiences for the first time the fact that there is a world outside itself ; its contact with the mother's body plays a part in this by offering some resistance to the movements of the infant's mouth. » (Spielrein 2015 [1922] : 246-247).

Mais si c'est grâce à la mère et l'expérience fondatrice de la succion que l'enfant prend progressivement conscience de son individualité, c'est aussi et surtout *face* à elle, *face* à la figure maternelle comme première expérience de l'altérité, que le MOI se singularise, tout en gardant une trace visible de son

¹²⁶ Fortineau-Brémond renvoie à Alvar & Pottier (1993), qui avaient déjà fait le rapprochement.

¹²⁷ L'apprentissage de cette *distinction/séparation* fait l'objet d'un traumatisme douloureux, appréhendé par le « fort/da » (*jeu de la bobine*) décrit par S. Freud. Voir chapitre 5.

origine fusionnelle avec elle, dont il semble irrémédiablement marqué. Par le biais de la bilabiale M, le MOI affiche sa nature de double spéculaire de la Mère. C'est par rapport à elle que le MOI se constitue en unité propre, c'est face à elle qu'il se distingue, qu'il trace une frontière. Nous pensons que cette frontière tracée *sous le regard* de la Mère, elle-même émergeant comme une entité close vis-à-vis du MOI par cette même séparation, est formalisée linguistiquement par le trait labial.

La zone labiale est la zone la plus extérieure de l'appareil phonatoire, et en constitue le « seuil de fermeture indépassable » (Macchi, cité dans Poirier 2017 : 147), la frontière physique entre le corps et ce qui n'est pas lui. L'articulation d'une labiale et spécialement d'une bilabiale, suppose un mouvement convergeant des lèvres qui ferme la cavité buccale, donc le corps, et pose celui-ci comme une unité momentanément close qui se détache de son environnement par une sorte de geste labial auto-désignant. Par ce geste de fermeture, le locuteur est ainsi en mesure de tracer une clôture entre soi-même et l'extérieur, entre le MOI et le HORS-MOI, mais ce geste d'auto-distinction est autant destiné au MOI qui se singularise, qu'orienté vers l'extérieur, face à l'altérité dont la mère devient la première représentante. Or, les bilabiales sont les seuls phonèmes occlusifs – capables de marquer une fermeture donc¹²⁸ – dont la propriété articulatoire pertinente (l'occlusion) soit visible depuis l'extérieur, ou plus exactement *pour* l'extérieur : du moins dans le paradigme de l'expression du MOI, la bilabiale est un geste pratiqué à l'intention de l'interlocuteur. Il s'agit ainsi d'une manifestation visible de la subjectivité, d'une affirmation visuelle de la présence du MOI qui se donne à voir, s'affiche, se projette, dans l'espace du HORS-MOI et qui s'offre à la perception de l'interlocuteur dont, par le même geste, il se distingue.

2.3 L'opposition *labiale/vélaire* : deux façons de marquer la présence du locuteur

C'est là toute la différence des bilabiales avec les autres phonèmes occlusifs du système qui, tout en traçant eux aussi des frontières, opèrent dans des zones articulatoires plus ou moins intérieures et donc invisibles depuis l'extérieur. Ainsi par exemple, l'occlusive vélaire K, dont le caractère « intérieur » du geste articulatoire qu'elle implique peut également être rapprochée de l'expression de « l'espace du locuteur » (Bénézech 1975), est complètement indétectable depuis la perspective de l'interlocuteur. La frontière qu'elle trace, elle aussi issue d'un geste de fermeture et occasionnée par le dos de la langue contre le voile du palais, s'offre donc à la perception du seul locuteur ; la vélaire est ainsi dépourvue de la dimension fortement *iconique* de clôture que comporte la bilabiale, en ce sens que la vélaire en offre la *sensation proprioceptive*, mais pas *l'image*.

¹²⁸ Nous verrons dans les diverses exploitations sémantiques que la labiodentale /f/ est certes en mesure de jouer ce rôle, mais elle semble moins sollicitée que les bilabiales, sans doute en raison de son caractère moins iconique par rapport à cette fermeture/frontière associée à la labialité.

À partir de cette opposition, on verra dans l'occlusive vélaire et l'occlusive bilabiale deux bornes, deux seuils du corps en distribution complémentaire : l'une, la bilabiale, orientée vers le HORS MOI, voire le TOI, trace une frontière extérieure ostentatoire du MOI offerte à la perception de l'interlocuteur ; l'autre, la vélaire, se situe à l'autre bout de la cavité buccale et en constitue la frontière interne, destinée au locuteur qui grâce à elle peut repérer et borner une zone d'intimité et de proximité par rapport à son égocentre, comme dans le système des déictiques indéclinables, où la vélaire a été à plusieurs reprises associée à l'espace du MOI (Bénézech 1975, Grégoire 2018b).

La complémentarité de ces deux marqueurs {occ. bilabiale} et {occ. vélaire}¹²⁹, que nous venons de constater pour l'expression de la sphère du MOI, se manifeste également dans le cadre des constellations submorphémiques dans lesquelles ces marqueurs interviennent, notamment lorsqu'ils se voient combinés à une liquide (BL/KL), orientant le flux tantôt vers l'extérieur, tantôt vers l'intérieur (cf. : *infra*).

2.4 La « pseudo-palatale »

Revenons maintenant à la deuxième composante de notre saillance. Les phonèmes dits « liquides », par lesquels nous avons commencé notre exploration, subsument en espagnol les latérales (alvéolaire et palatale), mais aussi les vibrantes (simple et multiple), que nous n'avons pas encore évoquées. L'inclusion des vibrantes pose une série de questions et mérite d'être argumentée, d'autant plus que, dans l'aperçu initial des phonaesthèmes que nous avons pris pour point de départ de la réflexion, les clusters en <r> (*br-*, *pr-*, *fr-*) n'ont pas du tout été considérés et élargissent considérablement le spectre des formes concernés.

La perspective psychophonétique livre sur la vibrante /r/ un regard assez spécifique et montre comment /r/ et /l/ s'opposent sur de multiples points. Fónagy montre ainsi qu'en comparaison avec /l/, /r/ est généralement ressenti comme « dur » et même, selon Hollós « érectile », lié à la pulsion génitale masculine (l'apex de la langue pointe vers le haut), tandis que /l/ est plutôt associé à la féminité (Fónagy 1983 : 97). Toutefois, cette dimension « érectile » montre que le /r/, au même titre que le /l/, peut être impliqué dans la satisfaction de la pulsion orale (plaisir oral) qui était au cœur de l'expérience de la succion liée à /l/, et c'est bien ce que semble noter Mallarmé lorsqu'il voit dans /r/ « la prise de l'objet désiré par le l », « le but atteint même au prix d'un rapt, la plénitude » (*Oeuvres complètes*, cité par Fónagy 1983 : 96). Le poète évoque ici une complémentarité aspectuelle (désir/assouvissement) liée au plaisir et à la plénitude emportés conjointement par /l/ et /r/, complémentarité qui n'est pas sans rappeler la nuance entre /m/ et /p/ que Spielrein avait observée sur le plan des labiales. Les deux phonèmes jouissent

¹²⁹ Cette opposition est exploitée en français dans l'expression de la négation, puisque les particules négatives connaissent dans cette langue une distribution complémentaire entre les formes à vélaire (*guère*, *goutte*, *que*), marquant une négation partielle, et les formes à bilabiale (*pas*, *point*, *mie*).

d'ailleurs d'une certaine interchangeabilité, constatée au niveau systémique pour certaines langues (phénomènes de lambdacisme et rhotacisme) ou sur le plan individuel dans l'acquisition de la parole, où /r/ est souvent issu de /l/.

Sur le plan articulatoire, leur rapprochement est justifié par leur caractère hybride, à mi-chemin entre les voyelles et les consonnes, qui les distingue nettement des autres phonèmes :

« Las consonantes líquidas son las más parecidas a las vocales, por su articulación y su estructura acústica. Se articulan con una configuración abierta del tracto, como en el caso de las vocales, y, **aunque existe algún obstáculo a la salida del aire, tal obstáculo no impide que salga libremente el aire por espacios del conducto buco-faríngeo que deja libres.** » (D'Introno *et al.* 1995 : 113).

Le caractère hybride de la liquide ne réside pourtant pas uniquement dans sa place intermédiaire dans le système phonologique entre les consonnes et les voyelles. En effet, elle présente également une double caractéristique articulatoire, « combinant une occlusion et une ouverture du chenal buccal, de manière simultanée comme les latérales, ou de manière successive comme les vibrantes » (Cnrtl, s.v.).

Dans le cas des latérales, l'occlusion produite par la langue reste partielle et localisée au centre du palais, ce qui permet à l'air de s'écouler simultanément de part et d'autre de la langue :

« Por su condición de líquida las laterales se suelen articular con una cierta oclusión en el centro de la boca, saliendo el aire por ambos lados, aunque en ocasiones la interrupción se manifiesta a un lado de la boca y entonces el aire se escurre por el lado contrario, por lo cual se le define como una variante lateral continua, a diferencia de la vibrante que se le considera una líquida oclusiva. » (Darías Concepción sd : np).

En revanche, dans le cadre des vibrantes, l'occlusion est complète, bien que très fugace :

« los bordes laterales de la lengua, apoyándose contra la cara interior y las encías de los molares superiores, cierran la salida del aire por ambos lados del paladar; ... **este contacto, aunque débil y momentáneo, forma en pronunciación relativamente esmerada, una oclusión completa,** después de la cual la lengua pasa a formar la articulación siguiente, o bien vuelve a su posición de reposo. » (Navarro Tomás 1972 : 112, cité par Darías Concepción sd : np, nous soulignons).

L'on voit alors que la latérale et la liquide modulent chacune à sa façon l'association entre la présence d'un obstacle, d'une fermeture, et la possibilité presque paradoxale de l'écoulement « libre » du flux d'air (occlusion partielle avec écoulement continu vs. occlusion complète mais fugace avec écoulement répété).

La même combinaison entre occlusion et écoulement se produit dans le cas de l'affriquée palatale /tʃ/, qui comporte en effet deux caractéristiques articulatoires dans un enchaînement théoriquement successif, même si les deux traits sont prononcés d'une seule émission de voix : une occlusion, puis une fricative palatale qui libère par une ouverture relative la pression accumulée par l'occlusion :

« Consonne semi-occlusive résultant de la combinaison d'une occlusive (a) avec une constrictive (b) de même point d'articulation dans l'ordre (a) suivi de (b) (ts, dz, tʃ, dʒ, ...) » (Cnrtl, s.v. affriquée).

Mise en regard avec cette définition des consonnes liquides, l'affriquée /tʃ/ nous paraît bien moins isolée dans le système phonologique de l'espagnol que sa condition d'unique affriquée ne le laissait supposer.

Notre hypothèse est donc que lorsque ces phonèmes se combinent à une occlusive dans le cadre d'un patron submorphémique, leur caractère hybride est en mesure de mettre en puissance le caractère occlusif, dans la mesure où elle le reproduit, tout en faisant vivre au sujet parlant l'expérience d'un *dépassement* de l'obstacle impliqué par l'occlusive seule, d'une libération de la pression. Ceci est sans doute moins vrai dans le cas du *yod*, qui combine un contact entre la langue et le palais à un écoulement du flux d'air, mais sans l'expérience explicite du geste occlusif de la langue qui vient « toucher » le palais, mais le parcours heuristique du lexique révèle un certain nombre de formes en *yod* qui semblent actualiser notre saillance, sans parler des formes à latérale palatale que de nombreux locuteurs réalisent depuis longtemps avec une fricative palatale.

À la fois blocage et ouverture, les phonèmes que nous avons regroupés sous l'appellation « pseudo-palatales » font vivre au locuteur le dépassement de la résistance qu'implique l'occlusive seule et convertissent la frontière inhérente à l'occlusive en une barrière ambivalente, fermée mais perméable, franchissable ou franchie par le flux d'expiration que le phonème hybride contribue à impulser : celui-ci instruit en effet une mise en mouvement, notamment dans le cas de /r/ : une impulsion due à un mouvement rapide et vertical de la langue qui s'élève une ou plusieurs fois de suite contre le palais, tel de petits coups rapides, ce qui débouche sur un déplacement accéléré de l'air dans la cavité orale. La capacité de la saillance à évoquer le jaillissement de divers flux et liquides, en premier lieu du lait maternel, trouve dans l'association de ces phonèmes sa motivation incarnée.

3 Exploitations discursives en espagnol

Le jaillissement du lait maternel comme expérience fondamentale liée à la succion dote la saillance {labiale x 'palatale'} d'une orientation notionnelle fondamentalement *expansive*. Ce caractère expansif se décline dans divers sous-ensembles, ayant trait à l'écoulement de divers flux et liquides déjà évoqué, à la notion de gonflement sous l'effet d'un flux en expansion dans un espace fermé, mais aussi à la notion de plénitude, abondance, foisonnement et pluralité.

3.1 Écoulement de divers flux

Un premier ensemble d'exploitations discursives gravite autour d'une interprétation relativement littérale du mouvement de divers liquides, flux, et assimilés, comme l'émission de rayons lumineux. L'on retrouve ici, sous les diverses capacités formelles que nous postulons, les catégories sémantiques retenues par L. Argoud pour les « mots en *bl-* » de la langue anglaise, et que nous reprenons ici à notre compte.

3.1.1 *flot/courant*

Dans la catégorie *flot/courant*, nous retrouvons d'abord la représentation d'un liquide en mouvement, versé à partir d'un récipient (*verter, derramar, volcar, libar* ('*hacer la libación*'), qui surgit à partir d'une source (*brotar, borbotar*) ou qui s'agite par l'effet de la chaleur (*bullir, hervir*). Le liquide peut être déversé sur un objet pour le nettoyer (*lavar, limpiar, purificar, purgar*) et obtenir un effet de blanchissement et de brillance (*blanquear, bruñir, pulir*) qui tend un premier pont notionnel vers la catégorie sémantique de VISION/LUMIERE que nous analysons plus loin. Le flux évoqué peut également être de nature gazeuse, renvoyant à l'idée d'un déplacement d'air (*soplo, brisa*) ou de substances susceptibles de flotter dans l'air par leur légèreté (*polvo, moler* 'reduire en poudre', *pólvora, polen, bruma/niebla* 'particules d'eau en suspension'). De façon plus générale, et en accord direct avec l'invariant postulé, le groupe {labiale x palatale} intervient dans la désignation de diverses émanations fluides (gazeuses ou liquides) qui proviennent principalement du corps (*lágrima, saliva, bilis, plasma, esperma, flema/flegma*), ou du domaine de la nature (*brisa, bochorno* 'vent chaud', *lluvia, chubasco, chipichipi* 'petite pluie, bruine', *chirimiri* 'bruine', *soplo* 'viento'). On notera aussi que, curieusement, l'intensité du courant électrique est mesurée en volts (*voltios*), terme certes dérivé du nom propre de son découvreur, mais dont la structure submorphémique semble se prêter particulièrement bien à la nomination d'un phénomène de *courant*.

Un autre ensemble important est constitué par diverses émissions de flux par la bouche, en premier lieu le vaste champ notionnel de la production de paroles (*palabra, hablar, blablablá, bable* (*asturiano*), etc.), voire d'émissions non strictement langagières mais malgré tout sonores et audibles (bruitage animalier : *maullar, bramar, balar* ; productions musicales : *melodía, vals, rumba* etc.). La structure {BL} est enfin sollicitée dans l'évocation de diverses émissions olfactives : *aroma, perfume, oler, efluvio, almizcle, bálsamo, mirra* (« gomorresina aromática, en forma de lágrimas ») et *pachulí*.

L'on objectera que ces différents flux perceptibles par les sens ne sont pas des « émanations du corps », mais des phénomènes qui, en tant que « perceptions », s'apparentent davantage à des « flux rentrants » qui pénètrent le corps depuis l'extérieur. Mais ce serait sans tenir compte du fait que notre compréhension actuelle de ces phénomènes (molécules olfactives microscopiques émises par une source odorante ; ondes sonores émises par une source de vibration) n'est pas nécessairement celle qui préside à la représentation intuitive de ces phénomènes, qui a tendance à prêter aux organes sensoriels la faculté d'émettre à son tour des rayons capables de capter les émanations issues des objets extérieurs. C'est ce qu'observe Argoud au sujet du champ sémantique de la vision, que nous analyserons au paragraphe suivant :

« Dans l'Antiquité, deux grandes théories de la vision s'affrontent : pour les théories dites 'de l'émission', **l'œil émet des rayons visuels ; c'est le jaillissement du feu contenu dans l'œil qui**

permet de voir. Au contraire, pour les théories ‘de l’émanation’, « il y aurait un flux corpusculaire ténu qui va de l’objet à l’œil de l’observateur » (Imbert 2005 : 91-93). Platon fait une synthèse des théories de l’émission et de celles de l’émanation pour élaborer ses propres conceptions de la vision. L’œil devient le lieu de passage du « feu intérieur » qui va à la rencontre des effluves émises par l’objet : de la chose à percevoir part un rayon, ou plus précisément ‘une effluve qualitative’ qui, pour qu’il y ait vision, **doit s’unir au rayon lumineux émanant de l’œil.** « Selon Platon, affections, qualités et sensations sont des mouvements » (Timée : 242, note 267), que les organes des sens acheminent jusqu’à l’âme afin qu’elle acquière la connaissance du monde sensible. Le fondement du mécanisme régissant la sensibilité dans son ensemble, et la perception par les organes des sens, réside selon Platon en la transmission de mouvements qui s’effectuent entre le milieu et l’organisme, puis à l’intérieur de celui-ci. » (Argoud 2008 : 54).

3.1.2 *vision/luminosité*

Face à ces émanations invisibles mais offertes à d’autres sens que nous venons de recenser se trouve en complément l’important champ notionnel de la *vision/luminosité*, à commencer par la désignation de *couleurs*, souvent claires (*pálido, blanco, lívido, blonda, rubio, pardo, albarizo* ‘blanchâtre’, *enjalbogar* ‘blanchir à la chaux’), mais aussi sombres (*lóbrego, melanoma* ‘cancer noir’ cf. : *melancolía* ‘bille noire’, *sombrío*). Cette ambivalence du clair-obscur, également observable en anglais, avait conduit Argoud à conclure que « ces mots proviennent probablement de formes dont le sens signalait plus le caractère lumineux et brillant d’un référent, qu’une couleur particulière » (Argoud 2008 : 44). Cela semble se vérifier pour l’espagnol, d’autant que la structure {labiale x palatale} est largement mise à contribution dans l’évocation de pratiquement toute la palette chromatique : *amarillo, verde, bermejo, púrpura, rubor, melá, blava*. Il faudrait y ajouter toutes les couleurs dérivées à partir de noms de fruits (*malva, melocotón, morado, marrón*, etc.), sur lesquels nous reviendrons. La présence du groupe {labiale x palatale}, s’il est actualisé, semble donc indiquer que le référent doit être saisi sous l’angle de vue de son aspect visuel, son apparence (*parecer*). C’est ainsi que de nombreux métaux, tels que *plata, aluminio, plomo, alumbre, bronce*, et *cobre*, semblent être envisagés à partir de leur couleur claire, et plus généralement par leur aspect brillant.

Au-delà des couleurs, que l’on peut concevoir comme des phénomènes visuels, la saillance {labiale x palatale} intervient dans l’évocation de toute sorte d’effets lumineux et brillants (*brillar, bruñir* et *pulir* déjà évoqués, *iluminar* (et dérivés : *luminoso, lumínico* etc.), *espléndido/esplendor/resplendor, relámpago*) ou de sources lumineuses : *lámpara, vela, lumbre, llama, farol(a), faro*.

Ce relevé non exhaustif des formes espagnoles dans les catégories postulées par Argoud permet de plaider en faveur de notre hypothèse : en espagnol, c’est l’association {labiale x palatale}, et non le phonaesthème frontal *bl-* seul, qui emporte l’invariant que nous avons dégagé (« écoulement de flux ») et permet d’informer diverses émanations et mouvements de flux ou de liquides qui, en règle générale,

émergent d'une source ou d'un contenant plus ou moins explicitement compris dans la représentation du flux en question.

Mais la saillance est aussi capable de saisir ce mouvement du flux qui surgit d'un corps ou d'un contenant aspectuellement au moment où le jaillissement ne s'est pas encore produit mais semble imminent. Il s'en suit l'idée de gonflement retenue dans les diverses descriptions du phonaesthème *bl-* (cf. : *supra*), qui provient en premier lieu iconiquement de l'image d'une membrane qui retient un flux en expansion. Cette hypothèse se nourrit aussi des observations que P. Guiraud formule au sujet de la « structure onomatopéique des racines labialisées » (Guiraud 1986 : 112), dont la cohérence sémantique gravite autour de la notion de « gonflement » et d'« arrondi » à partir de « l'image phonocinétique 'lèvres, joues arrondies' » sous l'effet de l'accumulation de l'air expiratoire contenu et retenu par les lèvres dans la cavité buccale avant son expulsion.

Nous verrons à présent les champs sémantiques qui exploitent en espagnol cette nuance aspectuelle du *gonflement*.

3.2 Écoulement imminent : gonflement, formes rondes, protubérances

La saillance {labiale x palatale} apparaît en effet dans de nombreux termes renvoyant à des *formes arrondies* (*mocho* 'arrondi', *romo* 'arrondi') ou *sphériques*, comme les fruits (*limón*, *berenjena*, *melocotón*, *albaricoque*, *oliva*, *pera*, *mora*, *frambuesa*, *melón*, *bellota*, *lima*, *avellana*, *almendra*, *pomelo*, *chabacano* 'albaricoque', *chumbo* 'figue de barbarie',), des ballons (*balón*, *pelota*, *bola*, *perla*, *bala*, *billar*, *albóndiga*, *planeta*, *orbe*, *bulbo*, *píldora* etc.) ou des récipients contenant des liquides ou potentiellement enflés (*bol*, *burbuja*, *ampolla/ampuloso* *bombilla*, *bolsa*, *alforja*, *puchero*, *pichel*, *buche* 'poche, estomac'). De façon générale, elle emporte la notion de volume (*volumen*, *mole*, *bulto*, *bloque*), sur laquelle elle semble offrir un regard extérieur (appréciation du gonflement, de l'arrondissement, de la masse). Les termes *baluba/maluma*, inventés à l'occasion de ses expériences psychologiques par le linguiste W. Köhler (1929/1947), ont systématiquement été associés à la forme arrondie qui était présentée au choix des participants.

Elle permet également d'instruire tout type de *protubérances* et *excroissances*, à commencer par celles du corps (*brazo*, *pierna*, *chepo* 'pecho', *yema* (de los dedos), *lóbulo*, *pómulo*, *pulgar*, *vulva*, *verruga*, *labio* etc., les noms vulgaires réservés au phallus : *polla*, *pilila*, *picha*, *verga* etc. ; la pilosité : *pelo*, *vello*, *melena*, *barba*, *cabello*, y compris son éventuelle absence (exploitation énantiosémique) : *calvo* (ang. *bold*), *alopecia*, *lampiño*). Il y a ensuite toutes les excroissances du monde végétal (les termes génériques *planta*, *árbol*, *flor*, de nombreux noms d'arbres et de plantes comme *roble*, *olmo*, *álamo*, *chopo*, *albahaca*, *hierba*, *palmera*, *romero*, *melisa*, *bledo*, *verbena*, *lavanda* etc. ainsi que leur propres excroissances respectives : *rama*, *palo*, *broza*, *pétalo*, *sépalo*, *tépalo*, mais aussi leurs activités de

surgissement/jaillissement de la terre au printemps : *brotar, germinar, semilla* (cf. : angl. *blooming, blossom*).

À la croisée de l'idée de gonflement et d'excroissance se trouvent celle d'*élévation* et de *point culminant*. La saillance {labiale x palatale} est ainsi sollicitée dans l'évocation de toute sorte d'élévations naturelles (*lomo/loma, colmo, culminar, cumbre, levantar, elevar, arriba, vulva, pelvis, paladar, relieve, almiar* 'montón de heno', *pirámide, volcán*, et dans de nombreux noms de formations rocheuses comme *los Alpes*¹³⁰, *los Balkanes, los Pirineos, el Himalaya* etc.) mais aussi de leurs creux correspondants (*valle, molde*), ce qui en somme trace le profil d'une étendue ondulée, d'un mouvement de va-et-vient vertical comme les vagues d'un liquide en mouvement ou en expansion. Enfin, notons un important champ lexical lié à la notion d'élévation artificielle (construite par la main de l'homme), comme *muro, valla/vallado, palacio, balaustre/balustre/baranda, almena, alminar* 'minaret', *pared, pilca, malecón*, éventuellement destiné à une fonction de contention et de délimitation d'un volume : *límite, borde, ribera, limbo, umbral*.

Enfin, une exploitation plus grammaticale que lexicale de cette instruction sémantique de point culminant peut être observée dans la formation du *superlatif relatif de l'espagnol* : composé de l'article défini (*el/la/lo-los/las*) et d'un des adverbes comparatifs *más* ou *menos*, la syntaxe inhérente au superlatif engendre systématiquement l'association de la liquide /l/ et d'une bilabiale, et ce même dans le cas des formes dites irrégulières héritées des comparatifs latins : *el mayor, el menor, el mejor, el peor*. Remarquons également que l'adverbe *muy*, dont le sémantisme peut être rapproché de celui d'un superlatif absolu¹³¹, sollicite lui aussi la structure {labiale x palatale} sous la variante formelle avec *yod*. Ainsi, '*el más grande*', '*el mayor*' ou encore '*muy grande*' saisissent tous trois la qualité observée – la grandeur – à un stade *culminant* de son *déploiement*.

La combinaison bilabiale – liquide, de par les propriétés articulatoires de ses composantes, traduit l'expérience de l'écoulement de liquides corporels dont le lait maternel semble constituer la manifestation prototypique. Cet écoulement, qui ne se fait pas sans une certaine pression du fait que le liquide se fraie un chemin hors d'un corps-conteneur fermé – la résistance propre à la clôture labiale est surmontée par la liquide –, s'apparente à un jaillissement, une libération du flux qui se répand librement dans un espace extérieur.

Orienté vers l'extérieur dans un mouvement centrifuge, le flux est apprécié depuis l'extérieur dans la mesure où grâce à la labiale, les instructions cognitives emportées par la saillance {labiale x palatale} incluent la prise en compte de la perspective de l'interlocuteur. À partir de là, la saillance {labiale x palatale} intervient dans l'évocation de tout type d'émanations offertes à la perception sensorielle,

¹³⁰ Notons que le mot *Alpes* procède a priori d'une racine non-européenne, qui donne en allemand *Alm* ('alpages').
Vid. DWDS s.v. *Alm*.

¹³¹ Bedel (2002 : 28).

souvent multi-modale. La sensualité liée à ce point de vue se nourrit aussi de l'évocation, toujours extérieure, de diverses formes et volumes arrondis et pleins, qui saisissent le flux encore contenu dans l'espace fermé mimé par la labiale, gonflé par la poussée irrésistible du flux avant son écoulement imminent. L'idée de *gonflement*, combinée à celle du *jaillissement*, permet de saisir toute sorte d'*élévations* naturelles, artificielles ou figurées, qui dessinent un espace ondulé comme la surface d'un liquide en expansion.

3.3 Le contraste {BL} ~ {KL}

Nous avons vu qu'en association à une labiale, la palatale induit ainsi la représentation d'un flux qui franchit un obstacle ou passe un seuil, non sans vaincre une certaine résistance. Mais en fonction de la nature de ce seuil, l'on obtient des flux d'orientation opposée, en accord avec les instructions emportées par le cognème en question : du fait de l'orientation fondamentalement *extérieure* de la labiale, la saillance {labiale x palatale} dirige le flux vers l'extérieur, alors que, inversement, vous verrons qu'une autre saillance, la structure {KL/vélaire x liquide¹³²} oriente le flux vers l'intérieur. Ainsi, à l'émission des divers flux réels ou métaphoriques emportés par la saillance {labiale x palatale} et exposés *supra* (*larmes* etc.), parmi lesquels se trouve l'important champ sémantique de la parole, s'oppose l'idée d'*ingestion de substances* et en particulier de liquides avec l'association {vélaire x liquide}, comme dans *deglutir*, *gula*, *goloso*, *glotón*, fr. : *gourmand*, l'onomatopée *gloups*, all. *Gluck-gluck* imitant la déglutition, ainsi que, métaphoriquement, des termes comme *cloaca* ou *alcantarilla* qui, souvent associés à l'image d'une bouche (*boca de alcantarilla*, « bouche d'égouts »), « avalent » les flux et les font disparaître sous terre, comme dans ce passage d'un poème de R. Alberti :

(24) Quiero mojar la mano en tan espeso frío
y parar lo que pasa
por entre ciegas **bocas** de piedra, dividiendo
subterráneas corrientes de muertos y cloacas.
(Rafael Alberti, *Muelle del reloj*, 1940).

L'on aperçoit donc facilement l'opposition des mouvements, l'un expansif et centrifuge, orienté vers l'extérieur et perceptible par autrui (*larmes* etc.), voire destiné à lui (*paroles*), l'autre dirigé vers l'intérieur, hors de la vue d'autrui et littéralement intériorisé (*avalemment*). L'on pourrait d'ailleurs se demander si la protubérance labiale que suppose l'articulation des labiales, déjà mentionnée, ne peut pas aussi être interprétée comme la normalisation linguistique du geste caractéristique de l'expiration (l'on a tendance à avancer les lèvres tout en expirant dès qu'il s'agit d'accentuer le geste), alors que la déglutition implique

¹³² Nous n'avons pas cherché à vérifier si dans le cadre de cette autre saillance, le poste de la liquide pouvait également être instancié par d'autres phonèmes que la latérale.

un geste de fermeture au fond de la gorge (obturation des voies aériennes par l'épiglotte), également formalisable linguistiquement par le contact du dos de la langue contre le voile du palais.

L'expérience de la déglutition et de l'ingestion de substances/liquides, sans doute tout aussi primordiale que la succion, nous semble ainsi constituer l'invariant notionnel fondamental de {KL} en parfaite symétrie à {BL}, symétrie qui repose sur celle, déjà évoquée, des traits vélaire et labial qui incarnent les deux bornes opposées de l'appareil phonatoire.

À partir de l'acte d'ingestion de liquides ou de substances, à l'opposé de l'écoulement des liquides corporels véhiculé par la saillance {labiale x palatale}, de nombreux termes informés par la combinaison {vélaire x liquide} en espagnol donnent à voir des mouvements centripètes (*aglomerar, aglutinar/gluten* (de même étymon que fr. *glue*), *grupo, gregario, colectivo*) ou l'image de flux convergents (*colar* 'pasar por un lugar estrecho') ou pénétrant un espace intérieur (*calar* 'penetrar en un cuerpo permeable', *gol* 'entrada del balón en la portería').¹³³ A un niveau plus figuré, la dimension convergente et centripète est actualisée dans le concept de *cultura* ('culture'), qui, en opposition significative à la *barbarie*, constitue un « Conjunto de modos de vida y costumbres, conocimientos y grado de desarrollo artístico, científico, industrial, en una época, grupo social, etc. » érigés comme norme interne d'une société et assurant la cohésion du groupe. Il est à ce titre intéressant d'observer que le parler gitan emploie le terme *calé* pour désigner sa propre culture et langue (le *caló*), par opposition significative à *payo*, qui désigne celui qui « no pertenece al pueblo gitano » (DLE, s.v.).

Dans une logique toute similaire, *clásico* décrit une tendance convergente en ce que "[lo clásico] no se aparta de lo tradicional, de las reglas establecidas por la costumbre y el uso" ou qui imite un modèle canonique établi et socialement accepté¹³⁴. Dans le domaine des arts, le *clásico* renvoie à la sobriété rationnelle et réfléchie des Anciens ou à sa réédition (néoclassique) au XVIIIe siècle, par opposition à *romántico* qui, étymologiquement lié au genre romanesque, se caractérise par l'irrationalité effusive et la *sensualité expansive* de ses personnages qui, à l'image du *Mendigo* de Espronceda, n'ont parfois d'autre but que de rompre les règles de la bienséance. L'on retrouve de nouveau l'opposition entre un mouvement centripète, respectueux de la convention et de la loi (cf.: latin *lex, legis*¹³⁵) et un mouvement centrifuge, expansif et empreint d'une valeur de liberté : *libre, volar*, mais aussi *pirar(se)* 'fuguer, fuir', cas intéressant, nous semble-t-il, d'un verbe issu du parler gitan mais qui établit une nette paronymie avec les verbes du type *inspirar, respirar, expirar, transpirar*, tous liés à l'étymon SPIRO 'souffler', mais dont le S- initial a fini par être englouti par le préfixe par simplification phonétique (*ex-pirar*) ou réanalyse

¹³³ Bottineau mentionne l'invariant « promiscuité, étreinte » pour le phonaesthème cl- de la langue anglaise (2010a : np).

¹³⁴ L'on peut également songer à *galán* ou *elegante*, qui marquent aussi le respect des normes de conduite dans le jeu codifié des relations sociales ou de la mode.

¹³⁵ Apparenté à LEGO 'tirer vers soi', d'où les termes de *colectar, lectura* 'colectionner avec les yeux', *elección*...

synchronique (*trans-pirar* sur le modèle de *trans-poner*, *trans-portar* etc.). En synchronie, c'est donc le lexème [pir] qui s'investit de la signification 'libération (d'un flux)', et ce en vertu de sa structure submorphémique {labiale x palatale}, même si en diachronie d'autres submorphèmes ont pu être sollicités¹³⁶.

Le mouvement convergeant d'un flux qui pénètre l'intérieur peut aussi être interprété dans le sens figuré de l'intériorisation d'une connaissance ou la production d'un raisonnement (cf. : gr. *logos*), comme dans *calar* 'penetrar, comprendre' ou *cultura* dans le sens de 'capacidad de forjar un juicio crítico'). Or ce sens d'entendement pourrait être lié à la notion de *réfléchissement* souvent associé à ce phonaesthème ('reflected light' Leonardi 2015 : 4). On décèle là un autre point de contact entre les deux saillances, qui pourraient bien se partager aspectuellement la saisie du rayon lumineux : *bl-* comme émission simple, *gl-* comme rayon réfléchi et donc renvoyé à son point de départ. Le réfléchissement du rayon lumineux rencontre son pendant abstrait dans la « réflexion » comme phénomène mental de renvoi à soi d'une certaine représentation qui n'est pas (seulement) appréciée de l'extérieur, du point de vue de l'apparence (*parecer*), mais intériorisé et raisonnée. Un couple particulièrement éclairant de cette opposition, sans jeu de mot, nous semble constitué par les adjectifs *claro* et *blanco*. *Claro* n'est pas seulement une nuance chromatique : c'est ce qui s'offre à la compréhension, ce que l'esprit est capable de saisir après cet effet de retour, de ricochet ; il marque en ce sens l'intériorisation, alors que *blanco* est une apparence, une description extérieure d'un phénomène optique à l'opacité parfois aveuglante (cf. : en français, le *blanco* 'tipp-ex', *poner la mente en blanco* 'ne penser à rien' etc., voir aussi fr. *éblouir*¹³⁷, *mirobolant*, ang. *blow someone's mind* etc.). Les deux termes, tout en s'inscrivant dans le champ notionnel de la LUMINOSITE, envisagent celle-ci sous des angles de vue bien distincts, l'un extérieur, lié à la perception sensorielle, l'autre intérieur, lié à la perception intellectuelle. L'opposition rationnel/sensoriel est également perceptible dans le couple de verbes français fr. *éclairer/allumer quelqu'un* : si le sens premier de ces deux verbes renvoie là aussi à la lumière et au feu qui connaît, dans les deux cas, des emplois figurés, les effets métaphoriques du verbe 'allumer' dans la langue argotique se distinguent précisément par leur coloration sensorielle et émotive ('exciter les désirs de quelqu'un', 'réprimander quelqu'un à grandes voix'), tandis que 'éclairer' cible, une fois de plus, l'entendement.

¹³⁶ Vid. Bottineau 2012c.

¹³⁷ Lexicalisé par « n'y voir que du feu ».

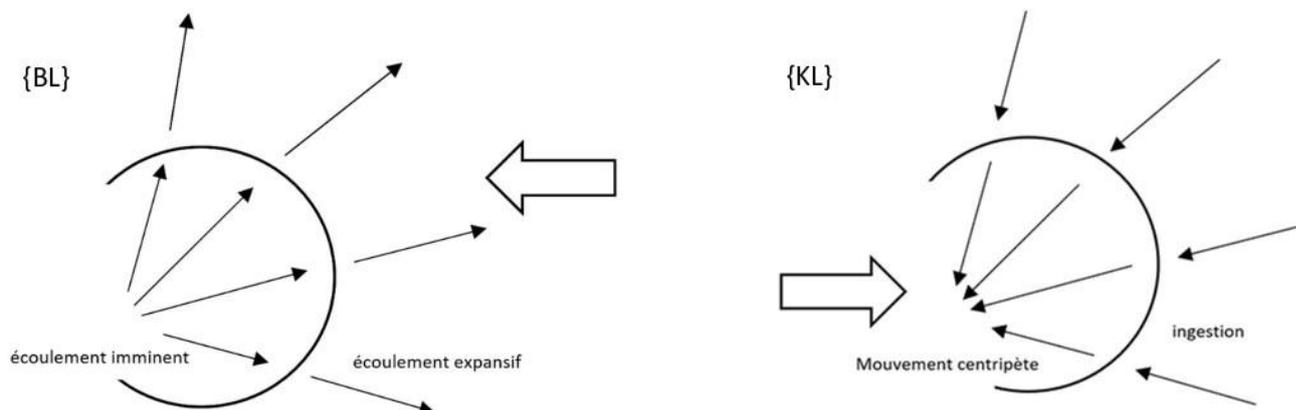


Figure 17 : Les saillances {BL} et {KL}: contraste spéculaire

3.4 La plénitude

L'expérience de succion du lait maternel associée à la saillance {labiale x palatale} n'est pas seulement exploitée dans la représentation de divers flux et courants qui s'écoulent à partir d'une source. Un autre aspect fondamental tient à l'état psychologique et émotionnel du nourrisson associée à cette expérience de la lactation, que la formalisation linguistique par le biais de notre saillance pourrait bien réinvestir dans une série d'effets sémantiques. Il s'agit de la sensation de fusion, d'unité duelle avec la mère, qui engendre autour du lien fondamental de la lactation une expérience de plaisir absolu, d'amour, de bonheur et de plénitude :

« Like no other, the act of suckling is fundamental to the most important experiences of the child's life : here it gets to know the bliss of having its hunger stilled, but it learns too that this bliss has an end and has to be won all over again. The infant experiences for the first time the fact that there is a world outside itself ; its contact with the mother's body plays a part in this by offering some resistance to the movements of the infant's mouth. And finally the infant learns that there is a refuge in this external world which is desirable not only because there its hunger is satisfied, but because it is warm and soft and protected from all dangers. If we have once in our lives felt 'Let this moment last forever, it is so beautiful' it was surely at this time. Here the child learns for the first time to love, in the widest sense of the world, that is to experience contact with another person, independently of feeding, as the highest bliss. » (Spielrein 2015 [1922] : 246-247).

Nous pensons ainsi que le champ morphosémantique du plaisir et de la sensualité trouve son ancrage dans cette expérience primordiale de plénitude associée à la lactation.

3.4.1 *Sensualité, volupté et plaisir*

La dimension sensorielle de {BL} qui se dégage de l'ensemble des effets discursifs observés jusque-là se caractérise par sa complexité multimodale, faisant appel à la fois aux effets visuels et lumineux (lumières, couleurs), mais aussi auditifs (l'émission de paroles et de bruitages, voire de musique : *melodía, vals, baile, polka, rumba* etc.) et tactiles : la saillance {labiale x palatale} intervient ainsi dans l'appellation

des matières et des textures, notamment si celles-ci sont douces et agréables, comme dans *felpa* 'peluche', *terciopelo* 'velours', *blonda* 'dentelle', *velo* 'voile', mais surtout l'important champ lexical de la *douceur/mollesse* brièvement mentionné par Grégoire (2012 : 254) : *temper-*, *templ-*, *blando*, (*pan de molde*, *bemol*, *calm-*, auquel nous ajoutons *muelle*, *débil*, *almohada*, *maleable*, *perezoso*, *vilordo*, *flácido*, *flexible*, *pocho* 'pourri', *pacho* 'mou, indolent' et *apaciar* 'apaiser, fléchir'. De façon générale, et dans le sillage direct de ces expériences sensorielles agréables, {BL} instruit le champ sémantique du *plaisir* : *placer*, *voluptuoso*, *júbilo*, *alborozo*, *libido*, *felicidad*, l'expression colloquiale *molar* ('me mola mucho' = 'j'aime beaucoup') et *amor* (cf. : le titre du feuilleton *Amar en tiempos revueltos*), *romance/romántico* all. *Lieben*, ang. *love*.

3.4.2 Fertilité : *abondance, travail de la terre*

Nous avons vu que la gamme des phonème labiaux intervient universellement dans la désignation des parents, et en particulier dans celle de la mère, ce qui compte tenu du rapport iconique entre ces phonèmes et la lactation est une exploitation prévisible (*madre, mamá, mama*). En combinaison avec une palatale, nous l'avons dit, cette association est intensifiée, mise en puissance, comme en témoigne en premier lieu le lexique qui renvoie littéralement à la succion : *chupar*, *lamer*, *libar* ('gustar un licor paladeándolo'), *pecho*, *pilmama* (mex. 'nourrice'), *pacha* (biberón').

L'évocation de la nourrice, une figure maternelle explicitement liée à l'expérience de la succion, ouvre le pas vers une série de figures maternelles emblématiques, consacrées par la tradition mythologique et/ou religieuse, dont les noms sont tous informés de notre saillance : à commencer par Sainte **Marie**, « **virgen, blanca, purísima** » mais non moins mère allaitant l'Enfant dans de multiples représentations iconographiques à valeur symbolique :

« Enfin par la suite, dans un contexte allégorique, la Vierge Marie allaitera non seulement Jésus mais aussi saint Bernard, après qu'il eut demandé à Marie : *monstra te matrem*, et enfin le monde entier, ce qui sera largement illustré par les peintres et graveurs. Marie est la vie même et son lait la nourriture céleste que transmettent Dieu et l'Eglise. » (Jouffroy 2007 : 235).

Il y a ensuite la mexicaine doña **Marina** alias « la **Malinche** », déjà évoquée, qui en dépit de sa trahison n'est pas moins la figure maternelle par excellence, qui a donné naissance au peuple mexicain actuel (cf. : Octavio Paz). L'idée de naissance et d'engendrement est par ailleurs portée par une série de termes dont le sens premier recueilli par le dictionnaire renvoie en parallèle à la blancheur/lumière (*alumbrar/alumbramiento*, *albores* 'le début'/*alba* 'naissance du jour'). Enfin, la déesse romaine **Maïa**, divinité de la fertilité, nous a légué le nom du mois de mai, mois de la floraison et de la renaissance printanière de la nature et de l'essor végétal (*brotar*, *sembrar*, *semilla*, *floreecer*, *prosperar*, cf. : *supra*). Ces figures maternelles nourricières sont ainsi associées à la notion d'abondance et prospérité, que

l'aliment offert soit spirituel, comme dans le cas de la Vierge, ou matériel, comme dans le cas de Maïa ou de la **Pachamama** andine, la « terre-mère » déesse de la **fertilité**.

Si dans de nombreuses cosmogonies la « terre-mère » nourrit ainsi ses enfants, il est intéressant de remarquer que, à l'image du sein maternel qui tantôt comble le nourrisson de bonheur et tantôt se dérobe à lui, lui apprenant **plénitude** et **frustration**, l'homme adulte a appris que Mère Nature elle aussi **prive** et **comble** au fil des saisons, au gré des pluies fécondantes ou des fléaux destructeurs. Comme le nourrisson qui au sein maternel « gets to know the bliss of having its hunger stilled, but it learns too that this bliss has an end and has to be won all over again » (Spielrein, cf. : *supra*), l'adulte doit conquérir et reconquérir sa nourriture, sa prospérité. On tombe ici inévitablement sur le champ morphosémantique du *travail*, notion qui dans ses origines a pu être liée au *travail de la terre* : *labor/laborar/elaborar/labrar* etc., *obra*, *tribular*, *robot*, *siervo*, *bregar* 'amasar el pan', *producir*, *fabricar*, etc. On songera aussi à fr. *boulot*, all. *Arbeit* 'travail', *Werk* 'œuvre, ouvrage', *wirken* 'produire un effet', russe *rabot* 'travailler', ang. *work*. Le travail de la terre est ainsi un acte essentiellement fécondant, un acte d'engendrement dont le fruit assure la prospérité du groupe, mais aussi un acte qui s'est substitué à la conquête instinctive du sein maternel désormais tari. Le travail de la terre est pour l'homme la conséquence nécessaire de la séparation d'avec la mère, de la fin de l'unité duelle, de l'expulsion de son paradis infantile : dès lors, il gagnera son pain « à la sueur de son front », dont l'écoulement remplace, symboliquement, l'écoulement du lait nourricier.

3.4.3 Petite digression : le toponyme de la ville de Rome

Rome (*Roma*) est la ville de l'amour (*amor*), et son nom en est l'anagramme ! Cette observation, qui pourrait paraître une niaiserie d'adolescent, a retenu l'attention de nombreux écrivains qui se sont intéressés à la Ville Eternelle. Ainsi, Goethe supposait que *Amor* pouvait être le nom secret de la ville, connu seulement des prêtres et réservé aux rites sacrificiels¹³⁸. Mais ce n'est pas cette dimension cryptologique qui nous intéresse, mais bien le fait que le toponyme de Rome affiche la saillance qui nous intéresse. Sous la plume de Manuel Machado, nous trouvons les vers suivants dédiés à la Ville Eternelle :

(25) De tu entraña salieron las naciones
 En que alma y vida el universo toma,
 Y el sello ostentan de tu ser fecundo.
 ¡Oh, tú, primer blasón de los blasones...
 Cabeza de la humana grey, ¡oh !, Roma
 — anagrama de Amor — madre del mundo.
 (Manuel Machado, « A Roma », *Horas de oro. Devocionario poético*, 1938)

¹³⁸ Vid. Poignault 2005 : 348.

On ne peut qu'être frappés par la coïncidence du choix des mots du poète avec les champs sémantiques que nous analysons : naissance, fécondité, amour et figure maternelle ; sous la plume du poète castillan, la ville de Rome apparaît bel et bien comme une nouvelle figure maternelle allégorique. Nous allons à présent explorer diverses hypothèses au sujet de l'étymologie du nom de Rome, pour voir ce que la perspective submorphologique peut bien apporter au débat historique.

L'étymologie du nom de la Ville Eternelle fait l'objet d'une controverse entre linguistes, historiens et ethnologues¹³⁹. L'hypothèse « grecque » consiste à dériver le nom de Rome du terme *rhome* 'force', voire de *rheuma* 'flux, fleuve', témoignage de l'importance du Tibre pour l'économie de la ville. Cette perspective est également celle retenue par l'hypothèse dite « étrusque », selon laquelle le nom de Rome dérive d'un autre terme signifiant 'fleuve', étrusque cette fois : *rumon*. Enfin, selon l'hypothèse « latine », qui fait remonter le toponyme au substantif latin **RUMA** 'mamelles', 'collines', c'est un autre élément topographique qui aurait été retenu dans la dénomination de la ville : les sept collines, devenues proverbiales et consubstantielles du paysage de l'Urbs. Ces hypothèses, essentiellement fondées sur des données historiques et une interprétation philologique des sources, ne tiennent pas ou peu compte des critères d'évolution historique des formes linguistiques.

Dans son article sur la question étymologique du nom de Rome, Z. Simon s'attache à démontrer qu'en vertu des principes de phonétique historique supposés pour l'indo-européen, aucune de ces trois hypothèses n'est tenable du point de vue linguistique. Il propose une nouvelle hypothèse, selon laquelle ROMA proviendrait d'une racine proto-indo-européenne **h₂roh₃mah₂* signifiant 'terre arable, cultivable' que l'on retrouve dans lat. **ARVUM** 'terre de labour', 'rivage', 'pâturage' et gr. ἄρωμα, *árôma* 'terre arable', 'herbe (aromatique)', 'arome' (Simon 2009 : 472). Par opposition au *Latium*, dont le sens de 'zone humide, marécage' a été démontré par Adamik (2005), Rome désignerait donc la seule zone cultivable et propice à un peuplement humain dans cette région. Il ne nous échappera pas qu'à l'idée du travail de la terre s'ajoute le fait que la terre cultivable au milieu d'une zone inondée doit se présenter nécessairement sous la forme d'une élévation du terrain, d'une colline ou d'un monticule, exploitation sémantique pour laquelle la structure {labiale x palatale} est entièrement habilitée.

La validité de l'hypothèse de la 'terre arable' n'amenuise en rien l'intérêt des autres explications rapportant le nom de la ville à son fleuve ou à ses collines, qui, loin d'être des inventions des historiens contemporains, ont été mises en circulation par le propre récit fondateur historico-mythologique de la ville. Selon Tite Live, la naissance de la ville de Rome s'insère dans une série de fondations urbaines par Enée et ses descendants (dont Romulus) qui successivement fondèrent **LAVINIUM**, puis **ALBA LONGA** (située au pied du mont Albain) et enfin **ROMA**, aboutissement et parachèvement culminant de ce

¹³⁹ Pour un aperçu de ce débat, voir Simon (2009) et Casquillo Fumanal (2005).

processus fondateur réitéré : Rome n'est pas une simple cité, mais la ville par excellence, l'**Urbs** avec majuscule, destinée à surplomber l'univers (*urbi et orbi*). La fondation de cette ville superlative (*urbs maxima*) revient, comme chacun sait, à **ROMULUS** qui, après avoir été exposé avec son frère **REMUS** dans le fleuve qui initialement se nommait **ALBULA**, s'échoue sur le rivage à l'endroit où se trouvait le figuier **Ruminal**, appelé **Romulaire** (« *ficus Ruminalis – Romularem vocatam* ») et voué au culte d'une déesse agricole de la fertilité en raison du liquide blanchâtre qui s'écoule de ses tiges. C'est là précisément que les jumeaux auraient été allaités par la louve (**LUPA**), même si Tite Live précise que la figure mythique de la louve provient sans doute du surnom donné à une prostituée (**VOLGATA**) qui finit par recueillir les enfants. L'acte fondateur en soi de la ville de Rome est précédé de l'observation augural du vol d'oiseaux qui ne sont autres que des vautours (**VOLTURES**) que Romulus observe depuis le mont Palatin (**PALATINUM**).

L'on ne peut manquer d'observer que ce récit pseudo-historique de la fondation de Rome multiplie les épisodes et éléments symboliques qui font intervenir, de façon réitérée, la structure labiale-palatale affichée par le nom de la ville. Notre hypothèse est que l'historiographie romaine mythologisante réactualise le nom de Rome dans les éléments constitutifs de son récit fondateur, à la manière d'une définition quasi tautologique observable dans les dictionnaires, qui définissent un terme par le recours à des vocables aux caractéristiques submorphémiques identiques (cf. : *supra*). Ces éléments emblématiques, disséminés de manière presque subliminale tout au long de la légende, éclairent de façon remarquable le rôle du signifiant dans l'élaboration d'un tel discours mythologique. L'actualisation de pratiquement toutes les orientations sémantiques que nous avons pu observer pour notre saillance, en particulier celle en lien avec la maternité et l'allaitement (la louve, le figuier au liquide blanchâtre, la prostituée improvisée en nourrice) – ce qui n'a rien de surprenant dans un récit fondateur –, explique la persistance des explications étymologiques, parfois qualifiées de « populaires », qui cherchent à dériver le nom de la ville systématiquement de ses deux éléments topographiques les plus saillants, à savoir son fleuve et ses collines. Le terme latin de **RUMA** 'mamelle', qui réunit dans ses acceptions deux aspects essentiels de l'invariant notionnel de {labiale x palatale} (l'écoulement du lait maternel et le gonflement caractéristique d'un contenant), sans être nécessairement à l'origine de la dénomination de la ville, a néanmoins pu jouer un rôle-clé dans la réinterprétation du nom et dans l'émergence du mythe fondateur, qui repose essentiellement sur l'allaitement des jumeaux par la louve, dont la ressemblance morphologique avec les multiples collines du paysage romain (mamelles/collines), s'allie à merveille à l'effet d'écho submorphémique que produit son nom avec le nom de la ville. La louve, en tant que mère adoptive des jumeaux, devient la mère allégorique de la Ville.

Le double concept de mamelle/colline renvoie d'autre part à un imaginaire pastoral et au monde agricole de l'élevage, ce qui jette peut-être un pont entre l'origine « réelle » du nom (« terre cultivée »,

« pâturage ») et la réinterprétation mythologique. On peut mentionner dans ce sens que parmi les sept collines devenues proverbiales pour l'Urbs, le Palatin joue un rôle-clé dans la géographie politique de la ville, tout comme dans le récit mythologique, et se trouve donc intimement lié à son identité profonde. Or, le Palatin tire son nom de Palès, déesse des bergers et de l'économie rurale, et sa vénération, destinée à éloigner les loups des troupeaux, coïncide avec l'anniversaire de la fondation (mythique) de Rome.

Si nous nous sommes permis cette digression qui nous a momentanément éloignés de l'espagnol moderne, c'est non seulement pour montrer une nouvelle fois que l'on retombe invariablement, et ce dès le latin, sur l'écoulement du lait maternel comme l'instruction notionnelle fondamentale de notre patron saillanciel, mais aussi pour illustrer par cet exemple flagrant le principe réticulaire qui donne vie au fonctionnement d'une saillance. Le récit fondateur de la ville de Rome livre un exemple net de ce que l'on pourrait appeler une « submorphémie du texte », une économie textuelle qui réactualise une saillance signifiante tout au long du texte y compris dans des signifiants qui, hors de ce même texte, n'en seraient peut-être pas pourvus (par exemple VOLGATA 'prostituée').

3.5 Pluralité

Le mouvement centrifuge et expansif qui sous-tend l'invariant de notre saillance, et dans le direct prolongement des notions de plénitude, abondance et fertilité que nous venons d'étudier, autorise une dernière exploitation sémantique qui nous allons explorer à présent. C'est la notion de *pluralité*, qui nous intéresse d'autant plus que c'est dans ce groupe sémantique que nous pourrions situer nos adverbes épistémiques.

3.5.1 *multiplication, foisonnement*

Nous avons vu, comment, dans le sillage des figures maternelles, parfois allégoriques d'une terre nourricière, la saillance {labiale- palatale} marque la notion d'essor printanier de la nature et informe une vaste gamme de noms vernaculaires de végétaux. Un autre sous-ensemble sémantique important est celui des noms d'animaux. À l'instar de la légendaire louve romaine, il s'agit d'abord d'un vaste groupe dans la classe des mammifères (*lobo, mulo, burro, borrego, perro, caballo, llama, ciervo, camello, puerco, marrano, ballena, cabra*), mais ni le lien avec la lactation, ni même le fait que certains de ces animaux émettent des sons labialisés¹⁴⁰, ne permet d'expliquer cette récurrence de façon entièrement satisfaisante. L'on retrouve en effet la même saillance dans les autres classes d'animaux, vertébrés

¹⁴⁰ Spielrein envisage les sons labialisés comme une sorte de protolangage, première étape fondamentale en lien avec la lactation que ces animaux, à la différence de l'homme, ne dépasseront pas: « Among certain mammals the noises arising from labial sounds remain their only language for their whole life. » (Spielrein (1922) cité dans Covington & Wharton 2015 : 246).

comme invertébrés : *pulpo*, *pollo*, *almeja*, *albacora*, *milano*, *miloca*, *paloma*, *pulga*, *cuervo*, *salmón*, *salamandra*, *mirlo*, *pardal*, *álbátros*, *merluza*, *abubilla*, *bulbul*, et bien d'autres encore.

Si pour plusieurs d'entre eux l'on pourrait, pour les rattacher à notre structure, avancer des explications dérivées des exploitations sémantiques déjà recensées – la *almeja* 'palourde' est un mollusque que l'on peut appréhender à la fois sous le prisme de sa forme extérieure arrondie et, du fait de sa texture intérieure, comme une chose molle, tout comme le poulpe (esp. *pulpo*), qui actualise en plus le sème de l'excroissance –, nous sommes frappés par la récurrence presque systématique du patron labiale-palatale dans la désignation des animaux qui transcende les grands hypéronymes (mammifères, poissons, oiseaux) et se retrouve aussi dans le propre terme générique *animal*, et même le colloquial *bicho* ('animal'), qui comporte une nuance dépréciative, tout comme et *alimaña* (< ANIMALIA).

Le terme *animal*, qui dérive du lat. ANIMALIS > ANIMA 'souffle', désigne donc en premier lieu un être animé, doté du souffle vital, d'une âme (*alma*). La dérivation substantive en *-al* dans le cas de ANIMAL ainsi que l'évolution phonétique de ANIMA > *alma* par dissimilation de la nasale introduisent ainsi dans le signifiant la liquide qui offre au nouveau signifiant la capacité de réactualiser en synchronie un sémantisme qu'il avait hérité par une autre voie étymologique. Si tous les animaux sont donc envisageables comme êtres vivants dotés du principe vital du flux/souffle, il est également remarquable que ANIMAL s'emploie très tôt pour désigner le monde animal par opposition à l'être humain¹⁴¹ qui s'est toujours réservé une place singulière au sein du règne du vivant. L'humoriste français Pierre Desproges le formule ainsi :

« Remarquons au passage que si l'on dit « les animaux » au pluriel, on dit « l'homme » au singulier. Parce que l'homme est unique. De même, nous dirons que les animaux font des crottes, alors que l'homme sème la merde. » (<https://dicocitations.lemonde.fr/citations/>).

On peut en effet penser que l'homme se conçoit comme un être singulier, unique, mais non seulement en raison de ses capacités intellectuelles et son langage (LOGOS), mais aussi par contraste avec la prolifération foisonnante des espèces inhérente au monde animal et même végétal. Le mouvement centripète caractéristique de {vélaire x liquide} (LOGOS) pointe ainsi vers la singularité de l'homme, par opposition au mouvement centrifuge et expansif caractéristique de {labiale x palatale}, compatible avec une idée de pluralité ouverte et illimitée.

Une autre observation semble aller dans le sens de la notion de *pluralité* associable à notre saillance : le fait que de nombreux termes marquant l'idée de descendance et de reproduction s'inscrivent dans notre réseau analogique. Il y a d'abord les différentes dénominations de « l'enfant » (*muchacho* 'adolescent', *churumbel* 'enfant', *chibolo* 'enfant', *pillo* 'gosse, gamin', *chamaco* 'enfant, petit', *párvulo* 'enfant, petit') qu'il n'est pas difficile de rattacher directement au sème de la maternité et la lactation (on

¹⁴¹ Vid. Ernout & Meillet 1951 : s.v. *anima*.

dit « niño de **pecho** » pour un nourrisson), mais qui, par le biais du motif de la procréation et reproduction pointe aussi vers l'idée de multiplication de l'espèce, donc de pluralité. Nous proposons également d'intégrer dans ce groupe les termes liés à la notion de virilité (*viril*, *macho*, *varón*) qui saisissent l'être mâle dans sa qualité de reproducteur. E. Benveniste, dans son *Vocabulaire des Institutions Indo-européennes* (1969 : 25) postule une racine *wers- qui renvoie dans un premier temps à une fine pluie ou la rosée du matin, mais qui sert aussi à dériver le nom de divers animaux nouveaux-nés. L'auteur postule que la racine *wers- « transpose la notion initiale de pluie comme humeur fécondante en celle de 'reproducteur' » (Benveniste 1969 : 25), rapprochement dont la mythologie grecque livre certains témoignages ; mais il nous semble particulièrement intéressant d'observer que ce thème *wers- s'opposait, selon l'auteur, à un thème sans labiale initiale (*ers-) qui désignait simplement l'être masculin, morphologiquement distinct du féminin, mais sans prise en compte de la fonction reproductrice (par exemple en latin SUS 'porc (spécimen masculin)' vs. VERRES 'porc (mâle reproducteur)').

Le lexique qui désigne le peuple emporte globalement l'idée d'un collectif (*pueblo*, *vulgo*, *plebe*, *público*) avec souvent, dans certaines acceptions, une connotation péjorative (manque de ressources économiques et culturelles) : *popular*, *vulgar*, *villano*. Or, ces conditions sont, dans les sociétés indo-européennes du moins, celles du plus grand nombre, ce dont certaines exploitations discursives semblent témoigner : *un actor popular* ('apprécié du grand nombre'), *divulgar* ('faire connaître au plus grand nombre'), *populoso* 'muy poblado, lleno', *poblar* 'procrear mucho, recibir gran aumento de árboles u otras cosas'. Le lien entre les conditions socio-économiques défavorables et la notion de pluralité est renforcée par le biais du concept du prolétariat qui, dérivant de PROLE ('descendance'), désigne d'abord ceux qui n'ont d'autre possession que leur propre descendance (esp. *prole*), mais peut facilement être réinterprété, dans une optique marxiste, comme la classe la plus nombreuse, la foule, par contraste avec la classe minoritaire des patron privilégiés. Cette réinterprétation du prolétariat en termes de pluralité s'apprécie par exemple dans cet extrait de R. del Valle-Inclán :

« MAX : [...] Todos los días, un patrono muerto, algunas veces, dos...Eso consuela.

EL PRESO : No cuenta usted con los obreros que caen...

MAX : Los **ob**reros se **re**producen **pop**ulosamente, de un modo comparable a las moscas. En cambio, los patronos, como los elefantes, como todas las bestias poderosas y prehistóricas, **pro**crean lentamente. Saulo, hay que difundir por el mundo la religión nueva. » (R. del Valle-Inclán, *Lucas de Bohemia*, Scène VI, 1924).

Bien qu'étymologiquement, aucun lien entre le *peuple*, la *plèbe* et la notion de *plénitude* ne puisse être démontrée¹⁴², il semble toutefois clair qu'en synchronie, ces concepts se trouvent liés par le prisme de la pluralité foisonnante que les signifiants respectifs sont en mesure de suggérer en vertu de leur structure submorphémique en {labiale x palatale}. Ils se rattachent par ce biais analogiquement au lexique

¹⁴² Ernout & Meillet 1951 : s.v. *populus*.

désignant la *foule* (*muchedumbre*, *turba(multa)*, *público*, *multitud* ‘vulgo’, *bullá* ‘concurrència de mucha gente’, *bullicio* ‘ruido que causa la concurrència de mucha gente’, *alboroto* ‘vocerío o estrépito causado por una o varias personas’, *tumulto* ‘motín, confusión, alboroto producido por una multitud’, *urbe* ‘ciudad populosa’, *colmena*¹⁴³ ‘Lugar o edificio en el que vive mucha gente apiñada’).

Le lexique de la pluralité à proprement parler affiche la marque {labiale x palatale} de façon massive et récurrente. Il y a bien sûr le terme même de pluralité (*plural*, *pluralidad*, *varios*) et les composés du préfixe *multi-* (*multiplicar*, *multiple* etc.), mais aussi les adverbe *mucho* et *muy* (< MULTUM) qui, en dépit de son évolution phonétique considérable ne s’est pas éloigné du réseau analogique. L’expression colloquiale *mogollón*, sans rapport étymologique avec la moindre pluralité, pourrait actualiser la saillance dans une version supra-expansée. On pensera ensuite à *mil*, *millón* et *billón* et à l’ensemble des dérivés en *-ple* (*triple*, *cuadruple* ... *multiple*) qui, par le biais du rapport étymologique à la notion de *pli* (*pliegue*) marquent l’opération de *multiplication*, exprimée par la préposition *por*. Une mention spéciale revient à la notion du *double* comme expression d’une pluralité particulière : *doble*, *gemelo*, *mellizo*, *pareja*, *par*. La pluralité se retrouve aussi dans les expressions de la *plénitude/abondance* déjà évoquées (*pleno/completo/complejo/pletórico*, *proliferar*, *pulular*, *plagar*, *prolijo*, *próspero*, *opulencia*), et l’on peut se demander dans quel mesure l’expression de l’*absence* en serait une exploitation énantiosémique : *privar*, *abolir*, *olvidar*, *obliterar*, *borrar*, *mermar*, *limar*, *eliminar*.

3.5.2 Les adverbes épistémiques : la multiplication des possibles

Le parcours de ce vaste champ notionnel dont nous avons tenté d’esquisser l’étendue nous a entraîné très loin, du moins en apparence, de la notion de doute qui nous occupe en premier lieu. Nous espérons avoir démontré à ce stade que la structure {labiale x palatale} forme un vaste ensemble notionnel dont la complexité interdépendante de ses exploitations sémantiques révèle son haut degré de cohérence. Notre hypothèse est que les adverbes épistémiques informés par ce même patron submorphémique se trouvent, comme de nombreux autres sous-ensembles que nous avons rencontrés, à la croisée de plusieurs exploitations sémantiques caractéristiques de ce marqueur, mais les investissent à un niveau plus abstrait, dans la mesure où l’adverbe épistémique, à mi-chemin entre le lexique et l’opérateur grammatical, ne se limite pas à des instructions purement notionnelles.

Nous remarquons dans un premier temps que notre saillance se retrouve dans une série de termes liés aux notions de *balancement*, que nous interprétons comme des sous-espèces de la notion d’*ondulation* cohérente avec l’image d’un liquide en expansion (la vague et le creux de la vague) : *balancear*, *columpiar*, *vacilar*, *bambolear*, *tambalear*, *revolver*, *péndulo* (variante supra-expansée). L’on

¹⁴³ Le mot *colmena* semble actualiser conjointement la saillance {labiale-palatale} enportant l’idée d’une pluralité foisonnante, mais aussi la saillance {vélaire-liquide} avec la notion d’agglomération, confinement.

ne manquera d'observer que certaines de ces formes appartiennent aussi au réseau en {M x T} (*vacilar*, *tambalear*, *péndulo*) par le biais duquel elles actualisent la notion de « tension entre deux éléments » (cf. : *supra*). Il semblerait donc bien qu'avec la saillance {labiale x palatale} nous ayons affaire à une troisième voie vicariante capable de faire émerger dans l'esprit du locuteur l'opération d'un contraste fort, d'un va-et-vient, effets que la saillance {M x T} permettait à travers ses propres circuits analogiques.

Or, là encore, plusieurs de ces formes disent, en sus du va-et-vient mentionné, l'idée de doute, d'indécision ou d'hésitation : *balancear* ('4. Dudar, estar perplejo en la resolución de algo'), l'adjectif *perplejo* étant lui-même glosé comme 'dudoso, incierto, irresoluto, confuso', *vacilar* 'estar indeciso', *columpiar* 'no tomar partido entre una cosa u otra'. On ajoutera certaines expressions idiomatiques comme *tener reparos*, *hacerse cábalas* ou la locution adverbiale *en vilo* 'con indecisión'. Enfin, il y a les locutions adverbiales épistémiques qui nous intéressent : la forme *tal vez*, mais aussi *lo mismo*, *a lo mejor*, *igual* et même *por ahí* 'tal vez, a lo mejor' documenté dans certains pays américains.

Notre hypothèse est donc, dans un premier temps, que ces expressions permettent de concevoir le doute ou l'incertitude par le prisme de cette ondulation qui engendre dans l'esprit du locuteur un certain flottement¹⁴⁴. J. Ortega y Gasset avait d'ailleurs remarqué que de nombreuses expressions imagées semblent métaphoriser ce rapport entre le doute et une eau en mouvement :

« Todas las expresiones vulgares referentes a la duda nos hablan de que en ella se siente el hombre submergido en un elemento insólido, infirme. **Lo dudoso es una realidad líquida** donde el hombre no puede sostenerse, y cae. De aquí el '**hallarse en un mar de dudas**'. Es el contrapuesto al elemento de la creencia : la tierra firme. E insistiendo en la misma imagen, nos habla de **la duda como una fluctuación, vaivén de olas**. Decididamente, el mundo de lo dudoso es un paisaje marino e inspira al hombre presunciones de naufragio. » (Ortega y Gasset, *Ideas y creencias*, cap. I, §3, consulté online, nous soulignons).

Ortega s'émerveille devant la justesse de ces expressions métaphoriques, sans soupçonner que celles-ci ne constituent que la couche la plus superficielle de la capacité du langage à faire penser :

« Olvidamos demasiado que el lenguaje es ya pensamiento, doctrina. Al usarlo como instrumento para combinaciones ideológicas más complicadas, no tomamos en serio la ideología primaria que él expresa, que él es. Cuando, por un azar, nos despreocupamos de lo que queremos decir nosotros mediante los giros preestablecidos del idioma y **atendemos a lo que ellos nos dicen por su propia cuenta**, nos sorprende su agudeza, su perspicaz descubrimiento de la realidad. » (Ortega y Gasset, *Ideas y creencias*, cap. I, §3, consulté online, nous soulignons).

Dans le cas du doute, il semble clair que la métaphore du « paysage » marin s'enracine, au-delà d'un penchant collectif pour un les expressions imagées, dans la structure submorphémique de ses signifiants.

¹⁴⁴ On remarquera que le français lexicalise cette association dans le cas du terme *vague*, qui désigne à la fois le mouvement stéréotypique de l'eau (la vague, all. *Welle*), mais aussi en tant qu'adjectif une forme d'indétermination qui peut être affine à l'idée d'incertitude : vague au sens de 'flou, imprécis'.

Mais il y a plus. Si la saillance {BL} est en mesure de concevoir une troisième voie vicariante pour permettre à l'esprit d'opposer des contraires, nous pensons que, comme dans le cas des autres saillances, le groupe {labiale x palatale} imprime à cette opposition une nuance aspectuelle qui lui est propre. Cette nuance est précisément ce sème de la *pluralité* que nous nous sommes efforcée de dégager tout au long de ces dernières lignes.

Nous postulons que les adverbes informés de la saillance {labiale x palatale} orientent la pensée vers la conception d'une hésitation entre une *pluralité d'options* alternatives. Nous rejoignons ici en partie les analyses de Wasa (2002), qui distingue l'existence de deux groupes d'adverbes « de possibilité » :

« Aunque son muy escasas las descripciones del uso de estos adverbios, Matte Bon dice que *igual* se usa "para demostrar que está considerando todas las posibilidades" (259), lo cual señala que este adverbio tiene la misma función que *a lo mejor*. Aquí se observan dos subclases en los adverbios de posibilidad: **los que insertan la duda respectivamente en una proposición singular: *acaso, posiblemente, quizá, tal vez, etc.*, y los que expresan la relación paradigmática entre las proposiciones plurales cuando ocurren al mismo tiempo en el hablante: *a lo mejor, lo mismo, igual.*** » (Wasa 2002 : 135).

Cette distinction explique selon l'auteur le comportement morphosyntaxique différent de ces deux groupes : les adverbes qui « insèrent le doute dans une proposition singulière » sont compatibles avec le subjonctif, qui selon l'auteur est l'expression de la « réserve épistémique » du locuteur (Wasa 1999 : 125). La sélection du mode subjonctif par ces adverbes serait la trace d'une opération d'inactualisation qui porte sur la proposition en elle-même : le locuteur se demande si, oui ou non, la proposition a valeur de vérité. En revanche, l'impossibilité de sélectionner le subjonctif du deuxième groupe serait la trace que ces adverbes emportent un autre type d'opération : ils sélectionnent la proposition au sein d'une série de propositions plurielles qui affluent en même temps à l'esprit du locuteur. Ainsi, *igual, lo mismo* et *a lo mejor* forment un groupe qui « se emplea cuando ocurren proposiciones plurales, sean contradictorias o distintas » (Wasa 2002 : 134). La nuance entre le « contradictoire » et le « différent » est ici fondamentale : en effet, si cette lecture est exacte, ces adverbes seraient en mesure d'opposer p à $\sim p$ au sens de 'ce qui n'est pas p ' : cette définition plus vaste, conçue en termes d'altérité, subsume la notion de contraire ($\sim p$), mais élargit le spectre à ce qui est 'autre' sans s'opposer frontalement à p : q, x, y etc. Ces expressions sont donc compatibles avec une vision binaire du doute (p vs. $\sim p$), mais peuvent également opposer p à un vaste paradigme de possibilités alternatives (p vs. $\sim p$ (q, x, y)), ce qui résultativement sera interprété comme un doute sur p .

Au-delà de la question du mode verbal, nous observons que cette analyse converge avec notre lecture des signifiants : les adverbes du premier groupe, ceux qui « insèrent le doute au sein d'une proposition singulière », sont en effet ceux qui affichent la saillance {SK} de *rupture* et de *scission interne* (*quizá(s), acaso*), opposant p à son image spéculaire $\sim p$, mais aussi deux adverbes en {M x T} (*tal vez, posiblemente etc.*), qui produisent une tension entre deux éléments qui peuvent être de nature antagonique. Le

deuxième groupe se compose d'adverbes en {labiale x palatale}, qui donne à voir que plusieurs propositions de nature différente affluent en même temps à l'esprit du locuteur, où elles se constituent en paradigme dans lequel le locuteur fera un choix relatif, se décantant avec plus ou moins de force¹⁴⁵ pour l'une de ces multiples possibilités.

Dans cet exemple cité par Wasa (2002 : 133), *a lo mejor*, réitéré à deux reprises, introduit deux options qui se présentent simultanément à l'esprit du locuteur ; l'hypothèse peut être glosée comme '*p* ou *q*' :

(26) « Después de llegar a un acuerdo con la posadera, el viajero se va a dormir. Con él sube Martín, las dos camas están en la misma alcoba.

—¿ Adonde va a ir usted ?

—Pues no lo sé fijo. **A lo mejor** voy a Budia, **a lo mejor** a Pareja.

Ya en la cama y con la luz apagada, el viajante pregunta :

—¿ Y le es igual ir a un sitio que a otro ?

—Pues, la verdad, sí. ¿ Qué más me da ? »

(Camilo José Cela, *Viaje a la Alcarria*, 1948)

Cette pluralité n'est pas nécessairement explicitée comme dans l'exemple précédent. Mais l'on observe comment, en règle générale, la proposition *p* est sélectionnée dans un éventail de possibilité concurrentes qui se présentent spontanément à l'esprit du locuteur. Dans l'exemple suivant, le locuteur ne souhaite pas débattre de la possibilité si le téléphone de la personne en question est, oui ou non, en panne, mais signaler à l'interlocuteur que sa proposition est une possibilité parmi de nombreuses autres explications (il parle sans cesse avec sa mère ; il a décroché le téléphone pour ne pas être dérangé ; la ligne a été coupé parce qu'il n'a pas payé la facture...) :

(27) « — Nada. [...] Imposible : está comunicado sin parar.

— **A lo mejor** tienen el teléfono estropeado. »

(exemple cité dans Matte-Bon 2006 : 257).

Le même effet de sélection dans une pluralité d'options peut être observé dans l'exemple suivant, où la proposition *p* [*encontrar un novio ideal*] est posée par le locuteur comme une des multiples issues possibles d'un destin encore ouvert, une surprise parmi d'autres que pourrait lui réserver la vie :

(28) « [Estoy] a punto de terminar mi tesina, preparando además unos cursos de español para extranjeros que me he agenciado en Salamanca, con mi padre cotizando para mantenerme lejos de casa...¿qué más se puede pedir? A ver, dejame pensar...pues mi mano, por ejemplo, si Andrés tuviera un poco más de carácter para estas cosas. Es lo que dice Carlota: si no tiene un arranque, ¿para qué quieres un novio así? Tú vive tu vida y a lo que salga; **lo mismo** encuentras un novio ideal y te olvidas de Andrés y Andrés por fin se decide y así tienes a dos y te desvirgas de una vez... » (José María Guelbenzu, *El amor verdadero*, google books).

¹⁴⁵ Nous verrons que d'autres éléments d'ordre submorphémique interviennent dans l'identité de chacune de ces formes, permettant de les différencier au sein de ce groupe.

Ces formes sont certes compatibles, nous l'avons dit, avec une vision binaire du doute qui oppose p à son contraire $\sim p$, puisque $\sim p$ (le contraire de p) n'est qu'une forme particulière de *non-p*. Il est donc possible de trouver des énoncés du type « a lo mejor sí, a lo mejor no », comme dans l'histoire suivante, trouvée sur le site web d'un magazine de développement personnel :

(29) Había una vez un viejo sabio que vivía en un pueblo chico. Él era considerado el más sabio de los sabios. Un día, un granjero del pueblo estaba desesperado porque su vaca se había muerto. El granjero fue con el viejo sabio y le dijo, "Esto es seguramente la peor cosa que me pudo pasar a mí. Ahora no podré cultivar mi tierra, y mi familia no va a tener comida en el invierno." El viejo sabio le dijo, "**A lo mejor sí, a lo mejor no.**" El granjero se fue pensando que el viejo sabio era un tonto.

Al siguiente día, el granjero miró el caballo más magnífico y fuerte que él había visto en su vida. Como no estaba ocupado cultivando su tierra porque se murió la vaca, él tuvo tiempo de capturar el caballo salvaje. El granjero regresó a ver el viejo sabio y le dijo, "Tú si eres muy sabio. ¡Si no fuera porque se murió mi vaca, yo nunca hubiera tenido tiempo de capturar este hermoso caballo! Seguramente esta es la mejor cosa que me pudo haber pasado." El viejo sabio se sonrió y dijo, "**A lo mejor sí, a lo mejor no.**" El granjero sacudió la cabeza con incredulidad y se fue.

Al siguiente día, el hijo del granjero trató de domar al caballo, se cayó, y se quebró la pierna en dos partes. En desesperación el granjero regresó al viejo sabio y le dijo. "Lo peor ha pasado. Mi hijo querido se ha lastimado y no puede ayudarme a atender el campo; nunca podré producir lo que había planeado. Esto tiene que ser la peor cosa que me ha pasado. Mi hijo está herido y yo voy a batallar económicamente." Otra vez, el granjero se asombró con la respuesta del viejo sabio que fue exactamente la misma: "**A lo mejor sí, a lo mejor no.**"

Poco tiempo después, empezó una guerra terrible y todos los hombres jóvenes del pueblo fueron llamados para pelear en la guerra. La mayoría de ellos nunca regresaron. El granjero fue otra vez con el sabio viejo y le dijo, "La herida de mi hijo fue una bendición. Si no hubiera sido por su herida, hubiera ido a pelear en esa guerra. ¡Esto es lo mejor que pudo haber pasado! Otra vez, el sabio viejo respondió de la misma manera: "**A lo mejor sí, a lo mejor no.**"

El sabio le estaba tratando de enseñar al granjero, que no es el evento, sino la interpretación del evento lo que importa.

Dr. Cherie Carter-Scott dice: "Cada vez que tú veas que tus situaciones tienen valor, sin importar **la aparente confusión y apuro**, tú creces."

(<https://www.mifamiliamagazine.net/2012/06/la-interpretacion-es-un-todo/>, consulté le 26/06/2020)

Cet exemple aux allures de parabole, dont la longueur est nécessaire pour saisir l'économie globale du texte, montre de façon singulière le mécanisme à l'œuvre dans les formes en {labiale x palatale} : Sí et NO sont présentés comme l'expression minimale d'une pluralité d'options, dans le cas présent d'interprétations possibles d'un même événement, qui se présentent simultanément dans l'esprit du locuteur. Le texte met en évidence, par sa logique narrative même, qu'il ne s'agit pas dans le cas présent de départager le vrai du faux (la mort de la vache était-ce, oui ou non, le pire qui puisse arriver à notre fermier etc.), mais de montrer que ces deux options coexistent de plein droit dans l'esprit du locuteur qui les conçoit conjointement comme possibles. La glose s'apparente davantage à un 'oui ET non' (puisque, selon le point de vue, l'événement est heureux ou pas), et non comme un 'oui OU non' qui serait la glose classique pour un adverbe comme *quizá*. Avec *quizá*, le sage signalerait qu'il ne sait pas si l'événement

aura des conséquences heureuses ou pas ; avec *a lo mejor*, il déclare que c'est les deux à la fois, puisque la proposition sélectionnée n'invalide pas les autres propositions concurrentes. Il en résulte une sensation de *confusion* (« *confusión y apuro* ») face à la pluralité d'options disponibles, et non un examen de la véracité de *p* en tant que tel (formes en {SK}).

Le balancement de l'esprit entre plusieurs options concurrentes que le sujet a du mal à départager permet de comprendre le sentiment de confusion, voire de vertige (*vértigo, marear*) qui peut éprouver celui qui se trouve confronté à une situation de doute ou d'incertitude. Argoud, toujours dans son étude sur le phonaesthème *bl-* en anglais, avait noté au fil de son corpus une impression générale de *confusión*, de *mélange* et de *désordre* (Argoud 2008 : 58) intimement liée à la nature multimodale des flux émis (larmes, pleurs, substances etc.), et donc à la pluralité. De ce manque de discernement liée à une situation vertigineuse et confuse découle une sensation de désagrément, d'inconfort, de malaise pour le sujet. L'indécision peut aussi être interprétée comme un manque de solidité, une forme de mollesse ressentie comme gênante ou désagréable (*molestar, malestar...*).

Il nous reste à commenter la place de *tal vez* dans cet ensemble d'adverbes de la « multiplication des possibles ». Nous avons vu que *tal vez*, en raison de la saillance {M x T}, était en mesure d'instruire une tension entre deux pôles qui peuvent être identifiés aux polarités affirmative et négative (*p / ~p*). Mais nous pensons qu'à l'image des nombreuses formes instruites par les deux saillances, *tal vez* est également marqué par la saillance {labiale x palatale}, et peut tout aussi bien marquer un choix paradigmatique dans une pluralité d'options. L'on se souviendra que la « tension entre un élément A et un élément B » autorise la mise en tension entre des éléments radicalement opposés tout comme des éléments sensiblement identiques, ne préjugant ainsi en rien d'une interprétation de la tension en termes de simple altérité. L'exemple suivant illustre une telle situation où *tal vez* sélectionne, l'un après l'autres, plusieurs éléments dans une foule de possibilités littéralement illimitée :

(30) « Y tampoco sabía qué escritores (porque Farewell siempre tenía escritores invitados en su fundo) me iba a encontrar en *Là-bas*, **tal vez** al poeta Uribarrena, autor de espléndidos sonetos de preocupación religiosa, **tal vez** a Montoya Eyzaguirre, fino estilista de prosas breves, **tal vez** a Baldomero Lizamendi Errázuriz, historiador consagrado y rotundo. Los tres eran amigos de Farewell. Pero en realidad Farewell tenía tantos amigos y enemigos que resultaba vano hacerse cábalas al respecto. » (R. Bolaño, *Nocturno de Chile*, 2000).

Les différents écrivains sont ici énumérés comme de simples exemples sélectionnés presque aléatoirement dans un foisonnement ouvert de possibilités que le locuteur ne maîtrise absolument pas. Le but n'est pas de discuter la proposition en tant que telle ou d'en examiner la probabilité – tel poète sera-t-il oui ou non présent chez Farewell –, mais de situer l'option envisagée dans un paradigme ouvert. Remarquons au passage que nous retrouvons l'effet des hypothèses « défocalisées » en vertu de la pondération caractéristiques la saillance {M x T} : la confusion est certes totale, l'énumération d'options

parallèles vertigineuse, mais il s'agit d'un faux problème qui ne retiendra pas davantage l'intérêt de la narration : « Pero en realidad Farewell tenía tantos amigos y enemigos que resultaba vano hacerse cábalas al respecto ».

Conclusion

La saillance {BL} se compose d'une labiale et d'une palatale, trait qui doit être redéfini comme renvoyant à un mouvement proprioceptif de la langue qui vient « toucher doucement le palais ». Entendue ainsi, la palatalité englobe les phonèmes palataux traditionnels (/tʃ/ et /j/), mais aussi les dénommées « liquides », et apparaît, aux côtés de la labiale, comme un trait intimement lié à l'expérience de la succion et de la lactation. Le *jaillissement du lait maternel*, expérience psychique fondamentale, se trouve ainsi au cœur de l'amorçage cognitif emporté par notre saillance, laquelle est convoquée dans la langue espagnole pour instruire tantôt la notion d'écoulement, fondamentalement *expansif*, tantôt une idée de plénitude et de plaisir/sensualité. Ces deux orientations principales engendrent de nombreuses ramifications – c'est le cas de le dire – sémantiques, que nous résumons schématiquement, mais non exhaustivement, dans la figure ci-dessous :

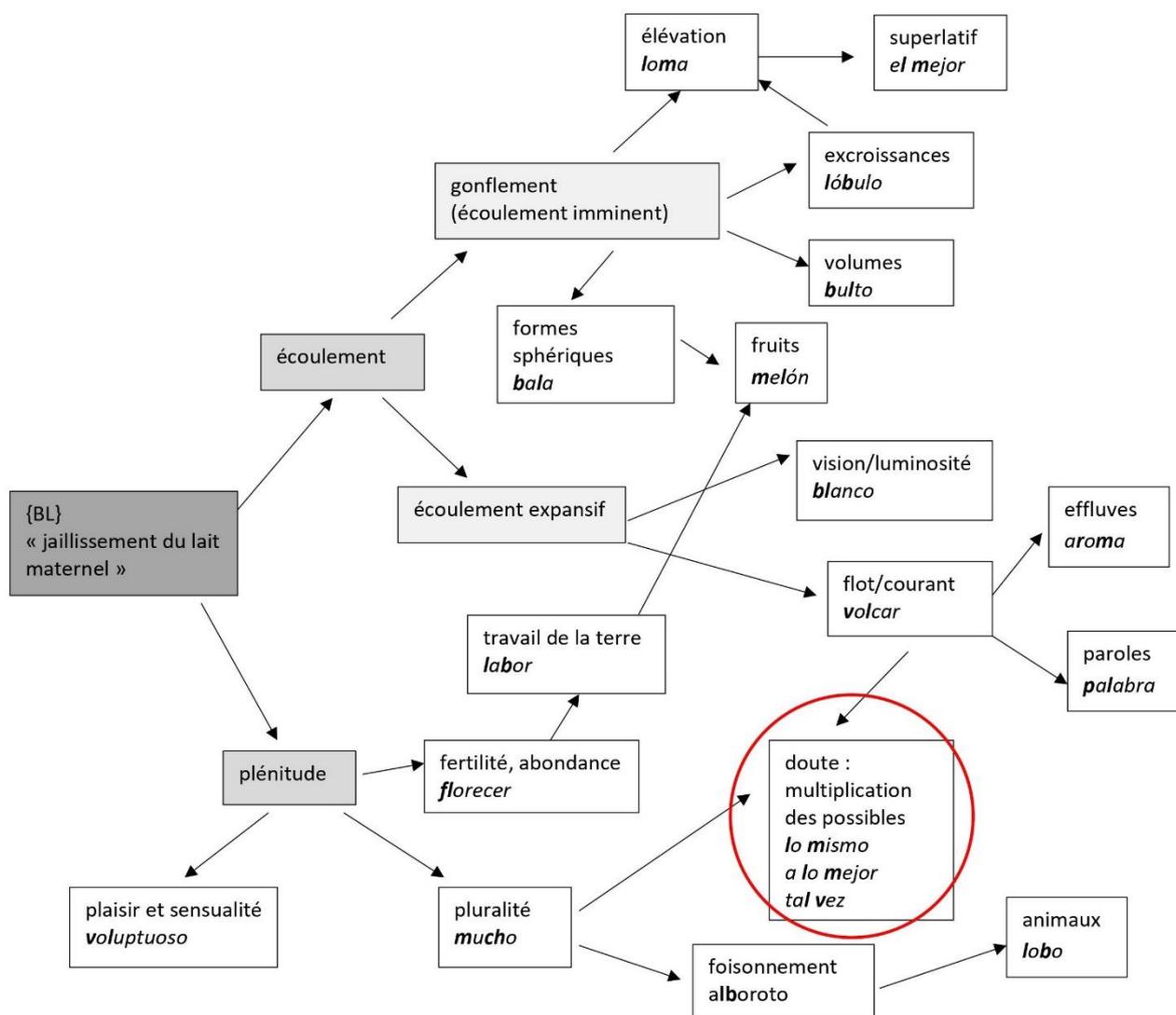


Figure 18 : La saillance {BL}, vue d'ensemble

Saisi sous l'angle de vue emporté par la saillance {BL}, le *doute* se situe à la croisée de cette double orientation notionnelle : se présentant d'un côté comme un *va-et-vient*, une « ondulation » de l'esprit sur le point de faire naufrage dans un « paysage marin » (*liquide en expansion*), le doute peut surtout être pensé comme une *pluralité des possibles*, une multiplication – parfois vertigineuse et confuse – d'options alternatives que l'esprit ne parvient à départager.

Nous pouvons à présent dresser une vue d'ensemble des trois saillances qui interviennent dans le paradigme adverbial épistémique, et qui se présentent comme trois voies d'accès vicariantes à ce que nous appelons le *doute*. Nous y observons de nombreuses intersections, certaines formes appartenant potentiellement à plusieurs champs analogiques à la fois. Une mention spéciale va à la locution adverbiale imagée *por si las moscas*, emportant l'idée connexe d'*éventualité*, qui actualise les trois saillances à la fois ([p-r], [l-m] / [s-m] / [sk]).

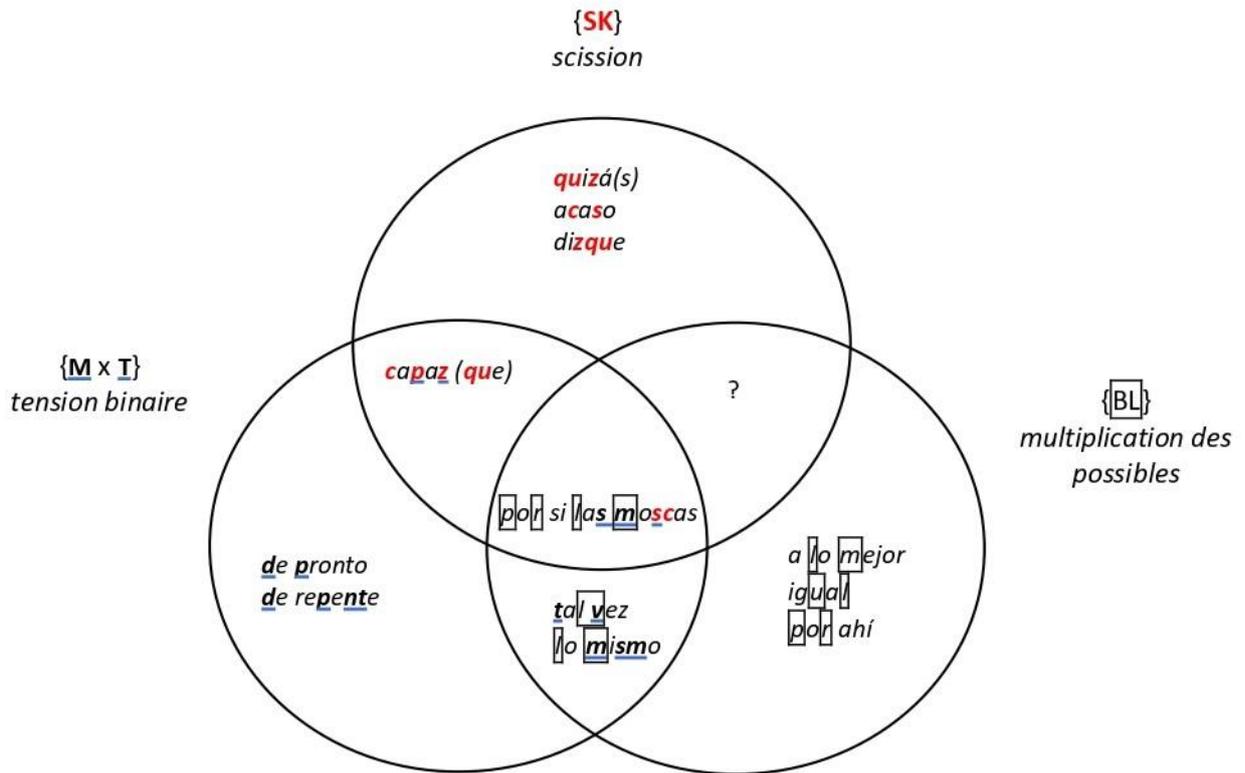


Figure 19 : Le paradigme épistémique selon la *Théorie de la Saillance Submorphologique* : {SK}, {M x T} et {BL}

Deuxième partie

L'identité des signes par le signifiant : l'approche cognématique

Préambule

Je tire un fil de l'écheveau que j'ai dans la tête. Tantôt c'est le sens, tantôt c'est le son qui...

— *Pauvre ami...*

— *C'est professionnel. Vous savez bien que je travaille dans l'absurde. Ne vous étonnez pas de ces bonds que je fais sous forme de questions bizarres... Ou de formules un peu risquées...*

(Paul Valéry, L'idée fixe ou Deux Hommes à la mer, 1932).

La deuxième partie de notre travail entend approfondir l'analyse des signifiants pour cerner – après avoir montré leur inscription dans de grands ensembles conceptuels qui par leur abstraction transcendent la notion de *doute* – l'identité spécifique de chacun d'entre eux, mettant ainsi au jour un jeu complexe de relations contrastives qui autorise ces formes à emporter des nuances sémantiques spécifiques et à se partager certaines fonctions discursives et référentielles.

Nous nous proposons pour cela de soumettre les formes à une deuxième « lecture du signifiant », également submorphologique, mais qui, à la différence des structures bilitères observées jusque-là, s'intéressera au rôle que certaines composantes jouent en tant que submorphèmes « autonomes » dans l'économie du signifiant. Il s'agira, par exemple, dans le cas de *quizá(s)*, d'interroger le submorphème K pris non plus dans son rapport saillanciel à S ({SK}), mais dans la fonction spécifique de « catégoriseur sémique » (Bottineau 2003b : 196) qui pourrait lui revenir en vertu de sa position initiale (K-) (*vid. infra*).

Nous changeons donc de niveau d'analyse, ainsi que d'approche théorique, pour étudier nos signifiants à la lumière de la *Théorie des Cognèmes* développée par D. Bottineau (1999 et suiv.) et reprise depuis par de nombreux linguistes hispanistes¹⁴⁶.

La *Cognématique*, qui, nous l'avons dit dans notre introduction, peut être abordée dans le prolongement des postulats de Molho sur les *formants* (*vid. supra*), consiste elle aussi à repérer des unités submorphémiques, appelées *cognèmes*, dont nous avons vu que l'iconicité repose sur la « corrélation forte entre l'expérience sensorimotrice des actes de signification et le profil des actes de conceptualisation » (Bottineau 2012d : np), corrélation que nous avons par ailleurs pu observer également sur le plan des saillances, où nous nous sommes efforcée de montrer que le concept invariant pouvait être rattaché iconiquement à l'interaction entre les instructions cognitives de leurs composantes (par exemple le submorphème K de *saisie précoce* et *d'incomplétude* lié à l'articulation vélaire du phonème porteur /k/, et le submorphème S de *validation* lié au mode articulaire continu).

¹⁴⁶ Voir l'Introduction Générale, ainsi que la vaste bibliographie produite par Bottineau sur la question. En règle générale, nous citons ces travaux d'après les versions disponibles en ligne, *vid. bibliographie*.

Mais cette association entre le profil sensorimoteur d'un phonème et l'instruction cognitive façonnée à son image n'est pas automatique, puisque la présence dans un signifiant d'un phonème potentiellement concerné par le profil phono-articulatoire du cognème n'est pas suffisante pour pouvoir postuler d'office une lecture submorphémique :

« L'effet instructionnel du submorphème n'est pas inhérent au phonème, il ne s'active que dans le cadre systémique d'oppositions et d'analogies : *wh-* ne produit son effet que par contraste avec un autre, *th-*, dont l'instruction se glose « rechercher une occurrence mémorisée de X », comme dans *there* « là », *then* « là », *the* « le », *this* et *that* « ce », *thus* « ainsi », *though* « malgré ». Faute d'être activé par une opposition systémique et/ou une corrélation analogique, un phonème ou graphème n'est pas activé et ne constitue pas un élément formateur pertinent, comme le *th-* de *thumb* « pouce » ou le *wh-* de *whim* « caprice ». (Bottineau 2012d : np).

La première condition à l'actualisation du cognème est donc son inscription dans un réseau de correspondances ou de contrastes réitérés à d'autres endroits du système. On voit ainsi qu'un mot comme *there* ('là') s'inscrit à la fois dans une **correspondance** analogique avec *then*, *the*, *this* etc. et dans une **opposition** avec *where* ('où'), forme elle-même prise d'ailleurs dans son propre réseau itératif :

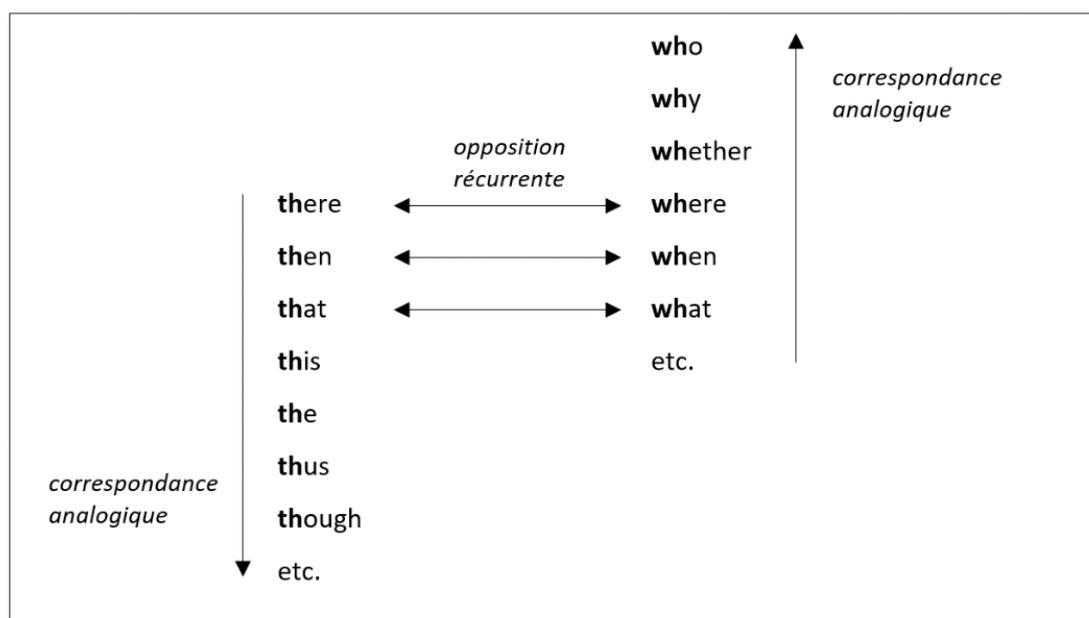


Figure 20 : Le principe de *réalisation*¹⁴⁷

Si chaque terme se trouve ainsi potentiellement pris dans au moins un réseau analogique de ce type, d'autres facteurs peuvent venir légitimer le découpage d'un signifiant en submorphèmes :

« On est fondé à considérer un phonème comme submorphème sémantiquement pertinent dans les conditions suivantes (non cumulatives) :

1) Il se manifeste dans une alternance récurrente (...). [Nous venons de l'illustrer.]

¹⁴⁷ C'est le terme employé par Bottineau (2003b : 190).

- 2) L'opérateur-mot dans lequel il se manifeste est lui-même globalement formé d'une agglutination de marqueurs extraits de telles alternances (...).
- 3) Le submorphème, combiné à une racine ou à d'autres submorphèmes dans une position constante comme l'initiale ou la finale, classe tous les opérateurs concernés dans une catégorie donnée [...]. » (Bottineau 2004 : 29).

Nous retenons ici que – à la différence de l'approche de la TSS, selon laquelle « seule une partie du signifiant, submorphologique, est susceptible d'être exploitée pour renvoyer au sens » (Grégoire 2018b : 76), le prisme cognématique permet d'envisager que le signifiant tout entier soit potentiellement décomposable en submorphèmes, qui contribueront chacun à l'émergence du sens, et ce de façon *linéarisée* – autre différence importante avec la démarche saillancielle – selon la place que le cognème occupera dans la sémiosyntaxe du signifiant : en position initiale, les cognèmes « annonce[nt] ainsi la couleur sémique dominante de l'opérateur complet, sa tonalité cognitive *majeure*, alors qu'en position de suffixe ils n'en sont que la *mineure* ». (Bottineau 2003b : 195-196, l'auteur souligne).

Du fait des conditions d'actualisation du cognème – qui assurent la pertinence de l'analyse et servent de garde-fou contre les dérives cratylistes – la cognématique s'érige ainsi en un

« outil particulièrement efficace pour mener à bien le programme initial de lecture du signifiant : un cognème est une unité de niveau inférieur à celui du morphème, réitérée ou entrant en contraste, qui configure ainsi des réseaux d'analogie, et qui est porteuse d'une instruction cognitive motivée par le profil sensori-moteur du phonème qui lui est associé. » (Fortineau-Brémond 2018b : 291-292).

Ce sont ces principes méthodologiques que nous souhaitons appliquer, dans les pages qui suivent, au paradigme des adverbess épistémiques pour démontrer que ces termes forment bel et bien un système dont la cohérence va bien au-delà de leur inscription dans un groupe saillanciel qui en marque la couleur macro-notionnelle (par exemple : le *doute* comme *bifurcation* par l'entremise de {SK}).

Partant du postulat que les adverbess de doute sont entièrement décomposables en submorphèmes, nous nous intéresserons dans cette partie aux cognèmes situés en position initiale et finale, afin de montrer que ces formes s'organisent en une double « chaîne sémiotique » (Grégoire 2012 : 6) dont les membres sont liés par des relations d'augmentation et de contraste sémiologiques, et qu'ils s'insèrent dans de vastes réseaux trans-catégoriels analogiques qui contribuent de manière significative au signifié de puissance précis de chaque adverbe.

Le premier chapitre portera fondamentalement sur le cognème K en position initiale, permettant de préciser le signifié de *quizá(s)* en lien notamment avec le vaste champ des « termes en *qu-* » (Le Goffic, *infra*), tandis que le deuxième s'intéressera au cognème A en majeure, et secondairement au cognème O en mineure (*acaso*). Le troisième chapitre concernant *tal vez* mettra au jour les **réseaux associatifs** du cognème T en position initiale, mais explorera aussi son **opposition systématique** au cognème K

Deuxième partie

(*quizá(s) ~ tal vez*). Enfin, le dernier chapitre de cette partie sera l'occasion d'approcher le cognème S en position finale, posant ainsi les jalons nécessaires à la distinction tant attendue entre *quizá* et *quizás*.

Chapitre 4

Quizá(s) : la forme prototypique du microsysteme

« *Un quizá no ata ni desata.* »

« *Si dudas, o calla o pregunta.* »

Proverbes castillans (cités dans García-Borrón 2017 : 291)

Introduction

Dans ce chapitre, nous montrerons que *quizá(s)* est la forme prototypique du système des adverbes épistémiques, et ce non seulement diachroniquement parlant¹⁴⁸ : nous verrons que du point de vue de sa facture submorphémique, c'est la forme la plus apte à véhiculer divers amorçages cognitifs qui, dans l'expérience du sujet parlant et pensant, confluent vers ce que celui-ci a appris à qualifier de « doute ».

La structure phonologique de *quizá(s)* est *a priori* la plus simple de tous les adverbes étudiés dans ce travail : seuls quatre phonèmes interviennent dans son signifiant, l'archiphonème /S/ étant exploité à deux reprises dans le cas de la forme « allongée ». L'élément -s en position finale, qui confère, nous le verrons, à la forme augmentée une identité spécifique, ne sera pas étudié dans ce chapitre, qui se concentre sur ce que les formes *quizá* et *quizás*, que nous continuerons de désigner provisoirement sous la formule *quizá(s)*, ont en commun. L'élément -s sera étudié dans le détail au chapitre 7. Nous montrerons dans le chapitre présent que, sur le plan submorphémique, le signifiant est nonobstant d'une très grande complexité, puisqu'il est entièrement décomposable en submorphèmes qui, à la fois associés entre eux en grappes submorphémiques (saillances) et opérant seuls, autorisent la forme *quizá(s)* à entrer dans de multiples réseaux signifiants par le biais des correspondances et contrastes que la forme entretient avec divers domaines grammaticaux et lexicaux de la langue espagnole. Il s'agira, dans ce chapitre, de mettre au jour ces jeux cognémiques, et, ce faisant, de préciser, au-delà des conclusions déjà obtenues au sujet de la saillance {SK}, le signifié exact de *quizá(s)* au sein de ce sous-ensemble. La saillance {SK} ayant déjà été étudiée, nous analyserons dans un premier temps les éléments vocaliques qui entrent dans la composition de *quizá*, à savoir les voyelles [i] et [a]. Ensuite, nous reviendrons au formant {K}, qui, en raison de sa survenue en position d'attaque dans notre forme, ne se limite pas à son rôle de composante de la saillance consonantique étudiée. Enfin, nous verrons quelques exemples attestés pour observer les effets discursifs autorisés par ce signifiant.

¹⁴⁸ Les ancêtres de la forme *quizá* (diverses variantes formelles) sont attestés dès le XIII^e siècle, ce qui en fait la forme la plus ancienne du paradigme. Nous renvoyons à Suárez Hernández (2016 : 105 et suiv.) et Barrio García (2017 : 140 et suiv.) pour une analyse détaillée du parcours historique de la forme.

1 Le profil vocalique de *quizá(s)* : L'alternance I ~ A : fusion ~ fission ; balancement

Au sein du vaste réseau morphosémantique en {SK}, l'identité spécifique de la forme *quizá(s)* repose dans une large mesure sur son profil vocalique, qui permet notamment de le distinguer de sa forme concurrente *acaso*, comme nous aurons l'occasion de le voir dans le chapitre suivant. Ce profil vocalique, composé en l'occurrence des voyelles [i] et [a], attire l'attention puisqu'il s'agit de deux voyelles dont l'investissement cognémique a été établi pour de nombreuses langues, dont l'espagnol. Il est donc loisible de se demander si les submorphèmes correspondants, les cognèmes I et A, sont également actualisés dans la forme qui nous occupe.

1.1 Opposition paradigmatique : quelques rappels

D. Bottineau a montré à de nombreuses reprises l'existence des deux cognèmes vocaliques I et A qui s'opposent, de manière récurrente, en espagnol comme dans bien d'autres langues¹⁴⁹. Leur opposition repose sur la différence de degré d'aperture caractéristique de leur articulation respective, expérience articulaire proprioceptive que les locuteurs investissent dans la mise en place d'un contraste cognitif :

« Les phonèmes /i/ et /a/ font l'objet d'une expérience sensori-motrice multimodale pour les locuteurs. D'une part, ils requièrent le contrôle d'un geste de fermeture pour *i* (réduction de l'écart langue/palais) et d'ouverture pour *a* (accroissement de l'écart langue/palais et abaissement conjoint de la mâchoire inférieure, mouvement qui crée l'espace de variation du degré d'aperture). Si la sémiogenèse dérive une valeur cognitive du processus moteur, il s'agira du contraste *association* (i)/ *dissociation* (a), du couple *contact/séparation*, *conjonction/disjonction*, éventuellement *proximité/distance* (du point de vue résultatif, postérieur aux processus dynamiques. » (Bottineau 2009 : np).

Ce schéma vocalique I ~ A, dont le caractère potentiellement « motivé » est débattu depuis fort longtemps¹⁵⁰, est généralement instancié de façon distribuée entre deux termes commutables sur l'axe paradigmatique, comme par exemple dans une série de vocables du lexique italien (*sprizzo~sprazzo* ; *piccolo~grande* ; etc.), où il semble correspondre à une alternance notionnelle du type *ponctuel/duratif* ou *petit/grand* (Begioni 2017 : 51, Rocchetti 1987b : 159), mais aussi dans certains sous-systèmes grammaticaux comme le système des déictiques de l'italien (*qui~quà* ; *lì~là*, Begioni 2017), du français (*ici~là* ; *celui-ci~celui-là*), de l'allemand (*hier~da*) et de l'espagnol (*aquí~acá* ; *allí~allá*, *acullí~accullá*), ou dans les paires oppositives *this~that*, *which~what*, *the~a(n)* de l'anglais. Les effets discursifs de cet « analyseur i/a »¹⁵¹ sont des plus variés, allant d'une exploitation spatiale des amorçages cognitifs

¹⁴⁹ Vid. Bottineau 2009, qui cite des exemples issus de diverses langues indo-européennes, ainsi que du basque et du wolof.

¹⁵⁰ L'opposition I/A fait l'objet d'hypothèses diverses, notamment d'ordre phonosymbolique, depuis le *Cratyle* de Platon, qui associait la voyelle [i] à l'expression de la *petitesse*, et [a] à celle d'*étendue*. (cité dans Guiraud 1986 : 93).

¹⁵¹ Nous empruntons l'expression à Bottineau 2009.

invariants de *rapprochement* et d'*éloignement* (par exemple dans le domaine de la deixis spatiale : allemand *hier/da* et français *ici/là*, espagnol *aquí/acá*) à des effets pragmatiques et interlocutifs remarquables, la forme en *-a* sollicitant l'interlocuteur, mais pas *-i* (Bottineau 2009)¹⁵². Si l'exploitation de ce mécanisme contrastif dans la mise en place d'oppositions paradigmatiques a fait l'objet de nombreuses études qui rendent inutile que nous y insistions¹⁵³, il nous semble pertinent de nous intéresser à présent à une autre manifestation de cette alternance, intervenant cette fois au sein même de certains signifiants, et qui pourrait être à l'œuvre dans le signifiant *quizá(s)* qui nous occupe.

1.2 L'alternance I~A au sein d'un signifiant : va-et-vient, balancement

En affinité avec cette exploitation du type *proximal* ~ *distal* se situent à notre sens une série de tournures dans lesquelles l'alternance I~A est mise à profit au sein d'une même unité signifiante pour contribuer à des notions qui se laissent appréhender comme une combinaison, ou plus précisément un enchaînement, d'un geste de *fermeture* et d'*ouverture* : on pensera par exemple à la locution *en un pispás*, ou plus récemment *en un plis plas*, glosées par le DLE par '*en un santiamén*' ('en un clin d'œil'), où l'alternance I~A semble apte à signifier efficacement l'enchaînement rapide d'un geste de fermeture puis d'ouverture des yeux. La tournure peut ainsi remplacer, dans la langue courante, la volumineuse expression *en un abrir y cerrar de ojos* qui lexicalise et explicite le procédé mais en perd considérablement en efficacité expressive, voire en « rapidité », ce qui la rend moins apte à mimer le contenu sémantique dont le tour est précisément porteur. Cette même efficacité, cette transparence de l'alternance I~A, peut expliquer que l'onomatopée française *clic-clac*, forgée sur le modèle de toutes ces expressions désignant des bruits en deux temps comme *cric-crac*, *tic-tac*, *flic-flac*¹⁵⁴, se soit imposée dans le langage commercial pour désigner un sofa convertible dont le mécanisme sur un geste en deux temps, consistant à *rapprocher* d'abord légèrement les deux pans de la structure avant de pouvoir les *ouvrir* pour convertir le sofa en lit.

Dans d'autres cas, l'alternance vocalique I~A contribue à évoquer l'idée même d'une *alternance*, c'est-à-dire l'idée d'un balancement, d'un mouvement de va-et-vient, qui n'est autre que la succession alternée d'un mouvement de rapprochement, puis d'éloignement : ainsi dans esp. *zig-zag* (ou sa variante *zis-zás*), l'idée d'un va-et-vient est manifeste dans la forme géométrique même que l'expression décrit ;

¹⁵² Le contraste *i~a* exploite aussi la « perception auditive de la réponse environnementale harmonique en environnement confiné (chambre d'écho) : *i* est caractérisé par l'impossibilité de réponse extérieure coordonnée, alors que *a* est caractérisé par la possibilité d'une telle réponse. Ceci fait que *i* motive une prise de position locutive qui n'engage que le locuteur, alors que *a* incorpore le retour environnemental où se définit l'existence de l'allocutaire, *a* inclut cette réponse de tu et fait du point de vue exprimé par je celui de nous. » (Bottineau 2009 : np).

¹⁵³ Pour une analyse détaillée de ces oppositions de l'espagnol, voir notamment Bottineau (2009), Piel (2012), Macchi (2010b), Benezech (1975), Grégoire (2018b), Schmidely (1975), Terrado Pablo (1990).

¹⁵⁴ CNRTL, s.v. *clic*: « Onomatopée, souvent redoublée en *i - a* comme d'autres onomatopées *cric-crac*, *flic-flac*, *tic-tac*, etc. »

mais la formule « zis-zás » peut aussi intervenir dans la transcription onomatopéique d'une série de coups portés par une arme blanche, comme une épée, dont le maniement suppose un enchaînement de gestes alternés de droite à gauche et de gauche à droite :

(31) La dama se hacía sorda a estas demostraciones, y sus celosías permanecían cruelmente cerradas; cantaban los trovadores; los gatos que se disputaban aquella gata (perdónesenos la comparación) sacaban las uñas, o llámense espadas si gustáis, y **zis, zás, estocada tras estocada**, no tardaba en oírse un: "¡Dios me socorra!" y *cataplúm*: ¡hombre a tierra! (G. A. Bécquer, *Artículos y escritos diversos*, 1870, Corde).

Une signification similaire revêt l'expression *tris tras* qui, elle aussi considérée comme une onomatopée¹⁵⁵, sert d'interjection marquant la rapidité d'exécution, presque « à la dérobée », d'un mouvement, et serait ainsi à rapprocher des expressions *pispás* et *plis plas*, déjà commentées¹⁵⁶. Cette locution *tris tras* figure également dans la comptine espagnole « Tris tras por detrás »¹⁵⁷, où la présence de l'élément « tris tras » ne sert pas seulement les besoins d'une rime purement « décorative » et donc insignifiante ; par son effet d'écho délibéré avec *detrás*, elle engendre une rime qui se fixe dans la mémoire et contribue ainsi à faciliter l'apprentissage d'une alternance vocalique qui résume, dans le cas présent, un mouvement alterné de devant en arrière (la chaussure se trouve derrière « detrás », par opposition au regard des enfants orienté devant eux, direction ici temporalisée « ni la ves ni la verás ») et de haut en bas (« mira p'arriba, mira p'abajo »). Bottineau (2008) a montré l'importance des comptines et chansons pour enfants dans l'acquisition des routines langagières et l'apprentissage de l'armature submorphémique d'une langue.

Un autre exemple est l'expression espagnole *que si patatín que si patatán* qui renvoie, notamment, à « conversaciones, argumentos etc., **opuestos** y de los que no resulta nada » ou une action consistant à « **Hablar ininterrumpidamente** de cosas vanas u ociosas » (DLE, s.v. *patatín*, nous soulignons). Dans la première glose, c'est l'idée d'opposition que l'alternance I~A semble être en mesure de traduire efficacement ; dans la deuxième glose, c'est peut-être le mouvement d'ouverture et fermeture incessant de la bouche de celui qui parle sans s'arrêter qui est visée.

¹⁵⁵ Par exemple chez Covarrubias (s.v. *trasto*) : « Los cachivaches y cosas escusadas, y casi desechadas en una casa, que por ser tales las hazinan y amontonan unos con otros, y del sonido que hacen de **tris tras**, topando unos con otros, se dixeron trastos. » (Nous soulignons).

¹⁵⁶ Ainsi dans cet exemple, trouvé sur un forum : [il s'agit de l'extrait d'un roman historique imaginé par l'un des membres du forum] « Juan II, está pasando por enormes dificultades, pues su feudo está plagado de bandoleros, y él carece de los medios necesarios para imponer el orden. Es por esto por lo que recibe encantado a los almogávares, contratando a la Compañía para acabar con los bandidos. Pobre incauto. Ni que decir tiene que los almogávares acaban en un **tris tras** con los pobres bandidos. Ni que decir tiene que lo hacen, fundamentalmente, para poder ser ellos los que saqueen Tesalia a su antojo. » (<http://foroespana.foroactivo.com/t1115p15-nino-o-comes-o-llamo-a-un-almogavare>. Consulté le 11/12/2017. Nous soulignons.)

¹⁵⁷ A la zapatilla por detrás, **tris, tras**; / ni la ves ni la verás, **tris, tras**: / mirad p'arriba que caen judías, /mirad p'abajo que caen garbanzos, /A dormir, a dormir, que los Reyes van a venir.

Un autre exemple nous provient du jargon footballistique espagnol qui a forgé un terme désignant le jeu caractéristique de *La Roja* : le *tiquitaca* (parfois *tikitaka* ou *tiki-taca*), qui traduit un enchaînement rapide de passes entre les joueurs qui se renvoient le ballon en un mouvement répété de va-et-vient dans le but d'en conserver la possession. Ce néologisme, mis en circulation par le commentateur sportif Andrés Montes, semble emprunté au jeu du même nom, aussi appelé la « tronadora »,

(32) « un juguete de destreza con dos esferas atadas a un cordel, equidistantes al aro que sirve para sostenerlas con una mano. Se las hace golpear y rebotar entre ellas **repetidamente con un movimiento de vaivén**, usando la fuerza centrífuga » (<http://www.significadode.org/otros-significados.asp?ID=120411>, consulté le 11/12/2017).

et ressemble formellement à une curieuse expansion de l'expression *tic-tac* qui décrit le bruit caractéristique d'une montre ou d'une horloge. L'idée d'un mouvement pendulaire d'aller-retour qui sous-tend par exemple le mécanisme de l'horloge se retrouve aussi en anglais dans l'alternance *swing-swang*, où le sémantisme du verbe *to swing* ('penduler, osciller'), porté par le phonaesthème *sw*¹⁵⁸ (par exemple Bottineau 2010), est renforcé par le mécanisme de l'alternance vocalique I ~ A par le biais de la lexicalisation de l'association entre la forme dite de « présent » et celle qui fut, jadis, la forme dite de « passé » *swang* désormais désuète¹⁵⁹ :

(33)[*L'artiste commente son intérêt pour les pierres et le monde minéral.*]

There is a strange, vivid world hanging up within their [stones] inner world, living in a transparent bluish coloured landscape, where the Life and Death are swinging to and fro, **swing-swang, swing-swang, life-death, life-death, everythingness-nothingness**, and this movement to and for is pure spell.

(Attila Grandpierre interview par Eurock: users.atw.hu/bubutacsi/inter/eurock.doc, consulté le 17/12/2017).

Dans cet exemple, l'on perçoit bien comment l'alternance vocalique, introduite au moyen du couplage répété entre la forme du présent et celle du passé, respectivement dépossédées de leur valeur temporelle, contribue à mimer « phonosymboliquement » le mouvement pendulaire de va-et-vient entre deux extrêmes (*life-death* ; *everythingness-nothingness*) ; notons également que l'emploi du tiret contribue, par le figement de l'alternance, au blocage d'une éventuelle interprétation temporelle et rapproche visuellement le couple *swing*–*swang* des autres couples notionnels (*life*–*death* ; *everythingness*–*nothingness*). Nous avons relevé un cas analogue pour le verbe *to swim* ('nager'),

¹⁵⁸ Le cluster *sw*- associé à la notion d'*oscillation* pourrait par ailleurs représenter une capacité formelle de la saillance {M x T} en ce sens que l'oscillation, tout comme sa variante *tw*- de *dualité*, peut être subsumée dans le macro-sémantisme de la « tension entre A et B » (voir chapitre 2).

¹⁵⁹ L'emploi de la forme *swang* dans sa valeur temporelle de temps du passé est rare et considérée de nos jours comme un régionalisme (OED, s.v. *swing*). Dans l'exemple ci-dessous, l'expression *swing-swang* figure de concert avec la forme courante à valeur temporelle *swung* : « "Puts a swing-swang to her walk." Dora June **swung** forward, hands tilted, fingers fluttering like little chicks. "Swing-swang, swing-swang," she chanted. "Swing-swang with me, Hattie!" » (Susan Kirby, *Hattie's Story*, p. 12, google books).

d'ailleurs formé sur le même phonaesthème *sw-*, avec des effets similaires, s'agissant cette fois de la valeur « temporelle » de présent de *swim* qui est contextuellement bloquée :

(34) Then came the super silver group. This group toughed out a long 2.5 hour practice and even did some smiling and dancing along the way. This group took on a 5,900 yard trot, with everyone finishing strong. Avery "counting stars" McNulty took charge and showed some great leadership at the end finishing with 5750 yards. Brenna "banana" Dahlgren kept her sunshiny smile throughout the practice finishing with 5800 yards. Eliza "Super streamline" Wilson toughed out and pressed on through the set also finishing super strong with 5600 yards. Alyssa "what does the fox say" Kelly **swim swam swim swam swim** all the way with fantastic efforts and finishing with 5850 yards.

(<http://www.bluedolphinaquatics.com/2013/11/>, consulté le 17/12/2017)

Outre ces exploitations spatiales, où l'alternance I~A marque un mouvement pendulaire entre deux pôles (haut~bas, droite~gauche ; ouverture~fermeture etc.), le contraste I~A intervient aussi, ponctuellement, dans certaines tournures qui font coexister dans un même espace (réel ou mental) deux concepts contraires. L'on pensera d'abord aux expressions françaises du type « *comme ci, comme ça* » ou « *couci-couça* », souvent accompagnées d'un geste de balancement de la main du locuteur, et qui ont vocation à décrire une situation que le sujet juge mitigée, faite d'un mélange d'éléments contradictoires qui instaurent un équilibre précaire :

(35) "Comment ça va ?" tapai-je sur mon téléphone. A peine vingt mètre nous séparaient. [...] Je le vis me répondre avec son index hésitant sur le petit clavier. Je connaissais déjà la réponse. Une vieille plaisanterie entre nous, comme il en existe dans chaque famille. **Couci-couça**.

Jadis, nous prononcions cette expression à tout bout de champ. Tout était couci-couça. L'école, le repas, l'ambiance. Tu as eu une belle journée ? **Couci-couça**. Comment c'était au tennis ? **Couci-couça**. Et toi au bureau ? Rien n'était jamais franchement bien. Le malheur menaçait toujours. Même si le soleil brillait, on pouvait être sûr que des nuages noirs se profilaient déjà à l'horizon. Mon père était incapable de tenir de beaux discours ou d'enjoliver les choses. Il avait soufflé sur mon enfance un parfum de défaite. Tout pouvait s'effondrer à chaque instant. (Sacha Batthyany, *Mais en quoi suis-je donc concerné*. Traduit de l'allemand par Niels Christopher, google books, consulté le 12/12/2017)

Dans ce type de formules, dont l'espagnol connaît son lot de tours équivalents (*así así, así y/o asá, regulín regulán*), l'alternance I~A est sollicitée pour juxtaposer des concepts que le sujet tantôt assume (valeur proximale, identificatoire de I), tantôt rejette (valeur distale, séparatrice de A) : le *bien/positif* et le *mal/négatif* (« ...rien n'était jamais franchement bien »/ « Le malheur menaçait toujours »), la lumière et l'obscurité (« ...le soleil brillait » / « des nuages noirs se profilaient ») etc. C'est cette notion de balancement entre deux pôles opposés emportée par le jeu oppositif des voyelles [i] et [a] que la langue des signes chilienne retient comme le trait saillant de l'adverbe *quizás*, le traduisant précisément par un geste de balancement de la main :



QUIZÁS

Se usa para indicar que se duda de la posibilidad que algo ocurra o sea cierto.

Esp.: *adv.* Quizás.

Acuña Robertson *et al.*, *Diccionario bilingüe Lengua de señas chilena – español* (2009 : s.v. *quizás*)

Dans toutes ces expressions, toutes langues confondues, le jeu d'alternance vocalique exploite l'instruction cognitive *proximal/distal* pour venir en renfort à un patron submorphémique consonantique, qui se prêtait déjà, par ses propres amorçages cognitifs, fort bien à l'idée d'un va-et-vient : la saillance {M x T} [tension entre deux bornes, cf. : *supra*] dans *pispás*, *plis plas* et les exemples anglais en SW- ; la saillance {T-K} associée à la notion de *coup*, ici répétés (cf. : Guiraud, *infra*) dans *tic-tac* et *tiki-taka*¹⁶⁰ ; enfin la saillance {SK}, associée à l'idée d'une *scission interne*, d'une discontinuité, dans *comme-ci comme-ça*, *couci couça* ou *zigzag*. C'est cette dernière saillance qui opère également, nous l'avons vu, dans *quizá(s)*.

Il nous semble donc pertinent de poser que l'alternance I~A, connue pour son instanciation dilatoire entre plusieurs membres d'un même paradigme (*aquí ~ acá* etc.), peut également agir comme une *saillance* au sein d'une même unité signifiante, saillance qui repose sur le trait pertinent du degré d'ouverture de la voyelle porteuse du submorphème et pourrait alors être formalisée comme ceci : {voyelle fermée/voyelle ouverte} ; il appartiendrait à une autre étude de déterminer si, outre les variantes [i-a] ou [a-i]¹⁶¹ largement attestées, cette saillance présente d'autres capacités formelles.

Notre hypothèse est donc que cette saillance vocalique associée à l'idée mouvement de va-et-vient informe également l'adverbe *quizá(s)*, où elle vient en renfort de la saillance {SK} pour signifier la *mise en balance* entre les deux éléments de signe contraire engendrés par la saillance consonantique. Mais ces instructions ne sont redondantes qu'en apparence : la saillance {SK}, par son invariant notionnel de

¹⁶⁰ Voir aussi « taquiner » en français (=harceler au moyen d'une série de coups répétés portés contre la victime), *vid.* Guiraud (1986) et *infra* chapitre 6 sur la structure « onomatopéique » en T.K..

¹⁶¹ Le fonctionnement de la saillance pourrait en effet reposer, plus que sur le degré d'aperture absolu défini par le système phonologique, sur le *différentiel* d'aperture entre les deux voyelles en interaction. Dans ce cas se pose la question de la voyelle [e], que certains micro-systèmes exploitent comme variante formelle de [a], comme dans la saillance {voyelle ouverte x latérale} identifiée par Grégoire (2018b) (*vid. infra* chapitre 10).

« refus d'une ligne droite », produit une bifurcation par scission interne au sein de la proposition que le locuteur se propose d'examiner, faisant émerger deux images inversées, l'affirmative et la négative, de la proposition analysée (p et $\sim p$). Le profil vocalique de *quizá(s)*, la transition de l à A, configure quant à elle un *balancement* entre les deux alternatives engendrées par le patron consonantique, balancement qui instaure, là aussi, un équilibre précaire entre contraires débouchant sur une *suspension de l'assertion*, elle-même puissamment relayée par le cognème K en position initiale.

2 Le submorphème K en position initiale

Dans le chapitre 1, nous avons pu observer le rôle du submorphème K dans son interaction avec le marqueur S, configurant conjointement la saillance {SK}. Or, l'appartenance du marqueur K à une telle structure submorphémique bi-membre non linéaire ne préjuge aucunement de son rôle de cognème en position de majeure cognitive, position qui, nous l'avons vu, permet de classer un signifiant dans une catégorie grammaticale ou sémantique donnée. Nous montrerons à présent que l'initiale vélaire de *quizá(s)* est porteuse du submorphème K qui, en espagnol comme dans d'autres langues indo-européennes, opère dans un vaste réseau analogique trans-catégoriel et informe plusieurs sous-ensembles lexicaux et grammaticaux.

2.1 La lecture étymologique : *quizá(s)*, un « terme en *qu-* »

2.1.1 Les « termes en *qu-* » : des « introducteurs de variable » (Le Goffic)

Compte tenu de ce que l'adverbe *quizá* est issu d'un syntagme latin à caractère interrogatif (QUIS SAPIT 'qui sait')¹⁶², l'origine de l'occlusive vélaire qui nous intéresse à présent est à chercher du côté d'un paradigme grammatical extrêmement stable et ancien : les « relatifs-interrogatifs » des langues latines. Pour la langue française, P. Le Goffic a consacré plusieurs travaux (1994, 2007) à ce qu'il nomme les « termes en *qu-* », un réseau morphématique dont la cohérence, en dépit de la grande variété catégorielle (pronoms, adjectifs, adverbes) et fonctionnelle (indéfinis, interrogatifs, relatifs etc.) de ses membres, repose précisément sur le critère formel de la récurrence du phonème /k-/ en position initiale :

« On sait que les termes en *qu-* constituent en français une famille, à la fois limitée et structurée (cf., pour une vue d'ensemble, Le Goffic 1994) [-pronoms *qui, que, quoi* ; — adjectif *quel (lequel)* ; — adverbes *où* (lieu ; du latin *ubi*, de **kwudhei*), *quand* (temps), *comme/comment* (manière), *combien* (quantité), *que* (degré : *Que c'est gentil !*)], et que cette famille remonte directement à un thème **kw-* indo-européen (cf. Meillet 1964, Meillet-Vendryès 1960). Toutes les langues indo-européennes attestées à date ancienne utilisent ce thème pour former des indéfinis, des interrogatifs, et divers types de connecteurs inter-propositionnels (parmi lesquels, dans bon nombre de langues, le relatif) ». (Le Goffic 1994 : 31-32).

¹⁶² Vid. Barrio García 2017.

À travers un aperçu bibliographique détaillé sur la question, l'auteur constate d'abord qu'aucune explication unitaire n'avait encore été avancée pour tenter de comprendre comment une telle cohérence formelle puisse abriter des fonctions syntaxiques apparemment si disparates. Partant de l'observation que, en synchronie du moins, les emplois interrogatifs et relatifs sont de loin les plus vigoureux dans les langues latines, la tradition grammaticale d'obédience latiniste a en effet vite fait de parler d'un paradigme « relatif-interrogatif », sans véritablement élucider les rapports logiques et/ou historiques entre ces deux fonctions syntaxiques. Ces approches ne font d'autre part que peu de place aux emplois indéfinis, qui se voient généralement rattachés aux relatives, dont ils constitueraient une sorte de cas particulier et dérivé (appelé « relative sans antécédent » du type *Qui dort dîne*). S'attachant à mettre au jour cette explication unitaire de l'ensemble des exploitations discursives du thème en *qu-* qui fait défaut, Le Goffic se place d'abord dans une perspective historique : il démontre ainsi que, d'un point de vue diachronique, rien n'est moins sûr que cette prétendue primauté de l'emploi subordonnant (*relatif*) sur l'emploi *indéfini* : il n'est en effet pas clairement établi si l'indo-européen employait les termes en *kw-* comme des relatifs – l'existence même des constructions relatives semble plutôt d'assez fraîche date dans les langues indo-européennes –, alors que les emplois indéfinis, eux, sont largement attestés, y compris depuis l'eurasiatique (Greenberg 2003, cité dans Le Goffic 2007 : 18). Comme le souligne Le Goffic à plusieurs reprises, l'exploitation vigoureuse dans les langues latines du thème en *qu-* en tant que relatifs, voire en tant que subordonnants en général, masque souvent le fait que, à l'échelle de toutes les langues indoeuropéennes, ces emplois sont largement minoritaires et postérieurs aux emplois indéfinis.

Si l'auteur s'attarde autant sur cette « erreur » de filiation entre emplois interrogatifs, indéfinis et relatifs, c'est que la valeur d'*indéfini*, souvent marginalisée dans les approches grammaticales traditionnelles, se trouve, selon lui, au cœur du fonctionnement de cette famille en *qu-*, et rétablir la primauté logique de l'indéfini sur les autres exploitations permet d'avancer une explication globale et intégrée de ce paradigme si hétérogène. P. Le Goffic défend en effet le postulat que les termes en *qu-* sont fondamentalement des « introducteurs de variable » :

« La thèse fondamentale que nous présentons est la suivante: les mots *qu-* du français (comme les mots *wh-* de l'anglais, et les marqueurs correspondants d'autres langues, indo-européennes ou non) sont, à la base, des **introducteurs de variable, comparable au x des mathématiques** ; ils sont de ce fait la trace d'une opération de parcours (*a priori* sans issue) sur l'ensemble des valeurs possibles de cette variable dans un domaine. Tous leurs emplois en découlent : ils se développent suivant un schéma régulier, à travers les langues les plus diverses. Autrement dit, la syntaxe et la sémantique de ces termes sont indissociables. » (Le Goffic 2007 : 25).

Nous retiendrons ici deux idées fondamentales :

i) En tant qu'introducteurs de variable, les termes en *qu-* ont pour fonction de marquer un espace vide, de l'occuper matériellement afin de remplacer, ou plus précisément « garder la place » d'une valeur

non (encore) spécifiée. Cet effet est particulièrement visible dans les emplois interrogatifs, où le pronom interrogatif a pour fonction d'« évoquer un **vide notionnel** existant dans la phrase à laquelle il appartient. » (Moignet 1981 : 180). C'est la présence de cet *ersatz* en *qu-* dans la phrase qui déclenche ce mouvement de parcours invoquant conjointement l'ensemble des éléments capables d'occuper la place vide, et d'instancier potentiellement la valeur pour le moment inconnue. Le Goffic, qui emprunte la notion de *parcours* à Culioli¹⁶³, précise que ce parcours correspond à « Une opération [...] [qui] consiste, comme son nom l'indique, à balayer toutes les valeurs possibles et imaginables susceptibles de vérifier (valider) une propriété » (Le Goffic 1994 : 32).

ii) Ledit parcours est a priori *sans issue*, ce qui signifie que la découverte de l'inconnue, la résolution de l'équation en quelque sorte (le « trouver x » des mathématiques), est une possibilité offerte par certains co(n)textes mais ne fait pas partie intégrante du programme cognitif lancé par le mot en *qu-*, et n'est donc ni systématique ni obligatoire. Dans le cas des interrogatives par exemple, le vide instauré par le marqueur en *qu-* peut être comblé par la relation dialogique :

« Si l'on analyse une interrogation telle que *Que peut-il bien faire ?*, on voit que *Que* est le représentant (l'image) du domaine des valeurs possibles et imaginables que l'on peut assigner à la place vide dans *il fait (-)*. (...) On a donc un parcours sans issue, d'où le recours à autrui. » (Culioli 1990 : 164, cité dans Le Goffic 1994 : 33)

Dans les exploitations relatives encore, c'est « l'antécédent » qui anticipe la saturation du poste vide emporté par le relatif à la manière d'une réponse qui précède la question :

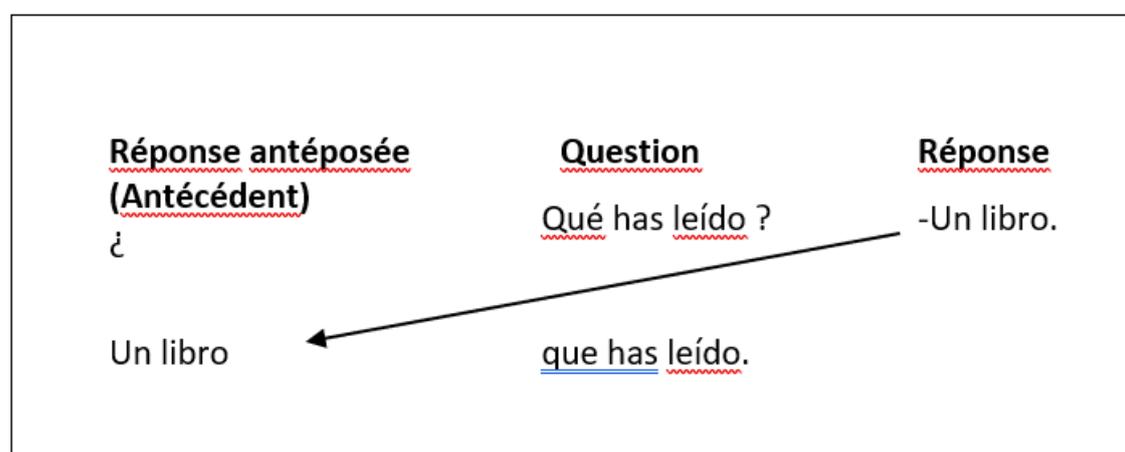


Figure 21 : Les « termes en *qu-* » : issue trouvée en discours

¹⁶³ « Interroger, c'est parcourir, de façon abstraite, les valeurs imaginables sans pouvoir en distinguer une qui soit valable. Le recours (réel ou fictif) à autrui fournit la représentation d'une issue à ce parcours. » (Culioli 1990 : 171, cité dans Le Goffic 2007 : 26).

Les différents emplois (interrogatifs, indéfinis, relatifs etc.) ne sont ainsi que le résultat discursif de l'existence ou l'absence d'une saturation de ce vide signifié par le terme en *qu-*. Concrètement, Le Goffic identifie trois types de configurations possibles :

- « Nous proposons de distinguer principalement trois types d'emploi, selon que :
1. le parcours est sans issue, mais une issue est impliquée (l'énonciateur remet au co-énonciateur la charge de trouver l'issue): emploi interrogatif [...] ;
 2. le parcours est sans issue, et n'en implique pas : la valeur indéfinie se fait alors clairement sentir (emploi de connecteur intégratif sans antécédent [...]) ;
 3. le parcours s'accompagne d'une issue spécifiée (comme une question accompagnée de sa réponse) : emploi relatif [...]. » (Le Goffic 1994 : 32).

Si les marqueurs en *qu-* ont ceci en commun qu'ils sont en mesure d'ouvrir un parcours de balayage, ils se distinguent entre eux précisément par le champ notionnel – le *domaine* – sur lequel ce balayage doit être effectué. À l'image de la très grande hétérogénéité de cette famille en *qu-*, les domaines auxquels chaque marqueur limite son fonctionnement sont tout aussi divers et parfois difficiles à circonscrire :

« Bien entendu, la variable, si elle n'est pas quantifiée, n'en est pas moins restreinte à un domaine donné tel que « entités humaines », « entités non humaines », « lieu », « temps », ... ; *où* indique une variable de lieu, et ainsi de suite. L'ensemble de ces catégories constitue une véritable « grille » fondamentale de l'expérience humaine, à rapprocher des Catégories d'Aristote, et dont l'examen est une question très importante, trop peu étudiée. Il est tout sauf évident de dire exactement quelles sont les « catégories ontologiques » mises en œuvre dans un système interrogatif comme celui du français : par-delà des catégories évidentes que sont l'humain, le non humain, le lieu, le temps, que dire pour *quel*, *comment* ? Faut-il distinguer qualité et manière, quantité et degré ? Comment des catégories aussi hétérogènes que des entités, le lieu, le temps, des propriétés (quantité) peuvent-elles s'intégrer en un système ? Quelle place donner à la cause ? (Le Goffic 2007 : 28).

2.1.2 *L'adverbe quizá(s), un nouveau membre de la famille des « termes en qu- » ?*

Partant de l'ensemble de ces observations, nous avançons pour notre part l'hypothèse que la forme *quizá*, elle aussi dotée de l'initiale en *qu-*, prend place au sein du paradigme en *qu-* de la langue espagnole qui, en tant que langue latine, dispose comme le français d'une vaste gamme de marqueurs en *qu-*, dévolus, notamment, aux emplois interrogatifs (*¿Quién viene ?*), relatifs (*El hombre, quien venía del mercado, llevaba una bolsa.*) mais aussi indéfinis (*Quien calla otorga.*).

L'on objectera que, en dépit de sa filiation, les emplois de l'adverbe *quizá* ne sont ni relatifs, ni interrogatifs – au moins au sens strictement syntaxique du terme. Si l'interrogation a, nous le verrons, son rôle à jouer sur le plan notionnel, c'est surtout la valeur d'*indéfini* défendue par Le Goffic comme principe recteur du paradigme qui nous semble pertinente ici. Nous proposons que *quizá(s)*, comme tous les autres membres de cette famille, est un « introducteur de variable ». En tant que tel, il ouvre un

Deuxième partie

parcours sans issue sur un domaine donné, et convoque conjointement, sans en écarter ni n'en privilégier aucune, toutes les possibilités d'instanciation du domaine en question.

Les « domaines ontologiques » sur lesquels opèrent les introducteurs de variable couvrent, nous l'avons vu, une large gamme de notions, allant d'éléments plus ou moins concrets (« être humain », « non humain ») à des concepts beaucoup plus abstraits comme peuvent l'être les catégories *a priori* kantienne du « temps » et de « l'espace ». Nous avançons l'hypothèse que dans le cas de *quizá*, ce champ notionnel, correspond à une catégorie particulièrement abstraite, voire méta-langagière : la variable *quizá(s)* porte sur la notion même d'assertion, qui a ceci de particulier que contrairement aux autres « catégories ontologiques », le nombre des éléments capables de vérifier la variable est strictement limité au nombre de deux : l'affirmation (assertion positive), et la négation (assertion négative). Il ne nous semble pas difficile d'accueillir l'assertion au sein de cette « grille fondamentale de l'expérience humaine » (Le Goffic *supra*) dans la mesure où l'énoncé assertif constitue une des expériences fondamentales de l'acte du langage. Ainsi, le balayage de « toutes les valeurs possibles et imaginables » ne part donc pas ici en quête d'une quelconque propriété du monde référentiel, mais explore en l'occurrence les modalités de phrase : *quizá(s) (p)*, phrase formellement assertive, parcourt et convoque tous les éléments qui peuvent vérifier une assertion : l'affirmation (assertion positive : *p*) et la négation (assertion négative : $\sim p$), sans se déterminer pour aucune des deux : le résultat est l'indétermination assertive caractéristique du doute¹⁶⁴ :

<p>QUIZÁ viene mañana.</p> <p>↓ affirmation (<i>Viene mañana</i>) ↓ négation (<i>No viene</i>)</p> <hr/> <p>(liste fermée)</p>	<p>¿QUIÉN viene mañana ?</p> <p>↓ Juan de Mairena El cartero de Neruda Pepita Jiménez Fulanito ⋮ etc. (tout être humain)</p>	<p>QUIEN calla otorga.</p> <p>↓ être humain 1 qui vérifie [callar] être humain 2 qui vérifie [callar] être humain 3 qui vérifie [callar] ⋮ etc. (tout être humain qui vérifie [callar])</p>
---	---	--

Figure 22 : Les « termes en *qu-* » : parcours sans issue

Qu'il porte sur une liste d'instanciations ouverte ou fermée, le marqueur en *qu-* indique toujours une opération de parcours sur l'ensemble des valeurs de puissance de la variable, ce qui le rend incompatible avec l'assertion :

« Les formes *Qu-* simples ne sont pas utilisables telles quelles dans les phrases simples assertives, qu'elles soient positives ou négatives :

*J'ai vu qui / *J'ai fait quoi *Je n'ai pas vu qui / *Je ne pense pas qu'il ait fait quoi.

¹⁶⁴ En convoquant conjointement les deux polarités de l'assertion, le fonctionnement de *quizá(s)* n'est pas sans rappeler le mécanisme d'un autre membre du paradigme en *k^w-* dont le rôle était précisément, en latin, d'indiquer la *disjonction* de deux valeurs opposées : l'interrogatif *UTRUM*, remplacé dans les langues romanes par l'interrogatif *SI*, sur lequel nous reviendrons. L'on observera que les langues germaniques conservent dans cette fonction une forme à (labio-)vélaire initiale : anglais *wether*, allemand *ob*.

[...] Comment expliquer les restrictions d'emploi ? Il ne suffit pas de poser que ces termes ne spécifient pas : si cela suffisait, on les trouverait tels quels dans les contextes à polarité. Il est cependant nécessaire, pour expliquer leur emploi dans les phrases interrogatives simples, de poser une première particularité qui les rend compatibles avec la sémantique de l'interrogation : ce sont des *indéterminés*, dans le sens où leur fonction de représentant ne peut référer à un objet particulier. On peut supposer que leur valeur générale est celle d'une disjonction d'éléments du type *x* représenté par le contenu particulier de la proforme : personne, chose, lieu, temps, quantité... :

Qu-(*x*) = tel ou tel... *x*. » (Muller 2008 : 14).

Aussi le *parcours sans issue* emporté par les formes en *qu-* débouche-t-il toujours, d'une façon ou d'une autre, sur une forme de *non-assertion* : interrogation, assertion indéfinie ou, dans le cas de *quizá*, assertion *suspendue* : « Tout se passe comme si l'opérateur de parcours, employé sans issue, était *a priori* peu compatible avec une assertion » (Le Goffic 1994 : 33).

Il semblerait donc qu'en dépit de sa forte évolution phonétique, la forme *quizá(s)* n'ait jamais déserté la famille étymologique dont elle est issue, et réalise encore le programme d'*indéfinition* dont sa racine indo-européenne *K^w*- était porteuse, mais en l'investissant à un autre niveau : *quizá(s)* est un marqueur de « suspension de l'assertion ».

Si *quizá(s)* est ainsi un indéfini *sui generis*, sorte de *joker* assertif, c'est en particulier avec les interrogatives partielles engendrées par les formes en *qu-* que la phrase marquée par l'adverbe *quizá(s)* présente la plus grande similitude. Le Goffic précise que

« Une interrogation partielle est un énoncé (quasi) déclaratif comportant une variable non quantifiée : c'est une énonciation qui serait mal formée et non interprétable si elle n'était « sauvée » par la relation dialogique, qui impose de fournir une valeur mettant fin au balayage (au parcours, selon le terme de Culioli déjà évoqué) des valeurs d'instanciation possibles de la variable. [...]

La différence essentielle (souvent unique) entre une interrogation partielle et une proposition déclarative ordinaire est la présence d'un mot interrogatif (mot en *qu-* en français), condition nécessaire et suffisante pour déclencher l'interprétation interrogative : nécessaire, parce qu'il n'existe pas d'autre moyen pour réaliser ce type d'interrogation (à telle enseigne que les interrogations partielles en français seraient tout aussi adéquatement dénommées « interrogations en *qu-* ») ; suffisante, parce que l'interprétation interrogative est assurée dès lors que *qu-* est présent, quelle que puisse être sa place (frontale ou *in situ*) ou la place du sujet. » (Le Goffic 2007 : 26-27).

Cette analyse peut pratiquement être reconduite à l'identique pour l'adverbe *quizá(s)*, à ceci près que celui-ci n'est ni le seul moyen, ni même le seul adverbe, pour construire un propos dubitatif. Mais un énoncé comportant *quizá(s)* est bien un « énoncé (quasi) déclaratif » dont l'interprétation dubitative est assurée « dès lors que *qu[izá(s)]* est présent, quelle que puisse être sa place. » *Quizá(s)*, lui, ne produit pas une interrogation partielle, mais une assertion qui n'est pas moins « non-totale ».

La dimension interrogative du doute (telle que le sujet en fait l'expérience psychologique), n'est là aussi qu'un effet secondaire et interprétatif, un résultat, du caractère « insoutenable » du propos, qui est ici d'une autre nature : l'indéfinition assertive engendre un propos inacceptable du point de vue *logique* – l'affirmation et la négation ne pouvant coexister sans conséquences pour une seule et même proposition –, contradiction que l'esprit cherche à résoudre – à « sauver », pour reprendre les termes de Le Goffic – en initiant une relation dialogique avec soi-même, dont le dictionnaire rend compte par la description du doute comme « l'état dans lequel l'esprit s'interroge ». Le sujet s'efforce, en vain, de trouver une issue à un parcours dont l'élément déclencheur, le signe *quizá(s)*, signifie d'emblée, par ses composantes submorphémiques-mêmes, que le parcours proposé est a priori *sans issue (qu-)* et se suspend dans alternance sans cesse renouvelée entre validation et rejet (I~A), entre affirmation et négation.

Il serait facile d'arrêter là la démonstration, tant le fonctionnement de *quizá(s)* semble, au bout du compte, en adéquation avec son héritage étymologique d'introducteur de variable. Il est vrai qu'en dépit de sa filiation étymologique, l'inclusion de l'adverbe épistémique *quizá(s)* dans le paradigme grammatical des « termes en *qu-* » peut sembler problématique en ce qu'elle contribue à mettre à mal la frontière, de plus en plus controversée certes, entre grammaire et lexique. Nous pensons toutefois que l'exemple de *quizá(s)* n'est pas un cas isolé, et que d'autres formes de la langue espagnole, lexicales cette fois, peuvent être rattachées, de par leur affinité avec la notion « d'indéfinition », à ce groupe de « termes en *qu-*», avec lequel ils ne partagent aucun lien historique.

Le recours à l'étymologie, s'il permet d'expliquer le fonctionnement logique du marqueur *quizá(s)*, n'élucide en effet en rien le rapport causal – la *motivation* – entre la valeur « d'indéfinition » et l'élément formel qui semble en être le vecteur récurrent : l'occlusive vélaire en position initiale, qui semble se produire à d'autres endroits du système, comme nous le verrons par la suite. Le Goffic a mis en lumière le dénominateur protosémantique commun de ce paradigme sans établir de lien motivant avec ce qui, dès le départ – dès la surface – manifeste précisément la cohésion de cette famille : l'initiale [k-]. Il est pour le moins surprenant de constater que ses travaux, qui portent sur un groupe de mots réunis à partir d'un critère formel (« les termes en *qu-*»), ne fassent aucune place à la motivation du signe, alors que celui-ci affiche le seul élément commun immédiatement perceptible dans ce paradigme extrêmement disparate. L'analyse ne dépasse pas, au bout du compte, le constat empirique d'une récurrence formelle qui recouvre une cohérence fonctionnelle : l'introducteur de variable. Le Goffic va même jusqu'à affirmer qu'

- « Un indéfini [une forme en *qu-*] typique est logiquement composé de trois éléments :
- un marqueur de variable,
 - un marqueur de catégorie ontologique,
 - un quantifieur,

les trois éléments (**rarement assignables à trois segments formellement distincts**) pouvant être amalgamés selon des formules diverses, dont la plus commune est l'amalgame de la variable et de la catégorie ontologique (amalgame typique des interrogatifs). » (Le Goffic 2007 : 28-29. Nous soulignons).

Nous préférons penser, pour notre part, que si toutes les formes en *qu-*, y compris *quizá(s)*, ont en commun d'être des « introducteurs de variable », cette capacité fonctionnelle commune est liée à ce qui formellement les réunit : l'élément *qu-*, qui correspond à une exploitation massive du cognème K en position initiale.

2.2 La lecture submorphémique : le cognème K- en position initiale

2.2.1 *Le cognème K : incomplétude et dépendance*

Dans la perspective de l'analyse du signifiant, la famille des « termes en *qu-* » a fait l'objet d'une analyse détaillée par Ch. Fortineau-Brémond (2012a), qui examine ce paradigme en [k-] de la langue espagnole contemporaine dans le cadre de son étude sur les structures corrélatives dans lesquelles une partie de ces termes intervient régulièrement, et ce depuis le latin. Rappelons brièvement les conclusions de l'auteur sur les propriétés articulatoires du phonème /k/, qui lui permettent de dégager les instructions cognitives emportées par le cognème qui lui est associé.

La zone vélaire correspond à un des premiers « lieux » d'articulation possibles, situé dans le voisinage immédiat de la glotte que l'air expiré doit franchir pour démarrer son périple dans l'appareil phonatoire. La zone vélaire peut donc être vue comme le *point de départ* articulatoire de la trajectoire de l'air expiré lors de la phonation, le premier endroit (dans le système castillan du moins) où le flux d'air peut être modifié en vue de la production d'un son articulé. L'occlusion caractéristique de /k/ engendre ainsi une interruption du flux d'air dès la zone vélaire, un blocage qui est interprété comme une 'fin avant l'heure', la marque d'un *inachèvement*. Le cognème K marque ainsi

« une interruption précoce, anticipée, marque d'une construction achevée avant terme, d'où un effet **d'incomplétude**, qui oblige à concevoir les signes qu'il informe nécessairement **en rapport avec une entité préexistante**. » (Fortineau-Brémond 2012a : 152. Nous soulignons).

La rupture précoce, débouchant sur une interprétation en termes d'*incomplétude*, permet précisément à ces formes de fonctionner comme des subordonnants dans la mesure où elles installent l'énoncé qu'elles introduisent dans une dépendance formelle :

« Tous les mots de cette [...] série ont en commun de pouvoir fonctionner comme des subordonnants (« conjonction de subordination » ou « relatif » selon la terminologie traditionnelle). *Cual, cuanto, cuando, como, quien* et *cuyo* instaurent une dépendance fonctionnelle, ces signes étant, on l'a dit, des marqueurs de subordination au sens strict (grammatical) du terme. » (Fortineau-Brémond 2012a : 152).

Elles engendrent une incomplétude syntaxique – une « insoutenabilité », pour reprendre l’analyse de Le Goffic (*supra*) – qui demande à être comblée par le co-ou le contexte (réponse de l’interlocuteur dans le cas de l’interrogation, « antécédent » pour les relatives etc.). Cette incomplétude autorise les formes en K- à servir d’amorçage d’un parcours de balayage qui, interrompu avant terme, reste par principe *sans issue*.

Si l’exploitation de cette « incomplétude » semble majoritairement d’ordre syntaxique dans les langues romanes (*subordination, interrogation, indéfinition*), il convient toutefois de préciser que cette incomplétude, cette « dépendance », peut également être notionnelle :

« À cette liste, on peut ajouter *cada*, qui, bien que n’étant pas un subordonnant, n’en signifie pas moins **une dépendance, mais d’un autre type, puisqu’il s’agit d’une dépendance notionnelle**. En effet, *cada* ne peut être conçu que par rapport à un *todo* préalable ; *cada* évoque un être comme partie d’un tout, il m’enjoint de concevoir individuellement les membres d’un groupe dont l’existence est présumée, il ne peut donc y avoir de *cada* que relativement à un ensemble homogène (*todo*) sans lequel je ne saurais me représenter les éléments constitutifs de cet ensemble. » (Fortineau-Brémond 2012a : 152, nous soulignons).

Cela semble également être le cas de *quizá(s)*, puisque la présence de cet adverbe dans un énoncé n’engendre aucune incomplétude syntaxique. Sur le plan notionnel en revanche, les concepts de *dépendance* et d’*incomplétude* ne nous semble pas incompatible avec la notion de doute, qui implique que le locuteur se voit contraint de réserver son jugement et de ne formuler qu’une assertion incomplète, suspendue avant terme. On apprécie alors de nouveau la dimension méta-langagière de *quizá(s)*, qui intervient sur le plan de l’assertion : en marquant que l’assertion est suspendue, que le contenu propositionnel n’est pas posé mais sup-posé, c’est-à-dire littéralement posé en dessous du seuil de l’assertion, *quizá* engendre une assertion incomplète (*non-totale*) et notionnellement non-autonome (*dépendante*), en dépit de ses apparences syntaxiques ; l’intervention de *quizá(s)*, sans pour autant modifier grammaticalement le statut syntaxique de la phrase, produit un énoncé « inférieur » à une assertion pleine : *quizá(s)*, à défaut d’engendrer de l’hypotaxe, produit de l’hypothèse.

2.2.2 *Le cognème K dans le lexique, marque de « l’indicible »*

Un autre domaine non-assertif dans lequel interviennent habituellement les « termes en *qu-* » est celui de l’exclamation (*¡Qué bien ! ¡Cuánto tiempo !*), et duquel ressortissent aussi, selon une opinion largement répandue parmi les grammairiens, diverses interjections comme *¡Oh !, ¡Ah !*, etc., qui « son palabras destinadas a ser empleadas exclusivamente en un determinado tipo de oraciones, como son las exclamativas » (Roca Pons 1974 : 268). Parmi ces interjections, dont il serait difficile d’établir une liste exhaustive tant les usages varient selon les aires géographiques et les strates sociolinguistiques, figure une longue série de termes affichant en position initiale un phonème vélaire, qu’il soit occlusif sourd (*¡ca !, ¡quia !, ¡caray !, ¡carajo !, ¡canastos !, ¡cáspitas !, ¡córcholis !, ¡caracoles !, ¡caramba ! ¡cuerno(s) !*,

icoño ! etc.), occlusif sonore (*iguay !, iguau !, igua !*), fricatif (*ijoder !, ijó !, ijolín(es) !, ijesús !, ijamás !*) ou même vocalique (*ioh !, ioye !, ihombre !, ioyo !, iostas !, ihostias !, iuy !, iuf !, iolé !, iojalá !¹⁶⁵*) ; exceptionnellement, la vélaire est aussi attestée en position finale : *ipuaj !* (cf. : ang. *argh*, fr. *beurk*). Sans être – et loin s’en faut – une marque formelle exclusive du phénomène interjectif, il semblerait toutefois que la vélaire en position initiale donne à ces formules une cohérence formelle qui permet de les rapprocher des outils « grammaticaux » de l’expression exclamative : le paradigme des « termes en *qu-* », avec lesquels certaines de ces interjections se combinent parfois dans des formules particulièrement colorées qui produisent un effet d’intensité (*¿Qué cojones está pasando !?*) et apportent au passage une solution très peu conventionnelle au dilemme orthographique de l’accent écrit.



Un Alumno
@UnAlumnoDice



Ortografía elemental: "Qué, quién, cómo, cuándo, dónde y por qué" Llevan tilde cuando se les pueda añadir "cojones" justo después. De nada.

10:00 PM · 2 janv. 2014 · [Twitter for Android](#)

1,2 k Retweets avec un commentaire **527** J'aime

(issu de <https://twitter.com/UnAlumnoDice/status/418849241231265793>, [dernière consultation le 03/08/2020])

L’on aura remarqué que bon nombre des interjections en [k-] citées *supra* appartiennent à la sous-classe des *jurons* (*carajo, coño, coñazo cojones, joder*), *insultes* (*cabrón, capullo, gilipollas, joputa* [troncation actualisante de *hijo de puta*] etc.) et autres mots à caractère transgressif et blasphématoire qui, versant dans le registre scatologique, s’inscrivent par ailleurs dans la gamme des termes vulgaires (*gros mots*), comme par exemple *culo, coño* (sexe féminin), *carajo* (sexe masculin), *cagar*, et *caca* (langage enfantin) etc. Cette observation montre que la récurrence formelle de la vélaire dans le domaine exclamatif/interjectif va au-delà d’une éventuelle pression analogique avec les « termes en *qu-* », qui aurait pu permettre de recruter ces formes ; il semble en effet pertinent d’interroger l’affinité entre le trait vélaire et ce champ morphosémantique du « parler ordurier ». Cette piste nous permettra de préciser notre compréhension du profil articulatoire du cognème K et de son invariant cognitif.

2.2.2.1 L’approche psychophonétique et psychanalytique du submorphème K

¹⁶⁵ La nature interjective de *ojalá* fait débat dans la littérature spécialisée. Vid. Martín Fernández 1992.

L'approche psychophonétique livre des pistes intéressantes qui viennent compléter l'analyse des traits articulatoires classiques que nous avons retenus jusqu'ici, et qui nous avaient permis de conclure, dans le sillage de Fortineau-Brémond, à un invariant d'*incomplétude* emporté par le cognème K. Selon Fónagy (1983 : 88), le phonème /k/ fait partie du groupe des sons les plus « durs » de la langue (occlusives sourdes /k/, /t/, /p/), porteurs d'« énergies pulsionnelles agressives ». Cette « dureté » est directement proportionnelle à la proximité de la zone d'articulation avec la sphère glottique, car « [l]e terme de durcissement désigne la *glottalisation* des consonnes » (Fónagy 1983 : 91), ce qui fait des occlusives vélares les sons les plus durs à l'intérieur du spectre général des occlusives. L'expérience physique des émotions agressives comme la haine ou la colère se traduit par un accroissement de la tension musculaire qui, au niveau de la gorge, produit cette « voix étranglée » caractéristique de ce type d'émotion :

« la colère et surtout la haine prolongent la durée de l'occlusion, et rétrécissent le canal buccal au cours de l'articulation des consonnes fricatives. [...] La phonation aggressive, haineuse, produit souvent une *voix étranglée*. » (Fónagy 1983 : 89).

L'occlusion gutturale (vélaire) est donc un geste vocal propice à formaliser linguistiquement cette tension que le sujet parlant expérimente sous le coup des émotions, notamment négatives, et prend ainsi le relais symbolique d'un comportement primitif et ancestral en ce qu'elle représente « une contrefaçon miniaturisée du combat » (Fónagy 1983 : 89) contre l'adversaire – l'idée remonte à Darwin –, et permet, par le biais de la proprioception d'une occlusion ou d'un rétrécissement dans la gorge, de « préfigurer l'homicide » (Fónagy 1983 : 89) par étranglement (« voix étranglée »). Cette analyse, qui explore les conditions d'articulation de la vélaire au-delà du simple lieu d'articulation, pourrait ainsi expliquer l'investissement récurrent du trait vélaire dans l'expression d'affects négatifs (les interjections de *refus*, *mécontentement*, *incrédulité* etc.), ainsi que dans le domaine des *insultes* et *injures*, qui serviraient ainsi les propos d'un meurtre *in effigie*, d'une agression – *verbale*, en lieu et place d'une agression *physique*, – de l'adversaire :

« Lorsqu'on constate la supériorité de l'agresseur et qu'on ne veut continuer à avoir tort, il faut devenir blessant, offensant, grossier. Devenir blessant, c'est s'écarter de l'objet de la querelle (parce qu'on a perdu la partie) pour se tourner vers l'interlocuteur et s'en prendre d'une manière ou d'une autre à sa personne. [...] Lorsqu'on devient offensant, on abandonne complètement l'objet et on dirige son attaque vers la personne de l'adversaire : on devient donc outrageant, méchant, offensant, grossier. Ce sont les forces de l'esprit qui interpellent celles du corps ou celles de l'animalité. Cette règle est très appréciée parce que chacun est apte à l'appliquer, et c'est pourquoi on y a souvent recours. ». (Arthur Schopenhauer 2004 [2002] : 8).

Les insultes en [k-], par le geste articulatoire qu'elles imposent, fonctionnent ainsi comme des *substituts* d'une autre gestuelle, comme représentation linguistique du combat contre autrui. Fónagy cite le célèbre passage de la *Cantatrice chauve* de E. Ionesco, où l'agressivité entre les personnages se lit, outre dans le

ton précisé en didascalie, uniquement sur le plan phonétique (allitération obsessive en /k/) en absence de toute charge sémantique agressive des vocables employés :

(36) *Les répliques qui suivent doivent être dites, d'abord, sur un ton glacial, hostile. L'hostilité et l'énervement iront en grandissant. A la fin de cette scène, les quatre personnages devront se trouver debout, tout près les uns des autres, criant leurs répliques, levant les poings, prêts à se jeter les uns sur les autres.*

M. MARTIN On ne fait pas briller ses lunettes avec du cirage noir.

Mme. SMITH Oui, mais avec l'argent on peut acheter tout ce qu'on veut.

M. MARTIN J'aime mieux tuer un lapin que de chanter dans le jardin.

M. SMITH Kakatoès, kakatoès, kakatoès, kakatoès, kakatoès, kakatoès, kakatoès, kakatoès, kakatoès, kakatoès.

Mme. SMITH Quelle cacade, quelle cacade.

M. MARTIN Quelle cascade de cacades, quelle cascade de cacades.

M. SMITH Les chiens ont des puces, les chiens ont des puces.

Mme. MARTIN Cactus, Coccyx! coccus! cocardard! cochon!

Mme. SMITH Encaqueur, tu nous encaques.

(E. Ionesco, *La Cantatrice Chauve*, 1950, scène XI)

Toujours selon Fónagy, les vélares ne se caractérisent pas uniquement par leur « agressivité », mais sont aussi décrites, dans les expériences conduites par le psycho-phonéticien, par la couleur vert-marron (Fónagy 1983 : 92) et sont globalement rejetées, par les poètes comme par le grand public, pour leur *saleté* et leur *laideur* (Fónagy 1983 : 95). Or, si la laideur est au départ « la honte **d'avoir été noirci d'injures** et d'opprobres » (Pierre Cazeneuve, *Origines de la langue française*, 1694 [online], s.v. *laideur*, nous soulignons), l'on comprend que le paradigme des insultes en [k-] (*cabrón*, *capullo*, *gilipollas*, etc.) est spécialement apte, par le rôle iconique de la vélaire, à refuser à l'adversaire son nom *propre*, dans tous les sens du terme, et à lui *substituer* un nom dont la *saleté* est renforcée, au-delà de toute référence culturelle éventuellement sous-jacente, par la matérialité même du signifiant. Il y a dans ce refus de *nommer* un indéniable effet de rejet, de négation¹⁶⁶ de l'identité de l'adversaire, voire un *dénigrement* au sens étymologique d'un noircissement de son (re)nom, par le biais de la « couleur » foncée (marron, brun, verdâtre) associée spontanément aux phonèmes vélares. L'explication de cette coloration esthétique négative et scatologique, qui expliquerait également l'exploitation massive du trait vélaire dans l'évocation de l'obscène, est à chercher à nouveau sur le plan du geste articulatoire de ces phonèmes vélares qui, situés près du sphincter glottique, renvoient par effet de miroir à l'activité du sphincter anal.

La thèse de « l'investissement anal » des phonèmes vélares provient de la psychanalyse, en particulier du psychanalyste hongrois István Hollós qui, dans le sillage de S. Freud, postule le déplacement

¹⁶⁶ Notons que le formant /k/ semble investi d'une instruction cognitive de « négation » dans certains sous-systèmes de l'allemand (*ein/kein* ; participe passé en *ge-*), voire du français : un/aucun.

de la libido anale vers le sphincter glottique dans un mouvement de remontée vers l'appareil phonatoire, lequel fonctionne alors comme une représentation miniaturisée du corps dans son ensemble. Outre la récurrence des vélares dans le vocabulaire scatologique, Hollós, dont nous reproduisons ici le raisonnement d'après Fónagy, avance surtout l'argument de la proximité de la zone vélaire avec le tube gastrique, dont le sphincter anal constitue l'autre extrémité, reflétée en image spéculaire par la zone glottique. Cette mise en parallèle semble confirmée par l'interaction entre les deux muscles, notamment lors de l'évacuation de matière fécale, pendant laquelle le resserrement de la glotte permet d'exercer, par l'intermédiaire du diaphragme, une pression sur les intestins ; à l'inverse, dans le cas d'une laryngectomie, ce mécanisme est au début fortement perturbé, jusqu'à ce que le patient apprenne à compenser l'absence des cordes vocales par d'autres jeux musculaires. À partir de ces rapports biologiques inconscients entre le sphincter anal et le sphincter glottique, la phonation est parfois envisagée, dans la littérature psychanalytique, comme « un substitut de l'activité sphinctérienne [anale] » (Freeman Sharpe 1940 : 202, cité dans Fónagy 1983 : 91). Cette « remontée » de la pulsion anale vers une formalisation linguistique vélaire permet d'expliquer que le système espagnol¹⁶⁷ ait exploité ces phonèmes pour forger des termes particulièrement explicites (iconiques) dans le domaine lié au scatologique, ainsi qu'à d'autres activités « basses » qui, comme la pulsion anale telle que la décrit la psychanalyse, mêlent plaisir et interdit (sexe, blasphème, insultes).

On sait depuis Freud que le stade anal, qui intervient chez l'enfant en moyenne à l'âge de deux ou trois ans, correspond essentiellement à l'apprentissage du contrôle volontaire du mécanisme sphinctérien, contrôle qui se décline alors en deux aspects de signe opposé mais complémentaires, et que K. Abraham (1966) nomme respectivement « phase d'expulsion » et « phase de rétention » : l'enfant découvre d'abord le soulagement, voire le plaisir, lié à l'expulsion, puis, par le biais de l'apprentissage de la propreté que son environnement social lui exige, sa capacité à retenir ses selles, à contrôler l'endroit et le moment de déféquer, et de ce fait, sa capacité à plaire – et surtout à s'opposer – à sa mère. L'apprentissage du contrôle de ce mécanisme de rétention est au cœur de cette phase libidinale, et se retrouve, sous l'un ou l'autre de ses versants, dans les traits de caractère que Freud associe au stade anal : le *gaspillage* (l'éjection prompte) d'une part [*expulsion*], puis de l'autre la *parcimonie* (rétention du produit fécal), l'*ordre* et la *sévérité* (articulation régulière et contrôlée de la matière fécale), et enfin l'*opiniâtreté* (régulation volontaire et arbitraire du processus naturel) [*rétention*]. Ces traits de caractère se retrouvent, semble-t-il, aussi sur le plan du comportement verbal : « L'avare est avare aussi quant à

¹⁶⁷ Il est remarquable que le français se décante, dans le domaine du scatologique et plus généralement du vulgaire, pour les phonèmes labiaux : *merde* (*mercredi*), *putain* (*purée*, *punaïse*), *flûte*, *fichu*, *foutre*, *fichtre*, *bordel*, *bite*, (*caca*) *boudin*, parfois cumulables : *jputain de bordel de merde!*. Néanmoins, dans de nombreux adjectifs français qualifiant ce type de formules obscènes ou leurs usagers, l'on retrouve la vélaire initiale (*cochon*, *coquin*, *gaulois*, *gaillard*), souvent combinée à [ʁ] (guttural) : *gros*, *gras*, *grivois*, *graveleux*, *cru*, *croustillant*, *égrillard*.

l'émission des sons » (L. Kaiser 1953 citée dans Fónagy), et, sans surprise, c'est aux occlusives sourdes, notamment vélares, que les sujets interrogés ont assigné la notion de « parcimonieux » dans les expériences de Fónagy :

« Il serait difficile de se passer de la conjecture de l'investissement anal des occlusives sourdes quand il faut expliquer que les sujets des test sémantiques ont associé la signification 'parcimonieux' avec le « mot » /ekete/ et non pas avec /efese/ ou /jelene/ [...] ou que les sujets hongrois, français et anglais ont assigné le nom *Katkou* (et non pas *Chachou* ou *Lamerou*) à l'avare. » (Fónagy 1983 : 83).

Si le refoulement opère normalement, et une fois la propreté acquise, l'enfant dépasse ce stade anal et la phonation prend alors le relais symbolique dans l'exercice volontaire et contrôlé d'un flux corporel : l'air expiré par les poumons, en franchissant la glotte, devient l'analogie du produit fécal, que l'on peut alors contrôler par les gestes phonatoires, notamment en le découpant, le retenant plus ou moins précocement, par le biais d'une occlusive. Mais la traversée de cette phase de développement psychique laisse la trace de cet apprentissage double, que l'on retrouve – nous le verrons – dans les exploitations sémantiques que le système linguistique va faire des phonèmes vélares : les notions d'*expulsion* et de *rétenion* sont en effet couplées à l'apprentissage de l'auto-régulation et du respect des règles et convention sociales (*rétenion*), mais aussi à l'expérience du plaisir lié à leur infraction (*expulsion*).

2.2.2.2 Deux orientations macro-sémantiques : *expulsions* et *rétenion*

2.2.2.2.1 *Expulsion* : gros mots et interjections

La vaste gamme des gros mots en [k-] et autres termes jugés indécents par la norme sociale peut être classée sans difficulté dans le groupe des exploitations liées à la phase de l'expulsion, puisque ces termes constituent, par l'effet iconique provenant de leur articulation, des solutions linguistiques de *substitution* à la satisfaction ponctuelle de la pulsion première d'évacuer librement ce que l'apprentissage de la norme sociale a relégué à un domaine strictement privé et frappé d'interdit. Ainsi, le jeune enfant, lors de son apprentissage de la propreté, déplace le plaisir de la défécation (désormais régulée, entravée, et en voie de privatisation) sur la prononciation du mot *caca*, de préférence en présence d'un public qui se scandalise à mesure que l'enfant, répétant le mot avec hilarité et provocation, transforme la verbalisation en véritable *verborrhée*¹⁶⁸. La profération publique de ces termes est ainsi vécue comme une infraction

¹⁶⁸ Dans *Le charme discret de la bourgeoisie* (1972), L. Buñuel prend le contrepied de ce type de situations que tout parent aura vécu : nous pensons à la scène carnavalesque dans laquelle un groupe de bourgeois fort respectables se réunit dans une « salle à déféquer » – des toilettes disposées en guise de chaises autour d'une table purement décorative – pour pratiquer collectivement l'évacuation intestinale tout en maintenant des conversations mondaines caractéristiques de leur classe sociale. C'est alors que l'enfant présent dans la scène manifeste son envie

Deuxième partie

des règles de la bienséance, susceptible de choquer l'interlocuteur et de procurer, corrélativement, au locuteur le plaisir cathartique « d'assouvir des instincts fondamentaux frappés d'interdits sociaux et religieux » (Guiraud 1980 : 47) par ce retour (momentané) au stade primitif et pré-social. Il est vrai que cette infraction de la norme sociale repose en partie sur la charge sémantique des vocables employés, puisqu'il est considéré comme malséant d'évoquer en public certains thèmes ou parties du corps. C. J. Cela, fervent défenseur des gros mots espagnols, dénonce ainsi cette répugnance envers des mots qui, selon l'auteur, n'ont d'autre tort que de désigner une partie du corps que la pudibonderie proscrit d'évoquer à haute voix :

« Yo no veo la razón de que palabras que están en el Diccionario y designan partes anatómicas suenen mal a algunos oídos. El fonema o grupo de fonemas que componen una palabra no tienen la culpa de lo que designan » (C. J. Cela, cité dans Antonio Requeni, *Recuerdo de Camilo José Cela*, 1978, cervantesvirtual.com).

Mais l'auteur du *Diccionario secreto* va un peu vite en besogne lorsqu'il « innocente » les phonèmes dans l'effet « malsonante » que le DLE certifie significativement à ces vocables répudiés de la langue policée. Car si ces termes « suen[a]n mal », c'est dans leur sonorité – leur matérialité – qu'il faudra chercher au moins une partie des facteurs qui expliquent leur ostracisme radical, par opposition à d'autres termes qui, désignant la même réalité dans un registre neutre voir technique, peuvent provoquer la gêne mais non cette réprobation scandalisée.

Au-delà de la rupture d'une norme sociale, il y a donc une rupture de « registre » linguistique que l'on peut imputer en partie à la charge phonosymbolique de certains phonèmes sollicités¹⁶⁹, qui dotent ces vocables d'un caractère tellement explicite et graphique qu'il semble mettre à mal la fonction symbolique du mot (et la distanciation qu'elle implique avec l'objet) pour le transmuter en *symptôme* qui donne à (re)vivre l'expérience de la défécation (expulsion) que la prononciation du vocable par le locuteur – et sa réception par l'interlocuteur – convertit ainsi en une expérience dialogiquement partagée alors que les règles sociales en font un tabou réservé à l'intimité la plus stricte. Le *gros mot-symptôme* abolit ainsi à la fois la distance sociale entre les partenaires du dialogue et la distance psychologique avec l'objet (au sens freudien du terme) que le *mot-symbole* est censé établir et garantir :

« En cela, le gros mot est doublement subversif : comme **mise en scène** du non-symbolisable (dans le juron, l'affect fait corps avec l'impudique au point de rendre le discours sensé imprononçable) et comme détournement du signe linguistique, moyen et lieu du symbole par excellence. » (Perea 2011 : 57).

de *manger*, ce qui lui vaut de vives réprobations de la part de sa mère, qui lui rappelle qu'on ne parle pas de « ces choses-là » en public...

¹⁶⁹ Nous ne traitons ici que des vélaires, mais il est évident que d'autres phonèmes sont sollicités de manière récurrente dans le champ morpho-sémantique de l'obscène, et pour lesquels il faudra chercher une explication phonosymbolique propre.

La prononciation du gros mot, en tant que relais verbal de la pulsion libidinale de départ, permet ainsi de décharger une tension, procure un soulagement que bien souvent le corps nous réclame contre notre gré, lorsque ces mots nous « échappent » sous forme d'une interjection spontanée, parfois rattrapée *in extremis* par une variante plus présentable : *icarajo/ca...racoles !*, *ijoder/jo...lines !*. Si ces variantes euphémistiques (sur lesquelles nous reviendrons), sont malgré tout en mesure de remplir cette fonction libératrice, c'est que précisément le mécanisme ne repose pas tant sur la dénotation d'une obscénité en tant que telle que sur un geste articulatoire capable de la suggérer par le biais de l'inconscient. Ces variantes euphémistiques se gardent bien d'altérer la partie du signifiant qui est primairement en cause – saillante, dira-t-on – dans l'amorçage du processus recherché : c'est la présence de la vélaire qui, dans tous les cas, fait revivre au locuteur l'expérience d'une expulsion bienfaisante, et la *palabrota* espagnole, que l'augmentatif *-ota* (*palabr-ota*) dénonce littéralement comme un « gros mot »¹⁷⁰, se transmute de ce point de vue en mot-valise *palabra-brota*, le mot qui se dit surgir d'un corps qui momentanément réclame ses droits.

L'on comprend ainsi aisément l'affinité susmentionnée entre ces gros mots et le mode *exclamatif* de l'interjection (*¡¿Qué cojones estás haciendo... !?*), propice à souligner la nature « expulsive » de la *palabrota*, et, *a fortiori*, l'affinité entre les vélares et le phénomène interjectif en général qui, qu'il soit vulgaire (*icarajo !*), d'une grossièreté dissimulée (*¡cáspitas !*) ou neutre (*¡quia !*), semble exploiter cette formalisation linguistique de l'élan « expulsif » primitif de [k-] dans l'expression spontanée de divers affects et émotions qui, tels des symptômes verbaux, semblent échapper au contrôle conscient du locuteur et restent, selon le consensus établi entre grammairiens, en-deçà du sémantique :

« En cuanto al contenido, parece claro que la interjección se caracteriza por ser inanalizable en rasgos distintivos semánticos, en semas. Es la suya una significación que expresa un “estado global” de situaciones. Para la mayoría de los estudiosos, ese contenido global se refiere, concretamente, a la afectividad o emotividad. Por eso afirma R. Almela que hay un punto en el que existe acuerdo entre los autores: la interjección significa *afecto* [...], hasta el punto de adjudicarle un carácter elemental, involuntario, primitivo. » (Martín Fernández 1992 : 197-198).

Une vision similaire du phénomène interjectif est d'ailleurs développée par la psychiatrie et la psychanalyse, qui prêtent à ces productions verbales une attention particulière dans le cadre d'une série de tableaux cliniques dont le plus connu est celui de la maladie de Gilles de la Tourette, mais qui, chez le sujet sain, obéissent aux mêmes mécanismes et conditions de production. Ces interjections

« renvoient ainsi à un état affectif, émotionnel, psychologique...présent et pris dans l'expérience immédiate et sans aucune intention d'expression de contenu sémantique. [...] Dans le cas du juron impulsif, le rapport signifiant et signifié est altéré : le concept évoqué par le signe n'est pas pertinent dans le discours et la forme exprimée du signifiant semble n'être là que pour circonscrire, voire décharger une tension. » (Perea 2010 : 428).

¹⁷⁰ DLE, s.v. *-ote, ta* : « 1. suf. U. para formar aumentativos y despectivos a partir de adjetivos y nombres. »

L'on retrouve ici l'idée que la nature symptomatique de l'interjection, qu'elle soit vulgaire ou pas, situe celle-ci en-deçà du symbolique et la prive du statut de signe linguistique à proprement parler : « le rapport signifiant et signifié est altéré », et le terme interjectif surgit du corps en tension en lieu et place d'un discours construit, tel un *ersatz* de parole articulée :

« Sous le coup d'un bouleversement, qu'il soit sensoriel ou émotif, qu'il se prolonge ou ne dure qu'un instant, **les mots viennent à manquer et le discours construit fait défaut**. [...] Restent alors le silence, les cris, les râles, gémissements... et des mots comme vidés de leur signification, parmi lesquels les gros mots, **pour suppléer à l'ordinaire processus d'énonciation momentanément impossible**. » (Perea 2011 : 54-55, nous soulignons).

Si l'*item* interjectif est emprunté au lexique, sa charge dénotative semble ainsi largement perturbée, puisque ce sont « des mots comme vidés de leur signification » (Perea 2011 : 55) : en effet, s'exclamer '*putain de merde*' ne conduit personne à « envisager une prostituée faite d'excréments » (Perea 2011 : 55), et dans le cas de l'interjection espagnole *¡coño !*, si la coloration grossière persiste (au moins dans une certaine mesure, la forme ayant connu une large banalisation), personne n'interpréterait un énoncé comme « *¡Coño ! ¿Qué haces ?* », comme une apostrophe aux organes génitaux féminins¹⁷¹. Cette supposée discontinuité de la valeur dénotative et l'impossibilité d'une lecture compositionnelle fait dire à J. C. Anscombe que ces interjections lexicales sont issues d'un mécanisme de dérivation dans lequel « le sens original disparaît » (2009 : 16), et que

« [I]es interjections sont des exclamatives synchroniquement indériverables. Cette définition signifie que pour les utiliser dans leur fonction exclamative, il n'est pas nécessaire de les interpréter comme une combinaison de termes. » (Anscombe 2009 : 16).

Il nous semble toutefois problématique, du moins dans l'optique d'une linguistique du signifiant, de penser qu'un signifiant puisse, dans certaines conditions syntaxiques (ici, la modalité exclamative), en venir à signifier autre chose que son signifié habituel (*i.e.* *coño* 'organes génitaux féminins' > *¡coño !* 'énervement' ?) ou, pire encore, perdre son statut de signe de langue et devenir littéralement *insignifiant*. Il ne suffit pas non plus, nous semble-t-il, d'avancer une « dérivation délocutive » (Anscombe 2009 : 25), qui partirait non pas du signifié mais des valeurs sémantico-pragmatiques transgressives associées à ce signifié (*i.e.* *¿coño* 'organes génitaux' = évocation indécente > *¡coño !* 'expression indécente de l'énervement'), car les interjections euphémistiques comme *¡caracoles !* connaissent le même effet de « désémantisation » apparent que les lexèmes d'origine vulgaire – aucun escargot en vue –, et l'on ne

¹⁷¹ Le lien entre ce qui a trait au féminin et les connotations négatives est largement établi pour les langues indo-européennes (*vid.* Foullioux 2011, Duchêne & Moïse 2010), et il n'est pas exclu de penser que cette connexion joue sur le plan de l'inconscient collectif dans le choix de ce mot comme marque exclamative d'un mécontentement. Toutefois, si elle existe, cette connexion ne saurait ici tout expliquer, puisque d'autres termes capables de renvoyer à la même réalité référentielle (*vulva*, *vagina*) n'ont pas connu d'emploi similaire. Il y a donc, tel est notre postulat, quelque affinité entre le signifiant *coño* et la fonction qu'il lui est demandé d'exécuter dans ces emplois particuliers.

voit pas comment ces euphémismes, qui marquent la survenue d'une émotion, peuvent par « dérivation délocutive » hériter une valeur sémantico-pragmatique d'*affectivité* que le lexème de départ n'avait certainement pas (i.e. *caracoles* 'escargots' > *icaracoles* ! 'surprise' ?).

Nous pensons, pour notre part, qu'il n'y a non pas « désémantisation », mais un effet de *non-sens* non certes en langue, mais par effet d'inférence en discours. Les mots en question, qu'ils soient vulgaires ou anodins, signifient toujours la même chose ; simplement, leur emploi dans un co(n)texte et une situation interlocutive déterminée pousse à la conclusion inévitable que, dans cette situation d'énonciation précise, le signifié habituel « n'a aucun sens », ce qui ne manquera pas de produire un effet de décalage qui, pour le moins, donne à ces expressions un caractère « déplacé ». Mais ce non-sens, puisqu'il est délibéré et recherché, n'est pas pour autant privé de signification, car il procure, par cette éviction contextuelle de toute charge référentielle, une primauté absolue au signifiant, qui peut alors *simuler*, par cette *illusion* de vacuité sémantique, les effets d'une production pré-verbale et quasi réflexive/végétative. L'interjection n'est à aucun moment une production symptomatique en deçà du symbolique (du moins chez le sujet sain), et ne perd – croyons-nous – nullement son statut de signe linguistique ; bien au contraire, il s'agit d'une *sémiotisation du symptomatique* dans le cadre et au moyen du système linguistique considéré. O. Ducrot (1972) observe à juste titre que

« C'est que l'interjection, même si elle n'est pas arrachée par la situation réelle, **se présente comme telle**. Le *Aïe !* et le *Hélas !* **se donnent pour des conséquences** de la douleur ou de la tristesse (de même le rire se donne pour involontaire — ce qui permet au rieur de prouver, par son rire, le ridicule de son adversaire). » (Ducrot 1972 : 19, nous soulignons).

J. C. Anscombe, qui pourtant défend l'idée de la perte de signification originelle, insiste lui aussi sur cette dimension de *mise en scène* qui nous semble fondamentale :

« On a souvent noté en effet le côté 'affectif' des exclamatives en général, l'idée étant qu'elles n'assertent pas un contenu, **mais le jouent**. En m'exclamant, **je présente ma parole comme** arrachée par la situation linguistique ou extra-linguistique. En disant *J'ai mal*, j'informe que je ressens une douleur, alors que *Aïe !* **présente ma parole comme** une réaction spontanée à la douleur. » (Anscombe 2009 : 13).

Si ce mécanisme vaut pour toutes les interjections, quelle que soit leur forme ou leur provenance, l'on comprendra l'efficacité d'une exclamation en [k-] car, quel que soit le talent de « l'acteur » dans une telle mise en scène, il ne faut pas sous-estimer la valeur d'un bon costume pour rendre la prestation authentique : la vélarité, en tant que solution linguistique à la fois matériellement proche des manifestations somatiques authentiquement non linguistiques (cris, raclements de gorge et autres phénomènes gutturaux, symptômes vocaux, *vid.* Perea 2010) et investie de la pulsion anale dans son versant « expulsif », sert au signe linguistique recruté de « déguisement » et de vecteur formel de cette sémiotisation du végétatif préverbal. Elle apporte une solution formelle efficace pour rapatrier dans la

parole articulée ce qui est censé ne pas l'être et constitue, en ce sens, un *substitut* non pas au discours réfléchi, mais une solution discursive à un phénomène somatique. K- est ici la marque formelle paradoxale de l'indicible : elle dit ce qui ne doit pas l'être (gros mots), ou ce qui semble échapper à la verbalisation (l'affect), c'est-à-dire, ce qui est *interdit* (tabou social) ou *infra-dit* (car en-deçà du verbal : l'émotion). Dans les deux cas, par la prégnance et l'iconicité du geste articulatoire, la forme linguistique prend le relais sémiotique du symptôme pulsionnel.

2.2.2.2 Rétention : les euphémismes et introducteurs de variables

La deuxième phase du stade anal est, nous l'avons vu, marquée par l'apprentissage de l'auto-régulation et du respect des normes sociales. C'est le versant « social » de cette phase libidinale, qui substitue à la satisfaction libre et transgressive du besoin d'« expulsion » l'impératif de « rétention ». Le trait vélaire, en tant que relais phonatoire de cette pulsion, est ainsi en mesure d'instruire, au-delà des *simulations* du somatique que nous avons rencontrées, des opérations cognitives de *dissimulation* ou de *retenue* qui, plus connues sous le nom d'euphémismes, rentrent alors avec les manifestations blasphémiques dans une distribution complémentaire, à l'image de la dualité de la pulsion libidinale qui les sous-tend.

Nous pouvons d'abord revenir, rapidement, aux interjections euphémistiques, qui sont d'une complexité particulière en ce qu'elles combinent la mise en scène linguistique du végétatif par le versant « expulsif » de l'investissement anal de la vélaire à la mise en place d'un mécanisme de *retenue* dans le dire qui, en tant qu'exploitation fonctionnelle du versant de la « rétention », pousse le sujet à prononcer un paronyme en lieu et place d'un autre vocable jugé en infraction avec la norme sociale. On remarque alors que ces interjections combinent deux mécanismes de substitution de signe apparemment contraire : en tant que simulations du somatique, elles se substituent à une production corporelle brute et incontrôlée, mais en tant qu'euphémismes, elles se substituent, au deuxième degré, au mot jugé indécent qui en premier lieu était pressenti pour jouer le rôle libérateur en raison de son affinité sémantique avec le pulsionnel. Elles s'emploient ainsi à dire les deux formes d'*indicible* : ce qui ne peut être dit par son appartenance au pré-verbal (l'émotion, l'affect), et ce qui ne doit pas l'être par son appartenance au pré-social (l'obscène).

En dehors du domaine interjectif, l'occlusive vélaire [k] apparaît à d'autres endroits du domaine lexical espagnol, où elle semble contribuer à engendrer des formes dont l'« indétermination » référentielle n'est pas sans rappeler cette « vacuité » sémantique (simulée) que nous avons observée pour les jurons. Dans son article sur un ensemble de termes dérivés du paradigme des démonstratifs, A. Piel (2013) s'intéresse en effet aux néologismes lexicaux *quillotro*, *quillotranza* et *quillotrase*, de difficile traduction en français, dont les emplois semblent couvrir une large gamme d'acceptions, allant de la

désignation d'un « sujet quelconque » (être humain) à l'évocation d'une « maladresse linguistique », d'un « petit rien » (chose dans valeur), de « potins », voire, plus largement, à l'expression de

« **ce que l'on ne peut ou ne veut nommer**. Ce peut être une pensée confuse que le locuteur a du mal à formuler [...], ou ce que le locuteur a oublié, ce qui explique qu'il ne puisse la nommer autrement. »¹⁷² (Piel 2013 : 113, nous soulignons).

Il semblerait que nous ayons ici affaire à une sorte de mot « béquille », un auxiliaire, que le locuteur emploie pour combler un vide involontaire (lacune linguistique, oubli) ou délibéré, lorsque le locuteur a recours à la forme *quillotro* en lieu et place d'un mot jugé indécent, cru ou inapproprié : c'est le cas des nombreux emplois euphémistiques de *quillotro* (et dérivés), dans lesquels la survenue du terme *quillotro* occupe formellement la place d'un concept lié aux relations amoureuses et/ou sexuelles, lequel reste sous-entendu et déductible du contexte. A. Piel en vient à conclure que toutes ces exploitations semblent

« en lien étroit avec la notion **d'indétermination**. Il agit comme **un substitut de ce que l'on ne peut ou de ce que l'on ne veut nommer**. Les raisons de cette substitution sont nombreuses et peuvent varier en fonction du cadre socio-linguistique de l'énonciation. De manière générale, on remarque dans les énoncés que nous avons cités ici, que *quillotro* fonctionne souvent comme **substitut d'un mot tabou**, qui ne peut comparaître dans l'énoncé parce que la décence en empêche le locuteur (ainsi remplacera-t-il successivement l'amant, la fille de mauvaise vie, l'emportement amoureux, la relation charnelle, le sexe). (Piel 2013 : 113. Nous soulignons).

Il ne nous semble pas difficile d'appréhender ces mots en *quillotr-* comme des formes marquées du cognème K- dans son versant de *rétenion*, puisque leur survenue dans l'énoncé matérialise (ou plutôt feint) un vide référentiel qui ouvre un parcours de balayage sur un domaine notionnel que le contexte se charge d'identifier. Cette faible saturation référentielle permet à ces termes de fonctionner comme des

« signifiants de substitution, sortes de jokers linguistiques permettant de renvoyer à une très large gamme de référents, **tous frappés d'indécence** pour une raison ou pour une autre. » (Piel 2013 : 117, nous soulignons).

En tant qu'euphémisme, *quillotro* est donc, là aussi, *un introducteur de variable*, un marque-place d'un autre terme que le locuteur se garde de prononcer.

Si cette « lacune référentielle » est, dans le cas présent, en partie le fruit d'un héritage étymologique, la racine *aquellotro* (>*quillotro*) se caractérisant déjà par son « manque d'autonomie référentielle » qui « suppose donc une plus grande importance des co-textes et contextes dans l'interprétation de l'occurrence du pronom » (Piel 2013 : 115), Piel attire néanmoins l'attention sur la forme-même de ces mots dérivés lorsqu'elle propose de rattacher la faible saturation sémantique de ces termes à leur initiale, l'occlusive vélaire, que le mot a acquis au cours de son érosion phonétique, et qui l'autorise à s'inscrire formellement dans le réseau des « termes en *qu-* » :

¹⁷² Pour des exemples attestés de ces acceptations, voir Piel (2013 : 111-113).

En outre, l'évolution morphologique qu'elle a subie, à savoir l'aphérèse du *a-*, fait sortir *quillotro* du paradigme des formes en *aqu-* duquel il dérivait. *Quillotro* n'est plus lisible comme appartenant à ce paradigme mais plutôt à celui des formes en *qu-* (*que, quien, cual*). De ce fait, c'est sur la base de l'occlusive initiale que se sont produits les phénomènes de dérivation qui ont abouti à la création du substantif *quillotranza* et du verbe *quillotrar(se)*. Or ce nouveau paradigme est tout aussi abstrait, tout aussi pauvre en information sémantique, que celui des déictiques déclinables en genre et en nombre [...]. (Piel 2013 : 116).

Il n'est donc pas exclu de penser que ces mots, en « changeant de camp¹⁷³ » (en quittant la sphère de la déixis), aient surtout changé de « réseau » submorphémique, réinvestissant dans un nouveau domaine leur « indétermination référentielle » qui était contenue, en germe, dans le programme sémantique du démonstratif. L'aphérèse du *a-* initial est alors à interpréter comme une sorte de « troncation motivée » (Grégoire 2012 : 12) qui pousse le signifiant *quillotro* vers une plus grande adéquation entre son signifiant et son signifié.

L'exemple de *quillotro* semble confirmer que la notion d'*indéfinition*, que l'analyse de Le Goffic a le mérite d'avoir établie au cœur du fonctionnement de la famille des « termes en *qu-* », n'est pas réservée à un héritage étymologique indo-européen (la racine *k^w-*), puisque *quillotro*, issue de *aquellotro*, doit son occlusive vélaire à la particule *aqu-* (< ECCE) dont aucun lien avec le thème en *k^w-* n'est à ce jour établi. S'il est indéniable que le réseau des « termes en *qu-* » a pu exercer une pression analogique déterminante dans l'émergence des signifiants en *quillotr-*, l'on s'aperçoit aussi que l'*indéfinition* caractéristique de ce réseau peut être interprétée, dans ses emplois syntaxiques comme notionnels, comme une exploitation particulière du cognème *K-* que l'expérience psychomotrice permet de définir comme un vecteur d'*indicibilité*.

L'*incomplétude* rattachable au cognème *K* est bien le fruit de sa vélarité, zone articulaire qui, au-delà de sa précocité sur le trajet expiratoire, se trouve connectée, dans l'inconscient du sujet, à l'activité du sphincter anal et prend alors le relais sémiotique de la pulsion anale normalement refoulée. Investi du double trait *expulsion/rétention* à la manière d'un jeu gestaltique où l'un des versants renvoie sans cesse à l'autre, l'invariant cognitif d'*incomplétude* est en mesure d'instruire tantôt des formes qui *simulent* une « expérience brute », non filtrée par la norme sociale (gros mots, interjections) et qui n'auraient pas – tel est l'artifice engendré par la vélaire – complété le processus de symbolisation (comme si elles restaient en-deçà du linguistique), et tantôt des formes sur-symbolisées qui, par le mécanisme méta-linguistique d'une substitution d'un signe par un autre (euphémisme), déclarent qu'elles avortent le processus de nomination de l'objet visé et le remplacent par un *ersatz* générique. Dans tous les cas, les formes en [k-] n'assertent pas, ne « disent » rien : les formes qui simulent le symptomatique ne le *disent* pas, au sens

¹⁷³ L'expression est empruntée au titre de l'article de Piel.

qu'elles mettraient un mot sur la chose : elles *montrent* l'indicible par le biais de l'iconicité « expulsive » inhérente à la vélaire ; les formes qui dissimulent un indicible ne le *disent* pas non plus mais *suggèrent*, sup-posent, par le biais du motif de la « rétention » rattachée à ce même submorphème. Par la double orientation psychique d'expulsion et de rétention du submorphème K, celui-ci permet aussi bien de dénoncer qu'on franchit le tabou social par le tribut payé au corps en tension (expulsion), que, au contraire, que l'on se retient, dans le respect total de la norme sociale, de dire ce qui ne doit pas l'être (rétention). K est la marque ambivalente d'un mouvement à la fois d'hypo- et d'hypercorrection, deux opérations qui signifient un écart par rapport au fonctionnement « correct » d'un signe « normal » qui est censé dire exactement ce qu'il dit, ni plus ni moins ; ce sont des « jokers » linguistiques qui remplacent une parole « neutre », et matérialisent ainsi un *vide* relatif que le mot en K-, lequel en langue ne souffre aucune incomplétude, occupe à la manière d'un marque-place.

Dans le cas des euphémismes, ce sont des réalités extra-linguistiques, déductibles du contexte, qui viennent saturer la « vacuité » simulée par le « joker linguistique ». Dans le cas des formes fortement grammaticalisées comme le paradigme des « termes en *qu-* », cette vacuité se traduit par le fonctionnement *d'introducteur de variable* que P. Le Goffic a mis en évidence. L'incomplétude que suppose ce « dire qu'on ne dit pas » permet à ces formes d'inclure dans leur signifié la représentation d'un poste vide, qui, dans ce cas précis, sert alors les besoins syntaxiques de la mise en relation, puisque d'autres fragment de discours viennent saturer ces postes laissés vacants :

« La spécificité de ces formes ne tient pas seulement au contenu particulier de leur signifié mais aussi à la nature même du mécanisme qu'elles évoquent, et à ses conséquences discursives. En effet, en tant qu'instruments de mise en relation, elles ont besoin d'une matière extérieure à elles-mêmes sur laquelle opérer. **Ce sont donc des signes qui intègrent dans leur signifié la représentation de postes vides, que viendront occuper d'autres fragments discursifs.** » (Fortineau-Brémond 2012a : 160, nous soulignons).

Ainsi, comme le dit très justement Ch. Fortineau-Brémond :

« avec [ces formes en K-], un pas supplémentaire est franchi dans l'abstraction, puisque ces [...] formes ont pour signifié la représentation, non pas de propriétés attachées à un fragment de réalité, mais d'une opération de pensée. Il serait vain de leur chercher un référent dans le monde qui nous entoure car, comme beaucoup de relateurs, ils sont la représentation d'un mécanisme langagier. **Avec [ces formes], le langage se prend lui-même pour objet.** » (Fortineau-Brémond 2012a : 160, nous soulignons).

La vacuité que, d'une manière ou d'une autre, l'on retrouve dans le fonctionnement de toutes les formes en K- est ainsi le fruit de la mise en abyme de l'opération de distanciation qui caractérise le langage, lequel peut être conçu comme une vaste entreprise de mise à distance du monde. Mais cette vacuité n'est pas le signe que ces formes auraient, momentanément, abdiqué leur statut de signe linguistique. Contrairement à ce que suggèrent les analyses psychiatriques, nous pensons que toutes ces

formes, y compris les jurons les plus spontanés et viscéraux, sont – dans le cas du sujet sain du moins – des signes de langue à part entière. La béance emportée par ces formes, loin de mettre en péril le fonctionnement du signe, est « récupérée » par le système et mise au service de divers mécanismes syntaxiques et sémantiques ; le submorphème K est la formalisation linguistique, la réponse sémiotique de ce qui, précisément, n'est pas le propre du langage et aurait pu le menacer : le *non-dit* (par incapacité, refus ou interdit). Le submorphème K permet ainsi d'engendrer le paradoxe de *dire ce qui ne doit ou ne peut l'être*, de *dire qu'on ne dit pas*, de *dire tout en niant qu'on dit*... bref, de réussir la prouesse de *dire un indicible*.

3 Exploitations discursives de *quizá(s)* : effets d'atténuation et d'interrogation

L'exploration du submorphème K- au-delà du grammatical nous a permis d'observer que la famille des « termes en *qu-* » ne représente qu'un sous-ensemble, très cohérent et entièrement grammaticalisé, au sein d'un très vaste réseau analogique dont le motif fédérateur de l'*indicible/non-dit*, mis au service de l'*indéfinition* dans le cas des « termes en *qu-* », se manifeste à bien d'autres endroits du système de la langue espagnole, y compris dans le lexique, où il produit d'autres implications sémantiques. Cette observation est importante, car elle permet de comprendre comment, à l'instar d'un lexème comme *quilloto*, qui est à la fois *introduceur de variable (joker)* comme la série *quien, como, cuando...* et euphémisme comme les interjections *¡Cáspitas !, ¡Caramba !* etc., l'adverbe *quizá(s)* peut prendre place dans ce réseau trans-catégoriel et fonctionner, à la croisée des opérateurs grammaticaux en *qu-* dont il est historiquement issue et des lexèmes euphémistiques dont son signifié moderne le rapproche par analogie, comme un signe lui aussi frappé du sceau du *non-dit* et de l'*indicible*.

Le réseau en K- contribue ainsi de manière significative à l'invariant de *suspension assertive* que nous avons ébauché plus haut pour notre adverbe. La bifurcation engendrée par la saillance {SK} et l'oscillation emportée par {I-A} confrontent l'esprit à deux options contradictoires que le sujet ne saurait alors départager, précisément parce que le cognème K-, en tant qu'introduceur d'un parcours sans issue (*indéfinition*), bloque la moindre tentative du sujet de se *déterminer*. Ainsi, le sujet 'ne saurait dire' quelle option retenir : il *doute*, au sens que réservent les dictionnaires et, nous le verrons, la philosophie, à ce terme (cf. : *infra*).

Mais nous avons vu aussi que le cognème K- n'est pas toujours la marque d'un *non-dit* par ignorance ou impuissance : les exploitations euphémistiques montrent bien qu'il n'est pas rare que le locuteur *fasse le choix* délibéré de ne pas dire, de ne pas prononcer tel ou tel mot. Nous verrons que *quizá(s)* connaît également ce type d'exploitation, où le locuteur fait *le choix de ne pas choisir*, de ne pas se prononcer, ou

même *affirme qu'il n'affirme pas, dit qu'il ne dit pas*. Ce sont les exploitations dites « atténuatives », dans lesquelles la notion de *non-dit* est le plus nettement perceptible.

3.1 Emplois dubitatifs-interrogatifs : *quizá(s)* comme marqueur prototypique du doute

L'exploitation discursive la plus évidente et intuitive de la forme *quizá(s)* semble être celle où l'invariant de *suspension assertive* est mis au service de cette « **suspensión o indeterminación del ánimo** » (DLE, s.v. *duda*, nous soulignons) qui caractérise ce que l'esprit a appris à ranger sous l'étiquette du « doute », et met en scène le *balancement* entre deux options contradictoires que l'esprit se déclare incapable de départager. Dans ces exemples, *quizá(s)* porte, à l'image de la conception du doute comme « état naturel de l'esprit qui **s'interroge** », la trace d'un parcours *interrogatif* qui oppose le fait examiné *p* à son image négative (*p ou ~p ?*) et dénonce l'ignorance (réelle ou feinte) du locuteur, ainsi que, éventuellement, la tentative de sortir de cette impasse dans une quête heuristique d'accès à la connaissance.

Commençons par quelques exemples où cette dimension interrogative est nettement perceptible. C'est le cas de l'exemple (37), où le personnage est confronté à une expérience hallucinatoire qui met en question sa capacité à percevoir et interpréter la réalité :

(37) [*Le personnage croit voir les fantômes de ses proches décédés dans sa cuisine et quitte brusquement la maison, épouvanté. Au retour, sa chienne l'attend sur le seuil de la porte.*]

La pobre había pasado la noche allí escondida y, ahora, al encontrarme, me miraba en silencio tratando de entender. Pero yo no le podía decir nada. Aunque entendiera mis palabras, no podía explicarle algo que ni yo mismo lograba comprender. **Quizá** todo, en realidad, no había sido más que un sueño, una turbia y torturada pesadilla nacida del insomnio y de la soledad. O, **quizá**, no. **Quizá** lo que había visto y oído aquella noche lo había visto y oído realmente – igual que ahora veía las tapias de los huertos y oía en torno a mí los gritos de los pájaros – y aquellas sombras negras seguían esperando mi regreso en la cocina.

(Julio Llamazares, *La lluvia amarilla* (1988), Barcelona, Seix Barral, 2006, p.91 [Espagne])

L'exemple précité montre de manière particulièrement explicite comment *quizá* suscite un questionnement qui met en concurrence le fait examiné (*p*) avec sa propre image négative (*~p*), et l'on perçoit sans difficulté le désarroi, la confusion d'un personnage partagé entre deux lectures des faits, deux interprétations conflictuelles. Observons également que l'interrogation portée par *quizá* surgit dans un contexte où le recours au sensoriel comme voie d'accès à la « réalité » semble impossible ou non fiable (*lo que había visto y oído aquella noche lo había visto y oído realmente [o] no había sido más que un sueño, una turbia y torturada pesadilla...*), et dans la subséquence d'un aveu explicite d'ignorance (*ni yo mismo lograba comprender*). Enfin, nous remarquons que le locuteur se déclare littéralement *interdit*, incapable de *dire* (*yo no le podía decir nada*), de poser une explication : il ne lui reste alors que la pure spéculation qui, portée par l'adverbe *quizá* trois fois répété, enferme le personnage dans une boucle

Deuxième partie

suspensive dont il n'est pas près de sortir. L'interrogation véhiculée par notre adverbe porte bien ici sur la tension entre l'affirmation et la négation d'un même fait, deux interprétations contradictoires qui semblent toutes deux possibles dans l'esprit du locuteur, puisqu'aucun élément extérieur ne permet de les départager.

Un autre exemple, issu du même roman, va dans le même sens :

(38) Hoy tampoco ya recuerdo el tiempo que he pasado sin dormir. Días, meses, años quizá. Hay un momento de mi vida en el que los recuerdos y los días se confunden, un punto indefinido y misterioso en el que la memoria se hace igual que el hielo y el tiempo se convierte en un paisaje inmóvil e imposible de aprehender. Quizá hayan pasado varios años desde entonces – años que, en algún sitio, alguien se habrá ocupado, seguramente, de contar –. O quizá no. Quizá esta que estoy viviendo es aún la misma noche que aquella en que entendí que yo estaba muerto y que, por eso, no podía ya dormir. (La lluvia amarilla, 122)

L'on observe, dans ce passage, la connivence particulière entre, d'une part, l'emploi réitéré de *quizá*, attrapant le locuteur à nouveau dans une boucle d'hypothèses contradictoires (*Quizá...o quizá no. Quizá...*), et les diverses marques d'ignorance d'autre part, qui renforcent l'expression d'un sentiment d'*impuissance* et de *paralysie* qui se projette métaphoriquement sur l'objet de ces élucubrations : l'expérience subjective du temps (*el tiempo se convierte en un paisaje inmóvil e imposible de aprender*), qui, *suspendu*, semble se dérober à toute appréhension objective (*años que, en algún sitio, alguien se habrá ocupado, seguramente, de contar*) et nous ramène, *mutatis mutandis*, à la notion de *suspension* que *quizá* contribue ici efficacement à implanter. On notera plus particulièrement le blocage explicite de toute appréhension mémorielle (*Hoy tampoco ya recuerdo, los recuerdos y los días se confunden, la memoria se hace igual que el hielo*), ce qui prive le locuteur de repères objectifs et l'oblige, là encore, à la spéculation hallucinatoire.

Dans l'exemple suivant, l'accumulation de plusieurs occurrences de *quizá* produit un effet suspensif proche de celui observé dans l'exemple antérieur : une hypothèse négative (*quizá no...*), suivie aussitôt de l'hypothèse contraire (*o quizá sí...*), puis une troisième hypothèse qui relance le mécanisme :

(39) [Les personnages fument de la marijuana et commentent la qualité du produit et les effets obtenus.]

- Pásamela otra vez.

- Esta parece más fuerte. En la otra habías puesto demasiado tabaco.

- ¿A ti no te ha hecho mucho efecto?

No. **Quizá** esto todavía no sea el efecto. O **quizá** sí, **quizá** debido a ese efecto buscado, sacralizado en la pregunta de Pilar, que adopta ese tono de iniciada que tan molesto me resultaba los primeros días, me siento ahora como un individuo sin agarraderas, un individuo incapaz de ser otra cosa más que este puro momento, este estar, mera presencia, aquí, atontado -¿no es esto un atontamiento?- moviendo la cabeza hacia los lados, con los ojos semicerrados, mientras oigo esa música que tiene algo de inconclusa, de delirio.

- Sí. Creo que me ha hecho algo.

(L. Ortiz, *Luz de la memoria*, 1976)

Cette boucle oscillatoire entre hypothèses contradictoires ne sert pas uniquement à mimer l'état mental de ce consommateur de drogues qui, comme on dirait en espagnol, « está colgado », c'est-à-dire littéralement « suspendu ». Elle permet aussi de marquer un temps intérieur d'interrogation, au cours duquel le locuteur transite, significativement, d'une première réponse négative, non prononcée, à une deuxième réponse affirmative, adressée à l'interlocuteur, en passant par diverses étapes intermédiaires montrant comment l'esprit, en proie à une forme de paralysie, émerge péniblement de cette spirale dubitative emportée par la réitération de l'adverbe :

No. > quizá no...(o si) > quizá sí...(o no) > quizá [noto efectos] (o no) > Sí.

L'accumulation des *quizá* et l'effet suspensif auquel l'on ne peut échapper viennent ainsi, sur le plan de la stratégie narrative, en renfort à cet « atontamento » que le locuteur observe chez lui, relayant à un niveau plus abstrait le mouvement de va-et-vient que le personnage extériorise par le mouvement de la tête (*moviendo la cabeza hacia los lados*) et l'impression d'*inconclusion* et de délire que le locuteur projette sur la musique (*esa música que tiene algo de inconclusa, de delirio*) mais qui semble davantage décrire son propre état mental.

L'on conviendra que la réitération de notre adverbe, observable dans ces trois derniers exemples, contribue de façon significative à mettre en évidence le caractère bicéphale des hypothèses en *quizá(s)*, et de leur effet interrogatif. Mais même en l'absence de mécanisme répétitif, ces effets peuvent être nettement perceptibles :

(40) *[Juan Preciado, le narrateur-personnage, se rend à Comala sur les traces de sa mère et de son père diffunts. Arrivé sur place, il est contraint de confronter la description idyllique que sa mère avait faite du village natal et de ses paysages à la réalité telle qu'elle se présente à lui, des années plus tard. À présent, Juan Preciado est lui-même décédé et parle, dans sa tombe, à un autre personnage enterré.]*

Mi madre, que vivió su infancia y sus mejores años en este pueblo y que ni siquiera pudo venir a morir aquí. Hasta para eso me mandó a mí en su lugar. Es curioso, Dorotea, cómo no alcancé a ver ni el cielo. Al menos, **quizá**, debe ser el mismo que ella conoció.

- No lo sé, Juan Preciado. Hacía tantos años que no alzaba la cara, que me olvidé del cielo. Y aunque lo hubiera hecho, ¿qué habría ganado? El cielo está tan alto, y mis ojos tan sin mirada, que vivía contenta con saber dónde quedaba la tierra. (J. Rulfo, *Pedro Páramo*, 1955)

Dans cet exemple, Juan Preciado, se demande si le ciel de Comala, qu'il n'a jamais pu observer, est le même que celui que sa mère lui avait décrit. Il ne fait nul doute ici que l'hypothèse emportée par *quizá* peut être interprétée comme une véritable question, puisque l'interlocutrice, Dorotea, n'échappe manifestement pas à cette lecture et reprend même la question à son compte, comme s'il s'agissait moins d'une question que le locuteur se pose à soi-même (doute) que d'une véritable question adressée à elle (*Al menos, quizá, debe ser el mismo que ella conoció. – No lo sé, Juan Preciado*). L'on ne manquera pas d'observer que, là encore, l'accès aux indices sensoriels est résolument bloqué, le personnage déclarant qu'il n'a jamais pu regarder le ciel pour vérifier la correspondance avec les indications de sa mère.

Deuxième partie

L'hypothèse est ainsi de nouveau purement spéculative, formulée, en raison du blocage sensoriel évoqué (*no alcancé a ver ni el cielo*), en l'absence de tout indice empirique. Cet exemple montre donc de manière particulièrement explicite comment *quizá* conçoit le doute comme une véritable interrogation à laquelle ni le locuteur ni l'interlocuteur ne peuvent se soustraire.

À l'image de ce dernier exemple, où la dimension interrogative de *quizá* s'épanouit dans un contexte qui bloque toute inférence contextuelle (sensorielle etc.), nous observons la tendance de *quizá(s)* à se produire dans des environnements qui, d'une façon ou d'une autre, portent la trace de l'ignorance (réelle ou feinte) du locuteur. Ainsi dans l'exemple suivant, la dimension interrogative de *quizá* collabore avec l'aveu (simulé) d'une mémoire défaillante, permettant au locuteur de s'adonner à la spéculation :

(41) [*Le locuteur se plaint de la jeune génération d'enseignants.*]

Y ahora tendría que atemperar mi expresión, eludir argumentos y disimular los hechos para no herir las convicciones de un pitufo que, además, es mi yerno. Porque son pitufos ¿no?, ¿o no es así como los siguen llamando?: "Profesores Incompetentes Titulares Universitarios Fracasados en Oposiciones Sucesivas." ¿Es esa la explicación de la sigla? No lo recuerdo bien: **quizá** la I sea de ignorantes o la F de fugitivos. Para el caso es lo mismo. (G. Salvador Caja, *El eje del compás*, 2002)

En 42, *quizás* marque également une hypothèse purement spéculative, presque improvisée, puisque toutes les sources d'information objectivable se trouvent explicitement bloquées par le cotexte (*no se supo nada de ellos, no dijo jamás una palabra sobre ellos*) :

(42) Fue la primavera creativa en que corrió el rumor insistente de que Germán se trasnochaba escribiendo cuentos magistrales, pero no se supo nada de ellos hasta muchos años después, cuando se encerró en el dormitorio de su casa paterna y los quemó horas antes de casarse con mi comadre Susana Linares, para estar seguro de que no serían leídos ni por ella. Se suponía que eran cuentos y ensayos, y **quizás** el borrador de una novela, pero Germán no dijo jamás una palabra sobre ellos ni antes ni después, y sólo en las vísperas de su boda tomó las precauciones drásticas para que no lo supiera ni la mujer que sería su esposa desde el día siguiente. (García Márquez, *Vivir para contarla*, 2002).

De nombreux exemples attestent que *quizá(s)* s'insère massivement dans des cotextes dans lesquels figure explicitement l'aveu d'ignorance du locuteur, généralement par le biais d'une formule à base du verbe *saber* :

(43) [*Le locuteur raconte les premiers jours dans la propriété 'El Paraíso terrenal' et l'impression que suscita en lui la grande demeure seigneuriale.*]

Me puse, pues, tranquilamente en los primeros días a recorrer el Paraíso terrenal y a reconocer sus parajes más deleitosos empezando por nuestra morada. Era un gran caserón hecho a retazos por sucesivas generaciones. Para pasar de una habitación a otra había que subir o bajar casi siempre un escalón y esta circunstancia me impresionó muy agradablemente en su favor, no sé por qué. **Quizá, sin darme cuenta de ello**, previese que aquel constante subir y bajar iba a influir beneficiosamente en el desarrollo de mis piernas. (A. Palacio Valdés, *La novela de un novelista*, 1921).

Le locuteur constate que l'irrégularité de la bâtisse, notamment le fait de devoir franchir constamment quelques marches pour passer d'une pièce à l'autre, lui semble très agréable, mais il

s'interroge sur les raisons de cette appréciation pour le moins curieuse. Le passage mime ici un jeu dialogal de question-réponse, dans lequel le propre locuteur se demande – plus précisément, s'avoue ignorant : *no sé por qué* – , puis se répond par une hypothèse marquée du sceau de la spéculation, puisqu'elle avance une explication que le locuteur déclare lui-même ne pas pouvoir vérifier (*sin dar me cuenta de ello*) : il aurait perçu (inconsciemment – mais alors : comment le savoir ?) le bénéfice que ces montées et descentes pourraient apporter à sa santé.

Dans le fragment ci-dessous, où nous retrouvons la tendance de J. Llamazares à multiplier les hypothèses contradictoires, nous observons que *quizá* intervient lorsqu'il s'agit de conjecturer sur les pensées d'un autre personnage auxquelles, par nature, il semble difficile d'accéder par une voie autre que la simple élucubration :

(44) Pero los hombres sabrán ya que no puedo andar muy lejos. Se lo diré el murmullo negro del reguero y la sombra del nogal en la fachada. Se lo diré la perfección de la noche detrás de las ventanas. **Quizá creerán que**, al verles acercarse por el monte, me he encerrado con llave en el rincón más oculto e inaccesible de la casa. O **quizá no**. **Quizá sospecharán, por el contrario**, que, sabiendo que éste sería el primer sitio al que vendrían a buscarme, me he escondido en el monte o entre las sombras y ruinas de otra casa desde la que, a lo peor, puedo estarles espiando en ese instante por la espalda. **En cualquier caso**, de lo que todos estarán también ya convencidos es de que yo jamás saldré de mi agujero mientras ellos permanezcan en el pueblo. (J. Llamazares, *La lluvia amarilla*)

Quizá, suggérant alternativement deux pensées contraires que le locuteur projette sur ces visiteurs indésirables, met en scène le questionnement du locuteur, incapable de s'arrêter sur l'une des options proposées, et qui finit par abandonner le sujet (*En cualquier caso*), laissant la question irrésolue.

Dans l'exemple suivant, le mécanisme de l'exploration de la pensée d'un tiers se trouve mis en abyme par le biais de la focalisation interne et le discours indirect libre. À l'aide de *quizás*, le narrateur formule une hypothèse qui reflète l'interrogation qu'il prête aux personnages focalisés par le passage (les veuves), lesquelles s'interrogent sur les sentiments de leur mari à leur égard :

(45) Malgastaban las horas sobrantes cosiendo en la ropa del muerto los botones que nunca habían tenido tiempo de reponer, planchaban y volvían a planchar sus camisas de puños y cuellos de parafina para que siempre estuvieran perfectas. Seguían poniendo su jabón en el baño, la funda con sus iniciales en la cama, el plato y los cubiertos en su lugar de la mesa, por si acaso volvían de la muerte sin avisar, como solían hacerlo en vida. Pero en aquellas misas de soledad iban tomando conciencia de que otra vez eran dueñas de su albedrío, después de haber renunciado no sólo a su nombre de familia sino a la propia identidad, y todo eso a cambio de una seguridad que no fue más que una más de sus tantas ilusiones de novias. Sólo ellas sabían cuánto pesaba el hombre que amaban con locura, y que **quizás** las amaba, pero al que habían tenido que seguir criando hasta el último suspiro, dándole de mamar, cambiándole los pañales embarrados, distrayéndolo con engaños de madre para aliviarle el terror de salir por las mañanas a verle la cara a la realidad. Y sin embargo, cuando lo veían salir de la casa instigado por ellas mismas a tragarse el mundo, entonces eran ellas las que se quedaban con el terror de que el hombre no volviera nunca. Eso era la vida. El amor, si lo había, era una cosa aparte: otra vida. (García Márquez, *El amor en los tiempos del cólera*, 1985)

Dans cet exemple, *quizás* fait là encore plus qu'exprimer une simple hypothèse au sens d'une possibilité (les maris aiment, peut-être, leurs femmes) : il emporte la question que toutes ces veuves éplorées se sont posées tout au long de leur existence de femmes mariées : avec tout ce que je fais pour mon mari, m'aime-t-il au moins en retour ? Ce *quizás*, ce n'est pas le narrateur qui le prononce, mais les personnages féminins sur lesquels ce passage est focalisé ; c'est la tentative, de leur part, de percer l'intimité sentimentale de leur mari, laquelle, naturellement opaque, ne donne matière, en l'absence de preuves tangibles (dont tristement ces femmes ne semblent pas disposer), qu'à la spéculation pure et simple.

Il semble intéressant de souligner à ce stade la connivence entre les notions d'*ignorance*, d'*interrogation* et de *spéculation* que nous avons rencontrées dans la plupart des exemples. Dans son discours prononcé en « Elogio a don Gaspar Núñez de Arce » à l'Académie de la Langue (1903), Juan Valera réfléchit précisément à cette relation sémantique :

(46) En mi sentir, hay un linaje de duda juiciosa y benéfica, que no puede desesperar a nadie que esté en su cabal juicio. Viene a ser tal duda el humilde reconocimiento de la insuficiencia de nuestra razón para descubrirlo y penetrarlo todo y de la escasez de nuestras fuerzas y medios para lograr cualquier fin o propósito sin el divino auxilio. [...] Tal duda precede a la ciencia, porque sin dudar de la verdad de un sistema, de una hipótesis o de una teoría, ni habría progreso ni llegaríamos a la certidumbre. Y tal duda es, por último, fuente de poesía, ya que lo inexplorado, lo incógnito o lo dudoso es inmensidad por donde la imaginación se explaya y en donde muestra su virtud creadora.

Cuando dice Petrarca, hablando del sol en su ocaso, que va a iluminar a gente que allá muy lejos **quizá** le espera, el adverbio **quizá**, expresión de su duda, es lo que presta poesía al dicho de Petrarca. Dos siglos después, tal quizá o tal duda es imposible, así como la poesía que de esta duda nace. (Juan Valera, *Elogio de don Gaspar Núñez de Arce [Discursos académicos]*, 1903, Corde).

Le doute, nous dit-il, qui dans l'esprit de l'auteur semble représenté prototypiquement par l'adverbe *quizá* (tal quizá o tal duda), est à la fois synonyme d'ignorance (*tal duda [es] el humilde reconocimiento de la insuficiencia de nuestra razón para descubrirlo y penetrarlo todo*) et fondement de la science, (*Tal duda precede a la ciencia*), comme l'avait déjà vu Descartes avant lui. Mais l'écrivain andalou ajoute un argument de taille à cette appréciation somme toute classique des vertus du doute : celui-ci est aussi, selon l'auteur, source de poésie et terrain fécond à l'imagination (*tal duda es, por último, fuente de poesía, ya que lo inexplorado, lo incógnito o lo dudoso es inmensidad por donde la imaginación se explaya y en donde muestra su virtud creadora*). C'est cette dimension sinon poétique, du moins propice à l'imagination, couplée nécessairement à l'ignorance garantissant que la raison et le savoir passent le relai au doute et à la spéculation, que nous retrouvons dans la plupart de nos exemples. Avec *quizá(s)*, vecteur d'une *suspension assertive* qui prend la forme particulière d'une *interrogation*, le doute est conçu, dans la dépendance de l'ignorance qui fonde sa raison d'être (il faut ne pas savoir pour se mettre à douter),

comme un mouvement spéculatif et spontané, produit d'une imagination que le blocage des inférences sensorielles ou mémorielles contribue à débrider.

Dans l'exemple suivant, l'hypothèse en *quizá* prend place au sein d'un mouvement d'élucubration caractérisée à part égale par l'imagination (*Teresa pudo imaginar sin esfuerzo*) et l'interrogation (*Se preguntó si*) :

(47) Teresa pudo imaginar sin esfuerzo: manos atadas con alambre, cigarrillos, navajas de afeitar. Los gritos del Chino Parra apagados dentro de una bolsa de plástico o bajo un palmo de masking-tape, en algún sótano o almacén, antes de que acabaran con él y fueran a ocuparse de su familia. **Quizá** el mismo Chino había terminado por delatar al Güero Dávila. O a su propia carne. Ella conocía bien al Chino, a su mujer, Brenda, y a los tres plebitos. Dos varones y una niña. [...] Se preguntó si le habían mandado al Gato Fierros y Potemkin Gálvez, o a otros gatilleros distintos. Si ocurrió antes o a la vez que lo de ella. (A. Pérez-Reverte, *La Reina del Sur*, 2002)

Dans ce passage, Teresa repense à l'exécution de son fiancé, 'el Güero' Dávila, et son collègue 'el Chino' Parra, par les sicaires du Cartel pour lequel ils travaillaient. N'ayant pas assisté à la scène ni pu obtenir la moindre information sur le déroulement et les circonstances des faits, elle ne peut que supposer ce qui a pu se produire, laissant libre cours à son *imagination*. L'on observe certes que la version fictionnelle qu'elle élabore se nourrit de certains clichés qui, sans doute, proviennent de sa connaissance du milieu de la drogue (manos atadas con alambre, cigarrillos, navajas de afeitar etc.), mais l'hypothèse en *quizá*, la question de savoir si 'el Chino' a pu trahir son ami ou même sa famille, signifie, pour Teresa comme pour le lecteur qui a suivi ses péripéties, un pas supplémentaire vers l'imagination pure et simple, presque infondée, car l'on sait – et Teresa le rappelle aussitôt après – à quel point les deux couples étaient proches et intimes. Teresa se pose toutefois la question, et se met à examiner cette possibilité en passant en revue leur relation. *Quizá*, par sa dimension spéculative et sa tendance à opérer en l'absence d'indices tangibles, propose des solutions imaginatives, parfois infondées, et même, dans certains cas, contre-intuitives :

(48) En el grabado se ve la ejecución, más bien el suplicio, de un jefe indio. Está atado a un poste a la derecha. Las llamas comienzan ya a cubrir la paja al pie del poste. A su lado, un padre franciscano, con su sombrero de teja echado sobre la espalda, se le acerca. Tiene un libro —un misal o una biblia— en una mano y en la otra lleva un crucifijo. El cura se acerca al indio con algún miedo, ya que un indio amarrado siempre da más miedo que un indio suelto: quizá porque pueda soltarse. Está todavía tratando de convertirlo a la fe cristiana.

(Guillermo Cabrera Infante, *Vista del amanecer en el trópico*, 1987, Cuba)

Dans cet exemple, *quizá* explore, là encore, la pensée d'un autre personnage que le narrateur avait d'abord approché en focalisation externe et opacifiante (description extérieure). L'hypothèse proposée, qui semble ici se faire écho des pensées du curé, propose une explication causale dont l'absurdité est à la hauteur du fait qu'elle cherche à expliquer : un Indien attaché fait plus peur qu'un Indien détaché (paradoxe), parce qu'il pourrait se détacher : explication pour le moins surprenante qui n'a rien d'intuitif

et qui, portée par la nature spéculative de *quizá* qui opère en l'absence d'indices raisonnables, contribue à la ridiculisation du personnage.

Quizá(s) indique ainsi que l'hypothèse qu'il construit est conçue en l'absence d'indices mémoriels, sensoriels ou intellectuels, et parfois même, à leur rencontre, envisageant des hypothèses non corroborées ou invérifiables. C'est le cas dans ce dernier exemple issu de *La lluvia amarilla*, où le locuteur élabore une hypothèse parfaitement invérifiable, purement fictive, consistant à se demander si, dans un scénario *per se* imaginaire où les hommes de Berbusa arrivent à Ainielle pour lui porter secours, la chouette qu'il imagine lancer son cri pourrait être la même qui passe devant sa fenêtre au moment où il parle :

(49) Una lechuza – **quizá** esta misma que ahora cruza mi ventana – elevará su grito entre los robledales. Definitivamente, la noche habrá caído y el que dirija al grupo encenderá su linterna y detendrá sus pasos. Todos los hombres le imitarán casi al instante. Como atraídos por una misma sombra, todos los ojos se clavarán en la espesura del barranco. Y, entonces, al contraluz amarillento y fantasmal de las linternas, mientras las manos buscan en silencio una vez más la caricia nerviosa de las armas, descubrirán entre los chopos la silueta del molino -erguido aún, a duras penas, sobre la podredumbre de la hiedra y el olvido y, luego, al fondo, recortándose en el cielo, el perfil melancólico de Ainielle: ya frente a ellos, muy cercano, mirándoles fijamente desde los ojos huecos de sus ventanas. (J. Llamazares, *La lluvia amarilla*, 1988)

À l'image du doute philosophique comme fondement de la science, *quizá(s)* précède le savoir du locuteur, mais cherche aussi à le construire : signe d'une interrogation, il déclenche une quête heuristique d'accès à la connaissance, et ouvre un espace spéculatif illimité, source de savoirs potentiels ou de fiction avérée.

Les effets discursifs que nous venons de décrire illustrent de manière particulièrement explicite l'invariant de *suspension assertive* que la forme *quizá(s)* tire de la collaboration de ses divers profils submorphémiques ({SK} *scission*, {l x A} *balancement*, K- *non-dit*). Or, cette notion de *suspension de l'assertion* se trouve au cœur de l'analyse philosophique du phénomène du « doute ». L'histoire de la philosophie met en évidence que la *dubitatio*, ce chemin bifurqué dont nous avons parlé à l'occasion de la saillance {SK}, remonte au départ à l'*aporie* des penseurs grecs. Chez Aristote, l'*aporie* correspond à la « [m]ise en présence de deux opinions contraires et également raisonnées, en réponse à une même question » (Hamelin 1920 : 233) laquelle est alors plus qu'une simple interrogation (*quaestio*) au sens d'une recherche, d'une quête, mais devient, par le biais de l'étymologie du terme le constat d'une impasse de la pensée : l'*aporie*, du grec *ἀπορία* désignant littéralement un cul-de-sac, métaphorise par cette image d'un chemin coupé – qui n'est pas sans rappeler notre « refus de la ligne droite » (*supra*) – la paralysie de l'esprit qui se voit confronté à une contradiction irrésoluble, une incompatibilité logique dans le raisonnement, sens que le mot *aporie* finit par adopter définitivement : « Contradiction insoluble dans

un raisonnement » (*Cnrtl. s.v.*). L'on voit tout de suite que le doute aporétique envoie la pensée dans une voie *sans issue* – un *parcours* sans issue, dirait Le Goffic – qui, par son insoutenabilité, débouche ainsi sur un blocage que les Grecs nomment *epochè* 'suspension du jugement', et que la langue latine rend par l'expression *inhibitio assensionis*, une « **inhibition de l'assertion** ou de l'assentiment » (Dictionnaire-gréco-latin de M. Hopper, 1563 s.v. *aporia*, cité dans Naya 2001 : 14). Selon E. Naya (2001 : 15), « le doute aporétique est donc lié à un **blocage suspensif**, à une arrespie qui empêche de faire pencher son assentiment d'un côté ou de l'autre » (nous soulignons). Plus précisément,

« [l]a suspension du jugement, *cohibitio* ou *inhibitio assensionis*, est très justement rapprochée de la formulation du doute : elle marque non une abolition mais un véritable « suspens », **interrogation indéfinie** renvoyant à la *zètèsis* ['débat, controverse']. [...] Sextus souligne la dimension aporétique du *ou mallon* [=pas plus une chose que l'autre (nous glosons)] qui est au fondement de la **suspension de l'assentiment** : constater qu'une chose n'est pas plus ainsi qu'autrement ne revient pas en effet à proférer la moindre assertion sur sa nature, mais consiste simplement en un aveu d'impuissance face à une contrariété que l'esprit ne peut dominer ; **le doute aporétique est donc lié à un blocage suspensif, à une arrespie qui empêche de faire pencher son assentiment d'un côté ou de l'autre. Le doute est donc, dans le contexte de la reviviscence des textes pyrrhoniens, lié au processus suspensif de l'épochè qui découle lui-même d'un mouvement antithétique fondé sur le ou mallon.** » » (Naya 2001 : 14-15).

Face à la situation qu'il prétend appréhender, l'esprit se trouve en quelque sorte *subordonné* à une situation qui dépasse ses capacités de raisonnement logique, et le doute peut ainsi être conçu comme une perte d'autonomie, une dépendance de l'esprit qui se voit entravé par la tension entre deux options contraires. Cette tension engendre « [...] une **mise en balance** dans notre entendement de choses parfaitement distinctes et divergentes » (Naya 2001 : 15).

Ce bref résumé, dont le lecteur initié excusera les raccourcis, met en évidence de nombreux points de convergences entre les analyses de ce concept philosophique du doute, et les capacités signifiantes de la forme *quizá(s)* : *cul-de-sac* (voie *sans issue*), *inhibition de l'assertion*, *interrogation indéfinie*, *blocage suspensif*, *mise en balance* – voilà quelques-unes des formules les plus prégnantes de ces analyses philosophiques qui permettent de résumer point par point les éléments que nous avons dégagés, pour notre part, par le biais de la lecture du signifiant.

Le signifié de *quizá(s)*, qui ne saurait se réduire à la simple *somme* mathématique de ses diverses composantes, est au contraire le *produit* de la collaboration non redondante de ces différents profils submorphémiques en interaction qui, chacun au gré des potentialités offertes par son réseau respectif et actualisés dans la mesure des compétences linguistiques du locuteur empirique, contribuent au signifié de la forme. Entièrement décomposable en submorphèmes qui pointent tous, d'une façon ou d'une autre, vers l'opération de *suspension de l'assertion*, ou l'expression d'un « indicible », *quizá(s)* n'est pas sans raison la forme la plus pérenne et la plus prototypique du paradigme. Son évolution phonétique, condensée autour de quatre phonèmes hautement combinables au niveau submorphémique, a produit

une forme d'une surprenante adéquation entre son signifiant et son signifié, une forme qui révèle par ses réseaux analogiques multiples une cohérence et une densité qui n'ont rien à envier à celles que la réflexion philosophique a précisées au cours des siècles d'analyse pour le concept de doute, que notre adverbe semble ainsi le mieux armé pour exprimer.

3.2 Atténuation et courtoisie

L'on ne peut toutefois conclure ce chapitre sans évoquer une autre série d'exploitations dans laquelle la dimension interrogative semble, à première vue du moins, se faire plus discrète. Ce sont les emplois dits « atténuatifs » dans lesquels, selon Blasco Mateo (1995), le locuteur ne cherche pas tant à exprimer qu'il « *duda realmente* » qu'à « *cubrirse las espaldas* » ou à faire preuve de « *falsa modestia* ». Dans ces exemples, la *suspension de l'assertion* de *quizá(s)* servirait alors simplement à « *atenuar la asección* » (par exemple Fuentes Rodríguez 2009 : s.v., *vid. supra*), une stratégie pragmatique que l'on peut rattacher au phénomène plus vaste de la *courtoisie* verbale (Haverkate 1990 : 38). Plus précisément, il s'agit, selon Blasco Mateo (1995), d'une forme de courtoisie *négative*, visant à « *aten[uar] la fuerza ilocutiva del acto verbal en el que [quizá(s)] se ve implicado, ya que 'suaviza' la aseveración categórica* ». Et l'auteur de poursuivre :

« La principal función pragmática de *quizá(s)* es la atenuación del mensaje enunciado. [...]a presencia de *quizá(s)* puede evidenciar el hecho de que el hablante se 'cubra las espaldas' frente a su interlocutor porque *duda realmente*, o bien puede reflejar una actitud de falsa modestia cuya finalidad es que el emisor no se muestre prepotente frente a su interlocutor. La atenuación es una forma específica de cortesía negativa y, en definitiva, es un procedimiento de interacción comunicativa verbal que se lleva a cabo entre los seres humanos inmersos en una sociedad. » (Blasco Mateo 1995 : 45).

Il est certes vrai que cette fonction « atténuative » n'est pas réservée à l'adverbe *quizá(s)*, mais au contraire considérée comme une propriété que tous les adverbes épistémiques ont en partage¹⁷⁴, et que d'autres procédés linguistiques peuvent également prendre en charge (verbes modaux, modes verbaux, locutions diverses, etc.)¹⁷⁵. Mais si l'effet d'« atténuation de l'assertion » ne saurait de ce fait être tenue

¹⁷⁴ par exemple Barrio García (2017 : 176), qui estime que « le rôle le plus répandu parmi les adverbes de doute consist[e] à atténuer les énoncés qu'il modifie ». Barrios Sabador (2015) expose que « [e]l examen de los operadores de probabilidad [dont *quizá(s)* et *a lo mejor*] en el corpus analizado revela la atenuación como una de sus funciones más perceptibles. »

¹⁷⁵ Cela ne veut pas dire qu'il faut récuser la capacité des autres formes du paradigme à produire un effet similaire, mais simplement, que d'autres signifiants, insérés dans des réseaux analogiques qui leur sont propres, font emprunter d'autres chemins cognitifs, *vicariants*, pour un éventuel résultat similaire ou identique. Il n'est d'ailleurs pas rare d'observer, en discours, l'accumulation en un même fragment de discours de plusieurs procédés capables de produire cet effet. Barrenechea (1979 : 47) observe ainsi que

« [*Tal vez, a lo mejor, quizás* a]parecen también en textos donde abundan otras formas dubitativas adverbiales, los morfemas verbales del mismo carácter (el llamado potencial o condicional, y el futuro de probabilidad), las expresiones de la hipótesis, y la corrección o restricción de lo dicho en el discurso, por medio de adversativas, concesivas, etc. »,

pour critère distinctif de notre adverbe, il n'est pas moins vrai que de nombreux travaux sur *quizá(s)* s'accordent pour souligner un rapport privilégié entre cet effet atténuatif et l'adverbe *quizá(s)* particulier, au point d'y voir, aux côtés du *doute* à proprement parler, l'une de ses valeurs prototypiques (Blasco Mateo 1995, Vázquez Pérez 2008, Barrios Sabador 2015).

L'atténuation se manifeste en premier lieu lorsqu'il s'agit de *rectifier* une portion d'un énoncé préalable (« atenuación-reparación » Meyer-Hermann 1988) tout en prenant soin de ne pas imposer cette correction au moyen d'une assertion catégorique. Blasco Mateo (1995 : 40) cite l'exemple suivant :

(50) - ¿Cuántos artículos ha dejado escritos ?
- No lo sé ; treinta, **quizá** cuarenta. Son muy breves.
(Telenovela mexicaine *Volver a empezar*, episode 33, nous soulignons),

dans lequel *quizá* introduit en effet la « réparation » (rectification : *cuarenta*) d'une portion du discours qui le précède (*treinta*). Il en va de même pour les exemples suivants, trouvés chez García Márquez :

(51) Volaron sobre el océano de sombras de los plantíos de banano, cuyo silencio se elevaba hasta ellos como un vapor letal, y Fermina Daza se acordó de ella misma a los tres años, a los cuatro **quizás**, paseando por la floresta sombría de la mano de su madre, que también era casi una niña en medio de otras mujeres vestidas de muselina, igual que ella, con sombrillas blancas y sombreros de gasa. (G. García Márquez, *El amor en los tiempos del cólera*, 1987)

(52) Empezó por preguntarle qué pensaba del doctor Juvenal Urbino. Ella le contestó casi sin pensarlo: "Es un hombre que hace muchas cosas, demasiadas **quizás**, pero creo que nadie sabe lo que piensa". (G. García Márquez, *El amor en los tiempos del cólera*, 1987)

Dans tous ces exemples, *quizá(s)* permet ainsi d'introduire une *rectification* portant sur un élément énoncé précédemment, mais cette rectification, non assertée, est avancée avec une certaine prudence qui s'expliquera, selon le contexte, par des impératifs de courtoisie (ex. 51 : atténuer ce qui pourrait être interprété comme une critique) ou des facteurs qui tiennent à l'état des connaissances du locuteur (ex. 52 : Fermina Daza n'a pas de certitude sur l'âge auquel correspond ce souvenir de petite enfance).

Dans d'autres cas, également très nombreux, *quizá(s)* atténue la force illocutoire d'un superlatif sans effet « rectificatif », mais toujours dans le but de ne pas imposer à autrui le jugement de valeur que le superlatif implique :

(53) [Le protagoniste Pepe dit El Poeta est un personnage excentrique qui, dans les années 1915, choque la société sévillane avec ses extravagances et son mode vestimentaire strident.]

comme dans l'exemple ci-dessous, cité par Blanco Mateo (1995 : 42) :

Inf.- Pues, **tal vez** sí, vamos. No sé..., no tendría... Vamos, por prejuicio en absoluto, vamos, podría hacerlo perfectísimamente. Lo que pasa es que... claro, hay que buscar un poco..., vamos, apetece **quizás** un poquitín llevar algún compañero o algo así... (issu de Esgueva & Cantarero 1981 : 29).

L'atténuation reste selon nous l'un des *effets discursifs* de ces formes, non leur invariant en langue, et d'autres signifiants, tels que les formes appartenant aux champs saillanciels {M x T} et {BL}, trouvent dans leurs réseaux respectifs (« tension pondérée » {M x T} ou paradigme pluriel de possibilités {BL}) un autre moyen de produire cet effet d'atténuation. *Vid. supra*.

Mas el asombro de las gentes no arredró al Poeta, y conforme fue cogiendo confianza en sus habilidades lanzóse al diseño de prendas exclusivas que cumplían muy diversas funciones, alguna de las cuales incluso llegó a vender en una elegante tienda para automovilistas de la capital. Pero **quizá** la más original de aquellas prendas fuera una rara especie de chaqué, forrado de hule, de faldones desmesurados y bolsillos insondables, que suplía a la cesta cuando iba al mercado, en el que no dudaba en introducir hortalizas, pescado, carne y fruta, pues mantenía la tesis de que un profesional del automóvil, digno como él, debía llevar desatareadas las manos al navegar por las calles cual un simple peatón. (J. Campos Reina, *Un desierto de seda. Cuarteto de la decadencia*, 1990).

(54) La obsesión de perpetuarse en una obra, de fijar un nombre en el tiempo, era **quizás** la más absurda de las tonterías humanas. ¿Valía menos *El lazarillo de Tormes* por ser de autor anónimo? ¿A quién podía interesarle verdaderamente la identidad del escritor fuera de esas páginas? La gloria literaria era menos concreta que un terrón de azúcar, y él había matado a un hombre para obtener eso; una ilusión de rastro, de imposible permanencia. (E. Liendo, *Los platos del diablo*, 1985)

Enfin, un autre cas typique d'*atténuation* s'observe dans l'expression d'une recommandation, où *quizá(s)*, éventuellement de concert avec d'autres procédés atténuatifs (conditionnel), permet, au moins rhétoriquement, de dégrader l'obligation contenue dans un verbe déontique en une simple suggestion :

(55) Según indicaron las organizaciones independientes, el talante de todas ellas es colaborar con los centros de profesores; pero, como apuntaba Manuel Montero Vallejo, presidente de la Asociación Nacional de Catedráticos de Bachillerato de Madrid, **quizá** la Administración debería plantearse la posibilidad de crear centros diferenciados para enseñantes de EGB y de Enseñanzas Medias. (Presse, *ABC* 29/01/1985, Crea).

Dans tous ces cas, qu'il s'agisse de la « rectification » d'un énoncé, de la « modestie » à l'heure d'avancer un jugement ou de la courtoisie de ne pas imposer un ordre, la *suspension assertive* emportée par *quizá(s)*, ne semble à première vue pas instaurer cet effet de balancement entre affirmation et négation caractéristique des exemples véritablement « dubitatifs ». L'on a au contraire l'impression que le locuteur semble s'être forgé une opinion, être bel et bien convaincu de ce qu'il ne prend soin d'avancer comme hypothèse que par le souci formel de ne pas heurter quelque sensibilité :

« Cuando el hablante utiliza *quizá(s)* como expresión de mitigación del compromiso, emplea, al menos aparentemente, un tono de falsa modestia, de humildad poco sincera : tiene indicios para estar convencido de la veracidad y exactitud de lo que dice, pero, sin embargo, por alguna razón, no quiere imponerse a su interlocutor, no quiere mostrar prepotencia ante él. (Blasco Mateo 1995 : 43).

L'on serait alors tenté de rattacher ces exploitations à la présence de la vélaire K- en position initiale, dont le motif psychique de la *réretention* serait ici mise au service d'une véritable *retenue* dans le dire : par le recours à la forme *quizá(s)*, le locuteur marque l'élément modalisé (*p*) du sceau du « non-dit », en ce sens précisément qu'il déclare (ou feint) qu'il « ne dit pas » (n'asserte pas) ce que, pourtant, il s'apprête à énoncer juste après. Le locuteur déclare par l'emploi de *quizá(s)* qu'il suspend l'assertion de l'énoncé, ce qui, nous l'avons dit, fait que celui-ci soit non pas posé mais sup-posé, devienne précisément

hypothèse. En restant ainsi en-deçà de l'assertion, l'hypothèse se présente comme non contraignante (pour le locuteur comme pour l'interlocuteur), conforme au principe proverbial que « un *quizá* no ata ni desata », qu'un *quizá* n'engage à rien' (traduction libre).

Les implications du mécanisme ici à l'œuvre nous semblent toutefois aller au-delà de l'évidente déresponsabilisation que cette démarche signifie pour le locuteur et la capacité de *quizá(s)* à signaler le *désengagement* du locuteur par rapport à son dire que l'on attribue si volontiers à l'ensemble des adverbes épistémiques ('ce n'est pas moi qui dis que...') : *quizá(s)* installe dans l'énoncé la béance entre le *dit* et le *dire* caractéristique des formes en K-, cette « vacuité » qui, dans le cas qui nous occupe, concerne l'instance énonciatrice : si 'ce n'est pas moi qui dis *p'*, qui le dit ? L'artifice consiste à présenter l'hypothèse ainsi engendrée comme si elle surgissait seule, spontanée, comme un *dit* sans son *dire* correspondant. Cet effet n'est pas sans rappeler une autre construction espagnole qui, à l'aide d'un marqueur issu du même réseau morpho-sémantique que *quizá(s)*, produit un effet de *non-dit* très comparable. Nous parlons des constructions où la conjonction *que* est employée sans subordonnant préalable (*¡Que te vayas ya !*), constructions que A. Resano (1997) analyse comme suit :

« Le mécanisme est simple : le connecteur nominalise la proposition, il en fait un substantif de discours, apte à fonctionner dans la dépendance d'un verbe quelconque. Jusque-là, rien de particulier. Mais, et c'est ce qui le différencie de ses emplois topiques de subordonnant, **il ne met cette proposition nominalisée sous le regard d'aucun verbe, laissant cette antécédence logique dans l'implicite. Subordonné sans subordonnant, regardé sans regardant, le propos ainsi perspectivé informe à la fois sur l'apport sémantique qu'il constitue et sur ses conditions de production, sur le dit et le non-dit, sur le dire inexprimé, donc incommensurable, auquel il se réfère.** La capacité de suggestion du non-dit tient, en effet à la tension que crée une annonce, une promesse de sens non satisfaite. » (Resano 1997 : 143-144, nous soulignons).

Or, les effets discursifs pragmatiques de cette construction ne sont pas sans rappeler ceux que nous commentons pour l'adverbe *quizá(s)* :

« *Que* pose, parce qu'il est thétique. Il pose, c'est à dire qu'il se contente de mettre l'énoncé sous le regard de l'énonciation, sous le regard d'une énonciation, laquelle peut être la mienne, différée, sous le coup d'une forte émotion :

Marisa : ¡Que se tira !...¡Que se ha tirado !

ou pour éviter l'agressivité d'un impératif :

Pepa : No, nada, que le des el café a Marisa a ver si despierta.

ou celle de quelqu'un d'autre, connu ou non :

Pepa : ¡Por favor, Dios, que haya llamado !

Candela : Eso. ¡Que se vayan ! ¡Que se vayan !

Si la première est de loin la plus fréquente dans le texte [*Mujeres al borde de un ataque de nervios*], c'est que **la stratégie du refus de prendre en charge sa propre énonciation est liée à la vie sociale, pour des raisons de politesse, de crainte, de conflit, bref de tout ce qui peut bloquer une communication que je ne suis pas toujours à même d'assumer directement.** » (Resano 1997 : 143-144, nous soulignons. Cursive de l'auteur.)

L'on mesure alors bien ce que les constructions en *que* et en *quizá(s)* ont en commun : fortes de leur vélaire en position initiale, les deux constructions engendrent un *non-dit* qui prive virtuellement l'énoncé de son énonciation correspondante, autorisant de la sorte divers effets pragmatiques de politesse et de désengagement. Mais la mise en regard des deux structures permet aussi de comprendre ce qui, à l'instar de leurs signifiants divergents, les sépare : le signifiant *que*, qui pratiquement élève le cognème K en opérateur autonome, « se contente de mettre l'énoncé sous le regard de l'énonciation, sous le regard d'**une** énonciation » qu'il s'emploie en même temps à laisser dans l'indétermination : *que*, tout comme *quizá(s)*, engendre un *non-dit* au sens d'un énoncé orphelin (sans énonciation correspondante).

Mais il convient de souligner que ce *non-dit* n'entraîne dans le cas de *que* aucune hypothèse, bien au contraire : avec *que*, lequel est « thétique », l'énoncé a beau être privé d'énonciation, il n'est pas moins posé. Le caractère hypo-thétique de *quizá(s)* provient de ce que *quizá(s)* pose – sans énonciation correspondante – non pas un énoncé *p* mais une alternative, une bifurcation (autorisée par son signifiant plus complexe, à la différence de *que*). Il ne suffit donc pas de gloser un énoncé « atténuatif » de type *quizá(s) p* par 'je ne dis pas *p*', mais bien : 'je ne dis ni *p* ni ~*p*'. Le *non-dit* ('je ne dis pas') caractéristiques des formes en K- se présente, dans le cas de *quizá(s)*, sous la forme binaire qui fonde l'identité de notre adverbe.

Cette dualité est clairement perceptible dans les exemples où *quizá(s)* figure comme réponse à une interrogation totale (Fuentes Rodríguez 2009 : 304-305), un autre exemple très net de l'effet de *retenue* et de réserve. La *suspension assertive* emportée par *quizá(s)* permet en effet, dans le cadre d'une réponse à une question, l'artifice rhétorique d'une *non-réponse* :

(56) ALICIA.- ¿Cuál es vuestra intención?

WALTON.- Ya lo veréis.

ALICIA.- ¿Entregárselo a mi marido?

WALTON.- **Quizá**.

ALICIA.- ¡Esta noche!... ¡Aquí!... ¡Durante la representación de la comedia!... Sería una infamia sin ejemplo, una maldad atroz... ¡No hay nombre que dar a semejante villanía! ¡Oh, clemencia!... ¡Un poco de clemencia para él, tan sólo para él! Os lo ruego..., ¿por qué queréis que os lo ruegue?... ¿Qué amáis? ¿Qué palabras llegarían más pronto a vuestro corazón? Decidme qué he de hacer para convenceros. (M. Tamayo y Baus, *Un drama nuevo*, 2003, cervantesvirtual.com).

Dans cet exemple, Walton répond qu'il refuse de répondre à la question de son interlocutrice, laissant 'planer le doute' sur ses intentions dans le but de provoquer l'interlocutrice et de jouer avec son inquiétude. Dans l'exemple suivant, ce n'est pas par provocation mais par « indifférence » que le locuteur s'abstient de se prononcer :

(57) María se acercó en tanto al gabinete de Flavio, llamó suavemente y esperó; pero no contestó nadie a su llamamiento; volvió a llamar más fuerte, y el mismo silencio se sucedió al primero.

- ¿Qué es esto? -exclamó María, impaciente-. ¿Se habrá dormido?

- ¡**Quizá**! -dijo Mara con indiferencia y sin apartar sus ojos de las estrellas relucientes, que parecían corresponder a sus miradas.

- Dejad que descanse -añadió-; es una impertinencia venir a despertarle de su sueño.
(R. de Castro, *Flavio*, 1861).

Mais ce type d'exemple confirme que *quizá(s)* fait plus que déclarer que le locuteur « ne dit/répond pas », puisque l'adverbe opère bien comme un « introducteur de variable », qui parcourt l'ensemble des instanciations possibles de son domaine de compétence (ici : l'affirmation et la négation) pour n'en poser ni n'en écarter aucune : la non-réponse emportée par *quizá(s)* n'est pas tant le fruit d'un refus de répondre en tant que tel ('je ne réponds pas') que d'un refus de se décanter pour l'une ou l'autre des réponses possibles. En répondant *quizá(s)*, le locuteur dit à la fois oui et non, ou plus précisément '*ne dit ni oui ni non*'. C'est là l'un des exemples les plus nets de *quizá(s)* comme *joker* assertif, permettant de différer ou d'éluder la réponse, quel que soit le motif de cette attitude : provocation (ex. 56), indifférence (ex. 57), ou même, comme dans l'exemple suivant, par ignorance authentique (58) :

(58) Parece que nuestro señor se entusiasmó tanto ante los tesoros del arca de Oviedo que no va a quedar santo en el reino sin su iglesia o su abadía... Lo ensalzan los obispos, se regocija el Papa, cantan de júbilo los monjes, acoplan dádivas los sacerdotes y no queda en el reino rincón sin peregrinos y devotos. Vivimos de nuevo el triunfo de Dios, Iscam.

- Habremos de poner algo de nuestra parte en esa gloria.

- ¿Te refieres a nuestras propias reliquias?

- **Quizá...** -respondió él con una sonrisa-. ¿No son acaso tan santas como las de ellos? Pero pensaba en mí mismo: adorador de dos Dioses enemigos y fiel a dos profetas contrarios.

- No debes encontrar inquietud en eso -dijo Martín-. Los cristianos tenemos tres Dioses que son uno solo, o uno que son Tres. Los anacoretas de El Bierzo lucharon mucho por explicarme tales sutilezas... ¿Por qué no dos Dioses pueden en realidad ser uno solo? El de los sarracenos y el nuestro.

(J. Torbado, *El Peregrino*, 1993)

Cet exemple nous semble plus complexe, puisque la suspension du devoir de réponse se combine à un effet dubitatif/interrogatif plus classique : Iscam, surpris par la question qui va dans un sens qu'il n'avait pas anticipé, diffère sa réponse pour considérer la nouvelle perspective ouverte par la question de son interlocuteur. *Quizá*, à la fois qu'il suspend un dire (une réponse), improvise ici dans l'esprit du locuteur un mouvement interrogatif, comme en témoigne d'ailleurs la question oratoire subséquente : le locuteur se met à examiner si, oui ou non, son propos antérieur (« *Habremos de poner algo de nuestra parte...* ») pourrait renvoyer à leur devoir de martyr, une possibilité à laquelle lui-même n'avait pas songé. Puis, laissant cette possibilité ouverte, Iscam revient à l'interprétation initiale, et répond, de manière différée, par la négative (qui se déduit de l'adversative : « Pero pensaba en mí mismo... »). Dans cet exemple, le locuteur, surpris par la question qu'on lui pose, ne répond « *ni oui ni non* » précisément parce qu'il ne le sait pas, parce qu'il se pose la question « *si oui ou non* ». La combinaison des deux éléments (*non-dit/retenue* et *interrogation*) montre dans cet exemple comment *quizá(s)* permet – exploitation

extrême s'il en est de l'effet de *courtoisie* – de rendre socialement acceptable ce qui, selon les règles habituelles, ne l'est pas du tout : ne pas répondre à une question ou y répondre par une autre question.

Ces exemples, où *quizá(s)* fait office de *joker* assertif dans un jeu de question-réponse, confirment que la bifurcation est bien au cœur de notre forme, mais montrent que celle-ci concerne en premier lieu un acte de parole. *Quizá(s)* oppose non pas deux faits contradictoires (p ou $\sim p$), mais deux *dirés* ou, plus précisément, deux *non-dits* contradictoires ('*je ne dis ni p ni $\sim p$* '), et l'on comprend alors que ce mécanisme métalinguistique puisse, indépendamment du savoir que posséderait le locuteur sur le fait p examiné, être mis au service de diverses stratégies pragmatiques.

C'est le cas des emplois qui atténuent un superlatif, où le locuteur, qui *a priori* a arrêté son opinion, demande à l'interlocuteur (lecteur) de juger lui-même de la pertinence du qualificatif qu'il lui soumet : 'je n'affirme ni p ni $\sim p$, et vous laissez le soin de juger par vous-même' :

(59) Recuerdo que esa noche, había una calma extraña por las calles. Sabina y yo cenamos en silencio, sin mirarnos, y luego yo marché a esconderme en el molino. Fue una noche muy triste, la más triste **quizá** de cuantas noches he vivido. Durante varias horas, permanecí sentado en un rincón, envuelto en la penumbra, sin conseguir dormirme ni olvidar la mirada de Julio al despedirse. A través de la ventana, podía ver el portalón hundido y devorado por el musgo del molino y los reflejos temblorosos de los chopos sobre el río : inmóviles, solemnes, como columnas amarillas bajo la luz mortal y helada de la luna. (J. Llamazares, *La lluvia amarilla*, 1988).

(60) Margolín permaneció como alelado durante un largo rato. Se sentía, a la vez, avergonzado y reconfortado.

Por fin había encontrado el secreto de su derrota. De la derrota del ejército al que había pertenecido, y admitió que había sido vencido por un gran militar, **quizá el más grande** de todos. Todo había sido planeado cuidadosamente por Felipe Ángeles: el ataque, los movimientos de diversión, el sitio, el aniquilamiento con la misma pasión que un director de ópera ordena todo el escenario: la orquesta, el coro, los cantantes, la iluminación, los efectos escénicos. Y él había sido el único que había conseguido escapar en completo orden y con pocas bajas de aquel infierno de fuego y acero. (G. Chao Ebergényi, *De Los Altos*, 1991).

Dans l'exemple (59, Llamazares), notre hypothèse est que le narrateur ne se contente pas d'« atténuer » le superlatif [« la (noche) más triste de mi vida »] qui qualifie cette nuit mémorable qui marca le début de l'exode de son village ; il laisse le lecteur se former sa propre opinion, non sans tenter de l'influencer, en fournissant dans la subséquence de l'hypothèse de nombreux éléments lexicaux pouvant corroborer la légitimité d'un tel qualificatif. Le passage admet ainsi la glose suivante : « Je m'abstiens – par prudence rhétorique ou ignorance réelle – d'asserter que c'est la nuit la plus triste de ma vie ; mais j'invite le lecteur à se demander s'il ne serait pas justifié de la qualifier ainsi, puisque j'ai passé la nuit « *sentado en un rincón* », « *sin conseguir dormir* », « *sin olvidar la mirada de Julio* », à contempler la vue déprimante du « *portalón hundido y devorado por el musgo* » à « *la luz mortal y helada de la luna* ».

Les autres exemples ne fonctionnent guère différemment. Dans l'exemple 60 (Ebergényi), l'on retrouve la même combinaison d'une *retenue* assertive (atténuation, courtoisie) et d'une délégation de la prise de décision à l'interlocuteur : le locuteur s'abstient d'imposer une rectification laudative (*quizá el más grande (militar) de todos*), mais invite l'interlocuteur à se demander si ce qualificatif ne serait pas approprié, puisque l'exposé subséquent des prouesses militaires de Felipe Ángeles (« *todo había sido planeado* », « *había sido el único que había conseguido escapar* » etc.) donne, là encore, des arguments en ce sens. Dans l'exemple du dandy créateur de mode excentrique, cité *supra* (53), le locuteur demande si l'on peut considérer comme [*la prenda más original*] ce qu'il décrit ensuite comme une « *rara especie de chaqué* », « *de faldones desmesurados* » et dont les « *bolsillos insondables* » peuvent servir de panier à courses..., autant de détails autorisant l'interlocuteur à évaluer la pertinence du qualificatif proposé. Dans l'exemple 54 (Liendo) enfin, ce sont les interrogations rhétoriques qui, à la suite de l'hypothèse en *quizás*, prolongent le caractère proprement interrogatif de celle-ci, et contribuent alors à la glose suivante : 'je n'affirme ni n'infirme que la recherche de gloire et de renom dans le monde littéraire soit une absurdité – visée atténuative/courtoise –, à vous de voir s'il n'y a pas des arguments pour le penser', puisque certaines œuvres atteignent la postérité dans l'anonymat absolu de leur auteur (*Lazarillo*) et que, parallèlement, aucun lecteur ne semble s'intéresser vraiment à l'auteur comme individu en chair et en os.

Ainsi, *quizá(s)* atténue certes la force assertive par le mécanisme du *non-dit* qu'il emporte ('je ne dis pas *p*'), mais pose toujours une disjonctive ('je ne dis ni *p* ni *~p*') interprétable comme une interrogation ('peut-on dire *p* ou pas ?') que, dans le cas des exemples de courtoisie, le locuteur adresse à l'interlocuteur non pas par ignorance réelle mais par calcul rhétorique. Une fois la « question » formulée, le locuteur parfait sa stratégie oratoire en se lançant dans la recherche d'arguments pouvant étayer sa proposition initiale, créant l'illusion de donner à l'interlocuteur les moyens de se faire sa propre opinion et de lui laisser le soin de répondre à l'interrogation ouverte par le locuteur. On objectera que si les arguments fournis vont tous dans le sens de l'hypothèse proposée, l'alternative ouverte par l'interrogation est pour le moins biaisée. Mais cette manipulation, aussi grossière soit-elle, contribue précisément à la stratégie de courtoisie mentionnée, puisqu'elle favorise l'illusion d'une démarche heuristique partagée, non impositive. Avec *quizá(s)*, l'accent nous semble ainsi mis sur cette volonté de *partager une interrogation*, voire de la *déléguer* à l'interlocuteur, et non de lui *imposer quelque conclusion* même provisoire. Ce point est essentiel, car, nous le verrons, avec le concurrent épistémique *tal vez*, l'interlocuteur est invité à

passer directement à la conclusion suggérée, et d'omettre la phase interrogative à proprement parler que le locuteur aura liquidée à sa place¹⁷⁶.

Ce que ces exemples de courtoise mettent en évidence, plus nettement que les exemples « dubitatifs » classiques, c'est que le doute, avant de concerner la réalité des faits qu'il cherche peut-être à saisir, est un problème de langage, du moins tel qu'il est emporté par *quizá(s)* : le questionnement que celui-ci soulève ne concerne pas le fait examiné ('*p* ou *~p* ?'), mais ce que l'on peut *dire* d'eux ('peut-on *dire p* ou faut-il le nier ?'). Le doute est une interrogation sur la véracité d'un *dire*, non sur la réalité d'un *fait* : si la vérité est, depuis St. Thomas d'Aquin, définie comme l'adéquation entre l'idée et la chose qui débouche sur son assertion sans réserve – la vérité est « ce à quoi l'esprit peut et doit donner son assentiment par suite d'un rapport de conformité avec l'objet de pensée » (Le Petit Larousse illustré 1998, s.v., cité dans Deshayes 2008 : 49) – le doute sur la véracité d'un *dire* ne peut alors que provoquer la « suspension de l'assertion », l'*inhibition de l'assentiment* (*inhibitio assentionis*) commentée par les Anciens. *Quizá(s) p* interroge donc, par ignorance réelle ou feinte, la valeur de vérité, c'est à dire de conformité au réel, de la proposition *p*. La *suspension de l'assertion* emportée par *quizá(s)* implique, plus que le simple refus d'asserter, la problématisation d'un acte de langage : peut-on *dire* ou ne pas *dire p* (si l'on prétend dire vrai) ? Le doute est ainsi bien une « suspension du jugement entre deux *propositions* contradictoires », et la bifurcation que *quizá(s)* met en scène de façon exemplaire par le concours de ses divers réseaux submorphémiques est une scission de la pensée résultant d'une « langue bifide », d'un acte de langage fendu ou fissuré.

Cette dimension méta-linguistique du doute véhiculé par *quizá(s)* est fondamentale, car elle permet, ce nous semble, d'expliquer de manière unifiée les diverses exploitations discursives rencontrées : la *suspension* entre les deux *dire*s contradictoires problématise toujours la légitimité ou pertinence d'un *dire*, que ce soit pour renvoyer à une interrogation sur la portion de réalité visée par ce *dire* (*doute*) ou pour s'en tenir à la seule réflexion métalinguistique dans un but rhétorique.

Enfin, cette approche permet de comprendre certains emplois *a priori* atypiques, généralement omis par les monographies dédiées, dans lesquels *quizá(s)* est en mesure d'introduire une interrogation indirecte, comme dans l'exemple suivant :

(61) [Les protagonistes découvrent une fosse commune de victimes de la dictature]

Irene no pudo resistir más y salió trastabillando de la mina, mientras Francisco seguía cavando sin pensar, como una silenciosa máquina. Fueron surgiendo nuevos restos y entonces comprendió que habían dado con una tumba llena de cadáveres, enterrados desde hacía **quizá cuánto tiempo**, a juzgar por el estado en que estaban. (Isabel Allende, *De amor y de sombra*, 2011, Chili).

¹⁷⁶ Il est de même significatif qu'avec *tal vez*, les éventuels « arguments » apparaissent de préférence dans le cotexte antérieur à la survenance de *tal vez*, ce qui favorise une lecture « conclusive » (*vid. infra*), alors qu'avec *quizá(s)*, c'est tendanciellement dans le cotexte postérieur que sont logés les éléments pertinents qui, de ce fait, se présentent à l'interlocuteur après avoir « posé la question », ce qui épouse alors la chronologie naturelle du processus de délibération.

Cet emploi diatopique, très répandu au Chili mais non inconnu d'autres variétés latino-américaines comme en témoignent les exemples ci-dessous (Venezuela, Cuba), est en revanche ressenti comme inacceptable par les locuteurs péninsulaires :

(62) Así son las cosas: si a ella le hubiesen sorprendido así... ¿qué dirían? Nadie iba a imaginar que eso no tenía nada de malo. En cambio, ¿quién iba a suponer tampoco lo que le pasara con fray Crispín? ¿Quién...? Sólo a su madrina lo refiriera y ésta, asombrada, le rogó que "ni una palabra" a las demás..., que buscara otro confesor con cualquier pretexto... ¡Y si no se defiende a puños **quizá qué le sucede!** Tan feo, tan sucio, tan asqueroso... todo encendido, con la nariz como un tomate, con un jadeo.... con un hipo... ¡qué horror! (J. R. Pocaterria, *Tierra de sol amada*, 1991 [Vénézuéla])

(63) Y como la tendencia es que las personas de sexo masculino caigan en éxtasis bajo la Yemayá "hembra", quien se aparece con una carcajada ancha y limpia, contoneando su cuerpo en requiebros femeninos; y, por lo contrario, las "hijas" de Obatalá, al pasar por el éxtasis, retumban el piso con sus pisadas hombrunas y gastan energías que no son del uso femenino, **quizá qué influencia en el subconsciente pueda ejercer este fenómeno**. A fin de cuentas, éste es un buen material para una especulación freudiana, en la cual no estamos interesados. (R. Lachatañaré, *El sistema religioso de los lucumí y otras influencias africanas en Cuba*, 1992 [Cuba])

L'on serait tenté de voir dans ces occurrences des emplois archaïsants d'un adverbe qui, en dépit de son changement de morphologie radical, n'aurait pas entièrement perdu le sémantisme premier hérité de son étymon latin, le syntagme interrogatif QUIS SAPIT ?, lequel connaît par ailleurs un équivalent dans la langue vernaculaire : l'opérateur modal *quién sabe* qui, défini comme variante de l'opérateur *a saber* (Fuentes Rodríguez 2009 : s.v.), « indica desconocimiento del hablante, y lo hace extensivo a parte de la comunidad » (Fuentes Rodríguez 2009 : 30) et qui selon Corominas aurait tendance à remplacer *quizá(s)* dans certains pays latino-américains (Corominas s.v.). Dans les exemples qui nous occupent, c'est à première vue *quizá(s)* qui remplace son concurrent *quién sabe*, puisque *quizá(s)* semble en adopter le sens (expression d'une ignorance) et la syntaxe qui découle de la lecture compositionnelle que *quién sabe* autorise et que *quizá(s)* semblait avoir entièrement perdue. S'agit-il d'une contamination croisée entre les deux opérateurs, portée par une affinité historique dont la mémoire collective aurait gardé la trace ?

Une observation plus précise des exemples nous autorise à remettre en question cette explication de la rémanence étymologique : dans l'exemple 63 (Lachatañaré), l'on observe que l'interrogation indirecte introduite par *quizá* est au subjonctif, ce qui correspond à une anomalie qui ne s'explique que si l'on admet que ce *quizá* introducteur est bien notre adverbe modal coutumier du subjonctif, et non une variante formelle de *quién sabe* qui n'a pas la capacité à susciter le subjonctif. Or, les exemples de ce type sont très fréquents, comme en témoignent encore deux exemples supplémentaires :

(64) Entre los que constituyen hermosas excepciones está su suegro. "Mi suegro era político. Fue senador y ministro del Interior." Conocimos a ese gordo afable e inofensivo que se llamaba Osvaldo Hiriart, senador de 1937 a 1945 y ministro radical de 1943 a 1944. Si se hubiera encontrado en su tiempo con un Pinochet que no fuera su yerno no habría sido nada de eso y

como radical **quizá** qué suerte le corriera. (V. Teitelboim, *En el país prohibido. Sin el permiso de Pinochet*, 1988)

(65) Las catástrofes nucleares son el ejemplo más llamativo y obvio de este tipo de problema, pero existen muchos otros factores que siendo más sutiles pasan inadvertidos, o pueden ser ignorados por los gobiernos por desidia, ignorancia o conveniencia. El planeta nos pertenece a todos y **quizás** si por falta de visión de unos pocos logremos causarle un daño irreparable. La atmósfera de Venus es una advertencia de lo que podría pasar aquí en la Tierra si por un trastorno ecológico aumentara la temperatura global y se empezaran a evaporar los océanos en forma masiva, lo que produciría un efecto de invernadero mayor por la mayor cantidad de vapor de agua en la atmósfera lo que continuaría la evaporación y el alza de temperatura ¿dónde y cuándo pasaría el fenómeno? Si por el contrario un exceso de precipitaciones limpiara demasiado de vapor de agua a la atmósfera se podría producir un descenso global de la temperatura con el aumento notable de los casquetes polares y tendríamos, **quizás** por varios miles de años una nueva edad glacial. (J. Maza, *Astronomía contemporánea*, 1988)

Le dernier exemple montre la coexistence chez un même locuteur des deux types d'exploitations ici commentées : un *quizás* canonique, vecteur d'une spéculation dubitative (**quizás** *por varios miles de años una nueva edad glacial*), et un *quizás* atypique, introducteur d'une interrogation indirecte avec subjonctif (**quizás** *si por falta de visión de unos pocos logremos causarle un daño irreparable*). Cette coexistence nous conforte dans l'idée que l'usage atypique puisse s'expliquer par le signifié de langue de notre adverbe au même titre que ses autres emplois, et non par le recours hasardeux à une remotivation historique. On observe d'ailleurs que, dans les deux cas, *quizás* ne peut être remplacé par *quién sabe* sans apporter quelques modifications syntaxiques : *quizás si logrEmos* > *quién sabe si logrAmos* ; *quizás ø por varios miles de años* > *quién sabe SI por varios miles de años*.

Nous pensons que le *quizá(s)* introducteur d'interrogation indirecte est une exploitation extrême du signifié de *quizá(s)*, que nous avons défini comme une *suspension assertive* qui prend la forme concrète d'une bifurcation d'un *dire*, la problématisation d'un acte de parole : *peut-on dire ou non p ? , est-ce pertinent/juste/possible etc. ou non, de dire p ?* Notre hypothèse est que les locuteurs de certaines communautés diatopiques sont sensibles à cette dimension méta-linguistique au point de l'étendre, par effet de mise en abyme, à la problématisation non pas d'un *dire* mais d'un autre acte de langage déjà problématisé : l'acte d'interroger, de *poser une question*. Ce que fait *quizá(s)* dans ces emplois, ce n'est pas demander si l'on peut *dire p*, mais si l'on peut *demander p* : *est-il utile/pertinent/juste/possible de poser la question p ?* Il s'en suit un effet sémantique dans lequel nous retrouvons la notion de *non-dit* : le locuteur, tout en énonçant la question, semble formellement renoncer à la poser, ou fait semblant de ne pas la poser lui, mais de laisser au locuteur le soin de juger s'il est pertinent de la poser.

Dans l'exemple 61 (Allende), cet effet est nettement perceptible : terrifié par la découverte macabre de la fosse commune, le locuteur émet un doute sur la légitimité, la pertinence de poser la question de savoir depuis combien de temps les corps gisaient au fond de la mine. Le passage peut être glosé comme

‘Je n’ose même pas demander depuis combien de temps ces victimes se trouvent ici enterrées.’ Dans l’exemple suivant 63 (Lachatañaré), l’effet est similaire : le locuteur émet là encore un doute sur la pertinence de poser une question (*qué influencia en el subconsciente pueda ejercer este fenómeno*) à laquelle il n’a d’ailleurs aucune intention de répondre (*es un buen material para una especulación freudiana, en la cual no estamos interesados*). Dans l’exemple 64 (Teitelboim), le doute porte sur la pertinence de poser une question à laquelle tout le monde connaît la réponse : pas besoin de se demander en effet quel sort Pinochet aurait réservé à Osvaldo Hiriart, ministre « radical », s’il n’avait pas été son beau-père. Enfin, dans le dernier exemple, *quizás* marque le désengagement affectif du locuteur, sa répulsion à l’idée de devoir se demander si le comportement d’une minorité peut entraîner des conséquences néfastes pour une planète qui appartient à tous (glose : *Faut-il se demander – en sommes-nous arrivés là – si... ?*).

Ainsi, ces exemples ne sont-ils atypiques qu’en apparence, car ils reposent sur le même mécanisme que les exemples plus « classiques » : la problématisation et remise en question d’un acte de parole lequel, dans le cas présent, peut être lui-même une interrogation.

Conclusion : *quizá(s)*, la forme prototypique du paradigme

Nous avons vu qu’informé de la saillance {SK}, *quizá(s)* est en mesure de concevoir le doute comme un mouvement explicitement non linéaire (« refus de ligne droite »), comme une *bifurcation* issue de la scission interne d’une proposition *p* en deux images spéculaires (*p* et $\sim p$), qui sont tenues dans un équilibre constant mais précaire, un mouvement de *balancement* que la forme est en mesure d’amorcer par le biais de la saillance {I-A}. Par son héritage étymologique, *quizá(s)* est une forme fortement liée à l’interrogation, mais son appartenance au paradigme des « termes en *qu-* » est, en dépit de l’évolution phonétique qui aurait pu opacifier ce lien, consolidée et renouvelée par le cognème K en position initiale, qui fédère un vaste réseau trans-catégoriel (grammatical et lexical) par son invariant d’*incomplétude*, et connaît dans de nombreux cas une exploitation méta-linguistique de non-assertion (ici suspension assertive).

À la croisée du paradigme grammatical en [k-] dont il est historiquement issu et du réseau lexical marqué par la notion de *rétenion*, l’adverbe *quizá(s)* fonctionne donc comme un « joker » assertif qui déclare que le sujet, confronté à la recherche d’une variable dans un champ de parcours à double instanciation contradictoire, s’abstient de se déterminer, de se « prononcer ». Mais le signifié de *quizá(s)* va au-delà de l’instruction d’un simple *non-dit* compris comme *refus de dire* : il instruit la *scission* de ce *non-dit* en deux versants opposés, *mis en balances* l’un contre l’autre (*‘je ne dis ni p ni $\sim p$ ’*), ce qui débouche sur une *suspension* de l’esprit non pas entre deux faits, mais bien entre deux dire

contradictoires. La *suspension assertive* engendrée de concert par l'ensemble des constellations submorphémiques décelables dans *quizá(s)* est une opération méta-linguistique qui fait porter le doute non sur une réalité référentielle, mais sur un acte de parole dont il interroge la pertinence ou la légitimité (*faut-il dire ou ne pas dire p ?*)

Les exploitations discursives de ce mécanisme suspensif vont de l'expression du doute dans sa définition la plus intuitive et traditionnelle, à savoir l'expression d'un questionnement sur la réalité d'un fait à des effets pragmatiques « simplement » atténuatifs, mais qui dans leur simplicité apparente révèlent, mieux que le doute « authentique » qui est une inférence sur la réalité des faits visés par le dire suspendu, la nature méta-linguistique de cette opération qui reste identique en toutes circonstances : la *suspension assertive* emportée par *quizá(s)* produit la (re)mise en question d'un acte de parole ('je doute si l'on peut/doit dire p') lequel peut inclure, chez les locuteurs particulièrement sensibles à cette dimension méta-langagière, un acte lui-même non assertif ('je doute si l'on peut/doit demander si p'). *Quizá(s)* révèle ainsi son aptitude à engendrer deux opérations prototypiquement associées aux adverbes épistémiques : la capacité à marquer le désengagement du locuteur vis-à-vis du contenu de son dire, ainsi que l'expression du « doute » conçu comme questionnement, deux effets sémantiques que le proverbe cité en entrée de ce chapitre nous semble résumer de manière percutante : « Si dudas, o calla o pregunta. » L'adéquation remarquable entre le signifiant et son signifié pourrait ainsi expliquer « la consolidation de *quizá(s)* comme l'adverbe de doute par excellence, le plus employé et le plus générique (Congosto Martín 2008 : 486). *Quizá(s)* est l'adverbe épistémique prototypique du paradigme, chronologiquement et logiquement premier, point de départ d'une chaîne sémiotique réorganisée en panchronie à mesure que le paradigme s'enrichit et, nous le verrons, moteur de la répliation du microsystème.

Chapitre 5

De *quizá(s)* à *acaso* : le cognème A, pondération et non-interrogation

*Escuché las cintas una y otra vez y al recordar que Álvaro Abril daba clases en Talleres Literarios sobre la construcción del personaje, pensé que Luz **Acaso** había levantado magistralmente el suyo : como Penélope, deshacía por las noches la identidad que tejía durante el día. De este modo, siempre era la misma y siempre era distinta. Así nos hacemos también las personas reales : en una contradicción permanente con nuestros deseos. Damos la vida por lo irreal y desatendemos lo real. Amé a quienes no tuve y desamé a quien quise, decía Vicente Aleixandre, creo, uno de los pocos poetas que he leído con provecho. (Juan José Millás, Dos mujeres en Praga, 2002).*

Introduction

La forme *acaso* pose de nombreuses difficultés à l'analyse, car elle connaît, du moins en synchronie, une grande versatilité d'emplois tout en conservant, tout au long de son histoire, une apparence particulièrement stable. Sur le plan sémantique, *acaso* substantif désigne en effet le « hasard », mais employé comme adverbe, il ajoute à la notion de *hasard* celle de *doute*, et peut même fonctionner comme marqueur pragmatique dans une question rhétorique. Nous postulons que tous ces emplois, plus ou moins prédominants les uns sur les autres en fonction de l'époque historique considérée, doivent pouvoir s'expliquer par un signifié unique et stable, à l'image de son physisme, inchangé depuis son apparition dans la langue espagnole au XII^e siècle (*vid. supra*). Dans ce chapitre, nous procéderons à la lecture détaillée du signifiant de *acaso* afin de préciser, au-delà de la saillance {SK} déjà commentée, les éléments du signifiant qui déterminent l'invariant de cette forme et qui en forgent l'identité au sein du sous-ensemble en {SK} (*quizá(s)* - *acaso*).

1 *Acaso* et ses réseaux signifiants

Nous avons vu au chapitre 1 qu'en vertu de la saillance {SK}, *acaso* est autorisé à figurer à la fois dans les réseaux notionnels du *doute* et du *hasard*, deux notions dont nous avons commenté la connivence logique qui les unit : *doute* et *hasard* reposent sur une forme d'ignorance, ignorance de la causalité à l'œuvre dans le cas de l'événement « hasardeux » ou ignorance quant à la valeur de vérité de la représentation mise en doute. Cette affinité notionnelle entre *doute* et *hasard*, réitérée à plusieurs endroits du système de la langue espagnole¹⁷⁷, ne doit pourtant pas faire oublier ce qui, à première vue,

¹⁷⁷ *Vid.* chapitres 1 et 2, où nous recensons les expressions du *doute* et du *hasard* en {SK} et en {M x T}.

distingue ces formes sur le plan sémantique : alors que *quizá(s)* est réservé à la seule expression du doute, *acaso* connaît une gamme d'exploitations beaucoup plus riche, notamment dans le domaine pragmatique de l'interrogation rhétorique. Nous postulons ici que cette différence est lisible dans le signifiant et que, sur le plan submorphémique, *acaso* peut être analysé comme une forme en {SK} précédée d'un élément *a-*, lequel fait de cet adverbe, en dépit des différences vocaliques sur lesquelles nous reviendrons, une forme augmentée de l'adverbe QUIZÁ(S) :

	A-	K-S
<i>quizá(s)</i>	∅	/kiSá(s)/
<i>acaso</i>	/a-/	/kaso/

L'approche diachronique a formulé différentes hypothèses concernant l'étymologie de la forme adverbiale *acaso*¹⁷⁸, hypothèses qui, sans poser pour autant de rapport sémiologique avec *quizá(s)*, visent précisément à expliquer la présence et la valeur de l'élément A qui, en se positionnant devant lexème *caso* (< lat. CASU) porteur de la saillance {SK}, nous semble ici significatif. Nous allons donc nous intéresser à cet élément du point de vue synchronique, afin de déterminer, indépendamment de son origine historique, dans quel(s) réseau(x) signifiant(s) cette marque autorise l'adverbe *acaso* à figurer. C'est donc de l'étude de cette particule initiale A-, qui fonde une première différence fondamentale avec *quizá(s)* en ce qu'elle déloge le cognème K de sa position initiale, que nous partirons dans ce chapitre pour aborder la lecture de ce signifiant et déterminer son invariant. Nous nous intéresserons ensuite à l'élément -o en position finale, puis examinerons quelques effets discursifs notoires de cet adverbe.

1.1 Le cognème A et la fonction adverbiale

À première vue, la forme ACASO fait partie des très nombreux adverbes qui affichent la particule A en position initiale : *ahora, aquí, allí, antes, abajo, arriba, afuera, adelante, así, asaz* (médiéval), *aína* (médiéval), et bien d'autres encore. Cette similitude morphologique en synchronie donne à voir un sous-ensemble adverbial d'une très grande cohérence formelle qui a pu exercer une pression analogique déterminante dans la formation de ACASO. Rappelons en effet que selon l'hypothèse de Espinosa Elorza & Sánchez Lancis (2006 : 478, cf. : *supra*), ce serait en particulier l'adverbe *adrede*, avec lequel *acaso* forme à l'époque médiévale un couple antonymique dans l'expression de l'*intentionnalité* ~ *non-*

¹⁷⁸ Vid. notamment Burguera Serra, qui évoque pour l'élément *a-* deux origines possibles : la coalescence à partir d'un syntagme prépositif (*a caso*), ou une pression analogique : « [E]ste enriquecimiento de cuerpo fonológico debe explicarse ya sea como consecuencia de un proceso de analogía en relación con otros adverbios (delante > adelante, bajo > abajo), ya sea como la consolidación del esquema [preposición + sustantivo] con un valor prototípicamente adverbial para introducir un complemento verbal de carácter circunstancial en determinados contextos sintácticos como pueden ser los predicados formados por verbos de movimiento (ej. *venir a caso, llegar a caso*, etc.). » (2003 : 32).

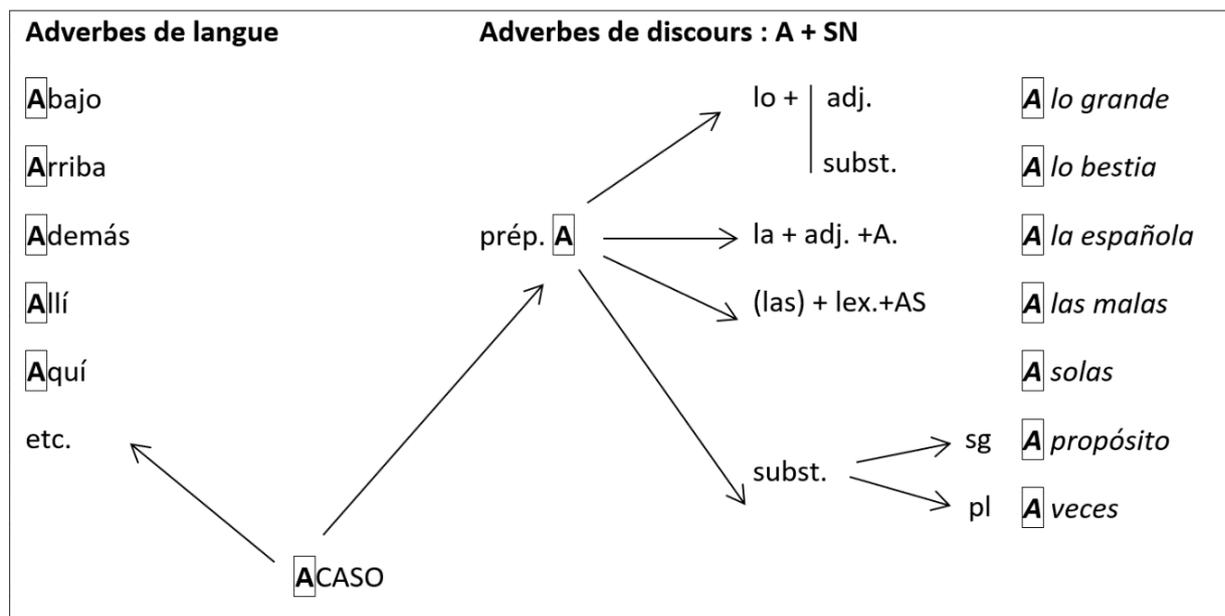
intentionnalité, qui aurait contribué à la formation et consolidation de la forme augmentée A-CASO à l'époque romane : en latin en effet, y compris médiéval, seul l'ablatif CASU, à valeur adverbiale mais sans préposition¹⁷⁹, est attesté, et la consolidation de *adrede* (<AD DIRECTUM) aurait pu précipiter la formation de *a-caso* dans la langue vernaculaire. Ce « *a-* documentad[o] en tantos adverbios (*apenas, afuera*) » (Alvar & Pottier 1993 : 339) n'a, au-delà du simple constat de son existence, guère suscité l'intérêt de la grammaire traditionnelle, qui a d'ailleurs l'habitude de classer les adverbes selon des critères sémantiques (adverbes « de lieu », « de temps » etc.) ou selon des considérations morphologiques dérivationnelles (« les adverbes en *-mente* », le « s adverbial » etc.), ce qui attire l'attention du linguiste plutôt sur la désinence du mot, et plus rarement sur son initiale.

Mais le réseau associatif adverbial en [a-] pourrait être bien plus vaste encore que la liste susmentionnée, non exhaustive certes, le laisse entrevoir. Comme le remarque S. Pagès (2014 : 99), l'élément [a] est en effet

« une marque d'appartenance à un paradigme que l'on retrouve justement dans d'autres séries associatives comme des locutions adverbiales du type : *a ciegas, a hurtadillas, a tontas y a locas, a sabiendas...* » (Pagès 2014 : 99, nous soulignons).

L'élément A en position initiale dans le groupe des adverbes de langue fait ainsi écho à la structure syntaxique [*préposition A + syntagme nominal*], largement productive dans le domaine des locutions adverbiales, où elle se décline dans divers moules syntaxiques tels que *a lo + adj. ; a la +adj ; a (las) + lex. +AS*, mais aussi la structure *A + substantif* : *a propósito, a parte, a tope, a granel* etc., dont *a caso > acaso* faisait partie avant de se grammaticaliser (cf. : aperçu historique 1ere partie).

¹⁷⁹ Vid. *supra*, Burguera Serra.

Figure 23 : *Acaso* dans le réseau adverbial en A-

Que bon nombre de ces adverbes de langue soient historiquement issus d'une telle structure prépositionnelle, formée à l'époque romane (comme dans le cas de *acaso* < *a caso* < CASU) ou même dès l'époque latine (AD HORAM > *ahora*, AD RIPAM > *arriba*) ne saurait ici tout expliquer, puisque ce *a-* initial recouvre en réalité des origines historiques fort diverses : outre cette évidente origine prépositive, il est parfois simplement étymologique, comme dans ANTE > *antes*, et parfois dit « prothétique » sans autre valeur (apparente) qu'une certaine « emphase »¹⁸⁰, comme dans SIC > *así*.

L'origine historique multiple de cet élément *a-* dans la classe adverbiale nous semble significative en ce qu'elle écarte le simple recours à l'étymologie pour rendre compte de cette convergence récurrente autour d'une même marque formelle, qui pourrait bien trahir une possible motivation des signifiants : cette sollicitation systématique en position initiale du même élément, quelle qu'en soit l'origine, nous autorise à y voir une possible manifestation du cognème A, porté par la voyelle [a], qui semble suffire ici à l'un des critères de définition du cognème tel qu'établi par D. Bottineau (*vid. supra*) : nous parlons de sa capacité à classer toutes les expressions concernées dans une même catégorie fonctionnelle, la partie du discours nommée *adverbe*.

Or il convient ici de souligner que l'élément [a] ne réserve pas son apparente capacité à marquer la fonction adverbiale à la position initiale, mais opère aussi en position finale, l'autre position sémiosyntaxique investie de cette capacité classificatrice. Il nous semble pertinent de revenir ici brièvement à l'adverbe *quizá(s)*, marqué lui aussi de ce même élément A, mais en position finale cette fois, où l'érosion phonétique dont a fait l'objet la forme *quizá* depuis son apparition dans la langue

¹⁸⁰ Vid. Bello, *infra*.

castillane (cf. : *supra*) a progressivement mis à nu cette désinence vocalique -á. Or, celle-ci assure précisément l'inscription de la forme historiquement « épurée » (*quičab* > *quičá*) ou synchroniquement non augmentée (*quizá* [> *quizás*]) dans une autre série associative à usage adverbial ou prépositionnel, terminée en -á tonique (*acá, allá, acullá, ojalá*¹⁸¹) ou -a atone : *nunca, hasta, hacia, fuera, contra, cerca, arriba, encima, para*, etc. Cette nouvelle récurrence formelle, qui ne repose ici sur aucun morphème dérivationnel isolable et semble bien se jouer sur le plan submorphémique, vient ainsi s'ajouter au relevé des formes en *a-* initial pour pointer résolument vers un phénomène de motivation massive des signifiants dans une partie du discours qui, habituellement, est réputée pour sa grande instabilité formelle (l'adverbe, ce « cajon de sastre », *vid. supra*). Sans être la marque exclusive de l'adverbe, le cognème A, qui, en accord avec la définition du cognème proposée par D. Bottineau, semble classer ici toutes les occurrences dans une même catégorie fonctionnelle, dote ainsi une vaste partie de la sphère adverbiale d'une cohérence formelle insoupçonnée :

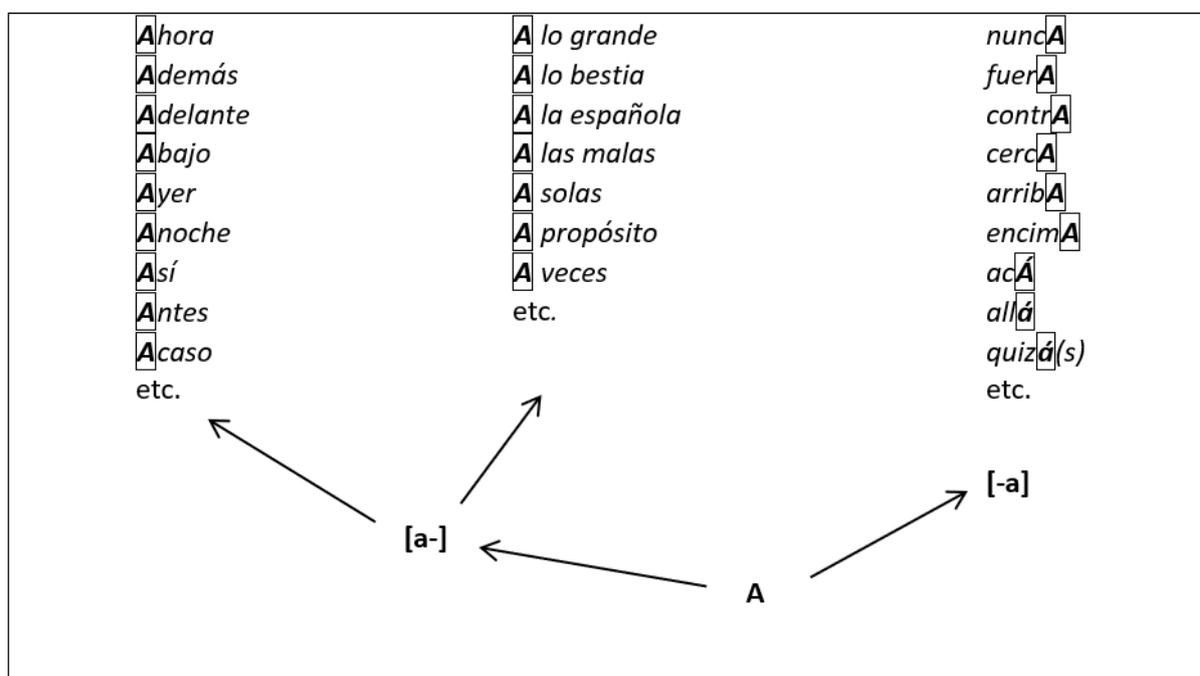


Figure 24 : Le cognème A et la fonction adverbiale

Dans ses travaux sur le submorphème A dans la langue espagnole, S. Pagès interroge ces affinités manifestes entre ce formant vocalique à valeur de *dissociation/éloignement*¹⁸² et la fonction adverbiale. Partant de la définition guillaumienne de l'incidence de second degré¹⁸³, l'auteur explique la récurrence

¹⁸¹ Classifié comme une interjection par le DLE (s.v.), cette particule figure toutefois dans la catégorie adverbiale dans les grammaires anciennes, comme la *Gramatica castellana : Tratado primero de la analogía y sintaxis* (1800).

¹⁸² *Vid.* chapitre 4 sur la saillance {I-A}.

¹⁸³ Pour mémoire, en psychomécanique, l'incidence « est le mécanisme par lequel tout vocable prend appui sur un support » et se trouve déterminé dès la langue, permettant ainsi la distinction des différentes parties du discours selon leur incidence *interne* (substantif, infinitif), *externe de premier degré* (adjectif, verbe) ou *externe de deuxième*

de ce formant dans la sphère adverbiale par le caractère *médiatif* que le fonctionnement adverbial présente du fait de son incidence à une autre incidence. L'adverbe peut en effet être conçu comme

« un élément du discours qui vient moduler une relation, ce qui en fait bien un élément de **médiation**, donc **dissociatif**, entre le support et l'apport, comme le dit très clairement l'extension médiate au second degré. » (Pagès 2014 : 99 ; nous soulignons).

Plus précisément, c'est

« un élément du discours qui, dans son mode de fonctionnement, implique nécessairement une certaine distance par rapport au support. Et s'il ne vient pas, à proprement parler, disjoindre deux éléments qui fonctionnent conjointement, il vient en revanche toujours moduler cette relation et en cela, il est bien un élément de médiation entre le support et l'apport, comme le dit très clairement l'extension médiate au second degré. Bref, si distance il y a par rapport à l'approche cognématique, **cette distance pourrait se situer dans cette propriété d'incidence externe au second degré.**

Dans ces conditions, si l'adverbe possède une fonction dissociative et qu'il interagit de manière indirecte, il n'est donc pas étonnant que l'on trouve une trace de ce morphème [A] dans sa morpho-syntaxe, dès lors qu'à ce morphème serait attachée l'instruction de type [dissociation], [éloignement], autre illustration de possible motivation du signe. » (Pagès 2013 : 109, nous soulignons).

Mais cette capacité médiative de l'adverbe à s'interposer entre un support et un apport – de « surprendre une relation en cours » (Guillaume) –, fonde aussi une *différence qualitative essentielle* qui distingue l'adverbe des autres parties du discours. La définition que propose G. Guillaume de la fonction adverbiale prévoit en effet pour celle-ci un espace conceptuel propre, cerné entre deux « parallèles » qui marquent, d'une part, le plan de l'incidence externe de l'adjectif (parallèle $X_2 \rightarrow O_2 \rightarrow X'_2$) et, d'autre part, le plan de la non-prédicativité ($X_3 \rightarrow O_3 \rightarrow X'_3$) :

« Au-dessous de la parallèle $X_2 \rightarrow O_2 \rightarrow X'_2$, et dans l'en-deçà d'une parallèle $X_3 \rightarrow O_3 \rightarrow X'_3$, s'instaure un système dont la caractéristique est de comporter la définition d'un vocable incident non pas, par incidence externe de premier degré, à des êtres de toute sorte, mais, par incidence externe de second degré, à un être d'une sorte unique : l'incidence en cours de premier degré. A cette incidence de second degré correspond la partie du discours qualifiée *adverbe* par les grammairiens. » (Guillaume, *Prolégomènes*, 2003 [1919] : 46, nous soulignons.)

degré (adverbes). « L'incidence de l'adverbe est différente : le support de l'apport adverbial n'est pas un nom ou un pronom mais les diverses incidences externes qui leur sont appliquées. L'incidence de l'adverbe est ainsi une incidence externe *de second degré* [...]. Le mot incidence doit être entendu ici dans le sens de *référence à un support*. » (Douay & Roulland 1990 s.v. incidence, les auteurs soulignent.)

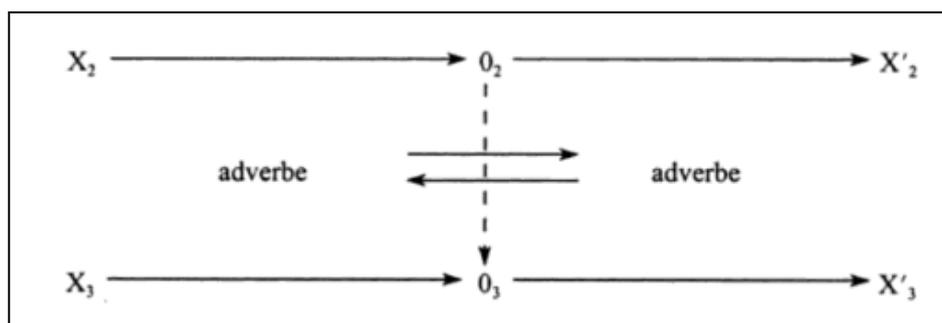


Figure 25 : l'incidence adverbiale d'après G. Guillaume

L'adverbe jouit ainsi d'un fonctionnement très différent des autres formes prédicatives, puisqu'il est le seul à être incident à « cet être unique » qu'est une autre *incidence*, ce qui, de surcroît, lui permet d'opérer indifféremment dans le plan nominal (partie à gauche de l'axe médian 0) et le plan verbal (à droite de cette même limite). C'est donc moins cette capacité disjonctive de l'incidence de second degré en tant que telle que l'*altérité* fondamentale de ce mécanisme de mise en abyme de l'incidence qui retient ici l'attention, altérité que le système pourrait alors signifier au moyen de l'élément A dont le rôle, ici comme ailleurs dans le système, est celui d'un « instrument sécant » qui permet de tracer une « ligne de partage » séparant deux plans, comme le remarque M. Jimenez au sujet de la préposition *a* :

« A n'est qu'une 'mécanique', et pour bien comprendre le comment et le pourquoi de ses effets, il suffit, ce nous semble, de considérer deux points, d'égale importance : sa capacité à recevoir de multiples argumentations, et son aptitude à effectuer de multiples découpes. C'est là une vue des choses, qui pourrait être formulée ainsi [...], c'est-à-dire sous la forme d'une incidence, qui emporte avec elle **l'image mentale d'un entier qu'elle sectionne, suivant une ligne de partage qui est fonction de l'argumentation que l'on a retenue. En d'autres termes, *a* est donc un instrument sécant qui agit toujours et partout de la même façon [...]** (Jimenez, 1996 : 132-134, nous soulignons).

« L'argumentation que l'on a retenue » pourrait bien être ici la nécessité d'indiquer le saut qualitatif qui sépare le plan des incidences de premier degré (qui se déploie jusqu'à l'incidence externe de l'adjectif), et celui de l'incidence externe de second (ou troisième, quatrième etc.) degré caractéristique de l'adverbe et qualitativement différente des incidences de premier degré. Par le biais de son invariant de *distanciation/disjonction*, le cognème A pourrait ainsi être à même de signaler que l'élément se situant sous son régime est un être linguistique autre¹⁸⁴, appartenant à un autre plan.

Cette fonction de démarcation et de distanciation du plan incidenciel de premier degré semble alors particulièrement pertinente dans le cas des locutions adverbiales formées à partir de lexèmes adjectivaux ou substantifs (cf. : *supra*), où l'élément A sert, précisément, à écarter la lecture incidencielle « habituelle » de ces composantes et à orienter vers une interprétation « différente ». Delbecque (2010)

¹⁸⁴ Nous aurons l'occasion, dans la dernière partie de ce travail, de revenir en détail sur l'exploitation du cognème A en termes d'*altérité*, valeur que Ch. Fortineau-Brémond a déjà observée (2015).

observe au sujet des locutions adverbiales introduites par la préposition *a* que celle-ci semble doter l'expression d'une certaine « autonomie » sémantique, puisque ces tours construisent des « images qui transcendent le signifié des lexèmes » mobilisés dans ces formules :

« Las locuciones de este tipo [...] suelen ir introducidas por la preposición *a*. Esta marca introductora **maximiza la autonomía de la expresión adverbial prepositiva**, al igual que lo hace con el acusativo preposicional y en otras construcciones (*vid.* Delbecque 1998 y 2002). [...] **Al apelar a imágenes que trascienden el significado de los lexemas**, estas fórmulas reflejan una aproximación más valorativa que descriptiva de los eventos que califican. » (Delbecque 2010 : 158-159).

La préposition *a* favoriserait ainsi une interprétation qui s'éloigne des capacités dénotatives dont les lexèmes, adjectifs ou substantifs, sont habituellement porteurs, et construisent des images subjectives qui ne renvoient plus directement à un contenu référentiel objectivé. Une observation similaire ressort de l'analyse que propose R. Cazalbou de ces mêmes constructions adverbiales en *A + lex.+AS* dans sa communication sur les « marques adverbiales en français et en espagnol » présentée à la Journée d'études du 6 juin 2014 à Rouen. L'auteur voit en effet dans la préposition *a* la trace d'un mouvement de pensée qui, à partir des lexèmes sollicités, tend vers l'élaboration d'une « image conceptuelle » :

« On ne s'attardera pas ici sur la préposition « a » qui déclare un mouvement vers, une tension orientée vers ce que porte le vocable (quel qu'il soit) décliné au féminin pluriel, ou du moins, qui en adopte les marques. Qu'il soit donc accordé que le rôle de la préposition est, dans ces tours, de manifester une direction qui ne saurait, certes, être une orientation géographique ou spatiale. **Dès lors, on définira le rôle de la préposition comme l'image d'un « sens de la pensée », la tension vers une manière d'image conceptuelle portée par le vocable ainsi visé.** On reconnaîtra là, à gros traits, la définition de ce que Guillaume nomme un *cinétisme*. » (Cazalbou 2014 : np).

La préposition *a*, investie du cognème A d'éloignement, sert donc à signifier non seulement la fonction adverbiale en tant que telle, mais plus précisément que les termes habituellement aptes à évoquer des expériences référentielles ne convoquent ici qu'une *abstraction* au sens étymologique d'une *séparation*, d'un *détachement*¹⁸⁵ : l'on s'éloigne de l'interprétation référentielle des lexèmes pour ne retenir que le mouvement de pensée qui sous-tend leur construction, et dans une expression figée comme *a las bravas*, la présence de l'élément A a pour fonction de bloquer la recherche d'un quelconque référent support au féminin pluriel, doté de la qualité mentionnée.

La cohérence de ce mécanisme au sein de la classe adverbiale apparaît de nouveau si nous revenons, encore une fois, à *quizá(s)* et son réseau en *-a* final, composé essentiellement d'adverbes a-prédicatifs ou trans-prédicatifs qui, comme le rappelle Ch. Fortineau-Brémond (2012b : 80),

¹⁸⁵ Cf. : Cnrtl, s.v. *abstraction*, section étymologie : « II.– Hist. des sens fig. attestés apr. 1789. – A.– Sém. sens I « opération mentale » (*cf.* déf. d'Alain ds sém. ex. 6). Grande stab. de ce sens dep. ses orig. (1370, *cf.* étymol. 2) : **Séparation qui se fait par le moyen de l'esprit.** (RICH. 1680). **Détachement qui se fait par la pensée de tous les accidents ou circonstances qui peuvent accompagner un être, pour le considérer mieux en lui-même.** (FUR. 1690). » (Nous soulignons).

« s’obtiennent par *éloignement* des parties du discours prédicatives. Ils sont le résultat d’une mise à distance des données de l’expérience, pour ne retenir que ce qu’il y a en elles de plus général, ce qui échappe à toute particularité. » (L’auteur souligne).

Ces adverbes emportent

« des notions qui transcendent celles dont les substantifs et les adjectifs sont porteurs, en ce sens qu’elles s’élèvent dans l’abstrait au-delà de ce que peut produire une élaboration mentale, si poussée qu’elle soit, des données de l’expérience. » (Moignet, *Systématique* : 176, cité par Fortineau-Brémond 2012b : 80).

Force est donc de conclure que, dans le domaine adverbial, le cognème A, qu’il figure en position finale ou – plus massivement encore – en position initiale, contribue à délimiter une unité appartenant à un plan incidentiel aux caractéristiques spécifiques (fonction adverbiale) et, le cas échéant, précipite l’interprétation abstraite du reste du marqueur. Les adverbes *quizá(s)* et *acaso* dévoilent ainsi, par le prisme du « a adverbial », un premier point de complémentarité contrastive, puisque, tous deux marqués par ce submorphème, ils lui réservent toutefois une place sémiotique différente, ce qui ouvre, nous le verrons, à chacune des formes des capacités cognitives spécifiques.

Placé en position initiale, et selon la valeur que D. Bottineau accorde à cette place stratégique, le cognème A annonce d’emblée « la couleur » de l’ensemble du signe à suivre ; toute instruction cognitive subséquente à A devra en l’occurrence rester abstraction mentale, « mouvement de pensée », et ne saurait partir en quête d’une quelconque référence. Cette configuration permet aussi, éventuellement, d’actualiser la position finale dans d’autres jeux cognémiques : ainsi, dans l’adverbe *arriba*, la mise en regard avec d’autres signifiants adverbiaux incite sans doute à voir dans le A- initial la marque « adverbiale » qui inscrit la forme en réseau avec les nombreux adverbes susmentionnés, parmi lesquels *abajo*, dont il se distingue en revanche en position finale en vertu de ce même cognème A, pris cette fois dans un jeu oppositif avec le cognème O¹⁸⁶. Ceci n’invalide pas, en soi, l’inscription de *arriba* dans le réseau des adverbes terminés en -A, mais illustre que l’exploitation des cognèmes dépend du système, voire du micro-système, qui les met en scène. Dans le cas de *acaso*, l’on pourrait signaler une alternance, en position finale, précisément avec *quizá* (nous y reviendrons), mais aussi avec *casi* (alternance I~O¹⁸⁷), adverbe inverseur de modalité (cf. : *supra*) qui, nous le verrons, pourrait bien s’opposer à *acaso* dans ses emplois d’adverbe de négation (cf. : *infra*).

Dans le cas de ces adverbes marqués du -A final, le raisonnement inverse s’applique : le cognème A en position finale vient moduler, après-coup, les instructions cognitives des autres composantes du signe. La place initiale est ainsi disponible pour des mises en réseaux différentes : pour n’en rester qu’à l’adverbe

¹⁸⁶ Vid. *infra* et Fortineau-Brémond (2018b).

¹⁸⁷ Pour les instanciations, dans la langue espagnole, de cette alternance cognémique I~O, voir Bottineau & Le Tallec-Lloret 2017.

quizá(s), nous avons vu que seul le cognème K en position initiale lui permet de s'insérer dans le réseau sémiologique des indéfinis-interrogateurs dont la cohérence repose précisément sur cette initiale ; si l'on imaginait une remontée de la particule adverbiale A en position initiale (**aquiz*), cette forme de « linguistique-fiction »¹⁸⁸ pourrait toujours être interprétée comme un adverbe en vertu de cette même initiale A-, y compris si sa finale était occupée par un autre phonème que -A (**aquizo*), mais son lien avec les interrogatifs serait inévitablement rompu. Nous aurons l'occasion de voir que c'est précisément ce qui arrive à *acaso*, à qui ce réseau est refusé mais qui, par le biais de sa relation contrastive avec *quizá(s)*, tire du refus de ce réseau un bénéfice fonctionnel majeur.

1.2 Le cognème A dans la préfixation

1.2.1 Le *a-* prothétique à valeur « emphatique » : les substantifs *caso/acaso* et l'expression du hasard

Le marquage de la fonction adverbiale n'est toutefois qu'une des multiples exploitations du cognème A, qui figure aussi dans de nombreux autres sous-systèmes de la langue espagnole qui, chacun selon son propre contexte, exploitent différemment son invariant cognitif de *dissociation*. L'on peut penser, par exemple, à la dérivation des verbes parasynthétiques du type **A+ lex. +AR** évoqués par E. Blestel (2012), dans lesquels le préfixe *a-* semble actualiser ce cognème :

« [O]n peut aussi évoquer le cas des verbes parasynthétiques de l'espagnol dont une grande partie, voire la majorité, comporte le cognème A en attaque : *abrazar, abrochar, abordar, abotonar, acabar, acariciar, acordar, acostar, acumular, adoctrinar, afianzar, afocar, afirmar, aflorar, afrontar, agarrar, agotar, amoldar, amontonar, amueblar, anidar, anotar, apañar, apartar, apedrar, aperrar, aportar, apostar, apreciar, aprisionar, aprovechar, apuntar, arrastrar, arriesgar, arrinconar, asegurar, asolar, aterrizar, atigrar, atrancar, etc.* Dans la plupart des cas, ces verbes pourraient être glosés par la formule « mettre + base lexicale », comme *abrochar* « poner un broche », *aboardar* « poner a bordo », *apreciar* « poner precio », etc., rien qui ne contredise les instructions sémantiques que nous semble emporter le cognème A. » (Blestel 2012 : 200).

Cette glose « mettre + base lexicale » proposée par l'auteur montre que le cognème A contribue dans ces constructions à signifier l'accès à l'existence de la qualité emportée par le lexème, ce qui équivaut, nous semble-t-il, une nouvelle fois à la mise en scène d'une frontière entre deux plans de qualité différente (*non existence/existence*).

D'autre part, la grammaire a enregistré à plusieurs reprises l'existence, à l'époque médiévale en particulier, d'une particule prothétique *a-* qui s'adjoint à de nombreux lexèmes, verbaux ou nominaux, mais dont la valeur précise est souvent malaisée à définir :

¹⁸⁸ Nous empruntons cette expression à Ch. Fortineau-Brémond.

« [...] il semble pertinent de distinguer « assi », « atal », « atanto », de « aguisar », « ajuntar » etc. Dans cette dernière série, on peut déceler, au moins virtuellement, une nuance sémantique dans la forme préfixée, qui varie du reste selon les verbes mais qui s'appuie sur une intention et une structure de renforcement significative, alors que dans « atal », etc., le renforcement est surtout d'ordre phono-prosodique, raison sans doute pour laquelle ce sous-groupe, déjà très marginal dans la langue du XIII^e s., a été peu à peu abandonné (comme, plus tard, les formes renforcées mais redondantes des démonstratifs *aqueste, aquese.*) » (Pellen 1997 : 481 cité dans Fortineau-Brémond 2015 : §17).

Un tel effet de « renforcement » ou d'emphase est d'ailleurs observable dès le latin, où, comme le montre par exemple le couple *ventura/aventura* issu de VENTURA/ADVENTURA, les éléments prépositifs AD et A/AB servaient aussi de particule préverbale à valeur de « renforcement » pour de nombreuses lexèmes, spécialement adverbiaux, et permettaient notamment de contrecarrer l'érosion matérielle de certains verbes préfixés :

« Dans la basse latinité, l'usage s'est développé de **renforcer à l'aide de *ā, ab* certains adverbes ou prépositions dont le sens s'était affaibli** : *abintus, abinuicem*, cf. fr. *avant*, it. *avanti* de *abante*, cf. M.L.20 *abextra*, 21 *abhinc* (classique), 28 *abinde*, 29 *abintro*, 30 *abintus*, 51 b. *ab ultra, a foras, a foris*. [...]. *Ab* a servi également à **renforcer des verbes composés, dont le préverbe s'était affaibli** : *abrelego, -relictus, -remissio, -renuntio*, tous tardifs, et de la l[angue] de l'Egl[ise], sans doute faits sur des modèles grecs. [...] » (Ernout & Meillet 1951 : s.v. *ab*. Nous soulignons).

« Comme *ab, ad* se joint à des adverbes de lieu marquant un mouvement vers un but : *adeo, adhuc* (cf. : *abhinc*). Par extension apparaît à basse époque *adubi*, toujours avec sens temporel, M.L. 204. **Ad a servi, en outre, à renforcer d'autres formes adverbiales** ; cf. *adpost, ad pressum, ad prope, ad retro, ad satis, ad semel, ad subito, ad supra, ad tenus, ad trans, ad uix*, M. L. s. u., **et des formes verbales dont le préverbe s'était affaibli** ; [...]. » (Ernout & Meillet 1951 : s.v. *ad*. Nous soulignons).

Investi, au mieux, comme en latin, de quelque valeur emphatique de « renforcement » qui n'est, par ailleurs, pas précisée davantage, ce *a-* prothétique espagnol ne servirait ainsi, la plupart du temps, qu'à sauver les monosyllabes de leur disparition phonique ou de leur inconsistance graphique :

« La prothèse n'aurait fait intervenir qu'une variante très répandue et assez mal définie du préfixe *a-* comme syllabe de renforcement au début de mots qui sont souvent monosyllabiques (« tal », « tan », « dur », « si »). Elle illustrerait, avec d'autres changements, les difficultés rencontrées parfois par les locuteurs pour identifier le début exact des mots¹⁸⁹ et les échanges entre modèles que favoriserait une telle impression. » (Pellen 1997 : 482 cité dans Fortineau-Brémond 2015 : §26).

Du fait de la très grande généralisation de ce phénomène prothétique depuis les origines-mêmes de l'espagnol et de la difficulté apparente à en saisir le « sens » précis, les grammairiens classiques ont vite

¹⁸⁹ Il semble intéressant de remarquer que même dans ce modèle explicatif où la prothèse *a-* n'aurait qu'une valeur de renforcement matériel, l'élément A n'est pas moins chargé de signifier une frontière, de marquer une distance, celle que sépare le monosyllabe ainsi augmenté de l'environnement cotextuel qui le précède, et avec lequel il aurait pu se confondre. L'on retrouve là, à un autre niveau, l'effet de « l'instrument sécant » que A représente en toutes circonstances, selon M. Jimenez (*vid. : supra*).

fait de conclure à la vacuité sémantique d'un tel élément additionnel qui fonctionne comme « simple agrandissement physique » du vocable :

« La *a-* es una mera ampliación del cuerpo del adverbio, como en *abés* o *atanto*, analógica de muchos adverbios y frases adverbiales como *apenas*, *adur*, *afuera*, *a menudo*, etc. » (Corominas 1980 : s.v. *así*).

Or, qu'elle se produise dès l'époque latine à l'aide des particules A/AB/AD ou plus tardivement, en roman, au moyen de ce « *a-* prothétique », c'est précisément la récurrence systématique de ce mécanisme d'augmentation matérielle du signifiant qui nous semble pertinente ici, dans la mesure où c'est invariablement le même élément [a] qui se trouve sollicité pour « renforcer » des formes « affaiblies ». Cette réitération systématique de l'élément A pointe clairement vers une motivation du signe : si c'est systématiquement la voyelle [a] qui se trouve mobilisée pour produire cet effet d'*agrandissement*, il est loisible de postuler qu'il s'agit d'un submorphème dont l'invariant le rend propice à prendre en charge un tel effet.

S'intéressant aux couples oppositifs *tal/atal* et *tanto/atanto* dans le cadre d'une étude qui adhère au postulat de l'unicité du signe, Ch. Fortineau-Brémond (2015) démontre justement, exemples attestés à l'appui, que contrairement à l'opinion généralisée dans les grammaires, ce *a-* prothétique est loin d'être insignifiant ; il s'agit, comme dans les autres sous-systèmes en *a-* mentionnés, d'une nouvelle manifestation du cognème A :

« Dans le cas de *atal* et *atanto*, nous posons que le cognème A enjoint de concevoir une qualité ou une quantité éloignées de ce qu'elles devraient ou pourraient être, éloignées de la qualité ou de la quantité attendues. Le cognème A permet une opération d'amplification, d'agrandissement, qui donne, au résultat, une image dilatée, hypertrophiée, d'une qualité (*atal*) ou d'une quantité (*atanto*). **La forme longue se voit donc dotée, par rapport à la forme courte, d'une valeur emphatique ; à l'agrandissement strictement formel que représente l'adjonction d'une syllabe supplémentaire s'ajoute l'agrandissement sémantique qu'emporte avec lui, ici, le cognème A.** » (Fortineau-Brémond 2015 : §29, nous soulignons).

Que l'auteur en vienne à conclure, comme les grammairiens traditionnels, à une valeur « emphatique » de la prothèse *a-* ne doit pas ici induire en erreur, car le raisonnement est très différent : l'emphase est un *résultat discursif*, non la valeur associée *per se* à cet élément A. Loin de simplement donner du poids phonétique à un physisme en voie de disparition, cet élément est signifiant, et sa valeur est stable en toutes circonstances : il est invariablement le vecteur d'une même opération mentale d'*agrandissement* notionnel, issue de l'*éloignement* inhérent au cognème A, lequel est apte – mais nullement condamné – à produire, en discours, un effet d'emphase.

En ce qui concerne l'étude de *acaso*, ces conclusions nous intéressent à plus d'un titre. Notons d'abord que ce phénomène d'augmentation du signifiant, qui produit des couples composés d'une forme longue et d'une forme courte, concerne pratiquement toutes les classes de mots : verbes

(*cometer/acometer* ; *juntar/ajuntar*), adverbes (*fuera/afuera* ; *sí/así*), substantifs (*galla/agalla* ; *ventura/aventura*), de nombreux couples ayant survécu jusqu'à la langue contemporaine. La forme *acaso*, dont les premiers emplois substantifs sont attestés principalement depuis le XVII^e siècle¹⁹⁰, peut ainsi être analysée en synchronie comme une forme augmentée de *caso*, substantif masculin qui dans sa première acception recueillie par le DLE, désigne un « Suceso, acontecimiento », mais peut aussi renvoyer au sens de « casualidad, **acaso** » (DLE, s.v. *caso*) :

<i>caso</i>	<i>acaso</i>
Del lat. <i>casus</i> .	De <i>caso</i> .
1. m. Suceso, acontecimiento.	1. m. Casualidad, suceso imprevisto.
2. m. Casualidad, acaso.	

La mise en regard des substantifs *caso* et *acaso* sous le prisme des propositions de Fortineau-Brémond nous amène à voir dans *acaso* substantif un *caso* « dilaté, hypertrophié », un événement qui s'éloigne, d'une façon ou d'une autre, de ce qui peut être attendu. Or, l'on reconnaîtra là précisément la glose de *acaso* : « casualidad, **suceso imprevisto** » (DLE, s.v. *acaso*, nous soulignons), puisque « l'imprévu » est, par définition, ce à quoi l'on ne peut s'attendre. Dans ce même champ sémantique du hasard, une autre paire oppositive de ce type a d'ailleurs coexisté à l'époque médiévale : il s'agit de *ventura* ~ *aventura*, qui pouvaient tous les deux désigner un « suceso o lance extraño ».

<i>aventura</i>	<i>ventura</i>
Del lat. <i>adventūra</i> 'lo que va a venir', part. fut. act. de <i>advenīre</i> 'venir, llegar'.	Del lat. <i>ventūra</i> , pl. de <i>ventūrum</i> 'lo por venir'.
1. f. Acaecimiento, suceso o lance extraño .	1. f. felicidad.
2. f. Casualidad, contingencia .	2. f. suerte.
3. f. Empresa de resultado incierto o que presenta riesgos. <i>Embarcarse en aventuras</i> .	3. f. Contingencia o casualidad .
4. f. Relación amorosa ocasional .	4. f. Riesgo, peligro.
	5. f. desus. Suceso o lance extraño , aventura.

Figure 26 : Les acceptions de *aventura* et *ventura*

Mais contrairement à *aventura*, qui conserve cette définition en première acception, *ventura* ne présente ce sens plus que comme emploi désuet (acception 5), et l'on constate qu'en dépit de la grande similarité des acceptions entre les deux termes¹⁹¹, c'est de nouveau la forme agrémentée du cognème A de distanciation qui semble s'être spécialisée dans la désignation d'événements marqués du sceau de

¹⁹⁰ Vid. Burguera Serra 2004 : 31-32.

¹⁹¹ Similarité qui, rappelons-le, s'explique par l'appartenance des deux formes au champ morphosémantique de la *contingence* informé de la saillance {M x T}, vid. *supra*.

l'étrangeté, de *l'incertain* ou de *l'exceptionnel* (« ocasional »), effet discursif emphatique issu de cette distanciation que A- lui imprime à une base au départ beaucoup moins marquée.

Il est vrai qu'en tant qu'*adverbe* de *contingence*, *acaso* n'alterne certes pas, en roman, avec une forme adverbial « courte » **caso* ; qui néanmoins existait en latin tardif avec l'ablatif CASU. Faut-il en conclure que ce réseau alternant *a-* ~ \emptyset ne vaut que pour les exploitations substantives de notre terme, et que l'emploi adverbial, qui emporte néanmoins les mêmes effets d'événement « inattendu » ou « imprévisible » que le substantif, doit tirer cette capacité discursive d'un chemin cognitif différent ? Nous avons certes signalé que le caractère « remarquable » de l'événement fortuit pourrait être une simple implication que le sujet parlant élabore à partir du refus de la ligne droite emporté par la saillance {SK}, la notion de *hasard*, dans sa double acception d'action *non-intentionnelle* (chez un être doté de volonté) ou *non-nécessaire* (au regard d'une trame événementielle) pouvant se présenter à l'esprit humain comme un événement qui se soustrait, du moins en apparence, au principe de *causalité* qui gouverne son fonctionnement (cf. : *supra*). L'événement fortuit est ainsi interprétable comme un événement littéralement *extra-ordinaire* en ce sens qu'il représente une anomalie qui le singularise et lui imprime ce caractère « remarquable » que l'on retrouve dans les gloses des dictionnaires et qui se lit dans de nombreux exemples de l'ancienne langue. En ce sens, tous les opérateurs de *hasard* en {SK}, porteurs de la discontinuité causale mentionnée (*por ocasión, por accidente* etc.), sont théoriquement en mesure de produire cet effet (cf. : *supra* {SK}), et l'élément *a-* dans le cas de *acaso* ne serait pertinent que dans la paire substantive *caso* ~ *acaso* où le contraste opère nettement au sein d'une même catégorie grammaticale.

Mais nous pensons qu'en dépit de l'absence de partenaire oppositif *adverbial* de *acaso*, ce réseau d'analogie qui oppose les formes longues et courtes par le biais du « a- prothétique » d'*agrandissement* reste pertinent pour comprendre l'émergence et la consolidation de la forme adverbiale : en premier lieu, il ne faut pas sous-estimer la pression du réseau récurrent qui, nécessairement, se constitue comme produit secondaire du principe d'alternance à partir du moment où celui-ci produit un nombre de paires oppositives suffisamment important pour être perçu par les locuteurs comme une deuxième source d'analogie. Il ne serait ainsi pas exclu de penser que certaines formes, dont le sémantisme s'y prête, pourraient intégrer ce réseau récurrent en *a-* où l'invariant d'*agrandissement* s'actualise en l'absence d'un partenaire non marqué. Dans le champ sémantique de *l'éventuel* qui nous occupe, on pensera ainsi au substantif *acaecimiento* qui, provenant de *acaecer* lui-même issu d'un processus de dérivation parasyntétique à partir du verbe *caer*, s'inscrit fort bien dans ce réseau sémantique de *l'éventuel*, où il rencontre *acontecimiento* ('Hecho o suceso, **especialmente cuando reviste cierta importancia**' DLE, s.v., nous soulignons) qui semble lui aussi actualiser la dimension d'événement *marqué* et *remarquable* en l'absence de forme courte (**contecimiento*) qui ne s'est jamais formée alors même que les verbes

correspondants, *contecer* et *acontecer*, coexistaient à l'époque médiévale selon le principe d'alternance prothétique décrite. De même, le terme *accidente* ('Suceso eventual que **altera el orden regular de las cosas**' DLE, s.v., nous soulignons) pourrait bien s'inscrire dans ce réseau sans la moindre contrepartie non marquée. Enfin, si la forme **caso* n'est pas attestée comme adverbe, elle n'entre pas moins dans une multitude de locutions prépositionnelles, adverbiales ou verbales, où elle opère dans le domaine de l'éventualité (*en todo caso, en caso de* etc.). Sont particulièrement intéressantes les expressions *¡ni caso!* et *hacer caso* (*a alguien, de algo*), où *caso* emporte bel et bien le sème de l'*attention* qu'il convient de prêter à quelque chose : attention posée dans *hacer caso* ('prêter attention, tenir compte de'), et catégoriquement niée dans *ni caso*. A partir de ce sème d'attention qui s'actualise dans différentes catégories grammaticales, *acaso* pourrait bien être une surenchère, un *caso* emphatique, que la langue exploite dans une opposition trans-catégorielle :

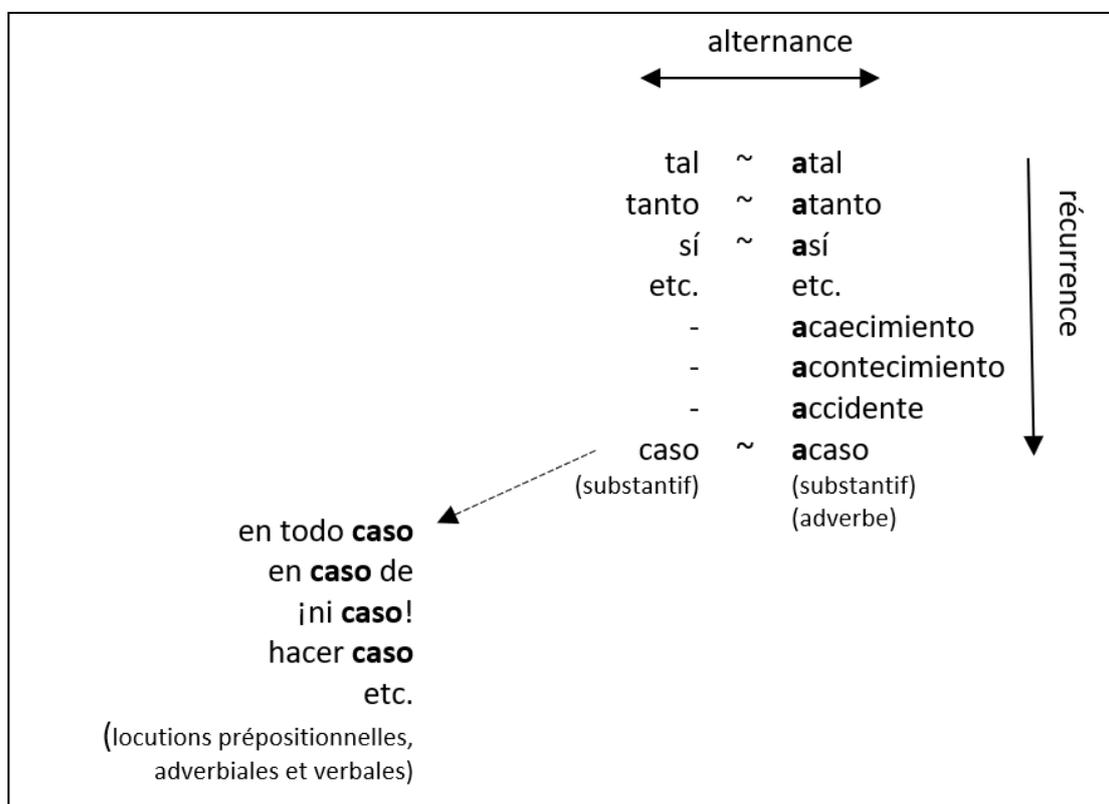


Figure 27 : Les réseaux analogiques de *caso* et *acaso*

Sous la pression analogique de ce double réseau à la fois oppositif et récurrent, le locuteur a bel et bien pu reconnaître dans l'adverbe *acaso* ce même élément récurrent A- dont le potentiel cognitif d'*agrandissement* a pu s'actualiser par sa connivence avec des effets sémantiques que la rupture causale emportée par la saillance {SK} seule permet d'*impliquer* sans leur donner un support formel propre. Il y a là, nous semble-t-il, un premier argument permettant d'expliquer le succès de notre adverbe de

contingence dans la langue médiévale, qui finit par s'imposer au détriment des formules concurrentes comme *por ocasión*, progressivement « éclipsées » par *acaso* :

« Podríamos deducir, a falta de otros argumentos, que *acaso* se pudo formar a imitación de *adrede* y aventurar que tuvo tanto éxito que logró desbancar a *por ocasión*, expresión polisémica, como indicamos anteriormente. » (Espinosa Elorza & Sánchez Lancis 2006 : 478-479).

Bien que l'antonymie avec *adrede*, que nous avons déjà commentée, ait pu jouer un rôle non négligeable dans l'émergence de *acaso*, nous pensons tenir avec l'hypothèse de l'actualisation en majeure du cognème A- à valeur d'*agrandissement* un élément explicatif qui viendrait réduire, du moins partiellement, cette « falta de otros argumentos » (Espinosa Elorza & Sánchez Lancis) que l'étude étymologique seule ne permettait pas de combler de manière satisfaisante. Dans le système médiéval, qui exploite le mécanisme prothétique en *a-* de façon massive et récurrente, l'adverbe *acaso* à valeur de contingence a pu trouver dans cette relecture du signifiant un support matériel déterminant.

Si l'on voit d'emblée comment la notion de hasard s'accommode fort bien de ces diverses instructions cognitives – ou plutôt : comment celles-ci contribuent à présenter l'événement sous un angle de vue que notre expérience du monde, culturellement partagée, nous a appris à qualifier de *hasard* –, il convient à présent de se demander comment ces mêmes instructions cognitives opèrent dans les emplois épistémiques de notre adverbe, et, plus précisément, quelle place elles assignent à la forme au sein de ce micro-réseau signifiant (*quizá(s)* - *acaso*) dans lequel *acaso*, nous l'avons vu, a pu être recruté en vertu de la saillance submorphémique {SK}. Il faudra, pour le comprendre, poursuivre encore l'exploration des réseaux analogiques mobilisés.

1.2.2 Le préfixe « négatif » *a-*

Il est un autre réseau qui, en dépit de son origine étymologique là encore différente, conflue formellement avec le phénomène de préfixation prothétique que nous venons de commenter. Il s'agit du préfixe *a-* à valeur « négative » ou « privative » d'origine grecque, qui, en synchronie, pourrait bien correspondre à une nouvelle exploitation du même mécanisme cognitif d'*éloignement* habilité par le cognème A. C'est ce que propose S. Pagès lorsqu'il défend, pour ce préfixe, une lecture submorphémique :

« Enfin, pour ce qui est du préfixe privatif d'origine grec (*a-*2), la réponse tiendra en quelques mots : la pertinence des cognèmes [dissociation], [éloignement] est dans la valeur sémantique privative et contraire de ce préfixe, dans la mesure où un préfixe à valeur privative et contraire consiste précisément à **mettre à distance et éloigner le concept déclaré par la base au point de l'annuler**. » (Pagès 2015 : 52, nous soulignons).

L'effet privatif du *a-* préfixal, également décelable au demeurant dans d'autres préfixes à valeur « négative » ou « privative » comme *anti-* ou *ab-*, n'est ainsi qu'une exploitation discursive extrême, « jusqu'au-boutiste » pourrait-on dire, des possibilités cognitives offertes par le cognème A. Un regard rapide sur la différence sémantique entre des couples comme *inmoral* ~ *amoral* suffit pour s'en convaincre¹⁹² : tandis que le suffixe *in-* déclare submorphémiquement qu'il convient de refuser (N) toute identification (I) de l'entité visée avec ce que déclare la base dérivationnelle, la forme *amoral* déclare simplement que l'entité ainsi qualifiée se situe sur un autre plan, dans une sphère éloignée de toute contemplation morale¹⁹³, ce qui rend l'étiquette de 'moralité' simplement non-pertinente. Que dans le monde référentiel ces nuances tendent, parfois, à se confondre ne change rien au fait que nous ayons affaire à deux mécanismes logiques, deux parcours cognitifs différents. A déclare un éloignement qui, poussé jusqu'au bout, peut déboucher sur l'expression d'un manque, d'une absence, d'une négation pure et simple.

L'on est dès lors en droit de se demander si *acaso* profite, lui aussi, d'une lecture aussi radicale : l'événement précisé par *acaso* peut-il être si éloigné de ce qui peut être attendu ou anticipé que l'on en vienne à remettre en question la survenue même de cet événement ? Autrement dit, *acaso* peut-il être un *caso* nié, un non-événement ? L'observation des emplois discursifs de cet adverbe nous conforte dans cette hypothèse, puisque deux exploitations, l'une massive et généralisée, l'autre diastatique et marginale, semblent aller dans ce sens : nous parlons respectivement des emplois de *acaso* comme marqueur de question rhétorique, où *acaso* semble contribuer à orienter l'énoncé vers la polarité contraire à celle énoncée explicitement (*¿Acaso tienes hambre ?* induit une réponse négative), ainsi que des emplois équatoriens, qui exploitent *acaso* comme marque de négation : *Acaso he podido dormir* ('No he podido dormir', DLE s.v.). Nous aborderons ces deux spécialisations plus en aval de ce chapitre, après avoir commenté la question de l'exploitation de *acaso* en tant qu'adverbe épistémique de doute à proprement parler.

Que ce soit pour marquer la fonction adverbiale ou en guise de renforcement prothétique, la particule *a-* agit partout en vertu des propriétés instructionnelles que lui confère le cognème A dont la voyelle [a] est ici porteuse : l'opération mentale de *distanciation/éloignement* permet de déclarer que l'unité marquée par cet élément appartient à un autre plan, découpé selon la nature de l'argumentation que l'on aura retenue : appliquée métalinguistiquement au mécanisme de l'incidence, l'éloignement

¹⁹² Así, una persona *apolítica* es alguien ajeno a la política. El adjetivo *apolítico* se distingue de *impolítico* ('falto de política o contrario a ella'). [...] En efecto, se distingue *ilegal* ('contrario a la ley') de *alegal* ('ajeno a la ley, no regulado ni prohibido'), o *inmoral* ('contrario a la moral') de *amoral* ('desprovisto de sentido moral'). (NGLE 2009: 720, cité dans Pagès 2015: 52).

¹⁹³ L'on retrouve, là encore, l'effet de l'élément A comme « instrument sécant » (Jimenez *supra*).

emporté par A permet d'instruire des formes qui se nourrissent de cette abstraction fonctionnelle pour opérer comme adverbes, et A devient ainsi une marque, en position initiale ou finale, de la fonction adverbiale. Mais A- instruit tout aussi facilement un éloignement *notionnel* qui, selon le degré d'éloignement, produit soit un effet « dilatoire », d'emphase, soit un effet « privatif » ou « négatif » :

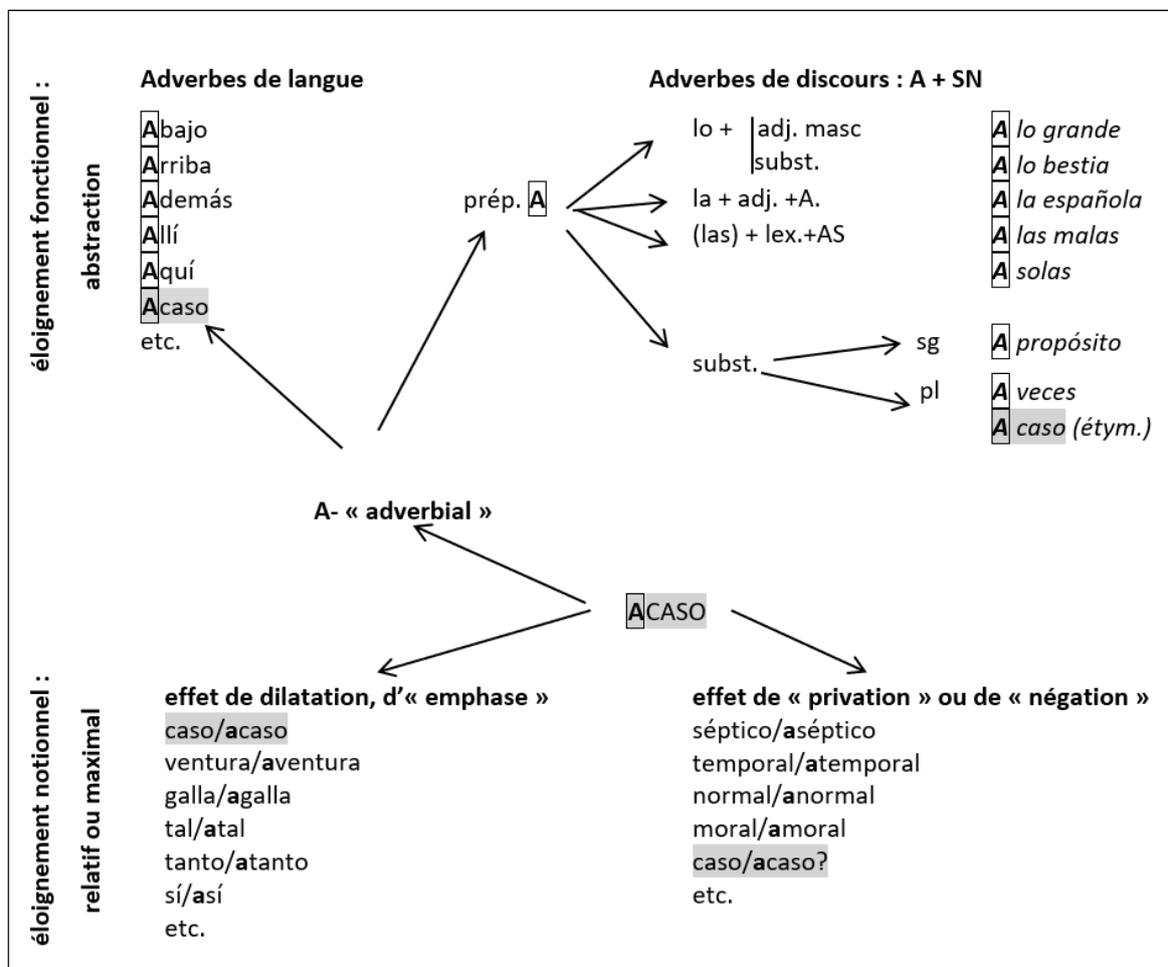


Figure 28 : Acaso et le réseau analogique en *a-*

1.3 L'élément A dans la syntaxe de l'objet : un marqueur de « différentiel de puissance »

Une dernière manifestation du cognème A qui nous semble pertinente pour notre propos se trouve du côté de la syntaxe de l'objet direct, qui connaît en espagnol la possibilité d'être précédé de la préposition *a* dans des circonstances qui n'ont pas toujours été élucidées de façon satisfaisante par la grammaire traditionnelle. Dans son étude sur le morphème A dans la langue espagnole déjà citée, S. Pagès (2014 : 96-97) s'intéresse à cette syntaxe de l'objet prépositionné et observe d'abord que l'élément A semble ici jouer le même rôle de « médiateur » que dans le cas des locutions adverbiales (cf. : *supra*), puisque, conformément à sa capacité de « disjoindre des notions préalablement conjointes » (Bottineau 2003a : 222), le cognème A introduit, par le truchement de la préposition *a*, une rupture dans la représentation

unitaire verbe-objet emportée par la syntaxe non marquée (sans préposition). Ainsi, pour le couple d'énoncés

He leído Freud. ~ He leído a Freud,

Pagès observe qu'avec la syntaxe non marquée, qui « fait concevoir verbe et complément en un seul bloc, comme un tout indivis »,

« on lit Freud comme on lit quelque chose ; [cette construction] aligne l'opération « lire Freud » sur le fait de « lire quelque chose », d'où la glose de Darbord & Pottier : « ¿Has leído//Freud?/¿Has leído a Freud? », dans le premier cas, il est fait allusion à une lecture comme *simple prise de connaissance* des textes de l'auteur [...] » (Pagès 2015 : 77).

La construction avec COD augmenté de l'élément A implique en revanche « une représentation dissociée de la relation verbe-objet », la préposition *a* matérialisant ce « hiatus syntaxique » qui engendre « une prédication momentanément incomplète et autant une mise en attente qu'une mise en relief de l'apport informatif. » La présence de l'élément A

« oblige à une opération différente de celle avec la construction directe. Le relateur *a* pose ici l'image anticipée d'un être qui va être mis en place dans l'énoncé. C'est-à-dire que l'apparition du relateur dans la suite du verbe n'est que la **déclaration et l'annonce de l'identité notionnelle singulière d'un être à venir. Une anticipation qui en fait une syntaxe marquée et une représentation particulière, singulière, emphatique de l'objet**, d'où la glose de B. Darbord, B. Pottier et P. Charaudeau, par rapport à l'exemple étudié avec préposition : « [...] dans le second [cas il est fait allusion] à une lecture qui aboutit à la connaissance de la pensée de l'auteur. » » (Pagès 2015 : 77, nous soulignons).

L'on voit alors que le COD augmenté de A porte les traits différentiels d'une « représentation particulière, singulière, emphatique » qui, comme partout ailleurs où l'élément A alterne avec un élément \emptyset , est issu du même mécanisme cognitif emporté par ce cognème.

Or, c'est un autre aspect de la syntaxe prépositionnée du COD, dégagé par l'auteur, qui doit nous intéresser à présent. La préposition *a* ne se contente en effet pas de signer une certaine singularité de l'objet en comparaison à la syntaxe non marquée ; elle prend également en charge le « rôle d'un discriminant fonctionnel » (Pagès 2015 : 80) entre les deux éléments mis en jeu (sujet et objet), c'est-à-dire le rôle d'introduire une *différence* fonctionnelle qui débouche sur une relation hiérarchisée et orientée entre deux éléments qui, au départ, revêtaient le même « statut ontologique » :

« En bref, il jouerait le rôle de discriminant fonctionnel ; en tant que relateur dans la syntaxe de l'objet, et associé au cognème de [*dissociation*], il encoderait le refus de toute agentivité pour l'élément placé dans son ultériorité immédiate dans la mesure où il dissocie nettement le rôle des deux actants par rapport à l'opérativité. Ainsi, au-delà de la simple opposition /animé/ vs /inanimé/ – inopérante pour rendre compte de la syntaxe de l'objet –, le rôle fonctionnel de ce relateur consisterait à établir la frontière, la limite – comme le permet son signifié de langue –, entre l'univers des êtres dynamiques/opératifs et celui des êtres inertes. C'est ainsi que **lorsque sujet et objet renvoient à des êtres de même statut ontologique, capable chacun d'autant de puissance, l'usage de la préposition *a* permet alors de rendre irréversible le sens de la**

transitivité et d'assigner clairement la fonction de patient à l'un des deux éléments nominaux distribués autour du verbe, en l'occurrence, celui situé à droite du relateur. » (Pagès 2015 : 80-81. Nous soulignons).

Les effets de personnification et/ou de réification que l'on attribue parfois à la syntaxe prépositionnée ne s'expliquent alors plus à partir du clivage /animé/ vs /inanimé/ dont l'auteur récuse la pertinence pour l'analyse de la problématique du COD, mais comme les deux faces d'un même phénomène invariablement engendré par la préposition *a* dans ces contextes : l'élément A fonctionne comme un « opérateur d'inversion de puissance » dont le rôle est d'« établir une différence de potentiel entre les deux actants de la relation transitive » :

« On l'aura donc compris, si le relateur *a* confère à l'objet une certaine autonomie, il ne contribue pas moins à le reléguer au rang de patient. Dans ces conditions, le relateur *a* peut être regardé comme un « opérateur d'inversion de puissance »¹⁹⁴ qui permet de rehausser la puissance des noms de choses (*el ácido ataca a los metales*) mais aussi d'abaisser la puissance des noms de personne (*Pedro ve a María*). **Son rôle fonctionnel premier est donc d'établir une « différence de potentiel » entre les deux actants de la relation transitive.** » (Pagès 2015 : 81).

Ces analyses nous semblent intéressantes pour cerner comment *acaso*, en dehors du domaine notionnel de *hasard* où nous avons vu les vertus de la particule A- à valeur de *dilatation*, a pu prendre place dans le paradigme épistémique et acquérir une identité spécifique vis-à-vis des autres formes avec lesquelles il partage la structure saillancielle {SK}. Nous avons observé en effet que l'expression du *doute*, elle aussi, met en jeu deux éléments (*affirmation* et *négation*) qui, issus de la scission {SK}, jouissent, dans un premier temps et sans autre intervention de la part du locuteur qui les conçoit, du *même statut logique*, de la même « puissance » argumentative, d'où l'effet concurrentiel notoire qui se produit entre les deux options dans l'esprit du locuteur dubitatif. La présence de la particule en A-, tout comme l'emploi de la préposition *a* devant le COD, pourrait alors bien avoir pour effet de biaiser le rapport de puissance entre les deux éléments, révoquant leur interchangeabilité de principe. Le marqueur A

« fonctionnerait, somme toute, essentiellement comme un *opérateur de révocation* dont la fonction est de dissocier, et de manière radicale, les deux actants en présence dans la relation actancielle, et ce, toujours au bénéfice du gène. » (Pagès 2015 : 84-85, l'auteur souligne).

¹⁹⁴ S. Pagès emprunte cette expression à Ch. Boix (2003 : 212) : « Mais dans l'illustration tirée du poème de José Corredor Matheos, il faut procéder à un calcul interprétatif complexe, car dans [No temas a la muerte/ni a tu mejor amigo/teme *a* esta fe que crece vs teme \emptyset esta fe que duele], ce serait plutôt l'inverse : la présence du *a* rehausse la foi qui devient une sorte de destinataire de la crainte ! Le verbe est-il plus intense, ou bien le complément plus actif parce que traité comme si son contenu lexical était naturellement doté de puissance ? Dans ce dernier cas, l'adjonction de la préposition *a* abaisserait la puissance des noms de personne et rehausserait celle des noms de chose. Elle serait donc une sorte d'opérateur d'inversion de puissance au sein de chacun des deux ordres de l'animé et de l'inanimé, *inanimant* les personnes (les convertissant en 'objets', littéralement) et *animant* les choses (les rendant potentiellement actives) ? » (Cité dans Pagès 2015 : 81).

Si, dans un premier temps, la valeur « dissociative » du cognème A pourrait sembler redondante dans son rôle de « dissocier, et de manière radicale, les deux actants en présence » (ici p et $\sim p$) que la saillance {SK} a pu concevoir par le biais de son invariant de *scission*, l'on retrouve, comme dans tous les autres exemples, la valeur *différenciatrice* qui accompagne l'opération de séparation emportée par A, qui permet de décider l'affrontement au profit de l'un des deux concurrents, et plus précisément en faveur de l'élément *non marqué* (le *gène* dans le cas de la construction transitive, le versant modal non explicité $\sim p$ dans le cas de l'hypothèse).

L'élément A pourrait ainsi, dans le cas de *acaso*, contribuer à *départager* les deux options (*affirmation* et *négation*) et produire un effet de *pondération*, au sens statistique d'une attribution de poids différent¹⁹⁵ ; avec *acaso* – telle est notre hypothèse – le locuteur serait en mesure de concéder aux deux versants issus de la scission ({SK}) un poids argumentatif différent, instaurant un déséquilibre entre les forces de polarité contraire qui s'affrontent dans l'énoncé dubitatif.

1.4 Le cognème O en mineure : le contraste A ~ O

Cette pondération, qui représente selon nous la différence identitaire de *acaso* par rapport à *quizá(s)* et permet d'expliquer ses divers emplois (cf. : *infra*), pourrait trouver un deuxième ancrage dans l'autre voyelle qui caractérise le profil vocalique de la forme : nous avons signalé en effet que, en dehors de la présence de la particule A- qui vient se greffer à la saillance consonantique {SK} et fait de *acaso* un au-delà sémiologique de la forme *quizá(s)*, la différence entre les deux formes réside aussi dans le profil vocalique global de *acaso*, qui associe la voyelle [a] non pas à [i], mais à [o]. La voyelle [o] occupant la position finale, il convient de s'interroger sur un possible investissement cognémique de cette voyelle qui – telle est ici notre hypothèse – pourrait s'y opposer au « -a adverbial » de notre *quizá(s)* selon un schème oppositif A ~ O que l'on retrouve dans de nombreuses paires adverbiales comme *arriba ~ abajo* (Fortineau-Brémond 2018b). S'il serait sans doute abusif de parler d'un « o adverbial », l'existence répétée de ce type de micro-systèmes autorise toutefois l'hypothèse d'une nouvelle source d'analogie en mineure cognitive qui contribue elle aussi à l'identité de la forme.

Contrairement aux cognèmes I et A qui, nous l'avons dit, ont fait l'objet de nombreuses analyses, le cognème O n'a été décrit que très récemment par Ch. Fortineau-Brémond (2018b) dans un article qui, dans l'optique d'un travail de plus d'envergure, explore les principaux réseaux associatifs oppositifs et récurrents dans lesquels le cognème O s'actualise dans la langue espagnole. L'auteur y observe que le cognème O opère aussi bien dans des séries associatives comme celle que M. Molho avait déjà décrite

¹⁹⁵ « Pondérer un indice ou une statistique consiste à donner aux valeurs qui les composent un poids différent, en fonction des divers critères qui rendent compte de l'importance relative de chacun des éléments ». (<https://www.insee.fr/fr/metadonnees/definition/c1854> (consulté le 20/12/19)).

comme gravitant autour d'un « moi-ici-maintenant » (*yo, -o, hoy*) que dans des contrastes récurrents avec le cognème A qui nous intéresse ici. Cette alternance contrastive O ~ A s'actualise notamment dans l'expression du genre grammatical (masculin/féminin), mais aussi dans de nombreuses paires trans-prédicatives (*todo ~ cada, por ~ para*), notamment adverbiales (*más ~ menos, arriba ~ abajo, dentro ~ fuera* etc.), dont notre couple *acaso ~ quizá(s)* pourrait alors bel et bien faire partie.

Le cognème O, comme tous les cognèmes, tire son invariant opérationnel de l'expérience sensori-motrice multimodale que suppose l'articulation de son phonème porteur, la voyelle postérieure [o] :

« L'articulation de [o] peut être décrite comme un mouvement de rétraction de la langue vers la zone vélaire et un arrondissement des lèvres – considéré comme une conséquence quasi-mécanique de la rétraction de la langue. Le corollaire acoustique de l'articulation vélaire est que le deuxième formant de la voyelle se trouve dans une zone de basse fréquence ; phénoménologiquement, articuler ou entendre un [o], c'est faire l'expérience d'un retrait de la langue, c'est-à-dire un mouvement vers l'intérieur de la cavité buccale, et d'une perception dans les régions les plus internes du thorax (proprioception) et de l'oreille, puisque, en raison de l'organisation tonotopique de la cochlée, les fréquences les plus graves se propagent jusqu'à l'apex (la zone la plus profonde) du limaçon. Nous considérons que l'élément saillant, dans l'expérience des sujets parlants, n'est pas l'aperture – trait le plus soumis aux variations contextuelles – mais **l'articulation vélaire – plus précisément, le mouvement de rétraction vers l'intérieur – et sa conséquence acoustique, la perception également intérieure**. Ces caractéristiques nous amènent à définir l'invariant cognitif de O, en lien avec l'expérience sensori-motrice attachée à /o/, comme une opération d'intériorisation. Nous posons donc que le cognème O est **un opérateur d'involution, au sens de « repliement vers l'intérieur »** ; sa contribution à la construction du signifié est celle d'un mouvement de repli vers l'intérieur, vers ce qu'il y a de plus profond, de plus intrinsèque. » (Fortineau-Brémond 2018b : 295-296, nous soulignons).

Le cognème O oppose ainsi le mouvement horizontal de la langue qui se rétracte vers l'intérieur au mouvement vertical d'ouverture de la mâchoire impliqué par la voyelle [a] et exploité par le cognème A correspondant pour orienter vers les notions d'éloignement et *distanciation/dissociation* que nous avons vues *supra*.

Ce mécanisme oppositif entre *repli vers l'intérieur* et *éloignement* trouve dans l'expression du genre grammatical une exploitation particulièrement nette et intuitive :

« Dans le cas du genre parfois dit « sexué »¹⁹⁶ (*gato ~ gata, hermano ~ hermana*), le cognème O participe de la construction d'une forme, grammaticalement masculine, appréhendée depuis une focalisation interne et donc conçue comme la base du système oppositif. Le cognème A fait de l'autre forme (le féminin) un élément périphérique, distinct, porteur d'un trait différenciateur, et obtenu par éloignement de l'être en soi (masculin en -o). Dans des paires du type *hermano ~ hermana*, le cognème O donne comme instruction de concevoir depuis l'intérieur le lexème qui précède, c'est-à-dire sans sortir de ce que signifie strictement *herman-* (un être inscrit dans une certaine relation de parenté) [...]. Il faut souligner que ce qui précède ne signifie pas que O exprime en soi le masculin grammatical ou le sexe mâle, pas plus que A ne dit, en soi, le féminin ;

¹⁹⁶ La dénomination est discutable (voir *infra*, le cas de *jardinero ~ jardinera* et *químico ~ química*), mais elle est commode et « parlante » ; nous la conservons donc.

le rôle du cognème O dans la construction du signifié d'un mot se limite à l'instruction « se replier vers l'intérieur, vers l'intrinsèque » tandis que A implique distanciation et dissociation. Le contraste 'être en soi' / 'être femelle' n'est d'ailleurs qu'une des exploitations possibles de l'opposition $o \sim a$. Dans le cas de paires comme *químico* ~ *química* ou *jardinero* ~ *jardinera*, cette même alternance permet d'opposer l'élément considéré, du point de vue du sujet parlant, comme intrinsèque, à savoir l'être humain – éventuellement mâle si telle est l'orientation donnée par le contexte – aux entités qui s'éloignent de l'unité essentielle, soit par le sexe, soit parce qu'il s'agit d'une entité non humaine (activité ou objet). » (Fortineau-Brémond 2018b : 297).

Dans le système de genre grammatical, l'opposition archétypique $O \sim A$ semble ainsi construire une chronologie mentale qui, partant de la « focalisation interne » rattachable à la vélarité du cognème O, situe le féminin, par *éloignement* (-A) de ce point de référence, dans l'*au-delà* notionnel du masculin (ou, plus précisément, du genre non marqué), *au-delà* assimilable à un espace d'*altérité*, et l'on retombe là sur la capacité du cognème A à instruire la notion de *différence* que nous avons déjà observée dans ses divers réseaux récurrents. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point au chapitre 10.

Dans le cas des paires adverbiales, les invariants d'*involution* et d'*éloignement* permettent respectivement d'instruire deux mouvements de distanciation par rapport à un certain point de repère.

Ainsi, dans le cas du couple *más* ~ *menos*,

« [l]e cognème A, porteur d'une instruction de distanciation, contribue à la construction du signifié de *más* comme opération d'agrandissement et d'accumulation (éloignement du point de référence), tandis que le mouvement d'involution porté par O participe, dans *menos*, à l'élaboration d'un signifié de développement inverse, de régression. » (Fortineau-Brémond 2018 : 300),

et dans le cas des couples *encima* ~ *debajo*, *arriba* ~ *abajo*,

« le terme en -a implique un mouvement vers un point supérieur (comme *más*) et la forme en -o un mouvement régressif vers un point inférieur. » (Fortineau-Brémond 2018b : 300).

L'insertion du couple *quizá(s)* ~ *acaso* dans ce réseau est tentante mais ne va pas sans poser une série de problèmes, puisque l'analogie avec les couples adverbiaux susmentionnés soulève la question du « repère » dont *quizá(s)* et *acaso* pourraient alors s'écarter, par *éloignement* vers le haut ou *régression* vers le bas respectivement. Un bon candidat pour instancier cette notion de « repère » serait l'acte même de l'assertion, vis-à-vis duquel *quizá(s)* et *acaso*, en tant qu'adverbes épistémiques, sont réputés d'introduire précisément une distance. Dans cette vue des choses, les cognèmes A et O seraient deux chemins cognitifs différents pour marquer un *écart* par rapport à l'assertabilité de la proposition que les adverbes modifient : avec *quizá(s)*, il s'agirait de s'en *éloigner*, et avec *acaso*, de se « mettre en retrait ». L'on ne manquera pas d'observer à ce propos que le « retrait » emporté par le cognème O, fondé sur la rétraction de la langue vers la zone vélaire, n'est pas sans rappeler la *rétenion/retenue* que nous avons commentée pour l'autre cognème vélaire, le cognème K (cf. : *supra*). Les deux adverbes *acaso* et *quizá(s)* – et ce dernier plus particulièrement sous sa forme sans -s – afficheraient sous ce point de vue une

troublante spécularité, puisqu'ils semblent avoir inversé les places sémio-syntaxiques des cognèmes A et O/K, entrant ainsi dans des réseaux analogiques différents mais contribuant tous deux à l'instruction d'une mise à l'écart de l'assertion par le biais de leur cognème vélaire.

Toutefois, cette explication ne nous paraît pas suffisante ni même entièrement exacte, puisque dans cette vue des choses, les deux cognèmes ne serviraient plus qu'à instruire un simple *écart*, non orienté, par rapport à ce repère de l'assertion. Or, nous avons vu que tous les autres couples adverbiaux fonctionnent sur la mise en place de deux mouvements contre-orientés (vers le « haut » : *más, encima, arriba* / vers le « bas » : *menos, debajo, abajo* ; vers l'« intérieur » : *dentro* / vers l'« extérieur » : *fuera*), et l'on ne peut alors éviter de se demander comment cela fonctionne dans le couple *quizá(s)* et *acaso*, pour lequel, il faut bien l'admettre, ni l'analogie « haut/bas » ni celle de « plus/moins » ne semblent fonctionner entièrement : si le repère est l'assertion de la proposition, il est évident que *quizá(s)* n'emporte aucune opération de surenchère par rapport à ce repère, mais, bien au contraire, un effet suspensif qui maintient l'énoncé *en-deçà* du seuil de l'assertion (*supra*). Il faut en conclure que ces analogies spatiales (« haut »/« bas ») restent trop référentialistes pour pouvoir s'appliquer à notre couple d'adverbes qui opère à un niveau extrêmement abstrait et méta-linguistique.

Par ailleurs, il est une autre paire adverbiale qui semble résistante à cette approche « spatialisée » : c'est le couple *lejos* ~ *cerca*, qui à première vue défie et même inverse la logique d'une *involution/régression* pour le premier et un *éloignement* pour le second¹⁹⁷. La contradiction ne pourrait, bien entendu, n'être qu'apparente, mais pour comprendre de quoi il est question, il faut, encore une fois, recourir à la psychanalyse.

Dans son *Au-delà du principe de plaisir* (1920), S. Freud rapporte l'anecdote où son petit-fils Ernst, alors âgé de 18 mois, s'amuse à faire disparaître, en l'absence de sa mère, une petite bobine de fil dont l'enfant tient l'extrémité pour pouvoir faire réapparaître l'objet après l'avoir lancé. Ce double geste d'éloignement et de rapprochement, inlassablement répété, s'accompagne chez l'enfant d'une double émission vocale – « oooo » lorsque la bobine est lancée, « aaaa » lorsqu'elle est ramenée – que Freud interprète comme les embryons vocaliques des signifiants all. *fort* 'parti, pas là' et all. *da* 'là, revenu'. Ce « jeu de la bobine », dans sa double dimension motrice et vocale, correspond selon Freud à une répétition pulsionnelle du traumatisme de l'absence de la mère : l'enfant, qui, dans le cadre de l'unité duelle mère/enfant qui le gouverne encore à cet âge, subit l'absence de sa mère comme une perte douloureuse et insupportable, réplique par ces gestes ludiques l'expérience de la disparition de sa mère, à ceci près qu'il en prend symboliquement le contrôle en ce qu'il s'érige en maître du jeu et devient le créateur actif autant de cette absence (lancement de la bobine) que du retour symbolique (récupération de la bobine).

¹⁹⁷ Sauf à admettre que ce qui est « loin » est perçu par le sujet parlant comme optiquement réduit (idée de réduction), et ce qui est proche est visuellement « grossi » (agrandissement, effet de loupe) ?

Ce jeu, aussi connu sous le nom de « *fort-da* », revêt une importance centrale dans l'évolution psychique de l'enfant car

« [c]'est d'abord une illustration du caractère central pour la psyché du couple d'opposés : le *fort-da* marque l'apparition d'une structure binaire primitive au sein de la pensée (présence, absence) qui prend comme support un jeu d'opposition phonétique (o/a), tout cela sur un mode d'être duel : passif (subir l'absence) / actif (être à l'origine de l'absence). » (Barbéry <http://www.barbery.net/psy/fiches/fort-da-miroir.htm>).

Cette alternance phonétique *o/a* opposant *fort* à *da*, si elle nous frappe par sa similitude avec l'alternance cognémique qui nous occupe ici, ne semble pas moins en contradiction fondamentale avec l'analyse menée jusqu'ici puisque, on l'aura remarqué, c'est l'élément O, et non A, qui s'associe ici à l'idée d'éloignement de l'objet-mère, et l'élément A qui véhicule l'idée du retour dudit objet vers le petit locuteur balbutiant. S'agit-il d'une coïncidence non pertinente, *fort* et *da* étant des signifiants de la langue allemande et, appartenant à un autre système linguistique, inanalysables par le prisme des cognèmes tels qu'ils ont été définis pour la langue espagnole ? Une étude spécifique sur les cognèmes de l'allemand pourraient apporter ici un certain éclairage, mais, en l'absence d'une telle analyse venant interdire un tel rapprochement, l'analogie avec le couple problématique *lejos* ~ *cerca* susmentionné est trop frappante pour ne pas tenter ce rapprochement en dépit des réserves méthodologiques.

Si le jeu du *fort-da* représente une étape-clé dans l'accession au langage en ce qu'il constitue une première substitution de l'objet par le mot, un premier cas de symbolisation linguistique, c'est aussi un épisode central dans l'émergence du MOI à partir de cette dualité fusionnelle avec la mère que nous avons évoquée à plusieurs reprises déjà (cf. : *supra*). L'enfant apprend en effet à apprivoiser l'absence de la mère et à accepter la séparation, dont l'expérience traumatique est nécessaire pour se constituer en être propre (MOI), face à la mère qui co-émerge elle aussi comme entité propre, comme première figure d'altérité, dans cette expérience doublement fondatrice. Or, si l'on accepte que le MOI ne peut émerger que secondairement à partir de l'expérience d'une absence, l'on comprendra que le cognème A, qui marque un éloignement par « mise hors de soi, devant soi » (Blestel 2012 : 200) ne peut convenir pour symboliser une expérience où le SOI (=MOI) n'existe pas encore : lorsque l'enfant lance la bobine, il ne s'éloigne pas de *soi*, même si c'est le geste moteur que l'observateur extérieur aperçoit ; cognitivement parlant, c'est l'enfant qui prend du recul par rapport à la mère-bobine, c'est lui qui se replie vers une intériorité qui soudain, dans cette expérience de séparation, se charge de signification et devient le siège du MOI émergent. All. *fort* et esp. *lejos* sont ainsi les termes qui conceptualisent non pas tant un éloignement de l'objet vis-à-vis du MOI que la prise de conscience du MOI vis-à-vis de soi-même, de l'objet, et de la distance qui désormais les sépare. L'élément O est donc ici, comme à d'autres endroits du

système espagnol¹⁹⁸, la marque de la première personne qui, née d'une absence, d'un manque, d'un vide apprivoisé, lui imprime sa trace :

« Pour Lacan, la bobine est aussi un petit quelque chose du sujet qui se détache – qu'il nommera plus tard objet a - et qui contribue à mettre fin à son statut de toute-puissance fusionnelle avec la mère (même si le fil témoigne de la subsistance du lien). A ce titre, la bobine, c'est aussi lui et ce *jeu* contribue à la création du *je*, tout autant qu'à la constitution de l'autre (petit et grand). » (Barbéry, *idem*).

Cette vue des choses permet également de comprendre, par contraste, la mobilisation du cognème A dans l'expression de la présence symbolique de la mère (*da*), car ce n'est pas une présence effective mais, en accord avec les capacités de A déjà signalées, une présence à la fois médiante (par le biais du linguistique : le mot pour la chose) et dissociative : le retour de la bobine-mère ne signifie pas le retour à l'unité fusionnelle, mais la présence, désormais objectivée, de l'Autre précisément « hors de soi, devant soi » (Blestel, *supra*).

L'on comprend ainsi pourquoi, pour représenter ce va-et-vient entre présence et absence de la mère (de l'objet), c'est l'alternance *o* ~ *a* et non l'alternance *i* ~ *a*¹⁹⁹ – que l'allemand pratique également – qui se trouve mobilisée ici : *hier* ('ici'), construit sur le cognème I de fusion, renvoie précisément à une présence effective, actualisée et fusionnelle qui ne saurait convenir pour traduire cette présence inactualisée et médiante, cette re-présentation, qui fonde l'intérêt psychique de ce jeu.

Dans le cas de esp. *cerca*, il n'est pas à proprement parler question de *présence*, mais de *proximité*, comme nous avons déjà eu l'occasion d'exposer au chapitre 1. Mais cette proximité pourrait très bien être comprise comme un *aquí* 'ici' inactualisé, puisque *cerca* inclut dans sa représentation d'une distanciation minimale par rapport à un repère qui rend la fusion caduque ou non (encore) effective : *Están aquí* ~ *Están cerca*. Il ne nous semble pas impossible de voir dans les trois signifiants *aquí*, *cerca* et *lejos* l'instanciation d'un schème vocalique tri-phasé I-A-O qui, renforcé dans le cas de ces formes par le couplage à la vélaire (/k/ ou /x/), exprime la distanciation nulle (fusion, I), distanciation relative (A) et distanciation maximale issue d'une exploitation discursive de la notion de *séparation* par repli sur soi qui renvoie le sujet à une forme de solitude.

L'opposition O ~ A peut aussi être observée dans les verbes *olvidar(se)* ~ *acordarse* où, d'une manière similaire à celle du couple *lejos* ~ *cerca*, l'oubli renvoie à une *absence* conceptualisée comme

¹⁹⁸ Il est légitime de se demander si la voyelle [o], le cas échéant le cognème O, intervient également dans l'expression de la première personne de l'allemand. La réponse est négative pour une vélaire vocalique, mais le trait vélaire du pronom *ich* 'je' connaît dans certaines régions une réalisation avec consonne vélaire occlusive [ik] ou fricative [ix]. D'autre part, rappelons qu'en allemand, le cognème K intervient dans l'expression de la négation (*ein/kein*), ce qui est compatible avec l'idée d'absence que nous venons d'évoquer pour O.

¹⁹⁹ Vid. *supra* : la saillance {I-A} de *va-et-vient*, *balancement*

intériorisation – comme si la langue traduisait que la chose « tombée »²⁰⁰ dans l’oubli s’est non pas tant éloignée qu’*absentée* de la conscience (et repliée vers une zone plus intérieure, l’inconscient) –, et où le *souvenir* (qui « survient » en revenant « d’en-dessous »²⁰¹) apparaît comme une re-présentation relative, indirecte et souvent altérée du contenu en question.

Le détour par l’anecdote freudienne du *fort-da* nous permet ainsi de comprendre que les opérateurs O et A, renvoyant respectivement à l’intériorité du MOI et à l’altérité du non-MOI (Autrui), sont le double produit collatéral de la dissolution d’une fusion initiale (unité duelle mère-enfant), emportée en langue par le cognème vocalique I, avec lequel tant A que O entretiennent par ailleurs dans le système espagnol des oppositions cognémiques pertinentes. Le cognème O formalise la réaction du sujet à l’expérience d’un manque, d’une absence : le repli sur ce qui reste lorsque la condition d’existence préalable – l’existence fusionnelle avec la mère – a soudainement disparu. Cette découverte du MOI propre comme conséquence de ce vide sidéral que l’enfant met « en mots » en articulant « ooo ! » n’est pas sans rappeler, toutes proportions gardées, le projet du doute cartésien, qui, résumé sous le terme du *Cogito* à la vélarité écrasante, consistait à *se séparer* de toutes les convictions (faussetment) fondatrices d’identité pour découvrir le MOI pensant comme nouvelle certitude fondatrice. Si le cognème O est donc, du fait de ce mouvement de repli vers l’intérieur, la marque de la première personne, il garde aussi la trace de cette absence, qui en discours peut être exploitée pour contribuer à l’expression d’un manque, d’une réduction ou d’un mouvement « vers le bas ». Par contraste, le cognème A est fondamentalement associé à l’altérité qui co-émerge avec l’identité du sujet comme un produit résiduel de l’unité éclatée. Aussi n’est-il pas surprenant que tant les cognèmes vélares (K et O) que le cognème A puissent, en discours, contribuer à des effets de « négativité » (le préfixe *a-*) ou de refus (refus d’asserter observé pour K *supra*). Dans le cas du cognème O, il intervient en ce sens dans l’adverbe *no*, où il s’oppose précisément au cognème I de fusion de *sí*, mais aussi au cognème A de *ya* employé comme particule d’affirmation relative (glosable par ‘certes’ ou ‘soit’). O et A s’opposent et se « reconnaissent » dans leur opposition commune à I : ils posent l’identité du sujet et l’altérité d’Autrui relativement à une fusion assimilatrice de toute forme de différence, dont O et A sont en revanche porteurs l’un vis-à-vis de l’autre.

Quid des adverbes de doute ? Nous pensons que l’opposition O~A marque dans *quizá(s)* et *acaso* le positionnement du locuteur non pas vis-à-vis de l’*assertion*, mais, en accord avec leur place de mineure cognitive, secondairement vis-à-vis de l’*hypothèse* engendrée par les autres instructions cognitives de ces adverbes (notamment la saillance {SK} = scission) : avec *-o*, le locuteur déclare se mettre en retrait vis-à-vis de l’*hypothèse*, marquant une position subjective de désolidarisation (séparation). Il s’ensuit que, en

²⁰⁰ La langue lexicalise avec l’expression « tomber dans l’oubli/ *caer en el olvido* » ce mouvement « vers le bas » caractéristique des paires adverbiales mentionnées (*abajo, menos, debajo*)...

²⁰¹ Du latin SUB-VENIRE.

ce sens, *-o* vient en renfort de l'effet de pondération introduit dans le signe en position initiale par le cognème A, mais précise cette pondération dans le sens d'une charge négative : l'hypothèse sera, d'une façon ou d'une autre, *déconsidérée* par le locuteur. Avec *-a* (*quizá*), le locuteur repère sa position comme étant marquée du sceau de l'*altérité* issue, nous l'avons vue, d'une dissociation : le locuteur peut ainsi adopter, en parallèle à une première position non marquée, une *autre* position qui vient dédoubler la sienne propre : à nouveau, le cognème en mineur prête, par ses instructions d'*altérité* dissociative, main forte à l'identité fondamentale de la forme, qui est celle d'une scission intérieure et d'une dualité (la bifurcation). Face à la démarcation pondérative du locuteur dans *acaso*, le locuteur « s'altérise » dans *quizá*, contribuant par ce procédé aux allures schizoéphrènes au caractère duel de l'adverbe épistémique prototypique. L'on est alors tenté de voir dans l'adverbe *casi*, terminé en *-i*, le troisième terme qui complète ce micro-système : fort du cognème I de fusion, *casi* neutralise les distanciations épistémiques entreprises (par *recul* ou *altérisation*) par les autres formes, et marque, nous l'avons vu au chapitre 1, une pseudo-assertion qui emporte, à défaut d'une assertion de plein droit, une adhésion affective qui dote le contenu propositionnel d'une forme d'existence discursive (cf :: *supra*).

Ainsi, l'analyse du profil vocalique permet de conforter l'hypothèse que la différence entre *quizá(s)* et *acaso* va au-delà d'un cheminement cognitif vicariant qui déboucherait sur un résultat discursif identique : face à *quizá(s)* qui emporte le balancement entre *affirmation* et *négation*, *acaso* est, selon nous, une forme qui implique une *pondération régressive* entre les termes *p* et *~p* soumis à évaluation. *Acaso* instaure un « différentiel de puissance » qui, grâce au cognème O d'*involution* en position de mineure précisant la mise en retrait du locuteur, va dans le sens d'une déconsidération de l'élément *p* qu'il modifie (versant explicite), ce dont les dictionnaires et divers travaux linguistiques rendent compte sous l'étiquette sémantique de « l'improbabilité ».

2 Exploitations discursives

2.1 *Acaso* et l'expression d'un doute pondéré (effet d'improbabilité)

La lecture du signifiant permet ainsi de poser qu'en tant qu'adverbe épistémique, *acaso* engendre une hypothèse qui, au sein de la scission modale emportée par la saillance {SK}, met en place un différentiel de puissance (A-) entre *p* et *~p* en défaveur de *p* (le versant explicite dans l'énoncé) vis-à-vis duquel le locuteur se met explicitement en retrait (-O)²⁰², permettant à *acaso* de fonctionner comme une

²⁰² Noter aussi que l'équilibre caractéristique de *quizá(s)*, emporté par la saillance {I-A}, a disparu au profit d'un enchaînement intra-sémique {A-O} qui semble renforcer cette marche vers l'*involution*. Nous ne préjugeons pas ici de l'existence d'une saillance {A-O} au même titre que {I-A}, mais l'on peut constater que parmi les paires adverbiales citées, plusieurs affichent, en complément à l'alternance finale A ~ O, une transition de {I-A} à {A-O} (*arriba* ~ *abajo*, *encima* ~ *debajo*, mais aussi *igual* ~ *a lo mejor*).

forme « régressive » au même titre que les autres adverbes en -o de la langue espagnole²⁰³. Un énoncé comme '*ACASO venga mañana*' dénonce ainsi que le locuteur considère le versant affirmatif (*Viene mañana*) comme une représentation dont les chances de réalisation sont revues à la baisse, et l'événement est alors généralement interprété comme « improbable ».

L'hypothèse d'un tel effet de déséquilibre entre les deux options mises en balance rejoint ainsi, par le biais de la « lecture du signifiant », les nuances sémantiques que les dictionnaires historiques avaient recensées pour *acaso* à partir de l'observation de corpus anciens : c'est la nuance de « probabilité basse » (« posibilidad poco probable, remota »²⁰⁴, « posibilidad difícil de cumplirse »²⁰⁵ qui remet en question le statut synonymique de *acaso* vis-à-vis des autres formes épistémiques. Cette nuance d'improbabilité, bien que non recueillie par les dictionnaires contemporains (DLE, Moliner), se dégage toutefois de plusieurs travaux linguistiques comme l'une des spécificités sémantiques de cet adverbe (Burguera Serra 2003, Barrio García 2017) :

« À travers l'emploi de *acaso* comme modalisateur, le locuteur se montre prudent par rapport à la valeur de vérité du contenu de la phrase. La valeur exprimée par *acaso* est donc principalement de doute, mais comme nous l'avons vu, cet adverbe transmet aussi une nuance d'improbabilité depuis le XIXe siècle, ce qui fait partie de sa spécialisation ». (Barrio García 2017 : 125).

Dans son travail de thèse sur le devenir diachronique des adverbes épistémiques de l'espagnol, Barrio García (2017) suit la spécialisation progressive de *acaso* dans l'expression de cette nuance d'improbabilité, montrant comment cet adverbe vient prendre en charge, à côté de *por (a)ventura*, le degré le plus bas de cette orientation sémantique. Dans l'exemple suivant, assorti du commentaire qu'en fait l'auteur, la nuance d'improbabilité de *acaso* ressort par un jeu de contraste avec l'adverbe *seguramente* qui, selon l'auteur, se situe précisément à l'autre extrémité du « continuum de probabilité » (Barrio García 2017 : 395) :

« D'autres exemples témoignent de la spécialisation de *acaso* dans d'autres contextes, non seulement les questions, **pour marquer les propos qu'il modifie comme peu probables**. Ainsi l'exemple suivant, tiré de *Tres fechas*, montre que, pour les locuteurs, ***acaso* est un élément**

²⁰³ En dehors des adverbes déjà cités (*abajo, menos*, etc.), l'on pensera aussi aux opérateurs restrictifs *excepto, salvo* et *sólo* qui, sans partenaire oppositif en -a, expriment cette même valeur restrictive auquel le cognème -O de « mise en retrait » et d'involution pourrait bien contribuer de manière significative. A noter également qu'à l'époque médiévale, l'opération d'exception disposait d'un marqueur adverbial en -a, l'adverbe *fuera(s)*, que le système n'a précisément pas retenu. *Vid. infra* : chapitre 7.

²⁰⁴ « Acaso Adv | operador | modalidad | epistémico || 2. **Expresa una posibilidad poco probable, remota.** | 1939 ELENA CHAVALERA, *El secreto de Isabel*: ¡Vamos, vamos! ¡No te pongas tan seria! Tu secreto no es grave, ya lo sé; pero es, acaso, el que jamás revelan las mujeres. Claro que a mí no vas a engañarme... Esa juventud, ese cutis de niña | 2000 JOSE MARIA VILLANUEVA LAZARO, *La Cantabria de Eslo*: El pueblo de Rueda en la ocupación musulmana se llamaba, acaso, Castro de Rota. » (Suárez 2016 : 277, nous soulignons).

²⁰⁵ « Expresa modalidad de posibilidad. Recae más sobre el dictum, por ello puede afectar a segmentos y no ser la marca de todo el enunciado. El hablante lo considera como **posibilidad difícil de cumplirse**. [...] Aparece en interrogaciones, cuestionando una **posibilidad altamente improbable**, con lo que frecuentemente se utiliza como forma de negación. (Fuentes Rodríguez 2009 : s.v., nous soulignons).

ajoutant une notion d'improbabilité. Le personnage de Bécquer propose une réflexion métalinguistique sur l'emploi de l'adverbe *acaso* qu'il oppose à *seguramente*, adverbe placé à l'opposé dans le *continuum* de l'expression épistémique, puisqu'il signale un haut degré de probabilité :

[66] Otras veces me parecía verla [...] coger flores y sentarse sola en un banco de piedra, y allí suspirar mientras las deshojaba pensando en...¿quién sabe? **Acaso** en mí. ¿Qué digo **acaso**? En mí seguramente (Gustavo Adolfo Bécquer, *Tres fechas* [Narraciones], 1862).
(Barrio García 2017 : 118-119, nous soulignons).

González Calvo (1989) cite un exemple très similaire, où l'on perçoit également l'effet de probabilité diminuée, *acaso* apparaissant dans la même opposition lexicale explicite avec « seguro que », par rapport auquel il marque à la fois une idée d'exception (événement inattendu) et la probabilité fort réduite qui en découle (cf. : glose : « tout au plus ») :

(67) Ustedes pueden hacer una quiniela con la alineación. **Seguro que** no se equivocan. **Acaso** en uno o dos jugadores." (As, 24-XI-1985, p.4, cité dans González Calvo 1989 : 155).

Barrio García cite encore l'exemple suivant,

(68) Recordad que á los enemigos por lo común se los condena sin juzgarlos; pero si **acaso** se los juzga, ¡cómo se prescinde de todo lo que puede favorecerlos! (Concepción Arenal, *Cartas a los delincuentes*, 1865),

qu'elle commente ainsi :

« De la même manière, dans l'exemple [68], le locuteur énonce un propos (*a los enemigos se los condena sin juzgarlos*) généralisé au travers de l'emploi du circonstanciel *por lo común*, 'en général', pour ensuite opposer à ce complément l'exception du « commun », exprimé par *si acaso*. **Acaso fonctionne ainsi de plus en plus non seulement pour exprimer l'éventuel, la possibilité, mais aussi l'improbable.** » (Barrio García 2017 : 119).

Ce dernier exemple nous semble intéressant à double titre : il montre, d'une part, la connivence logique entre cette notion d'improbabilité et la notion d'*exception* que l'auteur souligne en remarquant le contraste entre « por lo comun » et « si acaso », un événement statistiquement peu probable ne pouvant être, s'il venait à se réaliser, que l'exception qui confirme la prépondérance habituelle de la règle. L'on voit donc comment le caractère inhabituel que *acaso* imprime à l'événement, et qui autorise ses exploitations comme adverbe de contingence, contribue aussi à l'émergence de la nuance d'improbabilité. Mais l'exemple illustre, d'autre part, la prédilection de *acaso* pour les environnements contrefactuels (ici une pseudo-conditionnelle²⁰⁶) dans lesquels la nuance sémantique d'improbabilité semble s'épanouir au point de former des associations routinières avec la conjonction *si* prototypique de ces environnements : *si acaso*, *por si acaso*. Cette dernière formule connaît, comme le signale González

²⁰⁶ Vid. RAE-ASALE 2009 : 3560.

Calvo (1989 : 155), un emploi autonome lexicalisé²⁰⁷ qui véhicule une nuance de *précaution* ou de *prévention*²⁰⁸ rattachable à l'effet de pondération que nous commentons : anticiper sur un événement qui a peu de chances de se produire, c'est prévoir l'imprévisible, ce qui revient à être particulièrement circonspect.

(69) Lo cierto es que en esos organismos lo único que en verdad funciona son las traducciones, es más, hay en ellos una verdadera fiebre translaticia, algo enfermizo, algo malsano, pues cualquier palabra que se pronuncia en ellos (en sesión o asamblea) y cualquier papelajo que les es remitido, trate de lo que trate y esté en principio destinado a quien lo esté o con el objetivo que sea (incluso si es secreto), es inmediatamente traducido a varias lenguas **por si acaso**. (J. Marías, *Corazón tan blanco*, 1992).

Cette connivence particulière de *acaso* avec les constructions contrefactuelles mérite d'être commentée, puisqu'elle a souvent été mise en avant pour expliquer la spécialisation de *acaso* dans l'expression d'une probabilité réduite : cette nuance sémantique d'improbabilité serait en effet le fruit d'une contamination contextuelle par laquelle, inséré dans des constructions principalement interrogatives et conditionnelles (protase), *acaso* aurait d'abord servi à *renforcer* la valeur hypothétique inhérente à ces constructions contrefactuelles en y apportant son sémantisme d'événement *fortuit* et *non prévisible*, avant d'absorber et restituer seul la valeur de probabilité basse à laquelle il ne faisait d'abord que contribuer :

« *Acaso* tiene cabida en el seno de estas estructuras porque, en un primer momento, refuerza la idea inicial de nula probabilidad a través de la adición del concepto de *accidentalidad* o *casualidad* que se vincula al evento expuesto en la oración condicional. » (Burguera Serra 2003 : 37).

Nos propres postulats méthodologiques nous enjoignent toutefois de renverser le raisonnement, et de chercher, sans nier l'existence d'une telle connivence syntaxique, la raison de la nuance d'improbabilité non pas principalement dans ces effets de contamination par co-positionnement

²⁰⁷ Le processus de lexicalisation de ces syntagmes est visible à travers les consultations sur les forums de langue, où les locuteurs – même et peut-être surtout natifs – s'interrogent sur la graphie correcte (trois mots ou un seul) de l'expression (« Por favor ayúdenme con esta duda: se escribe “porsiacaso” o “por si acaso”. », <http://udep.edu.pe/castellanoactual/duda-resuelta-porsiacaso-o-por-si-acaso/> [dernière consultation le 17/07/2020]). Sont également fort instructives les autres « variantes » que les locuteurs emploient spontanément, découvrant parfois avec stupeur qu'elles ne sont pas entérinées par l'Académie : '*porsiacá*', '*porseaca(so)*'. La première nous semble intéressante en ce que la troncation colloquiale permet de retrouver un terme en -a tout en faisant remonter le cognème O en position (pseudo-)initiale à travers la préposition *por*, dans laquelle ce cognème opère également (Fortineau-Brémond 2018b). La variante '*porseaca(so)*', où les locuteurs semblent avoir mis l'expression en lien avec le subjonctif présent du verbe *ser*, est significative en ce que cette modification contribue à refuser, au cœur du signifiant, l'enchaînement vocalique [i-a] qui aurait pu être interprété comme actualisation de la saillance {I-A} de balancement, jugée moins pertinente par une partie des locuteurs dans le cas de cette expression qui doit emporter une pondération très marquée (valeur de *prudence*, *précaution*).

²⁰⁸ Dans un forum de langue, nous avons trouvé la mention d'un dicton populaire équivalent au français « Mieux vaut prévenir que guérir » : « Más vale un “por si acaso” que un “quién iba a pensar” » <http://udep.edu.pe/castellanoactual/duda-resuelta-porsiacaso-o-por-si-acaso/> [dernière consultation le 17/07/2020].

syntaxiques, mais dans les capacités offertes par le signifiant, et de voir dans la co-apparition massive de la forme dans certains contextes syntaxiques la confirmation d'une affinité sémantique que la forme a su, à un moment donné de son histoire, activer ou développer. Nous pensons que les routinisations syntaxiques fonctionnent comme un révélateur de l'affinité particulière de la forme avec les effets sémantiques propres à ces structures, affinité que les locuteurs ont ratifiée par l'emploi massif et répété de *acaso* dans l'un de ces contextes. Qu'un effet rétroactif entre les deux facteurs ne soit pas exclu va sans dire ; mais il nous semble qu'une forme donnée ne pourra que très difficilement se « contaminer » (i.e. *actualiser*) d'une nuance sémantique s'il n'y a, dans son signifiant, aucun terrain propice à son épanouissement. Fort de sa facture submorphémique, *acaso* autorise l'effet de « improbabilité » décrit, que celui-ci soit favorisé par le contexte syntaxique ou emporté par la forme seule, dès lors que celle-ci trouve ailleurs dans la langue les réseaux analogiques nécessaires à son activation.

Poussé jusqu'au bout, le déséquilibre emporté par *acaso* pourra facilement déboucher sur une annulation pure et simple de l'option modifiée, dont le « poids logique » pourrait alors s'alléger au point de perdre toute possibilité d'actualisation (*probabilité nulle*). Cette capacité de la forme, si elle correspond à une exploitation extrême du mécanisme de pondération, n'est pas moins facilitée par le réseau de préfixation privative en *a-* que nous avons mentionné, et l'on voit alors comment tous ces réseaux convergent et dénoncent la cohérence cognitive d'emplois *a priori* assez bigarrés. L'espagnol d'Equateur, nous l'avons signalé, témoigne d'une telle exploitation extrême du signifiant *acaso*, l'employant comme adverbe de négation, observable à deux reprises dans l'exemple suivant :

(70) « [...] uno de los cholos – de los muchos que oficiaban de jueces – anunciaba el nombre y la multa impuesta a uno de los pequeños. El primero fue :
– Torcuato Llerena. Veinte sucres.
– ¿Por qué tanto, pes ? –interrogó la voz de una mujer destacándose del grupo del cholerío.
– Diez días de leña en el bosque.
– **Acaso...**
– ¡Sí ! ¡Diez días ! Diez días que han ido los guambras por ese lado. Nos sabemos todo. [...] La sentencia fue igual para todos. Dura e injusta apretó en el corazón de la muchedumbre a cada frase de los cholos que oficiaban de jueces o a cada súplica que surgía de ellos. Tan dura y tan injusta que logró fermentar en eco de maldiciones y quejas íntimas, silenciosas, taimadas : « Carajo, quieren robarnos la plata como a los indios », « Diez días de leña. Más. Más... Pero **acaso** vale tanto. Ni la mitad. Ni la tercera parte... ». « ¿Quién avisaría ? ¡Traidor ! Mala conciencia. A lo peor los guambras mismo con engaños y trampas... » » (Jorge Icaza, *En las calles*, 1979).

On observera à ce propos le rôle complémentaire que *acaso*, dans cet emploi « extrême », pourrait bien tenir vis-à-vis de *casí*, lui aussi en concurrence sémantique avec l'adverbe de négation NO (cf. : *supra*) : alors que *casí* est un *no* qui s'approche du pôle affirmatif (*si*) sans pour autant en franchir le seuil (mécanisme d'approximation *vid. supra*), *acaso* est interprétable comme une négation en raison de l'improbabilité extrême, c'est-à-dire nulle, que subit le versant affirmatif qu'il modifie : l'énoncé **ACASO**

vale tanto peut ainsi être glosé comme ‘no vale tanto y dista mucho de valerlo’, c’est-à-dire ‘cela ne vaut pas tant et loin s’en faut’), tandis que *CASI vale tanto* correspondrait à ‘no vale tanto pero por poco’, c’est-à-dire ‘cela ne vaut pas tant, mais il s’en est fallu de peu’. Enfin, par contraste, *QUIZÁ vale tanto* mettrait en scène un véritable doute, non pondéré (‘vale tanto o no’) : il y a équidistance du curseur entre affirmation et négation, équilibre entre les deux versants.

2.2 *Acaso* marqueur pragmatique d’interrogations rhétoriques

Cette stigmatisation négative de l’option sélectionnée débouche donc, si elle est poursuivie jusqu’aux confins du logiquement possible, sur une annulation pure et simple de son poids logique²⁰⁹, ce qui pourra être interprété, en discours, comme une forme de *negation*. Ces emplois équatoriens, signalés comme particularité diatopique, cessent néanmoins d’être une curiosité locale s’ils sont mis en rapport avec une autre exploitation de *acaso*, largement répandue dans l’espagnol de tous horizons géographiques confondus, et qui nous semble relever d’un mécanisme similaire : nous pensons aux emplois de *acaso* comme marqueur pragmatique d’une question rhétorique, où *acaso* agit comme une « *partícula de orientación invertida* » (Escandell Vidal 1999) :

« **La presencia de *acaso* en una interrogativa induce una interpretación de signo opuesto al de la propia interrogativa: si la interrogativa es afirmativa, la orientación es negativa, y viceversa.** Es frecuente, aunque no obligatorio, que *acaso* aparezca en posición inicial:

- [71] a. ¿Acaso Dios podría permitir que le ocurriese alguna desgracia? [W. Cantón: Nosotros somos Dios, 38]
 b. ¿Acaso no cumplimos con nuestro deber? [R. Marqués: Teatro (vol iii), 146]
 c. ¿Sé yo acaso lo que puede haber dentro?

El emisor no se muestra neutral, sino que favorece abiertamente una de las dos posibilidades: **la contraria a la que presenta**. Las secuencias de (71) reciben, en consecuencia, la interpretación de (72):

- [72] a. Dios no podría permitir que le ocurriese ninguna desgracia.
 b. Cumplimos con nuestro deber.
 c. No sé lo que puede haber dentro. »

(Escandell Vidal 1999 : §61.3.4.3.)

²⁰⁹ Notons que Barrio García, apparemment en contradiction avec notre propre analyse, affirme que *acaso* permet d’introduire l’argument qui présente le plus de poids dans le raisonnement. La contradiction n’est qu’apparente, car nous pensons qu’il s’agit en réalité d’un effet rhétorique qui consiste à déguiser, avec *acaso*, l’élément-clé du raisonnement comme celui que le locuteur glisse dans la phrase « à tout hasard », avec une légèreté feinte à laquelle l’interlocuteur ne pourra toutefois échapper...

*De aquí se ha seguido que, debiendo mirarse la Constitución como un objeto nacional, independiente de ninguna clase ni corporación aislada, han venido a convertirla en un objeto de partido, haciéndola depender de ciertos nombres, y aun **acaso** de ciertas y determinadas pasiones* (Sebastián de Miñano, Sátiras y panfletos del Trienio Constitucional, 1820-1823, exemple cité dans Barrio García 2017 : 117).

Dans cet exemple en effet, la subordination de la Constitution à certaines passions est certes l’élément le plus fort argumentativement parlant, précisément parce qu’il targue l’énoncé d’improbable, voire d’impossible, au sens non pas effectif mais moral, similaire à quand on s’exclame « Ce n’est pas possible ! ». Les chances de réalisation proches de zéro que *acaso* imprime à l’énoncé se mettent au service de la dénonciation d’une situation « impossible » et absurde.

Dans ces emplois qui, en synchronie contemporaine, sont devenus majoritaires au regard des autres exploitations de *acaso* (adverbe de *hasard/doute*)²¹⁰, la particule *acaso* permet de dénoncer, en vertu de la pondération qu'il emporte, l'option sélectionnée comme « non-prototypique » (Burguera Serra), c'est-à-dire en décalage avec l'univers mental/culturel du locuteur qui cherche, par l'emploi de *acaso*, à désamorcer le poids argumentatif de cette option, induisant (idéalement) chez l'interlocuteur, une réponse formulée avec la modalité contraire à celle désestimée par le locuteur :

(73) Estoy de acuerdo con Durán y Lleida en que, con el dinero público, no debe sufragarse ese tipo de publicidad. ¿**Acaso** se emite publicidad a favor de las familias numerosas ? (ABC, 28 de junio de 2005, cité dans Burguera Serra 2003 : 42).

Burguera Serra, à qui nous empruntons l'exemple ci-dessus, l'analyse ainsi :

« En [73], la respuesta afirmativa a la pseudopregunta planteada queda bloqueada por la presencia de *acaso*, o dicho de otro modo, **acaso imposibilita o determina como no prototípica – al menos en el entorno cognitivo del emisor – una réplica del interlocutor en la que se asevere la emisión efectiva de publicidad a favor de las familias numerosas**. Se infiere, pues, un acto de habla indirecto en el que el enunciado interrogativo deja de valorarse en tanto que pregunta y pasa a interpretarse como una aserción con cambio de polaridad del tipo no se emite publicidad a favor de las familias numerosas. Obsérvese, asimismo, que la noción de duda ya no tiene cabida en esta muestra puesto que, de hecho, no existe ninguna incógnita que resolver. Todo ello nos remite, en definitiva, a la consolidación de un nuevo valor en *acaso* en tanto que operador de retoricidad. » (Burguera Serra 2003 : 42, nous soulignons).

Cette spécialisation de *acaso* comme « opérateur de rhétoricité » est un point essentiel qui distingue cet adverbe de ses concurrents épistémiques (*quizá(s)*, *tal vez*) qui, eux, n'ont pas connu une telle évolution fonctionnelle qui nous semble donc révélatrice de l'identité du signe *acaso* en ce que sa prédilection pour les environnements syntaxiques interrogatifs doit reposer sur une compatibilité particulière entre son invariant cognitif de *pondération régressive* et l'opération interrogative.

L'interrogation totale ouvre un champ de parcours qui se compose très exactement des éléments que nous examinons dans le cadre des adverbes de doute : l'*affirmation* et la *négation*, dont aucune ne semble, *a priori*, présélectionnée ou pondérée²¹¹ :

²¹⁰ Sur la répartition statistique de ces emplois, voir Barrio García (2017 :129).

²¹¹ Remarquons toutefois que certains auteurs récusent ce principe d'équilibre entre affirmation et négation, considérant que l'interrogation, par principe, pointe vers la non assertion du contenu propositionnel *vid.* Anscombe & Ducrot (1981), qui défendent une différence entre la « valeur indicielle » et la valeur « argumentative » de l'interrogation :

« Il est clair en effet que pour poser la question *Est-ce que p?* il faut généralement envisager comme possibles à la fois l'éventualité *p* et l'éventualité $\sim p$. En tant qu'*indice d'ignorance*, la question est symétrique par rapport à *p* et $\sim p$. Mais au plan cette fois de la *valeur argumentative*, elle est *dissymétrique*, et privilégie $\sim p$. » (Anscombe & Ducrot 1981 : 5).

Ainsi, une interrogation implique bien *p* et $\sim p$, mais au statut logique différent : *p* fait l'objet d'une « assertion préalable » et correspond à un acte de *dire*, alors que $\sim p$ n'est pas asserté, mais fait l'objet d'un acte d'*expression*

« Básicamente, una oración interrogativa es una oración en la que el hablante deja el juicio acerca de la verdad de la proposición en manos del oyente, sea afirmativa o negativa:

[74] ¿Viene?

[75] ¿No viene?

En (74) y (75), para el hablante, la proposición no está determinada como afirmativa o negativa. Por consiguiente, se pueden presentar las dos proposiciones contradictorias al mismo tiempo:

[76] ¿Viene o no viene?

(74)-(76) son, en realidad, la misma cosa para el hablante, en el sentido de que no está determinada si la proposición es afirmativa o negativa. » (Wasa 2001b : 42-43).

L'interrogation totale implique ainsi, à l'état brut, un équilibre entre les deux modalités de phrase que le destinataire de la question peut *rompre* au profit de l'une d'entre elles (en donnant une réponse affirmative ou négative) ou bien *maintenir* par le biais d'une réponse sous forme d'adverbe de doute comme, notamment, *quizá(s)*²¹², qui reproduit l'indétermination entre affirmation et négation au niveau de la réponse.

Or, les adverbes de doute de l'espagnol peuvent aussi figurer dans l'interrogation, comme en témoignent les exemples attestés suivants que nous empruntons à Wasa (2001b) :

(77) -¿**Quizá** el Ritz es el único sitio de Madrid...?

-En el Palace también se... El Ritz y el Palace. El Ritz era más elegante que el Palace. (El habla de la ciudad de Madrid 256)

(78) Bibi, adentro, en alguna habitación del segundo piso, hasta donde Max no había subido aún, deshacía probablemente su maleta. ¿**Tal vez** también la de él? (*El nadador* 139)

(Cités dans Wasa 2001b : 38).

S'interrogeant sur la raison de cette possibilité de co-positionnement entre l'adverbe épistémique et l'interrogation, l'auteur propose d'établir un lien entre « l'indétermination entre affirmation et négation » qu'elle décèle dans les adverbes dits « de possibilité » (dans la nomenclature de l'auteur), et cette même « indétermination entre affirmation et négation » inhérente à l'énoncé interrogatif. Elle déduit de cette affinité la compatibilité de principe entre ces adverbes et la syntaxe interrogative :

« De este modo, el significado esencial de las oraciones interrogativas es también indeterminación entre lo afirmativo y lo negativo. Precisamente, esta concordancia en el

(interprété à partir de l'énoncé). Les auteurs posent ainsi pour la phrase interrogative une dissymétrie entre affirmation et négation, dissymétrie qui se retrouve aussi dans l'expression d'une incertitude, dont les marques sont analysées par les auteurs comme des marques négatives affaiblies. Dans tous les cas, un adverbe comme *quizá* et la marque « interrogative » seraient fonctionnellement redondants, alors que *acaso* apporte une valeur ajoutée en renforçant l'effet enclenché par l'interrogative seule.

²¹² Les locutions comme *a lo mejor*, *igual*, ou *lo mismo*, ne peuvent pas figurer telles quelles comme réponses à une interrogation totale, précisément parce que ces formes ne mettent pas en jeu, comme *quizá(s)*, *acaso* et *tal vez*, une *tension binaire* entre deux éléments opposés. Cette différence, nous l'avons vu, est liée à la structure saillancielle de ces formes : {SK} (*scission*) et {M x T} (*tension entre A et B*) d'une part, {BL} (*sélection sur fond de pluralité*) de l'autre.

significado esencial hace posible la co-aparición de las oraciones interrogativas y los adverbios de posibilidad. » (Wasa 2001b : 43).

C'est cette même « indétermination entre affirmation et négation » qui, selon Wasa, explique la comparution des adverbes de doute dans les protases des conditionnelles, qui correspondent elles aussi à une forme de d'assertion suspendue. Ainsi, on trouve des exemples comme :

(79) El niño está mejorando visiblemente, respondiendo al tratamiento, y quizás no haya que operarlo nunca. ¿Y por qué lo van a operar a los siete años, **si quizás** sea mejor esa operación a los nueve, a los diez, a los once, si está seguro y mejorando el niño? La razón por la cual el niño iba a Estados Unidos era otra, ¿no? (Oral, *Comparecencia de Fidel Castro para tratar temas de actualidad nacional*, Crea).

Il nous semble toutefois que ces exemples, bien qu'attestés dans l'usage des locuteurs hispanophones, sont plutôt rares et ne manquent pas de produire l'effet d'une certaine étrangeté qui, sans aller jusqu'à l'incorrection, provoque l'intuition d'un certain dysfonctionnement qu'il faudra commenter. Dans le cas des interrogations, ce ressenti est certes, nous semble-t-il, moins flagrant, mais la recevabilité de ce type d'exemples de fait pas l'unanimité des linguistes. Burguera Serra, par exemple, envisage ce type d'énoncé avec bien plus de réserve, considérant des énoncés comme *¿Tal vez/quizás tienes hambre ?* « de dudosa aceptabilidad » (Burguera Serra 2003 : 44). Dans tous les cas, si les contextes contrefactuels tolèrent la présence de ces adverbes, il semble clair que *acaso* est différent de ses concurrents en ce que, loin de provoquer la sensation d'étrangeté commentée, il semble avoir trouvé dans ces environnements syntaxiques son terrain de prédilection qui révèle une spécialisation sémantique et fonctionnelle de cette forme au détriment des valeurs de « hasard » et même de « doute » :

« De hecho, *acaso* en estos contextos no recoge exactamente ni el valor primario de *contingencia* ni la fuerza de *duda* que desarrolla en otros entornos asertivos. Es decir, de algún modo estos dos significados iniciales son los elementos embrionarios que contribuyen a configurar o a dar pie a un valor más funcional o pragmático en perjuicio de un significado más netamente léxico. » (Burguera Serra 2003 : 45).

Dans cet environnement syntaxique du moins, *acaso* ne saurait alors être considéré comme synonyme des autres adverbes épistémiques :

« La sustitución o intercambio con otras estructuras de duda del tipo *tal vez* o *quizás* no resulta siempre posible. [...] Si retomamos el enunciado [*¿Acaso tienes hambre ?*], intercambiar *acaso* por una forma como *tal vez* o *quizás* nos ofrece irremediabilmente una modificación en la interpretación del enunciado final. En otras palabras, [*¿Tal vez/quizás tienes hambre ?*] dista ampliamente del significado que subyace a [*¿Acaso tienes hambre ?*] puesto que en el enunciado [*¿Tal vez/quizás tienes hambre ?*], **de dudosa aceptabilidad**, sí se aprecia la voluntad de marcar la noción de duda ante el contenido proposicional expuesto. » (Burguera Serra 2006 : 44, nous soulignons).

Avec *quizás* ou *tal vez*, l'énoncé conserverait une nuance dubitative, alors qu'avec *acaso*, tant le sémantisme de *doute* que la valeur proprement interrogative semblent perdus. C'est aussi ce que conclut M^a. V. Escandell Vidal, lorsqu'elle observe que *acaso* semble affecter le fonctionnement même de l'interrogation par le blocage de toute réponse autre que celle contraire à la modalité sélectionnée :

« La formulación interrogativa, por su propia naturaleza de estructura abierta, evoca un conjunto de proposiciones constituido por las que podrían ser respuestas posibles (cf. los §§ 61.1.1 y 61.1.2). **Lo que hace la presencia de *acaso* es imponer una restricción explícita sobre ese conjunto de respuestas, y seleccionar sólo la de contenido contrario a la formulación que presenta el enunciado.** Se trata, por tanto, de un indicador de interrogación orientada (cf. § 61.5.2), ya que el emisor no se manifiesta neutral ante la alternativa que propone el enunciado. Ello explica que las interrogativas de esta clase tengan, desde el punto de vista discursivo, **la fuerza de aseveraciones argumentativas.** Por ello, suele decirse que *acaso* es una marca de interrogación retórica. » (Escandell Vidal 1999 : §61.3.4.3.)

Cette différence de comportement entre *acaso* et les autres les adverbes de doute prouve à notre sens que la contamination contextuelle ne saurait être invoquée pour expliquer le comportement de *acaso* : si tous ces adverbes sont capables de comparaître dans ces environnements syntaxiques (et le font occasionnellement), pourquoi n'ont-ils pas tous été contaminés ? C'est là, pour nous, un argument suffisant pour penser que le problème est posé, encore une fois, à l'envers : c'est dans le signifiant de *acaso* qu'il faudra chercher l'explication de ces effets discursifs que seul *acaso* est en mesure de produire dans l'environnement syntaxique de l'interrogation.

Un début de réponse nous semble résider dans ce trait commun de « l'indétermination entre l'affirmation et la négation » sur lequel Wasa fonde la *compatibilité* de ces adverbes avec les environnements contrefactuels, mais que nous préférons analyser comme une forme de *redondance* sémantique et fonctionnelle qui, si elle rend ces formes certes compatibles avec ces contextes syntaxiques, n'y est pas moins assez superflue. C'est cette redondance qui est, à notre sens, responsable de ce ressenti d'une certaine étrangeté dans des énoncés où ces adverbes de doute, somme toute peu employés, font clairement double emploi.

Il serait ainsi plus juste de dire que l'adverbe *quizá(s)* et l'interrogation totale, s'ils ne sont pas incompatibles, préfèrent se partager les domaines de compétence quant à la mise en place de cette « indétermination entre affirmation et négation » évoquée par Wasa : *quizá(s)*, qui programme le maintien en équilibre des deux options, peut ainsi être chargé d'accomplir dans la phrase assertive ce que l'interrogation totale fait dans le domaine interrogatif, et l'on retrouve ici, *mutatis mutandis*, le pont entre *quizá(s)* et le paradigme des interrogatifs déjà analysé. *Quizá(s)* a ainsi vocation à introduire dans une assertion une indétermination (un équilibre) entre affirmation et négation que l'interrogation produit par ses propres moyens ; en revanche, *ACASO*, qui n'est précisément pas porteur de cet équilibre mais au contraire d'un effet de pesée en faveur de la modalité implicite, peut mettre à mal, dans une interrogative

totale, l'équilibre entre affirmation et négation que l'interrogation présente à l'état non-marqué. Cette perturbation de l'équilibre « naturel » d'une interrogation totale autorise ainsi deux lectures possibles, selon la situation d'énonciation. Soit un énoncé comme

(80) *¿Acaso dispone usted de la tesis de Amélie Piel ?*

Première lecture : la modalité sélectionnée (*p* [*disponer de la tesis*]) peut être interprétée comme *peu probable*, et l'on obtient une question *orientée* avec une glose comme 'Je pose cette question car, bien qu'improbable, il n'est pas impossible que mon interlocuteur dispose de cette thèse'. L'on traduirait alors volontiers cette nuance en français par le recours à la locution 'par hasard'. Si, parallèlement, le contexte fait montre de quelque indice pointant dans le sens de l'affirmative – imaginons que l'interlocuteur cite abondamment la thèse d'Amélie Piel –, l'interrogation prend alors une tonalité, voire une intonation, incrédule, glosable comme 'vous avez l'air de disposer de la thèse d'A. Piel, mais je n'ose guère y croire'. Dans le cas d'une telle interrogation *orientée*, la modalité (ici) affirmative n'est certes pas bloquée, l'interlocuteur pouvant répondre par la même modalité que celle formellement sélectionnée par l'interrogative (« Sí, tengo la tesis de A. Piel »), mais une telle réponse suscitera inmanquablement chez le demandeur une réaction de surprise, trahissant l'orientation attendue vers la négative.

Deuxième lecture : l'équilibre est entièrement annulé au point de déshabiller l'option explicitée (*p*) : il s'agit alors d'une question *oratoire*, avec une glose comme 'Il est impossible que vous disposiez de cette thèse : quelle légitimité avez-vous de citer cette auteure ?'. L'*interrogation* n'est alors plus qu'un vestige formel, une question « rhétorique », puisqu'aucun équilibre (= possibilité de répondre par *oui* ou par *non*) n'existe ; le signifiant de *acaso*, faisant précéder le cognème K de l'élément A-, porte justement la trace explicite de sa rupture avec le paradigme des interrogateurs dont *quizá(s)* fait partie, dénonçant *acaso* formellement comme un non-interrogatif. *Acaso* est donc bien un *a-caso*, non pas étymologiquement parlant mais comme le résultat d'une réanalyse du signifiant par contraste systémique avec *quizá(s)*.

Quizá(s) et *acaso* sont en ce sens des formes complémentaires : *quizá(s)* **introduit une dimension interrogative** dans un **énoncé formellement assertif**, le transformant en interrogation déguisée, interprétée par le sujet comme manifestation prototypique du phénomène du *doute* comme interrogation de l'esprit ; *acaso* **lève la dimension interrogative** dans un **énoncé formellement interrogatif**, le transformant en assertion déguisée (de polarité contraire) :

« La presencia de este adverbio en la oración *¿Acaso se oye mal este disco ?* sugiere que el que habla asume que la respuesta a esa pregunta es negativa ; en *¿Acaso el gobierno actual no empieza a necesitar nuevas fuentes de legitimidad ?* (Vistazo 3/4/1997), **el que pregunta presenta el enunciado, de modo análogo, como una declaración velada**. [...] Así pues, en estos enunciados se presupone una respuesta afirmativa cuando la interrogativa retórica contiene marcas negativas, y al contrario. » (RAE-ASALE 2009 : 3189).

	QUIZÁ	ACASO
signifiant	/K/ = valeur interrogative	/A/ = valeur privative
contexte syntaxique	Contexte interrogatif rare	Contexte interrogatif prédominant
	Assertion formelle, interrogation implicite	Interrogation formelle, assertion implicite
	QUIZÁ (p) = ¿ p ou $\sim p$?	¿ACASO (p) ? = $\sim p$.

Figure 29 : La complémentarité de *quizá(s)* et *acaso* selon le contexte syntaxique

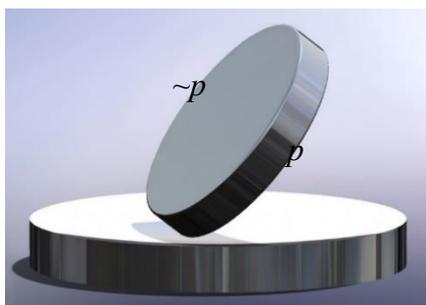
Conclusion

Partout dans le système, et quelle que soit l'exploitation sémantique qui en découle, l'emploi de *acaso* signale qu'un événement p est confronté à sa propre image négative vis-à-vis de laquelle il se démarque par son exceptionnalité ou son improbabilité, parfois extrêmes. Dans tous les emplois, *acaso* met en jeu les modalités de phrase (affirmative/négative) et fait intervenir une pondération à ce niveau : *acaso* stigmatise la modalité explicitée (affirmation) comme extraordinaire, qualitativement différente et rejetée par le locuteur qui choisit de se mettre en retrait vis-à-vis d'elle. Dans le cas de *acaso* adverbe de doute, cela permet au locuteur de dénoncer la modalité explicitée (affirmation p) comme moins probable et autorise la forme à intervenir dans des environnements contrefactuels pour augmenter l'incertitude de la réalisation de l'événement (improbabilité) ; en tant qu'opérateur pragmatique dans une question orientée (¿*Acaso eres de Burgos* ?), la possibilité *Eres de Burgos* n'est pas niée, mais classée du côté de l'improbable (le locuteur n'y croit guère) ou du purement hasardeux (i.e. étayé par aucun argument ou indice, donc imprévisible, 'contre toute attente') ; en tant qu'opérateur de question oratoire (¿*Acaso votas al PP* ?!), la modalité affirmative ($p = [Votar al PP]$) est déclassée au point d'être complètement désavouée par le locuteur puisqu'elle contraste avec son environnement culturel, mental ou affectif. *Acaso* stigmatise alors la modalité affirmative comme *non prototypique*, élevant la modalité implicite (négation $\sim p$) au rang de réponse exemplaire, attendue ou exigée, que l'interlocuteur, qui ne saurait échapper à cette interprétation, s'empresse la plupart du temps de formuler pour lever le doute, purement formel d'ailleurs, sur, dans le cas présent, son orientation politique.

Quant au *hasard*, le jeu contrastif entre affirmation et négation fonctionne différemment, puisque dans ce cas *acaso* sélectionne un événement dont la réalisation n'est pas mise en doute (*Acaso pasó cabe el castillo un caballero...*). En revanche, l'adverbe dénonce ici que cet événement réalisé aurait pu tout aussi bien – et même plus facilement encore – ne pas se produire, puisqu'il n'était ni nécessaire, ni intentionnel et de ce fait hautement improbable : *acaso* permet donc ici d'évoquer la version affirmative de l'événement (réalisé) sur le fond de sa propre négation, laquelle jouit dans l'esprit du locuteur d'une probabilité bien plus importante.

Deuxième partie

Dans tous les emplois de *acaso* sans exception, la modalité sélectionnée par *acaso* (p) est évoquée comme une exception, une singularité qui contraste avec ce que l'on était en droit d'anticiper (*hasard*), de supposer (*doute*) ou de considérer comme acquis et partagé (marqueur rhétorique). La différence avec les autres adverbess de doute réside dans cet effet de *pondération régressive* qui modifie la scission dans le sens de deux moitiés inégales, que l'on peut visualiser, à l'image d'une monnaie qui tourne sur son champ mais présente une inclinaison, un « penchant », pour le versant sous-entendu ($\sim p$), allant parfois jusqu'à se décanter entièrement pour lui.



Ainsi, opposé en mineure cognitive à *quizá(s)* selon un schème cognémique très répandu dans la langue espagnole ($A\sim O$), *acaso* se caractérise surtout par son rapport d'augmentation sémiologique vis-à-vis de *quizá(s)* qu'il porte en majeure par le biais de l'élément $A-$, lequel contribue de manière significative à son invariant de *pondération/déséquilibre* ainsi qu'à la rupture explicite de la forme avec le paradigme de l'indétermination en $K-$. Se dessine alors, au sein du groupe des adverbess épistémiques en $\{SK\}$, une première chaîne sémiotique que nous serons amenée à préciser encore au fil de ce travail : l'adverbe *acaso* est un *au-delà* sémiologique de *quizá(s)*, auquel il est uni en synchronie par une relation complexe d'augmentation en majeure et de correspondance contrastive en mineure :

	majeure		mineure
	K	iS	A(s)
A+	K	aS	O
majeure	{SK}		

Figure 30 : Les relations sémiologiques entre *quizá(s)* et *acaso*

Cette chaîne sémiologique est complétée par un troisième élément, l'adverbe *tal vez*, qui entretient avec les deux formes déjà commentées, mais par des voies cognémiques différentes, une nouvelle relation contrastive.

Chapitre 6

De *quizá(s)* à *tal vez*: le cognème T en position initiale

« Pero al día siguiente por la tarde, el príncipe ya esperaba en la plaza con mucha impaciencia. La princesa no aparecía. Por fin, una de las damas de compañía se acercó al príncipe y le dijo:

- La princesa manda decir que **tal vez** sí.

El muchacho quiso preguntar algo más, pero la dama de compañía se alejó muy rápido de ahí.

Al día siguiente, toda la mañana se la pasó comiendo ansias. Ya le andaba por saber qué le dirían esa tarde.

Nuevamente fue a la plaza y ahora tuvo que esperar un rato enorme antes de que apareciera una de las damas de compañía.

- Anda, pronto, di qué cosa manda decir mi princesa.

La dama de compañía lo miró un momento y luego le dijo:

- Ella dice que **tal vez** no.

- ¿Entonces, no? – preguntó el príncipe con mucho desaliento.

- No- dijo la dama-. No confundas. Ella no dijo que no. Nada más dijo que **tal vez** no. Y **tal vez** no, no es igual a decir que no. No es no. Y **tal vez** no, es **tal vez** no.

- Ah- dijo el príncipe, que **tal vez** no había entendido. (O **tal vez** sí. Quién sabe).

Al día siguiente el príncipe se volvió a presentar en la plaza. Pero esta vez no vino nadie. No hubo mensaje. » (M.A. Tenorio, *Que sí, que no, que todo se acabó*, Google books)

Introduction

Nous avons postulé dans les chapitres 2 et 3 que l'adverbe *tal vez* s'inscrit dans plusieurs réseaux submorphémiques saillanciels qui, imprimant à la forme une orientation (proto)sémantique, constituent des chemins cognitifs vicariants pour conceptualiser l'expérience du doute. À la jointure des deux lexèmes qui composent la locution adverbiale se produit en effet une variante formelle de la saillance {BL} ([lb]), qui inscrit notre adverbe dans le vaste réseau notionnel de la **pluralité/profusion**, et conçoit le doute comme une **fluctuation** de l'esprit entre un fait examiné A et son paradigme pluriel *non-A* (A vs. B, C etc.) (*supra*).

Parallèlement, la forme *tal vez* actualise aussi l'invariant cognitif véhiculée par la saillance {M x T} qui marque une tension entre un élément A et un élément B, souvent accompagnée, nous l'avons montré, d'une idée de hiérarchisation entre les deux éléments, l'un étant évalué à l'aune de l'autre pour mesurer dans l'éventuel écart entre les deux une possible différence ou équivalence, qualitative ou quantitative. Nous avons vu que *tal vez*, en vertu de cet invariant, permet de concevoir le doute comme une tension binaire qui pose sur la relation entre A et B un regard évaluatif. Plus précisément, nous avons émis

l'hypothèse que l'élément formateur dental T constitutif de la saillance {M x T} puisse être responsable de ce regard « évaluatif » qui se porte sur les deux éléments emportés par le trait labio-nasal (*vid. supra*).

C'est à cet élément T que nous allons nous intéresser à présent. Comme dans le cas de la forme *quizá(s)*, notre hypothèse pour *tal vez* consiste à envisager que l'élément T n'épuise pas par son appartenance à la structure saillancielle {M x T} tout son potentiel submorphémique, puisque sa position frontale, cognitivement pertinente, pourrait là encore autoriser notre adverbe à intégrer d'autres réseaux d'analogie qui contribuent à circonscrire et préciser son identité en langue au-delà de l'orientation macro-sémantique de la « tension binaire » que nous avons déjà établie.

L'hypothèse d'un investissement cognémique de l'initiale T trouve dans l'étymologie de la forme *tal vez* un premier argument déterminant : issu de la grammaticalisation d'un syntagme nominal²¹³, l'adverbe *tal vez*²¹⁴ se compose historiquement de l'adjectif *tal*, dont la motivation submorphémique a été démontrée (Fortineau-Brémond 2012a, *vid. infra*) ; comme dans le cas de *quizá(s)*, qui a su conserver l'actualisation du cognème K hérité de son étymon (*supra*) tout en réinvestissant son invariant d'indéfinition à un autre niveau (*supra*), nous sommes tentée de penser que, de façon similaire, *tal vez* a pu, en dépit du processus de grammaticalisation qui opacifie puis bloque sa lecture compositionnelle, ne jamais désertier – et de ce fait enrichir – le petit paradigme des termes en *t-* dont l'adjectif *tal* fait partie : *todo, tanto, tal*. Cette actualisation cognémique de la dentale initiale de *tal vez* a pu se conserver d'autant plus facilement que cette micro-série des « mots en *t-* » alterne, depuis le latin, avec un certain nombre de « termes en *qu-* » (par exemple *tal* ~ *cual*, *tanto* ~ *cuanto* etc.), la famille morphosémantique dont notre *quizá(s)*, nous l'avons vu, fait étymologiquement et synchroniquement partie. Ces relations panchroniques entre les formes actuelles et leurs étymons respectifs suffisent à envisager que forme *tal vez* puisse trouver précisément dans *quizá(s)* un partenaire oppositif de choix avec lequel il instancie, au sein de l'expression du doute, cette alternance cognémique T ~ K dont la langue espagnole est coutumière à de nombreux endroits de sa grammaire et de son lexique (*infra*).

1 Le cognème T : réseaux analogiques de récurrence

1.1 Le cognème T, une marque de « perfectivation »

L'existence d'un cognème T a été postulée à plusieurs reprises par D. Bottineau, tant pour la langue anglaise (2000, 2001), où ce cognème se matérialise par l'interdentale *th-* en position initiale (*this, that*,

²¹³ L'adverbe *tal vez* est issu d'un syntagme compositionnel à valeur temporelle: *tal vez* 'en une certaine occasion'. Nous renvoyons à Barrio García (2017: 219 et suiv.) pour un exposé détaillé du processus de figement subi par la forme.

²¹⁴ RAE-ASALE 2009: 2374 définit *tal vez* comme adverbe (et non locution) en dépit de sa graphie conventionnellement bipartite.

thus, than etc.) ou une occlusive dentale en position finale *-d/-t* (dans les marques dites de « passé » : *played, said, made ; yet, at, that* etc.), que pour les langues romanes (2003, 2010), où il prend généralement²¹⁵ la forme d'une occlusive dentale (/d/ ou /t/) pouvant figurer en position initiale (italien *di/da* ; espagnol *tan, tal*) ou finale (*-ado, -ando*).

L'articulation d'une telle occlusive dentale (/t/ et /d/) fait vivre au sujet parlant l'expérience d'une « occlusion interceptive terminale, en sortie de cavité orale » (Bottineau 2010b : 33), expérience qui détermine, iconiquement, l'invariant instructionnel du cognème T comme une *rupture tardive*, ce qui fait du cognème dental T le symétrique du cognème vélaire K de *saisie précoce* (vid. supra), complémentarité sur laquelle nous reviendrons.

La dimension liminale de *borne conclusive* que le sujet parlant peut associer à l'articulation d'une occlusive dentale provient de deux facteurs complémentaires et d'égale importance : d'une part, le mode occlusif impose, comme dans le cas du cognème K, l'expérience d'une *interception totale* du flux d'air, ce qui dote le cognème résultant de sa propriété interceptive : *précoce* dans la zone vélaire, *tardive* dans la zone dentale. Mais il faut bien admettre que, pour tardive que soit la zone dentale vis-à-vis de la zone vélaire, elle ne représente pas pour autant le point de clôture *absolu* de la cavité orale, puisque c'est la zone labiale qui, nous l'avons commenté, représente anatomiquement et symboliquement cette fermeture matérielle absolue qui sépare l'appareil phonatoire (et par extension le corps dont celle-ci est une représentation miniaturisée) du monde extérieur (cf. : supra {BL}).

Il faut ici considérer un deuxième facteur qui intervient dans l'articulation du trait dental en général, et des occlusives en particulier : c'est le mouvement de la langue qui, en avançant vers les incisives (supérieures), effectue un geste qui finit par « buter » contre la barrière dentale, comme si elle la « montrait » puis la touchait du « doigt »²¹⁶, comme dans un mouvement de repérage qui finit par atteindre sa cible. Dans le cadre d'une occlusive, la zone dentale fait ainsi figure d'une barrière doublement infranchissable, mettant un terme à la trajectoire du flux respiratoire autant qu'à l'avancée de la langue qui, quoique non limitée par les dents sur le plan strictement anatomique, ne connaît, en sa qualité d'organe phonatoire, aucune autre zone d'activité (point d'articulation) au-delà de la zone dentale²¹⁷. Il nous semble ainsi que ce mouvement de la langue, qui rencontre dans la zone dentale la

²¹⁵ Dans son travail sur « La submorphologie grammaticale en espagnol et la théorie des cognèmes », Bottineau suggère l'instanciation du cognème dental T par une fricative, de réalisation interdentale /θ/ ou dentale /s/ (selon l'aire linguistique), dans le cas du suffixe augmentatif *-azo* (Bottineau 2010b : 33). Nous aurons l'occasion de revenir plus en aval de ce travail sur l'élément S et aborderons alors les possibles interférences entre /s/ et /t/. Pour l'heure, nous ne retenons pas l'hypothèse, pour la langue espagnole, d'une instanciation *fricative* du cognème T car, nous le verrons, la dimension occlusive paraîtra déterminante dans l'iconicité phono-articulatoire du cognème T.

²¹⁶ Remarquons l'exploitation récurrente, dans de nombreuses langues, du cognème T dans les paradigmes démonstratifs : italien *di/da* ; allemand *der/die/das, dieser/diese/dieses* ; esp. *este/esta/esto*.

²¹⁷ Du moins dans le système phonologique du castillan.

limite matérielle de son rayon d'action phonatoire, est déterminant pour comprendre l'exploitation « *conclusive* » que le système espagnol pourra faire de ce cognème, puisque la zone dentale est bel et bien la *borne terminale* non pas certes de la cavité orale, mais de l'importante classe des phonèmes linguaux, dont seuls les phonèmes labiaux (et dans une moindre mesure les nasales) sont, nous l'avons vu ({M-T}), exclus²¹⁸.

L'on remarquera alors que cette double expérience proprioceptive des occlusives dentales reproduit les deux éléments qui entrent dans la définition du verbe « atteindre » : « Parvenir à toucher », « l'accent é[tant] mis sur le **mouvement** et **son terme** » (Cnrtl, s.v., nous soulignons) ; image incarnée d'une cible *atteinte*, il n'est pas surprenant que le cognème T puisse revêtir en espagnol le rôle d'un opérateur de *perfectivation* (Bottineau 2010b, Fortineau-Brémond 2012a : 149) dont le champ d'action le plus prégnant est le domaine aspectuel du système verbal, où ce formant est sollicité dans les morphologies du participe passé (-*do*, -*to*, -*cho* /tʃ/) qui interviennent dans les périphrases verbales d'aspect transcendant (temps composés). Dans ces formes, le cognème T au cœur de la désinence participiale appose une borne conclusive au processus emporté par la racine verbale, permettant d'interpréter ce processus comme achevé, accompli (Blestel 2012 : 209 et suiv.).

Par opposition au participe passé, le gérondif ajoute, dans la désinence constitutive de son identité (-*ndo*), au cognème T « a negative infix which literally and iconically indicates that the final limit fixed by the dental has not been reached » (Bottineau 2007 : np) : c'est le bloqueur-négateur N qui incide sur le formant T comme le fait lexicalement le préfixe *in-* dans le terme « in-accompli » :

« L'idée est donc que le gérondif castillan est marqué par un suffixe, une action vocale à effets perceptuels distribués (réflexif et adressé), et que cette marque se décompose en une marque de perfectivité *d*, commune au gérondif et au participe passé, et une marque de négation antéposée *n* ; l'effet sémantique obtenu par la mise en œuvre de l'action submorphémique *nd* est donc, littéralement et dans cet ordre : « ne pas achever », « ne pas accéder au terme de l'accomplissement », littéralement « inaccomplir », ceci s'appliquant au temps d'évènement précédemment introduit par la base lexicale du verbe, *cantando*. » (Bottineau 2010b : 24).

Enfin, en tant que « marque de perfectivité », le cognème T n'entre pas seulement dans une alternance augmentative avec le cognème N dans le cadre du contraste participe passé ~ gérondif mentionnée (T/NT), mais s'oppose également au cognème impulseur R²¹⁹ de « virtualisation » (Bottineau

²¹⁸ Revenant ici à ce que nous avons exposé *supra* au sujet de la particularité des phonèmes d'articulation labiale (chapitre 3), l'on remarquera que la saillance {M x T} mobilise, dans ces capacités formelles impliquant une labiale et une dentale, deux phonèmes à valeur « conclusive » : limite *absolue* et extérieure de l'appareil phonatoire d'une part, limite relative et intérieure de l'autre (clôture de l'espace lingual), autrement dit, la mobilisation de deux types de « bornes », ce qui n'est pas sans rappeler les analyses de Grégoire, qui proposait pour cette saillance la notion de « tension entre deux bornes ».

²¹⁹ Cette opposition, qui renvoie aux deux bornes extrêmes du système aspectuel (virtuel/potentiel ~ effectif/accompli), est relayée par ailleurs dans le domaine des prépositions, où la préposition *de* est, par le biais de ce contraste submorphémique, en mesure de s'opposer tantôt à *para* (domaine spatial, Blestel

2010b) qui, combiné à la voyelle thématique, forme la désinence infinitive où le cognème R véhicule la notion d'

« “agentivité puissantielle”, ou pour employer une autre terminologie, la représentation d’une “opérativité puissantielle”, celle du déroulement perspectif d’une opération associée à un agent dont l’identité formelle n’est pas définie » (Luquet 2010 : 33).

Du recoupement de ces deux relations cognémiques binaires ($T \sim NT$ et $T \sim R$) émerge ainsi le triptyque adéictique dit « quasi-nominal » du système verbal espagnol, triptyque qui, si l’on admet qu’il se construit autour de ce cognème T pris tantôt dans une relation d’opposition (T/R), tantôt dans un rapport d’augmentation (T/NT), pourrait être complété par le suffixe agentif *-dor/-dero*, qui combine les cognèmes T et R dans l’expression de l’accomplissement (T) de l’action par un agent virtuel (R). Ce micro-système grammatical se compose ainsi d’une forme en T (*amado*), une forme en R (*amar*), puis de deux formes en T « augmentées », respectivement de N (*amando*) et de R (*amador*)²²⁰ :

« Dans les langues romanes, on semble pouvoir poser que l’actualisation du temps d’évènement du verbe est représentable par une tension, un vecteur compris entre une borne initiale R (formant *r* de l’infinitif) et une borne terminale T (formant *t/d* du participe passé) : *cantar, cantado* ; et entre les deux, une forme composée *nt / nd* pour le « nonaccès » à la borne T (inaccomplissement). Dans le domaine nominal on trouve une multiplicité de suffixes porteurs du formant *r* et lié à l’agentivité, en combinaison avec le formant *t/d* de l’accomplissement : *matador* « celui qui actualise » (*r*) l’accès au terme (*d*) du processus dénoté par la racine. » (Bottineau 2010b : 30).

Dans tous les cas, le cognème T semble véhiculer invariablement l’instruction cognitive d’un bornage conclusif qui se traduit, dans ce micro-système verbal, par l’idée d’accomplissement de l’action emportée par le verbe, que cet accomplissement se voie ou non « commenté » et modifié par l’ajout d’un cognème complémentaire.

1.2 De la perfectivation à la notion de « complétude » (Fortineau-Brémond 2012a)

Néanmoins, le cognème T ne limite pas son apparition au système verbal, où il intervient en position suffixale (*-do/-t/-tjo* ; *-ndo, -dor*) ; dans d’autres micro-systèmes de la langue espagnole en effet, le cognème T occupe la position sémiosyntaxique frontale, ce qui n’impacte pas son invariant cognitif –

2012 : 213), tantôt à *por*. Cette dernière opposition est particulièrement mise à profit dans l’expression du complément d’agent, où la préposition *de* introduit des agents statiques, saisis dans une visée rétrospective, alors que la préposition *por* configure une saisie dynamique du complément d’agent en vertu de l’instruction cognitive emportée par le cognème R, marque inchoative d’impulsion et de virtualisation :

« De la même manière, dans le système prépositionnel, *por* entre en concurrence avec des prépositions qui contiennent le cognème T, notamment la préposition *de* dans les constructions passives pour lesquelles la préposition introductive varie selon qu’il s’agit d’une conception dynamique ou statique du complément d’agent. » (Blestel & Fontanier 2017 : 196).

²²⁰ On notera que dans le domaine de la dérivation des noms d’agent, *-dor/-dero* à son tour alimente une relation contrastive avec *-nte* (*amador/amante*), ce qui renforce encore, pour le système verbal, l’hypothèse d’une complémentarité entre le gérondif et l’agent (NT/TR). *Vid. infra* (chapitre 11).

atteinte d'un seuil, d'une limite –, mais en modifie la portée : ce n'est plus une limite apposée (secondairement) à un processus emporté par la racine verbale ; c'est le signe tout entier qui doit être conçu comme « le résultat d'une construction achevée » :

« Le cognème T [...] marque une limite finale atteinte, une interruption, la consigne cognitive qu'il véhicule est celle d'une rupture. Notre hypothèse est que, lorsqu'il figure en position initiale, ce cognème donne pour instructions de concevoir les signes qu'il informe comme "perfectifs", c'est-à-dire qu'ils sont le résultat d'une construction achevée, conduite à son terme, et sont donc **clos sur eux-mêmes** ; ils n'ont pas pour vocation d'ouvrir vers autre chose : ils sont **autonomes parce que notionnellement complets**. » (Fortineau-Brémond 2012a : 151, nous soulignons).

En position initiale, le cognème T opère ainsi comme un catégoriseur qui marque les signes qu'il informe du sceau de la *complétude* notionnelle et leur imprime une forme d'autonomie : le signe ainsi marqué implique l'aboutissement d'une construction mentale. C'est ainsi que dans le signifiant du nombre *dos*, par exemple, le cognème T en majeure peut matérialiser la limite conclusive du couple fondamental de la pluralité minimale, posant le couple sémiologique *un(o) ~ dos* comme un micro-système achevé et autonome. De même, le pronom personnel *tú* signale par la présence du cognème T en majeure sémique que la figure de l'interlocuteur qu'il désigne constitue la clôture opérationnelle du système interlocutif :

« dans le système des pronoms personnels, cette limite finale doit être interprétée comme celle de l'interlocution : se donner la représentation de la personne de l'allocutaire c'est en effet clore le système de l'interlocution qui est alors complet et ne saurait recevoir aucun ajout. » (Fortineau-Brémond 2012a : 152).

Parmi les réseaux signifiants instruits en majeure par ce cognème T, il est un sous-système duquel *tal vez*, nous l'avons signalé, peut être rapproché par le biais de son étymon : c'est le système ternaire de la *qualification/quantification*, composé de *tal*, *tanto* et *todo*. Dans ce micro-système, mis au jour par Ch. Fortineau-Brémond dans son étude de la corrélation (2012a), l'on observe d'abord que *tanto* et *todo* s'opposent, en mineure, sur le même principe que le gérondif s'oppose au participe passé (NT/T)²²¹, évoquant respectivement une quantité indéterminée (*tanto*) et une quantification achevée (*todo*) (2012a : 149) ; quant à *tal*, il évoque une qualité,

« une manière d'être non identifiée, simplement conçue négativement comme non mesurable (ce que dénonce l'opposition à *tanto* [...]) et appréhendée sur le mode de l'altérité. » (Fortineau-Brémond 2012a : 149-150).

²²¹L'on remarquera que la quantification connaît, en espagnol, une autre paire oppositive, « pseudo-participiale », qui fait appel au même contraste T/NT : ce sont les quantifieurs *bastante* (pseudo-gérondif) et *demasiado* (pseudo-participe passé), système dans lequel, paradoxalement, l'idée d'un seuil atteint semble véhiculée par NT (*bastante*), et son dépassement par T (*demasiado*). Cette contradiction apparente se dissipe si l'on considère qu'au sein du vaste champ de la quantification, *bastante* et *demasiado* pourraient former un micro-réseau lié à la notion de *l'excessif* : avec *bastante*, l'excessif n'est pas tout à fait atteint (mais son lien avec l'idée d'excès est visible dans les emplois du verbe *bastar* : *¡Basta!* dans le sens « Cela suffit ! », c'est-à-dire, « C'en est trop ! »), alors qu'avec *demasiado*, le seuil vers lequel tend le micro-système est effectivement saturé.

Ce qui unit toutes ces formes dans un même paradigme, c'est qu'elles partagent le cognème T en position initiale, ce qui fait d'elles des « signes autonomes, *funcionnellement complets* » (Fortineau-Brémond 2012a : 153). Si *tal*, par son initiale, s'oppose à *cual* précisément sur le plan de cette autonomie fonctionnelle (chapitre 4) selon une opposition que nous aurons l'occasion de préciser (T ~ K), l'initiale de *todo* s'oppose, quant à elle, au cognème N de *nada* d'une part, mais aussi au cognème K de *cada* selon cette même opposition cognémique T ~ K (complétude/incomplétude) exploitée ici non pas fonctionnellement mais *notionnellement* (Fortineau-Brémond, *vid.* chapitre 4)²²². Les jeux cognémiques connaissent donc des niveaux d'investissements très variés qu'il convient de préciser au cas par cas pour chacun des sous-systèmes détectés²²³.

De manière générale, l'on peut ainsi dire qu'à l'instar de *todo*, tout à fait emblématique à cet égard, le cognème T en position de majeure invite à concevoir les signes qu'il informe comme une *totalité*, comme un *tout* complet et autonome, une construction mentale aboutie et close²²⁴, dont les effets peuvent être exploités syntaxiquement et/ou sémantiquement, selon le sous-système grammatical ou lexical qui met ce cognème en scène.

1.3 Le cognème T, marque d'un « regard extrinsèque et totalisant » (Blestel 2012)

Partant des propositions de D. Bottineau et Ch. Fortineau-Brémond, E. Blestel, dans son étude du plus-que-parfait en espagnol contemporain (2012), revient en détail sur le rôle du cognème T dans le signifiant du participe passé, ainsi que dans certains réseaux lexicaux, récurrents et/ou oppositifs. Si l'auteur considère elle aussi que dans les divers domaines de la langue espagnole « la présence du cognème T implique le **bornage** d'une entité verbale, spatiale, temporelle ou notionnelle et que **cette borne façonne une complétude** » (Blestel 2012 : 215, nous soulignons), complétude qui, dans le cas du

²²² Brøndal (1943) propose une opposition entre lat. *totus* et *unus*, « le premier constituant la propriété discrète [d'une grandeur] et le second son intégralité, en considérant, dans le premier cas, l'unicité d'une grandeur comme le point de départ, alors que la totalité ne serait que l'aboutissement d'une visée cherchant à transformer le multiple en totalité nouvelle. » (Keane 1992 : 17). Cette opposition entre unicité et totalité, qui semble a priori compatible avec les propositions ici défendues, pointe vers une possible instanciation vocalique du cognème K, ou du moins vers la connivence entre celui-ci et l'autre cognème vélaire, le cognème vocalique O.

²²³ Il y aurait également des arguments pour repérer le cognème T du côté du lexique : non seulement en position finale, où une série de couples lexicaux semblent reproduire le mécanisme oppositif caractéristique du système participial T/NT (*grado/grande* (Grégoire 2012 : 296), *ante/hasta* (Blestel 2012 : 211), *cálido/caliente*, *tardo/lento*, et *cada/sendos* etc.), mais aussi en position initiale : on songera, notamment, au champ lexical de la *limite*, où de nombreux vocables affichent une dentale en position initiale (*término* (et ses dérivés), *tope/topar*, *tapa/tapar*, *tapia*, *tabique*, etc., tous membres du réseau en {M x T} déjà évoqué).

²²⁴ Un paronyme lexical très intéressant de *todo/total* est le mot *texto* 'texte', qui, au-delà de sa définition étymologique d'un entrelacs (*tissu*), peut être défini comme « une **suite linguistique autonome** (orale ou écrite) constituant une unité empirique, et produite par un ou plusieurs énonciateurs dans une pratique sociale attestée » (Rastier 2001 : 302) ou encore « un ensemble de phrases douées d'une **cohérence globale, présentant un début, un milieu et une fin** [...], son unité transphrastique [pouvant] devenir l'objet d'un surcodage qui en fait une **totalité** » (Jacques 1992 : 93, nous soulignons).

Deuxième partie

participe passé, est *compatible* avec l'évocation d'un événement achevé, elle repère aussi un certain nombre emplois du participe passé où la cohérence narrative du cotexte interdit d'interpréter le temps d'événement comme épuisé, écoulé. C'est le cas de l'exemple suivant, dans lequel l'idée d'un événement achevé semble aller à l'encontre de la logique textuelle étayée par d'autres indices présents dans le cotexte :

(81) No ha sido por mejorar mi situación legal en el país, ni para pasar inadvertido entre la sociedad estadounidense, *pero desde que vivo aquí he sido benévolo e incluso generoso* en mis comentarios sobre las series de ficción que tengo la oportunidad de ver en primicia mundial. Es una de las ventajas de vivir en Estados Unidos. Parece que uno va un paso por delante del resto del mundo. » ('La hora 11' para el ajuar de la sexta », *El blog de barras y estrellas* [En ligne], consulté le 15 août 2012, cité dans Blestel 2012 : 217, souligné par l'auteur).

Et l'auteur de commenter :

« La proposition « desde que vivo aquí » établit la logique inverse [à celle d'un bornage conclusif] : elle établit l'ouverture d'une borne initiale à partir de laquelle on considère le « ser ». Rien n'est dit dans la suite qui laisse penser que l'auteur de ces paroles n'est plus « bienveillant et généreux ». Pourquoi l'auteur de ces lignes se représenterait-il dans un temps postérieur à l'événement « être bienveillant » ? Il n'a pas de raison de le faire, en tout cas, il n'a pas de raison chronologique de le faire. Pourtant, son choix se porte sur « l'aspect transcendant » et non sur une forme simple qui aurait pourtant été recevable. **Il nous semble que si le caractère rétrospectif est indéniable – l'auteur « se retourne » sur sa conduite depuis qu'il vit aux États-Unis –, ceci est indépendant de la représentation de la temporalité du procès, de son déroulement, et de la place qu'y occupe le support.** On ne peut pas affirmer, avec les verbes d'état en particulier, que le temps du procès s'est écoulé comme s'il avait été épuisé, ou que l'acteur de l'événement se trouve dans une ultériorité, même forcée. **Ce qui importe, dans ce cas de figure, c'est la possibilité qu'offre l'aspect de prendre du recul.** » (Blestel 2012 : 218, nous soulignons).

Ainsi E. Blestel va plus loin dans son analyse de ce cognème que les études dont elle s'inspire : selon cette linguiste, la *complétude*, la *totalité* emportée par le cognème T n'est pas tant le résultat, « mécanique » pourrait-on dire, du bornage effectué par l'occlusion dentale, que le résultat interprétatif de l'angle de vue que ce bornage permet au locuteur d'adopter sur l'entité ainsi délimitée : tout fonctionne comme si l'interception tardive opérée par la dentale offrait au locuteur la possibilité métaphorique de « s'arrêter » et de se « retourner », pour examiner, *rétrospectivement*, le chemin parcouru et de concevoir ainsi l'entité envisagée dans sa globalité, y compris la *part d'accompli* que peut présenter, au moment de l'examen, un processus qui n'est pas forcément terminé dans son ensemble :

« Nous pensons que le seul élément que nous puissions retrouver dans l'ensemble des manifestations des participes passés est **la survenue d'une borne finale marquée qui implique un point de vue rétrospectif** sur le procès, que celui-ci ait été mené à son terme, ou non » (Blestel 2012 : 218).

Comme le met en évidence le schéma proposé par l'auteur (*infra*), l'invariant cognitif ne se résume ainsi pas à cette *interception* terminale d'une entité (représentée par la ligne verticale du schéma), mais

doit être complété par cet *angle de vue* rétrospectif que le locuteur peut alors adopter sur l'entité en question (représenté par la flèche), à la faveur de cet « arrêt sur image » que la saisie tardive rend possible :

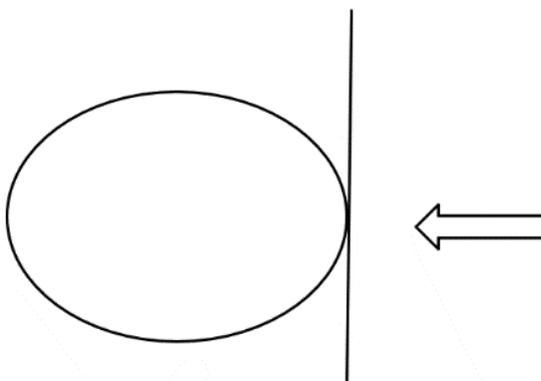


Figure 31 : L'invariant du cognème T, d'après Blestel (2012 : 211)

L'effet de rétropection du cognème T se perçoit aisément dans le domaine spatial, où la préposition *de* invite, par exemple, à remonter à une origine qui se trouve, métaphoriquement, « derrière » nous :

« La valeur de clôture, terminale, [du cognème T] est visualisée rétrospectivement dans le domaine spatial par la préposition *de* : *Vengo de Galicia* (la préposition *de* introduit le terme auquel il faut remonter mentalement pour trouver l'origine d'un mouvement). » (Bottineau 2010b : 24-25).

Dans le cas du système verbal, cette perspective rétrospective ne doit pas être entendue comme un processus chronologique (référence à une antériorité temporelle), comme le propose parfois l'approche référentialiste de la grammaire traditionnelle²²⁵, mais doit surtout être interprétée comme la manifestation d'un « processus évaluatif ou appréciatif » qui s'installe à la faveur de la *prise de recul* autorisée par cette atteinte d'un seuil terminal :

« Nous entendons le terme « rétrospectif » davantage comme un **processus évaluatif ou appréciatif**, que chronologique. Le participe aboutit à ce que le locuteur tout comme l'allocutaire se soustraient au procès pour le **considérer dans sa globalité, celle-ci n'étant pas nécessairement temporelle** ; il s'agit donc pour nous d'une perspective évaluative qui permet d'extraire le Moi locuteur et le Tu allocutaire de l'emprise des faits. » (Blestel 2012 : 219).

Ce seuil interceptif nous semble ici faire office de « temps mort » permettant de « faire un bilan », un peu comme – si l'on veut bien admettre la métaphore – dans certaines pratiques sportives où l'arbitre signifie par une gestuelle imitant le graphème <T> qu'il accorde un « temps » (*time out*), c'est-à-dire une pause, permettant d'évaluer le jeu en cours. C'est cette prise d'un « temps » (et le recul qui en résulte) qui « permet d'extraire le Moi locuteur et le Tu allocutaire de l'emprise des faits ».

²²⁵ Voir Blestel 2012 : 93 et suiv.

Il n'empêche que, sur le plan des gestes articulatoires impliqués par l'occlusive dentale, il n'est pas aisé d'identifier d'emblée quelle expérience sensori-motrice motive cette orientation « rétrospective » qui semble même aller, intuitivement, à l'encontre du mouvement d'avancée de la langue vers les dents décrit plus haut et du flux d'air expiratoire qui, lui, ne s'oriente pas non plus « en arrière », mais cherche bien à sortir vers l'avant. En quoi l'atteinte de ce seuil terminal (par la langue et par l'air phonatoire) enjoint-elle au sujet parlant de « se retourner » pour « évaluer » ce chemin parcouru ?

Tout processus évaluatif requiert certes une matière sur laquelle il puisse porter, ce qui rend la saisie *tardive* opérée par la dentale apte à fournir la « matière » nécessaire à cette démarche rétrospective et analytique. Que l'on compare : avec une vélaire par exemple, nous l'avons vu, l'on n'aurait, littéralement, rien à se mettre « sous la dent » : non seulement par ce que la vélaire, en tant que saisie précoce, interrompt tout processus à peine entamé et ne fournit ainsi que très peu de matière à l'évaluation, mais aussi parce que – tel est notre propre postulat – la zone dentale représente pour le sujet parlant plus que cette notion de *seuil final* que nous avons déjà explorée ; en raison précisément de sa localisation tardive, « en sortie de cavité orale » (Bottineau, *supra*), la barrière dentale est en effet exposée – ou du moins *peut l'être* – au *regard* d'autrui. Nous pensons que c'est de la prise en compte de ce regard de l'Autre, repris à son compte par le locuteur, que naît l'opération rétrospective associée à ce cognème.

1.4 La zone dentale entre proprioception et le regard d'Autrui : le symbolisme psychique des incisives

Pour approcher la charge symbolique que l'être humain associe à sa dentition, commençons par explorer le protagonisme du *motif de la dent* dans l'imaginaire collectif tel qu'il transparaît à travers le vivier des locutions et expressions figées.

La locution française « se mettre quelque chose sous la dent », que nous avons employée plus haut, non sans provocation, dans un sens délibérément plus littéral que figuré, fait partie des nombreuses expressions idiomatiques qui, mobilisant la dent comme symbole de différentes valeurs ou attitudes, constituent une première voie d'accès à ce que cet organe du corps humain représente pour l'inconscient collectif. Une première analyse très sommaire fait apparaître que le sémantisme de bon nombre de ces expressions « imagées » à motif dentaire tourne, en français, autour de l'idée d'*agressivité* (*œil pour œil, dent pour dent ; à belles dents, avoir la dent longue, armé jusqu'aux dents, être sur ses dents, donner un coup de dents*) ou de *rancune* (*avoir une dent contre quelqu'un*) ; pour l'espagnol, qui connaît son lot d'expressions similaires (*agressivité : enseñar a alguien los dientes/los colmillos* 'montrer les crocs, menacer', *armarse hasta los dientes, echar las muelas* 'être furieux', *tomar a alguien entre dientes* 'médire'(attaque verbale), *hincar el diente* [acception 4] 'médire'), le DLE recense d'autre part une série de formules qui véhiculent une notion de *résistance* face à une situation difficile (*hincar el diente* [acception 1] 'faire face à une difficulté'), à la souffrance (*crujirle a alguien los dientes* 'souffrir enragé' ;

apretar los dientes 'supporter') ou à ce qui nous répugne (*a regañadientes 'à contre-cœur', no entrarle a alguien de los dientes adentro algo/alguien 'sentir dégoût face à quelque chose/quelqu'un'*).

Or, il n'est pas difficile de reconnaître dans cette double dimension offensive (*agressivité, attaque*) et défensive (*résistance*) les fonctions biologiques qui, en sus de la mastication, reviennent à la dentition dans le règne animal :

« La signification biologique de la dentition, chez les animaux, est celle d'une **arme offensive et défensive**. D'ailleurs, son rôle masticatoire, chez les carnassiers, est trop étroitement lié à la poursuite de la proie vivante pour pouvoir correspondre à des instincts différents. Il est clair que l'apparition des dents, chez les mammifères, marque l'aptitude du jeune animal à se nourrir par ses propres moyens, par conséquent la fin de l'allaitement maternel. Dès ce moment, l'individu est armé pour la lutte et doit partir en guerre. » (Allendy 1927 : 82).

Les locutions figées exploitent ainsi, tout comme la publicité d'ailleurs, cette charge symbolique d'« aptitude à la vie » (*croquer la vie à pleines dents*) que les dents ont héritée de leurs fonctions biologiques.

Par opposition, lorsque la métaphore met en scène des dents cassées, l'expression emporte aussitôt l'idée d'échec (*romperse los dientes contra algo 'se casser les dents sur quelque chose'*), ou de *résignation* : l'expression *darse con un canto en los dientes* ('se conformer de quelque chose') fait visualiser des dents brisées, tronquées, image d'un manque d'ambition ou de convoitise (notion elle-même emportée, significativement, par l'image contraire de *ponérsele a uno los dientes largos* 'éprouver de l'envie'). Enfin, des dents entrechoquées (*dar diente con diente*) renvoient à l'image d'un individu ayant échoué à se protéger du froid (acception 1 : 'trembler de froid') ou éprouvant de la peur (acception 2 : 'trembler de peur')²²⁶. La dent brisée, par contraste avec une dent forte et saine symbole de complétude physique et mentale (*avoir vingt ans et toutes ses dents*), emporte donc l'image d'un être amoindri, diminué, incapable de pourvoir à ses besoins. La chute d'une dent porte ainsi atteinte à l'intégrité du corps et renvoie – dans nos sociétés occidentales du moins – à la vieillesse et sa déchéance organique. Si la perte de l'organe apparaît en rêve, le folklore, à en croire les clefs des songes populaires, lui attribue volontiers la valeur d'un présage funèbre. La peur de la chute des dents, source d'angoisses parfois pathologiques, est fondamentalement celle d'une incomplétude, puisque, nous l'avons vu, une dentition saine et solidement implantée signe la *complétude* évolutive et l'*autonomie* fonctionnelle du sujet (« l'aptitude du jeune animal à se nourrir par ses propres moyens », « armé pour la lutte » *supra*).

Ainsi, les fonctions biologiques des dents, métaphorisées par le vivier d'expressions imagées de la langue, apporte des arguments supplémentaires pour attribuer à la zone dentale, dans son rôle de zone

²²⁶ Vid. DLE, s.v. *diente*.

Deuxième partie

articulatoire, la capacité de formaliser linguistiquement un ensemble de notions (*complétude, autonomie*) que ce même organe remplit sur le plan strictement biologique.

Mais si la phraséologie représente une voie d'accès intéressante à l'imaginaire collectif, il est possible d'interroger aussi ce que la zone dentale représente pour l'inconscient individuel, pour peu que le linguiste abandonne un tant soit peu son propre terrain pour oser, encore une fois, une incursion dans le domaine de la psychanalyse.

Celle-ci s'est très tôt intéressée à la symbolique de la dent, tant la survenue du motif dentaire est fréquente dans les rêves et symptomatique de diverses affections psycho-pathologiques. Freud y consacre une partie de son *Interprétation des rêves* (1900) et met en évidence la signification phallique des dents, symbolisme qui, dans le scénario réel ou imaginaire d'une avulsion, double le sentiment de diminution corporelle susmentionné de la crainte de l'*impuissance* au sens d'une *castration*.

La peur de la chute d'une dent devient ainsi emblématique de l'angoisse engendrée par la perspective d'un manque, d'une séparation. Aussi le complexe de castration renvoie-t-il à toutes sortes de phénomènes assimilables à une perte, à un renoncement, en particulier à l'expérience douloureuse du sevrage, qui nourrit dans l'inconscient du sujet un lien de causalité particulier avec les dents, puisque c'est l'apparition de celles-ci qui contraint, généralement, la mère à débiter le sevrage du sein maternel :

« Das Brustkind ist im Großen und Ganzen ein Ektoparasit der Mutter, gleichwie es in der Fötalperiode endoparasitisch an ihr zehrte. Uns so wie es sich im Mutterleib rücksichtslos breitmachte und die Mutter, den nährenden Wirt, schließlich zwang, den unbescheidenen Gast vor die Tür zu setzen, so gebärdet es sich auch der stillenden Mutter gegenüber immer aggressiver. Es tritt aus der Periode der harmlosen Oralerotik, des Saugens, in eine kannibalistische Phase über; es entwickelt in seinem Mund Beisswerkzeuge, mit deren Hilfe es die geliebte Mutter gleichsam auffressen möchte und diese schließlich zur Entwöhnung des Kindes zwingt. » (Ferenczi 1924 : 30)²²⁷

Cette séparation est par ailleurs d'autant plus douloureuse que la poussée des dents dans la gencive engendre une douleur physique que la conscience ne manquera pas d'enregistrer comme telle (tout en la refoulant ensuite) :

« Les docteurs Laforgue et Codet ont insisté sur l'importance du sevrage dans l'évolution des instincts qui donneront à l'enfant toutes ses aptitudes vitales. Il faut remarquer que cette phase capitale gravite autour d'un fait organique, l'apparition des dents, phénomène habituellement douloureux et qui ne peut passer inaperçu dans la conscience de l'enfant. » (Allendy 1927 : 83)

²²⁷« Le nourrisson est *grosso modo* un ectoparasite de la mère, bien que, durant la période fœtale, il se soit alimenté d'elle à la manière d'un endoparasite. Et tout comme il avait pris ses aises dans le ventre de la mère sans aucun égard pour son hôte nourricier, contraignant finalement la mère à mettre cet intrus exigeant à la porte, il se comporte aussi vis-à-vis de la mère allaitante de façon de plus en plus agressive. De la période anodine de l'érotisme oral, la succion, il transite vers une phase cannibale ; il développe dans sa bouche des instruments de mastication à l'aide desquels il cherche pour ainsi dire à dévorer la mère adorée, obligeant celle-ci à finir par sevrer l'enfant. » (Nous traduisons).

Ainsi, par la coïncidence à la fois chronologique et causale de l'apparition des dents avec l'expérience traumatique du sevrage, ce gain d'*autonomie* (« être armé pour la lutte » *supra*) et de vitalité (acquisition de « toutes [l]es aptitudes vitales ») est d'abord vécu par l'enfant comme une expérience fondamentalement négative, puisqu'il ne saurait se faire qu'au prix du renoncement à la relation fusionnelle, *dépendante*, d'avec la mère et, par extension, avec le monde et l'objet :

« Si les dents représentent un progrès dans l'autonomie, elles apparaissent de fait comme ce qui gêne pour fusionner avec l'objet » (Assoun 2002 : 67).

Qui plus est, l'enfant n'est pas là au bout de ses peines, puisque le sevrage n'est que le début d'une série d'exigences que le monde extérieur, dont il a été contraint de découvrir l'existence, formule à son rencontre :

« Non seulement le jeune être doit souffrir pour avoir ses dents, mais il en résultera pour lui des efforts considérables : renoncer à la mère/nourrice, apprendre à marcher, à parler, à être propre, autant de responsabilités et de concessions au monde extérieur qui le font sortir de sa vie égocentrique des premiers mois, qui font passer sa libido du mode captatif au mode oblatif, comme dit Pichon. » (Allendy 1927 : 83).

Et le psychanalyste de poursuivre :

« Il est impossible que l'inconscient de l'enfant n'établisse pas un lien entre la poussée des dents et le double effort de se résigner aux premières obligations sociales (renoncer à l'allaitement, marcher, parler, être propre) et de se préparer à la lutte et aux responsabilités (prendre les armes de la nature pour mordre). » (Allendy 1927 : 84).

La période de l'apparition des dents – au premier chef desquelles figurent les incisives – est donc enregistrée par l'inconscient de l'enfant comme une étape de son développement porteuse d'une expérience traumatique. Mais, si paradoxalement la *possession* des dents renvoie ainsi à l'expérience d'une *perte*, d'une *diminution*, comment expliquer alors que, dans l'imaginaire collectif tel qu'il se présente, par exemple, dans les expressions figées, cette même possession des dents apparaisse comme un élément positif et valorisé, atout indispensable à la vie et jalousement préservé ? Comment expliquer ce revirement qui fait de la *perte* des dents, et non de leur *possession*, l'emblème de castration/séparation/mort que le sujet a été contraint de vivre une première fois précisément à cause de leur apparition ? Il est vrai que, souvent, le rêve pratique une inversion de la signification des symboles (Freud, *Interprétation des rêves*, 1900 ; *Malaise dans la civilisation*, 1930), et l'on serait tenté de penser que la peur de la perte d'une dent – laquelle en réalité est elle-même le symbole de *perte* et de séparation – correspond à une mise en abyme du traumatisme que le sujet à la fois répète dans le rêve tout en cherchant à ne pas le revivre. Néanmoins, nous pensons qu'une autre explication peut être avancée pour cette charge symbolique hautement contradictoire de la dentition.

Ce paradoxe dénonce, dans le passage de l'enfant d'un stade de développement à un autre, un changement de paradigme, qui implique notamment le passage de l'*individuel* au *collectif*, du *personnel* au *social* : en effet, ce qui est valorisé par la communauté (l'autonomie, les aptitudes à se nourrir seul, se défendre etc.) ne l'est pas, au départ du moins, par l'individu, fort à l'aise dans son fonctionnement d'« ectoparasite » égocentré et dépendant. La *complétude* du sujet, socialement reconnue et valorisée, qui résulte fonctionnellement et symboliquement de l'apparition de ses dents, n'est telle que depuis la perspective sociale, qui envisage le lien complexe qui se noue entre les individus dans une optique pragmatique (où l'on reconnaît le *principe de réalité*) : le nourrisson, en raison précisément de sa *plénitude* fusionnelle avec la mère (perspective égocentrée, principe de plaisir), est *incomplet* dans son développement et se place dans une situation de *dépendance* du point de vue collectif et social, alors que l'adulte, lui, est socialement *autonome* et *complet* précisément parce qu'il a survécu et dépassé l'expérience traumatique de la séparation. Quant au vieillard, classiquement représenté comme édenté, il est souvent envisagé comme un être en *involution* qui retourne au stade de l'incomplétude et de la dépendance physique et sociale. L'individu ne pourra estimer la possession de ses dents comme un fait « positif » que lorsqu'il aura abandonné sa perspective individualiste et, dira-t-on, « infantile », pour faire sien ce point de vue social, qui lui présentera, *rétrospectivement*, comme une *complétude* ce qu'il avait d'abord vécu, principalement et égocentriquement, comme un *manque*. En tant que formalisation linguistique de ce vécu, il n'est alors pas étonnant que le cognème T puisse instruire l'amorçage cognitif d'un regard « extrinsèque et totalisant », « rétrospectif » et « évaluatif » (Blestel, *supra*), à l'image du sujet parlant qui apprend à apprécier ses dents à partir du point de vue social, distancié, externe et décroché qui « l'extrait de l'emprise » de son vécu subjectif ainsi refoulé :

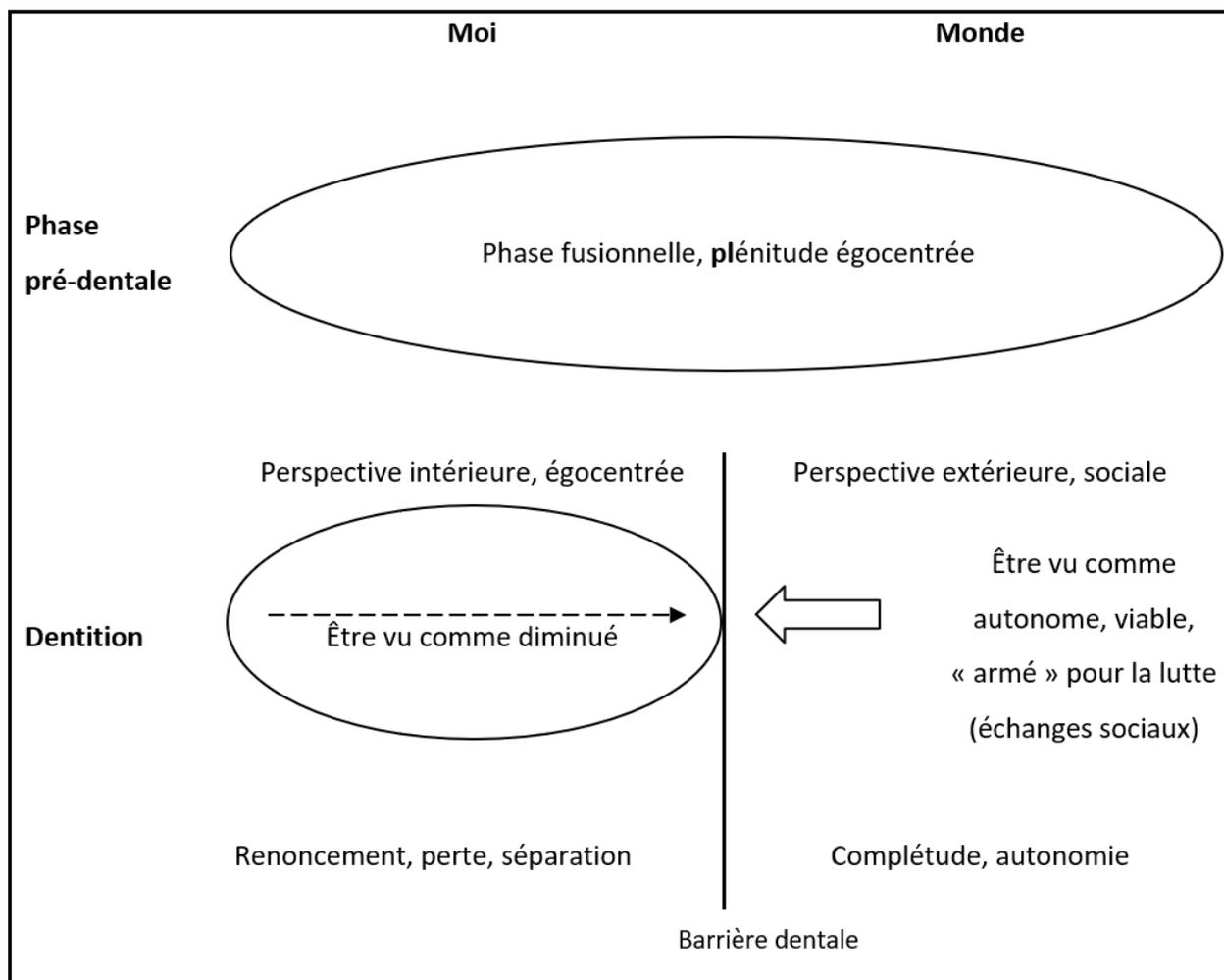


Figure 32 : Le symbolisme dental dans la co-émergence du Moi et du Monde²²⁸

Aussi, par opposition à la perspective **intérieure** égocentrée de plénitude fusionnelle, les dents et, tout particulièrement les incisives supérieures, sont-elles analysées dans la littérature orthodontiste comme le siège du « Moi **social** », superficiel, engagé dans des rapports de représentation vis à vis d'Autrui :

« Les [incisives] centrales supérieures sont les principaux piliers de notre « moi social ». Seule la lèvre supérieure pourra masquer ou adoucir avec intelligence et opportunité toute projection parfois intempestive de la personnalité. En effet, quand on désire préserver son identité, instinctivement on abaisse sa lèvre à la façon d'un rideau de théâtre. En revanche, dès que l'on se sent dans un milieu rassurant, un sentiment de détente existe et la bouche s'entrouvre. L'incisive centrale devient alors la dent la plus visible. Elle caractérise ainsi **l'image que l'on désire donner de soi-même aux autres, image de la personnalité sociale, affective, comportementale**. Elle constitue le lien principal avec autrui **au niveau le plus apparent, le plus superficiel voire le**

²²⁸ L'on ne manquera pas d'observer au passage que ce vaste « Monde » dont le sujet fait l'expérience douloureuse et obligatoire par le biais de la séparation d'avec la mère est, linguistiquement, marqué de la même initiale M que portent autant le MOI résultatif de cette séparation que la Mère qui, en tant que premier « produit » résiduel de cette séparation, porte elle aussi dans son signifiant la trace de cette union primordiale. *Vid. supra* chapitre 3.

plus intéressé. Plus elles seront découvertes au moment du sourire, plus elles participeront à la promotion sociale du sujet. » (Mary 2007 : 53, nous soulignons).

La zone dentale, volontairement exposée ou cachée au regard d'autrui²²⁹, révèle alors autant qu'elle dissimule : elle offre au regard de l'Autre une surface, lisse, blanche et réfléchissante de préférence, qui renvoie à autrui « l'image que l'on désire donner de soi-même aux autres », c'est-à-dire une certaine représentation qui simule et intègre ce regard d'autrui pour aboutir à une image de soi-même vue de l'extérieur²³⁰, à travers les yeux d'Autrui, englobante et totalisante, mais aussi superficielle et généralisante, qui donne à voir le Moi *globalement*, dans le sens d'un aperçu superficiel et sans profondeur ou détail, qui ne dévoile aucune intimité.

La zone dentale représente ainsi une véritable clôture opérationnelle au sens cybernétique : depuis la perspective interne du système, la zone dentale est le stigmate d'un manque que le système devra sans cesse chercher à combler à travers les interactions avec l'extérieur ; la zone dentale à la fois représente et comble cette absence primordiale, devenant alors le *hub*, le pôle d'une série d'échanges contrôlés avec l'extérieur : *manipulations* (*tener comillos/tener el comillo retorcido* 'être capable de manipuler, d'œuvrer dans son propre intérêt, ne pas se laisser berner'), *séduction* (*pelar el diente* 'sourire coquet'), *hypocrisie* (*de dientes afuera* 'manque de sincérité') et, bien entendu, *agressions*, même feintes (*Quien no pueda morder que no enseñe los dientes.*) ; une série de comportements représentationnels (cf. : le « rideau de théâtre » *supra*) qui tiennent compte de ce regard « extrinsèque et totalisant », « rétrospectif et globalisant » que le locuteur associe à la zone dentale par intégration du regard qu'(il pense qu') Autrui spectateur projette sur lui.

À partir du raisonnement exposé, il est donc possible d'affirmer que l'invariant cognitif du cognème T, glosable comme l'amorçage d'une instruction d'*interruption tardive permettant un regard rétrospectif, extrinsèque et totalisant*, provient des propriétés articulatoires des occlusives dentales qui se nourrissent sur le plan de l'inconscient du symbolisme psychique attaché à la zone des incisives. L'ensemble des éléments composant le faisceau instructionnel associé à ce cognème, y compris et peut-être *surtout* le regard « rétrospectif », « extrinsèque et totalisant », peut ainsi être rattaché aux conditions psychocorporelles de sa production, et montre, une fois de plus, que le langage, en tant qu'activité incarnée, se fait le relai de certains phénomènes psychiques qu'il détourne et reprend à son compte pour les besoins de la cognition langagière. Ainsi, le vécu psychique lié la zone dentale, ce seuil conflictuel où le Moi,

²²⁹ Contrairement à la zone labiale qui, nous l'avons vu, effectue des gestes phonatoires nécessairement visibles par autrui, d'où son rôle dans la représentation du Moi secondaire et altérisé par le regard d'autrui. *Vid. supra* chapitre 3.

²³⁰ En ce sens, l'allocutaire, désigné par un signifiant en T- extrêmement stable (Fabre 2001) depuis au moins le latin, est en premier lieu un autre Moi vu de l'extérieur, c'est-à-dire un être auquel j'attribue, par projection, les mêmes capacités que je reconnais en moi, et qui m'offre par le jeu spéculaire de l'interlocution cette vue extrinsèque et totalisante sur moi-même.

amoindri par le traumatisme de la séparation, apprend à se voir « de l'extérieur » comme un être *complet* et *autonome*, peut être réinvesti linguistiquement comme une injonction cognitive à adopter un point de vue « extrinsèque et rétrospectif » capable de façonner une *complétude* par le biais d'une évaluation extrinsèque et rétrospective, y compris là où un autre angle de vue aurait permis de déceler un manque ou une diminution. C'est ainsi que, précisément, le participe passé peut donner pour complété ou « achevé » une portion du processus verbal qui n'a pas (nécessairement) pris fin dans son ensemble :

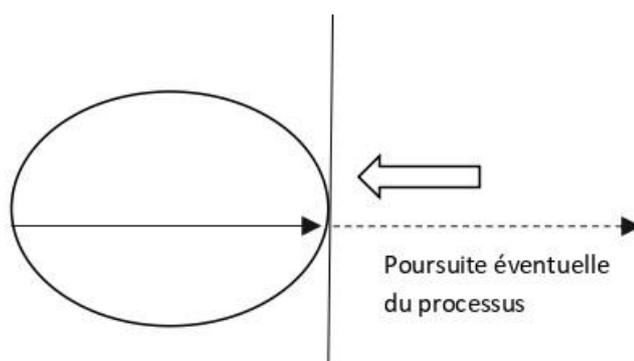


Figure 33 : L'invariant du cognème T

Par le même mécanisme, les indéfinis de la série *t-* (*tal*, *tanto*, *todo*) peuvent venir poser l'existence d'une certaine quantité ou de qualité sans (nécessairement) sortir de l'*indétermination* qui leur est propre (Fortineau-Brémond 2012a : 156). Dans l'exemple suivant :

(82) El hombre preguntó **cuánto** cuesta, y el joven le dijo **tanto**. “¡Ah, no!, te compro todo si me das a mitad de precio”, dijo el hombre. (Guadalupe Sántiz Sántiz, “El vendedor de sal blanca”, *Tradición oral y narrativa indígena*, 2002, Google books),

cuánto employé comme interrogatif lance la recherche d'une certaine quantité que *tanto* vient combler sans pour autant lever l'indétermination que les deux formes ont en partage. La réponse « tanto » permet ainsi de présenter l'échange dialogal comme fonctionnellement clos et complété alors même que, sémantiquement, l'on pourrait considérer que « l'issue »²³¹ du parcours lancé par *k-* n'a pas encore été trouvée :

²³¹ Cf. : Le Goffic, *supra* (chapitre 4)

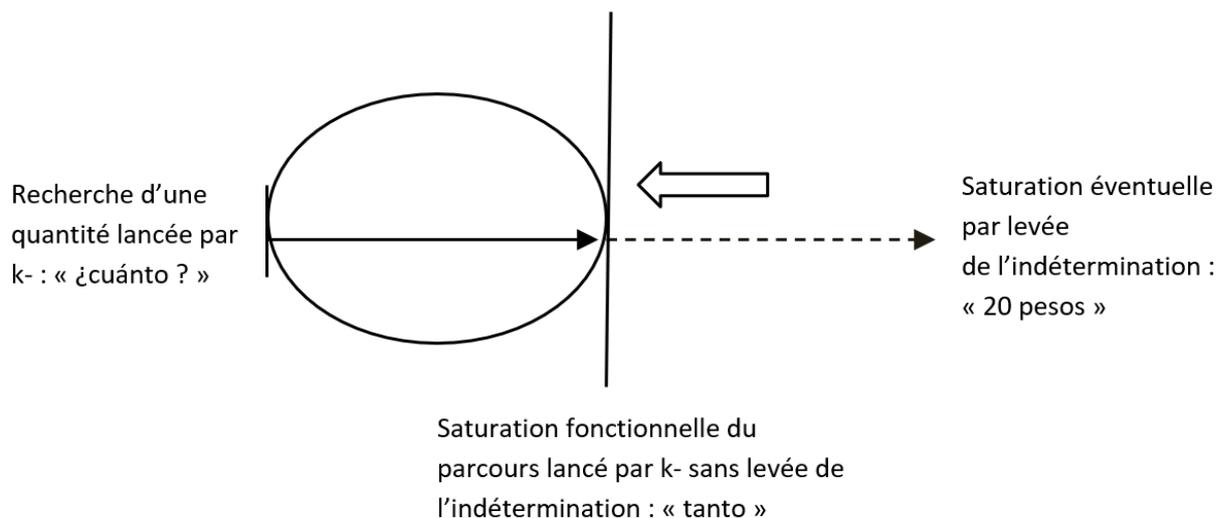


Figure 34 : Les cognèmes K et T en interaction

Nous verrons que c'est cette aptitude du cognème T à transformer une déficience en complétude qu'exploite également l'adverbe épistémique *tal vez* qui, en dépit de son sémantisme dubitatif d'incertitude, mène la pensée vers une forme de conclusion délibérative.

2 Le formant T et son partenaire de prédilection, le formant K : réseaux alternants et associatifs

Le cognème T entretient, dans les langues où il est exploité, de nombreuses relations d'opposition cognémique. En anglais par exemple, où il s'actualise notamment sous la forme d'une fricative interdentale (*th-*), il s'oppose en position de majeure au marqueur *wh-* dans des séries morphématiques bien connues comme *this/which* et *that/what*, mais aussi, sous forme d'une occlusive (*d/t*), au cognème S : ainsi dans le système verbal, où la désinence du « passé » s'oppose à la désinence de la troisième personne du singulier (*played/plays*), ou dans certains micro-systèmes localisés : *yes/yet, is/it, this/that* (Bottineau 2012c : §46). L'invariant cognitif de rétrospection du cognème T s'oppose, dans ces séries, à la valeur essentiellement actualisatrice du cognème S, sur lequel nous aurons l'occasion de revenir. Occasionnellement, les deux cognèmes S et T s'associent également sur le plan syntagmatique en grappe submorphémique idéophonique ST- (*still, stand, stop, stick, most, best*)²³².

Dans les langues romanes, nous l'avons vu, le cognème T s'oppose notamment à R (*de/por*), et dans le système verbal, cette opposition livre avec le cognème S exploité à la deuxième personne un schème consonantique tri-phasé de type virtualité (R) – actualisation (S) – perfectivité (T) : *hablar – hablas – hablado* (Bottineau 2012d : np).

²³² Vid. également *supra* chapitre 1.

Mais il est un autre cognème avec lequel le submorphème T entretient, du fait de leur symétrie articulatoire, une relation privilégiée, dont nous venons de voir une illustration emblématique (exemple 75) : c'est le cognème K, dont le phonème porteur est une occlusive articulée à la borne non pas *terminale* mais *initiale* de l'appareil phonatoire, la zone vélaire. Cette relation spéculaire a été remarquée à de nombreuses reprises déjà par les linguistes du signifiant (Bottineau 2010b : 33, Fortineau-Brémond 2012a : 152, Poirier 2018b : 13) :

« On a analysé le formant *t* comme la marque d'une occlusion interceptive terminale, en sortie de cavité orale. Si l'on se réfère aux propositions de Toussaint, **son symétrique devrait être *k* : occlusion interceptive initiale (vélaire), précoce dans la voie orale.** » (Bottineau 2010b : 33).

A l'*incomplétude* engendrée par les formes en K- répond ainsi la capacité de T à saturer et à transformer cette « vacuité » ouverte par K- en une *complétude* (sémantique ou fonctionnelle), à l'image des motivations psychiques qui sous-tendent les deux marqueurs respectifs (*incomplétude* par rétention ou *complétude* par évaluation extrinsèque).

L'interaction entre les deux cognèmes K et T est, dans les langues romanes, d'une double nature : ils peuvent s'associer sur le plan syntagmatique, formant une unité solidaire tant au niveau lexématique (saillance {T-K}) voire au niveau phrastique (saillance dilatoire {T...K...} : la corrélation), mais ils peuvent aussi se produire en alternance paradigmatique, quand une forme en T et une forme en K se répondent (*cual~tal*, Fortineau-Brémond 2012a) ou commutent dans une fonction syntaxique déterminée (par exemple *de~que* comme « introducteurs du standard » de la comparaison, Poirier 2018b). Nous explorerons à présent les deux cas de figure pour montrer, en dernier point de ce chapitre, comment les formes *quizá(s)* et *tal vez*, à la croisée des deux types de fonctionnement, s'insèrent dans ces divers réseaux analogiques.

2.1 Structures associatives : la saillance {T-K}, lexicale et phrastique

2.1.1 La « structure onomatopéique » T-K (Guiraud) : une saillance lexicale

Dans son étude des « Structures étymologiques du lexique français », P. Guiraud (1986) met en évidence l'existence de ce qu'il nomme des « structures onomatopéiques », une série de « racines bilitères » (Guiraud 1986 : 94) informant un vaste secteur du lexique français dont l'étendue dépasse de loin l'importance que la définition première de l'onomatopée – « Création de mots par **imitation de sons** évoquant l'être ou la chose que l'on veut nommer » (Cnrtl, s.v., nous soulignons) – pourrait laisser supposer. Si les onomatopées *acoustiques* – celles où le phonème du signifiant imite, par ses propriétés *acoustiques*, celles d'un bruit perçu dans le monde réel²³³ – sont en effet plutôt rares et ne posent guère

²³³ Ou éléments assimilables, métaphoriquement, à des bruits : couleurs, sentiments etc. cf. : Guiraud 1986 : 94).

de difficultés à l'analyse (*glouglou, boum, plouf* etc.), P. Guiraud s'intéresse ici aux onomatopées *articulatoires* qui mobilisent les caractéristiques non pas acoustiques mais *cinétiques* des phonèmes recrutés pour renvoyer, iconiquement, au type de mouvement signifié :

« Il existe en revanche un très grand nombre de mots expressifs dans lesquels la relation entre signifiant et signifié tient moins à la qualité acoustique du son qu'à ses caractéristiques articulatoires. On a depuis longtemps relevé, par exemple, que les mots qui expriment le mépris présentent une articulation labialisée qui s'actualise en une *moue* « imagée » par l'avancée et l'arrondissement des lèvres.

L'image peut être plus subtile, puisque non visible, quand elle repose sur les mouvements de la langue à l'intérieur de la bouche.

Ces onomatopées articulatoires sont très nombreuses et réfutent les objections qu'on fait généralement à l'étymologie expressive au nom de l'arbitraire du signe [...]. » (Guiraud 1986 : 93).

Si les onomatopées articulatoires *labiales* développent diverses exploitations sémantiques de l'image initiale d'un *visage enflé*, formalisée linguistiquement par une double instanciation labiale des deux postes consonantiques de la racine bilitère (essentiellement B.B et P.P, F.F., B.F. et P.F, *vid.* Guiraud 112 et Grégoire 2012 : 112), le deuxième groupe d'onomatopées articulatoires se caractérise par l'association de deux consonnes généralement *linguales*²³⁴ de point d'articulation différent, qui tirent parti de leur écart articulatoire pour instruire, à partir des mouvements nécessaires à leur réalisation, un proto-sémantisme de « coup », « frapper » :

« L'onomatopée articulatoire est l'image d'un mouvement. [...] Le type lingual se présente généralement sous la forme d'une **consonne avancée (dentale, prépalatale, labiale) suivie d'une vélaire** : T. K., P. K., CH. K., F. K., etc. Elle exprime l'idée d'un mouvement et d'un coup résultat de ce mouvement. Dans **la racine T. K.-, la plus simple et la plus dynamique de cette série**, la pointe de la langue se porte en avant contre les dents, puis se retire vivement, avec une explosion, la racine de la langue venant heurter la partie postérieure du palais. C'est très exactement l'image d'un poing (ou d'un instrument) qui reprend sa position après être venu frapper un objet. » (Guiraud 1986 : 94).

C'est donc la combinaison d'une avancée articulatoire, puis d'un brusque retrait de la langue, qui, mimant les mouvements constitutifs d'un « coup », fonde ici l'iconicité de cette structure consonantique dont le représentant prototypique semble fourni par l'association T-K. Si ce schème cinétique (avancée–retrait) admet de nombreuses variantes formelles²³⁵, leur potentiel onomatopéique paraît toutefois inégal :

²³⁴ Le premier poste peut être occupé par une labiale, mais ces constellations, dans lesquelles la labiale figure comme phonème d'articulation avancée, sont plus rares, et leur valeur onomatopéique est, selon Guiraud, plus réduite.

²³⁵ Dans la mesure où nous nous intéressons ici au proto-sémantisme de base emporté par l'association de deux consonnes, nous évoquerons uniquement les variations affectant ces consonnes constitutives de la « racine bilitère » et passons ici sous silence les variations secondaires qui affectent les voyelles appelées à remplir les moules consonantiques (TIC/TAC/TOC), ou qui tiennent à l'insertion d'une consonne supplémentaire à la manière d'un infixe (TIC/TRIC) etc. Voir Guiraud (1986 : 95). Ces modifications semblent introduire une dimension qualitative ou aspectuelle.

« L'analogie est particulièrement sensible dans la double occlusion T.K. où l'avancée de la pointe de la langue est suivie d'un retrait de la racine vers le voile. C'est pourquoi cette racine est la plus productive.

La même opposition cinétique, — avancée suivie d'un retrait, se retrouve dans CR.K, CH.K, P.K, etc. encore que ces séries soient moins fécondes, la valeur onomatopéique de l'articulation y étant plus faible. Plus faible encore, dans les racines P.T, T.T, CH.P, B.T, etc. mais toujours sensible comme le montrent les oppositions du type : *taper /tofer, chiper /choper /chaper.* » (Guiraud 1969 : 68).

Si le mécanisme repose sur l'imitation d'un double mouvement (avancée/retrait), l'on comprendra aisément que la diminution de l'écart articulatoire entre les composantes par remplacement de la vélaire par un autre phonème (labiale/dentale P.T ; dentale/dentale T.T ; palatale/labiale CH.P) entraîne globalement un affaiblissement de la capacité expressive. La perte de potentiel onomatopéique est d'ailleurs d'autant plus importante si le remplaçant de la vélaire perd aussi l'élément occlusif : comme le remarque Guiraud, dans les variantes palatalisées T. CH., instruisant le sous-ensemble sémantique de la « tache », « la valeur onomatopéique s'est atténuée ou effacée : *tacher* répond à *taquer* comme *toucher* à *toquer.* » (1986 : 105). La substitution de l'occlusive vélaire par une palatale fricative n'affecte pas seulement l'écart entre les points articulatoires : la suppression du moment occlusif affaiblit voire empêche l'impression que « la racine de la langue venant heurter la partie postérieure du palais », sorte de « contre-coup » nécessaire que toute expérience d'un « coup » implique, qu'il s'agisse du mouvement de recul de la main (ou de l'objet) ou de la réverbération sonore qu'un coup (bruit) doit entraîner.

L'on observe toutefois que la combinatoire labiale/vélaire, où l'écart articulatoire est même plus grand qu'avec une dentale (dentale/vélaire), est également jugée moins iconique. Ces observations soulignent le fait que ce n'est pas le point d'articulation seul qui est pertinent, mais aussi le *moyen* articulatoire, c'est-à-dire, l'organe impliqué dans la phonation. Or, dans une combinaison P. K., la langue n'est pas sollicitée dans l'articulation de la labiale, et n'expérimente donc aucune « avancée » particulière en dehors de celle qu'elle pourrait anticiper en vue de l'articulation de la voyelle à suivre ; de ce fait, l'articulation subséquente de la vélaire implique un « retrait » de la langue bien plus modéré que dans le cadre d'une structure avec dentale.

À la lumière de ces diverses observations, il n'est alors pas surprenant que la combinaison T. K. apparaisse comme la réalisation prototypique de cette structure, puisque ses deux composantes engagent leurs respectives caractéristiques articulatoires dans une coopération optimale. Elles exploitent une amplitude maximale de l'écart entre points d'articulation sans mettre en péril leur parfaite symétrie, liée à leur nature linguale : dans le système du français (comme de l'espagnol), les zones vélares et dentales correspondent, nous l'avons signalé, aux deux bornes extrêmes du champ d'action de la langue dans sa fonction d'organe articulateur qui, pour des raisons anatomiques évidentes, articule les vélares avec la partie *dorsale* et les dentales avec *l'apex*. Unis par leur caractère plosif, ces deux phonèmes

peuvent alors entrer en correspondance spéculaire l'un avec l'autre, produisant ainsi, à la faveur de cet effet d'écho, le mimétisme le plus abouti d'un *coup* et de son inévitable *contrecoup*.

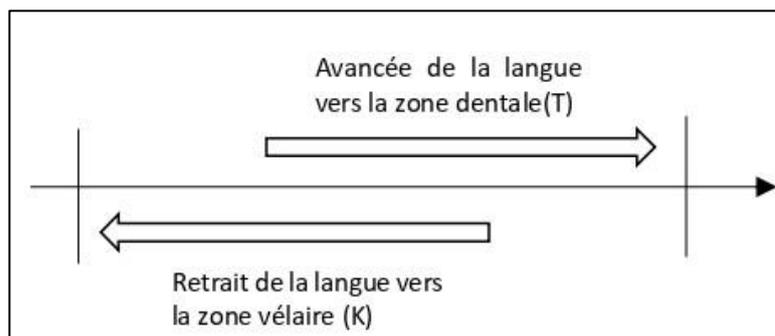


Figure 35 : La combinaison T.K : *coup/contrecoup*

Les éléments K et T comportent, chacun à l'inverse de l'autre, un mouvement de contact et un mouvement implicite contre-orienté : la vélaire, faisant contact dans la zone précoce vers laquelle elle doit se *retirer* (en comparaison avec sa position de repos au centre de la langue), ouvre une vacuité *prospective*, en quête de saturation ; la dentale, au contact tardif, suppose une avancée de la langue à la rencontre de ce point tardif mais implique, nous l'avons vu, un regard rétrospectif. Quelle que soit ainsi la chronologie sémio-syntaxique des deux marqueurs (K-T ou T-K), ils entrent dans une correspondance de rétroaction, l'un renvoyant à l'autre.

Passons maintenant aux exploitations sémantiques de cette racine qui, en français, informe plus de 400 mots que P. Guiraud a colligés dans ses diverses publications consacrées à ce sujet (notamment Guiraud 1986 : 96-104). Nous nous contenterons donc ici de reproduire, à titre d'exemple, quelques occurrences de la racine TAC-, particulièrement illustrative quant aux chaînes de dérivations morphologiques et transformations méta-sémiques qui se déploient, dans le lexique français, à partir du proto-sémantisme du « coup ».

Le système recense en premier lieu des vocables désignant différents types de coup (*tac* perceptible dans l'expression « du tac au tac »), l'action correspondante (*taquer, attaquer, taquiner, taqueler, taconner* etc.), l'instrument servant à frapper (*taquoir, taquet, tacot* etc. [formes dialectales])²³⁶ ou encore la surface recevant le coup (*taque, taquoir, taquet, tacon, taconnet*). La déclinaison subséquente de la notion de *coup* dans les catégories notionnelles acte/ action/ instrument/ patient etc. obéit au principe général de la dérivation nominale par morphèmes dérivationnels classiques, et ne s'éloigne que peu de la structure sémique profonde (*coup*) :

²³⁶ Parfois recroisés avec d'autres racines comme ST-K (dans laquelle nous verrions volontiers la racine T-K augmentée, en position initiale, d'un s- mobile (*vid. infra* sur le cognème S) : *estache, estachier, estacade* etc.

base de dérivation	affixation
coup tac	action (-er/-iner, -eler etc.) <i>taquer/attaquer/taquiner/taqueler/taconner</i>
	instrument (-oir, -et, -ot) <i>taquoir, taquet, tacot</i>
	surface (-e, -oir, -et, -on etc.) <i>taque, taquoir, taquet, tacon, taconnet</i>

Figure 36 : Les dérivations méta-sémiques de la structure T.K (*coup*)

Mais ce proto-sémantisme du *coup*, notion relativement générale et abstraite, autorise aussi une série d'exploitations qui s'éloignent, en apparence, de la notion de départ. Un premier pas de dérivation consiste à envisager les différents *effets* ou *résultats* qu'un coup peut engendrer :

« De la notion de « coup » en général dérivent les idées de : « marquer », « tacher », « piquer », etc., « aplatir », « écraser », etc., « séparer », « scinder en parties », etc., « ébranler »..., « secouer »... etc., qui sont autant de formes physiques du coup impliquant des modes d'actions, des instruments, des résultats particuliers et dont la spécificité est marquée par le choix de la racine, les variations vocaliques, le mode de dérivation (suffixes, composition, dérivation immédiate, etc.). (Guiraud 1969 : 68-69).

Par le biais de la *marque* que peut laisser un coup sur une surface, Guiraud parvient ainsi à rattacher à cette structure le réseau des *taches* et diverses *affection cutanées* (*tac* 'gale du cheval', 'maladie à taches rouges cutanées' ; *tacon* 'gale' ; *taquin* 'croûtes sur la tête', etc.) et d'expliquer l'exploitation de *taquin* 'avare' (cf. : esp. *tacaño*), puisque l'avarice est, dans les sociétés chrétiennes, un péché capital, très stigmatisant, que l'imaginaire médiéval attribue volontiers au lépreux (cf. : Cnrtl, s.v. *ladre*), *frappé* par la colère divine.

Un autre parcours sémantique important prend son point de départ dans les instruments servant à *frapper*, desquels, par métonymie, l'on dérive

« la partie contondante de l'instrument, c'est-à-dire « extrémité ». C'est le sens de nombreux dérivés immédiats tels que : *pic, toc, truc, suc, bric*, etc., ainsi que *coup, coupet, coupel*. Tous ces mots désignent : « le sommet d'une montagne, d'une meule »; « la cime d'un arbre »; « la tête »; « des coiffures ». (Guiraud 1969 : 69).

La racine T-K peut, de ce fait, renvoyer à des *coiffures* (*toque* 'chignon' (Can.), *chapeaux* (« toque du chef »), mais aussi, par croisement avec une exploitation plus littérale de *toquer* 'sonner les cloches', aux personnes qui aurait reçu un coup sur la tête (au figuré) et en seraient « resté[s] un peu fou » (Guiraud

1969 : 69) : *toqué, toc, dingue...* ou encore « frappingue » (fam.) qui lexicalise dans la première partie (*frapp-*) ce que la deuxième véhicule sur le plan phono-kinesthésique.

Enfin, une dernière mention doit être faite de l'évolution qui se déploie à partir du *coup* comme vecteur d'une *séparation* : on y rattachera non seulement les résultats de cette séparation (*coupons* etc.) mais aussi diverses désignations d'unités de mesure, spécialement pour les liquides (Guiraud 1969 : 69). C'est ce sens de « scinder en parties », grâce auquel la structure T-K semble concurrencer la saillance {SK} déjà commentée, que reprend et développe, à la suite de P. Guiraud, A. Eskénazi (1988). À la suite d'un important inventaire de termes affichant notamment les structures labiale-vélaire (moins prototypique) et dentale-vélaire, l'auteur résume :

« Ainsi que l'a bien vu Guiraud, tous ces développements, et d'autres, véhiculent l'idée de coup, c'est-à-dire de **solution de continuité**, de quelque façon que se réalise la continuité et la solution : à des structures phoniques généralisantes correspond une structure sémique profonde. » (Eskénazi 1988 : 76, nous soulignons).

Les réalisations de cette « solution de continuité » peuvent être *internes* ou *externes*, correspondant soit à l'introduction d'une hétérogénéité interne, soit à une fragmentation d'une « masse en individus » :

« L'idée de solution interne de continuité est présente dans "vin coupé d'eau", celle de solution externe dans "saucisson coupé en rondelles". *Couper*, dans le second cas, revient à fragmenter la masse en individus : "coupure de cent francs", coupon de flanelle", "boire un *coup*", l'idée de séparation étant plus aisément perceptible dans la référence au prélèvement symétrique sur la masse comestible : "manger un *morceau*". » (Eskénazi 1988 : 76).

Enfin, de la combinaison des deux procédés naît l'idée d'une *discrimination*, d'une *singularisation*, que ce soit d'un individu « séparé d'un ensemble » (marginalité), ou d'une « association [de plusieurs éléments] séparée de la masse » :

« L'idée de coup engendre celle de marginalité, lorsqu'on a un individu séparé d'un ensemble conservait sa cohésion : "il est coupé du monde". [...] Les êtres discriminés peuvent se présenter sous la forme d'individus (*copain*), ou d'associations séparées de la masse (*couple, compagnie, camp*). On ajoutera que, surtout lorsque le prélèvement est non-nombrable et stocké, le trait "calibrage" peut apparaître : une *coupe* de bois s'évalue en stères, une *bouteille* contient 75 ou 100 cl., une barrique 228 l. Le P[etit] R[obert] dit justement de *moque* : "Récipient servant de mesure". » (Eskénazi 1988 : 76-77).

Bien que les exemples retenus par l'auteur appartiennent ici à l'une des structures secondaires (labiale/vélaire), jugée moins expressive par Guiraud, nous n'avons guère de raison de douter de la validité de ces enchaînements sémantiques pour la structure prototypique T-K. Nous en voulons notamment pour preuve qu'en espagnol, la plupart des exploitations ici mentionnées peuvent être instanciées par une forme en T-K, à commencer par le verbe *cortar* 'couper' lui-même (cf. : angl. *to cut* 'couper'). On parlera ainsi, pour reprendre les exemples susmentionnés, de « vino cortado », « salchichón cortado en rodajas », et l'on dit bien « beber un trago » ('boire un coup') et « comer un **cachó** de tortilla »

(‘manger un morceau de tortilla’), sans rapport étymologique cette fois avec le verbe *cortar*, mais avec actualisation évidente de la saillance ici en question.

Un examen (fort sommaire) du lexique espagnol à la recherche de la saillance T-K révèle par ailleurs que la plupart des exploitations postulées par Guiraud et Eskénazi se vérifient sans difficulté dans cette langue qui, en raison de sa parenté génétique avec le français, avait de fortes chances d’actualiser elle aussi ce champ morpho-sémantique.

L’on y retrouve bien sûr les désignations de diverses sortes de *coups* (*tic* ‘convulsions’, *toque* ‘petit coup’, *choque* ‘choc’, *cachete* ‘gifle’) et d’actions impliquant l’exécution d’un ou de plusieurs coups ou contacts (*tocar*, *percutir*, *chocar*, *cachear* ‘palper’), parfois plus métaphoriquement qu’au sens littéral du terme (*hacerse un chequeo* ‘faire un check-up chez le médecin’ (auscultation)), ainsi que l’objet recevant le coup (*gatillo* ‘détente d’une arme’, *tecla* ‘touche’, *cachete* ‘joue’, ‘fesse’). Le sens dérivé d’« extrémité » semble également bien représenté : *tocado* ‘coiffure’, *cota* ‘hauteur, élévation’, *cuernada/cordal* ‘ligne supérieur de montagnes’, *dogo* ‘dux (Venise), *decano* ‘tête d’une corporation’, *guinda* ‘point culminant’, *godeño/godizo* ‘principal, proéminent’, *caudillo* ‘leader, chef de file’ et peut être même *quid* au sens de ‘point essentiel qui émerge de ensemble du discours’ (*el quid de la cuestión*).

Il s’avère toutefois que l’enchaînement sémantique de loin le plus fréquent dans la langue espagnole est celui décrit par Eskénazi : la « solution de continuité » et ses différents développements. En premier lieu, l’idée de *coupe*, instanciée par le verbe générique *cortar* et divers instruments tranchants (*daga*, *cuchillo*, *cutacha* ‘machete’) et, éventuellement, le résultat d’un acte tranchant (*coto/cuto* ‘manchot’) ; puis, partant, les exploitations suggérées par Eskénazi, l’on retrouve : débiter une masse en unité discrètes (*cachar* ‘hacer cachos’, *contar* ‘compter’, ‘raconter’) ou séparer une entité d’un ensemble, que cette entité soit homogène (*coto* ‘terrain balisé, séparé, distingué’ cf. : *coto de caza* ‘chasse gardée’, *digue* ‘digue’) ou de composition hétérogène (regroupements, associations) : le suffixe *-teca* ‘réunion d’objets dans un endroit’, *gueto* ‘ghetto’, *cotarro* ‘réunion de personnes’, *cuernada* ‘ensemble de personnes’, *katipunan* ‘association de personnes défendant, secrètement, leurs propres intérêts’, *kit* ‘ensemble d’éléments nécessaires à la réalisation d’une tâche’. Enfin, l’idée de « calibrage », lorsque le prélèvement de l’entité sur la masse sert à délimiter des portions (*tucada* ‘cantidad de dinero’, *gota* ‘petite portion de liquide’, *trago/tucún* ‘gorgée’, *cuchara* ‘cuillère’) ou à mesurer : *chico* ‘mesure pour le vin’, *coto* ‘mesure linéaire’, *codo* ‘mesure linéaire’, *cuchar* ‘mesure pour le grain’, *cuartillo* ‘mesure pour liquides’, *cuernada* (Puerto Rico) ‘mesure de superficie’.

Cette capacité à *distinguer*, *discriminer* ou de *singulariser* une entité (homogène ou hétérogène) à partir d’un ensemble repose non seulement sur une exploitation plus ou moins figurée des implications d’un « coup » selon la chaîne méta-sémique des transformations indiquée, mais doit, pensons-nous, sa vitalité précisément au fait que la saillance T-K, plus qu’un simple « coup », suggère la conception du *coup*

et de son *contre-coup*, c'est-à-dire la totalité d'un phénomène bi-composite de type action/réaction qui, du fait de la prise en compte de sa cohérence, peut alors se dé-tacher ou se dé-couper sur une toile de fond.

C'est cette capacité de la structure T-K à découper des éléments réunis dans un ensemble solidaire qui se manifeste, à un niveau non pas sémantique mais logico-fonctionnel, dans les exploitations au niveau phrastique : c'est le phénomène de la *corrélacion*, dont l'un des mécanismes les plus caractéristiques repose, en espagnol, sur la co-occurrence de deux formes respectivement marquées, en position initiale, par une occlusive dentale et une occlusive vélaire : les « structures en *t...k...* ».

2.1.2 La structure T-K en tant que saillance « dilatoire »²³⁷ : la *corrélacion*

Le phénomène de la *corrélacion* se traduit, en espagnol, par au moins deux « moules » syntaxiques routiniers prototypiques : les diptyques du type *más...más* et du type *tal...cual...*, que Ch. Fortineau-Brémond nomme respectivement « structures en écho » (Fortineau-Brémond 2018a) et « structures en *t...k...* » (Fortineau-Brémond 2012a) :

(83) Cuánto **más** subía, **más** ansiaba subir (Leopoldo 'Alas' Clarín, *La Regenta*, 1883).

(84) El interés de los pioneros, **tanto** en etnología **cuanto** en lingüística, se concentra en el campo de la religión (Gonzalo Aguirre Beltrán, *Antropología médica. Sus desarrollos técnicos en México*, 1986, cité dans Fortineau-Brémond 2012a : 215).

Dans son travail sur ces « structures en *t...k...* », qui sollicitent aux postes en *t-* et en *k-* certaines formes de la série des indéfinis susmentionnée (*tanto* ~ *tal*) et une partie du paradigme des « termes en *qu-* » rencontrés au chapitre 4 (*cuanto* ~ *cual* ~ *como*), l'auteur met en évidence que la *corrélacion* établie par ces structures peut être définie comme un mécanisme d'une « double cohésion » à la fois syntaxique et sémantico-référentielle, mettant en jeu le signifié et fonctionnement spécifique que chacun des termes impliqués tire de sa propre facture submorphémique (*t-* et *k-*) :

« Les formes en *t-*, dans les structures qui nous occupent, comme dans tous les énoncés où elles sont employées de façon endophrasique, servent donc à établir un lien sémantico-référentiel entre deux portions d'énoncé. La particularité des structures *corrélativas* est que ces deux segments sont également reliés sur le plan syntaxique, par la forme en *k-*, qui établit une relation d'incidence entre lesdits segments. Par ailleurs, le rôle de la forme en *k-* ne se limite pas à assurer la cohésion syntaxique de l'énoncé, elle contribue également à en garantir la cohésion sémantico-référentielle, puisqu'elle permet de résoudre (même partiellement) la cataphore. Les structures *corrélativas* en *t...k...* sont un cas tout à fait intéressant de double cohésion : la forme en *k-*, seule, crée une dépendance syntaxique entre les deux segments, par le biais du mécanisme d'incidence ; la forme en *t-* et la forme en *k-*, conjointement, instaurent une dépendance sémantico-référentielle, par le biais du mécanisme de cataphore, la forme en *t-* créant un « vide » référentiel que comble la forme en *k-*. Toute l'originalité de ces structures, ou, plus exactement, ce qui les

²³⁷ Nous empruntons le terme à Poirier (2017 : 143), qui le reprend de Macchi (2010a).

érige en structures corrélatives, réside dans le fait que les deux relations (endophorique et incidentielle) ne sont pas parallèles mais convergentes. » (Fortineau-Brémond 2012a : 207-208).

C'est cette « convergence » de deux types de relation, lesquels, à l'image des cognèmes mobilisés, se « répondent l'un l'autre » (Fortineau-Brémond 2012a : 195), qui permet de déceler dans cette combinaison syntagmatique d'une forme en *t*- et d'une forme en *k*- l'actualisation de la saillance {T - K} dans une linéarisation « dilatoire » (Poirier 2017) :

« En (1a), *como* joue ainsi deux rôles. Il est à la fois relateur syntaxique en vertu du paradigme en K- dans lequel il entre, et support de cataphore qui comble l'indétermination quantitative ouverte par la forme en T19, corrélat articulatoire de K-, dont il assure ainsi le répondant. Ce premier parcours de la phrase rend par là la corrélation T-K *saillante* (au sens de Grégoire 2012 ; cf. aussi Grégoire, ce volume [2017]) dilatoirement : »

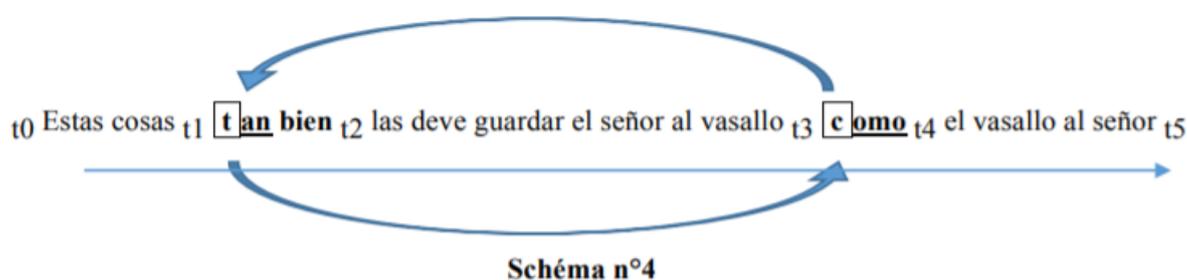


Figure 37 : La saillance dilatoire {T...- K...}, d'après Poirier (2017 : 142-143)

L'actualisation dilatoire de la saillance {T-K} au niveau phrastique produit ainsi, on le voit dans le schéma proposé par Poirier, un effet de rétroaction entre les deux balises qui érige la structure correlative en une construction de complexité et d'intégration supérieure, permettant, dans cette phrase qui se présente à l'esprit comme un

« continuum phonatoire [, de contribuer au] travail de *morphologisation* en temps réel qu'on a pu comparer ailleurs [Poirier 2016] à une forme de *perçaction* auditive permettant de faire émerger des formes dans un champ » (Poirier 2017 : 137).

C'est ainsi que la saillance dilatoire {T...K...} emporte, en totale cohérence avec les exploitations sémantique qu'elle connaît dans le lexique, une « solution de continuité » (Eskenazi) en ce qu'elle permet de *découper* dans ce continuum phonatoire une entité sémantique et syntaxique solidaire qui, routinisée par l'usage,

« offr[e] un sentier en partie balisé, qui simplifie la tâche des sujets parlants, en automatisant une partie du travail de production de l'énoncé mais aussi du travail de construction du sens [...] » (Fortineau-Brémond 2017 : 20).

L'économie de la structure corrélatrice investit ainsi, au niveau phrastique, l'iconicité articulatoire de l'enchaînement phonétique [t-k] décelable dans la structure onomatopéique guiraldienne (*supra*)²³⁸, dont le macro-sémantisme de *coup/contrecoup* nous semble par ailleurs particulièrement apte à accueillir des relations d'implication (chrono)logique du type cause/conséquence ou action/réaction que la corrélation met régulièrement en scène (Fortineau-Brémond 2012a : 241). La structure corrélatrice en *t...k...* révèle ainsi, à la lumière de ce proto-sémantisme du *coup/contrecoup* qui permet d'en délimiter la double cohésion, un fonctionnement qui, s'il diffère à première vue des formules corrélatrices du type *más...más*, n'est pas moins « échoïque » que celles-ci, en ce sens précisément que les deux éléments s'appellent et se « répondent » l'un à l'autre, dotant l'énoncé obtenu d'un caractère particulièrement *percutant*.

Cette double caractéristique échoïque et percutante explique que la corrélation intervienne fréquemment dans les dictons et proverbes, où elle met ces caractéristiques au service du fonctionnement parémique prototypique, caractérisé par une binarité « assaisonnée de rimes ou assonances intérieures » :

« Il n'est plus nécessaire de s'attarder sur la description de la forme proverbiale considérée comme prototypique; toutes les études parémiques la mentionnent: structure binaire, voire quadripartite (cf. Milner 1969a et 1969b), assaisonnée de rimes ou assonances intérieures :

Petit à petit / l'oiseau fait son nid

À chaque oiseau / son nid est beau[...]

La répétition d'un même terme et/ou une syntaxe symétrique dans les deux volets soulignent le moule binaire de la formule :

Qui bontés fait, bontés attend.

Morte la bête, mort le venin.

(Schapira 200 : 88).

En dehors de la présence caractéristique de la rime comme technique mnémotechnique contribuant à la routinisation de ces enchaînements, les phrases proverbiales sont décrites comme concises, *tranchantes, lapidaires* (« habla lapidaria », Pérez Martínez 1995), ce dernier terme non pas tant en allusion à leur figement ('gravé dans la pierre') qu'au sens d'un énoncé *contondant*, qui *frappe* l'esprit par sa densité et sa cohérence, caractéristiques que la saillance (dilatoire) {T...K...}, sans en être le vecteur exclusif, relaie sur le plan formel du signifiant, rendant ainsi la structure corrélatrice particulièrement aptes à la proverbialisation²³⁹.

²³⁸ L'on ne manquera pas d'observer que le schéma de la rétroaction sur le plan de la transitivité phrastique élaboré par M. Poirier (*supra*) ne diffère guère de celui que nous avons proposé pour visualiser l'iconicité de l'enchaînement phonétique [t-k] dans l'invariant du *coup/contrecoup* rattachable à la structure onomatopéique guiraldienne (*supra*).

²³⁹ Un examen approfondi de la parémiologie espagnole pourrait par ailleurs révéler que la saillance dilatoire {T...K...} s'actualise non seulement dans le cadre des structures corrélatrices en *t...k...*, mais pourrait bien opérer également au travers d'autres signifiants comme *este~aque* : *De aquellos barro estos lodos* (littéralement 'De cette boue-là (provient) cette fange-ci', donc approximativement 'Ceci explique cela', 'L'on récolte ce que l'on sème'), ou même par le biais d'oppositions lexicales : *Quién mucho abarca poco aprieta* ('Qui trop embrasse mal étirent'), où

La corrélation représente ainsi une exploitation particulièrement saisissante de l'interaction, sur le plan syntagmatique, entre des cognèmes T et K associés en saillance. Mais l'effet « échoïque » qui, au niveau submorphémique, s'établit entre les membres des séries *tal/tan/tanto* et *cual/cuan/cuanto/como* au sein du fonctionnement dilatoire de la saillance ne préjuge pas, nous l'avons vu *supra*, de leur fonctionnement en alternance paradigmatique, où les formes en T- peuvent « répondre » aux formes en K- sans mise en place du mécanisme corrélatif (exemple 82). Ce mécanisme d'alternance paradigmatique s'instancie en espagnol dans de nombreux micro-systèmes : *cada ~ todo* (complétude/incomplétude notionnelle, Fortineau-Brémond 2012a : 151), *cual ~ tal* (expression d'une qualité indéterminée Fortineau-Brémond 2012a), *más que ~ más de* (expression du standard de la comparaison Poirier 2018b). Ces paires ayant déjà été étudiés par le prisme de la submorphémie, nous nous intéresserons ici à deux autres cas pour compléter ce panorama : l'alternance entre les prépositions *de* et *con* dans ce que la grammaire nomme traditionnellement le « complément de caractérisation » puis, évidemment, l'alternance entre *quizá(s)* et *tal vez* dans le domaine de l'expression du doute.

2.2 Un exemple d'alternance paradigmatique T ~ K : *de/con*

Dans l'expression du « complément de caractérisation », la préposition *de* peut, à première vue, alterner avec la préposition *con*, comme dans ces deux exemples fabriqués empruntés à Benaben (2002 : 135) :

(85) *Un hombre de sombrero flexible*

vs.

(86) *Un hombre con sombrero flexible*

Cette alternance, qui en réalité est loin d'être libre et insignifiante, est généralement envisagée comme le vecteur d'une opposition qualitative entre les compléments introduits : la préposition *de* livre une caractérisation « essentielle », alors que *con* introduit des éléments présentés comme « accidentels » :

« La préposition *de* sert à introduire des compléments de nom à valeur **descriptive**. Ces compléments présentent toujours une caractéristique essentielle : *Un hombre de sombrero flexible*. Les mêmes compléments introduits par la préposition *con* expriment alors un aspect accidentel. **La préposition *con* signifie en effet l'addition ou l'accompagnement** (*Yo iba con mis padres*.) Dans *Un hombre con sombrero flexible*, les substantifs *hombre* et *sombrero* **ne sont pas reliés directement**. La caractéristique n'est pas intégrée, elle est simplement ajoutée au substantif *hombre*, c'est l'aspect « accidentel » selon la terminologie habituellement utilisée. En revanche la préposition *de*, dont le **sens premier est de faire la jonction** entre un point de départ et un point d'arrivée, **associe étroitement les deux éléments** (caractéristique dite « essentielle »). (Benaben 2002 : 135, nous soulignons).

l'alternance *t-...k-...* est portée par deux oppositions inversives : le contraste *mucho ~ poco* (t ~ k) et le contraste *abarca ~ aprieta* (k ~ t) dont la reconnaissance est favorisée par le rapport paronymique en *a-* et la présence de la saillance {BL} (*a*barcar/*a*pretar).

Cette perspective de distinction entre ce qui relève de « l'essentiel » ou de « l'accidentel », mène parfois les auteurs à considérer que seule les qualités *essentielles* sont proprement « caractérisantes »²⁴⁰, tandis que l'élément accidentel n'introduit pas une « caractéristique » à proprement parler, mais un simple élément *descriptif* : cette distinction conduit en effet M. Camprubi (1999) à réserver l'expression « complément de caractérisation » aux formules en *de*, et à parler de simple « complément de description » pour les constructions avec la préposition *con*.

Qu'elle soit « essentielle » (Bénaben) et donc vectrice de « caractérisation » (Camprubi) ou seulement « accidentelle » et donc purement « descriptive », l'effet discursif du complément est rattaché au signifié de langue que chaque auteur aura préalablement reconnu aux prépositions ici mises en jeu : pour M. Bénaben, le caractère « essentiel » de l'information introduite par *de* proviendrait, nous l'avons vu, de sa capacité fondamentale à « faire la jonction entre un point de départ et un point d'arrivée », ce qui livre une *association étroite* entre le support et l'apport, alors que *con*, en tant que marque d'une « addition » ou « accompagnement », ne relierait le complément à son support qu'*indirectement*. Pour cet auteur, *de* et *con* livrent donc des degrés différents d'association, « étroite » (« faire la jonction ») ou bien indirecte (« pas directement » ; « addition »). M. Camprubi, pour sa part, fait dériver l'idée de *caractérisation* de l'invariant « provenance/origine » qu'il avait attribué préalablement à la préposition *de* :

« Examinons d'abord cette idée de caractérisation : elle procède directement de celle d'*origine* qui est attachée à la valeur de base de la préposition. En effet, l'origine est la caractéristique par excellence de toute chose et c'est donc de cette première valeur que procède celle de *caractérisation* que va marquer, par extension, la préposition. » (Camprubi 2001 : 209).

Par contraste, c'est à la préposition *con* que revient selon cet auteur le signifié d'« association » (Camprubi 2001 : 209), ce qui permettrait à cette préposition d'introduire « un élément descriptif **conjoint** » (1999 : 121, nous soulignons). Dans ce modèle explicatif, *de* et *con* n'expriment pas deux degrés différents d'*association*, mais signifient deux opérations entièrement différentes : de l'idée d'*origine* dériverait, par procédé métonymique, celle de *caractérisation*, alors que l'idée d'*association* serait le signifié de langue de *con*, exploité directement, sans autre dérivation méta-sémique.

La notion d'« association », mobilisée dans les deux modèles explicatifs mais située tantôt du côté de *de* (« faire la jonction », « associe étroitement »), tantôt de *con* (« association »), pointe peut-être vers les insuffisances de ce type d'explications qui semblent ne pas distinguer clairement ce qui est inhérent à

²⁴⁰ Au sens d'une *caractéristique* comme ce « [q]ui constitue le trait **distinctif** ou **spécifique** de quelque chose ou de quelqu'un » (Cnrtl s.v., nous soulignons), la *caractérisation* étant le « [p]rocessus analytique aboutissant à une **définition** puis à une **classification** des éléments d'un ensemble ». De par sa logique définitoire et classificatoire, la caractérisation concerne donc l'essence des choses, ce qui les définit en propre.

la nature prépositive que les deux concurrents ont en partage – la mise en place d'une *relation*²⁴¹ –, ce qui relève de l'invariant de chaque préposition et ce qui, enfin, correspond à leurs exploitations discursives. Aussi la question mériterait-elle d'être éclairée par un regard sur le signifiant, qui fournit de l'alternance *de~con* une explication d'une étonnante simplicité.

Les compléments de « caractérisation » et/ou de « description » exploitent, en effet – telle est notre hypothèse –, l'opposition des cognèmes T et K qui s'actualisent, respectivement, en position frontale des prépositions ici examinées.

La facture submorphémique de la préposition *de* ne saurait être plus simple, puisque, au-delà de l'initiale dentale, dont le statut cognémique a déjà été postulé par plusieurs auteurs (*supra*), aucun autre submorphème ne semble entrer dans son signifiant, la voyelle [e] n'étant *a priori* qu'un élément d'appui syllabique sans investissement cognitif particulier²⁴². La préposition *de* élève ainsi l'invariant cognitif du submorphème dental T au rang de particule autonome, lui permettant de ce fait d'opérer sur le plan du macro-signifiant phrastique : érigé en **préposition**, le cognème T occupe le poste frontal du complément qu'il introduit et place ainsi la relation que, comme toute préposition, il a vocation à établir entre le « complément » et son support, sous le signe de son invariant cognitif d'évaluation *rétrospective*. La préposition *de* en vient ainsi à signifier une *mise en relation* entre deux éléments qui, sous le regard rétrospectif et totalisant du locuteur, émergent comme un tout autonome, une *complétude*.

Du fait de cette simplicité formelle, la préposition *de* entre en alternance formelle parfaite avec un autre relateur, la conjonction *que* qui, tout aussi « simple », se contente d'instaurer une relation de dépendance syntaxique à partir de l'*incomplétude* (ici fonctionnelle) emporté par le cognème K (Fortineau-Brémond, *supra*). En dépit de la nature grammaticale *a priori* différente de ces deux particules, opposition *de/que* est exploitée par le système espagnol dans les expressions comparatives en tant que « marqueurs du standard » de la relation comparative (*más que X/más de X*). Cette opposition a fait l'objet d'un travail récent (Poirier 2018b) sur lequel nous aurons l'occasion de revenir dans la dernière partie de ce travail.

Mais c'est à une autre particule en K-, de nature même prépositive, que *de* s'oppose, nous l'avons vu, dans l'expression desdits « compléments de caractérisation/description » : la préposition *con*. Le profil submorphémique de la préposition *con* est plus complexe que celui de *de*, puisqu'ici, chacun des

²⁴¹ « La préposition est un mot invariable qui a pour rôle de relier un constituant de la phrase à un autre constituant ou à la phrase toute entière [...]. » (Dubois et al. 1994 : 226).

²⁴² Du moins ce cognème n'a-t-il pas encore été décrit jusqu'à présent. L'hypothèse de l'existence d'un cognème E n'est toutefois pas incongrue au regard de certaines oppositions triptyques O/A/E, comme dans le système des déictiques déclinables *este/esta/esto* ou des pronoms atones *le/la/lo* (surtout dans le *leísmo*, où le système rétablit la tripartition masculin/féminin/neutre typique du latin et, précisément, du système déictique). Ou s'agit-il d'une variante du schème I/A/O que nous avons déjà évoqué ? (*vid.* chapitre 5).

phonèmes du signifiant *con* peut être associé à un cognème (K, O et N respectivement). Les formants O et N, associés en grappe ou pris séparément, ont déjà fait l'objet de plusieurs analyses²⁴³ qui mettent au jour les multiples réseaux signifiants dans lesquels *con* est autorisé à figurer, en particulier la correspondance contrastive que *con* entretient avec son prétendu antonyme *sin* en vertu du contraste cognémique I ~ O (Bottineau & Le Tallec 2017) et la finale commune *-n* (Molho 1988). L'initiale vélaire, quant à elle, forme avec la nasale finale un exemple d'actualisation de la grappe submorphémique {KN}, dont l'invariant « articulation/connexion »²⁴⁴ corrobore *a priori* le signifié d'association que la grammaire traditionnelle attribue à cette préposition. Pour notre part, nous poursuivons ici l'hypothèse formulée par Ch. Fortineau-Brémond (2012a), qui propose de reconnaître dans les prépositions *con*, *cabe* et *contra* l'actualisation du cognème K en tant que marqueur d'une dépendance *notionnelle* (Fortineau-Brémond 2012a : 152). Cette lecture supplémentaire, qui ne préjuge nullement de la validité des autres analyses mentionnées, offre la possibilité de voir dans *con* non seulement le vecteur d'une relation d'« association » ({KN}), mais d'une mise en relation frappé du sceau de l'« incomplétude », quelle que soit l'exploitation que l'on fera, en discours, de cette nuance. L'on pourra par ce biais mettre en lumière une relation systémique de complémentarité entre les deux prépositions *de* et *con* que l'analyse traditionnelle, souvent centrée sur ces prépositions et leurs antonymes canoniques (*a ~ de* et *con ~ sin*), laisse globalement dans l'ombre.

La lecture submorphémique de ces deux prépositions permet de faire l'économie d'un modèle explicatif fondé sur une chaîne de dérivations méta-sémiques à partir d'un « sens premier » qui, variable selon les auteurs et selon le sens « dérivé » que l'on cherche à y rattacher, confinent au « péché de réalité »²⁴⁵ ; qui plus est, la filiation dérivative d'un « sens » à l'autre ne se fait pas toujours sans heurts : est-ce vraiment si aisé de considérer l'« origine » comme la « caractéristique par excellence de toute chose » (Camprubi 2001 : 209, *supra*) ?

Tant l'« origine » d'une chose que sa « caractérisation » peuvent, en revanche, être pensées à l'aide d'un *regard rétrospectif et totalisant* sans nécessité de dériver l'une de l'autre ; elles constituent, parmi de nombreuses autres possibilités (expression de la matière, possession etc.), deux exploitations discursives de l'invariant instructionnel de *de* et non son signifié de puissance.

²⁴³ Voir notamment Bottineau & Le Tallec (2017) sur le contraste cognémique O ~ I décelable dans l'opposition *con~sin*, ainsi que les développements sur la grappe submorphémique -ON (Péron 2016), et Molho (1988) sur le formant *n repérable entre autres dans *con*, *sin*, *en* et *un*.

²⁴⁴ Voir notamment Philips 2008, 2012, Bottineau 2006, Grégoire 2012 et *supra* chapitre 1.

²⁴⁵ L'expression est empruntée à J.C. Chevalier (1982 : 94). La préposition *de*, par exemple, a fait l'objet de nombreuses analyses, posant comme signifié de départ tantôt la « jonction entre un point de départ et un point d'arrivée », tantôt la « provenance/origine » ou encore la « possession » (Funes 2015, 2016) : « En cuanto a la caracterización semántica, [...] la preposición *de* presentaba una estructura de categoría radial (Lakoff, 1987), cuyo significado central era el de posesión. Este significado básico se combina con el de los elementos que la rodean para establecer los significados restantes. » (Funes 2016 : 50)

Examinons rapidement l'exemple proposé *supra* (*Un hombre de sombrero flexible*), où *de* est censé contribuer à l'« étroite jonction » entre les deux éléments. Cette analyse décrit le *resultat* obtenu, mais non le *processus* enclenché par l'opérateur *de* : nous pensons en effet que la préposition *de* choisie par le locuteur nous enjoint de concevoir [*hombre*] et [*sombrero flexible*] comme constitutifs d'une totalité qui émerge sous le regard rétrospectif et évaluatif que le locuteur a choisi de porter sur leur relation. Or, concevoir les deux éléments comme une totalité, interprétée résultativement comme une *complétude*, revient – mais c'est là une simple implication logique – à les envisager dans une « étroite relation », la plus étroite qui puisse se concevoir même, à savoir celle qui lie – en l'occurrence – une caractéristique essentielle à celui qui serait incomplet sans elle. La préposition *de* pose ainsi un lien entre deux éléments qui, à l'aune de la complétude produite par l'ensemble, sera interprété comme indissociable et même *nécessaire*.

Prenons un exemple attesté pour fixer les idées :

(87) En el grabado se ve la ejecución, más bien el suplicio, de un jefe indio. Está atado a un poste a la derecha. [...] A la izquierda del grabado hay un grupo de conquistadores, de armadura de hierro, con arcabuces en las manos y espadas en ristre, mirando la ejecución. Al centro del grabado se ve un hombre minuciosamente ocupado en acercar la candela al indio. (Cabrera Infante, *Vista del amanecer en el trópico*, 1986, exemple partialement cité en ex. 48).

Dans ce passage, qui se prête ici particulièrement à la démonstration puisque le lecteur y est mis d'emblée dans une position de spectateur (« En el grabado **se ve...** »), le regard du lecteur-spectateur est largement tributaire des diverses prépositions mises en œuvre dans la description des personnages. La formulation « *conquistadores, de armadura de hierro* », en dépit de la virgule qui sépare l'élément support (*conquistadores*) de son apport (*de armaduras*), enjoint de concevoir les deux éléments comme formant un ensemble solidaire, « *armadura* » étant ce qui permet de compléter et de clore efficacement le portrait de base de ces personnages. Aucun ajout n'est d'ailleurs nécessaire pour procéder à l'identification du référent : autosuffisante, la formule « *conquistadores de armadura (de hierro)* » inscrit le référent dans une certaine *classe* de conquistador – les conquistadors ici représentés sont de la classe de ceux qui portent des armures –, ou, plus exactement, fait émerger l'image d'un conquistador *typique*, l'armure étant indissociable de la silhouette que l'imaginaire collectif a retenue de ces personnages historiques. La préposition *de* mobilise l'armure comme le trait qualificatif par excellence, nécessaire puisque culturellement préconstruit, permettant de clore la description et de la rendre opérationnelle.

Si aucun ajout n'est *nécessaire* pour garantir l'efficacité de cette identification globale, rien n'interdit au narrateur d'ajouter à la description des détails qui, par le biais de la préposition *con* cette fois, entretiendront avec leur support une relation d'une autre nature. C'est le cas, dans ce même exemple, du syntagme « *con arcabuces en las manos y espadas en ristre* », deux précisions qui, factorisées sous le régime de *con*, évoquent les armes tenues par les personnages dans une certaine posture. La préposition

con signale ici que ni les armes en tant que telles, ni les postures décrites ne doivent être tenues pour définitives de l'identité des personnages, mais constituent un simple complément d'information : *con* pose en effet une *association incomplète*, non pas dans le sens que la *mise en relation* opérée par la préposition ne serait pas pleinement effectuée, mais en ce sens que l'association emportée par *con* ne clôt pas le processus descriptif dans son ensemble, laissant entendre que d'autres détails pourraient venir enrichir la description. Ceci a pour conséquence l'impression qu'avec *con*, la description se réalise par à-coups, par petites touches que le support va accumuler au fil de la description et pouvant être complétées à tout moment, y compris par l'interlocuteur, l'élément introduit par *con* n'étant qu'un détail parmi de nombreux autres qu'on aurait pu choisir de mentionner, et non pas LE trait définitoire par excellence du référent. On reconnaîtra dans cette opposition un partage interlocutif de type C1 ~ C2, sur lequel ne reviendrons dans le détail dans la dernière partie de ce travail.

2.3 L'alternance *quizá(s)* ~ *tal vez*, deux angles de vue complémentaires dans la suspension de l'assertion

Partant des conclusions que nous avons obtenues de l'étude du cognème T et ses diverses manifestations dans la langue espagnole, nous postulons que la forme *tal vez* permet de concevoir le doute qu'elle emporte sous un angle de vu *conclusif*, *perfectif* et *rétrospectif*, présentant l'hypothèse ainsi marquée comme soumise au *regard extrinsèque et totalisant* du locuteur. Nous allons à présent observer quelques effets discursifs que *tal vez* permet de susciter grâce à cet amorçage cognitif.

Nous observons dans un premier temps que, dans notre corpus, l'hypothèse avec *tal vez* est fréquemment introduite par un verbe exprimant un processus de réflexion, un « verbe de pensée » (*pensar, suponer, etc.*). Cette tendance ne semble pas être une coïncidence contingente de notre corpus particulier, car d'autres auteurs l'ont également détectée dans leurs échantillons respectifs. Dans son étude sur le devenir diachronique des adverbages épistémiques de l'espagnol, A. Barrio García (2017) observe ainsi que, d'après les analyses de son corpus, « [l']emploi des verbes de pensée, comme *pensar, creer* ou le verbe *poder* contribuent également au caractère hypothétique du propos modifié par *tal vez* » (2017 : 240), ce qu'elle illustre à l'aide de l'exemple suivant :

(88) [y] he pensado que **tal vez** pudiera facilitarse su remedio si se insistiese lo suficiente.
(Gregorio Marañón, *Ensayos sobre la vida sexual*, 1919-1929).

Si ce type d'exemples sont légion²⁴⁶, nous ne pensons pas que ce soit le verbe de pensée qui contribue au caractère hypothétique de l'énoncé que *tal vez* est, depuis le début du XIX^e siècle, en mesure de prendre en charge seul (Barrio García 2017) ; il nous semble, au contraire, que c'est *tal vez* qui apporte ici quelque

²⁴⁶ Cette tendance est surtout manifeste si l'on regarde l'ensemble des occurrences de la forme dans un texte donné, et que l'on compare son comportement avec la particule *quizá(s)*. Chez García Márquez (*Cólera*), environ 30% des occurrences de *tal vez* peuvent être rattachées à ce type de contexte, contre seulement 10% pour *quizás*.

chose au processus de « pensée » exprimé par le verbe : conjointement avec sa dimension hypothétique qui renforce la nature épistémique du processus de pensée, *tal vez* nous semble introduire une nuance « conclusive » que nous rattachons à l'invariant cognitif de cognème T en majeure. Une prise en compte plus généreuse du co-texte de l'exemple susmentionné fait en effet apparaître que l'hypothèse introduite par *tal vez* marque l'aboutissement d'un processus réflexif complexe qui mêle observations empiriques et analyses pour culminer dans l'hypothèse exprimée :

(88') PRÓLOGO DE LA PRIMERA EDICIÓN

La zona del dolor humano con que suelo estar en contacto habitual ha mantenido en mí muy agudizado ese interés por el problema sexual, común a todos los hombres que no sean empedernidamente frívolos.

Muchas, muchas veces me ha dejado entristecido el espectáculo de dolores de este orden que no era posible aliviar con las fórmulas de la farmacopea ni con los tópicos de los moralistas. Y he pensado que **tal vez** pudiera facilitarse su remedio si se insistiese lo suficiente en decir a los hombres, de un modo noble y claro, cuáles son los verdaderos deberes que les impone su sexo. (Gregorio Marañón, *Ensayos sobre la vida sexual*, 1919-1929).

Dans cet exemple, l'hypothèse « **tal vez** pudiera facilitarse su remedio » expose la conclusion à laquelle l'auteur est parvenu au cours de ses années de pratique de la médecine ; conclusion qui, si elle reste marquée du sceau formel de l'incertitude qu'impose sans doute la modestie de rigueur dans un prologue, ne représente pas moins la raison d'être de son étude et se présente d'avantage comme une conviction qu'une véritable incertitude dont l'auteur interrogerait le bien-fondé. Il s'agit, ici littéralement, d'une hypothèse de travail que l'auteur a élaborée à l'issue d'un processus réflexif, et qui servira d'assise, formellement hypothétique mais non moins fondée, à un développement subséquent.

Cette capacité de *tal vez* de présenter l'hypothèse qu'il construit comme le *resultat*, le point final d'une analyse, se vérifie dans de nombreux exemples, notamment dans le discours scientifique, où *tal vez* affiche, par ailleurs, une forte présence (Barrio García 2017). Ainsi dans l'exemple suivant, où, de nouveau, *tal vez* marque à deux reprises des hypothèses qui s'imposent aux locuteurs à l'issue d'un processus analytique :

(89) La idea es exponer al paciente a situaciones repetidas de ingesta que son productoras de ansiedad. [...]

En otro trabajo del mismo grupo, en donde se evalúan los resultados de este tratamiento, concluyen que tal vez agregue algo a los efectos de una intervención cognitivo-conductual, y es probable que esto esté solamente vinculado con la conducta alimentaria y el vomitar. Asimismo, advierten que tal vez la administración de este tratamiento en un grupo podría menoscabar su eficacia, porque no parece que hubiera suficiente oportunidad como para dedicarle a cada paciente el tipo de atención individualizada requerida, como para desafiar y cuestionar sus pensamientos en profundidad mientras come. (C. Rausch Herscovici & L. Bay, *Anorexia nerviosa y bulimia*, 1990).

Deuxième partie

Si *tal vez* est, par ses propriétés conclusives, plébiscité dans le discours scientifique, la prose de fiction n'est pas en reste et confirme la tendance de *tal vez* à introduire, sous le régime d'un verbe de réflexion, une hypothèse à dimension *resultative*. Ainsi sous la plume de Garcia Márquez, nous lisons cet exemple :

(90) [*Le docteur Juvenal Urbino se rend dans l'appartement de son ami Jeremiah de Saint-Amour, qui vient d'être retrouvé mort au milieu d'un désordre généralisé.*]

Había revistas y periódicos viejos por todas partes, pilas de negativos en placas de vidrio, muebles rotos, pero todo estaba preservado del polvo por una mano diligente. [...] El doctor Juvenal Urbino había pensado más de una vez, sin ánimo premonitorio, que aquel no era un lugar propicio para morir en gracia de Dios. Pero con el tiempo terminó por suponer que su desorden obedecía **tal vez** a una determinación cifrada de la Divina Providencia. (Gabriel García Márquez, *El amor en los tiempos del cólera*, 1985).

Dans ce passage, l'hypothèse envisageant le désordre comme une manifestation indéchiffrable de la Divine Providence s'impose au personnage là encore comme l'aboutissement d'une réflexion (« *terminó por suponer* ») et apparaît alors comme l'*opinion* que le personnage finit par adopter alors même que l'opacité du thème abordé (« *determinación cifrada de la Divina Providencia* ») empêche une assertion définitive. Sans démentir l'ignorance métaphysique de la condition humaine quant au Divin, le locuteur élabore une hypothèse pragmatique issue d'un apprentissage empirique (*con el tiempo*) qui lui permet une certaine prise de position.

Plus clairement encore que dans l'exemple précédent, *tal vez* est, dans l'exemple suivant, introduit à l'aide d'un verbe nettement délibératif, faisant apparaître, là encore, le « doute » signifié par l'adverbe comme une assertion atténuée plutôt qu'une interrogation véritable :

(91)- Sigues sin decirme qué hago aquí -dijo.

Pati encogió los hombros. El sol bajaba más en el horizonte, inflamando el aire de luz rojiza. Su pelo corto y rubio parecía contagiado de aquella luz.

- Cada cosa tiene su momento -entornaba los párpados mirando lejos-. Límitate a disfrutar, y ya me contarás qué te parece.

A lo mejor era algo muy sencillo, pensaba Teresa. La autoridad, quizá. Una teniente sin tropa a su mando, un general jubilado cuyo prestigio desconocen todos. **Tal vez** me ha hecho venir porque me necesita, decidió. Porque yo la respeto y conozco el último año y medio de su vida, y éstos no. (A. Pérez Reverte, *La reina del Sur*, 2002)

Dans l'exemple suivant, où *tal vez* est également introduit par un verbe de « pensée » (*antojarse a alguien*), la locutrice révisé son jugement sur un autre personnage de l'histoire, une dénommée Mara, pour aboutir, là encore, à une (nouvelle) prise de position. Mais l'hypothèse en *tal vez*, selon laquelle la locutrice pourrait s'être trompée au sujet de Mara, est aussi le fruit de la fréquentation directe de ce personnage et de la *connaissance empirique* qui en découle (*ahora, al conocerla, se me antojaba*), connaissance explicitement opposée aux élucubrations infondées (*sin mucho fundamento*) qui avaient préexisté dans l'esprit de la locutrice avant ce contact direct :

(92) [La locutrice était convaincue que son ami Diego et Mara sentaient une attirance mutuelle, mais elle n'avait jamais rencontré Mara en personne. A l'issue des présentations, elle trouve le comportement de Mara envers Diego froid et distant.]

Veía a Mara por vez primera y en nada se asemejaba a aquella otra Mara, figura imaginaria pero vívida, que yo me había ido forjando, sin mucho fundamento, a través de algún que otro comentario que Diego había deslizado sobre ella en mi presencia. Desde un principio me pareció que él la amaba, incluso que ella le correspondía. Pero ahora, al conocerla, se me antojaba que tal vez me hubiera precipitado en mis conclusiones. ¿Cómo si no se podía interpretar su despreocupación? ¿Acaso podía tener otro significado? (A. García Morales, *La lógica del vampiro*, 1990).

De nouveau, la locutrice semble parvenue à une nouvelle conclusion qui, si elle n'est pas une certitude absolue et risque d'être provisoire ou du moins sujette à vérification ultérieure – les questions rhétoriques de la fin du passage en témoignent –, repose sur des faits observables (la « despreocupación » de Mara) qui n'admettent, selon les données dont elle dispose à ce moment du récit, aucune autre explication rationnelle (*¿Acaso podía tener otro significado?*), aucune autre *interprétation* (*¿cómo si no...interpretar?*).

Nous pensons que le co-texte ne fait qu'explicitier, dans cet exemple, la dimension *interprétative* que *tal vez* emporte fondamentalement par le biais de l'invariant du cognème T. Avec *tal vez*, l'hypothèse se présente non seulement comme la conclusion (provisoire) d'une réflexion, mais aussi comme une hypothèse *motivée*, résultant d'une prise en compte analytique de données empiriques qui proviennent du contexte extralinguistique de l'énonciation. La présence de ces éléments empiriques²⁴⁷, à défaut d'être des preuves irréfutables, n'en sont pas moins des *indices* qui induisent, ou autorisent, une certaine conclusion, même relative.

Ainsi, dans l'exemple (93), l'on retrouve le verbe introducteur de « pensée » (« *Pensó que...* ») ainsi que l'impression que, tout en restant incertain, le personnage semble prendre position, et agir en conséquence et en accord avec l'hypothèse posée (« *se dio vuelta, esperando encontrarse...* ») :

(93) Damiana Cisneros rezaba: "De las asechanzas del enemigo malo, líbranos, Señor." Y le apuntaba con las manos haciendo la señal de la cruz.

Abundio Martínez vio a la mujer de los ojos azorados, poniéndole aquella cruz enfrente, y se estremeció. Pensó que tal vez el demonio lo había seguido hasta allí, y se dio vuelta, esperando encontrarse con alguna mala figuración. Al no ver a nadie repitió

-Vengo por una ayudita para enterrar a mi muerta.

(Juan Rulfo, *Pédro Páramo* (1955), Madrid, Cátedra, 1995, p.151 [México]).

Mais, là encore, la conviction du personnage est favorisée par un élément contextuel empirique : c'est la vision de Damiana et de son geste connoté qui induit l'hypothèse de la présence du diable derrière le personnage d'Abundio.

²⁴⁷ La NGLE classe l'adverbe *tal vez* parmi les formes qui « relativizan la veracidad o falsedad del contenido proposicional **en función de ciertos factores externos** » (RAE-ASALE 2009: 2384, nous soulignons).

Deuxième partie

Ces indices contextuels sont très souvent de nature sensorielle : perception visuelle dans l'exemple précédent, perception auditive dans l'exemple suivant, où le bruit d'une respiration qui conduit le narrateur à conclure, provisoirement, à la présence d'un être vivant (chien) dans la maison :

(94) [*Le narrateur entend un bruit étrange au bout du couloir*].

En el pasillo, la oscuridad me confundió por un instante. Desde allí, podía oír ya más clara la respiración entrecortada – ya no tenía duda alguna de que, efectivamente, era una respiración lo que escuchaba – pero, al principio, creí que procedía del final de la escalera y pensé que, **tal vez**, alguno de los perros, sin nosotros darnos cuenta, había quedado dentro de la casa. Fue al llegar al final de la escalera, al pasar junto a la puerta que yo mismo había cerrado con candado hacía veinte años, cuando, de pronto, me di cuenta de que estaba equivocado.

(Julio Llamazares, *op. cit.*, p.56 [Espagne]).

Dans de nombreux exemples, *tal vez* marque ainsi l'achèvement d'un raisonnement de type *inductif* qui, aboutissant à une hypothèse que l'on pourrait qualifier de *raisonnable*, prend appui sur la réalité expérientielle du locuteur. Dans l'exemple suivant,

(95) Y a propósito, ¿qué es de tu madre?

-Murió-dije.

-¿Ya murió? ¿Y de qué?

-No supe de qué. **Tal vez** de tristeza. Suspiraba mucho.

-Eso es lo malo. Cada suspiro es como un sorbo de vida del que uno se deshace.

(Juan Rulfo, *op. cit.*, p. 109).

l'hypothèse est formulée de nouveau à partir d'un observable sensoriel auditif (« *Suspiraba mucho* ») et de ce que, par expérience, cet observable signifie. L'on voit ici que l'hypothèse puise sa motivation non seulement dans des indices sensibles auxquels le locuteur accède directement par le biais du sensoriel, mais se fonde aussi sur un savoir préconstruit et culturellement partagé (« *Cada suspiro es como un sorbo de vida...* »).

Le raisonnement à partir du vécu opère ainsi, dans certains exemples, un véritable centrage sur le locuteur dont le critère s'impose alors de façon péremptoire :

(96) [*Eduviges Dyada affirme entendre le galop d'un cheval. Juan Preciado, lui, n'entend rien.*]

-No entiendo. Ni he oído ningún ruido de ningún caballo.

-¿No?

-No.

-Entonces es cosa de mi sexto sentido. Un don que Dios me dio; o **tal vez** sea una maldición. Sólo yo sé lo que he sufrido a causa de esto.

(Juan Rulfo, *Pedro Páramo*, 1955).

Dans cet exemple, l'hypothèse du sixième sens comme possible malédiction provient également d'une réalité vécue dont la locutrice affirme être la seule à détenir l'expérience (*sólo yo sé lo que he sufrido a causa de esto*).

Dans l'exemple suivant, nous retrouvons cette dimension d'une hypothèse *déterminée* à partir de l'expérience du locuteur, qui prête aux actions de son interlocuteur une motivation dérivée d'une expérience propre :

(97)- ¿Ejerció usted en Francia?

- Sí. Once años como maestro de armas. Regresé a España mediado el siglo, en mil ochocientos cincuenta.

Los ojos de color violeta lo miraron con fijeza, como si su propietaria experimentase cierta mórbida satisfacción sacando a la luz las nostalgias del viejo maestro de esgrima.

- **Tal vez** añoraba su país. Sé lo que es eso.

Jaime Astarloa tardó en responder. Se daba perfecta cuenta de que aquella joven lo estaba forzando a hablar de sí mismo, hábito al que no se inclinaba demasiado su naturaleza. Sin embargo, de Adela de Otero emanaba una extraña atracción que lo invitaba, dulce y peligrosamente, a confiarse cada vez más.

- Algo de ello hubo, sí -dijo al fin, rindiéndose a la magia de su interlocutora-. Pero en realidad se trataba de algo más... complejo. En cierto modo podría definirse como una fuga.

(Pérez Reverte, *El maestro de esgrima*, 1988)

Mais la réponse de l'interlocuteur met ici en évidence que le caractère préconstruit et, de ce fait, « facile » de l'hypothèse introduite par *tal vez* a aussi pour corollaire une certaine *superficialité* (*Pero en realidad se trataba de algo más... complejo*.) en ce sens qu'elle se contente de travailler avec une idée immédiatement disponible, l'idée la plus plausible et la plus raisonnable :

(98) [*Le narrateur est interpellé par le fait que, depuis toujours, très peu d'habitants de la localité nommée La Carballa ont pris les ordres dans les monastères environnants.*]

Hasta donde alcanzan la memoria y los papeles, la aportación en material humano de La Carballa al clero ha sido más bien escasa. Seguramente habrá una explicación razonable que relacione esto con el sistema de reparto de herencias. **Tal vez**. (E. Gavilanes, *El bosque perdido*, 2000).

Le locuteur tient ici compte de ses connaissances historiques sur l'Espagne médiévale et même moderne, dans laquelle – comme dans de nombreux pays européens – la carrière ecclésiastique est un choix imposé par le régime de successions plus qu'une vocation spirituelle. Le plus raisonnable est donc de penser, sans en être complètement sûr, que l'explication est à chercher dans ce domaine. L'on observe que l'hypothèse est de nouveau motivée par une connaissance partagée, et intervient dans une tonalité conclusive, que l'on serait tenté de rendre, en français, par une traduction comme « Peut-être bien ». C'est aussi le cas dans l'exemple suivant, que nous trouvons sous la plume de Galdós :

(99) Y el tiempo que la señora pasaba en la iglesia rezando, él, un tanto desilusionado ya de su afición religiosa, empleábalo en cuidar las seis gallinas y el arrogante gallo que en el patinillo tenía. ¡Qué deliciosos instantes! ¡Qué grata emoción... ver si ponían huevo, si éste era grande, y, por fin, preparar la echadura para sacar pollitos, que al fin salieron, ¡ay!, graciosos, atrevidos y con ánimos para vivir mucho! D. Lope no cabía en sí de contento, y Tristana participaba de su alborozo. Por aquellos días, entróle á la cojita una nueva afición: el arte culinario en su rama importante de repostería. Una maestra muy hábil enseñóle dos ó tres tipos de pasteles, y los hacía tan bien, tan bien, que D. Lope, después de catarlos, se chupaba los dedos, y no cesaba de alabar á Dios. ¿Eran felices uno y otro?... **Tal vez**.

FIN DE LA NOVELA. (Benito Pérez Galdós, *Tristana*, 1892).

Dans ce passage qui, significativement, constitue la fin du roman, l'on voit facilement comment *tal vez* n'a pas vocation à « ouvrir vers autre chose » (Fortineau-Brémond, *supra*) dans la mesure où le roman

atteint avec ce terme ses limites matérielles. Mais, plus significativement encore, il ne semble pas non plus ouvrir un quelconque débat réel sur le bonheur des protagonistes, que le panorama idyllique de la vie domestique a déjà établi dans les faits (« ¡Qué deliciosos instantes ! ¡Qué grata emoción... ! »). Tout porte à croire ici au bonheur de ces personnages, et seul le caractère privé, subjectif de la notion de bonheur empêche le narrateur d'avancer une affirmation plus catégorique. En réalité, on a l'impression que le débat est bien tranché, et l'hypothèse avancée ici prend alors une allure purement formelle, presque *conventionnelle*, qui n'est pas sans rappeler la fin classique des contes de fée espagnols : *Fueron felices, y comieron perdices*.

Il nous semble, à la lumière de ces exemples, pouvoir poser que *tal vez* est en mesure de produire des hypothèses qui n'emportent pas une véritable interrogation du sujet dans la mesure où elles surviennent à l'issue d'un raisonnement motivé par l'expérience empirique individuelle ou partagée du locuteur. Elles semblent recueillir de ce fait des argumentations d'accès plus ou moins immédiat, ce qui les rend à la fois plus superficielles, moins « profondes » qu'une hypothèse en *quizá(s)* (*vid. infra*) mais aussi, en contrepartie, moins paralysantes : elles permettent une prise de position du sujet et l'autorisent à formuler une opinion, même provisoire, et éventuellement d'agir en conséquence.

L'ensemble de ces effets sémantiques, qui à notre sens démontrent l'actualisation de l'invariant cognitif de regard rétrospectif et conclusif rattachable au cognème T, sont d'autant plus perceptibles que la forme *tal vez* alterne, en discours, avec l'adverbe *quizá(s)* qui, nous l'avons vu, s'inscrit par le biais du cognème K dans le paradigme des indéfinis-interrogatifs, et contribue de ce fait à concevoir les hypothèses qu'il instruit comme une véritable interrogation. Observons à présent quelques exemples d'alternance :

(100) Para ser usted una de las personas que más regularmente se relacionaban con el difunto, no está siéndome de mucha utilidad.

- Hay otras personas que también mantenían una relación regular, y acaba de reconocer hace un momento que sus declaraciones han sido inútiles... Ignoro por qué pone tantas esperanzas en mi testimonio.

Campillo contempló el humo del cigarro y sonrió.

- La verdad es que no lo sé -dejó pasar un momento, pensativo-. **Quizá** porque tiene un aspecto... honorable. Sí, **tal vez** sea por eso.

Hizo don Jaime un gesto evasivo.

(Pérez Reverte, *El maestro de esgrima*, 1988).

Dans cet exemple, le locuteur reprend à son compte la question que lui adresse son interlocuteur (*por qué pone tantas esperanzas en mi testimonio*) et commence par se déclarer, comme l'interlocuteur, incapable d'y répondre (*La verdad es que no lo sé*). Puis, à l'aide de *quizá*, surgit une première hypothèse qui, dans le sillage de l'expression de l'ignorance du locuteur, semble avoir été improvisée in situ, face à la nécessité de répondre. Le caractère improvisé de l'hypothèse est d'ailleurs porté, en sus de notre

adverbe, par les points de suspension qui retardent l'information-clé de la phrase et dénoncent un raisonnement qui a du mal à émerger à la conscience. La deuxième hypothèse (*tal vez sea por eso*) joue alors le rôle de répondant, et ce à double titre : cette nouvelle formulation en *tal vez*, précédée de l'affirmatif *sí*, se présente d'abord comme la réponse dialogale à une interrogation que le locuteur s'adresse à soi-même, et dont l'hypothèse en *quizá* est précisément la manifestation formelle ; autrement dit, l'esprit du locuteur interprète la première hypothèse comme une question (¿Es o no es el aspecto honorable de mi interlocutor la razón por la cual espero tanto de él ?) et répond par l'affirmative (*sí*), reprenant le même contenu anaphoriquement (*por eso*) sous forme d'une hypothèse explicitement conclusive. Sans être complètement sûr de ses propres motivations, le locuteur se contente de cette hypothèse qui, d'autre part, n'est pas déraisonnable : à court d'idées et de témoignages dans son investigation dans laquelle presque tout le monde ment ou occulte quelque chose, il semble logique que ses espoirs se fondent sur un témoin qui a l'air « honorable ».

Un jeu de *question* ~ *réponse* similaire s'observe dans cet exemple trouvé chez J. Rulfo :

(101) [*Le père Rentería se rend au chevet de Susana San Juan, qui est sur le point de mourir. Après l'avoir sermonnée sur les horreurs de l'enfer et avoir tenté, en vain, de lui arracher la confession, le curé entreprend une dernière tentative.*]

Tuvo intenciones de levantarse. Dar los santos óleos a la enferma y decir: "He terminado." Pero no, no había terminado todavía. No podía entregar los sacramentos a una mujer sin conocer la medida de su arrepentimiento.

Le entraron dudas. **Quizá** ella no tenía nada de que arrepentirse. **Tal vez** él no tenía nada de que perdonarla. Se inclinó nuevamente sobre ella y, sacudiéndole los hombros, le dijo en voz baja:

-Vas a ir a la presencia de Dios. Y su juicio es inhumano para los pecadores.

(Juan Rulfo, *Pedro Páramo*, 1955).

Dans ce passage, *quizá* et *tal vez* de nouveau se répondent d'une manière presque dialogale, et décrivent le cycle complet du processus dubitatif. Le ton est donné par la phrase introductive *Le entraron dudas* ('il commença à avoir des doutes') qui oriente d'emblée le passage dans un sens inchoatif, ce qui se traduit aussitôt par l'émergence d'une première hypothèse en K- : **Quizá** ella no tenía nada de que arrepentirse. Plus que jamais, l'on peut dire que l'hypothèse pose *question*, et pose *problème* pour un prêtre qui, par ailleurs, a du mal à concevoir qu'un être humain puisse être sans péché et sans remords. Mais la question ainsi posée reçoit, sous la forme d'une deuxième hypothèse en T- une réponse originale, comme en témoigne le changement de perspective qu'elle emporte : la question est en effet mal posée, et le problème n'est pas la résistance obstinée de Susana à la confession, mais l'illégitimité du prêtre à la recevoir. Les ramifications narratives profondes de cette alternance ne peuvent ici être saisies sans la prise en compte du roman dans son ensemble, et des personnages tels qu'ils ont été construits par le narrateur jusqu'à ce passage qui se situe dans les derniers fragments du texte : dans un Comala fantasmagorique, où les âmes sont suspendues dans un éternel purgatoire sans le moindre espoir de

salvation, tout le monde est pécheur, condamné, et les rites religieux une pure mascarade formelle. Si dans un tel contexte, il est loisible de se demander si Susana a, oui ou non, des péchés sur la conscience (*Quizá ella no tenía nada de que arrepentirse*), il est pour ainsi dire certain que le prêtre, lui, n'est pas digne d'en recevoir la confession, sa propre culpabilité, sa corruption et sa cruauté morale ayant maintes fois été établies. *Tal vez él no tenía nada de que perdonarla* est là encore une hypothèse *logique*, presque purement formelle, et *prédéterminée* par la mémoire du texte et le savoir que le lecteur, à ce stade du récit, a reçu en partage.

Dans un autre exemple issu de la plume de Pérez Reverte, *tal vez* emporte, encore une fois, une hypothèse qualifiée de « logique » par le propre personnage :

(102) [*Teresa Mendoza est détenue et interrogée par deux personnages de l'armée bolivienne, un homme et une femme. Au début de l'interrogatoire, la focalisation interne permet au narrateur de décrire ces deux personnages à travers le regard de Teresa, qui évalue sa situation et cherche à déterminer le rôle que chacun jouera dans cet interrogatoire.*]

El otro la miraba con fría curiosidad. Eres bien chilo, decidió ella. Con tus modales correctos. Con tu pelo gris y ese lindo bigote de oficial y caballero. La morra debería lavarse el pelo más a menudo.

- Iván Velasco -dijo despacio el capitán-. Guardia civil. Difunto.

La sargento Moncada se inclinó de nuevo hacia adelante. El gesto rudo.

- Un cerdo. ¿Sabe algo de cerdos, señora?

Lo dijo con vehemencia mal contenida. Puede que sea su carácter, pensó Teresa. Ese cabello rojo sucio **quizás** tenga relación. A lo mejor es que trabaja demasiado, o es infeliz con su marido, o qué sé yo. Lo mismo nadie se la coge. Y no será fácil lo de ser hembra, en su trabajo. O **tal vez** hoy se reparten los papeles: guardia civil cortés, guardia civil malo. Frente a una cabrona como la que suponen que soy, hacer de mala le toca a la tipa. Lógico. Pero me vale madres. (A. Pérez-Reverte, *La reina del sur*, 2002).

L'on observe ici observe comment, en l'espace de quelques phrases, les hypothèses au sujet du personnage féminin se bousculent dans l'esprit de la protagoniste, hypothèses qu'elle enchaîne à l'aide de divers marqueurs épistémiques sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir. Observons d'abord qu'un verbe de pensée (*pensó*) introduit ici l'ensemble de l'enchaînement dubitatif qui se déploie dans le texte. La locution *puede que* « ouvre le bal » avec une hypothèse qui nous semble non marquée : la véhémence observée dans le comportement de la femme pourrait tout simplement être due à son caractère. Puis, à l'aide de *quizás*, un nouveau fil argumentatif pointe dans l'analyse : l'idée, a priori incongrue²⁴⁸, d'un rapport entre le comportement et les cheveux sales du personnage, que Teresa prend pour le signe d'une négligence physique qui pourrait pointer vers une surcharge de travail et ou une frustration amoureuse et sexuelle de cette femme militaire, expliquant ainsi son agressivité. Elle envisage également la possibilité que cette véhémence puisse être le fruit de son statut difficile de femme dans le

²⁴⁸ Nous expliquerons, dans la dernière partie de ce travail, cette nuance d'incongruité emportée par la forme *quizás* (avec -s final). *Vid. infra*.

monde militaire. La dernière hypothèse, formulée à l'aide de *tal vez*, joue ici de nouveau un rôle doublement conclusif : d'une part, *tal vez* vient clore une avalanche d'hypothèses formulées à l'aide d'adverbes qui, comme *tal vez* lui-même, sont issus du champ submorphémique en {BL}, conçoivent l'hypothèse dans le cadre d'un paradigme pluriel de possibilités, orientation macro-sémantique qui se vérifie d'ailleurs parfaitement dans l'exemple ici commenté. Mais *tal vez* répond aussi, une nouvelle fois, à l'adverbe en K- *quizás* : à l'hypothèse quelque peu extravagante, pour ne pas dire « tirée par les cheveux », *tal vez* oppose une dernière hypothèse beaucoup plus raisonnable et, aux dires du propre personnage, « logique », hypothèse qui de nouveau fait appel à un préconstruit culturel : le schéma typique et topique du *good cop ~ bad cop* ('*poli bueno ~ poli malo*') des romans et séries policières. L'exemple montre, aussi, que, contrairement à l'hypothèse capillaire farfelue et improvisée en K-, la conclusion raisonnable et préconstruite en T- ne retient guère l'attention du personnage (*Pero me vale madres*, 'On s'en tape'), parce qu'elle n'est pas problématique : si c'est bien ce schéma-là que les personnages en face d'elle sont en train d'appliquer, alors elle saura à quoi elle a affaire.

Dans l'exemple suivant, issu du même roman, Teresa est en train de subir une agression sexuelle par l'un des sicaires du Cartel chargés de l'exécuter. Alors que son agresseur commet son geste, Teresa, comme dépossédée de son corps, attend la fin de l'agression mais découvre entretemps qu'elle peut atteindre un pistolet qui se trouve au pied du lit :

(103) Esto no me está pasando a mí, pensó. O **quizá** no llegó a pensar nada, sino que se limitó a observar, pasiva, a esa otra Teresa Mendoza que pensaba en su lugar. El caso es que, cuando se dio cuenta, ella o la otra mujer a la que espiaba había cerrado los dedos en torno a la culata de la pistola. El seguro estaba a la izquierda, junto al gatillo y el botón para expulsar el cargador. Lo tocó con el pulgar y sintió que se deslizaba hacia abajo, a la vertical, liberando el percutor. Hay una bala cerrojada, quiso acordarse. Hay una bala dispuesta porque yo la puse ahí, en la recámara -recordaba un clic-clac metálico- o **tal vez** sólo creo haberlo hecho, y no lo hice, y la bala no está. Consideró todo eso con desapasionado cálculo: seguro, gatillo, percutor. Bala. Ésa era la secuencia apropiada de los acontecimientos, si es que aquel clic-clac anterior había sido real y no producto de su imaginación. (A. Pérez-Reverte, *La reina del sur*, 2002).

Dans cet exemple, *quizá* et *tal vez*, sans se répondre directement au sein d'une même série d'hypothèses, n'illustrent pas moins une nouvelle fois leurs différences sémantiques. L'occurrence de *quizá* est intéressante sur le plan narratif, puisque le narrateur qui, nous l'avons dit, suit la protagoniste en focalisation interne tout au long du roman, abdique ici momentanément son privilège d'accéder à l'intériorité du personnage, puisqu'il déclare ne pas savoir si Teresa a pu formuler, oui ou non, la pensée qu'il lui avait, peut-être machinalement, attribuée, ou si c'est une Teresa sortie de son corps, spectatrice de son propre viol, qui l'a, ou non, pensée à sa place. L'hypothèse en *quizá* met ainsi sa coloration suspensive, interrogative et improvisée au service de l'impression de confusion (et de choc) qui, à partir du personnage, semble se propager au narrateur qui cherche à transcrire ainsi leur commun désarroi.

Deuxième partie

L'hypothèse reste en l'état de suspension, et ne sera pas résolue, même partiellement, puisque le narrateur enchaîne (*El caso es que*), non sans maintenir, le temps de la phrase suivante, l'alternative ouverte par cette hypothèse (*ella o la otra mujer*). Le contact physique avec le pistolet déclenche la reprise de contact du narrateur avec le personnage, dont la pensée et les sensations deviennent de nouveau accessibles : elle palpe le pistolet, en explore les détails techniques dans une minutie qui augmente le suspense : Va-t-elle pouvoir s'en servir ? La deuxième hypothèse du fragment porte précisément sur ce point : le pistolet est-il chargé ? L'on pourrait alors être surpris que cette hypothèse ne soit pas formulée à l'aide de *quizá*, puisque, s'agissant d'une question absolument cruciale, le sujet devrait comporter une dimension indiscutablement interrogative. Or, c'est *tal vez* que la locutrice emploie, ici en discours direct, avec à notre sens deux effets sémantiques : présentée comme hypothèse *razonable* ou *rationalle*, l'hypothèse joue les contretemps et calme les ardeurs du personnage (et du lecteur), en lui disant (nous glossons) : 'Ne t'emballe pas, c'est quand même un peu trop beau pour être vrai. Le plus logique est de penser que tes sens et ta mémoire te jouent un tour'. Mais en même temps, comme dans l'exemple précédent, l'hypothèse en *tal vez* est défocalisée, et ne peut, dans la situation où elle se trouve, retenir son attention : à quoi bon s'interroger sur la présence ou l'absence de la balle dans le chargeur, si les dés sont jetés et qu'il ne reste plus qu'à jouer, pour ainsi dire, « à la roulette russe » ? *Tal vez* contribue ainsi à cette ambiance de « *desapasionado cálculo* » qui caractérise les dernières lignes du passage, et contribue à la tension qui précède le dénouement : le plus « logique » étant que sa mémoire la trompe, ses chances de s'en sortir sont minimales, mais le suspense est à son comble.

En (104), ce n'est pas le suspense qu'alimente l'hypothèse en T-, mais le climat tragique et fataliste qui se dégage du passage :

(104) [*La scène a lieu dans la prison féminine Ventas dans l'Espagne franquiste de l'après guerre. Le narrateur raconte le sort de Joaquina, incarcérée puis exécutée, et tente de comparer son cas à celui de Hortensia, autre prisonnière qui est sur le point d'être jugée.*]

[Joaquina] estuvo más de dos años en la cárcel de mujeres de Olivenza con "La Pepa" colgándole del pescuezo, hasta que le llegó la conmutación de la pena y se la trajeron aquí. **Quizá** a Hortensia le pase lo mismo, o no, eso nunca se sabe. Nada se sabe. Tampoco sabe nadie por qué juzgaron a Joaquina, porque Joaquina estaba en Ventas cuando pasó lo de Gabaldón. Estaba en Ventas con dos hermanas suyas, juzgadas y condenadas las tres por ser de las Juventudes. Las tres estaban en Ventas, aunque nunca les dejaron estar juntas en la misma celda. Dos veces fue juzgada Joaquina. Dos veces condenada a muerte. De la primera condena se salvó, se la conmutaron por veinte años. Y en dos días, cumplieron la segunda. Dos días.

Unos años, unas semanas, unos meses, unos días.

Unos días, **tal vez** dos, **tal vez** tres. (Dulce Chacón, *La voz dormida*, 2002)

Le thème du passage porte sur le temps de « répit » qu'une prisonnière, en l'occurrence le personnage de Hortensia, peut espérer avant la mise à exécution de la sentence. Le narrateur évoque le cas de Joaquina, incarcérée pendant plus de deux ans avant la commutation de sa peine de mort, et se demande si tel pourrait également être le cas pour Hortensia. Dans ce contexte, l'hypothèse formulée à

l'aide de *quizá* emporte une dimension nettement interrogative – peut-on espérer, oui ou non, que cela arrive à Hortensia (*Quizá a Hortensia le pase lo mismo, o no*) ? – et, en même temps, figure comme la première d'une série d'expressions qui placent le passage sous le signe de l'ignorance généralisée (*Quizá a Hortensia le pase lo mismo, o no, eso nunca se sabe. Nada se sabe.*) qui aussitôt cède le pas à l'incompréhension (*Tampoco sabe nadie por qué...*) face à des allégations absurdes dont Joaquina ne peut être coupable (*Joaquina estaba en Ventas cuando pasó lo de Gabaldón.*). La fin du passage, retrouvant le thème initial du temps que la prisonnière peut espérer avoir devant elle, double l'absurdité d'une forme de cruauté tragique : après deux ans d'attente, on lui a fait miroiter vingt ans d'emprisonnement, qui, suite à une deuxième condamnation non commutée, se transforment brusquement en un ultime délai de seulement deux jours avant l'exécution. L'on comprend alors que devant la brutalité de cette réduction du temps de vie qui passe de vingt ans à deux jours, le doute sur le nombre exact de jours (*tal vez dos, tal vez très*) est tout sauf une vraie question : c'est un problème purement formel, presque administratif, que le narrateur contemple avec le détachement résigné et fataliste de celui qui observe de l'extérieur un cours d'événement pré-tracé. À l'hypothèse initiale qui, non sans espoir, posait la question de savoir combien de temps Hortensia pouvait espérer avoir devant elle – plus de deux ans avant une décision judiciaire, vingt ans même si la peine est commutée – répond, à partir de l'exemple empirique de Joaquina, l'hypothèse finale qui déclare que la seule incertitude réside dans les détails : quelques jours seulement, *tal vez dos, tal vez très*.

Dans un autre exemple du même roman, *quizá* prend en charge des hypothèses interrogatives et plus spéculatives, alors que *tal vez*, comme toujours, fabrique des incertitudes préconstruites et superficielles :

(105) [*Hortensia, condamnée à mort, tricote un petit vêtement pour l'enfant qu'elle attend.*]

La niña pelirroja mira el faldón, pero no se atreve a mirar a Hortensia. No la mira a los ojos desde que regresó del juzgado. No se atreve a mirarla. Y no sabe por qué. **Quizá** teme que Hortensia descubra su miedo a la muerte. O **quizá** teme descubrir la mirada de la muerte en los ojos de la mujer que va a morir. O **tal vez** sea pudor y no se atreve a mirarla simplemente por eso, por pudor. Retira la vista de la prenda infantil y se sienta de espaldas a Hortensia. Reme ha sacado también su bolsa de labor, y teje una mantilla blanca. (Dulce Chacón, *La voz dormida*, 2002)

Dans ce passage, le narrateur explore les pensées de la petite fille rousse qui assiste les prisonnières dans l'atelier de couture, et n'ose pas regarder Hortensia dans les yeux. L'expression de l'ignorance attribuée à la petite fille (*No sabe por qué*) déclenche deux hypothèses en *quizá* qui, par le biais du discours indirect libre, reflètent les interrogations que le narrateur projette sur ce personnage. Ces hypothèses portent la peur de « regarder la mort en face », ce qui pourrait expliquer le refus de la petite fille de regarder Hortensia dans les yeux. Mais en dépit du caractère somme toute « classique » de ce sujet, celui-ci est traité avec une certaine originalité qui se lit dans cette tentative de percer, à travers les deux variantes

Deuxième partie

en *quizá* – a-t-elle peur du regard de l'Autre, ou de son propre regard reflété dans les yeux d'Autrui ? – la motivation *profonde* de ce refus obstiné de ne pas regarder. Les hypothèses en *quizá* nous semblent ici favoriser, par leur caractère interrogatif et suspensif, un vrai questionnement qui porte sur un « vrai » problème que le narrateur tente d'élucider. La troisième hypothèse, *O tal vez sea por pudor*, nous extrait des profondeurs de ces problèmes métaphysiques, pour proposer une explication si non plus raisonnable, au moins nettement plus « simple » (*no se atreve a mirarla simplemente por eso*), formulée depuis une perspective extérieure et fondée sur l'apprentissage social : le sentiment de *pudeur*, une simple discrétion que, en dehors de tout questionnement ontologique, il convient d'observer dans ce type de situations. D'autre part, la dimension conclusive de *tal vez* marque la fin du cycle hypothétique, et le narrateur s'en tiendra à cette explication provisoire.

Dans les exemples d'alternance que nous venons d'étudier, l'on constate que la forme en T suit systématiquement la forme en K, la logique narrative épousant ainsi la chronologie articulatoire et partant mentale qui fonde l'identité des formes : à une interrogation suspensive, marquant le début d'un cycle de pensée parfois improvisé répond une hypothèse conclusive, souvent préconstruite, mettant un terme au cycle ouvert par K par la prise de position relative qu'elle autorise. Regardons à présent, pour en observer les effets sémantiques, quelques exemples où cet enchaînement « naturel » semble s'inverser.

Dans ce passage trouvé sous la plume de Guillermo Cabrera Infante, nous observons un enchaînement T-...K-... qui semble, dans ce cas, se mettre au service d'une économie de « relance » de la narration :

(106) [*Le narrateur-personnage a commencé une relation avec Dulce, une jeune havanaise avec laquelle il vient d'avoir une première dispute. Elle semble anormalement craintive devant les démonstrations de colère du narrateur, lequel s'aperçoit alors qu'il ne sait rien d'elle en dehors de quelques détails peu significatifs.*]

Me di cuenta de que conocía poco a Dulce. Excepto su apellido, la casa en que vivía y una de sus amistades o de quien ella decía ser amiga (aparte de los autores americanos, todos muertos, con quienes parecía tener comercio carnal), nada sabía de su pasado, cuántos novios tuvo o no tuvo, si había estado en esta misma situación antes. A lo mejor había enfrentado anteriormente a un posible amante desairado y, por ende, iracundo. Nunca le había preguntado por su pretérito – **tal vez** (ahora lo veo) porque no teníamos mucho futuro. O **quizá** fuera porque temiera desencadenar otra de sus conferencias críticas, una serie de acotaciones como con las que ella había adornado mi libro y así tener sus años "copiados de Horacio Quiroga", su pasado "sacado de José Eustasio Rivera", y verme perdido para siempre en las sucesivas selvas sudamericanas de sus secretos. Pero ella tenía que tener su vida vivida porque ciertamente no era una niña. (Guillermo Cabrera Infante, *La Habana para un infante difunto*, 1986).

Après avoir constaté qu'il ne sait rien du passé de son amie, le narrateur admet que cette ignorance est le fruit de sa propre négligence : il ne lui avait jamais posé la question. L'explication de ce désintérêt va alors recevoir deux types d'explication possibles, introduites respectivement à l'aide des marqueurs

tal vez et *quizá*. La première hypothèse (*porque no teníamos mucho futuro*), marquée de *tal vez*, se présente comme une explication *évidente* : à l'absence de *futur* commun répond, selon une logique qui s'impose au lecteur par le biais du jeu de mots, le désintérêt pour le *passé* individuel. Mais c'est aussi une explication pour laquelle le narrateur prend position, du moins provisoirement : la parenthèse (*ahora lo veo*) dénonce en effet non seulement un certain degré de conviction, mais aussi que c'est le *narrateur*, et non le personnage, qui formule cette hypothèse depuis le décalage temporel qui sépare les faits de leur narration, et la distance évaluative qui en résulte. Suit alors une deuxième hypothèse, introduite par *quizá*, qui présente une explication nettement moins « simple » : la sachant grande admiratrice de « autores americanos, todos muertos, con quienes parecía tener comercio carnal », le narrateur se demande s'il n'avait pas cherché à éluder le récit d'un passé romancé qui, de toutes façons, l'aurait laissé autant dans le noir (*perdido para siempre en las sucesivas selvas sudamericanas de sus secretos*) que l'ignorance qu'il lui avait préférée. Cette explication quelque peu fantaisiste, va venir relancer la recherche de causes explicatives que *tal vez* semblait avoir fermée de manière certes provisoire, mais somme toute assez satisfaisante. La deuxième hypothèse prend donc le contrepied de l'explication proposée avec *tal vez*, se présentant comme la volonté de réviser la simplicité lapidaire d'une explication préconstruite (relation sans futur = amante sans passé), pour proposer une explication plus surprenante, non déterminée et imprévisible.

C'est aussi ce qui se produit dans l'exemple suivant, où *tal vez* introduit une hypothèse raisonnable et préconstruite, alors que *quizá* relance le texte avec une hypothèse aux implications plus complexes :

(107) [*Le narrateur évoque ses souvenirs d'enfance, s'adressant directement à son amie avec laquelle il partagea les jeux et la misère.*]

Tengo fresca en mi pupila la imagen de tus diez años, el pedazo de pan entre los dedos, ese saco de lana enorme que conjuraba tu frío y que tu abuela usaba en los días de lluvia, esa odiosa manera de coleccionar arañas muertas, de cazarlas en los rincones del techo, cada vez que caía de la silla y yo miraba tu calzonario cercenado de agujeros, la carne lívida, las caderas nacientes, las repetidas veces que empujamos mi coche de madera, yo a la bajada y vos a la subida porque **tal vez** eras más fuerte o **quizá** lo era yo y quería probar mi pequeño poder obligándote a que arrastraras cuesta arriba esa carcacha sucia y vieja que nos hacía olvidar el hambre y la soledad. (R. Pérez Torres, "Las vendas", *Un siglo de ausencias y otros cuentos*, 2010).

Le narrateur décrit comment les deux enfants s'amuse à pousser une petite voiture en bois le long d'une côte en alternant les rôles : à la descente, c'est le narrateur qui pousse la voiture, à la montée, c'est son amie. Le locuteur explique cette répartition des rôles par une première hypothèse directement dictée par *le bon sens* : il est logique que ce soit « le plus fort » (*porque tal vez eras más fuerte*) qui prend en charge la remontée, matériellement plus difficile. Avec *quizá*, le narrateur abandonne le terrain du raisonnable pour proposer une hypothèse plus surprenante et plus « tordue » : il pourrait lui-même être le plus fort, et aurait obligé son amie à faire l'effort pour tester son pouvoir sur elle. Formulée à l'aide de

Deuxième partie

quizá, cette hypothèse se présente alors comme une idée que le narrateur improvise dans le but de nuancer un raisonnement qui avait, là encore, trouvé avec *tal vez* une explication satisfaisante et non problématique. Elle soulève une question qui reste ouverte, non résolue, et marque une forme d'introspection du personnage qui interroge ses propres motivations.

L'exemple suivant

(108) [Après plusieurs années de cavale, Teresa Mendoza rencontre pour la deuxième fois Epifanio Vargas, le chef du Cartel qui avait tué son fiancé et l'avait forcée à l'exil. Ils ont pris rendez-vous dans une petite chapelle aux abords de la ville. Le narrateur épouse le point de vue de Teresa, qui, arrivée la première sur les lieux, attend l'entrée de son ennemi.]

- Teresita. Cuánto tiempo.

Seguía casi igual, apreció. Alto, corpulento. Había colgado el impermeable en un gancho junto a la puerta. Traje oscuro, camisa abierta sin corbata, botas picudas. Con aquella cara que recordaba las viejas películas de Pedro Armendáriz. Tenía muchas canas en el bigote y en las sienes, unas cuantas arrugas más, la cintura ensanchada, **tal vez**. Pero era el mismo.

- Apenas te reconozco.

Dio unos pasos adentrándose en la capilla después de mirar a un lado y a otro con recelo. Observaba fijamente a Teresa, intentando relacionarla con la otra mujer que tenía en la memoria.

- Usted no ha cambiado mucho -dijo ella-. Algo más de peso, **quizá**. Y las canas.

Estaba sentada en el banco, junto a la efigie de Malverde, y no se movió al verlo entrar. (A. Pérez-Reverte, *La reina del sur*, 2002).

est intéressant puisqu'il permet de comparer les effets discursifs de deux hypothèses à première vue fort similaires : *la cintura ensanchada, tal vez* vs. *algo más de peso, quizá*. Si l'on constate une variation du lexique autour du thème de la prise de poids (*cintura ensanchada, más de peso*), les constructions, avec l'adverbe postposé à son focus, sont sensiblement identiques. Mais la première appartient à un discours intérieur, alors que la deuxième est prononcée à voix haute, à l'adresse de l'interlocuteur : deux situations d'énonciation aux implications différentes. La première partie du passage correspond, en focalisation interne, aux pensées de Teresa qui observe son ennemi et le compare avec le souvenir qu'elle a gardé de lui. Cette comparaison s'ouvre et se solde par le constat d'une égalité/identité du personnage de Vargas : « Seguía casi igual, apreció. [...] Pero era el mismo. » C'est dans ce cadre global de constat d'identité que prend place l'hypothèse [*la cintura ensanchada, tal vez*], qui prend alors une tonalité concessive. Mais l'hypothèse semble à la fois négligeable (car elle ne porte pas atteinte à l'appréciation fondamentale d'identité du personnage) et, là encore, préconstruite : comme la plupart des hommes, Vargas semble avoir payé le tribut du corps à l'âge, mais Teresa ne s'arrête guère sur ce détail : ce qui l'intéresse, c'est savoir qu'elle a affaire au même homme qui, des années auparavant, a cherché à l'éliminer. Parallèlement, Vargas lui aussi juge son interlocutrice, et parvient à la conclusion opposée qu'il prononce à haute voix (« *Apenas te reconozco* »), forçant Teresa à lui correspondre. Pourtant, Teresa ne va pas (exactement) révéler la conclusion à laquelle elle était parvenue auparavant : elle ne dit pas « **Usted sigue casi igual* » ou « **Usted es el mismo* », mais « *Usted no ha cambiado mucho* » ce qui, en dépit de la

proximité du résultat, ne décrit pas le même parcours mental : en se centrant lexicalement non pas sur l'idée d'égalité mais sur celle du changement, elle feint de conduire son évaluation en temps réel devant son interlocuteur, découvrant à l'instant de parole les différences qu'elle avait déjà établies dans son esprit. L'hypothèse en *quizá* contribue à cette mise en scène d'une évaluation en cours, d'une appréciation improvisée, faisant croire qu'elle reste indéterminée, n'asserte pas. Dans quel but ? L'on reconnaîtra ici en premier lieu une exploitation de type « atténuatif », rencontrée au chapitre 4 où, rappelons-le, le locuteur

« emplea, al menos aparentemente, un tono de falsa modestia, de humildad poco sincera : tiene indicios para estar convencido de la veracidad y exactitud de lo que dice, pero, sin embargo, por alguna razón, no quiere imponerse a su interlocutor, no quiere mostrar prepotencia ante él » (Blasco Mateo 1995 : 43).

Mais outre l'intérêt stratégique évident de ne pas froisser le chef du Cartel qui, douze ans avant, avait cherché à l'éliminer, et le souci de ne pas formuler ce qui, avec *tal vez*, passerait davantage pour une assertion dissimulée qu'un questionnement, il s'agit aussi de ne pas révéler le fait qu'elle a déjà conclu l'évaluation de son adversaire ('le personnage est inchangé') et qu'elle reste de ce fait sur ses gardes. Le choix de la forme heuristique permet ainsi de maintenir l'illusion d'une analyse encore en cours, d'une certaine ingénuité même, comme si elle révélait à son interlocuteur qu'elle ne se posait la question qu'au moment-même de son énonciation, sans calcul préalable. Un peu plus loin dans la conversation, dans laquelle Teresa se montre extrêmement taciturne, Vargas lui fait d'ailleurs remarquer qu'elle 'cache très bien son jeu', puisque tout le monde l'a largement sous-estimée ; ce à quoi elle répond : « *A lo mejor por eso sigo viva* ».

Un autre exemple extrêmement explicite nous vient du roman de J. Llamazares, déjà cité :

(109) Recuerdo que dormí durante muchas horas: quince, veinte **tal vez**. O **quizá** más. **Quizá** dormí durante días enteros – días que nunca he vuelto a recordar ni a recobrar – y aquella luz que regresó a mis ojos (y que, al principio, confundí con el primer temblor del alba) no era la claridad del día siguiente sino la de dos o tres días después. No lo sé. (Julio Llamazares, *La lluvia amarilla*, 1988)

Dans l'exemple (109), le personnage évoque un épisode dans lequel, suite à la découverte du cadavre de sa femme suicidée, il entre en état de choc. Ses élucubrations portent sur la durée du sommeil presque comateux qui a suivi le traumatisme. À partir de l'impression subjective et expérientielle d'avoir dormi « *muchas horas* », expérience étayée ici par un verbe de savoir/mémoire (« *recuerdo* »), le locuteur émet à l'aide de l'adverbe *tal vez* l'hypothèse d'avoir dormi « 15 ou 20 heures » (« *quince o veinte tal vez* »), une durée de sommeil qui, dans l'expérience normale d'un adulte moyen, peut *raisonnablement* être considérée comme une grande quantité. Là aussi, avec *tal vez*, l'esprit a donc recours à l'expérience habituelle du sujet et propose une hypothèse que l'on peut considérer comme plausible, ne s'écartant en

rien de ce qui peut être attendu. Puis, au moyen de l’adverbe *quizá*, réitéré à deux reprises, le locuteur revient sur ses conclusions provisoires pour procéder à une nouvelle hypothèse qui, tout en allant dans le même sens que l’hypothèse précédente en confirmant l’idée d’une grande quantité de sommeil (« *quizá más* »), se détache explicitement de l’expérience du temps vécu et expérimentable : la négation du même verbe « *recordar* » récuse la dimension mémorielle du raisonnement préalablement instaurée par *tal vez* (« *días enteros – días que nunca he vuelto a recordar ni a recobrar* »), et embarque le sujet dans une pure spéculation hallucinatoire (« *aquella luz que [...] confundí con el primer temblor del alba* »), expression de l’indétermination et de la confusion d’un personnage qui finit par se déclarer ignorant (« *No lo sé.* »). Dans cet exemple, nous constatons donc l’exploitation discursive des valeurs conclusive et interrogative caractéristiques de *tal vez* et *quizá* respectivement, dont l’alternance permet d’apprécier à quel point ces deux adverbes collaborent dans l’émergence de raisonnements différents, l’un fondé sur l’expérience vécue du sujet permettant une certaine prise de position (provisoire), l’autre marqué par une explicite suspension du jugement.

La complémentarité de ces deux adverbes qui ressort de ces exemples d’alternance repose à notre sens sur le fait que ces formes renvoient certes à un même phénomène réflexif visant à délibérer sur la véracité d’un fait considéré (*p*), mais qu’ils saisissent ce mouvement à différents stades de son développement, ce qui les unit dans une relation de *complémentarité contrastive*. Cette relation est dénoncée par le signifiant qui, par le biais des marqueurs T et K, assigne à chaque adverbe sa place (précoce ou tardive) dans ce processus de délibération :

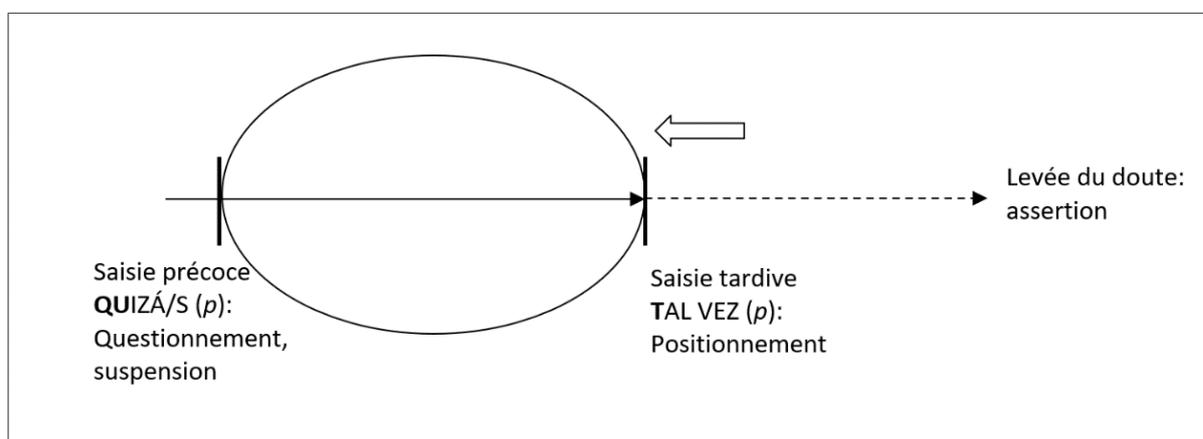


Figure 38 : La notion de *doute* : une délibération

C’est à ce processus de *délibération*, qui se présente à son stade précoce sous forme de questionnement, puis, mené jusqu’à son terme, sous forme d’une prise de position relative à l’intérieur d’un cadre global d’incertitude, que la *Real Academia Española* fait référence lorsqu’elle définit le doute comme « *Cuestión que se propone para ventilarla o resolverla* », en accord avec son étymon latin DUBITO qui comporte déjà cette *dimension réflexive et délibératoire* :

DUBITO

1 - douter, mettre en doute.

2 - *rouler dans son esprit, réfléchir, délibérer, examiner.*

3 - hésiter, balancer, tarder, être hésitant, être indécis.

(*Collatinus – lexique latin/français, s.v. dubito*, disponible en ligne. Nous soulignons.)

Défini comme « état *naturel* »²⁴⁹ de l'esprit humain, ce processus dubitatif constitue une capacité fondamentale et fondatrice de l'esprit humain, qui permet à Descartes, à travers le doute méthodique, d'aboutir, nous l'avons dit, au *Cogito* comme fondement d'une théorie de la connaissance et de la science. Le doute cartésien est conçu comme acte de volonté qui doit permettre de faire table rase des opinions, convictions et préjugés du Moi pour atteindre cet état de « suspension du jugement », où le sujet n'a pas encore (ou plus) d'opinion, ne tient rien pour acquis²⁵⁰, et que les Grecs, nous l'avons dit (*supra*), nomment *epochè* (signifiant *cessation, interruption*). Dans son travail sur le concept de doute chez Descartes, M. Willaschek (à paraître) désigne cette acception du doute comme le « doute factuel » (« *faktischer Zweifel* ») : il constitue un questionnement profond de la *vérité* du fait énoncé et implique que le sujet qui doute *s'abstient de toute opinion, affirmative ou négative*, sur le fait considéré :

« Ein faktischer Zweifel ist ein Zweifel an der Wahrheit einer Meinung. Er kommt in Fragen der Form: „Ist es der Fall, daß p, oder nicht?“ zum Ausdruck, wobei *p* für eine beliebige nicht-modale, nicht-epistemische Tatsache steht. Daraus folgt das zweite Merkmal: Wenn ich in diesem Sinn zum Beispiel im Zweifel bin, ob Descartes der meistzitierte Philosoph der Neuzeit ist, dann bedeutet dies, daß ich weder bereits glaube, daß er es ist, noch glaube, daß er es nicht ist: Entweder habe ich noch keine feste Meinung in dieser Sache, oder aber ich habe keine feste Meinung mehr. Sollte ich bisher geglaubt haben, Descartes sei der meistzitierte Philosoph der Neuzeit, dann impliziert ein faktischer Zweifel an dieser Meinung, daß ich sie aufgebe, ohne mich damit auf ihre Negation festzulegen. Anders gesagt: Faktische Zweifel implizieren Urteilsenthaltung oder *epoché*. Diesen faktischen Sinn des Wortes „Zweifel“ bzw. „doubt“ verwendet zum Beispiel Bernard Williams in seinem Descartes-Buch, wenn er folgendes Konditional als Axiom bezeichnet: « If A doubts P, A does not believe P ». » (Willaschek à paraître)²⁵¹.

²⁴⁹ Cnrtl, s.v.

²⁵⁰ « [I] me falloit entreprendre sérieusement une fois en ma vie de me défaire de toutes les opinions que j'avois receuës iusques alors en ma créance, & commencer tout de nouveau dès les fondements, si ie voulois établir quelque chose de ferme et de constant dans les sciences. [...] le demeureray obstinément attaché à cette pensée; & si, par ce moyen, il n'est pas en mon pouvoir de parvenir à la connoissance d'aucune vérité, à tout le moins il est en ma puissance de suspendre mon jugement. C'est pourquoy ie prendray garde soigneusement de ne point recevoir en ma croyance aucune fausseté [...]. » (Descartes 1641/1647 : 8-16).

²⁵¹ « Le doute *factuel* est un doute qui concerne la véracité d'une opinion. Il se présente sous forme d'une question du type « Est-ce que *p*, ou non? », sachant que *p* correspond à tout fait non modal et non épistémique. Cette caractéristique en entraîne une seconde : Si je doute par exemple si Descartes est le philosophe le plus cité de l'époque moderne, cela signifie que je ne crois ni qu'il l'est, ni qu'il ne l'est pas. Soit je n'ai pas encore d'opinion arrêtée sur la question, ou je n'en ai plus. Si j'ai cru jusque-là que Descartes était le philosophe le plus cité de l'époque moderne, douter (au sens du doute « factuel ») de cette opinion implique que j'y renonce sans me décanter pour autant pour sa négation. Autrement dit, le doute factuel implique une abstention du jugement, ou *epochè*. C'est ce sens « factuel » du *doute* (ou *doubt*) qu'emploie par exemple Bernard Williams dans son ouvrage sur Descartes, lorsqu'il qualifie la structure conditionnelle suivante comme axiome : « If A doubts P, A does not believe P ». » (Nous traduisons).

Selon M. Willaschek, cette première définition du doute chez Descartes n'épuise pas l'ensemble des aspects que la notion de « doute » peut renfermer. Selon l'auteur, l'on peut en effet distinguer de cette première dimension du doute au moins une autre acception, plus superficielle, qui porte non pas sur la *vérité* du fait envisagé (p) mais seulement sur sa *certitude*. Par certitude l'on entend ici l'absence totale d'erreur possible, en général grâce à l'existence de preuves irréfutables. Inversement, il y a *incertitude* dès lorsqu'une erreur n'est pas définitivement exclue. Cette autre acception, nommée « doute épistémique » (« epistemischer Zweifel » Willaschek à *paraître*), concerne uniquement le statut *épistémique* du fait considéré, et n'engage en rien un questionnement de sa vérité. De ce fait, et malgré l'aveu d'incertitude formel qu'il signifie, le « doute épistémique » est tout à fait compatible avec la *croissance* du sujet en la vérité de p :

« Ein epistemischer Zweifel kommt in Fragen der Form „Ist es absolut gewiß, daß p ?“ zum Ausdruck, wobei ich Gewißheit hier als Ausgeschlossenheit eines Irrtums verstehe, genauer: Eine Meinung, daß p , eines Subjekts S ist gewiß, wenn S über Belege (*evidence*) verfügt, aus denen logisch folgt, daß p . Epistemische Zweifel betreffen also nicht direkt die Frage, ob p oder *nicht- p* , sondern den epistemischen Status der Meinung, daß p . Die Frage, ob p oder *nicht- p* , betrifft sie nur insofern, als daraus, daß es gewiß ist, daß p , natürlich folgt, daß p der Fall ist. Umgekehrt folgt daraus, daß es nicht gewiß ist, daß p , nicht, daß p nicht der Fall ist. Daher ergibt sich das zweite Merkmal auch hier aus dem ersten: Da ein epistemischer Zweifel an der Gewißheit einer Meinung nicht ausschließt, daß diese Meinung wahr ist, schließt er auch nicht aus, daß man diese Meinung beibehält, denn die Meinung zu haben, daß p , bedeutet ja nichts anderes, als p für wahr zu halten. Und da ein epistemischer Zweifel nur die Frage betrifft, ob die bezweifelte Meinung gewiß ist, ob also ein Irrtum ausgeschlossen ist, reicht es als Begründung für einen solchen Zweifel aus, daß ein Irrtum denkbar ist. » (Willaschek à *paraître*)²⁵²

Soit en figure :

²⁵² « Le doute épistémique se présente sous forme d'une question comme « Est-il absolument certain que p ? », sachant que la certitude doit ici être comprise comme l'exclusion de toute erreur possible. Plus précisément, une opinion p d'un sujet S est certaine, lorsque S dispose de preuves (*evidence*) dont on peut déduire logiquement que p . Le doute épistémique ne concerne donc pas directement la question si p ou *non- p* , mais le statut épistémique de l'opinion p . La question de savoir si p ou *non- p* ne concerne le doute épistémique que dans la mesure où il s'ensuit de la certitude de p que p est vrai. Inversement, la non-certitude de p n'implique pas que p n'est pas vrai. D'où le fait que la deuxième caractéristique du doute épistémique procède, là encore, de la première : Dans la mesure où le doute épistémique sur une opinion p n'exclut pas la véracité de cette opinion, il n'exclut pas non plus que le sujet maintienne cette opinion, car avoir l'opinion que p dit simplement que l'on tient cette opinion pour vrai. Et comme le doute épistémique ne concerne que la question de savoir si l'opinion mise en doute est absolument certaine, i.e. si une erreur peut être exclue, il suffit, pour déclencher un tel doute épistémique, qu'une erreur soit possible. » (Nous traduisons).

certitude	CERTAIN (p)	INCERTAIN (p)	CERTAIN ($\sim p$)
vérité	VRAI (p)	p ou $\sim p$	VRAI ($\sim p$)
« modalité »	affirmation	doute	négation

Figure 39 : La notion de *doute* : deux acceptations différentes

Ces deux acceptations du doute entretiennent ainsi entre elles une relation d'implication non réversible : si la certitude de p implique la vérité de p , l'incertitude de p ne signifie pas la non-vérité de p (qui est assurée par la certitude de $\sim p$). D'autre part, si douter de la vérité de p a pour corollaire son incertitude – si la vérité de p n'est pas établie, p est nécessairement incertain –, l'incertitude de p n'implique pas forcément un questionnement sur sa vérité : l'on peut parfaitement constater l'absence de preuves irréfutables qui démontreraient p tout en croyant à la vérité de p . Nous trouvons là le principe même de toute croyance, dans laquelle le sujet exprime une opinion, une prise de position subjective qu'il ne peut néanmoins démontrer.

On peut alors remarquer que le « doute factuel » se présente comme une tension dynamique et non résolue – suspendue donc – entre deux pôles (p ou $\sim p$), alors que le « doute épistémique » peut plutôt être décrit comme une position statique, un constat d'incertitude (INCERTAIN (p)). Le premier implique un véritable questionnement, une interrogation dont le locuteur ignore la réponse ; le deuxième admet en quelque sorte l'absence de preuves définitives concernant un fait, mais n'exclut pas une opinion, une prise de position du locuteur quant à sa vérité :

Doute <i>factuel</i>	Doute <i>épistémique</i>
Concept <i>dynamique</i>	Concept <i>statique</i>
<i>Questionnement</i> de la vérité de p <i>Tension: p ou $\sim p$</i>	<i>Constat</i> de l'incertitude de p <i>Tension partiellement résolue</i>
<i>Suspension du jugement: pas de prise de position</i>	Compatible avec une <i>prise de position</i> , une « <i>opinion</i> »

Figure 40 : Doute factuel vs. doute épistémique

À la lumière de cette incursion dans le domaine philosophique, l'on s'aperçoit alors qu'en philosophie, l'étiquette du « doute » subsume en réalité deux procédés fort différents qui, en proposant chacun un angle de vue propre sur le fait contemplé, débouchent tous les deux sur l'impossibilité de l'asserter. Le concept de « doute » réunit alors, sous une même catégorie onomasiologique, deux étapes complémentaires d'un phénomène d'une très grande complexité.

Conclusion

L'on ne peut alors qu'être frappé par la similitude entre les analyses philosophiques du concept de *doute* et les conclusions auxquelles nous avons pu aboutir par le biais d'une lecture submorphémique de quelques signifiants adverbiaux de la langue espagnole susceptibles d'être précisément les vecteurs privilégiés de cette même notion. Comment, en effet, ne pas faire le rapprochement entre le doute « factuel », analysé comme un *questionnement* de la vérité d'un fait et par la *suspension d'un jugement* qui se voit *interrompu* (*epochè*), et les formes adverbiales (*quizá* et *quizás*), informées par le cognème K dont l'invariant est lié à la suspension assertive et, de manière récurrente dans la langue, à l'interrogation ? L'on se souviendra de même que la saillance {SK} (*refus d'une ligne droite*) pose une scission interne responsable de la forte tension que nous décelons dans le doute factuel. Quant à *tal vez*, ce terme semble particulièrement apte à dire le doute « épistémique » qui, plus statique et superficiel que le doute « factuel », constate l'incertitude du sujet mais autorise celui-ci à une certaine opinion, à une prise de position, même si celle-ci n'est que provisoire. La tension enclenchée précocement par K et {SK} est ainsi partiellement résolue par T, ainsi que par la saillance {M-T} qui, rappelons-le, pose une tension binaire souvent pondérée.

Nous pensons donc que la langue espagnole dispose, en synchronie, de plusieurs adverbes épistémiques qui, par le biais de leurs signifiants organisés en réseau contrastif, permettent de faire émerger dans l'esprit du locuteur (et de son interlocuteur) l'image de ces différents angles de vue. Dans le système espagnol, ces différentes conceptualisations du « doute » ne sont donc pas de simples effets discursifs, mais émanent directement des instructions cognitives véhiculées par les différents signifiants. La lecture submorphémique que nous avons effectuée sur les signifiants de *quizá(s)* et de *tal vez* nous a permis de mettre au jour des divergences importantes entre ces formes qui dotent chacune d'entre elles d'une identité propre et spécifique.

Le groupe *quizá(s)*, informé en majeure cognitive par le marqueur K, se caractérise par sa valeur fondamentalement *interrogative*. L'hypothèse qu'il sert à exprimer se présente sous forme d'une tension entre affirmation et négation (*faut-il dire p ou non-p*), caractéristique de la suspension du jugement d'un locuteur qui se déclare dans l'ignorance, sans opinion. La délibération n'a pas encore eu lieu, ou n'a pas

lieu d'être à ce stade, puisqu'il s'agit précisément de signifier cette tension binaire, et non sa résolution. La résolution de cette tension, elle, bien que provisoire et n'annulant nullement le cadre global d'*incertitude* du locuteur, est opérée par *tal vez*, qui, par le biais du cognème T actualisé en position initiale, enjoint au locuteur de concevoir l'hypothèse avancée dans une dimension *perfective* et *conclusive*. Le *questionnement* typique de *quizá(s)* et la *prise de position* caractéristique de *tal vez* constituent deux moments complémentaires, l'un précoce et l'autre tardif, d'un *mouvement délibératoire* en deux étapes que les différents signifiants mis en œuvre contribuent à configurer. De ce fait, l'hypothèse formulée avec *tal vez* semble parfois plus « probable », moins problématique, qu'avec *quizá(s)*. C'est qu'avec *tal vez*, le locuteur a tranché le débat, conduit à son terme un processus de délibération et s'est formé une opinion qui, à défaut d'être indéniablement vraie, est plus ou moins vraisemblable, plus ou moins « logique », vu les indices considérés. Alors qu'avec *quizá(s)* le locuteur s'interroge et s'avoue ignorant, incapable de déterminer sa position par rapport au fait examiné *p*, avec *tal vez*, grâce aux instructions cognitives associées à l'invariant T, le locuteur parvient au bout de ce processus interrogatif qui se clôt par le *constat d'une incertitude*, qui par ailleurs ne l'empêche pas de prendre position.

Mais ce sont aussi leurs saillances respectives qui, sans s'opposer directement, n'entretiennent pas moins une relation de continuité par leurs invariants respectifs : à la tension entre *p* et $\sim p$ engendrée par la scission {SK} qui suspend le raisonnement, l'attrape dans une boucle circulaire dont il semble ne pas pouvoir s'échapper, la tension binaire emportée par {M-T} s'oppose en ce qu'elle autorise une pondération de *p* (versant explicite de la scission), qui se traduit dans le cas de *tal vez* par cette prise de position relative caractéristique de cette forme. Enchaînées en discours dans une alternance signifiante ou même en vertu seulement de leur coexistence paradigmatique, ces formes marquent deux phases d'un processus qui trouve dans le motif mythologique de la gémellité son expression imagée : à la tendance destructrice et paralysante de l'union des contraires – pensons à Romulus et Remus – répond la nécessaire tentative de réduction de cette binarité en quête d'une forme de stabilité (le fratricide, la fondation de la ville)²⁵³. *Tal vez* semble ainsi concevoir le doute sous le prisme de la recherche de résolution inhérente à toute binarité, contrairement à *quizá(s)*, dont la raison d'être réside précisément dans l'engendrement de cette gémellité parfaite, « monozygotique » pourrait-on dire car issue d'un mouvement de scission interne.

Si les deux formes *quizá(s)* et *tal vez*, lorsqu'elles co-apparaissent dans un même énoncé ou fragment de discours, ne constituent pas une corrélation sémantico-syntaxique au sens défini par Ch. Fortineau-Brémond dans la mesure où elles *ne s'appellent pas* nécessairement l'une l'autre, il n'est pas moins vrai qu'elles se *répondent* lorsqu'elles apparaissent ensemble, donnant à voir le mouvement dubitatif comme

²⁵³ Voir Keane (1992).

un processus en deux temps dont les caractéristiques invariantes (précocité, suspension/dimension tardive, résolutive) peuvent recevoir de multiples argumentations discursives. Il y a donc, là encore, une forme d’instanciation (très) dilatoire de la saillance {T...K...} qui singularise l’ensemble comme un processus composé d’un *coup* et de son inévitable *contrecoup*.

Tal vez, en sa qualité de « répondant » à *quizá(s)*, entretient ainsi avec celui-ci une relation de distribution sémantique complémentaire : à la suspension assertive de *quizá(s)* répond l’assertion relative de *tal vez* qui, sans sortir du cadre de l’incertitude qui est le sien, pondère la tension binaire caractéristique du doute et conduit à une prise de position provisoire. Cette complémentarité oppositive entre les formes se lit directement dans le signifiant qui, par le biais du contraste initiale K ~ T, définit la place de *tal vez* au sein de son paradigme :

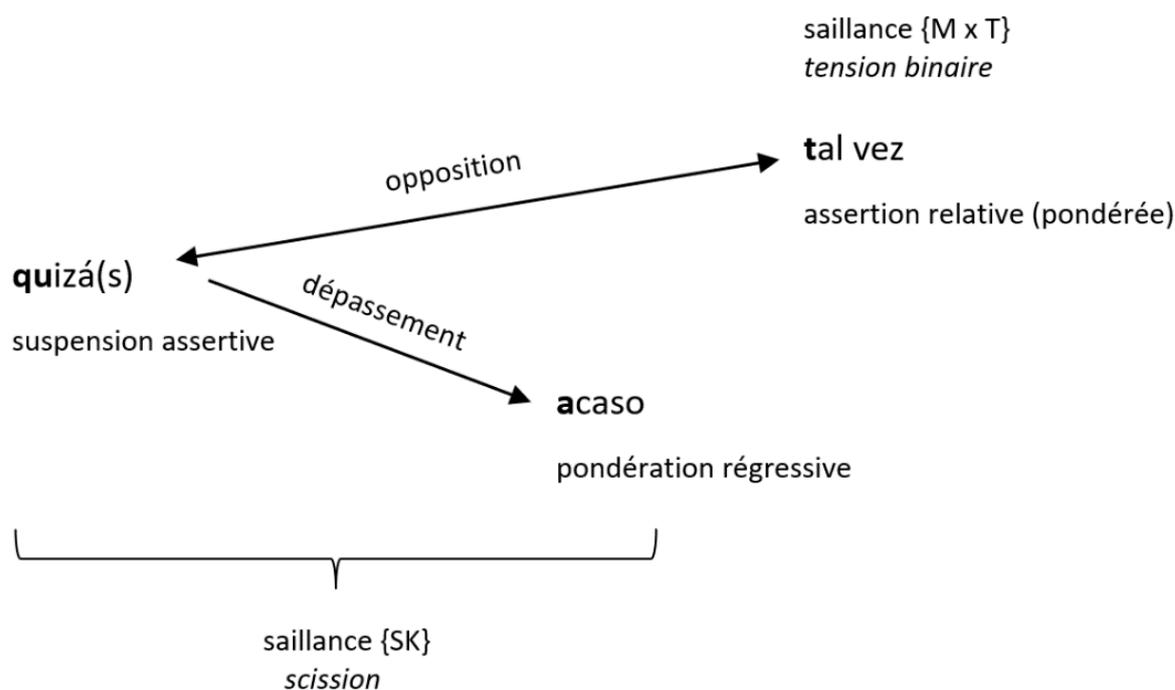


Figure 41 : *Tal vez* et les adverbes de doute en {SK}

L’on observe alors que, si *quizá(s)* constitue le point de référence vis-à-vis duquel semblent se situer les autres formes qui viennent enrichir le paradigme, les relations nouées entre les formes ne sont pas de même nature : *acaso*, membre du réseau en {SK} au même titre que *quizá(s)*, entretient avec celui-ci fondamentalement une relation de dépassement sémiologique caractérisée par l’augmentation formelle en position initiale (A-); *tal vez*, lui, nourrit avec *quizá(s)* une relation d’opposition par le biais du jeu contrastif en majeure.

Mais l’on devine aussi que ces relations seront amenées à se complexifier encore si l’on poursuit la lecture des signifiants : *tal vez* et *acaso* ne sont-ils pas susceptibles de s’opposer à leur tour en raison de leur pondération de signe contraire – suscitant, *grosso modo*, des ressentis de probabilité *accrue* (*tal vez*)

ou *amointrie* (*acaso*) ? Cette opposition pourrait trouver son expression submorphémique dans le contraste cognémique A ~ T, que nous aurons l'occasion d'explorer dans la dernière partie de ce travail.

D'autre part, serait-il infondé de détecter, en mineure cognitive cette fois, une relation de correspondance en -S entre *tal vez* et la « variante » analogique *quizás*, laquelle pourrait alors prétendre par le biais de cette correspondance en mineure (-S) à une relation privilégiée avec son partenaire oppositif en T-, face à la « variante » étymologique *quizá*, qui ne dispose pas de cet atout formel ? Et n'est-on pas tenté de considérer, inversement, que la relation de *dépassement* emportée par *acaso* (A- {KS}) est quant à elle beaucoup plus « limpide » vis-à-vis de la forme étymologique *quizá*, laquelle permet par ailleurs d'actualiser plus nettement que la forme dite « analogique » la relation contrastive A ~ O que nous avons commentée en position de mineure (*quizá* ~ *acaso*) ?

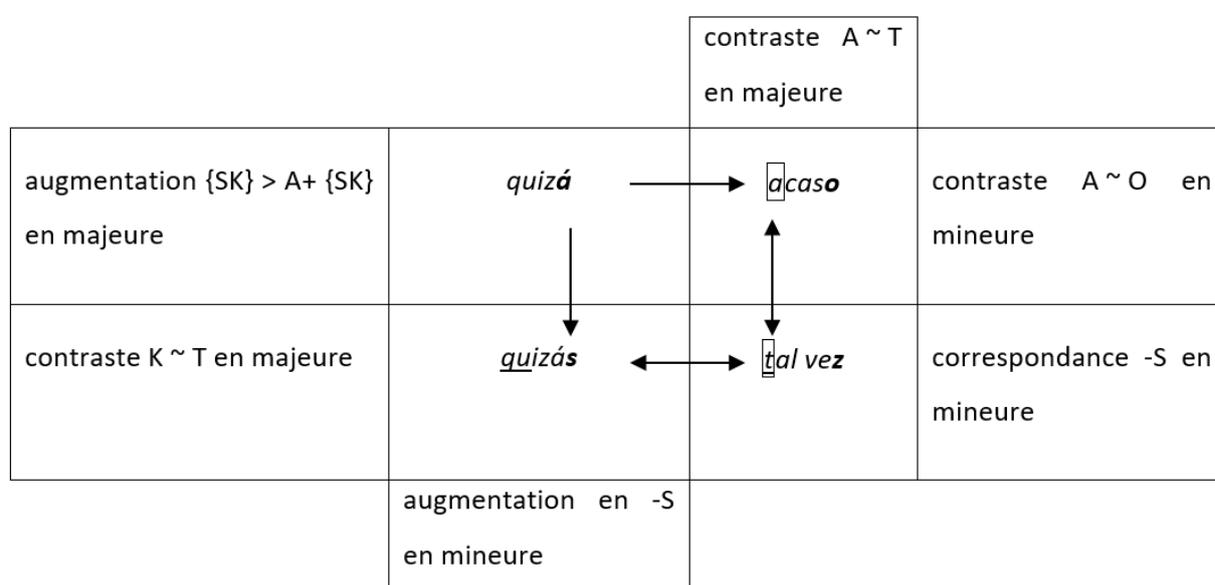


Figure 42 : Un microsysteme à quatre termes

Ces éléments nous amènent donc à pousser plus loin l'analyse submorphémique de ce paradigme, et plaident en premier lieu pour la dissociation des formes *quizá* et *quizás*, jusque-là traitées conjointement en raison de leur coïncidence formelle remarquable, mais que le postulat de l'unicité du signe nous enjoint de considérer (enfin) comme deux signes autonomes. C'est donc à cet élément -S, et l'identité spécifique qu'il apporte à la forme *quizás* vis-à-vis de *quizá*, que nous allons nous intéresser dans le dernier chapitre de cette partie.

Chapitre 7

De *quizá* à *quizás* : du submorphème -S en position finale

« *Quizá quizás sea quizá, o quizá quizás no sea quizá. Quizá podríamos decir quizás, cuando debemos decir quizá. Quizás quizá y quizás sean lo mismo, o sean distintos, ¿quién sabe?* »²⁵⁴

Introduction

La forme analogique *quizás* est souvent traitée – et c’est ce que nous avons nous-même fait jusqu’à présent – comme une simple variante formelle de la forme étymologique *quizá*, avec laquelle elle partage, il est vrai, 80% de son signifiant. Du fait de cette correspondance quasi-parfaite, la forme augmentée *quizás* est susceptible d’exploiter, comme nous l’avons vu (chapitre 4), les mêmes invariants cognitifs que la forme étymologique : informé, comme son aîné, des saillances {SK} de *scission* et {I-A} de *balancement*, ainsi que du cognème K d’incomplétude (assertive) en position de majeure, l’adverbe *quizás* marque lui aussi un doute issu de la confrontation de deux images spéculaires obtenues par scission, mises en balance et débouchant sur un énoncé non-assertable. À la lumière des exemples que nous avons rencontrés au chapitre 4, qui semblent confirmer que *quizá* et *quizás* mettent en jeu les mêmes opérations cognitives, l’on comprend aisément que ces formes soient, à première vue du moins, tenues pour synonymes et même présentées souvent comme de simples variantes « orthographiques » d’un seul et même adverbe qui a connu, au fil de son histoire, de nombreuses variantes évolutives et dont *quizá* et *quizás* seraient alors les seules à avoir survécu²⁵⁵.

Il nous faudra toutefois distinguer entre, d’une part, des formes comme *quiçá* et *quizá*, où la variation <ç>~<z> relève bien d’une hésitation graphique pour transcrire, dans un contexte médiéval de convention orthographique non encore stabilisée, une seule et même réalité phonétique ([kitsá]), et des formes comme *quiçab* et *quizás*, où la forme reproduit graphiquement, et sans aucune ambiguïté ou hésitation, une variation qui concerne la matière phonique : [kitsá] ~ [kitsáb] et [kiθá] ~ [kiθás]. Laisant de côté la

²⁵⁴ Il s’agit d’une phrase intraduisible aux allures de fourchelangue qui s’interroge sur l’équivalence, problématique, de *quizá* et de *quizás*. <http://es.answers.yahoo.com/question/index?qid=20080813102057AACrpV> [consulté le 08/08/2011].

²⁵⁵ Voir Barrio García (2017), qui recueille la forme à -s final parmi les nombreuses variantes formelles ayant eu cours à l’époque médiévale, que l’auteur rattache à l’absence de normes orthographiques pour les périodes les plus anciennes où ces formes sont attestées : « [É]tant donné que certaines unités que nous étudions proviennent des périodes dans lesquelles les normes orthographiques n’avaient pas été fixées, il est habituel de trouver plusieurs formes graphiques pour une même expression. Un des cas les plus représentatifs de ce phénomène est l’adverbe *quizá(s)* ; non seulement il possède une variante avec un -s final, mais on le retrouve, notamment entre le XII^e et le XV^e siècle, écrit avec un grand nombre de graphies différentes : *quiçab*, *quiçá*, *quizá*, etc. » (Barrio García 2017 : 71).

forme médiévale à labiale finale que le système a fini par abandonner, nous étudierons dans ce chapitre la forme en -s, laquelle doit être tenue pour une augmentation du corps phonique de l'adverbe et non pour une « hésitation orthographique » ; augmentation qui, se produisant en fin de mot, concerne une position sémiotique potentiellement porteuse d'un investissement cognémique.

Par contraste avec la forme *quizá*, dont les composantes submorphémiques et leurs combinatoires ont été analysées dans les chapitres précédents, l'on observe d'abord dans le cas de *quizás* que la voyelle [a], toujours présente – et, comme nous verrons plus loin, toujours investie du cognème A – a été déplacée de sa position finale absolue par la consonne [s], qui occupe désormais cette place stratégique. Ce -s final est-il un autre marqueur capable de déclarer, par un chemin cognitif et un réseau différent, la même fonction adverbiale que nous avons vue emportée par le cognème A, lequel indiquait par le biais de son invariant d'éloignement le caractère trans-prédicatif de cette classe de mots très abstraits ? Ou s'agit-il de tout autre chose ? C'est cette question de la nature de ce -s final et de son investissement cognémique qui nous occupera dans le présent chapitre. Nous explorerons dans un premier temps la relation entre ce marqueur et la partie du discours qu'est l'adverbe, pour ensuite, à travers un recensement systématique d'un vaste réseau analogique trans-catégoriel, postuler l'unicité du submorphème -s et circonscrire son invariant cognitif.

1 Le submorphème -s dans la description traditionnelle

1.1 Le -s de *quizás*, un « s adverbial »?

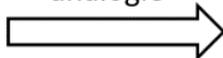
Le -s final de *quizás* est traditionnellement présenté comme un élément analogique²⁵⁶ que la forme étymologique (*quizá*) acquiert vers la fin du Moyen Âge. Loin d'être un cas isolé, cette augmentation d'un signifiant adverbial par analogie reflète au contraire une tendance générale de l'espagnol médiéval à étendre cet élément /s/, présent dans un certain nombre d'adverbes où il est étymologique, à d'autres formes qui en étaient, au départ, dépourvues :

²⁵⁶ Ainsi l'entrée du *Diccionario Panhispánico de Dudas* (2005) : « **quizá**. Adverbio que expresa duda o probabilidad: «*Neruda es un gran poeta. Quizá el más grande de todos los poetas*» (Skármeta Cartero [Chile 1986]). **Por analogía con otros adverbios acabados en -s, se creó la forma quizás**, igualmente válida : «*Quizás Casiana tenga razón*» (Parrado 1905 [Cuba 1984]). » (Nous soulignons).

Adverbes à [s] étymologique

DE EX POST > *después*
 LAXIUS > *lejos*
 MAGIS > *más* (et dérivés)
 MINUS > *menos*
 FORAS > *fuera*s [médiéval]
 POST > *pues*
 TRANS > *tras* (et dérivés *detrás* etc.)
 AD VIX > *abés* [médiéval]
 INVITUS > *amidos* [médiéval]
 APPRESSUM > *aprés* [médiéval]
 CRAS > *cras*

analogie

**Adverbes à [s] analogique**

ANTE > *antes*
 DUM INTERIM > *mientras*
 NUMQUAM > *nunquas* [médiéval]
 QUIS SAPIT > *quizás*
 IN TUNC > *entonces*

Figure 43 : La pression analogique du -s final dans la sphère adverbiale

Il convient toutefois de signaler d'emblée une particularité qui distingue le cas de *quizás* des autres adverbes qui se sont dotés de cette même désinence par le même procédé analogique : l'émergence de *quizás* n'entraîne pas – et beaucoup s'en faut – la disparition de la forme de départ. Alors que la plupart des formes analogiques finissent en effet par évincer leur concurrent étymologique (*mientra/mientras*, *entonç/entonces*), ou s'inclinent elles-mêmes devant la forme de départ (*nunca/nuncas*), *quizá* et *quizás* se maintiennent de façon tenace dans la langue espagnole depuis maintenant plusieurs siècles. Cette « anomalie », qui n'est guère commentée par la grammaire traditionnelle mais qui nous paraît significative, constitue le point de départ de notre réflexion qui consiste à proposer pour ce phénomène du -s final adverbial une nouvelle analyse capable d'expliquer de façon unitaire ce mécanisme dit analogique.

Cette extension analogique en -s est à situer dans le cadre plus vaste d'un phénomène que la grammaire historique a enregistré sous le nom de « s adverbial », documenté dans de nombreuses langues indo-européennes, dont certaines langues romanes et germaniques²⁵⁷.

De quoi s'agit-il ? L'expression « s adverbial » renvoie, selon les cas, à deux aspects complémentaires d'une même réalité, l'un synchronique, l'autre diachronique.

²⁵⁷ Pour ce phénomène très répandu et peut-être d'origine indo-européenne (Berenguer Sánchez 2000, *vid. infra*), nous serons amenée à nous appuyer sur des exemples et des analyses empruntés non exclusivement à la langue espagnole, mais aussi au français, à l'anglais et à l'allemand, voire à l'italien. Nous plaiderons plus en aval de ce chapitre la pertinence de ces rapprochements inter-idiomatiques, en nous fondant essentiellement sur la démonstration que le marqueur -s joue, dans toutes ces langues, un rôle analogue, voire identique, au sein de leurs systèmes respectifs.

i) Comme son nom l'indique, l'appellation « s adverbial » se fonde en premier lieu sur l'observation qu'en *synchronie*, de nombreuses langues semblent mobiliser, de façon parfois massive, une finale en -s au sein de la catégorie adverbiale²⁵⁸ :

Allemand	<i>morgens, mittags, abends, allerdings, längs</i> , les composés en -wärts (<i>rück-, vor-, seitwärts</i> etc.), les composés en -mals (<i>viel-, mehr-, abermals</i>), etc.
Anglais	<i>Always, -wards, downstairs, nowadays, perhaps, sometimes</i> , mais aussi <i>once, hence, since</i> , etc.
Français	<i>Alors, ailleurs, après, assez, dedans, dehors, depuis, dessous, dessus, exprès, hors, parfois, plus, près, puis, toujours, très</i> , etc.
Catalan	<i>Abans, aixís, doncs, debades, ensems, fins, llavors, segons, sols</i> , etc.
Espagnol	<i>antes, apenas, después, entonces, lejos, más, menos, mientras, pues, quizás tras</i> , etc.

Figure 44 : Les réseaux adverbiaux en -s inter-langues

Ces inventaires, plus ou moins copieux selon les langues envisagées, obligent en effet au constat empirique que **la finale -s est dans de nombreuses langues indo-européennes une des morphologies typiques de la classe adverbiale** qui engendre dans le système synchronique de chaque langue un sous-ensemble adverbial *formellement* cohérent, et ce quelle que soit l'origine génétique de ce marquage.²⁵⁹

ii) En espagnol, cette sous-classe adverbiale, qui se présente en synchronie contemporaine comme stable et fermée, connaît en *diachronie* d'importantes fluctuations et enregistre vers la fin du Moyen Âge l'apogée de sa productivité foisonnante, avant de se stabiliser dès l'époque classique. Ces fluctuations sont le fruit d'une **forte pression analogique** que le -s final, fort de sa fréquence étymologique notable, a pu développer à un moment donné de l'histoire de ces langues et qui a fait basculer de nombreuses autres formes dans le champ morphologique engendré par la sifflante. Ce mécanisme analogique, qui caractérise donc essentiellement les états de langue anciens, entraîne deux conséquences :

²⁵⁸ Voir Anscombe 2016. Selon la langue concernée, ce -s n'a pas le même statut : il peut s'agir, comme en allemand, anglais, catalan et espagnol, d'un graphème transcrivant une réalisation phonétique effective, mais aussi, comme en français, d'un graphème ne transcrivant aucun phonème, mais dont la présence, étymologique ou analogique, manifeste une cohérence formelle qui, au-delà de tout conservatisme orthographique, rend son maintien pertinent. Un cas particulier est l'adverbe *plus*, réalisé [ply] ou [plys] selon une logique que nous exposerons *infra*. Enfin, l'on peut noter que, en anglais, ce « -s adverbial » pourrait bien recouvrir différentes graphies (-s, -ce) dont la réalisation phonétique identique permet le rapprochement, du moins comme hypothèse de travail. En espagnol, nous avons déjà évoqué le fait que l'interdentale /θ/, qui n'a cours que dans la norme péninsulaire, doit être considérée comme réalisation formelle possible du submorphème S (*vid.* : chapitre 1).

²⁵⁹ L'on ne manquera pas d'observer qu'en espagnol, par exemple, le groupe dit « étymologique » renferme des formes de provenance diverse : parfois, le -s final est le résultat secondaire d'une évolution phonétique régulière à partir d'un terme latin qui présentait un S dans son étymon, mais qui n'était pas alors situé en position finale (par exemple DE EX POST > *después*) ; dans d'autres cas, l'espagnol conservera un -S latin déjà situé en position finale, mais qui pouvait être d'origine tantôt lexicale (SATIS > *asaz*), tantôt flexionnelle (accusatif pluriel CERT-AS > *ciertas*) ou encore dérivationnelle (comparatif LEX-IUS > *lejos*).

- À l'époque médiévale, il engendre l'**extension** parfois considérable du champ morphologique des adverbes en *-s*, nourrissant ainsi, semble-t-il, cette affinité entre *-s* et la fonction adverbale qui se lit encore, bien que de façon moins spectaculaire, dans le groupe synchronique contemporain. Dans la langue médiévale plus que jamais, *-s* semble mobilisé comme une marque de la fonction adverbale.

- Qualifiée d'instable et « labile » (Lausberg 1965 : 145), l'augmentation analogique entraîne momentanément la **formation de doublons adverbiaux, mettant en concurrence la forme étymologique avec la forme augmentée** : ainsi *entonç ~ entonces*, *nunqua ~ nunquas*, *mientra ~ mientras*. À l'exception du cas de *quizá ~ quizás*, déjà signalé, cette situation d'**alternance** sera amenée à se résoudre assez rapidement par la résorption d'une des deux formes. L'alternance entre formes concurrentes est donc essentiellement une réalité de synchronie médiévale qui accompagne, tel un effet secondaire, les à-coups de l'expansion tâtonnante de cette sous-classe adverbale.

L'expression « s adverbial » recouvre donc deux réalités connexes : elle rend compte de la présence panchronique massive de la marque finale *-s* dans le champ adverbial de nombreuses langues indo-européennes, mais elle fait aussi allusion, plus précisément, à cette curieuse alternance médiévale entre plusieurs formes concurrentes que ce « s adverbial » est le seul élément à distinguer.

Aucun de ces deux aspects n'a, à notre connaissance, été expliqué de façon satisfaisante. Il faut dire que l'étiquette du « s adverbial » que l'on brandit en guise d'explication semble soulever plus d'interrogations qu'elle n'en résout :

- si ce *-s* est une marque de la catégorie adverbale, comme le suggère sa récurrence dans cette classe grammaticale, pourquoi certains adverbes succombent-ils à cette pression analogique, alors que d'autres y sont résolument résistants ?²⁶⁰ Quels traits partagent les adverbes qui, eux, sont sensibles à cette pression analogique ? S'agit-il de facteurs formels²⁶¹, ou partagent-ils quelque trait sémantique ?

- Sur quel critère repose la survie (ou le rejet) de la forme augmentée ? En espagnol par exemple, le « s adverbial » affiche à ce sujet des allures particulièrement erratiques : on retrouve dans ce groupe les adverbes qui ont pratiqué, à un moment donné de leur histoire, cette alternance (par exemple *mientras*, *entonces*), face à d'autres formes résistantes (par exemple *aquí*, *cerca*) ; sont attestées aussi de nombreuses formes qui ont consolidé la version analogique au détriment de l'original (*mientras*, *antes*, *entonces*), mais l'on enregistre également des formes qui finissent par rejeter la marque postiche (par

²⁶⁰ Par exemple les adverbes en *-ment* (fr)/*-mente* (esp) qui n'ont *a priori* jamais présenté cette augmentation. Voir toutefois Lausberg (1965 : 145), qui relève quelques exemples en provençal.

²⁶¹ Voir par exemple Gougenheim (1973 : 140), qui constate, au XVI^e siècle, la préservation du « s adverbial » pour les adverbes autrement terminés en *-e* : *certes*, *guères*, *jusques* etc.

exemple *nuncas* [médiéval]) ; enfin il peut arriver que le « s adverbial » soit perdu alors qu'il était, au départ, étymologique : c'est le cas de FORAS > *fueras* > *fuera*²⁶².

Ce qui sous-tend ces interrogations, c'est la question du statut de cet élément -s : s'agit-il d'un morphème à proprement parler, vecteur d'un signifié ? Ou est-ce une excroissance aléatoire sans signification particulière ?

La survenue imprévisible et apparemment irrégulière du « s adverbial » peut expliquer que ce phénomène n'ait pas fait l'objet d'analyses spécifiques, d'autant plus que son activité analogique est un fait historiquement circonscrit et considéré comme un phénomène passager que la langue a fini par abandonner. Il suffit de parcourir les manuels usuels, y compris de grammaire historique – et quelle que soit la langue concernée²⁶³ – pour s'apercevoir d'un certain ostracisme qui semble frapper ce phénomène, dont l'évocation se limite généralement à quelques lignes ou passages qui ne sortent guère du simple constat d'une réalité dont on ne peut escamoter la présence mais qui pose un certain nombre de difficultés à l'analyse. Deux sortes d'explications sont proposées, selon que domine l'un ou l'autre aspect qui se cache derrière cette étiquette : pour ceux qui s'intéressent en premier lieu au phénomène d'*alternance* entre variantes formelles, le « s adverbial » est un **élément littéralement insignifiant**, dont la présence doit être expliquée par des considérations formelles, stylistiques et euphoniques ; pour ceux qui tiennent compte de la *réurrence* de cette désinence au sein de la classe adverbiale, la finale en -s est un **morphème dérivationnel** qui assume le marquage de la fonction adverbiale.

1.1.1 Le « s adverbial », un exemple de *variatio médiévale* ?

Il faut bien admettre qu'à première vue, l'impossibilité de déceler une quelconque différence sémantique entre les formes concurrentes est, sauf quelques exceptions, aussi répandue que le phénomène du « s adverbial » lui-même : dès que celui-ci engendre une alternance entre deux formes, celle-ci semble se dérober à l'analyse sémantique, et ce quelle que soit la langue concernée. Pour l'anglais par exemple, C. Guimier (1988), avant de partir en quête de l'invariant du « s adverbial » anglais, met en garde contre cette difficulté de taille :

« Poser l'existence d'un signifié pour le -s adverbial anglais soulève quantité de problèmes. On a vu en effet que **dans l'histoire de l'anglais il existe toujours, au moins à un moment donné, une forme sans -s, que j'appellerai forme Ø, et qui très souvent ne se distingue pas sémantiquement de la forme en -s.** Il n'est que d'ouvrir un dictionnaire pour s'en persuader ; très souvent, il n'y a qu'une entrée pour les deux formes et lorsqu'il y en a deux, on y retrouve les mêmes définitions.

²⁶² Lausberg (1965 : 144) avance ici une explication également analogique en justifiant la perte de -s par influence du synonyme *extra*.

²⁶³ Pour un recensement des ouvrages traitant sommairement du phénomène en anglais, voir Guimier 1988 : 393. L'auteur y remarque par exemple que « l'ouvrage classique en matière de morphologie anglaise, celui de Marchand (1969), ne traite pas du -s adverbial. »

Les adverbes en *-wards* constituent un exemple typique à cet égard. » (Guimier 1988 : 408. Nous soulignons).

Aussi de nombreux grammairiens se sont-ils résignés à attribuer ces alternances morphologiques au phénomène général de la *variatio*, un principe rhétorique qui caractérise la tendance des langues médiévales à éviter les répétitions, et relève donc de considérations stylistiques. La *variatio* concernait de nombreux aspects linguistiques, tant syntaxiques que morphologiques, et affecte, dans la langue espagnole, en particulier les mécanismes d’affixation. Dans son article sur l’alternance des lexèmes verbaux avec et sans préfixe dans la langue médiévale, Sánchez-Prieto Borja (1992) se heurte aux mêmes difficultés que nous avons signalées pour les alternances adverbiales avec et sans *-s* : il relève dans les manuscrits médiévaux « la alternancia entre el lexema verbal con y sin prefijo **sin que la presencia de éste conlleva una diferencia de significado léxico.** » (Sánchez-Prieto Borja 1992 : 1324, nous soulignons).

Il conclut que

“[L]a escasa carga propiamente semántica del prefijo posibilita la *variatio* [con y sin prefijo] como procedimiento que, más allá de la mera estilística, configura la propia lengua medieval en todo los órdenes, al menos la escrita. [...]

Y esta flexibilidad de la lengua medieval en este punto, que no ha de entenderse en términos de vacilación o falta de fijeza, puede conmensurarse al lado de **otras variaciones morfológicas (como la alternancia entre los diferentes sufijos, o entre -Ø y el sufijo,** frente a la lexicalización o especialización posterior: en *mandato* y *mandamiento* puede hablarse para el siglo XIII de un mismo lexema; no así en la lengua moderna), o incluso fonéticas (la alternancia *o - ue* llega en algunas palabras hasta finales del siglo XIII como *bono - bueno, como - cuerno*, etc.), y que, más allá de su valor estilístico, fueron constitutivas de la lengua de uso misma, al menos de la escrita. » (Sánchez-Prieto Borja 1992 : 1333-1334, nous soulignons).

Il n’est pas sans intérêt de remarquer que la langue latine connaissait déjà ce genre de fluctuations morphologiques²⁶⁴, et que, parmi les nombreux affixes concernés par ces alternances, figure une désinence en *-s* qui se greffe sur certaines particules préverbaux selon des critères (apparemment) purement phonétiques ou stylistiques : l’on pensera notamment aux doublons comme *e-/ex-* [eks], *bi-/bis-*, *di-/dis-* et *tri-/tris-*, où l’on observe une alternance similaire à celle qui nous occupe (\emptyset /*-s*), ainsi qu’aux formes *ab-/abs-*, *ob-/obs-* et *sub-/su(b)s-* :

« *Abs* présente vis-à-vis de *ab* le même élargissement en *-s* que *sus-* de **subs* > **sups*, *os-* de **obs* vis-à-vis de *ob*, *sub*. En composition, *ab* s’emploie devant voyelle, devant *h* et devant les consonnes *i* (*j*), *d*, *l*, *n*, *r*, *s* [...] ; *abs-* devant les explosives *c* et *t* [...] ; devant un *p* initial, *abs* se réduit à *as-* ; *a* est la forme réduite de **abs* devant les labiales sonores *m*, *u*, *b*. [...] **Des raisons d’euphonie et de clarté – notamment le désir d’éviter des confusions avec des composés de *ad* – semblent avoir réglé l’emploi des diverses formes de *ab* (*a-*, *abs-*, *as-*, et aussi *au-*).** (Ernout & Meillet, s.v. *ab*, *abs* ; nous soulignons)²⁶⁵.

²⁶⁴ Vid. Sánchez-Prieto Borja (1992 : 1333).

²⁶⁵ À noter toutefois les propositions de Thurneysen (1991), qui, à partir de son analyse de l’alternance *ab/abs*, remet en question l’association avec le ‘*s* adverbial’. Il signale que l’exploitation de ce « *s* adverbial » est moins importante en latin qu’en grec, et le considère comme un phénomène surévalué dans les langues romanes.

L'argument de « l'euphonie » sera ensuite repris par de nombreux auteurs, y compris contemporains, qui évoquent des facteurs de phonétique syntaxique :

« Durante los primeros tiempos de la lengua la paragoge es todavía generalmente lábil, es decir, **puede adicionarse u omitirse según las conveniencias de la fonética sintáctica.** » (Lausberg 1965 : 145).

Nous avons vu que c'est aussi l'explication retenue dans certaines études récentes sur l'alternance entre *quizá* et *quizás* (par exemple García 2011²⁶⁶), où l'on affirme que la forme augmentée est employée devant une voyelle pour éviter le hiatus.

Aussi, anoblée par le modèle des langues anciennes qui pratiquaient déjà – tel le consensus – cette alternance pour des raisons stylistiques, celle-ci peut devenir dans la langue médiévale un atout pour la création poétique :

« Les grammairiens justifient cette alternance des formes avec *s* et des formes sans *s* par des exemples des langues anciennes. Henri Estienne, dans ses *Hypomneses de Gallica lingua*, rapproche la coexistence de *jusque* et *jusques* de la coexistence en grec d'*akhri* et *akhris*, et de *mekhri* et *mekhris*. [...] **Les poètes utilisent ces diverses formes au mieux des besoins du mètre et de la rime, comme le leur conseille Ronsard dans son Art poétique.** » (Gougenheim 1973 : 140).

Chez Ronsard, en effet, on lit que les variations formelles des prépositions et adverbess servent à embellir la langue et à rendre plus aisée la tâche ardue du poète :

« Plus nous aurons de mots en nostre langue, plus elle sera parfaite, et donnera moins de peine à celui qui voudra pour passe-temps s'y employer. Tu diras selon la contraincte de ton vers *or*, *ore* ; *adoncq*, *adonque*, *adonques* ; *avecq*, *avecque*, *avecques*, et mille autres, **que sans crainte tu trancheras et alongeras ainsi qu'il te plaira, gardant tousjours une certaine mesure consultée par ton oreille, laquelle est certain juge de la structure des vers.** » (P. de Ronsard 1903 (1565) : 38).

L'argument des contraintes de la versification est repris sans ambages par bon nombre de grammairiens contemporains :

« Le *s* adverbial entraîne, pour un certain nombre d'adverbess (mais également de conjonctions ou de prépositions), la concurrence de plusieurs formes : une forme simple, une forme avec *-e*, une forme avec *-es* (ex. : *or*, *ore*, *ores*). **En poésie, le choix peut s'opérer selon des raisons métriques.** » (Lardon & Thomine-Bichard 2009 : 340),

et c'est dans la langue poétique, où son utilité est avérée, que cette *variatio* survit le plus longtemps :

« On peut donc, sans témérité, estimer que l'alternance des formes avec *-s* adverbial ou sans le *-s* adverbial (quelle que soit la forme) n'est plus, au XVIIe s. qu'un souvenir – commode d'ailleurs : qu'on en juge :

Est-ce là **donc** l'espoir que j'avais mis en toi ? / Sais-tu **doncques** ainsi dispenser ton effroi ? – Chapelain, *Pucelle*, IX, 627-28 (1657) » (Spillebout 1985 : 247).

²⁶⁶ Vid. Introduction Générale.

Pourtant, les limites de ce type d'explication sautent aux yeux : pourquoi certains adverbes doivent-ils pouvoir éviter le hiatus, alors que d'autres, tout comme les autres catégories grammaticales d'ailleurs, ne sont pas soumis à cette contrainte ? Pourquoi, en versification, incombe-t-il à certains adverbes – et à certains seulement – de combler le mètre, au point de prévoir, en langue, ce double – voire triple²⁶⁷ – dispositif ? Il semble par ailleurs plus que douteux que les besoins de la versification aient un tel ascendant sur la langue, pour prestigieuse que la poésie puisse être à quelque moment de son histoire. Et *quid* des emplois en prose, dont on ne dit mot dans les grammaires historiques qui raisonnent toujours à partir d'exemples en vers ? Si le poète est esclave de la rime, comme chacun sait, comment expliquer qu'une ressource aussi « commode » et salvatrice que cette variation syllabique ait pourtant fini par être évincée dans presque tous les cas ? Le poète moderne s'est-il affranchi du *diktat* de la métrique ?

L'on peut donc conclure que les explications qui réduisent ces alternances à de simples variations orthographiques, syllabiques ou phono-syntaxiques sont pour le moins banales, et qui plus est ne résistent pas toujours à la confrontation avec un corpus d'exemples attestés (*vid.* Introduction Générale).

D'autre part, ces explications, qui concernent uniquement les cas d'*alternance* entre formes médiévales concurrentes (-Ø/-s), ne font que peu de place au phénomène de *récurrence* de cette désinence au sein d'une même classe grammaticale, en l'occurrence celle de l'adverbe, alors que cette récurrence massive pourrait pointer précisément vers une affinité particulière entre cette désinence en -s et la fonction adverbiale.

1.1.2 Le « s adverbial » marque-t-il la fonction adverbiale ?

L'activité analogique très féconde de l'élément -s dans un domaine adverbial déjà fortement marqué par les finales étymologiques semble à première vue mettre en lumière une certaine connivence entre ce -s final et la fonction adverbiale, ce qui a conduit d'autres auteurs à voir dans cet élément un morphème capable d'*engendrer*, à partir d'une autre classe grammaticale, une forme adverbiale. Dans cette optique, l'expression de « s adverbial » dépasse sa visée purement descriptive (le simple *constat* que -s caractérise de nombreux adverbes en panchronie, cf. : *supra*) – pour se risquer à un début d'explication : -s serait un morphème dérivationnel adverbial.

Les défenseurs de cette hypothèse prennent appui sur les exemples où l'ajout de la marque -s semble s'accompagner en effet d'un **transfert catégoriel**. Le cas de lat. ANTE (préposition) > esp. *ante* (préposition) vs. *antes* (adverbe) est à cet égard un exemple emblématique qui, à en croire certains auteurs, aurait pu servir d'épicentre à la propagation du -s analogique :

²⁶⁷ On pensera, en français, à *donc~donque~donques* etc.

« Das Verhalten des Ablativs *-mente* zeigt, dass ein adverbiales Charakteristikum genügt. Aus der nicht zulässigen Verbindung + *-s* ist zu schliessen, dass alleinstehendes *-s* zum Ausdruck der adverbialen Funktion vollauf genügt. **So glaube ich, dass das adverbiale *-s* zuerst dort aufgetreten ist, wo es galt, vom gleichen Stamm Präposition und Adverb zu trennen.** So bleibt *ante* auch vlat. Präposition, in der Funktion eines Adverbs ist vlat. *ante* + *-s* eingetreten, daher spanisch *antes* und nun auch italienisch *anti* < *ante+s*. Genau so mag einmal *post* und **postes* geschieden gewesen sein, letztere Form gesichert durch sardisches *postis* auf campidanesischem Gebiet, s. Bartoli, *Un po' di Sardo* S. 23. » (Reichenkron 1939 : 137)²⁶⁸.

Anscombe (2016 : 99) relève pour l'anglais des exemples similaires : il cite *beside* (préposition)/*besides* (adverbe) et l'opposition *-ward* (adj.)/*-wards* (adv.). Au sujet de cette dernière, il affirme que, contrairement aux adverbes en *-wards*, « [l]es formes en *-ward* sans *-s* en anglais n'ont jamais cette fonction adverbiale », et en conclut que l'augment *-s* est « une marque morphologique de la fonction adverbiale » (Anscombe 2016).

Ces exemples concrets sont toutefois commentés de façon plus précise chez Guimier (1988), qui révisé ce constat catégorique :

« Jusqu'à une époque récente, *beside* et *besides* pourront être soit adverbes soit préposition et dans ces deux fonctions pourront signifier *by the side (of)* ou *in addition (to)*. En anglais contemporain, *beside* a conservé uniquement son sens spatial et la fonction prépositionnelle ; *besides* n'a retenu que l'idée d'addition, mais il peut toujours avoir une fonction adverbiale ou prépositionnelle. » (Guimier 1988 : 400).

Il en va de même pour les formes en *-ward*, dont les emplois adverbiaux sont bel et bien attestés, non seulement pour le moyen anglais (Guimier 1988 : 395), mais aussi en anglais américain contemporain, où ils constituent même la variante adverbiale préférée (Oxford Dictionary, s.v. *ward(s)*) ; parallèlement, les formes augmentées en *-wards* sont occasionnellement attestées comme adjectifs (Guimier 1988 : 404).

Dans le cas de ces exemples anglais, on le voit, le partage fonctionnel entre une forme \emptyset et une forme augmentée est tout au plus une tendance, encore que celle-ci aurait besoin de plus d'occurrences pour être réellement probante. En réalité, ces cas de transferts catégoriels sont très rares compte tenu de la masse des adverbes affichant le *-s* analogique : le cas de *ante/antes* est, en espagnol, le seul exemple recevable²⁶⁹, et le français n'en présente pas à notre connaissance. La plupart du temps au contraire, que

²⁶⁸ « Le comportement de l'ablatif *-mente* montre qu'une seule marque adverbiale était suffisante. La combinaison non autorisée *-mente + s* permet de conclure que *-s* seul était pleinement suffisant à exprimer la fonction adverbiale. **Je suis ainsi convaincu que le « s adverbial » s'est manifesté d'abord dans les alternances visant à discriminer, à partir d'une même racine, la préposition et l'adverbe.** C'est ainsi que lat. *ante* reste préposition en roman, tandis que la fonction adverbiale est assumée par *ante+s*, d'où esp. *antes*, puis italien *anti* < *ante+s*. Une distinction similaire a pu exister entre *post* et **postes*, cette dernière forme étant attestée indirectement par le biais du sarde *postis* dans l'aire campidanaise, cf. : Bartoli, *Un po' di Sardo*, p.23 » (Nous traduisons, et soulignons).

²⁶⁹ Et en synchronie seulement, car en diachronie, la forme *ante* a aussi été adverbe dans la période médiévale d'alternance) voir *infra*.

ce soit en anglais, en français ou en espagnol, l'ajout de -s s'effectue sur une racine fonctionnant déjà comme un adverbe sans le recours à ce morphème mystère (*mientra/mientras ; quizá/quizás*). Quant au français, la marque -s peut s'adjoindre, qui plus est, à des formes qui, n'étant pas adverbiales au départ, ne le deviennent pas plus après la greffe de cette marque pourtant réputée « adverbiale » (*jusque/jusques*). Aussi la dénomination de « s adverbial » a-t-elle parfois été dénoncée comme « abusive » :

« Ce s dit « adverbial » se trouve à la fin de certains adverbes (*encores, mesmes*) ou locutions adverbiales (*à merveilles*), mais également à la fin de prépositions (*avecques, jusques*) ou de conjonctions (*doncques*).

L'appellation semble donc abusive et elle prête à confusion. Les grammairiens citent ainsi indifféremment des adverbes, des prépositions ou des conjonctions dans leurs études du s adverbial : N. Catach (*Dictionnaire historique de l'orthographe française*, § 112, p.1167) inclut *sans* (< *sine*) et *jusques* (<*usque*) dans ses exemples d'adverbes pour lesquels le s n'est pas étymologique mais analogique, tandis que F. Brunot et C. Bruneau (1969, § 367) mentionnent *doncques* (qui est une conjonction de coordination à valeur adverbiale) à côté de *ores, voire, encores* ou *onques* comme exemple d'adverbes possédant plusieurs formes orthographiques (avec ou sans s [...]) » (Lardon & Thomine 2009 : 339).

À la lumière de ces faits, il semble difficile d'attribuer à ce « s adverbial » le rôle d'un morphème dérivatif capable d'engendrer la fonction adverbiale, puisque dans la grande majorité des cas, l'ajout de la finale -s ne modifie pas le fonctionnement grammatical du terme augmenté.

A quoi sert donc ce -s, s'il ne modifie pas la nature grammaticale du mot ainsi augmenté ? S'agit-il d'un phénomène de renforcement ? D'une tentative d'unification formelle de la classe adverbiale, qui aurait été abandonnée faute de systématisation ? Telle semble être l'opinion de Zink (1989), qui affirme que

« **Les sujets parlants avaient pourtant plus ou moins conscience de l'existence de catégories, car ils ont essayé de caractériser au moins celle des adverbes en la marquant du morphème -s final.** Ils en trouvaient l'origine dans le -s étymologique d'une série très fournie de mots comme *adés* (*ad de ips-um* ? 'à l'instant / sans cesse'), *ailors* (*alioris* ?), *ainz* (**antius*), (*a*)*prés* (*ad pressum*), *assez* (*ad satis* : en quantité) [etc.].

Ils l'ont sciemment utilisé comme démarqueur de classe (sans toujours l'imposer définitivement) dans *auques* (*aliquid* : quelque peu), *avecques* (*apud hoque*), *doncques* (*dumque*), (*enc*)*ores* (*hinc-hac hora*), *endementres-endementiers* (*in dum interea* : pendant ce temps), [etc.]

Mais l'extension demeure incomplète et épargne des formes aussi usuelles que *amont, aval, comme, (de)main, hui, ier, ja, mar, poi* (*pou, peu*) et *si, tant* et leurs composés. **Sans systématisation, le marquage catégoriel perdait beaucoup de sa pertinence.** » (Zink 1989 : 236, nous soulignons.)

L'hypothèse d'une exploitation volontariste de cette marque -s de la part des locuteurs nous paraît plus qu'improbable, car elle prêterait au locuteur médiéval *lambda* des connaissances grammaticales qu'il n'avait sans doute pas, pas plus que le locuteur moyen actuel. Mais ce que le grammairien cherche ici à exprimer, au moyen d'une formulation sans doute maladroite – car, nous le verrons, le phénomène n'a

rien d'un processus *conscient* –, c'est l'idée qu'une récurrence aussi massive doit bel et bien pointer vers quelque intention 'communicative' de la part des sujets parlants, bien que l'absence de systématisation du procédé fragilise l'hypothèse d'une véritable marque suffixale. C'est cette même contradiction inhérente à une exploitation à la fois massive et pourtant irrégulière de ce « s adverbial » qui mène Penny (2014 [1993]: 157) à dégrader cette désinence au statut de marque « informelle », par opposition aux suffixes dérivationnels adverbiaux 'classiques' comme *-mente* :

« Otra manera, más informal, de marcar la función adverbial en el español medieval y en otros romances era la llamada « s adverbial », que tiene su origen en un cierto número de adverbios latinos que, por diferentes razones, terminaban en /s/ : los comparativos MAGIS, LAXIUS, etc., [...], FORAS (> esp.med. *fuera* « fuera »), POS(T) (> *pues, después*), etc., junto con algunos más que no dejaron descendientes, como GRATIS, ALIAS. Esta /s/ se extendió a otros adverbios en el castellano de la Edad Media, pero no persistió en todos los casos : NUMQUAM > *nunca(s)*, ANTE > *antes*, IN TUNC > *entonz* > *entonces*, DUM INTERIM > *domientre* > *demientre* > *(de)mientras*. Igualmente, percibimos el mismo elemento en los medievales *c(i)ertas* « ciertamente » y *primas* « por primera vez ». Sin embargo, la « s adverbial » se aplicó siempre de un modo excesivamente irregular y no llegó a constituir un auténtico sufijo derivativo. » (Penny 2014 [1993] : 157, nous soulignons).

Là encore, le choix du qualificatif « informel » pour décrire un phénomène qui affecte en premier lieu la *forme* du mot a de quoi laisser songeur, mais cette hésitation reflète bien le malaise de la littérature grammaticale à l'heure de commenter cet élément bâtard qui s'ajoute comme un suffixe mais ne semble engendrer aucun effet notable.

Prenant le contre-pied de ces analyses, nous pensons pour notre part que ce -s est la marque formelle, c'est-à-dire *visible* dans la forme du mot – mais aussi, dans le cas de l'espagnol, *audible* et de ce fait doublement *sensorielle* – du repérage tout à fait *inconscient* d'un fonctionnement commun que les locuteurs détectent dans *une partie* de la classe adverbiale. Cette formalisation du trait cognitif véhiculé par -s (qui reste à identifier à ce stade de l'analyse) opère sans que ce mécanisme n'accède à aucun moment à la conscience, d'où d'ailleurs la résistance qu'oppose le phénomène du « s adverbial » aux analyses sémantiques classiques.

Compte tenu de l'insuffisance des analyses déjà citées, il nous semble manifeste que l'observation de la classe adverbiale seule n'est pas suffisante pour mettre en lumière ce trait cognitif dont nous proposons l'existence à partir, on l'aura compris, du postulat de l'unicité du signe. Aussi convient-il d'élargir la recherche à d'autres sous-systèmes de la langue qui présenteraient une exploitation de ce même élément -s, afin de gagner, par cette nouvelle mise en réseau, de nouvelles perspectives sur ce « s mystérieux » (Anscombe 2016 : 96).

1.2 Le cas des locutions adverbiales : « s adverbial » ou -s de pluriel ?

Fidèle à son nom de vulgate, ce « s adverbial » ne limite pas son apparition aux *adverbes de langue*, mais peut également être repéré du côté des *adverbes de discours*, les locutions adverbiales. Il est significatif qu'en français, certaines locutions adverbiales aient connu les mêmes fluctuations que les adverbes de langue quant à l'intervention de cette marque -s : ainsi, les expressions *à merveille* ou *à boucheton* par exemple, actuellement orthographiées sans -s, connaissaient une alternance avec la forme augmentée *à merveilles/à bouchetons*²⁷⁰ à l'époque médiévale. Une telle alternance subsiste à ce jour dans certaines locutions adverbiales espagnoles, comme par exemple *a la brava / a las bravas*²⁷¹, *a plazo/a plazos*, etc.

Cette congruence des signifiants adverbiaux de langue et de discours n'est que très peu explorée par la grammaire historique, qui se contente généralement de mentionner furtivement cette ressemblance morphologique. C'est notamment dans les ouvrages portant sur la langue française que cette correspondance formelle entre adverbes et locutions adverbiales est timidement signalée :

« [Au XVI^esiècle,] [l]es adverbes et prépositions terminés en -e présentent encore le plus souvent l's final dit adverbial. Ainsi : *certes, guères et naguères, jusques, mesmes, presque*. **On trouve cet s même dans des locutions adverbiales composées avec un nom : à merveilles** (Montaigne, I, 28 ; t.I,2, p.74). (Gougenheim 1973 : 140 , nous soulignons).

En français, ces cas d'alternance concernent en particulier les locutions en *-on(s)*, mais la plupart du temps cette alternance est plutôt analysée en termes de singulier vs. pluriel :

« On note **l'hésitation entre le pluriel et le singulier** : *à tâtons* mais *à califourchon*. Ce flottement s'est produit pour toutes les locutions ainsi formées dans l'ancienne langue, mais, à partir du XVII^e siècle, il semble que les locutions décrivant des mouvements répétés (*à tâtons, à reculons*) auront davantage tendance à être orthographiées avec le **s du pluriel**, tandis que celles décrivant un état, une posture (*à califourchon*) le seront plutôt sans s. » (Office québécois de la langue française [en ligne]).

Contrairement au français, où l'emploi du morphème -s dit « pluriel » est limité à quelques exemples précis, le recours à des physismes formellement pluriels pour former les locutions adverbiales s'observe massivement en espagnol (*en ciernes, a principios/finales/mediados, de narices* etc.), au point de configurer un véritable moule syntaxique décrit dans les grammaires usuelles :

« Forman otro grupo las locuciones adverbiales que corresponden al esquema « a + sustantivo en plural ». Están entre ellas *a rastras, a hurtadillas, a plazos* (también *a plazo*), *a regañadientes, a veces, a cántaros* (en *llover a cántaros*) o *a carcajadas* (en *reírse a carcajadas* ; también *reír a caquinos* en el Perú), además de *a sabiendas, a trompicones* y otras muchas. » (RAE-ASALE 2009 : 2385).

²⁷⁰ Cnrtl, s.v. *boucheton*

²⁷¹ DLE, s.v. *bravo*.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que, diachroniquement parlant, l'essor de ce schéma adverbial « pluriel » semble coïncider avec le phénomène de l'expansion analogique du « s adverbial » du côté des adverbes de langue. Aussi, Toledo y Huerta (2016) émet-il l'hypothèse qu'un tel rapprochement pouvait être ressenti par les locuteurs, et avance l'idée que la multiplication des locutions « plurielles » a pu être favorisée par cette association :

« **Los esquemas en plural (forma que los hablantes posiblemente asociaban a la -s adverbial)** comienzan a documentarse a mediados del Cuatrocientos: “los gaullos avian serrado muchos árboles *a las orillas* del camino” (Bienandanzas, VII, 125v-a; cf.: a riberas de un río en Keniston 1937, § 41.32, 644) » (Toledo y Huerta 2016: §107, nous soulignons).

Que la majorité des ouvrages consultés tende à voir dans l'-s des locutions adverbiales la marque du pluriel nominal sans établir le moindre rapport avec le phénomène du « s adverbial » ne saurait nous empêcher d'oser ce rapprochement que l'observation des signifiants nous impose clairement. L'analyse des adverbes de discours permet à notre sens de mettre en évidence une ressemblance sémiologique entre le « s adverbial » et le « s du pluriel » que l'observation des adverbes de langue seuls ne permettrait pas d'entrevoir si clairement en raison du poids de la tradition grammaticale.

La grammaire traditionnelle a maintes fois proposé de reconnaître dans les locutions en -S un noyau nominal pluralisé²⁷², ou, du moins, une forme qui y ressemble à s'y méprendre²⁷³, dans la mesure où le morphème -s représente, dans de nombreuses langues indo-européennes la marque canonique du nombre pluriel. Cette correspondance formelle, qui pourrait être plus qu'une simple coïncidence, soulève ainsi inmanquablement la question du rapport (ana)logique entre la catégorie adverbiale, invariable comme chacun sait, et cet élément de flexion nominale qu'est la marque du pluriel.

Le nombre pluriel est traditionnellement considéré comme le nombre grammatical marqué, car, sans aller plus loin, il s'obtient par l'ajout d'un élément morphologique supplémentaire, d'une *marque*, à la forme singulière, qui représente le point de départ de ce mécanisme augmentatif : *coche* => *coches*²⁷⁴. Ainsi,

²⁷² Par exemple, pour l'espagnol, chez Vincent & Duviols : « De nombreuses locutions adverbiales sont formées à partir d'un féminin pluriel précédé de *a* ou de *de* » (2009 : 19).

²⁷³ La littérature récente est bien plus prudente à ce sujet, et évoque plutôt une ressemblance – voire identité – formelle faisant penser à une sorte de synapse (*vid.* Cazalbou). Nous y reviendrons.

²⁷⁴ Notons que le mécanisme décrit concerne ici la formation régulière du pluriel en espagnol, majoritairement obtenue par l'ajout du morphème -s ou -es (après consonne). Seul échappent à cette règle certains cas de substantifs invariables (*análisis, parálisis*), dans lesquels la désinence en -s de la forme de départ est réanalysée, en contexte, comme une marque plurielle. Nous évoquons là des choses fort bien connues, et n'insistons pas sur la notion de terme « marqué », si ce n'est pour souligner que du point de vue du signifiant, c'est bien de l'ajout d'une « marque » physique qu'il s'agit, d'une portion de matière (phonétique ou graphique, comme en français) qui permet de discriminer le pluriel à partir du singulier. Certaines langues ne possédant pas de morphème pluriel, construisent celui-ci par répétition de la forme singulière (par exemple dans certaines langues austronésiennes comme l'indonésien ou le tagalog). Là encore, le pluriel s'obtient par augmentation matérielle du signifiant singulier : ind.

« [t]ratándose de paradigmas binarios [le genre et le nombre], habrá un término primario, básico, neutro, simple, o sea, no marcado, y otro secundario, derivado, no neutro, más complejo, marcado con respecto al primero. El término primario constituye la expresión presente **por defecto** y abarca una amplia gama de usos **predecibles**. El término secundario, en cambio, queda limitado a usos **menos previsible, de modo que destaca automáticamente**. Este principio de oposición interna a los paradigmas del género y del número explica toda una serie de propiedades semánticas y distribucionales que caracterizan al masculino como género no marcado y al singular como número no marcado. » (Delbecque 2010 : 153, nous soulignons).

En tant que forme ainsi marquée, pour ne pas dire « stigmatisée » pour son caractère non-prototypique, le pluriel serait alors en mesure de prendre en charge, outre sa fonction informative de pluralité numérique réelle (pluriel sémantique ou mathématique, *i.e.* renvoi à $1+n$ référents), une série d'effets discursifs dont la description précise met la grammaire dans l'embarras :

« Es difícil determinar en qué consiste exactamente el efecto estilístico que se asocia con estos plurales [no informativos]. Se han llamado **enfáticos** porque parece que es **énfasis** o **intensidad** el matiz que aportan en no pocos casos cuando se eligen en lugar de los singulares respectivos. [...] Las diferencias son otras veces de **REGISTRO LINGÜÍSTICO**, más formal o literario en *las aguas del río* que en *el agua del río*, o en *los funerales* que en *el funeral* (si se habla, como se ha explicado) de un solo acto. [...] Muchos plurales estilísticos están restringidos a otros contextos sintácticos, muy frecuentemente locuciones. » (RAE-ASALE 2009 : 175, nous soulignons).

Ce serait donc cette panoplie d'« effets secondaires » du pluriel, allant de phénomènes pragmatiques (« emphase, intensité ») à des manifestations diastatiques (« registre linguistique »), en passant par des « connotations affectives » (RAE-ASALE 2009 : 176), tous imputables à leur caractère marqué, qui rendraient les formes pluralisées particulièrement aptes à intervenir dans le mécanisme des expressions figées (locutions) – parmi lesquelles les locutions adverbiales –, que le sujet parlant serait en mesure d'identifier précisément par le repérage d'un élément imprévisible ou incongru dont la survenue bloque l'interprétation habituelle –majoritaire – de pluralité effective (mathématique) :

« El significado lingüístico se sustenta en tres tipos de parámetros: la posición paradigmática, la configuración sintagmática y **la dimensión probabilista** asociada al uso de los signos (morfemas léxicos y gramaticales). Esta última es más que un simple índice de la frecuencia de uso: la distinción entre lo excepcional y lo corriente sirve de pauta para perfilar los rasgos morfológicos y órdenes lineales 'de base', primarios, no marcados, en contraste con lo 'marcado'. La tesis defendida a continuación es que **las locuciones, expresiones idiomáticas y fraseológicas proceden de la explotación de elementos 'derivados', secundarios, marcados, o sea, que tienen su arraigo en la dimensión probabilista**. En principio, esta explotación puede manifestarse de dos formas: una secuencia puede ser marcada tanto por **contener elementos no esperados** como por carecer de elementos esperados. » (Delbecque 2010 : 148, nous soulignons).

RUMAH 'maison' => RUMAH RUMAH 'ensemble des maisons', 'maisons'. Dans tous les cas, le pluriel est toujours obtenu à partir du singulier. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

Dans les expressions adverbiales qui nous intéressent, la marque du pluriel -s jouerait ainsi le rôle d'un de ces éléments qui surgissent de manière inattendue et qui mettent à mal une lecture littérale et première, et favorisent, au contraire, une lecture « métaphorique » de la structure :

« Aunque el valor añadido por el morfema del plural puede variar, la hipótesis es que, a falta de implicar pluralidad de objetos, la morfología plural es señal de alguna que otra particularidad semántica. [...] Cuando el plural no significa [discontinuo, + plural], refleja pues una opción marcada [...]. De ahí a su explotación en expresiones que suelen tacharse de 'figuradas', sólo queda un paso. Así, en el uso metonímico de *espaldas*, ilustrado en (17a), la parte es tomada por el todo ; según la hipótesis, es más probable que se acuda al singular para aludir a un movimiento físico, y al plural cuando no es el caso, o sea, cuando sólo se da una interpretación simbólica. En el uso metafórico de (17b) queda difuminada la conexión con el cuerpo humano : el plural se ha gramaticalizado como el núcleo de una locución prepositiva :

(17) a. Vuelve {la espalda/*las espaldas} a su vecino.

b. El huerto está a {espaldas/*espalda} de la casa (Moliner). »

(Delbecque 2010 : 155)

Ce raisonnement pose toutefois quelques difficultés, car il suppose une sorte de chronologie mentale qui ne fait intervenir la lecture métaphorique qu'une fois l'interprétation par défaut, à savoir le pluriel effectif, écartée. Mais que faire alors des locutions où le pluriel est parfaitement plausible (*de rodillas*, *de nalgas*), voire nécessaire : dans *tocar las pelotas 'faire chier'*, où *pelotas* fonctionne comme euphémisme pour '*testicules*', il serait difficile d'argumenter que la lecture de pluralité effective aurait été bloquée. L'interprétation figurée de l'expression n'est donc pas forcément incompatible avec un pluriel numérique, et il nous semble difficile de faire dépendre l'interprétation métaphorique du refus préalable d'un sémantisme pluriel. D'autre part, ne serait-il pas plus économique de considérer, contrairement à ce que propose Delbecque, que « la valeur ajoutée par le morphème du pluriel » ne varie pas, c'est-à-dire que le -s, quel que soit l'endroit de sa survenue, ajoute invariablement le même type d'instruction, sans préjuger d'une éventuelle variation des effets discursifs ? C'est ce que nous nous efforcerons de montrer dans ce chapitre.

2 Unicité et invariant du submorphème -S

La mise en rapport des adverbes de langue terminés en -s avec les adverbes de discours, les locutions adverbiales, elles aussi fortement marquées par cette désinence, a permis d'opérer un premier rapprochement formel entre ledit « s adverbial » et le morphème flexionnel du pluriel nominal. Pour Delbecque, le recours à une forme marquée permet de signaler le figement lexical caractéristique des locutions en « bloquant » une lecture littérale et compositionnelle. Toutefois, nous avons vu que ces explications posaient quelques difficultés : à notre sens, ces raisonnements ne permettent pas d'expliquer dans quelles circonstances exactes se produit la lecture littérale (pluriel effectif) et dans quelles conditions elle se voit bloquée.

Il nous semble que la principale difficulté de ce schéma explicatif réside dans le fait de ne pas interroger la prémisse de départ, qui attribue par défaut au morphème -s – tradition grammaticale oblige – cette valeur de « pluralité » dont il s’agit ensuite d’expliquer le « recyclage » dans le domaine adverbial, non sans le recours à quelque acrobatie du raisonnement. Or, que -s soit dans les langues indo-européennes la marque récurrente de la pluralité nominale n’implique pas pour autant que telle soit sa valeur fondamentale, mais prouve seulement à quel point le marqueur -s est compatible avec ce type *d’exploitation*, pour des raisons qui restent à expliquer d’ailleurs. Il nous semble ainsi pertinent, pour saisir l’invariant de ce morphème capable de produire du pluriel, mais aussi d’intervenir dans le domaine adverbial, de revenir sur ce qu’est, dans les langues qui nous occupent, la pluralité.

2.1 Le morphème -s, marque du pluriel ?

Un certain nombre d’exemples bien connus de locutions dites « plurielles » présente des incohérences flexionnelles (par exemple *a sabiendas*, *a volandas*, formes de gérondif anormalement « pluralisées ») qui semblent indiquer que la forme plurielle ne dit pas une « vraie » pluralité, si l’on entend par là la multiplication par *n* d’une unité donnée :

« le pluriel est un cas grammatical de la catégorie du nombre caractérisé par des marques linguistiques (en français s et x) traduisant le plus souvent la pluralité dans les noms comptable : **tables est pluriel et exprime la pluralité « plus d’un »** ou, plus rarement, la singularité : *les ciseaux*, *les obsèques*. » (Dubois *et al* 1999 : s.v.).

Le pluriel peut tout aussi bien, ces derniers exemples cités le montrent bien, référer à du singulier ; ce sont les exemples notoires de ce que l’on considère comme les vestiges d’un pluriel « interne », où la notion de pluralité n’est pas toujours (ou n’est plus) aisée à ressentir : *bodas/noces*, *funerales/funérailles* etc.. Inversement, il est des mots singuliers qui, fonctionnant comme des collectifs, ont pouvoir à référer à plusieurs unités : *rebaño*, *tropa*, *grupo*, *millón*, *centenar*, *docena* etc. À partir de ces données, bien connues par ailleurs, nombreux sont les auteurs à avoir conclu à un certain *arbitraire du nombre grammatical* par rapport au nombre « naturel » (Cazalbou 2018, Levet 1992 etc.), comme c’est d’ailleurs le cas pour la distinction des genres (masculin/féminin), qui ne correspond que rarement à une distinction sexuée ou sexuelle. À la lumière de ces données, il faudra bien admettre qu’une morphologie plurielle « ne saurait à coup sûr déclarer *plus de un* ou, de façon plus polémique, *le pluriel ne dit pas obligatoirement de la pluralité* » (Cazalbou 2018 : np, l’auteur souligne).

Or, si sur le plan sémantique il semble s’établir un rapport de réversibilité sémantique entre la morphologie du singulier, qui peut référer à du pluriel, et la morphologie du pluriel, qui peut référer à du singulier, la sémiologie révèle au contraire une relation unidirectionnelle entre ces deux termes de l’opposition, puisque le pluriel est obtenu par augmentation de la forme singulière. Cette réalité morphologique implique une hiérarchie logique entre les deux notions : « *tables* n’est pas autre chose

Deuxième partie

que *table* augmenté du morphème dit de pluriel ; c'est donc que le pluriel se situe dans l'après du singulier et ne déclare rien d'autre que *l'unité dépassée, l'au-delà de UN.* » (Cazalbou 2018 : 87 ; l'auteur souligne). L'on retiendra donc que le rôle du morphème -s n'est pas de signifier la pluralité, mais de signaler, partout où il survient, le dépassement d'un terme premier (qu'il s'agisse d'une *unité* au sens comptable du terme ou de tout autre chose, comme on le verra) :

« Si le pluriel linguistique ne se confond pas avec la pluralité réelle, il convient alors de s'interroger sur son signifié de puissance : de ce qui a été dit plus haut sans doute est-on conduit irrémédiablement à conclure qu'il sert à déclarer *le dépassement de l'unité* ou plus exactement *l'unité dépassée*. On saisira aisément que l'image la plus habituelle de ce dépassement est l'ajout, la somme, d'où le sentiment profond d'une image de la pluralité réelle : dépasser le *un* conduit le plus naturellement vers les autres termes de la suite algébrique. Mais en tant qu'opération intellectuelle ou catégorie logique, ce dépassement peut s'opérer de plusieurs façons : certes, *tables* évoque l'image *d'une table plus une table plus une table* et ce *n fois*, mais pour peu que je veuille faire naître à mon esprit l'image d'un outil aux branches mobiles dont l'articulation laisse apparaître les parties constituantes et c'est le mot de *pinces / pinzas* qui se fera jour dans mon esprit. S'agit-il d'une pluralité ? Le bricoleur le nie ; la langue elle se contente de déclarer que l'on ne peut voir là, non pas dans l'objet, mais dans le vocable qui est chargé d'en rendre compte, un ensemble homogène, il y a plus que de l'unité ou plutôt, il y a au-delà : ce sera donc du pluriel. » (Cazalbou 2018 : 88).

Il importe ici, pour mesurer ce qu'apporte cette analyse, de relever que ce que dénonce le signifiant, c'est qu'il n'y a pas *d'opposition* entre le singulier et le pluriel, mais une *transition* de l'un à l'autre, qui situe le « singulier » dans l'antériorité formelle du « pluriel », traduisant ainsi son antériorité logique, notionnelle. Dès lors que le pluriel n'est plus l'opposé du singulier, mais son « au-delà », pas un « *plus n unités* » mais simplement un « *plus* », l'on comprendra que le morphème -s est en premier lieu une marque contrastive qui apporte un marquage secondaire :

« Le /s/ final, en tant que morphème de pluriel apparaît donc comme la marque de ce dépassement de l'unité et comme tel, se présente comme *morphème contrastif de non singularité*. Il définit ce que l'on considèrera comme une *forme seconde*, impliquée donc par une *forme première*; il est dès lors la marque d'un au-delà comme la sémiologie en porte témoignage : c'est à partir du singulier que se forme le pluriel par ajout de morphème. » (Cazalbou 2018 : 88-89).

Une incursion rapide dans l'étymologie indo-européenne de ce morphème -s peut confirmer que dès les origines, celui-ci n'avait pas plus qu'aujourd'hui pour vocation première de dire la pluralité, mais bien d'exprimer une relation de dépassement, et ce en dépit du constat, *a priori* sans appel, que, abstraction faite de la diversité des systèmes désinentiels des différentes langues indo-européennes, « dans tous les paradigmes [...] se manifeste la présence d'une sifflante plurativante, dont personne ne cherche vraiment à expliquer l'origine » (Levet 1992 : 37), tant elle est répandue au travers des différents systèmes linguistiques de l'indo-européen.

Or il suffit de relever le défi de chercher l'origine de ce morphème pour découvrir que cette valeur « plurativante » de la sifflante n'est pas l'exploitation première de cette marque. Avant de se cristalliser comme la marque univoque de la pluralité dans les systèmes nominaux de l'indo-européen, cette sifflante

finale intervenait à plusieurs endroits de la flexion nominale pour exprimer diverses relations syntaxiques, comme, notamment, l'agent, l'origine et l'appartenance :

« En résumé, toutes ces formes de pluriel apparaissent comme le résultat de « bricolages » successifs à partir de formes d'emploi facultatif limitées à l'origine aux nominatifs et accusatifs, voire au simple nominatif avec sa forme caractéristique à voyelle pleine –es. Ce qui, à première vue, paraît étrange est **que le phonème s qui, avec ou sans voyelle précédente, joue, nous l'avons vu, un rôle considérable dans la flexion du nom pour marquer l'agent, l'origine et l'appartenance**, réapparaisse ici comme la marque de tout autre chose. » (Martinet 1986 : 198).

L'on serait donc tenté de penser que le pluriel est lui-même issu d'une sorte de « recyclage » d'une particule qui, en tant que « vieux **ligateur** à valeur déictique » (Levet 1992 : 38, nous soulignons), intervenait dans l'expression de diverses **relations** syntaxiques, avant de prendre en charge la notion de pluralité. En ayant recours à cette particule à valeur de ligateur, le pluriel se dénonce dans sa forme même comme une construction à son tour « relative », instaurant une relation secondaire avec l'entité à partir de laquelle il se construit et qui le précède notionnellement. La reconstruction de l'origine génétique des formes dites « plurielles » dans les diverses langues indo-européennes révèle ainsi que le nombre pluriel se présente comme une invention tardive dont les premières manifestations ne concernent que quelques cas de la flexion nominale :

« Il est très vraisemblable que le pluriel est, en indo-européen, une création relativement récente que l'examen des diverses langues révèle comme en voie d'établissement. En hittite, les seuls cas attestés y sont le nominatif et l'accusatif. Pour les autres cas, on rencontre des formes de singulier là où l'on attendrait le pluriel. » (Martinet 1986 : 196)

Cette émergence tardive du pluriel a de quoi surprendre le locuteur indo-européen contemporain pour qui l'opposition « singulier-pluriel » est une évidence grammaticale qui semble émaner directement, « naturellement », d'une lecture arithmétique de notre environnement (1 vs 1+n). Or, comme toute réalité mathématique, le pluriel est une construction mentale relativement poussée qui ne peut intervenir que dans un deuxième temps, après la mise en place d'un singulier individualisant :

« Le pluriel tire son origine du singulier. [...] De nombreux faits morphologiques, sur lesquels on va revenir, le montrent bien, mais **la création d'un pluriel implique que le substantif évoque une image suffisamment concrète pour être clairement individuée d'abord, pluralisée ensuite.** » (Levet 1992 : 36).

Dans son travail sur la « genèse du nombre en japonais et PIE », Levet (1992) retrace ainsi le cheminement diachronique vers la catégorie grammaticale du pluriel à partir d'un premier nombre « neutre ou indifférencié, qui était pourvu d'une valeur générique ou spécifique, *non individuante* » (Levet 1992 : 36), forme à partir de laquelle se serait développé dans un premier temps une forme dite « singulière » par adjonction d'une particule démonstrative (donc *individuante*), puis, à son tour, la forme plurielle par adjonction d'une nouvelle particule au singulier ainsi obtenu: **Neutre > singulier > pluriel.**

Dans cette perspective diachronique, le pluriel correspond clairement à une *surdétermination secondaire* qui, sur le plan à la fois historique, logique et morphologique, fait du pluriel « une sous-espèce du singulier » (Kurylowicz 1964 : 204, cité dans Levet 1992 : 36) et qui, en tant que telle, exprimera moins l'idée de pluralité en soi que l'idée d'un singulier augmenté, rallongé, ou, nous l'avons dit, dépassé, qui pourra être interprété en contexte comme un pluriel, ou comme tout autre chose.

En tant que « sous-espèce du singulier », les formes dites « plurielles » ne sont donc pas très différentes des adverbes à « s adverbial » qui, eux aussi, représentent une *sous-catégorie* au sein de la classe adverbiale (cf. *supra*). Du point de vue du signifiant, il nous semble tout à fait légitime de poser que dans des couples formels comme *casa/casas* ou *quizá/quizás*, ou encore *vez/veces* et *entonç/entonces*, la même désinence *-s/-es* engendre, dans les deux cas, le même rapport de dépassement (formel) du signifiant, qui emporte, sur le plan cognitif, l'instruction de dépassement de l'unité de départ. Ce rapprochement entre le morphème pluriel et le « s adverbial » est à nouveau conforté par la diachronie indo-européenne, qui pointe, dès la phase communautaire (PIE), vers l'existence de plusieurs formants adverbiaux, dont ce « s adverbial », qui apparaît une nouvelle fois – coïncidence ?- comme une marque *secondaire* :

« Así, plantea Prósper un sistema adverbial en el que los categorizadores que dotarían a una base deíctica de entidad adverbial serían básicamente : **-H₃-i*, **-H₃-u* y **-H-m* [...]. Dichos categorizadores los reconoce en todos los sistemas adverbiales de las distintas lenguas indoeuropeas. **Secundariamente, otros categorizadores como **-r* o la **-s* adverbial se habrían añadido con menor regularidad a los adverbios creados con los citados categorizadores primitivos.** Así pues, ya en época de comunidad habría una clara definición formal del adverbio como clase de palabras independiente. » (Berenguer Sánchez 2000 : 64).

C'est ainsi que cette marque secondaire engendre dès les langues anciennes ces couples adverbiaux qui deviendront plus tard, nous l'avons vu, caractéristiques des langues médiévales : par exemple grec *akhri ~ akhris* (« à l'extrémité ») ou *mekhri ~ mekhris* (« jusqu'à »), dont le premier affiche le « catégoriseur primitif » *-i*, le deuxième l'augmentation secondaire en *-s*. Toutefois, en dépit de cette ressemblance, il n'est pas sans intérêt de remarquer que ces marques adverbiales, dont le « s adverbial », sont réputées être d'origine non-casuelle (« Adverbia mit nichtkasuellen Formantien » Brugmann Grdr, 2 : 671 et suiv., cité dans Berenguer Sánchez 2000 : 64), ce qui revient à poser l'existence de deux morphèmes *-s*, l'un flexionnel (servant à l'expression de l'agent, l'origine, l'appartenance, puis le pluriel), l'autre dérivationnel (le « s adverbial »). Est-ce une simple coïncidence formelle, ou s'agit-il, dès l'indo-européen, d'un phénomène de synapse engendrée par la similitude des signifiés de puissance ? Le présent travail n'a pas vocation, ni prétention, à répondre à ce problème, ni ne cherche à reléguer le problème à une diachronie indo-européenne, mais veut signaler simplement que le mécanisme cognitif qui sous-tend la construction du pluriel et de certains adverbes est similaire depuis fort longtemps, et

n'est pas, contrairement à ce qui a été parfois avancé, une convergence récente due à ce que les langues romanes auraient, à l'issue du latin, inventé le pluriel sigmatique²⁷⁵ :

« [I] convient de rappeler que le morphème spécifique de pluriel est une invention romane : les seules désinences propres au pluriel, si tant est que l'on puisse employer ce terme, sont celles de génitif pluriel en *-arum /-orum* et de datif/ablatif en *-ibus/-ebus/-ubus*. C'est donc bien en raison de la *déflexivité* qu'apparaît ce morphème spécifique. » (Cazalbou 2018 : 89).

2.2 Le cas du « s adverbial », une nouvelle forme de dépassement ?

Qu'elle soit diachronique ou seulement synchronique, l'identité formelle entre le *-s* du pluriel et le « s adverbial » n'est pas passée inaperçue chez les chercheurs qui accordent la primauté au signifiant. Postulant l'invariant unique de ce morphème, Cazalbou applique la notion de « forme seconde » au domaine adverbial et en vient ainsi à expliquer la pertinence de ce « s adverbial » à partir de la définition guillaumienne de l'adverbe comme une incidence syntaxique²⁷⁶ de second degré :

« il existe un autre cas de *-s* final, le *-s adverbial* tel qu'on le trouve dans *lejos, entonces*. [...] Si l'on admet ce qui a été dit plus haut, cette particularité ne devrait pas présenter de difficulté à l'analyse : il a été dit que ce morphème final représentait le dépassement de l'unité, du *un*, en donnant lieu à une forme que l'on a qualifiée de seconde, dans toutes les acceptions possibles du terme. **Or, et il n'y a là aucun jeu de mot, l'incidence de l'adverbe est une incidence dite de second degré : "Un mot porteur d'une incidence de premier degré est soit un adjectif, soit un verbe, soit un substantif adjectivé. Un mot porteur d'une incidence de second degré est un adverbe"** [Guillaume *Leçons de linguistique, 1947-1948, série C (5 décembre 1947)*, p.63]. » (Cazalbou 2018 : 93, nous soulignons).

C'est aussi l'explication suggérée par Fabre (2001), qui mentionne la question du « s adverbial » dans un travail sur la morphologie de la deuxième personne du singulier (sur lequel nous aurons l'occasion de revenir plus en aval de ce chapitre) : pour cet auteur, l'adverbe, du fait de son incidence, représente un « au-delà de l'incidence externe de l'adjectif » :

« On touche ici à la notion même de dépassement de l'unité, représentée non seulement par la deuxième personne, mais aussi par le pluriel, puisque celui-ci présuppose le singulier, et assez souvent **par l'adverbe, incident au deuxième, troisième ou quatrième degré, c'est-à-dire au-delà de l'incidence externe de l'adjectif.** » (Fabre 2001 : 177).

Ainsi, tout adverbe, par son fonctionnement même, « est donc un élément second, sur-ajouté par nature à des relations qui lui préexistent » (Cazalbou 2014) :

« On retiendra que l'adverbe forme une classe hétérogène dont la caractéristique majeure est de pouvoir se rapporter à tout élément de la phrase ou à la phrase dans son ensemble. En cela, **il constitue un dépassement de l'être linguistique auquel il se rapporte.** » (Cazalbou 2014 : np).

²⁷⁵ Cette impression d'un pluriel sigmatique « inventé » par les langues romanes est nourrie du fait que le latin a remplacé le *-s* indo-européen par un *-i* dans plusieurs classes de déclinaison (LIBER, LIBRI etc.). Ce phénomène est récurrent dans la péninsule italique, à en juger par le pluriel masculin en l'italien actuel (*libro, libri*), (voir Rocchetti 1988), mais ne doit pas voiler la réalité globale de la morphologie plurielle dans les langues indo-européennes.

²⁷⁶ Vid. Chapitre 5.

L'on aura remarqué que ce raisonnement, qui fait du « s adverbial » la matérialisation, inscrite dans le signifiant, de l'incidence de second degré, revient ici à attribuer de nouveau à cette marque -s le rôle de manifester la fonction adverbiale, à ceci près – et la différence fait tout de même avancer le débat – que ce « s adverbial » n'est alors plus une simple marque analogique et conventionnelle d'une nature grammaticale qui aurait émergé dans les langues romanes au gré des aléas de la phonétique historique, mais l'expression *motivée* d'un fonctionnement grammatical : l'incidence de second degré.

Le « s adverbial » n'est donc pas un élément insignifiant et décoratif, mais remplit une fonction morphologique. Mais l'on conviendra qu'une partie des difficultés signalées en amont dans le cadre du « s adverbial » (cf. : *supra*) n'ont toujours pas été levées : pour quelle raison certains adverbies seraient-ils enclins – plus enclins que d'autres – à afficher leur régime d'incidence dans leur signifiant même, alors que d'autres s'en passent allégrement ? D'autre part, si un adverbe est bel et bien un élément qui se rapporte à autre chose et en constitue de ce fait le dépassement, Cazalbou remarque lui-même que « C'est un truisme que de dire que tout support préexiste à ce qui s'y rapporte » (2014 : np) : tout élément fonctionnant comme « apport » est donc un dépassement de son support, ce qui allonge pratiquement à l'infini la liste des éléments syntaxiques susceptibles de s'affubler de cette marque de dépassement -s. S'agit-il d'une simple possibilité formelle offerte par le système dont certains adverbies usent pour signaler leur fonctionnement, alors que d'autres – effet de vicariance – emploient d'autres moyens (comme le « a adverbial », dont nous avons déjà parlé) ?

2.3 Le « s adverbial », marque d'un dépassement notionnel

Une analyse différente de la situation adverbiale est avancée par C. Guimier (1988) pour le « s adverbial » de la langue anglaise. Retraçant les diverses origines diachroniques du « s adverbial » dans les adverbies anglais, parfois rapprochés de constructions plurielles ou génitives²⁷⁷, l'auteur défend l'unicité du signe -s en synchronie :

« Qu'il s'agisse d'un génitif ou d'un pluriel à l'origine, ce qui importe, c'est le rôle du -s dans une synchronie donnée.

Ces formations ambiguës nous amènent ainsi à poser le problème suivant : on parle habituellement d'un -s de pluriel, d'un -s de génitif, d'un -s de troisième personne, etc. : on raisonne donc comme si la langue anglaise disposait de plusieurs morphèmes -s dont les hasards de l'histoire ont fait qu'ils se présentent sous un signe unique en anglais moderne. Et s'il n'y avait pas de hasard ? Si, finalement, la langue anglaise ne disposait que d'un seul morphème -s, capable d'assumer des fonctions diverses ? » (Guimier 1988 : 401).

²⁷⁷ C'est ce que la tradition grammaticale anglaise appelle le « génitif adverbial », appellation fallacieuse selon Guimier. Voir aussi l'emploi adverbial du génitif en allemand : *des morgens*, *des nachts*, *des weges*. Il est remarquable que le syntagme *des nachts* ('pendant la nuit') présente dans cet emploi adverbial un « génitif » analogique, puisque la forme régulière du génitif du substantif féminin *Nacht* est *der Nacht*.

Guimier postule la nature morphématique de l'élément *-s*, qui n'est pas une simple « excroissance phonétique » mais bien un élément dérivatif « dont il faut mettre en évidence le signifié » (Guimier 1988 : 394). Il souligne que contrairement aux morphèmes flexionnels qui interviennent sur le plan de la seule morphogénèse et ne modifient pas le contenu notionnel du mot fléchi, les suffixes dérivatifs interviennent dans l'idéogénèse des termes marqués dans le sens d'une plus grande particularisation du contenu sémantique véhiculé :

« Définir le *-s* adverbial comme un suffixe dérivationnel signifie très clairement que dans la genèse du mot il intervient précocement, au stade de l'idéogénèse. Hewson a montré comment tout suffixe dérivationnel avait pour effet de prolonger l'opération de la pensée particularisante qui sous-tend l'idéogénèse. [...] **C'est pourquoi le suffixe dérivationnel n'est pas la marque de la partie du discours ; simplement, dans la mesure où il infléchit la matière du mot dans une certaine direction, il oriente souvent vers une forme intégrante (une partie du discours) spécifique.** » (Guimier 1988 : 406).

En dépit des grandes difficultés à détecter une différence sémantique entre les formes avec et sans *augment -s*, l'auteur rejette ainsi l'explication fonctionnelle ; la récurrence de *-s* dans cette partie du discours qu'est l'adverbe est due, selon l'auteur, à ce que l'instruction sémantique emportée par *-s* rend le contenu notionnel global du terme augmenté plus enclin à assumer cette fonction grammaticale.

Partant de quelques exemples précis de la langue anglaise où la nuance sémantique est clairement perceptible (*here ~ hence ; one ~ once*), Guimier met au jour la notion de « transcendance », qu'il identifie comme étant le signifié de puissance, très abstrait, du morphème *-s* et de son allomorphe *-ce*. A partir de l'observation de la série *here ~ hence, there ~ thence, where ~ whence*, où le second membre du couple indique la provenance, l'auteur conclut que

« le *-s*, tout au moins dans cette série, suppose l'existence d'une limite et est le signe d'un mouvement d'éloignement de cette limite ; autrement dit, **il évoque une transcendance (un au-delà) par rapport à un lieu. [...] Le signe *-s* apparaît ainsi comme le signe d'une limite franchie.** » (Guimier 1988 : 411).

Guimier passe ensuite en revue d'autres couples adverbiaux, où la notion de transcendance, emportée systématiquement par la forme augmentée, construit différentes chronologies notionnelles selon le domaine sémantique impliqué par la forme de départ.

Par exemple, dans le couple *beside ~ besides*, déjà évoqué, l'on passe de la notion d'approche ou de proximité (*beside the sea 'près de la côte'*) à celle d'addition (*besides John 'à part John'*) ; dans l'opposition *again ~ against*, le premier marque un retour à la position de départ, une récurrence, alors que le second, augmenté, emporte l'idée d'opposition à une situation donnée, ce qui « suppose l'existence de deux champs, séparés par une limite, [*against*] située dans le deuxième champ qu'il oppose au premier. » (Guimier 1988 : 412). L'on voit que de différentes manières, les couples évoqués se construisent sur le principe d'un dépassement qui mène de l'immanence (d'un lieu, d'une situation) à la

Deuxième partie

transcendance, emportée par la forme augmentée ; l'augment -s « est simplement le signe d'une transcendance, c'est-à-dire qu'il situe, d'une façon ou d'une autre, dans un « après » (Guimier 1988 : 412). Ce rapport immanence/transcendance ou avant/après se décline dans bien d'autres domaines sémantiques encore, comme dans le couple *alway* (moyen anglais) ~ *always*, où le premier saisissait l'extension temporelle de façon *continue*, alors que *always* avait une valeur distributive, avec pour effet une saisie *discontinue*, la discontinuité ne pouvant être pensée que dans un deuxième temps, après le continu²⁷⁸. Une autre chronologie fondamentale est celle qui oppose *l'immobile* au *mobile*, et, de ce fait, *l'espace* au *temps* :

« On sait qu'un des contrastes sur lesquels repose la pensée – un psychomécanisme fondamental – est celui de l'espace et du temps, qui n'est, en réalité, qu'une forme de l'opposition de l'immobile au mobile [...]. **Le mobile doit avoir en effet un lieu qu'il suppose et antécipise.** Le temps, conçu comme une fluence, ne se laisse voir mobile que si on le verse dans un cadre immobile d'espace. » (Joly 1975 : 24-25, cité dans Guimier 1988 : 413).

Le temps « suppose et antécipise » donc un espace pour être concevable²⁷⁹. Ainsi, dans une opposition de type *one* ~ *once*, au numéral *one*, être d'espace, s'oppose *once* (adverbe), appartenant au domaine temporel.

Voici, schématiquement, une vue des différents types de chronologies notionnelles que le morphème -s est en mesure d'engendrer dans la langue anglaise :

²⁷⁸ Il n'est pas sans intérêt de remarquer que le terme même de *discontinu(ité)*, formée par préfixation à l'aide du privatif *dis-*, est une forme augmentée de *continu(ité)* qui affiche, en position finale de son préfixe, la particule -s. Il nous semble significatif qu'en espagnol, le préfixe *des-* construite de façon particulièrement visible des dérivations qui impliquent un mouvement second qui ne saurait être pensé sans le premier lui servant de base : *des-enterrar*, *des-enclavar*, *des-abrochar*. Dans ces constructions, le premier mouvement, lui-même obtenu par préfixation (*en-*, *a-*), reste morphologiquement présent dans ce qui pourra alors être qualifié de forme doublement dérivée, seconde : *des-en-terrar*.

²⁷⁹ Chez Aristote, l'état naturel des choses était l'immobilité, le mouvement étant un état secondaire dû à l'exercice d'une force.

Avant Immanence	→	Après/au-delà Transcendance
Immanence d'un lieu <i>Here, there, where</i>		Transcendance d'un lieu <i>Hence, thence, whence</i>
Approche <i>Beside</i> (prép.)		Eloignement <i>Besides</i> (adv.)
champ 1 <i>again</i>		Opposition, champ 2 <i>against</i>
Continu <i>Alway</i> (ancien anglais)		Discontinu <i>always</i>
Espace <i>One, two, three</i>		Temps <i>once, twice, thrice</i>
Concentration <i>night</i> (subst.)		Dispersion, récurrence <i>nights</i> (adv.)
Singulier <i>night</i> (subst.)		Pluriel <i>nights</i> (subst.)
-∅		-S

Figure 45 : Synthèse élaborée à partir des différents schémas proposés dans Guimier 1988

L'on voit d'emblée que l'idée de *transcendance* mise en avant par C. Guimier rejoint fondamentalement celle défendue par G. Fabre et R. Cazalbou, qui préféraient parler de « dépassement ». Au sujet des formes plurielles d'ailleurs, leur raisonnement ne diffère guère, tous ces auteurs posant l'antériorité logique du singulier par rapport au pluriel : le pluriel n'est ainsi qu'une exploitation parmi de nombreuses autres de cette marque finale.

La différence de la proposition de Guimier réside, en ce qui concerne le domaine adverbial, dans le fait d'envisager une exploitation de ce « dépassement » sur le plan non pas fonctionnel (incidence) mais *notionnel* : les adverbes affichant le -s adverbial sont ceux qui, sur le plan sémantique, emportent une idée de limite franchie, de seuil dépassée ou transcendée :

« On commence ainsi à voir pourquoi le -s adverbial a pu être étendu à certains adverbes au cours de l'histoire de la langue. Il s'agit d'un problème de psycho-sémiologie ; **le -s adverbial s'étend là où la sémantèse adverbiale, sous une forme ou sous une autre, implique une idée de transcendance. Le signifié du -s, éminemment abstrait, permet toutes sortes d'effets de sens selon la sémantèse des adverbes en cause.** » (Guimier 1988 : 414-415).

Pour les langues romanes, une explication tout à fait similaire est proposée par Rocchetti (1988) dans son article sur « le cas de *-s* latin passant à *-i* italien et roumain »²⁸⁰, dans lequel il s'intéresse au phénomène équivalent du « *s* adverbial » dans la Romania orientale : la désinence *-i* et ses diverses interventions dans la morphologie notamment plurielle et adverbiale²⁸¹. L'auteur propose, là encore, un signifié extrêmement abstrait du marqueur *-i* qui indique selon l'auteur l'« au-delà d'un certain degré » :

« L'interférence entre le sens et la forme se situe à un niveau où la sémantique n'est plus conçue dans ses moindres détails, mais à un haut degré de généralisation. C'est pourquoi des schémas simples peuvent seuls rendre compte des processus très généraux auxquels la langue est sensible. Dans le cas qui nous intéresse, il est possible de représenter ce processus par le schéma simplifié suivant :



où *x* représente un mouvement de pensée porteur de sémantèse et *A* un certain degré de réalisation de cette sémantèse, sans que l'on puisse préciser davantage quel est ce degré. Le schéma signifie que la valeur sémantique du mot considéré va au-delà d'un certain degré. » (Rocchetti 1988 : 453).

Les exemples d'adverbes italiens analysés par l'auteur mettent en évidence que, comme pour l'espagnol, le *-i* adverbial opère, en synchronie contemporaine, dans un réseau essentiellement récurrent (*mai, assai, poi, crai, fuori*), où, à chaque fois, la présence de la désinence *-i* correspond selon Rocchetti à l'instruction sémantique d'un dépassement décelable dans la sémantèse de l'adverbe concerné, que ce soit dans le domaine de la quantité (*mai* 'plus', *assai* 'assez' « dépassement de l'optimum »), du temps (*poi* 'après', *crai* 'demain') ou de l'espace (*furi* 'dehors'). L'italien, qui a également connu de nombreuses paires concurrentielles d'adverbes à l'époque médiévale, ne semble avoir conservé qu'un seul cas d'*alternance* dans la langue contemporaine : la paire concurrentielle *ma~mai*, issue de lat. *MAGIS* (>esp. *más*, fr. *mais*), qui, au-delà d'une différence fonctionnelle – *ma* est catégorisé comme conjonction adversative, *mai* comme adverbe –, repose surtout sur une différence sémantique. Rocchetti observe en effet que

²⁸⁰ C'est le sous-titre de son article (Rocchetti 1988 : 445).

²⁸¹ Le clivage *-s/-i* des désinences plurielles divise la Romania en deux blocs : la Romania Occidentale qui, tout comme l'anglais d'ailleurs, forme son pluriel en *-s*, et la Romania Orientale (italien, roumain), qui exploite (principalement) le morphème *-i* dans ce même contexte. Il nous semble pertinent de solliciter ici les analyses de A. Rocchetti conduites sur le *-i* italien puisque, en dépit de l'apparente divergence de la désinence, il est significatif que les deux désinences en question (*-s/-i*) fonctionnent de façon parfaitement symétrique dans leurs systèmes respectifs: les langues à pluriel en *-s* emploient ce même morphème pour la deuxième personne du singulier, ainsi que dans le domaine adverbial (« *s* adverbial »), alors que les langues romanes orientales forment ces mêmes catégories à l'aide du morphème *-i*. Les éléments *-s* et de *-i* semblent donc aptes à engendrer le même de résultat, et leur mise en comparaison révèle une convergence formelle entre le pluriel, la deuxième personne et certains adverbes quel que soit le moyen désinentiel mis en œuvre pour exprimer cette affinité.

« la première particule, *ma*, n'indique qu'un début de négation, une simple prise de position dans la négation, tandis que la seconde, *mai*, en est le dépassement car elle nie jusqu'au bout...et même au-delà ! [*Ma* exprime] une opposition réduite à une nuance de doute, une simple amorce d'opposition. De telles variations sont inconnues dans les emplois de *mai* qui, conduisant la négation jusqu'au bout d'elle-même, impose par là une interprétation sémantique beaucoup plus stricte. Comme on le voit, le *-i* final n'est pas le résultat d'une évolution historique aveugle. » (Rocchetti 1988 : 456).

Un autre exemple intéressant, que l'auteur emprunte cette fois à la langue française, est la particule *plus*, qui cache sous une forme orthographique unique une double réalisation phonétique [ply/plys]. L'existence de cette alternance -ø/-s, qui n'est donc perceptible qu'à l'oral, montre que le -s final résiste à son élision phonétique habituelle uniquement lorsque sa réalisation est sémantiquement pertinente : tout en recouvrant partiellement le clivage fonctionnel entre l'adverbe et la particule négative, la réalisation du -s final marque ici, de façon archétypique, le « sentiment linguistique du dépassement » :

« On constate que la prononciation du -s s'est maintenue dans le seul cas où *plus* a vraiment valeur de dépassement : *j'en veux plus (plü-s)* et qu'elle a disparu, comme le *-i* en italien, lorsque cette idée de dépassement n'est plus ressentie : *je n'en veux plus (plü)*, ou lorsqu'il s'agit d'une forme atone : *plus (plü) de cent francs*. [...] nombreux sont même les français qui rétablissent fréquemment le -s pour l'adverbe en position atone : *plus (plü-s) de dix pour cent d'électeurs...*, *plus (plü-s) que toi...* En revanche, jamais ils ne le rétablissent pour la particule négative. Ces constatations viennent confirmer que le -s est bien lié au sentiment linguistique du dépassement. » (Rocchetti 1988 : 454-455).

Regardons à présent quelques exemples espagnols à la lumière de cette hypothèse du submorphème -s comme vecteur d'un dépassement notionnel dans le domaine adverbial. Nous analyserons deux types de situations : des exemples, peu nombreux, d'alternance -ø/-s, ainsi que plusieurs réseaux récurrents en -s.

2.4 Quelques exemples en espagnol

2.4.1 L'alternance *fuera ~ fueras* (médiéval)

Un premier exemple particulièrement intéressant est l'alternance médiévale *fuera ~ fueras*, étudiée par G. Le Tallec-Lloret dans le cadre de son article sur l'opérateur *fueras ende*. L'auteur y signale d'abord que les deux formes adverbiales pouvaient commuter dans l'expression d'une position extérieure d'un être ou d'une chose, comme le montrent les exemples suivants (empruntés à Le Tallec-Lloret (2008 : 776 et 779) :

(110) Desi mataron sos padres, e sos fijos, e sos mugieres, e sos amigos, e todos aquellos que no eran pora ayudar se darmas, e dieron fuego a la villa. Desi salieron **fuera** todos guarnidos, e fizieron grande danno en la huest ; encabo murieron y ellos todos. (PCG, I, 1270-1345, p.17)

(111) Ella fue **fueras** e clamo a los omnes de su casa e dyxo. (*Faz*. S. XII, p.52)

Deuxième partie

La notion d'extériorité, pour être opérationnelle, implique obligatoirement la conception de la notion d'intériorité par rapport à laquelle elle se définit. Il serait donc tentant d'attribuer à la notion d'extériorité un caractère secondaire face à la notion d'intériorité, et expliquer ainsi le recours à une forme en -s pour exprimer la notion d'extériorité. Or, il nous semble significatif que, dans ce cas précis, la forme *fueras*, dotée de la marque « secondaire » de dépassement, soit en l'occurrence la forme étymologique (<FORAS), en charge depuis le latin de véhiculer ladite notion d'extériorité. C'est donc la perte de cet élément -s, ainsi que la survenue (et l'implantation définitive) de *fuera* qu'il convient ici d'expliquer.

En dépit de leur commuabilité dans l'expression de l'extériorité, la forme pleine connaissait toutefois des capacités référentielles dont la forme tronquée était dépourvue, *i.e.* la capacité à dire l'idée d'*exclusion*, d'*exception* :

« Pero, con adjunción del morfema {s}, *fueras* es uno de los **nexos exceptivos** ya en los primeros textos del español medieval, y cabe señalar que en los textos del corpus observados, nunca aparece *fuera* con esta capacidad. » (Le Tallec-Lloret 2008 : 779).

Soit un exemple de ce type d'exploitation, où *fueras* pourrait être traduit par 'sauf, à l'exception de' :

(112) e otrossi de cuemo por las culpas e por los grandes yerros que fizieron los que descendieron daquel linage aduxo Dios el grand diluvio sobre la tierra, con que los mato a todos, assi que non finco dellos **fueras** Noe e su mugier e tres sos hijos ; (PCG, I, 1270-1345, p.4 ; emprunté à Le Tallec-Lloret 2008 : 780).

L'*exclusion* exige, elle aussi, que les éléments à exclure soient conçus, au préalable, comme *inclus* dans un ensemble :

« La lógica exige que se piense primero un conjunto para poder extraer, en un segundo momento, uno o varios de sus elementos constitutivos. La noción de exclusión conlleva, pues, un momento anterior obligatorio. » (Le Tallec-Lloret 2008 : 781).

La notion d'*exclusion* est donc un mouvement secondaire, tout comme la notion d'extériorité dont elle ne semble être qu'une exploitation particulière. Mais la spécialisation de la forme longue dans l'expression de cette forme particulière d'extériorité pointe vers une différence qualitative entre ces deux formes d'extériorité, différence que le submorphème -s prend alors en charge de signifier. L'idée d'exception est en effet « una deducción mental a partir de la declaración de exterioridad, expresada por *foras* » (Le Tallec-Lloret 2008 : 780). Dans l'exemple (122) précité,

« *Fueras* permite delimitar dos zonas conceptuales : por un lado, los seres referidos en el sintagma nominal, « Noe e su mugier e tres sos hijos », por otro lado, la zona de « *fueras* » donde el diluvio « los mato a todos ». Si el diluvio mató a todos los seres de la zona conceptual « *fueras* », es decir « fuera de Noe, su mugier, etc. », no mató a estos últimos. **La excepción de « Noe, su mugier e tres sos hijos » no viene declarada por « fueras », se deduce mentalmente a partir de la situación exterior de todos los demás.** » (Le Tallec-Lloret 2008 : 780-781).

En tant que déduction mentale à partir de la position extérieure signifiée par *fuera*, la notion d'*exception* se présente alors comme un au-delà, une exploitation *figurée* en quelque sorte, de la notion d'extériorité spatiale, qui dépasse l'interprétation littérale pour mener dans le domaine de l'abstraction. En espagnol médiéval, les formes *fuera* et *fuera*s se sont ainsi partagé les fonctions référentielles selon une chronologie mentale menant de l'extériorité spatiale et littérale (*fuera*) à une extériorité figurée, issue d'une opération mentale d'abstraction : l'exclusion (*fuera*s) :

avant	→	après/au-delà
concret		abstrait/figuré
ici : extériorité		ici : exclusion
<i>fuera</i>		<i>fuera</i> s

Figure 46: *fuera* ~ *fuera*s

En synchronie médiévale, la forme étymologique réactualise sa finale -s dans l'expression du dépassement d'une notion de départ prise en charge par la forme tronquée, qui fonctionne alors comme le premier terme d'une chaîne sémiologique *fuera* => *fuera*s en dépit de sa nature génétiquement seconde (forme tronquée). Cette forme « première », qui se spécialise et survit dans le système en tant qu'expression de l'extériorité malgré l'absence de la finale, est peut-être le signe qu'en espagnol, la notion d'extériorité est finalement ressentie non pas tant comme une notion seconde par rapport à l'intériorité (contrairement à l'italien, qui a conservé *fuori* au détriment de *fuora* [méd.]), mais comme l'un des termes d'un couple oppositif dont les deux membres s'impliquent mutuellement : si la notion d'extériorité présuppose certes celle d'intériorité, le même raisonnement peut être avancé pour la notion d'intériorité, qui requiert, pour fonctionner, l'existence d'une zone extérieure. Cet angle de vue *oppositif*, plutôt que la logique d'un *dépassement*, se lit dans l'inscription de la forme *fuera* dans le couple oppositif *dentro* ~ *fuera*, où les finales respectives, -o et -a, prennent en charge les notions d'intériorité et d'extériorité (Fortineau-Brémond 2018b). Que la forme *fuera*s, spécialisée dans l'expression d'une extériorité figurée, ait fini par être refusée au profit d'autres connecteurs comme *excepto* ou *salvo* est un autre problème qui dépasserait le cadre de la présente étude²⁸².

²⁸² Remarquons toutefois que sur le plan submorphémique, le remplaçant *salvo* semble constituer une curieuse inversion des composantes de *foras/fuera*s : même vocalisme (O-A/A-O), mêmes traits articulatoires dans les consonnes : une labiale ([f]/[b]), une liquide ([r]/[l]) et l'élément [s], qui dans le cas de *salvo* remonte en position initiale, où il entretient sans doute de nouvelles relations de correspondance, notamment avec les particules *sí*, *sin* et *sino*.

2.4.2 *Le cas de antes, entre alternance (ante ~ antes) et récurrence (antes, después, mientras etc.)*

Un autre cas d'alternance, particulièrement complexe, est l'exemple de *ante/antes* que nous avons déjà rencontré. En synchronie contemporaine, la forme étymologique *ante* n'a conservé de son étymon latin ANTE que l'emploi prépositionnel, tandis que *antes*, avec « s adverbial », fonctionne comme adverbe²⁸³, ce qui avait conduit un certain nombre de chercheurs à postuler une valeur « adverbiale » pour le -s final (cf. : *supra*). Mais comme dans le cas de l'exemple anglais *beside* (prép.) ~ *besides* (adv.), cette différenciation fonctionnelle se double en réalité d'une distinction sémantique, qui nous semble plus à même de rendre compte du fonctionnement de ce microsysteme : alors que *ante* véhicule la notion de précédence spatiale (*ante el castillo*), *antes* exprime une antécédence temporelle (*Hay que hacerlo antes*). L'on retrouve ici sans difficulté l'une des chronologies notionnelles relevées par Guimier, qui opposait l'espace, notionnellement premier, au temps, conceptuellement second (cf. : *supra*). Comme dans le cas des couples anglais *one* ~ *once*, on pourrait alors poser que dans le doublet *ante* ~ *antes*, « le -s adverbial est simplement le signe de l'appartenance de la notion au domaine temporel. » (Guimier 1988 : 413) :

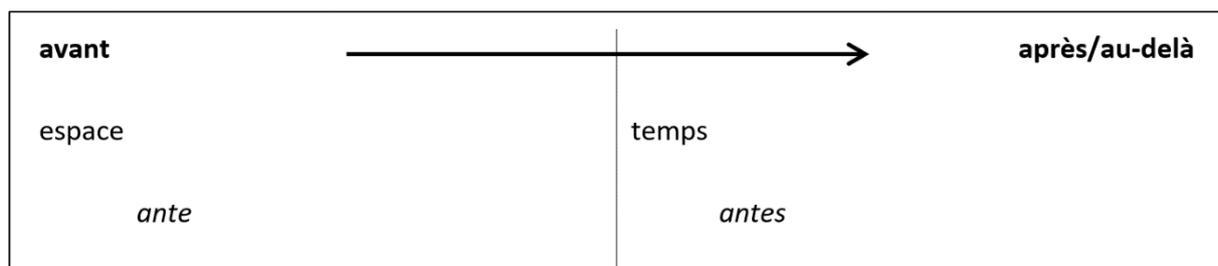


Figure 47 : *ante* ~ *antes* : *espace* ~ *temps*

Ce partage sémantique entre les deux formes semble avoir débuté très tôt dans la langue vernaculaire, où l'on observe dès les premiers textes une tendance des locuteurs médiévaux à privilégier la forme augmentée pour véhiculer des contenus temporels :

« En el caso de *ante*, es manifiesta desde los primeros testimonios la tendencia a la **diferenciación morfosintáctica del significado espacial y el temporal** : morfológicamente, la forma **tiende crecientemente a adoptar la -s adverbial cuando introduce un adjunto temporal**, proceso que puede darse por culminado a mediados del siglo XVI. » (Toledo y Huerta 2016 : 73, nous soulignons).

²⁸³ Lorsqu'il est employé seul. Il peut, bien entendu, entrer dans une construction prépositive (*antes de* etc.).

D'autre part, cette tendance au partage sémantique semble confortée par le fait que la forme augmentée n'a *a priori* jamais été sollicitée pour exprimer le sens spatial²⁸⁴ (Alvar & Pottier 1993 : 311), qui a toujours été l'apanage de la forme étymologique²⁸⁵.

Il ne s'agissait certes au départ que d'une simple *tendance* qui, si elle a fini par s'imposer définitivement dans la langue contemporaine, ne préjugait en rien, à l'époque médiévale, des capacités de la forme étymologique à fonctionner également comme adverbe de temps, en accord avec son étymon latin ANTE, à la fois préposition et adverbe, spatial et temporel.

Mais, pour minoritaires qu'aient pu être les emplois adverbiaux de la forme étymologique comparés à la forme analogique (Nieuwenhuijsen 2018 : 3)²⁸⁶, il n'est pas moins vrai que cet emploi temporel de *ante* se maintient de façon relativement tenace jusqu'au 16^e siècle, et semble même avoir regagné en vigueur vers les XIV^e et XV^e siècles, ce qui fait émerger cette situation de concurrence adverbiale typiquement médiévale entre forme simple et forme augmentée, et dont l'opposition *espace* ~ *temps* ne saurait rendre compte, puisque la concurrence se joue au sein même de la valeur temporelle, et, soit dit au passage, de la fonction adverbiale. Si la synchronie contemporaine semble rétroactivement se porter garante de cette tendance globale du système à discriminer les contenus spatiaux et temporels, cette forme de dépassement n'épuise peut-être pas toutes les raisons d'être de cette alternance dans la langue médiévale.

Il convient en effet de rappeler qu'en sus du sens temporel étymologique, les adverbes *ante* et *antes* développent des valeurs préférentielles et/ou adversatives²⁸⁷ considérées comme une innovation sémantique par rapport à leur étymon (Azofra Sierra 2014 : 379). Or, selon Azofra Sierra (2014 : 379-380), le développement de cette valeur adversative au cours des 14^e et 15^e siècles va de pair avec une réaffirmation de la forme étymologique *ante* en tant qu'adverbe temporel. On a donc la situation suivante : alors qu'aux 12^e et 13^e siècles, *ante* était principalement spatial face à *antes* principalement temporel (cf. : *supra*), aux 14^e et 15^e siècles *ante* aurait retrouvé sa valeur temporelle face à *antes*, qui emporte alors principalement la nouvelle valeur adversative :

²⁸⁴ Voir néanmoins DLE, qui accueille une acception spatiale de *antes*, sans toutefois citer d'exemples. Il pourrait s'agir, en réalité, d'une exploitation spatio-temporelle : « Las relaciones espaciotemporales, en las que el rebasamiento espacial de la entidad situada se concibe como necesariamente previo al acceso a la entidad del término, se tratan como relaciones temporales » (Toledo y Huerta 2016 : 73). L'auteur donne pour exemple « Habíamos de pasar aquel estero, y **antes** dél estaba una gran ciénaga » (Cortes *Cartas*, V, 562).

²⁸⁵ Guimier relève un cas similaire en anglais : « si en anglais moderne *afterward(s)* est uniquement adverbe de temps, le moyen anglais opposait *afterward*, adverbe de lieu (*in the rear, behind*) ou adverbe de temps, à *afterwards*, adverbe de temps uniquement » (1988 : 413).

²⁸⁶ Données obtenues sur un corpus d'exemples attestées sur une période allant du XIII^e au XVII^e siècle : sur 1531 exemples d'emploi adverbial de *ante/antes*, 371 cas de *ante* adverbe contre 1160 cas de *antes*.

²⁸⁷ Voir les acceptions 3 et 5 de *antes* dans DLE : « 3. **adv.** Denota preferencia. *Antes morir que ofender a Dios. Invento lo que sea antes de reconocer sus errores.* 5. **conj. advers.** Denota idea de contrariedad y preferencia en el sentido de una oración respecto del de otra. *El que está limpio de pecado no teme la muerte, antes la desea.* ».

« [...] the data provided by Azofra seem to suggest that, apart for the functional differentiation between preposition or adverb, an interesting kind of semantic differentiation also took place, in which the adverbial doublet *ante-antes* was exploited to express different semantic values. **At some point in the history of the Spanish language, *antes* appeared to have been incorporating the preferential and adversative meanings, whereas *ante* was reserved for temporal meaning.** » (Nieuwenhuijsen 2018 : 3).

Or, comme le signale également Herrero Ruiz de Lozoiga (2005 : 71), la valeur adversative et/ou préférentielle peut être conçue comme une dérivation logique à partir de la notion d'antériorité temporelle, puisque le sens de préférence, voire d'adversation, équivaut à une forme d'antériorité abstraite, marquant la survenue de l'événement préféré comme virtuellement *antérieur* aux autres événements envisagés :

« The two meanings share a sense of precedence, which in the case of temporal meaning obviously is related to time, whereas in the case of preferential meaning a **more abstract sense of precedence is involved, i.e., the speaker mentally places one event before the other, making an implicit comparison between them.** » (Nieuwenhuijsen 2018 : 6, nous soulignons).

Dans cette réorganisation momentanée du système (14^e-15^e siècles), la forme augmentée est de nouveau mobilisée pour exprimer une notion secondaire par rapport à une valeur de départ, mais le dépassement se joue cette fois à partir de la notion d'antécédence temporelle, dont le sens de préférence/adversation est une sous-classe, une variante secondaire : de l'antériorité temporelle, concrète, dérive une antériorité secondaire, figurée, issue d'une abstraction mentale :

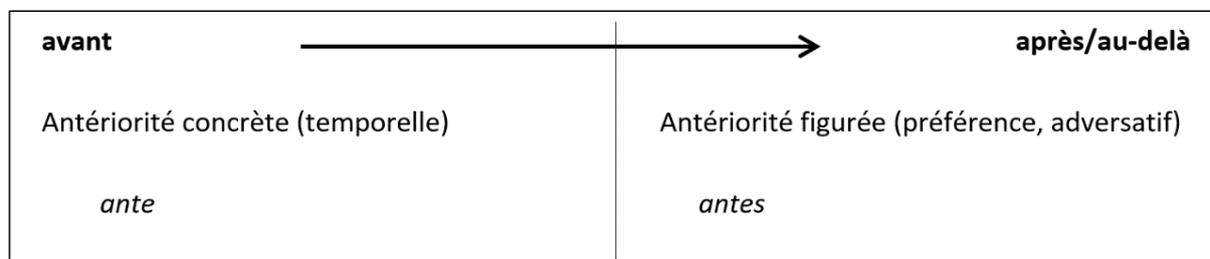


Figure 48 : *ante* ~ *antes* : antériorité temporelle ~ antériorité figurée

Bien que le type de corpus disponible pour l'époque médiévale invite à la plus grande prudence lorsqu'il s'agit de relever des données statistiques, ces tendances au partage des fonctions sémantiques entre formes concurrentes nous semblent ne pas contredire l'hypothèse ici défendue : les valeurs pouvant être conçues comme des notions secondaires (le *temps* par rapport à l'*espace*, la *préférence* par rapport à l'*antériorité temporelle*) semblent toujours emportées, majoritairement, par la forme augmentée en comparaison avec la forme simple²⁸⁸ qui, bien qu'également habilitée à exprimer lesdites

²⁸⁸ « Our data point to a state of affairs in which from the 13th to the 16th century the use of adversative *antes* is always much greater than adversative *ante*. » (Nieuwenhuijsen 2018 : 9).

valeurs, semble avoir été ressentie par les locuteurs médiévaux comme moins pertinente dans ces contextes.

En résumé :

« Creemos que se pueden distinguir tres estados de lengua, a la vista de los datos textuales : a) siglos XII-XIII, estado caracterizado por el predominio de *ante* locativo y de *antes* temporal ; b) siglos XIV-XV, caracterizado por el predominio de *ante* temporal (además de locativo) y de *antes* preferencial-adversativo ; c) del siglo XVI en adelante : pérdida de valor temporal y preferencial-adversativo para *ante* y distribución moderna : *ante* valor locativo vs. *antes* valor temporal y preferencial-adversativo [...]. » (Azofra Sierra 2014 : 380).

espace	temps	adversation
ante (prép.)	→	antes (adv.)
ante (prép. + adv.)		→
		antes (adv.)
ante (prép.)	→	antes (adv.)

Figure 49 : *ante* et *antes*, évolution diachronique

L'on aura compris que les fluctuations de ces différentes tentatives de partage discursif dépendent de la persistance d'un *ante* adverbial qui fait office de « zone grise » d'intersection entre ces différentes tendances. La disparition de l'emploi adverbial de *ante* au 16^e siècle fait s'effondrer ces diverses alternances au profit d'un partage beaucoup plus simple : face à *ante* préposition, vecteur d'une antériorité *spatiale*, se dresse la forme augmentée *antes* qui, exclusivement adverbiale, absorbe alors toutes les autres formes d'antériorité, considérées comme secondaires par rapport à la première, spatiale : la *temporelle* bien sûr, mais aussi les exploitations abstraites de celle-ci (*préférence*, *adversativité*). Cette fusion de l'ensemble des exploitations adverbiales sous le signe augmenté au détriment des capacités adverbiales de *ante* a contribué, nous l'avons vu, à faire du -s de *antes* l'exemple archétypique du supposé « s adverbial » en tant que catégoriseur grammatical. Nous préférons toutefois penser que ce -s a toujours servi à construire, par le biais de son invariant de « dépassement », des chronologies mentales dont les diverses notions impliquées, en raison de leur nature, pouvaient être plus ou moins affines avec telle ou telle catégorie grammaticale. Si dans le système contemporain le partage morphologique entre *ante* et *antes* correspond à un partage fonctionnel (préposition/adverbe), ce n'est pas le fruit d'une valeur « adverbiale » de -s, mais du fait que la notion d'antériorité spatiale est plus affine avec le fonctionnement

prépositif, alors que l'antécédence temporelle concerne par nature des processus qui peuvent être qualifiés par des adverbes.

La valeur temporelle de la forme *antes* a certes pu s'enraciner dans le système d'autant plus facilement que son antonyme, l'adverbe de postériorité *después*, doté de cette désinence par étymologie, a pu exercer une pression analogique non négligeable²⁸⁹. S'il est vrai que le champ des adverbes de temps présente en espagnol d'autres formes à -s final (*mientras*, *entonces*, *tras*) qui auraient pu à leur tour alimenter cette pression analogique, il serait toutefois erroné de conclure à une valeur « temporelle » généralisée de cette marque finale, puisque cette valeur temporelle, nous l'avons vu, ne s'actualise que dans le rapport de dépassement notionnel *espacio* ~ *tiempo* réservé à quelques micro-systèmes localisés (ang. *one/once*, esp. *ante/antes*).

Que faire donc de toutes ces formes qui, se constituant en réseau à -s final *récurrent*, ne présentent pas (ou plus), en synchronie contemporaine, de « partenaire » *oppositif* ? De quoi constituent-ils le dépassement ? Outre *antes*, qui représente un cas à part en ce que la forme non augmentée a survécu dans le système avec un fonctionnement spécifique, les formes concernées sont, notamment : *después*, *tras*, *mientras*, *entonces*, *más*, *menos* etc. Dans son étude sur la structure corrélatrice *más...más*, C. Fortineau-Brémond (2012b) s'intéresse précisément à l'invariant de l'élément -s en condition de récurrence systématique au sein de la classe adverbiale. Elle observe que le dénominateur commun de (presque) toutes ces formes est leur caractère « relatif » :

« La plupart des adverbes transprédicatifs en -s ont en commun d'être des formes « relatives », *i.e.* d'impliquer dans leur signifié **le renvoi à un référentiel préalablement conçu** (seul *jamás* semble *a priori* ne pas être porteur de ce trait). Le cognème S est ici la marque de la nécessaire transition, de la nécessaire liaison, entre l'opération signifiée par l'adverbe et le repère préalable dont il inclut la représentation. *Antes* ou *después*, par exemple, ne peuvent se comprendre que par rapport à un repère temporel notionnellement antérieur ; *mientras* suppose la représentation d'un espace temporel, cette fois, à partir duquel il se construit. Quant à *más* et *menos*, ils disent une quantification non pas absolue (à la différence d'autres adverbes quantitatifs, comme *muy*, *mucho*, *poco* ou *bastante*), mais relative. » (Fortineau-Brémond 2012b : 78).

Le « renvoi à un référentiel préalablement conçu » place ainsi ces formes dans l'au-delà de ce repère logique, même si celui-ci n'est pas prévu par une forme spécifique en langue, mais se construit seulement, de façon implicite ou explicite, en discours ; la finale en -s, même en l'absence d'alternance, mais en vertu précisément du principe de récurrence intrasystémique, est donc là aussi le signe de la transcendance, du caractère secondaire et « relatif » de la notion ainsi marquée.

²⁸⁹ C'est ce que semble suggérer le DLE, qui explique le -s de *antes* « por analogía con *tras*, *después*, etc. » (s.v. *antes*).

avant (non prévu en langue)	après/au-delà
Repère temporel	antériorité <i>antes</i>
	postériorité <i>después</i> <i>cras</i>
	simultanéité <i>mientras</i>
Quantité servant de référence	accumulation <i>más</i>
	réduction <i>menos</i>
Repère (temporel ou spatial)	Postériorité (temporelle ou spatiale) <i>Tras</i>
Énonciation première, servant de repère	Postériorité de l'énonciation <i>Pues</i>

Figure 50 : Le réseau analogique en -s²⁹⁰

Dans cette perspective, l'on comprendra aisément que la tentative médiévale d'augmentation de NUNQUAM > *nunqua* en *nunquas* n'ait pas prospéré : la négation temporelle emportée par cet adverbe est de type absolu, ce qui rend non pertinente la présence d'une marque finale -s à valeur « relative »²⁹¹.

²⁹⁰ Au sujet de *pues*, voir le travail de Álvarez & Piedehierro (à paraître) qui, dans une étude contrastive entre fr. *puis* et esp. *pues*, exposent que

« la partícula española [*pues*] dejó de expresar en la Edad Media una posterioridad temporal y pasó a especializarse en una forma que iba a vehicular una posterioridad de otra naturaleza, llegando al nivel de la enunciación. [...] [T]al como sostienen Chevalier y Molho (1986), [*pues* expresa] una sucesividad entre dos "dire". »

²⁹¹ Soulignons toutefois, comme l'a fait Ch. Fortineau-Brémond (2012b : 78), que la forme *jamás*, réputée synonyme de *nunca* et tout aussi capable d'exprimer une négation absolue, est curieusement dotée de la finale en -s. Celle-ci étant étymologique (IAM MAGIS), il pourrait certes s'agir d'un vestige imposé par une évolution phonétique régulière que le système en synchronie n'aurait pas actualisé. Nous préférons voir dans le couple *nunca* ~ *jamás*, en dépit des apparentes divergences dans le radical, une alternance du type -a/-as, dont la raison d'être certes ne saute pas aux yeux à ce stade de l'analyse, mais sur laquelle nous reviendrons en aval de ce travail, lorsqu'il sera question de l'exploitation de la notion de *transcendance* dans le couple *quizá* ~ *quizás*, tout aussi opaque pour le moment.

2.4.3 Les locutions en -s dites « plurielles », entre récurrence et alternance

Une chronologie notionnelle qui mène du *concret* à l'*abstrait*, comme nous l'avons observée dans l'exemple de *fuera/fueras* ou *ante/antes*, permet d'analyser sous un nouvel angle de vue le cas des expressions figées évoquées *supra*, que la tradition grammaticale identifie comme étant des formes plurielles. Delbecque avait en effet remarqué que face à la forme de « singulier », celle de « pluriel » avait tendance à assumer en sus de la dénotation habituelle une valeur connotative du terme en question, et à donner lieu à des interprétations plus « éloignées », plus abstraites que la forme « singulière » :

« Para la denominación de ciertas partes del cuerpo, alternan el singular y el plural, por ejemplo, *barba/barbas, seso/sesos, espalda/espaldas, nariz/narices*. Aunque resulta difícil hablar aquí de diferencias denotativas, **suele ser la forma plural la que aparece en expresiones, e.g. las mencionadas en (14). Conlleva un valor connotativo del que suele estar desprovista la forma singular.**

- (14) darse de {narices/*nariz} con {algo/alguien}
 estar hasta {las narices / *la nariz}
 meter {las narices / *la nariz} en algo
 ¡Ni {narices / *nariz} !
 ¡Qué {narices / *nariz} !
 romper(se) {las narices / * ?la nariz}
 tener a alguien {agarrado / cogido} por {narices / *nariz}
 tener a alguien montado en {narices / *nariz}

Al existir dos formulas competidoras, **la que lleva el nombre en plural parece más alejada del valor denotativo concreto y da fácilmente lugar a lecturas simbólicas.** [...] según la hipótesis, es más probable que se acuda al singular para aludir a un movimiento físico, y al plural cuando no es el caso, o sea, cuando sólo queda la interpretación simbólica. » (Delbecque 2010 : 154-155).

Cette observation est entièrement compatible avec l'hypothèse d'un invariant de « dépassement » pour le submorphème -s, qui construit, là encore, une chronologie notionnelle qui mène du littéral au figuré, du « concret » au « symbolique », de la dénotation à la connotation :

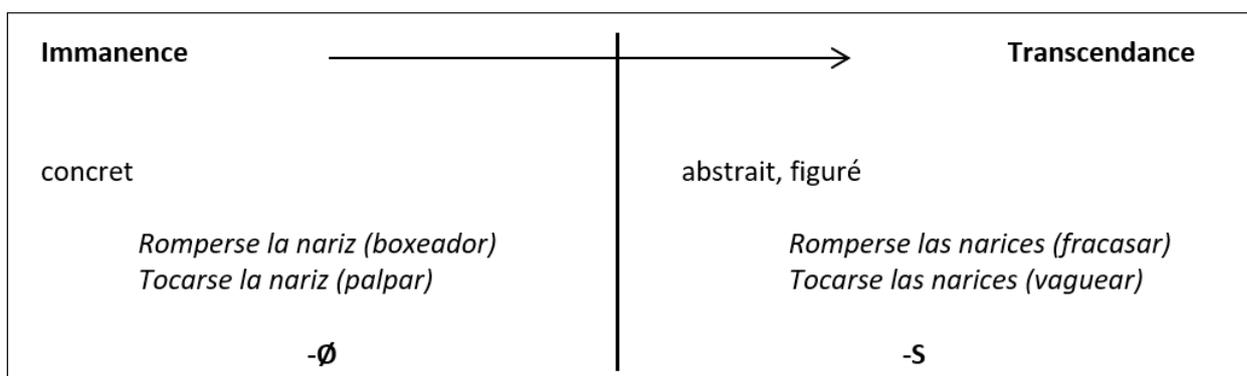


Figure 51 : La marque -s dite de « pluriel » dans les expressions figées

Néanmoins, l'auteur dérive, nous l'avons vu *supra*, cette exploitation figurée de la locution d'un refus préalable de la valeur « plurielle » de l'élément nominal :

« Esta claro que los plurales que aparecen en los ejemplos [precitados] representan **desviaciones completas o parciales de la caracterización semántica de partida, que consta de dos semas : [discontinuo, + pluralidad]**. Aunque el valor añadido por el morfema del plural puede variar, la hipótesis es que, **a falta de implicar pluralidad de objetos, la morfología plural es señal de alguna que otra particularidad semántica.** [...] (Delbecque 2010 : 155).

Dans ces conditions, les emplois figurés seraient la manifestation d'un détournement (« desviaciones ») sémantique de la forme marquée (-s) qui, soulignons-le au passage, ne laisse rien apparaître de cette « déviation » dans son signifiant. Il faudra alors admettre que, dans ce modèle explicatif, coexistent deux formes à -s formellement identiques mais aux signifiés différents, l'un disant la pluralité, l'autre disant autre chose quand (et seulement quand) il ne peut dire – pour des raisons obscures – la pluralité :

« Cuando el plural no significa [discontinuo, + plural], refleja pues una opción marcada, que hasta puede resultar en una fijación históricamente motivada. De ahí a su explotación en expresiones que suelen tacharse de 'figuradas', sólo queda un paso. » (Delbecque 2010 : 155).

Soit en figure :

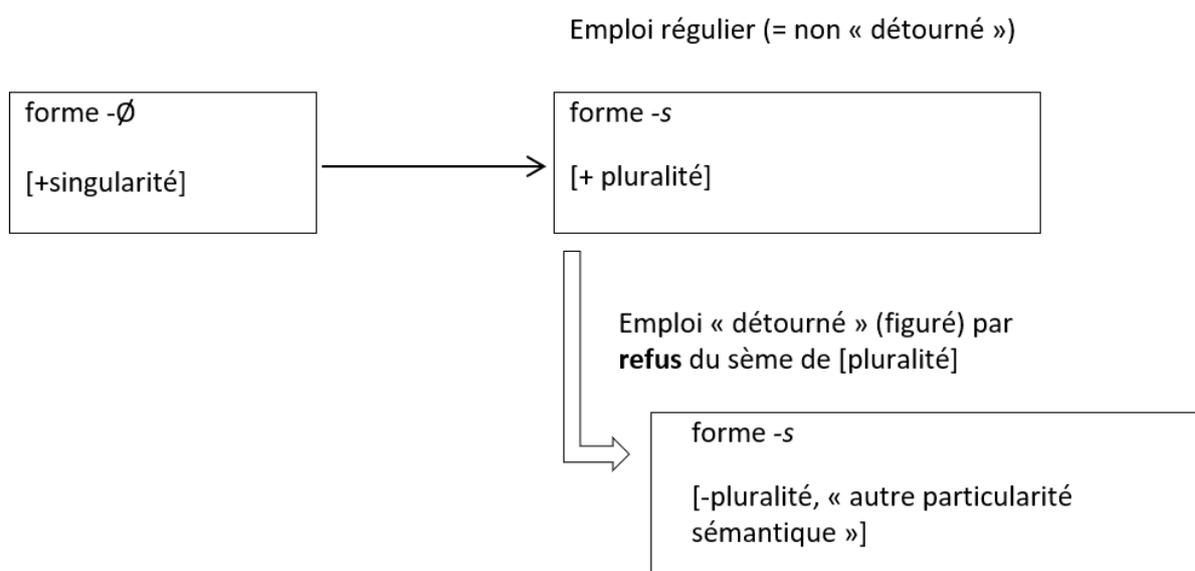


Figure 52 : Les emplois figurés du pluriel : *détournement* et *refus* de la pluralité ?

Il est pourtant possible de faire l'économie du détour par la case de la pluralité et de « court-circuiter » la « déviation », qui pose plus de problèmes qu'elle n'en résout : en effet, l'interprétation figurée n'a pas besoin de bloquer la lecture plurielle pour être opérationnelle, puisque, de fait, elle n'est pas issue d'une mise au pluriel préalable de la forme de départ, mais se construit directement à partir de cette forme initiale (« singulier ») en tant que *dépassement* du concret vers l'abstrait, à égalité hiérarchique, en quelque sorte, avec le *dépassement* « classique » du pluriel numérique :

Immanence	→	Transcendance
singulier <i>Nariz</i> (« Órgano prominente del rostro humano, entre la frente y la boca, con dos orificios, que forma parte del aparato respiratorio », vid. DLE, s.v.)		pluriel <i>Narices</i> (« ¿Por qué las narices tienen formas diferentes ? El clima en el que habitaron nuestros antepasados pudo influir en el tamaño y anchura de las fosas nasales » (ABC, article du 02 juin 2013, [consulté le 10 avril 2019 sur abc.es])
littéral <i>Tocarse la nariz</i> (=Tocarse el órgano prominente del rostro...)		figuré <i>Tocarse las narices</i> (=Tocarse el órgano prominente..., de lo que se deduce que se tiene las manos desocupadas porque no se está trabajando.)
-∅		-S

Figure 53 : Les expressions figées au « pluriel »

L'un et l'autre de ces dépassements sont d'ailleurs parfaitement compatibles, pour peu que le contexte s'y prête : dans l'exemple de l'expression vulgaire *tocar las pelotas* 'faire chier', cité *supra*, le terme *pelotas*, en tant qu'euphémisme de *testículos*, est loin de bloquer le sens pluriel, alors que, précisément, la même expression au singulier, *tocar la pelota*, a un sens beaucoup plus littéral et compositionnel : 'toucher le ballon' (par exemple dans un contexte footballistique). Cet exemple ne prouve pas que le pluriel préexiste nécessairement au sens figuré (avec un enchaînement comme *pelota* 'ballon' => *pelotas* 'ballons' => *pelotas* 'testicules') mais seulement que, dans le sens figuré, le pluriel n'est pas nécessairement bloqué.

Du côté des locutions adverbiales, où, nous l'avons dit, la finale -s intervient surtout en tant que marque récurrente, il faudra certes admettre que la dimension « figurée » de leur sémantisme est moins évidente, voire absente : en quoi *a solas*, *a sabiendas*, etc. emporteraient-ils un sens figuré de la valeur sémantique du lexème en question (solitude, connaissance) ?

L'on est alors en droit de se demander si la récurrence massive de la marque -s dans les locutions adverbiales n'est pas ici le signe d'une autre forme de dépassement : celle du *figement* syntaxique, conçu comme un *au-delà* d'une syntaxe dite « libre » et compositionnelle.

« Le syntaxique et le figement sont les deux faces du même phénomène : la fixité. Si les espaces discursifs créés par le figement sont lexicalement saturés, on obtient des SF [syntagmes figés] ; s'ils ne le sont pas, on rejoint les contraintes de la syntaxe des séquences dites libres. [...] dans *prendre la fuite* l'espace à droite du verbe est saturé lexicalement ; il s'agit d'un SF. Dans *prendre une décision*, la non saturation de cet espace fait qu'on peut opérer plusieurs commutations avec l'élément nominal, dégageant ainsi les différentes distributions. Le figement restreint les emplois en occupant l'espace par des items précis ; la syntaxe offre un espace contraint où des unités ayant les mêmes traits peuvent figurer. » (Mejri 1998 : 51).

Ainsi, forçant la saturation des espaces discursifs impliqués par la structure en bloquant la combinatoire autorisée par une syntaxe normalement contrainte, la lexie figée peut être conçue comme un être syntaxique qui se situe, pour reprendre l'expression de Rocchetti, « au-delà d'un certain degré », ici de *fixité* :

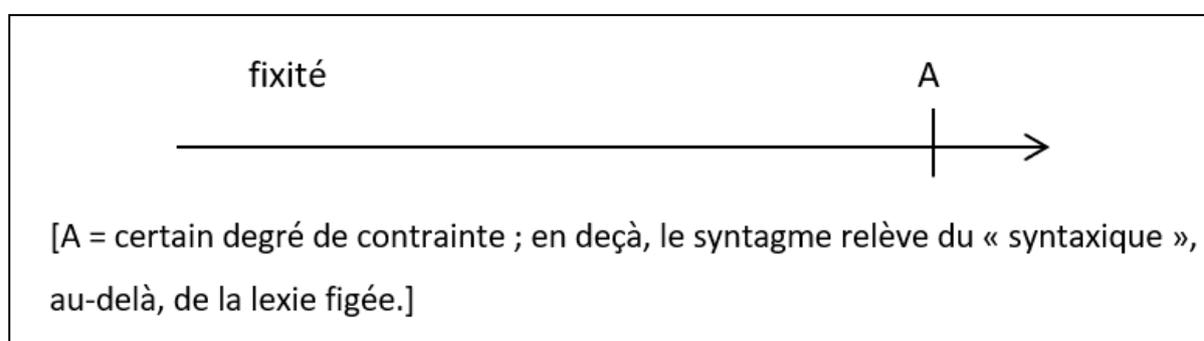


Figure 54 : Du syntaxique à la lexie figée : un *dépassement*

L'élément -s marque donc, de nouveau, le second terme d'une chronologie menant en l'occurrence de la syntaxe « libre » au figement ; la survenue de cette marque consigne ainsi, dans le signifiant, un phénomène de *grammaticalisation* :

« [L]e -s apparaît ainsi comme une marque de grammaticalisation. On commence par s'exclamer en invoquant le diable: *¡Diablo!* Puis la tournure se lexicalise, et on passe de *diablo* substantif à *diablo* interjectif. C'est ce changement de catégorie que marque le -s: *¡Diablos!*" (Anscombe 2016 : 102).

Il nous semble toutefois que la survenue de -s est moins l'expression d'un « changement de catégorie » grammaticale (du substantif à l'interjection dans l'exemple de Anscombe) – nous avons déjà rejeté cette hypothèse du transfert catégoriel – que celle d'une modification substantielle de la charge sémantique du terme affecté par cette « marque de grammaticalisation », modification qui l'autorise à être employé dans une nouvelle « catégorie » : l'on conviendra en effet aisément que l'exclamation *¡diablos!* ne véhicule pas le même contenu sémantique que le substantif – référence à l'ange déchu de la tradition judéo-chrétienne –, mais qu'elle exprime « sorpresa, extrañeza, admiración o disgusto » (DLE, s.v. *diablos*), tout comme, en anglais, l'exclamation *beans!* ne signifie pas que le locuteur commande un cassoulet.

L'on voit donc que dans le cadre des locutions, l'ajout de la marque -s, qu'elle intervienne en alternance (*tocar la pelota/las pelotas*) ou en réseau récurrent (*¡Diablos ! ¡Cielos ! ¡Ostras ! ¡Buenas !* etc.) joue bien sur le plan sémantique : en tant que marque de grammaticalisation, elle signe une entité solidifiée (figée) et solidaire, reconnaissable comme unité sémantique différente, sorte d'entité émergente dont le sens dépasse celui de ses composantes prises séparément. Les locutions, qu'elles soient verbales (*habérselas*), interjectives (*¡Diablos !*) ou adverbiales (*a solas*), échappent ainsi à une « lecture compositionnelle », preuve qu'elles se situent bien au-delà de la syntaxe dite « libre » :

« A pesar de que poseen una estructura sintáctica compleja, aparecen en el diccionario porque su significado no se obtiene composicionalmente, es decir, combinando los principios de la gramática para obtener unidades complejas a partir de otras más simples caracterizadas en función de estos mismos principios. » (RAE-ASALE 2009 : 851-852).

Notons aussi que cette même marque -s intervient, en espagnol, dans le domaine du substantif, où elle clôt des noms composés comme *lavavajillas*, *friegaplatos*, *guardaespaldas*, *aguafiestas*. Là encore, elle indique qu'en dépit d'une relative transparence, le sens de la nouvelle unité ne peut être obtenu par une simple opération d'addition, puisqu'un terme comme *lavavajillas* ne désigne pas simplement tout être qui lave la vaisselle (par exemple le plongeur dans un restaurant), mais uniquement l'appareil électroménager dédié à cette tâche.

2.4.4 *Patronymes et sobriquets : les marques -ez/-s*

Dans ce même travail sur le « s adverbial » déjà cité, Anscombe relève pour l'espagnol un autre phénomène que l'on n'a pas l'habitude de voir associé à la question du « s adverbial » : il s'agit de la tendance très marquée de la langue familière ou argotique à recourir à une forme à -s final dans la formation des sobriquets, à connotation plus ou moins péjorative ou sarcastique (connotation qui, toutefois, pourrait ne pas être liée à la marque -s, puisque le caractère moqueur du sobriquet pourrait être inhérent à l'intention même de l'attribution d'un tel élément de nomination). Voici les exemples colligés par l'auteur :

« Ainsi, quelqu'un ayant toujours des petits bobos se verra surnommer *El/La pupas*, qui provient de *pupa* 'bobo', le -s étant obligatoire : **El/*La pupa*. On remarquera également l'absence d'accord en genre et en nombre. De même, quelqu'un qui a toujours mal aux dents sera surnommé *El/La muelas*, de *muela* 'molaire'. De *virguero* 'habile, adroit', on a tiré *un virgueras*, 'un doué'. De même, sur *guapo* 'beau', on a formé *un guaperas* 'un bel homme' (à sens souvent péjoratif). L'espagnol combine fréquemment cette formation en -s avec le suffixe augmentatif péjoratif -azo/-aza : *boca* 'bouche', *un bocazas* 'une grande gueule' ; *braga* 'culotte', *estar hecho una braga* (fam.) 'être épuisé', *un bragazas* 'un mollasson' ; sur *calzón* 'slip', on a formé de la même façon *un calzonazos*, de même sens. Cette série est très productive, surtout dans le langage familier : *cama* 'lit', *un camándulas* 'un fainéant' ; *viejo* 'vieux', *un viejales* 'un vieux, un viocque' ; *un mochales* 'un cinglé', vraisemblablement de *mochó* 'émoussé, lacunaire' ; apparenté à *vivir* 'vivre', *un vivales* 'un profiteur' ; de *badana* 'peau de mauvaise qualité', *un badanas* 'un inutile' ;

de *pierna* 'jambe', un *piernas* 'un maladroit'; un *barbas* (fam.) 'un barbu' ; un *rojales* 'un mec de gauche' ; un *rubiales* 'un beau blond' ; un *sonajas* 'un moins que rien', un *manguis* 'un mec', etc. Certaines de ces formations sont plaisantes : ainsi sur *chispa* 'étincelle' on a formé *el chispas* 'l'électricien'. (Anscombe 2016 : 100).

Dans le sillage du raisonnement mené jusqu'ici, il ne serait certes pas difficile d'envisager la plupart des occurrences de cet échantillon comme une nouvelle manifestation d'un emploi figuré (souvent métaphorique, métonymique, comparatif etc.) du noyau nominal, mais la dimension métaphorique est une caractéristique générale de nombreux sobriquets (Cárdenas Maragaño 2015 : 161), qu'ils soient ou non marqués du -s final.

Nous pensons, pour notre part, qu'une autre explication mériterait d'être envisagée : l'emploi du -s final dénonce le sobriquet comme une forme seconde, c'est-à-dire, dans ce cas précis, comme une deuxième nomination qui, historiquement parlant du moins, « s'ajoute » d'abord au nom « régulier » de la personne afin de pallier les problèmes d'homonymie et de lever une ambiguïté dans l'identification d'une personne :

« Los apodos son construcciones surgidas en un momento en el que los nombres de pila fueron absolutamente insuficientes, en términos que existía una discrepancia entre el número creciente de personas y un mínimo de repertorio en el santoral, a ello había que agregar que aún no existían los apellidos ; » (Cárdenas Maragaño 2015 : 162).

Le surnom joue ainsi pleinement un rôle d'un augment à valeur contrastive qui s'adjoit à la fin du nom ordinaire (*Pablo el Pupas*) afin de prélever, au sein des individus prénommés *Pablo*, la personne particulière ainsi clairement individuée. L'adjonction du -s peut ainsi être interprétée, en sus de son potentiel métaphorique, comme la formalisation matérielle de cette visée contrastive. Le rôle distinctif du *surnom* se dégage par ailleurs explicitement de la définition du concept de *sobrenombre* :

sobrenombre

1. m. **Nombre que se añade** a veces al apellido **para distinguir** a dos personas que tienen el mismo.
2. m. Nombre calificativo con que se distingue especialmente a una persona.
(DLE, s.v. *sobrenombre*)

En français, le *surnom*, d'une façon tout à fait similaire, est un « nom formé, **par addition** au prénom ou au nom d'une personne d'un terme, **mettant en relief** le plus souvent une particularité physique, une qualité morale ou une action d'éclat » (Cnrtl, s.v.), mais aussi, dans un usage certes vieilli, la manière de désigner le nom de famille, dont l'émergence servait à ses débuts les mêmes besoins identificatoires :

« Quand les François et les Anglois commencèrent à faire usage des premiers [noms de famille], on les appelloit **surnoms**, non pas que ce fussent les noms du père, mais parce que, selon Cambden, on les ajoutoit aux noms personnels, ou plutôt parce que, selon Ducange, ce nom de famille se mettoit au commencement au-dessus du nom personnel, de cette manière : De Bourbon Louis. »

(Diderot & D’Alembert, *Encyclopédie*, 1751 s.v. *surnom*, en ligne)

Il est historiquement démontré que, en Espagne du moins, le nom de famille s’impose d’abord dans les couches sociales les plus aisées, où, *limpieza de sangre* oblige, il servait, en sus de sa fonction distinctive entre individus homonymes²⁹², à déclarer « *muy al vivo [el] linaje y patria* », comme disait le Quichotte, qui, « *cogiendo sobrenombre della [de la Mancha]* », explicitait ainsi son origine à la fois géographique et familiale²⁹³. À ses débuts, *apellido* est ainsi à l’aristocratie ce que *apodo* est aux couches populaires (Trapero 1966 : 352), ce dont la paronymie des deux vocables semble porter un certain témoignage²⁹⁴. Or, c’est un fait que de nombreux patronymes hispaniques (espagnol et portugais) se forment à l’aide du suffixe dérivatif *-ez/-es* (*González/Gonzales*) dont l’origine étymologique controversée, quelle qu’elle soit, ne saurait empêcher d’y voir en synchronie une nouvelle manifestation de ce même élément *-s* qui marque aussi de nombreux sobriquets. L’hypothèse d’une origine casuelle de ce suffixe, retracée parfois au génitif germanique latinisé (Rodrigo < RODERICUS/Rodríguez < RODERICI) (López de Mesa 1958 : 99) ou à un génitif préromain (Lapesa 1981 : 122), ne fait qu’abonder en notre sens : latinisé ou pas, le génitif est depuis l’indo-européen marqué de façon récurrente par l’élément *-s* du fait que ce cas grammatical peut être conçu comme une forme de dépassement du nominatif (cf. : *supra*) : un dénommé *López*, en tant que ‘fils de’ (expression de l’origine filiale), est un « dépassement » de *Lope*, un « après » chronologique de *Lope* père, qui, dans sa fonction de géniteur, le « précède » nécessairement²⁹⁵.

Les surnoms (*El Pupas*) et les gentilices (*López*) ont ainsi en commun d’être des formes secondes qui **surdéterminent** leur référent à la manière d’une marque contrastive secondaire qui opère, en l’occurrence, un double dépassement, à la fois sémantique (sens métaphorique du surnom et au-delà générationnel du gentilice) et pragmatique : dans l’usage, sobriquets et gentilices sont deux solutions de

²⁹² « *por patronímico puede entenderse aquella clase de antropónimos producto de un mismo proceso morfológico regular – la adición del sufijo -z – utilizados originariamente para identificar individualmente a los individuos debido a la reiteración de las formas correspondientes al nombre de pila.* » (Carriet Valiente 2019 : 254).

²⁹³ Reichelberg (1999 : 50 et suiv.) émet l’hypothèse que le « surnom » de Quichotte [*de la Mancha*] déclare, au-delà d’une origine géographique immédiatement perceptible, une origine également familiale par le biais du jeu de mot qui s’installe à partir de la polysémie de *mancha* (la Manche/ ‘tache’). L’auteur interprète cette « tache » déclarée dans la lignée comme une allusion voilée aux origines juives du personnage. Nous retenons, pour notre part, que le *sobrenombre* agit, ici littéralement, comme une sur-distinction du personnage qui émerge ainsi comme l’un des premiers personnages « marqués » de la littérature espagnole.

²⁹⁴ En sus de l’acc. 3 du terme *apellido* (« Sobrenombre o mote », DLE, s.v. *apellido*), le rapprochement entre *apellido* et *apodo* est suggéré, en dépit d’une étymologie divergente, par un rapport paronymique entre les deux termes (aPoDo/aPelliDo) qui peut être lue comme une instanciation, dans les deux cas, de la saillance {M x T} dont l’invariant proto-sémantique de *tension pondérée entre A et B* est parfaitement compatible avec la fonction distinctive qui revient à ces termes. Voir *supra*, chapitre 2.

²⁹⁵ Notons aussi que le suffixe *-ez*, lorsqu’il ne sert pas à former des patronymes, est décrit par le DLE (s.v.) comme un moyen de former des noms « abstraits » à partir de la qualité exprimée par la base : un nouveau dépassement, désormais habituel, qui mène vers l’abstraction.

nomination seconde ; ils constituent ainsi une forme de dépassement du nom régulier employé seul par un mécanisme de sur-distinction dont la dénomination-même de ce processus porte la trace lexicalisée : *sobrenombre*, *surnom*, et même *sobriquet* qui, en dépit d'une étymologie à première vue différente²⁹⁶, partage avec ses camarades un *s-*, initial certes, mais tout à fait remarquable.²⁹⁷

2.4.5 Le cas des nombres *DOS*, *TRES* et *SEIS*, *DIEZ*, *CIEN* et *CERO*

Un autre sous-ensemble marqué par le *-s* final est celui des nombres, dont certains – et certains seulement – présentent cet élément caractéristique, qui, là non plus, n'a rien d'un pluriel. Il n'est pas rare de trouver à l'écrit cette faute d'orthographe qui consiste à affubler les nombres, lorsqu'écrits en toutes lettres, d'un morphème *-s* traduisant chez le locuteur la perception de la notion de pluralité qui est contenue, par la force des choses, dans le sémantisme de tous les nombres supérieurs à UN :

(113) « Quatres soirées où danser masquée »
(Titre d'un article publié sur express.fr le 08/06/2011)

²⁹⁶ *Sobriquet* signifie, selon Littré, 'petit coup sous le menton', par altération de *sousbequet* 'coup sous le bec', et en cela équivalent de *sous-barbe* ou *sous-pape* (Littré 1880 : s.v. *sobriquet*). Ces 'petits coups sous le menton' confèrent au *sobriquet* sa nuance de moquerie, que le terme plus générique de *surnom* ne présente pas (nécessairement). Dans les trois cas, l'expression est formée de la particule *sous-*, qui semble littéralement déclarer le contraire de la sur-distinction emportée par le *surnom*. Selon Ernout & Meillet (1951 : s.v. *sub*), cette polarité apparemment contraire peut toutefois être expliquée par un effet d'énantiosémie.

²⁹⁷ Voir la note 302 sur le *s-* initial, dit « mobile », de l'indo-européen (*infra*).

(114)

Rodopea said: 

Hola a todos:

Me ha surgido una duda respecto al uso de los numerales en plural.
Por ejemplo, ¿es correcto decir "cuatros caminos"?

Agradecería cualquier sugerencia respecto al tema.

No, el número mismo ya implica el plural, por eso lo usas en singular: "cuatro caminos". Usarías el plural si te refirieras por ejemplo a personas con un número: "los cuatros vengan para acá" 😊.

Aug 1, 2007

 #3

Rayines said: 

No, el número mismo ya implica el plural, por eso lo usas en singular: "cuatro caminos". Usarías el plural si te refirieras por ejemplo a personas con un número: "los cuatros vengan para acá" 😊.

Creo que los números jamás van en plural (tampoco en el ejemplo que acabas de dar), a menos que te refiera a ellos en sí: "El número 'cuatro' suele escribirse de varias maneras; de ahí que se pueda hablar de *los cuatros*".

(<https://forum.wordreference.com/threads/numerales-cuatro-o-cuatros.597774/>, [dernière consultation le 30/10/2020])

[dernière

Mais rappeler cette évidence mathématique que les numéraux ne se mettent pas au pluriel²⁹⁸ car « el número mismo ya implica el plural » ne fait que braquer le projecteur sur quelques numéraux qui, sans pour autant connaître la moindre alternance (-ø/-s) assimilable à une mise au pluriel, n'affichent pas moins la finale -s qui nous intéresse ici. Il s'agit des nombres *deux/dos*, *tres/tres* et *six/seis*, avec la prudence que requiert pour le français le clivage entre l'écrit et l'oral. La lecture « plurielle » de ces formes étant écartée pour les raisons mentionnées, cette finale -s peut être interprétée comme la manifestation formelle d'un micro-réseau récurrent au sein du paradigme des nombres, dont seuls les éléments *dos*, *tres*, et *seis* sont concernés, dans leur sémantèse, par l'opération mentale du dépassement. Pour l'italien, où le dépassement se matérialise par le (sub)morphème -i, Rocchetti analyse la forme *trei* (dialectal)

²⁹⁸ Sauf, bien sûr, dans un emploi méta-linguistique (« Mi hija dibuja los doses como si fueran cinco. ») Notons l'exception « entre quatre yeux », exemple de métamorphème (Bottineau & Poirier 2018) qui montre une remontée de la marque de pluriel en position initiale, où elle « proacte » un pluriel et anticipe la relation nécessaire quatre =>yeux, soulignant à nouveau le caractère figé de l'expression.

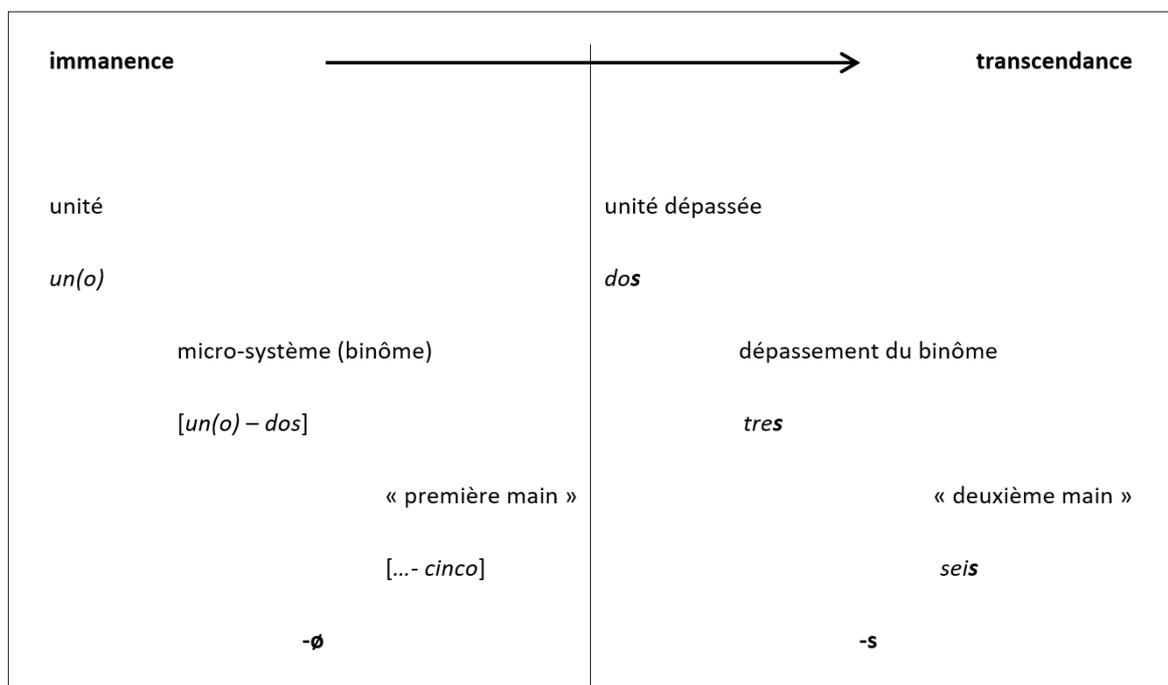
comme « le dépassement du duel, la première expression de la pluralité externe » (Rocchetti 1988 : 458) ; quant à *sei*, il s'agit d'une explication particulièrement « incarnée » :

« *Sei* marque, quant à lui, lorsqu'on compte sur les doigts de la main, le moment où entre en jeu la deuxième main, ce qui signifie, pour la pensée commune, qu'une première série se termine et qu'une deuxième commence. Ce fait influe sur la désinence de ce terme dans les deux autres langues romanes, l'espagnol et le français qui, avec *seis* et *six* (prononcé « sis » en position tonique), cumulent à la fois le *-i-* et le *-s*. » (Rocchetti 1988 : 458).

Nous ajouterons, pour notre part, le nombre esp. DOS à l'analyse, non concerné en italien (*due*, avec toutefois une marque de pluralité féminine, *-e*), mais parfaitement explicable à la lumière de ce raisonnement. En espagnol, le nombre DOS construit un premier système de dépassement contrastif avec UN(O), par rapport auquel la marque *-s* de DOS traduit ici le caractère sémantiquement et logiquement « second » de DOS : une nouvelle manifestation très nette du « dépassement de l'unité » (Cazalbou). Le couple formé par *un(o) ~ dos* constitue donc un premier micro-système autonome²⁹⁹, dont la clôture opérationnelle est d'ailleurs suggérée dans le deuxième terme par la présence d'une dentale en position initiale (*dos*) qui n'est pas sans rappeler la dentale des pronoms personnels de deuxième personne du singulier (*tú, te, tuyo* etc.)³⁰⁰. Le nombre *tres*, esp. *tres*, a vocation à dépasser à son tour ce premier micro-système solidaire pris dans son ensemble : [*un(o)/dos*] ~ *tres*, pour ouvrir, comme le remarque Rocchetti, sur la pluralité proprement externe et multiplicatrice. La solidarité morphologique entre *dos* et *tres*, qui confère à *tres* son statut particulier de forme du dépassement d'un dépassement, est par ailleurs devenue proverbiale (*No hay dos sin tres 'Jamais deux sans trois'*).

²⁹⁹ Le français dispose de deux termes ordinaux pour marquer le rang 2 : *deuxième* et *second*, ce dernier étant employé lorsqu'aucune suite au-delà de 2 n'est à prévoir (ex.: « le second semestre »). Cette distinction trahit le statut particulier du nombre *deux* dans ce système, qui peut ouvrir sur une suite arithmétique (3,4,5,...) mais peut aussi s'affirmer dans sa solidarité particulière avec le 1, formant ainsi une entité duelle (pluralité interne), une paire ou un couple, dont la prégnance logique plonge ses racines dans la pensée mythique (Keane 1992). Or, il semble particulièrement frappant que dans ce cas de figure d'un micro-système autonome et clos (*premier-second*), la marque du dépassement <*s*> remonte en position initiale, comme pour s'ériger en trait cognitif primordial de cet opérateur : *second* épuise dans le dépassement de la première position toute sa raison d'être, alors que *deuxième* peut, éventuellement, être suivi d'un autre ordinal. Grevisse (§581b2°), qui juge arbitraires les prescriptions portant sur *second* et *deuxième*, indique que « l'usage a toujours ignoré ces raffinements (que Littré contestait déjà) » et il donne des contre-exemples. Mais il note également que « Dans certains emplois particuliers, *second* est seul possible : *État second, seconde vue* ; – comme nom, « adjoint, collaborateur » – au féminin, avec le sens d'« égale », dans les expressions littéraires *sans seconde, à nulle autre seconde* ». L'Académie, pour sa part, cite *seconde main, seconde nature* et *le second du navire*. Ces emplois spécifiques prouvent donc que même si l'usage ne distingue pas toujours clairement les deux dans les cas où l'alternance est possible, il y a bien une différence de sens. Pour approfondir cette question, voir Schnedecker (2001).

³⁰⁰ Sur la valeur de la dentale comme limite conclusive d'un sous-système voir *supra* (chapitre 6), en particulier sur l'opposition vélaire ~ dentale (K- ~ T-), ici YO ~ TU et UN(O) ~ DOS.

Figure 55 : Le *dépassement* dans le système des numéraux : *dos*, *tres* et *seis*

Au-delà du *dix*, il n'est pas impossible de continuer à compter à l'aide de ses mains, mais il faut, inévitablement, réutiliser la première main sans oublier qu'on en est au « deuxième passage » de celle-ci pour que le compte soit bon ; cette « troisième main », inexistante sur le plan anatomique, est donc une construction mentale qui, pour pouvoir indiquer l'*au-delà* mathématique de la deuxième main (l'*après* de 10), ne peut y parvenir qu'en réinvestissant (donc, en *dépassant*) la première. La « troisième main » est ainsi, comme le nombre *trois* en général, une forme de double dépassement : il s'agit d'un *après* de la deuxième main (du 10), mais aussi du « deuxième tour » de la première main, donc d'un dépassement qui concerne les deux mains prises dans leur ensemble. Or, les nombres *once*, *doce*, *trece*, *catorce* et *quince* portent tous, dans leur signifiant, la trace de cette double opération de dépassement : ils se dotent tous de la marque <s>, mais, s'agissant d'une opération de recyclage de la première main qu'il convient de garder en mémoire, la marque elle-même se réinvente dans une variante allongée *-ce*, comme pour signifier de la sorte la durée mentale de cette opération de dépassement complexe³⁰¹. La voyelle sollicitée dans cette refonte est celle que l'on trouve également dans la forme *tres* elle-même, et c'est aussi celle qui s'adjoint à l'extension *-s* dans les formations du pluriel qui, pour des raisons qui tiennent cette fois à la structure phonosyllabique de la langue espagnole, ne peuvent avoir recours au morphème *-s* seul (*pantalones*, *avatares*).

³⁰¹ Notons que l'allongement se fait par une voyelle palatale et dite « antérieure », ce qui est cohérent avec les observations de Fabre et Rocchetti sur le fait que le dépassement est porté, dans les langues romanes, par une avancée articulatoire.

Quant au nombre *diez*, lui-aussi doté de la finale -s, il n'est pas impossible d'envisager que le système ait pu actualiser cette finale certes étymologique comme marque du dépassement : l'explication pourrait ici être liée au poids de l'écriture, et l'adoption du système de notation arabe. Dans le système d'écriture (et de calcul) décimal, dans lequel la valeur de chaque chiffre dépend de sa position, *diez* est en effet le premier nombre du système à ne plus se suffire d'un seul graphème, mais à en requérir deux, ce qui correspond à une nouvelle forme de dépassement de l'unité : c'est le dépassement de l'unité du système décimal :

immanence	→	transcendance
un graphème : unités		deux graphèmes : unités et dizaines
<u>_</u> 1, <u>_</u> 2, <u>_</u> 3, <u>_</u> 4, <u>_</u> 5, <u>_</u> 6, <u>_</u> 7, <u>_</u> 8, <u>_</u> 9		<u>10</u>
...nueve		diez
-∅		-s

Figure 56 : Le dépassement dans le système des numéraux : *diez*

Si pour le troisième rang, la marque du dépassement semble prendre une forme augmentée d'une voyelle dite « antérieure » (-es /-ce : *tres/once*), il est remarquable que le nombre correspondant au troisième rang dans le système décimal affiche une remontée de cette même marque en position initiale, à ceci près que la voyelle sollicitée ici est l'autre voyelle antérieure palatale [i] (*cien*) qui, dans d'autres systèmes comme le latin, est l'autre morphème capable d'emporter la notion de dépassement.

rang 1	rang 2	rang 3
un(o)	dos	tres
première main	deuxième main seis	troisième main once etc.
un graphème	deux graphèmes diez	trois graphèmes cien
-∅	-s	-ES/-C(E/I)-

Figure 57 : Le système des numéraux : vue d'ensemble

Enfin, notons que le même phénomène de « remontée » en position initiale peut être observé pour *cero*, qui, bien qu'antérieur à *un* dans la pensée commune, en est un « après » tant sur le plan logique qu'historique : d'invention plus ou moins tardive, le *zé*ro, qui exprime l'absence ou la quantité nulle, ne va pas de soi, mais est une abstraction à partir de l'expression minimale de quantité, à savoir le *un* (en nombres naturels). *Zé*ro est donc un « après » logique de *un*, un dépassement de la *quantité* (minimale) vers la *non quantité*, du positif au négatif, l'invention du zéro ayant d'ailleurs permis de concevoir les nombres négatifs. Or, ici comme ailleurs dans la langue, le pôle négatif correspond toujours à l'option marquée, qui se construit à partir du positif par l'adjonction de diverses marques (préfixes *in-*, *des-*, *a-*) ou marqueurs (adverbes de négation *no*, *ni* etc.). *Cero* en tant qu'expression de la non quantité, de l'absence, du vide (cf. : étymologie du terme) n'est donc pas le contraire de *un*, quoi qu'en dise l'informatique, mais son dépassement, ce qu'exprime le morphème <s>, ici dans sa variante formelle *ce-*. Ce qui interpelle de nouveau est cette remontée en position initiale, déjà signalé pour *cien*, et dont la langue est peut-être plus coutumière qu'on ne le croit : il est en effet possible de mettre *cero* en correspondance avec d'autres particules exprimant l'absence ou la restriction, notamment SIN et SINO : SIN en tant que marque d'une « ausencia o carencia » (DRAE), signifie le « refus d'actualiser une cible spécifiée et présumée » (Bottineau & Le Tallec 2017 : 128), ce qui en fait une négation conçue comme l'après logique de ce présumé : *galletas sin gluten*, *champú sin parabeno*, etc., sous-entendant que traditionnellement, le produit en contient (car l'emballage ne précise pas '*sin uranio*' ou tout autre élément n'ayant pas vocation à se trouver, intentionnellement ou pas, dans le produit en question). L'opérateur SINO quant à lui « combine le rejet d'une option et l'affirmation d'une autre » (Bottineau & Le Tallec 2017 : 128), ce qui lui permet d'introduire un élément de « rectification » qui vient se substituer à un autre qui lui est logiquement (et discursivement) antérieur : *No viene hoy sino mañana*. SINO est en ce sens un *après*, un *au-delà* de NO (*No viene hoy*), un NO augmenté de <s> en position initiale sous la forme allongée caractéristique des formes de troisième rang (au-delà de NO, lui-même second par rapport à l'affirmation non marquée). L'adverbe *Sí*, que nous avons déjà rencontré au chapitre précédent, joue en tant que pivot assertorique le rôle d'asserter un énoncé dans l'au-delà d'un autre énoncé qu'il reprend anaphoriquement en cas de réponse affirmative « simple », ou qu'il récuse lorsque *sí* est anti-orienté. Dans ce dernier cas, *sí* est l'expression d'une assertion marquée qui, en tant que refus de la négation, emporte un dépassement à la fois de l'affirmation non marquée et de la négation récusée, ce qui en fait une forme de troisième rang :

rang 1	rang 2	rang 3
∅ <i>Voy al cine.</i>	No <i>voy al cine.</i>	Sí <i>voy al cine.</i>
∅	n-	s(i)

Figure 58 : L'adverbe *sí*, une marque d'un double dépassement

À ces formes peuvent être ajoutés *salvo* et *solo*, qui emportent l'idée de restriction et d'exception, notion que nous avons déjà rencontrée pour *fuera*s et qui est, elle aussi, facilement concevable comme une notion logiquement postérieure à ce par rapport à quoi se construit l'exception. Ainsi, *un café solo* est le résultat d'une opération consistant à retirer tous les additifs envisageables. L'élément <s> en position initiale présente donc la récurrence systémique suffisante pour engendrer un champ morphologique cohérent qui actualise l'invariant de dépassement dans cette position sémiotaxique *a priori* atypique pour former, là aussi, des éléments « secondaires »³⁰².

L'élément s, actualisé en position initiale ou finale comme marque d'un dépassement, intervient dans des micro-réseaux essentiellement récurrents, mais aussi localement (dans la langue contemporaine) dans quelques rares oppositions alternantes. Dans toutes les langues observées, la marque -s, ou son

³⁰² Si le système espagnol semble actualiser la marque du dépassement <s> en position initiale uniquement dans ces réseaux récurrents et non oppositifs, il n'en a pas toujours été ainsi dans les langues indo-européennes, qui connaissent aussi l'élément s- en position initiale dans un fonctionnement alternant ∅-/s-. C'est le fameux « s mobile » des langues indo-européennes, dont l'anglais, à titre d'exemple, porte encore quelques traces (*niff/sniff* ; *nooze/snooze*, *vid.* Philips 2002). Ernout & Meillet avaient remarqué que certaines particules latines, dont les éléments SUB-, SUPER- et SINE, présentaient cet élément mobile, à en juger par les formes attestées sans s- dans d'autres langues indo-européennes (Ernout & Meillet 1951 : s.v. SUB, SINE). Meillet (1930), sans éclairer la fonction ou le « sens » de cet élément, suggère de faire le rapprochement entre ce s- mobile et le « s adverbial » :

« Mais on peut se demander si l'élément s- qui figure dans lat. *sine* et *sub*, *super* ne serait pas le même que le -s qui figure à la fin de beaucoup d'adverbes, ainsi dans gr. ἀμρι et ἀμρις, ion. all. ἀνευ et él. ἀνευς, gr. χωρί et χωρίς, ούτω et ούτως, v. pers. *patiy* et *patís*, etc. ; v. Brugmann, *Grundr.*, II, 2, p. 737 et suiv. » (Meillet 1930 : 81).

Un cas intéressant en espagnol pourrait être le verbe *apar*, *a priori* issu de l'exclamation (a)úpa 'arriba', d'étymologie inconnue. Il pourrait s'agir de la racine indo-européenne *upo dont sont issus les termes latins SUB-/SUPER- etc., qui, en espagnol, produisent des formes « augmentées » en s- initial : *sobre*, *sub-*. En anglais, on peut commenter à titre d'exemple l'opposition *lot/slot* : le substantif *lot* peut désigner « a plot of land assigned for sale or for a particular use » ('lopin') (OED, s.v. *lot*), glose remarquable en ce qu'elle révèle que, dans cette acception, *lot* se présente en synchronie comme une forme tronquée de *plot*, troncature qui lui permettra d'entrer en correspondance augmentative avec *slot*, qui quant à lui désigne « An allotted place in an arrangement or scheme such as broadcasting schedule » ('créneau') (OED, s.v. *slot*) ; à partir de ces acceptions, la langue anglaise peut ainsi opposer *parking lot* à *parking slot*, le premier désignant la totalité de l'espace destiné au stationnement (=le parking), le deuxième renvoyant à la place individuelle. On retrouve là, selon notre hypothèse, une chronologie notionnelle du type *totalité/partie*, la seconde étant manifestement conçue dans l'au-delà logique de la première.

équivalent *-i* dans la langue italienne, nous semble relever d'une **catégorisation secondaire** qui formalise non pas une fonction grammaticale, mais le **trait cognitif** du « dépassement » dont les locuteurs

- « ressentent » la pertinence et valident la marque là où elle est déjà présente (groupe étymologique), la défendant éventuellement dans leur pratique phonétique contre les lois de la lénition (exemple du français *plus*),
- l'ajoutent là où elle peut produire une plus grande iconicité entre le signifiant et le signifié (groupe analogique), voire
- la suppriment là où sa pertinence n'est pas retenue (esp. médiéval *nuncas* > *nunca* ; esp. médiéval *fueras* > *fuera*) (cas de perte du *-s* étymologique).

Doté d'un invariant très abstrait d'une opération cognitive de « dépassement », exploitée à des niveaux différents, cet élément est donc bien un *signifiant*, qui, en tant que tel, peut faire aussi l'objet d'une « lecture » de ce signifiant dans la perspective de la théorie des cognèmes.

3 Du submorphème au cognème S

3.1 L'avancée articulatoire comme vecteur du dépassement

3.1.1 La voyelle *-i* dans le système vocalique italien³⁰³ (Rocchetti)

Si plusieurs auteurs convergent dans leurs analyses vers l'idée que la marque finale *-s*, qu'elle intervienne dans le domaine adverbial, nominal (pluriel) ou même verbal (cf. : *infra*), correspond à un morphème indiquant « le sentiment linguistique du dépassement » (Rocchetti 1988 : 455) dans de nombreuses langues européennes, les développements d'A. Rocchetti introduisent la prise en compte dans la réflexion de la place qu'occupe l'élément chargé de dire ce dépassement (*i* en italien, *s* en latin et dans la Romania occidentale) dans le système phonétique en question. Il suggère ainsi que qu'il y a un rapport iconique entre le signifiant (*-i/-s*) et le signifié invariant 'dépassement'.

A. Rocchetti a consacré divers travaux à l'analyse du système italien et ses réseaux morphologiques pour mettre au jour le pré-sémantisme de certains phonèmes, en particulier celui des voyelles. En versant les

³⁰³ Sauf preuve du contraire, chaque submorphème ne vaut qu'au sein d'un système donné : ainsi, dans les systèmes néolatins orientaux, *-i* est la marque du dépassement dans un système entièrement construit sur l'exploitation maximale des possibilités du système vocalique, alors que dans la Romania occidentale, ce même phonème /i/ peut être le vecteur d'un autre cognème, le cognème I (fusion, rapprochement) (*vid. supra*). Ce cognème I est d'ailleurs pareillement exploité en italien (*qui/quà*), ce qui prouve qu'un même phonème peut être capacité formelle de plusieurs submorphèmes : en sa qualité de voyelle (trait continu) *antérieure* (*postérieure* selon la terminologie éactive) et sa zone articulatoire dentale, /i/ peut jouer en italien le rôle du cognème *coronal* et *continu* formalisé S dans d'autres langues romanes ; mais en sa qualité de voyelle fermée (vs. ouverte A), il peut aussi véhiculer le cognème I [rapprochement, fusion].

diverses oppositions morphologiques singulier-pluriel de l'italien sur le triangle vocalique classique, Rocchetti (1987b : 157) montre que « les voyelles sont ordonnées puisque toutes les flèches vont dans le même sens » :

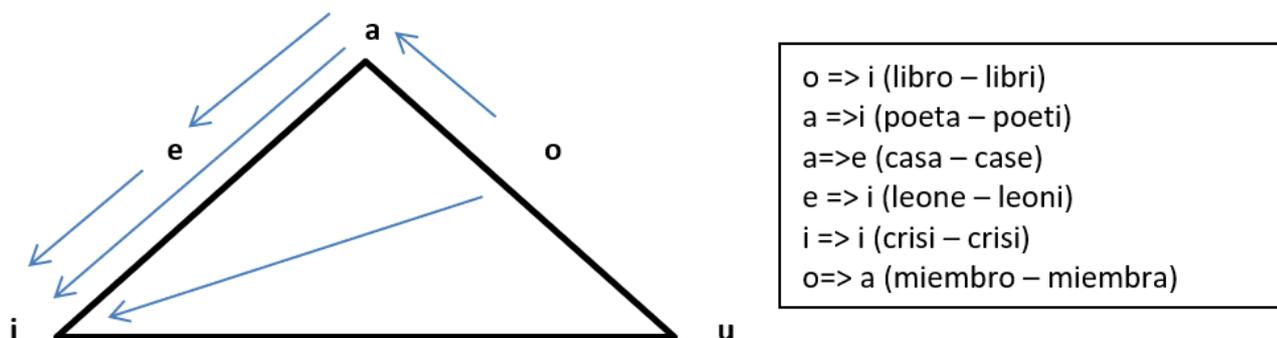


Figure 59 : Le système vocalique de l'italien d'après Rocchetti

L'auteur conclut que le système vocalique italien s'organise ainsi de telle sorte qu'à la voyelle I revient la dernière position, ce qui l'habilite à indiquer le dépassement de toutes les autres voyelles (Rocchetti 1988 : 451) :

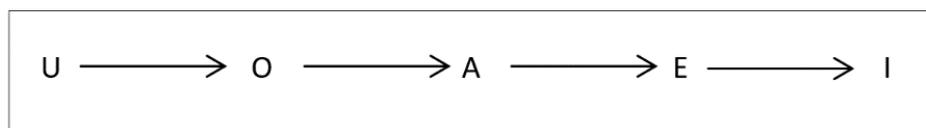


Figure 60 : Le dépassement dans le système vocalique de l'italien

Dans divers domaines à la fois lexicaux et grammaticaux de la langue italienne, la voyelle I prend ainsi en charge l'expression de « l'au-delà d'une première notion », cette première notion étant marquée, selon le contexte, par l'une des autres voyelles du système :

« [La voyelle I] marque, par exemple, le pluriel externe, multiplicatif, par rapport au singulier qui lui est antérieur, la personne de l'interlocuteur (deuxième), par rapport à celle du locuteur (première) – *canto/canti* –, le terme d'un mouvement de localisation (qui, lì), par rapport au mouvement lui-même (*qua, là*), la deuxième action d'un couple verbal (*entr-are / usc-ire, and-are / ven-ire, arriv-are / part-ire, nasc-e-re / mor-ire*), etc. Il serait facile de montrer que même dans le lexique le /i/ a vocation pour indiquer l'au-delà d'une première notion. Ainsi, *uno sprazzo d'acqua* est un jet d'eau large, mais s'il se trouve réduit à un mince filet, il devient *uno sprizzo d'acqua* [...]. [O]n voit que le système vocalique reproduit la chronologie notionnelle [...]. » (Rocchetti 1988 : 451).

L'on voit ainsi que c'est aux voyelles dites « antérieures » (selon la terminologie classique), principalement à /i/ et secondairement à /e/³⁰⁴, que revient en italien la capacité à marquer un élément

³⁰⁴ Le cas des pluriels en -a doit être considéré à part, car, comme le montre A. Rocchetti dans un autre travail, il ne s'agit pas d'un « vrai » pluriel mais d'un collectif qui adopte la marque du singulier féminin. (Rocchetti 1987a). La

second, obtenu par le dépassement d'une première position. La contradiction entre ce sémantisme « postérieur » (un *après*, un *au-delà*) et la nature articulaire « antérieure » de la voyelle n'est qu'apparente, puisqu'elle disparaît dès lors que l'on adopte le point de vue phénoménologique : sur la trajectoire du souffle phonatoire, /i/ est la voyelle la plus tardive du système, ce qui semble bien être le trait articulaire recruté par le système italien à des fins cognitives. Il s'agit alors d'une relation particulièrement iconique entre le point d'articulation tardif de la voyelle et son pré-sémantisme d'un « au-delà », d'un « après » notionnel.

Si l'articulation « antérieure » (tardive) est en cause dans le rapport iconique entre forme et sens, l'on comprendra plus aisément que la consonne /s/, *a priori* fort différente de /i/ en raison du clivage voyelle/consonne, puisse assumer dans la Romania occidentale des fonctions similaires à /i/ dans la Romania orientale, puisqu'il s'agit également d'un phonème tardif en raison de son articulation dentale³⁰⁵. Parfois, les deux phonèmes sont même amenés à coexister, au sein d'un même système linguistique synchronique, dans une combinatoire complexe qui tire parti de la complémentarité contrastive des deux formants dans le cadre notamment de la flexion nominale et verbale, aux besoins désinentiels diversifiés parfois considérables.

C'était le cas du latin, qui exploitait déjà la voyelle /i/ dans l'expression du dépassement (pluriel et génitif) à certains endroits, par exemple : *liber* (nom. sg) – *libri* (nom. pl. ou gén. sg), mais connaissait aussi des formes plurielles en -s : le nominatif pluriel de la 3^e déclinaison (consonantique) *consul/consules*, tous les accusatifs pluriels sauf les neutres (*rosas, dominos, consules* etc.), parfois associées à la voyelle /i/ (datif/ablatif en -is) dans une sorte de désinence doublement marquée³⁰⁶. Cette combinatoire donne ainsi à voir une sorte de système mixte dans lequel la consonne /s/ « jouait un rôle parallèle à celui du -i dans le système des voyelles » (Rocchetti 1988 : 452).

C'est dans le contexte de la déflexivité que ce système se simplifie, soit dans le sens d'une exploitation exhaustive du système vocalique, qui sera alors autosuffisant à dire à la fois la pluralité et les oppositions de genre (italien et roumain), soit dans le sens d'un partage des fonctions entre le système vocalique et consonantique (Rocchetti 1988 : 453) : dans la Romania occidentale, il revient ainsi à -s de dire le dépassement (pluralité etc.), et à certaines voyelles d'exprimer notamment le genre féminin (adjonction de -e en français, opposition *o/a* en espagnol).

logique qui préside à ce type de couples (*il muro –le mura*) ne relève donc pas du *dépassement* mais de la logique qui fonde l'*opposition* entre le masculin et le féminin.

³⁰⁵ De réalisation phonétique alvéolaire ou dentale selon les sous-systèmes de l'espagnol, /s/ est un phonème coronal qui peut être reclassé, du point de vue phonologique, dans l'ordre des dentales, aux côtés de /t/, /d/, /n/ et /θ/.

³⁰⁶ Ce qui fait penser à une forme de double dépassement, forme de rang 3 en quelque sorte, dont la désinence -IS n'est pas sans rappeler les formes évoquées *supra*.

3.1.2 Le trait dental comme marque du dépassement (G. Fabre)

Si l'espagnol fait partie des « langues à -s », il utilise aussi, accessoirement, la voyelle /i/ dans l'expression du dépassement linguistique : dans le contexte des formes de troisième rang d'abord, mais aussi dans un endroit fondamental de la grammaire que nous n'avons pas encore évoqué jusqu'ici : la flexion verbale. Dans son analyse du « signifiant du dépassement de l'unité au présent de l'indicatif », G. Fabre (2001), partant des analyses de A. Rocchetti, s'intéresse aux (en apparence) multiples morphèmes qui prennent en charge, dans le système verbal, le dépassement dit « pluriel », mais aussi une autre forme de dépassement inhérente au concept de *l'allocutaire*. L'allocutaire, que la grammaire traditionnelle identifie d'emblée comme une forme seconde (« deuxième personne »), affiche en effet dans les langues occidentales ce même morphème -s qui caractérise aussi le pluriel, là où, en italien, se retrouve le -i analysé par Rocchetti. La complexité particulière du système verbal procède de la combinaison d'« un singulier où s'effectue le dépassement de l'allocutaire et [d'] un pluriel qui dépasse chacune des personnes. » (Fabre 2001 : 178-179).

À partir de l'observation des désinences du paradigme verbal espagnol (-o/-s/-ø/-mos/-is/-n), Fabre conclut que le dépassement (*allocutaire* et/ou *pluriel*) est porté principalement par le morphème -s, mais aussi, à l'occasion, par l'élément -n ou -i. Ces phonèmes partagent, selon Fabre, une « avancée articulatoire » qui les rend aptes à signifier le dépassement :

« [L]e dépassement de l'unité se manifeste sur plusieurs plans et utilise des morphèmes ayant en commun un phonétisme caractérisé par une **avancée articulatoire**. Sous la forme -s, il s'identifie, dans le système verbal, à la deuxième personne du singulier (*cantas*), tandis que dans l'ensemble du système nominal et dans la partie du système verbal concernant les personnes 1 et 2, il est assimilé au pluriel (*niños, cantamos, cantáis*). Sous la forme -n, il s'identifie aussi au pluriel, mais seulement dans la partie du système verbal qui se rapporte à la personne 3 (*cantan*), et c'est sous la forme -is, dont il ne reste plus que -i, qu'il devient, enfin, la deuxième personne du pluriel (*cantáis*). » (Fabre 2001 : 180, nous soulignons).

Les phonèmes /s/, /n/ et /i/ ont en effet en commun leur articulation dentale, mais se différencient sur le plan du mode articulatoire (fricative, nasale, voyelle). La dentalité peut par ailleurs être repérée comme marque de la deuxième personne dans le système pronominal (*tú, te, tuyo* etc.), où elle signifie selon Fabre le dépassement de la vélarité inhérente à -o (latin /g/ EGO), contraste *vélaire/dental* qui se déclinerait ensuite au niveau des désinences -o/-s : face à la réitération « emphatique » (Fabre 2001 : 177) de la voyelle vélaire dans *yo/-o*, « la deuxième [personne], en tant que personne de la scission, différencie, par le mode articulatoire, la dentalité de t- en -s. » (Fabre 2001 : 177) : *tú/-s*. Quant au /i/ de la deuxième personne du pluriel, il fonctionne, par le même principe de variation autour du trait dental, comme un « élargissement vocalique » du -s de deuxième personne du singulier :

« On retrouve [...] à la deuxième personne [du pluriel], la consonne -s, élargie vocaliquement en -is – (les formants -s et -i s'articulent dans la zone dentale). Il faut rappeler que cet -i présent, dès

Deuxième partie

le XVe siècle, dans les verbes du premier et du deuxième groupes, a fini par être ressenti comme l'indice de la deuxième personne du pluriel à tous les temps, notamment au passé simple (*amastes => amasteis*). » (Fabre 2001 : 179).

Enfin, à la 3^e personne, le pluriel se construit par adjonction du morphème *-n* (*hablan*) que Fabre interprète comme une nasalisation de la dentale *-s* afin d'éviter la confusion avec la forme à *-s* (*hablas*), déjà attribuée.

À partir de l'idée d'une articulation « antérieure » qui caractérise le *-i* italien, on voit donc comment Fabre développe, pour le système consonantique de l'espagnol, l'idée similaire d'une avancée articulaire qui, parmi tous les phonèmes à articulation tardive, aurait sélectionné le trait dental pour prendre en charge l'instruction cognitive de « dépassement ». Dans ce modèle, le *mode* d'articulation des différentes dentales n'est pertinent qu'en ce qu'il permet de réinvestir le trait dental sans risque de confusion à tous les endroits qui exigent l'expression d'un dépassement :

« [P]our marquer les différents types de dépassement (*-s*, *-n* et *-i*), la langue, soucieuse d'économie, s'est contentée de transformer le trait oral en trait nasal ou d'augmenter le degré d'aperture sans avoir à modifier le point d'articulation et de jouer ensuite sur les combinaisons possibles entre les formants ainsi obtenus. » (Fabre 2001 : 180).

Selon Fabre, le dépassement est donc signifié en espagnol par le trait dental, et l'élément *-s* en est la plus importante, mais non l'unique, réalisation.

Cette interprétation appelle toutefois quelques commentaires : le concept d'« avancée articulaire » doit être compris, dans l'analyse de Fabre, comme une caractéristique *relative* qui se contente de situer les phonèmes les uns par rapport aux autres :

« Le déplacement vers l'avant des sons devant signifier l'unité représente donc bien le dépassement de celle-ci. » (Fabre 2001 : 178).

Ainsi, si la dentale */t/* est bien articulée « vers l'avant » (de la zone buccale), en aval de la zone vélaire */o/* par exemple, la labiale */b/* de *vosotros* constituerait à son tour le dépassement de la dentale de *tú...*, ce qui pousse l'auteur à remarquer, en note de bas de page :

« La labialité du *v-* marque ici le dépassement alors que celle de *-m* dans *-mo* marque l'unité ; cela montre que la valeur des signifiants est à replacer dans la dynamique qui les sous-tend. » (Fabre 2001 : 179).

La potentielle valeur submorphémique d'un phonème dépend certes de ses réseaux d'insertion, mais l'idée que la notion de dépassement puisse aussi être prise en charge, au besoin, par d'autres traits que le trait dental dès lors qu'ils se situent dans l'au-delà articulaire du trait de référence fragilise toutefois la démonstration, puisque le formant chargé de dire le dépassement perd sa définition positive pour n'exister que dans l'écart relatif avec le formant de référence, sans que cet écart soit qualitativement

circonscrit (entre une vélaire et une dentale, l'écart est bien plus grand qu'entre une dentale et une labiale). Dans ce raisonnement, la récurrence remarquable du trait dental dans les nombreuses manifestations du dépassement pluriel et de deuxième personne serait une « solution » comme une autre, sans autre prise en compte de ce que la zone dentale signifie dans l'expérience du sujet parlant et de la proprioception que celui-ci peut avoir lors de l'articulation d'un son dental (*vid. supra*, cognème T). Dans le modèle proposé par Fabre, le submorphème en charge de dire le dépassement se caractérise donc par son avancée articulaire, majoritairement formalisé par une dentale, mais aussi, accessoirement, par d'autres phonèmes de la zone « antérieure » de la sphère buccale :

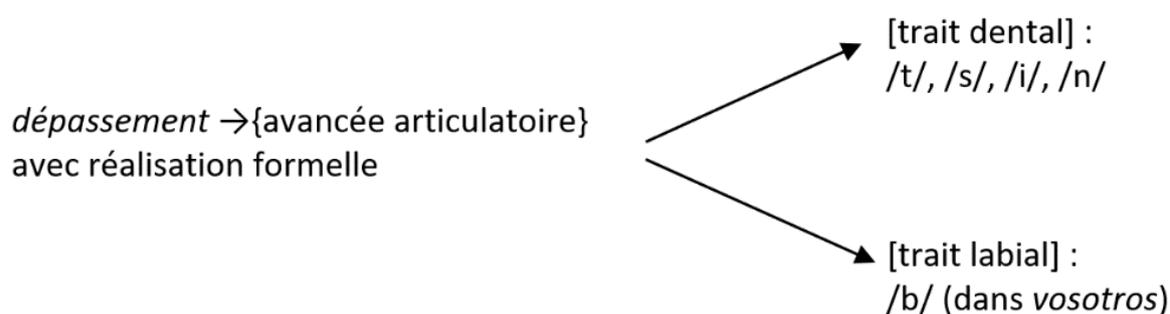


Figure 61 : Les différentes solutions phonologiques du *dépassement articulaire* selon Fabre (2001)

3.2 La fricative dentale : franchissement d'un seuil

Nous pensons, pour notre part, que l'avancée articulaire reste un phénomène articulaire trop vague pour rendre compte seul de la morphologie motivée du dépassement. Plusieurs observations nous poussent en effet à reconsidérer la pertinence de l'ensemble des phonèmes inclus par Fabre dans les formalisations du dépassement :

a) La labiale /b/ des pronoms de la deuxième personne du pluriel, située en position initiale, ne relève pas d'une logique morphologique d'alternance augmentative avec un morphème \emptyset , mais s'inscrit dans une **logique nettement oppositive** avec la nasale /n/ dans les couples *nosotros/vosotros*, *nuestro/vuestro* etc. Sans prétendre ici à épuiser cette question de la facture submorphémique des pronoms, il nous semble plausible d'avancer que la labiale /b/, dont le geste articulaire implique une protubérance labiale que nous avons déjà évoquée (cf. : *supra*, chapitre 3), peut être interprétée comme un geste pointant vers l'extérieur, en direction de l'interlocuteur, alors que la nasale /n/, par la déviation d'une partie de l'air dans les fosses nasales qu'elle implique, oriente la cognition en sens opposé, vers l'intérieur, et pointe de ce fait vers la sphère du locuteur (Poirier 2017). S'il est indéniable que la zone labiale constitue un « après » articulaire de la zone dentale qui sert à la construction du pronom de deuxième personne du singulier (*tú*), il nous semble toutefois que la motivation de *vosotros* doit être cherchée en premier lieu dans son rapport oppositif avec le pronom *nosotros*, avec lequel il construit une

alternance contrastive parfaite, plutôt qu'avec le pronom *tú*, avec lequel il n'a strictement rien en commun, si ce n'est le « rang » de deuxième personne que la grammaire traditionnelle lui a attribué, nous le verrons, sans prise en compte du signifiant³⁰⁷. Aussi restons-nous sceptique quant à la prétendue valeur de « dépassement » de cette bilabiale.

b) Dans le domaine des dentales, une observation similaire peut être faite pour le phonème /t/. La dentale occlusive /t/, bien qu'elle soit indéniablement associée au rang de la deuxième personne dans le système pronominal, ne joue pas, à y regarder de plus près, sur le même plan que la fricative -s qui nous intéresse dans ce chapitre. En effet, que ce soit dans son rapport au trait vélaire (O/T : *yo/tú*) ou dans son rapport avec la bilabiale (M/T : *me/te*), son rôle est là encore celui d'un élément *oppositif* qui engendre entre la première personne et la deuxième une relation de *contraste*, et non de *dépassement*. S'il ne fait pour nous aucun doute que dans ces deux oppositions la dentalité de /t/ joue un rôle *signifiant*, ce phonème y est non pas un avatar du cognème S à valeur de *dépassement* mais la manifestation du cognème T défini par sa dentalité occlusive, qui joue ici un rôle de *borne conclusive* et non d'élément transitionnel (cf : *supra* chapitre 6).

c) Enfin, l'interprétation de /n/ comme marque du dépassement est également problématique : si sa dentalité est avérée du point de vue phonologique, il n'est pas sûr que, dans son rôle de marque de la 3^e personne du pluriel, la nasale /n/ soit vraiment en charge ici de dire un dépassement : connue ailleurs dans le système comme manifestation du cognème N de négation et de blocage (Bottineau), il n'est pas difficile de lui attribuer ici cette même fonction : face à la 3^e personne du singulier, dont le statut de non-personne apparaît clairement par l'absence-même de désinence personnelle, la 3^e personne dite du « pluriel » est une **forme marquée, explicite**, de la non personne, puisque le cognème N bloque par sa présence l'attribution à la voyelle thématique d'une désinence personnelle. Si la troisième personne du singulier est une non-personne par omission, celle du « pluriel » l'est par marquage explicite dans son signifiant. Dans les cas les plus courants, ce marquage explicite fait ainsi écho du clivage qui mène du singulier, non marqué (*amigo*), à la forme marquée du pluriel (*amigos*) et, par ricochet, une forme comme *dicen* est interprétée comme un pluriel. Mais le statut de non-personne marquée permet aussi de comprendre pourquoi la 3^e personne du pluriel peut être sollicitée dans l'expression de l'impersonnel,

³⁰⁷ Si *tú* et *vosotros* ne semblent partager aucun trait formel, il n'est pas de même pour les pronoms *tú* et *vos* qui, dans les aires *voseantes*, se disputent la désignation de la deuxième personne du singulier, et coexistent parfois dans des systèmes socio-linguistiques d'une grande complexité. Ces deux signifiants, composés d'un noyau vocalique vélaire (u/o) et d'une occlusive en attaque, se différencient entre autres par la finale en -s de *vos*, qui pourrait alors le trahir comme un "au-delà", un "plus" de *tú*: souvent, lorsque le système fait coexister les deux formes, c'est à *vos* que revient la fonction de marquer un degré de familiarité accru, une plus grande proximité avec le locuteur, ce qui expliquerait, par ricochet, la survenue d'une bilabiale en position initiale, avatar secondaire, nous l'avons dit, de la première personne.

aux côtés de la formule de *pasiva refleja* qui, elle, utilise en revanche la non-personne non marquée affublée de la marque *s* remontée en position initiale : *dicen /se dice*.

Aussi nous semble-t-il raisonnable d'écarter les occlusives /b/ et /t/ comme signifiants du dépassement, ainsi que la nasale /n/, avec moins de certitude toutefois, puisque son fonctionnement en réseau d'alternance augmentative (-ø/-n : *habla/hablan*) la rapproche davantage du fonctionnement de -s (*ante/antes ; amigo/amigos ; habla/hablas*), dont il partage aussi le trait continu, qui, nous le verrons, s'avérera pertinent. Ces restrictions entraînent pour le phénomène du dépassement dans la flexion verbale la relecture suivante :

Si la survenue de la marque « secondaire » dans une forme verbale conjuguée à la deuxième personne ne surprendra à première vue personne, la mise en réseau de cette forme verbale avec les autres manifestations du submorphème -S (*habla/hablas, ante/antes, mesa/mesas* etc.) permet toutefois de souligner une réalité fondamentale, révélée par le signifiant : la deuxième personne du singulier n'est pas un dépassement de la première (comme le voudrait la logique « mathématique » suggérée par la dénomination grammaticale classique), mais bien un dépassement de la troisième personne. Ce constat contraint à une certaine relecture du système désinentiel tel que nous l'avions exposé avec Fabre : en effet, plutôt que de considérer que la désinence vélaire -o (1^{re}) est dépassé par la dentale -s (2^e)³⁰⁸, nous pensons qu'il faut voir entre ces personnes des rapports hiérarchisés et qualitativement différents : face à la voyelle thématique (quelle qu'elle soit) comme marque du HORS-MOI se dresse la voyelle -o, marque de l'intériorité (MOI). Ensuite, c'est-à-dire *secondairement*, la désinence -s vient préciser un HORS-MOI particulier, une non-personne dépassée (*hablas*) qui, par ce dépassement, franchit, sans jamais quitter la sphère du HORS-MOI, le seuil de l'interlocution, et s'établit de ce fait dans un rapport essentiel avec MOI, rapport qui, aussi privilégié soit-il, n'en est pas moins indirect.

³⁰⁸ Fabre propose en effet la reconnaissance d'un système désinentiel -o/-s/-ø dans lequel "le signifiant -o a écrasé la voyelle thématique" (Fabre 2001 : 178) en raison à la fois de la proximité phonétique de ces deux voyelles (mais il parle seulement du thème en *a*) et de la nécessité de marquer la singularité radicale de la première personne.

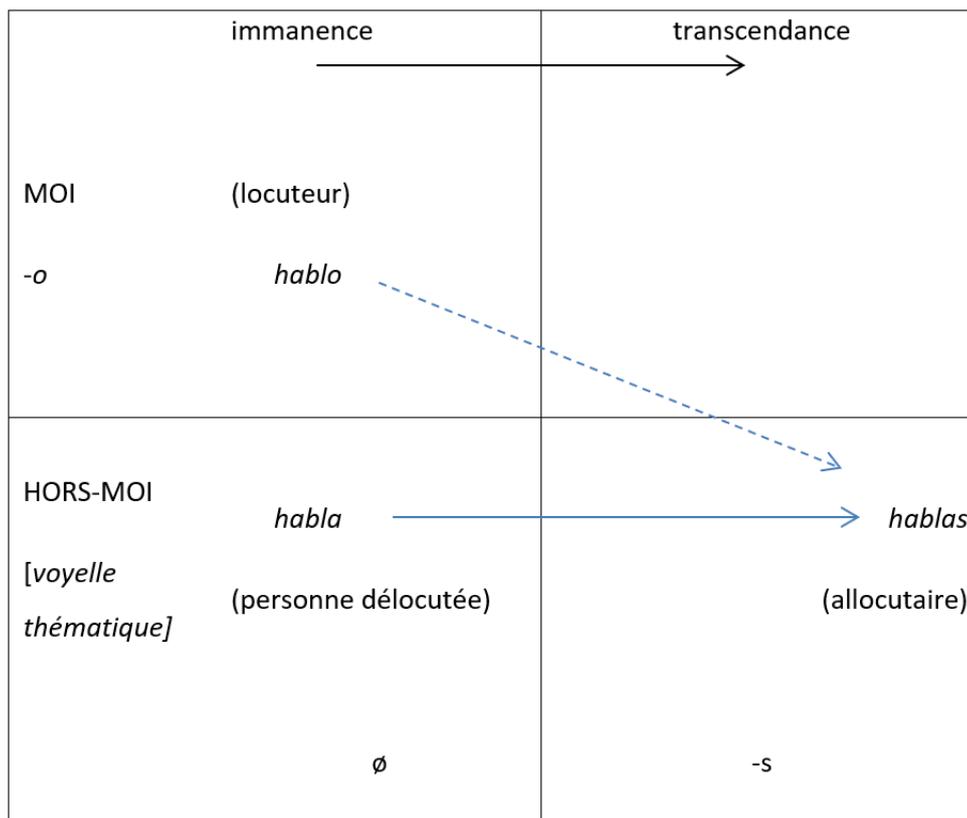


Figure 62 : La deuxième personne du singulier

Le signifiant en porte un très clair témoignage puisque la deuxième personne n'a jamais été formée par la simple adjonction de la marque du dépassement à la désinence *-o* : pas de **hablos* en effet, mais en revanche un *habl(am)os*, qui, s'il passe pour le « pluriel » de la première personne, n'est opérationnel que parce qu'il trahit iconiquement l'hétérogénéité inhérente à cette personne (MOI + *alii*), c'est-à-dire l'union du MOI et du HORS-MOI, quel qu'il soit, ce qu'explicite clairement l'incise [voyelle thématique + M], la bilabiale étant, nous l'avons vu, la manifestation secondaire et altérisée de la première personne qui se projette ici, tel un avatar du MOI, dans l'espace du HORS MOI. Dans cette perspective, il n'est pas incongru de refuser l'interprétation du *-s* de *hablamos* comme une marque de pluralité, et d'y voir le dépassement du MOI qui transcende momentanément le seuil qui le sépare du HORS-MOI :

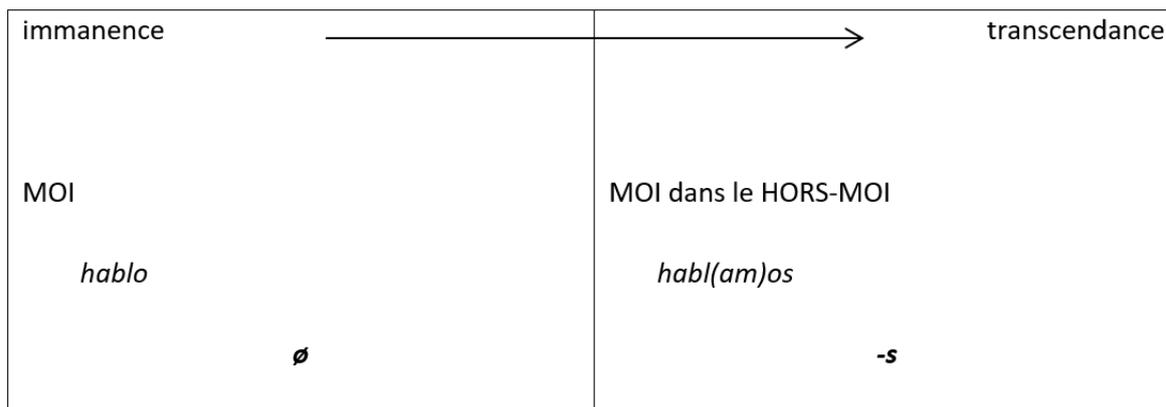


Figure 63 : La première personne du pluriel

Quant à la deuxième personne du pluriel, l'on est également fondé à douter de la prétendue valeur de pluralité du -s final, puisque, par contraste avec la deuxième personne du singulier dont elle est censée être le pluriel, c'est plutôt l'élément /i/ qui semble apporter cette « valeur ajoutée » de pluralité : *hablas* /*habláis*. Ce contraste intervient d'ailleurs à tous les temps, y compris au prétérit si l'on prête quelque valeur à la réfection analogique certes populaire mais persistante de la deuxième personne du singulier : **hablastes* pour *hablaste*, et donc *hablastes/hablasteis*, avec /i/ comme marque contrastive. Ce n'est toutefois pas ce /i/ seul qui dit ici la pluralité, mais son association avec la désinence -s (=> -is), et encore la pluralité n'est-elle que le résultat d'une interprétation *a posteriori* : en effet, la même hétérogénéité mentionnée pour *nosotros* préside à la deuxième personne du pluriel, qui est un allocutaire associé à d'autres personnes (*TOI + alii*), ce qui en fait une forme doublement dépassée : un *au-delà* de la forme *hablas*, formée elle-même par dépassement de *habla*. Il s'agit, là encore, d'une forme de « troisième rang », qui, comme nous l'avons vu pour les numéraux, se sert d'une version allongée du morphème -s pour traduire la mise en abyme qui fonde son identité :

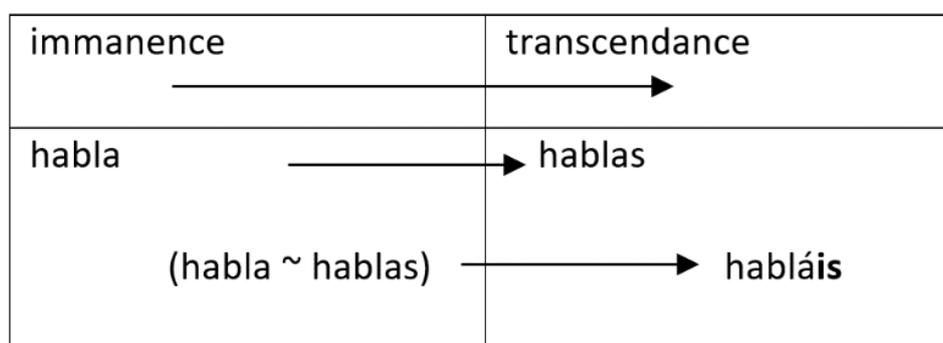


Figure 64 : La deuxième personne du singulier et du pluriel

Le signifiant qui emporte en espagnol l'instruction de dépassement est donc bien le phonème sifflant -s, — éventuellement renforcé d'une voyelle neutre (/e/) ou d'une voyelle proche du point

Deuxième partie

d'articulation dental de la sifflante (/i/)³⁰⁹, — et non pas le trait dental en général. D'autre part, nous postulons que le « choix » d'une dentale ne repose pas uniquement sur la valeur positionnelle que lui confère son « avancée articulatoire » vis-à-vis d'autres phonèmes du système, mais sur ce que la zone dentale représente dans l'expérience phonatoire : une barrière, un seuil, une limite (*vid. supra* cognème T), dont seule l'articulation *fricative* et *continue* pourra signifier le franchissement. Aussi, tel que l'avait déjà signalé Ch. Fortineau-Brémond, le cognème S se caractérise bien par son double trait à la fois dental (coronal) et fricatif :

« La fricative se caractérise **à la fois par sa position terminale (coronale) et par le trait continu ; le cognème qui lui est associé inclut donc une visée perfective et une instruction de transition, de passage non interrompu**. Le cognème S peut être défini comme un « marqueur d'opérativité transitionnelle ». (Fortineau-Brémond 2012b : 78).

En sa double qualité de fricative dentale, le phonème /s/ devient apte à poser simultanément le *terme* d'un champ premier (trait dental) et le dépassement de celui-ci (trait fricatif) vers un deuxième champ qui dans l'esprit du locuteur ne naît que par ce geste de transition fondateur. Ce mouvement de dépassement, porté par l'air expiré qui franchit la barrière dentale (trait continu), est d'autre part accompagné d'un avancement des incisives inférieures qui, dans un mouvement légèrement prognathe, devancent leur position habituelle pour se placer dans l'axe des incisives supérieures :

« L'S français est articulé dans la partie antérieure du palais au niveau des incisives supérieures, 6 mm. environ des dents selon l'abbé Rousselot (Précis de pron. fr. 60). **Les dents d'en bas qui, au repos, sont en arrière des incisives supérieures, s'avancent et se placent sur le même plan vertical que celles-ci.** » (Michel 1955 : 13).

Ce geste mimétique du dépassement d'un seuil, dont aucun autre phonème dental ne fait état, pourrait bien expliquer la sollicitation massive de la sifflante comme vecteur d'une instruction cognitive de transcendance, que celle-ci intervienne pour mener du *concret* à l'*abstrait*, du *singulier* au *pluriel*, du *compositionnel* au *figement*, ou de la personne *délocutée* à la personne de l'*interlocuteur*.

Conclusion : et *quizás* ?

Il est temps de se demander comment se manifeste cette *transcendance* dans le cas de l'adverbe *quizás* qui a motivé toute cette recherche de réseaux analogiques.

³⁰⁹ Dans son étude du son S dans les langues romanes et le latin, L. Michel observe que « Les lèvres n'interviennent pas dans la prononciation de l'S. Les commissures des lèvres sont assez fortement retirées en arrière dans la même position que pour *i* (Grammont. Pron. Fr. 73) » (Michel 1955 : 14). L'auteur remarque que /s/ peut former le noyau syllabique dans certains contextes (all. *Obst* etc.), où elle permet le passage de la consonne qui le précède à celle qui suit. Voir aussi l'onomatopée *Pssst !*, parfois transcrite avec développement d'une voyelle qui n'est autre que [i] : *Psit/pist*, ce qui souligne la proximité articulatoire de ces deux phonèmes /s/ et /i/.

Sur le plan du signifiant, les choses sont on ne peut plus claires : il semble évident que nous ayons affaire avec *quizás* à une deuxième forme de *dépassement* sémiologique qui, par son mécanisme d'augmentation formelle en position finale (-s) vient concurrencer *acaso*, l'autre forme augmentée, mais en position initiale (a-).

Nous postulons donc que c'est à la forme étymologique *quizá* seule, la forme non-augmentée, que revient le rôle de forme prototypique du système, à partir de laquelle se déploie une double chaîne de dépassement sémiologique (*quizá* > *quizás* et *quizá* > *acaso*), dont chacune des branches trouve dans la forme *tal vez*, par un contraste submorphémique différent dans chaque cas ($K \sim T$ et $A \sim T^{310}$), une forme capable de clore le microsysteme :

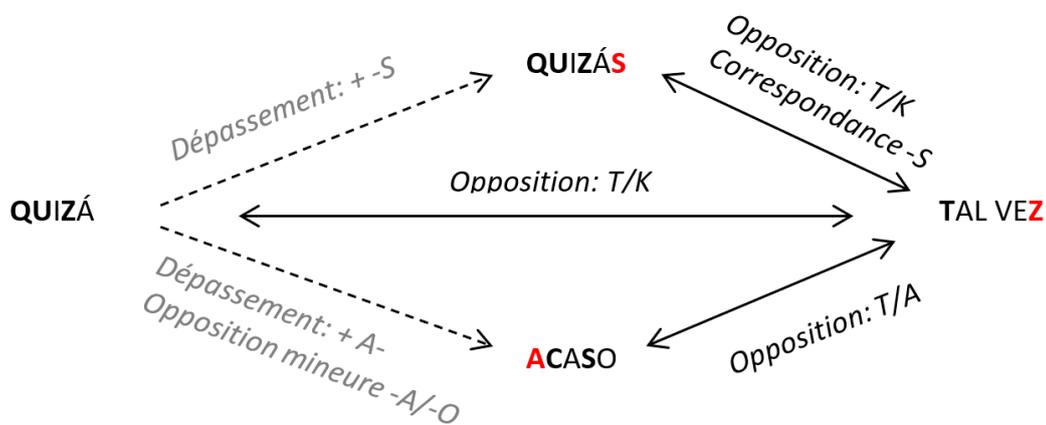


Figure 65 : le microsysteme des adverbep épistémiques *quizá*, *quizás*, *acaso* et *tal vez*

Mais si le dépassement sémiologique en *a-* entraîne une série d'effets sémantiques notoires que nous avons pu identifier par la mise au jours des réseaux analogiques correspondants (*vid.* chapitre 5), concernant *quizás* il faut bien admettre qu'en dépit de la convergence écrasante des réseaux analogiques trans-catégoriels (et même trans-idiomatiques) en -s, aucune différence sémantique manifeste ne peut être décelée d'avec la forme étymologique qui lui sert d'*avant* sémiologique. Les autres exemples d'alternance dans le domaine adverbial, anglais ou espagnols, ne sont malheureusement d'aucun secours : l'alternance *quizá* ~ *quizás* résiste résolument à toute analyse en termes de *dépassement notionnel*, aussi minime soit-il : pas d'exploitation *figurée* comme dans *ante* ~ *antes* ou *fuera* ~ *fueras*, ni même de nuance dubitative plus « radicale, jusqu'au-boutiste », à l'image de l'opposition italienne *ma* ~ *mai* (*supra*).

Pourtant, il nous semble inconcevable que l'alternance *quizá* ~ *quizás* soit la seule manifestation de ce type à rester à l'écart d'un réseau analogique d'une diffusion et d'une cohérence aussi remarquables, simple *hapax* inexplicé, non motivé, caprice d'une langue autrement économe qui, dans le domaine du

³¹⁰ L'opposition $A \sim T$ décelable entre *acaso* et *tal vez*, qui repose sur un vaste réseau d'analogies, fera l'objet d'une partie du chapitre 11 (*infra*).

doute, aurait conservé gratuitement ce doublon inutile qui n'est pas sans rajouter à la confusion inhérente à ce domaine sémantique. La récurrence du phénomène augmentatif en -s n'autorise d'autre conclusion que celle que la forme « analogique » *quizás* doit être, elle aussi, une forme seconde, portant la trace d'un dépassement (quel qu'il soit), du moins si l'on prête quelque crédit à la raison du signifiant. Ce que montre l'impossibilité, à ce stade de l'analyse, de rendre compte de l'opposition *quizá* ~ *quizás*, c'est que le plan *notionnel* n'est pas pertinent dans ce cas particulier, et qu'il faudra étendre encore nos analyses pour sortir, nous le verrons, d'un raisonnement en termes de « valeurs notionnelles » qui, pour abstraits qu'ils soient, ne s'affranchissent peut-être pas entièrement d'un certain référentialisme rémanent. Nous postulons que c'est dans le partage des fonctions *interlocutives* qu'il faudra chercher l'explication de cette nature « secondaire » de la forme *quizás*. Autrement dit, *quizá* et *quizás*, tout en exprimant, sur le plan sémantique, la même notion de *doute* grâce à la partie commune de leurs signifiants (pour mémoire : la saillance {SK} de scission, la saillance {I-A} de balancement, le cognème {K} de *non-dit*), modalisent différemment le rôle de chacun des interlocuteurs qui prennent part à l'échange, *quizás* étant, en raison de son fléchage de forme *seconde*, une marque du *dépassement* de l'équilibre précaire entre locuteur et interlocuteur qui caractérise la relation interlocutive directe, emportée selon notre hypothèse par la forme non-marquée *quizá*. Nous verrons alors que d'une façon qui n'est pas sans rappeler le rapport entre P3 et P2 dans le système verbal, la forme en -s fait transiter d'une configuration interlocutive où les interlocuteurs sont indifférenciés à une configuration qui donne à l'interlocuteur toute sa place dans le processus interprétatif. C'est cette hypothèse d'une distinction entre *quizá* et *quizás* en termes *interlocutifs* que nous allons poursuivre dans la dernière partie de ce travail, étendant également cette approche aux autres formes (*acaso* et *tal vez*) qui font système avec notre faux « doublon ».

Troisième partie

**L'interlocution par le signifiant : les adverbes de doute à la lumière
de la *Théorie de la Relation Interlocutive***

Préambule

DOUTE. Pire que la négation
(G. Flaubert, Le Dictionnaire des idées reçues, 1913, publication posthume).

L'approche submorphémique, telle que nous l'avons appliquée jusqu'à présent aux adverbes épistémiques, nous a permis d'appréhender l'unicité ainsi que la motivation iconique qui sous-tend le fonctionnement de chacune de ces formes, dont nous avons cherché à circonscrire l'identité en les replaçant dans les multiples réseaux de correspondances et de contrastes autorisés par leurs signifiants respectifs. Mais l'approche submorphémique s'avère insuffisante lorsqu'il s'agit de discriminer *quizá* et *quizás*, question sur laquelle elle était particulièrement attendue.

Cette déconvenue, l'on s'en doute, n'invalide pas en soi la démarche, mais pointe peut-être vers une limite de la méthode employée : en ayant recours à des invariants qui, en dépit de leur très grande abstraction, n'en sont pas moins décrits en termes spatiaux et temporels (*distanciation* [A], *dépassement d'un seuil* [S], *saisie tardive* [T] / *précoce* [K]), la démarche reste soumise aux inconvénients de ce référentialisme rémanent, dont il convient de s'affranchir en intégrant à l'analyse les propositions de la *Théorie de la Relation Interlocutive* (TRI).

La TRI, rappelons-le, place l'interlocuteur au cœur de l'analyse et conçoit le langage comme un système de second ordre dont le but fondamental est la communication et la maîtrise de la double contingence, cette opacité mutuelle entre les deux pôles de la relation que le système intègre et dépasse par la réplification. La TRI se donne ainsi les moyens théoriques de comprendre et décrire par quels mécanismes le sens linguistique est négocié entre interlocuteurs, et envisage pour toute forme grammaticale un invariant strictement *relationnel*, communicationnel :

« Selon cette conception [qui place la communication au cœur du système], la langue se définit comme l'ensemble systématisé des formes dont le rôle est de fournir aux interlocuteurs α et β les moyens de parvenir à un accord sur le sens de la parole échangée. Plus précisément, nous avons vu que **les formes linguistiques ont pour rôle de fournir non pas le sens intentionné par le locuteur mais simplement des indices contribuant, avec les indices contextuels, à la délimitation d'un « cadre d'interprétation » à partir duquel l'interlocuteur pourra inférer le sens**, plus exactement la chose signifiée [...]. La tâche du locuteur consiste ainsi à projeter l'interlocuteur dans un cadre permettant la réalisation de leur accord. » (Douay 2000 : 114-115).

Pour notre analyse, qui vise à établir l'identité invariante des formes, nous percevons là un levier méthodologique potentiel, puisqu'il s'agit de renverser la perspective et de considérer qu'en amont de toute exploitation cognitive, pour abstraite qu'elle puisse être, l'identité d'une forme linguistique est déterminée par sa place systémique et le cadre réceptif qu'elle doit permettre d'instaurer entre les

interlocuteurs, qui, sans ce cadrage, seraient incapables de résoudre la double contingence, et donc de communiquer.

Selon les postulats de la TRI, tous les effets sémantiques d'une forme observables en discours sont par conséquent inférés à partir de son invariant relationnel, qui correspond à l'une des trois configurations interlocutives résultant de la triangulation entre les deux instances locutives et la relation elle-même. Ces configurations permettent aux interlocuteurs de « gérer » les rapports d'identité et d'altérité qui les unissent :

« Dans ce modèle, il existe deux configurations ou polarisations basiques (C1 et C2) qui sont déterminées par un principe de **différentiel interlocutif**. Ces deux polarisations sont dominées par une 3ème configuration (le Rapport interlocutif direct) caractérisée à l'inverse par une **absence totale de toute problématique différentielle**. » (Douay & Roulland 2016 : 57, nous soulignons).

Du fait de l'importance de l'altérité dans le système, commençons par décrire la configuration qui ménage au *différentiel interlocutif* une place maximale : il s'agit de la **configuration 1** (C1), dont le fonctionnement repose sur le mécanisme fondamental de la *sur-distinction*, par lequel le locuteur déclare que sa position doit être tenue pour *différente* de celle de son interlocuteur, qu'il ignore dans les faits mais qu'il n'a pas besoin de connaître, puisqu'il s'agit d'une opposition de principe :

« Plus concrètement, cela signifie que le locuteur donne à sa proposition une forme explicitement contrastive par rapport à une autre proposition β qu'il ne connaît pas nécessairement, mais qu'il pose comme différente par principe. Le fait que cette interprétation soit située au niveau d'alpha (point de départ) implique toujours une évaluation de la pertinence d'une proposition, comme si Alpha évaluait une proposition concurrente, potentiellement active, bien que non sélectionnée par lui. » (Douay & Roulland 2012 : 86).

Il s'agit ainsi d'une configuration fortement sélective qui examine la proposition faite par le locuteur dans une optique explicitement contrastive, en superposant ou substituant localement à des valeurs réputées « normales » (ou présentées comme telles) une valeur alternative, voire contradictoire :

« Faire valoir cette configuration pour un signe donné, c'est faire dire au signe autre chose que ce qu'il dit « normalement » quand il est censé renvoyer à un sens réputé d'emblée commun. De la sorte, l'émetteur se réapproprie le signe et « singularise » son expérience personnelle face à d'autres expériences potentielles. La promotion de cette nouvelle interprétation du signe consiste donc très clairement en une rupture ou « disruption » par rapport à un état d'équilibre théorique. Le locuteur réel qui utilise une forme C1 marque à l'endroit de son interlocuteur une manière ou une autre de singularité et de différence par rapport à ce que cet interlocuteur est censé avoir à l'esprit. (Douay & Roulland 2019 : 15).

Du fait à la fois de cet écart vis-à-vis d'une norme (impliquée)³¹¹ et de la valorisation de la différence de principe entre les deux interlocuteurs, C1 est la configuration qui permet de formuler des propositions

³¹¹ Il est important de comprendre que les formes de C1 se contentent d'établir « un rapport contrastif entre un état d'avant prévisible et un état d'après inattendu ou spectaculaire. **La forme ne donne pas de norme pré-établie**

qui fonctionnent toujours à « contre-sens » ou « 'à contre-courant' par rapport à ce qui vaut *a contrario* comme norme linguistique » (Douay & Roulland 2019), et emportent donc globalement des valeurs « hors-norme », fortement innovantes et disruptives, qui viennent alors se superposer concurrentiellement à cette norme qui n'en est pas pour autant entièrement abolie :

« [L]e mouvement de réplication met en cause l'état existant dans une différenciation localiste qui **se superpose à l'état initial**, de telle sorte que le mouvement est cyclique. Il s'agit d'une configuration qui introduit dans tous les cas de figure une notable inconclusion, inséparable de la contestation, puisque la relation aux seuls contenus du locuteur contredit l'unité du système, et fonctionne au coup par coup, et non pas de manière constante. » (Douay & Roulland 2014 : 157, nous soulignons).

Il s'ensuit un effet caractéristique de

« **dédoublement intérieur**, lequel s'explique par le retour pratiqué sur le pacte interlocutif. Ceci interdit de positionner une limite externe ou globale quelconque. Le périmètre de signification de l'expression, non clos, apparaît non conclusif. De là les valeurs d'indétermination qui s'attachent aux formes C1 [...]. On pourrait les qualifier de valeurs « imperfectivantes » étant donné que l'expression laisse ouvert un potentiel interlocutif souvent important. » (Douay & Roulland 2019 : 15).

Du fait de cette inconclusion et d'une proposition qui « est réputée non globalement partagée, fonctionn[ant] sur elle-même, sans co-validation » (Douay & Roulland 2014 : 157), l'interlocuteur est placé dans cette configuration en position co-active, et dispose d'une vaste marge de manœuvre pour venir compléter ou amender ce qui apparaît en C1 comme un accord interlocutif minimal, « partiel et provisoire » (Douay 2000 : 123).

La **configuration C2** est l'image symétrique de C1 : la différence entre les interlocuteurs y est gommée et, partant, la position du locuteur est sous-distinguée, la construction se centrant globalement sur le profil récepteur. Face à une posture *co-active* en C1, les interlocuteurs sont ici placés en position *co-réceptive*, ce qui veut dire qu'ils sont contraints de s'aligner sur une même interprétation du signe, qui par la même occasion est déclarée non plus *divergente* mais *conforme* à ce qui est réputé être la norme. C'est la configuration de de la *convergence* interlocutive, où les locuteurs sont placés à la fois en conformité l'un avec l'autre et avec la norme qui transparaît à travers cet alignement. Mais ici, par contraste avec la configuration C1, « l'accord interlocutif n'est pas *proposé* à l'autre [...], mais *imposé*. De fait, l'autre n'est pas envisagé comme répondant, susceptible de prendre en charge la prédication. Il est tenu pour absent. » (Douay & Roulland 1996 : 323) :

« Sur le plan pratique, il s'agit d'un véritable coup de force sémiotique : en jouant sur la permanence du rapport sémiotique chez son partenaire, **le locuteur lui impose une convergence**

(socialement partagée ou présupposée) mais agit comme signal pour la calculer » (Douay & Roulland 2019 : 24, nous soulignons). C'est en signalant que la proposition du locuteur doit être tenue pour « déviante » que la « norme » servant de repère à cette « déviance » peut elle-même être inférée.

de vues qui le contraint à dépasser et intégrer les divergences de détail entre l'un et l'autre. Le raisonnement est simple : si le statut du signe ou de l'expression est le même pour chacun, alors il est le même pour les deux puisqu'il ne change pas. [...]

Avec cette configuration, le locuteur clôture la relation pour son interlocuteur en l'intégrant totalement. Le système embrasse dans sa perspective tout l'espace interlocutif, et s'y projette par extraversion. **L'interlocuteur est contraint en C2 de s'aligner sur la proposition de signe qui lui est faite, par la vertu de la co-réception.** En termes de distinction, cette configuration C2 est anti-distinctive en raison de cet alignement. » (Douay & Roulland 2014 : 154, nous soulignons).

Sur le plan des inférences discursives, cet alignement a notamment pour conséquence « la **séquentialité chronologique**, puisque le mouvement de réplication réinstalle des relations identiques dans le même axe que lui, de l'initial vers le final » (Douay & Roulland 2014 : 154, nous soulignons), et produit, à l'opposé de C1, des effets de « perfectivité, puisque la réplication est une répétition formelle d'une synthèse effectuée » (Douay & Roulland 2014 : 154, nous soulignons). Ainsi,

« Si la nouveauté, l'originalité, le hors-norme, la déviance (avec tous les effets afférents), sont liés à l'acte de sur-distinction marqué par C1, c'est au contraire l'attendu, le prévisible, la conformité aux attentes, la « ligne droite », l'uniformisation, liés au refus de la divergence, qui sont marqués par C2. » (Douay & Roulland 2019 : 16, nous soulignons).

Enfin, au lieu d'emprunter l'une de ces voies différentielles (C1 ou C2), la réplication peut adopter la voie centrale du *Rapport Interlocutif Direct* (RID) ou C0, qui « consacre l'impossibilité de la divergence dans les deux univers respectifs qui sont ainsi totalement associés dans la même opération » (Douay & Roulland 2016 : 64), ce qui a pour conséquence d'annuler d'office toute forme de contingence. Dans cette configuration,

« la **différence entre les partenaires est hors-champ**. Si, comme nous allons le voir un peu plus loin, une marque relève de cette configuration, alors elle signale cohérence et **réversibilité exacte du signe dans l'échange interlocutif**. La réplication consiste en un processus de reproduction, puisqu'au terme de cette réplication on obtient le « même » signe qu'au départ. Dans cette configuration le signe se signifie par conséquent lui-même, et n'a absolument aucune autre portée. Si on veut, de façon simplifiée, le signe dans cette version centrale ne se différencie que de sa propre absence. » (Douay & Roulland 2014 : 159, nous soulignons).

Indépendante de toute instanciation dialogique, la configuration C0 est

« celle du signe lui-même, avec toute son autonomie et son indépendance en tant que forme de langue, par rapport aux valeurs contextuelles α et β . C'est en relation avec cette autonomie et cette objectivité qu' α et β positionnent leurs propres caractéristiques. On peut définir cet état comme **un état d'équilibre qui correspond à ce qu'on peut appeler la « norme » dans la mesure où elle n'est interprétée contextuellement ni par α ni par β** . La norme linguistique est donc dans notre modèle le produit du partage interlocutif, de la construction systémique de ce partage. Cette construction aboutit à une sorte de « **pacte interlocutif** » qui, du fait même de sa construction, est à la fois une convention et une réalité objective. Les formes de RID d'une langue donnée sont des formes « objectives » au sens où elles sont **tenues pour valables à égalité par tous les interlocuteurs de cette langue, quelle que soit la variation individuelle**. Elles renvoient au sens « commun » ou réputé tel. Ce faisant, mais étant relatives à ces variations, elles les

autorisent et, pour cette raison, l'inférence joue à plein pour l'interprétation discursive.» (Douay & Roulland 2019 : 14).

En C0, il ne s'agit donc plus de contredire une norme (C1), ni même se déclarer en conformité avec elle (C2) : le signe, en ne se désignant que lui-même, permet de *poser* cette norme, et sa pertinence n'est pas questionnée mais au contraire mise à l'abri de toute contestation. La configuration C0 opère indépendamment des variations concomitantes des interlocuteurs lesquelles, en l'occurrence, sont déclarées non pertinentes (« hors-champ »). En raison de cette non-référence à l'univers cognitif de l'un et de l'autre (inconnaisables l'un de l'autre), C0 instaure ainsi un cadre réceptif dans lequel ce sont

« les données immédiatement et simultanément accessibles aux interlocuteurs dans le cadre de ce rapport interlocutif direct (que nous désignerons par le sigle R.I.D) [qui] sont présumées pouvoir fournir la base d'un accord immédiat, non problématique. Autrement dit, le signe est censé pouvoir être validé de manière immédiate, non problématique sur la base d'évidences directement et simultanément accessibles aux interlocuteurs ou, en tout cas, réputées telles.» (Douay 2000 : 116).

Mais en dépit de cet accord qui paraît immédiatement accessible au deux participants, cet effet de *neutralité*, d'*objectivité* et de *consensus* n'est pas un donné préalable, mais doit être lui-même construit par cette configuration. Appelée significativement « C0 », cette configuration apparaît ainsi comme *première* – elle semble fournir « la **base consensuelle initiale**, préalable à toute éventuelle contestation ou manipulation dans quelque sens que ce soit » (Douay & Roulland 2016 : 62, nous soulignons) et institue une sorte de « précedence a-subjective » (Roulland 2017 : 93) –, mais il s'agit en réalité d'un consensus « à rebours » qui

« procéd[e] par l'indifférenciation de termes par nature opposés. L'objectivité n'est pas une valeur première, une valeur par défaut mais une valeur construite et obtenue par un processus complexe de neutralisation d'éléments subjectifs lors de l'opération de réplication.» (Douay & Roulland 2016 : 68, note 36)³¹².

Les caractéristiques et effets discursifs les plus notoires de chacune des trois configurations interlocutives sont résumés dans le tableau suivant, que nous adaptons pour l'essentiel³¹³ de Douay & Roulland (2019) :

³¹² On retrouve dans ce mécanisme de neutralisation des spécifications interlocutives le phénomène de la « désubjectivation » que le langage en tant que système de communication vise à instaurer. La configuration C0 est donc à bien des égards celle de la relation interlocutive elle-même, comme en témoigne la deuxième appellation qu'elle porte (*Rapport Interlocutif Direct*), dont l'acronyme significativement ressemble à une anagramme du nom de la théorie elle-même : RID ~ TRI.

³¹³ Tableau augmenté des certaines données de Douay 2000 et Douay & Roulland 2014.

Config.	Caractéristiques	Effets discursifs typiques (liste non exhaustive)
C0 ou RID	Accord interlocutif réputé immédiat <ul style="list-style-type: none"> • Consensus • Convention/Norme Différentiel interlocutif hors-champ, neutralisé	- Renvoi au sens « commun » partagé - Norme interlocutive de principe - Etat d'équilibre - Objectivité
C1	Accord partiel et provisoire, sur fond de <ul style="list-style-type: none"> • Discordance • Divergence • Disruption/Différence Sur-distinction du profil locutif	- Discontinuité, décalage, divergence interlocutive - Contestation de la « norme » - Fragmentation, dédoublement - Valeurs fortement sélectives - Valorisation de l'observation, du sujet observant, perspective analytique - Sur-mobilisation - Possibilité - Expression de l'inattendu - Valeurs non conclusives (« imperfectivantes ») - Superposition, cyclicité
C2	Accord intégral et définitif, sur fond de <ul style="list-style-type: none"> • Concordance • Convergence • Conformité/Identité Sous-distinction du profil locutif	- Continuité, convergence interlocutive - Conformité avec la « norme » - Globalité, unification - Valeurs anti-sélectives, nivellement - Valorisation de l'objet observé - Perspective synthétique, uniformisation - Nécessité - Prévisibilité - Valeurs conclusives (« perfectivantes ») - Séquentialité

Figure 66 : Les trois configurations interlocutives. Vue d'ensemble.

L'inversion symétrique et complémentaire des profils entre C1 et C2, qui traitent tous deux la question de la divergence entre interlocuteurs de manière opposée – « [l]a proportion de différence est maximale dans le 1^{er} cas [, a]lors que c'est la proportion d'identité qui l'est dans le 2^{ème} » (Douay & Roulland 2016 : 63) – permet notamment d'expliquer les binarités traditionnelles de la grammaire, dont les valeurs contrastives (déterminé ~ indéterminé ; achevé ~ inachevé, perfectif ~ imperfectif etc.) peuvent être inférées à partir du fléchage interlocutif C2 ou C1 qui fonde l'identité profonde, systémique, de ces paires oppositives. D'autres micro-systèmes fonctionnent « à trois »³¹⁴, exploitant au maximum le potentiel offert par la triangulation interlocutive.

³¹⁴ Ces trinômes reposent *a priori* sur la combinaison d'oppositions binaires, comme l'a montré M.-F. Delport au sujet du système démonstratif de l'espagnol, ternaire en apparence, mais reposant en réalité l'imbrication de deux oppositions binaires, produisant une équation selon laquelle « deux et deux font trois » (Delport 2010).

C'est le cas du système de l'article en français et en espagnol³¹⁵, dont nous proposons ici un exposé synthétique en vue de fixer les idées. Partant de l'opposition entre (115) et (116) déjà commentée chez Guillaume,

(115) Un soldat français sait endurer la fatigue.

(116) Le soldat français sait endurer la fatigue,

Douay & Roulland montrent que l'article *un* relève de la configuration sur-sélective et contrastive C1, tandis que *le* est une marque de la configuration C2. Récusant la distinction psychomécanique traditionnelle entre une visée singularisante avec *un* et généralisante avec *le* au profit d'une opposition appréhendée en termes strictement relationnels, les auteurs proposent une explication entièrement fondée sur le rôle de ces signes dans la négociation interlocutive. En effet, avec l'emploi de l'article *un*,

« le locuteur donne à titre exemplaire une définition de ce qu'il entend, lui, par l'expression « un soldat » (un « vrai soldat », pourrait-on dire). Cette définition a volontiers **valeur de défi à destination d'un interlocuteur auquel il s'opposerait**. Par exemple, l'énoncé peut être la réaction d'un soldat face à un interlocuteur qui le prétend fatigué. Ce peut être également la remontrance d'un supérieur qui entendrait lui donner une leçon. Dans ces deux cas, il s'agirait pour le locuteur de **marquer son opposition aux conceptions de son interlocuteur**, donc de configurer le rapport interlocutif sur la base d'un **différentiel**. » (Douay & Roulland 2014 : 164, nous soulignons).

En revanche,

« Interlocutivement, ce qui ressort avec LE, c'est la valeur absolue de la définition du soldat, de son rôle et de son statut, qui ne souffre aucune exception, telle qu'on la formule à l'adresse d'un allocutaire. Le rôle de ce profilage est de **faire disparaître toute dimension contrastive**, par exemple si le locuteur désire énoncer un décret inattaquable. Du point de vue modal, on obtient avec LE **l'image de référents stéréotypés, immuables, totalement prévisibles**. Dans ces énoncés UN et LE ont référentiellement la même force généralisante, mais leur différence se situe au niveau relationnel : alors que **UN marque un différentiel interlocutif, LE l'abolit**. Ce qui est en cause avec les articles, c'est le rapport à l'autre. Le repérage des objets réels, les distinctions qu'on fait à leur sujet, leur identification, s'opèrent par inférence en fonction de ce réglage interlocutif formel. » (Douay & Roulland 2014 : 165, nous soulignons).

Dans ce système des déterminants, la troisième configuration (C0) possède une « marque zéro », et correspond donc au substantif employé sans déterminant, l'emploi le plus caractéristique de cette configuration étant de ce fait le nom propre :

« Dans la relation systémique centrale qui est le vecteur du RID, le nom à détermination zéro est *indifférent à l'assymétrie interlocutive*. Le cas d'emploi privilégié de ce nom sans déterminant est ainsi le nom propre. Il possède une autonomie référentielle à toute épreuve, car il ne représente comme distinction que lui-même. Ceci l'apparente à une appellation ou une dénomination simple, ou à une sorte de fonction dénominative ou d'appel, globale et, comme on l'a vu, maximaliste. » (Douay & Roulland 2014 : 167).

³¹⁵ Le système de l'article anglais est également concerné par une telle organisation en triptyque, comme le montrent les auteurs de la TRI à plusieurs reprises. Nous y reviendrons au cours du dernier chapitre de cette troisième partie (chapitre 11).

Le système de l'article espagnol, qui fonctionne à l'identique, permet ainsi d'opposer les énoncés suivants :

(117) El tráfico en **el** Madrid confinado se desploma durante el Puente. Las entradas durante el domingo caen a menos de la la mitad a pesar de que muchos de los desplazamientos no tenían como destino los municipios en cuarentena. (www.diariosur.es, consulté le 19/10/2020).

(118) Guía actualizada para moverse en el "caos" de **un** Madrid confinado (www.niusdiario.es, consulté le 19/10/2020).

(119) **Madrid** me mata. (Titre de la revue dirigée par Oscar Mariné entre 1984 et 1985).

(120) **Madrid** ha escrito varios guiones de televisión (*Brigada Central*, la primera serie policial íntegramente española emitida por TVE entre noviembre de 1989 y febrero de 1990) y es autor de decenas de argumentos para cine y televisión. (https://es.wikipedia.org/wiki/Juan_Madrid, consulté le 19/10/2020).

En (117), le confinement de Madrid apparaît comme une information ratifiée par l'ensemble des lecteurs : tout le monde sait que certains secteurs sont sous quarantaine, et le locuteur peut ici, sans autre préambule explicatif, procéder à l'analyse du trafic dans ces secteurs de la ville que chacun sait identifier. En revanche, en (118), le confinement de Madrid acquiert un caractère saillant : il s'agit d'une donnée qui, bien que sans doute connue dans les faits par les lecteurs de l'article, est présentée comme la motivation déterminante dans le choix du locuteur de mettre à jour son guide touristique (« guía actualizada »), comme une donnée à prendre en compte à l'heure de se déplacer dans ces circonstances exceptionnelles qui annulent, ici littéralement, les dispositions habituelles ou « normales ». Enfin, dans les exemples (119-120), Madrid est employé sans déterminant, en tant que nom propre. On voit ici que sans autre précision, c'est le contexte qui seul est tenu pour suffisant pour orienter la récupération du référent.

« Que l'interlocuteur doive se replier sur le référent le plus pertinent, le plus directement « accessible » dans la situation interlocutive immédiate, ou sur l'invariant notionnel de principe, programmatique, définitoire du signe, l'article zéro signale – et c'est tout ce qui est linguistiquement nécessaire – le caractère immédiat de la récupération du référent. » (Douay 2000 : 126).

Dans le premier cas (119), il est question de la ville de Madrid, que l'on pourrait considérer « l'invariant notionnel de principe » de ce toponyme. Dans le deuxième (120), il s'agit d'un patronyme, le contexte permettant de récupérer comme « référent le plus pertinent, le plus directement 'accessible' » l'écrivain Juan Madrid, sur qui porte le texte dont notre exemple est extrait.

Parmi les effets discursifs notoires de ces configurations, on repère du côté de C1 l'importante « polarisation modale autour du possible, dans la mesure où le locuteur projette dans l'environnement une valeur non validée qui est formellement la sienne seule, et se trouve en principe opposable »

(Douay & Roulland 2014 : 156-157). La notion de *doute*, en tant que phénomène général de non-assertion, semble donc relever globalement de cette configuration C1, et ce quel que soit le prisme cognitif retenu par le signifiant pour y donner accès : en effet, qu'il soit pensé en termes de *scission interne* ({SK}), de *tension binaire entre un élément A et un élément B* ({M x T}) ou encore comme la *sélection d'une proposition sur fond d'une pluralité foisonnante* d'éléments non retenus ({BL}), on retrouve d'une façon ou d'une autre le fonctionnement fortement contrastif de la configuration C1, avec sa logique cyclique de superposition concurrentielle de deux états tenus pour divergents. C'est en ce sens que, pour le dire avec Flaubert, le doute est « pire que la négation » : il s'agit, en quelque sorte, de la configuration qui, en superposant concurrentiellement, l'affirmation et la négation, « gère » leur différentiel sur le mode du conflictuel et du problématique, avec une notable inconclusion caractéristique de cet esprit qui « tourne en rond » (si l'on admet la métaphore), là où la négation permet de « trancher » le débat de manière conclusive.

Mais les auteurs de la TRI montrent aussi que le système, sans doute en vertu de la réplication elle-même, est en mesure à de nombreux endroits de surexploiter le mécanisme répliatif, pour reproduire à l'intérieur d'une configuration donnée un deuxième niveau de distinction. En anglais, le système des verbes modaux livre de cet effet de mise en abyme un exemple typique :

« Les configurations C1 et C2 fournissent respectivement les deux grandes polarités de la modalité classique, à savoir le possible pour CAN / MAY et le nécessaire pour WILL / SHALL. Le système global a sur-exploité les configurations modales basiques, si bien que CAN est le produit d'une réapplication de la relation de distinction à la possibilité, alors que MAY demeure une marque anti-distinctive et impersonnalisante. Et la même exploitation est reproduite du côté du nécessaire avec WILL en C1 et SHALL en C2. » (Douay & Roulland 2014 : 281).

Concernant les adverbess épistémiques, notre hypothèse de travail repose sur cette observation : nous pensons que le paradigme des (très) nombreux adverbess de doute pourrait être le résultat d'une surexploitation du mécanisme distinctif qui, à l'intérieur d'un cadre globalement sur-distinctif (C1), permettra à certains locuteurs d'opposer des formes apparemment concurrentes en vue de faire émerger des nuances sémantiques plus fines qui seront inférées à partir de ces cadres réceptifs secondaires.

Nous pensons que ce fléchage interlocutif au sein du domaine notionnel du doute permet de traiter la question de la légitimité et de la pertinence de l'hypothèse émise. Avec une forme de C0, la légitimité de l'hypothèse n'est pas en cause : l'hypothèse se pose, simplement, comme possédant une légitimité hors de question et une pertinence à toute épreuve, parfaitement consensuelle, à l'abri de la contestation. Avec une forme de C1, il s'agit d'interroger la pertinence de l'hypothèse pour la déclarer potentiellement opposable, soit par l'interlocuteur ou, nous le verrons, par le locuteur lui-même. Nous aurons alors affaire à des hypothèses présentées comme saillantes, surprenantes, déviantes, ou farfelues, emphatiquement « prises en charge » ou « rejetées » par le locuteur, qui les posera toujours dans

l'optique d'un différentiel avec l'interlocuteur. Enfin, avec une forme de C2, il s'agira de confirmer la légitimité d'une hypothèse en l'inscrivant dans une filiation lisse et non problématique avec une norme réputée connue et partagée, et de désamorcer toute résistance éventuelle de l'interlocuteur. Ces hypothèses, toujours conformes à une attente ou à un cours d'événement prévisible, sont de ce fait l'expression du doute dans sa version la moins « problématique » avec, parfois, des effets rhétoriques proches d'une simple assertion atténuée.

Dans les quatre chapitres qui composent cette dernière partie de notre travail, nous nous attacherons donc à montrer que les adverbes *quizá*, *quizás*, *acaso* et *tal vez* possèdent un invariant de type relationnel, et tirent, comme de nombreux autres micro-réseaux grammaticaux, leur identité et leur complémentarité de ce partage des fonctions interlocutives. Mais cet invariant relationnel, s'il venait à se confirmer, doit selon nous être inscrit dans le signifiant. Partant de l'observation que

« [l']absence de marquage, caractéristique (comme nous le verrons) de cette configuration [C0] où α et β sont en rapport direct, apparaît [...] correspondre à une *absence de besoin de marquer* » (Douay 2000 : 116, cursive de l'auteur),

tandis que, inversement,

« la présence de marques signale ainsi au contraire une projection hors R.I.D. [C1 ou C2] et, corrélativement, une réalisation de l'accord en préalable à la situation d'interlocution directe » (Douay 2000 : 117),

nous remonterons la chaîne sémiotique mise au jour dans les chapitres précédents pour postuler, analyse submorphémique à l'appui, que la forme *quizá* \emptyset , non-marquée par rapport à son « doublon » *quizás*, est une forme de C0 (chapitre 8), tandis que ladite forme marquée *quizás*, mais aussi la deuxième forme augmentée *acaso*, signalent une projection hors RID de type C1 (chapitres 9 et 10). Enfin, nous verrons que *tal vez* est une forme de la configuration C2 (chapitre 11).

Chapitre 8

Quizáø, une forme de configuration 0 (R.I.D)

Si las páginas de este libro consienten algún verso feliz, perdóneme el lector la descortesía de haberlo usurpado yo, previamente. Nuestras nadas poco difieren; es trivial y fortuita la circunstancia de que seas tú el lector de estos ejercicios, y yo su redactor. (J. L. Borges, Fervor de Buenos Aires, Prólogo, 1923).

Introduction

Dans le présent chapitre, nous repartirons de la forme étymologique *quizá*, la forme non-marquée, pour montrer que cette forme de départ, dont nous avons pu établir la valeur d’adverbe de doute prototypique dans les chapitres précédents, est sur le plan interlocutif celle qui établit un cadre réceptif de type C0, dont la fonction est précisément, nous l’avons annoncé, de sceller un « pacte interlocutif » autour de la valeur consensuelle, « programmatique » du signe.

Cette valeur « programmatique » de *quizá* est, rappelons-le, le produit de la très grande densité submorphologique de ce signifiant, qui permet de signifier de manière particulièrement iconique ce que l’on entend par doute: informée en premier lieu de la saillance {SK}, *quizá* emporte une instruction de scission interne, une bifurcation entre deux versions antagoniques de l’élément mis en doute : *p* et *~p*. Forte de son cognème K en position de majeure, *quizá* est aussi la forme qui signe un parcours sans issue, l’impasse de l’esprit qui parcourt sans cesse les deux possibilités dans un équilibre précaire maintenu en balance par la saillance {I-A}. Mais en tant qu’adverbe épistémique par excellence, *quizá* est non seulement le point de départ d’une lignée chronologique (forme la plus ancienne du paradigme) et sémiologique (forme non-marquée du microsysteme), mais aussi – tel est notre postulat ici – la forme centrale, basique, d’un mouvement de réplication interlocutive, et, au même titre que les autres invariants cognitifs qui contribuent à l’identité de la forme, cet invariant *interlocutif* est lui-aussi inscrit dans le signifiant.

Pour le montrer, nous tenterons un dernier découpage submorphémique d’un signifiant qui semblait pourtant avoir épuisé avec les réseaux susmentionnés ({SK}, {I-A}, K-, -A) son potentiel combinatoire : nous proposons en effet de repérer, au cœur-même de ce signifiant, la particule [IS], alliage entre deux cognèmes que nous avons déjà rencontrés, et qui jouera ici le rôle d’un axe spéculaire au sein du signifiant contribuant à doter cette forme d’une symétrie formelle remarquable, image d’un cadrage interlocutif de type C0 : K-[IS]-A.

Cette proposition est pour le moins osée, car, plus inconventionnelle que les autres, elle porte notre regard sur le cœur du signifiant, une portion de sa matière « interne » qui, habituellement, ne fait pas

partie des positions stratégiques reconnues pour les marqueurs submorphémiques. Il est pourtant difficile de pratiquer la « lecture » de ce signifiant, de montrer comment il s'inscrit dans de multiples réseaux trans-catégoriels parfois insoupçonnés sans s'aventurer dans les rapprochements de plus en plus insolites, tant le regard analogique, affranchi de tout préjugé de morphologie classique, s'avère bénéfique pour la compréhension de notre forme.

En réalité, le découpage que nous proposons à présent procède lui aussi, d'une certaine manière, des positions de majeure et de mineure, puisque la particule [IS] correspond précisément à la portion de matière phonique que les cognèmes K- et -A, saillants par leurs positions frontale et finale cognitivement pertinentes, font apparaître *par contraste* : si K- et -A sont immédiatement reconnaissables par le sujet parlant par la vivacité de leurs réseaux respectifs et leur pertinence dans la construction du signifié de notre adverbe (cf. : *supra*), la partie restante [IS] n'apparaît pas moins « en creux » entre ces deux pilier liminaux et de ce fait est tout aussi isolable, potentiellement reconnaissable, pour peu qu'elle s'appuie à son tour sur un réseau de correspondances solidement représenté dans la langue : à la manière d'une sorte de figure gestaltique, la mise au premier plan des bornes K- et -A fait apparaître, tel un négatif photographique, l'élément [IS] dont il conviendra de se demander s'il présente dans le système espagnol une existence en dehors de la forme que nous commentons. Nous allons donc, dans un premier temps, procéder à la recherche et à l'analyse de ces réseaux potentiels en [IS], pour en cerner l'invariant cognitif. Ensuite, nous verrons à l'aide de deux formes qui instancient cet agrégat submorphémique que celui-ci fonctionne, à certains endroits de la langue espagnole, comme la marque d'une configuration interlocutive CO.

1 La grappe submorphémique {IS} : actualisation secondaire, médiate et relative

1.1 Invariant : les cognèmes I et S associés en saillance

Au chapitre 4, nous avons vu que le cognème I est essentiellement un opérateur de *rapprochement*, qui enjoint de « conjoindre / fusionner (les entités confrontées) » (Bottineau 2004 : 30). Cet invariant cognitif fondamental, qui trouve son ancrage notamment dans le geste de *fermeture* très marquée que suppose l'articulation de son phonème porteur [i], permet au cognème I de s'opposer au cognème A, porteur d'une instruction d'*ouverture* et d'*éloignement*, contraste qui, nous l'avons vu, est exploité dans de nombreux sous-systèmes grammaticaux et lexicaux de plusieurs langues indo-européennes (*vid. supra*). De même, nous avons vu que la combinaison de ces deux cognèmes I et A au sein d'un même signifiant pouvait donner lieu à une saillance {voyelle ouverte x voyelle fermée} [I-A], porteuse d'une instruction de *va-et-vient* (alternance *rapprochement/éloignement*) qui s'actualise en espagnol dans de

nombreuses expressions onomatopéiques (*tic-tac, pispás* etc.), et qui opère précisément dans le signifiant que nous étudions : *quizá*.

Or, il est un autre aspect du cognème I qui nous intéresse à présent. En effet, en dehors de cette opposition cognémique fondamentale I ~ A, le cognème I s'oppose également au cognème O à valeur d'*indifférenciation* et d'*involution*, lui-même opposé, rappelons-le, au cognème A dans de nombreux sous-systèmes de la langue espagnole (cf. : *supra*). Dans leur article sur le devenir diachronique de ce contraste cognématique I ~ O en espagnol, D. Bottineau et G. Le Tallec (2017) montrent que dans son opposition à O, I est fondamentalement un cognème à valeur d'*actualisation* :

« Au niveau du système cognématique, *u/o* s'opposent à *i* : d'un côté des voyelles fermées précoces (d'arrière), de l'autre une voyelle tardive (d'avant). Les premières saisissent à l'état de puissance ce que l'autre saisit au niveau de l'effet. Ce système *u/o* → *i* réalise le contraste précoce/tardif (arrière/avant) avec sa valeur de couplage puissance/effet dans le domaine des voyelles, et sa contrepartie consonantique est le contraste *k/t* (vélaire/coronal) que réalise notamment la paire submorphémique *cu-/t-* en espagnol (*cual/tal*). Par ailleurs, la voyelle précoce *o/u* neutralise le contraste *i/a* rendu possible au niveau tardif par la variation accrue du degré d'aperture [...].

En espagnol, le couple *o/i* (puissance et indifférenciation vs actualisation et différenciation) a été investi en totalité dans la paire de conjonctions *o* et *y* : *blanco o negro* (puissance et indifférenciation), *blanco y negro* (actualisation et différenciation). » (Bottineau & Le Tallec 2017 : 127-128).

Pris dans ce triangle des cognèmes vocaliques, I s'oppose ainsi à A par son degré d'aperture et à O par son point d'articulation, qui, nous y reviendrons, est fondamentalement *dental* et de ce fait *tardif*. La double définition (fusion/saisie d'effet) qui découle de ces gestes articulatoires fait donc du cognème I l'une des marques fondamentales de l'*actualisation*, valeur qui se vérifie aussi dans le cas de la grappe {IS} qui nous intéresse.

Si le cas de la conjonction de coordination *y* est l'un des exemples les plus saisissants de l'exploitation du cognème I dans la langue espagnole, fonctionnant à l'occasion comme morphème indépendant, le cognème I semble particulièrement sollicité dans le domaine de la dérivation, où il entre dans la composition de divers affixes. Il opère par exemple comme *voyelle de connexion* (« vocal de enlace », RAE-ASALE 2009 : 737) dans divers schémas compositionnels très productifs, comme *Nom -i- Adjectif* (*pelirrojo*), *Adjectif -i- Adjectif* (*blanquinegro*), *Verbe -i- Verbe* (*vaivén*), *Nom -i- Nom* (*carricoche*) ou *Nom -i- Verbe* (*perniquebrar*), schémas qui, en synchronie, se constituent en réseau précisément à partir de cet élément central *-i-* en dépit de l'origine étymologique multiple de cette voyelle :

« Esta vocal [de enlace] es unas veces herencia de un genitivo latino³¹⁶, como en los compuestos del tipo N-i-A, y otras de una primitiva conjunción copulativa, como en los compuestos N-i-N, A-i-A, V-i-V. » (RAE-ASALE 2009 : 737).

³¹⁶ « Este esquema se remonta al latín (*barbirāsus*), donde alternaba con la pauta que presenta el sustantivo en segunda posición : *aureispīnus* ('de espina dorada'), *longimānus* ('de mano larga'), *versipellis* ('que muda de pelo').

Le cas le plus fréquent est toutefois que, dans le domaine de la dérivation, le cognème I n'intervienne pas seul, mais qu'il se trouve modifié par un autre cognème qui « commente » la portée du cognème I pour construire conjointement avec lui la valeur globale de l'affixe : on pensera notamment au préfixe dit « négatif » *in-* (et ses allomorphes), ainsi qu'aux nombreux suffixes diminutifs comme *-ito*, *-ico*, *-illo* et *-ín*, dont on peut faire l'hypothèse qu'ils déclinent, chacun selon les instructions propres aux autres submorphèmes mobilisés, l'opération d'*actualisation fusionnelle* emportée par leur base commune, le cognème I. Dans le cas du morphème [in] par exemple, qu'il fonctionne comme préfixe négatif *in-* ou comme diminutif *-ín*, l'actualisation de la base de dérivation lancée par le cognème I se trouve bloquée par N, le cognème caractéristique de la négation³¹⁷. Il en résulte différentes exploitations, selon la position à laquelle survient l'affixe : en position de majeure (cas du préfixe), le refus d'actualisation intervient de manière immédiate et précoce, débouchant sur l'effet « négatif » que l'on connaît (refus de fusionner l'entité visée par la forme avec la notion emportée par la base de dérivation : *inmoral*, *vid. supra*) ; en position de mineure (cas du suffixe diminutif, ex. : *neblina*), le refus de fusion intervient *in extremis*, indiquant que

« la catégorie sémantique dénotée par la racine est relativement inadéquate par rapport à l'occurrence qui s'en éloigne par la faiblesse de l'impression sensorielle (d'où la notion de diminutif) ou son caractère métaphorique (dernier sens de *neblina*³¹⁸) : l'occurrence est tenue en deçà de la catégorie vers laquelle elle tend (i) mais l'identification parfaite étant refusée (n). » (Bottineau 2010b : 29).

Notre hypothèse est donc que dans la grappe submorphémique {IS} que nous cherchons à mettre en évidence, la fusion emportée par I est modulée par l'intervention du cognème S que nous avons déjà rencontré (*supra*), et dont nous avons vu qu'il tire, comme tous les cognèmes, son invariant cognitif iconiquement des caractéristiques phono-articulatoires de son phonème porteur, la fricative dentale /s/, laquelle, pour mémoire,

« se caractérise à la fois par sa position terminale (coronale) et par le trait continu ; le cognème qui lui est associé inclut donc une visée perfective et **une instruction de transition, de passage non interrompu**. Le cognème S peut être défini comme un « marqueur d'opérativité transitionnelle ». (Fortineau-Brémond 2012b : 78, nous soulignons).

La pauta *A-i-N* se ha conservado en español en *curvilíneo* o *rectilíneo*. La vocal *-i-* de estos compuestos procedía de un genitivo latino, pero ya en latín se propagó de los sustantivos que la contenían (*agrilëgus*, *coeligënus*, *florífer*) a otros en los que no estaba presente, pero que la aceptaron como vocal de enlace, como *aquilífer* (de *aquila*, *-ae*) ; *fructífer* (de *fructus*, *-us*) ; *fluctíger*, *fluctisónus* y *fluctivägus* (de *fluctus*, *-us*) ; *herbífer* (de *herba*, *-ae*) ; *terrigëna* (de *terra*, *-ae*), y otros muchos. » (RAE-ASALE 2009 : 768).

³¹⁷ Sur le cognème N comme marque de négation, voir Bottineau 2004.

³¹⁸ L'auteur fait ici allusion à la dernière acception de *neblina* telle que recueillie par M. Moliner (s.v.) : « cosa que impide la visión o comprensión clara de una cosa ».

Cet amorçage cognitif de *transition* – de *transcendance* (*vid. supra*) –, autorise par exemple, dans le cadre de ce qui est habituellement appelé le « pluriel nominal », de *prolonger* les opérations cognitives contenues dans le lexème auquel il s'adjoint au-delà des limites que le même lexème non marqué aurait atteintes sans la présence du cognème S :

« S instructs the hearer to [CONTINUE] the process to which it is applied. The most obvious case is the plural of nouns: *perro* “dog” merely evokes a prototype, *perros* instructs the hearer to prolong the research of the referent until all possible occurrences have been covered. Whether this may be applied to the second person singular of verbs remains unclear. » (Bottineau 2007 : np).

Le passage du terme non marqué (*perro*), expression d'un simple « prototype », au terme marqué (*perros*) permet ainsi de passer du signifié de *puissance* à l'(une des ses) *actualisation(s)*, passage dans lequel l'on reconnaîtra une autre chronologie mentale du type de celles que nous avons rencontrées au chapitre précédent : la capacité de -s à marquer l'*actualisation* au sens d'une *transition* dynamique entre les deux termes du couple *virtuel/actuel*, qui, en psychomécanique guillaumienne, correspond précisément au « dynamisme opératif et [à] la chronologie (soit temporelle, soit idéelle) entre le précédent et le subséquent » :

« En général ces deux termes [*actuel/virtuel*] sont employés dans leur acception commune, *actuel* désignant ce qui existe effectivement au moment présent, *virtuel* est ce qui existe puissanciellement et est donc *appelé à être* (LL4 :194). **En chronologie idéelle, la distinction virtuel/actuel recouvre la successivité de l'avant et de l'après.** [...] On reconnaîtra dans ce concept [*actualisation*] les deux valeurs-clé de la psychomécanique : **le dynamisme opératif et la chronologie (soit temporelle, soit idéelle) entre le précédent et le subséquent.** » (Douay & Roulland 1990 : 18-19).

Soit en figure :

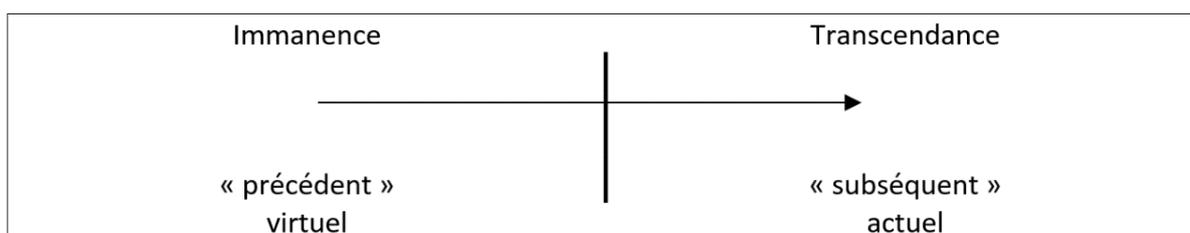


Figure 67 : L'actualisation : une transcendance

Il s'ensuit donc qu'en sus de sa capacité à marquer un au-delà, le submorphème S fait office, lui aussi, de « formant de l'actualisation » :

« S est le **formant de l'actualisation** : il signale que ce sur quoi il porte, qu'il s'agisse d'une notion (cas du pluriel), d'une relation prédicative (cas du présent simple), de la connexion de deux notions (cas dudit génitif saxon), voit son actualisation personnellement prise en charge et assumée à l'instant de parole par l'énonciateur qui la valide en s'en portant garant. (Bottineau 2002 : np).

La capacité partagée des cognèmes I et S à engendrer, en raison de leur articulation coronale (dentale) et continue (voyelle/fricative) commune, un effet d'*actualisation* ne doit toutefois pas nous mener à conclure que dans la grappe {IS} leurs instructions respectives soient redondantes, puisque I et S sont bel et bien deux cognèmes différents, et non deux capacités formelles d'un seul et même cognème. Dans le domaine de la dérivation adjectivale de l'anglais, par exemple, Bottineau (2002) montre que l'opposition entre les suffixes *-y* et *-ous*, partant de leurs profils cognémiques respectifs³¹⁹, reflète deux opérations cognitives différentes d'actualisation de la propriété signifiée par l'adjectif : tandis que le suffixe *-y*, dont le fonctionnement repose sur le cognème I de *fusion immédiate*, est un « opérateur de caractérisation primaire » (Bottineau 2002 : np) qui « exprime toujours la première impression suscitée à l'énonciateur par l'objet perçu » (*ibid.*), *-ous* se présente, précisément en vertu du cognème S qui entre dans sa composition, comme un « opérateur de classification secondaire » qui

« construit une propriété issue d'une réaction secondaire de l'énonciateur consécutive à la perception primaire : il existe un décalage entre la sensation immédiatement perçue, présumée, et la notion retenue pour la nommer [...] Le suffixe *-ous* se construit sur un autre formant, S, dont on a montré ailleurs qu'il inscrit dans la durée de l'opération cognitive l'actualisation présente (à l'instant de parole) de la notion sur laquelle il porte (cas du pluriel ou du présent simple) ou du cognème dénoté par la voyelle (cas de *is* et *as* entre autres). Dans *a thunderous voice*, *-ous* inscrit la connexion *voice/thunder* dans la durée mentale réelle qu'a nécessité cet appariement notionnel, indiquant qu'il a effectivement requis un certain temps de pensée, et donc que l'image *thunder* relève du verdict appréciatif (impression secondaire) et non de la sensation (impression primaire), de la réponse mentale et non du stimulus sensoriel, d'où la fonction classificatrice. » (Bottineau 2002 : np).

Dans ce jeu oppositif *-I/-S*, l'on s'aperçoit que la validation/actualisation de la qualité en question, lorsqu'elle est opérée par *-S*, emporte une dimension évaluative/appréciative que I n'a pas : alors que I emporte une actualisation *immédiate* et *inconditionnelle* de la propriété en question, issue d'une perception spontanée (stimulus), S emporte une validation *médiate* et *relative*, filtrée par un processus de construction mentale (verdict appréciatif)³²⁰.

Mais le même cognème S peut aussi – et c'est ce qui nous intéresse ici – se greffer directement au cognème I pour modaliser la fusion obtenue par ce dernier : en anglais, c'est par exemple le cas de l'opérateur *is* (*present tense* du verbe *to be*) tel qu'il figure dans un énoncé comme

A camel is a mammal,

exemple emprunté à D. Bottineau, dans lequel

« In using this submorphemic marker of unrestricted assimilation, the speaker aims at inviting the hearer to create the hyperonymic relation which is taken for granted by logical analysis [...] » (2007 : np).

³¹⁹ Il resterait à étudier quelle valeur cognitive revient à la voyelle *schwa* dans ce suffixe.

³²⁰ Remarquons le rôle évaluatif/appréciatif du cognème consonantique dental S, ce qui le rapproche, sans se confondre avec lui, du cognème T de « regard rétrospectif » que nous avons étudié *supra*.

L'on voit ici que l'ajout du formant -S signale que la fusion entre *camel* et *mammal* proposée par le cognème I est validée par le locuteur secondairement, à l'issue d'un processus analytique (« logical analysis ») qui permet d'aller au-delà de la simple « impression » de fusion immédiate emportée par I seul (telle que l'on imagine signifiée par *camely*, si le mot existait : **a camely mammal*) et d'aboutir à une opération de classification (« hyperonymic relation »). Mais la validation *secondaire* par S indique aussi, comme le signale également D. Bottineau, que la fusion proposée par I doit être située *relativement* à un premier état mental où ladite fusion n'existait pas, et vers lequel l'interlocuteur est invité à « transiter » au moyen de ce balisage submorphémique. Avec *is*, en effet,

« l'énonciateur crée une relation nouvelle pour le co-énonciateur et **le fait transiter d'un état mental pour lequel *camel* n'était pas lié à *mammal* par ce rapport hiérarchique à un nouvel état mental où c'est le cas [...]**. » (Bottineau 2002 : np).

À la différence de I, qui emporte une fusion immédiate et spontanée, S a le double rôle d'indiquer une *actualisation différée* par le « temps de réponse mentale » requis pour une opération de validation complexe qui *se situe relativement* à un stade antérieur où la connexion à établir n'était pas effective : autrement dit, S ne se contente pas de déclarer une actualisation, mais inclut dans son mécanisme opératif la représentation d'un état de non actualisation ainsi que la *transition* vers le nouvel état où l'actualisation est donnée pour effective. Le cognème S n'est donc pas, à proprement parler, un cognème de *l'actuel* (comme le cognème I qui opère une « saisie d'effet », *supra*), mais un cognème de *transition vers l'actuel*, un cognème d'*actualisation* au sens d'un *passage dynamique* entre les deux états (virtuel/actuel), l'actuel étant alors conçu relativement et secondairement par rapport à un repère (état virtuel) dont le mécanisme opératif emporté par S inclut la représentation. Cette vue des choses fait écho aux analyses de Ch. Fortineau-Brémond qui, au sujet des adverbess porteurs de ce cognème en position finale, avait observé qu'ils

« ont en commun d'être des formes « relatives », *i.e.* d'impliquer dans leur signifié le renvoi à un référentiel préalablement conçu [...]. Le cognème S est ici la marque de la nécessaire transition, de la nécessaire liaison, entre l'opération signifiée par l'adverbe et le repère préalable dont il inclut la représentation. *Antes* ou *después*, par exemple, ne peuvent se comprendre que par rapport à un repère temporel notionnellement antérieur ; [...]. » (Fortineau-Brémond 2012b : 78, *vid.* chapitre 7).

Notre hypothèse est donc que la grappe {S} emporte, par la double instruction faussement redondante de deux cognèmes liés à *l'actuel*, l'idée d'une actualisation *marquée, médiate* et *relative* à un repère dont la représentation est nécessairement incluse dans le processus cognitif signifié par le formant :

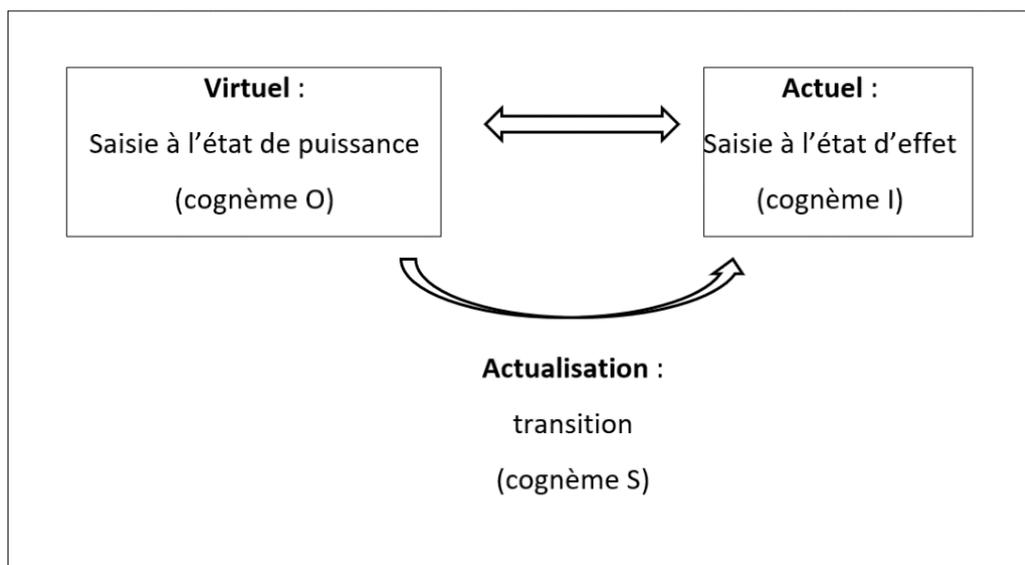


Figure 68 : La grappe {IS}

L'on voit alors comment à cet opérateur {IS} d'*actualisation marquée* peut s'opposer en système à l'opérateur de *fusion bloquée* {IN}, lequel, exploité en anglais notamment en tant que préposition *in*, « arrête (N) l'assimilation (I) avant qu'elle ne se résolve en incorporation pure et simple » (Bottineau³²¹). Avec {IS}, la *fusion* emportée par I n'y est pas bloquée mais au contraire validée et confirmée (fusion marquée), mais secondairement et relativement à un repère préconstruit, qui variera selon les exploitations que le système sera amené à faire de cette brique {IS}.

Le contraste cognémique entre S et N qui fonde ici l'opposition entre les grappes {IS} et {IN} n'est pas inconnu de la langue espagnole, qui exploite cette alternance aussi bien en majeure cognitive de certains microsystemes adverbiaux (*sí ~ no*, *siempre ~ nunca*), qu'au sein de certains contrastes saillanciers comme {NK} ~ {SK} ou {ST} ~ {NT} (cf. : *supra*, chapitre 1). Notre postulat ici est que l'espagnol, qui, nous l'avons dit, exploite la grappe {IN} dans le domaine affixal, fait de même avec la grappe submorphémique {IS}, qui intervient dans une série de processus dérivationnels dans lesquels la combinaison {IS} opère, par contraste direct avec l'actualisation *bloquée* emportée par {IN}, comme un affixe d'actualisation *marquée* et *relative*, les deux modulant la fusion *immédiate* emportée par I seul (comme dans *rojigaldo*) :

³²¹ « L'anglais, ainsi que toutes les langues possédant la préposition *in* sous cette forme à finale nasale, bloque l'assimilation en faisant intervenir le formant N, marquant du cognème d'invalidation : dans *in*, N empêche le processus de mise en contact I de s'actualiser jusqu'à son terme fusionnel, il l'intercepte en cours de développement, *in fieri*. Il en résulte une mise en contact avortée dans laquelle l'unité préserve son autonomie par rapport à l'ensemble visé ; la partie est repérée par rapport à un tout, mais pas fondue organiquement à lui. *In* arrête (N) l'assimilation (I) avant qu'elle ne se résolve en incorporation pure et simple, et il en résulte une intégration : l'entité-source est bien versée à l'ensemble-cible, mais elle ne s'y fond pas, elle conserve son autonomie. » (Bottineau 2004 : 38).

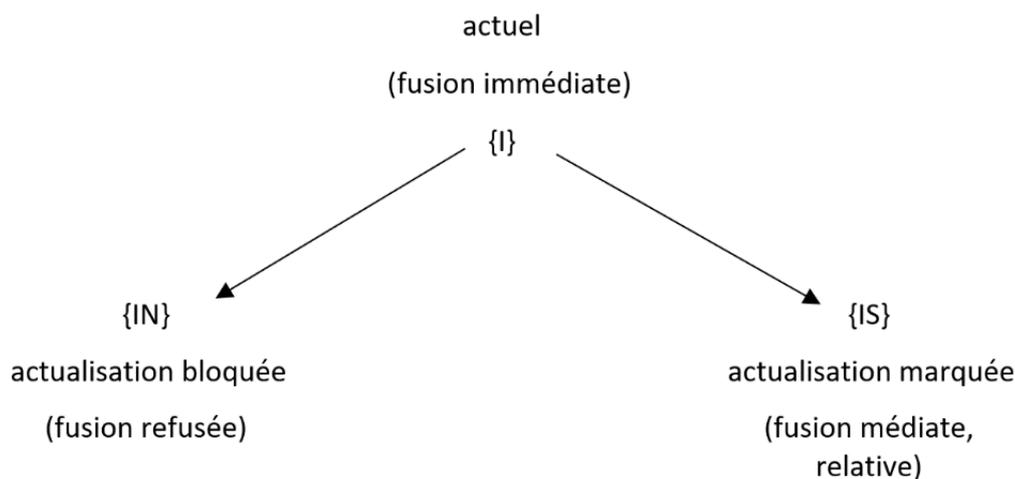


Figure 69 : Les submorphèmes liés à l'actualisation

1.2 Réseaux lexicaux : la dérivation

La grappe {IS} peut être repérée à divers endroits de la dérivation nominale et verbale : l'on peut penser au préfixe *iso-* (d'origine grecque), mais aussi au suffixe adjectival *-izo/a*, ainsi qu'au suffixe verbal *-izar*, lesquels, chacun selon une exploitation spécifique du même mécanisme fondamental, déclarent que la représentation contenue dans la base de dérivation est soumise à une validation non pas directe et immédiate, mais *médiate* et *relative*, qui porte la trace d'une opération mentale consistant à repérer la propriété à valider *par rapport* à un cadre de référence vis-à-vis duquel l'actualisation peut être entreprise.

1.2.1 Dérivation nominale

Selon l'Académie, le suffixe adjectifal *-izo/a* indique une « semejanza o propensión » (DLE, s.v. *-izo*), une simple « tendance » à valider la propriété indiquée par la base dérivationnelle :

« El sufijo *-izo/-iza* (lat. *-icŭs, -a, -um*) comparte con *-dizo/-diza* (§7.11 a-c) en muchos casos el significado básico de 'propensión, disposición, inclinación o tendencia'. (RAE-ASALE 2009: 529-530).

Le suffixe semble ici en distribution complémentaire avec le diminutif *-ín* déjà évoqué, lequel indique que « la catégorie sémantique dénotée par la racine est relativement inadéquate » (Bottineau, *supra*), ce à quoi *-izo* semble opposer une qualification que nous pourrions décrire comme « relativement *adéquate* » : la propriété exprimée par la base de l'adjectif fait l'objet d'une validation médiate, posée relativement à un état virtuel pris pour référence où la propriété en question s'exprimerait sans autre précision. Ainsi, dans le cas d'une base de dérivation adjectivale (*rojizo*), cet état non marqué, qui sert de cadre de référence, correspond à l'adjectif seul, sans autre modification formelle : *rojo*. C'est bien ce

qu'indique la morphologie, qui fait de la forme dérivée – de toute forme dérivée – l'au-delà formel de la forme de départ. La validation relative de la propriété peut alors être interprétée, en discours, comme une modification quantitative ou qualitative de la propriété concernée, comme une saisie relative à un degré plein : d'où l'effet d'une perte d'intensité ou une nuance d'approximation relevé pour les adjectifs en *-izo*.

La dérivation en *-izo* permet ainsi de poser une validation de la propriété *rojo* relative à elle-même, relativité qui, dans le cas du suffixe *-izo*, peut être interprétée comme une approximation déficiente de la propriété pleine ('moins *rojo* que *rojo*'). Mais cet effet défectif est une inférence locale du mécanisme emporté par {IS} (validation relative), puisque celui-ci peut parfaitement être sollicité dans l'expression d'une surenchère ('plus rouge que rouge') : c'est le cas de *rojísimo*, la forme du superlatif dit « absolu » qui, en dépit de son appellation, peut en effet être conçue comme une construction *relative* en ce qu'elle emporte nécessairement l'image d'un dépassement à la fois morphologique et logique : le dépassement de *rojo*, état « plein » qui, pour *rojizo* comme pour *rojísimo*³²², fonctionne comme un état de référence non marqué, virtuel mais nécessaire à la conception des degrés relatifs qui s'y rapportent. Le rapprochement inédit et peu conventionnel³²³ de ces deux morphèmes (*-izo*, *-ísimo*) par le biais du signifiant fait alors apparaître que la langue espagnole sollicite de manière très cohérente l'élément {IS} pour marquer une opération d'actualisation *secondaire* et *relative* qui peut accueillir, selon le morphème concerné, diverses effets sémantiques, allant de la surenchère emportée par *-ísimo* à diverses interprétations *défectives* comme la « propensión, disposición, inclinación o tendencia » (*-izo*), mais aussi d'autres effets sémantiques où l'on perçoit bien le caractère précisément *relatif* de la validation de la propriété emportée par la base :

« Otros adjetivos que se ajustan a la pauta N-izo admiten las perífrasis '**relativo o perteneciente a N'** (vaquerizo); 'hecho de N' o '**que contiene N'** (*calizo, cañizo, pedrizo*); '**semejante a N'** o 'propio de N', como en *cobrizo* 'parecido al cobre en el color', o *agostizo* 'propio de agosto', entre otros sentidos: *Ascendía iracunda en este límpido/mediodía agostizo* (Gimferrer, Mar); e incluso 'situado en N' (*fronterizo*). » (RAE-ASALE 2009 : 530).

Soit, en figure :

³²² Le rôle de la bilabiale M, marque secondaire de la personne du locuteur, reste à déterminer dans la dynamique générale de cette forme.

³²³ *-izo* est considéré comme un suffixe de dérivation adjectivale, alors que *-ísimo* est un élément de la flexion adjectivale (*vid.* RAE-ASALE).

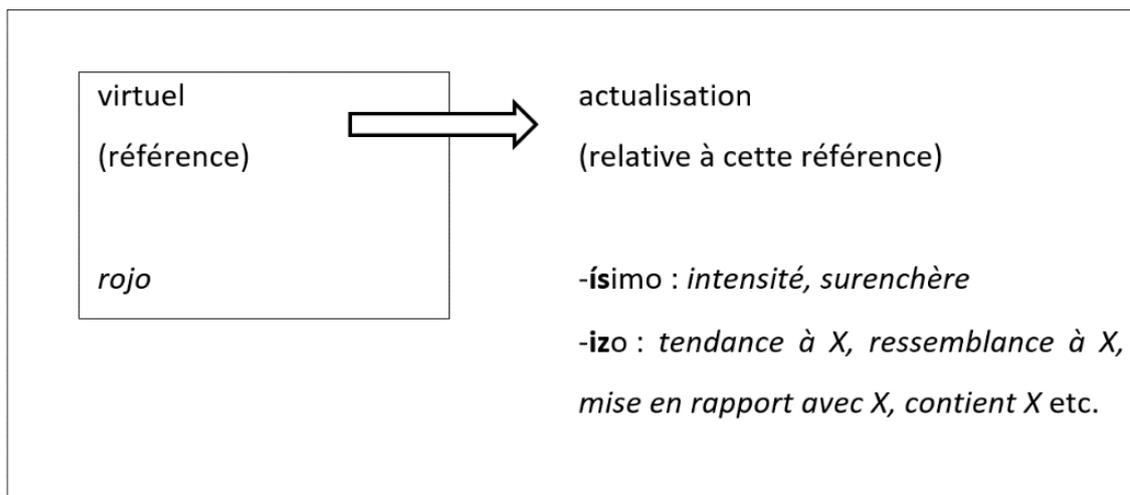


Figure 70 : La grappe {IS} dans la dérivation suffixale

Intervenant en position suffixale, l'on voit donc comment la brique submorphémique {IS} permet de moduler, après coup, le degré de validation de la base dérivationnelle laquelle, en tant que repère non-marqué d'un degré virtuellement plein, est logiquement et morphologiquement incluse dans la nouvelle forme augmentée : rojizo et rojísimo sont des couleurs relatives, appartenant à des degrés variables au spectre des rouges, repère par rapport auquel ils sont notionnellement pensés et morphologiquement construits.

L'on ne manquera pas d'observer que la validation médiante et relative de la base semble toujours impliquer un *écart* par rapport au degré plein, interprétable positivement ou négativement comme une approximation ou une surenchère. La validation pleine et entière de la notion n'est logiquement pas concernée par une validation « relative », puisqu'elle peut être obtenue en discours par actualisation simple de la forme non marquée : *Una puerta de color rojo*. L'on remarquera toutefois que cet état plein peut être repérée lui aussi *relativement* par rapport à soi-même par le biais de l'adjectif *mismo*, lequel, significativement, affiche en son sein la grappe submorphémique qui nous intéresse : *mismo*. Dans l'exemple suivant

(121) Las lluvias del fin de semana anterior trajeron al cauce nuevo del Turia una lámina de agua rojiza que llamaba la atención por partida doble: la propia presencia de caudal, en un lecho tan reseco hasta entonces, y su color rojo amarronado, la tonalidad de las riadas fuertes, las que arrastran tierras de los campos y las sierras, cauce arriba.[...]

Al ver el marcado color del agua, alguien advirtió que era el mismo rojo de la gran riada de octubre de 1957, la que asoló Valencia. La gente mayor tiene muy viva la memoria de aquello, y de la batalla del barro que se libró a continuación, un rojo embarrado de cuyo color es difícil que haya muchas pruebas visuales claras, porque las fotos de entonces eran mayoritariamente en blanco y negro.

(<https://www.lasprovincias.es/>, consulté le 26/08/2020. Nous soulignons).

l'on retrouve d'abord l'emploi de *rojizo (agua rojiza)* que le cotexte glose comme un « color rojo amarronado », une couleur qui, sans valider pleinement et entièrement la catégorie chromatique de base (*rojo*), s'en approche suffisamment pour pouvoir, dans un deuxième temps, être désignée comme « el mismo rojo de la gran riada de octubre de 1957 ». On voit ici que *mismo* valide certes pleinement la propriété exprimée par son support (*rojo*), mais que cette même est *relative* à un repère fourni non pas par le concept *rojo* à l'état virtuel et latent – le cotexte a établi que ce « rojo » est en l'occurrence un « rojizo » – mais par *rojo* tel qu'il est actualisé par un autre référent qu'il faudra chercher dans le co(n)texte dans lequel l'énoncé *el mismo rojo* s'insère : « el mismo rojo de la gran riada de octubre de 1957 ». La validation relative n'affecte donc ici non pas le degré d'actualisation de la base (*plus ou moins rouge*) comme dans le cas de la suffixation, mais valide pleinement, *mêmemment*, une propriété définie dans le cadre d'une actualisation préalable, et qui servira de repère nécessaire à une validation là encore *médiate* et *secondaire*. *El mismo rojo* emporte donc la validation pleine (mêmeté) d'une propriété définie *relativement* à une actualisation préalable, alors que *rojizo* et *rojísimo* emportent une validation *relative* (approximative ou intensive) d'une propriété envisagée par rapport à elle-même à l'état non actualisé (virtuel).

Un effet très similaire au fonctionnement de *mismo* peut enfin être observé pour le préfixe *iso-* d'origine grecque, qui marque « gén[éralement] une identité, une équivalence, une égalité » (Cnrtl, s.v.), entre au moins deux éléments, mais une *identité* qui est établie seulement *du point de vue* d'un certain critère exprimé par la base de dérivation : *isomorfo*, *isómero*, *isóbaro*. Par exemple, lorsque l'on évoque en chimie un *isotope de carbone*, le terme *isotope* déclare que l'atome en question occupe la même place dans la table périodique (*topos* = lieu, place) qu'(au moins) un autre atome, mais ne renseigne pas (directement) sur la nature effective de cette place (le numéro atomique). Là encore, c'est dans le co(n)texte, ici le complément du nom [*de carbone*], que l'on trouve la référence vis-à-vis de laquelle notre isotope est situé. Ainsi, les isotopes ¹²C, ¹³C et ¹⁴C sont tous des atomes de carbone, partageant, du fait de leur nombre de protons identique (6) la même place dans la classification des éléments (6), mais se différencient entre eux par leur nombre de neutrons (6, 7 et 8) qui les dote de propriétés différentes. *Iso-* emporte donc bien une « identité, équivalence ou égalité » tel que le propose le dictionnaire, mais cette identité est limitée à une propriété commune (exprimée par la base de dérivation) et dont la valeur concrète est validée de façon secondaire et médiate par le recours nécessaire à une actualisation primaire qui précède notionnellement l'égalité relative instaurée par le préfixe :

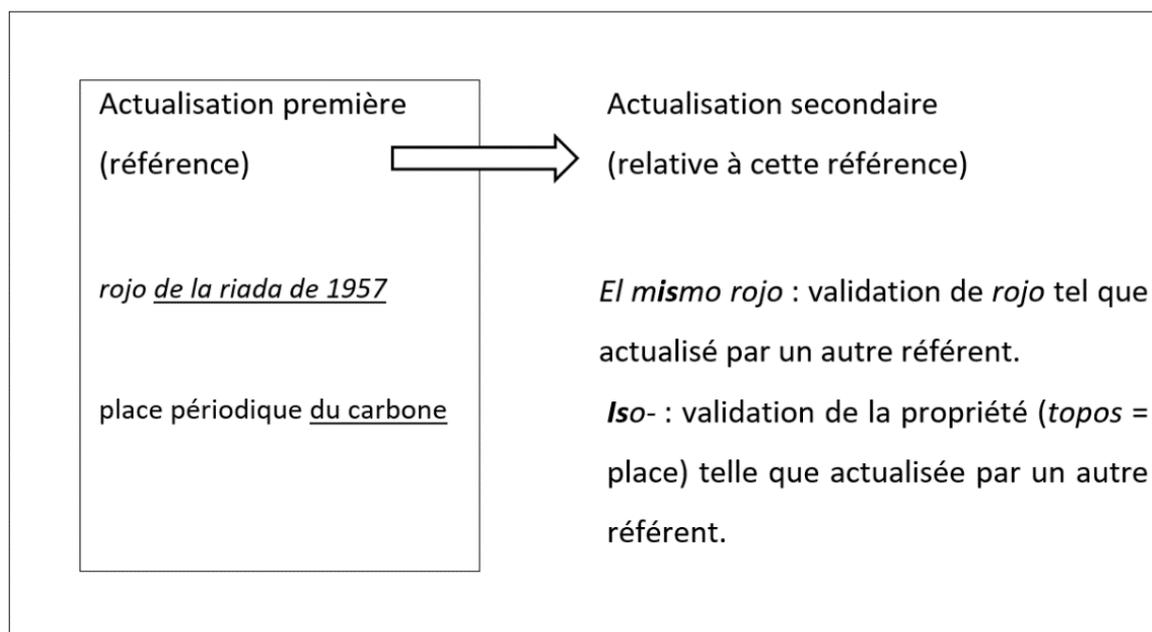


Figure 71 : La grappe {IS} dans l'expression de l'identité

1.2.2 La dérivation verbale

Dans le domaine de la dérivation verbale, nous retrouvons la grappe submorphémique {IS} dans le cadre du suffixe verbal *-izar* (*suavizar*, *localizar* etc.), où le statut morphématique de cette brique est âprement discuté, puisqu'elle est traitée tantôt comme partie intégrante d'un suffixe verbal global *-izar* (par exemple Portolés 1999 : 5053 ; Rebollo Torio 1991 : 405 ; Serrano Dolader 1999 : 4709), tantôt comme un infixé (*-iz + ar*) (Fernández de Casadevante 2005 : 263, Fábregas 2015).

Du point de vue de l'analyse submorphémique, l'élément *-iz-* présente toutes les conditions pour être repéré par les locuteurs comme un élément formant, puisqu'il compte à la fois sur la *réurrence* systématique dans une classe de verbes extrêmement productive dans l'espagnol contemporain et sur une alternance avec un morphème \emptyset , dans une série de paires oppositives suffisamment abondante pour être significative³²⁴ :

³²⁴ Rebollo Torío (1991 : 406-407) cite une cinquantaine de ces paires oppositives, dont la plupart sont toutefois imparfaites puisque l'une des formes fait intervenir un affixe supplémentaire que l'autre forme n'affiche pas: *a-climat-ar /climat-iz-ar*, *form-ar/form-al-iz-ar* etc. Si cette imperfection n'a pas échappé aux détracteurs de l'existence d'un élément *-iz-* isolable, le nombre de paires pleinement alternantes est toutefois suffisant pour défendre l'isolabilité de cet élément, puisque 29 paires sont recevables, compte non tenu d'une divergence parfois importante sur le plan du signifié (par exemple *cristianar* 'baptiser' ~ *cristianizar* 'convertir au christianisme').

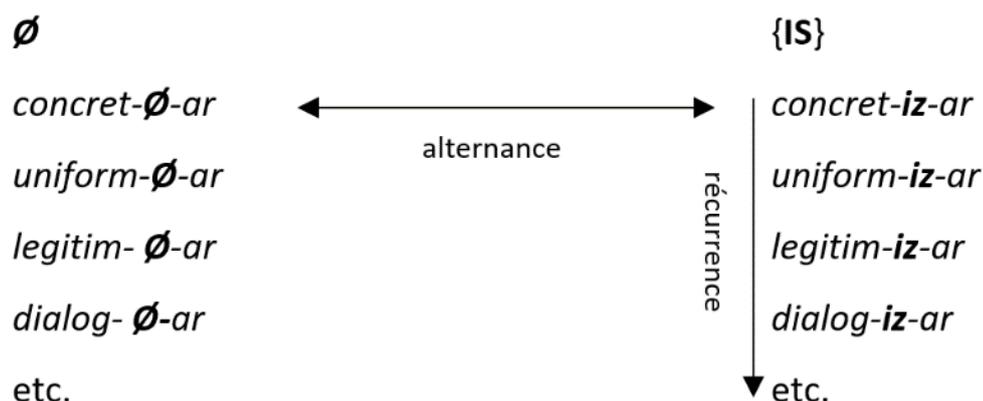


Figure 72 : Les relations d'alternance et de récurrence de l'infixe -iz-

L'existence de ce double réseau assure la capacité du locuteur à isoler l'élément {IS} y compris dans des verbes qui, insérés dans le seul réseau récurrent, n'auraient pas de partenaire oppositif sans {IS} (*simpatizar* ~ **simpatar*). La vivacité de ce réseau est par ailleurs confirmée par la très grande productivité de ce suffixe dans l'espagnol du XX^e siècle (Lang 1990 : 166), où il est particulièrement sollicité dans la création de termes techniques ou scientifiques (par exemple *robotizar*, *vulcanizar*, Serrano-Dolader 2009 : 4694), ou d'autres néologismes qui pullulent dans les médias (*derechizar*, *criminalizar*, *globalizar* cités par Gómez Torrego 2009 : 64 ; *priorizar*, *liderizar* cités par Lázaro Carreter 1997 : 517 ; *probabilizar*, *inferiorizar* cités par Somoano 2012 : 14) et qui illustrent la tendance du langage médiatique contemporain au *sesquipedalismo*³²⁵ (*procedimentalizar*, *espectaculizar*, vid. De Miguel 1985 : 145-147). De façon générale, le suffixe -izar est vécu par les locuteurs comme un élément particulièrement transparent et immédiatement compréhensible, dont l'efficacité spontanée l'affranchit bien souvent de toute ratification académique :

« Al hablante parece no importarle demasiado si verbos como *vietnamizar*, *causativizar* o *internacionalizar* están o no en el diccionario, para que los utilice espontáneamente ; lo que actúa es la propia capacidad causativa del sufijo. » (Bosque 1976 : 106, cité dans Serrano Dolader 1999 : 4693).

³²⁵ « Crear palabras por derivación innecesaria de un verbo, un adjetivo o un sustantivo sigue de moda. Sobre todo, en boca de periodistas y de políticos » (J. Somoana, <https://www.archiletras.com/actualidad/sesquipedalismo-lo-rimbombante/>) La tendance au sesquipedalismo, ou "sesquipedalización" (Somoano), est un terme qui lui-même n'échappe pas à l'effet qu'il dénonce, et qui concerne par ailleurs aussi bien le suffixe -izar que le suffixe -ismo (et -ista), dont la prolifération induite dans la langue contemporaine a maintes fois été dénoncée. Serrano Dolader (4696), sans développer ce point, envisage d'ailleurs une éventuelle parenté non seulement sémantique, mais aussi formelle, entre les verbes en -izar et les substantifs en -ismo, intuition qui se confirme étymologiquement, -ismo ἰσμός étant en grec le suffixe pour former des substantifs déverbaux à partir des verbes en -ίζεiv, dont notre suffixe -izar est l'héritier. Mais cette origine étymologique commune, que l'orthographe (et la prononciation dans certaines aires hispanophones) a partiellement rendue opaque (-is- vs- iz-), réapparaît en force sous le prisme de la lecture du signifiant.

La raison d'une telle efficacité nous semble résider dans la mise en réseau de ce suffixe avec les autres manifestations de la brique {IS}, qui dans le cas présent s'accommode fort bien, nous le verrons, de la valeur *causative* qui fait la réputation de ce suffixe. À l'instar de l'observation de I. Bosque, la littérature spécialisée s'accorde en effet à reconnaître dans cette causativité, qu'elle soit attachée au suffixe dans sa totalité (par exemple Bohrn 2008) ou au seul infix *-iz-* (Fernández de Casadevante 2005), l'effet sémantique principal et prévisible de cet élément :

« Desde el punto de vista semántico, la inmensa mayoría de los verbos deadjetivales en *-izar* tiene valor causativo. Además de los apuntados ya en este apartado [*fanatizar, arcaizar, laicizar, estabilizar, sensibilizar, privatizar, independizar* etc.], pueden citarse: *espiritualizar, municipalizar, nasalizar, solemnizar, extranjerizar, sonorizar, poetizar*. Según ello, cuando la base de derivación es un adjetivo, el sentido del verbo es predecible en alto grado. » (Serrano-Dolader 2009 : 4695).

Si ces verbes causatifs, généralement glosables par « *X causa que Y adquiera la propiedad o cualidad denota por el adjetivo tomado como base* » (Bohrn 2008 : 7), sont dans leur grande majorité transitifs, le suffixe n'est pas incompatible avec des constructions intransitives qui affichent alors un effet *inchoatif*³²⁶, comme dans *palatalizar*. Il s'agit là de deux constructions complémentaires dont les effets sémantiques (causatif/inchoatif) peuvent être subsumés sous le concept de « changement d'état » (par ex. Múgica 2006 : 258), changement induit par cause explicite (verbes transitifs : l'agent est exprimé par le sujet : *El Estado privatiza el sector energético*) ou implicite (verbes inchoatifs : le changement est subi par le sujet, l'agent n'étant pas nécessairement précisé : « *Esa velar palataliza ante yod* », exemple cité dans Serrano Dolader 2009 : 4695)³²⁷. Or, cette notion de *changement d'état* est selon nous une des exploitations possibles de la brique submorphémique {IS}, qui, selon son invariant opératif d'*actualisation relative*, emporte la notion d'une actualisation secondaire et médiate de la propriété exprimée par la base. En effet, quelle que soit la construction grammaticale et, par conséquent, que l'entité affectée par le changement soit COD ou sujet de la valence du verbe, le suffixe *-izar* enjoint invariablement de concevoir l'actualisation de la propriété en question relativement à un cadre de référence qui, comme dans le cas

³²⁶ À prendre au sens d'une définition élargie de l'inchoativité, entendue non pas exclusivement comme le début d'une action, mais comme la manifestation d'un *changement d'état involontaire* subi ou expérimenté par l'entité visée (Marchán Aravid 2015 ; De Miguel Aparicio 1999 : 3024).

³²⁷ Cette complémentarité entre verbes transitifs causatifs (parfois appelés *factitifs*) et verbes intransitifs à nuance inchoative est attestée dès le latin pour le prédécesseur de notre suffixe *-izar*, la forme latine *-IZARE* : « La función del sufijo *-izare* (*-issare, -idiare*) consiste en verbalizar el concepto de la base, es decir, en la activación verbal del contenido de la raíz. La mayor parte de los verbos indica procesos intransitivos o transitivos que no llegan a alcanzar el resultado del proceso. Esto es, se sitúan en la línea de *facere* o de *fieri*, sin llegar al estado de *esse* en la secuencia diatético-aspectual *facere - fieri* → *esse* : “hacer” - “hacerse” → “ser”. Los dos primeros términos forman una oposición diatética “causativo” - “no causativo” (*facere - fieri*), de términos complementarios, como lo son la activa y la pasiva respectiva de cualquier verbo en el nivel gramatical. El hecho es que muchos verbos de acción en *-izare* son transitivos como *facere*, o intransitivos como *fieri*; alguno, cual es el caso de *pulverizare*, puede ser las dos cosas, con los significados “pulverem facere” y “pulvis fieri”. » (Cockburn 2012 : 349).

du suffixe *-izo*, est fourni par la propriété à l'état de non-actualisation et qui fonctionne comme une sorte d'horizon à atteindre :

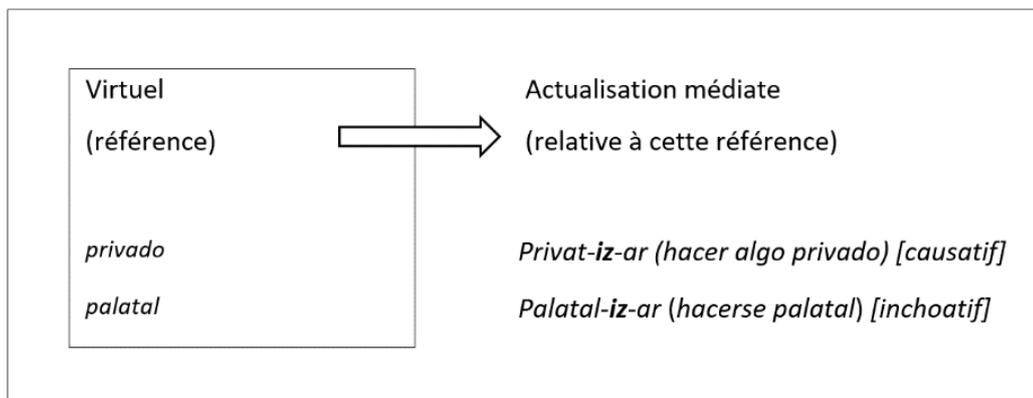


Figure 73 : Les valeurs inchoative et causative de l'infixe *-iz-*

On objectera que tout acte d'actualisation implique nécessairement de concevoir au préalable la propriété à actualiser, et que l'emploi de la grappe {IS} n'est pas strictement nécessaire, comme en témoignent d'ailleurs les paires oppositives apparemment synonymes comme *concretar* ~ *concretizar*. Il faut en conclure que la forme en {IS} est une forme marquée qui insiste sur le fait que l'actualisation de la propriété doit explicitement être pensée dans la subséquence de sa non-actualisation. Quel peut être l'avantage d'une telle insistance ? Nous pensons que la mise en place de ce caractère *relatif* de l'actualisation facilite la conception des éléments nécessairement mobilisés dans la notion d'un *changement*, lequel implique, pour être tel, la notion d'altérité (changer « faire ou devenir autre » Cnrtl, s.v.), ce qui requiert la mise en place de deux champs, l'un où la propriété en question est non actualisée (ce qui du point de vue référentiel s'interprète comme la non-existence de la propriété [-propriété] ou l'existence d'une propriété *autre*), et l'autre où la propriété est effectivement actualisée ([+ propriété]), bien que, nous le verrons, à des degrés variables. Il suffit alors, comme c'est le cas pour la plupart de ces verbes, que ces deux champs soient pensés comme deux états successifs d'une même entité affectée pour obtenir aussitôt l'image d'une transition d'un état à l'autre, c'est-à-dire l'image d'un *changement d'état*.

La notion de *propriété* à actualiser doit par ailleurs être comprise dans un sens très vaste, puisque, comme le remarque K. Weiss (2010 : 68-69) au sujet des verbes italiens en *-izzare*, le *changement d'état* opéré par cette classe de verbes implique parfois simplement un *changement de lieu* (*hospitalizar*, *memorizar*) ou l'*attribution d'une propriété supplémentaire* (valeur *ornative* glosable par '*doter de X*'

[Rainer 1993 : 238, Vermeersch 2012]) qui ne modifie l'état de l'entité qu'indirectement (*arborizar, señalar*)³²⁸.

Si ces différents effets sémantiques ont tous en commun d'impliquer la notion de quelque *changement* issu de la validation de la propriété relativement à un état latent et virtuel, il existe d'autres verbes en *-izar*, généralement dérivés d'une base nominale, qui n'impliquent aucune valeur causative ou inchoative et semblent de ce fait mettre à mal toute description systématique de ce suffixe³²⁹. Ce sont notamment les verbes dits *agentifs*, qui, transitifs ou intransitifs, qualifient la *façon d'agir* du sujet (*protagonizar, simbolizar, tiranizar, vandalizar*) et qui admettent une glose du type '*agir comme/en tant que X*'. Loin de représenter des exceptions négligeables, il faut souligner que ce type de verbes, parfois

³²⁸ La confrontation de ces deux derniers exemples montre d'ailleurs que la « propriété » extraite de la base de dérivation et sa mise en relation avec l'entité visée par le verbe fait appel à nos connaissances du monde pour opérer correctement : alors que *hospitalizar al paciente* implique un changement de lieu pour le patient, *arborizar el terreno* ne signifie pas que le terrain est placé dans un arbre, mais que les arbres sont ajoutés à un terrain, dont l'état en est ainsi indirectement modifié (sens *ornatif*) (Fábregas 2015 : 179-180). Cette latitude interprétative quant à la « propriété » à extraire et à actualiser est une caractéristique générale des verbes dénominaux, quel que soit le suffixe dérivatif (*-ear, -izar, -ificar* etc.) employé : dans le sillage de Pena (1980 : 54), Rainer (1993 : 237-238) défend que le sens lexical des verbes dénominaux repose sur les conclusions pragmatiques que le locuteur est en mesure d'extraire de ses connaissances encyclopédiques associées à la base nominale, et propose de gloser ces verbes comme '*eine Tätigkeit ausführen, mit der X typisch verbunden ist*' ('effectuer une action typiquement associée à X'). La nature exacte de cette action découlerait ainsi de cette compétence pragmatique du locuteur, lui permettant de comprendre que *hospitalizar* ne peut signifier '*convertir en hospital*' mais bien '*ingresar en el hospital*', et qu'*arborizar* ne peut évoquer que la plantation d'arbres et non pas une transformation arborescente de l'entité visée. Cette observation vaut particulièrement pour les verbes dénominaux à base d'un nom propre, où seule la connaissance extra-linguistique de la personne nommée permet une interprétation juste du verbe obtenu :

(a) « El último intento de Abascal de '**trumpizar**' la política española: un muro en Ceuta y Melilla que pague Marruecos », titre d'un article de presse (infolibre.es, 26/05/2019, consulté le 26/05/2020), [trumpizar = 'appliquer des idées typiques de D. Trump'].

(b) « **Obamizar** una foto. El tutorial que os presento hoy es uno de mis favoritos y uno del que, confieso, más he tenido que esforzarme en conseguir. La idea es conseguir el efecto Obama, el famoso póster a 4 colores de la candidatura a la presidencia de los Estados Unidos, a partir de cualquier retrato, de un modo sencillo y en pasos simples, gracias a Gimp. ;) »

(<https://www.jesusda.com/blog/index.php?id=361>, consulté le 31/05/2020), [obamizar = 'appliquer l'esthétique de l'image qui a marqué la campagne électorale de B. Obama'].

³²⁹ « Téngase en cuenta que si bien un determinado afijo verbalizador puede aportar significado causativo, la interacción con otros elementos del significado de la base puede atenuar tal valor causativo. Determinadas marcas significativas llegan a superponerse (o sustituir absolutamente) a los posibles valores causativos. Resulta difícil clasificar semánticamente, de modo sistemático, los verbos denominales en *-izar*, ya que no es posible marcar límites estrictos entre los diversos significados de estos verbos. Sin ánimo de exhaustividad ni de exactitud, pueden citarse los siguientes tipos:

- Verbos resultativos ("hacer o convertir en X"): *atomizar, capitalizar, caramelizar, carbonizar, cristalizar, esclavizar*.

- Verbos con el significado de "dotar o proveer de X": *bautizar, ejemplarizar, motorizar, obstaculizar, señalar*.

- Verbos instrumentales: *balizar, macadamizar, galvanizar, eterizar, arcaizar, parabolizar*.

- Verbos locativos: *canalizar, hospitalizar, memorizar, sintonizar* (cf. :. los parasintéticos *alunizar, amerizar, aterrizar*).

- Verbos agentivos: *fiscalizar, profetizar, poetizar, protagonizar, tiranizar*. »

(Serrano Dolader 1999 : 4697).

appelés verbes *imitatifs*, existe dans les rangs des verbes en *-izar* depuis leurs origines gréco-latines, où ils représentent même l'essentiel de l'exploitation sémantique de ce suffixe :

« The *-izare* (*-issare*, *-idiare*)³³⁰ suffix is originally non-resultative or progressive in aspect, and is used to denote activities or processes; in Plautus for example, we find *comissari* 'to celebrate' (Rud.1422). **In intransitive imitative verbs then, the suffix carries the value of 'to act as' (*patrissare* 'to act as a father' (Plaut. Pseud.42); *betizare* 'to be limp as lettuce' (Suet. Aug. 87)).** In later periods, however, the suffix is found in intransitive verbs of a fientive nature meaning 'to turn into'. **In the Latin creations found in the literature studied, the imitative value of the suffix prevails (*angarizare* 'to act as a Messenger, to requisition' [Itala et Vulg. Matth.5.41]),** though we see the suffix also used in resultative verbs (*martirizare* 'to become a martyr' [Exc. Barb. Chron. l p.283.149]). » (Cockburn 2010 : 113).

De même, à l'image de son exploitation latine, le suffixe *-izar* compte en espagnol une petite série de verbes dénotant un processus envisagé comme *duratif* ou *fréquentatif/itératif*, sans nuance causative, transformative ou imitative : *agonizar*, *grecizar* ('employer des hellénismes'), *polemizar*, *teorizar*, *barbarizar* ('dire des horreurs'), etc. Ce sens progressif (non-résultatif) peut être rattaché historiquement à la valeur fréquentative/itérative/intensive que le suffixe présente dès le grec ancien (-ιζειν), où l'élément -ιζ- était parfaitement isolable par contraste avec les verbes 'simples' : βαπτειν (*baptein* : mouiller) ~ βαπτίζειν (*baptizein* : tremper, baptiser).

Ces exploitations, souvent considérées comme problématiques à l'égard de la lecture fondamentalement causative du suffixe *-izar*, peuvent pourtant être expliquées à partir du postulat que tous ces effets recensés, impliquant une forme de changement ou pas, relèvent d'une exploitation discursive multiple de l'invariant cognitif de la brique submorphémique {IS}, qui instruit invariablement une actualisation secondaire et relative. Ainsi, dans le cas des verbes imitatifs, caractéristiques des langues anciennes, on retrouve le mode de fonctionnement qui préside au préfixe *iso-*, d'origine également grecque : l'entité visée par la valence du verbe actualise la propriété (au sens large) emportée par la base non pas relativement à un autre état de la même entité, mais relativement à une autre entité qui, dotée de la même propriété, lui sert de référence. L'existence de cette autre entité reste purement virtuelle et n'opère qu'à l'horizon des besoin comparatifs qui sous-tendent le fonctionnement sémantique du verbe (verbes *imitatifs*) :

³³⁰ Cette fluctuation formelle s'explique en partie par la difficulté à transcrire les phonèmes du suffixe grec dont les formes latines constituent une adaptation ; d'autre part, il faut noter que les formes *-idiare* et *-issare* décomposent par le recours à une occlusive ou une fricative le trait affriquée dentale que l'élément -IZARE (et avant lui le grec) a dû posséder à l'origine. Les confusions entre l'affriquée dentale sonore [dz] et la dentale palatale [dj] étaient fréquentes en latin, mais dans le cas des suffixes ici examinés, la variante -IDIARE était plutôt rare (Cockburn 2010 : 109), et il n'est pas établi dans quelle mesure la lettre <z> transcrivait une affriquée (vid. Buck 1969 : 141, Chantraine 1967: §203, Mignot 1969: 331, cité dans Cockburn 2010 : 108). Les évolutions postérieures de ces formes dans la Romania se décaient globalement pour des solutions fricatives.

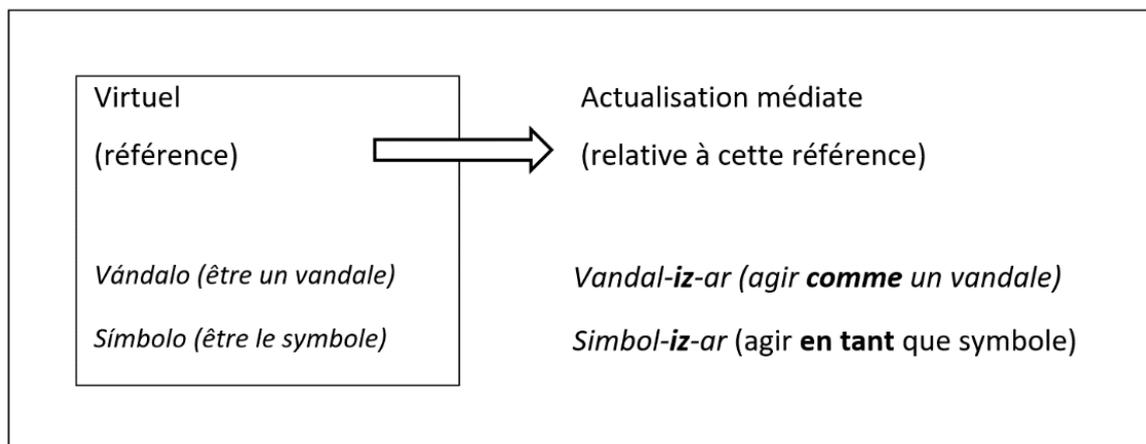


Figure 74 : La valeur imitative de l'infixe -iz-

Agir 'comme X' ou 'en tant que X' doit nécessairement être conçu comme un au-delà relatif à 'être X', et la relation comparative établit ici, comme dans le cas du préfixe *iso-*, une relation d'égalité ou d'équivalence *relative* et limitée au point de vue exprimé par la base.

Dans le cas des verbes *fréquentatifs* (*grecizar*), chaque répétition de l'événement est pensée dans la subséquence de celui, identique, qui le précède et dont il reproduit les caractéristiques ; dans le cas des verbes simplement *duratifs* (*agonizar*), dont l'événement dénoté s'étend sur plusieurs instants *t* qui se succèdent dans le temps³³¹, c'est d'un repère temporel à l'autre que se réplique la notion emportée par la base (*agonía*) : ainsi, face à un événement statique *estar en agonía* 'être à l'agonie', *agonizar* permet de construire l'image dynamique d'une actualisation sans cesse renouvelée et ainsi intensifiée³³² :

³³¹ Dans le cadre de cet aperçu sommaire et incomplet des verbes en *-izar*, nous n'entrons pas dans la question de la distinction entre fréquentatif (valeur d'habitude) et itératif (valeur de répétition), mais retenons qu'en raison de sa capacité à engendrer un champ de représentation secondaire, le suffixe *-izar* est en mesure de s'accommoder de toutes sortes de nuances aspectuelles dans lesquelles l'événement se répartit sur au moins deux instants, que ce soit par multiplication "externe" (fréquence, répétition) ou par division "interne" (durée). En tout état de cause, il est intéressant de remarquer que l'aspect fréquentatif trouve dans de nombreuses langues des solutions lexicales plutôt que grammaticales (Feuillet 2001), et qu'il est parfois décrit comme « une valeur **secondaire** ou annexe de la forme verbale » (Feuillet 2001 : §25, nous soulignons), valeur secondaire pour laquelle l'espagnol semble mobiliser avec *-izar* une forme affixale particulièrement iconique.

³³² Le suffixe nominal *-iza*, très employé dans l'espagnol du Mexique, présente de même un effet qualifié d'« intensif » (*golpiza*, *billetiza* etc.). Vid. Ponce de León (2015).

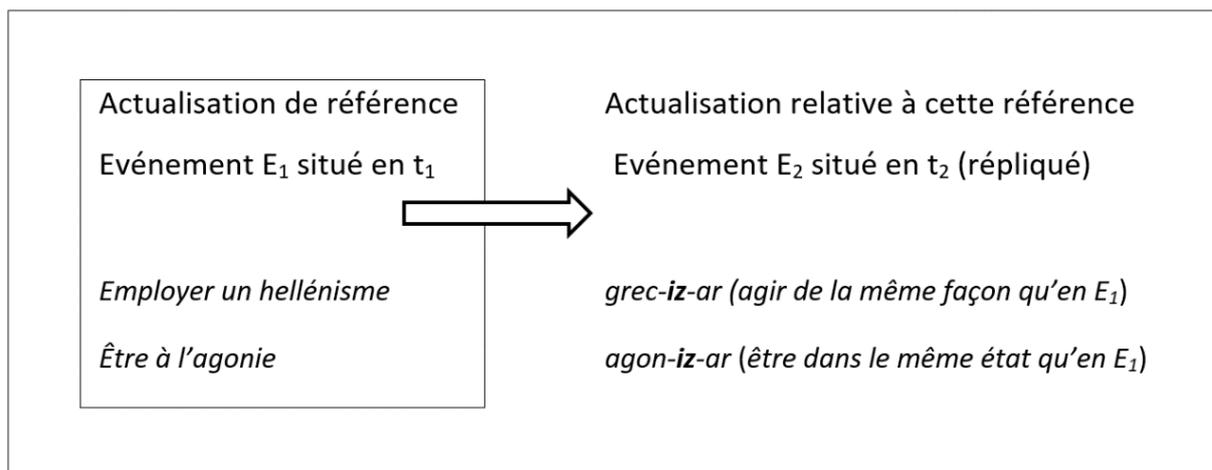


Figure 75 : Les valeurs fréquentative et durative de l'infixe -iz-

Les verbes *imitatifs* (*vandalizar*), *fréquentatifs* (*grecizar*) et *duratifs* (*agonizar*) ont ainsi en commun de saisir l'événement de manière non-résultative, aspect qu'ils partagent avec la plupart des verbes de changement d'état (*causatifs* ou *inchoatifs*) qui, à la manière du suffixe adjectival *-izo*, emportent plutôt l'image du processus de transformation en tant que tel (enclenché et continu) que le résultat de celui-ci. Néanmoins, comme le remarque De Miguel Aparicio (1999 : 3024), si un verbe inchoatif est bien

« aquel que expresa un cambio de estado (físico o psicológico) que el sujeto padece o experimenta [,] **ese cambio de estado descrito por el verbo incoativo puede ser contemplado en distintas fases de su desarrollo** » (cite dans Merchán Araid 2015 : 33),

et la saisie résultative du processus n'est pas d'office exclue de son fonctionnement (*vid.* Rainer 1993 : 239). On trouve ainsi, à titre d'exemple, le verbe *carbonizar* dont la glose retenue par le DRAE fait état de cette visée résultative : « **Reducir a** carbón un cuerpo orgánico. » (DLE, s.v., nous soulignons). Rien n'empêche en effet de concevoir le résultat d'un changement d'état comme l'actualisation médiate d'une propriété que l'entité acquiert secondairement à travers le changement mentionné. Ce déplacement sémantique du processus transformatif vers le résultat de la transformation est attesté dès le latin, où il ne concerne pas seulement certains verbes en -IZARE (MARTIRIZARE 'devenir martyr')³³³, mais aussi un autre suffixe inchoatif, la forme -ESCERE :

« The subtle distinction between a non-terminative development in a certain direction and a terminative change from one state to another may, however, easily be blurred: this seems to have happened for instance in *carbonesco*...which apparently corresponds to *carbo fio* rather than to *carbo similis fio*. » (Cockburn 2010 : 113)³³⁴.

³³³ « A su vez, *fieri* y *esse* componen una oposición aspectual « no resultativo » → « resultativo » (*fieri* → *esse*), de manera que los verbos fientivos parecen desplazarse en ocasiones a la posición « resultativa » y significar « ser » o « estar », en lugar de expresar el significado genuino de « hacerse » o « ponerse » ». (Cockburn 2012 : 349)

³³⁴ Que CARBONESCO ait été remplacé en espagnol par une forme issue du suffixe concurrent (*carbonizar*) dénonce une affinité entre les deux suffixes latins inchoatifs -ESCERE et -IZARE que l'évolution dans les langues romanes n'a fait que mettre en exergue par une convergence paronymique des deux signifiants : l'on remarquera en effet qu'en espagnol, -ESCERE produit des résultats phonétiques où l'occlusive vélaire, qui dans la forme originale rattachait le

L'ensemble de ces exploitations discursives de la brique {IS} dans le domaine lexical de la dérivation montre donc que cet agrégat submorphémique amorce partout l'instruction d'une actualisation médiante qui ne vaut que relativement à un cadre de référence dont {IS} inclut la représentation. La saillance {IS} peut ainsi produire des effets de *changement d'état* en actualisant la propriété en question explicitement par rapport à un cadre dans lequel la propriété n'était que virtuelle (non actualisée), ou encore des effets de comparaison d'égalité entre deux entités posées relativement l'une à l'autre, la deuxième entité actualisant secondairement la propriété telle qu'actualisée par la première (cas du préfixe *iso-*, des verbes duratifs ou fréquentatifs en *-izar*).

1.3 La particule {IS}, marqueur d'une « corrélation assertorique » (Ch. Marchello-Nizia)

Ailleurs dans la langue, en dehors du domaine de la dérivation, la particule {IS} ne semble guère avoir d'existence sous cette réalisation formelle précise [is]. Il existe en revanche une particule qui lui ressemble à s'y méprendre, puisqu'elle mobilise les mêmes composantes submorphémiques dans une linéarisation inversée : nous parlons de l'élément *SI/SÍ*, forme aux multiples visages grammaticaux et comportements syntaxiques (la conjonction de subordination *si* et de l'adverbe affirmatif *sí*) mais dont l'unicité cognitive sous-jacente a déjà fait l'objet de plusieurs analyses, notamment par les auteurs du groupe MoLaChe (1982) qui, dans l'un de leurs articles fondateurs de la linguistique du signifiant, ont mis au jour le fonctionnement unique qui sous-tend ce physisme identique. Ils posent qu'

« En espagnol et en français, le morphème *si*, qu'il soit particule affirmative ou hypothétisante, dit l'institution et la résolution (imaginaire ou effective) d'un débat, un cas particulier de débat étant le dialogue » (MoLaChe 1982 : 15).

Dans le cas d'une réponse à une interrogation, par exemple, cette résolution consiste à actualiser l'événement virtualisé par le mode interrogatif (*¿Hablas inglés ?*), non pas directement (*-Hablo inglés*),

suffixe de manière très nette à la saillance {SK} (*vid. supra*), se transmute en fricative (dentale ou interdentale : /eS/ espagnol, réalisé [es] ou [eθ] *palidecer*) et augmente ainsi la ressemblance formelle du descendant de -ESCERE avec le résultat de -IZARE. Il nous semble à ce titre significatif que le suffixe *-ecer* présente les mêmes exploitations sémantiques – et se heurte aux mêmes difficultés de systématisation – que son homologue *-izar* : pour les verbes déadjectivaux l'on retrouve des valeurs tantôt *factitives* ou *inchoatives* (selon le clivage transitif/intransitif déjà examiné pour *-izar*), et les verbes dénominaux échappent encore une fois à une description systématique (Rainer 1993 : 466). L'on retrouve donc pour l'essentiel des verbes qualifiés là encore de « changement d'état » (par exemple Marchán Aravid 2015), bien qu'à la différence de *-izar*, *-ecer* soit globalement non productif en synchronie et présente un degré de lexicalisation plus important, l'effacement du sémantisme inchoatif étant souvent compensée par l'ajout d'un préfixe (cf. : formations parasynthétiques comme *enNecer* (*ennoblecer*) ou *aNecer* (*anochecer*)). Nous pensons que l'infixe *-ec-* de l'espagnol issu de l'évolution phonétique de lat. -ESCERE pourrait bien exploiter la brique submorphémique {IS} sous une nouvelle capacité formelle, la réalisation [eS], compte tenu de ce que la voyelle /e/, dans certains contextes et notamment en association avec /s/, peut être rapprochée de la voyelle /i/. Sur ce rapprochement entre /e/ et /i/ sur le plan submorphémique, *vid. supra* (chapitre 7).

mais par une actualisation *relative* et *médiate* qui valide le contenu à actualiser récupéré anaphoriquement dans l'énoncé interrogatif qui lui sert de cadre de référence :

-¿Habras inglés ? – Sí. (=‘Hablo inglés’)



Figure 76 : l'adverbe *sí* : actualisation relative

En raison de ce comportement fortement déictique et anaphorique, l'adverbe *sí* est parfois qualifié de « forme vide » (Carbonero Cano 1980 : 166), mais nous pensons que cette vacuité provient de la capacité de *sí* à actualiser de manière différée ce qu'il trouve dans son cadre de référence (là où l'adverbe *no* bloque l'actualisation (N) et confirme le caractère virtuel (O) du contenu non-actualisé soumis par la question).

Le cas de l'hypothèse en *si* est plus complexe. Selon MoLaChe, dans les constructions « hypothétisantes » du type *Si A, B*, généralement connues sous le nom de phrases *conditionnelles*, il s'agit là encore de la mise en débat d'un élément (A) et de sa résolution (en faveur du positif), mais la résolution reste « imaginaire », virtuelle. L'on serait alors tenté de voir dans ce caractère « imaginaire » de la résolution la trace d'une actualisation de A non pas pleine et entière (inconditionnelle), mais précisément relative et *conditionnelle*, mais ce serait, croyons-nous, aller trop vite en besogne et ne pas tenir compte de la nature de ces deux éléments A et B mis en relation. Le caractère « relatif » de la validation emporté par *si* ne concerne en effet pas l'actualisation de l'événement décrit par A, puisque, comme le rappelle Zemb dans sa brève étude de l'expression de l'hypothèse, un énoncé du type « *si X, alors Y* ne dit nullement que X peut être » (Zemb 1982 : 29), car « [d]ans *si A, alors B*, on ne pose ni A ni B, mais **le lien** [...] » (Zemb 1982 : 30) qui les unit. C'est ce lien entre A et B qui, d'une manière qui reste à préciser, porte la trace de cette *relativité* que nous attribuons à {IS}. Comme le notent d'ailleurs fort bien les auteurs du groupe MoLaChe, la particule *si* emporte avant tout l'instauration d'une *relation* entre A et B, laquelle peut être conçue comme une relation de *dépendance* et d'*entraînement* :

« [...] toute phrase du type *Si A, B* comporte nécessairement l'affirmation qu'entre A et B existe une relation R glosable à première vue par *A/ entraîne B/*. » (MoLaChe 1982 : 15).

Or, il convient de comprendre que cette

« [...] relation posée par *si* et glosée par */entraîne/* ne concerne pas l'existence des phénomènes rapportés mais les **énoncés** qui les rapportent. Ce que dit *si*, c'est une **relation de dépendance entre deux propos, entre deux dires**, et non entre les événements ou phénomènes qui font l'objet de ces dires. » (MoLaChe 1982 : 13, nous soulignons).

Ce que dénonce la particule *si*, c'est la mise en relation hiérarchisée entre deux énoncés, à savoir que « la **déclaration** du second [énoncé] est dans la dépendance de la **déclaration** d[u premier]. » (MoLaChe 1982 : 15, les auteurs soulignent), ce qui rejoint les observations de O. Ducrot :

« Cet acte, que nous appellerons « supposition » consiste à demander à l'auditeur d'accepter pour un temps une certaine proposition « p » qui devient, provisoirement, **le cadre du discours**. » (O. Ducrot 1972 : 167, nous soulignons).

Il s'en suit, poursuivent les auteurs du groupe Molache,

« que *si* déclare (en espagnol et en français) une relation de dépendance telle que le propos ou dire de A /entraîne/ le propos ou dire B, **lequel est dit n'être envisagé que dans le seul cadre de A**. » (MoLaChe 1982 : 13).

C'est l'institution explicite de l'énoncé A comme *cadre de référence* pour un autre énoncé B, plus que la résolution relative d'un débat, qui, selon nous, rappelle précisément le fonctionnement de la brique submorphémique {IS} tel que nous l'avons observé tout au long de ce chapitre : l'actualisation d'un élément relativement à un cadre de référence dont le marqueur {IS} signifie la prise en compte explicite. Mais, dans le cas présent, la *propriété* que {IS} permet d'actualiser relativement à ce cadre de référence n'est pas à chercher du côté du monde phénoménal, mais dans le seul ordre du langage : c'est la *possibilité même d'énoncer* les deux dire mis en relation, leur légitimité respective d'exister en tant qu'êtres de discours, que {IS} sous sa forme *si* permet d'actualiser et de poser dans une dépendance l'une de l'autre. En tant que morphème libre, {IS} semble donc faire un pas de plus dans l'abstraction, puisque la propriété à actualiser concerne l'*énonciabilité* même des énoncés convoqués, la légitimité d'énoncer B dans la seule et même mesure qu'il est possible et légitime d'énoncer A, lequel, s'il venait à être infirmé, ferait s'effondrer tout le discours qui s'est bâti sur lui.

C'est à une conclusion fort similaire que parvient Ch. Marchello-Nizia (1985) dans son étude intitulée « Dire le vrai : l'adverbe 'si' en français médiéval », dans laquelle elle se livre à une analyse exhaustive des multiples exploitations discursives de la particule *si* dont la plupart n'ont pas survécu en français moderne. Elle parvient à la conclusion que dans toutes les exploitations de cette particule sans exception, mais avec des effets discursifs parfois fort variables,

« *Si*, à la différence d'autres morphèmes tels *mar*, *buer*, *cuidier*, ne qualifie pas le lien instauré entre le sujet et le prédicat : **il qualifie la possibilité même d'instaurer ce lien, la légitimité même de cette opération. Et la possibilité d'énoncer E₂, il la lie à l'existence préalable d'un énoncé précédent, qu'il constitue en du déjà-énoncé, en du « préconstruit ».** (Marchello-Nizia 1985 : 185, nous soulignons).

L'une de ces exploitations se retrouve par exemple dans une formule « de serment » typique du Moyen Âge (*Si m'aït Deus* 'que Dieu me vienne en aide'), dans laquelle

« Le rapport qu’instaure *si* entre ces deux énoncés est un **rapport d’équipollence**: leurs conditions d’énonciation sont données comme interdépendantes, liées ; à la véracité de l’un des énoncés est liée la possibilité, la légitimité de la profération du second énoncé. On peut gloser E₁, si E₂: “J’affirme que E₁ est vrai/légitime/sincère..., ce qui me légitime à dire E₂ comme vrai” – étant bien entendu que si E₁ était faux ou insincère, E₂ serait caduc, donc blasphématoire!” [...]

[U]ne formule comme :

Si m’aït Deus qui ne menti,
 Jeo nel lerroie por murir
 Que jeo ne l’auge ja ferir,...”
 (Gormont et Isembart, éd. Bayot, v.208-210.)

Est à interpréter comme : “[Que Dieu, qui ne fait jamais défaut, m’assiste] est un énoncé aussi vrai que [je ne renoncerais pas à mon projet d’aller le combattre, dussé-je en mourir!]”. Dans un premier temps au moins, c’est bien la véracité de E₁ qui est condition de vérité de E₂. » (Marchello-Nizia 1985 : 55, nous soulignons).

Selon l’auteur, *si* fonctionne ainsi comme un « pivot » capable d’instaurer ce qu’elle appelle une « corrélation assertorique », qui se produit

« lorsque l’assertion d’un énoncé est soumise à l’assertion préalable d’un premier énoncé, lorsque sa « validation » est conditionnée par l’existence d’un premier énoncé fonctionnant comme « préconstruit ». C’est *si* qui, dans le français médiéval, joue le rôle de pivot dans ce type de corrélation assertorique, où la profération d’un énoncé se légitime, dans l’ordre seul du langage, de la profération préalable d’un premier énoncé. » (Marchello-Nizia 1985 : 74-75).

On voit ici que la particule *si*, introduisant le deuxième énoncé (E₂), ne « valide » celui-ci que *relativement* à l’énoncé E₁ qui sert de cadre de référence, et qu’elle établit entre les deux énoncés une relation d’équivalence du point de vue d’une certaine propriété : *l’énonciabilité* même de ces deux propos. Nous y voyons un comportement qui, transposé sur le plan syntaxique et opérant sur un plan métalinguistique, reproduit fidèlement le fonctionnement que la brique {IS} avait montré sur le plan lexical :

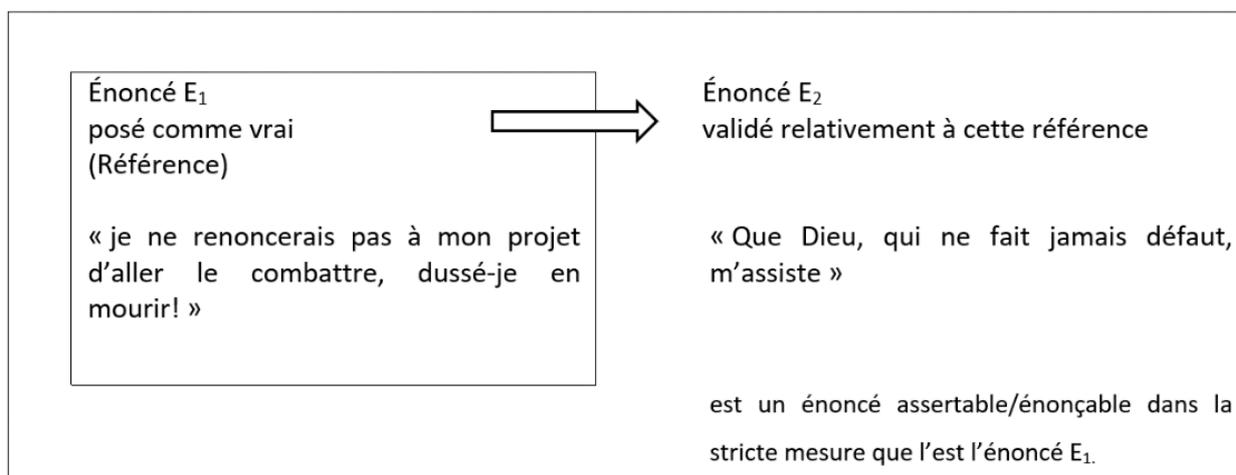


Figure 77 : Le pivot assertif *si*

1.4 Quizá, une corrélation assertorique particulière

L'étude de Ch. Marchello-Nizia, bien que portant sur un français qui « n'est plus la langue maternelle de quiconque » (Marchello-Nizia 1985 : 3), présente pour notre propre travail l'intérêt de mettre en lumière une série d'exploitations de cette particule *si* qui suggèrent un certain nombre d'analogies avec la forme *quizá* que, nous l'avons dit, nous croyons investie du même formant submorphémique {IS} que la particule *si* érige pour l'occasion en morphème autonome. Nous nous référons en particulier aux types d'exploitation où, contrairement à l'exemple ci-dessus (formule de serment), les deux énoncés mis en relation E_1 et E_2 sont, d'une manière ou d'une autre, anti-orientés l'un à l'autre dans le monde phénoménal, contradictoires, alors même que la particule *si* les déclare précisément aussi légitimes l'un que l'autre, ou, mieux encore, déclare que l'un est énonçable dans la stricte mesure que l'est celui qui pourtant le contredit. C'est par exemple le cas des emplois que l'auteur regroupe sous le type « *Si faire (être, avoir) de contradiction* » où, dans un emploi proche de l'adverbe *si* de réfutation du français moderne, l'interlocuteur s'oppose en tout point au dire de son prédécesseur et réasserte, sous forme de « *si faire (être, avoir)* » ce que son interlocuteur avait nié :

« Dans un fort nombre de cas, il y a dialogue, le locuteur A énonçant une affirmation négative que le locuteur B contredit, nie globalement [...].

« ...Vos n'i iroiz.

- Je **si** ferai. » (Chrétien de Troyes, *Erec*, éd. Roques, v. 216-217)

(Marchello-Nizia 1985 : 123).

Si peut de même servir à informer un rapport adversatif entre les deux énoncés en présence, *si* matérialisant le *dépassement* de la contradiction sur le plan du discours, autorisant et même forçant la déclaration de E_2 dans la subséquence de E_1 , les légitimant tous deux comme même énonçables en dépit de la contradiction des événements qu'ils rapportent. C'est le cas de l'exemple suivant :

(122) Se cist estoit vestuz d'un sac	Si celui-ci [Cligès] était vêtu d'un sac
Et Lancelot d'argent ou d'or,	Et Lancelot, d'or ou d'argent,
Si seroit il plus biax ancor. »	Même alors il serait plus beau que ce dernier.
(Cligès, éd. Micha, v.4734-4736, cité dans Marchello-Nizia 1985 : 139)	

Dans ce type d'exemples,

« En effet, *si* est ici, comme il l'était dans le cas des reprises avec inversion du signe, au centre d'une opération de décrochage, de **transition** d'un univers de vérité à un autre. Qu'exprime ce rapport adversatif dont nous parlons ? Que, la proposition E_1 étant donnée, et ON-vraie, la proposition E_2 est, si l'on se place dans le même système de vérité, incompatible avec elle ; le rôle de *si* est de marquer ce seuil logique, et d'asserter, au-delà de ce posé *a priori* contradictoire avec elle, la vérité de la proposition E_2 . *Si* est le marqueur de la coexistence, *dans l'univers du locuteur*, de deux vérités qui, pour un interlocuteur potentiel, paraîtraient exclusives l'une de l'autre. » (Marchello-Nizia 1985 : 140, nous soulignons).

Une autre exploitation où *si* opère comme pivot entre deux énoncés contradictoires se présente notamment sous la forme du *si* complétif d'interrogation indirecte (*Je ne sais pas s'il vient*), qui marque la coexistence dans l'esprit du locuteur des deux actualisations possibles sous-entendues (*il vient ou ne vient pas*), chacune d'elles avec la même légitimité, la même prétention de véridicité :

« *Si/se*, marque d'interrogation directe ou indirecte dans l'ancienne langue, ne met pas [...] deux énoncés en relation – au moins explicitement. Cependant, lorsqu'il introduit une complétive, *si/se* est toujours précédé d'un verbe ou d'une locution qui exprime l'impossibilité d'asserter comme vrai l'énoncé qui suit *se/si*, et qui, donc, marque que cet énoncé peut être *p* ou *p'* [...]. D'une certaine façon donc, il apparaît là que l'énoncé introduit par *si* est mis pour les deux réalisations possibles, positive et négative ; *je ne sais pas s'il viendra* (de même d'ailleurs que *je ne sais pas s'il ne viendra pas*) peut se gloser : *je ne sais pas s'il viendra ou s'il ne viendra pas*. » (Marchello-Nizia 1985 : 228).

Nous avons eu l'occasion d'observer que cette coexistence virtuelle d'un énoncé positif et de son contraire, typique du fonctionnement de l'interrogation totale, constitue le point de contact entre la modalité interrogative et le doute comme manifestation d'un « esprit qui s'interroge », hésitant entre deux propositions contradictoires (cf. : *supra*). Aussi n'est-il pas surprenant que la particule espagnole *si*, qui dans la langue médiévale était, comme en français ancien, habilitée à introduire des interrogations totales même directes (Garrido Sepúlveda 2019 : 209), ait connu également une exploitation épistémique qui, dans les textes plus modernes (XV^e siècle) a, significativement, été supplantée par *quizá* :

« [...] hay un acusado contraste en la función dubitativa de *si* respecto del español moderno. Esta función de *si* equivale a la de un operador epistémico de duda como el adverbio *quiça*. En la base de datos estudiada, tal valor aparece con fuerza en entornos argumentativos del siglo XIII como una extrapolación del *si* latino (18a-b).

(18a) « Et dixo Axab a Abdías : « ve por toda la tierra do son las fuentes e las aguas ; si pudiésemos trobar yerba que coman los caballos e los mulos que non mueran de todo en todo » » (1 Reyes 18 :5, Prealfonsina, s.XIII)
[...]

Si comparamos este tipo de registros con las traducciones paralelas del siglo XV, notamos que los traductores se valían del adverbio *quiça* – traducido a partir del adverbio hebreo *ulay* o de la partícula *im* - . Es interesante, además, el hecho de que las traducciones antiguas – en concreto, la Vulgata y la Septuaginta – podían adoptar las partículas típicamente condicionales - *ἐάν* y *si* – como equivalentes de esta función epistémica. » (Garrido Sepúlveda 2019 : 215).

En espagnol médiéval, cette affinité logique entre l'interrogation et le doute, consistant à marquer la validité simultanée de deux énoncés contradictoires, avait ainsi trouvé avec *si* une marque formelle commune, affinité que l'adverbe *quizá* réaffirme, nous l'avons vu, au moyen du réseau submorphémique en K-, mais, tel est le point qui nous intéresse ici, tout en « absorbant » au cours de son évolution phonétique la particule *si* qui, par ailleurs, accompagnait dans un premier temps la syntaxe caractéristique de cet adverbe (*quiça si, vid.* Garrido Sepúlveda 2019 : 215). Il n'est pas interdit de penser que le succès de l'adverbe *quizá* provienne, aussi, de cette « absorption » (par réanalyse du signifiant) d'une marque

d'épistémicité antérieure (*si*) qui avait fini par ne pas être « del todo diáfana para los hablantes y, en consecuencia, comienza a perder operatividad » (Garrido Sepúlveda 2019 : 215), et que l'adverbe *quizá* « recycle » et enrichit d'une série de réseaux submorphémiques déjà analysés ({SK}, K-, -A) qui assurent à l'adverbe *quizá* une « lisibilité » beaucoup plus grande.

Nous postulons donc, comme annoncé au début de ce chapitre, qu'en dehors des découpages présentés jusqu'à présent, *quizá* peut être analysé comme un K {IS} A, c'est-à-dire comme une forme dont la sémiosyntaxe semble obéir au schéma général que nous avons rencontré pour les autres exploitations discursives de {IS} dans le domaine de l'assertion. Il est en effet tentant de gloser ce K {IS} A à la manière d'une syntaxe « conditionnelle » classique, où {IS} opère, nous l'avons vu, comme le pivot entre deux énoncés différents dont les conditions d'énonciabilité sont interdépendantes. Dans l'optique d'une telle lecture submorphémique dont nous admettons le caractère osé et peu conventionnel, il reviendrait aux phonèmes [k] et [a], situés aux extrémités du signe comme la cathode et l'anode d'une pile électrique, de représenter les deux polarités radicalement opposées qui s'affrontent dans le processus dubitatif, et qui revendiquent la même énonciabilité ou, plus exactement, qui tirent leur énonciabilité respective de celle, équivalente, de leur antagoniste qui les légitime et désavoue à parts égales. Nous dirions ainsi que *quizá* est une sorte de construction hypothétique en *si* qui, selon la syntaxe habituelle de ces formules, pose un premier énoncé comme « entraînant » un deuxième énoncé lequel n'est énonçable que dans le seul cadre du premier. Le *dire* de l'un implique donc le *dire* de l'autre lequel, pourtant, lui est ici strictement opposé : un mécanisme circulaire qui livre une nouvelle fois l'image même d'une aporie de la raison en ce qu'il constitue une infraction évidente à l'axiome aristotélicien de *non-contradiction*³³⁵, et constitue donc un autre chemin vicariant pour aboutir à l'émergence d'un *dire* hautement problématique, d'une impasse logique (cf. : *supra*).

Il faut, pour mesurer pleinement le potentiel de cette nouvelle lecture analogique, revenir brièvement sur les phonèmes /a/ et /k/, que nous avons déjà rencontrés comme porteurs de leurs cognèmes respectifs, mais qui semblent ici, dans leur rapport particulier au pivot central {IS} qui les met en regard l'un à l'autre, fonctionner en premier lieu à partir de leur différence matérielle radicale. Dans son étude sur les déictiques de l'espagnol médiéval sur laquelle nous reviendrons, A. Piel remarque, pour les besoins de son analyse du préfixe épideictique *aqu-*, que les phonèmes /a/ et /k/ sont

« deux phonèmes radicalement opposés par leur degré d'aperture : /a/, le phonème le plus ouvert, suivi du phonème occlusif sourd /k/, les occlusives étant les consonnes les plus fermées » (Piel 2003 : 18).

³³⁵ « Il est impossible qu'un même attribut appartienne et n'appartienne pas en même temps et sous le même rapport à une même chose » (Aristote, Métaphysique).

Ces deux phonèmes occupent en effet une place « extrême » dans le système phonologique de l'espagnol : la voyelle /a/, en raison de son degré d'aperture maximal, trouve ici dans le phonème /k/ un partenaire oppositif qui ne joue pas simplement sur le degré d'aperture – comme le faisait la voyelle /i/ (cf. : *supra*) – mais qui la **contredit** en tout point, ajoutant au critère d'aperture le clivage qualitatif fondamental entre voyelles et consonnes, ce qui produit un contraste très marqué entre le principe même d'ouverture (circulation non entravée de l'air lors de la phonation : la voyelle) et celui d'obstacle, de fermeture totale, du chenal buccal (la consonne occlusive), sans parler du contraste entre la caractère voisé (sonore) de la voyelle par opposition au trait ici non-voisé (sourd) de la vélaire :

		circulation libre de l'air : voyelles	obstacle à la circulation de l'air : consonnes
Degré d'aperture	+	/a/	semi-consonnes
	↕	/e/ et /o/	liquides
	-	/i/ et /u/	constrictives occlusives : /b/, /p/, /m/, /d/, /t/, /g/, /k/

Figure 78 : L'opposition /a/ ~ /k/ : contraste maximal

Si nous poussions au bout cette lecture du signifiant *quizá*, nous y verrions ainsi l'expression d'une relation d'*identification* entre deux entités on ne peut plus opposées, un $K [es]^{336} A$, une déclaration selon laquelle les polarités K et A, en dépit de leur différence radicale, sont tenues pour égales ou équivalentes, et de ce fait non discriminables, aux yeux de l'esprit qui se trouve plongé dans l'embarras du doute. *Quizá* condense alors tout le processus dialectique dubitatif, la *thèse* et son *anti-thèse* débouchant ici sur une *synthèse* particulière sous forme d'une *hypothèse*, et l'on serait tenté de voir dans le découpage de la grappe {S} une nouvelle pièce à verser au dossier d'une forme extrêmement iconique du processus dubitatif.

Cette lecture outrageusement analogique du signifiant *quizá* a certes de quoi susciter quelques réserves, mais se trouve, à notre sens, étayée par un dernier argument d'importance, qui provient de l'environnement sémantique immédiat de notre forme : nous parlons de la locution adverbiale *lo mismo*, l'une des incorporations les plus récentes du paradigme, qui, formée sur l'adjectif *mismo* que nous avons

³³⁶ Analogie qui est moins outrageuse si l'on tient compte de la possibilité que la saillance {S}, à l'image du suffixe verbal inchoatif *-ecer*, pourrait bien connaître cette capacité formelle [es].

déjà commenté, introduit par le biais de son étymon cette même particule {IS} au cœur d'un autre adverbe épistémique.

1.5 *Lo mismo*, un autre signe symétrique

L'apparition récente de la locution *lo mismo* au sein du paradigme (XX^e siècle), doublée de sa coloration diaphasique (registre oral), explique la rareté des exemples écrits et la timidité avec laquelle la forme est recueillie par les dictionnaires et étudiée par les lexicographes. Son analyse est généralement couplée à l'étude de son concurrent *igual* (sur lequel nous reviendrons), dont l'évolution vers la fonction de marqueur épistémique est mieux attestée et qui est parfois présenté comme le modèle que la forme *lo mismo*, à partir de leur proximité sémantique, aurait fini par émuler (Pérez-Salazar 2013, Rodríguez-Abruñeiras 2019, Santos Ríos 2003, s.v., Fuentes Rodríguez 2009 s.v.).

Les divers travaux qui mentionnent cette locution s'accordent globalement à montrer que l'évolution du syntagme *lo mismo* vers son fonctionnement d'opérateur de modalité épistémique est intimement lié à sa valeur comparative initiale, laquelle, si elle n'est plus transparente dans le cas de la locution qui est en voie de grammaticalisation (Fuentes Rodríguez 2009 : s.v.), reste entièrement disponible dans l'emploi compositionnel des deux éléments toujours en vigueur dans la langue contemporaine. Retraçant le devenir historique de cette locution, Barrio García (2017) part ainsi de la construction comparative *lo mismo... que*, qui, dans certains contextes, peut se charger d'une valeur *copulative* (autorisant une glose du type 'l'un comme l'autre') [ex. 123] ou *disjonctive* [ex. 124, 'l'un ou l'autre']:

(123) Todas estas raras emociones acaban por reducir vuestra atención a la vida interior del buque, y por alejar de vuestra mente **lo mismo** las cosas que dejáis que las que os proponéis encontrar (Pedro Antonio de Alarcón, *De Madrid a Nápoles pasando por París, el Mont-Blanc, el Simplón, el Lago Mayor, Turín, Pavía, Milán...*, 1861).

(124) Sigo tomando la leche de burra, pues el buen médico no me dijo ni oste ni moste, ni me dio más remedio; hoy compré otra botella de cerveza, y le regalaré a esos ladrones con título 28 cuartos. Gallinas no quiero comprar más; **lo mismo** me he de morir de un modo que de otro (Rosalía de Castro, *Cartas*, 1861-1884).

Ce sont ces interprétations *copulatives* et *disjonctives* qui, selon l'auteur, favorisent particulièrement l'évolution vers le sens épistémique :

« sa valeur de doute dérive de ses emplois comme locution conjonctive discontinue *lo mismo...que*. C'est dans cette structure que la locution se charge de la valeur de doute associée à la construction, dans des phrases comme : *lo mismo llueve que hace sol*. Comme nous l'avons montré auparavant, en 6.1.3.1., cette construction développe la valeur de possibilité à partir des valeurs copulatives et disjonctives qu'elle peut aussi transmettre. Parallèlement à ce processus, étant donné qu'il est possible d'omettre le deuxième terme des constructions comparatives ainsi que des constructions copulatives discontinues, *lo mismo* s'associe également, lorsqu'il est employé de façon autonome, à l'expression du doute. » (Barrio García 2017 : 319).

Au-delà de la nuance d'*addition* ou de *disjonction*, l'auteur introduit également un facteur syntaxique : ce serait la perte du deuxième terme de la comparaison qui favoriserait, de manière significative, l'émergence de la valeur épistémique, comme l'illustre le schéma ci-dessous élaboré par l'auteur :

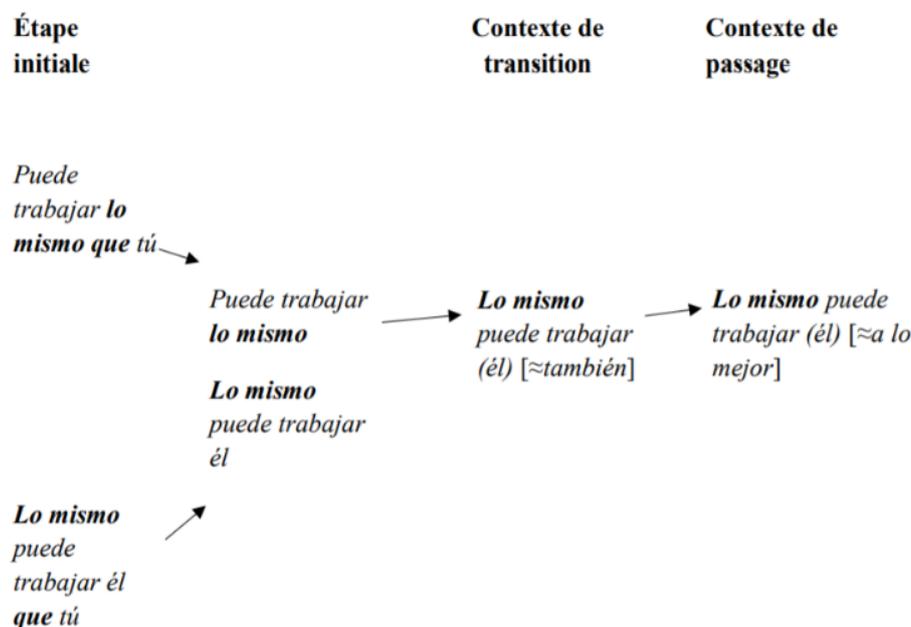


Figure 79 : L'évolution sémantique de *lo mismo* (Barrio García 2017 : 321)

Sans prétendre invalider le raisonnement proposé par l'auteur, nous pensons que le regard sur le signifiant permet de préciser cette étape-clé de l'évolution de la forme, qui consiste en cette perte du deuxième terme de la comparaison qui semble libérer *lo mismo* pour d'autres types d'emplois. Nous pensons avoir affaire à un processus de décorrélation similaire à celui que M. Poirier (2017) a mis en évidence pour l'adverbe *también*, avec lequel *lo mismo* est précisément ici comparé dans sa valeur additive intermédiaire.

Partant de l'énoncé médiéval

(125) *Estas cosas tan bien las deve guardar el señor al vasallo como el vasallo al señor,* qui fonctionne selon le schéma rétroactif de la corrélation dilatoire en {T...K...} (*vid. supra*), Poirier (2017) montre comment l'émergence d'une nouvelle grappe submorphémique saillante, née par coalescence à la jointure des vocables *tan* et *bien* (> *también* : saillance {AMB}) et associée à la notion d'*ensemble*, met à mal le fonctionnement corrélatif initial, produisant un nouveau parcours interprétatif de l'énoncé, dans lequel les deux empanes de l'ancienne structure corrélatrice, désormais désolidarisés, se mettent à fonctionner seuls, selon les amorçages cognitifs contenus dans leurs seuls signifiants (sans rétroaction mutuelle). Dans ce nouveau parcours formalisable comme suit (avec coalescence et universion de *tan bien* > *también*, ainsi que l'apparition d'une virgule devant *como*)

(125') *Estas cosas también las deve guardar el señor al vasallo, como el vasallo al señor,*

« *también* fonctionne seul, et la non-identification de l'opérateur *tan*, déclencheur de la comparaison, laisse *como* fonctionner seul lui aussi ; ainsi détaché de l'avant phrastique, privé de l'un de ses rôles qu'il assumait en [125], il introduit ce que Fournier & Fuchs (2009) appelleraient une « subordonnée comparative détachée ». En d'autres termes, *como* ne vient que relancer une transitivité phrastique déjà épuisée au moment où il survient. » (Poirier 2017 : 145).

Dans ce parcours,

« *También* déclare à lui seul que la réciproque [en termes de devoirs entre le seigneur et le vassal] est vraie. La présence ou l'absence du segment [...] introduit par *como* n'a aucune incidence sur le comportement et l'interprétation de *también* énoncé précédemment, tandis qu'elle en avait une sur celui de *tan*. » (Poirier 2017 : 145).

C'est à un phénomène similaire que nous pensons avoir affaire dans le cas de la locution *lo mismo*, bien que la grammaticalisation du syntagme en une seule et même forme solidaire ne soit pas, nous l'avons dit, considérée comme entièrement aboutie. Dans un exemple comme

(126) Belarmino no se acordaba con precisión. **Lo mismo** podían ser quince, que veinte, que veinticinco pares (Ramón Pérez de Ayala, *Belarmino y Apolonio*, 1921),

considéré par A. Barrio García précisément comme un exemple de *transition* de la comparaison vers le sens épistémique (Barrio García 2017 : 315), l'on retrouve en effet une structure formellement comparative (*lo mismo... que*) qui autorise un premier parcours interprétatif classique, consistant à poser qu'un élément *comparé* (*quince*) a la même possibilité d'être (*podían ser*) que d'autres éléments (*veinte, veinticinco*) convoqués par la conjonction *que* en guise de *comparant*. *Mismo* fonctionne ici, en accord d'ailleurs avec sa structure submorphémique en {M x T} (*vid. supra*), comme un déclencheur de comparaison, laquelle est complétée par la survenance de l'élément *que* introducteur du comparant. Mais, comme dans l'exemple analysé par M. Poirier, la présence de la virgule (pause prosodique) devant le deuxième empan introduit par *que* trahit un début de désolidarisation de la structure comparative, et l'on serait tenté de dire que la présence de l'empan en *que* n'est pas strictement nécessaire au fonctionnement de l'énoncé, son rôle sémantique étant d'*expliquer* les alternatives qui, face à l'incertitude ressentie par le locuteur (« no se acordaba con precisión »), mériteraient de sa part la même considération.

On observe par ailleurs que, dans ces exemples considérés comme contextes transitoires (*bridging contexts*), la conjonction *que* introduisant traditionnellement le deuxième volet de la structure comparative cède parfois à la conjonction disjonctive *o*, brouillant davantage encore le parcours comparatif classique, mais rendant d'autant plus manifeste le rôle du deuxième volet d'expliquer les *alternatives paradigmaticques* que le locuteur envisage conjointement avec l'événement qui fait l'objet de son incertitude :

(127) No se conocen a punto fijo las causas del siniestro, pues **lo mismo** pudo suceder que los vagones abandonados en la vía no estuviesen bien calzados o que los frenos de los coches funcionaran deficientemente (López, *La catástrofe de Onteniente* [El imparcial, 26 de diciembre de 1922], 1922).

Au terme de cette progressive fragilisation de la lecture comparative classique, le deuxième volet de la structure finit par être complètement évincé, les « alternatives » auxquelles l'énoncé est comparé restant alors sous-entendues, comme dans l'exemple suivant,

(128) Oye, ¿por qué nos tendrán aquí?
 - Pues no sé. ¿Tú no habrás abandonado a alguna virtuosa señorita después de hacerla un hijo?
 - ¡Ay, Pepe, qué presencia de ánimo tienes!
 - Es que, chico, **lo mismo** nos van a dar.
 - Sí, eso es verdad también. A mí lo que más me duele es no haber podido avisar a mi mamita (Camilo José Cela, *La colmena*, 1951-1969),

où l'expression d'ignorance des locuteurs (« ¿por qué nos tendrán aquí? - Pues no sé ») provoque la formulation d'une hypothèse (« nos van a dar ») sélectionnée au sein d'un faisceau de possibilités laissées dans l'implicite.

Partant de l'exemple 126, la perte de l'élément comparant peut ainsi être schématisée comme suit :

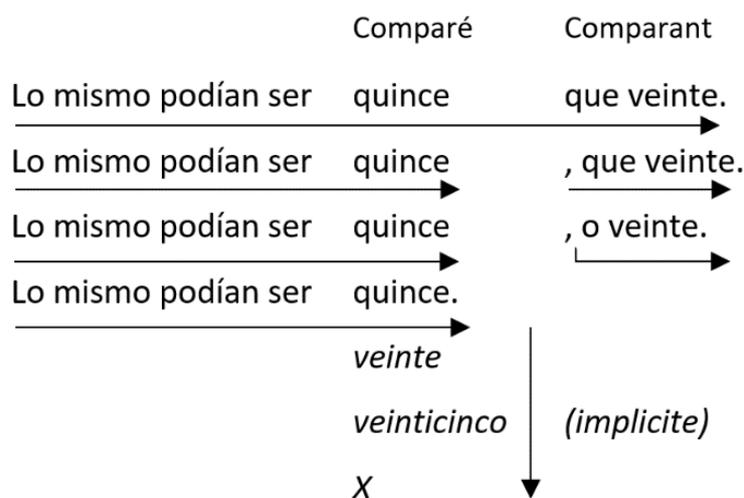


Figure 80 : Lo mismo, de la comparaison à l'expression du doute

On observe que le fonctionnement de *lo mismo* reste fondamentalement identique, emportant selon le principe exposé *supra* une actualisation secondaire d'une propriété relativement à cette même propriété actualisée dans une autre entité. Mais l'on s'aperçoit que, à la différence des emplois plus ou moins nettement comparatifs de *lo mismo*, qui font figurer l'élément de référence explicitement dans l'énoncé (ou le récupèrent endophoriquement), l'emploi épistémique fait basculer les « alternatives » explicitées dans l'axe syntagmatique sur l'axe paradigmatique et, partant, dans l'implicite. Tout fonctionne comme si *lo mismo* épistémique contenait à lui seul toute la relation comparative, la capacité

d'introduire le comparé et de sous-entendre le comparant, ce qui rend le recours à la structure comparative classique superflu. Comment expliquer cette particularité ?

À rebours de l'analyse proposée par Barrio García, nous pensons que ce n'est pas tant la perte du deuxième élément de la comparaison qui favorise la lecture épistémique, que le redécoupage analogique de la forme *lo mismo* qui, actualisant certaines potentialités du signifiant, prend le pas sur le parcours comparatif classique, ce qui mène à terme à la suppression de l'élément comparant et au fonctionnement autonome de la forme comme marqueur épistémique capable de « signaler la possibilité de réalisation d'une option parmi d'autres, sans exclure complètement les autres options. » (Barrio García 2017 : 322).

Cette lecture est favorisée, d'une part, par la reconnaissance de la saillance {BL}, qui oriente, nous l'avons vu, vers une sélection dans un *paradigme pluriel* de possibilités (*lo mismo*, *vid. supra*), mais aussi, telle est notre hypothèse ici, par la reconnaissance de la saillance {IS} qui, au-delà de sa contribution à la valeur de comparaison d'égalité du lexème *mismo* déjà commentée (*supra*), se constitue ici en pivot central d'une sémiosyntaxe spéculaire laquelle traduit iconiquement, bien plus que le lexème *mismo* tout seul, la mise en relation de deux éléments tenus pour identiques. On observe en effet que, grâce à la matière phonique apportée par l'article *lo*, *lo mismo* actualise non seulement la saillance {BL}, mais produit aussi un enchaînement phonique parfaitement symétrique dont l'efficacité n'a rien à envier à son concurrent *quizá*, avec lequel le DLE le met explicitement en relation³³⁷ :

E ₁	{IS}	E ₂
K	{IS}	A
(L) OM	{IS}	MO

Figure 81 : Le pivot {IS}, fédérateur de *quizá* et *lo mismo*

Notre hypothèse est donc que dans la locution *lo mismo*, la lecture comparative classique peut être enrayée par la réanalyse du signifiant sur le modèle analogique fourni par l'adverbe *quizá*, dont la propre lecture submorphémique ici défendue (K {IS} A) repose sur des réseaux submorphémiques suffisamment représentés dans la langue pour permettre l'exportation du modèle vers cette locution nouvelle, laquelle trouve précisément dans cette mise en réseau avec *quizá* une manière de consolider par le signifiant son accès au paradigme épistémique. À la lumière du modèle proposé par *quizá*, *lo mismo* peut être analysé comme un autre signe qui met en place une corrélation assertorique, déclarant la légitimité d'un premier énoncé dans l'interdépendance d'un second, le deuxième énoncé restant, comme dans le cas de *quizá*,

³³⁷ DLE, s.v. : *lo mismo*. 1. loc. adv. quizá

sous-entendu, « compris » dans le signifiant, qui par sa symétrie frappante renvoie iconiquement à cette dualité qui fonde le sémantisme dubitatif. Dans l'exemple suivant

(129) "¡Mírame, Mario! ¡Estoy sola! ¡Otra vez sola! ¡Toda la vida sola! ¿Te das cuenta? ¿Qué es lo que he hecho yo, Señor, para merecer este castigo?" Y los grupos bullían y cuchicheaban: "¿Quién es?"; "Menuda"; "Lo mismo es la querindonga"; "Por lo visto es su cuñada"; "No sé, no sé" (Miguel Delibes, *Cinco horas con Mario*, 1966),

l'assertion [*es la querindonga*] est, face à l'absence de certitude (« ¿Quién es ? »), tout aussi légitime que d'autres propositions que restent ici globalement dans l'implicite.

Mais la mise en réseau de *lo mismo* avec *quizá* fait aussi apparaître ce qui oppose ces deux adverbes : alors que *quizá* déclare l'énonciabilité interdépendante de deux propositions contradictoires (affirmation et négation), figurées ici par deux phonèmes on ne peut plus différents l'un de l'autre (/k/ et /a/), le signifiant *lo mismo* met en relation deux éléments a priori *identiques* : en lisant la locution *lo mismo* selon le schéma fourni par *quizá*, le locuteur reconnaît en effet de part et d'autre de la grappe {IS} les éléments [om] et [mo], dont le statut submorphémique reste à établir³³⁸, mais dont on remarquera d'emblée que, fait du même matériau, ils ne se différencient que par leur linéarisation inversée qui souligne graphiquement le rôle d'axe spéculaire qui revient à {IS} dans l'architecture de ces signes.

Lo mismo prend alors le contre-pied de *quizá* : à partir du même mécanisme de corrélation assertorique entre deux dires interdépendants emporté par {IS}, le dilemme que pose la forme *lo mismo* est donc radicalement différent de celui posé par *quizá* : il ne s'agit plus de trancher entre deux éléments profondément contraires (*p* ou $\sim p$; A ou K), mais entre deux éléments dont les différences semblent purement formelles, superficielles, extérieures (*p* ou non-*p*, [om] ou [mo]) ; le locuteur, amené à trancher entre les deux options, se trouve alors dans une autre forme d'embaras, ne sachant départager deux options qui, bien qu'il les sait théoriquement différentes, se confondent dans son esprit par leur ressemblance formelle.

³³⁸ Le statut submorphémique de cet élément [om] reste en effet à déterminer, mais dont on peut remarquer d'emblée qu'il se trouve paronymiquement relié à un autre opérateur comparatif : l'adverbe *como*, vecteur d'une « relation d'incidence s'établissant entre deux éléments conçus par le locuteur comme porteurs d'un trait commun » (Fortineau-Brémond 2012a : 156), dans lequel l'élément [om/mo] peut également être détecté. Nous n'explorons pas ici la possibilité d'un investissement submorphémique de ce conglomérat [om], bien que la possibilité d'une éventuelle actualisation des cognèmes M et O, liés d'une façon ou d'une autre à la première personne, ne semble pas à exclure, tel que le propose Ch. Fortineau-Brémond (2012a : 156). Toutefois, si chacun de ces cognèmes dispose de ses propres réseaux récurrents et oppositifs, il reste à déterminer s'il existe d'autres endroits du système espagnol où leur association en tant que "brique" puisse être considérée comme pertinente : on pensera, en première approximation, à la désinence verbale de première personne du pluriel *-mos*, ou éventuellement dans le suffixe nominal *-ismo*. Tout cela reste entièrement hypothétique et n'a fait l'objet d'aucune recherche de notre part.

Les formes *quizá* et *lo mismo* sont donc à bien des égards des formes analogues. Chacune à sa façon met en œuvre le matériau hérité de ses origines historiques pour engendrer la double assertion interdépendante qui concerne tantôt deux entités *contraires* (p et $\sim p$), tantôt deux entités *différentes* (p et *non-p*). Il n'est pas sans intérêt de remarquer que le morphème *si* introducteur d'interrogation indirecte est coutumier des deux types d'opposition : dans un énoncé comme *Aún no sabemos si el responsable fue él*, l'alternative sous-entendue par *si* (le deuxième versant qui sert de référence à la validation relative) admet une double lecture, confrontant l'énoncé explicité (*El responsable fue él*) tantôt à sa *négation* (*El responsable no fue él*), tantôt à une *alternative* (*El responsable fue otra persona*) :

« Si bien la interpretación más común es la de atribuir un término de polaridad negativa implícito (*Aún no sabemos si el responsable fue él o no*), también es posible que el *si* completivo introduzca interrogativas indirectas de alternativa (*Aún no sabemos si el responsable fue él o si fue su hermana*). » (Garrido Sepúlveda 2019 : 208).

Cette différence dans les termes de l'opposition fonde à notre sens ce qui sépare *quizá* de *lo mismo*, et montre que chacune de ces formes adverbiales joue sur un terrain logique différent, appréhendant l'hypothèse tantôt comme une rupture interne (doute), tantôt comme une alternative extérieure (possibilité parmi d'autres) (*vid.* chapitres 1 et 3). Cette opposition entre *intérieurité* et *extériorité* est d'ailleurs relayée en position initiale par le contraste entre le trait vélaire de K et le trait latéral de L, opposition sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir dans le chapitre 10 : à la vélarité de /k/, zone articulaire la plus « intérieure » sur la trajectoire expiratoire, pourrait ici s'opposer l'« extériorité » véhiculée par le trait « latéral » qui caractérise, selon Poirier, le cognème L, du fait de la « déviation de l'air à l'extérieur du blocage occasionné par la langue contre le palais : /l/ fait circuler l'air en continu des deux côtés de la langue » (Poirier 2018a : 211). Les traits vélaire et latéral construisent ainsi localement, à partir de leurs amorçages cognitifs respectifs d'intériorité et d'extériorité, une alternance oppositive que le système linguistique de l'espagnol exploite par ailleurs, nous semble-t-il, dans le système pronominal, où la voyelle vélaire [o] de YO s'oppose la consonne latérale [l/ λ] des pronoms de 3^e personne EL/ELLA, opposition que le latin marquait bien plus explicitement encore par une opposition consonantique : EGO/ILLE³³⁹. Dans le cas des adverbes épistémiques qui nous intéressent dans ce chapitre, l'on dira que *quizá* opère à l'intérieur d'une seule et même proposition, alors que *lo mismo* confronte la proposition à une alternative *extérieure* (paradigmatique). L'on remarquera, enfin, qu'à défaut d'être informée par la saillance {l-A} de *balancement* (*vid. supra*), la forme *lo mismo* instruit cette idée d'équilibre par le double recours à la saillance {M-T} (*lo mismo*), laquelle, nous l'avons vu, emporte

³³⁹ Notons le pont entre la voyelle [o] et la consonne [k] par le trait de la vélarité, ce qui pose à nouveau la question du rapport entre le cognème K et le cognème O. (*Vid.* chapitre 5).

l'idée d'une tension entre deux éléments A et B et intervient dans de nombreux lexèmes liés à une idée de va-et-vient : *báscula, mecer, tambalear*, etc. (*vid. supra*).

Les formes *quizá* et *lo mismo* entretiennent ainsi entre elles une relation complexe d'analogie contrastive, qui justifie le rapprochement entre deux formes situées aux deux extrémités chronologiques du paradigme (la forme la plus ancienne et l'incorporation la plus récente). Elles ont en commun de mettre en scène, par les divers moyens submorphémiques mobilisés, une forme d'équilibre, équilibre auquel la frappante symétrie de leur architecture orchestrée par l'axe spéculaire {IS} n'est pas étrangère.

L'on est alors tenté de se demander si cet équilibre, cette symétrie, concerne seulement les options mises en balances par l'esprit qui doute, ou si cet équilibre opère, aussi et surtout, à un niveau systémique plus profond, où il concernerait non pas des contenus référentiels (p/~p ; p/non-p) mais les instances interlocutives confrontées dans la relation interlocutive, qui, sous l'effet de {IS}, se trouveraient alors dans une relation parfaitement symétrique.

Dans la suite de ce chapitre, nous interrogerons donc la contribution de la grappe submorphémique {IS} à la modulation de la relation interlocutive, modulation à laquelle, rappelons-le, les micro-systèmes grammaticaux participent en instaurant l'une des trois configurations interlocutives prévues par la TRI.

2 La grappe {IS}, marque d'une configuration C0

Notre hypothèse est ici que la grappe {IS} est, à plusieurs endroits du système, mise à contribution pour imprimer à une forme marquée par elle une identité interlocutive de type C0.

En effet, selon le schéma explicité plus haut (type *mismo, iso-*, *vid. figure 71*), l'invariant cognitif de *validation secondaire* que nous avons dégagé pour la grappe {IS} pourrait permettre d'indiquer que le signe proposé par le locuteur est à reproduire à l'*identique* du côté de l'interlocuteur, instaurant partant un équilibre parfait entre les interlocuteurs qui se retrouvent à égalité face au signe ainsi dédoublé et partagé :

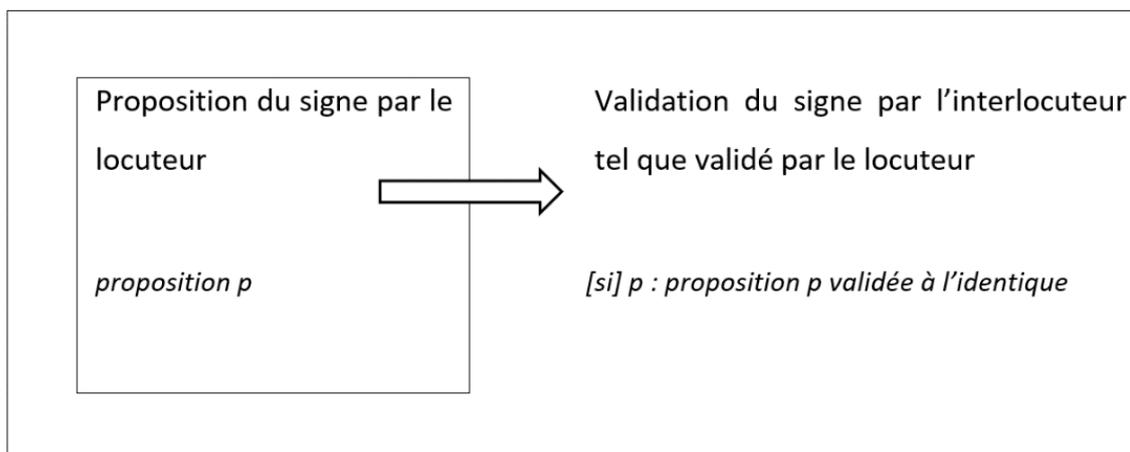


Figure 82 : {IS}, une marque de C0

Il s'agit ici, en quelque sorte, non pas d'une validation *secondaire* mais d'une *seconde* validation³⁴⁰ du même signe, lequel est reproduit du côté de l'interlocuteur tel que proposé par le locuteur, sans la moindre possibilité de divergence. Le signe apparaît alors comme la « propriété » (pour rester dans la terminologie rencontrée pour {IS} dans le domaine lexical) que les deux univers cognitifs, quels qu'ils soient, ont en partage, et du point de vue de laquelle ils sont posés comme strictement identiques ou équivalents. Transposé sur le plan interlocutif, l'invariant cognitif de la grappe {IS} contribue ainsi nettement à la mise en place d'un cadre réceptif de type C0 dans lequel

« La réplique consiste en un processus de reproduction, puisqu'au terme de cette réplique on obtient le « même » signe qu'au départ. » (Douay & Roulland 2014 : 159).

2.1 Le morphème [si]

L'approche interlocutive de {IS} permet d'expliquer de nombreuses exploitations discursives de cette particule submorphémique, y compris celles qui, à première vue, semblent contradictoires. Si l'on repart de la particule [si] dans sa fonction adverbiale (*sí*), l'on remarque que, sur le plan interlocutif, cet adverbe dit 'affirmatif' affiche deux comportements apparemment fort différents : d'une part, il sert à « [e]xpresa[r] afirmación o confirmación » (DLE, s.v.), *i.e.* marquer l'accord total avec l'interlocuteur, comme dans

(130) Así que estaban ustedes atrapados.
- **Sí**, teníamos que hacer algo para salir de allí.
(Exemple emprunté à DLE, s.v. *sí*),

³⁴⁰ L'on repère ici un autre parallélisme avec la forme anglaise DO, qui relève de cette configuration (*vid. infra*), et qui « a très clairement une fonction de **réduplication formelle** de la prédication : on prédique une fois par l'association du sujet et du verbe lexical, et une deuxième fois par l'association du sujet et de *do*. [...] En redoublant formellement la prédication, *do* la pose comme indifférente aux univers cognitifs des interlocuteurs donc comme une base commune incontournable, et précisément non sujette à mise en cause. » (Douay & Roulland 2016 : 64, nous soulignons). L'on remarquera avec intérêt la paronymie de DO avec le numéral TWO.

mais il peut aussi, au contraire, indiquer la réfutation d'une négation (précédente ou présupposée) et informer de ce fait une relation à l'interlocuteur fortement contrastive, voire polémique. À l'accord interlocutif total du premier emploi cède alors une (impression d') absence totale d'accord, de positions nettement antagoniques :

(131) Pues ponte a pensar que este bebé, que tanto te pesa...

- Yo no he dicho eso!

- **Sí!**, gritó ella, arrancándose los rizadores, sentada allí contra el respaldo de la cama mientras Einstein la mira con melancolía desde la pared y le enseña la lengua. (C. Fuentes, *Cristóbal Nonato*, 1987).

Cette double aptitude de l'adverbe *sí* à marquer tantôt l'alignement total des interlocuteurs (effet de *confirmation*), tantôt leur total désaccord (effet de *réfutation*), deux fonctions auxquelles la langue française alloue deux adverbes différents (*oui/si*)³⁴¹, se retrouve aussi dans la locution adverbiale *sí que*, que le dictionnaire (DLE, s.v. *sí*) recense avec une valeur aussi bien de *contraste* (acception 1) que de confirmation emphatique (acception 2) :

sí que

1. loc. adv. **sí** (|| con valor contrastivo). *Aquel sí que es buen letrado.*

2. loc. adv. coloq. Ciertamente, en verdad. *¿Has ido solo? ¡Sí que tienes valor!*

Nous voyons dans cette apparente ambivalence interlocutive de la forme un argument déterminant pour envisager que les valeurs respectivement confirmative et réfutative puissent n'être que des inférences contextuelles d'une forme qui, d'un point de vue systémique, reste parfaitement *indifférente* à la question d'un éventuel différentiel interlocutif et fonctionne donc comme marque de la configuration 0, qui déclare le consensus maximal (total) entre interlocuteurs.

Cela semble une évidence dans le cas du *sí* simplement affirmatif/confirmatif (ex 130), où l'adverbe permet, comme le soulignent Bottineau & Le Tallec (2017), précisément de poser l'« accord interlocutif » (Bottineau & Le Tallec 2017 : 128), les cognèmes I et S indiquant, selon les auteurs, « [l']actualisation et [la] poursuite de l'espace discursif amorcé antérieurement » que l'on est alors tenté d'interpréter, en termes interlocutifs, comme l'opération d'extension maximale d'un espace *interlocutif* qui englobe et subsume les deux univers cognitifs des instances locutives, et pose la validité du signe comme entièrement partagée et non contestable, absolument non sujette à débat.

C'est ce caractère non contestable qui opère aussi dans les emplois dits réfutatifs de *sí*, où il s'agit précisément de soustraire la proposition ainsi marquée à toute forme de contestation éventuelle, ce qui permet, dans le cas où un interlocuteur empirique aurait effectivement contesté la proposition, de déclarer cette contestation d'office comme nulle et non avenue. Dans l'exemple 131 (Fuentes), par

³⁴¹ Sur la différence entre les deux langues sur ce point, voir l'article de Mo.La.Che (1982) cité *supra*.

exemple, la locutrice prétend poser l'assertion sous-jacente (*has dicho que te pesa este bebé*) comme une réalité incontestable, un fait objectif qui ne saurait être démenti.

Ce double comportement discursif de l'adverbe *si* n'est pas sans rappeler le fonctionnement de l'auxiliaire *do* de la langue anglaise, lequel, en dépit d'un signifiant totalement différent du nôtre³⁴², connaît en effet des exploitations tout à fait similaires. Mettant en regard des exemples très simples comme

(132) – I know you don't like chocolate so I've brought you flowers [*Comme tu n'aimes pas le chocolat, je t'ai amené des fleurs*].

– I do like chocolate [*Mais si, j'aime le chocolat!*].

(133) A. – I see you like chocolate! [*Je vois que tu aimes le chocolat!*].

B. – Oh yes! I do like chocolate! [*Ah ça oui, j'aime le chocolat/tu peux le dire*]

(Exemples empruntés à Douay & Roulland 2015 : 58-59),

où l'on observe tantôt un effet contestataire (132), tantôt l'expression d'une totale conformité avec l'interlocuteur (133), les auteurs de la TRI estiment que

« loin de souligner une mise en cause de la proposition ou sa ré-assertion suite à une mise en cause, *do* la pose formellement comme une proposition ne pouvant justement donner prise à contestation. En revanche, une forme de ce type peut parfaitement fonctionner dans une argumentation polémique plus générale, comme un moyen de contredire précisément la contestation.

Reprenons les exemples [132] et [133]. Que l'énoncé soit entendu dans un sens polémique ou non, selon que le locuteur prend le contrepied de son interlocuteur (ex. 132) ou à l'inverse abonde dans son sens (ex. 133), *do* en lui-même ne dit que cette impossibilité de contestation ou de démenti. En d'autres termes, il exprime la parfaite *correspondance* entre le signe et son interprétation dans les deux univers interlocutifs à la fois – une correspondance que traduiraient très bien les marqueurs méta-énonciatifs du type *Tu peux le dire/c'est le cas de le dire* (ex. 133). » (Douay & Roulland 2016 : 64, les auteurs soulignent.)

³⁴² Dans l'optique qui nous occupe dans cette partie de notre travail, à savoir l'analyse de la contribution des invariants cognitifs submorphémiques au fléchage interlocutif opéré par certaines formes grammaticales, l'on remarquera avec intérêt que le verbe anglais *do* actualise avec les auxiliaires *be* et *have* un schème vocalique triphasé U-I-A que Bottineau a décrit à plusieurs reprises comme le vecteur d'une « chaîne d'opérations de type projection, association, dissociation » (Bottineau 2009 : np), opérations avec lesquelles l'on retombe, si on tentait de les appliquer à l'interlocution, sur la problématique de l'association ou dissociation des instances locutives dans la construction du sens, et plus exactement sur la terminologie même que les auteurs de la TRI avaient initialement retenue pour décrire les deux configurations de la distinction dialogique (par exemple Douay & Roulland 1997, Douay 2000). L'auxiliaire BE doit ainsi être analysé « comme un relais prédicatif C1, HAVE comme un relais prédicatif C2 » (Douay & Roulland 2014 : 285), et DO, en tant que forme de C0, comme le relais de la relation prédicative elle-même, qui, en parfaite cohérence avec le potentiel cognitif du cognème vélaire U/O, « indifférencie ce que l'opposition *i/a* différencie » (Bottineau & Le Tallec 2017 : 127). Appliquée à la problématique interlocutive, la dimension virtuelle emportée par le cognème U/O indique précisément qu'avec cette forme, la relation est appréhendée en amont de toute instanciation dialogique. L'on remarquera aussi qu'en dehors de cette triade auxiliaire, la forme DO entre en correspondance paronymique avec la particule *to* qui marque, dans le domaine verbal, « l'infinitif » *to+V* (type *to go* etc.) qui, précisément, est une autre forme de C0, par contraste avec le gérondif *V-ing* (*going*), forme de C1 (Douay & Roulland 2014) significativement informé du cognème I (*-ing*).

En espagnol, le *sí* confirmatif (emphatique) s'accommode lui aussi fort bien de ce type de gloses/traductions méta-énonciatives, qui mettent en exergue que la marque de C0 prend pour objet le signe lui-même et, le contrastant à lui-même, souligne la *pertinence* de la dénomination emportée par lui :

(134) Esto **sí** es una fiesta [*Voilà ce que j'appelle une fête.*] (Exemple personnel entendu dans une conversation).

(135) Ver muchas leguas de tierra, columbrar el mar lejano, contemplar a sus pies los pueblos como si fueran juguetes, imaginarse a los hombres como infusorios, ver pasar un águila o un milano, según los parajes, debajo de sus ojos, enseñándole el dorso dorado por el sol, mirar las nubes desde arriba, eran intensos placeres de su espíritu altanero que De Pas se procuraba siempre que podía. Entonces **sí que** en sus mejillas había fuego y en sus ojos dardos. [*Alors, il avait bel et bien le feu aux joues, et des étincelles dans les yeux.*] (L. Alas 'Clarín', *La Regenta*, 1883-1884).

Dans ces deux exemples, *sí* a pour fonction d'indiquer que la qualification/description proposée par le locuteur est très exactement le terme/la formulation qui convient *absolument* à la situation, abstraction faite de toute interprétation subjective que l'interlocuteur pourrait être tenté de faire, dans son univers cognitif propre, de ces expressions. Confronté à lui-même, le signe fait l'objet d'un commentaire presque méta-linguistique, puisqu'il est question de sa pertinence à l'heure de mettre un nom sur une chose ou une situation, et, partant, de sa légitimité à être énoncé dans ce contexte.

Dans (136), trouvé dans un dictionnaire espagnol-anglais, c'est la traduction anglaise proposée pour *sí que* qui nous semble particulièrement significative :

(136) Ésta **sí que** es la última vez que te lo digo.
[This is **positively** the last time I'm going to tell you.]
(<https://www.collinsdictionary.com/dictionary/english-spanish/positively>)

La glose par *positively* (ici : 'vraiment') est intéressante car elle rappelle en première approximation la polarité positive (affirmative) que l'on attache habituellement à l'adverbe *sí*, mais révèle, à y regarder de plus près, que ce n'est pas une volonté de (ré)affirmer qui est en cause ici, mais bien l'intention du locuteur de contraindre l'interlocuteur à une interprétation *littérale* du signe (*es última vez*), et d'annuler d'office toute tentative interprétative de sa part, qui pourrait le mener à comprendre qu'il s'agit d'une menace vaine, d'une simple façon de parler, etc. Si l'adverbe *sí* est bien une marque de *positivité*, celle-ci doit être comprise, sur le plan interlocutif, comme la capacité de *sí* à simplement *poser* le signe dans sa valeur la plus objective et consensuelle possible (ici sa valeur programmatique et littérale), préalable au travail interprétatif des interlocuteurs. La définition de SI proposée par les auteurs du groupe Mo.La.Che, qui voyaient dans ce morphème la marque de « l'institution et la résolution d'un débat », toujours « en faveur du positif », reste ainsi valable en termes interlocutifs : à la manière tout à fait caractéristique des marques de C0 qui sont des formes « à la fois d'attente et de résolution de cette attente »

(Douay & Roulland 2014 : 128), *Si* amorce et résout le débat interlocutif en faveur d'une positivité au sens d'une prédication d'existence du signe en tant que tel, mettant les possibles convergences ou divergences interprétatives à son sujet hors-champ et se concentrant sur la légitimité même du signe.

L'approche interlocutive de *Si* permet aussi de comprendre le fonctionnement des constructions dites 'conditionnelles' de type *Si A, B*, dont la réputation 'hypothétisante' pourrait paraître abusive au regard de ce que nous venons d'expliquer : il ne s'agit en effet pas tant de *sup-poser* avec *A* une condition de réalisation pour *B* que de *poser* au sens fort du terme *A* comme ce cadre de référence que nous avons évoqué plus haut, dans lequel *B* pourra être énoncé. Avec *si*, le locuteur demande explicitement à son interlocuteur de mettre (momentanément) de côté ses éventuelles objections, et de considérer comme une donnée objective et incontestable la proposition *A* afin que celle-ci puisse servir d'assise à l'argumentation subséquente (*B*). Ce fonctionnement de la particule *si* est particulièrement explicite lorsque la construction opère sans subordonnant et sans apodose, comme dans les exemples suivants,

(137) Isabel : Mujer, ¡si es gratis ! (Almodóvar, *Mujeres al borde de un ataque de nervios*, 1988, exemple cité dans Resano 1997 : 144)

(138) ¡Si ya guardé los juguetes ! (exemple cité dans Garrido Sepúlveda 2019 : 209)

où l'on retrouve cet effet contestataire proche du *si* réfutatif, mais dans lesquels, en réalité, il s'agit pour le locuteur de poser la proposition énoncée comme une réalité incontestable qui devrait s'imposer à parts égales à tous les participants à l'échange interlocutif, ce qui permet d'*inférer*, dans l'exemple issu du scénario de *Femmes au bord de la crise de nerfs* par exemple, l'« étonnement [de la locutrice] devant l'imperméabilité de [']interlocuteur face à ce qui devrait emporter une adhésion sans réserve » ; *si* inscrit ainsi la proposition [*es gratis*] dans un cadre strictement consensuel qui prévoit que, « dans notre société de consommation où tout se paie, rien de ce qui est gratuit ne se refuse. » (Resano 1997 : 144). Au sujet de ce *si* non subordonnant, Bouzet (1945 : 292) estime qu'il correspond « à une observation précédée de : *je vous garantis que... je vous assure que... songez que...*, etc. » (cité dans Resano 1997 : 144), gloses qui, à notre sens, mettent à nouveau en évidence la volonté du locuteur de poser l'énoncé comme une évidence qui s'impose d'elle-même et qui ne saurait être contestée.

2.2 Quizá, un signe littéralement « réversible »

Partant de ces observations de la valeur interlocutive de la grappe {*IS*} dans le domaine assertif, il nous semble légitime de postuler que dans le cas de l'adverbe *quizá*, le rôle de la grappe {*IS*} ne se limite pas à instaurer cet équilibre parfait entre deux contenus représentationnels (*p* ou $\sim p$; *p* ou *non-p*), pour abstraits qu'ils puissent être, puisque, rappelons-le, chacun de ces contenus fait l'objet d'un *dire*, dont il s'agit de poser la légitimité face et grâce à celle de l'autre. Ce que fait *quizá*, c'est n'est pas tant faire co-exister deux contenus contradictoires, mais surtout co-légitimer deux *voix*, par principe antagoniques, ce

qui fait de la *dialectique* dubitative (thèse/antithèse) la figuration d'un échange *dialogique* dans lequel les deux instances locutives sont à la fois diamétralement opposées et parfaitement neutralisées. Aussi voyons-nous dans cette sémiosyntaxe d'une remarquable symétrie (K {IS} A) l'expression particulièrement iconique de la configuration CO, dont « La propriété la plus évidente [...] est la **réversibilité** du rapport dialogique, c'est-à-dire que la différence entre les partenaires est hors-champ » (Douay & Roulland 2014 : 159, nous soulignons), et dont le rôle est précisément de garantir une forme d'*équilibre* entre les deux partenaires du système :

« On peut définir cet état comme un état d'équilibre qui correspond à ce qu'on peut appeler la « norme » dans la mesure où elle n'est interprétée contextuellement ni par α ni par β . La norme linguistique est donc dans notre modèle le produit du partage interlocutif, de la construction systémique de ce partage. Cette construction aboutit à une sorte de « pacte interlocutif » qui, du fait même de sa construction, est à la fois une convention et une réalité objective. Les formes de RID d'une langue donnée sont des formes « objectives » au sens où elles sont tenues pour valables à égalité par tous les interlocuteurs de cette langue, quelle que soit la variation individuelle. Elles renvoient au sens « commun » ou réputé tel. » (Douay & Roulland 2019 : 14).

Si notre lecture est juste, *quizá* est donc la forme qui pose une hypothèse dans le cadre interprétatif d'une neutralité interlocutive, indifférent aux spécifications locales calculées par les interlocuteurs ; notre adverbe sera en mesure d'engendrer une hypothèse « objective » en ce sens qu'elle ne reçoit aucune spécification supplémentaire : ni sur-distinguée, ni sous-distinguée, elle se contente d'*être là* – Douay et Roulland parlent de « *dasein* sémiotique » (2014 : 159) –, de faire valoir son existence par sa simple présence, son fonctionnement étant alors livré aux seuls pouvoirs que lui confèrent les divers réseaux submorphémiques que la forme compte à son actif (*vid.* chapitres 1 et 4) et qui déterminent la valeur « programmatique » ou prototypique du signe, celle sur laquelle les interlocuteurs doivent d'emblée pouvoir s'entendre :

« [En CO] Le signe apparaît à l'état brut dans la parole, avec son statut notionnel de principe, programmatique, et on ne propose, en surcroît de cette valeur, rien d'autre. L'interlocuteur est réputé pouvoir et devoir avaliser immédiatement le référent global, dès que le signe est fourni, et cet aval est suffisant. Le R.I.D. peut ainsi être défini comme correspondant à cette situation privilégiée où la référence prévue par α est censée pouvoir coïncider d'emblée avec la référence inférée par β . » (Douay 2000 : 116).

Quizá, nous l'avons vu, a beaucoup de cordes à son arc pour engendrer l'image programmatique du doute par excellence, et la forme non marquée *quizá* sera donc suffisante dès lors qu'il s'agit d'introduire cette opération cognitive dans l'énoncé sans que la prise en compte des positions interlocutives respectives soit, pour quelque raison que ce soit, nécessaire ou pertinente.

Nous postulons donc que *quizá* permet de soustraire l'hypothèse engendrée par l'adverbe au débat interlocutif et la place sous le signe d'un accord interlocutif immédiat qui découle de la situation d'énonciation que les interlocuteurs sont censés partager. Mais comment faut-il comprendre cette notion

d'accord interlocutif, cette dimension *consensuelle*, dans un domaine sémantique comme le doute, qui repose par nature sur une mise en débat, un questionnement ? C'est la raison pour laquelle en principe, le pôle modal du *possible* correspond, face au pôle du *nécessaire* (C2) et face à l'assertion simple (C0), à la configuration C1 (*supra*, intro partie III.). Mais, comme nous l'avons exposé *supra*, nous pensons que le microsystème adverbial qui nous intéresse ici surexploite le mécanisme répliatif au sein de la modalité épistémique et permet d'aborder ainsi, en quelque sorte par mise en abyme méta-linguistique, la question de la *légitimité* de l'hypothèse et de son rapport à l'interlocuteur : avec une forme de C1, nous verrons que l'hypothèse est *opposée* à l'interlocuteur dans une logique différentielle ouverte et explicite ; avec une forme de C2, l'hypothèse lui est imposée de façon péremptoire. Avec C0, en revanche, l'hypothèse est simplement *posée*, ni plus ni moins ; toute prise en compte de l'interlocuteur – composer avec lui ou s'imposer à lui – n'a pas lieu d'être dans cette configuration, puisque les positions locutives sont parfaitement neutralisées et subsumées dans cette configuration d'accord interlocutif maximal qui n'oppose le signe qu'à lui-même et, partant, pose sa légitimité, affirme sa pertinence. Avec *quizá*, forme de C0, le locuteur pose le doute comme d'emblée partageable par l'interlocuteur, c'est-à-dire qu'il formule une hypothèse dont la raison d'être semble tomber « sous le sens », semble « aller de soi ». Si le contenu référentiel véhiculé par *quizá* – l'élément mis en doute – peut faire l'objet d'un débat, d'un dilemme, d'une ignorance, le fait même de *formuler* cette hypothèse est présenté comme absolument pertinent et non sujet à contestation, puisque l'interlocuteur est censé pouvoir d'emblée faire sienne cette hypothèse, d'en percevoir la légitimité ou la raison d'être. Le doute ainsi marqué est présenté comme une démarche partagée à parts égales entre les deux termes de la relation interlocutive et, pour le dire avec Borges, il est en quelque sorte « fortuit » que l'un endosse le rôle de locuteur et l'autre celui d'allocutaire, puisque le signe est parfaitement réversible, et appartient autant à l'univers cognitif de l'un que de l'autre, se trouve être dit par l'un mais aurait pu être dit par l'autre.

Cette vision des choses nous semble éclairer de nombreux exemples dits « atténuatifs » évoqués au chapitre 4, où l'on avait pu constater que le locuteur, mettant à profit la dimension de « non-dit » de la forme (*supra*), s'en remet constamment à l'intelligence de son interlocuteur (lecteur) non seulement pour, le cas échéant, répondre à la question soulevée par l'adverbe, mais surtout pour avaliser, en amont de toute réponse éventuelle, la pertinence-même de son l'hypothèse.

(59) Recuerdo que esa noche, había una calma extraña por las calles. Sabina y yo cenamos en silencio, sin mirarnos, y luego yo marché a esconderme en el molino. Fue una noche muy triste, la más triste **quizá** de cuantas noches he vivido. Durante varias horas, permanecí sentado en un rincón, envuelto en la penumbra, sin conseguir dormirme ni olvidar la mirada de Julio al despedirse. A través de la ventana, podía ver el portalón hundido y devorado por el musgo del molino y los reflejos temblorosos de los chopos sobre el río : inmóviles, solemnes, como columnas amarillas bajo la luz mortal y helada de la luna. (J. Llamazares, *La lluvia amarilla*, 1988)

Dans cet exemple cité au chapitre 4, que nous reproduisons ici pour mémoire, nous avons observé que le locuteur fournissait à l'interlocuteur – dans une démarche non exempte de manipulation – une série d'éléments contextuels nécessaires à l'évaluation de la pertinence de l'hypothèse : dans (59), par exemple, le tableau déprimant brossé par le narrateur de cette nuit mémorable est suffisamment explicite pour que le lecteur puisse se sentir compétent pour évaluer ce qui, *a priori*, relève du vécu intime et personnel du locuteur (*la más triste de cuantas noches he vivido*). A défaut d'avoir vécu les événements rapportés, le lecteur succombe ainsi à l'illusion d'une expérience commune, d'un monde partagé entre interlocuteurs, et l'hypothèse en *quizá* est installée dans cette connivence ou, mieux, semble émaner d'elle : l'on a en effet l'impression que le locuteur a pris sur lui de formuler une pensée (dubitative) que l'interlocuteur aurait tout à fait pu formuler à sa place, mais qui, appartenant aux deux univers cognitifs à part égale, semble en réalité surgir davantage du contexte lui-même que de l'une ou l'autre des instances locutives réunies à l'occasion. *Quizá* rattache l'hypothèse à une sorte de déixis partagée (ou présentée comme telle) et décrète que celle-ci fournit à l'interlocuteur tous les éléments nécessaires pour avaliser la proposition, *i.e.* pour valider la pertinence de l'hypothèse proposée.

C'est aussi le cas dans (139), où *quizá*, de concert avec d'autres marques déictiques (*ésta, ahora*), engendre une hypothèse qui se veut auto-suffisante, qui « fait sens » directement à partir de la situation d'énonciation :

(139) Reanudarán la marcha. Pasadas las ruinas de la casa, el sendero continúa monte abajo, en dirección al valle, atravesando robledales y canchales de pizarra. Se estrecha en las pendientes, pegado a la ladera, como una gran culebra que se arrastrara en busca de la humedad cercana. A veces, lo perderán brevemente entre los matorrales. Otras, desaparecerá por completo, y durante largo trecho, bajo un espeso manto de líquenes y aliagas. Sólo yo lo he pisado en todos estos años. Caminarán, pues, en silencio, muy despacio, siguiendo fijamente al de adelante. Pronto llegará hasta ellos el rumor hondo del río. Una lechuza – **quizá** ésta misma que ahora cruza mi ventana – elevará su grito entre los robledales. (J. Llamazares, *La lluvia amarilla*, 1988)

Ici, le locuteur émet une hypothèse qui semble improvisée *in praesentia*, au moment-même de son énonciation. Lecteur et locuteur sont ainsi associés dans une même expérience – le passage d'une chouette devant la fenêtre – qui suffit à légitimer l'hypothèse que la même chouette puisse, quelques heures plus tard, manifester à nouveau sa présence dans les parages. L'hypothèse nous semble ici interlocutivement neutre, en ce sens qu'elle n'est ni surprenante, aberrante ou étrange, ni au contraire nécessaire ou prévisible. Elle se contente de manifester une incertitude qui n'a aucune autre portée, et que l'interlocuteur n'a aucune raison de contester.

Cette stratégie d'assimiler pleinement l'interlocuteur à l'univers cognitif du locuteur est souvent efficace, certes, mais non infaillible, et il est des cas où cette illusion d'un monde partagé tourne court, ne « prend » pas. C'est le cas de l'exemple (140), où la réaction de l'interlocutrice montre clairement

qu'elle conteste précisément la pertinence d'une hypothèse qui repose sur une expérience personnelle du locuteur que celui-ci croyait généralisable :

(140) *[Juan Preciado vient de rencontrer le fantôme de Damiana, qui lui demande des nouvelles de sa mère Dolores qu'elle n'a pas vue depuis de nombreuses années. Ayant rencontré au préalable Eduvigés, un autre fantôme qui lui avait expliqué qu'elle avait appris la mort de la mère de Juan par la défunte même et avait attendu sa venue, Juan assume alors naturellement que Damiana aussi doit déjà être au courant du décès de sa mère.]*

– [...] ¿De modo que murió ?

- Sí. **Quizá** usted debió saberlo.

- ¿Y por qué iba a saberlo ? Hace muchos años que no sé nada.

- Entonces ¿cómo es que dio usted conmigo ?

(J. Rulfo, *Pedro Páramo*, 1955)

Ce passage ne peut être compris sans la prise en compte d'un passage antérieur, situé plusieurs dizaines de pages en amont du fragment qui nous intéresse, où le locuteur Juan avait rencontré Eduvigés, une amie d'enfance de sa mère Dolores, sans savoir alors qu'il s'agissait en réalité de son fantôme, et que Comala était un purgatoire peuplé d'âmes en peine qui parlent depuis l'outre-tombe :

(141) - ¿ De modo que usted es hijo de ella ?

- ¿De quién ? – respondí.

- De Doloritas.

- Sí, ¿pero cómo lo sabe ?

- Ella me avisó que usted vendría. Y hoy precisamente. Que llegaría hoy.

- ¿Quién ? ¿Mi madre ?

- Sí. Ella.

Yo no supe qué pensar. [...]

- Mi madre – dije –, mi madre ya murió.

- Entonces ésa fue la causa de que su voz se oyera tan débil, como si hubiera tenido que atravesar una distancia muy larga para llegar hasta aquí. Ahora lo entiendo. [...]

Yo creía que aquella mujer estaba loca. Luego ya no creí nada. (J. Rulfo, *Pédro Páramo*, 1955).

Dans le passage qui nous intéresse, Juan a désormais fait l'apprentissage de l'isotopie de ce monde fantasmagorique, a intégré l'idée que les morts communiquent entre eux et que sa mère a annoncé sa venue aux esprits qui peuplent le village en ruines. Mais il semble aller trop vite en besogne lorsque, fort de cet apprentissage, il formule une hypothèse qui selon lui devrait aller de soi (dans cet univers particulier qui conforme désormais son espace déictique), mais qui de toute évidence repose sur l'assomption – erronée – que son interlocutrice partage en tout point son expérience hallucinatoire de ce monde surnaturel. Incongrue partout ailleurs, l'hypothèse que l'interlocutrice puisse avoir été informée du décès de Dolores par la propre défunte est parfaitement cohérente dans cet univers déictique particulier, dont Juan suppose à tort que tous ses habitants l'ont en partage.

Avec la forme de C0, qui indiscrimine et neutralise les instances locutives, l'on a ainsi toujours l'impression que l'hypothèse, ne pouvant *a priori* être attribuée à aucun des interlocuteurs, provient en

quelque sorte de la troisième instance du triangle interlocutif, qui est le signe lui-même. Il s'ensuit un effet d'auto-engendrement, comme si l'hypothèse se posait d'elle-même, venait à exister sans source énonciative spécifique. Cela permet, notamment en cas de narration à la première personne, de « dépersonnaliser » localement le discours et de faire croire, comme dans les deux passages ci-dessous, que le narrateur ne porte pas de jugement personnel mais se contente de recueillir, de façon neutre et objective, la description d'une photographie qui semble se décrire elle-même :

(142) Miro la fotografía de las cuatro hermanas sentadas al borde de la piscina. A la izquierda, **quizá** con la actitud más natural de todas, la tía Maru. Está sentada de lado y apoya la mano derecha en el suelo. [...] A su lado, la tía Sole, también sentada de lado, no sé qué hace con las manos, es como si estuviera desmenuzando una hierbecilla. Pero no dirige la mirada hacia sus manos, mira también a la cámara y su sonrisa no llega a ser una sonrisa. Lleva un bañador oscuro que **quizá** sea de punto. La tía Totó es la única que está sentada de frente, las piernas no se llegan a cruzar, apoya las dos manos en el regazo. [...] En el extremo de la derecha está mi madre. Se ha sentado de espaldas a la cámara y ha vuelto la cabeza, y sí, ella también mira a la cámara, cosa rara en ella, que en casi todas las fotografías mira de lado. Lleva el bañador de punto con los tirantes muy estrechos cruzados en la espalda. No se le ven las manos, ni las piernas. Mi madre se esconde un poco detrás de la resplandeciente tía Totó. [...] Mi madre es la única que no lleva gafas de sol. [...]. Por eso su mirada es la que mejor se ve. Sus hermanas sonríen, unas más y otras menos, pero mi madre está seria. Mira muy seria de espaldas a la cámara. Mira por encima del hombro. Se defiende de algo, **quizá** de la cámara, de los secretos que una cámara puede captar. (S. Puértolas, *Con mi madre*, 2001)

(143) En cuanto a la última foto, en realidad se trataba de la más antigua y sólo era media foto, porque faltaba todo el lado izquierdo: de él podía verse el brazo de un hombre, enfundado en la manga de una cazadora de piloto, sobre los hombros de una joven morena, delgada, de abundante cabello negro y ojos grandes. La joven debía de tener veintipocos años: vestía pantalones muy ceñidos y fea chamarra tejana con cuello de borrego, y miraba a la cámara con mueca indecisa, a medio camino hacia una sonrisa o **quizá** de vuelta de ella. [...] Esa joven no era hermosa pero era singular, pensé. Poseía una belleza incompleta o lejana, como si ésta hubiera ido diluyéndose durante generaciones hasta dejar sólo rastros aislados de un antiguo esplendor. Y aquella fragilidad **quizá** serena, o confiada. De no estar familiarizado con el personaje, esa fragilidad me habría enternecido. Supongo. (A. Pérez Reverte, *La reina del sur*, 2002).

Dans les deux cas, le narrateur, lancé à la recherche d'informations sur un autre personnage, tombe sur une photographie qui lui offre une vue du passé du personnage investigué et promet, de ce fait, un accès à la « vérité » de ces personnes, à une version d'elles qui préexiste à la vision que le narrateur peut avoir d'elles par son expérience empirique. Les marques épistémiques qui émaillent la description de l'image se veulent ainsi non pas la trace d'un travail interprétatif de la part du locuteur, mais doivent être comprises comme une sorte de doute *objectif* ou *raisonnable* que n'importe quel observateur aurait formulé en voyant l'image, ou, mieux encore, que l'image formule d'elle-même.

Le même effet d'objectivité d'une image qui se décrit d'elle-même est à l'œuvre dans le fragment déjà commenté de Guillermo Cabrera Infante, où une hypothèse parfaitement absurde et contre-intuitive

est précisément présentée comme une évidence incontestable dont la légitimité est censée s'imposer à tous à la vue de la scène décrite dans la gravure :

(144) En el grabado se ve la ejecución, más bien el suplicio, de un jefe indio. Está atado a un poste a la derecha. Las llamas comienzan ya a cubrir la paja al pie del poste. A su lado, un padre franciscano, con su sombrero de teja echado sobre la espalda, se le acerca. Tiene un libro —un misal o una biblia— en una mano y en la otra lleva un crucifijo. El cura se acerca al indio con algún miedo, ya que un indio amarrado siempre da más miedo que un indio suelto: **quizá** porque pueda soltarse. Está todavía tratando de convertirlo a la fe cristiana.

(Guillermo Cabrera Infante, *Vista del amanecer en el trópico*, 1987, *vid. ex.* 48/87)

L'ironie du passage repose ici précisément sur ce caractère (faussement) incontestable d'une hypothèse que n'importe quel lecteur trouvera plutôt absurde. Il s'agit, comme dans les exemples précédents, de présenter l'hypothèse comme auto-suffisante, objective et « naturelle ». Le narrateur prend ici soin de ne pas s'attribuer une spéculation aussi aberrante qui, si elle venait à être présentée comme un commentaire personnel de sa part (avec une forme de C1 par exemple), en deviendrait par principe opposable et manquerait ainsi sa cible.

De cette capacité de soustraire l'hypothèse à la contestation interlocutive découlent ainsi divers effets discursifs, qui vont de la simple volonté d'objectivité à des stratégies rhétoriques beaucoup plus subtiles, où le locuteur peut user de cette « neutralité » pour délibérément minimiser ou effacer sa propre présence. C'est notamment le cas dans le passage ci-dessous, extrait du dessin animé *El Rey León* (Disney) dans sa version castillane (espagnol péninsulaire).

(145) [*Scar, l'oncle de Simba, a concocté un plan diabolique pour se débarrasser de son frère le Roi et de son neveu Simba dans le but d'occuper lui-même le trône. Il leur tend un piège en attirant Simba dans un ravin, où celui-ci est censé "attendre une surprise" tandis que Scar s'en va. Avant de partir, faisant allusion à une mésaventure précédente de Simba au cours de laquelle le misérable miaulement du lionceau n'avait guère impressionné ses détracteurs les hyènes, Scar s'adresse à Simba sur un ton de feinte indifférence.*]

SCAR: Espera aquí, tu padre tiene una maravillosa sorpresa para ti...

SIMBA: ¡Oh! ¿y qué es?

SCAR: Si te lo dijera, no sería una sorpresa, ¿no crees?

SIMBA: Si me lo dices, fingiré sorprenderme.

SCAR: Eres un chico muy travieso.

SIMBA: ¡Oh, vamos, tío Scar...!

SCAR: ¡No, no, no, esto es sólo para ti y tu papá! Es un asunto entre padre e hijo... Bueno, iré a buscarle...

SIMBA: ¡Te acompañaré!

SCAR (*alarmado*): ¡No! (*Disimulando*) Tú quédate aquí. No querrás acabar metido en otro lío como el de las hienas...

SIMBA (*afligido*): ¿Te has enterado?

SCAR (*condescendiente*): ¡Simba! Todo el mundo lo sabe...

SIMBA: ¿Ah... sí?

SCAR: ¡Oh, sí! ¡Suerte que papá estaba allí para salvarte...! (*Tono de confianza*) Que quede entre nosotros... **quizá** te convendría ensayar un poco ese rugidito...

SIMBA: ¡Oh, muy bien! ¡Eh, tío Scar! ¿Me gustará la sorpresa?

SCAR: Simba, ¡Es para morirse...! (Se va.)

L'exemple ci-dessous présente un emploi classique de *quizá* comme marque dite « d'atténuation » dans lequel, comme dans certains exemples cités au chapitre 4, l'adverbe est réputé mitiger la force illocutoire d'une obligation transformée en simple recommandation. Mais ce qui nous intéresse à présent, c'est la légitimité que le locuteur Scar confère à cette suggestion par le recours à la forme « objectivante » *quizá*, qui permet là encore de présenter l'hypothèse comme découlant tout naturellement de circonstances objectives – la mésaventure de Simba avec les hyènes – dont il s'avère que les deux locuteurs partagent la connaissance (« *¿Te has enterado ? / - ¡Simba ! Todo el mundo lo sabe.../ - ¿Ah...sí ? / - ¡Oh sí !*»). Ainsi, en employant *quizá*, qui indifférencie les instances locutrice et réceptrice et exclut toute négociation, Scar fait d'abord une proposition que tout le monde peut juger d'office « convenable » et sensée, mais par l'effet d'objectivation obtenu, il dissimule surtout, et c'est fondamental pour l'intrigue, l'intérêt personnel qui l'anime dans l'affaire : c'est en effet le rugissement de Simba, amplifié par l'effet acoustique produit dans le ravin, qui déclenchera – ou fait penser Simba qu'il déclenche – la panique du troupeau de gnous qui finira par tuer le père de Simba et mènera le prince héritier en exil, laissant le trône vacant pour Scar. L'hypothèse formulée par Scar peut donc être glosée, dans ce contexte, par un commentaire méta-énonciatif du type 'je dis ça, je ne dis rien', qui illustre assez bien le fait que le signe est confronté à lui-même, ou, mieux encore, 'ce n'est pas moi qui suggère cette idée à titre personnel, ce sont les circonstances – que tout le monde connaît – qui m'autorisent à dire ce que n'importe qui pourrait dire à ma place'. Par cette stratégie, Scar cherche à gommer au maximum sa présence en tant que locuteur de l'énoncé, comme s'il n'était que le relai matériel d'une hypothèse née d'un univers partagé, et cherche à se confondre virtuellement avec son interlocuteur (effet d'indiscrimination des instances locutives) pour créer un effet de complicité (feinte) entre les interlocuteurs (*Que quede entre nosotros*) qui sert en l'occurrence ses intentions manipulatrices.

En (146), c'est cette capacité de *quizá* à feindre une non-implication de l'instance locutive qui est au premier plan des effets recherchés, puisque le locuteur cherche à formuler une suggestion délicate tout en démentant formellement toute prise en charge personnelle de ce qui pourrait facilement être perçu comme une critique très malvenue :

(146) [Teresa, chef d'un cartel de drogue international, planifie une opération de grande envergure avec son partenaire russe Yasikov, un autre baron de la drogue. Celui-ci n'est pas convaincu de la fiabilité de l'équipe de Teresa, mais reste très prudent à l'heure d'insinuer ses réserves.]

[Yasikov] Estudiaba la carta Imray M20, la del Mediterráneo oriental, extendida sobre la mesa. Parecía distraído. **Quizá** conviniese, sugirió al cabo de un momento, que consideres mucho con quién preparas esta operación. Sí. Lo dijo sin apartar la mirada de la carta, en tono reflexivo, y todavía tardó un poco en levantar la vista. Sí, repitió. Teresa captaba el mensaje. Lo había hecho ya con las primeras palabras. El *quizá conviniese* era la señal de que algo no andaba bien en todo

aquello. *Que consideres mucho. Con quién preparas. Esta operación.* (A. Pérez Reverte, *La reina del Sur*, 2002).

Le locuteur cherche ici à doter sa suggestion d'une forme délibérément objective et non personnelle, comme en témoigne le (faux) désintérêt que le personnage cherche à communiquer par son langage corporel (« *Parecía distraído* », « *Lo dijo sin apartar la mirada de la carta, en tono reflexivo, y todavía tardó un poco en levantar la vista* »). Dans un monde où toute ingérence dans les affaires internes d'un autre ou toute critique personnelle se solde facilement par une balle dans la tête, le locuteur mise sur l'effet dépersonnalisant d'une forme de CO qui, au-delà de toute « atténuation » de l'énoncé (prudence rhétorique), permet d'asoir la légitimité absolue et indépendante de son observation, en dehors de toute contestation possible.

Dans un fragment de *La lluvia amarilla*, l'on observe un autre versant de cet effet de « dépersonnalisation » dont la forme de CO nous semble capable, et qui affecte ici l'identité de l'instance narrative :

(147) Lentamente, abriéndome camino contra el viento, me adentré entre las casas decidido a saber quién estaba y qué hacía en la de Aurelio. No tardé mucho en saberlo. Me bastó con llegar junto al caballo -la perra quedó atrás, cubriéndome la espalda, sin ladrar- para entender a lo que el dueño, quien quiera que éste fuera, había venido a Ainielle: varios muebles se apoyaban a ambos lados de la puerta y, en medio de la calle, un montón de herramientas esperaba ser guardado en algún saco. Mi primera intención fue ir a buscarle; pero, luego, pensé que era mejor esperar en el portal, con la escopeta preparada, a que él saliera. Cuando me vio, Aurelio se quedó paralizado. Hizo un gesto impreciso con la mano, como si fuera a saludarme -después de tantos años-, pero mi frialdad le hizo entender que no obtendría respuesta por mi parte. Durante unos segundos, los dos permanecimos frente a frente, sin hablarnos. **Quizá**, en esos instantes, Aurelio recordaba aquella madrugada en que los dos nos despedimos para siempre -a la mañana siguiente, él se marchaba- en el mismo lugar en que ahora estábamos. Pero yo ya no podía recordarlo. Había transcurrido tanto tiempo desde entonces, había acumulado tanto olvido en mi mirada que ya apenas podía ver las huellas que, en su rostro, el paso de los años había ido dejando. (J. Llamazares, *La lluvia amarilla*, 1988)

Quizá introduit ici une hypothèse qui porte sur le jour du départ de Aurelio du village, que celui-ci se rappelle peut-être, mais que le narrateur-personnage dit avoir oublié (« *Pero yo ya no podía recordarlo* », « *había acumulado tanto olvido en mi mirada* »), alors même que la formulation de l'hypothèse concernant le souvenir de Aurelio semble démentir cet oubli : le narrateur-personnage ne peut affirmer impunément l'oubli d'un événement sans provoquer une scission narrative, qui place l'hypothèse dans la bouche du narrateur seul, au détriment du versant « personnage » qui a tout oublié. La neutralité locutive de la forme de CO *quizá* nous semble introduire ici une entorse localisée à la narration homodiégétique qui gouverne l'ensemble du texte, entorse qui se traduit par un effet de focalisation presque omnisciente

(« focalisation O^{343} ») qui signale que l'hypothèse, une nouvelle fois, est présentée comme n'étant pas le fait du personnage mais d'une instance narrative objective qui surplombe et domine à l'occasion les univers locutifs individuels.

La capacité de la forme de CO à mettre la différence entre les interlocuteurs « hors-champ » peut aussi servir à couper court à une polémique entre deux locuteurs empiriques, et à déplacer le débat sur un terrain d'entente commune qu'aucun des deux ne pourra réfuter :

(148) [La scène a lieu durant la messe de funérailles du fils de Pedro Páramo, Miguel, lequel, à ses dix-sept printemps, s'était déjà forgé une solide réputation de coureur de jupons, violeur, bagarreur et meurtrier. Le père Rentería, curé du village de Comala, lui garde une rancœur toute personnelle et refuse de bénir le corps du défunt.]

El padre Rentería dio vuelta al cuerpo y entregó la misa al pasado. Se dio prisa por terminar pronto y salió sin dar la bendición final a aquella gente que llenaba la iglesia.

– ¡Padre, queremos que nos lo bendiga !

– ¡No ! – dijo moviendo negativamente la cabeza –. No lo haré. Fue un mal hombre y no entrará al Reino de los Cielos. Dios me tomará a mal que interceda por él. [...]

Y cuando empezaba a llenarse nuevamente de cólera, vio que todos abandonaban la iglesia llevándose el cadáver de Miguel Páramo.

Pedro Páramo se acercó, arrodillándose a su lado :

– Yo sé que usted lo odiaba, padre. Y con razón. El asesinato de su hermano, que según rumores fue cometido por mi hijo ; el caso de su sobrina Ana, violada por él según el juicio de usted ; las ofensas y falta de respeto que tuvo en ocasiones, son motivos que cualquiera puede admitir. Pero olvídense ahora, padre. Considérelo y perdónelo como **quizá** Dios lo haya perdonado.

Puso sobre el reclinatorio un puño de monedas de oro y se levantó :

– Reciba eso como una limosna para su iglesia.

(J. Rulfo, *Pedro Páramo*, 1955)

Cette scène d'affrontement verbal entre Pedro Páramo et le père Rentería autour du pardon à accorder ou non à Miguel Páramo est l'un des passages essentiels du roman, puisqu'il s'agit de l'affrontement symbolique entre deux sources de pouvoir, pareillement oppressifs, qui se disputent la domination de Comala tout au long du roman (l'Eglise et le Cacique), mais aussi, vis-à-vis de Miguel, d'un bras de fer entre deux figures paternelles (le père religieux et le père biologique). Chacun campe sur ses positions, qui correspondent à leurs univers idéologiques, leurs vécus respectifs : le père Rentería, victime à plus d'un titre des méfaits de Miguel, refuse catégoriquement au défunt le pardon que Pedro Páramo, poussé

³⁴³ Le parallélisme entre les trois configurations interlocutives et les trois types de focalisation traditionnellement retenus en narratologie mériterait d'être exploré. L'on constate en effet que la focalisation omnisciente, parfois significativement appelée « zéro », surplombe les personnages et les soumet tous pareillement au regard et à l'analyse du narrateur, ce qui rappelle l'effet de neutralisation des instances locutives dans la configuration interlocutive O. Par contraste, la focalisation interne est une focalisation par nature incomplète et partielle, qui sur-distingue le point de vue d'un seul personnage et semble de ce fait affiner à la configuration C1, à moins que ce ne soit l'inverse, la focalisation interne (et le discours indirect libre) étant souvent portés par des marques de C1 (*vid. infra*). Enfin, la focalisation externe est celle qui, par son point de vue d'observateur purement extérieur, favorise l'appréhension des trames événementielles dans leur séquentialité, et tend à sous-distinguer les personnages. Elle présente de ce fait une affinité certaine avec la configuration C2.

par un amour paternel aveuglant, lui accorde de manière inconditionnelle. Face à ces positions strictement irréconciliables, la stratégie argumentative de Pedro Páramo consiste alors à déplacer la relation sur un terrain d'entente commune, qui ne saurait être contesté, afin de couper court au débat : avec *quizá*, le locuteur formule une hypothèse, marquée du sceau de l'ignorance du personnage devant un sujet par principe inconnaissable (car relevant de la foi), dont la pertinence est présentée comme immédiatement validable car elle évoque le dogme, la norme religieuse (le pardon divin) qui est censée être mêmevalable pour tous. Mais il ne s'agit pas de *rappeler* la norme à l'autre – ce qui serait vécu comme une imposition ou une correction ('je vous rappelle que...') – mais de *faire appel* à elle pour déplacer le débat sur le terrain consensuel d'une norme culturelle partagée. L'emploi d'une forme de C1 aurait eu pour effet, nous le verrons, de rattacher l'hypothèse à la position personnelle de Pedro Páramo, et d'en faire *ipso facto* un argument opposable qui alimenterait la controverse ; employer une forme de C2 aurait répliqué le motif du pardon divin comme une simple formalité dogmatique, un cliché rebattu que le locuteur s'autorise à rappeler à l'autre pour lui imposer une correction. Avec *quizá*, la forme interlocutivement neutre, l'argument acquiert une autorité irréfutable en raison de cette objectivité sans conteste : 'ce n'est pas moi qui avance cette hypothèse ; elle existe et vaut indépendamment de mon amour inconditionnel pour mon fils criminel, et de votre haine viscérale à son encontre'. Il s'agit, ici littéralement, de faire appel à un point de vue omniscient (Dieu) qui surplombe et subsume les divergences individuelles.

Conclusion

Ce dernier exemple montre de façon particulièrement nette que la *neutralité* interlocutive emportée par *quizá* n'est pas une donnée *a priori*, mais plutôt le résultat tardif d'une opération de *neutralisation* des rôles interlocutifs. Comme le rappellent les auteurs de la TRI,

« Il est très important de bien voir que ces formes de 3^{ème} configuration ne sont pas des formes de départ, initiales, mais au contraire des formes tardives, très élaborées, et qui procèdent par l'indifférenciation de termes par nature opposés. L'objectivité n'est pas une valeur première, une valeur par défaut mais une valeur construite et obtenue par un processus complexe de neutralisation d'éléments subjectifs lors de l'opération de réplication. » (Douay & Roulland 2016 : 68, note 36).

L'on ne peut alors qu'être à nouveau frappé par la loquacité iconique des signifiants qui, dans le cas du morphème [si] comme dans le cas de *quizá*, déclarent par le recours à la grappe {IS} qu'il s'agit

précisément de formes de « troisième rang », issues, comme ailleurs dans le système³⁴⁴, d'un mouvement de *double dépassement* qui concerne ici les deux positions interlocutives divergentes.

Mais comment concilier cette vision des choses avec une autre information que ce même signifiant clame là encore haut et fort : le fait que – nous l'avons vu – *quizá* soit bien le point de *départ* d'une chaîne sémiotique, une forme non marquée elle-même appelée à être dépassée sémiologiquement par les formes augmentées (marquées) que nous lui avons rapportées (*quizás, acaso et tal vez*) ? Cette contradiction d'une configuration à la fois « zéro » et « 3^{ème} », d'un signe à la fois non-marqué (*quizá*∅) et marqué du sceau d'un double dépassement (*quizá*) pourrait, l'on s'en doute, n'être qu'apparente, car il faut se souvenir que, dans un système de second ordre comme le langage, le principe de récursivité « interdit le recours à la seule causalité linéaire, les effets étant eux-mêmes des causes de ce qui les produit. » (Douay & Roulland 2014 : 68). Appliqué à la configuration 0, cela oblige à la concevoir

« de manière dynamique, comme **à la fois une mise en suspens qui amorce la réplication du signe et la résolution par la réplication elle-même**. La théorie prévoit que, dans sa forme, la réplication marque à la fois le problème et sa solution, autrement dit, dans ce type de système de second ordre, tout se passe comme si l'exposé du problème impliquait son mode de résolution. [...] On en conclut que la réplication ne peut pas ne pas avoir lieu, car elle est le moteur du système. » (Douay & Roulland 2014 : 127-128).

Les formes de C0 sont donc celles qui, relevant de la configuration qui confronte la relation à elle-même, en tiennent les deux bouts et déclarent à la fois le problème et sa solution, constituent à la fois la *synthèse* et le *point de départ* d'une dynamique de réplication qui à partir de là « ne peut pas ne pas avoir lieu, car elle est le moteur du système ». Une forme de C0 fournit « la base consensuelle **initiale, préalable** à toute éventuelle contestation ou manipulation dans quelque sens que ce soit » (Douay & Roulland 2016 : 62, nous soulignons) et à la fois constitue le vecteur d'une « objectivité à rebours » (Douay & Roulland 2016 : 65) qui doit être pensée comme le résultat d'une neutralisation rétrospective des positions interlocutives distinctives que la forme elle-même appelle à être, qu'elle est la seule à pouvoir à la fois autoriser et annuler :

« Cette configuration est celle du signe lui-même, avec toute son autonomie et son indépendance en tant que forme de langue, par rapport aux valeurs contextuelles α et β . C'est en relation avec cette autonomie et cette objectivité qu' α et β positionnent leurs propres caractéristiques. [...] Les formes de RID d'une langue donnée sont des formes « objectives » au sens où elles sont tenues pour valables à égalité par tous les interlocuteurs de cette langue, quelle que soit la variation individuelle. Elles renvoient au sens « commun » ou réputé tel. Ce faisant, mais étant relatives à ces variations, elles les autorisent et, pour cette raison, l'inférence joue à plein pour l'interprétation discursive. » (Douay & Roulland 2019 : 14).

³⁴⁴ Pour mémoire, nous avons vu au chapitre 7 que le cognème S, marque par excellence du dépassement, pouvait être amené à s'associer à une voyelle antérieure ([e] ou [i]) pour signaler localement une forme de double dépassement, comme la forme de P5 de la conjugaison (*habíaís* : 2^e personne + pluriel), les patronymes en -ez (dépassement générationnel [fils de...] + surdistinction d'un individu vis-à-vis d'un autre de même prénom), les nombres de la « troisième main » en -ce (*once, doce* etc.) etc.

Ce positionnement nécessairement relatif des instances interlocutives vis-à-vis de la configuration centrale de RID se traduit, sur le plan sémiologique, par la tendance des formes de CO à être non-marquées,

« [l']absence de marquage, caractéristique (comme nous le verrons) de cette configuration où α et β sont en rapport direct, [correspondant] à une *absence de besoin de marquer*. » (Douay 2000 : 116, cursive de l'auteur),

tandis que, inversement,

« la présence de marques signale ainsi au contraire une projection hors R.I.D. et, corrélativement, une réalisation de l'accord en préalable à la situation d'interlocution directe. » (Douay 2000 : 117).

Dans le cas de *quizá*, le signifiant annonce ainsi par la présence de {IS} le double dépassement des positions interlocutives différenciatrices, véhiculées – nous le verrons dans les chapitres à venir – précisément par les formes « marquées » de la chaîne sémiotique que nous avons mise en évidence *supra*, formes sémiologiquement *secondes* dénoncées comme telles uniquement par la mise en regard avec la forme *quizá* qui corrélativement apparaît alors comme forme « non-marquée » du micro-système. « L'absence de marque » fonctionne ainsi à la fois comme un *appel* au dépassement sémiologique et comme la trace d'une opération privative (« absence », définition négative) de neutralisation des marques présentes dans le micro-système et vis-à-vis desquelles l'absence se révèle comme telle.

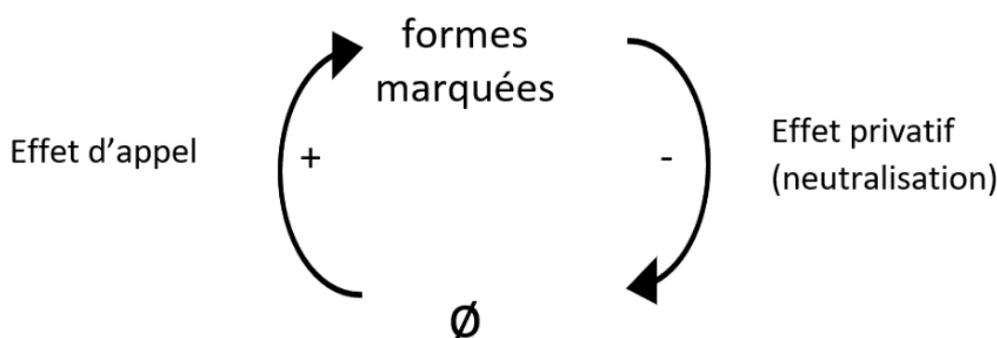


Figure 83 : La forme non marquée, « problème et solution » de la relation réplivative

En sa qualité d'*avant* sémiologique, *quizá* appelle ainsi les formes secondes qui lesteront l'une des deux branches de la balance et infléchiront, dans un sens ou dans l'autre, cet équilibre précaire entre les instances interlocutives que *quizá* s'évertue prospectivement et respectivement à garantir. Dans les chapitres suivants, nous verrons ainsi comment les formes *quizás* et *acaso*, à partir de l'augmentation du signifiant qui les caractérise au regard de *quizá*, sont en effet des formes différentielles qui emportent

Troisième partie

une sur-distinction interlocutive. C'est donc dans l'alternance avec l'une de ses formes concurrentes, spécialement *quizás*, que les retombées discursives de cette neutralité interlocutive de *quizá* seront nettement mesurables, *quizá* y faisant pleinement jouer sa capacité à ne dire « que » le doute, à se contenter d'exécuter le « programme » sémantique contenu dans sa facture submorphémique et de marquer ainsi cette « norme » linguistique pactée dont les autres formes vont pouvoir s'écarter.

Chapitre 9

Quizás, forme de C1 : Le cognème -S comme marque d'un dépassement du RID

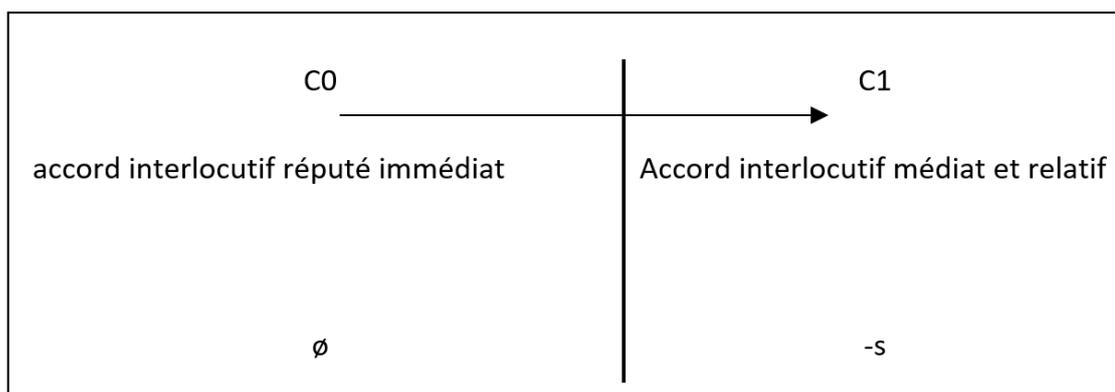
Introduction

Nous avons vu au chapitre précédent que le cognème S, de par la double caractéristique dentale et fricative de son phonème porteur /s/, peut être décrit comme un « opérateur transitionnel » qui, dans l'ensemble des cas observés, marque un au-delà notionnel/mental d'une première position, enjoignant à l'interprétant de porter les instructions emportées par le reste du signe au-delà de la limite que ce même signe atteindrait sans lui. Notre hypothèse est que cette opération de *transcendance*, donnant lieu à ce positionnement typiquement qualifié de « secondaire », peut aussi être exploité sur le plan de l'interlocution, où la marque -s servira à marquer une chronologie d'un autre type : le dépassement du rapport interlocutif direct.

Dans ce chapitre, nous nous intéresserons donc à d'autres manifestations du cognème S, en anglais comme en espagnol notamment, que nous n'avons pas encore évoquées, et qui montreront que l'instruction cognitive de cette marque peut servir à marquer une configuration secondaire de la répliation.

1 Le submorphème -S : marque du dépassement interlocutif

Nous défendons ici que le cognème S instruit, en cohérence totale avec son invariant cognitif de *dépassement*, la transition d'un premier état du système (C0 ou RID) où, à l'image du caractère *non-marqué* de cette configuration, l'accord interlocutif entre les participants est *immédiatement* disponible (ou du moins réputé comme tel), vers un état *second* où la validation de l'accord interlocutif fait nécessairement l'objet d'un traitement à la fois *médiat*, *différé* (préétabli) et *relatif* (accord partiel, minimal) :

Figure 84 : Le dépassement du *Rapport interlocutif Direct*

Parallèlement, du fait même de cette validation *relative* (partielle) de l'accord interlocutif, celui-ci est appelé à son tour à être *dépassé* par la co-activité de l'allocutaire explicitement sollicitée dans cette configuration. La configuration C1 implique ainsi une « continuité », « l'attente d'un au-delà, d'une expansion », que le cognème S nous semble particulièrement apte à amorcer :

« Il y a donc, en Configuration 1 prévalidation, anaphore (accord minimal préétabli) et en même temps **continuité**, ouverture – le répondant allocutif pouvant et étant même explicitement sollicité pour ajouter toutes les spécifications complémentaires qu'il souhaite. Le caractère anticipatif de l'accord interlocutif combine ainsi l'association positive, non problématique³⁴⁵ de l'interlocuteur et **l'attente d'un au-delà, d'une expansion**. [...]

Relèvent entre autres de cette configuration (comme nous le verrons) le morphème *-s* (§6.3), *a*, *any* ou encore le déictique *this* (§ 5) ainsi que les modaux *can* et *will* (§ 7) » (Douay 2000 : 117-118, nous soulignons).

Les propriétés phono-articulatoires attachées à S sont ainsi sollicitées ici à la fois pour signaler et pour appeler un *au-delà*, un *dépassement* : le cognème S convoque deux champs qu'il sépare et relie à la fois, créant un cadre interprétatif dans lequel l'accord interlocutif est conclu dans l'au-delà d'un état premier du système et relativement à la co-activité de l'interlocuteur. S est l'image d'une frontière dépassée qui, du fait même de ce dépassement, devient une *frontière interne*, intrasystémique, entre deux états concurrentiels du même système et entre l'activité concurrentielle des interlocuteurs.

1.1 Le cognème S, marque d'une configuration C1 dans la langue anglaise

Comme le signale C. Douay, le(sub)morphème *-s* est l'une des marques formelles caractéristiques de cette configuration dans la langue anglaise. L'ensemble des occurrences du suffixe *-s*, celles que nous

³⁴⁵ Notons qu'il se produit, entre les premiers écrits et la théorisation de la TRI de 2014, renversement terminologique : C1 était d'abord présenté comme « associatif » en ce que cette configuration exige la participation de l'allocutaire et met les deux instances (locuteur et allocutaire) en position co-active. Dans leurs travaux postérieurs, les auteurs de la TRI renversent cette perspective, considérant que la co-activité produit un alignement dissociatif en ce que la position du locuteur se trouve sur-distingué, et potentiellement opposable, face à l'activité interprétative concomitante de l'allocutaire.

avons déjà rencontrées mais bien d'autres encore, peuvent ainsi être rattachées à cette configuration interlocutive.

1.1.1 -s dans le domaine nominal : pluriel et hypocoristiques

Le cas du pluriel nominal permet de mesurer d'emblée comment l'interprétation interlocutive du cognème S se marie à la lecture cognématique « classique » que nous avons proposée dans le chapitre précédent. Sans préjuger de l'interprétation du pluriel comme un « au-delà » logique du singulier (*supra*), l'on peut en effet considérer que c'est aussi une forme qui « à la fois regroupe et signale une diversification des éléments regroupés », ce qui revient à tracer une frontière interne caractéristique de « l'effet de packaging corrélatif d'une distinction de type C1 » (Douay & Roulland 2014 : 274).

Un autre emploi intéressant de la marque -s dans le domaine nominal est celui du -s hypocoristique, que les auteurs de la TRI signalent à plusieurs reprises (1996, 2014) comme un exemple particulièrement net des effets sémantiques imputables aux formes de C1. Le -s hypocoristique intervient caractéristiquement dans l'abréviation familière de certains noms propres (*Mags, Jules*), ainsi que dans de nombreuses expressions affectives (*Babs, Baby Cakes, Sweets* etc.). Dans ce type d'expressions, où, soit dit au passage, la marque -s semble d'ailleurs en concurrence avec le diminutif -y/-ie (*Baby, Sweetie, Maggie* etc.)³⁴⁶,

« ce suffixe affectif crée un effet de familiarité très fort et une complicité évidente, en opérant une sur-sélection locutive, ce qui confirme selon nous son caractère C1 » (Douay & Roulland 2014 : 274).

Dans l'exemple suivant (149), trouvé sur Internet,

(149) « One of the things that **Julia** had always liked about **Maggie** was that she didn't sugar-coat anything. Today, it was a characteristic she didn't appreciate. "I'm sure it's the event of the century."

A shot glass of amber liquid appeared next to her highball glass, and **Julia** looked up into Ben's solemn blue eyes. He glared at his sister. "Get out of here, **Mags**. Leave **Jules** be for a minute » (Ivy Sinclair, *Bittersweet Junction*, p. 12, google books),

l'on peut ainsi observer que, face à *Maggie* (nom propre sans doute au départ lui-même un diminutif de *Margaret*), *Mags* représente une forme affective sur-distinguée qui s'oppose ici à la version en -ie anciennement diminutive qui ne présente pas, ou plus, ce degré de familiarité. Narrativement, cette différence se manifeste dans la distribution des deux formes entre la voix narrative et le discours des personnages, la voix narrative référant aux personnages de façon non marquée, neutre, sans orientation interlocutive particulière (*Maggie, Julia*), alors que Ben emploie des versions abrégées (*Mags, Jules*) qui,

³⁴⁶ Un autre exemple de l'affinité entre le cognème S et le cognème I que nous avons pu observer à plusieurs reprises déjà (vid. *supra*).

en se superposant concurrentiellement aux formes neutres, jouent sur cette « attente d'un au-delà » (ici, littéralement, l'au-delà de la forme tronquée) pour signaler que l'intimité entre les personnages est telle que la nomination complète est inutile car elle sera complétée coactivement par l'interlocuteur. Ces hypocoristiques **sur-distignent** le personnage dans sa « version » intime, pris dans sa relation privilégiée avec le locuteur, alors que les formes neutres se contentent d'exécuter le « programme » **distinctif** habituel lié au mécanisme du nom propre. Ces exemples de surnoms hypocoristiques font écho au phénomène des surnoms espagnols eux aussi fréquemment porteurs de la marque -s, et dont nous avons déjà signalé le caractère *sur-distinctif*, tel que le terme *surnom* en porte d'ailleurs le plus clair témoignage. Les surnoms et autres sobriquets, nous l'avons vu, emportent en effet toujours une opération de sur-sélection, qu'il s'agisse, historiquement, de la discrimination de l'individu dans le collectif des porteurs du même prénom (cf. : origine socio-historique du surnom) ou, dans la langue contemporaine, d'une sur-sélection affective du même type que celle observée en anglais (*Pablo el Pupas*) : la mention de l'individu non pas dans une visée identificatoire neutre et objective (Pablo), mais sous l'angle de vue de la relation privilégiée avec le locuteur qui jouit – ou se permet d'instaurer pour les besoins de la moquerie – d'un lien de familiarité avec l'individu. Ce mécanisme, enfin, n'est pas sans rappeler le -s verbal de la deuxième personne des langues romanes, qui signale le dépassement de la non-personne et l'accès au statut d'interlocuteur et la relation privilégiée avec le locuteur que ce statut implique.

1.1.2 -s dans le domaine verbal de l'anglais : present tense et sur-distinction narrative

Dans la langue anglaise, on le sait, ce n'est pas la deuxième personne du singulier mais la troisième qui porte, au présent, cette marque distinctive, l'un des derniers vestiges d'une flexion verbale autrement fort érodée. Pour expliquer l'emploi extrêmement récurrent, quoique non entièrement obligatoire, de cette marque à la 3^e personne du singulier, il faut comprendre en amont la valeur du *present tense* dans la théorie de la relation interlocutive.

Le *present tense*, face au *past tense* (opportunément marqué d'un morphème construit sur le cognème T, sur lequel nous reviendrons), appartient fondamentalement à la configuration C1, et autorise de ce fait de nombreuses exploitations dans lesquelles la sur-distinction de la position du locuteur est clairement perceptible. À titre d'exemple, l'on peut évoquer l'usage privilégié que fait l'anglais du *present tense* dans le cadre des proverbes et autres maximes à « valeur générale », comme

The sun rises in the East ou

A rolling stone gathers no moss,

énoncés dans lesquels la sur-distinction du rôle locutif emportée par le présent favorise une posture « plus ou moins didactique » du locuteur :

« La valorisation du rôle locutif, sur-distingué par la forme de présent C1, se retrouve dans les trois énoncés [proverbes au présent] : **le locuteur se présente comme détenteur d'un savoir ou d'une expérience non nécessairement partagée, ce qui lui confère toujours une posture plus ou moins didactique.** C'est ce qui explique l'emploi courant du présent dans le cas des dictons populaires [...], toujours plus ou moins « sententieux ». (Douay & Roulland 2014 : 275-276).

L'on se souvient d'ailleurs qu'un effet similaire avait été observé par D. Bottineau au sujet de son exemple fabriqué *A camel is a mammal*, lequel, sans prétendre pour autant au statut de proverbe, ne dit pas moins une vérité générale que le locuteur traite comme si elle était inconnue de son interlocuteur :

« This sentence [*a camel is a mammal*] is cognitively relevant if and only if the speaker considers that the connection between *camel* and *mammal* **does not preexist in the hearer's system of organization of semantic representation of the universe.** In using this submorphemic marker of unrestricted assimilation, the speaker aims at inviting the hearer to create the hyperonymic relation which is taken for granted by logical analysis, which does not take into account the makeup of its own patterns in individual cognitive systems. » (Bottineau 2007 : np).

L'opérateur *is* emporte ici, en tant que manifestation du *present tense*, une vision contrastive entre les deux systèmes cognitifs individuels ou, plus exactement, entre deux états successifs d'un même système partagé dont l'état secondaire se substitue concurrentiellement à l'état initial par l'autorité didactique que s'attribue le locuteur en se portant garant de la connexion *camel/mammal* établie. Il semblerait alors que le marqueur *is*, bien plus qu'un simple « verbe d'état », permette ici de modéliser le positionnement de deux systèmes de représentation (locuteur/interlocuteur) l'un par rapport à l'autre, dont la différence, réelle ou supposée – le décalage de connaissances sur la taxonomie du chameau dans notre exemple – est au cœur du fonctionnement de cet emploi :

« dans *is*, on découvre ainsi outre un verbe d'état (référentiel, extralinguistique), un **verbe d'interaction mentale** (intralinguistique) par lequel l'émetteur provoque une mutation voulue définitive dans le système de représentation du récepteur, et **on accède là à la fonction cardinale du cognème : stimuler chez le destinataire le parcours mental interprétatif qui a présidé au parcours mental énonciatif ayant informé la syntaxe génétique du destinataire** [...]. » (Bottineau 2003b : 191).

Le cognème S, fidèle à sa capacité à instruire un état secondaire, un *au-delà* mental, fonctionne alors comme balise d'un « parcours mental interprétatif » qui oriente vers la sur-distinction de la position du locuteur qui se retrouve alors investi d'un pouvoir presque « didactique ».

Or, si le *present tense* appartient, en tant que tel, à la configuration C1, l'on est en droit de se demander pourquoi seule la 3^e personne du singulier est marquée du -s final qui nous intéresse, qui correspond à l'une des marques formelles de cette configuration. La réponse à cette curiosité réside dans la prise en compte du partage interlocutif entre les personnes grammaticales de l'anglais, et de la

combinatoire entre le fléchage interlocutif lié à la personne grammaticale et celui lié au « temps » du verbe.

Selon les auteurs de la TRI, la troisième personne du singulier du système anglais, en sa qualité de personne absente du dialogue et de ce fait indifférente aux rapports de forces interlocutifs, appartient fondamentalement au RID. Au présent, temps de C1 comme nous l'avons vu, le verbe associé à cette personne grammaticale doit inévitablement recevoir une marque, le suffixe *-s*, pour signaler de façon explicite un positionnement de type C1, faute de quoi la construction 3^e personne + verbe non marqué maintient le verbe dans le RID et engendre un effet de « subjonctif » ou, plus exactement, une forme à valeur « injonctive » (Douay 2000 : 149), sémantiquement apparentée à un impératif³⁴⁷ :

« [...] on peut noter [...] que le présent à la troisième personne du singulier sans *-S* donne une prédication de type subjonctif, en raison de l'appartenance fondamentale de la troisième personne au RID. On peut aussi expliquer ainsi que le suffixe *-S* soit nécessaire pour situer cette personne P3 en configuration C1. Inversement, le *-S* n'est pas utilisé aux autres personnes pour éviter la distinction narrative qu'impose le suffixe. »

Cet effet injonctif est visible dans l'exemple ci-dessous, emprunté à Douay 2000 : 149 :

(150) It was claimed that the Pope had received favourably a suggestion that married men be ordained priests (Newsweek).

La situation est donc la suivante : au *past tense*, la présence systématique et obligatoire de la marque *-ed* signale que, quelle que soit la personne grammaticale et son fléchage interlocutif particulier (*vid.* Douay 2000 : 147 et suiv.), la forme relève d'une configuration C2. Par contraste, le *present tense* relève systématiquement de C1 et n'est pas marqué morphologiquement, sauf à la troisième personne du singulier, où le suffixe *-s* prend en charge de *marquer explicitement* un cadre interprétatif de type C1 pour signaler le *dépassement* du cadre interlocutif C0.

Verbe conjugué	forme non marquée (-∅)	forme marquée (-s)	Forme marquée (-d)
P3	C0	C1	C2
Autres personnes grammaticales	C1	sur-distinction narrative	C2

Figure 85 : Le système ∅, -s, -d dans la conjugaison anglaise

De la même façon que la présence de la marque *-s* n'est pas *obligatoire* en P3, permettant l'effet injonctif commenté, son emploi est *possible* aux personnes autres que P3, produisant un effet que les

³⁴⁷ L'impératif est une exploitation typique de la configuration C0, illustrant les effets d'*appel* et d'*accord interlocutif suspendu* qui caractérisent cette configuration. *Vid.* Douay & Roulland 2014: 160.

auteurs de la TRI nomment la « sur-distinction narrative », laquelle se produit lorsque, dans des situations conversationnelles particulières, le suffixe se greffe, précisément, à l'une des personnes (généralement la figure du locuteur *I* ou celle de l'allocutaire *you*) qui en est habituellement dépourvue (*I says...*, *You says...*). Dans ces emplois, le suffixe -s engendre une sur-distinction sur une forme verbale de présent elle-même relevant de la configuration de C1 par opposition avec le temps du passé (*I said/You said*), produisant un effet de mise en abyme remarquable (sur-distinction d'une forme déjà sur-distinguée) qui provoque une *scission interne*, un effet de *dédoublement* :

« Le cas le plus fréquent est celui où un locuteur raconte en disant *I says*, comme dans, *So, I says...*, qu'on peut traduire commodément par une subordination en français : « Et alors, que j' lui dis /que j' lui fais... ». Du point de vue d'une temporalité référentielle, ce -S n'a aucun sens identifiable. Vu du côté des sujets, en revanche, on trouve une propriété similaire en français et en anglais, celle d'intégrer le sujet de l'énoncé à l'énoncé et en faire un objet global. Ce faisant, le locuteur se distingue de lui-même en train de raconter, ou, autrement dit, -S marque la frontière avec la narration objet d'elle-même. Le suffixe -S correspond donc parfaitement aux caractéristiques de la configuration C1 avec un faux parallélisme locatif. » (Douay & Roulland 2014 : 273).

De ce fait, dans le système verbal anglais, -S fonctionne comme une « marque interlocutive qui distingue des niveaux prédicatifs, avec une frontière d'ailleurs souvent notée entre le couple P1-P2 et P3 » (Douay & Roulland 2014 : 274) mais qui peut localement intervenir sur d'autres personnes pour créer cet effet de *dédoublement* interne (frontière entre deux champs) dont le cognème S est le vecteur iconique.

1.2 Le cognème S dans une submorphémie « du texte » : vecteur de « prise en charge » et de « transgression »

1.2.1 Le cognème S, vecteur d'« une prise en charge »

Parmi les très nombreuses exploitations du cognème -S dans les langues romanes et la langue anglaise se trouve un domaine grammatical que nous n'avons pas encore exploré : l'expression du **genre féminin**, sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir au cours de ce chapitre (*infra*). Nous parlons des désinences agentives -*ess* (ang.) et -*triz/-driz* (esp.) qui, s'opposant respectivement à - \emptyset /-*er* ou à -*tor/-dor*, présentent la forme féminine comme une forme relative, engendrée par *augmentation* du morphème masculin (*poet/poetess*; *actor/actriz* TR/TR+S), et parfois par *alternance* -R/-S (*murderer/murderess*)³⁴⁸. Le cognème S semble donc en mesure de concevoir localement (dans le domaine agentif du moins) le genre féminin comme un *au-delà mental* ou, pour le dire en termes interlocutifs, comme une sur-détermination par rapport au genre masculin, alors même que, dans une

³⁴⁸ Remarquons toutefois l'ambiguïté de la solution espagnole : si, submorphématiquement parlant, le suffixe -*tor/-dor* se compose de la saillance TR (cf. : *infra* chapitre 11) et se voit augmenté de -S dans sa version féminine -*triz/-driz*, il n'est pas moins vrai que cette augmentation place ce -S en position de coda et le fait entrer, de surcroît, en opposition avec le cognème -R d'agentivité, également situé en position finale dans le suffixe masculin.

langue comme l'espagnol, les genres grammaticaux semblent globalement configurés selon le principe de l'opposition contrastive (-o/-a) que nous avons déjà évoquée.

Or, si l'on suit l'hypothèse d'un élément -S comme marque de configuration C1, il faudrait imputer à ces formes féminines particulières plus que la simple fonction de dire le féminin : il s'agit de formes marquées qui sur-sélectionnent la dimension agentive du lexème auquel le suffixe s'applique. Un exemple frappant de cette sur-sélection interlocutive qu'offre la version féminine du suffixe agentif est l'exemple (151), un passage entendu dans le premier épisode de la série *Alias Grace*, adaptée du roman de Margaret Atwood :

(151) [*En 1858, la servante Grace Marks nous parle depuis la cellule d'une prison canadienne où elle est détenue, à perpétuité, pour deux meurtres atroces qu'elle aurait commis à l'âge de 16 ans. Sa culpabilité n'a jamais été clairement établie.*]

"Murderess" is a strong word to have attached to you. It has a smell to it, that word. Musky and oppressive, like dead flowers in a vase. Sometimes at night I whisper it over to myself. Murderess. Murderess. It rustles like a taffeta skirt across the floor. Murderer is merely brutal. It's like a hammer or a lump of metal. I'd rather be a murderess than a murderer, if those are the only choices. (Série *Alias Grace*, épisode 1)

Le terme « murderess », marqué du suffixe -ess qui nous intéresse ici, ouvre le passage en position initiale, thématique. Il est commenté par la narratrice homodiégétique comme « a strong word », un mot « fort », ce qui oriente d'emblée dans le sens d'une sur-détermination de la forme féminine, par contraste avec la forme masculine (*murderer*) à laquelle elle est explicitement comparée et opposée, et qui suffit au critère minimal de la brutalité (*merely brutal*) inhérente au sémantisme ici décliné [*murder*]. La répétition échoïque de ce terme marqué (*Murderess. Murderess*), prononcé dans l'extrait avec emphase particulière sur la désinence et, partant, la fricative finale, met en scène une protagoniste qui semble savourer le « goût » de cette variante du mot, qui se délecte dans la sensualité de cette désinence qui semble ici faire toute la différence et emporter son adhésion : « I'd rather be a murderess than a murderer, if those are the only choices ». Ce « choix », voulu conscient et délibéré par le personnage, n'a certes aucun sens du point de vue strictement grammatical, qui réduit l'opposition *murderer/murderess* à une question référentielle de genre qui, à l'époque concernée par la diégèse, assignait à un personnage féminin par défaut la forme féminine³⁴⁹. Mais envisagée en termes relationnels, le commentaire de Grace

³⁴⁹ Du moins dans un certain état de la langue anglaise : la scène a lieu dans le Canada du XIX^e siècle. L'OED note que la désinence -ess pour marquer le féminin de certaines formes agentives a tendance à tomber en désuétude dans la langue du XX^e siècle, où les formes marquées en -ess sont ressenties comme stigmatisantes (sexistes) et négatives/dépréciatives : « The suffix -ess has been used since the Middle Ages to form nouns denoting female persons, using a neutral or a male form as the base (as *hostess* and *actress* from *host* and *actor*, for example). Despite the apparent equivalence between the male and female pairs of forms, they are rarely equivalent in terms of actual use and connotation in modern English (consider the differences in meaning and use between *manager* and *manageress* or *poet* and *poetess*). In the late 20th century, as the role of women in society changed, some of these feminine forms became problematic and were seen as old-fashioned, sexist, and patronizing (e.g. *poetess*,

sur sa préférence du mot *murderess* dépasse sa visée purement métalinguistique : en s'octroyant l'étiquette *murderess*, le personnage de Grace décide ainsi de prendre en charge, d'assumer par un choix actif, ce que la langue avait passivement prévu pour elle, et de convertir ce déterminisme grammatical en un moment crucial d'(auto-)identification de son personnage : quitte à être estampillée « coupable », autant aller jusqu'au bout, revendiquer sa condition (*murderess*) et ne pas être coupable par défaut (*murderer*).

Murderess nous semble ainsi être le vecteur d'une opération de sur-distinction, puisque, dans une situation « classique », en accord avec la présomption d'innocence, l'accusé est supposé plaider par défaut « non-coupable », le contraire relevant toujours du choix d'une stratégie délibérée et déterminée. Or, Grace va plus loin et choisit la version sur-déterminée de ce choix marqué, celle qui lui permet d'assumer pleinement ses actes et de défier, de fait, le déterminisme social que la série prétend interroger (ses actes sont-ils le produit de son milieu ou de son libre arbitre ?).

Or, ce « choix », cette sur-sélection opérée par le personnage, qui nous semble entièrement compatible avec un positionnement de type C1, n'est pas portée, nous semble-t-il, par la seule opposition *murderer/murderess*, bien que celle-ci soit sans doute cruciale dans l'économie du passage : le phonème /s/, dans sa version sonore et sourde, résonne en effet au-delà de cette opposition masculin/féminin dans l'ensemble du texte à travers ce que l'on a l'habitude de nommer une *allitération* en /s/ (et que nous avons marquée en gras dans le passage cité). Celle-ci s'alimente en l'occurrence d'une série de vocables qui introduisent des métaphores et des comparaisons particulièrement sensorielles, sollicitant les différents sens (odorat : *smell, musky* ; vue : *dead flowers in a vase* ; l'ouïe : « *Sometimes at night I whisper it over to myself* » ; le tact : « *It rustles like a taffeta skirt across the floor.* »). Dans ce déploiement synesthésique, la sollicitation de l'ouïe et du tact est particulièrement frappante en ce que ces deux images décrivent et imitent à la perfection le son [s] qui réverbère dans tout le texte : la dimension auditive d'une part, sifflante et susurrante (*whisper, rustle*), puis la dimension « motrice », fricative³⁵⁰ : le frottement d'une robe de taffetas à travers la pièce ; images d'une infinie délicatesse qui, face à la brutalité banale de *murderer* que le personnage rejette comme une vulgarité, ne manque pas de nous frapper par son caractère provocateur, polémique. L'on serait ainsi tenté de postuler, là encore, une sorte de submorphémie non pas du mot seulement, mais du texte dans son ensemble, car si *musky, whisper,*

authoress, editress). The 'male' form is increasingly being used as the 'neutral' form, where the gender of the person concerned is simply unspecified. » (OED, s.v. -ess).

³⁵⁰ Dans la mini-série adaptée du roman, le premier épisode reprend ce passage par une voix-off du personnage qui accentue, précisément, cette allitération des sifflantes. L'on notera aussi que la traduction la plus iconique du phonème sifflant (fricatif), celle du tissu trainant par terre, est accompagnée visuellement de l'image fugace un corps féminin, en robe, trainée à travers une pièce, comme s'il s'agissait d'un flash-back issu de la mémoire du personnage. À ce stade très précoce du récit, l'opinion du lecteur est donc délibérément guidée vers la culpabilité du personnage, afin de souligner comment celui-ci assume sa condition et la fait sienne.

skirt, *rustle* etc. pris indépendamment ne semblent pas activer le cognème S dans sa fonction de marque du *dépassement*³⁵¹, il n'est pas moins indéniable que la présence de ces termes contribue à cet effet de réverbération de la sifflante qui, en tant que phonème le plus marquant de ce passage texte, semble relayer au niveau de l'économie globale du passage la dimension sur-sélective, délibérément polémique et transgressive du personnage, qui à notre sens est parfaitement compatible avec une configuration C1.

La « validation » ou encore la « prise en charge » d'un signe (ou de la relation que celui-ci contribue à construire) n'est pas une prise de position vis-à-vis de la véracité du dire mais revient plutôt à « mettre en valeur », au sens classique du terme, le signe ainsi marqué, à le rendre saillant, et à signaler que le locuteur le prélève (sur-sélectionne) sur une toile de fond indifférenciée pour s'y intéresser, quelle que soit la forme que prendra cet « intérêt ».

1.2.2 *De la transcendance à la transgression : /s/ comme manifestation de la pulsion urétrale (Fónagy)*

La description synesthésique du phonème /s/ qui résonne dans ce passage d'*Alias Grace* indique de manière particulièrement explicite que la dentalité et le trait continu, que nous avons retenus jusqu'ici pour expliquer son aptitude à signifier le dépassement, ne sont pas les seuls éléments qui fondent l'identité de ce phonème aux allures transgressives, lequel, aux dires de L. Michel, jouit d'ailleurs d'une forte « personnalité »³⁵². À cause de son caractère constrictif, l'articulation de /s/ s'accompagne en effet d'une sensation de pression accrue derrière les incisives, pression qui suggère au locuteur que le dépassement du seuil dental n'est pas obtenu sans un certain effort, une certaine poussée, et qui fait de la sortie de l'air phonatoire une *échappée* dont le caractère « forcé » se traduit sur le plan acoustique par le sifflement caractéristique des sibilantes qui a donné son nom au graphème « sigmatique » (gr. *sigma* : ce qui siffle), (et que le passage commenté *supra* reproduit de façon particulièrement saisissante) :

« La langue forme en son milieu une petite gouttière qui laisse passer l'air par cette étroite issue. [...] A cause du resserrement des organes, on appelle S une consonne constrictive.. [...]. L'air venant des poumons est arrêté par la langue et le palais ; **sa pression augmente**. Mais par l'étroit canal qu'il rencontre entre la langue et les alvéoles, il se glisse **bruyamment ; il pénètre en force** dans le deuxième résonateur formé par la langue et les dents (supérieures et inférieures), s'échappe à travers l'étroit passage hérissé de dents et **sort en sifflant** de ce labyrinthe. » (Michel 1955 : 16, nous soulignons).

³⁵¹ L'on serait toutefois tenté de poser l'hypothèse que dans ces termes, S entre dans des constellations submorphémiques connues (SK, SP, ST etc.), dont la pertinence précise dans le cas de ces occurrences reste néanmoins à vérifier.

³⁵² « Alors il nous est apparu que ce son possédait une individualité telle que, dans les langues les plus diverses, il avait un comportement analogue. Cette constatation nous a permis d'appliquer à un phonème des termes réservés aux êtres vivants : naissance, vie et mort. Par ailleurs, nous avons constaté que les caractéristiques phonétiques de l'S ne conduisaient pas seulement à des constantes évolutives, mais encore à des constantes expressives. Aussi l'étude de ce phonème devait-elle comporter l'examen de ses valeurs esthétiques. » (Michel 1955 : 7-8).

L'articulation de la fricative dentale engendre ainsi une pression importante dans la cavité buccale : l'obstacle que représentent les dents est ressenti comme tel par le locuteur qui doit accroître la pression du flux d'air pour vaincre la barrière dentale et porter l'air « de l'autre côté », c'est-à-dire dans l'au-delà matériel de la limite des dents.

Cette dimension à la fois constrictive et sifflante de /s/ amène I. Fónagy dans ses *Bases pulsionnelles de la phonation* (1983) à considérer les constrictives linguales comme de possibles formalisations linguistiques de la pulsion urétrale. À partir du constat qu'« une constrictive non voisée, surtout la sifflante S, la chuintante CH et la voyelle I [interviennent] dans les mots qui désignent la miction », en particulier dans le langage enfantin et les onomatopées, Fónagy (1970 : 117) trouve un premier argument dans le caractère « humide » de ces constrictives :

« Le S et le CH sont des constrictives linguales, le dos de la langue forme un chenal, étroit dans le cas de S, plus large, dans le cas de CH, qui conduit l'air vibrant vers les incisives [...]. En prononçant le CH, une caisse de résonance se forme derrière les incisives inférieures, où se situent les glandes sublinguales et l'air tourbillonnant remplit cette caisse toujours humide. » (Fónagy 1970 : 117).

Ce qui donne plus de poids à cette possible association entre /s/ et la pulsion urétrale est toutefois l'argument formulé par I. Hollôs, qui, se fondant sur l'idée de la sphère buccale comme représentation miniaturisée du corps et de ses fonctions (*vid.* chapitre 4), avance l'hypothèse d'une correspondance symbolique entre l'étroit chenal par lequel s'écoule l'air au milieu de la langue et les voies urinaires (l'urètre), et, en particulier, entre la langue et le pénis :

« Pour prêter plus de vraisemblance à l'hypothèse du caractère urétral de S et CH, on pourrait considérer avec I. Hollôs la langue qui dirige le flux d'air à travers des espaces humides vers l'ouverture buccale, comme un organe susceptible de représenter le pénis, le clitoris. Cette analogie inconsciente est bien confirmée par des faits cliniques, les rêves, les symptômes, la mythologie. L'analogie morphologique de ces organes consiste surtout dans le fait que le pénis et la langue sont les seuls muscles attachés à un seul os. » (Fónagy 1970 : 117-118).

Mais l'association entre /s/ et la pulsion urétrale ne repose pas uniquement sur ces analogies anatomiques engendrées par la configuration *articulatoire* de /s/ qui, pour des raisons morphologiques, excluent les femmes d'une telle expérience proprioceptive. La correspondance pourrait en effet se poursuivre sur le plan *acoustique*, où le sifflement caractéristique des sibilantes serait à même d'évoquer non pas certes le simple écoulement d'un liquide – « la ressemblance est extrêmement vague » admet Fónagy (1970 : 117) –, mais

« le bruit que l'on fait naître en versant un liquide sur le feu. Par là, ces sons pourraient contenir un rappel inconscient, une allusion secrète à l'acte ancestral. » (Fónagy 1970 : 118).

Or, par cet « acte ancestral », l'auteur ne fait pas allusion au fait d'éteindre le feu en y versant de l'eau, mais au geste, tabou dans de nombreuses cultures, d'*uriner* sur le feu. Dans son *Malaise dans la civilisation* (1930), dans lequel il rapporte l'existence chez les Mongols d'une interdiction formelle d'uriner

sur les cendres encore chaudes du foyer, Freud interprète le geste d'uriner sur le feu comme un acte fondamentalement contraire à la culture, puisque la domestication et la conservation du feu font partie des exploits par lesquels l'homme « assujettit » peu à peu la terre et ses forces naturelles, et constituent le jalon fondamental dans ce mouvement ascendant qu'est l'émergence de la culture :

« L'entrée en matière est aisée ; nous admettons comme civilisées toutes les activités et valeurs utiles à l'homme pour assujettir la terre à son service et pour se protéger contre la puissance des forces de la nature : c'est l'aspect de la civilisation le moins douteux. Afin de remonter assez haut, nous citerons au titre des premiers hauts faits l'emploi d'outils, la domestication du feu. Parmi ces hauts faits, celui de la domestication du feu s'arroge une place éminente en tant que conquête tout à fait extraordinaire et sans précédent. » (Freud 1970 [1930] : 37).

Or, dans la lecture freudienne de ce « haut fait » anthropologique, la maîtrise du feu n'a pu se produire qu'au prix d'un renoncement : le renoncement au plaisir à la fois primitif et infantile d'éteindre le feu en urinant dessus :

« **Les choses se seraient passées comme si l'homme primitif avait pris l'habitude, chaque fois qu'il se trouvait en présence du feu, de satisfaire à cette occasion un désir infantile : celui de l'éteindre par le jet de son urine.** Quant à l'interprétation phallique originelle de la flamme s'élevant, telle une langue, dans les airs en s'étirant, il ne peut subsister aucun doute, trop de légendes en font foi. L'extinction du feu par la miction – procédé auquel recourent encore ces tardifs enfants de géants que sont Gulliver à Lilliput et le Gargantua de Rabelais – répondait ainsi à une sorte d'acte sexuel avec un être masculin, à une jouissance accordée à la puissance virile au cours d'une sorte de joute homosexuelle. **Celui qui renonça le premier à ce plaisir et épargna le feu était alors à même de l'emporter avec lui et de le soumettre à son service. En étouffant le feu de sa propre excitation sexuelle, il avait domestiqué cette force naturelle qu'est la flamme.** » (Freud 1970 [1930] : 38, nous soulignons).

Si Gulliver et Gargantua sont présentés comme les derniers hommes à succomber encore à ce geste infantile, le premier à parvenir à y renoncer est la figure mythologique de Prométhée à laquelle Freud consacre une brève analyse dans son article « Sur la possession du feu » de 1932. Prométhée est connu pour avoir volé le feu aux dieux de l'Olympe, et avoir subi le châtement pour son acte transgresseur, puisqu'il procure aux hommes ce qui était un privilège divin : la possession du feu. Quel rapport avec l'idée qui nous occupe, puisque dans le mythe, il n'est pas question d'uriner sur le feu ? C'est la formulation de ce mythe chez Hésiode, en particulier le détail sur le « mode de transport » du feu choisi par Prométhée, qui suggère à Freud cette lecture qui fait de la possession du feu l'envers de la maîtrise de la pulsion urétrale :

« Le titan Prométhée, héros culturel encore divin, peut-être même à l'origine démiurge et créateur des hommes, **apporte donc aux hommes le feu qu'il dérobe aux dieux, caché dans un bâton creux, une tige de fenouil.** Un tel objet, nous le comprendrions volontiers, dans l'interprétation d'un rêve, comme symbole de pénis, bien que **l'accent inhabituel mis sur le creux soit troublant.** Comment mettre en relation ce tube-pénis avec la conservation du feu ? Cela semble sans issue jusqu'à ce que nous nous souvenions que, dans le rêve, nous rencontrons si fréquemment le processus de renversement, changement dans le contraire, inversion des relations, qui nous dissimule si souvent le sens du rêve. **Ce n'est pas le feu que l'homme abrite**

dans son tube-pénis, mais au contraire le moyen d'étendre le feu, l'eau de son urine. Cette relation entre le feu et l'eau renvoie à un matériel analytique riche et bien connu. » (Freud 1932 : np. Nous soulignons).

À partir de cette lecture du matériel mythologique, auquel Freud prête, au même titre qu'aux rêves dont le mythe partage le fonctionnement, la capacité à « la figuration déguisée de processus mentaux à manifestations corporelles » (Freud 1932 : np), il n'est pas difficile de mettre en relation la petite gouttière qui se forme au centre de la langue lors de l'articulation d'une sifflante avec la tige de fenouil creuse, les deux étant des formalisations (linguistique ou symbolique) du pénis dans sa fonction urétrale. En cachant, c'est-à-dire *retenant* l'eau (et non pas le feu : renversement du symbole caractéristique de la pensée mythique) de son urine dans la tige, Prométhée renonce au plaisir d'éteindre le feu et peut ainsi en faire cadeau aux hommes dans un acte culturel fondateur. Trahir ce cadeau en l'éteignant devient ainsi un acte hautement *transgressif* de lèse-humanité en ce qu'il menace le fondement-même de la civilisation.

Reste toutefois la question de savoir pourquoi le matériel mythologique met en exergue cette façon particulière de transgresser l'interdit qu'est le jet d'urine sur le feu, alors que, finalement, toute démarche visant à éteindre le feu devrait se voir frapper du même interdit. Une deuxième explication peut en effet être avancée pour saisir le caractère particulièrement transgresseur de la *miction* sur le feu. Si la lecture freudienne présente la culture comme le fruit d'un renoncement à un plaisir (à tonalité homosexuelle), le psychanalyste hongrois S. Ferenczi propose une autre interprétation de la valeur symbolique du feu dans ce contexte.

Dans son analyse des *Voyages de Gulliver* (Jonathan Swift, 1721), Ferenczi se penche sur l'exemple littéraire brièvement mentionné par Freud, l'épisode où le héros éponyme, séjournant chez les Lilliputiens, éteint l'incendie qui se déclare dans le palais de la reine à l'aide de son urine. Accusé de lèse-majesté en dépit de ce geste de « sauvetage » de la reine, Gulliver est condamné par le roi à la peine de mort, finalement transmutée en aveuglement. La lecture psychanalytique de Ferenczi met en exergue le caractère hautement incestueux de l'acte d'uriner sur le feu :

« Wie sie vielleicht wissen, ist Königin oder Kaiserin eines der typischen Symbole der Mutter. [...] Jedermann, der mit der Ausdrucksweise des Unbewussten vertraut ist, wird wissen, dass eine Brandlöschung im Hause einer Frau, noch dazu durch Hineinurinieren, die kindliche Vorstellung vom Geschlechtsverkehr darstellt, in der die Frau durch das Haus symbolisiert wird. » (Ferenczi 1927 : 321)³⁵³.

Cette lecture des faits, qui à la place de l'interprétation phallique du feu y voit une figuration du désir sexuel (Ferenczi 1927 : 321), permet d'analyser « ce tabou comme une mesure de défense réagissant à

³⁵³ « Vous savez sans doute que la Reine ou l'Impératrice est l'un des symboles typiques de la mère. [...] Celui qui est familiarisé avec les modes d'expression de l'inconscient saura qu'éteindre un incendie dans la maison d'une femme, qui plus est au moyen d'un jet d'urine, correspond à la représentation infantile de l'acte sexuel, dans laquelle la femme est symbolisée par la maison. » (Nous traduisons).

des fantasmes incestueux où le feu représente le foyer, la chaleur maternelle » (Fónagy 1983 : 105). Le jet d'urine, interprété comme « le prolégomène [sic] de la génitalité masculine » (Landman & Pommier 2013 : §18) – qu'on pense aux concours de « portée » du jet d'urine pratiqués par les garçons –, représente ainsi, lorsqu'il est projeté sur le feu, la violation de la figure maternelle, intouchable, que le feu symbolise. Il n'est sans doute pas un hasard que dans la plupart des civilisations, la sauvegarde du feu ait été confiée aux êtres anatomiquement incapables de transgresser cet interdit, à savoir les femmes, dont les Vestales de la Rome antique, vierges au demeurant, représentent un cas archétypique.

Aussi la transmutation de la peine de mort de Gulliver en aveuglement confirme-t-elle, par les accents œdipiens qu'elle introduit, le caractère incestueux de la transgression commise. Aveugle, celui qui a transgressé l'interdit fondamental (l'inceste) retourne dans l'obscurité d'un état pré- ou a-culturel auquel il se condamne lorsqu'il éteint le feu, symbole de civilisation. Celle-ci, si elle est obtenue au prix d'un renoncement, apparaît alors comme fondamentalement opposée à la satisfaction des pulsions individuelles. Il en résulte un sentiment de frustration qui, aux dires de Freud, se transcrit dans le mythe de Prométhée par le châtement infligé à celui-ci, châtement qui, plus que la colère divine, traduit « le ressentiment que l'humanité menée par ses pulsions a pu éprouver contre le héros culturel » (Freud 1932 : np), lequel, au bout du compte, n'est pas châtié pour avoir apporté le feu aux hommes, mais pour ne pas l'avoir éteint.

Cette frustration, refoulée, ne manquera pas de chercher des voies compensatoires. Comme dans le cas de la pulsion anale évoquée au sujet de l'occlusive vélaire /k/, la phonation prend alors le relais, et l'articulation des sifflantes, en raison de leur analogie à la fois anatomique et acoustique, pourrait bien, dans certains contextes, prendre en charge l'expression d'un désir de transgression d'une norme culturelle ou sociale. L'on voit tout de suite que la valeur « transgressive » de /s/ n'est pas foncièrement différente de la notion de *transcendance*, puisque la transgression consiste aussi à franchir un seuil, à se placer dans un au-delà configuré en l'occurrence par le carcan des normes, restrictions et contraintes sociales, morales et/ou culturelles. Parallèlement, l'on comprendra qu'une telle transgression, en ce qu'elle constitue une confrontation avec un système de valeurs établi, est entièrement compatible avec un positionnement de type C1, lequel consiste en la réplique confrontationnelle du système et en sa déstabilisation locale.

Cette valeur « transgressive » qui s'ajoute ici aux potentialités offertes par le phonème sifflant s'illustre particulièrement bien dans la création littéraire, où la fonction poétique du langage occupe une place de choix dans l'agencement et le choix des lexèmes, comme l'a montré l'exemple issu d'*Alias Grace* commenté *supra*. Voici un exemple de langue espagnole, où le phonème /s/, ainsi que quelques-uns de

ses acolytes³⁵⁴, produisent une « allitération » sifflante qui est clairement mise au service de la notion de transgression.

Il s'agit du fameux portrait que brosse Clarín de son protagoniste don Fermín de Pas (*La Regenta*, 1884) qui, passionné d'alpinisme et touché par la folie des grandeurs, grimpe sur la tour de la cathédrale de Vetusta afin d'y assouvir sa soif de domination sur la ville. Le passage est long, mais sa prise en compte intégrale est indispensable pour saisir la dynamique globale du passage que nous cherchons à mettre en évidence :

(152) Uno de los recreos solitarios de don Fermín de Pas consistía en subir a las alturas. Era montañés, y por instinto buscaba las cumbres de los montes y los campanarios de las iglesias. En todos los países que había visitado había subido a la montaña más alta, y si no las había, a la más soberbia torre. No se daba por enterado de cosa que no viese a vista de pájaro, abarcándola por completo y desde arriba. Cuando iba a las aldeas acompañando al Obispo en su visita, siempre había de emprender, a pie o a caballo, como se pudiera, una excursión a lo más empingorotado. En la provincia, cuya capital era Vetusta, abundaban por todas partes montes de los que se pierden entre nubes; pues a los más arduos y elevados ascendía el Magistral, dejando atrás al más robusto andarín, al más experto montañés. Cuanto más subía más ansiaba subir; en vez de fatiga sentía fiebre que les daba vigor de acero a las piernas y aliento de fragua a los pulmones. Llegar a lo más alto era un triunfo voluptuoso para De Pas. Ver muchas leguas de tierra, columbrar el mar lejano, contemplar a sus pies los pueblos como si fueran juguetes, imaginarse a los hombres como infusorios, ver pasar un águila o un milano, según los parajes, debajo de sus ojos, enseñándole el dorso dorado por el sol, mirar las nubes desde arriba, eran intensos placeres de su espíritu altanero, que De Pas se procuraba siempre que podía. Entonces sí que en sus mejillas había fuego y en sus ojos dardos. En Vetusta no podía saciar esta pasión; tenía que contentarse con subir algunas veces a la torre de la catedral. Solía hacerlo a la hora del coro, por la mañana o por la tarde, según le convenía. Celedonio que en alguna ocasión, aprovechando un descuido, había mirado por el anteojo del Provisor, sabía que era de poderosa atracción; desde los segundos corredores, mucho más altos que el campanario, había él visto perfectamente a la Regenta, una guapísima señora, pasearse, leyendo un libro, por su huerta que se llamaba el Parque de los Ozores; sí, señor, la había visto como si pudiera tocarla con la mano, y eso que su palacio estaba en la rinconada de la Plaza Nueva, bastante lejos de la torre, pues tenía en medio la plazuela de la catedral, la calle de la Rúa y la de San Pelayo. ¿Qué más? Con aquel anteojo se veía un poco del billar del casino, que estaba junto a la iglesia de Santa María; y él, Celedonio, había visto pasar las bolas de marfil rodando por la mesa. Y sin el anteojo ¡quí! en cuanto se veía el balcón como un ventanillo de una grillera. Mientras el acólito hablaba así, en voz baja, a Bismarck que se había atrevido a acercarse, seguro de que no había peligro, el Magistral, olvidado de los campaneros, paseaba lentamente sus miradas por la ciudad escudriñando sus rincones, levantando con la imaginación los techos, aplicando su espíritu a aquella inspección minuciosa, como el naturalista estudia con poderoso microscopio las pequeñeces de los cuerpos. No miraba a los campos, no contemplaba la lontananza de montes y nubes; sus miradas no salían de la ciudad.

Vetusta era su pasión y su presa. Mientras los demás le tenían por sabio teólogo, filósofo y jurisconsulto, él estimaba sobre todas su ciencia de Vetusta. La conocía palmo a palmo, por

³⁵⁴ Fónagy mentionne, en dehors de /s/, la chuintante /ʃ/, la voyelle /i/ et rappelle l'analyse de Ickelsamer (1531), qui inclut la fricative labiodentale /f/: « On peut comparer également le grésillement de l'eau dans le feu au son F. Le /f/ est soufflé à travers les dents, posées sur la lèvre inférieure, et sonne comme le bois humide ou vert dans le feu ». Pour l'espagnol péninsulaire, il conviendrait sans doute d'y ajouter la fricative interdente /θ/.

dentro y por fuera, por el alma y por el cuerpo, había escudriñado los rincones de las conciencias y los rincones de las casas. Lo que sentía en presencia de la heroica ciudad era gula; hacía su anatomía, no como el fisiólogo que sólo quiere estudiar, sino como el gastrónomo que busca los bocados apetitosos; no aplicaba el escalpelo sino el trinchante. (Leopoldo Alas 'Clarín', *La Regenta*, 1883-1884).

Une lecture attentive aux jeux de sonorités fait apparaître une importante allitération en /s/ et secondairement /θ/ dans l'ensemble des passages qui décrivent la passion du Magistral pour les hauteurs, allitération qui s'alimente à la fois de l'emploi récurrent du pluriel, mais aussi du choix de certains lexèmes, souvent parmi les plus significatifs pour l'interprétation du passage³⁵⁵. Nous postulons que cette multiplication de la sifflante vise ici à souligner le caractère particulièrement transgressif des activités du protagoniste, qui se déclinent en deux aspects complémentaires, aussi transgressifs l'un que l'autre.

L'extrait s'organise en effet en deux temps : le Magistral vu dans son activité de randonneur de haute montagne, puis le même personnage scrutant la ville de *Vetusta* du haut du clocher de la cathédrale. La première partie du passage montre un personnage auto-centré (« *recreos solitarios* ») et compétitif (« *dejando atrás al más robusto andarín, al más experto montañés* ») qui s'adonne à l'alpinisme. À partir de la déclinaison d'un vaste champ lexical de la hauteur (*subir, alturas, alto* etc.), qui débouche inévitablement sur « *altanero* » ('hautain'), cette passion de la haute montagne s'interprète comme la métaphore du trait psychologique prédominant du personnage : le désir de domination du personnage, analysé par Y. Lissorgues (1994) comme le moteur de son **surmoi** hypertrophié et source d'**orgueil** démesuré. Se complaisant à « *mirar las nubes desde arriba* » et à embrasser du regard l'ensemble de la création (la terre, la mère, le ciel etc.), Fermín se prend pour Dieu au lieu de s'en approcher, défiant à la fois le code déontologique de sa profession et la loi biblique qui dénonce l'orgueil comme un péché mortel.

Une deuxième transgression, plus grivoise, est déployée par le texte au moyen d'un vaste champ lexical de la sensualité et du désir (*ansiaba, sentía fiebre, aliento de fragua, triunfo voluptuoso, intensos placeres*, etc.) : l'ascension, si elle complaît aux exigences du surmoi, obéit aussi à la satisfaction d'un *plaisir* que le narrateur ne manque pas de décrire comme un besoin instinctif (« *por instinto* »), une compulsion (« *siempre había de emprender, a pie o a caballo, como se pudiera* » ; « *intensos placeres de su espíritu altanero que De Pas se procuraba siempre que podía* »), une drogue (« *Cuanto más subía más ansiaba subir* »), qui fait valoir les droits du corps sur ceux de l'esprit. Tout en posant le caractère

³⁵⁵ Bien que l'intentionnalité des allitérations en /s/ soit plus difficile à établir en espagnol en raison de l'intervention de ce phonème dans le morphème du pluriel, l'effet d'allitération nous semble dans ce passage manifeste. Il serait sans doute convenable d'étayer ces observations par une analyse statistique, pour déterminer si l'abondance de /s/ dans ce passage est statistiquement significative par rapport au reste de l'œuvre ; mais une analyse classique, subjective certes, permet de déceler des passages particulièrement denses (*Cuanto más subía más ansiaba subir*) qui nous semblent ici fonctionner comme moteurs du fragment.

mégalo-maniaque et ambitieux du personnage, l'activité de l'escalade peut être lue, en termes psychanalytiques, comme une métaphore de la pulsion sexuelle que le personnage cherche à satisfaire coûte que coûte (*como se pudiera ; siempre que podía*) : idéalement dans l'union orgasmique (*cuanto más subía más ansiaba subir..., llegar a lo más alto era un triunfo voluptuoso,*) avec la nature dont les formes généreuses (« *abundaban montes* ») évoquent sans difficulté le corps féminin ou alors, faute de mieux, dans l'ascension du clocher de la cathédrale, emblème de la ville aisément interprétable comme un symbole phallique. Le passage de la montagne au clocher, de la nature à la culture (ville) et du féminin au masculin, mis en exergue dès le départ par un parallélisme de construction – *cumbres de los montes y campanarios de las iglesias* –, signe l'émergence d'un sentiment de *frustration* (« *tenía que contentarse con subir algunas veces a la torre de la catedral* ») qui accompagne l'exercice « solitaire » de la satisfaction du plaisir sexuel dans ce nouveau paysage urbain : l'accomplissement (symbolique) de l'acte sexuel avec la femme désirée (Ana Ozores), faute de possibilités réelles, se transmute ici en un voyeurisme intrusif à l'aide d'un deuxième symbole phallique, la longue-vue, qui permet au personnage de projeter sur la ville un regard « pénétrant ». Dans cette partie du texte, où la passion des montagnes cède à l'obsession pour la ville, celle-ci, appréhendée comme un corps, prend le relais dans la métaphorisation du corps féminin (cf. Ferenczi : la maison comme figuration de la femme/mère) mais renforce aussi le sentiment d'interdit en ce que « l'héroïque cité » est aussi, depuis les Grecs, le symbole de la culture, la civilisation, la loi humaine qui assujettit les lois de la nature. Aussi la ville devient-elle l'allégorie même de la femme doublement interdite, inaccessible, « *vedada* » ou « *vetada* », à cet homme d'église qui convoite une femme mariée, mais qui est ici assujettie, violée (métaphoriquement) par le Magistral et sa longue vue (« *Vetusta era su pasión y su presa.* ») tel que le nom de la ville, *Vetusta*, en porte le témoignage programmatique : le nom de la ville peut en effet être lu comme une augmentation infixale de **Vetada* > *VetuSta*, avec, en sus, la formation d'une grappe submorphémique {ST} dont l'instruction cognitive de *stase/fixité* résonne d'autre part avec le changement vocalique (/a/ > /u/) lequel, tout en opacifiant légèrement la paronymie évoquée, contribue par la présence de la voyelle vélaire à expliciter le caractère rétrograde³⁵⁶ des mœurs et coutumes de cette ville que le vocable ainsi obtenu, « *vetusta* », contient dans son programme sémantique.

La ville de *Vetusta* est donc, dans sa relation intime avec le Magistral du moins, le lieu de toutes les transgressions : *superbe* d'abord, *luxure* ensuite, puis *gourmandise* (« *Lo que sentía en presencia de la heroica ciudad era gula* ») ; le protagoniste n'engrange pas moins de trois péchés capitaux dans son attitude que, abstraction faite de tout précepte religieux, l'on qualifierait communément de « *perverse* ».

³⁵⁶ Comme pour /o/, l'articulation de la vélaire /u/ suppose un mouvement d'involution de la langue qui se retire vers l'intérieur de l'appareil phonatoire (cf. : CFB article o/a)

À notre sens, l'allitération en /s/ tout au long de ce passage, particulièrement intense dans certaines phrases-clé du fragment (...*cuanto más subía más ansiaba subir...*), contribue sensiblement à aiguiller le lecteur dans le sens d'une telle interprétation ; plus que jamais, l'abondance du phonème /s/ apporte au texte quelque chose de jouissif, de « compensatoire » : le protagoniste fait fi de l'interdiction que lui imposent son statut d'homme d'église (*hybris*, satisfaction des plaisirs de la chair) et le code moral de la pudeur (voyeurisme), mais ce faisant, il n'est pas loin de « pisser sur le feu », puisqu'il met à mal l'un des fondements mêmes de la société de son temps : la culture chrétienne, dont il révèle l'hypocrisie et la perversion (selon Clarín, anticlérical convaincu). Aussi n'est-il pas surprenant que le personnage apparaisse ici comme le contraire de ce que son statut social exige de lui : sa dimension monstrueuse, diabolique (*aliento de fragua, fuego*) fait écho aux nombreuses représentations du Diable associé à la figure du serpent, à qui on attribue toujours ce sifflement caractéristique transcrit littérairement par une allitération en /s/, comme dans le célèbre vers de Racine dans *Andromaque* : « *pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes.* ».

L'ensemble des propriétés phono-articulatoires et psychophonétiques du cognème S l'autorisent à opérer comme une marque prototypique de la configuration interlocutive C1, qui consiste en la sur-distinction de la position locutive. Marquant une frontière interne, appelée à être dépassée voire transgressée, le cognème S permet de signaler formellement le *dépassement* du Rapport Interlocutif Direct, souvent porté par un signe non marqué, et dont nous avons vu qu'il a précisément vocation à garantir la « norme », la valeur « consensuelle » du signe, que les formes C1 se proposent de transgresser. Notre postulat est donc que *quizás*, affublée de cette marque, appartient à cette configuration C1, mais avant de vérifier cette hypothèse par une analyse d'exemples attestés, nous verrons que notre signifiant présente un deuxième élément submorphémique à même de corroborer notre analyse.

Il nous semble en effet qu'en dehors de la présence de la marque -s, un autre argument, également d'ordre submorphémique, peut être avancé : il provient d'un autre découpage du signifiant de *quizás*, que l'on aurait tort de réduire à une simple expansion de *quizá* sous forme de *quizá + s*. L'ajout de la marque finale -s à la marque adverbiale -á crée en effet une constellation submorphémique nouvelle, une « brique » {AS}, qui ne saurait se réduire à la somme des cognèmes A et S pris isolément ; il faudra revenir sur le cognème A, déjà évoqué, afin de montrer comment son interaction avec le cognème S, formant une entité intégrée et autonome, donne naissance à une marque propre qui, dans la langue espagnole, est l'une des marques par excellence de la sur-distinction.

2 La grappe submorphémique {AS} : formalisation de la sur-distinction

L'ajout du submorphème -s dans le cadre de l'alternance - \emptyset /-s que nous venons de voir pourrait donc ne pas être le seul élément qui distingue la forme *quizás* de son concurrent étymologique *quizá*. Cette marque déplace en effet le cognème A de sa position finale absolue, cognitive pertinente (cf. : *supra*), et fragilise ainsi l'inscription de la forme augmentée dans les réseaux auxquels la forme de départ pouvait prétendre : nous pensons, notamment, au réseau du « -a adverbial », auquel *quizás*, sans en être complètement exclu, ne se rattache plus qu'indirectement, par le biais du cognème A relégué en une position finale relative. Nous verrons que les cognèmes A et S s'associent en une « brique » submorphémique {AS} et occupent conjointement, en tant que nouvelle unité double et solidaire, la position finale cognitivement pertinente, tel que nous l'observerons à de nombreux endroits de la langue espagnole. *Quizá* et *quizás* s'opposent donc à double titre : par la présence du submorphème S d'abord, mais aussi par le biais de la grappe submorphémique {AS}, fruit de la survenue de S, et que *quizá* ne présente pas. C'est à ce nouveau découpage submorphémique que nous allons nous intéresser à présent, afin de montrer que cette brique est, dans la langue espagnole, un vecteur privilégié de la configuration interlocutive C1.

2.1 {AS}, encore une « marque adverbiale » ?

La pertinence de ce découpage supplémentaire du signifiant *quizás*, permettant d'isoler la particule {AS}, découle en premier lieu d'une observation plus précise du réseau adverbial dans lequel la forme *quizás* prend place en vertu de son -s final. Au sein de ce vaste réseau adverbial « en -s » que nous avons commenté précédemment, l'on remarque en effet l'existence d'un *sous-ensemble* où le -s final s'adjoit de manière récurrente à la voyelle [a], elle-même – nous l'avons vu – particulièrement exploitée dans la morphologie des adverbes espagnols (*supra*), formant ainsi dans de nombreuses formes adverbiales cette association que nous avons évoquée : outre *quizás*, il s'agit notamment de *más*, *trás* et de leurs composés respectifs (*demás*, *jamás*, *además*, *cuantimás*, *endemás* ; *depués*, *atrás*), ainsi que de la série *mientras*, *cras*, *apenas*, *fuera*s [médiéval] etc., qui présente de la particule {AS} une version atone. Cet emploi combiné de deux marques que la tradition tient respectivement pour « adverbiales » (le « -a » adverbial et le « -s » adverbial, cf. : *supra*) engendre ainsi des formes que la logique mathématique commanderait d'interpréter comme des formes « doublement adverbiales » ou, si l'on préfère, « doublement marquées » d'un morphème d'adverbialité, si tant est que l'on accepte de suivre la lecture « fonctionnelle » de ces marques. L'on est toutefois en droit de se demander si la raison de cette

confluence récurrente de deux marques qui semblent faire « double emploi » n'est pas à chercher ailleurs que dans le marquage d'une fonction grammaticale³⁵⁷.

D'autre part, si l'existence d'une brique {AS} du côté des adverbes de langues n'est que peu remarquée, le recours massif à l'élément {AS} du côté des adverbes de discours (locutions) est un phénomène fort bien connu et maintes fois souligné, quoique non suffisamment expliqué à notre sens. Au sein des locutions adverbiales dites « plurielles » que nous avons commenté *supra* s'observe en effet, là encore, un vaste *sous-ensemble* en *-as* (*de veras, a gatas, a ciegas, a tontas y a locas, a las bravas*, etc.) que la tradition grammaticale, en accord avec la prémisse d'un *-s* « pluriel », interprète comme des formes de pluriel *féminin* :

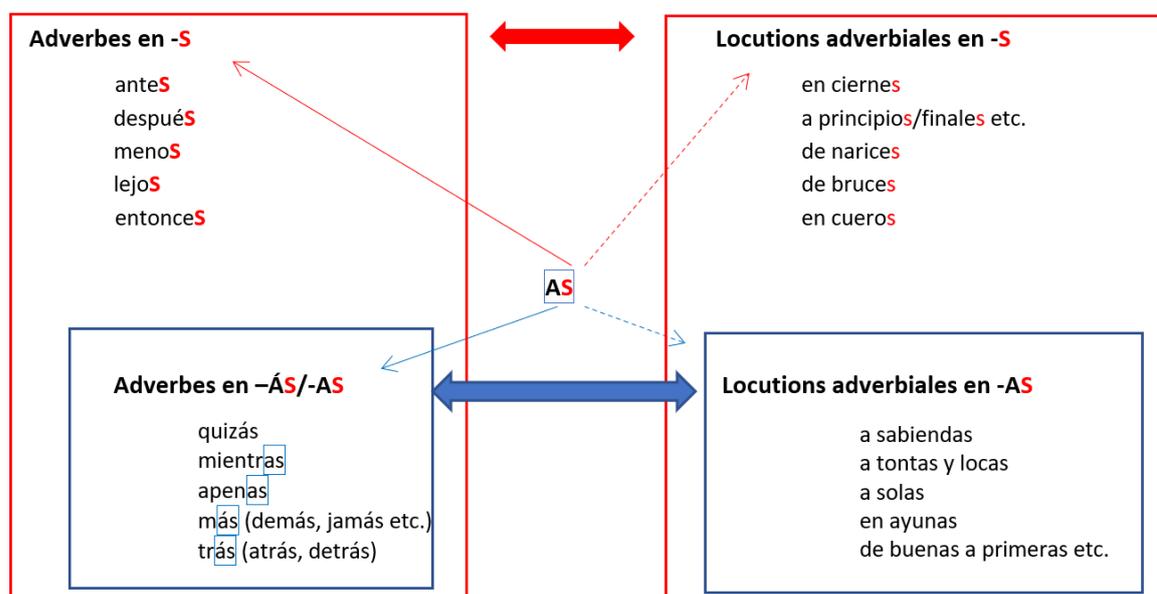


Figure 86 : La brique {AS} dans la sphère adverbiale de l'espagnol

Il n'est pas question de rétablir ici des analyses que nous avons refusées pour l'élément *-s* seul – notamment la question de la prétendue pluralité inhérente à *-s* (*vid. supra*) – et l'on peut avancer d'emblée que si, nous l'avons montré, l'élément *-s* ne dit *ni la fonction adverbiale ni la pluralité* mais se montre simplement *compatible* avec de telles exploitations discursives, l'élément *-as* n'aura nullement pour fonction, intrinsèque du moins, de dire une fonction adverbiale *marquée* ou un pluriel *féminin*. Mais si nous nous proposons ici de remonter la piste de ce rapprochement suggéré par la cohérence remarquable de ces formes que l'on ne saurait ignorer si l'on accorde quelque primauté au signifiant, c'est que nous espérons pouvoir préciser, par le détour de la lecture « flexionnelle », le fonctionnement

³⁵⁷ Nous avons vu, dans les chapitres précédents, qu'à notre sens, ni *-a* ni *-s* ne véhiculent, fondamentalement, l'instruction fonctionnelle d'« adverbialité », mais qu'ils sont, en vertu des cognèmes A et S qu'ils actualisent, compatibles avec de telles *exploitations*. Si nous reprenons ici cet argument, c'est pour souligner le caractère « sur-déterminé » que l'on pourrait prêter à ces formes, sur-détermination qui fait d'emblée écho au fonctionnement interlocutif de C1 que nous analysons dans ce chapitre.

de notre brique {AS} et d'en approcher l'invariant cognitif qui permettra d'expliquer toutes les exploitations de cet élément dans la langue espagnole.

2.1.1 Le « féminin » dans les locutions adverbiales

L'interprétation traditionnelle de l'élément -AS dans les locutions adverbiales en tant que marque du féminin pluriel prend place, nous l'avons dit, dans le cadre global de la lecture « plurielle » du paradigme des formes en -s (cf. : *supra*). Elle découle du fait que ces locutions sont généralement construites à partir d'une base nominale (substantif ou adjectif) susceptible de prendre les marques usuelles de la flexion nominale : dans une formule comme *a gatas* ou *a ciegas*, l'« habitude » grammaticale verra donc dans -as un féminin pluriel (*gato* > *gata* > *gatas* ; *ciego* > *ciega* > *ciegas*) tel qu'il opère dans les emplois libres (compositionnels) de ces lexèmes :

(153) Es ideal que apenas estes enterado que tienes una gata embarazada en casa, la lleves al veterinario, ya que te dirá cual es la dieta ideal que debe seguir tu felina. Pero por lo general y lo que más recomiendan los veterinarios **a gatas** que no tengan ningún tipo de enfermedades y estén embarazadas, es cambiar su alimento y suministrarles uno de cachorros, ya que este contiene niveles más elevados de Calcio y vitamina [...] (<https://blog.agrocampo.com.co/el-embarazo-en-gatas/> [consulté le 10/08/2012]).

et ce indépendamment de la question du référent que l'élément peut contribuer à évoquer dans le cadre de la locution, question qui, nous le verrons, est fort problématique.

Au-delà de cette « évidence » morphologique imposée par la routine grammaticale, l'interprétation de ces formes comme grammaticalement féminines se nourrit aussi de la connivence manifeste entre la fonction adverbiale et le genre féminin en général : l'on remarquera en effet que, tant en espagnol qu'en français, le féminin, pluralisé ou non, occupe une place de choix dans la confection des locutions adverbiales : *à la française / a la francesa*, *à l'aveuglette (a ciegas)*, *en cachette (a hurtadillas)* etc. D'autres faits morphosyntaxiques viennent par ailleurs conforter ce rapprochement entre adverbe et féminin : rappelons par exemple que le suffixe adverbial fr.-*ment*/esp. *-mente* se greffe à une base adjectivale féminine qui, si elle s'explique historiquement par le genre féminin de l'étymon MENS, ne constitue pas moins en synchronie un nouveau point de contact entre le féminin et la fonction adverbiale. En espagnol, les constructions factorisantes du type *clara y explícitamente* laissent d'ailleurs à nu, dans le premier membre de la formule, la marque du féminin, qui rejoint ainsi formellement le -a adverbial déjà évoqué *supra*. Enfin, la langue orale fournit une construction adverbiale qui, bien que répudiée par les internautes puristes qui se fondent sur la perspective strictement normative (RAE), jouit dans l'espagnol actuel d'une très grande vivacité : il s'agit de formules adverbiales comme *detrás mía*, *delante tuya* etc, où l'adverbe de départ devient le support formel d'un adjectif possessif formellement féminin :

(154) « ¿Detrás mía o detrás de mí?

Esta mañana llegué y me puse en la cola, y un señor de unos sesenta años que estaba sentado a dos metros me dijo: “Usted va detrás mía”. [...]

Lo cierto es que aunque me sentí un poco agraviado porque aquel señor me llamó de usted, me sentó aún peor escuchar “detrás mía”.

Hay expresiones que, además de ser sintácticamente incorrectas, molestan cuando se escuchan. [...] Ojalá ese señor me hubiera dicho esta mañana: “Chaval, tú vas detrás de mí”. »

(Internet, <https://manumorenoescritor.wordpress.com/2012/07/18/detras-mia-o-detras-de-mi/>, [consulté le 22/10/2019].

Que la RAE explique ce phénomène, tout en le condamnant, par la confusion entre un complément du nom à valeur possessive (*la casa de María* > *la casa suya*) et un complément prépositionnel d’adverbe (*detrás de mí* > *detrás mía*)³⁵⁸, introduits tous les deux par la préposition *de*, n’explique en rien pourquoi ce possessif intempestif se met de préférence au féminin³⁵⁹. Il y a là, entre une forme « féminine » et la fonction adverbiale, une énième convergence relayée par le signifiant *-a*.

2.1.2 -AS, marque d’un « neutre »

Remarquant « ces liens subtils tissés entre féminin et adverbe que les deux langues [française et espagnole] exploitent à profusion », R. Cazalbou se penche, dans une communication de 2014, sur le recours massif de la marque du féminin pluriel -AS dans les structures adverbiales du type A ...+AS (*a ciegas*, *a secas* etc.). Partant du consensus grammatical qui conçoit le féminin pluriel comme la forme la plus déterminée de la flexion nominale, il formule l’hypothèse que cette *surdétermination* établit avec la fonction adverbiale un certain lien privilégié qu’il convient d’expliquer :

« [...] le féminin pluriel est le maximum de détermination que peut accepter un nom (substantif ou adjectif). Les deux marques morphologiques de féminin et de pluriel conduisent donc à un **vocable doublement marqué** qui offre un **double dépassement (genre et nombre) de la forme non marquée**. L’hypothèse ici présentée est donc la suivante : la **surdétermination** portée par le féminin pluriel (genre et nombre arbitraires) constitue une image parallèle du schéma mental qui conduit à la construction de l’adverbe. » (Cazalbou 2014 : np, nous soulignons).

³⁵⁸ « En la lengua culta debe evitarse el uso de adverbios como *cerca, detrás, delante, debajo, dentro, encima, enfrente* con adjetivos posesivos; así pues, no debe decirse *detrás mía, encima suya*, etc., sino *detrás de mí, encima de él*, etc. El origen de este error está en equiparar el complemento preposicional introducido por la preposición de (*detrás de María*) con los complementos de posesión, de estructura formalmente idéntica (*la casa de María*). Sin embargo, se trata de construcciones diferentes: en la primera (*detrás de María*), el núcleo del que depende el complemento preposicional es un adverbio (*detrás*), mientras que en la segunda (*la casa de María*) es un sustantivo (*casa*). Puesto que los adjetivos posesivos son modificadores del sustantivo, solo si el complemento encabezado por *de* depende de un sustantivo puede sustituirse sin problemas por un posesivo:

la casa de María = su casa o la casa suya.

Sin embargo, los adverbios no son susceptibles de ser modificados por un posesivo, de forma que no admiten la transformación descrita:

detrás de María no equivale a **su detrás*, por lo que no es admisible decir *detrás suya* ni *detrás suyo*.

(<https://www.rae.es/espanol-al-dia/detras-de-mi-encima-de-mi-al-lado-mio>).

³⁵⁹ Il faut toutefois reconnaître que l’on entend aussi, bien que moins fréquemment me semble-t-il, *detrás mío*, avec le possessif au masculin.

L'on retrouve ici la notion de « dépassement » que l'auteur avait invoquée dans le cadre de son analyse du seul morphème *-s* pour justifier de la valeur dite « adverbiale » de cette désinence, l'adverbe étant, en tant que porteur d'une incidence de second degré, « un dépassement d'une construction préalable (en langue ou en discours) » (Cazalbou 2014 : np) (cf. : *supra*). Mais la spécificité des constructions en *-as* repose ici, l'on s'en doute, sur la présence d'une deuxième marque (*-a*), elle aussi, selon l'auteur, vectrice d'un « dépassement », quoique d'une autre nature :

« Ce que dit le signifiant c'est que le pluriel est un refus du singulier par adjonction de morphème (+ quantitatif). Le pluriel est une construction homogène puisque le dépassement du signifiant (forme) correspond au signifié (plus). D'où l'on dira que le pluriel se construit sur une base de singulier outrepassé (exotrope). Du point de vue du sens : le pluriel du substantif est inclusif du singulier. Le dépassement se fait donc par un mouvement endogène (du contenu au contenant). Le féminin, pour sa part, correspond à un refus du masculin par ouverture de voyelle mais sans ajout de morphème, ce qui signifie qu'il n'y a pas d'accroissement, de dépassement formel du signifiant (endotrope). Cependant, le dépassement se fait ici par un mouvement exogène puisque le féminin est inclus dans le masculin. La réalisation de la forme marquée s'obtient par extraction. » (Cazalbou 2014 : np).

Le fonctionnement systémique spécifique de chaque morphème, l'un emportant un mécanisme d'*extension* matérielle du signifiant (ajout du morphème *-s*), l'autre opérant une *extraction* par opposition morphématique (*-a* vs. *-o*) révèle ainsi deux mouvements de pensée, l'un *endotrope* et *exogène* (pluriel), l'autre *exotrope* et *endogène* (féminin), « dont les directions sont opposées » :

« Au total, si l'on considère les processus mis en œuvre, on remarque que le signifiant du féminin pluriel est le résultat d'une double tension dont les directions sont opposées. [...]. Dans la structure *A + -as*, **le résultat des mouvements de pensée est donc égal à zéro** et c'est d'ailleurs, sans doute, la raison pour laquelle la langue a fait le choix préférentiel de cette forme [pour fabriquer des locutions adverbiales]. » (Cazalbou 2014 : np, nous soulignons).

Si, selon l'hypothèse de Cazalbou, la désinence *-s* seule est en mesure de traduire l'incidence de second degré qui caractérise l'adverbe, la fonction adverbiale serait donc particulièrement bien « servie » par les tournures en *-AS* dans la mesure où « [l]a combinaison de ces deux processus mentaux, et lorsqu'il ne s'agit pas de genre/nombre réels, conduit donc logiquement à une **neutralisation** » (Cazalbou 2014 : np, nous soulignons), et que cette « neutralisation » des instructions flexionnelles emportées par chacune des marques séparément ne manque pas, selon l'auteur, de rappeler la neutralité formelle, c'est-à-dire l'*invariabilité* formelle, de l'adverbe de langue telle que observée par G. Guillaume :

« Cette aptitude du mot à assigner – en sus de ce qu'il désigne – une assignation fait l'adverbe. La grammaire déclare l'adverbe invariable, non sujet à accord et, le fait constaté n'en cherche point la raison, à portée de la main pourtant. Ce qui fait l'adverbe invariable, c'est qu'il assigne une assignation, et une assignation ne peut avoir ni nombre ni genre. C'est un neutre. » (Guillaume, *Prolégomènes*, p.40, cité dans Cazalbou 2014 : np).

L'on comprendra que sous les prémisses de cet effet d'*annulation* des marques de détermination, la contradiction entre le recours à une forme surdéterminée (double accord : variabilité maximale) en discours à la place, en langue, d'un élément *a priori* invariable (« non sujet à accord ») n'est alors qu'une contradiction apparente, puisque l'effet de neutralisation de la double détermination reproduit, à sa manière, le phénomène de « non-accord » caractéristique de la fonction adverbiale. Ce raisonnement mathématique de l'annulation des opérations mentales sous-jacentes aux morphèmes flexionnels permettrait alors d'expliquer un problème de taille que posent ces locutions : le fait que l'élément en *-as* « ne s'accorde pas », que ce soit par absence de support identifiable (*a secas, a ciegas*), ou par infraction flagrante des règles d'accord habituellement en vigueur dans la langue (*a pie juntillas, a ojos vistas*) (*vid. infra*). L'anomalie de ces structures cesse alors d'être telle pour devenir un phénomène parfaitement explicable et cohérent dans le cadre d'une lecture de *-as* comme morphème adverbial :

« La confirmation que la structure fonctionne à partir d'une réinterprétation des mécanismes sous-jacents de construction, nous la trouvons dans une expression familière qui est *a pie(s) juntillas* (bien que l'on trouve parfois *juntillo*). Le féminin [...] prouve que seule prime la forme du féminin pluriel, abstrait de toute référence extérieure. Sinon, comment interpréter cette combinaison de substantif masculin et d'adjectif féminin ? De fait, ici **la terminaison *-as* se comporte comme un suffixe adverbial**. » (Cazalbou 2014 : np).

Cazalbou note toutefois qu'il ne peut s'agir que d'une sorte de « recyclage », d'une « réappropriation » des marques « habituellement » interprétées comme du « féminin » ou du « pluriel » et dont seul subsisterait ici le mouvement mental qui sous-tend ces constructions :

« La combinaison de ces deux processus mentaux, et lorsqu'il ne s'agit pas de genre/nombre réels conduit donc logiquement à une neutralisation. On le répète, ce qui est dit ici ne vaut que pour la réappropriation du signifiant dans le cadre de la structure adverbiale. En ce qui concerne un véritable féminin pluriel, les deux catégories s'ajoutent. Dans le cas qui nous occupe [...] ce n'est que le processus mental qui est conservé. Dès lors, ce que déclare le signifiant c'est une neutralisation des opérations. » (Cazalbou 2014 : np).

L'on voit bien que l'on retrouve là les difficultés d'analyse que nous avons déjà évoquées pour le pluriel seul : ici, l'effet de *neutralisation* des mouvements de pensée ne se produit que « s'il ne s'agit pas de genre/nombre réels », ce qui revient à attribuer au référent visé par la formule le pouvoir de discriminer les deux lectures en bloquant, dans des circonstances finalement peu transparentes, la lecture par défaut (*cumulative*) :

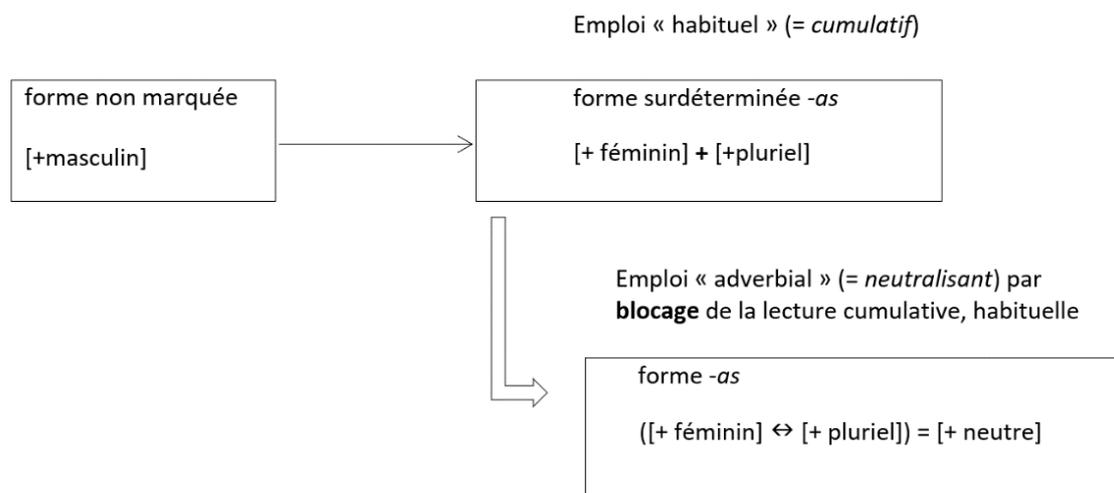


Figure 87 : Le féminin pluriel dans les locutions figées selon Cazalbou

Or, il est problématique de considérer que les valeurs des morphèmes convoqués varient en fonction du référent qu'ils contribuent à évoquer, du moins si l'on postule, comme nous le faisons, que le monde référentiel n'est pas un préconstruit. D'autre part, l'on se retrouve alors avec un élément *-as* qui, sous un physisme unique, serait en mesure de déclarer des opérations mentales diamétralement opposées : une *addition* d'un côté, une *neutralisation* de l'autre. L'on pourrait certes dire, avec R. Cazalbou, qu'il y a là une *synapse*, c'est-à-dire « la jonction sous un même physisme de deux représentations mentales » (Molho 1968 : 43). Mais, comme l'a montré M. Molho au sujet du terme français *fort* pouvant être adjectif ou adverbe, la notion de *synapse*, qui a le mérite de « évite[r] au linguiste d'avoir à considérer au plan du signifiant un *fort*¹ et un *fort*² », ne laisse pas moins « intacte la distinction de deux « signifiés » opposables : distinction d'ordre catégoriel et logique que le signifiant *un* s'obstine à démentir » (Molho 1968 : 43). Posé en termes de *cumul* vs. *neutralisation* des marques flexionnelles, le cas de *-as* pose le problème du double signifié sous un physisme unique de manière flagrante et apparemment irrésoluble, puisque l'on voit mal comment ces opérations mathématiques opposées pourraient se subsumer sous quelque « unicité mécanique » (Molho), sous quelque invariant unique.

Il est certes vrai que dans son analyse, R. Cazalbou attribue un rôle-clé à la préposition *a* dans cet effet de « recyclage » des désinences, puisque la préposition signalerait « la valeur métaphorique des éléments grammaticaux ici convoqués » :

« Autrement dit, la locution adverbiale ainsi formée déclare que s'instaure, dans l'ordre de la phrase, un deuxième niveau de prédication caractéristique de l'adverbe de manière. Ce second niveau sera donc déclaré par la préposition qui déclare que la visée est une forme de féminin pluriel qui ne saurait être qu'une **réinterprétation/réappropriation** des éléments morphologiques. On peut dire que la préposition *a* est chargée de dire la **valeur métaphorique des éléments grammaticaux ici convoqués**. Dans le fond, la préposition chargée de déclarer la

limite (a) est ici utilisée pour signifier d'entrée de jeu qu'il ne s'agit pas d'un vrai pluriel pas plus qu'il n'est question d'un vrai féminin (cinétisme). » (Cazalbou 2014 : np).

L'on retrouve ici les analyses au sujet de la valeur disjonctive de [a] (Pagès 2015) et sa capacité à instruire, par l'éloignement que le cognème A implique, une frontière entre le plan « littéral » et le plan « figuré » de ces éléments (cf. : *supra*, chapitre 5). Mais, dans la mesure où de nombreuses locutions en *-as* sollicitent d'autres préposition (*de veras, en ayunas*, etc.) la préposition ne saurait ici tout expliquer, ni même être suffisante pour déclencher la lecture « métaphorique » au détriment de la lecture « habituelle » : un orateur qui prononcerait '*Hablo a tontas y a locas*' ne découvrirait que trop vite que l'emploi de la préposition *a* n'est pas une précaution rhétorique suffisante pour empêcher l'outrage d'un éventuel auditoire féminin. L'effet humoristique qui pourrait découler d'une telle situation, où le locuteur se proposerait de jouer sur ce double sens, permet de conclure que la lecture « adverbiale » de la tournure ne requiert en rien que la lecture « flexionnelle » soit bloquée par la nature du référent ou par la situation d'énonciation dans son ensemble. Bien au contraire, l'élément *-as* emporte manifestement des instructions cognitives compatibles avec l'ensemble de ces exploitations, ce qui explique que le locuteur (et son auditoire) ne soit pas nécessairement contraint de choisir entre les deux, permettant ainsi le jeu de mot mentionné. Nous y voyons la preuve que la problématique du signifiant *-as* est mal posée en termes de « recyclage » ou de « réappropriation » d'une marque flexionnelle, comme nous l'avons déjà signalé au sujet du *-s* seul : cette vision des choses part de la prémisse – à notre sens erronée – que la valeur [+féminin + pluriel] est le *signifié* de puissance de *-as*, ce qui contraint par la suite à expliquer son « blocage » ou sa « neutralisation » là où manifestement il n'est pas question de référents féminins, et l'on se tourne naturellement vers des facteurs contextuelles (référent, syntaxe (prép. *a*), etc.) pour expliquer pourquoi la forme ne semble pas « elle-même » dans certains cas.

Les conséquences de ce parti pris (*-as* = féminin pluriel), *i.e.* le raisonnement quelque peu acrobatique de la neutralisation contextuelle de *-a* + *-s*, sont à notre sens aggravées par une deuxième prémisse, tout aussi erronée, selon laquelle les éléments *-a*, et *-s* sont associés à la fonction adverbiale, ce qui pré-orienté les conclusions sur *-as*, et surtout empêche de regarder en dehors de la sphère strictement adverbiale, où pourtant il est facile de retrouver *-as* dans une série de moules syntaxiques extrêmement productifs du côté des locutions *verbales* (*arreglárselas, pasarlas moradas* etc.) et des exclamations (*¡Buenas !, ¡Hostias !, ¡Ostras !, ¡Cáspitas !, ¡Albricias !, ¡Ni por ésas !, ¡Buenas y gordas !*). Cette mise en réseau complémentaire paraît essentielle pour sortir de l'explication strictement fonctionnelle de *-as* comme marque adverbiale, et pour pouvoir préciser son invariant cognitif.

Nous ne suivons donc pas R. Cazalbou dans sa proposition d'une marque *-as* comme « suffixe adverbial », mais retenons de son analyse l'argument de la *surdétermination* de ces formes qui acquiert d'emblée une résonance particulière dans l'optique d'une analyse interlocutive. Mais pour comprendre

de quelle façon se manifeste, dans les tours en *-as*, le fonctionnement de C1, il faut élargir l'analyse aux autres tours et expressions dans lesquelles *-as* semble d'abord fonctionner comme une balise formelle de figement lexical.

2.2 -AS, une marque de figement lexical ?

La présence d'une forme de féminin, souvent pluralisée, est une constante dans de nombreuses expressions de la langue espagnole, qu'elles soient adverbiales (comme celles déjà mentionnées) ou verbales, comme *liarla parda*, *traérsela floja*, *pasarlas moradas*, *arreglárselas*, pour ne citer que quelques exemples de ce vaste réseau associatif³⁶⁰ dont la cohérence formelle repose en l'occurrence sur la présence d'un pronom clitique féminin *la* ou *las*, ou d'un indéfini féminin comme *una/otra* (*no acertar ni una*, *deberle una a alguien*, *no quedar otra*). Le recours massif à ces physismes formellement féminins est considéré par la tradition grammaticale comme « una de las características intrínsecas e idiosincrásicas – y, por tanto, de orden cultural – del español » (García-Page 2010 : 135), une curiosité idiosyncrasique de la langue espagnole qui, trouvant dans son caractère idiomatique sa propre légitimité, n'est pas toujours suffisamment expliquée.

C'est cette explication de la récurrence de la marque du « féminin pluriel » dans les locutions qu'entreprend à plusieurs reprises N. Delbecque (1997, 2010), qui part, comme R. Cazalbou, du caractère « marqué » que la tradition grammaticale attribue aux catégories du pluriel et du féminin pour se demander quel rôle ces formes doublement marquées peuvent jouer dans l'émergence d'une unité phraséologique.

À propos d'une locution verbale comme *traérselas*, Delbecque commente :

« Su particularidad [del clítico] es que, contrariamente a lo acostumbrado, no actualiza ningún referente nominal específico. Sería exagerado pretender que esto se deriva tal cual de su morfología. Pero sí se puede sostener que **la morfología da pie a la presunción de que pasa algo especial**. En el presente caso [locución *traérselas*], **la señal emana de la combinación de los rasgos femenino y plural**. (Delbecque 1997 : 217, nous soulignons).

Nous retrouvons ici le raisonnement que nous avons vu pour le pluriel seul (cf. : *supra*) qui, en sa qualité de nombre grammatical *marqué* et statistiquement non-prototypique, serait selon l'auteur en mesure de prendre en charge, outre sa fonction informative de pluralité numérique réelle (pluriel sémantique ou mathématique, *i.e.* renvoi à 1+n référents), une série d'effets discursifs plus ou moins « imprévisibles », *inhabituels*, décalés par rapport aux routines interprétatives statistiquement majoritaires³⁶¹. Le féminin,

³⁶⁰ Pour un inventaire très complet de ce paradigme voir Fajardo Aguirre (1987) et García-Page (2010).

³⁶¹ Pour mémoire « [t]ratándose de paradigmas binarios [le genre et le nombre], habrá un término primario, básico, neutro, simple, o sea, no marcado, y otro secundario, derivado, no neutro, más complejo, marcado con respecto al primero. El término primario constituye la expresión presente **por defecto** y abarca una amplia gama de usos **predecibles**. El término secundario, en cambio, queda limitado a usos **menos previsibles, de modo que destaca automáticamente**. Este principio de oposición interna a los paradigmas del género y del número explica toda una

l'autre catégorie *marquée* de la flexion nominale, serait lui aussi doté, pour ces mêmes raisons, de la capacité à servir de balise de reconnaissance d'une construction lexicalisée :

« [...] el femenino funciona estructuralmente como género marcado. Por eso se presta con mayor facilidad a empleos locucionales que el masculino. En [*no acierta ni una*], por ejemplo, no cabe otra forma que *una*, sin que importe saber si la expresión puede explicarse por elipsis. La interpretación resulta clara fuera de toda asociación con nombres como 'baraja', 'batalla' u otros. La locución [*a campo traviesa*] presenta un caso de discordancia: el que el femenino acompañe a un nombre masculino señala inequívocamente la fijación de la fórmula. En [*se armó la gorda*], sería teóricamente posible que aparezca el artículo masculino o neutro para nominalizar el adjetivo *gordo* [...]. El que no se dé ni una ni otra alternativa [**se armó el gordo/lo gordo*] corrobora el papel del femenino en la formación de expresiones locucionales. » (Delbecque 1997 : 222).

Ainsi, la marque *-as*, en tant que combinaison des deux procédés (féminin et pluriel), engendre en toute logique des formes *doublement marquées* dont l'effet de « mise en relief » se verrait, en quelque sorte, « potenciado al cuadrado en la combinación [+femenino, +plural] » (Delbecque 1997 : 223). Aussi le recours à la marque *-as* est-il, selon Delbecque, l'une des stratégies les plus propices à la consolidation d'une expression figée, en ce qu'elle bloque, plus aisément encore que chaque procédé pris séparément la lecture littérale de la formule dans laquelle *-as* s'insère, pour fonctionner comme déclencheur d'une lecture secondaire, métaphorique, figurée :

« [L]a flexión femenina plural cuenta entre las combinatorias morfológicas más propicias a la consolidación de una fórmula como unidad de lengua. [...] La funcionalidad de la morfología femenina plural en la formación de locuciones, o sea, como seña de lexicalización, no es casual sino que tiene valor sistémico. Vehicula una significación paradigmática secundaria como marcador metalingüístico que orienta hacia una interpretación esquemática no composicional. » (Delbecque 2010 : 159).

Dans la perspective de la primauté du signifiant, ce sont les *difficultés* d'une telle analyse que nous voyons « potenciadas al cuadrado », car ce raisonnement qui, comme dans l'analyse de R. Cazalbou, repose sur la notion d'une forme doublement marquée, en présente les mêmes faiblesses : comme pour le pluriel seul, il est loin d'être clair dans quelles circonstances les traits [+féminin, + pluriel] doivent être compilés « compositionnellement » (renvoi à un antécédent grammatical féminin pluriel réel) et dans quelles circonstances ces mêmes marques, en tant que « déclencheurs » de lecture « non compositionnelle », bloquent la lecture littérale. Que le blocage ou, si l'on préfère, la neutralisation, ne conduise ici non pas à l'inscription de l'expression dans une partie du discours déterminée (adverbe) mais dans la classe des « lexies figées » a le mérite d'englober un éventail plus large de formes concernées

serie de propiedades semánticas y distribucionales que caracterizan al masculino como género no marcado y al singular como número no marcado. Inversamente resalta el carácter marcado del femenino y del plural. » (Delbecque 2010 : 153, nous soulignons).

mais ne change rien au fait que nous ayons alors affaire à une nouvelle *synapse* qui fait coexister, sous un même physisme, deux signifiés : le « féminin pluriel » d'une part et la balise de figement lexical de l'autre, laquelle annule le signifié premier de notre marque.

Or, si le raisonnement de Delbecque repose sur le caractère *statistiquement* marqué que présentent les catégories du pluriel et du féminin en système et dont la combinaison provoque ainsi un effet de surprise ou d'inattendu marqué, ce n'est toutefois pas la présence d'un féminin en tant que tel, mais la présence d'un féminin « problématique » qui fonde la cohérence particulière du réseaux trans-catégoriel que nous commentons. Dans les constructions adverbiales à base adjectivale (*a ciegas, a las bravas*) comme dans les locutions verbales mentionnées, se pose d'abord la question du référent que le co(n)texte ne permet généralement pas d'identifier ou d'imaginer (le raisonnement par « ellipse » ou « troncation » ne fonctionne presque jamais³⁶²). Ces locutions illustrent ce que la grammaire connaît sous le nom de « féminin d'indétermination » (Mariner 1968) ou « féminin sans référent » (Fernández Ramírez 1986 : §92) : elles se caractérisent par le décalage entre la présence formelle de l'élément féminin et l'absence de référent associé, le féminin surgissant, dans ces constructions, sans raison de concordance apparente ni implicite. Parfois même, la forme prend la marque du féminin en dépit de la présence d'un substantif masculin, déifiant ainsi les règles d'accord nominal en vigueur dans la langue espagnole. Des exemples classiques sont les locutions *a pie juntillas, a ojos vistas* et *a campo traviesa*. Enfin, dans ce même ordre d'idées, l'on remarquera qu'une expression comme *en volandas* ou *a sabiendas* « pluralise » et « féminise » allégrement un gérondif, ce que la grammaire interdit formellement en des circonstances « normales ».

Nous ne citons ici rien qui n'ait déjà été remarqué par la grammaire, qui tient ces incohérences pour « pruebas de que ni estos plurales ni estos femeninos son significativos en cuanto tales. [...] Todas estas peculiaridades vienen a insistir en la conveniencia de registrar las locuciones como entidades complejas en el diccionario de la lengua.» (Piera & Varela 1999 : 4404-4405).

Ce sont ces incohérences, ces « peculiaridades », qui, plus que le féminin comme forme marquée en tant que telle, signent le caractère idiomatique et non analysable de la locution. Parmi les nombreux critères d'identification d'une unité phraséologique (*vid.* Ruiz Gurillo 1997) figure en effet le repérage, dans un syntagme donné, de tout élément *incongru* qui, par quelque biais que ce soit, signale un écart par rapport

³⁶² Sauf quelques rares exemples, qui restent toutefois discutables : *no quedar otra [alternativa ?], armar la [batalla] de San Quintín, El que las sabe las tañe [las campanas]*. Cette explication, bien que défendue par de nombreux auteurs (Spitzer 1941 : 342-343, García Calvo 1964 : 52-56 ; Mariner 1968 : 1299-1300,) ne fonctionne que pour une infime partie des locutions concernées ; au contraire, comme le rappelle Pottier, le phénomène est bien trop systématique pour que l'on avance l'argument d'un substantif « sous-entendu » (Pottier 1974 : 206) dont l'identification, la plupart du temps, ne peut aller au-delà d'un très générique « cosa »/ « cosas » (Vera-Morales 1995 : 179), 'historia', 'cuestión' (Spitzer 1941 : 355) ou 'mano', 'vía' pour les locutions à valeur spatiale (*a tuertas y a derechas*, García Calvo 1964 : 52).

à un standard, à un emploi considéré « habituel ». Il peut s'agir, par exemple, de la présence d'un vocable lexicalement marqué par son registre linguistique (par exemple les archaïsmes : ¡*Albricias* !), par sa provenance d'une langue étrangère (emprunt : *el quid de la cuestión, a la virulé*), ou par l'extrême rareté de son emploi, pratiquement ou exclusivement réservé à la locution en question (*en cuclillas*). Ces marques lexicales, appelées « palabras diacríticas » (García-Page 1990 et 1991) constituent à elles seules un fort indice de figement et d'idiomaticité, mais s'accompagnent fréquemment d'« anomalies structurelles », c'est-à-dire d'une forme d'incongruité non pas lexicale mais formelle :

« El prototipo [de unidad fraseológica] lo ejemplifican los sintagmas verbales fraseológicos que presentan fijación e idiomaticidad total y contienen **alguna palabra diacrítica y/o anomalía estructural**, como *tomar las de Villadiego* o *salir de naja*. **La primera de ellas presenta una anomalía estructural que tiene que ver con la aparición en femenino plural de uno de sus formantes sin razón aparente** ; la segunda, contiene una palabra diacrítica que proviene del caló. » (Ruiz Gurillo 1997 : 71).

La locution *a pie juntillas* est en ce sens un modèle du genre puisqu'elle combine le mot diacritique (*juntillo*) avec la présence intempestive de la flexion nominale *-as* :

Una locución adverbial idiomática como *a pie juntillas* (con dos acepciones significativas, '1. Con los **pies** juntos./ 2. Firmemente, con gran porfía y terquedad', DRAE) presenta una palabra diacrítica, *juntillas*, y anomalías estructurales como la falta de concordancia entre sus componentes en género y en número. Estos índices, por otra parte, anuncian de forma indirecta su evidente idiomaticidad; [...] Es decir, en este caso la anomalía estructural es un rasgo evidente de su fijación, pero contribuye inevitablemente a su idiomaticidad, debido a que la unidad presenta ausencia de homófono literal y falta de motivación. Ambas propiedades desencadenan en unidades prototípicas como ésta una simbiosis sorprendente. (Ruiz Gurillo 1997 : 64-65).

L'on comprendra alors que dans l'optique de la phraséologie, ces « anomalies structurelles » sont loin de remettre en cause la lecture flexionnelle de la désinence *-as*, qui n'est ici nullement bloquée, bien au contraire : *-as* est la marque du féminin pluriel en toutes circonstances ; simplement, lorsque la marque ne peut être interprétée comme tel dans un contexte donné, elle signale, par son incongruité même, que le syntagme dans lequel elle figure ne peut être analysé selon les routines interprétatives classiques, ce qui conduit au repérage d'une lexie figée (lecture non compositionnelle). Le « défaut » grammatical, transmuté en marque formelle du figement lexical, retrouve dans l'infraction même des règles habituelles sa place systémique.

Si l'on peut saluer dans cette démarche une certaine unicité du signe, puisque *-as* est, en toutes circonstances, vecteur du féminin pluriel, y compris là où – justement – il n'a aucun « sens » (et où il déclenche l'interprétation figée précisément en vertu de son obstination à pointer vers le féminin pluriel quand le contexte ne permet pas de résoudre cette tension en termes référentiels), l'explication se résume finalement à assigner à *-as* un rôle là encore fonctionnel (balise d'une unité phraséologique), sans rendre compte des éventuels effets sémantiques que pourrait produire cette marque. Dans les dernières

lignes conclusives de son exposé, Delbecque formule en effet une remarque qui nous paraît ici essentielle en ce qu'elle pointe, au-delà de la valeur fonctionnelle de *-as* comme balise de figement, vers une particularité sémantique des expressions obtenues :

« Al apelar a imágenes que trascienden el significado de los lexemas, estas fórmulas **reflejan una aproximación más valorativa que descriptiva de los eventos que califican**. De ahí que pertenezcan más bien al registro coloquial. » (Delbecque 2010 : 159).

La différence entre '*pasarlas moradas*' et '*pasar por una situación difícil*' réside ainsi, au-delà du caractère idiomatique et « coloré » de la première, dans le jugement *subjectif* que la première porte sur une situation que la seconde se contente d'évoquer en termes objectifs. C'est là, fondamentalement, la thèse défendue par C. Foullioux (2011), qui s'intéresse aux divers emplois de cette marque *-as* dans la phraséologie espagnole pour démontrer que cette constante formelle ne dit, dans ces expressions, ni féminin ni pluriel, mais emporte l'expression d'une *attitude énonciative*.

2.3 -AS comme marque d'attitude énonciative

L'auteur part pour son analyse du problème du « féminin sans référent » des pronoms *las/esas* dans les locutions verbales. Afin de rejeter les explications invoquant une troncation /ellipse dont la littérature fait encore état pour certains exemples (*tomar las de Villadiego [las calzas], el que las sabe las tañe [las campanas], armar la de San Quintín [la batalla]*)³⁶³, Foullioux se propose d'abord de vérifier à quoi renvoie, dans l'esprit des locuteurs, ce pronom féminin pluriel. Une expérience empirique conduite par l'auteur (2011 : 178) sur une trentaine de sujets hispanophones confirme ce « ressenti » extrêmement vague et indéterminé qui a valu au phénomène son nom de « féminin d'indétermination » : par une sorte de règle de trois à partir du modèle [*Cierra la puerta* ⇒ *Ciérala*], les personnes interrogées devaient identifier ce à quoi renvoie les pronoms *esas* dans '*ni por esas*' et *las* dans '*me las vi y me las deseé*'. La réponse fut systématiquement une paraphrase de la locution tout entière, montrant que ces pronoms renvoient, dans l'esprit des locuteurs, à la situation globale³⁶⁴. L'auteur en vient à conclure que

« Le *las* espagnol (et peut-être le *en* français) fonctionne comme une cheville, ce n'est pas un effacement/troncature qui a lieu : l'effacement du substantif est, dans pratiquement tous les cas, impossible puisqu'il n'y a pas de substantif. [...] Il fonctionne comme un passe-partout neutre [...] ». (Foullioux 2011 : 178).

³⁶³ par exemple chez Cifuentes Honrubia 2019.

³⁶⁴ L'expérience semble confirmer les observations de B. Pottier (1974) : « les langues romanes ont développé un **allusif** combinant le féminin et le pluriel, deux termes marqués. La contradiction entre le super-marqué et l'**intention généralisante** produit un effet stylistique certain. » Il s'agirait donc, en quelque sorte, d'un procédé stylistique par *antiphrase* qui, par le recours à la forme *la plus déterminée* qui soit (le féminin pluriel), vise en réalité une entité *sous-déterminée*, à peine saisissable, et généralement considérée sans référent concret. » (1974 : 204).

Si nous retrouvons ici une nouvelle fois la notion de neutralité, elle se situe ici sur le plan référentiel, où *-as* permettrait, à l'image des quelques neutres résiduels de la langue espagnole (pronoms *esto*, *eso*, *aquello* et *lo*) de ne pas renvoyer « à un élément spécifique de la situation mais à toute la situation » (Foullioux), par le biais de ce que l'on appelle une « anaphore résomptive » :

“*Esas* est résomptif en ce sens qu'il résume vaguement et efficacement ; stylistiquement, il est la marque d'expressivité et de niveau de langue colloquial. [...] L'anaphore en *ésas* ou *las* relie des entités de nature différente : *ésas* est une entité de nature linguistique qui renvoie à une entité qui n'est pas de nature linguistique. En effet nous avons d'une part **une situation ou un état de choses que le locuteur résume vaguement** [...], et d'autre part un pronom en partie indissoluble d'une locution pronominale expressive/colloquiale et généralement métaphorique. » (Foullioux 2011 : 182).

Dans ces tours, il s'avère finalement inexact de dire que le pronom féminin pluriel n'a pas de référent : il n'a pas de référent féminin pluriel, certes, mais il reprend, résume et condense « une situation ou un état de choses » en un seul petit mot qui, du fait de son caractère *allusif*, est interprété comme le vecteur d'une subjectivité évaluative :

« *Esas* évoque une situation, une vague série d'actions/états, une façon de faire ou d'être et, qui plus est, suppose une anaphore résomptive, pourvue d'une évaluation négative de la part du locuteur. C'est une forme très pratique parce que vague et donc très économique. [...] Du coup [l'interlocuteur] n'a pas besoin de plus de détails pour comprendre que *ésas* renvoie à une situation jugée comme négative par le locuteur et qui mérite au minimum sa désapprobation, voire induit son intolérance. L'espagnol préfère donc largement (1) à (2) :

(1) ¡No me vengas con *ésas*!

(2) ¡No me vengas con *eso*! »

(Foullioux 2011 : 180).

L'auteur en vient ainsi à opposer *eso*, « non marqué, plat [...] [sans] intention d'expressivité [ni] marquage d'attitude quelconque de la part du locuteur » (Foullioux 2011 : 179), à *ésas*, qui « représente un usage atypique du démonstratif au point de vue morphosyntaxique, sémantique, stylistique et pragmatique. *Esas* est axiologiquement marqué puisqu'il est presque toujours évaluatif négatif » (Foullioux 2011 : 179).

« Au point de vue pragmatique et discursif, *ésas* indique une opération d'évaluation globale d'un ensemble de phénomènes difficilement tolérables – en gros – de la part du locuteur et parfaitement reconnaissables par l'interlocuteur [...] » (Foullioux 2011 : 181).

L'effet augmentatif/négatif s'apprécie aussi dans une opposition verbale comme *pasarlo/pasarlas + atribut*, dans la mesure où la locution *pasarlo* accepte toutes les orientations axiologiques (*pasarlo bien/genial/mal/fatal*), alors que *pasarlas* (*mal, putas, moradas, canutas*) n'accepte en complément que les lexèmes d'orientation négative (**Pasarlas bomba, genial*).

L'équation « *ésas* = *eso* + augmentation + évaluation négative + expressivité » (Foullioux 2011 : 181) met en évidence que les sèmes [+augmentation, +évaluation négative] ainsi que l'expressivité qui en

résulte sont des « valeurs ajoutées » attribuables au morphème *-as* qui, dans ce cas, « n'a plus aucune relation avec le genre et le nombre féminin pluriel » (Foullioux 2011 : 181). On aboutit ainsi, en apparence, à une redéfinition de la valeur systémique du marqueur *-as*, qui devient, dans toutes ces locutions, le vecteur d'un jugement subjectif que le locuteur projette sur la situation dénotée.

Néanmoins, cette redéfinition de *-AS* comme « cheville » dévolue à « relier des évaluations à des énoncés » (Foullioux 2011 : 181) ne vaut, là encore, que si l'élément féminin relève d'un emploi « atypique », par opposition à « l'usage habituel de [pronom] féminin pluriel » (Foullioux 2011 : 179). L'interprétation de *-AS* comme une marque de féminin pluriel reste une nouvelle fois première, et l'effet augmentatif et négatif de l'élément *-AS* est rattaché par l'auteur aux connotations historiques et culturelles du genre féminin. Ainsi, Foullioux observe d'abord que

« Dans les langues indo-européennes de l'ancienne société de l'Europe centrale, les termes associés au sexe féminin réfèrent à la fertilité, à la reproduction, à la lune, à la paix, à l'abondance (Gimbutas, *apud* Walter : 94,20) » (Foullioux 2011 : 175).

L'*augmentation* imputée au féminin se traduit, par exemple, dans l'opposition nominale entre le terme standard *el mar* et sa variante *la mar*, que l'on met habituellement sur le compte de la licence poétique mais qui est aussi la variante retenue dans le langage maritime « pour calibrer l'importance des phénomènes maritimes – donc les difficultés qui s'ensuivent » (Foullioux). Cet exemple montre aussi que la transition du masculin au féminin, source d'augmentation selon l'auteur, va de pair avec l'apparition de sèmes comme [+difficulté] ou [+négativité], notions qui se rattacheraient, là encore, aux connotations culturelles profondément enracinées dans l'inconscient collectif :

« Anthropologiquement, les exemples abondent de féminin marqué négativement : ainsi par exemple la femme a-t-elle été associée à la nuit, à la lune [...], et l'homme au jour et au soleil [...], la femme à la matière et à la passivité et l'homme à l'esprit et à l'action. Et dans l'usage des gros mots [...] on trouve *coñazo*, dérivé de *coño* (attribut sexuel féminin), qui est clairement négatif alors que *cojonudo/a*, dérivé de *cojón* (attribut sexuel masculin), est on ne peut plus positif. » (Foullioux 2011 : 177).

Partant, elle aussi, de l'idée du morphème *-as* comme un féminin pluriel, Foullioux met au premier plan les implications culturelles et anthropologiques attachées au *sexe féminin* (augmentation et négativité), que le morphème *-a*, et a fortiori *-as* (féminin pluriel) aurait transposé à l'expression du *genre féminin* (genre grammatical), qui permet ainsi de signaler dans certaines expressions (adverbiales ou verbales) l'attitude énonciative correspondante : par l'emploi d'une telle expression, le locuteur dénonce une situation comme à ses yeux saillante (augmentée) et généralement négative. L'idée d'une marque qui serait, là encore, en mesure de distinguer qualitativement une situation sous le regard du locuteur n'est pas pour nous déplaire, mais nous ne partageons pas la prémisse de départ de l'analyse qui, comme dans

le cas des propositions de Cazalbou et de Delbecque, fait du féminin pluriel la valeur de départ de ce morphème.

Les trois analyses partent en effet de la lecture routinière et consensuelle du morphème *-as* comme un féminin pluriel, et se voient contraintes d'admettre, chacune à l'horizon imposé par l'objet de leurs recherches (locutions adverbiales et/ou verbales), que cette instruction flexionnelle se trouve, dans certaines circonstances, « désactivée », ne permettant alors plus de renvoyer à un référent porteur de ces caractéristiques grammaticales. L'un des points divergents de ces analyses réside dans la « valeur de substitution » que *-as* est alors censé prendre à la place du féminin pluriel inhibé : selon Cazalbou, les mouvements de pensée permettant habituellement de concevoir le genre féminin et le nombre pluriel s'annulent mutuellement pour produire une « neutralité » qui entre alors en consonnance avec la fonction adverbiale ; selon Delbecque, féminin et pluriel sont des catégories statistiquement marquées par leur caractère « inhabituel » et qui, dans la marque *-AS*, unissent leurs forces pour bloquer par leur incongruité la lecture littérale des termes concernés et induire une lecture figurée, lexicalement figée. Chez Foullioux, ce sont les connotations socio-culturelles qui, associées en particulier au genre féminin (augmentation et négativité) permettent de détourner la marque *-AS* en une marque d'attitude énonciative qui projette sur la situation à laquelle s'applique la locution une évaluation négative de la part du locuteur. Mais toutes ces analyses ont en commun de ne pas interroger leur présupposé de départ : le morphème *-as* comme marque du *féminin pluriel*, ce qui à notre sens biaise l'ensemble des analyses subséquentes.

2.4 -AS : invariant cognitif : sur-distinction

Nous pensons que les divers phénomènes sémantiques observés (abstraction, métaphoricité, négativité etc.) ne proviennent pas de la réinterprétation d'une valeur première de féminin pluriel, mais sont, féminin pluriel compris, des effets discursifs d'une grappe submorphémique {AS}, qui présente un invariant beaucoup plus abstrait. Nous postulons que l'élément {AS} agit toujours et partout de la même façon : c'est une marque de *surdétermination* qui engendre en toutes circonstances des formes marquées par une forme d'altérité, et qui présentent dans l'esprit du sujet parlant un caractère saillant, quelle que soit en discours la nature de cette mise en relief.

Cet invariant de *sur-distinction*, nous l'attribuons à la facture cognémique de la grappe {AS}, composée du cognème A de *dissociation* et du cognème S de *dépassement*. Mais contrairement à la définition classique de surdétermination comme le simple cumul mathématique de deux marques flexionnelles, nous souhaitons montrer que l'association des cognèmes A et S engendre iconiquement l'image d'une sur-distinction dans le sens relationnel du terme, tel que défini par la TRI, *i.e.* une forme qui instruit une réplique, au second degré, sous le signe de l'*altérité* et de la *différence*. Pour cela, il convient

de revenir brièvement sur le cognème A afin d'en préciser, au-delà des remarques déjà formulées à son sujet (*supra*), la nature de son invariant cognitif.

2.4.1 Retour sur le cognème A

Nous avons vu que le cognème A, qu'il soit pris dans une opposition avec un autre cognème vocalique (I, O) ou qu'il opère seul en réseau récurrent (A-, -A), fonde son invariant sur le trait d'*aperture maximale* qui caractérise son phonème porteur, la voyelle /a/. Cette aperture se mesure sur deux niveaux, corollaires l'un de l'autre, mais de potentiel cognitif complémentaire : l'écart maximal entre les mâchoires, perceptible de l'extérieur à travers le geste caractéristique d'une « bouche ouverte », se double à l'intérieur de la bouche d'un écart également maximal entre la langue et la voûte palatale. Du point de vue de la proprioception du sujet, c'est donc bien un geste d'ouverture, doublement relayé par l'écart maxillaire et la distance qui s'installe entre la langue et le palais, qui préside à l'identité de la voyelle [a], ce qui nous avait conduit – et d'autres avant nous – de voir dans [a] la réalisation du cognème A de *dissociation*, *distanciation* et d'*éloignement* (cf. *supra*).

Mais cet éloignement, anatomiquement contraint de se déployer le long d'un axe *vertical*, s'oppose, par cette verticalité même, à l'autre axe de mouvement possible de la langue qui, par son déplacement *horizontal* dans la cavité orale, marque les divers « points d'articulation » des phonèmes, allant, pour les voyelles, de la zone palatale dite « antérieure » ([i] et [e]) à la zone vélaire dite « postérieure » ([o] et [u]). Si les palatales [e] et [i] d'une part et les vélares [o] et [u] de l'autre se distinguent bien, en système, par leur degré d'aperture, ce trait pertinent est secondaire par rapport au point d'articulation, qui fonde l'identité fondamentale de la voyelle, comme en témoignent les cas de neutralisation du degré d'aperture au profit du seul point d'articulation (variantes phonosyntaxiques [e] et [u] des conjonctions *y* et *o*). Par contraste, [a] est la voyelle qui connaît le plus de variations sur l'axe horizontal (point d'articulation)³⁶⁵ contextuellement motivées et phonologiquement non pertinentes : défini comme voyelle « centrale », [a] connaît en réalité un vaste éventail de points d'articulation qui ne modifient pas son identité systémique de voyelle la plus ouverte du système. Face aux autres voyelles, pour lesquelles prime le critère définitoire de l'horizontalité, /a/ est donc un phonème que l'on pourrait qualifier de « vertical », et il est le seul à présenter cette caractéristique articulatoire.

³⁶⁵ « A causa de su localización en el centro del sistema, la vocal /a/ es la que experimenta un número mayor de procesos de variación relacionados con el desplazamiento de la lengua en la cavidad bucal » (Real Academia Española & Asociación de Academias de la Lengua Española, *Nueva gramática de la lengua española. Fonética y fonología*, Madrid, Espasa, 2011, p. 93, cité dans Fortineau-Brémond 2018b : np).

L'on sait par ailleurs que dans l'ordre des consonnes, l'aperture n'est pas un critère de distinction pertinent en soi, mais est impliqué par les différents *points* et *modes* d'articulation qui, produisant chacun un type d'obstacle spécifique au flux libre de l'air phonatoire, débouchent sur une position de la mâchoire plus ou moins ouverte imposée par le positionnement des organes articulatoires nécessaire au *point* et au *mode* d'articulation considéré : l'articulation d'une liquide, par exemple, impose un écart maxillaire *suffisant* pour que l'apex de la langue puisse se relever contre le palais et n'y faire contact qu'en un seul point (généralement central), permettant à l'air de circuler sur les côtés, mais *limite* logiquement cet écart maxillaire à une distance que la langue soit anatomiquement capable de surmonter. De façon générale, l'on peut observer que la nécessité propre à une consonne de produire un obstacle à l'écoulement de l'air par contact entre deux organes phonatoires (lèvres supérieure – inférieure [bilabiales], lèvre supérieure – incisives inférieures /f/, langue – voûte palatale [spectre alvéolaire-palatal-vélaire], langue – dents [dentales]) limite fortement l'ouverture potentielle de la bouche, puisque l'un des deux éléments faisant contact est toujours implanté dans la mâchoire inférieure, l'autre dans la mâchoire supérieure. Ceci explique que vue de l'extérieur, l'articulation de l'ensemble du spectre consonantique se situe dans une amplitude de mouvement vertical toute relative, et dont on peut vérifier (devant un miroir ou par observation d'autrui) qu'elle recouvre *grosso modo* l'amplitude des voyelles dites *moyennes*³⁶⁶. Par contraste, l'articulation de /a/ produit un décrochage net de la mâchoire, immédiatement perceptible tant par l'interlocuteur que par le locuteur, et se présente comme le seul phonème à posséder une aperture nettement supérieure à tous les autres phonèmes, consonnes et voyelles confondues.

En tant que seul phonème à exploiter positivement (et non pas corollairement) un axe de mouvement articulatoire vertical, /a/ possède une caractéristique articulatoire foncièrement *différente* des autres phonèmes qui se mesure davantage en termes de qualité que de degré quantitatif. Cet isolement de la voyelle /a/ sur le plan articulatoire fonde à notre sens l'*altérité* fondamentale de ce phonème et signe son haut pouvoir contrastif, ce qui lui vaut d'ailleurs d'être la première voyelle à se mettre en place dans le langage enfantin (Jakobson 1969 : 51).

Nous pensons donc pouvoir aller plus loin dans la description du submorphème associé à cette voyelle, et poser pour le cognème A, au-delà de l'idée d'*éloignement*, un invariant lié à la notion, plus abstraite encore, d'*altérité*. Celle-ci permet en effet de rendre compte de toutes les exploitations que nous avons rencontrées : l'effet d'*amplification* constaté chez les formes préfixées en *a-*, où le cognème

³⁶⁶ Pottier & Darbord (1988 : 45) proposent une classification chiffrée des phonèmes de la langue espagnole en fonction de leur degré d'aperture, que nous reproduisons ci-dessous : 0 : occlusives/ 1 : affriquées/ 2 : fricatives/ 3 : nasales/ 4 : liquides (latérales ou vibrantes)/ 5 : semi-consonnes et semi-voyelles/ 6 : voyelles fermées/ 7 : voyelles moyennes/ 8 : voyelles ouvertes. Si cette classification prévoit un indice chiffré plus important pour les voyelles en raison de l'absence d'obstacle à l'intérieur de la bouche, cette différence n'est pas perceptible de l'extérieur.

A permet de saisir un écart (= une *différence*) par rapport à un attendu (ex. : *atal, atanto, acaso, vid. supra*) ; l'effet « négatif » du préfixe *α-*, toute *différence* étant ressentie, on le sait, comme potentiellement négative et hostile ; ainsi que la conception du *féminin*, l'*autre* genre par opposition au masculin (*vid. Fortineau-Brémond 2018b*). L'invariant d'*altérité* permet ainsi de rendre compte des exploitations d'*augmentation*, de *négativité* et de *féminité* sans faire dépendre les deux premières des connotations culturelles de la dernière, comme le proposait Foullioux.

Si le féminin n'est pas, à notre sens, l'invariant de A dont dépendraient ensuite les autres valeurs, l'expression du féminin reste néanmoins l'une des exploitations les plus emblématiques du cognème A dans la langue espagnole, laquelle semble avoir trouvé dans le recours au cognème A d'*altérité* une solution formelle en congruence avec la conception culturelle du féminin en vigueur dans de nombreuses sociétés présentes et passées. Nous pensons en effet, en accord avec Ch. Fortineau-Brémond (2018b), que, sous les prémisses culturelles d'une société anthropocentrée, le cognème A d'*altérité* peut être mobilisé comme une solution formelle de choix pour ériger le genre « féminin » en l'Autre par antonomase. Ch. Fortineau-Brémond rappelle que « [l]a représentation du féminin comme archétype de l'*altérité* est un *topos* de la philosophie et de l'anthropologie », comme en témoignent, à titre d'exemples, cette analyse de S. de Beauvoir (citée par l'auteur) :

« [...] de même que pour les anciens il y avait une verticale absolue par rapport à laquelle se définissait l'oblique, il y a un type humain absolu qui est le type masculin. [...] L'humanité est mâle et l'homme définit la femme non en soi mais relativement à lui ; elle n'est pas considérée comme un être autonome. "La femme, l'être relatif..." écrit Michelet. [...] Elle se détermine et se différencie par rapport à l'homme et non celui-ci par rapport à elle ; elle est l'inessentiel en face de l'essentiel. Il est le Sujet, il est l'Absolu : elle est l'Autre. » (Beauvoir, Simone de, *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1976, t. I, p. 14-15. » (cité dans Fortineau-Brémond 2018 : 297).

L'on ne manquera pas d'observer que, dans l'analyse de S. de Beauvoir, le féminin est une construction *relative*, significativement qualifiée de *seconde* par le titre de son ouvrage, ce qui entre alors en résonance avec nos analyses du cognème S qui, lui aussi, se trouve d'ailleurs sollicité localement dans l'expression grammaticale du genre féminin (désinences agentives esp. *-driz/-triz, -isa* ; fr. *-esse* ; anglais *-ess*). L'*altérité* n'est ainsi qu'un des multiples prismes possibles par lesquels la langue traduit cette *différence* entre les genres dont le lieu commun semble se perdre dans la nuit des temps, mais dont on peut se demander si et dans quelle mesure il préexiste à ses diverses formalisations linguistiques. Le renversement argumentatif consistant à poser tant l'idée de *féminité* que celle de *négativité* comme des exploitations du concept d'*altérité* permet en effet de se demander si les connotations anthropologiques négatives du féminin ne sont pas, en partie, rétro-alimentées par la construction linguistique.

Les notions de féminité et/ou de négativité sont ainsi des interprétations inférées en contexte à partir de l'*altérité* emportée par le cognème A, mais ne s'actualisent pas obligatoirement : d'où, nous l'avons vu, les fameux effets de « blocage » du féminin pluriel dans certains contextes, mais aussi le fait que l'attitude énonciative d'évaluation augmentative-négative postulée par Foullioux, pour fréquente qu'elle puisse être, ne se vérifie pas non plus systématiquement. Ainsi, dans l'expression *estar en ésas*, que l'auteur cite elle-même en guise de contre-exemple (*En ésas estábamos cuando entró el ladrón*, Foullioux 2011 : 179), *ésas* est résomptif mais ne semble pas évaluer négativement la situation ainsi « résumée » :

(155) Atendiendo las protestas de éstos, el sultán Mulay Abd el-Aziz, que había nombrado al Raisuni a regañadientes (después de enviar sin éxito un ejército contra él), le destituyó del cargo de *bajá*. Pero el sucesor de Mulay Abd el-Aziz, Mulay Hafid, nombró poco después a nuestro personaje caído de Nebala, consagrándole en el poder que ostentaba de facto, y que a partir de ahí acrecentó. **En ésas estaba** cuando se estableció el Protectorado y llegaron los españoles. Y "los españoles" quería decir en este caso el impagable Manuel Fernández Silvestre, con quien el Raisuni disfrutó de lo lindo. Consciente de que colaborar de una u otra forma con la potencia colonial era inevitable, y seguramente intuyendo la suerte que tenía con que la potencia colonial fuera precisamente España, jugó a fondo esa carta, y consiguió que la misión de Silvestre consistiera nada menos que en apoyarle como jefe regional del imperio jerifiano. (L. Silva, *Del Rif al Yebala. Viaje al sueño y a la pesadilla de Marruecos*, 2001)

L'on note en revanche que *ésas* semble concentrer l'attention narrative sur la situation dans une logique suspensive, la chronologie narrative s'étant, momentanément, arrêtée. En l'occurrence, cet effet de suspension est mis au service d'un véritable *suspense* narratif : la narration s'arrête, fait du surplace, s'enlise dans une routine, pour mieux prendre son élan et repartir de plus belle. Généralement conjugué à l'imparfait, *estar en ésas* fait ainsi bon ménage avec la capacité de l'imparfait, lui-même forme de C1³⁶⁷, à suspendre la trame narrative pour ouvrir une perspective, produire l'attente d'un au-delà :

« Les imparfaits de ce genre ont pour effet stylistique d'ouvrir de la perspective. En principe ils n'expriment pas le dénouement d'une situation mais tout au contraire l'ouverture d'une situation dont on attend le dénouement [...]. » (G. Guillaume, Leçon du 17 mars 1939, Leçons de l'année 1938-1939, 191, cité dans Douay & Roulland 2014 : 232).

Cette attente du dénouement est, dans la construction qui nous intéresse, satisfaite par le verbe au prétérit, introduit par *cuando*, qui survient dans la plupart des exemples attestés. Mais si le jeu des formes verbales est largement mis à contribution dans les effets que nous décrivons, il importe de souligner que même conjugué au prétérit, l'expression *estar en ésas* permet, par son mouvement résomptif même, de superposer les événements qu'elle résume les uns aux autres, de les appréhender de manière non séquentielle, comme dans l'exemple suivant, où sous le coup de la fièvre le personnage produit une série

³⁶⁷ Vid. Douay et Roulland 2014, sous réserve d'applicabilité du fléchage interlocutif proposé par les auteurs pour le français à la langue espagnole.

de propos délirants qui, bien que se succédant formellement dans une logique qui paraît au départ successive (*luego..., luego...*), sont réinterprétés à la faveur de [*en ésas estuvo*] comme une superposition confuse et hallucinatoire de propos surgissant presque simultanément :

(156) Entonces le sobrevino la segunda crisis febril y la emprendió contra el clima y las lluvias torrenciales de la región, tan poco propicias a sus intentos. Luego volvió sobre las vacas y los bueyes "y otros especímenes que degradan el paisaje con su bosta". Luego se volvió extrañamente optimista y postuló una "era espléndida" en la que cada hombre y cada mujer andarían por los aires con su propio alerón y podrían juntarse a charlar ("o quizás incluso a hacer el amor") en los tejados. **En ésas estuvo**, hablando de las varias posibilidades que se nos ofrecían en los tejados, cuando la fiebre comenzó a ceder, con las cataplasmas que Olga le puso -o, más bien, le fue estampando con cierta crispación- en la frente. (J. Collyer, *El habitante del cielo*, 2002)

Négatif ou non, l'effet produit par {AS} est toujours celui du signalement d'une forme de *différence* ou d'*altérité* saillante que le regard du locuteur aura repérée dans la situation décrite. Nous postulons que l'association du cognème A d'*altérité* et du cognème S de *transcendance* produit, en toutes circonstances, une sur-distinction orientant vers un cadre interprétatif de type C1.

2.4.2 Les cognèmes A + S : image opérative de C1

La marque {AS} indique donc, ni plus ni moins, que la forme secondaire (S) de la réplique se manifeste sous le signe de l'*altérité*, de la *différence* (A). On a là on ne peut plus explicitement la définition d'une forme de configuration interlocutive C1 : parmi les formes du second ordre, il s'agit de la forme qui se définit sur le mode de l'*altérité*, par son potentiel différenciateur à la fois par rapport à un état initial (neutre) du système (situation non marquée), et par rapport à l'interlocuteur. La forme en -as, quelle que soit sa fonction grammaticale (locution verbale, adverbiale, exclamative, substantif), est donc bien une forme sur-distinguée, non pas parce qu'elle est fondamentalement un féminin pluriel, mais en ce que, en réalité, les deux marques -A et -S sont, chacune à sa façon, des marques contrastives : *altérité* d'un côté (-a), dépassement de l'autre (-s), voilà deux mécanismes cognitifs qui peuvent, potentiellement, renvoyer aux mêmes réalités phénoménales. Nous en voulons pour preuve que les catégories du genre féminin et de la pluralité traditionnellement associées à ces deux marques, présentent un certain nombre de ponts : dans les langues indo-européennes, le pluriel est parfois exprimé au moyen de la marque -a qui, par le biais du cognème A d'*altérité* et son effet d'amplification (cf. : *supra*), est compatible avec une vision plurielle ou collective du référent (ex. : latin, italien) ; d'autre part, nous avons vu que le féminin, toujours dérivé du masculin dans nos sociétés anthropocentrées, peut aussi être exprimé au moyen d'un suffixe construit sur la base du cognème S : esp. -isa (*poetisa*), -iz (*actriz*) ; angl. -ess (cf. : *supra*).

Cette « redondance » submorphémique des marques -a et -s cesse d'être telle dans la perspective interlocutive, où la notion de « sur-distinction » jouit d'un statut systémique, définitoire de la configuration C1.

2.5 -AS, marqueur d'une configuration de C1

2.5.1 Des locutions « métaphoriques »

Nous avons dit que les tournures en *-as*, qu'elles soient adverbiales (*de rositas*), verbales (*traérselas*), ou exclamatives (*¡Hostias !*) sont analysées comme des structures non compositionnelles, des locutions figées. Nous avons commenté le rôle que la marque *-s* seule peut jouer, en tant que signe du dépassement d'une syntaxe normalement contrainte (*vid. supra*), dans ce phénomène du figement, mais il semblerait que, là encore, la combinaison avec la marque *-a* engendre une *sous-classe* d'idiomatismes fédérée par une convergence formelle particulière des signifiants.

Foullioux remarque qu'au-delà de ce critère syntaxique du figement qui érige le syntagme en « expression », celle-ci est aussi, stylistiquement parlant, « expressive » :

« J'entends par expressivité la description « imagée » d'origine métaphorique ou métonymique d'une façon d'être ou de faire, d'une situation. L'expressivité est directement reliée à un niveau de langue ou à un changement de niveau de langue choisi par le locuteur (Corneado 1983, *apud* Montoro 2006, 67), **c'est-à-dire la différence entre *rencontrer quelqu'un* et *se trouver nez à nez avec/tomber sur quelqu'un* ou *ser alcohólico/tener el mapa de la Rioja* serait l'expressivité.** » (Foullioux 2011 : 175 note 9, nous soulignons).

Selon cette linguiste, l'expressivité qui caractérise ces formules est ainsi appréhendée en termes explicitement différentiels, puisque celle-ci est repérée dans l'écart qui se tend entre une formule considérée comme *neutre* (non marquée) et une formule « imagée » (métaphorique ou métonymique) et donc saillante. On peut alors considérer que la formule dite « expressive », en alternant en système avec la formule « neutre », tire de ce comportement concurrentiel sa capacité à sur-distinguer une situation par rapport à la formule incolore, et à mettre en place une lecture en termes différentiels. On dirait alors bien que le caractère marqué de la formule employée corresponde au caractère marqué que le locuteur aura repéré dans la situation qu'il souhaite évoquer, ce qui entre en résonance avec une remarque formulée par Horn (1984) dans le cadre de sa théorie de la *division du travail pragmatique* :

« The use of a marked (relatively complex and/or prolix) expression when a corresponding unmarked (simpler, less 'effortful') alternate expression is available tends to be interpreted as conveying a marked message (one which the unmarked alternative would not or could not have conveyed). » (Horn 1984 : 22).

Ces locutions ne se contentent donc pas de véhiculer le même contenu que la forme neutre – comment d'ailleurs le pourraient-elles, leur signifiant étant différent ? – mais apportent un « surplus » sous la forme d'une sur-distinction subjective. L'emploi de ces locutions marquées constitue ainsi un choix marqué de la part du locuteur qui, au-delà de la dénotation programmée par la locution (*'ser alcohólico'*) choisit d'imprimer à la situation une certaine « couleur » (*tener el mapa de la Rioja*) qui sert l'intention évaluative du locuteur vis-à-vis de la situation commentée.

Dans les formules qui nous intéressent, cette visée évaluative est intimement liée à leur nature métaphorique, puisque

« [M]étaphoriser, c'est non seulement activer des propriétés analogiques, mais c'est orienter **qualitativement** le discours, **suggérer des évaluations et chercher à les imposer**. [Les images convoquées par le biais de l'analogie] se doublent d'**investissements appréciatifs** qui créent des transvalorisations entre l'univers-phore et l'univers-thème de la figure » (Bonhomme 2005 : 222, nous soulignons).

Or, il importe pour notre propos d'observer que ces images retenues par le locuteur correspondent à son point de vue subjectif et s'inscrivent en contraste avec un système de représentations établi, engendrant un décalage qui déstabilise localement ce système de départ :

« [La métaphore est] une régulation subjective, en rejet de la régulation objectivante instaurée par l'usage (une subjectivité partagée) : le locuteur rejoue par là même la catégorisation que la régulation sociale, en rapport avec une expérience collective, a articulée au mot, **se pose comme conscience critique, en contestant la reconduction systématique des significations intersubjectivement stables** » (Détrie 2001 : 181-182, nous soulignons).

La métaphore semble de ce fait, par la nature même de son fonctionnement, relever de la configuration interlocutive C1, en ce qu'elle conteste la réplique du signe à l'identique et se superpose concurrentiellement à son interprétation neutre et conventionnelle, et suppose, de ce fait, une déstabilisation momentanée du système de départ. Mais la métaphore requiert aussi la collaboration active de l'interlocuteur qui doit reconstruire le rapport d'analogie que le locuteur a décelé entre l'univers-phore et l'univers-thème :

« Et c'est bien dans la mesure où le locuteur ne dit pas « ce que c'est » que *ésas* est métaphorique, et plus exactement *ésas* fonctionne comme un ordre de reconstruction, une indication faite à l'interlocuteur pour qu'il reconstruise la métaphore : *con pocas palabras...* (à bon entendeur...). » (Foullioux 2011 : 180).

Cette collaboration crée un effet de *complicité* que L. Spitzer avait souligné dès 1941 en pointant le caractère « familier » de ces tournures, qu'il met certes sur le compte de ce qu'il considère être un fonctionnement elliptique :

«Es la elipsis lo que las hace familiares: procedo como si supusiera que mi interlocutor sabe a qué nombres se refieren esos **pronombres confidenciales...**» (Spitzer 1941 : 352, nous soulignons).

Le recours à ces formules « allusives » (Pottier *supra*), et/ou « métaphoriques » équivaut alors à un artifice destiné à créer l'illusion d'une *connivence*, force l'illusion d'un accord interlocutif préétabli alors qu'il laisse, en réalité, à l'interlocuteur une vaste marge de manœuvre pour reconstruire, selon son propre système de représentations, la métaphore en question. L'interprétation qui en résulte est forcément problématique et plurivoque et fonctionne sur les seules propositions du locuteur que celui-ci cherche, nous l'avons vu, à imposer (*vid. supra* Bonhomme 2005).

Tout cela est certes vrai pour n'importe quelle métaphore. Mais ce qui est intéressant dans les expressions métaphoriques qui nous occupent, c'est que ce fonctionnement sur-distinctif trouve une correspondance directe sur le plan formel par le recours à la grappe {AS}, menant à une congruence remarquable entre signifiant et signifié. Avec cette inscription de la sur-distinction à même le signifiant, ces locutions puisent leur efficacité dans un vaste réseau associatif qui fournit ainsi un « moule de métaphores expressives très productif » (Foullioux 2011 : 190).

L'on serait tenté d'ajouter à ces expressions désormais presque « classiques » – car ayant fait l'objet d'un certain nombre d'études – une série de vocables également colloquiaux, marqués par ce même *-as* en position finale, et fonctionnant comme des substantifs : nous parlons des expressions comme *un notas, un cachas, un segurolos, el mendas* etc., qui, à bien des égards, fonctionnent sur le mode de la sur-distinction. Ainsi, *un notas* n'est pas simplement un « type » quelconque, indéterminé, mais un type qui « da la nota », i.e. « [d]esenton[a] o act[úa] de manera **discordante** » (DLE, s.v. *nota*) :

(157) Por norma general, cuando se usa con sentido neutro se usa en singular, Ej: "paso un *nota* por la calle y se tropezó", pero cuando se usa en el sentido de "dar la nota" se suele usar en plural "Juan siempre está haciendo el payaso. Sí, la verdad es que es *un notas*". (<https://forum.wordreference.com/threads/esta-persona-es-un-nota-notas.341378/>, consulté le 24/08/2020).

Un sens similaire revêt le terme *filimincias*, défini ainsi sur un blog à vocation lexicologique :

(158) **FILIMINCIAS**

Definición: Persona que a todo le pone pegas. Tiquismiquis.

"El filimincias del Rogelio hasta que no se sale con la suya no para, al final hay que darle la razón, como a los tontos, pa que no te caliente el ato". (<http://www.elbienhablao.es/significado-filimincias>, consulté le 24/08/2020).

Un autre exemple est le terme *segurolos*, que nous avons croisé au détour d'un exemple d'emploi épistémique de l'adverbe *igual* (vid. chapitre suivant). La forme en *-as* est, il est vrai, peu attestée face à la forme simple (*segurolo*), mais le locuteur peut employer cette forme plus ou moins improvisée précisément en vertu du réseau analogique ici commenté, qui permet de doter le vocable, plus explicitement que la forme courte, d'une nuance d'incongruité ou de quelque chose de non convenable :

(159) -¿Y si arriesgo y pierdo ?

- ¿Y si arriesgas y ganas ?

Si arriesgas no pierdes, igual no sale como tu pensabas pero lo habrás intentado, habrás aprendido y en consecuencia habrás avanzado. Escúchate, de verdad, escúchate.... en el fondo sabes perfectamente lo que quieres hacer. El ego es un **segurolos**, el Ser es un aventurero. ¿A cual de los dos vas a hacer caso? Disfruta del finde y **ARRIESGA!!** (<https://it-it.facebook.com/ElevaYogaDonostia>, consulté le 24/08/2020).

Enfin, un exemple particulièrement intéressant est le mot *menda*, terme provenant du *caló* que le DLE (s.v.) définit comme

menda

Del caló *menda*, dat. del pron. person. de 1.^a pers.

1. m. y f. coloq. Esp. **Designa a la persona que habla.** U. solo en sing. y con verbos en 3.^a pers. *Mi menda, el menda, este menda. No pienso ayudarles : menda ya no hace más favores.*

Bien que le dictionnaire n'enregistre pas la forme dite « pluriel » (*mendas*), celle-ci est recueillie par Marín Royo (2006) dans son étude sur le parler de Navarre :

« Menda Lerenda : Se usa normalmente con el artículo *El* o el adjetivo *Este* delante, con el significado del pronombre personal *Yo*. También como *el aquí presente* : « El menda lerenda no quiere saber nada de eso ». **Se usa también con el mismo significado en plural *mendas*** : « Para eso no contéis con el *mendas* ». En este caso sin la palabra *lerenda*. (Uso casi general.) » (Marín Royo 2006 : 343, nous soulignons),

et Internet livre un certain nombre d'exemples attestés, comme le suivant :

(160) El filósofo no posee más que su pensión de catedrático, pues sus escritos apenas le producen derechos. « ¿Quién lee filosofía en la era informática ? – se duele –. El **mendas** y cuatro alienígenas. » Y claro, al no tener donde caerse muerto, no es objeto de devoción por esos sobrinos que, según el refrán, Dios envía a falta de descendencia. (C. Luaces Saavedra, *El niño de Lenin*, google books).

Il s'agit d'un cas particulièrement intéressant où la sur-distinction du rôle locutif aboutit à un dédoublement du locuteur³⁶⁸ qui se pose à la fois comme sujet et objet de son énoncé, comme locuteur et personne délocutée. Cet effet n'est pas sans rappeler les emplois de -s en anglais conversationnel avec un verbe de première personne (*I says*) que nous avons mentionnés *supra*, où « le locuteur se distingue de lui-même en train de raconter » (Douay & Roulland 2014 : 273) », et trace donc une frontière interne sur-sélective typique de la configuration C1.

2.5.2 Les locutions adverbiales

De nombreux auteurs attribuent aux locutions adverbiales en -as, en particulier à celles introduites par la préposition *a* (schéma *a+lex+as*) mais pas seulement, cette même dimension « imagée » et « métaphorique » qui caractérise les locutions verbales en -las (Cazalbou, Delbecque, Foullioux). L'on comprend ainsi qu'une locution comme *auestas*, formée à partir du sens désormais désuet de *cuesta* = *costilla* 'côte, dos', puisse, « por extensión, evoca[r] la responsabilidad que supone el peso de una carga, no necesariamente concreta » (Ciscomani Ortiz 2014 : 1143), et que *a gatas* 'à quatre pattes' ne mobilise la référence à quelque chat que pour les besoins de l'image comparative.

Il nous semble toutefois que pour certaines locutions, cette dimension « métaphorique » ne soit pas aussi nettement perceptible : en quoi dans la locution *a solas*, signifiant « Sin ayuda ni compañía de otro » (DLE, s.v.), y aurait-il emploi métaphorique du lexème *solo*, dénotant

³⁶⁸ L'on ne manquera pas d'observer que le cognème M en position initiale rattache ce mot d'origine caló analogiquement au réseau pronominal de première personne (*me, mío, mi* etc.) des langues romanes.

l'idée de solitude ? Et dans *a sabiendas*, qui, partant du verbe *saber* 'savoir' signifie « [c]on conocimiento y deliberación » (DLE, s.v.) ? De nombreuses expressions comme celles que nous venons d'évoquer ou encore celles-ci :

a oscuras : 1. sin luz, 2. sin vista, 3. **sin conocimiento de algo, sin comprender lo que se oye o se lee**

a ciegas : 1. ciegamente, 2. **sin conocimiento, sin reflexión**

a escondidas : 1. **sin ser visto**

(DLE, s.v., nous soulignons),

admettent certes une exploitation plus ou moins abstraite, mais ces locutions semblent relativement transparentes car le sémantisme littéral du lexème de départ *y* est encore bien présent, voire pleinement exploité dans certaines acceptions premières (*a oscuras* = *sin luz*). La dimension « métaphorique » ou figurée de ces locutions semble ainsi insuffisante pour rendre compte de la spécificité de ces formules dont l'essor constant, notamment depuis le XIX^e siècle (Ciscomani Ortiz 2014), témoigne de l'efficacité de ce moule syntaxique.

Dans son étude sur ces locutions en *a + lex + as*, Ciscomani Ortiz (2014) explique l'essor de ces formules par un facteur

« de orden pragmático, que remite a la idoneidad de la forma para satisfacer la necesidad expresiva del hablante, esto es, la **necesidad de destacar la importancia de determinada información** en contextos también determinados » (Ciscomani Ortiz 2014 : 1122, nous soulignons).

Selon l'auteur, ces expressions vérifient donc bien le principe de la congruence entre une formule marquée (expressive) et une situation même marquée (*supra*), l'expressivité consistant en leur capacité de produire une mise en relief – une sur-distinction – et, plus précisément, de « destaca[r] o enfatiza[r] **maneras no habituales o no esperadas de llevar a cabo una situación [...]** » (Ciscomani Ortiz 2014 : 1141, nous soulignons). Elle observe que dès les premières apparitions de ces formules dans la langue médiévale, ces locutions

« destacaban características **alejadas de lo que podría ser considerado como neutral, natural o deseable**. En efecto, ponían de manifiesto cargas físicas o morales / posiciones atípicas, tanto en términos objetivos – visibles –, como metafóricos y valorativos » (Ciscomani Ortiz 2014 : 1179, nous soulignons).

Plus que la valeur métaphorique, c'est la capacité de ces formes d'inscrire l'événement dénoté dans un *décalage avec une norme* qui semble fédérer l'ensemble de ces locutions, permettant la mise en exergue d'une information que le regard évaluatif du locuteur rend alors saillante. Ainsi, l'expression *a gatas*, attestée dès le XII^e siècle, suppose la mise en scène d'une « posición corporal atípica para el humano » (Ciscomani Ortiz 2014 : 1147), comme dans l'exemple suivant, où *a gatas* prend place dans une série

d'éléments descriptifs qui rendent compte de la difficulté du personnage à se mettre debout et à marcher comme un homme, mettant à mal l'image héroïque de celui qui n'est autre qu'Alexandre le Grand :

(161) & a la media noche leuantosse alexandre de su estrado. & amato las candelas que ardien antel & trabaiosse de andar & non pudo. & porque non pudie yr derecho començo a yr por tierra de pies & de manos **a gatas**. & fue alexandre contra aquella escalera por o descendien al Rio eufrates & yua pora bannarse en el. (Alfonso X, *General Estoria. Cuarta parte*, 1280).

De même dans l'exemple suivant, contemporain, où *a gatas* contribue efficacement à la description animalisante de deux contrebandiers dont l'image s'inscrit en faux contre leur humanité même :

(162) Eran humildes mochileros que, al llegar a San Roque o Algeciras, echábanse a cuestras tres arrobas de tabaco y emprendían el regreso a la tierra huyendo de los caminos, buscando las sendas más peligrosas, marchando de noche y ocultándose de día, **a gatas** por los riscos, imitando los hábitos de los animales feroces, lamentando ser hombres y no poder seguir el borde de los abismos con la misma seguridad que las bestias. (V. Blasco Ibáñez, *La bodega*, 1905)

Ciscomani Ortiz cite également deux exemples médiévaux de la locution *a solas*, qui, dans les deux cas, expriment bien l'idée de solitude/isolement (pas d'emploi métaphorique donc), mais où l'effet d'incongruité est nettement perceptible : *a solas*

« destaca una característica del comportamiento de los participantes sujeto (*mujer [...]*), **cuyo aislamiento hace considerar reprochable su conducta**. Es el caso de la mujer que debe ser desheredada por tomar marido sin compañía alguna [163] [...] » (Ciscomani Ortiz 2014 : 1162, nous soulignons) :

(163) Mugier que **a solas** sin sos parientes tomar marido, si fuer manceba sea desheredada. Et qui la tomar sit inimicus. Vidua accipiat uirum qualem uoluerit cum suis parentes. (Anonyme, *Fuero de Usagre*, 1242-1275).

Dans l'exemple suivant (164),

« la locución destaca el alejamiento de los reyes de Castilla que se apartan para hablar *a solas* : *huuieron parlares mucho a solas*, que, dado el contexto, **es un proceder juzgado como dudoso y también excesivo**. » (Ciscomani Ortiz 2014 : 1162) :

(164) Por tal como en las vistas que los reyes de Castiella et de Granada huuieron parlares mucho **a solas**, los fillos de Ozmin, que eran alli con el rey de Granada, se dupdaron que fablassen contra ellos. (J. Fernández de Heredia, *Gran crónica*, 1376-1391).

C'est avec cet exact même sens d'une solitude/intimité jugée « douteuse et excessive » que l'expression est employée dans l'exemple suivant, extrait d'un forum sur Internet, où l'utilisateur consulte la communauté des internautes sur le comportement de son amie :

(165) Esta bien que prohíba salir **a solas** con un hombre a mi novia?
Buenas tardes, escribo buscando ayuda con el conflicto que tengo con mi novia, bueno resulta que mi novia siempre a sido de muchos amigos y amigas antes de que yo la conociera, llevamos 8 meses de relación y nunca habíamos tenido un problema como este, hace poco salió con un amigo **a solas** por una nieve y no me pareció, siento como que no me da mi lugar, ella debería de entender que ya tiene novio y que no debería verse **a solas** con un amigo, no le prohibo que salga

con el ni mucho menos con sus amigas, el problema es que veo mal que salga **SOLA** con alguno de sus amigos, porque no les dice que tiene novio ahora y que pues si quieren salir lo hagamos todos en bola o con mas amigos? Porque tiene que ser **a solas**?

(<https://psicologia.enfemenino.com/foro/esta-bien-que-prohiba-salir-a-solas-con-un-hombre-a-mi-novia-fd430336>, dernière consultation le 24/08/2020 ; l'orthographe est d'origine).

Dans ce passage, la mise en exergue de l'information dénoté par l'expression – la solitude (à deux) – est nettement perceptible : le problème, pour le premier locuteur, n'est pas que sa copine entretienne une amitié avec un autre homme (*no le prohibo que salga con él*), mais que cette fréquentation se déroule en tête-à-tête, favorisant une intimité qui lui semble inconvenable. Il nous semble significatif que l'expression *a solas*, répétée à plusieurs reprises, alterne en une occasion avec ce que l'on pourrait considérer comme l'expression non marquée équivalente (*salir sola ~ salir a solas*), mais que dans cette unique occurrence de l'expression non marquée, le locuteur ait choisi de la mettre en exergue graphiquement par le recours aux majuscules, ce qu'il n'a pas estimé nécessaire pour la locution *a solas*, qui, selon notre hypothèse, contient cette sur-distinction dans son signifiant. Sur un autre forum, en réponse à une consultation similaire, un internaute estime que

(166) Pues no es nada malo que quede con **amigos pero llevandolo todo a un limite y la verdad esto ya esta pasando del limite "normal"** yo cortaba por lo sano y le daba un sustito, sobretodo intenta parecer que no te jode que quede con ese tio. Y tu hazle lo mismo queda con una amiga a ver como le sienta.

[...] yo pienso que hasta cierto punto es normal. Claro que puede salir a dar un paseo con él **a solas**, eso **no es malo, pero sí es sospechoso**. Conozco bastantes tíos que son el típico soltero muy amigo de las tías.

(<https://vandal.elespanol.com/foro/mensaje/484809/mi-novia-queda-con-un-amigo/>, dernière consultation le 24/08/2020, l'orthographe est d'origine).

Ce qui est intéressant dans ce passage, c'est que la mise en exergue de la situation dénotée (*dar un paseo con él a solas*) n'implique pas nécessairement une valuation axiologique négative, même si, comme le précise également Ciscomani Ortiz, c'est souvent le cas : le locuteur souligne explicitement que le comportement de la femme est « douteux » (*sospechoso*), « dépasse les bornes » (*ya esta pasando del limite "normal"*) et s'inscrit donc en décalage vis-à-vis d'une « norme » que le locuteur suppose socialement partagée (glose : 'ça ne se fait pas').

Par contraste, il est justement tout à fait possible pour une femme d'être seule avec un homme dans le respect le plus stricte des conventions sociales, situation qui sera alors évoquée par la forme non marquée (*estar sola*). Nous en trouvons un bel exemple chez Lorca, où Angustias, récemment fiancée à Pepe el Romano, raconte sa première rencontre avec son fiancé :

(167) Poncia: Oye, Angustias, ¿qué fue lo que te dijo la primera vez que se acercó a tu ventana?
Angustias: Nada. ¡Qué me iba a decir! Cosas de conversación.

Martirio: Verdaderamente es raro que dos personas que no se conocen se vean de pronto en una reja y ya novios.

Angustias: Pues a mí no me chocó.

Amelia: A mí me daría no sé qué.

Angustias, No, porque cuando un hombre se acerca a una reja ya sabe por los que van y vienen, llevan y traen, que se le va a decir que sí. [...]

Poncia: ¿Y habló más?

Angustias: Sí, siempre habló él.

Martirio: ¿Y tú?

Angustias: Yo no hubiera podido. Casi se me salía el corazón por la boca. Era la primera vez que **estaba sola** de noche con un hombre.

Magdalena: Y un hombre tan guapo.

(F. García Lorca, *La casa de Bernarda Alba*, 1936)

La rencontre entre Pepe et Angustias évoquée dans ce passage se déroule selon les règles de la bienséance en vigueur dans cette Andalousie traditionnelle dépeinte par Lorca : les fiancés se donnent rendez-vous seuls, pendant la nuit, mais chastement séparés par la grille de la fenêtre qui, littéralement et métaphoriquement, sépare l'intérieur (l'espace de la femme) de l'extérieur (l'espace de l'homme)³⁶⁹. La situation a beau être inédite pour Angustias qui, à titre individuel, ne l'a jamais vécue ; elle n'est pas moins parfaitement « normale » du point de vue collectif, et ne s'écarte en rien de ce qui peut être attendu et exigé. Tout au long de cet échange, l'on voit bien qu'Angustias a parfaitement intériorisé cette norme culturelle, d'où, à notre avis, son choix de l'expression non marquée « *estar sola* », et non « *estar a solas* », qui aurait indiqué une déviation par rapport à la convention sociale.

Ces effets discursifs d'incongruité, qui confirment les propositions de Ciscomani Ortiz selon lesquelles la

« especificidad [de estas locuciones] consiste en la puesta de relieve o puesta de rasgos que son atípicos (*a gatas*), no deseables o no esperables en el contexto de uso (*a solas*, *a sabiendas*), involucrando elementos léxicos de valor no neutro o polar, muchas veces negativo (*a duras penas*), a veces enfático (*a ojos vistas*) » (Ciscomani Ortiz 2014 : 1186),

proviennent de l'invariant interlocutif de sur-distinction que ces locutions, souvent par contraste avec une formulation non marquée, matérialisent au moyen de la grappe submorphémique {AS}.

Un dernier cas intéressant est *a sabiendas*, exemple de gérondif intempestivement « féminisé », qui en discours s'oppose à *sabiendo*, le gérondif simple, et confère à l'énoncé une nuance concessive beaucoup plus nette, face à la valeur davantage informative de *sabiendo* :

« Le cas de *a sabiendas* est, de son côté, une transposition du participe présent de savoir *sabiendo*, et une marque de concession :

Me dijo eso sabiendo que no podía defenderme.

Il m'a dit ça sachant que je ne pouvais pas me défendre.

Me hizo eso a sabiendas de que no podía defenderme.

³⁶⁹ Au sujet du tableau "Cortejo ante la verja" de José Moreno Carbonero (Musée Carmen Thyssen, Malaga), nous pouvons lire ce commentaire : « En Andalucía esta secuencia se la denomina también «pelar la pava», expresión popular que hace referencia a la conversación mantenida por los novios, como indican las buenas costumbres, separados por la reja de la ventana a la que la doncella se asoma. » (<https://www.carmenthysenmalaga.org/obra/cortejo-ante-la-verja>).

Il m'a fait ça bien qu'il sût que je ne pouvais pas me défendre. »
(Foullioux 2011 : 174).

La dimension concessive³⁷⁰ est le fruit de son identité interlocutive de C1, qui déclare précisément que l'action est réalisée par le sujet « con conocimiento y deliberación » (DLE, s.v.), i.e. 'en connaissance de cause' : la connaissance ('saber') est mise en exergue comme un élément qui s'inscrit en opposition avec la présomption d'innocence qui sert de règle d'interprétation culturellement partagée.

(168) - ¿Entonces José Acosta miente cuando asegura que el ganador es él?
- Mentir es una palabra que implica su objetividad. Esto es, decir algo que es falso **a sabiendas** que es falso. Yo no diría tanto, pero que no dice la verdad es evidente. (Presse, Cambio 16, n° 984, 01/10/1990 : Joaquín Leguina, 1990, Crea).

2.6 Quizás, forme de C1 : exploitations discursives

Notre hypothèse est donc que l'adverbe *quizás*, que le signifiant dénonce à la fois comme une forme seconde (-s) et comme une forme surdéterminée (-as), fonctionne comme balise d'un cadre interprétatif de type C1, permettant d'instruire des hypothèses qui, d'une façon ou d'une autre, sont tributaires de la sur-distinction du rôle locutif et de la *visée contrastive* qui en découle. Nous postulons que la forme sur-distinguée introduit une hypothèse qui se trouve mise en exergue, soulignée par le regard du locuteur qui lui prête un relief narratif que la situation référentielle viendra spécifier. C'est aux diverses exploitations discursives que ce fléchage interlocutif permet que nous allons nous intéresser dans cette dernière partie du chapitre.

2.6.1 Des hypothèses « prises en charge »

L'un des effets discursifs assez nets de la forme marquée est sa capacité à produire des hypothèses que le locuteur, d'une façon ou d'une autre, semble assumer, « prendre en charge ». Il importe de souligner que cette « prise en charge », dans laquelle on reconnaît en particulier la trace du cognème -S d'actualisation et de validation (*supra*), n'est qu'une des possibles exploitations discursives de la forme *quizás*, non son invariant systémique, qui correspond ni plus ni moins à une mise en exergue du rôle locutif. Observons quelques exemples.

(169) [Le narrateur évoque sa belle-soeur, pour laquelle il ressent une attirance irrésistible.]

³⁷⁰ L'on remarquera que d'autres *items* à valeur concessive ou adversative affichent la particule {AS}, comme l'adverbe *mientras* à valeur temporelle et concessive, et la conjonction *mas*, qui entre avec *pero* dans une alternance formelle concurrente qui pourrait bien relever d'une opposition entre C0 et C1, à l'image de l'opposition entre *eso* ~ *esas* ou *lo* ~ *las* décrite par Foullioux pour les locutions verbales. Cette piste mériterait d'être explorée, car la concession et l'adversation, en tant que mécanismes qui introduisent un élément qui est présenté comme contredisant les présupposés (réels ou non) de l'interlocuteur, signalent par principe un différentiel qui nous semble compatible avec une configuration interlocutive C1.

Zoe es una mujer estupenda y cualquier día se larga con otro. Aunque no creo que se atreva a dejar la vida tan cómoda que tiene con mi hermano. Ni siquiera se atrevería a tener un amante secreto. O **quizás** sí. Con Zoe nunca se sabe, nunca sabes lo que está pensando. No sé si viene a verme al taller porque le gustan mis cuadros, porque le gusta reírse conmigo o porque yo le gusto aunque no esté dispuesta a admitirlo. Es tan rica mi cuñada. Es una delicia. Mi hermano es un idiota. Prefiere pudrirse en el banco haciendo más plata de la que podrá gastar en toda su vida, antes que pasarla bien con su mujer. (J. Barly, *La mujer de mi hermano*, 2002)

Dans cet exemple, *quizás* fait plus que marquer la dimension interrogative du doute d'un personnage qui s'avoue ignorant (*nunca se sabe, no sabes, no sé, vid. chapitre 4*). Sur les deux options mises en jeu par cette forme en {SK} (est-elle, oui ou non, capable de prendre un amant ?), le versant affirmatif explicité par *quizás* est manifestement celui qui retient l'attention du locuteur, lequel, attiré par sa belle-sœur, souhaite occuper ce poste d'amant possiblement vacant. *Quizás* marque ici, au-delà du balancement et la dimension interrogative que le signe partage avec son concurrent étymologique *quizá*, la sur-distinction de l'hypothèse de la part du locuteur, puisque l'hypothèse revêt une importance cruciale sur le plan de l'intrigue. *Quizás* marque donc une forme particulière de pondération, qui ne joue pas sur le plan référentiel – ce n'est pas une question de probabilité accrue ou amoindrie – mais sur le plan relationnel : c'est l'hypothèse que le locuteur préfère, qui emporte son adhésion (affective), à laquelle il choisit de s'intéresser, et qui contredit – de manière presque inespérée – le versant négatif auquel le locuteur semblait s'être résigné.

Un effet similaire peut être observé dans l'exemple suivant, où *quizás* introduit une hypothèse affectivement marquée pour le locuteur :

(170) [*Le voilier a fait naufrage dans une tempête. Caïn, seul sur une plage déserte, se retrouve nez à nez avec un indigène, qu'il prend pour un cannibale. L'indigène s'évanouit.*]
Caïn : ¡Se ha desmayado! **Quizás** también él iba en el catamarán...
(H. Pratt, *Corto Maltés. Balada del mar salado*, 1976).

L'hypothèse est improvisée sur le champ, en réponse au problème posé par l'évanouissement inattendu du personnage, et cette hypothèse emporte spontanément l'adhésion affective du locuteur : l'idée d'avoir affaire à une victime du naufrage est préférable à celle de devoir affronter un cannibale. *Quizás* produit ici, nous semble-t-il, un double effet : la forme marquée place l'hypothèse sous le regard évaluatif du locuteur, qui la sur-distingue (affectivement : il la préfère) et, ce faisant – c'est le deuxième effet – la pose contrastivement à d'autres options délibérément non retenues.

Les raisons de cette sur-sélection ne sont toutefois pas toujours d'ordre affectif, mais peuvent aussi relever d'une stratégie narrative. C'est le cas dans l'exemple suivant, où la forme marquée *quizás* apparaît en alternance avec la forme non marquée (*quizá*) :

(171) Soy el océano Pacífico. El mayor de todos. Me llaman así desde hace mucho. Pero no es cierto que esté siempre así. A veces me enojo y me descargo con todo y con todos. Hoy mismo acabo de calmarme de la última rabieta. Creo que barrí tres o cuatro islas y destrocé otras tantas

cáscaras de nuez, de ésas que los hombres llaman barcos.

[dessin: un voilier fidjien endommagé par la tempête]

... Sí, éste que ven no sé cómo se libró, **quizás** porque su capitán Rasputín conoce el oficio o porque sus marineros son de las islas Fidji. O **quizá** porque han pactado con el diablo. Pero esto no importa ahora. Hoy es el "Tarowean", el día de las sorpresas y él de todos los santos, 1 de noviembre de 1915. (*Corto Maltés La balada del mar salada*)

Dans cet incipit de la BD, le locuteur (l'Océan Pacifique) se met à spéculer au sujet d'un bateau qui a miraculeusement survécu à la dernière tempête qui s'était déchaînée la veille. Le locuteur avance deux hypothèses différentes, l'une introduite par *quizás*, l'autre par *quizá*, toutes deux déclenchées par une marque d'ignorance (*no sé cómo...*) comme on en trouve habituellement dans le voisinage des formes en K-. Les deux hypothèses lancent des pistes pour des intrigues assez différentes : la première propose d'expliquer la survie du bateau par l'expertise de son capitaine et son équipage, la deuxième avance une explication surnaturelle (pacte avec le diable), un tant soit peu stéréotypée. Au-delà de la différence qualitative de ces deux options (explication rationnelle vs. surnaturelle), il nous semble que les deux propositions n'ont pas ici le même statut narratif : la première piste, celle qui crédite le protagoniste Rasputín du mérite de cet exploit d'avoir bravé la tempête, sera développée par la trame narrative, mais pas l'autre, que le locuteur d'ailleurs déclare ne pas vouloir poursuivre (*Pero esto no importa ahora*). Dans le cadre d'une scène d'exposition, où il est traditionnellement question de présenter les personnages, le locuteur semble se décanter pour la piste d'un personnage talentueux et singulier, donnant l'impression que cette hypothèse est celle qui emporte son adhésion personnelle, contrairement à la deuxième hypothèse (*quizá*) qui semble alors émaner d'une autre source énonciative, non spécifiée, vis-à-vis de laquelle le locuteur se démarque et contre laquelle il cherche à l'emporter.

Un autre exemple d'alternance intéressant provient de la version castillane du dessin animé *El Rey León* de Disney, où la sur-distinction du rôle locutif produit, là encore, un effet de mise en exergue qui va jusqu'à la revendication de « prise en charge » explicite de l'hypothèse par le locuteur :

(172) [*La mangouste Timón et le phacochère Pumba trouvent le petit Simba inconscient et déshydraté au milieu du désert. Ils s'en approchent prudemment.*]

Timón [*ton enjoué*] : A ver, a ver, ¿qué tenemos aquí... ?

[*paniqué*] ¡Caramba ! ¡Es un león ! ¡Corre, Pumba, corre !

Pumba : Timón, sólo es un león chiquitín... ¡Mírale, es tan mono...y está solito... ! ¿Nos quedamos con él ?

Timón [*s'arrachant les cheveux*] : ¿¡Te has vuelto loco !? Estamos hablando de un león. Los leones comen tipos como nosotros.

Pumba : Pero es tan chiquitín...

Timón : Pero se hará más grande.

Pumba : **Quizá** se ponga de nuestra parte.

Timón [*rire moqueur*] : Esa es la mayor estupidez que he oído...**Quizás**... eh, ya lo tengo : ¿y si estuviera de nuestra parte ?

[*expression dépitée de Pumba*]. (Disney, *El Rey León*, 1994)

Pumba essaie de convaincre Timón d'adopter le petit lionceau, mais Timón y est résolument opposé : les lions sont dangereux « pour des types comme [eux] », ce n'est donc pas raisonnable, pure folie même (¿¡Te has vuelto loco !?). Voyant qu'il ne sert à rien de prendre Timón par les sentiments (*¡Mírale, es tan mono...y está solito... !*), Pumba improvise un nouvel argument sous forme d'hypothèse, de nature plus « pragmatique » : le lion pourrait s'avérer un allié potentiel (**Quizá se ponga de nuestra parte**). Cette hypothèse est formulée à l'aide de *quizá*, la forme neutre : Pumba n'a pas l'intention de polémiquer, même si, dans les faits, il argumente contre Timón ; il préfère présenter l'hypothèse comme si elle pouvait d'office être validée par l'interlocuteur, l'argument s'imposant, en quelque sorte, lui-même (C0). Timón, lui, refuse l'idée, puis s'apprête à formuler à son tour une hypothèse, opportunément introduite à l'aide de la forme marquée *quizás* puisque, dans ce cas, il s'agit bien de parler contre son interlocuteur, de faire une contre-proposition (**Quizás... eh, ya lo tengo : ¿y si estuviera de nuestra parte ?**), l'ironie provenant précisément du fait que sa proposition ne diffère en rien de celle formulée par Pumba. Il est vrai qu'un deuxième *quizá* aurait pu, par le simple effet de reprise du contenu identique, produire un effet similaire. Mais le choix de la forme marquée ouvre explicitement une perspective de *contradiction*, crée un effet d'attente d'un différentiel que la suite du texte ne satisfait pas, accentuant ainsi l'effet comique. L'on observe aussi que, dans cet exemple, le contraste entre les interlocuteurs et la mise en exergue du rôle locutif, peuvent être interprétés en discours comme un effet de « prise en charge », non pas du contenu de l'énoncé (qui reste hypothétique), mais de l'énonciation de l'hypothèse : le locuteur en revendique en quelque sorte la paternité, se déclare explicitement comme source énonciative (glose : 'contrairement à la bêtise que tu proposes, moi j'ai eu l'idée géniale de penser que...'), au détriment de son interlocuteur qui, dépité, n'échappe pas à cet effet un tant soit peu narcissique.

2.6.2 Des hypothèses opposables

L'on ne peut traiter des effets discursifs de *quizás* sans aborder les paroles du célèbre boléro du compositeur cubain O. Farrés (1947), repris de nombreuses fois depuis et adapté dans plusieurs autres langues :

(173) Siempre que te pregunto
 Que cuándo, cómo y dónde
 Tú siempre me respondes
Quizás, quizás, quizás
 Y así pasan los días
 Y yo desesperando
 Y tú, tú contestando
Quizás, quizás, quizás
 (O. Farrés, « Quizás, quizás, quizás », 1947)

L'on observe d'abord que le texte fournit un exemple net de la capacité d'une forme en K- à opposer à une question (ici : *cuándo, cómo, dónde*) une non-réponse évasive (*vid. supra*) qui a pour conséquence de suspendre la trame événementielle (*y así pasan los días*) et d'ouvrir un horizon d'attente sans cesse non satisfait (*y yo desesperando*), les gérondifs, marque d'inaccomplissement, traduisant l'absence de progression de la trame (*desesperando, contestando*). Mais au-delà de cet effet suspensif que, nous le savons, la forme étymologique *quizá* aurait pu accomplir également, *quizás* emporte, à notre sens, dans ce texte une nuance nettement provocatrice qui va au-delà de l'impolitesse désespérante consistant à éluder sans cesse la réponse : cette non-réponse, en effet, se veut dans le cas présent plus qu'un refus de répondre : c'est une véritable *contestación*, ce dont la transition du verbe *responder* à *contestar* porte subtilement témoignage. L'adverbe *quizás*, en effet, par son fléchage interlocutif de type C1, permet d'orienter *par principe* vers une attitude oppositive et différentielle du locuteur, signalant à l'interlocuteur que, quelle que soit la réponse qu'il espère, le locuteur a l'intention de lui tenir tête. L'on observe d'ailleurs que les questions évoquées (*cuándo, cómo, dónde*) sont des interrogations partielles, auxquelles en toute rigueur *quizás* n'est pas habilité à répondre. Cet adverbe fonctionne ici de manière emblématique comme un joker assertif tel que nous l'avons rencontré plus haut (chapitre 4), mais un joker explicitement *contestataire* et *provocateur* qui instaure, dans le cadre de l'indéfinition absolue qui caractérise les formes en K-, un décalage interlocutif de principe et établit une perspective délibérément non conclusive, qui, en l'occurrence, et au grand dam de l'interlocuteur, empêche celui-ci de « conclure ».

Cette dimension polémique dont *quizás* nous semble capable s'apprécie également dans l'exemple suivant, tiré d'un article de presse récent :

(174) OMS afirma que “**quizás** nunca haya una solución mágica” para el coronavirus

A seis meses de haber declarado la propagación del COVID-19 como una emergencia sanitaria, este lunes el director de la Organización Mundial de la salud aseguró que “varias vacunas están ahora en la fase 3 de los ensayos clínicos y esperamos tener vacunas efectivas que eviten que la gente se infecte. Sin embargo, ahora no hay una solución mágica y **puede que** nunca la haya”.

Este lunes la Organización Mundial de la Salud (OMS) advirtió que a pesar de la carrera en curso para obtener una vacuna contra el Covid-19, en la que actualmente participan varios países y de las cuales hay algunas en fases avanzadas de desarrollo, **es posible** que nunca se encuentre una solución contra el virus. (<https://federacionmedicacolombiana.com/2020/08/05/oms-afirma-que-quizas-nunca-haya-una-solucion-magica-para-el-coronavirus/>)

Cet exemple illustre de manière explicite le potentiel fortement polémique de *quizás*, qui figure significativement dès le titre de l'article, y posant une hypothèse dont on voit immédiatement qu'elle contredit l'espoir du monde entier de trouver un remède à la pandémie du Coronavirus qui sévit sur la planète. Il nous semble ici hautement significatif que cette hypothèse, placée entre guillemets, se présente comme une citation du directeur de l'OMS alors que, celui-ci ne s'étant pas exprimé en espagnol, il s'agit en réalité d'une traduction de l'anglais, traduction qui portera donc la trace non pas du locuteur original (directeur de l'OMS) mais du regard du journaliste qui choisit avec *quizás* d'imprimer au titre de

son article une visée particulièrement provocatrice et subversive. Nous voulons pour preuve que, dans la suite du texte, la même hypothèse réapparaît encore à deux reprises, dont une deuxième version de la « citation » avec un phrasé pourtant différent, et surtout avec un fléchage beaucoup plus neutre, moins dramatique (*puede que, es posible que*) : le titre ayant réussi à « accrocher » le lecteur par son ton catastrophiste, la suite du texte se chargera de regagner une certaine objectivité.

On voit donc qu'avec *quizás*, le locuteur avance une hypothèse qu'il présente explicitement en contradiction avec les attentes (réelles, comme dans l'exemple précédent, mais souvent supposées) de son interlocuteur, et, par cet esprit de *contradiction*, peut servir à l'interpeler et à l'intriguer, au point de lui forcer la main. C'est ce qui arrive sur certaines pages web, qui se dotent en bas de page ou en fin de section d'un « Quizás te interese » très suggestif :

(175) Este tipo de gadget en las entradas “quizás te interese” se trata de una acción de marketing muy recomendable para aumentar la permanencia de tus lectoras en la web o el blog. Al final de tus posts saldrá un apartado con varios artículos relacionados con el mismo post que está leyendo tu lectora y por lo tanto la probabilidad de que se lea otro post es muy alta. O por lo menos aumenta. (<https://monicalemos.es/poner-gadget-en-las-entradas-quizas-te-interese>)

Ce dénommé « gadget » permet en effet d'anticiper la fin de la visite imminente du lecteur (qui est arrivé en bas de la page), et de contredire son intention prévisible d'abandonner le site web. « Quizás te interese » peut ainsi être glosé comme 'toi, tu penses sans doute que ce que tu viens de lire était la seule chose qui t'intéresse sur cette page (que tu as peut-être trouvée par hasard), mais moi, je te dis que ces autres sujets t'intéresseront également). *Quizás* permet dans ces contextes d'interpréter les intentions du lecteur et de les contredire par un positionnement contrastif de principe.

Par opposition avec cet effet « accrocheur », la forme non marquée *quizá* semble dans un contexte similaire beaucoup moins polémique, comme on l'apprécie dans l'exemple suivant, où l'on retrouve l'effet nettement interrogatif qui caractérise la valeur programmatique de la forme, et qui signale ici que le locuteur se demande réellement si l'interlocuteur peut être intéressé par ce qu'il lui propose, sans aucune intention de prévenir ou de contrecarrer la position de l'Autre :

(176) Segunda cuestión, que toca a una posible edición de un libro, y que quizá te interese. En Ginebra conocí a un traductor español llamado Aguirre de Cárcer ; este señor se ha pasado quince años traduciendo al español, por gusto propio, poesía francesa, desde la edad media hasta hoy. Me mostró una abultada carpeta con sus versiones, y de golpe me di cuenta de que dentro del plan cultural cubano, una antología (**quizá** bilingüe, **quizá** solamente las traducciones) podría ser muy útil. Las traducciones me parecen excelentes, sobre todo las de los románticos y los simbolistas. Son versiones con metro y rima, es decir, de lectura « agradable » para el público al cual se destinaría el libro. ¿Crees que puede interesarle a alguna de las editoras cubanas que lanzan libros con fines de formación cultural ? (Julio Cortázar, Cartas 1965-1968, Carta del 23 de enero de 1966 a Roberto Fernández Retamar, google books)

Toujours sur Internet, où la relation interlocutive s'établit à des endroits parfois insoupçonnés, l'utilisateur se retrouve soudain à dialoguer avec son moteur de recherche préféré. Lançant une recherche de « chreode 2008 » sur google.es, l'on découvre par exemple que le moteur de recherche produit quelques résultats, plutôt comptés, précédés de la mention « Quizás quisiste decir : charade 2008 » :

The screenshot shows a Google search interface. The search bar contains the text 'chreode 2008'. Below the search bar, there are navigation links for 'Todo', 'Imágenes', 'Vídeos', 'Maps', 'Noticias', 'Más', 'Configuración', and 'Herramientas'. The search results indicate approximately 3,610 results found in 0.49 seconds. The first result is a red heading: 'Quizás quisiste decir: charade 2008'. Below this is a blue heading: 'Notice bibliographique Chréode : vers une linguistique du ...'. The URL is 'https://catalogue.bnf.fr > ark: Traducir esta página'. The title is 'Chréode [Texte imprimé] : vers une linguistique du signifiant : revue de ...'. The publication information is 'Paris (31 rue Gay-Lussac ; 75005) : Éd. hispaniques, 2008-'. The second result is a blue heading: 'Chréode - Bnf Data'. The URL is 'https://data.bnf.fr > chreode Traducir esta página'. The language is 'français'. The title is 'Chréode : vers une linguistique du signifiant, revue de linguistique hispanique et romane'. The date of creation is '2008'. The third result is a blue heading: 'Histoire de la création du temps et de l'espace dans la ...'. The URL is 'https://books.google.fr > books - Traducir esta página'. The author is 'Pierre R. Blanquet - 2018 - Science'. The text below the heading is '... est comparable à celle de la « chréode » des études « germinatives » réalisées ... direction de P. A. Miquel, Éditions De Boeck Université, Bruxelles, 2008, pp.

(177) **Quizás quisiste decir...**

Le moteur de recherche émet une hypothèse et, ce faisant, (se) pose une question, dans la pure tradition des formes en K- : l'utilisateur voulait-il dire autre chose ? Ce n'est pas une question rhétorique, mais au contraire une vraie question ouverte : l'utilisateur peut y répondre par *oui*, en cliquant sur le lien proposé (pour voir les résultats de « charade 2008 »), ou par *non*, en ignorant ce commentaire et passer à la liste des résultats pour « chreode 2008 ». L'on observe ici un effet polyphonique très net, en ce sens que l'hypothèse formulée par google fait écouter une deuxième voix : celle de l'utilisateur ; mais il s'agit d'une voix supposée que, dans son souci du service à l'utilisateur, google lui prête diligemment, s'anticipant ainsi à ses désirs, interprétant ses intentions. Cette autre voix vient concurrencer celle que l'utilisateur a réellement « prononcée » (écrite), et que le locuteur (google) cherche ici à contre-programmer. L'hypothèse ouvre un débat, fait littéralement coexister deux propositions concurrentes, co-situées sur une même page de résultats. Il s'agit d'une suggestion qui ouvre un espace alternatif de recherche sans pour autant invalider totalement la recherche originale, avec un effet de superposition des voix très net qui caractérise la configuration C1.

De retour à la littérature, nous trouvons dans le fragment suivant un autre exemple de la capacité de *quizás* à poser une hypothèse qui, en se substituant aux attentes de l'interlocuteur, déploie un fort potentiel suggestif :

(178) [Rosalía, épouse d'un petit fonctionnaire de l'administration royale, rêve d'un train de vie incompatible avec les moyens financiers de sa famille. Un jour, en compagnie de son amie la Marquise Milagros, elle découvre dans une boutique un mantelet qui se transmute en véritable fruit de la tentation.]

Volvió con Milagros a tiendas al día siguiente, con ánimo de no entrar en la de Sobrino, donde la gran tentación estaba; pero el Demonio arregló las cosas para que fueran, y he aquí que aparecen otra vez sobre el mostrador las cajas blancas, aquellas arcas de satinado cartón donde se archivan los sueños de las damas. El dependiente las sacaba una por una, formando negra pila. La preferida apareció con su forma elegante y su lujosa pasamanería [...].

- ¡Cómprala usted..., por Dios! -dijo Milagros a su amiga de un modo tan insinuante que los dependientes y el mismo Sobrino no pudieron menos de apoyar un concepto tan juicioso-. ¿Por qué ha de privarse de una prenda que le cae tan bien?

Y cuando los tenderos se alejaron un poco en dirección a otro grupo de parroquianas, la marquesa siguió catequizando a su amiga con este susurro:

- No se prive usted de comprarla si le gusta..., y en verdad, es muy barata... Basta que venga usted conmigo para que no tenga necesidad de pagarla ahora. Yo tengo aquí mucho crédito. No le pasarán a usted la cuenta hasta dentro de algunos meses, a la entrada del verano, y **quizás** a fin de año.

La idea del largo plazo hizo titubear a Rosalía, inclinando todo su espíritu del lado de la compra... La verdad, mil setecientos reales no eran suma exorbitante para ella, y fácil le sería reunirlos, si la prendera le vendía algunas cosas que ya no quería ponerse; si, además, economizaba, escatimando con paciencia y tesón el gasto diario de la casa. Lo peor era que Bringas no había de autorizar un gasto tan considerable en cosa que no era de necesidad absoluta. (B. P. Galdós, *La de Bringas*, 1884)

Dans ce passage, véritable scène de tentation, l'hypothèse en *quizás* prend place dans la stratégie de séduction de l'amie Milagros, qui joue à l'occasion le rôle du serpent (*dijo Milagros a su amiga de un modo tan insinuante; con este susurro*) cherchant à convaincre sa victime de croquer la pomme (= acheter le mantelet). On observe d'abord que la forme marquée *quizás*, par la double présence d'une sifflante, s'insère avantageusement dans l'allitération en /S/ (*la marquesa siguió catequizando a su amiga con este susurro*) qui, de façon similaire à ce qui a été exposé plus haut, résonne dans le texte et imprime au passage un caractère transgresseur. La possibilité d'acheter à crédit et, plus encore, la perspective d'un délai de remboursement très long (*quizás a fin de año*), est présentée délibérément par la locutrice Milagros comme un fait saillant, une donnée décisive, supposée inconnue de l'interlocutrice qui ne pratique guère ce type de transactions – « Rosalía [...] pagaba siempre a tocateja » avait précisé le narrateur quelques lignes plus haut –, et pour qui cette perspective nouvelle implique à la fois un possible retournement de situation – elle pourrait acheter le mantelet en dépit de ses finances – et, *a fortiori*, un changement de paradigme en ce que le recours au crédit permet de court-circuiter la dépendance économique traditionnelle de la femme envers son mari. Le relief narratif qu'acquiert l'hypothèse en

quizás se nourrit ainsi, dans la perspective interlocutive, du différentiel entre les deux instances interlocutives : la locutrice se présente comme détentrice d'un savoir (relatif, hypothèse oblige) que l'interlocutrice n'a pas, et, en partageant ce savoir avec son amie, elle déstabilise le système de pratiques et de valeurs sur lequel celle-ci a l'habitude de fonctionner. L'hypothèse acquiert ainsi un poids argumentatif *déterminant* dans l'intrigue dont la forme littéralement *surdéterminée* se fait ici le vecteur matériel.

Quelques mois après l'achat du mantelet, nous retrouvons Rosalía à court de solutions pour rembourser le crédit qui s'est avéré plus exorbitant qu'elle ne l'avait imaginé :

(179) Y oyendo esto, sopesaba la dama en su mente las dificultades del caso, más graves entonces que lo habían sido en otros análogos. Ocioso es decir, pues ciertas cosas se dicen por sí mismas, que el apoderado de Milagros no llevó a Rosalía, ni el 4 ni el 5, ni ningún otro día de agosto lo que aquella le había prometido. De Cándida no debía esperar más que fantasías. ¿A quién volver los ojos? Los de Bringas veían, y era locura pensar en sustraer otra vez cantidad alguna del tesoro doméstico. Hablar a su marido con franqueza y confesarle su fragilidad habría sido **quizás** lo mejor; pero también era lo más difícil. ¡Bueno se pondría!... Sería cosa de alquilar balcones para oírle. ¡Desde que Bringas se enterase de sus enredos, vendría un período de represión fuerte que aterraba más a Rosalía que los apuros que pasaba! Su plan era emanciparse poco a poco; de ningún modo atarse a la autoridad con lazos más apretados... Se las arreglaría sola, como Dios le diera a entender. Dios no la abandonaría, pues otras veces no la había abandonado. (B. P. Galdós, *La de Bringas*, 1884)

Dans ce fragment, une Rosalía aux abois envisage, après s'être rendue à l'évidence que personne ne viendrait la secourir, de tout révéler à son mari : l'achat à crédit du mantelet, ainsi que les diverses tentatives de remboursement que Rosalía avait entreprises, à la faveur d'une cécité passagère de son mari, au détriment de l'économie familiale. L'option de confesser ses déboires, introduite par *quizás*, se présente en premier lieu comme une hypothèse qui, en dépit de son caractère purement spéculatif à ce stade – elle est encore loin de passer à l'acte ! –, est explorée très sérieusement par la locutrice, qui « joue » cette possibilité dans sa tête et en évalue les nombreuses implications et retombées désagréables, au premier chef desquelles le retour irrémédiable à une situation de subordination et dépendance vis-à-vis de son mari. L'évaluation positive de cette option (*habría sido quizás lo mejor*) s'inscrit ainsi en faux contre le ressenti profond du personnage, qui clairement rechigne à opter pour cette solution : l'hypothèse revêt un caractère contestataire qui illustre le débat intérieur du personnage, dont nous explorons la pensée par le biais du D.I.L. : *quizás* contribue ici à tracer une frontière interne, un dédoublement du personnage, et sur-distingue la voix de la *raison* qui met en avant cette hypothèse envers et contre celle de la passion et de l'orgueil irrationnels.

Quizás marque ainsi avec facilité des hypothèses qui, contredisant au moins partiellement les attentes d'un personnage (ou du lecteur qui se projette dans la trame), explorent une alternative qui suppose un retournement potentiel de situation, ou un changement substantiel dans l'intrigue :

(180) Señoras con aires de reinas bajaban de las carrozas en el portón de la mercería, sin nodrizas ni criados incómodos, y fingiendo comprar encajes de Holanda y ribetes de pasamanería empeñaban entre dos sollozos los últimos oropeles de su paraíso perdido. Tránsito Ariza las sacaba de apuros con tanta consideración por su alcurnia, que muchas se iban más agradecidas por el honor que por el favor. En menos de diez años conocía como suyas las joyas tantas veces rescatadas y vueltas a empeñar con lágrimas, y las ganancias convertidas en oro de ley estaban enterradas en una múcura debajo de la cama cuando el hijo tomó la decisión de casarse. Entonces hizo las cuentas, y descubrió que no sólo podía hacer el negocio de mantener en pie la casa ajena durante cinco años, sino que con la misma astucia y un poco más de suerte podía **quizás** comprarla antes de morir para los doce nietos que deseaba tener. (G. García Márquez, *El amor en los tiempos del cólera*, 1985)

Dans ce fragment, l'hypothèse en *quizás* (*con la misma astucia y un poco más de suerte podía quizás comprarla*) suppose en effet, si elle venait à se réaliser, une inflexion considérable dans la vie du personnage : passer du statut de mère célibataire locataire d'un petit magasin de mercerie à propriétaire de son négoce. *Quizás* signe ici l'espoir le plus fou de cette femme humble et travailleuse, jusque-là résignée à sa condition sociale, et surgit de façon tout à fait imprévisible, telle une révélation à laquelle le personnage ne s'attendait pas (*descubrió*).

De façon générale, l'on peut souligner la capacité de *quizás* à destabiliser une norme, une convention, ou toute autre forme de préconstruit :

(181) Tanto como las impurezas del agua, al doctor Juvenal Urbino lo mantenía alarmado el estado higiénico del mercado público, una vasta extensión en descampado frente a la bahía de Las Ánimas, donde atracaban los veleros de las Antillas. Un viajero ilustre de la época lo describió como uno de los más variados del mundo. Era rico, en efecto, profuso y bullicioso, pero **quizás** también el más alarmante. Estaba asentado en su propio muladar, a merced de las veleidades del mar de leva, y era allí donde los eructos de la bahía devolvían a tierra las inmundicias de los albañales. También se arrojaban allí los desperdicios del matadero contiguo, cabezas destazadas, vísceras podridas, basuras de animales que se quedaban flotando a sol y sereno en un pantano de sangre. (G. García Márquez, *El amor en los tiempos del cólera*, 1985).

Dans (181), le narrateur expose les inquiétudes du docteur Juvenal Urbino au sujet des conditions d'hygiène du marché de Cartagena de Indias (Colombie). Le personnage souscrit globalement à la vision laudative d'une grande place marchande riche et animée, vision héritée de certains récits de voyage, mais introduit, à l'aide de *quizás*, un deuxième élément descriptif en contrepoint (*quizás también el más alarmante*), un bémol qui, sans annuler l'appréciation précédente (positive), se superpose à elle pour poser sur le marché un regard alternatif. L'on observe que, comme dans les exemples cités plus haut, l'hypothèse en *quizás* semble « prise en charge » par le locuteur, qui lui imprime ici le prisme personnel de son regard de médecin. Mais il s'agit surtout d'un point de vue contrastif, concurrent, qui met au défi la vision de cet illustre voyageur qui n'est autre qu'A. von Humboldt, et dont le regard fait en quelque sorte figure d'argument d'autorité. Avec *quizás*, le locuteur semble ici vouloir s'affranchir, du moins

partiellement, de cette tutelle, et de lui opposer une vision personnelle qui vient déstabiliser un discours préconstruit et devenu conventionnel.

Dans l'exemple suivant, c'est littéralement un *cliché* que l'hypothèse en *quizás* vient ébranler :

(182) [*Le narrateur, journaliste, est reçu par Teresa Mendoza, baronne de la drogue, qui a accepté de lui accorder une interview. Le passage démarre par la description physique de Teresa, dont l'apparence réelle est comparée aux photographies qui circulent dans la presse.*]

Confirmé que a los treinta y seis años era vagamente atractiva. Menos, **quizás**, que en las fotografías recientes y en las que yo había visto por aquí y por allá, conservadas por quienes la conocieron al otro lado del Atlántico. Eso incluía su frente y su perfil en blanco y negro sobre una vieja ficha policial de la comisaría de Algeciras. También cintas de vídeo, imágenes imprecisas que siempre terminaban con rudos gorilas entrando en cuadro para apartar con violencia el objetivo. Y en todas, ella, con su distinguida apariencia actual, casi siempre vestida de oscuro y con gafas negras, subía o bajaba de automóviles caros, se asomaba desdibujada por el grano del teleobjetivo a una terraza de Marbella, o tomaba el sol en la cubierta de un yate grande y blanco como la nieve: la Reina del Sur y su leyenda. (A. Pérez-Reverte, *La rein adel sur*, 2002).

Dans ce passage, le narrateur confronte le mythe de la « Reine du Sud » à sa réalité, la femme en chair et en os telle qu'elle se tient devant lui à l'image préconçue que le narrateur s'est forgée d'elle au moyen de diverses photographies rencontrées lors de ses investigations préalables. Il commence par valider l'image globale véhiculée par la presse people et les faits divers (*Confirmé que a los treinta y seis años era vagamente atractiva*), puis révisé, partiellement, cette appréciation par le recours à l'hypothèse en *quizás* (« *menos, quizás, que en las fotografías recientes...* »), qui ouvre une première brèche entre le personnage et son *cliché* (dans toute l'extension du terme). D'autre part, l'hypothèse ne vient pas seulement poser un écart entre la légende et la réalité, l'image et le personnage concret : elle contredit aussi, de manière imprévisible, l'expectative du lecteur qui s'attend à voir confirmé le stéréotype d'un personnage qui appartient à un cercle social où la richesse seule garantit en grande partie l'attractivité, et que l'anglais familier désigne précisément comme les « *beautiful people* »³⁷¹. Enfin, l'hypothèse contredit aussi l'attente d'une valuation positive de celle qui n'est pas moins l'héroïne du roman, et avec laquelle le lecteur, à ce stade du roman, a commencé à s'identifier. *Quizás* marque ici la volonté du narrateur de se désolidariser (prudemment) de cette triple pré-construction (photos, stéréotype de la jet-setteuse, figure de l'héroïne littéraire) et d'élaborer d'elle sa propre vision/version concurrentielle, toute en nuance, et de la proposer au lecteur (qui doit précisément découvrir avec le roman une image intime du personnage que seul le narrateur sera à même de délivrer).

(183) [*Dans cette œuvre de Cela, un vagabond parcourt les paysages de la vieille Castille à la découverte de ses paysages, de ses emblèmes et de son Histoire. Il s'arrête au monument des « toros de Guisando », une série de quatre taureaux en pierre datant probablement de l'époque préromaine. Ces sculptures sont intimement liées à l'histoire de l'Espagne, puisque c'est dans une auberge à proximité de ces figures que fut signé, en 1468, le « Traité de los toros de Guisando »*]

³⁷¹**beautiful people:** plural noun, often capitalized B&P. Wealthy or famous people whose lifestyle is usually expensive and well-publicized (<https://www.merriam-webster.com/dictionary/beautiful%20people>).

par lequel Isabelle de Castille fut reconnue héritière de la Couronne de Castille par son demi-frère Henri IV de Castille. Le narrateur décrit les sculptures en question.]

Un apacible buey distraía sus resignadas capaduras rumiando, **quizás** hasta con elegancia, sus yerbas a medio digerir.

El vagabundo, a la vista de los perdidos toros de Guisando, se siente casi dichoso al encontrarlos tan pobres, tan mudos, tan recoletos. **Quizás** estén mejor así -amarga imagen de España-, vivos de milagro. Al vagabundo, los ajados y siempre mal afeitados, los ulcerosos y aparatosos maceros de las grandes solemnidades, le producen la misma honda tristeza que las purpurinas que regurgitan las fuerzas vivas en las inauguraciones y en las conmemoraciones.

La mariposa revolaba la flor.

Sí; los toros de Guisando están mejor como están: en el corral que les levantó, hace treinta años, la mujer que no quiso verlos morir, la marquesa de Castañiza. (C. J. Cela, *Judíos, moros y cristianos*, 1956).

La première hypothèse de (183) concerne un bœuf qui broute à proximité des sculptures de pierre et dont le geste de rumination (*rumiando*) se voit octroyer, sous le regard partial du narrateur qui perçoit dans ce bœuf une figuration du taureau emblématique, une certaine beauté (*con elegancia*). Le locuteur formule ici une proposition forte, un jugement esthétique dont il peut supposer qu'il ne sera pas, au premier abord du moins, partagé par l'interlocuteur qui, selon les normes d'étiquette établie, aura du mal à trouver « élégante », même chez un bœuf, la régurgitation de « yerbas a medio digerir ». L'hypothèse formulée prend donc ici le contrepied, ou du moins s'écarte sensiblement, de la valuation habituelle de ce geste, *quizás* déclarant d'emblée, par son fléchage de C1, que le locuteur est conscient de sa proposition peu conventionnelle.

La deuxième hypothèse provoque, dans le prolongement de la première, un effet similaire. Le narrateur passe en effet du pauvre ruminant en chair et en os, résigné et amputé (*capaduras*) mais élégant dans sa vulgarité à la description des taureaux de pierre, qu'il trouve « perdus » (au milieu de nulle part), pauvres, muets et solitaires, et même – paradoxe pour des sculptures de pierre – « vivos de milagro », en allusion à leur quasi-destruction au début du XX^e siècle. Cette description, qui, dans le prolongement du bœuf *castré*, met à mal le symbolisme de vigueur et de puissance de l'animal totémique d'Espagne, reçoit contre toute attente une évaluation positive de ce narrateur qui s'était pourtant posé en fervent défenseur des autres emblèmes espagnols (Isabelle la Catholique, la Découverte des Amériques). L'hypothèse [*Quizás estén mejor así -amarga imagen de España-, vivos de milagro*] prend donc, là encore, le contrepied d'un symbole ici littéralement pétrifié et révisé, sous le regard subjectif du narrateur qui, dans la pure tradition picaresque (non moins emblématique de la culture espagnole certes) défend la beauté de la laideur et la noblesse de la misère dans une vision personnelle et décalée de l'Espagne « authentique ». L'hypothèse a quelque chose de provocateur, s'apparente à une mise au défi, mais, parallèlement, l'on voit encore une fois que l'adverbe *quizás*, fidèle à sa facture submorphémique en K-, pose bien une question à laquelle que le locuteur tache de répondre lui-même quelques lignes plus

loin : « Sí; los toros de Guisando están mejor como están », et le passage de l'hypothèse à l'assertion scelle la dimension provocatrice, défiante, de la position singulière, presque marginale, du locuteur que celui-ci, en sa qualité de vagabond, était prédestiné à assumer.

Dans l'exemple suivant, le locuteur se livre à une véritable réécriture contrefactuelle de l'Histoire de la planète (la vie intelligente sur Terre aurait pu ne pas se développer), hypothèse qui, bien que de plus en plus soulignée par de nombreux scientifiques, a quelque chose d'inimaginable, de subversif en ce qu'elle met à mal l'égoïsme d'une humanité encore largement convaincue de la finalité de son existence :

(184) La fragmentación y el movimiento de los continentes han influido de forma muy importante en el aumento de la variedad de las especies y su distribución. Si los continentes no se hubieran fragmentado ni reagrupado tal como lo han hecho en la historia de la Tierra, la evolución de la vida sobre ésta hubiera sido probablemente algo más sencilla, y **quizás** podría no haber desembocado en el nacimiento de ninguna especie inteligente al modificar los fenómenos de competencia y las extinciones de las especies predominantes en cada uno de los períodos. (J. Urmeneta & A. Navarrete, *¿Hay alguien ahí? Origen y evolución de la vida en el planeta Tierra y la búsqueda de señales de vida ...*, 2002).

Enfin, dans ce dernier exemple, le locuteur se livre de nouveau à une spéculation historique qui, en sus d'être une réécriture d'une version officielle, verse dans le registre de la provocation :

(185) Y fue que acudieron a la sala azul, invitados por la señora, los de la tercera visita: Kyria Ersi, una amiga de ésta a quien yo había admirado en previas reuniones, por la hermosura de sus ojos, claros y transparentes como los berilos verdemar, y por la desmadejada abundancia de su cabellera, que en rubio evocaba la de Matilde, la narradora del salón de los espejos de París; y un desconocido, un escritor del extremo de la América del Sur, del país donde yo estuve después de residir en Withrington Hall, el país apartado donde **quizás** (y no **quizá**) murió el Delfín de Luis XVI, y donde nació el melifluo Yturri. (M. Mujica Lainez, *El escarabajo*, 1982)

L'hypothèse concerne la mort de Louis XVII, Dauphin de France, qui selon l'histoire officielle est décédé en 1795, à l'âge de dix ans, dans sa cellule du Temple, où il était retenu prisonnier. L'hypothèse en *quizás* se fait ici écho des rumeurs d'évasion qui ont trouvé de nombreuses adeptes au cours des siècles, et selon lesquelles Louis XVII se serait enfui vers l'Argentine. Si l'emploi de la forme marquée souligne ici la dimension opposable, provocatrice et pour le moins polémique de cette version inofficielle de l'Histoire, l'exemple est particulièrement intéressant en ce qu'il oppose les formes marquée et non-marquée dans une sorte de commentaire méta-linguistique : le locuteur, en se décantant expressément pour *quizás* et refusant tout aussi explicitement *quizá*, signale qu'il est sensible à ce qui oppose ces formes, et choisit de verser dans la provocation en reprenant à son compte cette hypothèse polémique qui, formulée à l'aide de *quizá*, aurait pris une allure beaucoup plus objective.

Quizás marque ainsi des hypothèses saillantes, qui présentent toujours, d'une façon ou d'une autre, un caractère opposable, contestataire, souvent provocateur, généralement surprenant ou incongru ; elles impliquent la contradiction d'une attente, d'un présumé ou de diverses formes de discours

préconstruits (clichés, stéréotypes, Histoire officielle, interprétations routinières et normatives d'une situation). Il s'agit là, à notre sens, des diverses exploitations du profil sur-sélectif de la configuration C1, qui permet au locuteur de formuler des propositions dans une visé explicitement contrastive, et de parler ainsi contre l'Autre.

Nous souhaitons, pour terminer, analyser deux contre-exemples apparents, qui révèlent l'importance de la prise en compte du contexte large, voire de la connaissance de l'œuvre dans son ensemble, pour l'analyse satisfaisante des exemples : il s'agit de deux exemples de Llamazares, où *quizás* introduit des hypothèses *a priori* parfaitement prévisibles, empreintes de bon sens :

(186) [*Le narrateur, dernier habitant d'un village reculé dans les Pyrénées, attend l'arrivée au village d'une expéditions d'hommes du village voisin.*]

El borbotón del río llenará sus corazones cuando vadeen la corriente por la vieja pontona de maderos y tierra apelmazada. **Quizás**, en ese instante, alguno piense en dar la vuelta y regresar sobre sus pasos. Pero será ya tarde. El camino se pierde con el río tras las primeras tapias y sus linternas habrán ya iluminado ese sórdido paisaje de paredes y tejados reventados, de ventanas caídas, de portones y cuadros arrancados de sus marcos, de edificios enteros arrodillados como reses en el suelo junto a otros incólumes aún, desafiantes, que yo ahora todavía puedo ver a través de la ventana. (J. Llamazares, *La lluvia amarilla*, 1988)

Dans l'œuvre qui pratique une forte alternance entre, nous l'avons vu, *tal vez* d'un côté et la forme étymologique *quizá* de l'autre, attire l'attention l'emploi sporadique de *quizás* comme forme statistiquement et formellement marquée, comme dans le fragment ci-dessus. Le passage se situe à la suite d'une vaste description dans laquelle le locuteur fait état des difficultés que les voyageurs devront affronter pour se rendre à Ainielle. L'hypothèse [**Quizás**, *en ese instante, alguno piense en dar la vuelta y regresar sobre sus pasos*] n'a, dans ce contexte, rien de surprenant, rien d'prévisible. Ici, ce n'est pas à l'égard d'une norme psychologique, mais par rapport aux attentes que le locuteur lie à l'arrivée de ces hommes, que *quizás* marque un écart. Le narrateur-personnage entame en effet, en cet *incipit*, ce qu'il pressent comme la dernière nuit avant sa mort imminente, et il espère que les visiteurs pourront l'enterrer. *Quizás* introduit ici une sorte de *contre-programmation* de la trame narrative projetée par le narrateur dans la mesure où l'idée que les hommes puissent rebrousser chemin menace, le temps d'une phrase, le dénouement que le narrateur espère pour lui. L'on comprend alors que l'hypothèse acquière dans l'esprit du narrateur un relief particulier, devienne saillante et l'intéresse.

Il en va de même dans cet autre exemple issu du même texte, où l'hypothèse en *quizás* affiche là encore un pouvoir disruptif assez net, bien qu'il soit nécessaire de prendre en compte un contexte large pour s'en apercevoir :

(187) Pero, desde que murió Sabina, desde que en Ainielle quedé ya completamente solo, olvidado de todos, condenado a roer mi memoria y mis huesos igual que un perro loco al que la gente tiene miedo de acercarse, nadie ha vuelto a aventurarse por aquí. De eso, hace ya casi diez años. Diez larguísimos años de total soledad. Y, aunque, de tarde en tarde, hayan seguido viendo

el pueblo desde lejos -cuando suben al monte por leña o, en el verano, con los rebaños-, en la distancia, nadie habrá podido imaginar las terribles dentelladas que el olvido le ha asestado a este triste cadáver insepulto.

No les será, por tanto, nada fácil reconocer la casa. Sobre la imprecisión de los recuerdos, la ruina y la noche aumentarán aún más el desconcierto de sus ojos. **Quizás** alguno piense que lo mejor sería llamarme, romper la espesa niebla del silencio y dejar que sea la voz la que me busque tras tanta puerta abierta, tras tanto cristal roto, tras tanta densa sombra en cuya negación hundirá su memoria, igual que ahora, la negación indescifrable de la noche. Pero la sola idea bastará para asustarles. Gritar ahí fuera sería como hacerlo en mitad de un cementerio. Gritar ahí fuera únicamente serviría para turbar el equilibrio de la noche y el sueño vigilante de los muertos. (J. Llamazares, *La lluvia amarilla*, 1988)

L'hypothèse porte à nouveau sur le thème du contact entre le narrateur et les hommes venus à sa recherche, rencontre que le narrateur à la fois espère et craint après tant d'années de solitude. L'hypothèse explore la possibilité que les visiteurs puissent décider de l'appeler à haute voix, ce qui, là encore, n'est pas une idée farfelue mais relève au contraire du bon sens. Comment expliquer le choix de la forme marquée *quizás* dans ce contexte ? C'est à nouveau sous le regard du locuteur, qui envisage cette possibilité par le prisme de son expérience habituelle d'un silence absolu et sépulcral, que la possibilité de percevoir soudain des voix humaines apparaît comme incongrue. La prise en compte de ce paradigme de solitude et de silence qui caractérise l'isotopie des lieux permet alors de comprendre qu'un geste « normal » dans d'autres contextes puisse paraître « anormal » ou inconvenable (*Gritar ahí fuera sería como hacerlo en mitad de un cementerio*), et revêtir ce caractère nettement disruptif que le texte confirme par ailleurs sur le plan lexical (*romper la espesa niebla del silencio ; Gritar ahí fuera únicamente serviría para turbar el equilibrio de la noche*). *Quizás* déclare ici saillant un événement qui ne l'est que sous le regard d'un locuteur pris dans ses propres circonstances individuelles et empiriques, et qui projette d'ailleurs sur les visiteurs la frayeur que lui-même ressent à l'idée d'entendre soudain des voix humaines (*Pero la sola idea bastará para asustarles*). La prise en compte d'un co-texte large, voire la connaissance complète de l'œuvre, est ainsi dans certains cas une condition nécessaire pour expliquer le recours à la forme marquée, mais l'on entrevoit inversement l'intérêt du pari méthodologique consistant à postuler que, même dans les cas à première vue peu explicites, c'est la forme qui, par sa seule présence, définit le cadre interprétatif par le fléchage interlocutif enraciné dans son signifiant³⁷².

Conclusion

³⁷² D'autres paires adverbiales ou conjonctives pourraient à notre sens bénéficier d'un tel postulat méthodologique : nous pensons, sans pouvoir développer ces pistes, aux couples comme *otro ~ demás ; nunca ~ jamás, sólo ~ nomás* et *pero ~ mas*, composés de ce qui semble au premier abord être une forme marquée (-as) et une forme non-marquée (-a/-o). Le fléchage C1 semble évident dans le cas de *demás*, qui marque, on le sait, une altérité interne issue d'une frontière intérieure, et aussi pour *jamás* dont la réputation de forme « emphatique » explique l'affinité à figurer dans des contextes contestataires (*¡Jamás haría yo tal cosa!*).

Nous pensons ainsi que la sur-distinction inscrite dans le signifiant de la forme *quizás* l'autorise à produire, en toute circonstance, des hypothèses saillantes, potentiellement opposables, et tributaires du différentiel interlocutif que la configuration C1 installe entre les deux instances locutrices. Nous avons vu que de ce balisage interlocutif découlent essentiellement deux sortes d'effets discursifs, non exclusifs l'un de l'autre, mais au contraire corrélatifs : l'opposabilité de principe de ces hypothèses permet de produire de nombreux effets disruptifs, allant du simple contraste à l'effet polémique et provocateur affirmé, mais marquant toujours, d'une façon ou d'une autre, une hypothèse surprenante, déviante, inconvenable ou incongrue. La visée contrastive permet d'autre part de faire ressortir, par la prise en compte explicite d'une forme d'altérité, le rôle du locuteur qui, en avançant cette hypothèse saillante, semble parfois l'assumer à titre personnel, ce qui peut aller jusqu'à la revendication explicite de la « paternité » de l'énoncé.

Nous avons souligné que cet effet de « prise en charge » ne saurait être pour nous qu'un effet discursif, et non l'invariant systémique de la forme. Au niveau du système, comme le soulignent à juste titre Douay & Roulland (2014),

« tout énoncé est par définition sous la « responsabilité » de celui qui le produit même s'il peut (voire, dans certaines langues, doit), à l'aide de marqueurs spécifiques, « médiatiser » les contenus propositionnels communiqués, et spécifier la source empirique de l'information communiquée. Le marquage médiatif / évidentiel ne concerne que les sources énonciatives instanciées en discours et même dans les langues où il est intégré à la morphologie, **c'est la relation entre les rôles locutif et allocutif non instanciés qui informe au plus profond les systèmes et détermine l'invariant des formes.** » (Douay & Roulland 2014 : 257, nous soulignons).

Le rôle de « locuteur » est donc, *en système*, une attribution inaliénable, mais que le locuteur peut être amené, *en discours*, à vouloir abdiquer ou au contraire à souligner de façon explicite. Cette possibilité d'« assumer » son dire relève donc d'une sorte de mise en abyme où le locuteur, par principe responsable de son dire, déclare qu'il veut bien assumer ce rôle que le système a d'office prévu pour lui, et trouve son pendant dans la possibilité, tout aussi factice, de « se mettre en retrait » par rapport à son énoncé, l'autre effet discursif bien connu de C1, comme en témoigne le mode subjonctif qui, habituellement décrit en termes d'« inactualisation » et de non-prise en charge, relève de cette configuration contrastive³⁷³.

Si avec *quizás*, le locuteur semble se décanter davantage pour cette option de « prise en charge », de proposition assumée d'une hypothèse incongrue ou extravagante, nous verrons que le système des adverbess épistémiques dispose, justement, d'une forme complémentaire qui joue la carte de la « non prise en charge » : c'est *acaso*, l'autre forme de C1 du système, que nous analyserons dans le chapitre suivant.

³⁷³ Sur la question de la « prise en charge » et/ou de la « non prise en charge » comme effets de la configuration interlocutiv C1e voir Douay & Roulland 2014 : 252 et suiv.).

Chapitre 10

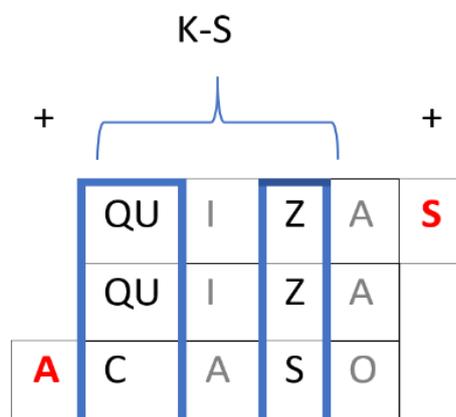
Acaso, une deuxième forme de C1 : des submorphèmes {A-} et {AK-}

« L'Autre, presque toujours, est un fait humain irritant »
(André Combes, Anne-Marie Corbin, Irina Fougeron 2002 : 4)

Introduction

Dans le chapitre 5, nous avons proposé de lire la structure submorphémique de *acaso* comme une forme augmentée de *quizá(s)* : l'on pouvait constater en effet que la saillance submorphémique {SK} [scission], actualisée dans les deux signes *quizá(s)* et *acaso*, était précédée dans le cas de la seconde forme du cognème A, capable de produire en vertu de son instruction invariante d'altérité un effet de *distanciation*, qui pointe vers une conception *saillante* de la notion emportée par la forme, qu'il s'agisse du hasard, appréhendé comme un événement *inattendu*, *imprévisible*, ou d'un doute pondéré dans le sens d'une *improbabilité accrue*. Si ce rapport d'augmentation en *a-* fait de *acaso* un *après* formel du groupe *quizá(s)* dans la mesure où face à ces deux formes « interrogatives », *acaso* se désolidarise formellement du réseau des « termes en *qu-* », l'on s'aperçoit que la différenciation entre *quizá* et *quizás* que nous avons entreprise dans les chapitres précédents permet de repréciser à son tour la place de *acaso* dans ce microsysteme.

En effet, c'est avec la forme étymologique *quizá* que *acaso* entretient une relation plus nettement augmentative, alors qu'avec *quizás*, forme elle-même augmentée de *quizá*, il entre dans distribution complémentaire : la « superposition » de ces trois formes concurrentes fait ainsi apparaître l'existence de deux formes augmentées par rapport à une forme de départ, mais augmentées de manière complémentaire, car l'incrément de matière phonique se produit, respectivement, en position initiale (A-KS) et finale (KS-S), et au moyen de deux formants cognémiques différents, A et S.

Figure 88 : Les formes augmentées *quizás* et *acaso* : complémentarité contrastive

Notre hypothèse est donc qu'en sa qualité d'*au-delà* sémiologique de *quizá*, la forme *acaso* est, au même titre que *quizás*, une forme « marquée » qui signale elle aussi une projection hors RID emporté par *quizá*. Mais cette projection est obtenue, selon la forme, par des voies cognitives différentes et complémentaires. Dans le cas de *acaso*, c'est le cognème A, marqueur systémique d'*altérité*, qui, placé en position frontale, place la forme d'emblée sous le signe de la contrastivité et oriente vers une réplique pareillement concurrentielle du système, bien que – l'on en conviendra – la « concurrence » soit à première vue moins parfaite que dans le cas du doublon traditionnel *quizás*. Nous postulons que le cognème A, dans cette position préfixale, est une autre marque formelle privilégiée de la configuration C1³⁷⁴, qui entre avec le -S final de *quizás* dans une distribution complémentaire permettant à ces deux formes de se partager tendanciellement certains effets discursifs autorisés par le cadre interprétatif C1.

1 *Acaso* vs. *quizás* : deux formes marquées, concurrentielles de *quizá*

1.1 *Acaso* : de l'improbabilité (pondération régressive) à la pondération interlocutive

Nous avons établi au chapitre 5 que la forme *acaso* était une forme de pondération régressive qui, par le concours des cognèmes A d'*altérité/distanciation* et le cognème O d'*involution*, pouvait marquer le retrait du locuteur vis-à-vis de l'hypothèse formulée, ce qui peut déboucher, en discours, sur la pondération de celle-ci en termes de *probabilité amoindrie*, telle que l'illustrent certains exemples cités au chapitre 5, ou encore les fragments ci-dessous :

(188) Y cuando volvió a aparecer el pintor estaba más flaco que nunca, como si durante esos dos meses no hubiera probado bocado, como si quisiera dejarse morir contemplando desde su ventana el plano urbano de París, aquejado por lo que entonces algunos facultativos llamaban melancolía y hoy se llama anorexia, una enfermedad que padecen mayoritariamente las

³⁷⁴ Dans la dernière partie de ce chapitre ainsi qu'au chapitre suivant, nous aurons l'occasion de voir que le cognème A est exploité à de nombreux endroits du système espagnol pour orienter vers une interprétation de type C1.

jovencitas, las lolitas que el viento espejeante lleva y trae por las calles imaginarias de Santiago, pero que en aquellos años y en aquella ciudad sometida a la voluntad germánica padecían los pintores guatemaltecos que vivían en oscuras y empinadas buhardillas, y que no recibía el nombre de anorexia sino el de melancolía, *morbis melancholicus*, el mal que ataca a los pusilánimes, y entonces don Salvador Reyes o **acaso** Farewell, pero si fue Farewell fue mucho después, recordaron el libro de Robert Burton, *Anatomía de la melancolía*, donde se dicen cosas tan acertadas de este mal, [...]. (R. Bolaño, *Nocturno de Chile*, 2000) [glose : 'éventuellement']

(189) Desde la noche en que mi madre apareció por vez primera, tampoco nunca volví a salir de Ainielle. La verdad es que, antes, solía hacerlo pocas veces: una en abril, para comprar en casa de Pallárs comida y munición a cambio de las pieles, y **acaso** otro par de ellas en septiembre, hasta Broto o Sabiñánigo, para vender en el mercado algún saco de fruta de la mucha que ahora se pudría en los árboles de Ainielle. Pero, en seguida, regresaba. No me gustaba dejar el pueblo solo mucho tiempo. (J. Llamazares, *La lluvia amarilla*, 1988) [glose : 'éventuellement, tout au plus']

(190) En [la película] *La tregua* no aparece el Mal. No hay villanos. **Acaso** algunos muchachos traviesos en esa oficina que descargan sobre Walter Vidarte una broma de esas que se llaman « pesadas » (Página 12, 20/04/2004 ; cité dans Fuentes Rodríguez 2009 : s.v. *acaso*). [glose : 'tout au plus']

Néanmoins, il faut bien admettre que de nombreux autres exemples ne semblent pas se plier à cette lecture « probabiliste » présentée, nous l'avons vu, comme l'identité de la forme, et dont nous avons nous-même montré la compatibilité avec la facture submorphémique de la forme. *Acaso* peut en effet parfaitement introduire une hypothèse que le contexte non seulement ne permet pas d'interpréter comme étant tenue pour *improbable* par le locuteur, mais qui paraît même parfaitement *plausible*, ayant parfois même, selon le locuteur, toutes ses chances de se réaliser. Ainsi dans l'exemple suivant :

(191) despedile, y quedé solo, mirando el vestido que auia de poner a la mañana; y adereçandole de algunas cosas que el criado auia olvidado, ya que estaua desnudo, entré en el aposento de la cama, que estaba más adentro; y descubriendo el pauellon (aun ahora dize mi color la turbación que tuue entonces) vi acostado en mi cama a Carlos : a Carlos aquel, a quien yo auia muerto en Salamanca. Bolui a cerrar el paño lleno de horror, y a vestirme sin orden ni aseo, erizado el cabello, palpitando presuroso el coraçon, y inhabiles las manos : de espanto no pude boluer en mi en mas de media hora. Al cabo quando estuue para discurrir, pense mil disparates en razon de visiones y que era muy ordinario atemorizar los difuntos a los que los auian muerto; y que **acaso** la alma de Carlos queria pedirme algunos sufragios. (G. del Corral, *La Cintia de Aranjuez*, 1629).

Dans cet exemple, le locuteur vient de voir dans sa chambre le spectre de Carlos, un homme qu'il avait tué auparavant. Après une première réaction d'épouvante, il cherche à expliquer cette « vision », se rappelant la superstition selon laquelle les morts viennent hanter ceux qui les ont tués (« era muy ordinario atemorizar los difuntos a los que los auian muerto ») ; c'est cette prémisse du « fait ordinaire » qui ne permet alors pas d'interpréter l'hypothèse « acaso la alma de Carlos quería pedirme algunos sufragios » comme un fait *improbable*, puisque, selon le système de croyances qui est le sien, le locuteur tient une telle éventualité au contraire pour tout à fait « ordinaire » et, de ce fait, pour prendre le contrepied de nos analyses antérieures, pour (relativement) *prévisible*.

D'autres exemples viennent mettre à mal la prétendue valeur d'improbabilité de *acaso* :

(192) Comprendí que una cosa inesperada no me estaba prohibida y le besé la boca y los ojos. Me apartó con suave firmeza y luego declaró :

- Seré tuya en la posada de Thorgate. Te pido mientras tanto, que no me toques. Es mejor que así sea.

Para un hombre célibe entrado en años, el ofrecido amor es un don que ya no se espera. El milagro tiene derecho a imponer condiciones. Pensé en mis mocedades de Popayan y en una muchacha de Texas, clara y esbelta como Ulrica, que me había negado su amor.

No incurrí en el error de preguntarle si me quería. Comprendí que no era el primero y que no sería el último. Esa aventura, **acaso** la postrera para mí, sería una de tantas para esa resplandeciente y resuelta discípula de Ibsen.

Tomados de la mano seguimos. (J. Luis Borges, *El libro de arena*, 1975)

En (192), le locuteur vient de se lancer dans une aventure amoureuse alors même que la possibilité de vivre une telle romance se présente aux yeux du locuteur comme un fait inattendu, « inespéré » (« una cosa inesperada no me estaba prohibida y le besé la boca » ; « el ofrecido amor es un don que ya no se espera »). Néanmoins, *acaso* ne participe pas ici à cette dimension d'un événement extraordinaire, dans la mesure où l'hypothèse porte ici spécifiquement sur l'adjectif « postrero », l'idée qu'il puisse s'agir de sa *dernière* aventure (« acaso la postrera para mí »). Or, l'allusion à l'âge avancé du narrateur (« entrado en años ») ne permet alors pas d'interpréter cette hypothèse d'une dernière romance comme « improbable », bien au contraire : ses aventures ayant été, en général, rares et de plus en plus inattendues, il est évident que, l'âge avançant, il considère chacune d'elles comme potentiellement la dernière. *Acaso* produit ici un autre effet sémantique, comme nous verrons plus loin, mais il nous importe pour le moment d'établir que, dans cet exemple précis, une interprétation en termes d'*improbabilité* ('il est peu probable qu'il s'agisse de ma dernière aventure') est radicalement exclue.

(193) El delito que Flor había cometido, y que a juicio de los tzeltales ameritaba ese brutal tratamiento, era el de no haber resultado embarazada en un término que ya parecía excesivo a la dignidad del esposo. Los preceptos no escritos de la tribu establecían que el mejor modo de corregir esa intolerable renuencia, la cual **acaso** procediera de que recordaba demasiado entrañablemente un anterior amorío, era el de que su marido y dueño le propinase una tanda de azotes, castigo que se iría volviendo cada vez más frecuente y riguroso en tanto ella se mantuviera rebelde a su obligación primordial de dar hijos al esposo y a la tribu. Y Domingo llegaba resuelto a poner en práctica esos bárbaros métodos. (R. Rubín, *Los rezagados*, 1991)

Dans cet autre exemple, Domingo s'apprête à infliger à sa femme Flor un châtiment physique en guise de représailles contre le fait que celle-ci peine à tomber enceinte, difficulté que le narrateur présente comme un acte plus ou moins délibéré de la part de la jeune femme (*renuencia* « refus ») et dont il suppose l'origine dans le souvenir trop prégnant d'une relation amoureuse antérieure. L'idée peut paraître incongrue et invraisemblable au lecteur, mais le narrateur, qui opère par focalisation interne comme le délégué du personnage de Domingo, relaye ici les croyances d'un personnage issu d'une culture

où de telles idées sont, loin d'être des conjectures improbables, des principes opératoires qui obligent à agir en conséquence. Ici, ni le personnage, ni le narrateur qui explore la pensée de celui-ci ne tiennent cette hypothèse pour « improbable ».

(194) Tomada la resolución de ahogarse, Diana pensó que debía ir antes a visitar el sepulcro de D. Galaor ; pero al dar los primeros pasos en la calle se sobrecogió, pues la obscuridad de la noche y la extensión laberíntica de la gran ciudad de Turris, no le permitirían **acaso** encontrar la iglesia del Buen Fin sin que alguien la guíase. Miró a diestro y siniestro, pero como por todos lados viera techos negros, torres altísimas, almenados muros y pináculos góticos, la pobre niña no sabía a dónde volverse. (B. Pérez Galdós, *Celín*, 1890)

En (194), le narrateur fait entendre les pensées de Diana, une jeune fille suicidaire qui a décidé de se noyer. Celle-ci, avant de mettre à exécution son dessein, envisage de se rendre sur la tombe de don Galaor, mais doute de sa capacité à s'orienter seule dans l'obscurité nocturne d'une grande ville labyrinthique. Ici, très clairement, ni le narrateur, ni le personnage de Diana, ne tiennent l'idée de se perdre dans la ville pour improbable : bien au contraire, la description de la ville que le narrateur réalise à travers le regard du personnage (« Miró a diestro y siniestro, pero como por todos lados viera techos negros, torres altísimas, almenados muros y pináculos góticos... ») confirme l'obscurité et le caractère labyrinthique du paysage urbain, et fait s'imposer l'idée d'une perte comme une quasi-certitude, une évidence.

Comment expliquer cette apparente contradiction avec nos analyses précédentes, contradiction dont les fragments cités ci-dessus sont loin d'être l'unique illustration ?

Souvenons-nous que nous avons proposé d'attribuer l'effet d'improbabilité notamment à la présence du cognème A en position initiale où, de manière analogue à son intervention dans la syntaxe de l'objet direct, l'élément A fonctionne, en vertu de sa capacité de marquer une *altérité*, comme un « opérateur d'inversion de puissance » permettant d'établir une « différence de potentiel » entre les deux forces en présence (*vid. supra*) que nous avons identifiées aux deux entités logiques que les adverbes en {SK} mettent en jeu dans l'expérience du doute (affirmation et négation). Mais il nous semble que cette explication reste référentialiste en ce qu'elle cherche à détecter cette *pondération* véhiculée par *acaso* au niveau du contenu propositionnel visé par la forme (*p* ou *~p*), et non dans la relation interlocutive elle-même, entre les deux participants de la relation interlocutive. Nous développons ici l'hypothèse que cette opération de *pondération*, si l'on veut bien admettre la métaphore, puisse intervenir sur le plan de l'équilibre entre les deux partenaires engagés dans la relation interlocutive, équilibre dont le calibrage fait précisément l'objet des trois configurations de la réplique.

Paraphrasant l'analyse de S. Pagès sur le rôle du cognème A dans la syntaxe de l'objet – analyse qui nous avait permis dans un premier temps de dégager cet effet de pondération « probabiliste » que *acaso* peut introduire dans certains emplois – nous proposons ici que le cognème A

« fonctionnerait, somme toute, essentiellement comme un opérateur de révocation dont la fonction est de **dissocier**, et de manière radicale, **les deux actants en présence dans la relation [interlocutive]**, et ce toujours **au bénéfice du [locuteur]**. (d'après S. Pagès, *vid. supra* chapitre 5. Nous soulignons. Les parties entre crochets ont été modifiées par nos soins.)

On voit alors à quel point cette analyse de A comme révocateur de puissance est pertinente si elle est transposée sur le plan interlocutif, puisque l'on y reconnaît, très nettement, le profil des formes de type C1, qui se caractérisent par la *dissociation* des partenaires et la sur-distinction du rôle locutif. A- signale alors l'amorçage cognitif d'un **acte dissociatif altérisant** non pas principalement sur le plan logico-référentiel, tel que nous l'avions proposé jusqu'ici (p vs. $\sim p$), mais bien sur le plan relationnel, où A-, fidèle à sa réputation d'« instrument sécant » (M^a Jiménez, *vid. supra*), trace une ligne de partage entre les deux participants de la relation interlocutive, et engendre un différentiel « de puissance » entre ces deux participants au profit du locuteur, qui s'en trouve sur-distingué.

Acaso est ainsi une forme qui, se situant *secondairement* à *quizá* dans la chaîne sémiotique qui les unit en synchronie, permet de rompre l'équilibre suspensif non seulement entre p et $\sim p$ (ce qui est une possible exploitation référentielle de la forme *non-marquée*, comme nous l'avons vu), mais bien entre les deux voix en présence, équilibre que la forme *quizá*, elle, garantit de façon programmatique (RID, *vid. supra*). A- est ici la trace matérielle laissée par une réplication du rapport interlocutif sous le signe explicite de l'*altérité* et, partant, de la *différence* et de la *distinction*. *Acaso*, au même titre que *quizás*, est, à en croire son signifiant, une forme de configuration 1.

1.2 *Acaso* et *quizás*, deux formes complémentaires de la configuration C1

Si notre analyse est exacte, la présence de deux formes de C1 dans un même microsystème repose toutefois la question de l'identité de chacune d'elles à ce niveau relationnel : si les invariants des deux formes, définis en termes interlocutifs, se rejoignent dans leur capacité commune à sur-distinguer la position du locuteur, comment concilier cette « équivalence » fonctionnelle (au niveau interlocutif) avec le postulat de l'unicité du signe et les conclusions qui se sont imposées à nous à la « lecture » de ces signifiants, dont les caractéristiques submorphémiques pointent vers des opérations mentales somme toute très différentes ?

Nous soulevons ici la question de l'interférence des amorçages cognitifs emportés par les submorphèmes d'une forme, et l'identité interlocutive de celle-ci : si plusieurs cognèmes différents peuvent être mis à contribution pour orienter vers une même configuration interlocutive, la nature exacte de cet amorçage cognitif (par exemple ici : le cognème S de *dépassement* et le cognème A d'*altérité*, tous deux capables d'amorcer l'idée d'une frontière interne), le rôle du cognème s'arrête-t-il à cette contribution au fléchage interlocutif du signe ? Ce serait pour le moins problématique, car cela reviendrait à abolir entre *quizás* et *acaso* toute distinction pour mettre en avant leur capacité commune – certes bien

réelle – de marquer de manière vicariante le dépassement du cadre interprétatif prévu par *quizá* (RID). Nous sommes tentée de penser que, si chaque configuration interlocutive autorise une vaste gamme d'exploitations discursives qui devront être inférées sous la prise en compte de divers facteurs co- et contextuels au premier plan desquels se trouvent divers indices tels que le ton, la prosodie, la gestuelle etc.³⁷⁵, le propre signifiant qui sert de balise interlocutive, dans sa matérialité-même et par les opérations cognitives auxquelles peuvent donner accès les gestes phono-articulatoires qui le composent, fait partie de ces indices contextuels que l'interprétant devra convoquer pour accéder au « sens » final de l'énoncé.

Nous sommes ainsi fondée à croire que les deux formes de C1 *quizás* et *acaso*, marquées par deux cognèmes à forte valeur contrastive certes (A et S), souvent complémentaires mais non moins bel et bien distincts (*supra* chapitre 9), pourraient contribuer à favoriser, au sein du vaste éventail des exploitations permises par un cadre interprétatif C1, une gamme d'effets discursifs affine à leur instruction cognémique particulière, entrant ainsi dans une distribution complémentaire l'une à l'autre. Nous postulons en effet que face à *quizás* qui, nous l'avons vu, indique que le locuteur met en exergue l'hypothèse pour, d'une façon ou d'une autre, s'y intéresser et parfois même la « prendre en charge » (-S), *acaso* signe explicitement une hypothèse que le locuteur, de manière tout aussi sur-sélective, met en perspective, « hors de soi, devant soi », en affinité avec les potentialités cognitives du cognème A- :

« Le phonème qui permet la réalisation de ce cognème A est la voyelle orale qui présente le plus grand degré d'aperture en espagnol : l'expérience sensori-motrice qui résulte de cette articulation est donc celle d'une mise à distance dans un mouvement de projection prospective. Ce cognème correspond à un **processus cognitif de mise hors de soi, devant soi.** » (Blestel 2012 : 200, nous soulignons).

Cet acte de distanciation permet lui-aussi de singulariser – *sur-distinguer* – la position du locuteur par le biais d'un décalage, d'un décentrage dont A- est le vecteur ; il y a décrochage de la position du locuteur qui s'octroie le privilège de mettre l'hypothèse à distance, de s'en désolidariser, et d'ainsi indiquer qu'il refuse, d'une façon ou d'une autre, de la valider. Cette proposition de non validation peut, en discours, être interprétée comme une forme de *rejet* de l'hypothèse formulée. Le clivage entre une validation explicite (-S) et le refus de validation (A-) porté par les cognèmes ici sollicités pourrait ainsi orienter tendanciellement l'interprétation qu'il convient de faire de la sur-distinction que les deux formes emportent en leur qualité de marques de C1 : validation et non validation, la « prise en charge » et son refus, ne constituent donc pas l'invariant respectif de nos formes, mais les macro-orientations des effets sémantiques que les interprétants devront inférer, en discours, à partir de l'invariant sur-sélectif/disruptif

³⁷⁵ Douay & Roulland (2014 : 169) exposent que « dans tous les cas, l'interprétation d'un énoncé - du plus simple au plus complexe - exige de la part de l'interlocuteur la mise en œuvre d'une stratégie inférentielle. Au niveau du discours, interviennent d'autres indices que les mots eux-mêmes – indices contextuels, indices prosodiques et kinésiques, qui interagissent avec les indices linguistiques proprement dits. »

que les deux formes ont en partage. Autrement dit, *quizás* aura tendance à orienter vers une gamme d'effets de sur-distinction « positive », caractérisée par les notions de 'prise en main', 'engagement', 'innovation', 'intérêt' etc., tandis que *acaso* pourrait privilégier des effets de type 'événement non souhaité, craint' et, de manière générale, favoriser des interprétations « négatives » d'un événement tout aussi saillant, qui apparaîtra alors plutôt comme une perturbation défavorable d'une norme ou d'une attente.

Les formes *quizás* et *acaso* produisent ainsi, chacune selon les chemins cognitifs tracés par ses submorphèmes respectifs, l'image d'une hypothèse « secondaire », installée dans un « deuxième champ » issu d'une réplique différenciatrice, et que l'on pourrait schématiser ainsi :



Figure 89 : *Quizás* et *acaso* : amorçages cognitifs complémentaires

La ligne verticale représente, dans les deux cas, la frontière intrasystémique tracée respectivement par la mise à distance altérisante de A, « instrument sécant » (M^a Jimenez *supra*), et S, frontière dentale appelée à être dépassée ou transgressée. Les deux formes mettent ainsi en jeu la notion d'une limite interne et fonctionnent explicitement sur le différentiel entre les deux champs ainsi engendrés. Mais la complémentarité de ces formes réside dans la manière dont le locuteur se positionne vis-à-vis de cette frontière : avec *quizás*, il s'installe lui-même dans l'au-delà de cette limite, sur-distinguant ainsi sa position à la fois par rapport au système global (CO : *quizá*) et par rapport à la position de l'interlocuteur (position réelle ou supposée) ; en employant *quizás*, le locuteur se positionne ainsi « du côté » de cette hypothèse, que ce soit pour lui prêter un certain crédit, pour s'y intéresser, ou pour souligner l'importance qu'elle peut revêtir dans la stratégie argumentative qu'il poursuit. (cf. : *supra*). Cette opération de sur-distinction permet ainsi « la mise en avant d'une alternative qui conteste un état initial » (Douay & Roulland 2014 : 184) mais qui, comme souvent dans le cas des formes de C1, est une position que le locuteur fait sienne, la revendiquant comme appartenant à son domaine seul, ce qui la rend potentiellement opposable du point de vue de l'interlocuteur lequel, installé virtuellement dans l'autre champ, s'en trouve dissocié. Avec *acaso*, les choses sont différentes : le locuteur opère aussi une discrimination entre soi et l'Autre, mais cette dissociation, nous l'avons dit, est le fruit d'une altérisation (« mise hors de soi ») et d'une mise à distance prospective (A-), d'ailleurs couplée au mouvement de retrait et de « repli sur soi » imputable au

cognème O en mineure (*vid. supra*). De cette double opération (représentée par les deux flèches en sens opposé) naît là encore une frontière interne délimitant deux champs, celui du locuteur et celui de l'altérité, laquelle comprend aussi bien la figure de l'interlocuteur que le système dans son ensemble, dont le locuteur se distingue en même temps. Mais avec *acaso*, le locuteur ne s'installe pas « du côté de l'hypothèse » mais au contraire s'en distance en la situant dans le champ de l'interlocuteur à qui, nous le verrons, il sera parfois amené à l'imputer. L'on voit ainsi qu'avec *acaso*, c'est le locuteur qui réclame lui-même le droit de contester l'hypothèse en question : les deux formes *quizás* et *acaso*, marquant toutes deux une hypothèse opposable, se partagent la capacité d'indiquer à quelle instance locutive revient la fonction contestataire : avec *quizás*, il y a validation partielle sans co-validation par l'interlocuteur (-S) ; avec *acaso*, il y a refus de co-validation par le locuteur d'une hypothèse potentiellement validée par l'interlocuteur.

1.3 Quelques exploitations discursives

A notre sens, les divers emplois recensés pour *acaso* découlent ainsi de cette position décentrée du locuteur par rapport à l'interlocuteur et, partant, à l'hypothèse mise en débat : la mise à distance peut être interprétée sur le plan « logique », « rationnel », donnant lieu à cette interprétation en termes d'« improbabilité » que nous avons vue : le locuteur se désolidarise alors d'une hypothèse à laquelle il ne croit guère, dont il refuse de valider la pertinence. Mais le rejet peut aussi être purement affectif : l'hypothèse peut dans ce cas être parfaitement vraisemblable, mais non souhaitée (ou même crainte) par le locuteur.

C'est précisément ce qui se passe dans l'exemple (191), où l'hypothèse d'une vie hantée par l'esprit de sa victime déclenche chez le locuteur le rejet viscéral d'une possibilité qu'il ne tient par ailleurs nullement – malheureusement pour lui – pour improbable. Il s'agit, en l'occurrence, d'une superstition folklorique dont le locuteur fait état presque *malgré lui*, la rejetant affectivement. De même, dans l'exemple 192 (Borges), l'idée de vivre la dernière aventure romantique de sa vie est une possibilité que le locuteur rejette émotionnellement, précisément parce qu'il la tient pour très probable. Dans l'exemple 193 (Rubín), l'hypothèse que la nostalgie de sa femme pour un autre amant puisse empêcher sa grossesse est une possibilité que le personnage craint être réelle, et qu'il rejette affectivement mais non rationnellement, ce qui le pousse d'ailleurs à agir en conséquence, motivé à parts égales par le crédit qu'il prête à l'hypothèse et la crainte qu'elle lui inspire. Dans le dernier exemple enfin (194, Galdós), l'on ressent très nettement la peur que la possibilité de se perdre dans la grande ville inspire au personnage (et, partant, à son délégué le narrateur). Dans tous ces cas, *acaso* marque une hypothèse que le locuteur se force à formuler malgré lui, telle une concession faite à une idée difficile à affronter. *Acaso* exprime ainsi non pas une « posibilidad difícil de cumplirse » (Fuentes Rodríguez 2009 : s.v.), mais une

« possibilité difficile » tout court, une possibilité qui, pour des raisons diverses allant de considérations rationnelles à des motifs purement affectifs, apparaît au locuteur comme problématique, ou qu'il choisit de présenter comme telle. L'effet de 'probabilité réduite' nous semble ainsi être une exploitation discursive possible, mais non unique et nullement obligatoire, du cadre interprétatif de type C1 instauré par l'adverbe.

Examinons, pour finir, quelques exemples qui exploitent l'alternance complémentaire des deux formes de C1.

(195) Volvió la rubia á contar el varillaje de su abanico; cerróle de pronto con estrépito; incorporóse de un salto; rodeó con sus brazos el cuello de su amiga, y la dijo al oído un secreto.

- ¡Pobrecillo! -exclamó la otra, en cuanto Sagrario volvió á sentarse, abriendo el abanico con las dos manos y poniéndose también á contar el varillaje con los ojos un tantico cobardes.

- Como lo oyes -dijo la otra algo lisonjeada con el éxito de su confidencia.

- Y tú ¿de qué lo sabes? -preguntó Verónica atreviéndose poco á poco.

- De que me lo ha confirmado él con la mayor desvergüenza.

- ¡Confirmado! ¿Luego ya lo sabías?

- Por Leticia, á quien se lo dijeron amigos íntimos de Gonzalo.

Volvió á contar las varillas de su abanico Verónica; calló también Sagrario, mirando el paisaje del suyo; y dijo á poco rato la primera, **acaso** por mudar de conversación, **quizás** porque realmente deseaba ver á su amiga apurar la materia á que se referían sus palabras:

- Volvamos un momento al caso aquel de tu teoría sobre...

(José María de Pereda, *La Montálvez*, 1888).

Verónica y Sagrario viennent d'avoir une conversation sur un sujet délicat, qui plonge les deux dans un silence gênant qui dure quelques instants. Verónica entreprend ensuite de relancer la conversation avec un autre sujet, et le narrateur, qui se place ici en focalisation externe – il ignore le contenu de ce « secret » révélé par Sagrario –, s'interroge sur les motifs de Verónica à vouloir changer de sujet : s'agit-il d'une stratégie de diversion pour dissimuler le mal-être ambiant, ou Verónica montre-t-elle un intérêt réel pour la nouvelle hypothèse qu'elle propose ? Les deux possibilités, portées chacune par une forme de C1, sont présentées comme des hypothèses potentiellement opposables, mais la contestation ne procède pas de la même source dans les deux cas : avec *acaso*, nous pensons que c'est le narrateur qui manifeste son scepticisme face à une explication qui, à bien des égards, relève du cliché, et correspond ainsi à ce que le lecteur aurait pu penser en première approximation. La deuxième explication avancée par le narrateur prend précisément le contrepied de cette première hypothèse, et *quizás* signale ici, de manière complémentaire à ce qu'indiquait *acaso*, que c'est l'explication que le narrateur a sélectionnée au détriment de celle qu'il impute à son lecteur – celle formulée par *acaso* –, et qu'il choisit d'explorer. En résulte l'impression d'un véritable dialogue mis en scène par le narrateur, un tant soit peu redondant certes, que l'on pourrait gloser comme suit : 'Vous allez penser sans doute qu'elle change de sujet pour échapper à ce silence incommode, mais pour ma part je n'y crois guère' (1^{ere} forme de sur-distinction,

par sélection « négative », de la position du locuteur, qui se désolidarise à titre personnel de la position qu'il prête à son interlocuteur), 'Je m'incline à penser pour ma part qu'elle est réellement intéressée par le sujet qu'elle propose' (2^e forme de sur-distinction, par sélection « positive »).

Cette même complémentarité des formes *quizás* et *acaso* peut être observée dans (196), où, comme dans l'exemple précédent, les deux adverbes introduisent deux hypothèses à contenu opposé :

(196) [*Le roman raconte la vie de la Marquise de Montálvez, personnage fictif de la haute société espagnole, s'inspirant en partie du journal intime que cette dernière aurait légué à la postérité. Dans ce passage, le narrateur s'interroge sur les motifs d'un séjour à Paris de la marquise, séjour sur lequel le journal en question reste étonnamment muet, ouvrant ainsi la voie à diverses élucubrations de la part du narrateur.*]

¿Qué hizo? Contra su costumbre, está poco explícita la marquesa en este pasaje de sus *Apuntes*: **acaso** porque la materia no daba de sí para cosa mejor; **quizás** por todo lo contrario. De todas maneras, es de extrañar este laconismo de nuestra heroína, que sabe entretener la pluma en asuntos bien insignificantes y no se muerde la lengua cuando tiene que declarar faltas enormes. Pero en materia de escrúpulos ¡hay tantas rarezas incomprensibles!

Quien pudiera sacarnos de la duda era su doncella; pero ni la conozco, ni existe, que yo sepa, la historia de su vida y milagros. (José María de Pereda, *La Montálvez*, 1888).

Face à ce silence « inhabituel » d'un journal autrement plutôt généreux en détails intimes, deux hypothèses opposées s'offrent au narrateur : soit, le silence révèle qu'il n'y avait rien à raconter, soit il dissimule des faits que la marquise souhaite taire. La première hypothèse, introduite par *acaso*, est celle que le narrateur rejette car, sans aller plus loin, elle ferait tomber à plat tout le suspens que le narrateur s'efforce de construire autour de ce personnage. La deuxième hypothèse, prenant le contre-pied de la première, dénonce avec *quizás* que l'idée contraire – la possibilité d'un séjour plein de détails inavouables – est celle qui emporte son adhésion, et qui ne peut qu'intéresser le narrateur dont le but est de développer un portrait intime de son héroïne. On retrouve alors l'effet de dialogue commenté dans l'exemple précédent : 'face au silence de notre personnage, vous allez me dire qu'il n'y avait peut-être rien à raconter, mais je ne peux/veux guère y croire', 'je pense, contrairement à vous, qu'elle a des choses à cacher'. L'on voit alors que les deux formes semblent traiter, sous deux angles de vues différents, le même décalage entre les interlocuteurs : avec *acaso*, le locuteur déclare refuser une idée qu'il prête à Autrui, alors qu'avec *quizás*, il met en avant une idée propre qu'il présente comme si elle pouvait (potentiellement) ne pas être partagée par l'Autre.

(197) [*Le locuteur dresse un panorama affligeant de la figure de l'intellectuel contemporain, engagé dans des litiges de droits d'auteur ou aliéné au service du capitalisme. Une minorité d'intellectuels restés à l'écart de ces tendances perverses attend, désespérée, l'arrivée d'une nouvelle figure de proue, sorte de messie des intellectuels modernes.*]

Así, pues, mientras una buena parte de los intelectuales de hoy se encuentran litigando en las salas judiciales o asesorando a las compañías, la otra se preocupa por la calidad total de sus productos ante sus competidores. Y los que no encuentran lugar en uno u otro sitio, están en la desesperanza más absoluta, aguardando la aparición, **quizás** entre ellos mismos, del último de los intelectuales: **acaso** un híbrido entre Bakunin, Camus y Feyerabend, que bien podríamos llamarle,

juntando las dos primeras letras de cada nombre, Bacafe: el anarquista político, el artista rebelde y el epistemólogo irreverente; destruir, crear y reír. (La Prensa, 15/06/1997 : BACAFE: El último de los intelectuales).

La survenue de cette figure héroïque, à la fois *dernier* de son espèce et intellectuel *ultime* (sorte de quintessence), pourrait bien se produire parmi ce groupe des « désespérés », rachetant l'un d'entre eux de sa condition d'intellectuel moderne médiocre et misérable : voilà une hypothèse qui a de quoi intéresser un locuteur qui, sans doute, se classerait dans cette dernière catégorie. Le lieu d'arrivée potentiel de ce messie, « entre ellos mismos », se trouve ainsi « positivement » mis en exergue, présenté comme un lieu inattendu auquel le lecteur n'aurait peut-être pas pensé. Ensuite, le narrateur procède à la description de ce personnage imaginaire, fusion surnaturelle (« híbrido ») de trois noms emblématiques de la pensée politique, littéraire et philosophique. *Acaso* commente ici l'éventualité d'une telle constellation, la dénonçant à la fois comme extraordinaire et, en accord avec les emplois traditionnels de *acaso*, peu probable ou invraisemblable. Il s'agit ici, avec *acaso*, de marquer que le locuteur n'ose guère croire à la possibilité d'une telle figure exceptionnelle et, en quelque sorte, idéale (« destruir, crear, reír »).

(198) [*Le narrateur, Federico García Lorca, parle depuis les Enfers, qui prennent dans son cas la forme particulière d'une succession infinie de salles de théâtre vides (sans public), dans lesquelles se rejouent les souvenirs du narrateur.*]

Yo creí que los muertos eran ciegos, como el espectro de aquella gitana, en un poema mío, que abocada al aljibe del jardín no veía las cosas cuando la estaban mirando.

Me equivocaba. Para los muertos todo es presencia unánime, a una distancia siempre inalcanzable. Cuanto vivisteis, cuanto pensasteis, cualquier quimera fantaseada en la tierra, se hace a un tiempo posible e inasequible en el infierno. Basta evocar un hecho o un sueño, para que de inmediato se represente, con acabada precisión, en este teatro casi a oscuras donde peno a solas **quizás** eternamente.

Imaginad una soledad **acaso** interminable, en una gran platea que no comparto con nadie. Por dos tragaluces, en los muros tapizados, viene una luz muy fría entre ámbar y alabastro. Apenas perfila los respaldos de las butacas vacías, cubiertas a su vez de terciopelo ceniciento. Con el tiempo y en estas sombras casi cerradas, me habitué a distinguir el escenario, con su larga embocadura y su profundo proscenio.

(C. Rojas, *El ingenioso hidalgo y poeta Federico García Lorca asciende a los infiernos*, 1980).

Le narrateur enchaîne dans ce passage deux hypothèses à contenu a priori fort similaire. Elles concernent la description de ce théâtre infernal et, plus précisément, le caractère potentiellement infini qui teinte l'ensemble des expériences (espace, temps, solitude, etc.) dans cet univers cauchemardesque. La première hypothèse (*quizás eternamente*) envisage les tourments du personnage comme potentiellement interminables (*donde peno ...quizás eternamente*), évoquant par la combinaison entre la peine et l'éternité l'image classique de l'Enfer/Purgatoire. *Quizás* intervient ici à la suite de deux locutions adverbiales, significativement marquées elles aussi de la marque sur-distinctive {AS}, et dont nous avons vu *supra* qu'elles donnaient souvent lieu à des interprétations disruptives dans le sens de l'incongru,

l'inconvenable ou de tout autre dimension problématique. L'on voit ici que *a oscuras, a solas et quizás eternamente* soulignent trois caractéristiques de ce lieu que le locuteur met en exergue pour leur caractère problématique à l'égard d'une scène théâtrale classique : l'absence de lumière (de projecteurs), l'absence de tout public, et l'absence de fin prévisible, contrairement à une représentation théâtrale classique. La suite du texte reprend et développe ces trois idées, mais leur imprime une tonalité nettement plus mortifère (*luz muy fría, butacas vacías, terciopelo ceniciento, sombras casi cerradas*). L'hypothèse d'une solitude « acaso interminable » procède ici à une nouvelle sur-distinction de ce caractère infini, éternel, mais non pas comme un fait saillant mesuré à la norme théâtrale classique, mais comme une source de terreur pour le personnage et, en tant que tel, comme un élément affectivement rejeté par le locuteur.

Dans le passage suivant, issu du même roman, un narrateur omniscient explore un futur alternatif que Lorca aurait pu vivre s'il n'avait pas été exécuté par le camp nationaliste au début de la Guerre Civile. Dans cette réécriture de l'histoire de Lorca, le narrateur imagine l'auteur de « Poeta en Nueva York » aux États-Unis, où il aurait pu être professeur de littérature espagnole et – autre élément décidément contrefactuel pour cet écrivain exécuté (notamment) à cause de son homosexualité notoire – serait tombé amoureux d'une de ses étudiantes :

(199) Al fondo de aquella sala y frente a los pupitres de muchachos y muchachas, esparcidos por el graderío, él hablaba en inglés acerca de don Antonio Machado. Ahora tenía los aladares blancos y había adelgazado a ojos vista. Con las carnes perdidas y bien doblado el medio siglo, parecía casi tan ancho de espaldas como lo era su padre bajo aquella cabeza, ensanchada por las sienas blancas. Su inglés era de calesero gibraltareño y estaba convencido de que los estudiantes americanos, quienes aparentaban garrapatear apuntes, no entendían una palabra de cuanto disertaba. Sólo una muchacha de ojos verdes, como aquella Melibea **acaso** judía, de Rojas, o como la Albertine, de Proust, que **quizás** fuese un adolescente en Sodoma aunque también era una lesbiana en Gomorra, le observaba sonriéndole sin pretensiones de anotar absolutamente nada de cuanto iba diciendo. (C. Rojas, *El ingenioso hidalgo y poeta Federico García Lorca asciende a los infiernos*, 1980).

L'évocation des yeux verts de la jeune fille en question déclenche ici chez le locuteur délégué du personnage de Lorca deux comparaisons littéraires : avec la figure de Melibea, héroïne de la *Célestine* de Rojas, et avec Albertine, l'un des personnages de la *Recherche du Temps Perdu* de Proust. Chacune de ces figures est assortie d'une hypothèse qui vise l'identité de ces personnages : Melibea était peut-être juive, et Albertine est imaginée en jeune garçon si elle avait vécu à Sodome. Il s'agit, *a priori*, de deux hypothèses qui se veulent subversives, provocatrices : la première fait allusion à l'interprétation très répandue – mais réfutée depuis par de nombreux critiques – de Américo Castro, selon laquelle Calisto, fils de « Vieux Chrétiens » aurait dans un contexte historique de *Limpieza de Sangre* cherché à épouser une fille d'origine juive (ou même secrètement pratiquante). *Acaso* signale, pour cette première hypothèse, que le locuteur ne souhaite pas la partager, la considère contestable, infondée. Il en va autrement avec *quizás*, qui

concerne le personnage de Albertine : celle-ci, connue dans le texte de Proust pour ses penchants lesbiens, est imaginée par le narrateur en jeune éphèbe à Sodome, une ville réputée dans la Bible pour ses pratiques homosexuelles masculines. Cette hypothèse vient ici concurrencer la lecture plus « conventionnelle » d'une Albertine lesbienne, et constitue une réinterprétation locale et personnelle du narrateur qui, en tant que porte-parole du personnage, met en avant cette relecture alternative du personnage proustien dans la mesure où elle colmate l'écart autrement insurmontable entre Lorca, auteur homosexuel, et son intérêt amoureux pour cette jeune fille.

L'identité du signe *acaso* est ainsi fondamentalement déterminée par la présence de l'élément A en majeure, qui non seulement assure l'inscription de notre adverbe dans les nombreux réseaux analogiques que nous avons vus (chapitre 5), mais contribue surtout, par le différentiel de puissance qu'il installe entre les participants à l'échange, de manière significative à l'identité interlocutive de la forme comme balise d'une configuration C1.

2 Le « filtre contrastif » AK-, une autre marque de sur-distinction par excellence

Le signifiant *acaso* mérite toutefois quelques observations supplémentaires. L'augmentation en A- de la saillance {SK}, qui correspond historiquement à la greffe de l'élément prothétique *a-* à la base lexicale *caso* et signifie submorphémiquement l'extraction de l'adverbe ainsi obtenu du réseau formel des « termes en *qu-* », engendre en effet une nouvelle constellation submorphémique potentiellement pertinente : il s'agit de la particule [ak] qui naît ici par coalescence à la limite des deux éléments d'abord juxtaposés, puis fusionnés. Cette réanalyse du signifiant, différente du découpage étymologique, ouvre à cette forme la porte d'entrée à d'autres réseaux de correspondance réitérative dans lesquelles le système espagnol exploite, ou exploitait, ce même élément initial [ak-], et qui ont pu favoriser ainsi la consolidation de la forme *acaso* comme adverbe de langue. Mais cette particule [ak-] contribue également, nous le verrons, à l'identité interlocutive de la forme en ce qu'elle est, aux côtés de *-as*, une deuxième marque particulièrement nette d'une opération de sur-distinction.

2.1 La particule [ak] : un « filtre contrastif » (Piel 2004)

À l'époque médiévale, lorsque l'adverbe *acaso* fait son entrée dans la langue espagnole, celle-ci connaît une série de couples oppositifs dans la sphère déictique, déclinable et indéclinable, oppositions qui reposent précisément sur la présence ou l'absence de cette particule [ak-] (*este/aqueste, ese/aquese* etc.) et qui, selon Bello, sont à rapprocher du phénomène de renforcement prothétique en *a-* seul que nous avons déjà commenté :

« *Sí* y *así* son una misma palabra. [...] No hay entre ellas más diferencia original que entre *este* y *aqueste*, *ese* y *aquese*. La sílaba *a* o *aqu* es en estos vocablos una partícula prepositiva, como en los anticuados *atal* y *atanto*, por *tal* y *tanto*. » (Bello 2004 [1951] : 141-142, nous soulignons).

Selon cet auteur, la particule [ak-] n'est ainsi à son tour qu'une variante longue du préfixe *a-*, lui-même, nous l'avons vu, voué à engendrer des formes longues à partir de certaines bases de dérivation (par exemple *sí* ~ *así*). Bello rejoint ici l'opinion de Gonzalo Correas, qui dès 1626 avait affirmé que le phonème /k/ ne servait qu'à « allonger » la forme :

« *Aquel* aparece compuesto de *él*, *aqueste*, de *este*, *aquese*, de *ese*, i de la preposizion *á* entrometida la *qu* para estender mas la boz. » (Correas 1626 : 162, cité dans Piel 2014 : 103).

On aurait là une curieuse mise en abîme du processus de création d'une forme longue – les formes en [ak-] étant des formes longues obtenues à l'aide d'un préfixe lui-même « allongé » – que le principe de l'unicité du signe nous commande toutefois de tenir pour signifiante en ce qu'elle engendre des formes doublement – ou pour le moins *particulièrement* – marquées, ce qui ne manquera pas d'évoquer une nouvelle forme de sur-distinction inscrite à même le signifiant. Nous postulons que le préfixe [ak-], doté d'un phonème supplémentaire, « dit plus » que la forme simple.

Notons d'abord que cette relation augmentative de *a-* à *aqu-*, observable en synchronie, ne va pas de soi sur le plan historique, dans la mesure où, comme l'expose A. Piel (2003, 2004) à plusieurs reprises dans ses travaux sur les oppositions du type *este* ~ *aqueste*, l'élément préfixal *aqu-* est issu de la particule de renforcement latine ECCE, dont l'évolution phonétique régulière aurait parfaitement pu maintenir la voyelle étymologique /e/. Le refus par le système médiéval de **equ-*, refus généralement attribué à un phénomène de dissimilation (ECCE ISTE > *equeste* > *aqueste*), à faveur d'une évolution « irrégulière » peut être interprété comme un premier indice d'une motivation spécifique du signifiant /ak-/, /a/ possédant des caractéristiques phono-articulatoires que /e/ n'a pas.

Aussi A. Piel part-elle précisément d'une « lecture du signifiant » afin de déterminer le signifié et les capacités discursives de ces formes préfixées par rapport aux formes simples :

« Le préfixe se compose de deux phonèmes radicalement opposés par leur degré d'aperture : /a/, le phonème le plus ouvert, suivi du phonème occlusif sourd /k/, les occlusives étant les consonnes les plus fermées. Au niveau phonétique, donc, il y a, porté par ce préfixe, la notion d'un verrouillage parfait, d'une fermeture totale et très contrastée » (Piel 2003 : 18).

Nous retrouvons ici les deux phonèmes que la forme *quizá* elle aussi avait sollicités pour la place « extrême » qu'ils occupent dans le système phonologique de l'espagnol : la voyelle /a/, mobilisée à nouveau pour son degré d'aperture maximal, trouve, nous l'avons dit, dans le phonème /k/ un partenaire oppositif qui la contredit en tout point, ajoutant au critère d'aperture le clivage qualitatif fondamental entre voyelles et consonnes, ce qui apporte l'image d'un contraste très marqué entre le principe même

d'ouverture (circulation non entravée de l'air lors de la phonation : la voyelle) et celui d'obstacle, de fermeture totale, du chenal buccal (la consonne occlusive) (*vid.* figure 78 chapitre 8).

L'élément /ak/ est ainsi fait de la rencontre de deux extrêmes, deux contraires d'une différence qualitative maximale. Il s'en suit que /ak/ va au-delà de la simple mise en scène d'une différence (*altérité*), emporté par *a-* seul, pour engendrer une altérité particulière : c'est un « filtre contrastif » qui élève la notion de *différence* au rang d'opposition, de *contraste* :

« le signifié de *aqu-* est d'un ordre très général, très abstrait et [...] cet élément préfixal agit comme un **filtre contrastif**. Qu'il s'applique à de l'espace, du temps ou de la notion, son rôle est de clore un espace, un moment ou un ensemble d'entités, et par là même de les séparer et de les rendre opposables à tout le reste de le sépare concevable, du temps concevable ou des entités de même définition. Le rôle de *aqu-* serait donc de mettre en **contraste** un élément par rapport à au moins un autre élément de même nature [...] » (Piel 2004 : 109-110, nous soulignons).

L'on serait donc tenté de dire que [ak-] déclare un cas particulier de différence, d'altérité : la combinaison du formant K avec l'élément A, par le contraste engendré, verrouille et stabilise l'altérité issue de A seul autour de la notion d' « opposabilité » ; ce qui était simplement *autre* (A-) devient *contraire*, la « contrariété » n'étant qu'une forme extrême de différence³⁷⁶.

Mais si un contraste est une forme « marquée » de différence³⁷⁷, c'est surtout une « [o]pposition entre deux ou plusieurs choses, **mise en évidence et soulignée par leur rapprochement, leur mise en relation** » (Cnrtl, s.v. *contraste*, nous soulignons) : la définition du concept même de contraste fait ainsi ressortir que pour opérer comme tel, le contraste ne se contente pas de souligner une différence : il doit procéder à la mise en relation de l'élément focalisé avec celui par rapport auquel – ou, plutôt, *contre* lequel – il se démarque, pour les faire coexister dans un même espace mental, et mettre ainsi en scène leur décalage.

À partir de cette définition, nous mesurons pleinement ce qui sépare la prothèse [a-] du suffixe [ak-] : si le cognème A, là où il opère seul, emporte l'instruction d'une *altérité* (produisant les effets de grossissement, d'emphase, de négation etc. que nous avons commentés *supra*), la combinaison à l'élément [k] porteur du cognème correspondant procède précisément à cette *mise en relation* que la *différence* requiert pour se transmuter en *contraste*. Opérant conjointement comme une grappe submorphémique à caractère saillanciel (Grégoire 2018b : 81), les phonèmes /a/ et /k/, au-delà du contraste articulatoire très marqué qui les oppose, combinent aussi, en tant que formalisations de leur cognème respectif, deux instructions cognitives qui débouchent sur la *définition même d'un contraste* : la notion de *différence*, issue du cognème A d'altérité et de dissociation, d'une part, et sa mise en relation

³⁷⁶ Cette distinction peut être rapprochée de celle que nous avons effectué, plus en amont (chapitres 1 {SK} et 3 {BL}), entre les unités *p*, *non-p* et *~p*. Le préfixe *a-* ne déclare qu'une différence, alors que *ak-* pointe un cas particulier de différence : une altérité maximale, débouchant sur une idée d'opposition, de contraire.

³⁷⁷DLE, s.v. *contraste*: « **diferencia notable** entre personas o cosas ».

avec son point de repère par le biais du cognème K, dont nous avons vu (*supra* chapitre 4) qu'il intervenait dans la facture submorphologique des relateurs (« termes en *qu-* ») aptes à instruire, entre autres, des mises en relation et des dépendances syntaxiques ou notionnelles.

Avant de revenir à *acaso*, observons, pour fixer les idées, quelques exemples d'exploitation discursive de ce *filtre contrastif* dans le système déictique de l'espagnol (médiéval) :

(200) Dixo la golondrina a tórtolas e a pardales,
E más al abutarda, estas palabras tales :
“Comed esta simiente de AQUESTOS eriales,
Que es aquí senbrada por nuestros grandes males.
(Libro de Buen Amor, v. 747).

Dans cet exemple emprunté à Piel (2003 : 20), issu du *Libro de Buen Amor*, l'hirondelle essaie de convaincre les autres oiseaux de manger les semences de chanvre, faute de quoi celui-ci servira à tisser les filets du chasseur destinés à attraper les oiseaux. L'on observe que tant le champ (*eriales*) que la semence (*simiente*) se trouvent indexés dans l'espace du locuteur au moyen du déictique de premier rang *este* (« ESTA simiente »/« aquESTOS eriales »), mais que seul le champ se voit désigné par la forme longue³⁷⁸. Il s'agit ici de dire plus que la simple localisation de l'entité visée dans l'espace du locuteur : « il s'agit de mettre en relief un élément d'un ensemble » (Piel 2003 : 20), c'est-à-dire de *sur-déterminer*, au sein d'un ensemble repérable par le déictique *este*, une entité particulière, radicalement différente de toutes les autres. L'hirondelle sélectionne, parmi tous les champs à sa portée, celui qui, selon la stratégie argumentative qu'elle poursuit, est qualitativement *opposée (dangereux)* à tous les autres (*neutres*) :

« [...] la seule utilisation d'une forme longue suffisait à créer cet effet de mise en relief puisque par l'utilisation du préfixe *aqu-*, le locuteur créait, dans l'esprit de celui qui l'écoutait, un ensemble d'éléments tous désignables par le même déictique et prélevait au sein de cet ensemble le singleton qui l'intéressait. » (Piel 2013 : 105).

À l'aide des formes lourdes s'établit ainsi une relation méronymique entre un élément particulier, fondamentalement *différent*, qualitativement *contraire*, et un ensemble plus vaste de même nature :

³⁷⁸ L'exemple tel que présenté par A. Piel est issu de la banque de données CORDE. Il faut noter toutefois que dans l'édition de Gybbon-Montpenny (Castalia), tant la *semence* que le *champ* sont désignés par la forme longue : *aquesta simiente/aquestos eriales*, preuve, s'il en fallait, que le choix entre la forme longue et la forme courte ne dépend pas de la réalité référentielle visée par les formes, mais du cadre interprétatif que le locuteur prétend instaurer par ces alternances.

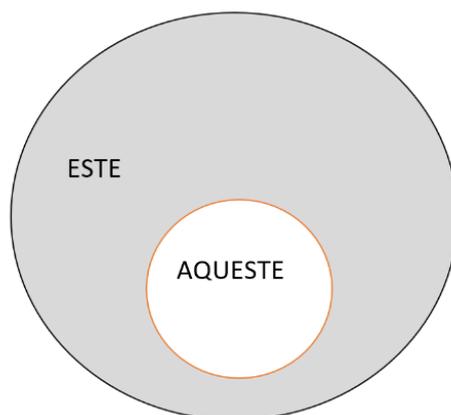


Figure 90 : Le filtre contrastif [ak-], empruntée à Piel (2004)

L'on voit donc comment, dans le domaine des déictiques, ce filtre contrastif peut être mis à profit pour accroître l'effet de singularisation ou de pointage inhérent au principe même de la monstration. Mais dans l'optique qui nous intéresse dans le présent chapitre, l'on observe surtout que le fonctionnement de ce filtre contrastif est l'image-même de la *sur-distinction*, comme en témoigne très clairement le schéma proposé par Piel (2004) ci-dessus : la particule, en prélevant un élément sur un ensemble, trace une frontière interne au sein de cet ensemble et met en opposition les deux champs ainsi engendrés. Nous postulons donc que la grappe submorphémique {AK} est une balise formelle de la configuration C1, capable d'engendrer des effets de *rupture interne* qui engagent parfois la dynamique textuelle tout entière.

2.2 La grappe {Ak-} : marque d'un point d'inflexion

2.2.1 Les déictiques

Observons d'abord que cet effet de mise en exergue d'un référent vis-à-vis d'un ou plusieurs autres éléments de même indexation déictique est particulièrement net lorsque les éléments servant de point de repère sont explicitement évoqués dans le co-texte à l'aide du déictique simple, le texte tirant ainsi profit de l'alternance \emptyset -/ak- sur l'axe syntagmatique :

(201) Et entonz fo Iulius Cesar emperador de Roma de so cabal ; que dantes los consules ne eran sennores. **Est** Iulius Cesar mato so suegro Pompeus por que no lo quiso collir en la cibdath. **Est** Iulius Cesar conquerie la maior partida de tod el mundo ; e despues mas todos los emperadores de Roma ouieron sobre nomne Cesar por el en suso. Apres de Iulius Cesar regno en Roma Octouianus Augusto. **Est** fo Cesar Augustus [...]. Apres de Tiberius Cesar regno en Roma Cesar, qui ouo sobre nomne Gaius Callicola. **Aquest** se façia tener por deus a sos omnes e puso la imagen de so ydola en el temple de Iherusalem. (*Liber Regum*, 1194-1209, cité dans Piel 2003 : 20).

Dans ce passage, commenté par Piel (2003 : 20-21), tous les membres de la lignée des Césars sont évoqués par le démonstratif *este*, sauf Caligula. Celui-ci, désigné par la forme longue, incarne une figure de « rupture » dans sa lignée :

« Mais lorsqu[e le narrateur] en arrive à Caligula, **il y a rupture, marquée par le préfixe *aku-*, et rupture nécessaire puisque c'est le premier empereur à se faire révéler comme un dieu** dans la période historique des balbutiements du christianisme. » (Piel 2003 : 21, nous soulignons).

Dans ce type d'exemples, le référent visé par la forme longue est posé comme qualitativement différent des autres référents de sa même catégorie, vis-à-vis desquels il est ainsi sur-sélectionné, pointé, stigmatisé.

Il arrive toutefois que l'effet de rupture contrastive aille plus loin que la simple mise en opposition de deux référents, pour s'étendre au mouvement textuel tout entier dans lequel l'élément qualifié par la forme en *ak-* se trouve inséré. Ce phénomène, que l'on pourra qualifier de méta-narratif, est particulièrement visible lorsque le démonstratif effectue son repérage non pas déictiquement, par rapport à l'espace-temps du locuteur, mais endophoriquement, à partir de sa propre occurrence dans le texte. C'est précisément le cas de l'exemple de la lignée des Césars, qui autorise une deuxième analyse qui, sans préjuger de celle avancée par Piel, requiert toutefois la prise en compte d'un co-texte large qui s'étend au-delà de la phrase dans laquelle apparaît la forme en [ak-] :

(201') Et entonz fo **lulius Cesar** emperador de Roma de so cabal ; que dantes los consules ne eran sennores. **Est** lulius Cesar mato so suegro Pompeus por que no lo quiso collir en la cibdath. **Est** lulius Cesar conquerie la maior partida de tod el mundo ; e despues mas todos los emperadores de Roma ouieron sobre nomne Cesar por el en suso. **Après** de lulius Cesar regno en Roma **Octouianus Augusto**. **Est** fo Cesar Augustus [...]. **Après** de **Tiberius Cesar** regno en Roma Cesar, qui ouo sobre nomne **Gaius Callicola**. **Aquest** se façia tener por deus a sos omnes e puso la imagen de so ydola en el temple de Iherusalem. [...] **Après daquel** rei Cesar regno **Claudius** en Roma XIII annos. [...] **Après** de Claudius regno en Roma **Nero el falso**, el qui mato so madre e la fizo aprir. [...] **Est** Nero fizo meter en cruç a Sant Per et fizo degollar a Sant Paul, et fizo matar a Senecha, so maiestro, qui era muit sage. (*Liber Regum*, f. 10/1.28).

L'élargissement du co-texte permet en effet de dégager la manière dont la forme longue en [ak] contribue de façon significative à la stratégie narrative qui sous-tend le passage. Nous avons vu comment, dans ce texte, le narrateur fait défiler la lignée des Césars, égrenant chacun d'entre eux à l'aide d'un démonstratif de rang 1 (*este*), qui intervient ici en tant qu'anaphorique du nom propre initialement cité. Le caractère répétitif de ce procédé de présentation (nom propre → reprise anaphorique), réitéré pour chacun des princes et relayé par la réitération de l'adverbe temporel « après » également répété à quatre reprises, contribue à n'instaurer entre les césars d'autre hiérarchie que celle que leur confère le seul critère de la successivité temporelle, soulignant ainsi ce qui fait précisément l'objet du passage : la représentation d'une lignée, d'une galerie de portraits qui se suivent au fil du temps comme les perles d'un collier. Or, face à cette ressource délibérément répétitive et énumérative du passage, la survenue de deux formes longues (*aqueste*, *aquel*) produit cet effet de rupture déjà commenté : à la rupture de la monotonie textuelle (*este* // *aqueste*) se superpose une rupture sémantique : Caligula est le premier à se

faire adorer comme un dieu dans une Rome républicaine qui cultivait un mépris formel pour la royauté, en particulier dans son expression orientale (caractère divin du monarque etc.)

Mais les formes contrastives en AK- font ici plus que signifier le caractère opposable entre Caligula et ses prédécesseurs : elles prennent en charge le rôle d'assigner à Caligula une place particulière et *ambivalente* dans cette succession : en le démarquant sur le fond de cette successivité à la fois temporelle et dynastique, le narrateur pointe du doigt cette « perle rare » du collier qui, par effet de contraste avec les autres figures héroïques de son pedigree, incarne à la fois l'*interruption* de cette première série prestigieuse, mais aussi – et c'est ce qui nous intéresse ici – le *début* d'une nouvelle tendance : celle des empereurs néfastes, mégalomanes et/ou persécuteurs d'une chrétienté balbutiante, dont Néron sera un autre exposant illustre et notoire. Après Caligula, introduit à l'aide des démonstratifs contrastifs *aqueste* (reprise anaphorique immédiate) et *aque!* (reprise anaphorique textuellement plus éloignée)³⁷⁹, le texte reprend certes sa logique de défilé initial (*est/apres*), mais la tendance a été irrémédiablement infléchie, puisqu'à la suite de Caligula, les empereurs cités sont présentés comme de plus en plus néfastes, voire moralement tarés : Néron fait exécuter les apôtres et pousse son maître Sénèque au suicide, Vespasien détruit Jérusalem et persécute les Juifs, Domitien fait exécuter les descendants du roi David et de nombreux chrétiens (« Est Dominicanus mato muitos siervos del Criador »), tout comme Trajan, puis Adrien : « Murie Troianus e rregno Adrianus ; si el uno fo malo, el otro fo peor. Est tormento todos quantos anc ne pudo conseguir de los qui credian en Xps [Cristo], e fizolos morir a mala muert ». En clôturant un premier espace discursif tout en en relançant un autre, les formes contrastives sont ainsi en mesure de marquer non seulement un contraste entre deux référents (les prédécesseurs//Caligula), mais surtout un point d'inflexion dans le récit, sorte de pivot qui aura la double fonction de *clôre* un mouvement narratif et d'en *réinitialiser* un autre, à l'image de la composition submorphémique bipartite de la particule AK, à la fois relateur et différentiateur : le cognème vélaire, en sa qualité d'interruption précoce, marque ici la clôture anticipée et provisoire d'une première unité textuelle tout en posant le point de départ d'un autre mouvement subséquent qui contrastera (cognème A), selon un angle de vue qui variera en fonction de la stratégie narrative poursuivie, avec le mouvement de départ. Soit l'exemple précédent en figure :

³⁷⁹ Sur le jeu citatif permis par l'alternance *este* ~ *aque!* voir Delport (2010).

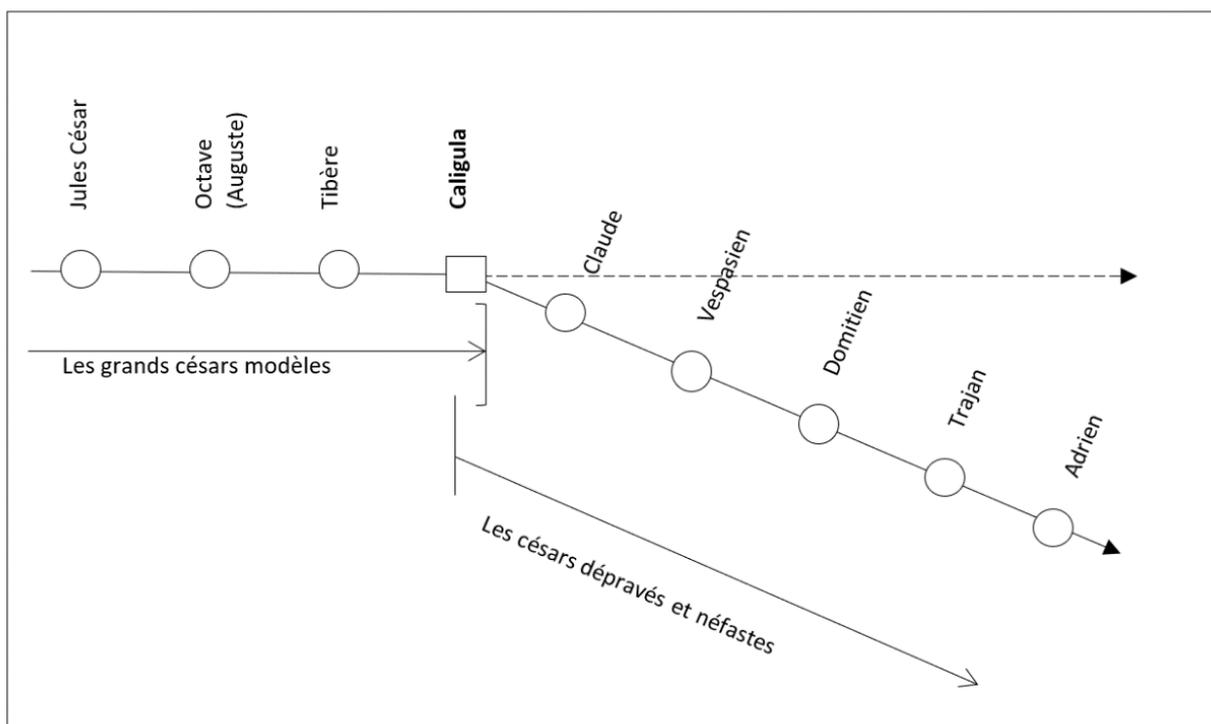


Figure 91 : L'effet disruptif de {AK} (exemple 201)

Il suffit, pour se convaincre de la responsabilité de la particule [ak-] dans ce processus de relance de l'économie du texte, de remarquer que cet effet se manifeste même là où la forme en [ak-] intervient non pas dans son rôle d'augment sémiologique (opposition *øeste/aqueste*), mais en alternance avec un autre morphème (*aquí/allí*), voire en vertu d'une récurrence paradigmatique seule (*aqueste, aquese, aquel, aquí, acá* etc.). A. Piel (2006) commente ainsi un exemple d'alternance *aquí/allí* dans lequel l'emploi du démonstratif *aquí*, inattendu dans la mesure où le repérage ne se fait pas à partir de l'espace du locuteur, ne peut être interprété que comme une stratégie narrative visant à relancer une nouvelle dynamique textuelle et, plus précisément, un nouveau cadre énonciatif :

(202) « Lunes, que fueron veinte e un días del mes de Mayo del año del nacimiento del Señor de mil cuatrocientos é tres años, llegaron los dichos embaxadores en el puerto de Santa María. Este día fizieron llevar alguna vitualla que **allí** tenían a la carraca en que avían de ir [...]. E luego, otro día, martes siguiente, que fueron veinte dos días del dicho mes, partieron de **aquí** en una barca. » (Clavija, *Embajada a Tarmolan*, p.81)

Piel commente ainsi ce passage :

« Aucun des lieux évoqués n'est le lieu du locuteur. Pourtant, la dernière évocation de ce lieu est faite par *aquí* et non plus *allí*. **Il semble que le narrateur, sciemment, choisisse de repérer dans l'espace à partir d'un nouveau point zéro, origine d'un déplacement.** La première étape du voyage des ambassadeurs, lieu d'arrivée 1 (évoqué par *allí*) devient lieu de départ d'un nouveau déplacement, centre déictique d'un nouveau repérage dans lequel le lieu d'arrivée 2 sera à son tour évoqué par *allí*. Et ainsi de suite. **Ce n'est plus à partir du lieu du locuteur que s'effectue le repérage mais à partir du lieu précis auquel renvoie l'occurrence de l'adverbe. On peut sans doute [...] parler de sui-référentialité pour *aquí*.** La notion de repérage par rapport au lieu du

locuteur peut être économisée. **Aquí désigne le lieu que le récit se donne comme nouveau point de départ, celui qui, par rapport à un *continuum*, s'est détaché comme lieu d'un événement.** » (Piel 2006: 143, nous soulignons).

Là encore, l'on observe comment le même lieu intradiégétique (*Puerto de Santa María*), repris anaphoriquement tantôt par *allí*, tantôt par *aquí*, devient le pivot articulatoire de deux mouvements de pensée qui coïncident ici avec deux actions de la diégèse : lieu d'arrivée d'un premier voyage d'abord, puis origine d'un nouveau départ, le lieu (*Puerto de Santa María*) revêt ainsi dans l'histoire une double caractéristique qui aurait pu être déduite du simple fil de la narration (« partieron de [*allí*] en una barca. »), mais que le narrateur choisit de mettre en exergue par le jeu d'alternance des démonstratifs :

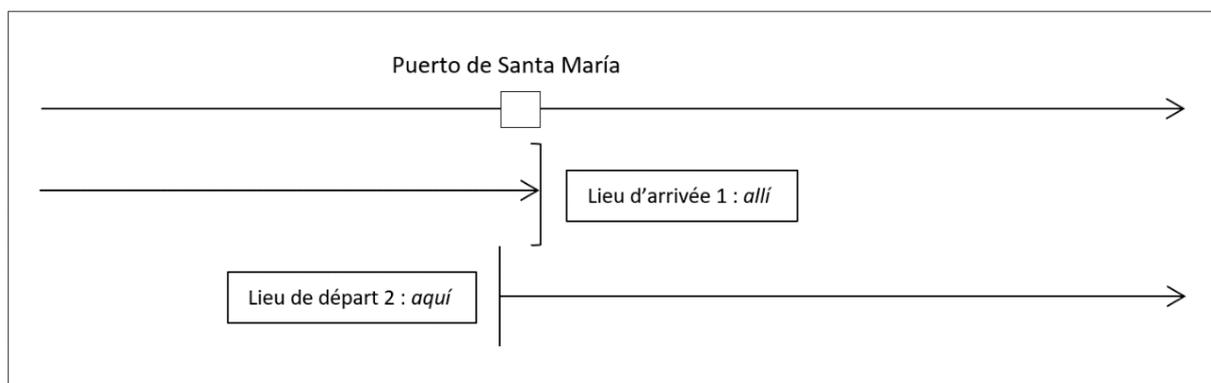


Figure 92 : l'effet de « relance » de la trame narrative emporté par {AK} (exemple 202)

C'est bien à la présence de la particule [ak-] que, selon Piel, est imputable cette « capacité [des formes longues] à réinitialiser un repérage en fonction de sa propre occurrence, à se poser comme socle d'énonciation non encore lié à un énonciateur particulier », puisque le mécanisme de verrouillage phonologique décrit *supra* les habilite à « clore le cadre énonciatif antérieur à leur occurrence et à se poser comme le nouveau socle d'énonciation, nouvelle origine des repérages ultérieurs. » (Piel 2006 : 143-144). Aussi n'est-il pas surprenant que le même effet que nous venons de décrire puisse être repéré dans d'autres adverbes de la langue espagnole qui, bien que dépourvus d'un fonctionnement alternant ($\emptyset/aqu-$), possèdent une portion de signifiant que le système a pu localement réinterpréter par analogie comme une nouvelle manifestation de cette même particule [ak-]. Il s'agit en premier lieu de l'adverbe *agora* (Piel 2006), mais aussi, telle est – on l'aura compris – notre propre hypothèse, de l'adverbe *acaso*.

2.2.2 La particule AK- avec une base substantive : *agora et acaso*

Si la particule AK s'adjoit avec une grande facilité à des démonstratifs et aux adverbes/prépositions *y*, *a*, et *ende*, il n'est pas exclu de la repérer localement dans d'autres vocables, comme dans *agora*, adverbe déictique temporel qui, en synchronie médiévale, pourrait bien être analysé analogiquement

comme le substantif *hora* précédé de la particule [ak-], ici sous une variante formelle sonore [ag]³⁸⁰. Dans son article sur le démonstratif *quillotro*, A. Piel (2013) mentionne en effet brièvement la possibilité d'un tel découpage submorphémique :

« En outre, si l'on adhère à la théorie des cognèmes de Didier Bottineau, on est fondé à considérer que K et G sont en réalité un seul et même cognème, le trait de sonorisation n'étant qu'une modalité discursive. On retrouve alors ce cognème dans l'adverbe de temps *agora*. » (Piel 2013 : 102-103).

Ce rapprochement entre l'adverbe de temps *agora* et le paradigme des formes longues en [ak-] est d'autant plus intéressant que, contrairement aux formes du type *aqueste*, *agora* n'est pas issu de la particule latine de renforcement ECCE, mais du syntagme nominal HAC HORA, la voyelle [a] étant donc ici parfaitement étymologique. En synchronie médiévale, les vestiges du démonstratif latin HAC ont ainsi pu être attirés par le réseau en [ak-]- et réinterprétés comme une nouvelle actualisation de la particule épideictique qui, ailleurs dans le système, avait conféré des propriétés déictiques à des lexèmes qui en étaient initialement dépourvus :

« L'ajout de [ce préfixe *aqu-*] donne aux anaphoriques (à valeur rétrospective, par conséquent) et à la préposition *a* (à valeur prospective) les capacités déictiques qu'ils ne possédaient pas. » (Piel 2003 : 23).

Tel semble également être le cas de *agora*, qui, interprétable comme forme lourde du substantif *hora*, est à l'époque médiévale la forme adverbiale la plus répandue pour renvoyer déictiquement au temps occupé par le locuteur, loin devant son concurrent *a(h)ora*³⁸¹, issu d'un autre syntagme latin (AD HORAM) de facture adverbiale plus classique (le moule adverbial A(D) + substantif, *vid. supra*) et qui finira par s'imposer au détriment de *agora* (Piel 2006 : 137).

Dans son analyse de cet adverbe de temps *agora*, A. Piel développe donc l'hypothèse que cet adverbe s'insère dans le paradigme des formes marquées par le « filtre contrastif » qu'elle avait identifié dans ses travaux préalables, et qu'il connaît, par conséquent, des comportements discursifs comparables aux autres membres notoires du paradigme. L'auteur remarque d'abord que cet adverbe, réputé pour renvoyer au présent de locution ('maintenant'), est en réalité capable de comparaître avec tout type de temps verbaux, y compris le futur (exemple 203) et le passé simple (exemple 204) :

(203) Esto gradesco yo al Criador,

³⁸⁰ Dans son article sur "La place de *agora* dans le système des déictiques de l'espagnol médiéval", A. Piel attire l'attention sur le fait que la spirantisation de l'occlusive vélaire, évolution régulière et attendue à l'intervocalique, ne s'est pas produit dans le cas des autres déictiques (*aquel*, *aquí* etc. et non **aguel*, **aguí*) (Piel 2006 : 144). La préservation du caractère non voisé de l'occlusive pourrait être interprétée, à notre sens, comme un argument supplémentaire en faveur de la motivation radicale du filtre AK-, puisque le clivage voisé/non voisé rajoute un autre critère de contraste entre la voyelle, par définition voisée, et la consonne vélaire, maintenue non voisée en dépit des lois de la phonétique évolutive.

³⁸¹ *Vid.* Piel 2013 : 136 sur la répartition statistique des deux formes. À noter que la base *hora* semble ainsi connaître deux formes augmentées, une forme augmentée « simple » (*ahora*) et une forme augmentée « lourde » (*agora*).

Quando piden mis primas, don Elvira y doña Sol,
Los ifantes de Navarra e de Aragón ;
Antes las aviedes parejas pora en braços las dos
Agora besaredes sus manos e llamar las hedes señoras,
Aver las hedes a servir, mal que os pese a vos.
(*Cantar de mio Cid*, v.3450, cité dans Piel 2006 : 138)

(204) dixo el rrey : « Non es aguisado oy,
vos **agora** llegastes e nós viniemos anoch ;
mio huesped seredes, Çid Campeador,
(*Cantar de mio Cid*, v.2048, cité dans Piel 2006 : 140)

Piel expose que dans ce type d'emploi au futur voire au passé, l'adverbe *agora* tire parti de la nature duelle du temps présent qui, en tant que transition perpétuelle entre un instant futur devenu passé, se compose de deux parcelles de temps – les chronotypes guillaumiens α et ω –, dans lesquels *agora* va pouvoir loger l'événement représenté par un tour de force rhétorique. Aussi la référence à un événement futur avec *agora* situe-t-elle l'événement dans un *futur proche*, forçant l'extension du présent de locution à l'instant immédiatement contigu, et, dans le cas du passé, dans un *passé immédiat*, ce qui autorise souvent à gloser le passage par la périphrase verbale caractéristique du passé immédiat : *acabar + infinitif* : « vos [acabáis de llegar] et nós viniemos anoch ». Dans les passages au discours direct, *agora* fonctionne donc bien comme un déictique, mais renvoie à un présent de locution *large*, subjectivement étendu (Piel 2013 : 139-141), « que le locuteur se voit occuper et qu'il détermine » (Piel 2013 : 138).

Mais la forme *agora* n'épuise pas là toutes ses capacités, puisque, dans les exemples narratifs ou de discours indirect, la référence au présent de locution, assimilable au temps de la narration, ne semble pas pertinente, et l'effet de « passé immédiat » disparaît (pas de glose par « *acabar de + infinitif* »), comme dans l'exemple suivant :

(205) « E este turco que el Tamurbeque venció, avía nombre Aldaire Basica [...] E su padre d'este ovo nombre Morato, e fue muy buen cavallero, e matólo un omne cristiano [...]. E después este Aldaire Basica vengó a su padre e mató al conde Lázaro en una batalla él mesmo con su mano. E **agora** el fijo d'este conde Lázaro guardó e vivió con el dicho Basica, e eso mismo vive con Muçalina Chalavi, fijo d'este turco Aldaire Vaisica. » (R. González de Clavijo, *Embajada de Tamorlán*, 1406, cité dans Piel 2006 : 141).

L'effet de « passé immédiat » n'est donc qu'une possible exploitation discursive, qui provient du fait qu'au discours direct, le cadre énonciatif coïncide avec le présent du locuteur. Piel suggère que cet adverbe fonctionne alors comme un *embrayeur* (Piel 2013 : 138), qui permet de faire coïncider fictivement l'événement représenté (au passé, présent ou futur) avec un cadre énonciatif engendré par l'adverbe même, cadre qui peut, mais ne doit pas nécessairement, correspondre au présent du locuteur. En effet, *agora* renvoie non pas au moment de l'énonciation de l'occurrence *agora* par le locuteur (cas de discours direct) ou par le narrateur (cas du récit), mais à sa propre survenue dans le *texte*, ajoutant

aux temps de la diégèse et de la narration celui de l'écriture : d'une façon tout à fait méta-textuelle, *agora* fonctionne comme un adverbe d'énonciation qui renvoie à sa propre occurrence dans le texte, qu'il établit comme point de référence dans la construction d'une nouvelle chronologie :

« *Agora* renvoie donc à un instant zéro que le récit se donne comme nouvelle origine et qui peut varier en fonction des divers points de vue adoptés au moment de l'énonciation de *agora*. [...] Dans ce type d'emploi, on peut considérer *agora* comme un index de référence textuelle où la temporalité en question est celle de la succession des lignes écrites [...]. La sui-référentialité de *agora* ne s'énonce plus comme « *agora* réfère au temps où est prononcé par le locuteur l'occurrence de *agora* » mais comme « *agora* réfère au temps de l'occurrence de *agora* ». La notion de repérage par rapport au temps du locuteur peut être économisée. » (Piel 2013 : 142).

Agora affiche donc, en dépit de son ascendance étymologique divergente, le même comportement discursif que les autres formes lourdes du paradigme : en se posant comme « instant zéro » d'un nouveau repérage qui se déploie dans l'ultériorité de son occurrence, *agora* clôt par la même occasion le mouvement textuel qui le précède. Si l'on revient sur les exemples cités par Piel, l'on s'aperçoit qu'aucun d'entre eux n'échappe à cette possibilité d'analyse, à condition d'élargir à nouveau, au besoin, le co-texte en amont et en aval de l'occurrence de l'adverbe. Ainsi, dans l'exemple 203 [événement futur], l'emploi de *agora* ouvre une nouvelle période dans le récit dans laquelle les dames (doña Elvira et doña Sol) muent de statut social grâce à un mariage avantageux avec les infants de Navarre et d'Aragon : le baiser de la main des dames (« *agora besaredes sus manos* ») fonctionne comme le point d'inflexion qui clôt la relation d'égaux sociaux entre les dames et l'interlocuteur du passage, et initie un nouveau type de relation hiérarchisée (« *llamar las hedes señoras / aver las hedes a servir* »). La forme *agora*, forte de sa particule AK-, vient donc ici en renfort à une opposition sémantique explicitée par ailleurs par le contraste entre les deux adverbes de temps ici convoqués : *antes* vs. *agora*. Dans l'exemple 204 [événement passé], l'élargissement du co(n)texte révèle une logique textuelle tout à fait similaire :

(204') Fabló Mío Cid e dixo esta razón :
 - Esto gradesco al Criador
 quando he la gracia de don Alfonso mío señor ;
 valerme á Dios de día e de noch,
¡Fuessedes mi huesped, si vos ploguiesse, señor !-
 Dixo el rey : - Non es aguisado oy,
 vós **agora** llegastes e nós viniemos anoch ;
mío huesped seredes, Cid Campeador,
 e cras feremos lo que ploguiere a vós .
 (*Cantar de mío Cid*, 1140, Corde).

Le passage ici retenu met en scène le roi et le Cid rivalisant de courtoisie et d'hospitalité, se disputant – poliment – le droit de convier l'autre à leur table : à l'invitation protocolaire du Cid, qui s'adresse à son seigneur (« fuessedes mi huesped, si vos ploguiesse, señor »), le roi répond par la négative, inversant l'attribution des rôles : « mío huesped seredes, Çid Campeador, / e cras feremos lo que ploguiere a vos ».

L'incorporation de l'adverbe de temps *cras* ('demain') dans sa réponse indique toutefois que cet arrangement, tout à fait exceptionnel et contraire à toute étiquette, est limité dans le temps : l'on déduit qu'il ne concerne qu'« aujourd'hui » (*oy*), par opposition à « demain » (*cras*) qui, en tant que nouveau jour, permettra de réviser les dispositions actuelles. L'argument-clé du roi pour imposer cette rupture d'étiquette se fonde sur ce qui, dans l'immédiat, oppose les deux personnages courtoisement affrontés : c'est le moment de l'arrivée de chacun sur les lieux, emporté respectivement par *agora* et *anoche*, qui paraît ici pertinent dans la répartition des fonctions d'invité et d'hôte. *Agora* est donc au premier abord pris dans une opposition explicite avec *anoche*, et l'on voit bien comment le texte s'articule globalement autour d'une opposition spéculaire entre les deux personnages, donnant lieu à un renversement de situation : *fuessedes mi huesped* vs. *mío huesped seredes* ; *si vos ploguiesse* vs. *lo que ploguiere a vos* ; *agora llegastes* vs. *viniemos anoch*. La mise en regard de ces fragments révèle en effet une relation chiasmatisque entre les segments les plus pertinents du passage qui imprime au texte une logique symétrique dont l'axe – le point d'inflexion – semble résider dans l'argument central du roi : « vos **agora** llegastes e nós viniemos anoch ».

Agora semble donc bien marquer ici, comme tous ses acolytes en *ak-* dans les autres exemples examinés, le point de départ, « l'instant zéro », d'un nouveau développement qui dévie la trajectoire narrative initialement prévisible (le Roi devrait être l'invité du Cid), puisque c'est à partir de cette observation que « vos **agora** llegastes » que s'opère le renversement mentionné. L'opposition entre les deux personnages n'est toutefois pas exclusivement attribuable au sémantisme temporel d'*agora* – n'importe quel adverbe de temps autre que *anoche* aurait pu faire l'affaire sur le plan sémantique et lexical –, mais à l'exploitation argumentative que fait le roi des implications logiques dont *agora* est porteur. En effet, la forme *agora* clôt un premier espace discursif et en ouvre un second : l'arrivée du Cid, marquée de la forme en *ak-*, se présente ici comme le point final d'un fil argumentatif que le roi fait naître à l'esprit de l'interlocuteur au moment-même où il introduit *agora* : l'arrivée du Cid met fin à un laps de temps pendant lequel *le Cid n'était pas présent*, contrairement au roi, qui a déjà pu s'installer. L'opposition ainsi engendrée entre le roi et le Cid quant à l'heure d'arrivée de chacun sur les lieux n'est donc pas de nature informative ou factuelle : l'emploi de *ak-* signale que le raisonnement doit être réinitialisé à partir de la donnée de l'arrivée toute récente du Cid, ce qui justifie que l'on néglige les questions d'étiquette. *Agora llegastes* fait plus qu'enregistrer l'arrivée du personnage et le moment de cet événement ; l'emploi de la forme *agora* oblige à établir l'arrivée du personnage comme le point de départ d'un nouveau raisonnement, l'assise d'une nouvelle logique textuelle. La glose rend explicite le double mécanisme de clôture d'un espace discursif et l'ouverture d'un nouveau raisonnement : la périphrase *acabar de + inf.*, formée à partir d'un verbe qui lexicalise l'idée de fermeture (*acabar*), suggère que l'événement représenté est à peine accompli, et qu'il co-existe encore virtuellement avec le fantôme

de sa non-existence : *Agora llegastes // Acabáis de llegar* convoque puissamment à l'esprit l'image de l'en-deçà, de l'avant de cette arrivée, c'est-à-dire la non présence du personnage. La formule en *ak-* (*agora/acabar de*³⁸²) oblige à interpréter l'événement représenté comme un premier point final, ce qui conduit à tourner le regard vers ce à quoi la survenue de l'événement met fin : l'absence du personnage qui, dans la stratégie argumentative du roi, devient l'argument-clé pour défendre une démarche non conventionnelle et contraire à ce qui pouvait être attendu (à ce qu'il était lui-même en droit d'attendre). En soulignant ainsi implicitement l'absence préalable du Cid, le roi fait valoir l'avantage qu'il a sur lui : étant là depuis la veille, il maîtrise les lieux et peut se poser en hôte, envers et contre tout règlement protocolaire.

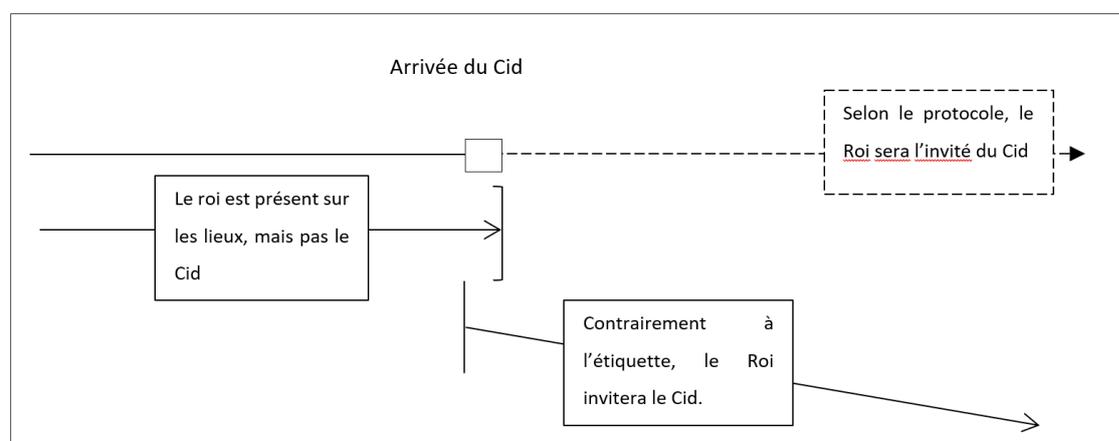


Figure 93 : L'effet disruptif de *agora* (exemple 204)

Enfin, dans l'exemple 205, *agora* marque un événement qui se détache du continuum temporel pour déclencher une nouvelle temporalité :

« Dans l'antériorité de *agora* dans [cet énoncé], le récit est conduit aux temps du passé (aussi bien avec imparfait que passé simple) avec une scansion importante de conjonctions de coordination *e* et un indicateur de nature temporelle *después*. Ce circonstant de temps et les coordinations semblent marquer des jalons, des repères dans un *continuum* dont précisément ils enregistrent la continuité sans l'organiser. L'ordre du temps semble être celui de l'enchaînement cause-conséquence. Cette utilisation de *e* et *después* montre une temporalité à peine organisée

³⁸² Il semble intéressant de souligner que la périphrase choisie pour gloser cet effet discursif de *agora* est elle-même dotée de la particule *AK-* en position d'attaque, ce qui montre que ce « filtre contrastif » pourrait être décelé ailleurs que dans le système déictique. Les comportements discursifs du verbe *acabar* plaident en effet pour cette lecture de son signifiant, y compris en dehors de l'emploi périphrastique : que l'on compare, en espagnol péninsulaire du moins, « ¡Se acabó la fiesta ! » avec « ¡Terminó/ha terminado la fiesta ! » : à la valeur plutôt factuelle emportée par le verbe *terminar*, qui informe de la fin d'un événement, s'oppose la formule avec le verbe *acabar* aux implications sémantiques et pragmatiques différentes, puisqu'en sus de l'information conclusive, une telle formulation emporte, selon la situation d'énonciation, la connotation soit d'un regret, soit d'une parole performative qui force l'arrêt de l'événement alors que celui-ci bat son plein (*¡Se acabó la fiesta !*). Dans les deux cas, l'information ne s'arrête pas à la valeur conclusive de la formule, mais ouvre une nouvelle période argumentative : au-delà de la fermeture imposée par *AK-*, il n'y aura plus de fête, quelle que soit l'évaluation axiologique que l'on fera de cette nouvelle. *AK-* clôt ainsi l'événement rapporté, mais représente surtout un point d'inflexion pour l'unité textuelle, qui prend un nouvel élan à partir de cette césure provisoire.

par la successivité. Dans cette narration, *agora* est pris dans un réseau de mentions par rapport auxquelles il ne peut fonctionner que comme déictique. Il rompt la cohésion du *continuum* temporel, donnant le départ d'une nouvelle temporalité, conférant ainsi à l'énoncé obtenu une valeur presque inchoative. » (Piel 2006 : 141-142).

Dans la logique des rencontres successives entre les pères des uns et les fils des autres, la rencontre du fils de Lazaro et d'Aldaire Basica met fin à une série de vengeances filiales qui aurait bel et bien pu se poursuivre *ad aeternam*, et ouvre un mouvement textuel diamétralement opposé : la cohabitation pacifique, voire amicale, entre le fils de la victime et son bourreau.

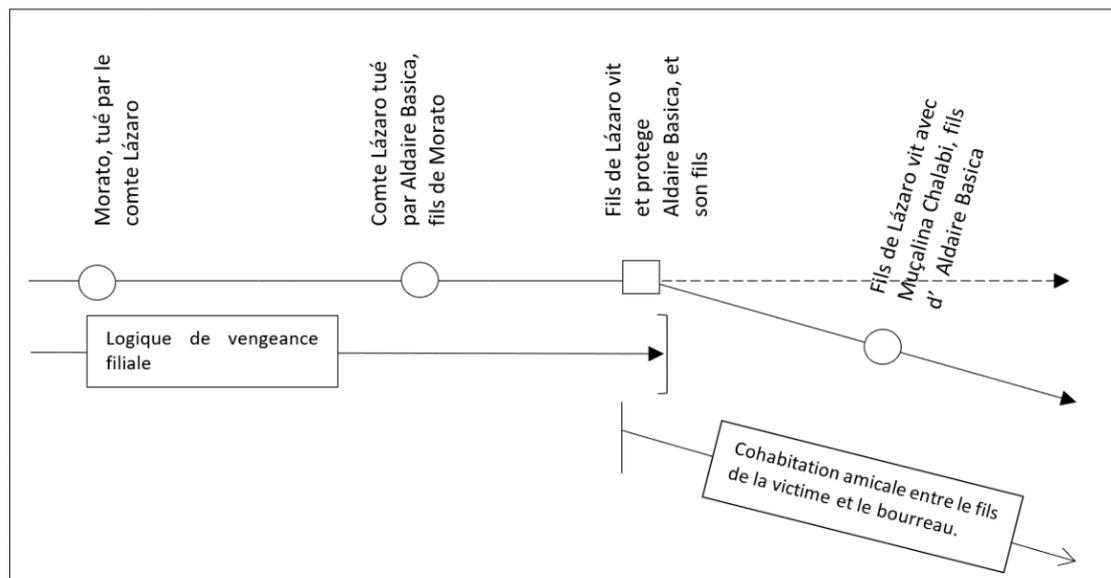


Figure 94 : L'effet disruptif de *agora* (exemple 205)

Si l'on accepte les analyses que nous venons de proposer, l'on est alors fondé à penser que la forme *acaso* pourrait à son tour être lu comme le lexème *caso* ('événement, cas') augmenté non seulement du α - prothétique seul (*supra*) mais de cette même particule AK- : [ak-(k)aso]. Si ce découpage est ici moins « limpide » que dans le cas des autres formes lourdes du paradigme, où le retrait de la particule AK- met à nu une portion du signifiant viable en autonomie (*aqu- este, y, ende* etc.), il faut toutefois rappeler que la particule AK- ne requiert pas forcément une alternance avec un morphème \emptyset pour être opérationnelle. Ainsi, l'on remarquera notamment que le déictique *acullá* affiche l'élément AK sans disposer pour autant d'une forme « simple » correspondante (**ullá*)³⁸³, ce qui plaide en faveur de l'existence de cette particule – de sa capacité à être reconnue comme telle – en dehors d'un jeu oppositif du type \emptyset -/ak-. Par ailleurs, dans le domaine nominal, la mise en regard des substantifs *incidente* ~ *accidente*, appartenant au même champ sémantique de la contingence que *acaso*, favorise peut-être là aussi l'identification de la particule AK- qui, par opposition à IN- dont le statut préfixal ne pose guère problème, viendrait se greffer sur

³⁸³ Tout comme la forme *aquí* qui, depuis la disparition de l'anaphorique *y*, ne peut plus être interprétée comme [ak-] + élément autonome. *Vid. infra*.

une base non autonome **-cidente*, qui intervient par ailleurs dans d'autres formations de même étymologie, comme *occidente*. Nous défendons donc que le locuteur peut détecter dans la chaîne parlée de [akaso] une combinaison phonétique qu'il a pu réinterpréter comme une manifestation de cette particule AK-, reconnaissable en vertu de sa seule *récurrence* systémique, alors même que le reste du signifiant, pris isolément, n'a aucune viabilité sémantique (**-aso*)³⁸⁴ :

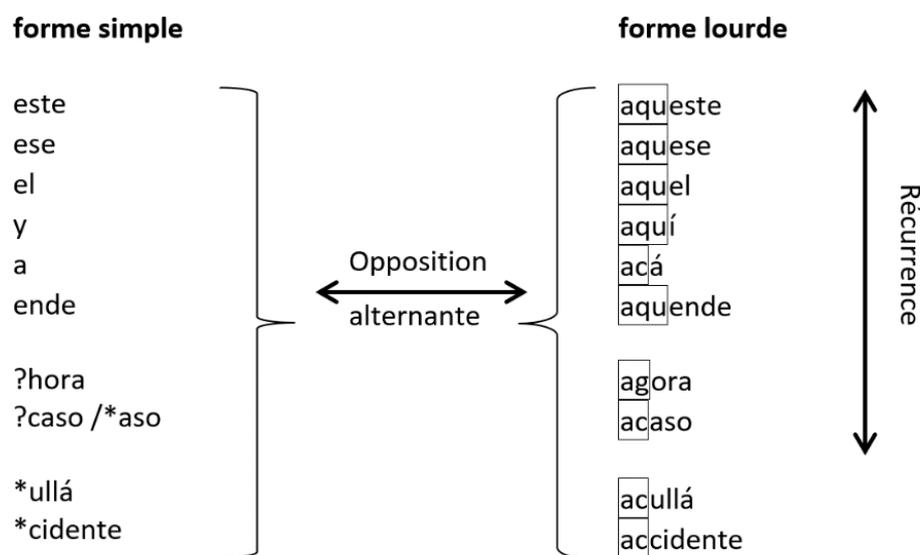


Figure 95 : La particule AK- : réseaux alternants et récurrents

Ce nouveau découpage du signifiant de *acaso* permet alors de préciser l'hypothèse concernant son invariant sémantique : par son invariant de « filtre contrastif », la particule AK- permet à *acaso* de souligner la dimension « opposable » de l'événement évoqué sous son régime. *Ak-kaso* signe ainsi littéralement un « cas particulier », potentiellement contraire à tous les autres. AK- peut de ce fait venir renforcer le mouvement de pondération/déséquilibre amorcé par la particule A- seule : l'option dont la puissance est affaiblie ou révoquée au moyen de A- se voit mise en exergue par le filtre contrastif qui en stigmatise le caractère « exceptionnel » au sens de ce qui « fait exception », en ce qu'il se démarque par contraste de son environnement logique.

Nous pensons qu'une telle fonction de pivot, marquant un point d'inflexion dans le raisonnement, peut également être observée pour *acaso*, que celui-ci déclare un événement fortuit, une hypothèse ou même une question rhétorique. Reprenons d'abord l'exemple (9), commenté au chapitre 1, où nous avons déjà observé que *acaso* permettait d'instruire une *rupture* dans l'enchaînement causal entre les événements d'une même trame narrative :

(9) Tornando a la historia, el padre y el hijo tovieron tal cuidado de aquella tabla, que en ella escaparon por estonces; y andovieron caballeros sobre ella tres días en la mar, donde ella era

³⁸⁴ Ce découpage illustre ainsi parfaitement le principe même de la lecture submorphémique, affranchie des contraintes du découpage morphématique.

guiada por el viento e las ondas, sin comer ni beber. E a cabo de los tres días se murió el viejo, y el hijo lo echó en la mar porque su compañía había de ser de hedor e de más trabajo, e no de algún remedio para el defuncto ; e así quedó el mancebo sobre la tabla otro día e medio después, sin haber cosa alguna comido, ni la tener en todo el tiempo que he dicho. E al quinto día, **acaso** pasaba una carabela de cristianos, e vieron andar la tabla en la mar, a causa del bulto del hombre que estaba abrazado con ella, e ya andaba tan desmayado que no pudiera dejar de perescer, si no fuera de Dios socorrido; e las aguas e grandes corriente le habían desviado de la costa más de ocho o diez leguas dentro en la mar. Estonces la carabela se puso a la relinga e al reparo, mirando los que en ella venían aquel bulto que andaba sobre las ondas por entender qué cosa era, y en fin arribó sobre la tabla e recogió el hombre, e lo metieron dentro, e vivió e se salvó por esta manera. (G. Fernández de Oviedo, *Historia general y natural de las Indias*, 1535-1557, Corde, cité au chapitre 1).

L'absence d'enchaînement causal entre l'arrivée de la caravelle et la présence, au même endroit et au même moment, du jeune homme naufragé s'accompagne, là encore, d'un effet d'inflexion très net dans la trame narrative principale, puisque la survenue de l'événement marqué par *acaso* joue le double rôle de clore un premier mouvement narratif (les péripéties du jeune homme sur la planche) et d'en ouvrir un second, celui où, de façon tout à fait imprévisible (au regard de la tendance initiale), le jeune homme est sauvé d'une mort autrement certaine :

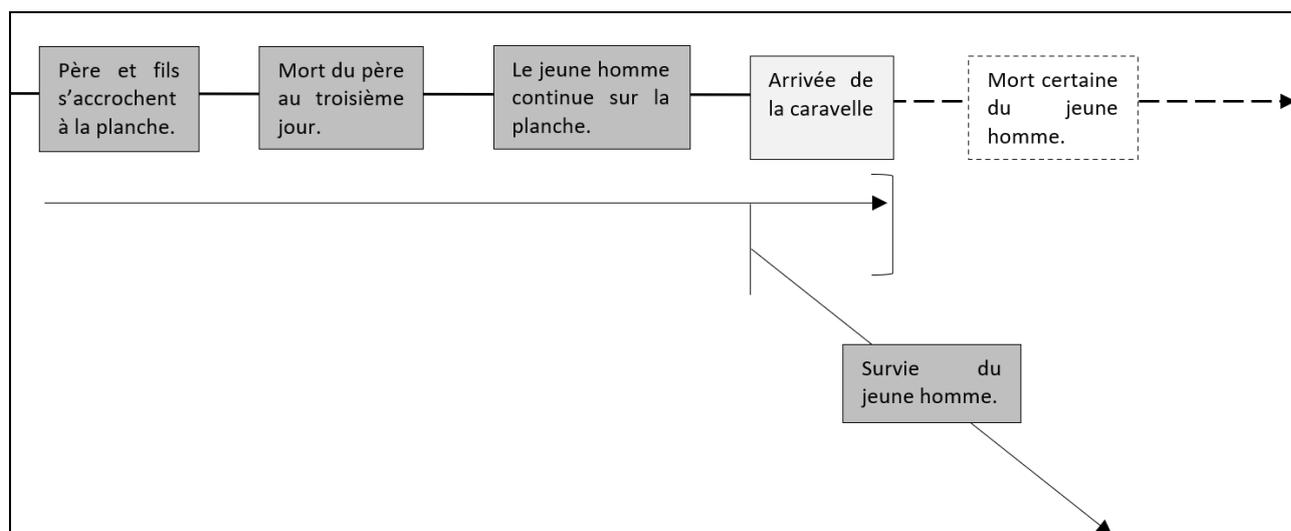


Figure 96 : L'effet disruptif de *acaso* (adverbe de hasard)

Cette capacité de *acaso* à marquer un point d'inflexion se confirme dans sa fonction d'adverbe de *doute*, où *acaso* permet de former des hypothèses dont le rôle narratif au sein de l'économie textuelle globale agit, de manière comparable, comme un pivot qui infléchit une première trame narrative prévisible :

(206) [Paul Gauguin, alias Koke, vient de décéder dans sa maison à Atuona (Iles Marquises, Polynésie Française) qui porte le nom provocateur de 'La maison du Jour'/'La Casa del Placer'. Il y exposait une collection de cartes postales à motifs pornographiques qui avait atteint une notoriété publique dans toute la région. L'Evêque Joseph Martin, qui à plusieurs reprises avait

dénoncé l'immoralité de ces images, demande à profiter du décès du propriétaire pour les détruire, mais tombe sur la résistance du pasteur Vernier.]

El obispo, indignado, había ordenado a los hermanos de Plormel que arrancaran del tabique esas inmundas imágenes obscenas, para quemarlas. El pastor Vernier alegaba que aquellas fotos pornográficas, por más que constituyeran una ofensa al pudor y la moral, pertenecían a los bienes patrimoniales del difunto y la ley era la ley: nadie, ni siquiera la autoridad religiosa, podía disponer de ellas sin una previa sentencia judicial. [...] [E]l obispo Joseph Martin se salía con la suya, en las dos controversias que lo enfrentaron a Vernier, junto al cadáver todavía caliente de Paul Gauguin, aunque los métodos de que se valió para ello no fueran los más apropiados según la legalidad ni la moral vigentes. Porque, aquella noche, cuando en La Casa del Placer sólo moraba el cadáver de Koke y, tal vez, algunos gallos y gatos salvajes intrusos, mandó robar las cuarenta y cinco fotos pornográficas que adornaban el estudio, para quemarlas en una pira inquisitorial, o, acaso, para conservarlas a ocultas, y probarse, de cuando en cuando, la firmeza de ánimo y su capacidad de resistencia a la tentación. (M. Vargas Llosa, *El paraíso en la otra esquina*, 2003).

Dans cet affrontement entre l'Évêque et le Pasteur autour de la conduite à adopter vis-à-vis des photos pornographiques du défunt, l'Évêque Joseph Martin s'érige en défenseur de la moralité face à son adversaire, le Pasteur Vernier, qui, sans contester en soi l'immoralité des cartes postales, défend, en l'occurrence, la primauté de la loi. En revendiquant la destruction de ces cartes postales jugées indécentes, le personnage de Joseph Martin agit en pleine conformité avec le portrait que le narrateur avait jusque-là brossé de lui. Bien des pages en amont du présent extrait, on peut lire en effet que :

(207) Desde que supo que había tenido el atrevimiento de decorar su vivienda con esas obscenidades, el obispo Joseph Martin se convirtió en su enemigo. Y cuando supo que, además de un armonio, una guitarra y una mandolina, su estudio exhibía en las paredes cuarenta y cinco fotos pornográficas con posturas sexuales descabelladas, lo fulminó en uno de sus sermones dominicales como una presencia maligna, a la que los marquesanos debían evitar. (M. Vargas Llosa, *El paraíso en la otra esquina*, 2003.)

L'Évêque endosse ainsi, tout au long du roman, le rôle stéréotypé de l'Inquisiteur intransigeant et fanatique qui n'hésite pas à faire quelque entorse à la loi (civile) pour faire prévaloir ses préoccupations morales (« mandó robar las cuarenta y cinco fotos pornográficas que adornaban el estudio, para quemarlas en una pira inquisitorial »). L'hypothèse formulée à l'aide de *acaso* surgit alors, sur le fond de ces comportements somme toute prévisibles et cohérents avec le type de personnage suggéré jusque-là, avec la force d'une éventualité surprenante qui vient déstabiliser l'image que le locuteur s'était forgée du personnage, puisqu'elle explore la possibilité que le prêtre puisse voler et conserver les images en question pour un usage « personnel » dont l'ironie de la phrase (« y probarse, de cuando en cuando, la firmeza de ánimo y su capacidad de resistencia a la tentación ») se charge de dévoiler, implicitement, l'intention grivoise. Il en résulte là encore un effet d'inflexion dans une tendance établie au préalable qui, révisant l'image monolithique du personnage de l'Évêque, ouvre un nouveau mouvement discursif qui, purement virtuel certes, permet d'imaginer une facette du personnage en contrepoint dont le narrateur délègue au lecteur la charge de développer les détails.

Cet effet de pivot discursif de *acaso* est à notre sens la trace de l'identité interlocutive de la forme (C1), qui signale explicitement le caractère opposable d'un événement qui vient déstabiliser un raisonnement prévisible et pré-tracé, la réplique se faisant selon la modalité contrastive, avec une impression très marquée que la narration, grâce à la « réinitialisation » de la logique textuelle, fait du « sur-place », l'hypothèse disruptive se superposant concurrentiellement à un état initial prévisible.

Ce fonctionnement comme pivot d'inflexion ou signal d'une nouvelle tendance concurrentielle n'est pas sans rappeler l'analyse que proposent Douay & Roulland (2019) pour l'une des exploitations de la particule verbale *up* en anglais, qui relève elle aussi de cette configuration C1. Ainsi l'expression *Time is up !*

« avertit que l'heure de fin d'une épreuve est arrivée. Que l'épreuve prenne fin à ce moment-là est une inférence contextuelle. Ce qui compte, c'est la rupture du cours des choses. Le nom du mouvement social *Time's up*, lancé en 2018 à Hollywood suite à l'affaire Weinstein, est une très belle illustration de la disruption typique de C1 : *Time's up* « C'est l'heure » signifie la fin du harcèlement sexuel en annonçant des temps nouveaux où ces agissements ne seront plus tolérés. Le sens est bien « L'heure nouvelle (différente) est arrivée », et non pas « l'heure ancienne (conservatrice) est finie ». Douay & Roulland 2019 : 27).

L'on observe ici nettement l'idée que l'expression porteuse de la particule disruptive *up* (C1) marque autant l'*interruption* d'un premier mouvement que le *point de départ* d'une nouvelle dynamique qui se veut subversive, révolutionnaire. Il nous semble significatif qu'en espagnol, l'expression courante *Time's up !* puisse précisément être rendue par une formule porteuse de la grappe submorphémique {AK} ('*¡Se acabó !*'), comme en témoigne d'ailleurs la traduction du programme revendicatif du mouvement contestataire du même nom relayé par les médias hispanophones :

(208) **Se acabó** el tiempo del silencio, se acabó el tiempo de esperar, se acabó el tiempo de tolerar la discriminación, el acoso y el abuso. (par exemple <https://smoda.elpais.com/moda/actualidad/times-up-campana-acoso-sexual-hollywood/>, dernière consultation le 22/09/2020).

Les diverses gloses et explications données en langue espagnole au sujet de ce mouvement sont également très significatives : il s'agit de « **romper** el silencio » (*Time's up on silence*), une « **iniciativa** »³⁸⁵ qui montre que les femmes « pasan a la acción »³⁸⁶ pour mettre fin au « **acoso sexual, agresión o abuso** en el lugar del trabajo »³⁸⁷. Ces commentaires explicitent, par certains moyens lexicaux mais aussi submorphémiques, la **sur-mobilisation** (*iniciativa, pasar a la acción*) et le caractère **disruptif** (*romper, se acabó*) qu'avait imprimés la particule *up* en sa qualité de marque de C1 à la proposition de départ (*Time's*

³⁸⁵ Par exemple sur <https://www.huffingtonpost.es/2018/01/02/times-up-la-iniciativa-de-las-actrices-de-hollywood-para-luchar-contra-el-acoso-sexual-a-23321267/>, dernière consultation le 22/09/2020.

³⁸⁶ Par exemple sur <https://smoda.elpais.com/moda/actualidad/times-up-campana-acoso-sexual-hollywood/>, dernière consultation le 22/09/2020.

³⁸⁷ Glose explicative lue dans <https://aldianews.com/es/articulos/culture/queridas-hermanas-se-acabo-el-tiempo/51186>, dernière consultation le 22/09/2020.

up)³⁸⁸. L'on aura remarqué – et c'est ce qui nous intéresse en premier lieu ici – que la particule {AK} intervient autant dans l'expression de la mobilisation (*pasar a la acción*) et la dimension disruptive (*se acabó*) que dans la désignation les comportements dénoncés (*acoso, agresión*), termes qui semblent alors déclarer dans leur forme-même, par pure réanalyse du signifiant dans lequel la particule non-étymologique {AK} devient analogiquement saillante, le caractère *excessif, déviant* et *inopportun* de ces conduites. Dans le même ordre d'idées, on pourrait citer le verbe *acometer* qui emporte notamment l'idée d'une *survenue brutale* d'une agression ou d'une maladie, mais aussi l'idée d'une prise de *décision qui débouche sur une action*, une mobilisation (DLE, s.v. *acometer*). Nous pensons que tous ces exemples pointent vers un vaste réseau trans-catégoriel récurrent en {AK} dont les membres peuvent être sollicités comme balises interprétatives de type C1, l'invariant cognitif « filtre contrastif » attaché à cette grappe faisant jouer son pouvoir contrastif directement, en amont de toute exploitation notionnelle, sur le plan de l'interlocution.

2.3 AK- : une autogreffe du système épistémique

La capacité de *acaso* de marquer des hypothèses qui viennent infléchir une tendance et concurrencer un état initial est ainsi directement inscrite dans le signifiant par le biais du filtre contrastif {AK}, dont la vitalité repose sur un vaste réseau associatif trans-catégoriel. Mais il est un dernier argument qui plaide pour l'importance cruciale de la particule {AK} dans l'identité de *acaso* : le fait que la constellation submorphémique {AK}, fait de la rencontre des deux cognèmes A et K, peut être interprétée dans le cadre restreint du microsysteme épistémique qui nous intéresse, comme une autogreffe du système, la trace d'un mécanisme de mise en abyme.

Nous avons vu en effet au chapitre 8 que la facture submorphémique de *quizá* mettait en balance les éléments K et A autour d'un axe symétrique ({IS}) qui en opérait une association presque paradoxale, donnant pour équivalent ce qui ne saurait l'être aucunement (K et A) ; or, ces deux éléments diamétralement opposés ne sont autres que ceux qui composent ce « filtre contrastif » dont le fonctionnement repose précisément sur ce même potentiel contrastif que la forme *quizá* exploite à sa manière. Le découpage de *acaso* en AK- [K-S] trouve sous cet angle de vue une nouvelle légitimité, puisque AK- peut être reconnu par les locuteurs non seulement comme une nouvelle manifestation de la particule épideictique présente ailleurs dans le système (surtout médiéval : *este/aqueste*), favorisant une vaste mise en réseau avec d'autres adverbes, démonstratifs etc., mais aussi comme *particule*

³⁸⁸ Ces effets font partie des exploitations discursives typiques des formes de C1: « Cette disruption peut se décliner de multiples manières. Il peut s'agir de marquer une action, une mobilisation, une initiative, de la part du locuteur qui signale une différence eu égard à une norme (impliquée). Du fait de la disruption par rapport à la situation d'équilibre, le signe se trouve décalé d'une norme en ce qu'il revendique une action originale [...]. » (Douay & Roulland 2019 : 15).

récapitulative engendrée par le micro-système lui-même, générée à partir de la forme qui initialise le micro-réseau épistémique (*quizá*), cristallisant et condensant la problématique fondamentale sous-jacente à l'ensemble du système : la tension suspensive entre deux pôles contraires dont K et A, de par leurs propriétés phono-articulatoires opposées, pourraient être les représentants iconiques. Tout se passe donc comme si la forme *quizá* engendrait sa propre *synthèse* et la mettait en circulation dans le sous-système qui se déploie à partir de cette forme de départ, où elle se greffe sur une autre forme à base identique ({SK}), aboutissant ainsi à une forme qui donne à voir, dans son signifiant-même, sa vocation à se *superposer* à la première forme en une sorte de mécanisme bégayant tout à fait caractéristique des formes de C1 :

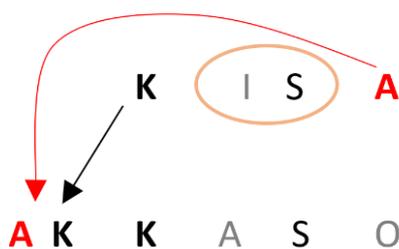


Figure 97 : {AK}, une autogreffe du système des adverbes épistémiques

Dans cette perspective, AK- permet de lire *acaso* comme une forme issue de la réplication de *quizá*, et que cette réplication fonctionne sur le mode concurrentiel d'une nouvelle forme qui se superpose en quelque sorte à la première ; *acaso* compense par ce mécanisme de rappel de ses origines systémiques – et non pas étymologiques – son rapport d'augmentation « imparfait » qu'il entretient avec *quizá* par le biais de la saillance commune {SK} et l'élément prothétique A. *Acaso* fonctionne donc en synchronie comme un *quizá* augmenté de sa propre synthèse (AK-), et confirme ainsi explicitement sa nature seconde et concurrentielle.

Cette analyse conforte une nouvelle fois le découpage non étymologique de *acaso* en [ak-kaso] alors même que le système, à l'échelle globale, semble avoir peu à peu abandonné l'interprétation de AK- comme une particule préfixale aux divers endroits où celle-ci fonctionnait à l'époque médiévale ; la mise en réseau avec *quizá* et les liens subtils qui se tissent dès lors entre ces deux formes concurrentes pourraient alors avoir permis de renforcer encore la possibilité d'une telle lecture puisque la valeur de la particule trouve sur le plan interlocutif une nouvelle raison d'être, où elle abonde dans le sens de la sur-distinction de la position du locuteur par la capacité de *mise en exergue* que la particule hérite de ses emplois historiques. Le découpage analogique de *acaso* en [ak-kaso] ne dépend ainsi pas exclusivement de la vitalité du réseau associatif déictique dont le déclin vers la fin du Moyen Age, entraînant la disparition de nombreuses formes augmentées (*aqueste*, *agora*, etc.), aurait pu mettre en péril cette remotivation particulière de notre signe, ni même du réseau associatif lexical que nous avons pu entrevoir

(*accidente, acoso, acometer* etc.). Vue comme une auto-greffe du micro-système épistémique dans lequel *acaso* est appelé à s'insérer, AK donne à voir, de façon particulièrement iconique, la réplication concurrentielle du système en état de fonctionnement ({AK}-{SK}).

3 De *acaso* à *a lo mejor* : jamais deux sans trois

En dépit de la perte de vitesse qu'expérimente le réseau en *ak-* à partir du XV^e siècle, menant à la disparition de certaines formes « longues » (*aqueste, aquesse*) (Piel 2003), un petit nombre de formes qui s'étaient dotées de la particule AK- par le mécanisme augmentatif signalé se maintiennent jusque dans la langue contemporaine. Il s'agit notamment des formes indéclinables de la déixis spatiale (*aquí, acá*)³⁸⁹, dont la survie ne dépendait pas exclusivement de la vitalité du mécanisme augmentatif qui les a vu naître. En effet, dès l'époque médiévale, ces formes étaient prises dans une double opposition sémiologique, alternant tantôt avec une forme « courte » (*y ~ aquí*), tantôt avec une forme augmentée d'une autre particule épideictique, le préfixe *all-* (*aquí ~ allí*) :

« Durant tout le début du Moyen âge, [le système des déictiques indéclinables] comprenait deux paradigmes, l'un en *all-* et l'autre en *aqu-*, chacun faisant alterner trois thèmes finaux : en *-í*, en *-á* et en *-ende*. » (Piel 2012 : 800).

C'est ce parallélisme avec *all-* qui permet à l'élément *ak-* de continuer à être perçu par le sujet parlant comme un élément sécable, même si son statut morphématique passe de *préfixe* (*y > aqu-í*) à *racine* d'une série à alternance finale ([*ak-*]-*í*, *-á*, *-ende*), à laquelle s'ajoutent postérieurement d'autres formes dont la « désinence » n'a jamais bénéficié d'un statut autonome (*acullí, acullá*). Avec la survie de ces oppositions *aquí ~ allí* et *acá ~ allá* jusque dans la langue contemporaine perdure ainsi la pertinence de la segmentation en *ak-* et, par conséquent, la capacité des locuteurs à isoler cet élément, ici comme peut-être ailleurs dans le système.

Notre hypothèse est, outre les arguments déjà présentés (réseau associatif trans-catégoriel en AK-, autogreffe du système épistémique, *vid. supra*), que le découpage de *acaso* en {AK}-{SK} est préservé et consolidé par une dernière mise en réseau oppositive identique à celle que nous venons d'évoquer pour les déictiques spatiaux : nous parlons de l'émergence de la locution épistémique *a lo mejor*, qui, faisant son entrée dans le paradigme au cours du XIX^e siècle, présente en position initiale – si l'on veut bien s'affranchir du découpage purement conventionnel des « mots » enregistrés par le dictionnaire – une combinaison phonématique [al-] qui pourrait bien être, comme la particule déictique *all-*, une capacité formelle d'une grappe submorphémique {AL}, qui dispose à son tour d'un vaste réseau associatif assurant,

³⁸⁹ Pour *aquel*, également préservé et qui bénéficie d'une réanalyse de son signifiant, voir notamment Delport 2010, Grégoire 2018b.

de son côté, la viabilité de cet élément dans le système de la langue contemporaine. C'est donc cette particule {AL} que nous allons étudier dans les pages à suivre afin de préciser, par le contraste potentiel que nous entrevoyons entre *a lo mejor* et *acaso*, le fonctionnement de ce dernier.

3.1 Le couple *acaso* ~ *a lo mejor* : une paronymie spéculaire, entre correspondances formelles et complémentarités sémantiques

Avant d'examiner comment pourrait être exploitée cette opposition AK ~AL dans le cas de ces adverbes épistémiques, nous allons montrer que l'hypothèse d'un possible rapprochement contrastif entre *acaso* et *a lo mejor* ne se fonde pas seulement sur cette alternance formelle AK ~AL dont nous postulons l'existence, mais se nourrit en amont de l'observation d'une série de similitudes formelles et sémantiques, qui placent ces deux formes dans une relation spéculaire.

3.1.1 L'augment A- en position initiale

Un aperçu rapide de l'origine historique de la forme *a lo mejor* révèle que celle-ci procède d'un processus de lexicalisation qui prend son départ dans le syntagme prépositionnel « a lo mejor », strictement compositionnel, qui évolue depuis les emplois conditionnés par la préposition *a* (valeur directionnelle [« llevar a lo mejor de la ciudad » 'au meilleur endroit'], temporelle [« a lo mejor de la fiesta » 'au meilleur moment'] et modale [« disponer a lo mejor » 'de la meilleure façon']) vers le figement progressif de la structure, lequel s'accompagne alors de l'acquisition de nouvelles exploitations sémantiques, comme l'emploi à valeur « temporo-modale » ('de façon inattendue') :

« [D]el sentido temporal literal ('en el mejor momento') se accede al temporal-modal, que presenta un hecho como inesperado ('inesperadamente'), porque cuando más o mejor se manifiesta una tendencia es cuando menos se espera que suceda un cambio. » (Pérez-Salazar 2013 : 212).

Une telle exploitation se retrouve, par exemple, dans l'énoncé ci-contre, que nous empruntons à Pérez-Salazar (2013 : 212) :

(209) « Amor con vanas muestras aparece,/ todo lo haze llano y lo asegura,/ y luego **a lo mejor** desaparece. (B. L. De Argensola, *Rimas*, 1592-1631).

La structure *a lo mejor* fonctionne ici comme locution adverbiale de « célérité »³⁹⁰, emploi particulièrement intéressant pour notre propos en ce qu'il marque le point de confluence de la trajectoire

³⁹⁰ Les adverbes de « célérité », aussi appelés adverbes de « déclenchement rapide » (Borillo 2005), caractérisent la manière dont surgit un événement, et associent souvent la notion de surgissement à celle de surprise et entrent de ce fait dans le champ de la mirativité (Granget 2013). Selon la sous-classification entreprise par différents auteurs, *a lo mejor*, comme d'ailleurs *de repente* et *de pronto*, est considéré comme une forme céléritative qui marque le début d'un procès (Torner Castells 2003), ou plus précisément place ce début d'événement sous le signe de la rupture (Rodríguez Molina 2014). Pour un développement plus précis de ces distinctions, voir Barrio García (2017 : 270), à qui nous empruntons les références de ce résumé succinct.

diachronique de cette forme avec un type d'évolution sémantique que d'autres adverbes, dont *acaso*, ont parcourue avant elle :

« Me parece posible la conexión entre lo que sucede inesperadamente y lo que el hablante no puede asegurar, que, además, recuerda a la sucesión de valores que experimentan *por ventura* y *acaso* » (Pérez-Salazar 2013 : 213).

Qui plus est, Barrio García signale que *a lo mejor* intervient dans l'expression d'événements « dont la réalisation n'est pas systématique, mais plutôt **aléatoire** ou **hasardeuse** », notions qui dans la langue classique, nous l'avons vu, sont le fief de l'adverbe *acaso* :

« Le type de contextes où *a lo mejor* accompagne des événements dont la réalisation n'est pas systématique, mais plutôt aléatoire ou hasardeuse, dans lesquels le verbe qu'accompagne la locution est le plus souvent à l'imparfait, et dont le cadre temporel est en quelque sorte imprécis, sont fréquemment retrouvés dans les récits des événements passés, abondants dans les romans réalistes du XIXe siècle. Ces contextes bien définis jouent un rôle important dans l'acquisition de la valeur de doute de *a lo mejor*, car ils permettent l'inférence qu'un événement qui arrive de façon aléatoire est un événement dont on ne peut pas assurer l'accomplissement. (Barrio García 2017 : 280).

Cette évolution sémantique de *a lo mejor*, qui à partir de la notion d'*imprévisible* mène à une valeur *dubitative*, semble ainsi gouvernée par une affinité particulière, largement éprouvée par le système³⁹¹, entre le caractère 'inattendu' d'un événement et son éventuelle non-assertion ; mais il s'agit d'une affinité qui se développe à la faveur de certaines potentialités du signifiant qui, si elles sont reconnues par les locuteurs et confirmées par l'usage, pourront consolider, voire impulser, de tels changements sémantiques³⁹². La locution *a lo mejor* semble trouver à ce titre dans *acaso* un modèle analogique privilégié, puisque l'émergence de ses exploitations modales ('de façon inattendue') pourrait être liée, comme dans le cas de *acaso*, à l'actualisation du cognème A d'*altérité* en position initiale, et l'effet d'« éloignement » (de ce qui peut être attendu) que celui-ci permet (*vid.* chapitre 5). *A lo mejor* rejoint ainsi formellement le réseau analogique des formes qui exploitent la capacité du cognème A à marquer une emphase, une mise en exergue, et trouve dans cette initiale commune un premier point de contact avec *acaso* qui pointe vers une relation privilégiée entre les deux adverbes.

³⁹¹ Outre *acaso*, qui intéresse ici en premier lieu en raison de la relation privilégiée avec *a lo mejor* que nous souhaitons mettre en évidence, d'autres locutions adverbiales à valeur épistémiques ont connu cette même évolution de l'expression d'un événement survenu de manière *inattendue* à l'expression d'un événement *hypothétique*. C'est le cas des locutions *de pronto* et *de repente*, rencontrées au chapitre 2, qui connaissent des exploitations épistémiques dans plusieurs variétés d'espagnol d'Amérique latine. *Vid.* Reig (2010) pour le Pérou et la Colombie, Rojas Gallardo (2008) et Marín Oliva (2018) pour le Chili.

³⁹² Si de nombreuses formules de 'célérité' évoluent ainsi vers l'expression de valeurs dubitatives, ne semblent toutefois concernées que celles dont le signifiant est en mesure de s'insérer d'une façon ou d'une autre dans le réseau d'accueil des expressions épistémiques, comme nous l'avons vu, sans aller plus loin, avec la forme *acaso*, qui intègre le réseau des épistémiques par le biais de la saillance {SK} et les liens subtils qu'elle tisse avec les autres membres de ce groupe (*supra*).

L'entrée relativement tardive de *a lo mejor* dans le paradigme épistémique explique que contrairement à *acaso*, d'origine même prépositive (*a caso*, cf. : *supra*), cette locution n'ait pas encore officialisé son figement par un processus d'univerbation comme son aînée. Néanmoins, l'univerbation est déjà largement attestée sur internet³⁹³, et, bien qu'elle ne soit pas (encore) entérinée par le regard normatif de la RAE, suscite de nombreuses interrogations par les usagers (Barrio García 2016 : np), indiquant que ce processus est bel et bien en cours. Les attestations d'univerbation vont parfois de pair avec une altération du vocalisme de la forme, altération qui à notre avis abonde dans le sens d'une mise en relation systémique plus étroite avec *acaso* qui va au-delà du seul parallélisme de leur initiale : en effet, les déformations **alomojor* ou même **alomojó*³⁹⁴, attestées dans les registres populaires ou humoristiques (Barrío García 2016 : 11), augmentent la paronymie *spéculaire* entre les deux adverbes :

<i>acaso</i>	<i>a lo mejor</i>	<i>alomojó(r)</i>
A A O	A O (E) O	A O O O

Figure 98 : le vocalisme d'*acaso* et d'*a lo mejor* : une paronymie spéculaire

L'on peut aussi mentionner la variante *a la mejor*, attestée dans l'espagnol du Mexique (ASALE 2009 : 1957), qui implique un alignement parallèle sur le vocalisme proposé par *acaso* : A A (E) O.

L'on se souviendra que la présence de la particule A- en position initiale détermine, dans le cas de *acaso*, sa place de « forme augmentée » au sein du micro-système épistémique dans lequel *acaso* finit par s'insérer (*vid. supra*). Or, une observation similaire peut être formulée pour *a lo mejor*, lequel, dès lors qu'il intègre ce même paradigme, peut être lu à son tour comme une forme *augmentée*, dans la mesure où ce même élément A- construit là encore un rapport de dépassement sémiologique par rapport à une autre locution épistémique, la forme *lo mismo*, que nous avons déjà évoquée. La reconnaissance de cette relation augmentative est facilitée, au-delà de la saillance {BL} qui informe les deux adverbes (*lo mismo*, *a lo mejor*, *supra* chapitre 3), par la présence locale de l'enchaînement phonique [lom] qui, bien qu'*a priori* non investi d'une charge submorphémique globale, contribue à renforcer la paronymie entre les termes et d'en expliciter le lien augmentatif : *lo mismo* > *a lo mejor*. L'adverbe *lo mismo*, quoiqu'historiquement postérieur au recrutement épistémique de *a lo mejor*, constitue ainsi en synchronie le point de départ d'une chaîne de dépassement formel au même titre que *quizá*, avec lequel,

³⁹³ Notamment sur Google books, où il est possible de publier des textes sans passer par le filtre normatif d'une maison d'édition traditionnelle.

³⁹⁴ Par exemple Juan Cruz, «Alomojó», *El País*, 24 de mayo de 2006 [Disponible sur http://elpais.com/diario/2006/05/24/radiotv/1148421605_850215.html], cité par Barrio García 2016 : np, dernière consultation le 18/08/2020].

nous l'avons vu, il partage l'identité interlocutive C0 par le biais du pivot assertif {IS} (*vid. supra*). L'on serait ainsi tenté de dire que, du point de vue des rapports formels qui se tissent entre ces formes, *a lo mejor* semble être à *lo mismo* ce que *acaso* est à *quizá* :

	{SK}	{BL}	
∅	quizá	lo mismo	{IS}
A-	acaso	a lo mejor	{AK} / {AL}

Figure 99 : *Acaso* et *a lo mejor*, deux formes augmentées

Néanmoins, si *a lo mejor* et *acaso* peuvent ainsi être analysés tous les deux, au sein de leur groupe saillanciel respectif ({SK} et {BL}), comme un *après* sémiologique, l'on observera que l'augmentation A- apporte ici sur deux « bases » différentes, marquées à la fois par les saillances {SK}/{BL} et les cognèmes {K} et {L} qui, nous l'avons vu, orientent les deux chaînes sémiologiques mentionnées respectivement vers une *scission interne* (SK/K) et une *pluralité externe* (BL/L). Tout en partageant la capacité à déclarer un événement « inattendu », les formes *acaso* et *a lo mejor* entrent ainsi, dans le domaine particulier de l'expression du *hasard* qui correspond à leurs exploitations historiquement plus anciennes, dans une distribution sémantique complémentaire : l'on se souviendra en effet que *acaso* tend à dire une imprévisibilité que l'on pourrait qualifier d'*interne* en ce que l'événement hasardeux enfreint la loi de causalité et se produit sans raison apparente (ou du moins est présenté comme tel) (*vid. supra* chapitre 1). Ainsi dans l'exemple (210),

(210) ¿De qué le servían sus propósitos de alejamiento? La aventura del Real los quebrantó por completo. ¿Iría a su casa como ofreció al dejarla en el coche? No; ¿para qué? Por último, al entrar en su despacho, sacó del bolsillo las rosas que Plácida había llevado en el escote y las tiró con rabia en el fondo de un cajón, donde **acaso** cayeron sobre la carta en que ella le anunció su boda. (J. O. Picón, *La honrada*, 1890),

où le hasard, pris comme la rencontre de deux séries causales indépendantes (cf. : *supra*) fait que les roses tombent sur la lettre sans autre raison que celle d'un destin cruel qui joue sur les coïncidences malheureuses. Par contraste, *a lo mejor* dit une imprévisibilité que l'on pourrait qualifier d'*externe* : l'événement, en soi parfaitement causal, représente une rupture – souvent affective – vis-à-vis d'un procès en cours que le locuteur ne souhaitait pas voir s'interrompre :

(211) Encarrilavan muchos por un paseo muy ameno y delicioso, íbanse de prado en prado muy entretenidos y placenteros, saltando y bailando, quando **a lo mejor** caían rendidos, sudando y gritando, sin poder dar un passo, haziendo malísimas caras por averlas hecho buenas (B. Gracián, *El Criticón. Primera parte. En la primavera de la niñez, y en el estio de la ivventvd*, 1651).

Dans cet exemple (211), [*caerse rendidos*] est un événement dont la causalité n'est pas mise en cause : bien au contraire, le caractère prolongé de la promenade (*ibanse de prado en prado*) et l'effort physique entrepris (*saltando y bailando*) fait de la fatigue subite (*caían rendidos*) un événement parfaitement explicable dans une perspective interne ; simplement, l'événement s'insère dans une trame qui avait ouvert par l'énumération de qualificatifs positifs (*ameno y delicioso ; muy entretenidos y placenteros*) l'expectative d'une poursuite infinie de ce mouvement agréable, auquel l'événement marqué par *a lo mejor* vient brusquement mettre fin. Le caractère « surprenant » provient donc non pas de l'événement en tant que tel ni de ses conditions de production, mais du regard externe que porte sur lui la trame narrative dans laquelle il prend place : au meilleur moment, les personnages s'effondrent, ce qui est fâcheux mais pas, en soi, inexplicable ou fortuit. En tant qu'adverbes liés à l'expression de l'*inattendu* (dans un état de langue plus ancien), *acaso* et *a lo mejor* affichent donc une complémentarité selon le clivage *intérieur/extérieur* en cohérence avec les éléments submorphémiques K et L qui entrent dans leur composition ({A + K} et {A + L}).

3.1.2 {AK} et {AL} : deux marques de « pondération » complémentaires ?

Cette complémentarité sémantique entre *acaso* et *a lo mejor* semble se poursuivre au niveau des exploitations épistémiques, où à la *pondération régressive* d'une hypothèse tenue pour extraordinaire, improbable ou « non-prototypique » (Burguera Serra, *vid. supra*) d'un *acaso* répond avec *a lo mejor* une hypothèse réputée pour au contraire effectuer un choix « paradigmatique » au sein d'une pluralité de propositions concurrentes :

« *A lo mejor* se emplea cuando ocurren proposiciones plurales, sean contradictorias o distintas. *A lo mejor* **expresa la función paradigmática entre las proposiciones**, ya que siempre se implica la existencia de otras proposiciones. » (Wasa 2002 : 135, nous soulignons).

Cette analyse de Wasa coïncide ainsi avec les conclusions que nous pouvons obtenir par le biais de la lecture du signifiant : la saillance {BL}, nous l'avons vu, signale que l'hypothèse opère à partir d'un paradigme pluriel (cf. : {BL}), sur fond duquel est mise en relief l'option qui semble alors être celle à laquelle le locuteur accorde sa préférence. L'effet discursif obtenu par cette sélection préférentielle est alors souvent celui d'un choix « exemplaire », interprété comme *vraisemblable* ou *plausible*. C'est le cas dans l'exemple suivant,

(23) -Nada... Imposible : está comunicando sin parar.
- **A lo mejor** tiene el teléfono estropeado
(cité dans Matte-Bon 2006 : 257, cité au chapitre 3).

où *a lo mejor* singularise, parmi l'infinitude de raisons pouvant expliquer que la ligne téléphonique soit constamment occupée, l'explication que le locuteur choisit de mettre en avant (sans l'asserter entièrement, l'énoncé restant hypothétique). De même, dans l'exemple suivant,

(212) Vamos a hablar también ahora un poco con don Carlos Sahagún. Don Carlos Sahagún, también es obligado preguntarle, como se lo habrán preguntado muchas veces, si tiene algo que ver con el futuro ex-alcalde de Madrid. - Qué va, si mi padre no ha sido ni municipal. Ahora, no sé. **A lo mejor** en las cejas, me parezco un poquito, ¿no? (*Hablando se entiende a la gente*, Madrid, 08/02/91, Tele 5, CREA, Oral, Entrevistas),

le locuteur sélectionne les sourcils au détriment d'un ou de plusieurs autres traits du visage comme siège possible de la ressemblance et avance cette idée comme une possibilité qui semble emporter son adhésion du moins partielle.

Cette sélection exemplaire et « paradigmatique » d'une option que le locuteur tient pour possible (ou met en avant comme telle) explique qu'*a lo mejor* soit souvent ressenti comme la marque d'une « proposition personnelle » de la part du locuteur :

« [*A lo mejor*] Introduce un hecho posible. Aparece generalmente en el discurso conversacional, y supone una **propuesta personal** del hablante. Va marcado con cierta subjetividad » (Fuentes Rodríguez 2009 : s.v. *a lo mejor*, nous soulignons),

et que cette proposition, du fait de « l'engagement » (relatif) qu'on y perçoit, soit interprétée comme plus « probable », « raisonnable », « plausible » etc., à l'opposé précisément d'une hypothèse emportée par *acaso* (*vid. supra*) que, nous l'avons vu, le locuteur rejette. Les exemples du type de (212) illustrent ainsi la valeur de *doute très atténué* que de nombreux auteurs attribuent à *a lo mejor* :

« La plupart des auteurs s'étant intéressés au modalisateur de doute *a lo mejor* partagent la remarque qu'il s'agit d'une locution qui dans le *continuum* entre le doute absolu et le doute le plus faible – proche de l'assertion – se placerait plutôt près de ce côté-ci (Moreno 1982, parmi d'autres). *A lo mejor* serait donc employé pour exprimer des doutes légers, voire, selon certains auteurs, pour montrer sa sureté à propos du *dictum*. Dans ce sens, l'hypothèse de García de Dini (1980) est que *a lo mejor* accompagne des énoncés dont le locuteur est certain de la véracité du contenu, ou bien, dont il espère que l'évènement en question se réalise. Bañón Hernández (1999 : 138-139) partage cette hypothèse et affirme, sans le justifier, que *a lo mejor* est plus proche de la certitude que du doute » (Barrio García 2017 : 291).

Cette probabilité accrue, qui fait de *a lo mejor* l'antagoniste d'*acaso* sur l'échelle de probabilité (Barrio García 2017 : 395), est ainsi une exploitation discursive typique de cet adverbe qui, à l'opposé de *acaso*, semble lui aussi emporter une forme de *pondération*, mais une pondération « valorisante » cette fois, qui sélectionne une proposition favorisée par le locuteur, au détriment des autres options même possibles du paradigme pluriel dans lequel la forme opère.

Si l'on admet que le « filtre contrastif » {AK} contribue, du côté de *acaso*, à la mise en exergue d'une possibilité jugée « exceptionnelle », (*vid. supra*), éventuellement peu probable ou non privilégiée par le locuteur, il ne serait pas incongru d'envisager que dans le cas de *a lo mejor*, l'effet opposé d'une pondération « favorable » puisse lui aussi être induit par le signifiant, dans lequel, symétriquement à *acaso*, le même l'augment A- pourrait former avec le thème de départ (ici L) une autre constellation

submorphémique pertinente : {AL}. Nous pensons que cette particule {AL} opère, selon les potentialités offertes par les submorphèmes qu'elle mobilise et que nous analyserons plus loin, aux côtés de {AS} et {AK} comme une nouvelle marque de sur-distinction (C1) : en effet, {AL} semble ici en mesure de sur-sélectionner une option qui, « [...] du fait même qu'elle est retenue parmi d'autres [options possibles], provisoirement laissées entre parenthèses, se trouve naturellement valorisée. » (Douay 2000 : 132). La capacité de faire « proposition personnelle » par sélection discriminante d'une option au détriment d'autres choix est, rappelons-le, une caractéristique essentielle de cette configuration :

« Par exemple, énoncer qu'un événement est possible ne signifie pas du tout plonger dans l'inconnu, mais au contraire faire une proposition forte, souvent convaincue. Seulement cette proposition, comme elle est réputée non globalement partagée, fonctionne sur elle-même, sans co-validation. » (Douay & Roulland 2014 : 157).

L'effet de « quasi-certitude » habituellement attaché à *a lo mejor* doit ainsi être interprété – tout comme « l'improbabilité » de *acaso* – comme une inférence interprétative de l'opération sur-distinctive permise par l'adverbe en sa qualité de balise C1.

D'autres effets discursifs recensés pour *a lo mejor* viennent, nous semble-t-il, confirmer cette nature interlocutive sur-sélective. Outre l'effet de « quasi-certitude », la littérature monographique sur *a lo mejor* fait état d'une série d'exploitations allant des effets « atténuatifs » communs à toute la gamme des épistémiques,

« *A lo mejor* actúa como **atenuador** cuando el hablante pretende **reducir la gravedad de la información** que ofrece, o **disculpar un comportamiento ajeno, o mitigar una opinión contraria a la del interlocutor**. » (Pérez-Salazar 2013 : 221, nous soulignons),

à l'expression de suggestions (Cornillie 2010), de reproches, d'avertissements (Pérez-Salazar 2013 : 221-222), de craintes (Moliner, s.v.) ou au contraire d'événements dont le locuteur semble espérer la réalisation (García de Dini 1980), et dont nous reproduisons quelques exemples ci-dessous :

(213) [Atténuation de la gravité de l'information]

"He visto a tu perro" -le dijo; y, al decírselo, lo observaba con ojo malicioso. "¿De veras? -profirió él, tratando de apaciguar la ansiedad de su pecho-. ¿Y dónde?" "Lo vi ayer tarde, ¿sabes?, en el callejón de San Andrés". El callejón de San Andrés era una corta calleja entre tapias, cortada al fondo por la cerca de un huerto. "Pero... -vaciló Santolalla, desanimado-. Yo iría a buscarlo; pero... ya no estará allí". "¿Quién sabe? Puede que todavía esté allí -aventuró el otro con sonrisa reticente-. Sí -añadió-; lo más fácil es que todavía no lo hayan recogido". "¿Cómo?", saltó él, pálida la voz y la cara, mientras su compañero, después de una pausa, aclaraba, tranquilo, calmoso, con ojos chispeantes: "Sí, hombre; estaba muerto -y admitía, luego-: Pero **¡a lo mejor** no era tu perro! A mí, ¿sabes?, me pareció; pero **a lo mejor** no era". (F. de Ayala, *La cabeza del cordero*, 1949.)

(214) [Excuser un comportement]

Oiga usted -dijo Jesús Ramón uno de los días en que la portera arreglaba su habitación-; ¿qué diablos hace ese traje de mecánico colgado en el patio desde hace casi un mes? [...]
- El muchacho de quien es ese traje... pos... es... ¡no sé qué cosa de una fábrica! Y resulta, ¿sabe usted?..., que le alcanzó una máquina y le hirió en el cuello, y le trajeron..., pero que se

moría. Como que aún está en la cama, y la pobre señora María, la madre, ¿sabe usted? Pues... venga lavar el traje..., y venga tenderlo, ¡na!..., que la sangre no sale. Y **a lo mejor** que como está tan trastorná la pobre, pues que se le habrá olvidao... Yo le diré... (A. Carbone, *El amigo ahorcado*, 1920)

(215) [crainte]

Corremos, sin orden. La colina del blocao no hay que escalarla. La guerrilla toma, en desfilada, el camino más fácil y rodeamos la loma para enfrentar ya la llanura. Las ametralladoras empiezan a disparar desde el blocao y sus balas pasan sobre nuestras cabezas. "Ya está ahí". El fuego de contención es bien elocuente. Suena un cornetín ignorado tocando llamada con la contraseña del 42. Viance gruñe:

- No fiarse, que **a lo mejor** es de otro batallón. Esos jodidos cornetas son así.

Pero todos se orientan por la dirección del cornetín. Alto. Ahora hay que hacer alto. Nos cimbrean las balas picando delante. Cuerpo a tierra otra vez. (R. Sénder, *Imán*, 1930)

(216) [Avertissement]

Bernarda: ¿Sigue tu hijo viendo a Pepe a las cuatro de la mañana? ¿Siguen diciendo todavía la mala letanía de esta casa?

Poncia: No dicen nada

Bernarda: Porque no pueden. Porque no hay carne donde morder. ¡A la vigilancia de mis ojos se debe esto!

Poncia: Bernarda, yo no quiero hablar porque temo tus intenciones. Pero no estés segura.

Bernarda: ¡Segurísima!

Poncia: ¡**A lo mejor**, de pronto, cae un rayo! **A lo mejor**, de pronto, un golpe de sangre te para el corazón.

Bernarda: Aquí no pasará nada. Ya estoy alerta contra tus suposiciones.

Poncia: Pues mejor para ti. (F. García Lorca, *La casa de Bernarda Alba*, 1936)

Tous ces effets pragmatiques – parfois apparemment contradictoires (crainte vs. espoir) – proviennent selon nous du fait que le locuteur met en avant non seulement un élément qu'il favorise, mais un élément qui se présente comme une *alternative* – quelle que soit l'orientation axiologique de cette altérité (crainte, espoir etc.) –, une option *différente* de celle suggérée par l'interlocuteur ou la situation, et dont le locuteur défend la prise en compte. On observe ainsi un effet d'*inflexion* comparable à de celui d'*acaso* en ce que, en accord avec son héritage étymologique d'événement *inattendu*, *a lo mejor* introduit, comme *acaso*, des hypothèses généralement « anti-orientées » par rapport à la trame narrative, ou par rapport à la position (réelle ou supposée) de l'interlocuteur :

« *A lo mejor* apparaît très souvent dans des énoncés qui introduisent des arguments anti-orientés par rapport au discours précédent, d'où sa fréquente combinaison avec la conjonction adversative *mais*, qui indique une conclusion différente de celle que semble annoncer le premier membre de l'énoncé » (Barrio García 2017 : 268).

Ainsi, dans l'exemple (213, Ayala : *a lo mejor no era tu perro*), il s'agit en effet de suggérer une possibilité allant à l'encontre de la conviction de l'interlocuteur (induite par les dires du locuteur-même, certes), qui craint que son chien ne soit mort. Dans l'exemple (214), la possibilité d'un oubli est suggérée comme une alternative à un comportement ouvertement négligent que l'interlocuteur avait supposé et

qui avait suscité son mécontentement. Dans l'exemple (215, Sénder), l'on retrouve avec *a lo mejor* l'expression conjointe d'une crainte et d'une mise en garde, par laquelle le locuteur vise à réorienter – certes en vain – la réaction prévisible de ses camarades qui s'apprêtent à répondre machinalement à l'appel du clairon. Enfin, dans l'exemple issu de Lorca (216), la servante Poncia met en garde Bernarda contre la tempête qui gronde dans les cœurs des habitantes de la maison, et ce faisant prend le risque littéralement de *contradire* sa patronne réputée pour sa cruauté et ses représailles (*yo no quiero hablar porque temo tus intenciones*).

Cet effet disruptif, plus ou moins net selon la situation mais toujours issu de l'identité interlocutive invariante C1 de *a lo mejor*, peut ainsi être perçu même dans les exemples où *a lo mejor* ne marque à première vue qu'un choix « exemplaire » ou « paradigmatique » (*supra*) : dans l'exemple du téléphone (23), le contexte cité est certes trop étroit pour s'en assurer, mais il est possible de dire que face à son interlocuteur qui remarque que le téléphone de la personne qu'il cherche à joindre « communique sans cesse » (= la personne n'arrête pas de se servir de son téléphone), le locuteur avance une autre explication : le téléphone pourrait, simplement, être en panne. Dans l'exemple (112), le locuteur, après avoir d'abord rejeté d'un revers de manche toute ressemblance avec l'homme politique en question, se propose de réviser sa propre posture en acceptant de prendre en considération une nouvelle possibilité qu'il n'avait, jusque-là, pas encore contemplée.

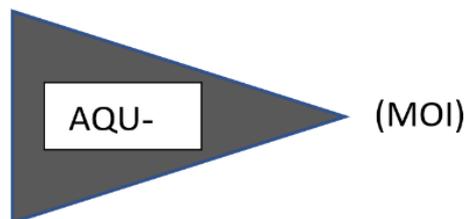
Les hypothèses avec *a lo mejor* exploitent ainsi d'une façon ou d'une autre une forme d'*altérité* : altérité d'une hypothèse qui se détache positivement d'une multitude d'options concurrentes (choix « exemplaire », préféré du locuteur), mais aussi mise en avant d'une *alternative* qui entre en contraste avec les présupposés, attentes ou convictions de l'interlocuteur (voire du propre locuteur). Notre postulat est, nous l'avons dit, que cette altérité puisse être lue dans le signifiant à travers la particule {AL}, image spéculaire du filtre contrastif {AK} dont nous avons observé le rôle de marque formelle de configuration C1 dans la langue espagnole. Or, il est un endroit privilégié permettant de confirmer nos hypothèses : c'est le domaine de la déixis spatiale, où la particule {AL}, très nettement associée à la figure de l'Autre, entre précisément en l'opposition avec le « filtre contrastif » {AK}.

3.2 Ak- et all-, deux marques déictiques (quelques rappels)

Dans le système des déictiques indéclinables, le « filtre contrastif » [ak-] que nous avons étudié plus haut fait plus que produire une limite entre deux plans, les rendant opposables ; Piel observe en effet que la particule [ak-] dote les bases auxquelles il se greffe de propriétés *déictiques* que celles-ci n'avaient pas au départ (*y, ende, a*) :

« En effet, l'intervention de *aqu-* en tant que préfixe des adverbes de lieu leur confère, outre la représentation d'une limite entre deux plans, la localisation du locuteur dans l'un des deux plans.

Aqu- dit un mouvement de fermeture qui atteint l'occlusion totale sur la personne du locuteur. Le MOI du locuteur est la clef de voûte du système, la frontière où se produit la fermeture d'un premier plan opposable à un second, comme figure sur le schéma :



En conclusion, nous avons essayé de montrer que *aqu-* véhicule l'idée d'une fermeture séparant deux plans de nature spatiale, temporelle ou notionnelle, la limite entre ces deux plans se situant dans le lieu et temps du locuteur, du MOI. [...] le préfixe servait également [outre sa valeur de filtre contrastif] à donner à la préposition et aux anaphoriques des compétences déictiques, et instituait donc une vision binaire de l'espace et du temps, directement opposable par l'inclusion ou l'exclusion de la personne du locuteur » (Piel 2003 : 24-25).

Dans le sous-système des indéclinables, c'est donc la *présence* du locuteur que la forme en [ak-] érige en critère contrastif selon lequel le filtre opère sa distinction. Les formes en *all-* fonctionnent, par opposition, comme les marques d'un espace dont le locuteur est explicitement *exclu* :

« En ce qui concerne le consonantisme de la racine de ces formes, on remarquera l'association des deux consonnes -[k] et [λ]- qui caractérisent l'entier du système des déictiques indéclinables. **La première, [k], est caractéristique, au sein du système, de l'espace théorique contenant l'instance locutrice.** La seconde, [λ] est la marque de l'espace excluant toute référence à l'acte interlocutif (ego/hic/nunc). » (Piel 2012 : 809, nous soulignons).

L'on voit ici que selon Piel, cette opposition entre *présence* et *absence* du locuteur repose plus précisément sur le contraste consonantique [k] ~ [λ] qui préside à l'architecture de ce paradigme³⁹⁵ ; l'auteur coïncide ici notamment avec l'analyse de M. Molho (1992), qui avait proposé de voir dans la consonne [k], dans ce système, la marque du « plano del yo » par contraste avec [λ], « plano del no-yo » (1992 : 216), ainsi qu'avec M.-F. Delpont (2010), qui voit dans les déictiques en *all-* des formes capables de situer dans l'espace d'Autrui.

Cette répartition notionnelle entre le plan du MOI et du non-MOI et/ou d'AUTRUI³⁹⁶ selon le clivage [k] ~ [λ] peut être relayée par une analyse cognématique de ces deux éléments consonantiques, qui rejoint ici l'opposition entre K et L évoquée *supra* dans le chapitre 8 : la motivation iconique des particules

³⁹⁵ Cette opposition avait déjà été remarquée par Bénézech (1974), qui, après observation des deux séries de signifiants *aquí, ahí, allí* et *acá, allá, acullá*, propose de « considérer l'opposition consonantique K/ λ comme caractéristique et fondamentale au niveau de l'entier du système des adverbies démonstratifs de lieu en espagnol » (Bénézech 1975 : 62).

³⁹⁶ Voir Delpont (2010) sur la différence entre le non-Moi et l'Autre : « Mais ce qui n'appartient pas à cette sphère du locuteur se laisse appréhender de deux manières. L'espace, le temps, le monde en question, peuvent être définis négativement comme ceux du **non-moi**, dont les composants sont rejetés hors de la sphère du locuteur. Ou bien être pensés comme ce qui regarde **autrui**, un tiers auquel le locuteur concède une existence autonome. » (Delpont 2010 : 59, nous soulignons).

ak- et *all-* pourrait ici reposer sur l'opposition entre la notion d'« intériorité » emportée par le trait *vélaire* de [k], zone articulaire la plus « intérieure » sur la trajectoire expiratoire, et la notion d'« extériorité » véhiculée par le trait *latéral* qui caractérise le cognème L du fait de la

« déviation de l'air à l'extérieur du blocage occasionné par la langue contre le palais : /l/ fait circuler l'air en continu des deux côtés de la langue » (Poirier 2018a : 211).

Parmi bien d'autres exploitations (comme le contraste *quizá ~ lo mismo* que nous avons vu), ces invariants respectifs permettent aux formes en K de pointer vers la figure du MOI, conçue comme « intérieure », par opposition à L, qui signale alors l'*altérité* « conçue comme extériorité du moi » :

« En espagnol, ce contournement de l'air dans /l/ *via* un double chemin le rend particulièrement apte à amorcer la notion sémantique d'altérité –alors conçue comme l'extériorité du moi –tel que le proposait Molho (1995 : 345) [...]. » (Poirier 2018a : 211).

L'association du formant L avec l'idée l'*altérité* avait par ailleurs déjà été formulée par Ch. Fortineau-Brémond (2012a), qui, dans le cadre de son analyse des formes *tal* et *cual*, identifie un vaste réseau trans-catégoriel reposant sur

« le formant /-, que l'on trouve également dans l'article indéfini *el*, dans le pronom de troisième personne *él ~ le*, dans le démonstratif *aquel* (ces trois formes étant historiquement apparentées), mais aussi dans le déictique spatial *allí* et, dans un état de langue plus ancien, dans la forme médiévale *ál* (« *otra cosa* »), issue du latin ALIUD. **Toutes ces formes ont en commun de dire l'altérité, l'hétérogénéité, la différence.** Cela semble évident pour *ál* ; ça l'est tout autant pour *allí* et *aquel*, les deux déictiques qui permettent de situer ailleurs, dans la zone d'autrui. Quant à la troisième personne, c'est la personne autre, celle qui diffère radicalement des deux autres, parce qu'elle ne participe pas à l'interlocution, mais aussi parce qu'elle est la seule qui soit vraiment une, « n'étant que la personne de qui l'on parle » (Guillaume, Leçons de linguistique 1943-1944, série A, volume 10, in A. Boone & A. Joly, 1996, s.v. personne) » (Fortineau-Brémond 2012a : 149, nous soulignons).

L'alternance *ak-* ~ *all-* observable dans le domaine déictique entre alors notamment en résonnance avec le système pronominal, où le contraste *vélaire ~ latérale* préside, depuis le latin, à l'opposition *Moi ~ Autrui* qui nous intéresse ici :

Moi	Non-Moi/Autruí
<i>EGO</i>	<i>ILLE/ILLA/ILLUD</i>
<i>yo</i>	<i>él/ella/ello</i>
	<i>e/l/la/lo</i>
<i>aquí</i>	<i>allí</i>
<i>acá</i>	<i>allá</i>
Trait vélaire	Trait latéral
[g], [k], [o]	[l], [λ]

Figure 100 : Les submorphèmes K et L dans le système pronominal

Si l'opposition entre *ak-* et *all-* repose ainsi bien sur le contraste consonantique commenté, l'on remarque que, dans la série morphématique associée à Autruí, le cognème L se combine régulièrement aux voyelles [a] ou [e], association qui se retrouve par ailleurs dans certaines formes lexicales qui exhibent cette même idée d'altérité. En effet, M. Grégoire (2018), qui

« observe également [l'idée d'altérité] en d'autres endroits du système linguistique avec les allomorphes *al/el* et *all-* renvoyant potentiellement à l'exclusion du locuteur ou à une action impliquant nécessairement un tiers : *altercation* ; *aliar*³⁹⁷ (du latin. *alligare* « attacher ») ; *ALlegar* (variante savante) ; *ALquimia* (de l'arabe) ; *Algo/Alquien/ALgun(o)*, *cuALquier(a)* » (Grégoire 2018b : 82),

déduit de cette association récurrente l'existence d'une *saillance* submorphologique formalisable comme « {voyelle postérieure³⁹⁸ x latérale} », rattachable à la « sphère de l'Autre » :

« À quelle caractéristique sémiologique convient-il donc d'imputer cette aptitude de *allí*, *allá*, *allende* et *aquel* à exprimer l'idée d'«altérité» ? Sur la base des déductions de Delport et de la cohérence avec d'autres lexèmes et grammèmes espagnols, il serait possible d'envisager l'existence d'un nouvel invariant saillant {voyelle postérieure x latérale} réalisé soit avec une alvéolaire *al/el* (ex. : *algo*, *aque!*) soit avec une dorsale *all-/ell-* [*ALLí*, *ALLá/aquELLA(s)*, *aquELLO(s)*] et rattaché au concept de la « sphère de l'Autre » » (Grégoire 2018b : 84).

Selon cet auteur, la notion d'*altérité* impliquée par ces termes est ainsi une forme marquée de la notion d'*extériorité* emportée par le cognème L seul :

³⁹⁷ À noter que le couple *liar* ~ *aliar*, présentant en synchronie un rapport augmentatif « simple » (A-), s'oppose en plus par l'intermédiaire de la particule AL- (AL-LIAR) qui permet d'emporter le sens de 's'unir à un tiers', face à *liar* qui implique simplement l'union entre deux éléments sans aucune présupposition d'altérité.

³⁹⁸ Dans le sillage des postulats de l'approche énaïve qui donne la primauté à l'expérience du sujet parlant, Grégoire (2018b : 84) revendique le renversement de la terminologie classique, et désigne comme « postérieures » les voyelles traditionnellement « antérieures », c'est à dire tardives sur le trajet du flux respiratoire, et vice-versa. L'on retrouve, par ailleurs, de nouveau le problème du statut cognémique de [e] que nous avons signalé à de nombreuses reprises, et qui réclame à grands cris une étude approfondie pour pouvoir situer cette voyelle notamment entre les cognèmes A et I qui semblent la courtiser tous deux comme potentielle capacité formelle. *Vid. supra*.

« Il serait donc possible d'évoquer non seulement une extériorité permise par le cognème L (=sphère du Non-Moi) mais également une mise à distance de la sphère du Non-Moi opérée par le A, ce qui pourrait induire la sphère de l'Autre et l'éloignement qu'elle suggère (A + L = sphère de l'Autre) » (Grégoire 2018b : 84).

Notre analyse diffère légèrement de celle de Grégoire, puisque nous pensons pour notre part que la brique submorphémique {AL} est une forme qui *surdétermine* la notion d'*altérité* par le double recours aux cognèmes A et L, dont les invariants respectifs aboutissent en effet à une forme de redondance dans la mesure où le cognème A est selon nous en mesure de prendre seul en charge la notion d'*altérité* cf. : *supra* (chapitre 9). Cette capacité commune à [a] et [l] s'explique si l'on prend en compte qu'en dehors de la *latéralité* amorçant l'idée d'*extériorité* tel que le propose Poirier, [l] se caractérise par l'importante *ouverture* du chenal phonatoire lors de son articulation, /a/ et /l/ étant les phonèmes les plus ouverts de leur catégorie respective (*voyelle* vs. *consonne*) : à l'écart maximal des mâchoires pour /a/ correspond un écart également maximal pour /l/, certes limité par la contrainte du contact de l'apex de la langue contre le palais qui signe sa nature consonantique et permet l'articulation latérale décrite, mais qui, anatomiquement, correspond à la distance maximale que peut adopter la mâchoire inférieure tout en maintenant ce point de contact de la langue avec le palais. Ce trait d'*ouverture* maximale caractéristique de /l/, qui s'ajoute à la latéralité déjà évoquée, a été repéré comme un trait potentiellement phonosymbolique pour la langue française (Bidaud 2017), où le /l/ des pronoms de troisième personne s'oppose ainsi aux autres solutions consonantiques retenues pour les première et deuxième personnes :

« La troisième personne s'opposera donc à la première et à la deuxième personne à partir d'une base consonantique, /l/ en l'occurrence. Or **le phonème /l/ correspond à la consonne la plus ouverte du français, puisque la langue est relevée et que l'air s'échappe de chaque côté de cette dernière. L'une des valeurs phonosymboliques qui peut être dérivée de la consonne /l/ est donc, par rapport aux autres consonnes, celle d'éloignement.** On comprend dès lors le phonosymbolisme de la troisième personne : puisque la troisième personne est formée par éloignement de la situation d'énonciation et par éloignement du *je* et du *tu*, le phonème /l/, qui peut renvoyer, par son mode d'articulation, à l'idée d'éloignement, est parfaitement approprié. Insistons bien sur le fait que /l/ est apte à traduire l'idée d'éloignement de l'énonciation par ses propriétés articulatoires seulement dans la mesure où il s'oppose, dans le système de la personne, à la première personne et à la deuxième personne **à partir d'une base consonantique et non d'une base vocalique** : c'est dans cette perspective que l'on peut parler d'un phénomène d'iconicité entre les positions des personnes par rapport à l'énonciation, avec /ʒ/ ou /m/ articulés vers l'arrière³⁹⁹, /t/ vers l'avant, et /l/ éloigné du premier comme du second par son ouverture plus grande. » (Bidaud 2017 : 88-89, nous soulignons).

Face aux autres consonnes impliquées dans le système de la personne, qui développent leur opposition sur le plan horizontal du point d'articulation⁴⁰⁰ (« articulé vers l'arrière », « vers l'avant »), /l/

³⁹⁹ L'élément pertinent dans /m/ est, selon l'auteur, le trait nasal.

⁴⁰⁰ À noter toutefois qu'en français comme en espagnol, la première personne dispose de deux marques de point d'articulation opposés, puisque les marques respectives fr. /ʒ/ et esp. /o/, /k/, /g/ se doublent, dans le système

se caractérise par une articulation qui fait intervenir, comme [a], un mouvement « vertical » : le relèvement vertical de la langue, qui fait de l'écart entre les mâchoires qui en résulte le critère distinctif de /l/, capable de l'opposer tantôt à un /t/ tardif de deuxième personne, tantôt aux solutions précoces et « intérieures » retenues pour la première personne (/ʒ/ ou /m/).

La présence du cognème A permet ainsi, dans le cas de AL- comme de AK-, de signer un effet de *sur-distinction* sous le signe de l'*altérité*, bien que de manière opposée : dans le cas de AK-, nous l'avons vu, c'est le *contraste* entre les deux phonèmes qui doit être tenu pour iconique et signifiant, débouchant sur le « filtre contrastif » commenté qui pourra être mobilisé, en discours, pour opposer l'espace dans lequel se déclare être le locuteur à tous les autres espaces concevables (Piel *supra*), sur-distinguant ainsi sa position. Dans le cas de AL, c'est la redondance du trait d'« aperture », vecteur d'*altérité*, qui permet de construire une forme d'*altérité marquée*, doublement *autre*, ce qui n'empêche nullement, par ailleurs, d'y voir un *éloignement* (A) au sein d'un espace étiqueté comme simplement « extérieur » (L) tel que le propose Grégoire. Ces iconicités multiples, qui aboutissent à des résultats similaires tout en offrant des mises en réseaux différenciées et plurielles, assurent l'opérabilité de ces particules quelle que soit par ailleurs la richesse du réseau linguistique de tel ou tel locuteur empirique.

Nous pensons ainsi pouvoir proposer l'existence d'une distribution contrastive entre deux briques submorphémiques, {AK} et {AL}, toutes deux capables de produire des formes sur-sélectives, mais orientées tantôt vers la *l'espace du locuteur*, tantôt vers *l'espace de l'Autre*. Ce contraste semble trouver dans le domaine adverbial un terrain de jeu privilégié, puisque, en dehors du réseau des déictiques spatiaux, exemple le plus prégnant et le plus durable de l'exploitation de cette opposition AK ~ AL, l'espagnol semble avoir « testé » ce contraste à plusieurs reprises : on pensera à l'opposition médiévale *agora* ~ *alora* (< ILLA HORA), encore attesté dans le dialecte aragonais contemporain : *agora* ~ *alora/allora/aloras* (Nagore 2003 : 415), mais aussi *acaso* ~ *a lo mejor*.

pronominal, de la marque /m/ que nous avons analysée, dans le sillage de D. Bottineau, comme une projection secondaire du locuteur du fait de son trait labial (*vid.* chapitre 3). Néanmoins, comme le précise L. Nobile, c'est la nasalité de /m/ qui pourrait bien être ici tenue pour signifiante en ce qu'elle dote le phonème /m/ de ce même trait d'*intérieurité* que l'on peut reconnaître aux phonèmes vélares en raison de leur point d'articulation précoce, et donc intérieur. « [L]e trait décisif pour caractériser /m/ est sa nasalité bien plus que sa labialité. Le trait de nasalité, qu'on obtient en abaissant la partie postérieure du palais mou, pour permettre à l'air de rejoindre la cavité nasale, située sans aucun doute l'articulation de /m/ dans la région la plus interne de l'appareil phonatoire (le voile du palais, la cavité nasale), tandis que le spectre extrêmement grave de son timbre (< 500 Hz) en situe la perception dans les régions les plus internes du corps et de la cochlée » (Nobile 2009 : np). On aurait alors, dans le système de la personne, une opposition notionnelle entre l'« intérieurité », prise en charge par au moins deux traits articulatoires différents (vélarité et nasalité), et l'« extérieurité » prise en charge par le trait latéral. De son côté, /l/ pourrait bien être, sur le plan consonantique, en affinité avec le cognème vocalique A par le trait d'aperture maximale qui caractérise ces deux phonèmes.

3.3 Quelle « déixis » pour les adverbes épistémiques ?

Notre postulat est donc que, tout comme les autres membres du réseau, les adverbes *acaso* et *a lo mejor* exploitent, d'une façon qu'il convient d'examiner à présent, cette même opposition AK ~ AL qui, ailleurs dans le système, signe le contraste déictique entre la « sphère du locuteur » et la « sphère de l'Autre ». S'il n'est à première vue pas aisée d'entrevoir quelle « déixis » pourrait bien être à l'œuvre dans le cas de ces adverbes épistémiques, il nous semble que ces deux notions (« espace du **locuteur** »/« espace de l'**Autre** ») trouvent dans la perspective interlocutive que nous abordons dans cette partie du travail une résonance particulière, et que c'est sans doute sur le plan de la relation interlocutive qu'il faudra chercher pour faire parler les signifiants.

Nous pensons que par analogie avec les déictiques indéclinables permettant au locuteur de pointer vers un *espace/temps* qu'il déclare occupé par lui (*ak-*) ou par Autrui (*al-*), les adverbes *acaso* et *a lo mejor*, qui en leur qualité d'adverbe épistémique affectent le plan de l'*assertion*, permettent de pointer métalinguistiquement non pas vers le *cadre* spatio-temporel de l'énonciation (déixis classique), mais vers l'énonciation elle-même, c'est-à-dire vers le *discours* que le locuteur déclare ainsi explicitement être le sien, ou être celui de l'Autre. Notre postulat est donc qu'*acaso* permet de formuler une hypothèse que le locuteur assigne explicitement à son propre *espace discursif*, la repérant ouvertement – de façon marquée – comme faisant partie de son propre discours, alors qu'avec *a lo mejor*, il repère, tout aussi explicitement, l'hypothèse comme faisant partie de l'*espace discursif* d'Autrui (ou la présente comme telle).

3.3.1 *acaso*

Revenons d'abord à *acaso*, pour lequel notre hypothèse soulève aussitôt une question de taille : si la particule AK- signale explicitement que l'hypothèse se situe dans l'espace discursif du locuteur, tel que le laisse supposer l'emploi de {AK} ailleurs dans le système, comment concilier cette « attribution à l'espace du locuteur » avec nos analyses précédentes sur l'élément A-, qui signalait que le locuteur se distancie vis-à-vis de l'hypothèse ?

L'observation des exemples nous pousse à penser qu'en assignant explicitement l'hypothèse à son espace discursif, le locuteur peut souligner (sur-distinguer) son rôle de *locuteur* de l'hypothèse engendrée par *acaso*, dissociant par la même occasion cette fonction de celle que l'approche polyphonique nomme généralement « l'énonciateur » : par *acaso*, le locuteur signale qu'il accueille dans son propre espace discursif (AK-) une hypothèse présentée comme n'étant pas la sienne (A-); le discours du locuteur se fait ainsi l'écho, telle une caisse de résonance, d'une hypothèse qui, à défaut d'émaner du locuteur, doit être attribuée à un autre énonciateur que le contexte se chargera, éventuellement, d'identifier : il peut

s'agir d'une opinion générale (*vox populi*, cliché), d'une opinion prêtée à tort ou à raison à l'interlocuteur, ou du discours du locuteur lui-même (dédoublement), etc.

Dans l'exemple (217), trouvé sous la plume de Vargas Llosa, le narrateur évoque le style de vie que son héroïne Flora Tristán aurait mené si elle avait grandi au sein d'une famille nantie et bourgeoise :

(217) ¿Qué habría pasado si el coronel don Mariano Tristán hubiera vivido muchos años más ? No hubieras conocido la pobreza, Florita. Gracias a una buena dote, estarías casada con un burgués y **acaso** vivirías en una bella mansión rodeada de parques, en Vaugirard. Ignorarías lo que es irse a la cama con las tripas torcidas de hambre, no sabrías el significado de conceptos como discriminación y explotación. Injusticia sería para ti una palabra abstracta. (Mario Vargas Llosa, *El Paraíso en la otra esquina*, 2003)

L'extrait affiche une situation d'énonciation faussement dialogique : le narrateur, délégué de sa héroïne (focalisation interne), s'adresse à celle-ci (« tú »), explicitant par cet artifice le dédoublement intérieur de l'héroïne qui se livre à un exercice d'introspection. En réponse à la question « ¿Qué habría pasado... ? », le narrateur évoque une série d'éléments hypothétiques qui ont en commun de relever du cliché du mode de vie de la société bourgeoise (« una buena dote », « casada con un burgués », etc.) dont la « bella mansión » à n'en pas douter fonctionne comme le symbole extérieur de statut social. L'on voit alors comment la vie dans cette belle demeure se présente comme l'hypothèse qui, dans sa fonction d'emblème du mode de vie bourgeois, prend en charge de marquer, là encore, un point d'inflexion virtuel de la narration, qui explore le parcours alternatif d'une vie en rupture avec les privations actuelles. Mais *acaso* ne se contente pas, dans cet exemple, de signifier cette rupture dont les formes en *ak-* sont toutes capables ; il dénonce aussi que le narrateur relaie ici un lieu commun socialement partagé qui intervient dans ce jeu dialogique de l'héroïne avec elle-même comme la réponse que l'opinion générale aurait pu lui renvoyer à sa question initiale. L'hypothèse *ACASO* [*vivir en una bella mansión*] n'est donc pas, originairement et principalement, élaborée par le personnage, mais est accueilli dans son discours en tant que citation⁴⁰¹ du discours d'un autre énonciateur, ici collectif (la société), éventuellement relayé par ses littérisations antérieures (topos, cliché)⁴⁰².

L'hypothèse, dont l'origine est attribuée à Autrui, est donc reprise dans le discours de la locutrice...mais quel sens donner à cette « reprise » ? Le passage n'est-il pas un parfait contre-exemple

⁴⁰¹ « Alors que le fait de style original est un nouveau venu, né avec son contexte, le cliché est rattaché au (macro)-contexte où il parut frappant pour la première fois ; il fonctionne donc comme une *citation*, comme une référence à un certain niveau social/ à certaines manifestations de culture. » (Riffaterre 1965 : 85).

⁴⁰² La description de la version « bourgeoise » de Flora suscite en effet une série de réminiscences littéraires, comme par exemple Miss Havisham chez Charles Dickens (*Great Expectations* 1860-1861), présentée par le narrateur comme « como de una señora de carácter hosco, muy opulenta, que vivía en una mansión enorme y lúgubre, fortificada contra posibles ladrones, en la que pasaba los años en una reclusión absoluta » (chapitre 7), cité dans Simón Hernández (2017 : 131-132). On pensera aussi à Ana Mendoza chez Juan Valera (*Las ilusiones del doctor Faustino*), qui vit « encastillada en el fondo de su caserón, apenas salía a la calle, recibía de tarde en tarde visitas con todo cumplimiento y ceremonia, y las pagaba con exquisita urbanidad » (chapitre 1).

de nos analyses antérieures, incompatible avec notre postulat que *acaso* marque toujours, d'une façon ou d'une autre, une forme de rejet, qu'il soit rationnel ou affectif ? Où faut-il chercher cette mise à distance dans une hypothèse dont on croit percevoir, dans le passage cité, l'appréciation méliorative (« *buena* dote », « *bella* mansión »), et qui évoque en creux la vision séduisante d'une vie épargnée des souffrances habituelles du prolétariat (pauvreté, exploitation, faim, discrimination etc.) ?

Nous affirmons qu'il s'agit bien, comme dans les exemples mentionnés *supra*, d'une hypothèse *affectivement* rejetée par le locuteur, mais qu'il est indispensable d'élargir le co-texte de l'exemple pour s'en apercevoir. Le passage proposé en (207), qui correspond à la longueur classique d'un exemple issu d'une base de données linguistique usuelle non seulement ne permet pas de confirmer notre hypothèse, mais tendrait même à l'infirmier. Le cas présent est ainsi une parfaite illustration de ce que Douay & Roulland font observer dans l'analyse de leurs propres exemples : la nécessité de ne pas se contenter du co(n)texte immédiat mais de prendre en compte un co(n)texte large, et particulièrement le texte qui suit l'exemple analysé (2014⁴⁰³). Voyons donc comment continue l'exemple que nous commentons :

(207') ¿Qué habría pasado si el coronel don Mariano Tristán hubiera vivido muchos años más ? No hubieras conocido la pobreza, Florita. Gracias a una buena dote, estarías casada con un burgués y *acaso* vivirías en una bella mansión rodeada de parques, en Vaugirard. Ignorarías lo que es irse a la cama con las tripas torcidas de hambre, no sabrías el significado de conceptos como discriminación y explotación. Injusticia sería para ti una palabra abstracta. Pero, tal vez, tus padres te habrían dado una instrucción : colegios, profesores, un tutor. Aunque, no era seguro : una niña de buena familia era educada solamente para pescar marido y ser una buena madre y ama de casa. Desconocerías todas las cosas que debiste aprender por necesidad. Bueno, sí, no tendrías esas faltas de ortografía que te han avergonzado toda tu vida y, sin duda, hubieras leído más libros de los que has leído. Te habrías pasado los años ocupada en tu guardarropa, cuidando tus manos, tus ojos, tus cabellos, tu cintura, haciendo una vida mundana de saraos, bailes, teatros, meriendas, excursiones, coqueterías. Serías un bello parásito enquistado en tu bien matrimonio. Nunca hubieras sentido curiosidad por saber cómo era el mundo más allá de ese reducto en el que vivirías confinada, a la sombra de tu padre, de tu madre, de tu esposo, de tus hijos. Máquina de partir, esclava feliz, irías a misa los domingos, comulgarías los primeros viernes y serías, a tus cuarenta y un años, una matrona rolliza con una pasión irresistible por el chocolate y las novenas. [...] « Mejor que te murieras, *mon cher papa* » se rio, saltando de la cama. » (M. Vargas Llosa, *El Paraíso en la otra esquina*, 2003).

La suite du passage fait en effet apparaître le regard extrêmement critique, insoupçonnable à la seule lecture des premières lignes, qui émerge derrière cette vision à première vue « positive » (« bueno » employé quatre fois, « bello » deux fois) et qui ne saurait alors être qu'une évocation ironique d'un monde manichéen et stéréotypé où le « beau » et le « bon » signent la conformité avec un modèle social qui

⁴⁰³ « Mais le linguiste, pour corroborer son analyse, a de son côté besoin d'un contexte suffisamment large, qui ne se limite pas au contexte-avant car ce qui suit l'énoncé (le contexte-après) est souvent seul à même d'étayer le bien-fondé de l'analyse. C'est la raison pour laquelle on trouvera dans notre corpus des énoncés toujours contextualisés. C'est là un paramètre capital. » (Douay & Roulland 2014 : 186).

réserve à la femme (bourgeoise) le rôle oxymorique et paradoxal d'une « esclava feliz ». À mesure qu'affleurent dans le texte les détails de la vie superficielle que Flora aurait menée dans cette « bella mansión rodeada de parques », celle-ci se transmute en « reducto en el que vivirías confinada », prison de luxe dont l'adverbe *acaso* était chargé d'exprimer, dès le départ, le rejet affectif qui colore l'ensemble du passage et ressort explicitement de la conclusion : « Mejor que te murieras, *mon cher papa*. ». *Acaso* fait alors deux choses : il construit une hypothèse qui, loin d'être « improbable », nous l'avons vu, relève au contraire du *cliché* associé à la classe sociale ici analysée – c'est sans aucun doute le destin qu'elle aurait eu –, et trouve de ce fait sa source énonciative dans une altérité collective dont le locuteur « cite » ou, plus exactement, interprète la pensée, « donn[ant] une forme discursive aux pensées ou sensations non explicitement formulées de ce dernier [= Autrui]. » (Douay & Roulland, *vid. infra*). *Acaso* marque, deuxièmement, cet acte de dissociation du personnage (rejet) par rapport à ce lieu commun, ou, plus précisément, par rapport à l'évaluation positive qui en est faite : le personnage souligne ainsi sa singularité à ne pas tenir pour désirable le type de vie bourgeoise dont la « bella mansión » est, nous l'avons dit, le symbole extérieur de statut social ; il se *sur-distingue* en traçant une frontière entre lui-même et la *vox populi* à laquelle l'hypothèse est en l'occurrence attribuée. C'est le discours de l'Autre qui résonne à travers cette hypothèse à laquelle le protagoniste donne ici une existence discursive pour mieux pouvoir s'en démarquer. Loin d'être une hypothèse « improbable », celle-ci est en revanche « inacceptable » pour le personnage (et son délégué, le narrateur), qui choisit avec *acaso* de se positionner en décalage par rapport à la norme (ici sociale) défendue par l(es) Autre(s).

Fort de sa double augmentation en AK- et A-, la forme *acaso* fait ainsi jouer deux amorçages cognitifs apparemment contradictoires : il déclare placer dans la sphère discursive du locuteur une hypothèse dont le locuteur s'est, par la même occasion, distancié, qu'il déclare ne pas être sienne, dont il refuse la pertinence ou récuse l'acceptabilité (*supra*). Cette apparente contradiction met le doigt sur une tension fondamentale qui est au cœur du fonctionnement de la forme : c'est de cette incompatibilité apparente entre le rejet (rationnel, affectif...) d'un *énoncé* (l'hypothèse) et l'acceptation de son *énonciation* que *acaso* tire son potentiel duophonique et polémique, qui trouve dans son emploi en tant que « marqueur rhétorique » son terrain d'activité le plus propice. On le voit dans l'exemple suivant, échange entendu dans le film *También la lluvia* (2010) :

(218) Juan / Montesinos: Vivís en pecado y en él morís. ¿Por qué? Por la crueledad y por la tiranía que usáis con esta gente inocente. Decidme con qué derecho y con qué justicia tenéis en tan cruel y horrible servidumbre a estos indios que vivían pacíficamente en sus tierras.

Sebastián: ¡Esto es indignante!

Juan / Montesinos: ¿Con qué autoridad habéis hecho tan detestables guerras a estas gentes? ¿Con qué derecho les tenéis así de oprimidos, así de exhaustos y de hambrientos? Se están muriendo por vuestra culpa o mejor dicho ¡les matáis!

Sebastián: ¡Qué vergüenza, esto es intolerable!

Juan / Montesinos: ¿Cómo podéis estar tan dormidos? ¿Cómo podéis estar tan hundidos en ese sueño letárgico? Mirad a los indios a los ojos. ¿**Acaso** no **son hombres**? ¿No **tienen almas racionales**, **acaso** no **estáis obligados a amarles** como a vosotros mismos?

Sebastián: ¿Quién demonios os creéis? Vuestro sermón de hoy ha puesto en cuestión mi autoridad y la del Rey. Vos sabéis bien que las concesiones de los indios están bajo la ley. Exijo una retractación oficial, Padre Montesinos.

(Icía Bollaín, *También la Lluvia*, 2010).

Dans ce monologue du père Montesinos, ponctué des commentaires indignés de l'un de ses détracteurs, le personnage dénonce à l'aide d'une série de questions oratoires le traitement cruel et inhumain que la société coloniale réserve aux populations locales. Bien qu'*acaso* ne soit pas la seule marque mobilisée ici pour construire une question oratoire, l'on remarque que celles formulées à l'aide de cet adverbe interviennent à la fin de sa tirade et marquent le point culminant de sa diatribe en exposant l'argument clé qui devrait vaincre toute résistance et n'admettre aucune contestation : « ¿**Acaso** no **son hombres**? », question rhétorique qui selon le principe d'inversion de modalité (chapitre 5) doit être interprétée comme une assertion déguisée : 'Son hombres (=seres humanos)', revendication de l'humanité de ces indigènes que l'enseignement chrétien oblige dès lors à 'amar[les] como a vosotros mismos' et qui s'oppose au champ lexico-sémantique de la soumission (*crueledad, tiranía, horrible servidumbre* etc.) qui les assimile, dans les faits, à des bêtes de somme. Comme dans les exemples précédents, *acaso* introduit là encore un élément qui vient contredire, mettre à mal, une dynamique préétablie, une tendance lancée par le texte qui le précède (ici : l'animalisation, la soumission). Mais en même temps, le segment sous le régime de *acaso*, l'énoncé [*no son hombres*], est clairement rejeté par le locuteur Montesinos et implicitement attribué à ses interlocuteurs : Montesinos s'arroge le droit de faire entendre – tout en le disqualifiant par la même occasion – le discours qu'il prête à ses interlocuteurs et qu'il est précisément venu combattre. Fonctionnant ainsi comme « negación enfática mostrando el desacuerdo con la postura que presupone en el oyente » (Fuentes Rodríguez 2009 : s.v. *acaso*), *acaso* permet d'autre part au locuteur d'accueillir dans son propre discours un énoncé attribué à l'Autre, non pas pour le reprendre à son compte, mais pour au contraire le rejeter tout en renvoyant à l'Autre l'écho de son propre discours pour le confronter par ce jeu pseudo-citatif à la résonance absurde de sa position. C'est là un effet typique de la configuration de C1 qui, par la sur-distinction du rôle du locuteur, permet de jouer sur le différentiel entre les deux instances et de faire entendre, sous le discours du locuteur, celui contre lequel ce dernier choisit de se démarquer. Douay&Roulland détectent ce type d'effet discursif pour de nombreuses formes anglaises relevant de cette configuration, comme par exemple l'emploi de *were* dans la construction pseudo-subjonctive I/(S)HE WERE :

« Le narrateur ne redit pas un discours du personnage mais donne une forme discursive aux pensées ou sensations non explicitement formulées de ce dernier. Donc, tout en rapportant ses

pensées, il fait entendre également un *différentiel* et c'est ce caractère duel, duophonique, qui selon nous explique le recours à WERE.

Ceci n'est pas sans évoquer le DIL. De façon générale, dans les contextes où se pose la question de l'identité de la source énonciative, la forme sur-distinctive WERE apparaît fonctionner comme indice de la bi-vocalité caractéristique de la technique du Discours Indirect Libre. En d'autres termes, WERE oriente systématiquement vers une lecture « duophonique » de l'énoncé. » (Douay & Roulland 2014 : 209).

En accueillant dans son discours un énoncé dont il se distancie, le locuteur peut ainsi mettre l'Autre face à l'écho de sa propre posture, y compris – c'est même souvent le cas – lorsque cet Autre est, par effet de dédoublement narratif, le propre locuteur en conflit avec lui-même :

(219) Por lo demás, el propio Paul, en sus períodos de racionalidad y lucidez, reconocía que la enfermedad y los remedios le habían dañado la mente y que no era capaz ya, muchas veces, de controlar sus actos, que decidía por instinto o pálpito, como los niños o los viejos gagás. Cierto, ya no eras el de antes, Koke. Hacía meses, **acaso** años, desde que pintaste *¿de dónde venimos? ¿quiénes somos? ¿adónde vamos?*, que no habías terminado un solo cuadro. Cuando no estabas derribado por la enfermedad, el alcohol o las drogas, dedicabas todo tu tiempo a ese periodiquito mensual, humorístico y panfletario, *Les Guêpes* (las avispas), órgano de los colonos del Partido Católico de François Cardella, en el que atacabas con ferocidad al gobernador Gustave Gallet, a los colonos protestantes acaudillados por tu antiguo amigo Auguste Goupil y a los comerciantes chinos, contra los que te encarnizabas acusándolos de ser la avanzadilla de una «invasión bárbara, peor que la de Atila» para reemplazar el dominio francés de la Polinesia por «la peste amarilla». (M. Vargas Llosa, *El Paraíso en la otra esquina*, 2003).

Dans cet exemple, le narrateur – délégué du personnage de Paul Gauguin – met son héros face à une vérité – déguisée en hypothèse – difficile à entendre : cela fait des années que le peintre n'a terminé aucun tableau et qu'il perd son temps dans des activités de plus en plus extravagantes. L'emploi de *acaso* fait ici entendre le reproche que le personnage, dans un élan d'auto-analyse (« el propio Paul, en sus períodos de racionalidad y lucidez, reconocía que ... »), s'adresse à lui-même, en ménageant dans son propos une place à une considération difficile à admettre, et qu'il refuse assumer (rejet affectif). Le locuteur se fait en quelque sorte l'avocat du diable, énonçant ce qu'il ne veut entendre, disant tout haut ce que l'Autre a (peut-être) pensé tout bas.

3.3.2 *a lo mejor*

Par contraste spéculaire avec *acaso* qui, nous l'avons vu, place dans la sphère discursive du locuteur une hypothèse dont celui-ci déclare se *distancier*, notre postulat est qu'*a lo mejor*, qui élabore une alternative *favorisée* par le locuteur, attribue celle-ci, d'une façon qu'il reste à préciser, à l'*espace discursif de l'Autre*. Comme dans le cas de *acaso*, se pose alors la question du sens à donner à cette « attribution » qui semble à première vue contredire nos analyses précédentes : dans quelle mesure une hypothèse que le locuteur présente précisément comme une alternative (concurrente) à la position de son interlocuteur (effet d'« anti-orientation » commenté *supra*) peut-elle appartenir à l'espace discursif de celui-ci ?

Intéressons-nous d'abord à cette idée d'une particule {AL} comme balise méta-linguistique de l'espace *discursif* d'Autrui, dont *a lo mejor* pourrait bien ne pas être la seule manifestation. Cette particule {AL} figure en effet dans une vaste portion du lexique espagnol sous la forme de l'élément initial *al-*, historiquement considéré comme le vestige de l'article arabe agglutiné à sa base substantive, mais que le système du castillan, nous le verrons, réanalyse précisément comme une marque d'altérité *linguistique*.

L'on sait que l'article arabe *al* figure dans de nombreux termes issus de la langue arabe, notamment dans le vocabulaire ayant trait aux sciences, à la technique et à l'agriculture (*algebra*, *algoritmo*, *Aldebarán* (étoile), *alberca* 'réservoir d'eau', *aljibe* 'citerne', *albaricoque* 'abricot', *alerce* 'cèdre'), où il n'est plus reconnu comme morphème grammatical (article) mais traité comme partie intégrante d'un nouveau lexème de la langue cible : *el/un albaricoque*. Cette assimilation de *al* à la base lexicale ne signifie toutefois pas que l'élément {AL} ait perdu dans la conscience linguistique des locuteurs sa qualité d'élément sécable, puisqu'il permet de signaler formellement, telle une marque *distinctive*, l'origine étrangère (arabe) du terme :

« Incluso Cervantes lo menciona en *Don Quijote* cuando este ultimo explica a Sancho la manera de identificar los vocablos de origen árabe que según él "[...] tanto por el *al* primero como por el *i* en que acaban, son conocidos por arábigos" [...]. » (Sayahi 2003 : 105-106).

Sous l'influence analogique de la forte présence de cette particule dans les champs sémantiques mentionnés, celle-ci a également pu se greffer à des bases gréco-latines, donnant naissance à des formes hybrides (par exemple *albérichigo* 'alberge' [*al* + gr. *περσικόν persikón* 'perse'], *almena* 'créneau, rempart' [*al* + lat. MINAE], *alcornoque* 'chêne-liège' [*al* + lat. QUERNUS + *-occus*], *alquimia* [*al* + gr. *χυμεία chymeía* 'mélange']) que les locuteurs assimilent alors aux arabismes de plein droit, la présence de l'élément *al* fonctionnant comme un « signal » d'arabité (Noll 1996 : 7), empêchant la reconnaissance de l'origine non arabe de la forme :

[...] y, si queréis ir avisados, hallaréis que un *al-* que los moros tienen por artículo, el qual ellos ponen al principio de los más nombres que tienen, nosotros lo tenemos mezclado en algunos vocablos latinos, el qual es causa que **no los conocamos por nuestros** (J. de Valdés, *Diálogo de la lengua*, 1982 [1535] : 139, nous soulignons)⁴⁰⁴.

Que ce soit en tant que marque d'une étymologie arabe véritable ou d'une étymologie populaire, l'élément *al-* adopté par la langue espagnole pointe de manière univoque vers l'*altérité* de ces vocables, signalant formellement leur appartenance (réelle ou imaginaire) à ce que l'on pourrait appeler la « sphère

⁴⁰⁴ Il est désormais établi que le rapport causal entre la non-reconnaissance du vocable roman et la présence de l'élément *al-* est en réalité l'inverse de celui décrit par Juan de Valdés : « Müller observa que esta arabización afectaba sobre todo a vocablos léxicamente aislados y etimológicamente intransparentes aun para los hablantes instruidos » (Noll 2006 : 43), mais le commentaire de l'auteur du *Diálogo* rend compte de la conscience spontanée de *al-* comme une marque stigmatisante.

linguistique de l'Autre », dans une logique nettement contrastive avec la sphère linguistique propre (« que no los conocamos por **nuestros** »). Dans le contexte historique d'un al-Andalus bilingue d'abord, puis d'une Espagne marquée par le conflit de la Reconquête, où l'Arabe représentait à n'en pas douter l'Autre par antonomase, l'hybridation entre la langue « nuestra » et la langue de « ellos » formalisée par *al-* s'insère ainsi dans une problématique plus vaste du rapport identitaire à Autrui, avec tout ce que l'altérité peut impliquer en termes d'admiration et/ou de rejet :

« Da die Verbindung mit *al* aufgrund ihrer hohen Frequenz allgemein mit dem Arabischen assoziiert wurde, ist anzunehmen, dass sie zur Blütezeit der arabisch-islamischen Kultur in al-Andalus in gewissen Fällen gelegentlich sogar intentionnel erfolgte, um einen Terminus und mit ihm den Sprecher oder die Sprachgemeinschaft mit dem Siegel arabischer Lebensart, Kultur oder Gelehrsamkeit zu versehen. Diese Überlegung findet eine direkte Replik in der unter der spanischen Inquisition registrierten gegenläufigen Tendenz, Wörter auf *a-*, *al-*, die man als Arabismen identifizierte, quasi als Relikte eines "ketzerischen Unglaubens" zu brandmarken. Der Gesichtspunkt wirft auch neues Licht auf die begrenzten Fälle einer hybriden Verbindung von *al* mit Wörtern lateinischer Herkunft wie z.B. sp. *almena* 'Zinne' aus asp. *almena* bzw. *amena* (lat. *minae*). Diese mit einfacher Analogie zu den *al*-Formen arabischer Provenienz zwar zu erklärenden, darüber hinaus aber keineswegs begründeten Bildungen, fänden in der bezweckten Verbindung mit dem arabischen Prestige letztlich eine Motivierung. » (Noll 1996 : 309-310)⁴⁰⁵.

Ainsi, quelle que soit la valeur que le contexte socio-culturel associera à cette *altérité* (prestige d'une culture vécue comme supérieure ou mépris d'une culture hérétique), la marque *al-* opère toujours une forme de « discrimination » au profit de la mise en place d'un différentiel, d'une sur-distinction. Ce phénomène de réinterprétation de l'article arabe *al-* comme marque d'*altérité* linguistique et culturelle (arabité) illustre ainsi le caractère parfois nettement « opportuniste » de ces mises en réseau submorphémiques : la particule {AL} fonctionnant dans la langue romane comme marque d'altérité solidement enracinée dans le système depuis le latin (avec, par exemple, le thème **ALIUS**, -A, -UD etc.), les locuteurs bilingues (arabe-dialecte roman) ont pu activer et réinterpréter, à la faveur de ce précédent, le potentiel submorphémique d'une marque issue en l'occurrence d'un système linguistique complètement différent, qui, par ailleurs, exploitait ce même potentiel submorphémique à d'autres effets.

⁴⁰⁵ « Dans la mesure où la présence de *al-* était, en raison de sa haute fréquence, globalement associée à l'arabité, l'on peut supposer qu'au moment de l'apogée de la culture arabo-islamique en al-Andalus, une telle association a pu, dans certains cas, être réalisée **intentionnellement, dans le but de frapper un terme – et avec lui le locuteur ou la communauté linguistique – du sceau du mode de vie et de la culture arabes**. Cette hypothèse trouve une réplique directe dans la **tendance opposée, attestée pendant l'Inquisition espagnole, de stigmatiser des mots en *a-* et *al-*, identifiés comme des arabismes, comme le vestige d'une « foi hérétique »**. Cet aspect éclaire aussi les quelques cas d'une association hybride de *al* avec des vocables d'origine latine comme par exemple esp. *almena* 'créneau' de esp. ancien *almena* ou *amena* (lat. MINAE). Ces formations, que l'analogie avec les formes en *al-* d'origine arabe permet certes d'expliquer mais guère de justifier, trouveraient dans cette **association intentionnelle avec le prestige arabe** une forme de motivation. » (Nous traduisons).

Notons en effet que l'article arabe *al* possédait, dès la langue source, une fonction sur-déterminative, capable d'exprimer une pondération hyperbolique ou superlative :

« AL, particule qui signifie dans la grammaire arabe *le* ou *la*. Elle s'emploie souvent au commencement d'un nom pour **marquer l'excellence**. Mais les Orientaux disant les montagnes de Dieu pour désigner des montagnes d'une hauteur extraordinaire, il pourrait se faire que *al* fût employé par les Arabes dans ce même sens ; car en arabe *alla* signifie Dieu : ainsi *alchimie*, ce serait la chimie de Dieu, ou la chimie par excellence. Nous avons donné la signification de cette particule, parce qu'elle entre dans la composition de plusieurs noms français ; [...] (D. Diderot & D'Alembert, *Encyclopédie* s.v. *albadara*, nous soulignons).

C'est ainsi que le terme *alquimia*, par exemple, est, étymologiquement du moins, la « chimie par excellence », statut dont elle a effectivement joui pendant une bonne partie du Moyen Âge :

« Alquimia, f. Arte quimérico de la transmutación de metales. (Del árabe AL, **artículo que denota la excelencia** ; y del griego CHEMIA, química). »
(Juan Peñalver 1849 : s.v., nous soulignons).

En castillan, où cette marque conflue avec la marque altérisante du système déictique, cette fonction de pondération hyperbolique⁴⁰⁶ a pu ainsi être recyclée dans l'expression d'une distinction qualitative ou méta-linguistique, à un moment où les locuteurs avaient déjà conscience du fait que cet élément, ne jouant aucune fonction grammaticale dans la langue cible, se rapprochait du phénomène de la *variatio* médiévale (*vid. supra* chapitre 5) :

« Está claro que los hablantes debían enterarse de que la prefijación con *a-*, *al-* no tenía una verdadera función. En un glosario del siglo XVI, se comenta la referencia ictiológica de « *harbe a alharbe, quia idem sunt* » (Ineichen 1966 -67 : 200). Por consiguiente, son varios los motivos de estas formaciones. Tal vez, la hibridación incluyera a menudo hasta un aspecto lúdico y creador, con la civilización árabe de fondo. » (Noll 2006 : 44).

À défaut de jouer son rôle de *déterminant* grammatical (article), *al* pouvait chez certains locuteurs fonctionner comme une marque de *sur-détermination* méta-linguistique, pointant vers une *altérité* idiomatique (langue arabe) et/ou diaphasique (jeu de mot, licence poétique, création, hyperbole).

La dimension méta-linguistique de ce réseau analogique en {AL} semble conforter notre hypothèse : la particule {AL} peut, en dehors du micro-système des déictiques spatiaux à proprement parler, pointer vers un *espace* d'une autre nature, un espace *linguistique*. Tout comme les mots arabes (ou pseudo-arabes) en *al-* formellement marqués comme appartenant à la « langue de l'Autre » (contraste culturel), *a lo mejor* pourrait alors être une hypothèse appartenant au *discours* d'Autrui, ou présentée comme telle (contraste interlocutif). L'analogie avec la particule arabisante *al-* présente dans les emprunts lexicaux

⁴⁰⁶ Cet effet de pondération hyperbolique emportée par {AL} pourrait par ailleurs expliquer la ténacité de la « 'légende' d'une valeur laudative attachée à *aquel* » (Delpont 2010 : 62, note 10) qui, si elle ne saurait être l'invariant de ce démonstratif, n'est pas moins une exploitation permise et, peut-être, favorisée par la reconnaissance de la particule {AL} sous forme de [el] (cf. : Grégoire 2018b) dans ce signifiant.

pourrait ainsi suggérer qu'avec *a lo mejor*, le locuteur « emprunte » en quelque sorte l'hypothèse en question au discours de son interlocuteur. Cette idée fait écho à de nombreuses descriptions pragmatiques de cet adverbe, lequel serait en effet en mesure de marquer « une stratégie discursive consistant à confirmer précautionneusement l'hypothèse avancée par l'interlocuteur » (Barrio García 2017 : 292), comme dans (220) :

- (220) No, no me gustaría ser profesora de gimnasia.
 - ¿Ni siquiera ir a participar a unas olimpiadas?
 - Bueno, **a lo mejor** ir a una olimpiada sí que me gustaría.
 (El Norte de Castilla, 18/11/2002 : Zamora).

Cornillie (2010), qui considère que « with *a lo mejor* speakers combine epistemic qualifications and alignment strategies with the co-participant » (2010 : 12), recense lui aussi ce type d'emplois dans lesquels *a lo mejor* emporte un effet qu'il nomme, dans le sillage de DuBois (2007), « backward-type of alignment », consistant à « confirm alignment that is already achieved in the previous turn » (Cornillie 2010 : 13). *A lo mejor* permettrait alors, comme le propose également Bañón Hernández (1999), d'incorporer au discours du locuteur une portion du discours d'Autrui que le locuteur accepte – non sans réserve certes – de prendre à son compte, mais qui garderait en mémoire, au moyen de {AL}, son origine « étrangère ». L'on aurait alors affaire à une autre forme « citative », mais qui, à la différence de *acaso*, produirait une forme d'« alignement », une sorte d'accord minimal entre interlocuteurs – Barrio García parle, significativement, d'« acceptation partielle » (2017 : 292) – conclu sur fond de leur différentiel de principe.

L'explication est séduisante, car l'on retrouve les principes d'une configuration C1 visant la négociation d'un accord interlocutif partiel et minimal ; mais posée en ces termes – {AL} comme trace de l'origine « étrangère » de l'hypothèse – ne permet pas de rendre compte des exemples où, pourtant très clairement, *a lo mejor* signe au contraire une « proposition personnelle » (*vid. supra*) émanant bien du locuteur lui-même et qui est opposée, en sa qualité d'alternative, à la position de l'interlocuteur. En réalité, les exploitations de ce type (« backward-type of alignment ») sont minoritaires comparées à un autre type d'« alignement », qui précisément fonctionne en sens « inverse » : dans son étude déjà citée de l'adverbe *a lo mejor*, Cornillie (2010) constate en effet que sur un total de 89 occurrences, seulement 10% correspondent à l'effet de « backward-type of alignment », alors que plus de 58% affichent le « forward-type of alignment », une stratégie discursive consistant non pas à accepter une proposition de l'interlocuteur, mais à *faire accepter* une proposition par l'Autre (Cornillie 2010 : 13 suivant DuBois 2007).

Partant de l'exemple suivant, issu d'un corpus oral,

- (221) 1 G: la primera↓ quitar el contacto
 2 E: la primera↓ quitar el contacto en teoría// [o sea pues]
 3 L: [pues/ no lo entiendo]

- 4 G: [no no no no no o s(e)a]
5 en teoría y en práctica// o sea§
6 E: [pero **a lo mejor** no es lo primero que haces]
7 L: [(a lo mejor explota)]
8 G: ¡normal! [que puede explotar el coche↓ puede arder↓=]
9 E: [sí/ llevas razón tú]
10 G: = si no quitas al contacto la batería estáa– está funcionando§
11 E: ((y va y hace pumba))
(Val.es.Co 2002 : 117 – lignes 1456-1457, cité dans Cornillie 2010 :np).

l’auteur commente :

« In [221] **speaker E suggests a hypothesis to speaker G which (s)he wants to be taken into account**. Interestingly, the epistemic value does not correspond to doubt about the proposition that follows, but should rather be seen as a reply to speaker G. Furthermore, Speaker L elaborates the hypothesis of speaker E and directs it to speaker G, who finally takes the turn back and answers affirmatively. Hence, the two suggestions introduced by *a lo mejor* provoke the co-participant (i.e. speaker G) to take the turn. As a matter of fact, using *a lo mejor* can be considered a discourse strategy of the speaker to **achieve alignment with the co-participant**. This phenomenon can be termed forward-type of alignment (DuBois 2007). » (Cornillie 2010 : 13, nous soulignons).

C’est cette recherche d’alignement entre interlocuteurs – *recherche* qui révèle qu’il y a bien un différentiel entre interlocuteurs qui sont ici tout sauf alignés –, cette visée d’un accord partiel à négocier qui nous paraît fonder l’identité interlocutive de cette forme. Nous postulons qu’avec *a lo mejor*, le locuteur cherche non pas tant à déclarer l’origine « étrangère » de l’hypothèse, qu’à *placer* l’hypothèse qu’il a lui-même conçue *dans le discours de l’Autre*, i.e. à la mettre, métaphoriquement mais *in fine* à la manière d’un déictique « classique », « dans sa bouche ». Le locuteur cherche à faire adopter, à faire *dire/penser* à l’Autre cette hypothèse qu’il a présélectionnée pour lui, sur-distinguée, et qu’à la fois il *oppose* et *propose* à l’Autre dans le but d’infléchir ou de supplanter sa position initiale. La particule {AL} d’*altérité marquée* opère à notre sens comme une « ruse » submorphémique de la part du locuteur qui affuble sa propre hypothèse de la marque univoque de l’espace d’Autrui dans le but de l’y inscrire par anticipation. Cela permettrait d’expliquer que, dans la grande majorité des cas, *a lo mejor* fonctionne nettement comme une *suggestion* (Cornillie 2010 *supra*), et prend la forme de cette « proposition personnelle » dont parlait Fuentes Rodríguez (*supra*), mais qui, déguisée en idée « mise dans la bouche » de l’Autre, permet dans le cas idéal de lui faire croire qu’il l’a lui-même conçue. C’est ainsi que, par ailleurs, le cognème A- en majeure, comme dans *acaso*, pourrait là encore signer, paradoxalement, le rejet formel de l’hypothèse : tandis qu’avec *acaso*, le locuteur déclare incorporer dans son propre discours (AK-) une hypothèse qui n’est pas, originellement, la sienne ou dont il récusé la pertinence (A-), avec *a lo mejor* le locuteur essaie d’inscrire dans le discours d’Autrui (AL-) une hypothèse qu’il déguise – astuce basique de psychologie inversée – comme n’étant pas de son fait (A-).

Reprenons l’exemple (213) pour fixer les idées :

(213) "He visto a tu perro" -le dijo; y, al decírselo, lo observaba con ojo malicioso. "¿De veras? -profirió él, tratando de apaciguar la ansiedad de su pecho-. ¿Y dónde?" "Lo vi ayer tarde, ¿sabes?, en el callejón de San Andrés". El callejón de San Andrés era una corta calleja entre tapias, cortada al fondo por la cerca de un huerto. "Pero... -vaciló Santolalla, desanimado-. Yo iría a buscarlo; pero... ya no estará allí". "¿Quién sabe? Puede que todavía esté allí -aventuró el otro con sonrisa reticente-. Sí -añadió-; lo más fácil es que todavía no lo hayan recogido". "¿Cómo?", saltó él, pálida la voz y la cara, mientras su compañero, después de una pausa, aclaraba, tranquilo, calmoso, con ojos chispeantes: "Sí, hombre; estaba muerto -y admitía, luego-: Pero ¡a lo mejor no era tu perro! A mí, ¿sabes?, me pareció; pero a lo mejor no era". (F. Ayala, *La cabeza del cordero*, 1949)

Dans ce passage, nous l'avons vu, le locuteur apprend à son interlocuteur, selon une stratégie dilatoire et retardataire visiblement manipulatrice, que le chien de ce dernier gît mort dans l'impasse de San Andrés. Il ébauche ici une issue alternative, la mettant en jeu comme une possibilité réelle à laquelle le locuteur, par empathie (feinte) avec l'interlocuteur, semble vouloir prêter un certain crédit. Mais au-delà de cette mise en avant d'une alternative anti-orientée, nous pensons que le locuteur poursuit, collatéralement, une autre stratégie : depuis le début, certains commentaires du narrateur (« observaba con ojo malicioso », « con sonrisa reticente », « con ojos chispeantes ») laissent sous-entendre que le locuteur joue cruellement avec l'angoisse de son interlocuteur, et l'on comprend rapidement qu'il est en train de le manipuler. L'hypothèse introduite par *a lo mejor* permet au locuteur d'inoculer chez l'Autre une pensée déviante – ici pleine d'espoir – que celui-ci n'aurait sans doute pas osé concevoir de lui-même, et dont il souhaite que l'Autre la fasse sienne alors même qu'il sait pertinemment que le chien mort est bien celui de Santolalla. Avec *a lo mejor*, le locuteur prétend avaliser une contreproposition qui alimente délibérément le faux espoir de son interlocuteur pour que la déception finale n'en soit que plus grande, plus brutale. Le passage se conclut d'ailleurs par le sous-entendu que le locuteur était directement impliqué dans la mort du chien :

(222) Lo era, sí. Pedro Santolalla había corrido hasta el callejón de San Andrés, y allí encontró a su Chispa, horrible entre una nube de moscas; el hedor no le dejó acercarse. "¿Era por fin tu perro? -le preguntó al día siguiente el otro muchacho. Y agregó-: Pues, mira: yo sé quién lo ha matado". Y, con muchas vueltas mentirosas, le contó una historia: a pedradas, lo habían acorralado allí unos grandullones, y como, en el acoso, el pobre bicho tirase a uno de ellos una dentellada, fue el bárbaro a proveerse de garrotes y, entre todos, a palo limpio... "Pero chillaría mucho; los perros chillan muchísimo". "Me figuro cómo chillaría, en medio de aquella soledad". "Y tú, ¿tú cómo lo has sabido?" "¡Ah! Eso no te lo puedo decir". (F. Ayala, *La cabeza del cordero*, 1949)

Il nous semble que *acaso* aurait produit, dans la même situation, un effet diamétralement opposé : avec

(213') Pero acaso no era tu perro,

l'hypothèse serait présentée comme théoriquement possible, mais rejetée par le locuteur, soit parce qu'au vu des éléments dont il dispose, il considère cette possibilité comme peu probable (rejet rationnel), soit parce que, par souci d'honnêteté, il ne veut précisément pas nourrir de faux espoirs chez son

interlocuteur manifestement très affecté. *Acaso* aurait pour effet de « citer » l'espoir de l'interlocuteur tout en le disqualifiant, le minorant.

Dans l'exemple (216), Poncia cherche désespérément, en accord avec son attitude tout au long de la pièce et la fonction actancielle qui lui revient (conseillère de Bernarda, commentatrice des événements et voix prophétique, à la manière du chœur antique), de faire en sorte que Bernarda change de posture et fasse siens les avertissements que Poncia lui adresse de façon répétée. Là encore, la locutrice prétend – avec moins de succès certes que dans l'exemple précédent – s'insinuer dans les pensées de son interlocutrice et y supplanter l'autosatisfaction toute puissante par une attitude plus prudente et circonspecte.

Pour les cas de « backward-type of alignment » cités plus haut, où les rôles des interlocuteurs semblent inversés (le locuteur acceptant en apparence une proposition d'Autrui), la contradiction disparaît si l'on admet que le locuteur est, avant tout, son premier interlocuteur. Dans ces exemples, il s'agit donc moins de reprendre (partiellement) un argument d'Autrui que de se proposer à soi-même de prendre en considération une proposition qui, si elle a été entendue dans le discours de l'interlocuteur empirique, frappe le lecteur par son caractère alternatif – il s'agit d'un nouvel angle de vue sur la question ou d'un détail divergent – et le pousse à réviser sa position. Ainsi, dans l'exemple (220)

- (220) - ¿Crees que la gimnasia es una buena profesión?
- No, no me gustaría ser profesora de gimnasia.
- ¿Ni siquiera ir a participar a unas olimpiadas?
- Bueno, **a lo mejor** ir a una olimpiada sí que me gustaría.
(El Norte de Castilla, 18/11/2002 : Zamora),

la locutrice rebondit certes sur un détail du discours de son interlocuteur, mais ce détail ne fait pas, à notre sens, l'objet d'une acceptation – à la manière d'une concession – mais au contraire d'une évaluation de sa part : après avoir rejeté en bloc l'idée de s'investir professionnellement dans la gymnastique, l'argument d'une participation aux olympiades offre un nouveau point de vue sur la question, que la locutrice se propose à elle-même d'examiner. En dépit de l'apparente « reprise citative » de l'argument des olympiades, l'hypothèse en *a lo mejor* répond davantage à « no, no me gustaría... » qu'à la question de l'interlocuteur. On pourrait gloser l'exemple par 'je n'avais pas considéré ce point, mais maintenant que vous le dites, peut-être...' ou encore 'Tiens, en voilà un aspect auquel je n'avais pas pensé'. Ce qui importe dans ce dialogue, ce n'est pas que la locutrice reprenne une idée suggérée par son partenaire, mais que cette idée soit nouvelle dans son propre raisonnement, et qu'elle lui reconnaisse le potentiel de venir infléchir sa position initiale ; en ce sens, la capacité de *a lo mejor* d'introduire une alternative que la locutrice (se) propose de considérer est secondée par l'opérateur *bueno*, lequel, selon

Hummel, « sirve para una estrategia de cierre de duda y de **anuncio de un argumento nuevo**. » (Hummel 2012 : 53, nous soulignons)⁴⁰⁷.

3.4 De *a lo mejor* à *igual* : le « quatrième à la belote »

L'on ne peut conclure cette analyse du contraste {AK} ~ {AL} sans mentionner brièvement un deuxième adverbe épistémique qui, de toute évidence, est marquée lui aussi par la brique submorphémique {AL} qui nous intéresse ici, mais en position finale : il s'agit de la forme *igual*⁴⁰⁸ qui, présentée comme synonyme de *quizá* dans un registre colloquial (DLE, s.v. *igual*), nous paraît être avant tout être un concurrent formel de *a lo mejor*, avec lequel il partage certains comportements syntaxiques, comme la rection de l'indicatif :

« En la lengua coloquial de España se usa también este adverbio, seguido de un verbo en indicativo, con el significado de 'a lo mejor, posiblemente': «*Si cada vez que llamen a la puerta te vas a poner así, igual acabas mala del corazón*» (MtnGaité *Fragments* [Esp. 1976]); «*Tu hermana igual necesita ayuda*» (Vallejo Hölderlin [Esp. 1984]). » (*Diccionario Panhispánico de Dudas*, s.v. *igual*).

Acquisition récente du paradigme des adverbes de doute aux côtés de *lo mismo* (seconde moitié du XX^e siècle, Cornillie 2016 : 2), *igual* est néanmoins considéré par de nombreux auteurs comme historiquement antérieur à celui-là, et aurait pu, par la proximité sémantique qui les unit, impulser l'intégration de la forme *lo mismo* dans le paradigme (Rodríguez-Abrueñeras 2019 : 13, Pérez-Sálazar 2013 : 232, *vid.* chapitre 8).

Ces questions de filiation diachroniques – par ailleurs débattues⁴⁰⁹ – ne préjugent pas de la relation que les signifiants donnent à observer en synchronie, où *igual* nous semble constituer aux côtés de

⁴⁰⁷ L'idée que *a lo mejor* puisse introduire des hypothèses « nouvelles » est également défendue par Matte-Bon (2006 : 257) : « Para introducir lo que el hablante considera posible. Cuando se trata de una hipótesis totalmente nueva (remática) que, por lo tanto, no ha sido evocada de ninguna manera en el contexto anterior, se usa *a lo mejor + verbo en un tiempo informativo* [indicativo, condicional]. »

⁴⁰⁸ Comme le précise Fuentes Rodríguez (2011 : 81), l'adverbe *igual* dans sa fonction épistémique n'est pas systématiquement cité dans les études plus anciennes s'intéressant à ce paradigme, mais apparaît peu à peu dans les études plus récentes : « No aparece recogido habitualmente entre los adverbios de modalidad (Kovacci 1999 ; Fuentes 1991, Fuentes y Alcaide 1996). Puede deberse a su uso coloquial. Así lo considera González Calvo, quien lo incluye entre los « adverbios, giros y locuciones que denotan duda + posibilidad » e indica : « *lo mismo* e *igual* parecen formas más coloquiales y populares (no me atrevería a llamarlas vulgares, pero si se prefiriere...) » (1998 : 347-351). Cortés & Camacho (2005) y Merchante (2005) tampoco lo citan entre los marcadores interactivos de duda. Sí aparece en Santos [Río] (2003 : 414). » Pour une approche du fonctionnement épistémique en synchronie, on consultera notamment Fuentes Rodríguez (2011), Martín Zorraquino (2011), Di Tullio (2012), Miyoshi (2015), Rodríguez-Albrueñeras (2019).

⁴⁰⁹ Fernández Alcaide (2011b : 27-29) défend l'existence d'exemples attestés de *igual* épistémique (« operador de modalidad ») notamment chez Lope de Vega et Juan de Salinas (XVII^e siècle), largement antérieurs aux premiers emplois épistémiques de *lo mismo* (XX^e siècle). La plupart des auteurs s'étant intéressés à la concurrence de ces deux formes, comme Rodríguez-Abrueñeras 2019, Pérez-Sálazar 2013, prennent appui sur ces données de Fernández Alcaide pour avancer l'hypothèse qu'*igual* a pu impulser l'évolution sémantique de *lo mismo* vers le champ épistémique. Barrio García (2017) conteste néanmoins l'interprétation des exemples « épistémiques » retenus par

a lo mejor un deuxième *après* sémiologique de *lo mismo* au sein du groupe des adverbes épistémiques en {BL} dont les trois formes font partie (*vid. supra*). *Igual* peut en effet être analysé comme un {BL} ([w-ɫ]⁴¹⁰) *augmenté*, en position initiale, du cognème I, lequel entre alors aussitôt en opposition avec le cognème A- de *a lo mejor* selon le principe de l'opposition cognémique I ~ A déjà commentée (*vid. chapitre 4*).

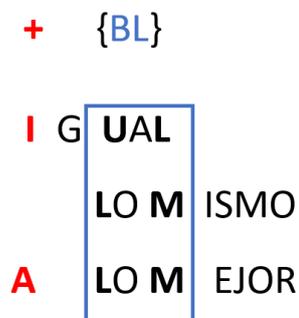


Figure 101 : *a lo mejor* et *igual*, deux formes augmentées

Nous découvrons là une filiation sémiologique particulièrement intéressante en ce qu'elle illustre comment, en synchronie, la réanalyse analogique et submorphologique des signes peut organiser leur hiérarchie à rebours de leur intégration diachronique : *lo mismo*, dernière intégration du paradigme, est réanalysé comme sémiologiquement *antérieur* aux formes qui, par leurs potentialités analogiques, ont pu contribuer sur le plan historique à attirer la forme vers ce nouveau réseau sémantique. *Lo mismo* fonctionne en synchronie comme le point de départ de la chaîne sémiologique des adverbes épistémiques en {BL} qui se constitue par un double mouvement de dépassement augmentatif en position initiale (+A, +I), les deux formes secondes ainsi « engendrées » (par réanalyse) étant elles-mêmes prises dans une relation contrastive permise par ces mêmes augments (A-/I-), mais aussi par la particule sur-distinctive {AL}, qui informe les deux adverbes en position sémiosyntaxique inversée (position frontale et en coda) : *a lo mejor* ~ *igual*. D'autre part, en raison de la proximité sémantique mentionnée, *igual* entretient avec *lo mismo* une relation concurrentielle privilégiée qui n'est pas sans rappeler la prétendue « synonymie » de *quizá* et *quizás* que nous observons au sein du groupe des adverbes en {SK}. Si *igual* est ainsi à *lo mismo* ce que *quizás* est à *quizá*, l'on ne manquera alors de remarquer que, comme *quizás*, *igual* comporte lui-aussi un cognème lié à l'actualisation (le cognème I, *vid. chapitre 8*) et dont la présence, en position frontale pertinente, instruit le rapport augmentatif de la forme vis-à-vis de la forme « synonyme »

Fernández Alcaide, et défend quant à elle une chronologie inverse dans laquelle « *igual* [aurait] suivi [...] le chemin ouvert par *lo mismo*. » (2017 : 354).

⁴¹⁰ *Vid. chapitre 3* sur le caractère *labial* de la voyelle [u] et l'effacement de la consonne vélaire [g] dans certaines prononciations relâchées ([iwál]). L'hypothèse d'une actualisation de la saillance {BL} dans l'adverbe de doute *igual* est confirmée par Hummel (2012 : 81), qui signale que « [e]l argumento introducido por *igual*₂ <quizá> es una entre dos o más opciones posibles » (nous soulignons).

(*lo mismo*), et plus précisément par rapport à la saillance qui les unit : {BL} ~ I+{BL} (à comparer donc à {SK} ~ {SK}+S).

Ces observations sommaires, qui pourraient ne pas épuiser la question et donneraient matière à une étude entièrement dédiée à cette forme⁴¹¹, laissent entrevoir la grande complexité d'un micro-système dont l'extrême cohérence est ainsi consignée à même le signifiant par le biais de nombreuses oppositions et correspondances submorphémiques :

		saillances				
		{SK}		{BL}		
cognèmes	-S/I-	QUIZÁS		IGUAL	En position finale : -AS/-AL	grappes
			QUIZÁ {IS}	LO MISMO		
	A-	ACASO		A LO MEJOR	En position initiale : AK- ~ AL-	

Figure 102 : Les quatre formes augmentées

À partir de cette ébauche des oppositions et analogies signifiantes entre les formes en synchronie, nous postulons donc que *igual* est « le quatrième à la belote » des formes sur-distinctives de type C1.

Le dictionnaire recense pour la forme *igual* dans son usage adverbial trois exploitations sémantiques notoires : un sens comparatif (acception 10), un sens concessif (acception 11)⁴¹² ainsi que le sens épistémique qui nous intéresse (acception 12) :

igual

Del lat. *Aequālis*.

10. adv. De la misma manera.

11. adv. A pesar de todo, no obstante. *Aunque mañana llueva, igual salimos de paseo.*

12. adv. coloq. quizá. *Igual mañana nieva.*

(DLE, s.v.)

que l'on peut illustrer respectivement par les exemples suivants :

⁴¹¹ Nous pensons notamment aux relations que *igual* pourrait entretenir avec les formes du thème en K, dans la mesure où *igual* peut être lu comme un paronyme de *cual*, membre de la famille des « termes en *qu-* », et de ce fait également être considéré comme une forme augmentée d'une base en K (I+K), ce qui lui permettrait de s'opposer de manière privilégiée à *acaso* (A+K) en vertu du contraste I ~ A déjà mentionné.

⁴¹² Bien que le dictionnaire ne le précise pas, de nombreux auteurs soulignent que cet emploi concessif est principalement attesté dans certaines variétés d'espagnol d'Amérique (Mexique, Cône Sud, *vid* Briz, Pons & Portolés 2008 : s.v. *igual*). *Vid.* également Malaver (2014) pour l'emploi concessif de *igual* au Venezuela, ainsi que San Martín Núñez (2016) pour le Chili.

(223)



(Quino, visible par exemple sur https://twitter.com/agus_martinez58/status/915828556483190784 [dernière consultation le 08/10/2020]).

(224) El médico se lo prohibió, pero Pablo sigue fumando **igual**. (cité dans Di Tullio 2012 : 103)

(225) Pablo tosió toda la noche. **Igual** sigue fumando. (cité dans Di Tullio 2012 : 103)

Défendant l'unicité synchronique⁴¹³ de cette particule *igual* que la littérature dédiée présente habituellement comme une particule polysémique (*igual*₁ = valeur comparative ; *igual*₂ = valeur épistémique ; *igual*₃ = valeur concessive), M. Hummel (2012) situe l'invariant de la forme dans sa capacité à établir une relation d'égalité entre deux options, que cette égalité soit réellement constatable (emploi comparatif : *igual*₁) ou le résultat d'un tour de force rhétorique consistant à poser comme équivalentes des options qui sont évaluées différemment par chacun des interlocuteurs :

« La coexistencia de tres significados bien diferenciados tiene explicación, si admitimos que *igual* se usa para **establecer una relación de igualdad entre las opciones, sea para expresar una igualdad real, sea aprovechándola con objetivos retóricos**. Con *igual*₁, la relación de igualdad es efectivamente constatada. [...] Los significados *igual*₂ e *igual*₃ tienen la misma base genética, aprovechada para **declarar retóricamente la igualdad de dos opciones y para introducir la opción preferida**. Este efecto retórico tiene sentido, especialmente, cuando **la opción preferida no es la que otros preferirían. El hablante pone las opciones al mismo nivel de igualdad, de manera voluntarista**. » (Hummel 2012 : 82, nous soulignons).

Cette analyse fait ressortir de manière particulièrement nette que d'une façon ou d'une autre, le locuteur mise avec *igual* sur un élément qu'il sait (ou suppose) en contradiction avec l'opinion de l'interlocuteur ou l'inférence que celui-ci aurait pu élaborer dans un contexte donné. Cela semble évident dans le cas des emplois dits « concessifs », où, selon le principe habituel du mécanisme concessif⁴¹⁴, *igual*

⁴¹³ Nous n'aborderons pas ici la question de la filiation diachronique de ces diverses exploitations de *igual*, dont le parcours est similaire à celui décrit pour *lo mismo*, les deux expressions partant d'une construction de comparaison d'égalité (*lo mismo que.../ igual que...*) qui finit par perdre le deuxième segment (le standard introduit par *que*) par un phénomène de décorrélation (*vid.* chapitre 8) Sur la question de la genèse diachronique de *igual* épistémique, on consultera notamment Fernández Alcaide (2011a et b), Di Tullio (2012), Martín Zorraquino (2011), Hummel (2012) et Barrio García (2017).

⁴¹⁴ Sur l'expression de la concession en espagnol, voir notamment l'article de MoLaChe (1983) sur le signifiant *aun/aunque*.

« [i]ntroduce una conclusión antiorientada con lo anterior, suspendiendo su relevancia. » (Fuentes Rodríguez 2009 : s.v.), comme dans (225) : Pablo fume *malgré* les recommandations du médecin. Mais ça l'est aussi dans le cas de *igual* épistémique, auquel de nombreuses études certifient cette même capacité à instruire des hypothèses *anti-orientées* que nous avons observée pour les autres formes sur-sélectives. Ainsi, Moliner (1967) définit la forme comme une « [e]xpresión correctiva empleada para expresar una **posibilidad opuesta a lo que, de acuerdo con lo dicho antes**, tiene todas las posibilidades de ocurrir » (Moliner 1962 : s.v.), idée reprise par Fuentes Rodríguez (2011 : 81) et Martín Zorraquino (2011 : 403-404), qui souligne la dimension *réfutatative* des hypothèses formulées par *igual* : partant de la valeur comparative de *igual* mise à profit pour déclarer « la misma probabilidad de cumplimiento [de] un hecho y [de] su contrario, en un ámbito posible » (Martín Zorraquino 2011 : 403), l'auteur estime que « con el adverbio [*igual*], se trata de refutar la imposibilidad de cumplimiento de algo, haciendo prevalecer lo contrario (que sea posible que se dé) » (Martín Zorraquino 2011 : 404). Elle cite deux exemples dans lesquels *igual* figure précisément dans une *réplique* à valeur contestataire, mais qui, sans être explicitement identifiés comme tels par l'auteur, nous semblent être des exemples fabriqués :

(226)–No podrá venir. No puede acabar el trabajo a tiempo.
–¡**igual** sí puede! ¡**igual** puede ! ¡**igual** lo acaba !

(227) - Isabel tiene fiebre. No está en condiciones de salir.
- **igual** sí está en condiciones de salir. **igual** no tiene tanta fiebre. **igual** sale.
(exemples cités dans Martín Zorraquino 2011 : 404).

Les emplois *attestés* de *igual*, bien que de manière plus subtile que ces exemples fabriqués à l'occasion, font eux aussi apparaître cette dimension nettement anti-orientée de l'hypothèse :

(228) Órale. Aquí me tiene.
- ¿Y qué hago contigo?
- Pos usted sabrá. Se me hace que ése no es mi problema.
Teresa estudiaba al gatillero. Tienes razón, concedió al cabo de un instante. Sentía una sonrisa a flor de labios pero no llegó a mostrarla. La lógica de Pote Gálvez era comprensible de puro elemental, pues ella conocía bien los códigos. En cierto modo había sido y era su propia lógica : la del mundo bronco del que ambos provenían. El Güero Dávila, pensó de pronto, se habría reído mucho con todo esto. Puro Sinaloa. Chale. Las bromas de la vida.
- ¿Me estás pidiendo un empleo?
- **igual** un día mandan a otros -el gatillero encogía los hombros con resignada sencillez- y yo puedo pagarle a usted lo que le debo. (A. Pérez Reverte, *La reina del Sur*, 2002)

Dans cet exemple, le sicaire Pote Gálvez, après avoir été envoyé à ses troussees pour la tuer, se présente devant Teresa pour lui proposer ses services de garde du corps. Teresa semble ne pas voir l'utilité de ce personnage à ses côtés (« ¿Y qué hago contigo? »), et s'assure d'avoir bien compris les intentions de ce dernier : « ¿Me estás pidiendo un empleo? ». L'hypothèse formulée par le *gatillero* surgit ainsi avec l'intention manifeste de contester cette prédisposition négative de son interlocutrice :

contrairement à ce que celle-ci à l'air de penser, il pourrait s'avérer utile pour la protéger. [Glose : 'Même si vous ne le voyez pas maintenant, je vous dis que peut-être un jour...'].

Dans l'exemple suivant, c'est l'espoir de l'interlocutrice que *igual* vient brutalement anéantir :

(229) Miguel, después de darles la mano, se había quedado un poquito aparte y miraba para otro lado. Julia le cogió del brazo.

—¿Vienes para muchos días? —le preguntó Isabel, mirándole. Él desvió la vista.

—No sé.

—Por lo menos que se quede a la kermesse del domingo, ¿no?

—Ya veremos —dijo Julia—. **Igual** se va mañana. Éste es así. (C. Martín Gaité, *Entre visillos*, 1957)
[Glose : 'contrairement à ce que vous espérez, il est possible qu'il parte dès demain.']

Igual nous semble ainsi posséder un potentiel polémique particulièrement évident, et permet explicitement de passer outre la résistance de l'Autre, comme dans (230, emploi concessif), ou d'infirmier ses présupposés (231, emploi épistémique) :

(230) "Lo voy a hacer **igual**": Mariana Brey le plantó cara a Alberto Fernández. ¡Rebelde sin causa! La panelista se mostró en desacuerdo con el Presidente. (<https://www.minutoneuquen.com/06/06/2020>, Mexique [consulté le 21/08/2020])

[glose: 'Vous pensiez pouvoir m'interdire telle ou telle chose? Je le ferai quand même'].

(231) [La narratrice se fait conseiller par son amie sur ses problèmes de couple.]

- Pero Patricio me es leal.

- Si tú lo dices... Yo que tú – me toca el hombro Julia -, me iba a dar una vuelta y le dejaba a los niños para que se los coma él.

- Pues **igual** lo hago – digo segura de mí misma mientras me dejo llevar por sus consejos de mierda. (<https://www.wattpad.com/771181485-mera-2-don-patricio-x-t%C3%BA-cap%C3%ADtulo-5/page/4>) [glose : 'Tu ne m'en penses pas capable, eh bien tu risques d'être surprise !']

Igual possède ainsi une capacité très nette de « parler contre l'Autre », de le mettre au défi. Cette capacité nous semble inscrite dans la forme même qui, par le recours à la particule {AL} liée à l'idée d'*altérité marquée* matérialise en quelque sorte iconiquement la présence de l'Autre dans le signifiant. *Igual* se présente ainsi comme un signe qui déclare sémantiquement une *égalité* là où le signifiant porte précisément la trace d'une altérité manifeste, bien que reléguée – dissimulée pourrait-on dire – en position finale : contrairement à *lo mismo*, qui met en balance deux éléments également valables (*vid. supra*, {IS}), *igual* s'emploie à *forcer* une telle équivalence de manière volontariste : tout se passe comme si le locuteur cherchait à « gonfler »⁴¹⁵ artificiellement une option déconsidérée par l'interlocuteur afin de la remettre en lice, de l'opposer à l'interlocuteur dans une attitude que l'on serait tenté de qualifier elle-même de « gonflée » :

⁴¹⁵L'élément *-al* en position finale n'est pas sans rappeler l'emploi de cette même particule comme marque augmentative à valeur d'*abondance* ou d'*excès* (*patatal*, *robledal*) y compris là où *-al* n'est pas un suffixe mais un héritage étymologique (*vendaval*, *temporal*).

« [*i*] *igual* contiene incluso un matiz de coqueteo. Es algo que el hablante se siente tentado a hacer. Pero sin comprometerse demasiado (Fuentes Rodríguez 2011 : 85). De ahí que se asocie *igual* con el lenguaje juvenil, donde se usa para **plantear opciones algo menos convencionales o provocadoras**. En este tipo de uso, *igual* une **dos opciones que suelen ser evaluadas de distinta manera por los interlocutores o por el entorno social**, por un lado, y el hablante, por otro, **poniéndolas retóricamente a un nivel de igualdad**. » (Hummel 2012 : 81, nous soulignons).

C'est à nouveau dans les emplois concessifs que cette dimension provocatrice ou contestataire est le plus nettement perceptible. Dans les exemples ci-dessous, empruntés à Fuentes Rodríguez (2011 : 89) :

(232) Sin embargo, el Departamento de Estado no está encantado con la política del alcalde. Sus expertos en derecho internacional le han advertido a Giuliani que esta medida puede traerle a Nueva York serios conflictos. **Igual**, al republicano, a quien le quedan sólo seis meses en funciones, no le importó la advertencia. Está claro que no se irá sin hacer mucho ruido. (*Clarín*, 09/07/2001, Argentina).

(233) « Sentí la muerte cerca en dos oportunidades. Cuando me eyecté, y después en el agua. El helicóptero no estaba preparado para rescate. **Igual** se posó sobre el agua. Pero no había caso, no podía subirme [...] » (*Clarín*, 02/04/2001, Argentina, cité dans Fuentes Rodríguez 2011 : 89),

la valeur contrastive emportée par *igual* dote ainsi l'événement qu'il introduit d'une dimension provocatrice (232 [Glose : '*Malgré les avertissements, le candidat n'en fait qu'à sa tête.*']) ou téméraire (233 [Glose : '*L'hélicoptère a fait fi des difficultés...*']), nuances qui peuvent également être détectées dans de nombreux exemples d'emploi épistémique de notre adverbe :

(234) - Esos tesoros son peligrosos -comentó.
 - Claro que lo son -Pati hablaba como si pensara cada palabra, despacio, en voz muy baja-. Yo misma he pagado un precio alto... Me pegaron unos tiros, ya sabes. Pum, pum. Y aquí me tienes.
 - ¿Y qué pasa con ese pinche tesoro, Teniente Pati O'Faria?
 Rieron otra vez las dos en la oscuridad. Después hubo un resplandor en la cabecera del catre de Pati, que acababa de encender un cigarrillo.
 - **Igual** voy a buscarlo -dijo- cuando salga de aquí.
 - Pero tú no necesitas eso. Tienes lana.
 - No la suficiente. Lo que gasto aquí no es mío, sino de mi familia -su tono se había vuelto irónico al pronunciar la palabra familia-... Y ese tesoro del que hablo es dinero de verdad. Mucho. Del que a su vez produce todavía más, y más, y mucho más, como en el bolero. (A. Pérez Reverte, *La reina del sur*, 2002)

Dans (234), les deux personnages Teresa et Pati évoquent un « trésor », une quantité considérable d'argent issu du milieu de la drogue, dont Pati a connaissance. Teresa commente le risque que l'on encourt à s'emparer de ce type de pactole (« Esos tesoros son peligrosos »), risque que Pati confirme par sa propre expérience (« Yo misma he pagado un precio alto... Me pegaron unos tiros »). Or, à l'encontre de l'inférence raisonnable de renoncer, vu les risques encourus, à aller chercher le trésor en question, Pati déclare que « **igual** voy a buscarlo », contredisant ainsi les suppositions de son amie, qui pensait qu'elle ne prendrait pas ce risque (« Pero tú no necesitas eso. »). Sur ce fond de danger et d'aventure, l'hypothèse avec *igual* s'apparente à une mise au défi, une provocation téméraire.

(235) [Dans une Barcelone de post-guerre, l'inspecteur Galván doit investiguer la disparition de Víctor, fugitif recherché par la police. Il entreprend une énième tentative de parler à l'épouse de Víctor, Rosa, qui semble ne jamais être à la maison. Il tombe sur leur fils, David, qui explique que sa mère est sortie acheter des chaussures.]

- Así que no está en casa -dice el inspector Galván.

- Hoy tampoco tener usted suerte, sahib.

- Si sólo ha ido a eso, volverá enseguida.

- Quién sabe. Se ha llevado un libro, ese que perdió en la calle y usted tuvo la amabilidad de traerle, así que **igual** ahora mismo la tenemos leyendo sentada tranquilamente en un banco de por ahí, pero a saber dónde... (J. Marsé, *Rabos de lagartija*, 2000).

Dans (235), le locuteur ébauche avec *igual* un scénario alternatif visant délibérément à contrarier, voire à narguer, son interlocuteur (Glose : 'Normalement, je vous l'accorde, elle devrait revenir vite, mais ça se trouve qu'aujourd'hui justement, elle est en train de lire un livre sur un banc. Ce n'est pas de chance, hein !').

Nous pensons que les emplois concessifs mettent simplement en évidence de manière plus explicite le mécanisme unitaire qui sous-tend l'ensemble des emplois modaux de l'adverbe *igual* : sa nature fondamentalement *concessive*.

« Dentro de la polisemia, *igual*₂ et *igual*₃ comparten el mismo continuo inferencial. Resulta muy difícil o imposible separar empíricamente los significados discursivos 2 y 3, excepto en los ejemplos <típicos>. En la realidad comunicativa se observa un continuo en el que el valor <quizá> se vincula más o menos fuertemente con inconvenientes, explícitos o implícitos. » (Hummel 2012 : 86).

Avec *igual*, qu'il soit concessif « pur » ou épistémique, le locuteur fait coexister dans un même espace mental deux éléments exclusifs l'un de l'autre, mais qui sont localement posés comme également valables par ce tour de force « volontariste » mentionné. Concrètement, il s'agit d'un premier élément donné pour valable par principe (une norme, un attendu, un élément prévisible) auquel se *superpose* à l'occasion, dans des circonstances finalement exceptionnelles, un deuxième élément incompatible avec le premier en des circonstances « normales » (l'« inconvénient » dont parle Hummel *supra*), mais que le locuteur choisit de valider *quand même*, mettant ainsi localement en péril la validité de principe de la norme présumée. Dans l'exemple (228), on interprétera ainsi que le sicaire a conscience du caractère *a priori* incongru de sa proposition, et valide (par principe) le scepticisme de Teresa à l'idée de le prendre dans son service, mais y *superpose* en même temps un contre-argument qui doit localement suspendre la validité de ce refus par ailleurs légitime. Dans (231), la locutrice déclare avec *igual* qu'elle comprend que son amie doute de sa capacité à mettre à exécution ses conseils, mais en même temps se propose de la contredire localement, au moins dans cette occasion particulière. Dans (234) enfin, Pati fait plus que contredire les attentes de Teresa, qui avait supposé que son amie ne prendrait pas le risque de débusquer le « trésor » : la dimension téméraire de son intention provient précisément du fait qu'elle-même

reconnaît parfaitement la validité des arguments de son amie, mais décide malgré tout – en dépit du bon sens – de se lancer (peut-être) dans l’aventure.

La notion de superposition des deux éléments nous semble ici essentielle, car nous voyons là une différence notable avec *a lo mejor*, l’autre forme augmentée avec laquelle *igual* est souvent comparée : *a lo mejor* marque, nous l’avons vu, des hypothèses qui, tout aussi anti-orientées, se présentent comme des alternatives qui visent idéalement à *supplanter* (réorienter, infléchir) la posture de l’interlocuteur, non se superposer à elle. Avec *igual*, le locuteur à la fois reconnaît et contredit une posture autre que la sienne (effet concessif), ce qui produit l’image très nette d’une rupture interne caractéristique de C1 :

« [L]a configuration [C1] interdit la séquentialité, et le mouvement de réplication met en cause l’état existant dans **une différenciation localiste qui se superpose à l’état initial**, de telle sorte que le mouvement est cyclique. » (Douay & Roulland 2014 : 157, nous soulignons).

Les multiples mises en réseaux associatives et contrastives entre ces quatre formes révèlent ainsi un sous-système d’une grande cohérence, et nos analyses sont loin d’épuiser toute la complexité de ce quatuor qui, à bien des égards, se présente comme un véritable carré sémiotique dans lequel chaque forme nuance et précise, en accord avec son potentiel submorphémique et en complémentarité contrastive avec ses congénères, le rapport différentiel entre les instances locutives que chacune des formes emporte en sa qualité de balise de configuration C1 :

	{SK} scission interne mise en doute d'une seule proposition p (p vs. $\sim p$)	{BL} pluralité expression de la possibilité de p sur fond de p' , p'' etc.	
Prise en charge : -S ou I-	Hypothèse considérée par le locuteur (il « s'y intéresse »). QUIZÁS	Hypothèse déconsidérée par Autrui. IGUAL	Marque de sur-distinction altérisante (position finale) : -AS / -AL
	AS/AK/AL		
Refus de prendre en charge : A-	ACASO Hypothèse déconsidérée par le locuteur (« rejet » rationnel ou affectif)	A LO MEJOR Hypothèse à faire considérer par Autrui (suggestion).	Marque de sur-distinction altérisante (position frontale) : AC-/AL-
Sur-distinction du locuteur pour « parler contre l'Autre »			
Sur-distinction du locuteur pour « parler à la place de l'Autre »			

Figure 103 : Le « carré sémiotique » des formes de C1

Les formes se distribuent en paires multiples selon le critère oppositif retenu, qui s'inscrit dans le signifiant :

- *Quizás* et *acaso*, liés par la saillance {SK}, s'opposent sur le plan de la « prise en charge » de l'hypothèse : *quizás* marque une hypothèse à laquelle, d'une façon ou d'une autre, le locuteur s'intéresse, et dont il peut aller jusqu'à assumer la responsabilité ; *acaso*, en revanche, marque une hypothèse que le locuteur rejette (rationnellement ou affectivement). Il s'agit de deux effets discursifs même ment permis par le potentiel contrastif de la sur-distinction locutive de la configuration C1, mais respectivement orientés par les cognèmes -S et A- vers des inférences plutôt « positives » (prise en charge) ou « négatives » (refus).

- *Acaso* et *a lo mejor*, liés par le cognème A- en majeure qui leur confère historiquement la capacité à marquer un événement « inattendu » et qui, en synchronie, dénonce la non prise en charge (réelle : *acaso*, ou feinte : *a lo mejor*) de l'hypothèse, s'opposent du point de vue de la « déixis » assertive : *acaso* place une hypothèse non prise en charge (rejetée) par le locuteur dans son propre discours (AK), telle une

caisse de résonance qui se fait écho de la pensée d'autrui, contre laquelle le locuteur se démarque ; *a lo mejor*, par le biais de AL- en majeure, place dans le discours de l'autre (lui « met dans la bouche ») une hypothèse dont le locuteur feint ne pas être l'auteur (A-), afin d'obtenir l'adhésion du moins partielle d'Autrui (suggestion) ou afin d'infléchir sa position.

- *A lo mejor* et *igual*, liés par la saillance {BL}, proposent une alternative sélectionnée dans un paradigme pluriel de possibilités, mais s'opposent par le biais de leur initiale (A ~ I), *igual* étant, par opposition à *a lo mejor*, une hypothèse que le locuteur assume de façon volontariste (cognème I d'actualisation en majeure). Ces formes s'opposent aussi au moyen de la particule AL (site frontal/coda), qui place les formes sous le signe d'une altérité pondérante, sélective : avec *a lo mejor*, l'hypothèse retenue correspond au choix exemplaire du paradigme que le locuteur se propose (et propose à l'Autre) de considérer de façon privilégiée ; avec *igual*, c'est une hypothèse déconsidérée par Autrui dont le locuteur cherche à gommer le stigmate par le recours à un lexème d'égalité qui ne saurait alors qu'être artifice, ruse rhétorique. Enfin, on remarque que *a lo mejor* vise à supplanter la position de l'interlocuteur par le recours à une alternative qu'il cherche à insinuer dans ses pensées, alors que *igual* permet de superposer dans l'esprit du locuteur un argument (qui peut être défendu par l'Autre) avec sa contestation momentanée, locale.

Les quatre formes, de façon complémentaire, modalisent ainsi le rapport différentiel entre locuteur et allocutaire. Par le recours systématique à une particule que le système exploite à d'autres endroits du système pour ses propriétés sur-sélectives (AS/AK/AL), elles déclarent toutes dans leur signifiant leur identité interlocutive, mais, orientées par les amorçages cognitifs particuliers de ces submorphèmes, elles semblent se partager, par binômes, deux effets discursifs typiques des formes de C1 : « parler contre l'autre » (*quizás, igual*), et « parler à sa place » (*acaso, a lo mejor*) :

« [Dans] la configuration C1 [...] le locuteur installe explicitement un vis-à-vis, un *alter* par rapport auquel il se détermine. Les marqueurs de cette configuration permettent ainsi de **parler contre alter, voire à sa place** comme en DIL. » (Douay & Roulland 2014 : 211).

L'installation de ce « vis-à-vis », de cet « alter par rapport auquel [le locuteur] se détermine », est, nous l'avons dit, portée par les particules sur-distinctives AS/AK/AL, qui ont en commun le cognème A d'*altérité* qu'un deuxième cognème (S/K/L) vient moduler, orienter. C'est autour de ce cognème A que se construit, dans ce microsysteme, l'identité interlocutive de ces formes, leur capacité fondamentale à manifester la présence de l'Autre et la nécessité de le prendre en compte dans sa dimension contrastive, différentielle. Composer avec l'Autre ou le mettre au défi, lui ménager une place dans son discours ou au contraire s'insinuer dans le sien, voilà les tentatives diverses du système pour affronter et incorporer cette altérité à la fois déstabilisante et nécessaire. Par le trait d'aperture qui le caractérise, le cognème A

est la formalisation linguistique de l'*ouverture* du système à l'Autre, avec pour corollaire toute l'*ambiguïté* que cette ouverture, à la fois indispensable et dangereuse, implique pour le système ainsi exposé.

En guise de conclusion : l'approche psychophonétique du cognème A

Qu'il nous soit ainsi permis de dire un dernier mot de ce cognème A que nous avons déjà approché à plusieurs reprises. Nous l'avons vu, au cours des chapitres précédents, évoluer de marque de *distanciation/éloignement* (chapitre 5) à la formalisation linguistique de la notion d'*altérité* (chapitre 9), invariant nettement plus abstrait et, croyant-nous, plus opérant dans une logique systémique de second ordre, mais qui peut encore être précisé par le regard psychophonétique.

Nous avons établi au chapitre 9 que le cognème A tire son invariant d'altérité des caractéristiques articulatoires de son phonème porteur, la voyelle /a/, qui se présente comme le phonème le plus ouvert du système, voyelles et consonnes confondues. C'est ce trait d'aperture phonologiquement pertinent qui confère au phonème /a/ son haut pouvoir contrastif, exploité dès les débuts de l'acquisition du langage : comme le souligne Jakobson, « [l]e [a] émerge comme première voyelle du langage enfantin et une occlusive labiale en général comme première consonne » » (Jakobson 1969 : 51), permettant de construire les premiers contrastes (voyelle ~ consonne : *papa* ; puis voyelle ouverte ~ voyelle fermée *papa* ~ *pipi*)⁴¹⁶. C'est cette altérité radicale que le cognème A investit, au niveau cognitif, dans la conception des différentes notions contrastives que nous avons évoquées (éloignement, négation, féminin, *vid. supra*).

Or, cette analyse, qui se fonde sur le mouvement articulaire déployée le long d'un axe vertical, aborde l'iconicité de la voyelle [a] sous le seul prisme des gestes articulatoires offert à la proprioception du sujet parlant (écart maximal entre les mâchoires et, corrélativement, écart entre la langue et le palais), et ne tient pas compte du regard d'Autrui, de ce que l'interlocuteur peut percevoir lorsque le locuteur prononce un [a].

C'est à ce regard *extérieur* sur [a] que s'intéresse I. Fónagy (1983 : 84-88) dans ses « Bases pulsionnelles de la phonation » que nous avons déjà amplement sollicitées. Le psychophonéticien y consacre quelques pages aux « voyelles ouvertes », étudiant les implications libidinales du geste

⁴¹⁶ L'on retrouve cette idée de la primauté du son [a] liée à son trait d'ouverture chez Plutarque, qui estime lui aussi que « le premier son articulé que l'homme fasse entendre est l'A ; [...] c'est surtout par le mouvement des lèvres que l'air se modifie dans la bouche ; [...] leur seule ouverture fait prononcer ce son, le plus élémentaire de tous ; celui qui demande le moins d'effort, qui n'a aucun besoin de mouvement de la langue, laquelle reste immobile à sa place, pendant que le son sort librement de sa bouche. C'est le premier que les enfants prononcent [...]. Les mots qui expriment *élever, ouvrir*, viennent, je crois, de l'élévation et de l'ouverture que forment les lèvres, pour donner passage à ce son. Bien plus, toutes les consonnes ont besoin, pour être prononcées, du son de l'A, comme une lumière qui les guide ; le P seul en est excepté, et n'emprunte rien de cette première voyelle. » (Plutarque, *Œuvres morales*, 468)

articulatoire de la « bouche ouverte » offerte au regard de l'interlocuteur⁴¹⁷ lors de l'articulation d'une voyelle ouverte, spécialement [a].

L'auteur commence par constater qu'en règle générale, une articulation qui suppose « un degré d'ouverture relativement grand peut [...] déclencher un jugement défavorable » (Fónagy 1983 : 84), et qu'

« [i] est également fort malséant d'écarter les mâchoires pour bâiller, sans porter la main devant la bouche. Geste obligatoire qui doit atténuer l'outrage à la pudeur sans ménager pour autant le narcissisme du partenaire. L'interdiction concerne apparemment l'exhibitionnisme, le désir de révéler physiquement l'être intime, une partie cachée de notre corps. L'ouverture excessive des lèvres découvre le prolongement supérieur du tube digestif. » (Fónagy 1983 : 85).

Si le tube digestif devient dans cette analyse la représentation de cet « être intime » ainsi impudiquement dévoilé par l'ouverture de la bouche, c'est que l'ingestion et la digestion de nourriture est un processus indispensable à la survie de l'organisme qui engage son identité profonde, sa substance même. Comme le fait remarquer le sociologue Claude Fischler dans son ouvrage *l'Homnivore* (1990) :

« Manger, rien de plus vital, rien d'aussi intime. « Intime » est bien l'adjectif qui s'impose : en latin, *intimus* est le superlatif de *interior*. En incorporant les aliments, nous les faisons donc accéder au comble de l'intériorité. C'est ce qu'entend la sagesse des nations lorsqu'elle dit que « nous sommes ce que nous mangeons » ; à tout le moins, ce que nous mangeons devient nous-mêmes. Le vêtement, les cosmétiques ne sont qu'au contact de notre corps ; les aliments, eux, doivent franchir la barrière orale, s'introduire en nous et devenir notre substance intime. Il y a donc par essence quelque gravité attachée à l'acte d'incorporation ; l'alimentation est le domaine de l'appétit et du désir gratifiés, du plaisir, mais aussi de la méfiance, de l'incertitude, de l'anxiété. » (Fischler 2001 [1990] : 9).

Il y a là, nous semble-t-il, une première piste fondamentale pour approcher l'investissement psychique de la « bouche ouverte » formalisée par la voyelle ouverte : ce qui est en cause dans ce malaise attaché à ce geste d'ouverture (excessive) de la bouche, c'est la vulnérabilité qu'implique le fait d'offrir à la vue d'Autrui – et donc d'ouvrir sur l'extérieur – la « substance intime » de l'organisme, son identité, qui s'en trouve dénudée, littéralement exposée. « L'exhibition » du système (digestif) engage ainsi, en amont des questions (sociales) de bienséance, la problématique de l'exposition d'un système (clos sur lui-même et auto-organisé) à l'*altérité* environnante, et partant à l'*altérisation* à la fois nécessaire et dangereuse que cette mise à nu implique :

« Il est communément admis que nous « mangeons » des aliments, mais c'est un raccourci considérable. En réalité, le corps est un système, et c'est un système clos comme tous les systèmes vivants. Il « fonctionne » à l'intérieur de sa membrane et donc, en réalité, il « se mange » lui-même, mais grâce à la régulation de ses échanges avec l'extérieur, il compense la

⁴¹⁷ C'est dans cette prise en compte du regard de l'interlocuteur que réside pour nous l'intérêt principal de l'approche psychophonétique, dont la complémentarité avec la description articulatoire « classique » des phonèmes nous semble nécessaire et profitable, tel que nous pensons l'avoir montré notamment pour les labiales (*vid.* chapitre 3).

perte ainsi éprouvée par l'ingestion d'aliments. On peut poser que le corps se renouvelle ainsi : il est traversé par un flux constant de substances qui le renouvellent, ce renouvellement étant le propre du système dans son auto-reproduction. » (Douay & Roulland 2014 : 78).

Dans cette optique systémique, la bouche ouverte doit être conçue comme une *interface* d'échanges avec l'environnement, à la fois nécessaires et périlleux pour la survie de l'organisme, et c'est ce rôle fonctionnel de la bouche ouverte comme lieu oxymorique de *barrière ouverte* que le système linguistique réinvestit, à travers le cognème A, à des fins cognitives. Du fait de cette ambiguïté fondamentale, les exploitations de ce potentiel cognitif sont, nous l'avons vu, souvent négatives (risque de déstabilisation et de disruption du système), mais pas nécessairement. Fónagy, qui rapporte que « [d]e deux variantes vocaliques ce sera généralement la plus ouverte qui sera sentie 'vulgaire' » (1983 : 84), rappelle toutefois qu'

« il peut arriver qu'une variante plus ouverte soit jugée très favorablement comme une **façon très distinguée** de parler. C'est le cas de /ɛ/ ouvert dans l'imparfait et le conditionnel présent des verbes (« allait », « irait ») ou dans des mots comme « mais », « c'est », où /ɛ/ représente la prononciation traditionnelle, correcte, menacée par le /ɛ/ fermé dialectal, vulgaire ou familier (Martinet, Changements, 1955, p.40) » (Fónagy 1983 : 88, nous soulignons).

L'altérité emportée par l'articulation ouverte présente ainsi, dans tous les cas, un haut pouvoir distinctif.

L'on ne peut alors éviter de tenter, dans cette perspective strictement systémique, un rapprochement que la description phonologique traditionnelle ne permettrait pas même d'entrevoir : la voyelle [a] semble bien, du point de vue de sa signification psychique de *seuil ouvert et franchissable*, l'opposé des occlusives bilabiales qui, nous l'avons vu (*supra* chapitre 3), représentent la clôture physique de l'appareil phonatoire et, partant, de l'organisme qui au-delà de la zone labiale n'est plus, et permettent d'amorcer par ce geste de clôture la construction de l'identité du MOI. Les bilabiales sont aussi, rappelons-le, les seules occlusives visibles de l'extérieur (fermeture labiale), offrant au regard d'Autrui ce MOI précisément comme une entité close, délimitée vis-à-vis d'Autrui, ce qui en fait, à la réflexion, l'image spéculaire parfaite de la voyelle [a], caractérisée par l'écartement labial, qui offre la vision complémentaire d'une intimité momentanément *ouverte à l'altérité* environnante.

Vue sous cet angle, la complémentarité de la voyelle [a] avec les bilabiales éclaire les observations de Jakobson sur la précocité de ces deux types de phonèmes, dont le contraste primordial est exploité dans ce *mama* fondateur, fait de MOI et d'Autrui à parts égales comme nous l'avons vu (chapitres 3 et 5). L'on est alors tenté de dire que du point de vue psychophonétique, et hors des sentiers battus d'une description phonologique classique, [a] est lui aussi un phonème *labial*, en ce sens que *l'écart des lèvres* s'avère ici tout aussi pertinent que leur *contact* dans le cas des occlusives.

Mais si l'on pousse plus loin encore l'analyse, l'importance des lèvres dans la description articulatoire de [a] n'en reste pas à cette signification d'un seuil ouvert qui intervient dans l'auto-régulation et l'**auto-reproduction** de l'organisme, mais autorise aussi une analogie (inconsciente) avec le sexe féminin, transposant ainsi la problématique du rapport à l'altérité à l'échelle de la **reproduction sexuée** de l'espèce.

La motivation de cette analogie réside, comme à l'accoutumée, dans le transfert libidinal vers les organes de l'appareil phonatoire dans le cadre de cette « remontée » symbolique de la libido que nous avons déjà commentée à plusieurs reprises (*vid. supra*) :

« [...L]e nom des lèvres désigne dans plusieurs langues, par métaphore, les cordes vocales et les lèvres de la vulve. L'équivalence inconsciente de ces organes se reflète surtout dans les rêves et les symptômes névrotiques (Freud, *Ges. Werke*, XI, p. 158 ; Ferenczi, *Bausteine* 1927-1939, I, 103). Dans les chants érotiques de certains peuples d'Afrique et d'Océanie, la bouche représente souvent le sexe féminin ; [...] Le mot *waha* signifie en maori à la fois 'bouche' et 'vagin' (Baker, *Language*, 1950). » (Fónagy 1983 : 85).

Cette « identification des lèvres et des *labia* [, qui] peut apparaître à la surface dans la pensée des malades psychotiques » (Fónagy 1983 : 86), affleure aussi plus explicitement dans la littérature érotique et l'iconographie publicitaire, où elle sert les besoins d'une suggestion euphémistique mais efficace.

Fónagy cite, parmi de nombreux exemples, la couverture de 1974 du magazine LUI, qui

« montre les lèvres entrouvertes d'une jeune fille, avec le doigt posé légèrement contre le bord interne de la commissure gauche des lèvres. Le contexte ne laisse subsister aucun doute : il s'agit d'un euphémisme photographique, où les lèvres sont substituées pudiquement aux *labia*. » (Fónagy 1983 : 86).

Cette analogie inconsciente se traduit, d'autre part, dans la « croyance primitive d'une conception 'alimentaire' par voie orale » (Fónagy 1983 : 85), dont on trouve de nombreux témoignages dans le patrimoine légendaire, mythologique ou folklorique de cultures réparties aux quatre coins du globe⁴¹⁸.

L'analogie entre la bouche et le sexe féminin ne faisant aucun doute au regard de ces divers indices et témoignages, il importe ici de souligner qu'il ne s'agit pas pour autant de réintroduire dans le débat l'idée d'un invariant cognitif de A lié *per se* au *féminin*. Car si à première vue l'iconicité de [a] semble bel et bien reposer sur une analogie avec la morphologie féminine, l'on est toutefois fondé à douter du fait

⁴¹⁸ Dans son étude consacrée à la légende de Persée et d'autres récits mythologiques de naissances surnaturelles, E. S. Hartland (1894-96) recense plusieurs dizaines d'exemples de récits qui illustrent l'enracinement transculturel de cette croyance primitive d'une conception par l'absorption de nourriture :

« This [impregnating] influence is generally conveyed in food. The peoples among whom the stories originated were either savages, or in a stage of civilisation but little advanced beyond that of savagery. [...] Whether from an analogy between the normal act of impregnation and that of eating and drinking, or because they had learned that at least one mode of operating effectively on the organism, for purposes alike of injury and healing, was by drugs taken through the mouth, the was the favorite method of supernatural impregnation. In the stories we have already considered, fish or fruit has been the kind of food oftenest employed. » (1894-1896 : 72).

que l'exploitation cognitive de cette iconicité puisse se limiter à la simple représentation linguistique d'une réalité anatomique qui permettrait alors de désigner en premier lieu les êtres qui en sont porteurs. Il s'agit, au contraire, de comprendre la façon dont le système linguistique réinvestit cognitivement ce que le féminin, en tant que réalité biologique incontestable, représente pour la reproduction nécessaire de l'espèce organisée en système.

L'on ne manquera pas d'observer en effet que l'investissement libidinal ne se porte pas, pour formaliser cette relation analogique entre les lèvres et les *labia*, sur les phonèmes *labiaux* traditionnels (ce qui aurait pu sembler logique), mais requiert impérativement une *ouverture* des lèvres que seules les voyelles ouvertes, et nommément [a], exploitent comme trait phonologique pertinent. L'investissement libidinal du trait d'*aperture labiale* indique que les voyelles ouvertes semblent ici renvoyer iconiquement non pas aux *organes* sexuels féminins en tant que fait anatomique, mais à leur *fonction* dans l'acte sexuel, que la bouche ouverte met symboliquement en scène. L'approche sociologique de la question du genre, on le sait, souligne d'ailleurs que les différences anatomiques n'existent pas en tant que telles, mais sont des « *phénomènes sémantiques* » (Dorlin 2006 : 11, l'auteur souligne) qui émergent à partir d'une culture qui les fait parler, les rend signifiantes :

« Une différence physique réelle n'existe que pour autant qu'elle est ainsi désignée, en tant que signifiant, par une culture quelconque. Ces signifiants varient d'une culture à l'autre. Cette différence se manifeste donc comme pur signifiant, porteur des catégorisations et des valeurs d'une société » (Guillaumin 2002 : 96-97).

Construction historique, culturelle, sociale et, dirions-nous, linguistique, la différence anatomique de la femme semble, dans la langue espagnole du moins, iconiquement désignée par la voyelle [a], laquelle, par son trait d'aperture phonologiquement pertinent, *oriente* l'interprétation que la communauté linguistique pourra donner à cette différence anatomique qui émerge alors comme telle : ce n'est ni la femme, ni même son organe sexuel en tant que tel que [a] désigne : c'est son *ouverture* et, partant, la *fonction* attachée à l'organe (l'activité sexuelle) qui semble visée. La distinction est importante, car c'est de la sexualité féminine, et plus précisément de son rôle social, et non du féminin en tant que tel que dérivent les connotations culturelles que Foullieux avait recensées (*vid. supra*) : le rôle de la sexualité féminine dans les sociétés patriarcales est en effet fondamentalement lié à la *reproduction*, l'enfantement et, partant, peut s'investir des connotations positives de *fertilité*, *prospérité* et *abondance* (multiplication, pluriel) signalées par Foullieux. Mais l'on sait aussi que, parallèlement, la sexualité féminine est investie, dans ces mêmes civilisations patriarcales, d'accents fortement négatifs, fait l'objet de nombreux tabous et interdits et a été largement démonisée notamment par les religions monothéistes (le péché originel, la tentation de croquer la pomme etc.). Comment expliquer cette ambiguïté fondamentale de la sexualité féminine, célébrée et rejetée en même temps, qui rejaillit sur la représentation archétypique de la femme en termes de dualité, duplicité, ambivalence (Marie et Madeleine, mère et putain) ? C'est que la

reproduction, rôle premier de la sexualité féminine, revêt deux significations fondamentalement différentes pour l'auto-organisation de la société patriarcale, selon qu'elle s'exerce sous le contrôle de la domination masculine ou dans un cadre libre et « autonome » :

« Le contrôle du corps des femmes est aussi ancien que la domination masculine elle-même, tout entière tournée vers un objectif central, le contrôle de la maternité. Celui-ci s'exerce selon des modalités particulières dans les différentes civilisations mais a toujours pour but de maîtriser la sexualité féminine de manière à assurer sa fonction reproductive au profit du groupe des mâles. [...] Le désir féminin autonome doit en effet être diabolisé car le contrôle de la sexualité féminine est indispensable, lui seul permettant d'établir la véracité de la filiation. » (Bessis 2017 : §3).

La sexualité féminine, en tant que vecteur indispensable de la reproduction du corps social, représente alors de façon emblématique les deux versants que suppose toute *ouverture* d'un système donné sur l'extérieur : contrôlée et encadrée, elle permet d'incorporer l'altérité (le nouveau matériel génétique) dans le sens de la stabilité et de la perpétuation du système au profit d'une reproduction pré-tracée et prévisible. Mais hors de contrôle, cette même sexualité féminine se conçoit comme une incorporation anarchique de cette altérité, laquelle sera alors source d'instabilité et de danger disruptif pour la linéarité régulière d'une reproduction « normale ». À la différence des hommes, qui souhaitent se reproduire à l'identique, la femme possède le pouvoir de reproduire les deux sexes, de se reproduire à l'identique mais aussi de produire l'autre sexe, l'altérité :

« Depuis les origines de l'humanité, les hommes ont cherché à proposer des réponses à la question fondamentale : pourquoi les femmes ont-elles le pouvoir exorbitant de donner naissance aussi bien à des filles qu'à des garçons, pourquoi les hommes doivent-ils nécessairement passer par une femme pour se reproduire à l'identique ? Selon Françoise Héritier (in *Masculin/Féminin*) qui a élaboré le concept de valence différentielle des sexes, le fait que l'homme ne peut se reproduire par lui-même permet de comprendre les mécanismes de la dépossession des femmes. La hiérarchie entre hommes et femmes découle de cette dépossession initiale « laquelle est en fait une réponse face au privilège féminin ... et à la nécessité pour les hommes d'avoir en leur dépendance le matériau ou le véhicule nécessaire pour se reproduire à l'identique », c'est-à-dire pour se donner des fils. Pour que la race (au sens étymologique de généalogie) des hommes se perpétue, ils doivent avoir à leur disposition des femmes qui leur donneront des fils. » (Bessis 2017 : §3).

Face à une sexualité masculine, qui représente et vise une reproduction fermée, linéaire (la lignée) et identique à elle-même de génération en génération (les hommes veulent des fils), la sexualité féminine est perçue comme fondamentalement problématique et potentiellement disruptive. Elle représente ainsi l'interface ambivalente par laquelle le système, le corps social, s'ouvre sur l'altérité et interagit avec elle. Envisagée sous le prisme de l'*ouverture* sur l'extérieur, la sexualité féminine et, par extension la femme elle-même, est ainsi liée, par la fonction même que cette sexualité joue sur le plan systémique, à la notion d'*altérité*, laquelle implique toujours une forme d'ambivalence :

« En tant que réalité construite dans le cadre d'une situation sociale donnée, au même titre que le genre, l'altérité s'impose à partir de l'expérience même du multiple et, partant, de la

confrontation des individus et des groupes sociaux. Pas d'altérité sans une co-présence, une co-habitation génératrice d'une **ambivalence problématique dans le rapport à l'Autre**, ami ou ennemi, avec lequel peuvent s'instaurer des **relations coopératives ou, au contraire, conflictuelles**, et une hiérarchisation normative qui se fonde en termes de stades de civilisation. » (Salle 2009 : 284, nous soulignons).

Nous pensons ainsi que les voyelles ouvertes, et spécialement [a], sont en mesure de formaliser linguistiquement cette expérience de l'ouverture systémique que supposent la bouche et le sexe de la femme, le premier pour l'organisme individuel et le deuxième à l'échelle du corps social. Cette ouverture est la condition de l'expérience ambiguë de la notion d'altérité, à la fois nécessaire à la réplication du système et crainte pour son pouvoir disruptif. C'est de cette capacité à *ouvrir* le système à l'altérité que, à notre sens, héritent les voyelles ouvertes de l'expérience libidinale qui sous-tend leur phonation, et qui permet d'expliquer les valeurs discursives ambivalentes inférées en discours.

Lorsque le refoulement opère normalement, comme pour les autres phonèmes à l'investissement psychique, la phonation prend le relais de cette pulsion sexuelle mais, partant, l'instrumentalise à des fins cognitives et l'élève dans l'abstraction. Malgré la connexion inconsciente manifeste entre la voyelle [a] et le sexe féminin, ce serait un raccourci considérable que de voir dans ce phonème, intrinsèquement et invariablement, l'expression du féminin. Le phonème [a] se dote en revanche, par le transfert de la libido vers les organes de la phonation, de ce que l'organe sexuel féminin signifie pour le système social : l'expérience problématique de l'ouverture à l'Autre, l'expérience même de l'altérité.

Si l'approche psychophonétique de la voyelle [a] nous permet ainsi de confirmer que l'*altérité* est bien au cœur de l'invariant cognitif du cognème A qui lui est associé, elle nous montre aussi à quel point l'aperture qui caractérise la voyelle [a] est plus qu'un simple critère discriminant au sens classique d'un trait phonologiquement pertinent. L'altérité ne provient pas tant (ou pas seulement) du fait que l'aperture soit, dans le système phonologique de l'espagnol, un trait articulatoire qualitativement *autre*, mais du fait que cette ouverture de la bouche mobilise dans l'inconscient l'expérience primordiale de l'ouverture d'un système auto-organisé sur l'extérieur, à l'altérité environnante. L'on mesure ainsi pleinement la capacité du cognème A non seulement à faire penser l'altérité sous toutes ces formes (éloignement, effet d'amplification par mise en exergue d'un inattendu, négation, et, bien entendu, le féminin, que les sociétés androcentriques conçoivent – mais par raccourci comme nous l'avons vu – comme l'Autre par excellence), mais surtout à intervenir en tant que balise interlocutive d'un cadre interprétatif de type C1, caractérisé comme nous le savons par cette prise en compte explicite d'une altérité problématique. Bien que le cognème A ne soit pas, bien entendu, la seule marque formelle de cette configuration, on l'y retrouve associé très régulièrement, comme le montre le paradigme des adverbes épistémiques de l'espagnol de façon très emblématique.

Cette ouverture du système véhiculée par A, certes nécessaire, devra toutefois être compensée par un mouvement de fermeture pour garantir la stabilité globale du système, rôle qui correspond, nous l'avons vu, à la configuration C2 qui fonctionne de façon inverse par rapport à C1. Si nous avons vu que les bilabiales sont, à bien des égards, un candidat idéal pour véhiculer la notion d'un seuil fermé permettant de délimiter le système (l'organisme) vis-à-vis de l'extérieur, c'est avec le cognème T que le cognème A entretient, dans le système espagnol mais aussi dans d'autres langues, une relation contrastive privilégiée, en opposant à la notion d'un seuil ouvert et perméable de A celle – nous l'avons vu (chapitre 6) – d'un seuil terminal, d'une borne conclusive. Dans le système des adverbes épistémiques qui nous intéresse, c'est donc la forme *tal vez* qui, dotée de ce cognème conclusif par excellence, assurera le balisage interlocutif de type C2, comme nous le montrerons dans notre dernier chapitre.

Chapitre 11

***Tal vez*, forme unique de C2 : La clef de voûte du système des adverbess épistémiques**

Introduction

Nous avons émis l'hypothèse que face à la multiplication des formes de C1 que nous venons de découvrir au chapitre précédent, et dont nous avons vu qu'elles placent la réplication sous le signe de l'ouverture du système à l'altérité, il revenait à la forme *tal vez* de compenser et de *fermer* cette ouverture déstabilisante et périlleuse par l'image inverse d'une réplication stable et ordonnée dont nous postulons de nouveau qu'elle est inscrite à même le signifiant. L'actualisation du cognème T, dont nous avons analysé *supra* la valeur précisément *conclusive* et *rétrospective* paraîtra lors déterminante dans l'identité interlocutive de *tal vez*, qui se profile comme la forme unique de la configuration C2 dans notre système épistémique.

C'est donc à ce submorphème dental que nous allons nous intéresser de nouveau dans ce dernier chapitre pour le confronter aux postulats spécifiques de l'approche interlocutive. Nous aurons ainsi l'occasion de revenir au contraste cognémique fondamental T ~ K, où T illustre sa valeur conclusive de manière exemplaire, mais il s'agira cette fois d'interroger la façon dont les amorçages respectifs de *complétude* et d'*incomplétude* de ces cognèmes sont habilités à articuler l'interlocution. Nous verrons aussi que le cognème K n'est pas le seul partenaire oppositif privilégié de T, lequel se trouve pris dans un autre contraste cognémique tout aussi systématique : il s'agit du contraste T ~ A, bien connu (notamment Blestel 2012), mais que nous soumettrons là encore au regard spécifique de l'approche interlocutive afin de montrer qu'il véhicule un partage systématique des cadres interprétatifs (C2 ~ C1).

Avant d'aborder cette double opposition cognématique (T ~ K et T ~ A), dans laquelle T figure invariablement en vertu de son invariant rétrospectif et conclusif, nous proposons pour *tal vez* un dernier découpage analogique au sein même du signifiant, que nous n'avons pas encore exploré. Il s'agit de l'association de la dentale avec la liquide [t-l] (*tal vez*), dont nous postulons qu'il pourrait s'agir d'une des capacités formelles de la saillance {TR} que nous avons déjà rencontrée, au chapitre 1, dans son opposition notionnelle à {SK} : à l'idée du *refus* d'une ligne droite (*scission*) emportée par {SK} semble s'opposer, en première approximation, l'invariant notionnel de *rectitude* postulé pour {TR} notamment par Bottineau (2012c). Nous avons ainsi pu observer plusieurs paires oppositives comme *acaso* ~ *adrede*, *caos* ~ *orden*, et *izquierda* ~ *derecha*, auxquelles, si notre hypothèse s'avère exacte et que [t-l] peut bien instancier le marqueur {TR}, s'ajouterait l'opposition entre *tal vez* et l'ensemble des adverbess épistémiques du groupe {SK} : *tal vez* ~ *quizá/quizás/acaso*.

L'hypothèse peut paraître incongrue, car si l'on voit bien comment l'invariant de *scission* ({SK}) est mis au profit de la conception du doute comme une *bifurcation* (cheminement non droit de la pensée), l'idée de *rectitude* est certainement moins intuitive dans ce contexte. Mais envisagée depuis la perspective interlocutive, l'idée de *rectitude/linéarité* a tout son sens : la saillance {TR}, si elle est actualisée dans *tal vez*, pourrait bien contribuer à placer le doute sous le signe d'une réplique « lisse » et *linéaire, pré-tracée*. Nous développerons donc ici l'hypothèse que cette saillance {TR}, que nous avons observée jusqu'à présent uniquement sous ses réalisations à vibrante, admet également au poste de liquide la latérale /l/ (comme c'est d'ailleurs le cas dans la saillance {BL}, où /r/ et /l/ sont appelés à commuter [vid. chapitre 3]), et que *tal vez* en est donc informé. Nous explorerons les diverses ramifications de cette dernière saillance afin d'en préciser l'invariant, dont nous verrons qu'il engage des instructions cognitives en affinité avérée avec la configuration C2.

1 La saillance {TR} : iconicité et invariant, exploitations discursives

1.1 Antécédents : le phonaestème *tr-*

La combinaison d'une dentale et une vibrante (dorénavant {TR}) est mentionnée par de nombreux auteurs comme un possible marqueur submorphémique. Étudié, comme tous les phonaestèmes, en premier lieu dans les langues germaniques (anglais et suédois notamment), ce phonaestème a reçu une série d'interprétations sémantiques à première vue fort divergentes : selon Rhodes & Lawler (1981 : 22), *tr-* fonctionne comme un classificateur indiquant un chemin unidirectionnel (« source-to-goal ») vers l'avant (« path along »), instancié par exemple dans *trip*, *traipse* ou *trudge* ; Drellishak (2006 : 41), dans une perspective similaire, propose la notion de « path, line ; go on foot », l'idée de la marche à pied étant ensuite reprise par Tournier (2007) : « walking » ; d'autre part, pour Philips (2008 : 128) ce marqueur sublexical est associé à la notion de « bois » (« wood »), détectable par exemple dans *tree* ou *tar* ('goudron'), tandis que Grégoire (2012), s'appuyant sur les travaux de Delport (2010), postule un invariant lié à la notion de *difficulté*. L'exemple de *tree* cité par Philips est également mentionné par Bottineau (2012c : §30), mais y reçoit une interprétation différente : selon Bottineau, « l'anglais *tree* et le russe *derevo* sont en relation avec le marqueur *tr- / dr-* lié à la notion de *rectitude* (droit, direct, drève [sic] ; drive) ».

Cette dernière proposition nous semble intéressante à plusieurs égards. D'une part, la notion de *rectitude* présente à notre sens l'avantage de subsumer une partie des autres propositions citées : par le biais de la *rectitude*, il est en effet possible de conceptualiser l'idée d'un *chemin linéaire* et orienté entre deux points (de la source vers le but), tel que proposé par Rhodes & Lawler et Drellishak, voire d'un déplacement le long de cette ligne (Drellishak « go on foot », Tournier « walking », 'marcher'). La proposition de Philips (« wood » 'bois'), qui ne cite que *tree* ('arbre') et un produit dérivé du bois (*tar*

‘goudron’) de même racine étymologique⁴¹⁹, est sans doute la plus dissonante des interprétations proposées, et devient caduque si l’on admet que l’arbre (et par extension ses produits dérivés) peut être conceptualisé comme une rectitude verticale⁴²⁰, tel que le propose Bottineau. La notion de *difficulté*, proposée initialement par Grégoire (2012), pourrait bien s’avérer, comme le précise l’auteur lui-même dans ses travaux postérieurs, n’être qu’une « réalisation sémantique du concept de ‘rectitude’ » (2015 : note 3) : ces termes désigneraient alors « l’idée de ‘difficulté’ héritée de la notion de ‘rectitude horizontale’ entravant un parcours » (2015 : §9).

D’autre part, nous suivrons Bottineau dans son postulat d’une variante formelle voisée [dr-], ainsi que d’une variante expansée [d-r], là où d’autres chercheurs voient deux idéophones distincts : ainsi Philips (2008), qui identifie le marqueur *dr-* comme porteur de l’idée d’(absence de) couleur, à l’instar du mot anglais *dark* ‘obscur’. Nous postulons pour notre part l’existence d’un marqueur unique, constitué d’une dentale (voisée ou non) et d’une liquide (/r/ ou /l/), assemblées en variante analytique ou synthétique.

1.2 {TR} comme marque d’une linéarité

1.2.1 La notion de rectitude

Intéressons-nous d’abord aux manifestations de cette idée de rectitude dans le lexique espagnol, où la recherche des diverses combinaisons formelles mentionnées nous permet de mettre au jour un certain nombre de termes en relation avec la notion de *rectitude*⁴²¹ : outre les dérivés du latin RECTUS/DIRECTUS (*recto*, *correcto*, *directo*, *director*, *derecho*), nous repérons une série de mots véhiculant une idée de *rectitude verticale* : *vertical*, *torre*, *atalaya* (‘tour de guet’), *telamón* et *atlante* (‘statue servant de colonne d’appui’), ce dernier dérivé à partir de la figure mythologique d’Atlas qui soutenait la voûte céleste. La formation montagneuse de l’Atlas, dont le nom est en lien avec ce même substrat mythologique, est un massif particulièrement imposant qui évoque l’image d’une grande hauteur qui se dresse verticalement devant l’observateur ; l’on ne pourra manquer d’autre part d’observer la paronymie entre *Atlas* et *alto* (‘haut’), qui désigne entre autres une grandeur verticale, *alto* étant aussi l’adjectif qui permet de désigner

⁴¹⁹ OED, s.v. *tree* ; voir aussi DWDS s.v. *Teer*, qui fait remonter l’ensemble de ces exemples à une racine indo-européenne *deru-* ‘bois, arbre’.

⁴²⁰ Bien qu’en espagnol le terme générique *árbol* (‘arbre’) nous semble informé de la structure {bilabiale x liquide} (cf. : *supra*), le nom de certaines espèces d’arbre semble toutefois actualiser la notion de rectitude : ainsi, *tilo* (‘tilleul’) est défini par le DLE comme un arbre « con tronco **recto** y grueso » (s.v. *tilo*, nous soulignons), la rectitude faisant donc partie de ses caractéristiques botaniques. Nous trouvons là un premier exemple d’actualisation du marqueur {TR} par une variante formelle avec la latérale [t-l].

⁴²¹ Certains des termes que nous évoquerons par la suite ont déjà été cités par les travaux de Grégoire (2012, 2015), auxquels nous renvoyons pour compléter ce repérage lexical, d’autres sont le fruit de nos propres recherches. Afin de préserver la lisibilité du texte, nous renonçons à préciser à chaque fois l’auteur de la « trouvaille », sauf pertinence particulière. Les mots à variante latérale proviennent systématiquement de nos propres analyses.

la hauteur corporelle d'une personne. On pensera dans ce contexte à l'anglais *tall*, qui, dans un sens tout à fait comparable d'élanement vertical, actualise lui aussi la structure {dentale x liquide} avec la variante latérale. En allemand, le terme *Lot* désigne le fil de plomb servant à déterminer la droite perpendiculaire. Enfin, dans la sphère botanique, *tronco* et *tallo* désignent en espagnol les parties de la plante qui se dressent verticalement en direction du soleil (DLE s.v. *tallo*), par opposition peut-être à *rama*, qui marque simplement l'idée d'excroissance ({BL}, *supra*) sans exigence particulière de rectitude ou de verticalité.

Cette première approche très sommaire semble aller dans le sens de notre hypothèse : l'idée de *rectitude*, en particulier lorsqu'elle est verticale, peut être véhiculée en espagnol par un marqueur {dentale x liquide} admettant plusieurs linéarisations et plusieurs réalisations formelles, dont des variantes à latérale : [tr-], [t-r], [d-r], [r-d], [t-l], [-tl-], [-lt].

1.2.2 La notion de rotation : une exploitation énantiosémique ?

Il est pourtant une série de termes porteurs de cette même saillance {TR}, qui semble contredire cet invariant notionnel de *rectitude* que nous venons de voir : plusieurs mots du lexique espagnol présentant une combinaison formelle de type {TR} signifient en effet une idée de *torsion* et de *déviaton*, en contradiction apparente avec l'idée de *rectitude* mais aussi – et ce n'est pas un détail – en concurrence immédiate avec la structure {SK} qui, nous l'avons vu, est en mesure d'évoquer elle aussi diverses déviations et autres chemins détournés (*supra*). Il s'agit notamment de *torcer*, (*tras-*)*tornar*, *través* et dérivés, *torpe* ('maladroit'), auxquels nous pouvons ajouter un vaste ensemble de termes gravitant autour de l'idée de *rotation*, déjà évoqués par Grégoire (2012 : 270) : *redondo*, *rueda*, *rotativo*, ainsi que *turno*, *turbo*, *turbina* etc.

Il pourrait certes s'agir d'une exploitation énantiosémique : pour concevoir la *rectitude*, il faut concevoir l'existence de *lignes non-droites*. Mais se pose alors la question de la différence entre ces 'lignes tordues' en {TR} et les mots qui ressortissent à la structure en {SK}, elle aussi porteuse d'une instruction de 'refus d'une ligne droite'. Notre hypothèse est que les termes exprimant une torsion par le biais de {TR} ne suggèrent pas simplement une forme non droite (comme le font les termes en {SK}, qui manifestent toutes sortes de lignes non droites cf. *supra*), mais sous-entendent que la ligne n'est pas droite là où elle *devrait* l'être : la définition du verbe *torcer* (DLE s.v.) en donne un bon aperçu dans plusieurs de ses acceptions : « **alterar** la posición **recta** » (acc.), « desviar de su **posición o dirección habitual** » (acc. 4), « mover bruscamente un miembro u otra cosa, **contra el orden natural** » (acc. 6), « desviar la **dirección que llevaba** » (acc.7), « desviarse del **camino recto de la virtud** o de la razón » (acc. 16). Ces définitions permettent d'observer que la *rectitude* (« recto/a, dirección, orden ») est conçue comme un présupposé, une sorte d'exigence vis-à-vis de l'objet ou de la situation décrite (« habitual, normal, que llevaba »), et qui n'est pas (ou plus) satisfaite puisqu'elle a subi une *altération* (« desviar »),

terme significativement lui-même marqué par la saillance que nous commentons. Les termes en {TR} n'expriment donc pas simplement une *ligne courbe*, mais dénoncent celle-ci par rapport à une ligne droite qui constitue une référence, l'étalon auquel se mesure l'objet envisagé. L'acceptation 12 glose *torcer* par « enturbiarse », qui à son tour est défini par « **turbar, alterar el orden** » ou « oscurecer lo que estaba **claro o bien dispuesto** » : l'obscurité – celle relevée par Philips pour l'anglais *dark* – apparaît alors comme le stigmate d'une situation anormale, *irrégulière*.

Turbar reçoit à son tour la définition suivante : « **alterar o interrumpir el estado o curso natural de algo** », tandis que *ladear* signifie 'incliner, tordre', mais aussi « declinar del camino derecho » (acc. 3). Enfin, *trabucar* signifie « **Trastornar, descomponer el buen orden o colocación que tiene algo**, volviendo lo de arriba abajo o lo de un lado a otro ». Enfin, nous pensons que c'est dans cette même perspective que *delito* peut désigner une infraction de la loi, si l'on admet que celle-ci est une règle fixe (lois de la nature) ou fixée par l'homme pour déterminer le **droit**.

Un autre ensemble de termes liés à l'idée de *rondeur* (*redondo, rodar, turno* etc.) pose le problème de la concurrence avec la structure en {SK} de façon particulièrement explicite, certains d'entre eux étant glosés par le dictionnaire au moyen du concept de la *circularité*, comme par exemple *redondo* (« de forma circular o semejante a ella », DLE s.v.). Toutefois, l'on s'aperçoit à la lecture de leurs gloses que les mouvements circulaires décrits par la plupart de ces termes en {TR} renvoient à un *mouvement régulier et contrôlé*, guidé par un axe et dont les tours répétés obéissent à une logique de *succession* qui construit alors une *linéarité temporelle* : par exemple, *rotar* signifie « alternar por turno », le terme *turno/turnar* – lui-même informé de la structure en question – étant défini comme « alternar [...] **guardando el orden sucesivo** ». On voit ainsi réapparaître l'idée d'*ordre, d'enchaînement linéaire* des événements, angle de vue également présent dans *torniquete* ('structure giratoire permettant de faire passer les personnes **une par une**'). C'est en ce sens que la *rueda de la fortuna* est à même de marquer une alternance successive des états de chance et de malchance, et que *trote* 'trot' désigne une façon de « caminar acelerado, natural a todas las caballerías, que consiste en avanzar saltando, con apoyo **alterno** en cada bípedo diagonal » (DLE s.v.). La *dula*, terme d'origine arabe, désigne une « Porción de tierra que, **siguiendo un turno**, recibe riego de una acequia ».

Ainsi, plutôt que de « circularité » faudrait-il parler, pour ces termes en {TR}, de « cyclicité » : {TR} fait émerger l'idée d'un *enchaînement ordonné* de gestes répétés et successifs, itératifs. L'on voit facilement comment l'idée de 'marche à pied'⁴²² ou de 'déplacement' en général, y compris motorisé (*rodar en coche, tren, tranvía*), peut trouver sa place dans ce type de conceptualisation.

⁴²² Voir, pour l'allemand, l'important champ lexical lié aux différentes manières de déplacement et d'enchaînement de pas (*trippeln, trappeln, trappen, trampeln, treten, Treppe* etc.), lié à la racine indo-européenne *ret-* ('marche à pied') (Pokorny s.v.).

1.2.3 La notion de séquençage

Or, l'alignement d'une série éléments par tour de rôle, ou dans un ordre précis, requiert au préalable une forme de *découpage*, un geste discriminant permettant de distinguer les éléments à ordonner. Aussi ne sera-t-on pas surpris de découvrir que la structure {TR} informe également un important champ sémantique lié à l'idée de *coupe*, restant en cela fidèle à sa compétition avérée avec le groupe {SK}⁴²³. Nous pensons notamment à *cortar*, *partir* ('découper'), *truncar*, *tallar* (« que puede ser talado o cortado »), *talar* ('couper un arbre'), mais aussi *tronco* (« cuerpo truncado »), *tronchar*, *atrochar*, *atrofiar*, *trozo* ('fragment'), *trizar/hacer trizas* ('réduire en petits morceaux'), *trinchar* ('découper la nourriture, couper'), voir fr. *tailler*, *trancher*, angl. *to trim*. Notre hypothèse est que, à la différence du patron {SK}, le sémantisme de *coupe* est ici le résultat d'une opération non pas d'une simple *discontinuité*, focalisant sur l'acte de rupture précoce (cf. : *supra*), mais de *séparation* ou de *partage* qui résulte du traçage d'une *ligne divisoire* : en latin, TALIARE (> fr. *tailler*, esp. *tallar*) signifie en effet 'séparer', et le verbe français *trancher*, d'étymologie incertaine, est probablement issu du latin TRINICARE 'diviser en trois'⁴²⁴. L'idée de *séparation* est perceptible dans *talón* dans son acception 4 : « Documento o resguardo expedido **separándolo** de la matriz de un libro », mais aussi dans *lote*, « Parte procedente de la **división** de algo que debe ser distribuido entre varias personas ». On pensera aussi à *tramo* ('tronçon') et *artículo* (« una de las partes en que suelen dividirse los escritos », « divisiones de un diccionario », « disposiciones numeradas de un tratado »).

Une telle opération de séparation peut aussi servir non pas à partager, mais à *départager* : c'est ce que fait le verbe français *trancher* dans son emploi figuré ('trancher un débat'), ou encore l'espagnol *laudar* 'fallar o dictar sentencia' ; de même, le verbe anglais *to tell*, dans ses emplois idiomatiques du type « to tell right from wrong » (être capable de distinguer entre le vrai et le faux) ou « I couldn't tell » ('je ne saurais dire/décider), où il renvoie à un acte de discernement, semble faire appel à cette même image d'une *ligne discriminatoire*. Mais *to tell a tale*, c'est aussi 'raconter une histoire', c'est-à-dire présenter une série d'événements et de péripéties dans un ordre précis et déterminé⁴²⁵. Enfin, l'allemand *erzählen* ('conter, raconter'), lui aussi informé par une structure {dentale x liquide} (la dentale étant ici une affriquée), procède de la même racine étymologique que *zählen/Zahl* ('compter/chiffre') : *compter*, c'est

⁴²³ Les exploitations sémantiques sont ici proches de celles observées pour la saillance {SK} (*discontinuité*, *coup(ur)* etc.). Il s'agit de deux angles de vue vicariants sur l'idée de coupure : avec {SK}, elle est envisagée sous le prisme d'une simple *rupture* ; avec {TR}, c'est la notion de *séquençage* (élément débité en plusieurs unités) qui semble prévaloir.

⁴²⁴ CNRTL s.v.

⁴²⁵ Online Etymology dictionary, s.v. *tale*: « The ground sense of the Modern English word in its main meaning, then, might have been "an account of things in their due order". »

énoncer une suite ordonnée de signes dans le but de rendre compte du nombre d'unités discriminables dans une totalité (cf. : grec *arithmos* = nombre).

L'alignement d'une série d'éléments dans un ordre précis et linéaire se retrouve également dans les termes *lista*, qui combine l'idée de séquençage à celle d'une rectitude verticale ('énumération sous forme de colonne'), *retahila* (« Serie de muchas cosas que están, suceden o se mencionan **por su orden.**») ainsi que *letanía*, ce dernier se dotant en plus d'une connotation négative de répétitivité et d'usure ("Insistencia larga y reiterada."). On pense également à *ritmo* « **Orden** acompasado en la **sucesión** o acaecimiento de las cosas », ainsi qu'à l'opérateur discursif '*dale/dale que te pego*' qui permet de dénoncer le caractère répétitif et lassant d'un geste ou d'un discours⁴²⁶ :

(236) « La discusión llegó hasta tal punto, que el esposo decidió dejarlo así e irse a dormir, pero la mujer **dale** que **dale** con el temita, y **dale** que **dale**, todavía en la cama, que él no encontró otra solución que ponerle la almohada sobre su cara por cierto tiempo, y sin darse cuenta de la fuerza que imprimía sobre ella, se quedó dormido por tanto silencio sublime, mientras su mujer, minutos antes de callar y dormirse de una vez por todas, moría sofocada sin mala intención. » (Raúl Casal, *Todo tiene su final*, Caracas, 1992, sans pagination, google books).

À la lumière de ces exemples, il nous semble que l'apparente contradiction des exploitations sémantiques de *torsion*, *rotation* et de *découpage* avec l'idée de *rectitude* peut être résolue par le recours aux notions de *séquençage*, d'*ordre*, d'*alignement* ou de *suite linéaire*, qui confèrent à l'ensemble de ces exploitations une dimension de *régularité contrôlée* ; informé par la structure {TR}, un mouvement donné est conçu comme ou par rapport à une démarche ordonnée, préétablie, fixée, telle un *rite* (*rito*, *ritual*, *liturgia*) : c'est d'ailleurs le sens du terme latin *RATUS* ('fixé'), qui nous a légué *ratificar* 'ratifier, entériner, figer'.

1.3 {TR} comme marque d'une *difficulté*

En dehors des champs lexicaux susmentionnés et fédérés autour de l'idée de *séquençage*, d'*alignement* ou d'*ordre linéaire*, la structure {TR} présente un deuxième champ notionnel important, lié à la notion de *difficulté/obstacle*, identifié par Grégoire dans son travail de thèse de 2012 :

« Nous pouvons constater que de nombreux vocables aux références très variées mais gravitant autour de l'idée de « difficulté » sont souvent liés par ce groupe [tr] tels *triscar* (« enredar », « torcer ») ; *treta* ; *tregar* ; le préfixe *tribo-* (« frote o rozamiento », e.g. *tribología*, *tribómetro*) ; *trinar* (« gorjear ») ; *tribular* ; *triturar* ; *trocara* (« equivocara »), etc. Nous pouvons également établir une variante analytique non voisée [t-r] *tarangallo*, co-référentiel de *trangallo* (cf. *DRAE*, s.v. *tarangallo*) ; *torcer* ; *estorbar* / *turbar* ; *estrujar* (« apretar »), ou anagrammatique et non voisée [r-t] *apretar*, *rata*, *ratón* (« roedores », origine onomatopéique) ou voisée [r-d] *red*, etc. On rejoint alors par un autre biais ce que Delpont a détecté concernant le verbe *trabajar* (< *trebejar*), qui est également en relation avec *tarea*. » (Grégoire 2012 : 308).

⁴²⁶ Vid. DLE, s.v. *dale*, qui renvoie à l'expression 'vuelta', qui permet de « reprobar con enfado la obstinación o terquedad » ou « indicar que alguien da en repetir con impertinencia algún acto ».

Nous avons, pour notre part, entrepris de compléter ce repérage lexical, en y ajoutant, notamment, les termes informés d'une variante formelle avec latérale. À l'intérieur du vaste champ notionnel de la *difficulté*, nous identifions plusieurs orientations sémantiques récurrentes.

1.3.1 La notion d'obstacle

En premier lieu, l'idée de *difficulté*, qui apparaît littéralement dans les gloses du dictionnaire, est conçue comme un **obstacle générateur d'une résistance**. Dans son « étude lexico-syntaxique » du mot *trabajo-trabajar(se)*, qui ne porte toutefois pas sur le submorphème {TR} qui nous intéresse, M.-F. Delport observe que

« *traba/trabar* évoque l'idée d'un élément **mis en travers** des jambes ou des pattes pour **rendre difficile** ou impossible la marche. De même *tranca/atranca* s'emploie à propos d'une barre de métal ou de bois qu'on met **en travers** d'une porte pour **empêcher son ouverture**. Un *trance* est bien un **passage difficile**. » (Delport 1984 : 162, nous soulignons).

Les gloses retenues par l'auteur attirent l'attention sur le terme *travers*, dont l'équivalent espagnol *través* – paronyme frappant de notre *tal vez*, soit dit au passage – intervient dans de nombreuses formules impliquant l'idée de torsion⁴²⁷, mais marque aussi l'idée de perpendicularité⁴²⁸, donnant ainsi crédit aux postulats de Grégoire qui voyait dans la notion de difficulté la conséquence d'une rectitude horizontale qui entrave un chemin.

Affichent aussi l'idée de *résistance* et d'*obstacle* les termes *terco* ('obstiné, irréductible', mais aussi « más **difícil** de labrar que lo ordinario" (acc. 2)), *duro* (« que se **resiste** à ser labrado, [...] que no se presta a recibir nueva forma o lo **dificulta** mucho; que resiste », « *terco* »; « **difícil** de tolerar »; « dicho de un dibujo: de líneas que tienden a la rigidez »), *rudo* (« Que tiene gran **dificultad** para percibir o aprender lo que estudia »), *tropezar* (« Dar con los pies en un **obstáculo** al ir andando »; « Detenerse o ser impedida por encontrar un **estorbo** »), *terrible* (« **difícil** de tolerar »), et *arduo* (« muy **difícil** »).

Ces quelques exemples, sans variante à latérale toutefois, corroborent néanmoins l'existence d'un vaste sous-ensemble notionnel lié à ce que Delport avait décrit comme une « entrave, c'est-à-dire [...] quelque chose qui retient un mouvement ou le rend difficile, qui empêche un dynamisme de s'exercer » (Delport 1984 : 161). Cet angle de vue, comme en témoigne l'analyse de Delport, est exploité en particulier dans le champ sémantique du *travail*, où il s'agit de fournir un effort ou d'exercer une force supplémentaire pour éventuellement – mais sans garantie – surmonter l'obstacle en question : *trabajar* (« Intentar conseguir algo, generalmente **con esfuerzo** »), *talacha* (« trabajo mecánico **largo y fastidioso** »), *tallar* (« trabajar un material », « trabajar mucho »), *taller* (« lugar en que se trabaja una

⁴²⁷ par exemple : *mirar alguien de través* 'torcer la vista' (DLE, s.v. *través*).

⁴²⁸ *vid.* DLE s.v., acception 4.

obra de manos »), *tarea* (« Obra o trabajo; trabajo que debe hacerse en **tiempo limitado** » = difficulté), *lote* (acc. 6: « **esfuerzo excesivo**: Se pegó un lote de cavar »), *talonear* (« trabajar »). Le verbe *taladrar*, dont la latérale, non étymologique, est issu d'un processus de dissimilation entre liquides⁴²⁹, renvoie à l'idée de perforation au moyen d'un outil coupant (DLE s.v. *taladro*), permettant concrètement de « *horadar* » (s.v. *taladrar*), c'est à dire « agujerear algo **atravesándolo** de parte a parte », i.e. de vaincre ici la résistance qu'oppose une matière dure ou, métaphoriquement parlant, « obscure », qui résiste à l'entendement : « Penetrar, percibir o alcanzar con el discurso una materia oscura o dudosa »⁴³⁰. La langue anglaise connaît elle aussi une série de termes en {TR} liées à une idée de *travail*, souvent intensif ou excessif, difficile : *tilth* ('travail agricole'), *toil* ('lutte, travail dur'), *tool* ('instrument, outil'). On remarquera que la variante retenue est ici exclusivement celle qui affiche la latérale.

1.3.2 La notion de confrontation

Le champ des termes en {TR} convoque donc inmanquablement l'idée d'une confrontation avec l'entrave, d'un affrontement de l'obstacle. Aussi n'est-il guère surprenant d'y voir associé un ensemble de lexèmes se rapportant plus ou moins directement à l'idée d'un *face-à-face*, d'une opposition conflictuelle : pensons notamment à *luchar* (où la composante occlusive de l'affriquée occupe le poste de la dentale) 'lutter', *lidiar*, *lid*, *lite*, *litigio*, renvoyant tous à l'idée d'un affrontement encadré par certaines règles ou un cadre judiciaire. Il en va de même pour *reto* et *duelo* 'duel', sens que prend aussi *lid* dans son acception 3, où l'on détecte à nouveau la dimension d'un face-à-face, d'un contentieux. Dans l'ensemble de ces termes, l'obstacle en question est lié, nous semble-t-il, à la notion d'*altérité*, comme en témoigne, à titre exemplaire, le verbe *altercar*, dont l'étymon renvoie directement à la présence d'autrui. Dans cette perspective, il devient pertinent d'analyser le mot *otro* ('autre, différent') comme la composition iconique d'un [o], associé dans la langue espagnole à une idée d'intériorité⁴³¹ et de première personne, et de la structure {TR} qui, par le biais de son instruction de *rectitude*, configure une ligne tranchante, un axe symétrique qui fait office de frontière spéculaire: *otro*, c'est un autre *je* que je reconnais « de l'autre côté », en face de moi, appelé à être mon obstacle limitatif, comme le veut l'adage: « *La libertad des uns s'arrête là où commence celle des autres* »⁴³².

⁴²⁹ *Taladrar* est formé sur *taladro*, issu de lat. TARATRUM (vid. DLE s.v. *taladro*).

⁴³⁰ Le *travail*, tel que pris en charge par la structure {TR}, se présente donc sous l'angle de vue d'un effort à fournir, d'une force à exercer à l'encontre d'un obstacle, ou d'une résistance. L'on ne manquera ici d'observer la concurrence entre le lexique du « travail » informé par {TR} et celui, à la référencement proche, informé par {BL} : les verbes *obrar* ou *labrar*, cités au chapitre 3, renvoient eux aussi à la notion de travail (de la terre notamment), mais sont dépourvus de la dimension de difficulté, d'entrave ou de résistance.

⁴³¹ Vid. *supra* (chapitre 5) sur le cognème O selon Fortineau-Brémond.

⁴³² Cette idée d'altérité est d'ailleurs exploitée différemment avec le terme *demás*, qui désigne 'les autres' au sein d'un groupe dont le moi, ou l'entité par rapport à laquelle se constitue le rapport d'altérité, fait partie. Il s'agit donc d'une altérité interne pour *demás*, et externe pour *otro*. Si l'on postule l'existence d'un paradigme ternaire

1.3.3 La notion d'exercice d'une force et ses résultats

L'existence d'un obstacle, d'une entrave, rend donc nécessaire la mobilisation d'une énergie ou d'une force pour s'y opposer. C'est ce qui ressort à l'analyse des « mots en TR- » pour la langue anglaise, conduite par Lakoff en 2016 dans le cadre de son décryptage phono-symbolique du nom du candidat présidentiel Donald Trump : l'auteur y montre que

« the onset *tr-* expresses Force, with a forceful tension followed by a forceful motion. There are many kinds of forces involved in many kinds of forceful actions and experiences. As a result the *tr-* words span a wide range of meanings in which an initial force is part of the meaning of the word. » (Lakoff 2016, consultable en ligne [dernière consultation le 08/10/2020]).

L'auteur offre un ample panorama du vocabulaire anglais informé du phonaesthème *tr-*, dont le dénominateur commun semble être, comme indiqué, la notion de *force exercée par ou sur quelque chose ou quelqu'un* : *to try* ('essayer', esp. *tratar*), *trap* ('piège' qui 'attrape', esp. *trampa*), *truss* ('dispositif médical permettant de maintenir/forcer un membre blessé dans une certaine posture'), *to trim* ('coupe énergétique'), *to trigger* ('déclencher par un coup de force'), des moyens de locomotion supposant l'exercice d'une force (motrice) : *truck*, *tractor*, *train*, *trolley*, *tram*, *transit*, voire les résultats ou *traces* laissées par ces déplacements : *track*, *trail*. Il y a aussi diverses formes de déplacement eux-mêmes, tous connotés par l'emploi d'une force notable : *to tread*, *to trample*. Enfin, l'auteur conclut que

« Some forceful events exert harm, for example, a *trauma*, a *tragedy*. The very thought of them can exert the force to make you *tremble*. A *trial* is an event you undergo that can seriously harm you and that takes forceful action or resilience on your part to avoid that harm. A *tribulation* is a harmful effect you undergo when you experience a *trying* experience.

You can sense the force of the *tr-* sound in a word if you try to rename an object or experience. There is a reason why a *tractor* is not called a *yiss* ! Or why a *trauma* or a *tragedy* is not called a "wug." » (Lakoff 2016, consultable en ligne [dernière consultation le 08/10/2020])

La structure {TR} semble donc en mesure d'indiquer la présence d'une force dirigée contre une entité résistante, sans pour autant préjuger du succès de cet effort à vaincre l'obstacle. Elle peut de ce fait désigner autant des actes impliquant le déploiement d'une énergie ou d'un dynamisme (*trabajar* etc.), des outils servant à exercer cette même force (dans une dimension générique: *trebejo* ("Utensilio, instrumento") ou une dimension plus spécifique, lorsqu'il s'agit d'instruments permettant de *trancher*, *tailler* ou *couper* [*dalla* (« guadaña »), *talacho* (« especie de azada »), *dolobre* (« pico para labrar piedras »)], que les *effets* obtenus grâce à l'exercice de cette force en question. L'on repère ainsi un vaste champ sémantique lié à la notion d'*usure* et d'*affaiblissement* par l'exercice d'une force répétée : outre les termes *rata*, *ratón* (rongeurs), *estrujar* et *apretar* signalés par Grégoire (2012 : 308), auxquels nous ajoutons *termita* ('termite'), et *trapo* (« pedazo de tela desechado »), nous identifions une idée générale

uno/otro/demás, on reconnaîtra volontiers, face à *demás* marquée par la grappe sur-distinctive C1 {AS}, en *otro* une configuration C2, celle qui trace une délimitation extérieure, en guise de clôture opérationnelle du système.

d'affaiblissement avec *tierno*, *delgado*, ainsi que *delicado*, terme dont les gloses font intervenir autant la notion de *affaiblissement* (“quebradizo, fácil de deteriorarse” = absence de résistance) que celle de *difficulté* : « difícil, expuesto a contingencias. *Punto delicado* ».

Dans ce même ordre d'idées, il faut également souligner que la plupart des termes désignant un travail (*supra*) affichent une nuance d'*usure* et de *lassitude*, que l'on peut également détecter dans le mot *harto*, *ladilla* (« fastidio, cansancio ») et l'expression *como un trapo* (« desmadejado y muy cansado »). Dans une perspective plus résultative, la structure {TR} peut contribuer efficacement à signifier les effets d'une force ou violence qui s'exerce sur quelque chose, et spécialement quelqu'un : outre *tragedia* et *tribulación*, que Lakoff avait également cité pour l'anglais, l'affliction et la tourmente morale issues d'un événement violent ou d'une force (majeure) sont perceptibles dans *drama*, *dilema*, *dolor*, *luto*, *duelo* ('deuil'), ainsi que dans *tolerar* ('souffrir, endurer'), *terror*, *tormento*, *truculento* ('qui fait peur') et *triste*. L'affliction et l'abattement, voire la souffrance, sont alors envisagés sous l'angle de vue de la difficulté, insurmontable, qu'ils représentent pour le sujet affecté.

1.3.4 La notion de difficultés de l'entendement

Enfin, un ensemble de vocables, constitué notamment de *adormecer*, *letargo*, *aturdir*, *atolondrar*, *atorar*, mais aussi *lento*, *tardo* (*en comprender*), *retrasado*, semblent indiquer un manque d'énergie ou de vivacité, y compris de l'esprit, ce qui suscite inmanquablement la représentation d'un obstacle ou d'une difficulté que le sujet ne parvient à surmonter (cf.: aussi *torpe*, *rudo* (*vid. supra*)). Dans le même ordre d'idées, l'anglais connaît *dull* ('stupide, émoussé'), et l'allemand semble exploiter la structure {TR} de façon récurrente dans ce sens de 'bêtise, difficulté à comprendre': ainsi dans *toll* ('fou')/*Tollwut* ('rage'), *Tor/töricht* ('sot'), *Tier* ('animal, bête')/*tierisch* ('stumpfsinnig' = 'esprit émoussé'), mais aussi dans l'onomastique de deux de ses figures littéraires notoires: *Till* Eulenspiegel (celui qui se fait passer pour un idiot pour critiquer la société de son temps) et Wilhelm *Tell*, héros national de la Suisse allemande, qui, dans le texte de Schiller, déclare littéralement⁴³³: « Wär ich besonnen, hiess ich nicht der *Tell* » (« Si j'étais un homme réfléchi, mon nom ne serait Tell »)⁴³⁴. Dans cette même perspective, l'on peut citer l'acception 4 du verbe espagnol *tragar* : « Dar fácilmente crédito a las cosas, aunque sean inverosímiles ». La naïveté de celui qui « se traga cualquier cosa » consiste donc à « gober » des choses normalement difficiles à admettre, et de ne pas identifier – et donc ne pas savoir outrepasser – la difficulté qu'opposerait la même idée à un esprit plus aiguisé.

⁴³³ « littéralement », c'est-à-dire « au sens strict », direct.

⁴³⁴ Meyer (1840 : 39), suivant Spreng (1752), dérive le nom du héros de *talen*, *dälen* (« tenir un discours ingénu, bête »).

1.4 Quel invariant pour {TR} ?

Face à ces deux grands groupes d'effets sémantiques, se pose immanquablement la question de la continuité notionnelle entre la *difficulté* et la *linéarité*, et plus précisément, la question de l'invariant unique de {TR}. Grégoire, nous l'avons vu, après avoir postulé un invariant de *difficulté* (2012), se décante finalement pour une dérivation inverse : la notion de difficulté serait « héritée de la notion de « rectitude horizontale » entravant un parcours » (*supra*), i.e. une simple « réalisation sémantique du concept de 'rectitude' » (2015 : note 3).

Le raisonnement est séduisant et très logique, mais ne s'enracine pas dans les caractéristiques phono-articulatoires des éléments qui composent la structure (la dentale et la liquide), que Grégoire avait commentés dans le cadre de son postulat initial de l'invariant « difficulté » (*infra*), mais sur lesquels il reste discret dès lors qu'il opte, finalement, pour le renversement de la filiation entre les deux notions : comment l'expérience sensori-motrice impliquée dans l'articulation et/ou la perception d'une dentale et d'une liquide peut-elle faire émerger dans l'esprit du locuteur une idée de *rectitude* ? La question de l'iconicité de ce submorphème {TR} mérite, nous semble-t-il, d'être posée, afin de préciser, par le biais d'une possible motivation articulatoire, nos hypothèses sur l'invariant unique de cette saillance {TR}.

1.4.1 Motivation et iconicité de {TR} : la difficulté au cœur de l'articulation

Grégoire s'était penché sur la question articulatoire dans son travail de 2012, où il observe que la combinaison des deux sons [t] et [r] engendre une « dureté », « une tension musculaire » :

« Le "dépassement d'une difficulté", comme le propose Delpont, pourrait s'expliquer au niveau articulatoire par **l'obstruction que provoque la prononciation de la liquide [r] après l'occlusive [t]**. Fónagy (1983 : 71) avait effectivement recensé [r] sous la catégorie des sons dits "bagarreurs" ou "durs" en opposition à l'autre liquide [l], son perçu comme plus "mou" par les sujets ayant subi les expérimentations du psychophonéticien [...]. Ces analyses combinées démontrent que l'assemblage en mot [tr] impose une "dureté", une "tension musculaire" » (Grégoire 2012 : 307, nous soulignons).

Pour le phonaestème *tr-* en latin, Leonardi (2015) postule l'idée d'une « mise en mouvement » après un moment d'arrêt, de « fixité » :

« The dental T, as already observed by Plato, is a stoppage of the tongue and therefore represents something "fixed", as in the ST phonestheme in which, following the S, it gives to the sequence the meaning of "stop" and "stabilization". In the case of TR-, we have an opposite situation, since the T is followed by the R, which is always, according to Plato, the sound that expresses further the idea of movement. That is not all, however; the R is also the only phoneme clearly perceived as a cyclic repetition, for which it often assumes the meaning of "repeated movement" or "progression", as a sort of "rolling". **Combining the T and R, we get the sound symbolic description of passage from one stable state to a repeated and progressive movement.** In Latin, in fact, the first meaning of the TR- phonestheme is "tremble", as in *tremor*, *trepidus*, and *tritus*. » (Leonardi 2015 : 66).

Ces descriptions ne nous semblent pas pointer, au premier abord, vers une idée de *linéarité* ou de *rectitude*, mais au contraire mettre au premier plan l'idée du « dépassement d'une difficulté » (= « mise en mouvement » après prise en compte d'un obstacle (« fixité »)) proposée par Delport, dépassement qui s'obtient non sans effort, et qui implique bel et bien une forme de « difficulté ».

C'est ce que confirment d'ailleurs les locuteurs empiriques, dont certains s'enquêtent dans les forums de langue d'internet sur la manière de vaincre leur difficulté à prononcer le groupe [tr], défaut de prononciation vécu comme une tare très stigmatisante :

(237) « Hola, tengo 23 años,y tengo una problema de pronunciacion de todas aquellas sílabas que contengan la letra r combinada con la t o la d, como por ejemplo: madre, padre, trabajo, tres.... Sin embargo la letra r a solas y con el resto de consonantes y vocales la pronuncio bien. Me gustaria saber si este problema tiene solucion y a qué puede ser debido.» (http://grupos.emagister.com/debate/problemas_pronunciacion_silabas_tr_dr/6726-298046, consulté le 10 mars 2017. Orthographe authentique.)

(238) « siempre he tenido problemas con la pronunciacion de la TR y la DR sueno como una extranjera que esta aprendiendo a hablar español jajajja pareSCO francesa y soy colombiana :/ (<http://logopediayeduacion.blogspot.fr/2010/10/trabajamos-pronunciacion-de-sinfon-tr.html>, consulté le 10 mars 2017).

Les internautes ne manquent pas d'orienter ces locuteurs en difficulté vers le domaine de l'orthophonie, qui consacre une large part de ses exercices à la prononciation de ces groupes consonantiques formés d'une consonne labiale, dentale ou vélaire suivie d'une liquide, appelés « sinfonos » en espagnol :

« La ausencia de los sinfonos o ausencia de la consonante líquida intermedia, es un defecto muy frecuente en las dislalias, diciendo “pato” por “plato”. También es frecuente que se sustituya esta consonante intermedia por otra, especialmente en el caso de la /r/, para la que se da una mayor dificultad, articulando más fácilmente el grupo con la /l/, así dirán, “plisa” por “prisa” » (Hernández Moreno & Toro Moreno 2007 : 144).

L'on peut observer que, si la difficulté articulatoire concerne les deux liquides, la latérale semble toutefois présenter un degré de difficulté moindre, ce qui la rend apte à servir de substitut en cas d'incapacité à produire la vibrante. Néanmoins, la dyslalie consistant à supprimer la latérale est également répertoriée par les orthophonistes (« pato » pour « plato »).

Ces « sinfonos » peuvent être classés en deux groupes, selon leurs propriétés articulatoires :

« - ARTICULACIÓN /br/, /fr/ y /pr/: en su articulación intervienen como protagonistas dos grupos de órganos, uno para los fonemas /b/,/p/,/f/ (labios para los dos primeros y labios y dientes para /f/) y otro para el fonema /r/ (lengua y alveolos). Para una emisión correcta ambos fonemas han de emitirse a la vez por los órganos que corresponda.
-ARTICULACIÓN DE /kr/,/dr/, /gr/ y /tr/:En su articulación interviene con un papel determinante un solo órgano, la lengua, que variando de posición con rapidez, origina dos fonemas. Para una articulación correcta hay que saber pronunciar correctamente los dos fonemas por separado. » (Fernández Bedia 2014 : 17).

Le groupe [tr]/[dr] est donc à classer dans ce deuxième groupe, à côté de [kr] et [gr]. Nous retenons que le plus haut degré de difficulté articulatoire de ce deuxième sous-groupe réside dans le fait que la langue doit intervenir dans l'articulation des deux phonèmes, ce qui l'oblige à enchaîner deux mouvements précis en deux points d'articulation différents, contrairement au groupe qui comporte une labiale, pour laquelle la langue n'intervient pas et peut donc anticiper facilement la position requise par la liquide qui suit. Prolongeant ce raisonnement, l'on comprendra alors pourquoi la combinaison [tr]/[dr] est la plus difficile de toutes : dans le cas de la vélaire [k]/[g], le dos de la langue s'élève vers le voile du palais y faisant obstruction, mais la pointe de la langue, sollicité par la suite pour la liquide, se trouve déjà plus ou moins sous les alvéoles, et n'a plus qu'à s'élever et entrer en vibration. L'enchaînement [tr] est en revanche différent : les deux sons sont articulés avec l'apex de la langue, qui se positionne d'abord derrière les incisives supérieures ([t]), puis doit effectuer un mouvement de retrait horizontal pour rejoindre la zone alvéolaire, tout en entamant une vibration – simple qui plus est – qui suppose un mouvement vertical. La difficulté accrue du groupe [tr]/[dr] réside donc dans le fait que non seulement un seul et même organe soit sollicité pour les deux phonèmes (la langue), mais qu'en plus ce soit la même partie de cet organe – l'apex –, qui ait à effectuer un mouvement complexe, horizontal puis vertical, entre deux points d'articulation très proches, ce qui ne laisse que peu d'amplitude à sa réalisation. Abstraction faite de toutes les combinaisons consonantiques que la langue espagnole refuse d'office comme imprononçables, [tr] est donc le groupe consonantique *difficile* par excellence, ce qui explique ses nombreuses comparutions dans les fourchelangues comme « Tres tristes tigres... »⁴³⁵, ainsi que dans la désignation même de ce type de jeu de mots : « **trabalenguas** ».

L'on pourra objecter à ce raisonnement que la structure {dentale x liquide} que nous commentons admet aussi des variantes formelles expansées, voire inversives, où la difficulté est notablement amoindrie, notamment dans le cas de la variante expansée, où la voyelle intercalée entre les deux consonnes procure à la langue un temps supplémentaire pour effectuer les acrobaties décrites. Nous aurons à revenir à cette objection dans le cadre des exploitations grammaticales de la saillance {TR}.

Quant à la variante avec latérale, s'il est vrai que les combinaisons avec [l] semblent *a priori* plus faciles à prononcer, il faut remarquer que les travaux orthophonistes consultés ne mentionnent que les combinaisons à vélaire ou labiale (*kl-*, *pl-*, *gl-*, *bl-*), le groupe *tl-/dl-* n'étant possible qu'en position

⁴³⁵ Les exemples de "trabalenguas" faisant intervenir [tr]/[dr] ne manquent pas : *En tres tristes trastos de trigo, tres tristes tigres comían trigo, comían trigo tres tristes tigres, en tres tristes trastos de trigo./ Tres tristes trapezistas, con tres trapos troceados hacen trampas truculentas, porque suben al trapecio por trapos y no por cuerdas./ El niño está entretenido, ¿Quién lo desentretendrá? El desentretenedor que lo desentretenga buen desentretenedor será. etc.*

intervocalique, mais refusé d'office en position initiale : une impossibilité systémique⁴³⁶ qui rend ainsi compte d'un degré de difficulté maximale.

Si l'on voit ainsi difficilement comment les phénomènes articulatoires décrits donneraient de près ou de loin accès à la représentation d'une « rectitude », l'on comprend en revanche que leur exécution soit plus ou moins « difficile », voire insurmontable pour certains locuteurs, ce qui nous amène à renverser le rapport logique entre *difficulté* et *rectitude*, et à postuler que celle-ci puisse être une exploitation dérivée, subsumée par la première.

Mais en quoi une *rectitude*, une ligne droite, est-elle une *difficulté* ? Pour comprendre comment se justifie cette association qui peut sembler quelque peu « forcée » au départ, il faut retourner à la notion de *difficulté* en tant qu'*entrave* ou *obstacle*. Nous avons vu que la structure minimale {TR} était indifférente à l'idée de dépassement de la difficulté, et exploite au contraire, en discours, les deux possibilités : non-surmonté ou insurmontable, l'obstacle signifié par {TR} donne lieu aux exploitations sémantiques d'*affliction* (*trauma, drama, tormento* etc.) et de *bêtise* (*torpe, lento, tardo, atolondrado* etc.) ; mais envisagé comme surmontable, l'obstacle devient générateur d'un effort conscient, d'un exercice de force : c'est le champ lexical du *travail*. Or, en affinité avec cette notion d'effort et de travail se dégage en sus un autre ensemble sémantique, que nous allons explorer maintenant : c'est le champ sémantique de l'*art* et, nous le verrons, celui de l'*intention*.

1.4.2 Art et intention

Il est en effet des difficultés qui requièrent une *adresse* particulière pour être vaincues : nul ne doutera que jouer du piano, à défaut d'un *travail* acharné, requiert du *talent* (*talento*), et que la maîtrise

⁴³⁶ Il faut néanmoins rappeler que d'autres langues présentent la possibilité de ce groupe en position initiale, dont notamment le nahuatl, avec lequel l'espagnol est en contact dans certaines régions latino-américaines. Une série de vocables empruntés au nahuatl présentent donc le groupe TL- en position initiale, ce qui ne manque pas de susciter un certain malaise parmi les hispanophones non originaires de ces zones métisses. Comme le remarque Rafael Bernal : « Pero aunque la mayor parte de los nombres indígenas resisten el trauma de la conquista, su pureza original no lo resiste, sino que siguiendo la ley del mestizaje su pronunciación y grafía se hispanizan y cuando son de difícil pronunciación para el hombre de lengua española se deforman a tal extremo que ya es difícil reconocer su origen. En la lengua náhuatl, que es de la que más tendremos que ocuparnos, hay ciertos sonidos, como *tl, tz* o *sh* que no existen en castellano. En cuanto al sonido *tl*, sólo existían las voces *atlante* y *atlas*, ya que *Atlántico*, como nombre del océano, no era usado por los españoles del siglo XVI, aunque sí por los latinos, como vemos en una publicación *sinne anno aut loco*, probablemente anterior a 1495 y cuyo autor fue un tal Ferdinandus, y donde se lee : « Alterum vero sit quod eodem tempore, in océano Athlantico decem insulae vix ipsis orbis descriptoribus cognitae. » Y es interesante observar que Oviedo, por ejemplo, escribe también *Athlante*, rompiendo probablemente la combinación consonántica al aspirar ligeramente la *h*, ya que **la combinación *tl* es difícil para nuestra lengua**. Sin embargo encuentro que hubo en tierras de Toledo una villa o puebla llamada Tlascal, que recibió « Carta de Población » en 1213, pero no encuentro el nombre en el diccionario geográfico de Aguilar. » (Rafael Bernal, *Mestizaje y criollismo en la literatura de la Nueva España del siglo XVI*, 2015 (1994), np, google books, nous soulignons). Cette impossibilité systémique du groupe [tl] en position initiale ou finale explique enfin que tous les emprunts du nahuatl portant l'élément *-tl* (article) aient perdu l'élément liquide lors de leur adaptation au système espagnol : *chocolate, tomate, aguacate* etc.

de cet instrument est tout un *art* (*arte*). Certaines habiletés impliquent un tour de force (*artificio*), voire de ruse : on pensera notamment à *truco* ('truc, artifice'), *ardid* ('ruse'), *trampa* ('piège, ruse'), *treta* (« *artificio* ; *engaño* ») *red* ('réseau, filet'), *urdir* (« *maquinar y disponer cautelosamente algo contra alguien* »), *ladino* ('rusé'), *dolo* (« *engaño* »⁴³⁷) et *artimaña* (« *trampa* »). On notera aussi que *droga*, avant de désigner des substances addictives, s'employait dans le sens de « *embuste, ardid, engaño* » (DLE, s.v., acc. 7). Le mot *destreza*, qui par sa première acception (« *habilidad, arte, primor* ») rejoint le champ notionnel ici commenté, est d'autre part présenté comme synonyme de *apuro*, à son tour défini comme « *Aprieto, conflicto, dificultad* » et « *estrechez* ».

Cette triple capacité référentielle (habileté/difficulté/étroitesse) du mot *destreza* décrit précisément le parcours notionnel qui relie, par le biais de la *difficulté* comme dénominateur commun, la notion d'*adresse* à celle de *resserrement*, connexion sur laquelle repose le fonctionnement sémantique du terme *arte*, qui mérite ici une attention particulière. Selon le DLE, *arte* désigne :

Del lat. *ars, artis*, y este calco del gr. τέχνη *téchnē*.

1. m. o f. Capacidad, **habilidad** para hacer algo.
 2. m. o f. Manifestación de la actividad humana mediante la cual se interpreta lo real o se plasma lo imaginado con recursos plásticos, lingüísticos o sonoros.
 3. m. o f. Conjunto de **preceptos y reglas** necesarios para hacer algo.
 4. m. o f. **Maña, astucia**.
 5. m. o f. Disposición personal de alguien. Buen, mal arte.
 6. m. o f. **Instrumento** que sirve para pescar. U. m. en pl.
 7. m. o f. rur. Man. **noria** (|| máquina para subir agua).
 8. m. o f. desus. Libro que contiene los preceptos de la gramática latina.
 9. m. o f. pl. Lógica, física y metafísica. Curso de artes.
- (DLE, s.v. *arte* ; nous soulignons).

Dans cette liste d'acceptions, dans lesquelles nous retrouvons la plupart des orientations sémantiques commentées jusque-là pour la structure {TR} – habileté, ruse, mais aussi *régularité* (acc. 3) et *rotation* (acc. 7) ainsi qu'instrument de *travail* (acc. 6) –, s'introduit toutefois un nouvel élément, qui retiendra ici toute notre attention : *arte*, c'est aussi la manifestation de l'activité humaine dans son rapport au réel et à l'imaginaire (acc. 2), voire à la nature (acc. 9).

Selon Ernout & Meillet (1951 : s.v.), les emplois de ARS, ARTIS, désignant à la fois une « façon d'être ou d'agir », « une habileté acquise par l'étude ou la pratique », puis un « *talent* » (voire une « ruse ») ainsi qu'une connaissance technique, un métier ou même un travail/ouvrage, révèlent un calque sémantique à partir du grec TEKNE, ARS ayant servi à traduire ce dernier et fini par en prendre les valeurs. Le terme

⁴³⁷ Voir le verbe français *tromper*, qui, lors de l'élection de D. Trump, a donné lieu à de nombreux jeux de mots dans la presse française. Ainsi : « Ils ont tous été "**trumpés**" par cette défaite hilarante! Au grand désespoir des progressistes et des clintomanes, des sondeurs d'intentions et non des cœurs, des analystes des lignes de force et non des lames de fond, Donald Trump est désormais le locataire de la Maison Blanche pour au moins quatre ans. » (<https://www.huffingtonpost.fr/mezri-haddad/election-presidentielle-americaine-donald-trump-sonder-les-intentions-ils-se-sont-trumpes-a-21603046/>, consulté le 07/12/2016).

ARS aurait de ce fait perdu la trace de son propre héritage étymologique, qui le relie à l'adjectif latin ARTUS, signifiant « serré, resserré, nœud », sémantisme que l'on retrouve pourtant dans les dérivés *articulación*, *artejo* et *artículo*, ainsi que fr. *orteil*. Cette origine fait d'ARS, ARTIS à proprement parler, une « invention » ou une « combinaison » (Bailly 1963 : s.v. *ars*).

L'idée que l'art relève au départ d'une forme de *combinaison* ou de *composition* est significative, car elle permet d'illustrer une concurrence submorphémique autour de l'idée de *resserrement*. Le *resserrement/rétrécissement*, voire la *jonction*, sont des orientations sémantiques qui rentrent dans le domaine de compétence de la structure {NK}, que nous avons commentée au chapitre 1. Or, la structure {TR} semble pouvoir y référer aussi, mais sous l'angle de vue de la *difficulté*, nuance dont les termes en {NK} sont dépourvus. Grégoire (2012 : 312) avait en effet remarqué que certains termes en {TR} avaient tendance à évoquer la *difficulté* comme un « enchevêtrement », un « resserrement » ou encore un « étranglement » (*trinquis*, *trismo*, *triturar*, *trinca*, *tripulación*, etc.), alors que les mots en {NK} procèdent à l'évocation d'un resserrement par réduction d'écart (cf. : *supra*). Il y a là un point de contact sémantique entre les deux structures submorphémiques, qui informent pourtant des réseaux différents et offrent des angles de vues radicalement distincts. L'allemand réfère à l'art par le biais de la structure en {NK} : le substantif *Kunst*, qui est en lien étymologique avec *kennen* (*savoir*) et *können* (*pouvoir*) (Bottineau 2006), permet ainsi de référer à l'activité humaine dans sa double dimension intellectuelle (*savoir*) et manuelle (*pouvoir/savoir-faire*), l'accent étant mis, par le biais du signifiant, sur la nature de cette activité : celle de mettre en lien, de composer (cf. : intelligence < INTER-LEGERE 'relier entre eux'). L'espagnol *arte*, informé par {TR}, présente cette même activité humaine aussi comme un acte de jonction, de resserrement (valeur étymologique), mais frappé du sceau de la *difficulté*. Il s'agit donc concrètement de la capacité/talent/habilité à *forcer* une jonction, à réunir des éléments qui ne le seraient pas « naturellement ». C'est l'art dans sa dimension de processus créatif douloureux, laborieux, qui requiert l'exercice d'une force pour vaincre la résistance de la matière.

Arte est donc une création qui porte la marque d'un obstacle, d'une difficulté, appelés à être surmontés. Cet acte de dépassement d'une limitation naturelle est le fruit d'un talent, d'une force consciente ou d'une intention : selon Panofsky (1943), l'art est la capacité consciente et intentionnelle de l'homme de « produire des objets de la même façon que la nature produit des phénomènes ». Ce parallélisme oppositif entre *art* et *nature* comme deux principes créateurs, qui repose sur une longue tradition philosophique, fait de l'*art* le propre de l'homme et de sa capacité à agir sur le monde, et à le transformer consciemment, et intentionnellement.

« La nature semble au premier abord désigner ce qui existe en dehors du monde humanisé, transformé par l'homme : inséparable du milieu artificiel qu'il s'est créé, ce dernier la perçoit volontiers comme une réalité extérieure à la culture et à la civilisation. Il est vrai que la nature, dans un premier sens, est ce qui existe spontanément et, dans un être, ce qui constitue le principe

de son développement autonome. Dans cette mesure, le monde naturel est bien ce qui existe indépendamment des intentions et des efforts de l'homme. »

(Clément *et al* 1994 : *s.v. nature*)

Aussi *artificial* peut-il signifier « hecho por **mano o arte del hombre** » et donc « **no natural**, falso » ; « producido por el ingenio humano », opposition qui est également lisible dans les signifiants eux-mêmes, ou *naturaleza* semble un *arte* précédé du cognème **N-** de négation et de blocage (RT vs N+TR).

Le couple *arte/naturaleza* met donc en exergue l'élément {TR} comme porteur de la trace de l'*activité humaine* qui, par la main ou par l'esprit, affronte l'environnement qui l'entoure et le prend en charge pour le transformer. L'art est, en ce sens, avant tout une déclaration d'*intentions* : c'est la manifestation d'une *conscience volontaire*, d'une *force intentionnelle*. Il convient, à ce stade de l'analyse, de préciser que la notion d'*intention* est également au cœur de certaines conceptions philosophiques du *travail*, autre activité humaine par excellence, qui se conceptualise elle aussi par rapport à la nature : ce qui définit le travail est sa finalité, à savoir la « transformation de la nature dans un sens utile à l'homme, c'est-à-dire en vue de la satisfaction de ses besoins. » (Clément *et al.* 1994 : *s.v.*). Pour Hannah Arendt, le travail correspond de ce fait à une activité visant à satisfaire nos besoins (vitaux), et serait ainsi l'activité humaine la plus proche de l'animalité. Une autre perspective philosophique voit toutefois dans le travail une activité permettant à l'homme de s'accomplir, et en ce sens, le travail serait le propre de l'homme. L'on peut penser, avec Marx, que le travail est le résultat d'un projet conscient et volontaire, alors que l'activité animale reste instinctive ; et, avec Hegel, que le travail

« arrache l'homme à son existence immédiate (ses sentiments primitifs), en lui imposant la médiation du temps (il faut différer la satisfaction des besoins, attendre que la récolte pousse...), et aussi celle de l'outil. Le travail est alors non seulement le moyen d'une *maîtrise* de la nature, adaptée aux besoins humains, mais il est aussi, comme le dit Hegel, celui d'une extériorisation, ou d'une objectivation, de soi : dans la nature maîtrisée par le travail, l'homme se reconnaît et s'affirme ». (Clément *et al.* 1994 : *s.v. travail*).

Remarquons que ces réflexions sur l'*intentionnalité* qui caractérise l'art et le travail, et qui en fait ainsi le propre de l'homme, coïncident avec les observations de M.F. Delport sur le fonctionnement sémantico-syntaxique de *trabajar(se)* en espagnol médiéval, lorsqu'elle souligne que

« À gauche, en position de support, apparaît toujours un mot référant à un **être animé, doué de puissance** ; de fait, dans le corpus, il s'agit toujours d'un **être humain**. On peut imaginer un être inanimé à cette place : on aurait, ipso facto, un **effet d'animation** de cet être. » (Delport 1984 : 132, nous soulignons).

C'est dans les notions d'*intention*, de *volonté* et d'*effort conscient*, emblématiquement exploitées dans *arte*, qu'il faut chercher, à notre sens, le rapport entre la *difficulté* et la *rectitude* : l'obstacle, l'entrave ou la difficulté n'en sont pas à proprement parler tant qu'ils ne se présentent pas à une conscience qui les identifie comme tels, et se propose le cas échéant de les surmonter par un acte

conscient d'effort et d'intention. Or, l'intention signifie au sens littéral une 'tension volontaire vers un but' :

« el matiz de intencionalidad [se manifiesta] en el empeño de encaminar una acción, **enderezándola**, con un **propósito consciente**, habiendo sopesado los pros y los contras antes de tomar una decisión » (Espinosa Elorza & Sánchez Lancis 2006 : 465-466).

Si la représentation d'une tension entre deux points aboutit inmanquablement à l'image d'une ligne droite, l'on comprend alors comment la ligne droite peut s'associer à la notion d'effort qu'il faut produire pour l'obtenir. Rester sur le « droit chemin », y compris au sens moral, est une tâche ardue comme chacun sait, et nul ne doutera que poursuivre un but de façon rectiligne et sans distraction suppose toujours un effort conscient de volonté et de détermination qu'il n'est guère facile de fournir au quotidien, comme le constate cette blogueuse qui conseille le yoga pour y parvenir :

(239) Avec le yoga, vous comprendrez mieux d'où viennent vos inconforts émotifs, car le yoga et la méditation vous permettent vraiment de prendre du recul et d'avoir une nouvelle perspective des défis quotidiens.

Par contre, je ne vous dis pas que vous serez toujours zen et en plein **contrôle**. On court, on trotte, on est trop souvent multitâche, **tout ça rend difficile et même impossible la vie en ligne droite**. De toute manière, est-ce vraiment ce que l'on veut ?

Il est possible cependant, de **mener vos projets à terme**. En pratiquant le yoga, votre focus sur des projets qui vous tiennent à cœur est plus facile à maintenir, votre confiance en vous et votre détermination augmentent. » (<http://www.valbonvent.com/single-post/2015/08/13/La-gestion-des-%C3%A9motions-et-de-la-perfection>, consulté le 12/09/2016.)

Or, il n'y a pas de raison pour ne pas envisager qu'une ligne droite, au sens littéral, ne soit pas, elle aussi, le fruit d'un effort accru et conscient : que l'on essaie de tracer une ligne parfaitement droite sans recours à un moyen technique (qui sera lui-même le fruit d'un travail conçu pour vaincre la difficulté) – c'est difficile, voire impossible !

Notre hypothèse consiste ainsi à penser la *ligne droite*, la *rectitude*, comme un *artifice*, un produit de l'activité humaine, et en ce sens comme le fruit d'un effort, comme l'expression d'une difficulté maîtrisée. À y réfléchir, les droites n'existent pas dans la nature : elles sont, *stricto sensu*, des abstractions mathématiques et constituent, partout où nous les rencontrons, la marque univoque de l'activité humaine façonnante, de sa recherche perpétuelle d'harmonie et de perfection⁴³⁸. Les minéraux, comme la pyrite, qui forment des cubes aux arêtes parfaitement droites, tirent leur caractère extraordinaire de ce que ce type de perfection est tout à fait exceptionnel dans la nature, au point de nous faire douter de leur caractère « naturel » :

⁴³⁸ Un exemple très net en est la mythique tour de Babel (*torre*), éminent symbole de l'*hybris* de l'homme et de son activité créatrice, en conflit direct avec la Création divine.

(240) Tout d'abord, regardons l'image de ces *cubes* de *pyrite* de fer qui se projettent hors de la marne ou du schiste. Oui, c'est vrai et oui, elle se produit de cette façon dans la nature. La Pyrite de fer est un parfait exemple pour illustrer mon propos. Ici, nous avons un événement naturel qui se produit à l'intérieur de la Terre sans l'aide d'aucune intervention technologique humaine. Et pourtant, **regardez comme elle paraît artificielle et façonnée de la main de l'homme.** (www.avatarlife.fr/theorie-de-lunivers-simule-en-avons-nous-deja-les-preuves-/+&cd=1&hl=es&ct=clnk&gl=fr, consulté le 13/10/2017).

Ces « phénomènes » naturels extraordinaires et rares, lorsqu'ils se produisent, semblent de ce fait désavouer momentanément le principe du chaos qui habituellement préside à notre perception de l'univers et de la nature, pour afficher un *ordre*, une *régularité* qui, à défaut d'être de la main de l'homme, procède de la Terre érigée à l'occasion en *artiste* créateur :

« Trois des œuvres (toutes *Sans titre*) exposées à Vassivière ont été réalisées à l'aide de minéraux très répandus, l'une en pyrite, l'autre en calcite, la troisième en magnétite. La pyrite [pierre à feu], d'un noir doré, a la particularité de se cristalliser en cubes, ou presque [...] « Avec les rhombes et les prismes, écrit Roger Caillois, **quelque chose sorti du chaos enfin se répète et se reflète.** La nature cesse d'être la fruste qu'elle était d'abord ». De ces géométries si exactes qu'elles **semblent artificielles**, l'artiste tire bien sûr parti, **le naturel se parant à l'évidence des atours de l'art.** Le minéral incarne en lui-même un temps géologique et témoigne des **refontes opérées par la Terre.** »

(Chiara Parisi, *Hubert Duprat massive centrale, dossier de presse*, 2008).

Aussi nous semble-t-il qu'autant la *rectitude* que la *difficulté* (surmontée ou à surmonter) doive être envisagée comme une exploitation sémantique de la notion d'*effort* et d'*intention*, qui vise ou obtient le dépassement d'une résistance qui se présente à une conscience, à un être doué de volonté. C'est aussi ce qui ressort de l'analyse de Lakoff au sujet du nom de D. Trump, que l'auteur résume sarcastiquement comme suit :

« Tr+ump is a perfect last name for a presidential candidate who offers himself as the ultimate authority, able to turn others into chumps in politics. It is the perfect name for the ultimate Strict Father and authoritarian ruler — the ultimate authoritarian who makes those ruled into chumps. [...] Tr+ump is a great name if you want to vote for a powerful person who can take advantage of others — make chumps out of people you don't like : liberals, Mexicans, Muslims, the Chinese, blacks, and people who can't take care of themselves, namely, the poor. If you are among the tens of millions of Americans who wholly or mostly idealize strict father morality, someone named TR+UMP sounds like your man. » (Lakoff 2006, en ligne, *supra*).

Des notions telles que l'*intentionnalité*, le *contrôle* ou l'exercice d'une *force volontaire* voire *autoritaire* permettent ainsi de subsumer les divers champs sémantiques que nous avons rencontrés (linéarité, difficulté, art), et s'imposent comme l'invariant macro-notionnel de la saillance {TR}.

1.5 Les notions d'intentionnalité, contrôle et force volontaire dans la dérivation déverbale : les noms d'agent en *-dor/-dero* à la lumière de la saillance {TR}

Nous avons vu que la structure en {TR} permet d'emporter l'idée d'une force, d'un dynamisme qui s'exerce à l'encontre d'un obstacle ou d'une difficulté. Elle est en ce sens en mesure d'instruire, entre autres, les exploitations sémantiques de travail et la désignation de certains instruments, spécialement s'ils sont maniés par la main de l'homme. L'exploration de ces champs sémantiques permet alors de repérer le phénomène de la dérivation déverbale des noms d'agent à l'aide des suffixes *-dor/a*, *-tor/a*, *-triz* et *-dero/a*, dont le signifiant est marqué par {TR}, et dont le sémantisme semble d'emblée compatible avec l'analyse jusque-là menée sur cette saillance.

1.5.1 La dérivation déverbale de noms d'agent, à la croisée du lexique et du système verbal. Antécédents latins

En effet, le suffixe *-dor/a* (dont *-tor/a* et le féminin *-triz* sont des variantes savantes et latinisantes) est apte à désigner des noms d'agent, de métiers/professions ainsi que d'instruments, tout comme le suffixe *-dero/a*, qui semble toutefois plus productif dans le domaine des outils/instruments (*colgadero*, *podadera*, *regadera* etc.) que dans celui des métiers (*panadero*, *pescadero*). L'origine des suffixes mentionnés peut être retracée, par le biais du latin et du grec, jusqu'à l'indo-européen. Selon Chartraine,

« L'indo-européen a possédé des noms d'agent où le suffixe était constitué par la combinaison de *-t-* avec une liquide *r* ou *l*. L'élément *-t-* est peut-être le même qui se trouve impliqué dans *-tâ-*, dans *-ti-*, etc... Mais les suffixes *-ter-* ou *-tel-* sont inanalysables et constituent un tout.

Les dialectes indo-européens ont développé l'un ou l'autre des deux suffixes : *r* de l'indo-iranien *-tar-* peut représenter soit i.e. *r*, soit i.e. *l*. Mais le slave a *-tel-* et le grec *-ter-/tor-*, le lat. *-tor-*, etc. » (Chantraine 1933 : 321).

À en croire cette analyse, la notion d'agentivité pouvait vraisemblablement être emportée, dès l'indo-européen, par la combinaison consonantique qui nous occupe ici, y compris sous la variante formelle à latérale dont nous avons cherché à corroborer l'hypothèse tout au long de ce chapitre. Selon l'auteur, l'association de la dentale à la liquide constitue un ensemble solidaire et indissoluble, et, dans une perspective morphématique, non analysable, qui se transmet ensuite aux langues indo-européennes. Précisons d'abord que le grec possédait deux suffixes d'agentivité (*-tér-* et *-tor-*) qui, bien qu'informés par le même patron consonantique T-R, reposaient sur un contraste vocalique ([e]/[o]) et tonique (suffixe *-tér-* tonique/ suffixe *-tor-* atone). Sur le plan sémantique, Benveniste a mis en évidence une opposition fonctionnelle qui, pour résumer, permettait de distinguer d'une part entre des « agents » qui, voués à une certaine fonction par « destination, aptitude ou nécessité », sont amenés à exercer une activité périodique, habituelle ou réitérative (*-ter*), et d'autre part l'« auteur » d'un acte ponctuel, objectivement

réalisé⁴³⁹. À première vue, cette distinction, que certains jugent trop « subtile » pour être rentable (Seiler 1986, Fruyt 1996), n'aurait pas survécu en latin, qui ne présente que le suffixe –TOR⁴⁴⁰. Celui-ci désigne alors simplement « l'agent », c'est-à-dire celui qui effectue l'action exprimée par la base verbale, et se montre indifférent à la distinction proposée par Benveniste, mais aussi, du fait de cette indifférence même, compatible avec elle.

En latin, la particularité du suffixe –TOR est celle de s'adjoindre, du moins dans une analyse synchronique, au participe parfait (passif) du verbe, ce qui n'est pas visible pour les verbes du premier groupe – l'agent AMATOR pourrait être interprété comme AMA- (racine de l'infectum) + TOR(suffixe) – mais apparaît clairement si l'on s'intéresse aux verbes « irréguliers » : SCRIBERE –SCRIPTUS – SCRIPTOR (non : *SCRIBITOR) ; AGERE – ACTUS – ACTOR (non : *AGITOR), FERRE- LATUS-LATOR (non : *FERITOR). Cette affinité entre le suffixe –TOR et la base participiale perfective, le suffixe –TOR la partage avec d'autres suffixes dérivatifs déverbaux qui ont tous en commun de commencer par une dentale (-TURA, -TIO, -TIM), et que Steriade nomme précisément « t-stem derivatives » (Steriade 2016) en raison de cette caractéristique morphologique commune. Lorsque la racine lexicale se termine par une dentale (ex. CAED-ERE), l'adjonction du suffixe participial –TUS provoque, par les lois phonétiques du latin en vigueur, l'apparition d'une fricative [s] au participe parfait (ici : CAESUS)⁴⁴¹, également héritée par le nom d'agent correspondant : CAEDERE – CAESUS –CAESOR. La forme –SOR constitue ainsi une variante formelle de –TOR, où la dentale coronale, pour des raisons phonétiques, est remplacée par une autre coronale : S. Lorsque la fricative du participe parfait est localement imprévisible (« irrégulière »), comme dans PELLERE – PULSUS, elle est systématiquement transmise au nom d'agent : PULSOR.

A la lumière de cette affinité évidente entre le nom d'agent et le participe parfait, il serait possible d'envisager un autre découpage morphologique, qui remet en cause la forme du suffixe : le nom d'agent pourrait se dériver selon la formule {perfectum *moins* désinence *plus* -OR} :

AMAT \cup S + OR
CAES \cup S + OR

⁴³⁹ Vid. Benveniste 1948.

⁴⁴⁰ Le suffixe -TER, présent en latin uniquement dans certains termes indiquant une parenté (PATER, MATER, FRATER), est jugé par la plupart des chercheurs « négligeable » (vid. Morales Ruiz 1997). La disparition pure et simple de –ter- dans la langue latine ne fait pourtant pas l'unanimité. Pultrova, dans son article sur le suffixe -TOR (2015), montre en effet par une incursion détaillée dans le système de la quantité vocalique du latin que -TŌR (voyelle longue) peut être issu du grec -tér (à voyelle tonique) et s'être ensuite confondu avec -TŌR (voyelle brève), hérité de -tor. En l'absence de matériel permettant de travailler correctement l'accentuation tonique de la langue latine, qui relève à ce jour d'une pure reconstruction, la forme unique -TŌR ne prouve pas, selon l'auteur, que seul un des deux suffixes agentifs de l'indo-européen ait prospéré en latin.

⁴⁴¹ Selon le schéma *dentale* +t > tt > ss > s.

Bien que cette lecture soit problématique d'un point de vue diachronique⁴⁴², elle est parfaitement légitime en synchronie, et nous intéresse d'autant plus qu'en espagnol, un phénomène tout à fait similaire est à l'œuvre.

Le découpage morphologique proposé reviendrait ainsi à affirmer que la forme du suffixe agentif est –OR, non –TOR, et ce en dépit du raisonnement étymologique exposé. La forme des morphèmes d'agent en espagnol ne fait en effet pas l'unanimité⁴⁴³. Pour certains chercheurs, la notion d'« agentivité » semble reposer davantage sur une forme minimale *-or/-ero*⁴⁴⁴ qui connaîtrait des variantes formelles augmentées de [d] et dont l'apparition serait conditionnée par des contraintes morphosyntaxiques : ainsi, le suffixe –*ero*, qui en règle générale forme des noms d'agent ou d'instrument à partir de bases *non-verbales* (*verdulero, librero, llavero*)⁴⁴⁵, se doterait de la dentale lorsqu'il s'agit de l'adjoindre à une *base verbale* :

« Algunos de los morfemas derivativos que se utilizan para formar sustantivos a partir de verbos, especialmente *-ero, -or* y *-ura*, provienen de sufijos **que en latín se aplican a participios**. Este hecho estructural continúa caracterizando al español, de modo que en estos casos encontramos los elementos participiales *-ad-, -ed-* o *-id-* entre la raíz y el sufijo. » (Penny 1993, cité dans Toledo 2016 : 198, nous soulignons).

À propos des formes comme *venidero* ou *duradero*, Toledo (2016) commente lui aussi que

« La presencia del interfijo *-ad-, -ed-, -id-* (la vocal temática varía según el grupo verbal) es obligatoria en estas formaciones [*venidero, duradero*] de base verbal, dado que se trata de un formante participial cuyo origen se remonta al antiguo sufijo **-t-* del indoeuropeo, especializado en la formación de sustantivos y adjetivos de base verbal (nombres de agente y de acción, adjetivo verbal, participios. » (Toledo 2016 : 198).

On aurait alors affaire à une série de paires oppositives [T-R/Ø-R], dont la variante à dentale serait réservée à la sphère verbale : les formes *-dor* (< –TOR) et *-dero* (–TORIUS), où la dentale est étymologique, s'adjoignent systématiquement à une base verbale ; la forme simple *-ero* (<ARIUS) se greffe à une base nominale⁴⁴⁶ et doit, en cas de dérivation déverbale (plus rare), sélectionner une base verbale qui lui fournit la dentale à la manière d'un infix. Cette base verbale sélectionnée est celle du participe passé, dont l'identité morphologique (et submorphologique – nous y reviendrons), repose sur la présence d'une dentale (*-do, -to* ou *-cho* cf. : Blestel 2012). En synchronie, il devient alors impossible de distinguer si le nom d'agent provient d'une racine d'infectum + *-dor* ou *-dero*, ou d'un participe passé augmenté de *-or/-ero*.

⁴⁴² Dans son article susmentionné, Steriade plaide résolument contre cette solution, présentant des arguments que nous ne pouvons développer ici. Voir Steriade (2016).

⁴⁴³ Voir la « Note de recherche » de Godbout (1990) « Combien de suffixes en *-or* y a-t-il en espagnol moderne? ».

⁴⁴⁴ Vid. Bottineau (2010b : 20) sur la valeur agentive du formant R dans l'infinitif roman, ainsi que dans les suffixes *-er* (langues germaniques) et *-or* (langues romanes).

⁴⁴⁵ Vid. DLE s.v.

⁴⁴⁶ Vid. DLE s.v.

Dans la perspective submorphémique qui est la nôtre, cela n'a guère d'importance, puisque le résultat final permet dans tous les cas de repérer la séquence T-R en position finale du mot. Mais la question de l'origine étymologique de la dentale a le mérite de pointer le rapport systématique entre les formes en {T-R} et la sphère verbale, et spécialement participiale. Par une mise en réseau des noms d'agent avec, notamment, le participe passé, nous espérons pouvoir préciser le rôle dévolu à chacun des éléments qui composent notre grappe submorphémique (T, R).

1.5.2 Les noms d'agent et d'instruments en espagnol : la quatrième des formes quasi-nominales ?

L'idée est donc d'analyser les dérivés espagnols en *-dor* et *-dero* en lien avec le micro-système des formes quasi-nominales du système verbal. Pultrova (2007), qui avait entrepris cette mise en relation entre le perfectum et les noms d'agent pour le latin, en vient en effet à la conclusion que les agentifs en *-TOR*, qui significativement peuvent se substituer au participe dans les constructions d'ablatif absolu, peuvent occuper des niches sémantiques que le système participial latin laisse vacantes, comme par exemple celle d'un *participe parfait actif* ('qui a fait X'), par opposition au participe parfait passif ('qui a été X'). Cette observation est prometteuse, car elle peut être reconduite pour l'espagnol : le mot *vencedor*, par exemple, glossé par le DLE comme « que vence » ('qui vainc'), peut néanmoins se doter d'un sens perfectif, notamment lors d'une mise en regard avec *vencido* : *los vencedores y los vencidos de la guerra* ('ceux qui **ont vaincu** et **ont été vaincus**'). Parallèlement, il convient d'observer que la forme en *-dor* est entièrement compatible avec la lecture imperfective proposée par le DLE (exemple : *amador* « el que ama »), qui de fait met la forme en concurrence avec, d'une part, la forme héritée du participe présent actif *amante* (« que ama ») et, partant, avec le gérondif *amando*.

Quant à la forme en *-dero*, il semble opportun d'observer que ce suffixe dérive en premier lieu des adjectifs déverbaux dont la charge sémantique de « possibilité » ou de « nécessité », voire de « prédestination », leur a valu d'être identifiés par les grammairiens classiques comme l'équivalent du participe futur latin :

« Los participios del futuro, cuanto io puedo sentir, aun que los usan los gramáticos que poco de nuestra lengua sienten, aún no los a recibido el castellano, como quiera que a començado a usar algunos dellos, i assí dezimos : tiempo venidero, 'que a de venir' ; cosa matadera, 'que a de matar' ; cosa hazedera, 'que a de ser hecha' ; queso assadero, 'que a de ser assado' ; mas aún hasta oi ninguno dixo amadero, enseñadero, leederero, oidero. » (Nebrija 1492, cité dans Toledo 2016 : 212).

Cette exploitation participiale des adjectifs en *-dero*, bien que non systématique, est d'autant plus facile que le participe futur actif du latin, formé à l'aide du suffixe *-TURUS*, présente la même structure consonantique T-R que le suffixe *-dero*, sans aucun lien étymologique avec le participe latin. Celui-ci, qui

plus est, fait partie des « t-stems derivatives » mentionnés par Steriade (2016), et présente le même rapport analogique au participe parfait que les dérivés en -TOR. Enfin, Toledo (2016) voit dans les adjectifs en *-dero* (infixe *-d-* + *ero* < ARIUS) la source d'une influence analogique sur les substantifs en *-dero* (<TORIUS), qui, lorsqu'ils désignent des noms de métiers, semblent souligner le caractère de prédestination à une certaine fonction (notamment dans le cadre des professions héritées de père en fils), face aux formes en *-dor*, qui désignent simplement l'action. De cette façon, l'espagnol reconstruirait, d'une certaine manière, l'opposition benvénistienne entre « l'agent » et « l'auteur » mentionnée *supra*.

Les noms d'agent doivent donc être lus en étroite relation avec le participe passé, mais aussi le participe présent/le gérondif, ainsi que, nous le verrons, avec l'infinitif. La solidarité formelle entre le participe parfait et les noms d'agent est, sur le plan sémantique, problématique, au moins en latin : comment expliquer que le participe parfait, à la charge sémantique éminemment passive, soit devenu la base privilégiée pour la dérivation d'un nom d'agent, par définition actif ?⁴⁴⁷

1.5.3 L'iconicité de {TR} (2) : l'approche cognémique

Nous pensons que la perspective submorphémique peut résoudre cet apparent paradoxe. Dans le microsystème des formes quasi-nominales, le formant T prend en charge la valeur perfective, comme nous l'avons vu (chapitre 6). Augmenté du formant N de négation et de blocage, le groupe cognémique ainsi obtenu (NT) instruit la notion d'inachèvement (gérondif) ; l'infinitif, marqué par le formant R de virtualité (*supra*), complète ce microsystème dont le fonctionnement repose sur la question aspectuelle (achevé/inachevé/virtuel), non sur la question de la diathèse (voix passive/active), qui correspond à des exploitations discursives de ces instructions aspectuelles. Les noms d'agents, informés de T-R, prennent place dans ce système dans une complexe relation de correspondance et de contraste avec l'ensemble des éléments mentionnés : leur signifiant les situe à la fois à la croisée du participe passé et de l'infinitif (T, R), mais aussi en opposition avec le marqueur NT, où le jeu cognémique sollicité semble reposer sur une opposition R/N qui, pour peu que l'on rapproche la vibrante de la latérale, rappelle l'opposition N ~ L postulée par Poirier (2018a). Schématiquement, on obtient alors le système suivant :

⁴⁴⁷ Pour le latin, Steriade propose de voir dans l'apparente identité des racines participiale (PULS-US) et déverbale (PULS-OR) le fruit d'une convergence par analogie (« stem-merging ») qui expliquerait l'identité formelle sans la correspondante identité fonctionnelle (dont la diathèse). Cette explication, qui revient à postuler l'existence de racines verbales homonymiques (ou polysémantiques), n'est pas très satisfaisante du point de vue de la linguistique du signifiant, mais nous ne pouvons nous y attarder dans le cadre de ce travail. Pour l'espagnol, le problème mérite sans doute d'être nuancé : le participe passé n'est pas intrinsèquement « passif », comme l'était le participe parfait latin : associé à un auxiliaire, le participe espagnol peut produire des constructions actives (*he visto*) ou passives (*soy visto*), et semble de ce fait indifférent au problème de la diathèse, même si une de ses exploitations discursives les plus significatives reste la voix passive.

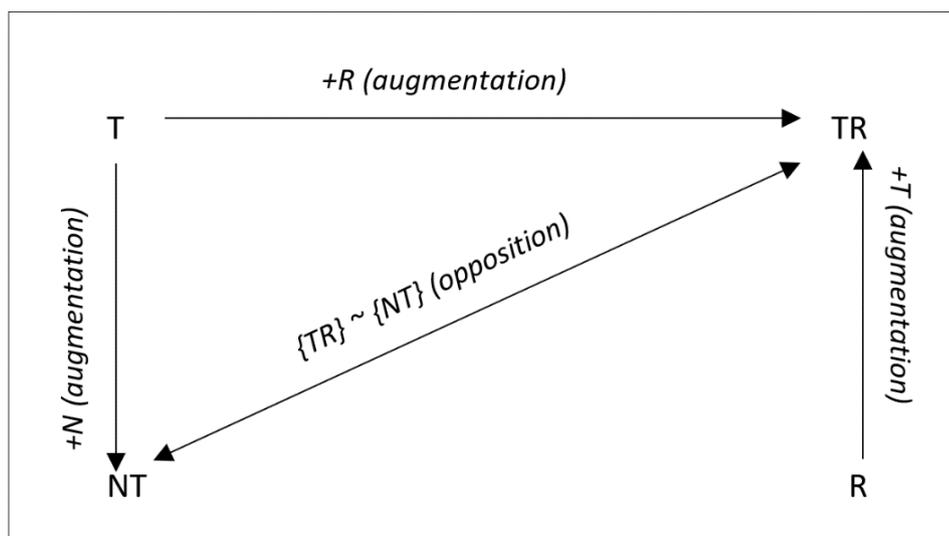


Figure 104 : Le système quasi-nominal complété par le suffixe agentif

Dans ce système, le R de virtualité/projection qui, opérant seul, produit l'infinitif, porte dans le cas du suffixe agentif sur la marque T d'achèvement. Il enjoint donc littéralement de concevoir le terme de l'action (T) comme visé par un dynamisme (R), ou plus précisément indique que le terme T n'est pas atteint, ni ne peut être atteint, **sans le recours à une impulsion**. Le marqueur R joue ici, comme dans la structure BL, le rôle d'un accélérateur, d'un propulseur⁴⁴⁸ (ce qui lui permet d'ailleurs de s'opposer à N à valeur de blocage) :

« [l']adjonction de *r* à un idéophone qui ne le possède pas au départ (*str, spr, scr*) introduit la présence d'un agent réel ou figuré et induit les notions de contrôle, d'intentionnalité ou d'énergie interne (*spill/spread*) » (Bottineau 2003a : 217).

Ce que dénonce le signifiant des suffixes agentifs, c'est donc que l'objectif, pour être atteint, requiert une force qui *travaille* à son obtention, ce qui ne manque pas de rappeler l'analyse de Delport (*supra*). La coopération entre T et R produit ainsi l'image d'un objectif impulsé par une force orientée et **contrôlée**, d'une **intention** dirigée vers un but à atteindre⁴⁴⁹.

⁴⁴⁸ C'est aussi ce qu'observe Guiraud au sujet de la structure {T-K} en français, dans laquelle « l'infixe -r- introduit l'idée d'une vibration » (1986 : 105), engendrant ainsi des mots à la croisée de la saillance {T-K} [coup] (*vid. supra*) et la saillance {TR}, « les mots en TR.K. désign[ant] des mouvement répétés, saccadés, comportant souvent un élément sonore (cf. *tric-trac*). [...] TR.K. est un fréquentatif de T.K. et désigne de nombreux objets et instruments producteurs ou animés d'un mouvement répété : bâtons, loquets, cliquets etc. » (Guiraud 1986 : 104-105). On retrouve là, outre l'idée de répétition que nous rattachons à la notion de *linéarité/séquençage*, la capacité de cette structure à engendrer, en position initiale, des noms d'instruments (*trique, tricote, estrique, traquet, truc*), qui entrent alors en réseau avec les instruments en *-teur* (*aspirateur* etc.) qui exploitent {TR} en position finale.

⁴⁴⁹ Dans son analyse contrastive entre les suffixes *-dor* et *-nte*, Tsutahara (2016) montre qu'en règle générale, « el sufijo *-dor* no se vincula a cualquier sujeto sino a los sujetos que tienen **cierto control** a las acciones » (2016 : 22, nous soulignons), tandis que *-nte* « incorpor[a] prototípicamente sujetos que corresponden a entidades directamente involucradas en un estado de cosas **no controlado**, en particular en procesos intransitivos » (Laca 1993 : 202, cité dans Tsutahara (2016 : 22), nous soulignons).

Il nous semble que la dentale joue ainsi un rôle essentiel dans l'amorçage cognitif de la notion d'agentivité. Nous pensons que sans la dentale, un suffixe comme *-ero* produit une image de *propension* (*traicionero, embustero*) mais non nécessairement d'agentivité. Quant à *-or* (<-OR), correspondant selon le DLE à deux suffixes différents (s.v.), celui qui dérive les noms d'agent semble systématiquement s'ajouter à une base terminée par une dentale ([t] ou [s]), ce qui rend plus douteux l'existence d'un suffixe agentif *-or* indépendant. Cette observation ne vaut peut-être que pour certaines langues romanes comme l'espagnol, les langues germaniques connaissant en effet un suffixe agentif sans dentale (*-er* : anglais *driver*, allemand *Fahrer*). Que pour ces langues le cognème R seul « suffise » à marquer l'agentivité n'est peut-être pas sans rapport précisément avec le système des formes quasi-nominales de ces langues, qui ne sollicitent pas le cognème R pour leur infinitifs respectifs (*to drive, fahren*) et le rendent ainsi directement « disponible » pour la dérivation déverbale, ce qui n'est pas le cas en espagnol.

Le détour par la dérivation déverbale des noms d'agents nous permet ainsi de préciser la motivation de la saillance {TR} par le jeu combinatoire des deux cognèmes qui entrent dans sa composition, et qui autorisent le rapprochement avec le paradigme des formes quasi-nominales du plan verbal. L'on peut ainsi, nous semble-t-il, apporter un élément de réponse à la question de la motivation iconique des variantes formelles expansées, dont la prononciation nettement moins « acrobatique » résistait à l'explication par le biais de la « difficulté » articulatoire que suppose l'enchaînement immédiat des deux sons. Au bout de ce parcours à travers les exploitations discursives de la structure {TR}, qui nous amène à penser que celle-ci marque invariablement une **mise en ordre**, l'exercice d'une *force contrôlée et volontaire* qui s'exerce en vue d'*atteindre un objectif* ou de *vaincre une résistance*, il nous semble que la motivation de la grappe {TR} s'obtient en premier lieu compositionnellement par l'interaction du cognème T de borne conclusive, et du propulseur cognémique R instanciable par une latérale ou une vibrante, comme dans la saillance {BL}. Mais cette compositionnalité, qui autorise toutes les linéarisations, variantes synthétiques/analytiques et diverses réalisations phonétiques (dentale voisée ou non voisée, liquide vibrante ou latérale) pour donner à voir cette image d'une cible à atteindre, ou d'une résistance/difficulté vaincue ou à vaincre, n'empêche nullement que les linéarisations synthétiques se dotent, en sus, de la nuance de « difficulté » (articulatoire) que l'orthophonie et les locuteurs eux-mêmes lui certifient. La formalisation [tr-]/[dr-] sera ainsi à juste titre considérée comme la réalisation prototypique de cette saillance, qui se prête tout particulièrement – mais non exclusivement – aux exploitations discursives impliquant une forme ou autre de *difficulté*.

1.6 *Tal vez*, forme de C2 : exploitations discursives

Cette image d'une *mise en ordre*, d'une *force contrôlée* et d'une *intention* orientée vers un but ou à l'encontre d'une résistance permet de subsumer toutes les exploitations sémantiques rencontrées, allant de diverses formes de linéarité marquée (rectitude, séquençage, ordonnancement, etc.) à l'expressions de multiples formes de difficultés et d'obstacles (surmontés/surmontables, ou non). Son exploitation dans le champ sémantique de l'art (habileté, ruse, talent) mais aussi du travail et de l'agentivité, montre que ce qui est en cause dans cette saillance {TR}, c'est la capacité (ou l'intention) de l'Homme à maîtriser son environnement, de le contrôler. Nous pensons que cet angle de vue de *contrôle*, voire d'*autorité*, permet à la saillance {TR} d'intervenir, dans certains sous-systèmes oppositifs, en tant que balise d'une configuration interlocutive de type C2, configuration qui se caractérise précisément par la sous-distinction du différend interlocutif (que l'on peut interpréter comme le dépassement d'une difficulté) et le fait que « L'interlocuteur est contraint en C2 de **s'aligner** sur la proposition de signe qui lui est faite, par la vertu de la co-réception » (Douay & Roulland 2014 : 154, nous soulignons). Rappelons également que cette configuration produit aussi des effets de « séquentialité chronologique, puisque le mouvement de réplication réinstalle des relations identiques dans le même axe que lui, de l'initial vers le final » (*ibid.*), et que, enfin,

« En C2 rien n'est laissé à la complexité de l'environnement au sens où cette complexité serait génératrice de potentialités et de renouvellement. **L'environnement est donc totalement maîtrisé** par le système et, pourrait-on dire, son observation est verrouillée. » (Douay & Roulland 2014 : 155, nous soulignons).

Ainsi, face à la configuration C1, qui

« C1 marque un dynamisme « introverti » qui déstabilise le système en jouant la frontière avec l'environnement comme conflictuelle, dans un sens environnement → système essentiellement perturbateur » (Douay & Roulland 2014 : 150),

ce que le système de l'espagnol met emblématiquement en scène par le recours au cognème A et son seuil ouvert et potentiellement franchi dans le sens *extérieur > intérieur* (*vid. supra*),

« C2 marque au contraire « l'extraversion » de la distinction dans un sens système → environnement, comme une **mise en ordre et un contrôle absolu** de l'environnement extérieur par le système. » (Douay & Roulland 2014 : 150, nous soulignons).

Nous postulons donc que *tal vez* est lui aussi informé de la saillance {TR} sous une capacité formelle avec latérale [t-l], et pensons que les amorçages cognitifs que nous venons de décrire y sont mis à profit pour engendrer une hypothèse qui se pose dans le cadre interprétatif C2 du dépassement du différentiel interlocutif : la forme, non exempte d'autorité, pose l'hypothèse comme le fruit d'une réplication séquentielle, rectiligne en quelque sorte, et de ce fait non problématique, au sens où la difficulté – ici le différent interlocutif – est présentée comme ayant été surmontée, du moins partiellement, par une prise

de position relative (*vid* chapitre 6) que le locuteur *impose* à son interlocuteur. L'hypothèse se veut de ce fait lisse, « droite », entièrement logique et prévisible, voire nécessaire ; elle se présente comme une hypothèse permettant (du moins virtuellement) d'avancer dans le raisonnement, de passer à autre chose (effet de séquentialité), telle une hypothèse de travail. Enfin, elle engendre souvent des hypothèses qui se présentent comme les répliques d'un savoir partagé, d'un argument d'autorité ou de toute autre source non questionnable. « Téléchargée » de cette base de données commune – si l'on veut bien admettre cette métaphore – elle est reprise sur le mode de la convergence obligée, et posée comme une solution à laquelle l'interlocuteur n'aura pas le loisir de s'opposer.

Regardons à présent quelques exploitations discursives.

Nous avons pu observer au chapitre 6 que les hypothèses introduites par *tal vez* se présentent facilement comme des arguments préconstruits, prévisibles, invoquant souvent quelque image stéréotypée culturellement partagée. Ces effets, que l'on peut expliquer dans la perspective cognématique par le caractère rétrospectif emporté par le cognème T-, sont aussi des exploitations archétypiques de la configuration C2, qui produit souvent « l'image de référents stéréotypés, immuables, totalement prévisibles » (Douay & Roulland 2014 : 165) dans la mesure où les deux instances locutives sont obligées de s'aligner sur une même position co-réceptive qui supprime toute possibilité de divergence interprétative par rapport à la norme impliquée.

Un tel effet de prévisibilité est – hélas pour les personnages – à l'œuvre dans l'exemple 241 :

(241) [*Dans la ville assiégée par les Français, les protagonistes doivent creuser une fosse commune pour y ensevelir les victimes des affrontements.*]

Llegamos a San Pablo.

-Ea, muchachos, haraganas -nos dijo D. José-, ayudad a los que abren esta zanja. Que sea holgadita, crecederita ; es un traje con que se van a vestir cuarenta cuerpos.

Y emprendimos el trabajo, sacando tierra de la zanja que se abría en el patio de la iglesia. Agustín cavaba como yo, y a cada instante volvía sus ojos a la Torre Nueva.

-Es un incendio terrible -me dijo-. Mira, parece que se extingue un poco, Gabriel ; yo me quiero arrojar en esta gran fosa que estamos abriendo.

-No haya prisa -le respondí-, que **tal vez** mañana nos echen en ella sin que lo pidamos. Con que dejarse de tonterías y a trabajar. (Benito Pérez Galdós, *Zaragoza*, 1874)

Contrairement à A. Suárez, qui estime que dans cet exemple, « esa locución [*tal vez*] no muestra solo una posibilidad sino que va más allá y expresa el temor del hablante a que se cumpla su predicción » (Suárez 2016 : 137), nous considérons pour notre part que la crainte que l'auteur détecte dans cette hypothèse est une inférence contextuelle induite par la situation projetée de se voir enterrés au fond de la fosse commune. De notre point de vue, *tal vez* place l'hypothèse de mourir dans les jours à venir et de se retrouver au fond du trou sous le signe de la prévisibilité : dans le contexte de guerre, l'image de soldats creusant leur propre tombe n'est que trop commune pour être débattue. *Tal vez* dote la réplique du

personnage d'un caractère péremptoire : l'hypothèse est présentée comme ratifiée d'avance, comme « allant de soi », ce qui ne manque pas d'imprimer aux propos du personnage un ton fataliste et résigné.

Dans l'exemple suivant, que Suárez interprète au contraire comme l'expression d'une nuance désidérative, c'est à nouveau le caractère conventionnel d'une causalité admise par tous que *tal vez* a la charge de signifier :

(242) Vaya Vmd. caballerito, estudie más, hable menos, y **tal vez** será algún día un buen oficial de los adocenados (José Cadalso, *Suplementos a Los eruditos a la violeta*, 1772, cité dans Suárez 2016: 137)

Que le locuteur espère ou non la réalisation de sa prédiction, ce qui est en cause ici est que *tal vez* contribue à formuler une hypothèse qui ne s'écarte aucunement d'un cours d'événement pré-tracé et largement conventionnel : l'assiduité dans les études permet et promet le succès dans la carrière (militaire). L'exemple nous semble intéressant en ce qu'il peut être comparé à cet autre passage trouvé dans *Pedro Páramo*, où, pour un sujet apparemment proche, le locuteur emploie la forme *quizá* (C0) :

(243) – [...] Rogelio quiere que le cuide al niño. Me paso paseándolo. Cuesta trabajo atender las dos cosas : al niño y al telégrafo, mientras que él se vive tomando cervezas en el billar. Además no me paga nada.

- No estás allí para ganar dinero, sino para aprender ; cuando ya sepas algo, entonces podrás ser exigente. Por ahora eres sólo un aprendiz ; **quizá** mañana o pasado llegues a ser tú el jefe. Pero para eso se necesita paciencia y, más que nada, humildad. (J. Rulfo, *Pedro Páramo*, 1955).

Le choix de *quizá* (C0) au détriment de *tal vez* (également pratiqué par l'auteur) est intéressant en ce qu'il marque la volonté de ne donner à cette hypothèse, contrairement à l'exemple précédent, aucun caractère préconstruit, de ne signer aucune forme de déterminisme ou de fatalité. Il s'agit au contraire d'une simple possibilité, qui se veut le plus neutre et objective possible, ne préjugant en rien sur la trame narrative. L'effet narratif est très intéressant dans la mesure où le lecteur venait d'apprendre, dans l'une des premières pages du livre, que Pedro Páramo est le potentat local tout-puissant de cette contrée. Or, l'architecture du roman repose sur le déploiement parallèle de deux fils narratifs : face à la trame narrative centrée sur son fils Juan, qui se situe dans une époque postérieure au temps de Pedro Páramo et où l'histoire de celui-ci est déjà jouée et donc déterminée d'avance, immuable, la trame narrative classique dont est issu ce passage reprend l'histoire de ce personnage à ses débuts (Pedro enfant) et donne l'impression que tout est encore possible : avec *quizá* (balancement entre p et $\sim p$) la grand-mère de Pedro indique simplement que celui-ci peut devenir ou non le chef de ce village, il peut ou non remplir un rôle dont seul le lecteur sait qu'il est en fait sa destinée. L'emploi de *quizá* place le personnage à la croisée des chemins, donnant l'illusion que tout est encore possible, et de ce fait qu'il a encore un choix. L'emploi de *quizá* sert ici les besoins de la construction d'un personnage tragique en ce qu'il simule un

libre arbitre (ou du moins la possibilité d'une indétermination), à l'opposé de la forme *tal vez*, qui donnerait à voir un destin inéluctable.

Le caractère stéréotypé de l'hypothèse avec *tal vez* se lit de même dans les exemples 244 et 245, qui dans les deux cas illustrent que le locuteur projette sur la situation donnée un savoir acquis par expérience personnelle et/ou enraciné dans la pratique sociale. Dans (244), il s'agit de la volonté des amis du défunt d'assister aux funérailles que le locuteur présuppose presque machinalement, sans se poser de questions :

(244) [*Jeremiah de Saint-Amour vient de se suicider. Le docteur Juvenal Urbino s'occupe des formalités liées au décès de son ami.*]

Se comprometió a avisar a los numerosos refugiados del Caribe que vivían en la ciudad, por si querían rendir los últimos honores a quien se había comportado como el más respetable de todos, el más activo y radical, aun después de que fue demasiado evidente que había sucumbido a la rémora del desencanto. También avisaría a sus compinches de ajedrez, entre los cuales había desde profesionales insignes hasta menestrales sin nombre, y a otros amigos menos asiduos, pero que **tal vez** quisieran asistir al entierro. (G. García Márquez, *El amor en los tiempos del cólera*, 1985)

En (245), c'est le geste stéréotypé de fracasser une porte à coups de poings pour exprimer sa frustration que le personnage convoque en guise d'hypothèse plausible et « raisonnable » :

(245) [*Teresa, en cavale depuis l'assassinat de son petit ami par deux tueurs à gage du Cartel, est rattrapée par ceux-ci, et risque d'être exécutée à son tour. Alors que le premier sicario, Pote Gálvez, veut « en finir au plus vite » avec elle, l'autre décide de violer Teresa d'abord. Pote Gálvez est répugné par l'intention de son acolyte, mais ne parvient pas à l'en dissuader. Il finit ainsi par quitter la scène et, partant, par abandonner Teresa à son sort.*]

De ese modo Pote Gálvez miró a Teresa con resignación y vergüenza; se quedó así unos instantes y abrió la boca para decir algo; pero no dijo nada, y en vez de eso se guardó despacio el Python en la cintura y se apartó despacio de la cama y se fue despacio a la puerta, sin volverse, mientras el otro sicario seguía apuntándole guasón con su pistola y le decía luego te invito un Buchanan's, mi compa, para consolarte de que te hayas vuelto joto. Y al desaparecer en la otra habitación Teresa oyó el estrépito de un golpe, algo que se rompía en astillas, **tal vez** la puerta del armario cuando Pote Gálvez la perforaba de un puñetazo a la vez poderoso e impotente, que por alguna extraña razón ella agradeció en sus adentros. (Arturo Pérez Reverte, *La reina del Sur*, 2002)

(246) Meses después, un amigo me contó que durante una fiesta en casa de María Canales uno de los invitados se había perdido. Iba muy borracho, o iba muy borracha, pues no quedaba claro su sexo, y salió en busca del baño o del wáter, como aún dicen algunos de mis desdichados compatriotas. **Tal vez** quería vomitar, **tal vez** sólo quería hacer sus necesidades o mojarse un poco la cara, pero el alcohol ayudó a que se extraviara. En vez de tomar el pasillo a la derecha, tomó el de la izquierda, luego se metió por otro pasillo, bajó unas escaleras, estaba en el sótano y no se dio cuenta, la casa, en verdad, era muy grande: un crucigrama. El caso es que anduvo por diversos corredores y abrió puertas, y encontró muchas habitaciones vacías u ocupadas por cajas de embalaje o por grandes telarañas que la mapuche no se tomaba la molestia de limpiar jamás. Finalmente llegó a un pasillo más estrecho que todos los demás y abrió una última puerta. Vio una especie de cama metálica. Encendió la luz. Sobre el catre había un hombre desnudo, atado de las muñecas y de los tobillos. (R. Bolaño, *Nocturno de Chile*, 2000).

L'exemple (246) est particulièrement intéressant. Les hypothèses en *tal vez* s'insèrent ici dans une stratégie plus vaste d'installer un climat d'incertitude, comme en témoignent les nombreuses disjonctives à l'aide de la conjonction *o* (« Iba muy borracho, o iba muy borracha », « baño o wáter ») et la description labyrinthique de cette maison infernale. Les hypothèses en *tal vez*, fidèles aux instructions cognitives de l'adverbe, ne prêtent surtout pas à discussion (ce qu'aurait pu faire une forme en K-) : outre la dimension conventionnelle de l'hypothèse (un homme ivre va au toilettes pour vomir, ou s'asperger le visage), il s'agit surtout ici de « marear la perdiz » (grâce au doute conçu par le prisme de {BL} comme un « paysage maritime », comme nous l'avons vu), les hypothèses en *tal vez* se présentant ici comme autant d'*obstacles* que le locuteur, soucieux de retarder l'inévitable trouvaille horrible au sous-sol, met « au travers » du chemin de son personnage.

Dans d'autres exemples, c'est moins la dimension préfabriquée et conventionnelle de l'argument que le caractère autoritaire, impositif, de l'hypothèse qui est promu au premier plan. Ainsi dans cet autre extrait tiré de *La Reina del Sur*, où le locuteur déguise, par le recours à la forme « atténuative » de *tal vez*, un ordre à peine voilé, ou du moins une suggestion dont l'urgence ne laisse à l'interlocutrice aucun moyen de s'y soustraire :

(247) Al mirar en torno buscando a Yasikov lo vio venir entre la gente. Se había disculpado cinco minutos antes, reclamado por una llamada telefónica.

- ¿Algo va mal? -preguntó ella al verle la cara.

Niet, dijo el otro. Todo va bien. Y he pensado que antes de ir a casa **tal vez** quieras acompañarme. Un pequeño paseo, añadió. No lejos de aquí. Estaba desacostumbradamente serio, y a Teresa se le encendieron las luces de alarma.

- ¿Qué es lo que pasa, Oleg?

- Sorpresa.

Vio que Pati, sentada en conversación con los italianos y las dos rusas, los miraba inquisitiva y hacía ademán de levantarse; pero Yasikov enarcó una ceja y Teresa negó con la cabeza. Salieron los dos, seguidos por el guardaespaldas. (A. Pérez-Reverte, *La Reina del Sur*, 2002).

Le caractère autoritaire est également perceptible en 248, qui n'est pas sans évoquer les exemples issus de Google (« quizás quisiste decir... »), commentés au chapitre 9, mais produit un effet radicalement différent :

(248) Y así, lo primero que enseñaban a sus hijos era el no decir mal del viejo de la montaña, que lo llamaban así por antonomasia. -¿Antonomasia queréis **tal vez** decir? (P. Montengón, *Eusebio*, 1786)

Notre interprétation est que dans le cas de *Google*, comme nous l'avons vu, il s'agit d'une suggestion qui ouvre un espace alternatif de recherche –proposé par Google – sans pour autant invalider totalement la recherche originale : il y a superposition, y compris graphiquement à l'écran qui affiche les deux options en parallèle, de l'ancien et du nouveau système (C1). Dans le cas de l'exemple ci-dessus, la reformulation à l'aide de *tal vez* se présente comme beaucoup plus autoritaire, puisque le locuteur, qui connaît la forme

correcte du mot (*antonomasia*), impose cette correction à l'interlocuteur qui doit obligatoirement s'aligner sur la proposition qui lui est faite. En dépit des apparences polyphoniques – le locuteur semble gloser les intentions de son interlocuteur –, l'effet emporté par *tal vez* nous semble être monophonique : le locuteur impose une solution qui, à la rigueur, n'est même pas la sienne propre, mais celle d'une réalité linguistique à laquelle les deux participants sont soumis à parts égales.

2 Le cognème T : marque de la clôture systémique

Cette appartenance du submorphème T à une deuxième structure saillancielle ne préjuge nullement, nous l'avons déjà constaté au sujet de {M x T}, du rôle que ce cognème peut jouer seul, en tant que cognème en majeure. Dans cette deuxième partie du chapitre, nous montrerons que fort de son instruction *conclusive* (vid. chapitre 6), le cognème T a la charge de clore le système interlocutif, s'opposant pour cela tantôt au cognème K, tantôt au cognème A.

2.1 Lecture interlocutive du contraste K ~ T : réseaux inter-langues

Nous avons vu au chapitre 6 que le cognème T à valeur *conclusive* et *rétrospective* s'oppose dans la langue espagnole de manière récurrente au cognème K, dont l'invariant est notamment associé aux notions d'*incomplétude* et de *précocité* (chapitres 4 et 6). Cette opposition très caractéristique du système peut à présent être réinterprétée dans le cadre d'une lecture interlocutive de ces alternances. D. Bottineau (2012d) repart pour cela des conclusions de Ch. Fortineau-Brémond (2012a) sur cette opposition cognémique et réinterprète les notions d'*incomplétude* et *complétude* dans la perspective de la distribution des rôles interlocutifs dans la co-construction du sens : dans le cas de K, l'*incomplétude* débouche sur une recherche « d'une occurrence non mémorielle de X » (Bottineau 2012d : np) et sollicite, du fait de ce manque du locuteur à se suffire à lui-même, la participation de l'interlocuteur ; quant à T, la *complétude* qui découle de son articulation dentale confère à ce cognème la capacité à rechercher, anaphoriquement, « une occurrence mémorisée de X » (Bottineau 2012d : np) et dispense l'interlocuteur de toute participation :

« Le marqueur *cu-* **d'appréhension amémorielle** de l'objet quantifié déclare le locuteur en état d'ignorance, soulève une question, et **délègue à l'allocutaire la charge de compléter la connaissance qui fait défaut** [...]. Le marqueur *t-* **d'appréhension mémorielle**, analogue à l'élément formateur du participe passé, fonctionne comme opérateur de **saturation à valeur conclusive**, et **ne fait pas appel à l'allocutaire**. [...] *cuanto* est une **quantification subjective non stabilisée, non arrêtée par validation interlocutive**, et à **suspendre ou faire arrêter par l'allocutaire** ; *tanto* et *todo*, des quantificateurs **consensuellement ratifiés**. » (Bottineau 2012d : np, nous soulignons).

L'on reconnaîtra dans cette opposition entre une validation interlocutive *non arrêtée* et un consensus *ratifié* le principe qui oppose les configurations C1 et C2 qui, rappelons-le, se caractérisent, respectivement, par un accord interlocutif minimal et partiel (incomplet, donc) avec sollicitation de β pour C1, et un accord interlocutif intégral (complet) sans sollicitation de β pour C2 :

« Ce mouvement anticipatif [de C1], qui laisse à l'Autre toute sa place, explique l'affinité des marqueurs de la Configuration 1 avec toute stratégie visant à *associer*, d'une manière ou d'une autre, l'interlocuteur. Relèvent entre autres de cette configuration [...] le morphème *-s* [...], *a, any* ou encore le déictique *this* [...], ainsi que les modaux *can* et *will* [...]. Sur le plan syntaxique, c'est bien sûr la forme interrogative, correspondant à l'acte de question [...], qui correspond à cette configuration. » (Douay 2000 : 118)⁴⁵⁰.

En revanche, dans la configuration 2,

« L'Autre n'est plus envisagé comme répondant, susceptible d'avaliser la proposition sémiotique : la Configuration 2 impose un *cadre communicatif tout-puissant dans lequel aucune ratification de l'accord n'est sollicitée*. Le locuteur soumet l'interlocuteur à un accord définitivement entériné en préalable à la situation d'interlocution immédiate et dont il est corrélativement formellement « dissocié ». L'interlocuteur – pourrait-on dire – est « mis devant la validation accomplie ». Ne sollicitant aucune ratification, les marqueurs de la Configuration 2 sont en affinité avec toute stratégie communicative visant à *dissocier*⁴⁵¹, d'une manière ou d'une autre, l'interlocuteur. Font (entre autres) partie de cette catégorie le morphème *-ed* [...], *the, some* et *that* [...] ainsi que les modaux *may* et *shall* [...]. Sur le plan syntaxique, c'est la forme déclarative, correspondant à l'acte d'assertion, qui correspond à cette configuration. » (Douay 2000 : 118-119, l'auteur souligne)⁴⁵².

2.1.1 Un exemple anglais : le contraste pronominal *we ~ they*

En anglais, où le contraste K- ~ T- prend la forme *wh- ~ th-* (vid. *supra* chapitre 6) et se traduit dans le jeu question (C1) / réponse assertive (C2), il n'est pas sans intérêt d'observer que le même contraste préside à une autre paire oppositive qui n'appartient pas au contraste morphématique *wh- ~ th-* traditionnel : c'est le couple pronominal *we/they*, présentés habituellement comme les première et troisième personnes plurielles du système pronominal anglais. Or, il est possible de concevoir *we* et *they* comme le résultat de deux modes de répliation distincts du rapport interlocutif direct (RID), emporté conjointement par le couple *I/you* : avec *we*, personne hétérogène car pensée comme l'association d'une première personne du singulier (*I*) et d'une autre personne pouvant varier (*you/he/she/they*), l'on

⁴⁵⁰ On observera que les morphèmes cités par l'auteurs se caractérisent par leur initiale en A-, K-/W- ou leur finale en -S, ce qui corrobore nos analyses conduites sur l'espagnol.

⁴⁵¹ Dans leurs premiers articles, les auteurs qualifient la forme de C1 de configuration « associative » en ce qu'elle « laisse à l'Autre toute sa place », l'associe de manière active à la co-construction du sens, alors que C2, configuration co-réceptive, semble à première vue « dissocier » l'interlocuteur en ce qu'il n'a aucune marge de manœuvre; ensuite, dans leur ouvrage de référence (2014), les auteurs inversent ces qualificatifs, considérant que la configuration C1 fonctionne sur un mode de distinction interne, de « disruption », posant les deux instances α et β comme expressément distinctes, alors que C2 permet de gommer le différentiel interlocutif, forçant la conception des deux instances comme une seule et même entité, représentative du système dans son ensemble. Voir note 345.

⁴⁵² Parmi les morphèmes cités à titre exemplaire pour cette configuration, on remarquera la récurrence d'un phonème dental: *-ed, the, that*.

retrouve la notion d'accord de validation minimal (l'élément *I*, noyau dur de la construction) et l'image très nette d'une frontière interne (Moi + X), caractéristiques de C1. Par contraste, *they* correspond à l'altérité, non pas relative – conçue à l'intérieur d'un *we* associatif – mais absolue : « *they*, c'est fondamentalement tout ce qui n'est pas *we*, tout ce qui est autre » (Douay 2000 : 113). C'est la personne grammaticale qui représente l'extériorité du système interlocutif, situé de l'autre côté de sa clôture opérationnelle globale que, à notre sens, la dentale de *they* a ici la charge de signifier. Au contraste interne (*we*) s'oppose l'homogénéité absolue de *they*, fondé sur le principe de *sous-distinction* qui caractérise la configuration 2, et qui se traduit idiomatiquement dans les emplois dits « indéfinis » du pronom *they* :

(249) **Everyone** remembers what **they** were doing when Kennedy died. (R. Hill, *Recalled To Life*, cité dans Douay 2000 : 112).

2.1.2 Un exemple d'alternance adverbiale en français : tout de même et quand même

La langue française, qui en tant que langue romane exploite autant le réseau des « termes en *qu-* » ainsi qu'une série de termes informés du cognème T en majeure (*tant, tel, tout*), connaît elle aussi une alternance adverbiale qui bénéficierait, à notre sens, de la prise en compte des paramètres interlocutifs pour départager deux concurrents que la plupart des dictionnaires et ouvrages de référence posent volontiers comme synonymes ou équivalents⁴⁵³ : nous parlons de l'opposition *quand même* ~ *tout de même*, deux locutions adverbiales à valeur concessive.

Ces deux marqueurs, qui à partir du recours commun à l'adverbe *même* se distinguent par la présence d'une forme respectivement issue des paradigmes en K- et en T- (*quand* ~ *tout*), ont en commun de poser « une relation de contradiction avec un discours précédent, qui peut être celui du locuteur ou de l'allocutaire » (Beltaïef 2004 : 255). Cette relation de contradiction consiste concrètement à poser *mêmemment* deux éléments *p* et *q* sur fond d'un mécanisme d'implication selon lequel *p* présuppose $\sim q$ ($p \rightarrow \sim q$) :

« L'emploi de *t[out] d[e] m[ême]* et de *q[uand] m[ême]* est toujours lié à l'existence d'une relation de contradiction entre deux états ou deux faits. Le contenu de *p* implique $\sim q$, c'est-à-dire le résultat légitimé par une certaine norme (sociale, éthique ou autre) ou loi objective. En énonçant *q*, le locuteur marque son opposition par rapport à cette norme ou loi. Mais cette relation d'opposition fonctionne-t-elle toujours de la même manière, selon que le locuteur emploie *tdm* ou *qm* ? » (Beltaïef 2004 : 261).

Cette relation de contradiction entre *p* et *q* se prête à diverses exploitations discursives, notamment l'effet concessif (250) ou l'effet réfutatif (251) :

⁴⁵³ Beltaïef (2004 : 253) constate que « le Trésor de la Langue Française présente *quand même* et *tout de même* dans la même entrée. Il les identifie comme étant des locutions adverbiales concessives, ayant pour synonyme *malgré tout*. Il considère aussi qu'ils ont le même sens (cf. : TLF, tome 11, éd. Gallimard, 1985). Il en est de même avec Le Grand Robert qui, pour expliquer la signification de *tout de même*, renvoie à ce qui a déjà été dit concernant *quand même* (cf. : Le Grand Robert, Tome IV, 1988). »

(250) La bière était chaude. Il l'a **quand même** bue jusqu'à la dernière goutte.

(251) Jean : Assis ou debout, c'est la même chose.

Béranger : Il y a **tout de même** une différence. (E. Ionesco, *Rhinocéros*, Acte I)

Dans son article sur la prétendue synonymie de ces deux opérateurs, L. Beltaïef (2004), à qui nous empruntons les exemples cités *supra* (250-251), analyse une série d'énoncés dans lesquels la commutation entre les deux marqueurs semble engendrer selon l'auteur une variation de sens notable. Ainsi, à partir d'un test de commutation sur un exemple attesté (252),

(252) Daisy : Ne te tracasse pas. Tu as **tout de même** fait de ton mieux. On ne peut faire l'impossible. À quoi bon les remords (...) (E. Ionesco, *Rhinocéros*, Acte III)

(252') Daisy : Ne te tracasse pas. Tu as **quand même** fait de ton mieux. On ne peut faire l'impossible. À quoi bon les remords (...) (d'après E. Ionesco, *Rhinocéros*, A III),

l'auteur affirme que *tout de même* marque une

« double opposition : d'une part contre une certaine norme générale, d'autre part contre l'opinion personnelle de l'allocutaire. Par contre, avec *quand même* l'opposition paraît plutôt unique : le locuteur s'opposerait seulement à un certain état de faits ou de choses. [...] [Avec *quand même*] il est toujours question d'instaurer une opposition, mais envers une seule instance : l'opinion publique. Le locuteur ne s'oppose pas à l'allocutaire » (Beltaïef 2004 : 262).

Ainsi, l'exemple original (252) admettrait une glose comme « Tu as fait de ton mieux malgré les obstacles et malgré ce que, toi, tu penses de toi-même » (Beltaïef 2004 : 262), alors qu'avec *quand même*, l'évaluation de l'interlocuteur quant à ses propres efforts ne serait pas en cause, mais seulement celle des autres (glose : 'contrairement à ce que les autres pourraient prétendre...').

Mais dans un exemple de « réfutation » comme

(253) H.2 : Non...vraiment rien...Rien qu'on puisse dire...

H.1 : Essaie **quand même**... (N. Sarraute, *Pour un oui...*) (cité dans Beltaïef 2004 : 255),

à quelle « opinion » le locuteur H1 s'oppose-t-il si ce n'est celle de son interlocuteur, qu'il cherche à faire parler alors que celui-ci manifestement souhaite se taire, n'ayant rien à dire ? Ou dans cet autre passage, également tiré de *Rhinocéros* de Ionesco :

(254) JEAN : Je n'ai pas le temps de me reposer. Je dois chercher ma nourriture.

BÉRENGER : Vous n'avez pas grand-chose, puisque vous avez faim. Cependant, vous devriez **quand même** vous reposer quelques jours. Ce sera plus prudent. Avez-vous fait venir le médecin ?

JEAN : Je n'ai pas besoin de médecin. (E. Ionesco, *Rhinocéros*, Acte II, cité dans Beltaïef 2004 : 261),

peut-on vraiment soutenir que dans ce passage, Béranger, en énonçant « vous devriez quand même vous reposer quelques jours », ne s'oppose qu'à l'opinion générale, ou à une norme sociale etc. et non explicitement à l'interlocuteur, qui pourtant déclare : « Je n'ai pas le temps de me reposer » ?

Nous pensons, on l'aura compris, qu'une autre logique est à l'œuvre au sein de ce micro-système dont les signifiants pourraient bien illustrer une nouvelle alternance T-~K- en position initiale : la

contradiction entre *p* et *q*, qui est ici inhérente au fonctionnement concessif du microsysteme et ne peut de ce fait être tenue, en soi, pour significative dans l'identité interlocutive des formes⁴⁵⁴, est soumise ou non au débat interlocutif selon que le locuteur se décentre pour l'une ou l'autre de ces formes. Avec *tout de même*, forme de C2 en vertu d'une exploitation interlocutive du cognème T en majeure, la contradiction entre *p* et *q* est posée comme d'emblée *admise* par l'interlocuteur, comme un fait connu et (socialement, culturellement etc.) partagé, que le locuteur ne fait que rappeler à l'interlocuteur pour invoquer cet accord interlocutif préconstruit. Ce « rappel à l'ordre » de l'interlocuteur intervient ainsi pour clore le débat ou couper court à toute contestation allocutive. C'est le cas de l'exemple (252) (« Tu as **tout de même** fait de ton mieux »), où l'argument des efforts fait par le personnage, en dépit de son échec, est suffisant pour tourner la page (« Ne te tracasse pas », « À quoi bon les remords ? ») et s'accompagne d'une série de formules qui, comme souvent dans la configuration C2, relèvent du discours stéréotypé (« faire de son mieux ») et de l'argument logique, nécessaire (il tombe sous le sens qu'« on ne peut faire l'impossible »).

Avec *quand même*, forme en K-, la même contradiction entre l'échec du personnage et ses efforts fournis se trouverait selon nous au contraire mise en exergue, présentée à l'interlocuteur comme une nouveauté à prendre en considération, apte à infléchir le débat, comme dans cet exemple personnel, entendu dans la bouche d'un étudiant :

(255) [À la réception d'une mauvaise note]

Étudiant : Six [sur vingt] !? Rho Madame, j'y ai passé du temps **quand même** !

Ici, le fléchage interlocutif C1 conduit à présenter l'information en contradiction avec la situation (*temps investi*) comme une « révélation » faite à l'interlocutrice (la professeure) afin que celle-ci révisé sa position. Une telle orientation interprétative serait en revanche peu compatible avec les indices cotextuels qui, dans l'exemple de Ionesco, invitent à clore le débat et de ne pas revenir sur la question.

Un autre exemple fort révélateur est ce passage de Ionesco (256) déjà mentionné, également emprunté à Beltaïef (2004 : 258) :

(256) Jean : Assis ou debout, c'est la même chose.

Béranger : Il y a **tout de même** une différence. (E. Ionesco, *Rhinocéros*, Acte I).

Ici, il ne s'agit pas, à notre sens, de marquer, comme le propose Beltaïef, que l'élément *q* (=Il y a une différence entre *assis* et *debout*) s'oppose à la fois à l'opinion de l'interlocuteur et à l'opinion générale *p* (*assis* ou *debout*, c'est la même chose), mais de tout autre chose : s'il y a bien réfutation de l'opinion de

⁴⁵⁴ Nous avons vu, notamment au sujet de la forme *igual*, que la nature concessive de son fonctionnement était un indice supplémentaire pour classer cet opérateur comme une balise de type C1. Ici, nous avons affaire à un phénomène de surexploitation du mécanisme répliatif, qui au sein de la logique concessive affine à C1, met en abyme la distinction interlocutive.

l'interlocuteur (Jean), l'emploi de *tout de même* pose l'élément contradictoire *q* (=Il y a une différence [entre *assis* et *debout*]) comme le simple rappel d'un argument **préconstruit** dont l'aval par l'interlocuteur est présupposé. Cela n'est pas du tout visible si l'on s'en tient à la seule intervention de Jean et à la réplique de Béranger, mais il faudra, encore une fois, prendre en compte un cotexte antérieur et postérieur bien plus généreux pour s'en apercevoir :

(256') BÉRENGER (*bâillant, puis mettant vivement la main à sa bouche.*) -Oh ! pardon... Peut-être que le rhinocéros s'est-il échappé du jardin zoologique !

JEAN. -Vous rêvez debout !

BÉRENGER. -Je suis assis.

JEAN. -Assis ou debout, c'est la même chose.

BÉRENGER. -Il y a **tout de même** une différence.

JEAN. -Il ne s'agit pas de cela.

BÉRENGER. -C'est vous qui venez de dire que c'est la même chose, d'être assis ou debout...

JEAN. -Vous avez mal compris. Assis ou debout, c'est la même chose, quand on rêve !...

(E. Ionesco, *Rhinocéros*, Acte I).

La prise en compte de l'ensemble du passage fait apparaître que le débat entre les deux personnages ne se limite pas à un simple différend d'opinion sur la différence ou l'identité entre *assis* et *debout*, mais que les deux personnages engagés dans l'échange ne semblent pas parler « de la même chose » : par l'emploi d'une expression figée (« rêver debout »), Jean tente de dénoncer le raisonnement fantaisiste de Béranger ; Béranger, lui, donne à cette même expression « rêver debout » une interprétation délibérément littérale et compositionnelle (rêver + être debout) qui, alors, ne correspond pas à sa posture physique : « Je suis assis ». C'est sur fond de ce premier malentendu (ou mauvaise foi ?) de Béranger que Jean prononce l'énoncé *p* (« Assis ou debout, c'est la même chose ») : l'identité déclarée entre *assis* et *debout* doit alors être comprise comme la revendication d'une non-pertinence à l'égard de ce qui intéresse Jean : « rêver debout » (expression consacrée) ou « rêver assis » (variante improvisée) doivent dénoncer l'un comme l'autre le caractère fantaisiste des idées de Béranger. Mais celui-ci, lancé dans son interprétation délibérément littérale des paroles de son interlocuteur, le contredit aussitôt en énonçant *q* : 'il y a une différence entre *assis* et *debout*', mais cet énoncé, affublé de *tout de même*, est présenté comme une évidence partagée entre les deux interlocuteurs que Béranger se contente de rappeler à Jean tel un argument d'autorité. Or, il n'est qu'une seule interprétation possible selon laquelle, effectivement, Jean et Béranger doivent être d'office d'accord, sans débat possible : *assis* et *debout* sont deux mots différents. Par l'emploi de *tout de même*, le Béranger fait ainsi plus que simplement contredire son interlocuteur : en présentant le segment contradictoire *q* [il y a une différence entre *assis* et *debout*] comme un argument non soumis à débat et validé d'office par l'interlocuteur, il déplace le débat sur le plan méta-linguistique. L'interlocuteur, Jean, n'échappe d'ailleurs pas à cette interprétation : « Il ne s'agit pas de cela », puis « Vous avez mal compris. ». Il nous semble que *quand même* ne serait pas possible dans ce dialogue tant que celui-ci joue sur ce malentendu entre une lecture littérale d'un côté et figurée

de l'autre. Avec *quand même*, l'effet serait tout autre : le jeu de mot disparaît pour céder à une visée nettement plus polémique, puisque, avec *quand même*, l'énoncé *q* serait présenté comme un élément nouveau à prendre en compte dans la suite du débat, qui porterait alors sur le contenu – rêver *debout* ou *assis*, est-ce la même chose ? – et non plus sur la distinction purement formelle et finalement stérile entre deux mots de la langue. Avec *quand même*, la subséquence du dialogue en serait, croyons-nous, sensiblement modifiée. On peut imaginer un dialogue comme :

(256'') BÉRENGER (*bâillant, puis mettant vivement la main à sa bouche.*) - Oh ! pardon... Peut-être que le rhinocéros s'est-il échappé du jardin zoologique !

JEAN. -Vous rêvez debout !

BÉRENGER. -Je suis assis.

JEAN. -Assis ou debout, c'est la même chose.

BÉRENGER. -Il y a **quand même** une différence.

JEAN. -Je ne vois pas en quoi.

BÉRENGER. -Eh bien, être assis facilite davantage le rêve qu'être debout.

JEAN. -Mais non. Assis ou debout, c'est la même chose, quand on rêve !...

Dans l'exemple (254), si l'on élargit à nouveau le cotexte, l'on voit que la forme en K- *quand même* contribue efficacement à instaurer un dialogue qui n'avance pas, fait du sur-place : l'énoncé *q* (« vous devriez vous reposer quelques jours ») constitue une répétition presque à l'identique d'une première suggestion quelques lignes plus haut (« Quelques jours de repos et ce sera fini. ») que l'interlocuteur avait déjà refusée une première fois (« Je n'ai pas le temps de me reposer »). Avec *quand même*, le locuteur se place dans une logique de ré-assertion de son propos initial et réaffirme, *sur-distingue* donc, son point de vue envers et contre la position de son interlocuteur :

(254') (*Bérenger se lève, il va prendre le pouls de Jean.*)

JEAN (*d'une voix encore plus rauque*). -Oh ! ça ira.

BÉRENGER. -Votre pouls bat à un rythme tout à fait régulier. Ne vous effrayez pas.

JEAN. -Je ne suis pas effrayé du tout, pourquoi le serais-je

BÉRENGER. -Vous avez raison. Quelques jours de repos et ce sera fini.

JEAN. -Je n'ai pas le temps de me reposer. Je dois chercher ma nourriture.

BÉRENGER. -Vous n'avez pas grand-chose, puisque vous avez faim. Cependant, vous devriez **quand même** vous reposer quelques jours. Ce sera plus prudent. Avez-vous fait venir le médecin ?

JEAN. -Je n'ai pas besoin de médecin. (E. Ionesco, *Rhinocéros*, Acte II).

Examinons, pour finir, un exemple d'alternance tiré sur Internet, où les formes *tout de même* et *quand même* se côtoient à quelques lignes d'intervalle :

(257) "MOUAIS QUAND MEME"

Jolie ville de Chamonix Mont-Blanc [q]ui ne serait pas ce qu'elle est sans le fameux Mont-Blanc. Habitant de cette ville depuis 4 ans mais régulières venues avant cela, toutes les facettes de cette ville ont pu être vues. Chère, commerçants pas toujours sympathique même avec les chamoniards, libre, cette ville est **tout de même** à découvrir. Cependant, ne vous attendez pas à quelque chose hors norme et relisez bien ma première phrase. Allez venez **quand même**.

[https://www.tripadvisor.fr/ShowUserReviews-g187261-r376929990-Chamonix Haute Savoie Auvergne Rhone Alpes.html#](https://www.tripadvisor.fr/ShowUserReviews-g187261-r376929990-Chamonix_Haute_Savoie_Auvergne_Rhone_Alpes.html#) (Orthographe d'origine, consulté le 12/03/2020)

Dans cet exemple tiré d'un guide touristique en ligne, la locutrice se livre à une appréciation en demi-teinte de la ville de Chamonix qui, mis à part le « fameux Mont-Blanc », ne semble pas l'avoir convaincue. À une série de qualifications négatives (« Chère, commerçants pas toujours sympathique (sic) même avec les chamoniards ») faisant office de *p* dans la construction concessive, la locutrice oppose l'énoncé *q* (« cette ville est [...] à découvrir ») qui contredit l'implication de *p* (à savoir $\sim q$: cette ville n'est pas à découvrir, puisque l'impression globale est négative). Or, il nous semble que cet avis contraire à la conclusion attendue (effet concessif) est interprété avec *tout de même* comme le signe que la locutrice se range finalement, malgré son expérience personnelle, au jugement préfabriqué sur cette destination touristique fort prisée (cf. : la formulation assez impersonnelle « Cette ville est à découvrir »). La locutrice semble ici *sous-distinguer* sa propre évaluation pour la subordonner à l'avis conventionnel. En revanche, la dernière phrase (« Allez venez **quand même** »), apparemment sémantiquement très proche de l'autre (« cette ville est **tout de même** à découvrir »), présente les choses autrement : l'énoncé « Allez venez » n'est plus l'expression d'un cliché touristique partagé mais une invitation personnellement prise en charge par la locutrice qui, en s'exprimant ainsi, se contredit en quelque sorte elle-même. Il y a là un effet très net de la configuration C1, qui permet de mettre en exergue la position du locuteur non seulement contre celle de l'interlocuteur, mais, comme ici, contre celle du propre locuteur à un autre moment, dans une logique de superposition concurrentielle et polémique⁴⁵⁵.

2.1.3 Le contraste espagnol *más que ~ de* (Poirier 2018b)

En dehors du domaine désormais emblématique de la corrélation étudié par Ch. Fortineau-Brémond (alternances du type *tal ~ cual, tanto ~ cuanto* etc. *vid. supra* chapitre 6), il existe dans la langue espagnole de nombreux autres sous-systèmes qui, à notre sens, affichent l'alternance cognémique T ~ K ici examinée, et dont l'analyse gagnerait à être posée en termes de problématique interlocutive.

L'une d'entre elles est examinée par M. Poirier (2018b) dans son article sur l'adverbe comparatif « *Más* et ses marqueurs du standard » *de* et *que*, qui alternent de manière apparemment concurrentielle dans les constructions du type *más que uno/más de uno*. À partir de l'observation des signifiants, appartenant pourtant à deux catégories grammaticales traditionnelles différentes (la préposition *de* et la conjonction *que*), l'auteur « plaide pour leur appariement l'un avec l'autre dans un micro-système d'opposition cohérent au moins là où le discours les met en concurrence » :

⁴⁵⁵ L'on reconnaît ici, dans ces emplois nettement contestataires de *quand même*, des effets que nous avons commentés au sujet de l'adverbe espagnol *igual* (*supra* chapitre 10), que nous avons d'ailleurs à plusieurs reprises glosé par le recours au connecteur français *quand même*.

« Ces opérateurs *de* et *que* – [de] et [ke] – sont liés par leur brièveté monosyllabique, par leur voyelle [e] commune qui semble être là en tant que résonnateur d’une consonne initiale qui se trouve être l’élément permettant d’opposer ces deux morphèmes l’un à l’autre : [d] et [k]. Pour les tenants d’une linguistique du signifiant dans laquelle la lecture de la forme même de ces gestes vocaux est pertinente pour saisir leur contribution à la construction du sens, une telle proximité entre les deux morphèmes, et leur mise en opposition par un seul élément qui se situe alors à un niveau submorphémique, est particulièrement remarquable. » (Poirier 2018b : §38).

Poirier montre alors que cette opposition submorphémique flagrante, nouvelle manifestation du contraste cognémique T ~ K, met à profit les caractéristiques de ces deux « gestes articulatoires » pour instaurer deux cadres interprétatifs différents :

« Or, il se trouve que, en repartant de ce constat d’une opposition cognémique entre T et K, on remarque la façon dont que ces deux cognèmes, en tant que gestes articulatoires, *articulent* l’interlocution : une interruption tardive du flux d’air pour T/D, pointant alors vers *toi* (allocutaire), face à une interruption précoce de K, tirant le blocage dans la zone du *moi* (locuteur), permettent d’expliquer une répartition des opérateurs en fonction de leur mode de co-construction du sens dans la distribution intersubjective. » (Poirier 2018b : §40).

Cette mise en rapport des gestes articulatoires définitoires des cognèmes K et T avec les deux rôles interlocutifs, qui trouve dans le couple pronominal *yo/tú* son expression la plus « intuitive »⁴⁵⁶, permet ainsi de compléter l’analyse que nous avons retenue jusqu’à présent (incomplétude ~ complétude, *vid.* chapitre 6) : pointant vers la figure du locuteur en raison de sa *vélarité*, le cognème K permet de contribuer à la sur-distinction du rôle locutif, tout en ouvrant, en raison de l’incomplétude qui résulte de sa *précocité*, sur la sollicitation nécessaire de l’allocutaire (configuration co-active) pour combler le « vide » (ou « non-dit », *vid.* chapitre 4) engendré par ce marqueur ; le cognème T, lui, pointant vers l’instance de l’allocutaire en raison de sa saisie tardive (dentale), reflète alors ce centrage sur le profil β caractéristique de C2 tout en signant, par son invariant de *complétude*, le caractère clos et non négociable de la co-réception du signe. Ainsi, dans le cas concret de l’opposition *de* ~ *que*, mais aussi dans les autres exemples d’alternance que nous verrons par la suite,

« il semble que [...] le choix de l’un ou de l’autre [de ces morphèmes] soit lié au cadre réceptif que le locuteur choisit d’installer. L’alternance *de* ~ *que* formerait alors une paire dans laquelle *que* (forme de la dissociation interlocutive) installerait un cadre réceptif de type C1, et *de* (forme de l’association interlocutive) un cadre réceptif de type C2. » (Poirier 2018b : §38).

Empruntons à Poirier deux exemples attestés pour fixer les idées :

(258) [Sur le site Internet Babel, destiné à l’apprentissage des langues étrangères, un billet de blog humoristique du webmaster avertit les apprenants des écarts possibles entre une langue apprise à l’école et les déformations habituelles de cette langue telles que pratiquées par les locuteurs natifs (*verlan*, *truncations*, etc.)]

⁴⁵⁶ Il nous semble en effet possible de considérer que la dentale caractéristique du paradigme pronominal de la deuxième personne (*vid.* chapitre 7) s’oppose, dans le cas du contraste des pronoms sujet *yo* ~ *tú* à la vélarité de [o]. L’on voit ici le point de contact entre le cognème O et le cognème K, qui mériterait d’être exploré davantage.

Francés hay **más que uno**. Quien llega al país galo como turista a veces tiene la sensación de estar pisando tierras movedizas verbales. El francés aprendido en la escuela se agota rápidamente en cuanto un francés empieza a hablar alegremente en argot o verlan. (<https://blog.babbel.com/es/frances-hay-mas-que-uno/>, 17/01/2013, consulté le 8 avril 2018. Souligné par l'auteur).

(259) [*Consignes de mise aux normes d'un article par une revue scientifique*]

Poner comas entre los apellidos y el nombre (o sus iniciales) del autor: Solamente se ponen comas para separar los autores (si hay **más de uno**). Las iniciales del nombre no llevan punto de no ser que sea el último autor, que lleva un punto para separarlo del título del libro. (http://www.revistadyna.com/doc/como_citar_bibliografia.pdf, 13/12/2013, consulté le 8 avril 2018, Souligné par l'auteur).

Dans le premier exemple, l'auteur du blog prétend détromper le lecteur qui serait sous la fausse impression que la langue française, à l'image de la version scolaire apprise à l'école, est une réalité monolithique, *unique*. Inscrivant sa proposition en faux contre cette (éventuelle) position du locuteur, l'auteur du blog se pose

« comme détenteur d'un savoir que les locuteurs ne soupçonnent pas ; il surdistingue ainsi sa position de locuteur et semble faire une révélation : vous, lecteurs, pensiez avoir appris « le français » (seul et unique) ; il se trouve que, contrairement à tout ce que vous auriez pu espérer, *francés hay más QUE uno*. » (Poirier 2018b : §31).

L'effet suscité par *más de uno* (exemple 259) est nettement différent :

« Par contraste direct avec le *más que uno* précédemment commenté comme une réfutation d'attente dans l'exemple [259], le fait que le nombre d'auteurs d'un article à consigner en bibliographie puisse être supérieur à un [...] est considéré comme une simple possibilité qui n'entre pas en contradiction avec une quelconque attente interlocutive. » (Poirier 2018b : §35).

Non seulement l'énoncé n'entretient-il ici aucun contraste potentiel avec une position présupposée de l'interlocuteur, mais l'idée de *plus d'un auteur* pour un ouvrage bibliographique est une situation standard qui, n'ayant rien d'inhabituel, ne fait ici l'objet d'aucun débat, mais convoque une possibilité préconstruite et admise d'office pour qui a déjà rédigé une bibliographie. En conclusion,

« se dessine alors une alternance *de ~ que*, opposition entre deux formes qui s'apparient et s'opposent l'une à l'autre du point de vue du cadre réceptif qu'elles installent dans la relation entre locuteur et allocutaire. *Que* semble ainsi positionner *más* en réfutation d'une attente ou d'une projection supposée être celle de l'autre à qui on s'adresse ; cette dissociation interlocutive se décline alors en effets de sens conflictuel [...] et d'autres que l'on détaillera plus avant. *De*, pour sa part, se positionne par contraste en introducteur d'un point de référence interlocutivement partagé. » (Poirier 2018b : §34).

2.1.4 *Queísmo et dequeísmo : une nouvelle alternance K ~ T ?*

Dans le prolongement immédiat de cette analyse de l'alternance *de ~ que* proposée par M. Poirier se situe peut-être un autre phénomène syntaxique qui, mobilisant ces mêmes signes *de* et *que*, n'a pas

suscité à ce jour – à notre connaissance – l'intérêt de la linguistique énonciative. Il s'agit du phénomène du *dequeísmo*, défini comme

« el uso indebido de la preposición *de* delante de la conjunción *que* cuando la preposición no viene exigida por ninguna palabra del enunciado. » (DPD, s.v.),

produisant des énoncés comme

(260) Pienso **de que** conseguiremos ganar el campeonato (correcto: Pienso que conseguiremos ganar el campeonato) (DPD, s.v.).

Les causes de cette augmentation morphématique intempesive ont fait l'objet de nombreuses analyses et hypothèses, donnant lieu à une vaste bibliographie sur la question⁴⁵⁷. L'une des explications traditionnelles avancées pour le *dequeísmo* serait un effet de contamination croisée entre la construction transitive d'un verbe donné et le complément prépositionnel du substantif correspondant (*espero que venga mañana / tengo la esperanza de que venga mañana*) qui produirait alors la construction incorrecte **espero de que venga mañana* (Rabanales 1974, cité par San Martín Núñez 2017: 315), éventuellement favorisée par un phénomène d'hypercorrection (Bentivoglio 1980-1981) et la vacuité sémantique et/ou la forte polysémie que certains auteurs attribuent à la préposition *de* (par exemple Rabanales 1974, Seco 1989). Ces approches, fortement marquées par le prisme normatif défendu par l'Académie, fondent en dernière instance l'explication de cette « variation » syntaxique sur la méconnaissance ou la maîtrise insuffisante des règles grammaticales :

« Las ocurrencias del *dequeísmo* podrían deberse al desconocimiento de las reglas que rigen el uso preposicional, el que estaría motivado por el reducido espacio asignado a la enseñanza de la gramática en el currículo escolar actual. Asimismo, al parecer, el *dequeísmo* aún conserva la estigmatización señalada por Rabanales (1974) en la década de los setenta, si bien se emplea también entre hablantes del grupo medio alto. Esto último no debería extrañarnos, ya que el desconocimiento de este aspecto de la gramática española podría ser transversal. » (San Martín Núñez 2017 : 342).

L'hypothèse d'une « méconnaissance des règles » jouit d'une certaine popularité et explique que de nombreuses études se proposent d'aborder la question du *dequeísmo* comme une « variable sociolinguistique » avec sa correspondante invariabilité sémantique (Labov 1966), abandonnant toute hypothèse de distinction fonctionnelle ou sémantique entre la construction « correcte », canonique, et la solution *dequeísta*, jugée « incorrecte » (Panhispanico) ou, de manière moins taxative, « incohérente » ou « non-nécessaire » (San Martín Núñez 2017 : 316). Les résultats des approches sociolinguistiques, cherchant à corréliser la pratique *dequeísta* à des critères socio-démographiques (âge, sexe, niveau

⁴⁵⁷ Pour un aperçu de la bibliographie disponible, voir par exemple San Martín Núñez (2017 : 315).

d'études, niveau socio-économique etc. du locuteur), divergent toutefois sensiblement d'un corpus à l'autre, ce qui fragilise la prétention (exclusive) de ces critères à expliquer le phénomène :

« Mc Lauchlan (1982), Boretti de Macchia (1989), Carbonero (1991), Gómez Molina y Gómez Devís (1995), Serrano (1998) y Almeida (2009) coinciden con nuestros datos al destacar que el *dequeísmo* es más frecuente en los hombres; sin embargo, Bentivoglio (1980-1981), Del Valle Rodás (1996-1997) y Prieto (1995-1996), informan que **lo es en las mujeres**. Por otro lado, Bentivoglio (1980-1981), Prieto (1995-1996) y Serrano (1998) informan que el *dequeísmo* es **característico en los sujetos de edad intermedia**, mientras Boretti de Macchia (1989) y Del Valle Rodás (1996-1997), que **lo es en hablantes jóvenes**. Ninguno de los estudios revisados señala la posibilidad de un vínculo del *dequeísmo* con **sujetos de edad avanzada** como proponemos aquí. Finalmente, Bentivoglio (1980-1981), Gómez Molina y Gómez Devís (1995), Prieto (1995-1996) y Serrano (1998) señalan que el *dequeísmo* es más común en los **niveles sociales medios**. » (San Martín Núñez 2017 : 340).

La thèse de l'indiscrimination sémantique entre les deux « versions », intenable du point de vue d'une linguistique du signifiant, est certes remise en question par une série d'approches pragmatiques qui défendent divers partages fonctionnels entre la construction simple et la construction augmentée en termes d'« atténuation de l'assertion », d'effets d' « emphase » ou encore d'« évidentialité »⁴⁵⁸. Néanmoins, la plupart des études d'orientation sociolinguistique contestent ces approches en dénonçant qu'elles ne résistent pas à la confrontation avec les corpus levés à l'occasion de diverses études diatopiques (Tenerife, Chile, etc.), et réassertent vigoureusement l'indiscrimination sémantique, pragmatique et fonctionnelle de ces alternances :

« En nuestros materiales, no se detectaron diferencias de significado entre las variantes, no dequeísta y dequeísta, de la variable. A nuestro juicio, no existen razones de peso que nos permitan comprobar una hipótesis de tipo funcionalista acerca de las diferencias semánticas o pragmáticas entre ambas. » (San Martín Núñez 2017 : 323).

L'argument clé pour abandonner toute tentative de discrimination sémantique entre une formule \emptyset *que* (dite « correcte ») et *de que* (réputée « incorrecte ») réside pour ces auteurs dans le fait que l'alternance existe non seulement au sein d'une même communauté linguistique, mais souvent dans le discours d'un même locuteur empirique, y compris de manière rapprochée dans un même fragment de

⁴⁵⁸ Bentivoglio & D'Introno (1977) voient dans la présence de la préposition une marque d'*atténuation de l'assertion*, idée proche de celle de García (1986), qui interprète la survenance de la préposition comme une mise à distance de la subordonnée, trahissant le manque d'engagement du locuteur vis-à-vis du contenu de l'énoncé. De Mello (1995) envisage une *valeur emphatique* pour *de*, dotant la subordonnée d'une certaine autonomie vis-à-vis de la principale. Enfin, plusieurs auteurs développent l'hypothèse de la préposition *de* comme marque d'*évidentialité*, sa présence signalant que le locuteur n'est pas la source directe de l'information contenue dans la subordonnée (Schwenter 1999, Guirado 2006) ou que cette information est jugée peu fiable aux yeux du locuteur (Demonte & Fernández Soriano 2005). L'idée de la préposition *de* comme marque d'*évidentialité* est timidement mentionnée, mais non développée, par la RAE-ASALE (2009 : 3250). D'autres auteurs ont identifié la préposition *de* comme une marque explétive, à l'image du français *La ville de Paris* ou *Il est dangereux de se pencher* (exemple de l'Académie), relativement « vide » ou sémantiquement « incolore » et dont le rôle fonctionnel serait, dans le cas du *dequeísmo*, celui de renforcer la fonction subordonnante que la conjonction *que* ne serait plus à même de prendre en charge seule (Casas Navarro 2015).

discours. Nous en reproduisons deux exemples, empruntés respectivement à Almeida (2009 : 15) et San Martín Núñez (2017 : 323) :

(261) Entonces estamos **viendo que** la economía en Canarias está muy... muy baja, muy baja... Actualmente, los créditos bancarios están totalmente cerrados [...] pero... pero llegarán a un momento pues que... **estamos viendo de que** no va a haber salida, y como dije anteriormente, van a estar las empresas... vaya, al caos (H2M). [Almeida]

(262) yo creo **que** hoy día tenemos más humedad y por lo tanto ha ido cambiando el clima/ también creo **de que**/ en ciertos momentos ha habido más lluvias que en otro digamos/ pero eso también es una cosa cíclica de la naturaleza (MAIIIH179) [San Martín Núñez]

Loin de constituer la preuve de l'instabilité non-signifiante du *dequeísmo*, nous pensons au contraire que ces exemples d'alternance dans le discours d'un même locuteur doivent constituer le point de départ pour tenter une approche interlocutive de ce phénomène qui de toute évidence se dérobe avec succès aux autres approches entreprises jusqu'à présent. Notre hypothèse, que nous ne pouvons ici qu'ébaucher, est que l'apparition « indue » de la préposition *de* n'a rien d'« inconsistante » ou de « non-nécessaire », mais répond à une nouvelle exploitation de l'alternance $K \sim T$, obtenue par l'augmentation « incongrue » de la conjonction *que* par la préposition *de* [ke] ~ [deke], permettant d'instaurer deux cadres réceptifs différents pour l'information présentée dans la complétive : avec *que*, le contenu est proposé au débat interlocutif, sur-distingué, rendu saillant (C1) ; avec *de que*, le contenu de la subordonnée apparaît soumis à un accord interlocutif acquis au préalable, préconstruit et donc non sujet à une quelconque négociation.

Dans le premier exemple, cette succession reflète la chronologie des énoncés : le sujet de la conversation ('l'économie va mal') est d'abord proposé à la discussion (littéralement dans le sens rhématique d'une ouverture de débat), puis repris anaphoriquement et présenté comme posé/acquis antérieurement (ici littéralement dans l'antériorité de la conversation). Mais en plus, l'alternance se prête à d'autres effets sémantiques découlant des cadres interprétatifs posés par ces formes : la première formule (*viendo que...*), selon notre hypothèse, permet de sur-distinguer l'information, de la rendre saillante et, en quelque sorte, urgente : l'économie locale est au plus bas (« muy baja..., muy baja... ») ; la formule *estamos viendo que*, tout en étant parfaitement grammaticale, dote l'énoncé d'un certain *dramatisme* en mettant au premier plan l'information que le locuteur prétend partager avec l'interlocuteur (qui, éventuellement, ne s'en serait pas encore rendu compte) ; dans le deuxième énoncé, à quelques phrases d'intervalle du premier, le locuteur livre sa vision pessimiste du futur de cette économie locale (cf. : temps verbaux *llegarán, no va a haber* etc.). Mais contrairement à l'interprétation évidentielle mentionnée par Almeida (2009 : 15), la sollicitation de *de* ne s'explique pas, selon nous, par la volonté du locuteur de marquer son incertitude vis-à-vis d'un fait qui concerne le futur par nature

imprévisible⁴⁵⁹, mais au contraire par la mise en place d'un cadre interprétatif de type C2 qui force l'interlocuteur à concevoir le contenu proposé comme une information non débattue, allant de soi, jouissant même d'une certaine prévisibilité. Celle-ci ne concerne nullement la certitude du sujet sur la véracité de son dire, mais le type de scénario convoqué, que nous qualifierons volontiers de catastrophiste (« al caos ») que le locuteur prétend imposer à l'interlocuteur sous le signe de la fatalité (« no va a haber salida ») et du déterminisme (glose : 'ça finit toujours comme ça'). *Estamos viendo de que* prend alors l'allure d'une *pré-vision*, au sens presque prémonitoire, d'un scénario de crise cliché dont le locuteur signale le caractère préconstruit, alors que *estamos viendo que*, plus haut, visait à *faire voir* à l'Autre ce qu'il n'aurait peut-être pas perçu de lui-même.

Dans l'exemple (262) en provenance d'un corpus chilien, alternent les formules *creo que* et *creo de que* là encore dans le cadre d'un même sujet de conversation : l'abondance de la pluie et sa valeur d'indice en faveur du changement climatique (induit par l'homme). Le débat comprend en réalité deux volets : y a-t-il, actuellement, plus d'humidité qu'avant ? et, le cas échéant, cette humidité excessive est-elle l'indice d'un changement climatique ?

La première occurrence *creo que* répond affirmativement à ces deux questions, marquant une prise de position singulière, potentiellement contrastive, dans cette question qui est loin de faire consensus, glosable comme 'Je sais que certains nient la surabondance de la pluie et du changement climatique – d'où, d'ailleurs, le sens de votre question –, mais moi, j'en suis convaincu' ; la deuxième occurrence *de que*, significativement dépourvue du pronom personnel emphatique et introduite par *también*⁴⁶⁰, marque la façon dont le locuteur reconsidère la promptitude de son affirmation et s'aligne sur une autre position, moins alarmiste, et aussi plus conventionnelle en ce sens qu'elle convoque une connaissance partagée (le fonctionnement cyclique de la nature, observable par tous) et héritée d'un savoir historique dont il ne détient pas l'exclusivité (*i.e.* la planète a connu, à certains moments de son histoire, des phases d'humidité accrue sans l'intervention de l'homme). Dans ce deuxième cadre interprétatif induit par *de que*, et dans un jeu dialogique remarquable du locuteur avec lui-même, l'abondance de la pluie apparaît cette fois comme non-saillante, non-problématique et non-pertinente dans le débat proposé.

L'exiguïté extrême des co(n)textes dans lesquels s'insèrent ces exemples glanés dans les travaux sur le *de queísmo* rend difficile ici d'aller plus loin dans la démonstration, et souvent, le caractère très oral de ces exemples (ainsi que sa transcription sans ponctuation conventionnelle) opacifie la compréhension de

⁴⁵⁹ Interprétation que l'auteur finit par rejeter lui-même, bien que pour des raisons différentes aux nôtres.

⁴⁶⁰ L'adverbe *también* est, lui aussi, un marqueur de la configuration C2 (Poirier 2017).

certaines segments et augmente la marge d'erreur dans l'interprétation ⁴⁶¹. Nous pensons que la contextualisation généralement indigente des énoncés étudiés, ainsi que leur découpage parfois plus qu'arbitraire (phrases non terminées), sont en grande partie responsables des difficultés à cerner le partage fonctionnel de ces alternances, puisque c'est dans un co(n)texte large que, nous ne le dirons pas assez, apparaît la stratégie communicative que le locuteur poursuit.

En dépit de ces réserves, il nous semble que le prisme interlocutif livre un angle d'approche novateur sur un phénomène qui résiste à la plupart des approches traditionnelles. Alliée à une lecture submorphémique des morphèmes mobilisés, cette démarche permettrait même d'approcher de manière unifiée le *dequeísmo* et son cousin le *queísmo*, qui consiste, symétriquement à l'autre phénomène, en la suppression « induite » de la préposition de là où elle est syntaxiquement requise :

« **queísmo**. Es la supresión indebida de una preposición (generalmente *de*) delante de la conjunción *que*, cuando la preposición viene exigida por alguna palabra del enunciado. » (Panhispanico de dudas, s.v.),

produisant des énoncés comme

(263) Me olvidé **Ø que** tenía que llamarte. (cité dans DPD, s.v.).

En dépit de leurs différences en termes de fréquence dans l'aire hispanophone, d'acceptabilité sociale et même d'origine historique (Ueda 2017), l'observation des signifiants nous enjoint de rapprocher les deux phénomènes, puisque dans les deux cas s'établit la même alternance [ke] ~ [deke], l'« agrammaticalité » se situant cette fois du côté de la forme en *k* :

(264) *Informante*: La familia **no cabe duda de que** todo lo que tienes que enseñar siempre será poco en cuanto a valores morales. La escuela la dejo para la enseñanza... la preparación de la cultura y de... y una preparación laboral...

Encuestador: Hum.

Informante: A la escuela le doy esa solución y un grado más que los padres no pueden o no están capacitados para darles la educación moral, pero **no cabe duda Ø que** los pa... **que** la principal base, **que** la moralidad la tienes que dar en su propia, en el seno de la familia. (Exemple oral cité dans Almeida 2009 : 16).

Dans cet exemple canarien, deux énoncés sensiblement similaires se côtoient à quelques phrases d'intervalle, et semblent afficher le même « contenu » : 'l'éducation morale des enfants se fait dans les familles'. Avec la première formule *no cabe duda de que*, conforme aux préceptes académiques, le locuteur pose cette idée comme un lieu commun, réputé conventionnel (ou présenté comme tel) ; le

⁴⁶¹ Dans le cadre de ce travail, où l'analyse du *dequeísmo* doit servir d'exemple pour étayer notre hypothèse d'une exploitation systématique de l'opposition T ~ K dans le balisage interlocutif, nous avons renoncé à relever des exemples personnels plus contextualisés car le caractère très oral du *dequeísmo* rend la collection des exemples plus difficile. Nous restons ainsi tributaire du co(n)texte que l'auteur du corpus à qui nous empruntons ces exemples aura estimé utile pour ses propres recherches.

propre sémantisme de la locution verbale *no caber duda* va d'ailleurs directement dans ce sens en ce qu'elle lexicalise l'intention du locuteur de présenter son idée comme non sujette à débat, comme une évidence socialement partagée dans une société traditionnellement marquée par l'association entre la famille comme noyau de la société et les valeurs morales au cœur de l'éducation. Cette prérogative de la famille en matière de moralité débouche sur un partage fonctionnel des aspects éducatifs avec l'École, réduite à l'enseignement de la culture et des savoirs professionnalisants (« La escuela la dejo para la enseñanza... la preparación de la cultura y de... y una preparación laboral. »)

Le deuxième énoncé, qui reprend la même idée de l'éducation morale au sein de la famille mais se formule cette fois à l'aide de la forme « tronquée », réputée « incorrecte », *Ø que*, intervient dans une deuxième prise de parole du locuteur à la suite d'une interjection de l'interviewer (« Hum »). Cette deuxième prise de parole est remarquablement symétrique à la première, tout en introduisant un repositionnement du locuteur vis-à-vis de ses énoncés antérieurs : il commence cette fois par réasserter ses dires sur la fonction de l'École (« A la escuela le doy esa solución ») mais lui concède cette fois « un grado más », une fonction supplémentaire qui consiste à prodiguer une éducation y compris morale, au cas où les parents ne seraient pas en mesure de la dispenser. Sur fond de cette concession, le locuteur revient à son idée première, qu'il défendra cette fois non comme un principe admis de tous, mais comme un accord minimal (« la principal base ») : dans la deuxième formulation, le locuteur compose avec l'opposition éventuelle d'un interlocuteur défenseur de la toute-puissance de l'École en matière d'éducation, interlocuteur ici représenté (en premier lieu) par l'interviewer qui s'était montré plutôt sceptique (*hum*). Le locuteur, en dialogue avec lui-même plus qu'avec cet interlocuteur laconique, réagit à son propre discours, initialement hérité d'un stéréotype culturellement partagé, pour réasserter sa position sous la forme d'un accord minimal pris en charge personnellement et dans une optique contrastive.

Enfin, du point de vue des signifiants, rien n'empêche de compléter l'analyse par les exemples où l'alternance [ke] ~ [deke] est parfaitement grammaticale, comme dans le cas du verbe *dudar*, qui, à l'instar de quelques autres verbes de la langue espagnole⁴⁶², admet la double construction :

(265) Dudo que haya dicho la verdad.

(266) Dudo de que haya dicho la verdad.

(Cités dans DPD, s.v. *dudar*)

⁴⁶² « Los verbos *advertir*, *avisar*, *cuidar*, *dudar* e *informar*, en sus acepciones más comunes, pueden construirse de dos formas : *advertir [algo] a alguien* y *advertir de algo [a alguien]* ; *avisar [algo] a alguien* y *avisar de algo [a alguien]* ; *cuidar [algo o a alguien]* y *cuidar de algo o alguien* ; *dudar [algo]* y *dudar de algo* ; *informar [algo] a alguien* (en América) e *informar de algo [a alguien]* (en España). Por tanto, con estos verbos, la presencia de la preposición *de* delante de la conjunción *que* no es obligatoria. » (DPD, s.v. *dequeísmo*).

Ces énoncés, fabriqués et non contextualisés, sont posés comme même corrects (du point de vue de leur construction syntaxique) par le DPD (s.v. *dudar*), mais ne sont pas strictement équivalents sur le plan sémantique si l'on se fie au dictionnaire (DLE) :

dudar

Del lat. *dubitāre*.

1. tr. Tener duda sobre algo. *Después de **dudarlo** mucho, aceptó la oferta.*

2. intr. Tener dificultad para decidirse por una cosa o por otra. *Dudaba ENTRE quedarse en casa o ir al cine. No **duden EN** acudir a mí.* U. t. c. tr.

3. intr. Desconfiar o recelar de alguien o algo. *Todos **dudan DE él y DE sus promesas.***

En tant qu'adverbe transitif, *dudar* est réputé exprimer le doute à proprement parler (tel que nous l'avons défini au cours de ce travail) : c'est le balancement, l'hésitation, entre une chose et son contraire, tel que semble l'illustrer l'exemple proposé : *Después de **dudarlo** mucho, **aceptó** la oferta* implique le débat interne du sujet sur l'intérêt de, oui ou non, accepter l'offre. Avec la construction intransitive suivie de la préposition *de*, il s'agirait d'une mise à distance prudente vis-à-vis de l'objet qui revient à véhiculer la notion d'incertitude du locuteur quant à l'objet du doute, sans pour autant dépeindre un débat intérieur : *Todos **dudan DE él y DE sus promesas*** implique une réserve critique vis-à-vis de l'objet examiné, un regard évaluatif.

Cette nuance sémantique « évaluative » apportée par l'ajout de la préposition *de* nous semble d'emblée compatible avec l'invariant cognitif de T- tel que nous l'avons commenté précédemment, et dont la préposition *de* est, en espagnol, prototypiquement investie. Forte de sa visée rétrospective et totalisante, la préposition permet de mettre à distance l'objet dans son ensemble, alors que la construction directe semble introduire le doute au cœur du contenu examiné.

Au-delà de ces distinctions sémantiques, qui ne sont pas sans rappeler la distinction entre le doute dit « factuel » et le doute « épistémique », mais ne semblent pas toujours nettement discriminables, la perspective interlocutive promet une piste supplémentaire : notre lecture de ces exemples est en effet qu'avec la conjonction seule, correspondant à la construction transitive, la mise en doute de l'honnêteté du personnage est présentée contrastivement, éventuellement polémiquement, le locuteur défendant son point de vue en réplique à une éventuelle objection interlocutive (glose : 'contrairement à ce que vous pensez, moi je doute de sa sincérité'). Avec *de que*, ce même doute sur l'honnêteté du personnage est présenté dans une perspective non confrontationnelle, comme ratifié par les deux participants, ce qui donne à l'énoncé un caractère bien plus informatif : le locuteur présente sa position mais ne souhaite pas en débattre (glose : 'je doute de sa sincérité, mais enfin, passons...'), alors que *dudo que* met précisément en débat ce jugement personnel, le propose et l'oppose à l'interlocuteur pour être validé ou contredit.

La question mériterait d'être approfondie, ce qui ne peut être fait dans le cadre de ce travail. Mais nous pensons avoir réuni suffisamment d'éléments pour pouvoir plaider que du point de vue de la raison

du signifiant, *queísmo*, *dequeísmo* et constructions à alternance « grammaticale » pourraient alors bien n'être qu'un : une série de changements syntaxiques qui, bénies ou non par la grammaire traditionnelle, convergent vers la mise en place d'une alternance cohérente entre deux morphèmes exploités par le système pour prendre en charge la modulation des rapports interlocutifs.

2.1.5 *Relecture des prépositions de et con*

Nous avons déjà pu observer (chapitre 6) que l'alternance entre les prépositions *de* et *con* se présente dans la langue espagnole comme l'une des exploitations les plus tangibles de l'opposition cognématique $T \sim K$ en ce que le contraste entre l'invariant d'*incomplétude* de K et de *complétude/regard rétrospectif* de T y produit des effets discursifs particulièrement nets. Nous avons ainsi observé que dans le cas des dénommés « compléments de description » ou de « caractérisation », le complément introduit à l'aide de la préposition *de* pose le support et son apport comme un tout indivis, l'apport figurant ainsi comme partie « essentielle » et « classificatrice » du support ; par contraste, les compléments introduits par *con* se présentent comme une information non essentielle, complémentaire du support, avec lequel ils forment une union bien plus circonstancielle, non fusionnelle.

Si nous revenons à cette opposition déjà examinée, c'est pour montrer la compatibilité entre cette lecture submorphémique du signifiant et l'approche interlocutive qui nous occupe dans cette dernière partie de notre travail. Revenons à l'exemple (267), déjà cité :

(267) En el grabado se ve la ejecución, más bien el suplicio, de un jefe indio. Está atado a un poste a la derecha. Las llamas comienzan ya a cubrir la paja al pie del poste. A su lado, un padre franciscano, con su sombrero de teja echado sobre la espalda, se le acerca. Tiene un libro —un misal o una biblia— en una mano y en la otra lleva un crucifijo. El cura se acerca al indio con algún miedo, ya que un indio amarrado siempre da más miedo que un indio suelto: quizá porque pueda soltarse. Está todavía tratando de convertirlo a la fe cristiana. A la izquierda del grabado hay un grupo de conquistadores, de armadura de hierro, con arcabuces en las manos y espadas en ristre, mirando la ejecución. Al centro del grabado se ve un hombre minuciosamente ocupado en acercar la candela al indio. El humo de la hoguera ocupa toda la parte superior derecha del grabado y ya no se ve nada. Pero a la izquierda, al fondo, se ven varios conquistadores a caballo persiguiendo a una indiada semidesnuda que huye veloz hacia los bordes del grabado. (G. Cabrera Infante, *Vista del amanecer en el trópico*, 1986).

Nous avons évoqué pour cet exemple la vision classificatrice des *conquistadors* introduite par *de*, faisant de l'armure un élément caractéristique de la silhouette de ces personnages, et le caractère plus « accessoire » des autres éléments mentionnés (arquebuses, épées). L'explication reste toutefois quelque peu bancal, car il serait facile d'arguer que l'épée, voire l'arquebuse, sont des éléments tout aussi typiques de ces personnages historiques. La perspective interlocutive offre ici, nous semble-t-il, quelques éclairages complémentaires. La construction avec la préposition *de* induit un cadre réceptif de type C2, posant la relation établie au moyen de la préposition *de* comme ratifiée et préconstruite. Cela veut dire,

certes, qu'elle mobilise le stéréotype du *conquistador*, mais aussi que cet élément descriptif apparaît aux yeux du narrateur comme non-saillant et ne reçoit aucune attention narrative particulière. Ce choix de formulation opéré à l'occasion de ce premier élément descriptif à intervenir dans le portrait de ces personnages tire profit de l'efficacité que promet une telle configuration interlocutive : l'image, puisée dans le fonds culturel partagé, est immédiatement disponible. Mais le coût narratif de cette image d'Epinal n'est pas négligeable : en mobilisant le stéréotype du *conquistador*, le narrateur risque de voir ses personnages réduits à de simples estampes qui auront du mal à s'affranchir de ce caractère désincarné. Ce risque est déjoué par une série de démarches narratives visant à dynamiser le caractère figé de la scène que la mention de la *gravure* en début de paragraphe avait pourtant annoncé : l'emploi de verbes de mouvement (« se le acerca », « se acerca », « huye veloz »), de gérondifs (« está tratando », « mirando », « persiguiendo ») ainsi que la mise en place d'une temporalité intradiégétique – entre le début et la fin de la description de la gravure, le feu a gagné du terrain (« Las llamas comienzan ya a cubrir la paja al pie del poste » > « El humo de la hoguera ocupa toda la parte superior derecha del grabado y ya no se ve nada. ») – sont autant de recours narratifs pour dégeler et dynamiser la scène dont les personnages semblent s'animer pour *déborder* du cadre que la gravure leur avait fixé (« ... huye veloz hacia los bordes del grabado »). Or, à notre sens, les éléments descriptifs *con arcabuces en las manos y espadas en ristre* participent de cette stratégie et font plus que compléter de manière accessoire le cliché esquissé : la préposition *con*, informée du cognème K, convoque un cadre interprétatif de type C1 qui met les interlocuteurs en position co-active ; le narrateur choisit de se focaliser sur ces détails qui perdent alors leur caractère purement « accessoire » pour devenir saillants : l'interlocuteur (le lecteur), qui avait auparavant convoqué dans son esprit une image figée, est prié de la dynamiser, de remarquer que ces conquistadors-là sont armés jusqu'aux dents et affichent cette supériorité technique dans un geste ostentatoire lourd de signification. Ce sont ces détails-là qui mettent à mal la platitude de l'image du conquistador, la dotent d'une aspérité, d'une saillance, à laquelle va pouvoir s'accrocher une bonne partie de la charge dénonciatrice du texte : dans l'économie générale du passage, ce sont ces « détails »-là, et non l'image canonique du conquistador dans sa belle armure, qui supportent la stratégie narrative du passage car ils entrent en écho avec la description du père franciscain, l'autre représentant de la culture européenne dans ce passage, qui tient une bible dans une main et de l'autre brandit un crucifix. Le parallélisme entre ces quatre éléments, armes de guerre et armes spirituelles, sur lequel repose une bonne partie de l'intention argumentative du texte, dément ainsi l'idée que *con* introduirait des compléments « accessoires » et de ce fait narrativement « négligeables ».

La perspective interlocutive permet ainsi de compléter l'analyse des compléments de caractérisation restée insatisfaisante sur certains aspects : en quoi par exemple *un coche con turbo* est-elle une caractérisation « accidentelle » ? En revanche, on voit bien que dans une telle description d'une voiture,

le turbo pourrait bien être l'élément saillant qui, tout en étant « accidentel » au regard de la définition d'une voiture, fonde ici l'intérêt du locuteur pour cette voiture. Voir aussi *una caja de chocolates* vs. *una caja con chocolates* : la première expression solidarise, soude, les deux éléments en une seule et même entité, au point de faire de *caja* une expression de quantification (cf. : *una cucharada de aceite*) ; avec *con*, la boîte garde son protagonisme propre : l'attention narrative se focalise à la fois sur la présence d'une boîte et son contenu. Face à *de* qui *sous-distingue* la mise en relation entre le support et l'apport de la préposition (en ce sens que cette relation est donnée comme acquise), la préposition *con*, comme d'ailleurs la préposition française *avec* (vid. Melis 2003 : 76, cité par Weber 2019), « isol[e] une composante de l'information globale [*i.e.* la *sur-distingue*], pour l'associer ensuite [notamment grâce à {KN}] à l'un des éléments saillants de la scène rapportée ». (Weber 2019 : 167).

Mais les compléments de caractérisation ne sont pas la seule exploitation que fait la langue espagnole de cette alternance prépositionnelle. Dans son travail sur le *spanglish* parlé aux Etats-Unis, A. Lemus (2013) relève, parmi les nombreuses variations que connaît cette modalité de l'espagnol au contact de la langue anglaise, l'alternance *de* ~ *con* dans l'introduction du complément du verbe *enamorarse* (*enamorarse de* ~ *enamorarse con*). La construction avec *con*, *a priori* inconnue dans le reste de l'aire hispanophone⁴⁶³, provient selon l'auteur d'un transfert partiel depuis la construction anglaise *to fall in love with*, dont le régime prépositionnel aurait été décalqué en espagnol⁴⁶⁴.

Partant de cette hypothèse d'une variation prépositionnelle due au phénomène des langues en contact, l'auteur se penche sur les différences sémantiques que la communauté *spanglophone* pourrait établir entre les deux constructions, qui coexistent désormais dans cette variété de l'espagnol et, plus significativement, alternent au sein des systèmes individuels de locuteurs empiriques. Les exemples qui suivent, empruntés à Lemus (2013 : 219), illustrent une alternance de ce type dans le discours d'une locutrice qui raconte le début de son histoire d'amour avec un collègue :

(268) En mi trabajo conocí a un hombre muy bueno y que **se enamoro conmigo** desde la primera vez que me vio. [sic] (www.foro.univision.com, dernière consultation le 23/10/2010)

(269) Llego el tiempo que **me enamore de el**, bailando con el, dandome consejos, siendo bueno, y romantico me gano. [sic] (www.foro.univision.com, dernière consultation le 23/10/2010)⁴⁶⁵

⁴⁶³ Une recherche rapide sur CREA ne retourne aucun résultat significatif en dehors des Etats-Unis. Il faut mentionner toutefois le titre de la chanson "Contigo me enamoré" du groupe argentin *Los callejeros*, qui semble avoir adopté cette formule pourtant peu orthonymique dans l'espagnol argentin.

⁴⁶⁴ Contrairement, par exemple, au français québécois, qui connaît *tomber en amour avec quelqu'un*, seul le choix de la préposition semble à première vue avoir été calqué en espagnol. Lemus reprend ici les remarques d'Otheguy (2011 : 517) qui, dans ce type de situations, parle de transfert *conceptuel* plutôt que *structurel*.

⁴⁶⁵ La dernière consultation indiquée correspond à celle réalisée par A. Lemus. Nous aurions souhaité élargir le co(n)texte pour faciliter l'analyse de ces exemples dans l'optique interlocutive que nous proposerons *infra*, mais la page semble désormais désactivée.

Pour saisir les nuances sémantiques entre les deux formules, l'auteur commence par analyser la construction traditionnelle avec la préposition *de*. Cette dernière obéit à la nécessité de combler le diastème qui se tend entre l'opération désigné par le verbe en construction réfléchie, occupant à lui seul le poste de gène et de site, et l'« objet » de l'*enamoramiento*, la personne ou l'objet dont le sujet tombe amoureux :

« Cette préposition vient combler une rupture d'incidence syntaxique [...] entre le verbe et l'objet ; elle instaure une relation d'incidence sémantique [...] entre un support de prédication et un apport. Au sein de cette relation d'incidence sémantique la préposition affecte au terme le poste d'apport ; ce dernier est en attente d'être versé sur le support. Ainsi, d'une opération *enamorar* désignée comme support d'information, on verse l'information apportée par le terme [de la préposition]. La préposition rétablit alors le lien logique d'incidence entre le verbe et l'objet de l'*enamoramiento*. (Lemus 2013 :222).

Dans la construction habituelle, la préposition *de* apparaît ainsi comme le recours nécessaire du système pour rétablir le lien incidentiel avec l'*objet* logiquement impliqué mais ne pouvant, en raison de la construction réfléchie, être affecté au poste de site.

Il en va tout autrement avec la construction *enamorar* *con*, l'invariant systémique de la préposition *con* impliquant la mise en place d'une relation qui se conçoit comme un binôme dans lequel le terme prépositionnel, pur objet dans la construction avec *de*, jouirait d'une certaine agentivité, même « secondaire », avec *con* :

« Cette construction implique une relation instaurée entre un endotope⁴⁶⁶ d'attirance affective, et le terme de la préposition [...]. **Ces deux éléments forment désormais un binôme.** La référence est la même, on parle toujours du même sentiment mais ce qu'on en dit est différent. Du fait de la relation d'accompagnement instaurée au moyen de la préposition *con* **l'opération est vue comme s'effectuant en complicité avec l'objet. Cette construction confère au terme prépositionnel une certaine agentivité dans l'opération**, une sorte d'agentivité secondaire puisque le terme n'est conçu qu'en tant qu'accompagnant. » (Lemus 2013 : 223, nous soulignons).

Les deux constructions sont ainsi complémentaires en ce qu'elles offrent deux points de vue différents sur la même situation référentielle :

« Avec la tournure impliquant la préposition *con*, le locuteur laisserait transparaître le lien créé entre lui et la personne dont il parle. **Il raconte un *enamoramiento* à deux.** Avec la préposition *de*, le sujet n'établit plus de lien entre les deux éléments, il est isolé en tant qu'entité indépendante. Le sujet parlant ne considère pas la situation comme une relation établie entre lui et la personne dont il parle, mais l'*enamoramiento* en lui-même, la situation du sujet, un état

⁴⁶⁶ A partir du découpage dérivationnel de *enamorar* comme *en* (préposition) + *amor* (substantif), l'auteur se fonde sur l'analyse de la préposition *en* proposée par M. Jimenez pour définir *enamorar* comme l'opération consistant à placer un être dans un endotope d'« attirance affective » ('amor') : « *Enamorar* c'est susciter l'amour chez un être B, l'amener dans un endotope conceptuel d'attirance affective. Ce verbe présente deux postes sémantiques : un poste A, le « séducteur » et un poste B, le « séductible ». (Lemus 2013 : 220).

auto-infligé⁴⁶⁷. Cette manière d'exprimer l'opération **se centre sur l'être qui occupe le poste de gène** ; en revanche, avec la préposition *con* le locuteur établit **un lien de co-action, comme si le sujet et l'objet agissaient conjointement**. » (Lemus 2013 : 223, nous soulignons).

On voit ici que la préposition *de sous-distingue* l'élément qui fait l'objet de *l' enamoramiento*, en le mentionnant comme un élément sémantiquement nécessaire, attendu par l'interlocuteur car faisant partie du tableau global brossé par le sémantisme du verbe. Il ne supporte de ce fait aucune attention narrative particulière : le collègue en question fait ainsi partie des circonstances présupposées du processus examiné, ce qui explique l'impression que « l'opération se centre sur l'être qui occupe le poste de gène ». Il convient toutefois de comprendre que ce centrage sur le gène de l'opération correspond non pas à une sur-distinction de celui-ci, mais est le résultat de la *sous-distinction* du deuxième élément de la relation. Avec la préposition *con*, au contraire, ce même élément, simple « objet » dans la syntaxe classique, est promu au rôle d'un véritable co-participant dans le processus décrit. Dans le cas de la construction avec *con*, la relation acquiert un caractère bilatéral qui est confirmé dans d'autres constructions de la langue espagnole avec cette même préposition : on pensera aux verbes qui sélectionnent la préposition *con* lorsqu'il s'agit de souligner le sens « symétrique » (ou « réciproque ») *hablar a alguien/hablar con alguien*. Ce sens « actif » conféré au terme de la préposition *con* s'apprécie également dans les constructions comme « Fuimos al cine con María » qui, dans certaines zones hispanophones, est interprété comme *yo+María fuimos al cine*, le complément prépositionnel comblant ainsi la partie variable du pronom hétérogène de première personne du pluriel (RAE-ASALE 2009 : 2433)⁴⁶⁸.

⁴⁶⁷ « [...] on a une instanciation commune du poste de gène et de site par le même être, qui occupe également le poste de « pronom réfléchi ». On a donc l'impression d'un dédoublement de cet être qui remplit les deux fonctions, d'où l'effet d'être face à une autotransformation. **Puisque le poste de gène et de site sont déjà occupés par le même être, pour dire l'objet de cet énamouement auto-infligé, on ne peut alors que le mentionner sous préposition** » (Lemus 2013 : 221, nous soulignons).

⁴⁶⁸ Cette interprétation, également attestée en français, semble impossible en allemand ou en anglais. Sans pouvoir ici aborder la question, signalons simplement que le signifiant pourrait encore une fois être en cause dans cette différence : les prépositions germaniques *mit* et *with*, informées de la saillance {M x T}, ne semblent pas se prêter à la vision d'une association de deux éléments potentiellement co-actifs, mais s'en tiennent à la mise en place d'une relation entre A et B strictement *hiérarchisée* (vid. notre analyse de la saillance *supra*). La préposition anglaise *with*, à l'origine du calque du spanglish *enamorarse con*, se caractérise par son invariant de « circonstance environnante » à partir duquel les locuteurs sont en mesure d'inférer les divers effets discursifs rapportés par la grammaire :

« One may suggest that the contribution, the meaning, of *with* is ATTENDANT CIRCUMSTANCE. To be sure, this is a sparse contribution, less precise than the numerous messages for which *with* is used. Yet a sparse contribution is sufficient if speakers in fact rely heavily on inference to derive messages. In : *Henry had a fight with his bride*, a distinct "adversarial" *with* is unnecessary since that element can be attributed to the word 'fight'. It takes two to fight ; and if the bride is the 'attendant circumstance' of Henry's fighting, she is easily inferred to be his adversary. Thus, recognition that people put information together and jump to appropriate conclusions leads to a monosemic analysis. » (Huffman 2001 : 35).

2.1.6 Le contraste épistémique *quizás* ~ *tal vez*

Nous avons vu au chapitre 6 que l'alternance cognémique T ~ K décelable entre les formes *quizá(s)* et *tal vez* permettait d'instruire deux types de doute, l'un pleinement engagé dans le balancement entre deux options obtenues par scission interne (le doute « factuel » qui oppose une proposition *p* à son contraire $\sim p$), et le doute « épistémique » qui exprime une simple incertitude sur la vérité de *p* n'excluant pas, par ailleurs, un certain positionnement pragmatique du locuteur en vue d'agir. Ces exploitations discursives nous semblent d'emblée compatibles avec les notions d'accord interlocutif *partiel/provisoire* (= incomplétude) ou *complet/définitif* (= complétude) qui caractérisent les deux configurations hors RID, C1 et C2.

La « distribution des rôles » interlocutifs entre les adverbes qui nous occupent est toutefois complexifiée par le fait que nous ayons ici non pas une, mais deux « formes en K- » opposables à la forme unique en T-. Selon notre analyse, la forme *quizá*, en dépit de son initiale en K- (dont elle fait, nous l'avons vu, une exploitation très nette dans sa mise en réseau avec les interrogatifs), n'est pas une forme de C1 ou, du moins, n'est pas la forme la mieux équipée pour un tel emploi⁴⁶⁹. C'est que dans le micro-système qui nous occupe, un deuxième jeu submorphémique, de *correspondance* cette fois, s'établit en position finale : l'élément -S, amplement commenté, peut également être détecté dans *tal vez* [talbéS], ce qui invite à apparier plus particulièrement les formes *quizás* et *tal vez* dans ce double jeu de contraste et d'association :

	-∅	-S
K-	quizá	quizás
T-		tal vez

Figure 105 : Le micro-système *quizá-quizás-tal vez*

Tal vez est donc, tout comme *quizás*, une forme qui signale le *dépassement* (vid. chapitre 7) du Rapport Interlocutif Direct. Mais, en l'absence du renfort du cognème A (< AS) et sous l'égide de T- en majeure, il ne s'affirme pas en tant que marque de sur-distinction mais comme la marque seulement de son identité « seconde », bouclant le sous-système de manière remarquablement cohérente. Par

⁴⁶⁹ Il faut ici rappeler que, tel que nous l'avons exposé dans l'introduction à cette dernière partie, le doute, « pire que la négation » (Flaubert), est par principe compatible avec une configuration C1. Mais au niveau d'analyse où nous nous situons, c'est-à-dire au niveau du réinvestissement du mécanisme répliatif au sein du paradigme épistémique, *quizá* occupe, pour les raisons exposées en chapitre 8, la place d'une forme du RID. Il n'est toutefois pas impensable que dans le système concret d'un locuteur empirique, qui ne pratiquerait pas l'alternance *quizá* ~ *quizás*, la forme *quizá* puisse, en vertu précisément de son cognème K en position initiale, prendre en charge le rôle de balise C1 face à *tal vez* en C2. Afin de ne pas complexifier outre mesure l'analyse, nous ne poursuivrons pas ici cette piste, et cantonnerons nos analyses à l'opposition *quizás* ~ *tal vez*.

opposition à *quizás*, forme de dépassement d'un premier champ par réplication concurrentielle, *tal vez* installe les deux champs sous le regard d'une même frontière totalisante, la clôture opérationnelle du système d'avec son environnement :

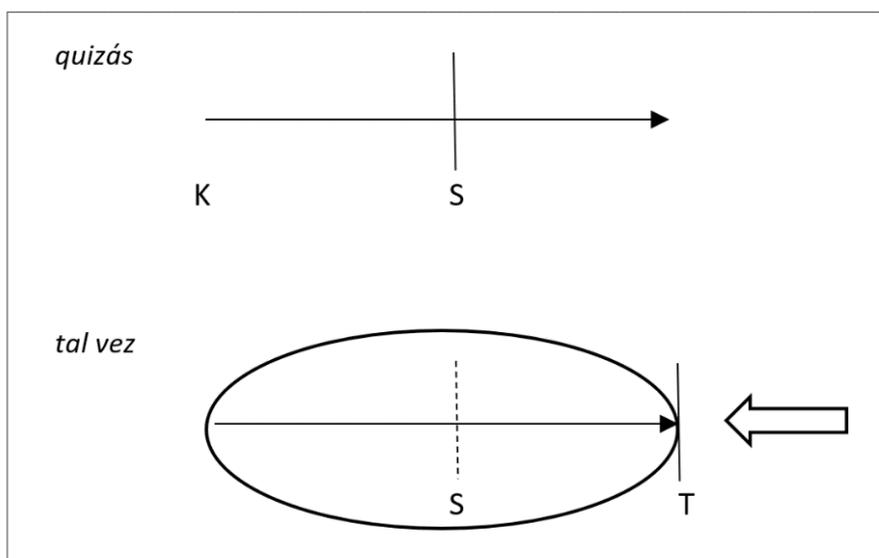


Figure 106 : *Quizás* et *tal vez* : deux formes de dépassement du RID

À la frontière interne entre les deux champs caractéristiques de C1 (*quizás*), génératrice de différend interlocutif potentiel, répond avec *tal vez* une frontière externe, englobante, qui met les deux interlocuteurs en co-alignement face au système et la complexité de l'environnement.

Cette complémentarité interlocutive est particulièrement tangible lorsque ces deux formes alternent dans le discours d'un même locuteur empirique, ce dont nous reproduisons et commentons ci-dessous quelques exemples :

(270) La dificultad estaba en saber cuál de estos dos caminos era el más conveniente y acertado. Este dilema había hecho nacer en el alma de Emilia una lucha incesante que la tenía en vilo y le robaba el sueño.

Todavía la víspera, cuando después de muchas reflexiones estaba ya resuelta á seguir los consejos de la sana razón, había visto flaquear todos sus buenos propósitos al recibo de un recado de Hortensia invitándola á un paseo á caballo para el día siguiente. Triunfó sin embargo la cordura y con gran pesadumbre se excusó de asistir, pretextando mala salud, lo que la fatiga que se pintaba en su rostro hacía verosímil. Por desgracia Carlos pasó á la tarde en momentos que ella salió casualmente a la ventana. Mas ¿podía decir con lealtad que la coincidencia fuera del todo fortuita? Ella misma no lo sabía ni se daba cuenta exacta de cómo había ido allí. Maquinalmente quizás ; tal vez impulsada á su pesar por un deseo irresistible. El joven médico le habló de la excursión proyectada, mostrando visible contrariedad cuando supo que Emilia no tomaría parte en ella. Insistió con ruegos para que cambiase de propósito, y al fin ella acabó por prometerle que iría, siempre que se sintiese mejor á la mañana siguiente, para lo cual convinieron en verse á la salida de la misa. "No tenga V. cuidado -le dijo él al despedirse con mucha zalamería.- Si V. se pone mala yo la curaré".

Apenas continuó el joven su camino, Emilia se sintió humillada y colérica consigo misma. Pues qué, ¿tan poca voluntad y firmeza de carácter tenía que no pudiese resistir á la fascinación que aquel hombre ejercía sobre ella? Oculta detrás de una ventana miraba alejarse, bien sentado sobre el

brioso caballo, y su corazón se iba tras él. Pero la idea de que **tal vez** la consideraba como un simple pasatiempo veraniego, como un dije que se tira cuando ya no place, despertó en ella el odio popular contra el aristócrata, sentimiento implacable, hecho de humillación y envidia. (R. Fernández Guardia, *Cuentos ticos*, 1901)

En (270), une jeune femme, en pleine tourmente amoureuse, cherche à se convaincre de s'éloigner du jeune médecin qui la fascine mais qui n'est pas un bon parti pour elle. L'alternance entre *quizás* et *tal vez* repose sur la stratégie argumentative poursuivie par le narrateur, qui adopte ici le point de vue de l'héroïne (focalisation interne): le personnage remarque qu'elle s'est rendue à la fenêtre juste au moment où y passait le jeune homme en question, et interroge la causalité de ce déplacement. Le hasard, d'abord posé comme *ersatz* de cause (« casualmente »), est ensuite remis en question (« ¿ podía decir con lealtad que la coincidencia fuera del todo fortuita ? »), pour céder à la confession d'ignorance du personnage (« no sabía », « ni se daba cuenta »). L'emploi de *quizás*, en ce sens, s'insère parfaitement dans l'expression de cette ignorance, mais confère aussi à l'hypothèse le caractère anti-orienté caractéristique des formes de C1 : l'hypothèse, à laquelle le personnage veut prêter crédit, est qu'elle s'est rendue à la fenêtre "machinalement", c'est à dire sans intention particulière ; cette hypothèse lui permettrait de ne pas se considérer en infraction avec ses propres déterminations, prises au préalable (« triunfó su cordura »). La deuxième hypothèse, formulée à l'aide de *tal vez*, s'aligne en revanche sur l'argument, somme doute classique, que « le cœur a ses raisons que la raison ignore » et présente cette hypothèse comme celle qui doit emporter l'adhésion du lecteur dans l'analyse du comportement de la jeune femme.

La deuxième occurrence de *tal vez* intervient, quant à elle, dans un contexte plus nettement délibératif : « la idea de que » introduit l'hypothèse comme le fruit d'une réflexion, qui plonge par ailleurs ses racines dans un savoir partagé : « el odio popular contra el aristócrata », l'image d'un jeune homme au-dessus de toute moralité et qui nourrirait des projets malhonnêtes envers elle. L'hypothèse qu'elle ne puisse être qu'un simple passetemps estival n'est ainsi pas proposée au débat interlocutif, mais présentée comme un présupposé, une hypothèse raisonnable et cohérente vis-à-vis de l'image typique du jeune aristocrate sans scrupules envers une jeune demoiselle désemparée.

(271) En los días siguientes recibió otras dos cartas sin firma, tan pérfidas como la primera, pero ninguna de las tres parecía escrita por la misma persona. O bien era víctima de una conjura, o la falsa versión de sus amores secretos había ido más lejos de lo que podía suponerse. Le inquietaba la idea de que todo aquello fuera consecuencia de una simple indiscreción de Juvenal Urbino. Se le ocurrió que **tal vez** era un hombre distinto de su apariencia digna, que **tal vez** se le iba la lengua en las visitas y hacía alarde de conquistas imaginarias, como tantos otros de su clase. Pensó escribirle para reprocharle el ultraje de su honra, pero luego desistió del propósito porque **quizás** fuera eso lo que él quisiera. Trató de informarse por las amigas que iban a pintar con ella en el costurero, pero lo único que ellas habían oído eran comentarios benignos sobre la serenata de piano solo. (Gabriel García Márquez, *El amor en los tiempos del cólera*, 1985)

Dans ce passage trouvé sous la plume de García Márquez, la protagoniste Fermina Daza reçoit depuis plusieurs jours des lettres anonymes infamantes. Elle s'interroge sur l'identité de l'auteur, et suspecte le docteur Urbino, son prétendant officiel. La première hypothèse en *tal vez*, est présentée, comme souvent avec cet adverbe, comme le résultat d'un processus délibératif (« se le ocurrió que », *vid.* chapitre 6) qui mène à des conclusions vraisemblables et plus ou moins fondées empiriquement (Juvenal Urbino agirait « como otros tantos de su clase »). Les deux hypothèses avec *tal vez* sont donc posées comme logiques, prévisibles, « coulant de source » ; elles tracent un cheminement de la pensée lisse, sans heurts ni à-coups. Sans être complètement sûre d'elle, Fermina Daza a pratiquement tranché le débat, pris position ; elle a posé des hypothèses de travail et compte d'ailleurs agir en conséquence (« Pensó escribirle... »). Avec *quizás*, en revanche, surgit une pensée déviante, contrariant le cours des choses : *quizás* soulève une interrogation nouvelle, inédite et problématique qui réoriente l'action du personnage : et si, en lui écrivant, elle rentrait précisément dans son jeu ? On voit que *quizás* fait émerger une interprétation concurrente des faits qui s'inscrit en opposition avec l'interprétation non problématique, presque « nécessaire », des faits présentés par *tal vez*, mais aussi qu'avec *quizás* la locutrice se projette dans l'esprit de Juvenal Urbino, parle à sa place.

Dans l'exemple suivant (272), issu d'un essai sur divers phénomènes historiques « insolites » et mystérieux, le locuteur aborde la question de la construction de la Grande Pyramide de Gizeh et les défis que ses monumentales dimensions supposaient pour la technique de l'époque. À la question de savoir comment les hommes avaient pu accomplir le prodige de transporter et de lever des blocs de granit de plusieurs tonnes chacun, question qui a déjà fait couler beaucoup d'encre et suscité de nombreuses hypothèses (pas toujours très « scientifiques » d'ailleurs), l'auteur émet une hypothèse qu'il qualifie lui-même de « teoría absurda de la que no se ha hablado nunca en otros artículos o libros sobre la Gran Pirámide » : une théorie donc qui se positionne explicitement à contre-courant des discours officiels. Cette théorie est la suivante : partant d'une inscription hiéroglyphique qui décrit « 13.000 sacerdotes salmodiando delante de un espejo enorme bruñido en oro » lors d'une cérémonie mystérieuse, l'auteur émet l'hypothèse que ces émissions de voix auraient pu servir à engendrer un champ antigravitationnel dans le but de faire léviter les blocs de pierre. Le raisonnement se conclut ainsi :

(272) « ¿Ocurrió este hecho realmente? Puede que haya escépticos que crean que tal hazaña no es posible. En un vídeo fácilmente localizable en la red Youtube se recrea un experimento de la NASA, donde se aplica una resonancia de 600 hertzios desde tres altavoces, que simularían coordenadas X-Y-Z. Ajustando la amplitud y fase, se consiguió que tres bolas levitaran en el espacio de un cubo. Y ahí radica la cuestión, pues la voz humana se comprende entre el espectro de frecuencias que van desde los 200 a los 600 hertzios. **Quizás**, entonces, una hipótesis de levitación de piedras de gran tamaño no debería tomarse a broma, teniendo en consideración que la ciencia todavía no comprende el potencial de los mantras. (C. Mesa, *Planeta insolito*, 2009, google books).

L'hypothèse formulée à l'aide de *quizás* (« **Quizás**, entonces, una hipótesis de levitación de piedras de gran tamaño no debería tomarse a broma ») prend alors l'allure d'une contre-proposition très nettement polémique, formulée explicitement à l'égard (et à l'encontre) d'un interlocuteur qu'on imagine facilement « sceptique » quant à l'hypothèse proposée. C'est un exemple très clair où *quizás* permet de « parler contre l'Autre ».

Dans la suite de son exposé, l'auteur passe en revue d'autres théories plus conventionnelles pour montrer sur quels points elles seraient compatibles avec ses propres analyses « novatrices ». Parmi ces théories figure l'hypothèse de l'architecte français Jean-Pierre Houdin selon laquelle les blocs de pierre auraient été acheminés vers leur emplacement sur une rampe interne en forme de spirale par un système de contre-poids actionnés par des centaines d'hommes :

(273) En cuanto a la tarea de levantar los bloques de granito de 60 toneladas hasta el techo de la cámara del rey, Houdin cree que se hizo con un sistema de contrapesos atados con cuerdas a aquéllos. “Conforme un equipo de 300 personas tiraban de los contrapesos, subían los pesados bloques de piedra”, sostiene Houdin, según el cual “el motivo de los cinco falsos techos por encima de la cámara del rey era el de impedir un exceso de peso sobre el arco de soporte”. Esta hipótesis tampoco se contradice con la forma de levantar las grandes piedras, si damos crédito a que **tal vez** fueron los sacerdotes quienes, mediante sus salmos, consiguieron tal hazaña. (C. Mesa, *Planeta insolito*, 2009, google books).

Il est très significatif que, lors de cette deuxième mention de son hypothèse selon laquelle ce seraient les prêtres qui, par leur chant, auraient fait léviter les pierres, l'auteur emploie la forme *tal vez* : l'hypothèse a perdu ce caractère innovant qu'elle pouvait présenter au départ (et que la forme C1 *quizás* permettait de souligner), et est désormais présentée comme interlocutivement partagée ou – telle est l'intention argumentative – doit apparaître comme telle. D'autre part, on voit clairement que l'intention de l'auteur n'est plus de se positionner à contre-courant des hypothèses concurrentes, mais de concilier – du moins partiellement – les explications alternatives avec la sienne (« Esta hipótesis tampoco se contradice con la forma de levantar las grandes piedras »). Le même contenu informatif (faire léviter les pierres à l'aide du chant des prêtres) est ici présenté en co-orientation avec l'hypothèse plus conventionnelle. L'expression « si damos crédito a que » qui introduit l'énoncé dubitatif traduit par ailleurs cette prise de position du locuteur, caractéristique de *tal vez*, qui, sans pouvoir affirmer ses dires, les pondère comme vraisemblables, et cherche à forcer, rhétoriquement, l'adhésion de l'interlocuteur.

(274) [Blacksad trouve la métisse Dinah chez elle, morte, le corps dans une mare de sang, transpercé par une arme blanche. Il réfléchit.]



(J. Díaz Canales & J. Guarnido, Blacksad 2 : Arctic-Nation, 2003)⁴⁷⁰.

La narration adopte une focalisation interne, permettant de suivre en direct les élucubrations de Blacksad qui vient de découvrir le corps de Dinah. Partant de ses premières impressions (« a juzgar por sus heridas »), le personnage tire une première conclusion : Dinah a été tuée à l'arme blanche, idée qui déclenche par la suite deux hypothèses apparemment proches : dans un premier temps, Blacksad improvise une hypothèse (« quizás un machete »), qui dans l'esprit du personnage devient aussitôt saillante : c'est le point de départ de l'investigation, le seul indice qui semble se dégager à première vue de la scène. La deuxième hypothèse (« o tal vez un sable ») est plus qu'une simple alternative (cf. : conjonction *o*) : il s'agit d'une hypothèse non plus improvisée au hasard, mais prédéterminée par une connaissance mémorielle : l'image montre sans aucun doute que Blacksad vient de comprendre que l'auteur du crime doit être le commissaire Karup qui, quelques pages plutôt, lui avait montré fièrement un sabre antique accroché au mur de son bureau⁴⁷¹. Dans la suite de l'histoire, Blacksad s'en va d'ailleurs

⁴⁷⁰ Nous remercions D. Bottineau de nous avoir indiqué cet exemple, et de nous avoir suggéré quelques pistes d'analyse.

⁴⁷¹ La prise en compte de l'image s'avère ici fondamentale pour saisir pleinement le jeu alternant entre *quizás* et *tal vez*, puisqu'elle confirme sans équivoque la dimension mémorielle et donc prédéterminée de l'hypothèse en *tal vez*. De même, seule la connaissance de l'ensemble de l'intrigue fournit ici les éléments nécessaires à une explication satisfaisante du phénomène, qui dans le cadre d'une analyse d'échantillon « classique » resterait au simple stade du postulat.

aussitôt confronter Karup, confirmant ainsi ce que le lecteur a compris dès la survenance de *tal vez* : contrairement à *quizás*, qui soulevait un vrai problème à résoudre, semblait lancer une recherche (l'investigation du crime) et posait de ce fait une hypothèse saillante, *tal vez* coupe court à toute forme de questionnement : le locuteur pense avoir trouvé la solution, laquelle s'aligne d'ailleurs parfaitement sur les antécédents de l'histoire : Karup, le propriétaire du sabre, est connu pour son orientation idéologique suprémaciste, et Dinah était une métisse. L'hypothèse avec *tal vez*, prédéterminée par une donnée mémorielle, est une hypothèse lisse, (un peu trop) logique – en réalité Karup est innocent –, à laquelle le lecteur à ce moment de l'intrigue n'aura d'autre choix que de souscrire.

2.2 La lecture interlocutive de l'opposition cognémique T ~ A : réseaux inter-langues

Si le cognème K semble, comme l'avait souligné Toussaint (1983 : 49), le partenaire oppositif naturel du cognème T dans de nombreuses langues indo-européennes, ce même cognème T se trouve en parallèle pris dans un autre réseau contrastif : l'alternance avec le cognème A, déjà évoqué, avec lequel il alterne, en position initiale, dans plusieurs sous-systèmes espagnols tantôt grammaticaux, tantôt lexicaux, et recensés notamment par E. Blestel (2012) : on pensera en premier lieu aux préposition *a* ~ *de* et leur réinvestissement dans le domaine de la dérivation (préfixes *a-* ~ *de-*), aux adverbes *antes* ~ *después*, ainsi qu'aux verbes *haber* ~ *tener* et *haber* ~ *deber*, etc., pour n'en citer que quelques-uns. Ce contraste cognémique est d'autant plus intéressant qu'il produit un couple cognémique « mixte »⁴⁷², opposant un cognème consonantique (T) à un cognème vocalique (A), dont la complémentarité repose ici non plus sur leur traits articulatoires symétriques (comme dans T ~ K), mais sur le contraste instructionnel qui résulte de l'exploitation cognitive de leurs traits articulatoires respectifs. Ainsi, à la visée *retrospective* associée à l'articulation dentale (*supra*) s'oppose la visée *prospective* du cognème A, le processus de « mise hors de soi, devant soi » et *l'ouverture à l'altérité* que nous avons amplement commentés :

« Cette instruction limitative et rétrospective du cognème T s'oppose, nous semble-t-il, à la valeur au contraire prospective, voire projective du cognème A, quand les deux alternent en position de majeure. Le phonème qui permet la réalisation de ce cognème A est la voyelle orale qui présente le plus grand degré d'aperture en espagnol : l'expérience sensori-motrice qui résulte de cette articulation est donc celle d'une mise à distance dans un mouvement de projection prospective.

⁴⁷² Le rapport entre les cognèmes consonantiques et vocaliques n'est pour le moment que peu exploré. Il apparaît bien souvent qu'un cognème consonantique semble posséder une sorte de « doublon » vocalique, comme dans le cas de S et I liés au *dépassement*, déjà mentionnés (cf. *supra*), K et O, tous deux liés à l'expression de la personne du locuteur (MOI), ou encore L et A, liés à l'altérité (cf. : *supra*). La définition des cognèmes par leurs traits articulatoires permet de lever en partie la frontière entre les catégories consonantique et vocalique, mais le constat demeure que la plupart des oppositions cognémiques identifiées à ce jour s'établissent entre cognèmes de même « statut », ce à quoi l'opposition T ~ A ici analysée constitue une exception très nette.

Ce cognème correspond à un processus cognitif de mise hors de soi, devant soi. » (Blestel 2012 : 200).

Comme dans le cas de l'opposition cognémique $T \sim K$, où les instructions invariantes de *complétude* et d'*incomplétude* sont mises au service d'une répartition des cadres réceptifs C2 et C1, nous pensons que cet autre contraste submorphémique $T \sim A$ pourrait lui aussi contribuer à établir un tel partage interlocutif entre les membres des binômes mentionnés. Face à la valeur conclusive et rétrospective du cognème T qui prend invariablement en charge de marquer la clôture opérationnelle du système, l'invariant d'*ouverture à l'altérité du cognème A* (cf. : *supra*) s'accommode fort bien, nous l'avons vu, du rôle sur-distinctif qui revient à la configuration C1. Dans cette partie de ce chapitre, nous montrerons que *tal vez* d'une part et les formes en A- de l'autre (*acaso* et *a lo mejor*), respectivement identifiées comme marques de C2 et C1 par le biais des réseaux *associatifs* qui sont les leurs ($\{TR\}$; $\{AK\}$ et $\{AL\}$), renforcent leur complémentarité interlocutive par le biais de ce contraste cognémique $T \sim A$ que les locuteurs, coutumiers de cette opposition largement attestée dans de nombreux sous-systèmes, ont pu reconnaître et réinvestir dans ce nouveau paradigme.

Avant d'analyser une série d'exemples attestés de ces oppositions *tal vez* ~ *acaso* et *tal vez* ~ *a lo mejor*, nous allons d'abord parcourir ce vaste réseau contrastif $T \sim A$ dont les exploitations nous semblent correspondre à un partage interlocutif stable entre T et A ($T = C2$, $A = C1$). Les cas d'alternance abordés sont issus de la langue espagnole, bien sûr, mais aussi du français et de l'anglais, les deux langues sur lesquelles reposent les analyses des auteurs de la TRI, et qui ont déjà apporté un éclairage utile sur les autres cognèmes analysés dans ce travail.

2.2.1 Les articles anglais *a* ~ *the*

Commençons par le sous-système grammatical de l'article anglais (*a* ~ *the*), qui présente l'avantage de mettre en évidence très nettement les effets discursifs engendrés respectivement par chacun des cadres interprétatifs emportés par ces deux formes.

Le système anglais de l'article correspond à une instanciation particulièrement nette des configurations prévues par la TRI. Organisé en trois temps, le système de l'article se compose d'abord de l'article *zéro*, correspondant à C0, puis de deux formes « marquées », les articles *a* et *the*, qui prennent en charge chacun l'un des deux modes possibles de réplcation hors RID, C1 et C2. Cette organisation du sous-système en triptyque nous semble d'emblée intéressante par l'analogie qu'elle pourrait offrir, sur le plan du signifiant, avec les formes du micro-système des adverbes épistémiques qui nous intéresse : l'on observe en effet que du point de vue des signifiants qui interviennent dans ce sous-système anglais, l'on retrouve une forme littéralement « non-marquée » (l'article *zéro*), puis une forme en A- (l'article *a*, se réduisant au seul cognème A), ainsi qu'une forme pratiquement tout aussi réduite (*the*) qui affiche en

position initiale l'élément *th-* dont nous avons vu qu'il instancie, dans la langue anglaise, le cognème T. Or, selon les auteurs de la TRI, l'article dit « indéfini » *a* est une forme de C1, tandis que *the* est une forme de C2 :

« Avec 'a', marqueur de ce que nous avons appelé la Configuration 1, α force l'aval de β en l'associant⁴⁷³ par anticipation à la validation du signe. La stratégie dans ce cas de figure consiste à annuler *provisoirement* la suspension [inhérente au RID] en proposant au rôle allocutif un **accord sur une base minimale**. La configuration signifiée par l'article 'a' renvoie ainsi à une validation déjà effectuée tout **en sollicitant et même exigeant la participation de β** » (Douay 2000 : 122, nous soulignons).

« [...] 'the', marqueur de la Configuration 2, est le signe d'une stratégie de type dissociatif⁴⁷⁴ : α court-circuite toute résistance de β en lui imposant un accord déjà intégralement conclu sans solliciter sa ratification. L'accord obtenu selon les modalités définies par la Configuration 2 est ainsi un accord définitif, imposé de façon péremptoire » (Douay 2000 : 122, nous soulignons).

Les effets discursifs produits par ce fléchage interlocutif sont particulièrement nets lorsque les deux formes alternent au sein d'un même fragment de discours, comme dans l'exemple suivant, emprunté à Douay (2000 : 130), où le passage de *the* à *a*, dans la description d'un seul et même référent, contribue à faire évoluer l'image monochrome et prévisible du personnage (*the girl*) vers une image plurielle et bigarrée (*a Mary*) :

(275) His wife... When he thought of his wife, he seemed to see two people. One **the** girl he had married, fair-haired, blue-eyed, gentle, reserved. That was **the** girl he had loved, **the** girl he teased whilst she stared at him with a puzzled frown. That was his Polly. But there was another Mary – **a** Mary who was hard as steel, who was passionate, but incapable of affection – **a** Mary to whom nobody mattered but herself. (A. Christie, *Ordeal By Innocence*),

Et l'auteur de commenter :

« L'article 'a' devant Mary ('a Mary') permet de remettre en question l'image stable, figée, non sujette à révision, induite par l'emploi de 'the' dans la première partie de l'extrait (« the girl he had married, fair-haired, blue-eyed, gentle, reserved » et « that was the girl he had loved, the girl he had teased »). Par son exclusion de toute nouvelle instance validante, l'article 'the' pose et impose la **clôture de la construction du référent**. Cet effet de clôture est ici renforcé par le déictique 'that' (« that was the girl ») ainsi que les adjectifs composés en *-ed*⁴⁷⁵ (*fair-haired, blue-*

⁴⁷³ Là encore, attention à l'inversion de la terminologie entre les articles précédents et l'ouvrage de 2014.

⁴⁷⁴ *idem*.

⁴⁷⁵ Selon Bottineau (2012), les adjectifs composés en *-ed* véhiculent des propriétés stables, qui à leur tour alternent avec des compléments de caractérisation en *with*, ce qui pourrait alors correspondre à une nouvelle opposition T ~ K (*th-* ~ *w-*) de la langue anglaise :

« De manière remarquable, l'anglais obtient un effet comparable à celui de *de* espagnol avec les adjectifs composés : *the blue-eyed girl*, où *-ed* fait de l'attribution *blue eyes* un préconstruit révolu à l'instant de parole, signalé comme acquis par une marque de participe passé sur un syntagme non verbal, dans une fonction adjectivale, et avec une valeur aspectuelle rétrospective qui ne concerne que la chronologie des opérations de formation du sens, sans rapport aucun avec une quelconque événementialité dans le « réel ». Il est clair que *-ed* anglais et *de* espagnol involuent le même formant d, mais l'anglais, qui adjectivise et thématise le prédicat attributif, produit des effets de figement qui bloquent son emploi pour des combinaisons qui ne renvoient pas à des propriétés stables, à la différence de *de* espagnol, qui rhématise la propriété attribuée et se prête à des

eyed, reserved) – ‘that’ et le morphème *-ed* étant également, comme nous le verrons, des marqueurs de la configuration 2, à **valeur « conclusive »**.

‘A’ permet au narrateur d’introduire une **vision « inédite »** de sa femme Mary, faisant ainsi naître l’image d’un **individu complexe qui se dérobe à toute tentative de définition exhaustive et conclusive**. » (Douay 2000 : 130-131, nous soulignons).

Sans pour autant rattacher leurs observations à la facture submorphémique des signifiant – telle n’étant pas l’approche retenue dans son étude – l’auteur décrit des effets discursifs qui nous semblent entièrement compatibles avec les invariants identifiés pour les cognèmes T et A ici mobilisés. L’article *the* impose en effet « la **clôture** de la construction du référent » (*Mary*) dont « l’image stable, figée » apparaît dès lors comme *complète* et *achevée* puisqu’aucune autre instance que celle du locuteur n’est sollicitée pour contribuer à son élaboration. Il s’agit là, à notre sens, d’une exploitation directe de la valeur conclusive du cognème T qui, non par hasard, semble intervenir en anglais dans de nombreuses formes appartenant à cette configuration 2, laquelle, précisément, se caractérise par cette même « valeur conclusive » : ainsi la forme *that*, par opposition à la forme *this* (avec un *-s* final déjà commenté) et les formes participiales en *-ed*. Inversement, l’article *a* permet de contrecarrer cette image close sur elle-même en la *ouvrant* à la participation interlocutive. Narrativement, il en résulte une construction du référent qui s’ouvre à la découverte de traits de caractère inconnus ou imprévisibles, insoupçonnés à partir de l’image convenue que le narrateur s’était d’abord forgée du référent « the girl ». « [L]’image d’un **individu complexe qui se dérobe à toute tentative de définition exhaustive** » nous semble ainsi favorisée par cette *ouverture prospective* à l’*altérité* caractéristique du cognème A, qui dans le cas présent pointe vers « un au-delà, une expansion » :

« Si le mode d’accord interlocutif prescrit par ‘a’ a pour effet de **toujours laisser envisager un au-delà, une expansion**, le mode d’accord prescrit par ‘the’, à l’inverse, a pour effet de poser et imposer la **clôture de la définition du référent** en préalable à la situation d’interlocution immédiate. » (Douay 2000 : 135-136, nous soulignons).

2.2.2 Les prépositions *à/a* et *de* (en français et en espagnol)

En espagnol, c’est dans le domaine prépositionnel que l’on trouve l’une des manifestations les plus saisissantes de l’opposition cognémique T ~ A, où plusieurs oppositions prépositionnelles binaires, recensées explicitement comme telles par la grammaire⁴⁷⁶, semblent nettement structurées par cette alternance cognémique : l’on pensera à *ante* ~ *tras*, *desde* ~ *hasta* / *hacia* et bien sûr au couple *de* ~ *a* qui,

qualifications transitoires : *la mujer de la bufanda rosada* / **the pink-scarfed woman* → *the woman with the pink scarf*. » (Bottineau 2012d : np).

⁴⁷⁶ RAE-ASALE (2009 : 2227).

en espagnol comme dans les autres langues romanes, constitue l'une des paires oppositives fondamentales du système de la préposition⁴⁷⁷.

Un regard rapide sur ces deux signifiants fait apparaître que, d'une façon tout à fait similaire au couple de déterminants anglais *a* ~ *the*, les prépositions *a* et *de* présentent un physisme pratiquement, voire entièrement, réduit aux cognèmes A et T ici examinés. Aussi la préposition *a* est-elle invariablement « prospective », tout comme *de* est « rétrospectif » :

La préposition *a* porte l'attention prospectivement vers une cible recherchée dans un espace conceptuel projeté, ce qui la rend compatible avec un verbe de mouvement lui-même orienté vers une cible (comme *ir*) et crée entre les deux une relation de complémentarité opératoire dans l'élaboration du sens, mais pas de redondance sémantique à proprement parler du côté de l'effet de sens qui en résulte, la scène représentée. De même, ***de* oriente l'attention vers un rapport préétabli, qui fait l'objet d'une reconnaissance rétrospective pseudo-mémorielle**, et complète harmonieusement un verbe de provenance comme *venir* ou *llegar* (si c'est l'origine du mouvement qui retient l'intérêt). » (Bottineau 2012d : np, nous soulignons).

Cette lecture submorphémique des signifiants qui, on le voit, est compatible avec les exploitations spatiales canoniques (approche/éloignement) sans pour autant s'y cantonner, permet d'expliquer un large éventail d'emplois particuliers sur lesquels la théorie localiste a vite fait de botter en touche : des énoncés français comme

(276) Dans la boîte, il y avait trois œufs **de** cassés.

(277) El imbécil **de** mi hermano ha destrozado su coche.

ne s'expliquent guère depuis un invariant d'*éloignement* pour *de*, mais sont parfaitement cohérents dans l'optique d'un « rapport préétabli, qui fait l'objet d'une reconnaissance rétrospective pseudo-mémorielle » : dans le premier cas, l'énoncé doit s'insérer dans un contexte dans lequel la présence d'œufs cassés dans la boîte revêt un caractère prévisible (*i.e.* La boîte était tombée ; à comparer avec

⁴⁷⁷ La tradition grammaticale a pris l'habitude de les évoquer conjointement et contrastivement, tant leur complémentarité semble « évidente » dans le domaine de la référence spatiale qui sert souvent de point de départ aux diverses tentatives d'appréhender le signifié de ces prépositions :

« Ainsi, pour la préposition *de*, on aura la même **valeur de base**, celle que nous définirons, au plan spatial, comme "**provenance**", "**éloignement**" vis-à-vis d'un lieu représenté par un substantif, **exactement à l'opposé de la valeur de la préposition *a* qui indique, elle l'"approche" et l'"atteinte"** résultante au regard du lieu considéré (représenté, dans ce cas, par le concept de "limite simple"). De cette valeur de base de la préposition *de*, que nous allons considérer comme immuable et donc comme un "invariant", autrement dit comme son *Signifié*, nous passons aux types d'emplois autres que spatiaux [...]. » (Camprubi 2001 : 208, nous soulignons).

Or, l'on sait qu'il est fort malaisé d'expliquer l'ensemble des emplois de ces prépositions à l'aide de ces invariants spatiaux (éloignement/approche) qui devront alors être détournés pour donner lieu à des emplois non spatiaux où « la valeur essentielle de [la préposition] est moins nette » (Bedel 2002 : 224), comme par exemple l'expression de la condition, du moyen ou la manière. On voit d'emblée que l'approche cognématique renverse la vision des choses, puisqu'elle contraint de concevoir la préposition *a* non pas comme l'expression d'un mouvement d'*approche* mais au contraire d'une forme d'*éloignement*. Du point de vue interlocutif, ces raisonnements traditionnels, qui mettent la valeur spatiale au cœur du signifié de la préposition, sont également intenables. Pour un plaidoyer contre cette approche « localiste » de prépositions et particules, voir l'analyse de Douay & Roulland (2019) sur la particule anglaise *up*.

Dans la boîte, il y avait trois œufs cassés, énoncé qui ne présuppose aucun œuf cassé dans la boîte, ni même, à la rigueur, qu'il s'agit d'une boîte à œufs) ; *El imbécil de mi hermano* pose le rapport entre *hermano* et *imbécil* comme une connexion déjà établie, connue du locuteur, comme le montre la comparaison entre

(278) El imbécil **de** mi hermano ha destrozado su coche. (Glose : il fallait s'y attendre, vu le personnage).

(278') Mi hermano ha destrozado su coche. ¡Vaya (un) imbécil ! (pas de présupposition, voire effet de surprise).

Or, si cette lecture cognématique semble parfaitement cohérente et satisfaisante pour expliquer y compris les exemples plus atypiques, elle pourrait être complétée, on l'aura compris, par la perspective interlocutive qui reconnaîtra sans trop de mal dans les effets que nous venons de décrire pour *de* une configuration de type C2. L'ensemble des exploitations discursives de ces prépositions, y compris les plus notoires, comme leur complémentarité « spatiale » (*éloignement/approche*)⁴⁷⁸, peuvent en effet être réinterprétés en termes interlocutifs, comme le postulent Douay & Roulland (2014), qui exposent comment les prépositions françaises *à* et *de*, de manière apparemment contre-intuitive, correspondent bien aux configurations C1 et C2 respectivement :

« L'inférence jouant un rôle de tout premier plan, il convient de se méfier d'autant plus de nos intuitions référentielles. Par exemple, si on regarde les prépositions françaises *À* et *DE*, et si on les rapproche du rapport interlocutif au premier degré, on sera tenté de placer *DE* comme la marque de l'émission, et *A* comme la marque de la réception. Après tout, c'est ce que les modèles de la communication de type transfert comme celui de R. Jakobson font dans la métaphore du « conduit » : la parole vient *DE* l'émetteur et va *AU* récepteur. Or cela ne résiste pas à l'examen dans notre cadre théorique. **DE marque en effet un mouvement séquentiel et continu** et il s'agit donc d'une marque de configuration C2. *À* est à l'inverse une marque de configuration C1, qui ne signe pas une progression vers un but, mais une **distinction confrontationnelle, et une tension ou un écart**. Donc, dans une phrase banale comme « je vais à Paris » la préposition ne marque pas directement un but visé mais une **sur-sélection et une discontinuité dans le repérage et la localisation**. » (Douay & Roulland 2014 : 158).

Si l'on reprend les exemples classiques qui illustrent les exploitations spatiales de ces prépositions comme

(279) Je suis **de** Paris/Soy **de** Madrid

(280) Je vais **à** Paris/Voy **a** Madrid,

l'on dira alors que dans le premier exemple, le lieu d'origine est posé sans visée sélective particulière et acquiert de ce fait une charge nettement informative : la langue conçoit ici l'origine non pas en contraste avec d'autres lieux possibles, mais la pose à la manière d'une donnée préconstruite qui en l'occurrence échappe à toute possibilité ou intention sélective de la part du locuteur (et de l'interlocuteur). Dans *Voy a Madrid*, il s'agit au contraire de prélever au sein d'une liste paradigmatique de destinations possibles

478

celle qui se trouve en relief, contrastivement par rapport à toutes celles qui n'ont pas été retenues. *De* offre donc un repérage stable et définitif de la localisation, la faisant apparaître comme préétablie et donc en quelque sorte nécessaire puisqu'elle n'est en concurrence avec aucun autre élément : *de* semble opérer dans un « paradigme » *fermé* ne comportant qu'un seul élément. La préposition *a* en revanche saisit la localisation sur fond de contraste, opérant un prélèvement par recherche d'une cible dans un *horizon ouvert de possibilités* non retenues (paradigme *ouvert*). Le caractère « prospectif » et « rétrospectif » de ces prépositions tient ainsi moins à l'orientation du mouvement de pensée⁴⁷⁹ qu'à leur capacité à présenter l'accord interlocutif nécessaire à la co-construction du sens tantôt comme entièrement préétabli (*de*), tantôt comme accord à établir (*a*), à leur capacité à créer l'illusion qu'avec *de* l'on revient à du déjà dit ou du déjà connu que l'on se contente de rappeler, et qu'avec *a* l'on présente une information (comme) inédite et ouverte à la négociation interlocutive.

Cette vue des choses s'avérerait sans doute particulièrement éclairante pour les emplois où, loin des exemples canoniques et bien choisis, aucune différence sémantique patente ne semble à première vue pouvoir être repérée. Nous parlons de ces cas d'alternance où les prépositions françaises *à* et *de* alternent après un élément lexical sémantiquement proche voire identique (*la capacité à ~ de ; rêver à ~ de, commencer à ~ de* etc.) qui fondent dans la littérature spécialisée la réputation « vide » ou « incolore »⁴⁸⁰ de ces prépositions et que certains chercheurs présentent comme réfractaires à toute tentative d'explication :

« Restent les irréductibles comme *commencer*. Pour certains, l'alternance *à/de* dans les couples *commencer à vs commencer de* ou *continuer à vs continuer de* n'est pas plus significative qu'un flottement de genre (C. Vincenot 1998) ; pour d'autres encore comme J.-P. Boons, A. Guillet, C. Leclère (1976 : 10), une règle *à ? de* ou *de ? à* n'a pas lieu d'être. Nous souscrivons également à ce point de vue. De même, nous considérons que la différence entre *rêver à* et *rêver de* en termes de prospection / rétrospection est invalidée par des exemples comme « Je rêve d'un voyage (extraordinaire) au Mont Pico. » / « Je rêve à mon voyage de l'an passé » (F.-M. Gandon 1994 : 73). » (Marque-Pucheu 2008 : 102).

⁴⁷⁹ Pour mémoire, Guillaume considérait que la préposition *à* « est de forme linéaire. Elle représente tous les points d'une ligne de direction jusqu'au point final » (1919 : 253), alors que « le mouvement de pensée assez complexe auquel *de* correspond consiste à inverser le sens du mouvement directionnel indiqué par la préposition *à* : une direction prospective (d'origine vers but) étant donnée, la pensée prend appui sur un instant de cette direction, et la remonte dans le sens rétrospectif jusqu'au point d'origine » (1919 : 261). Dans la perspective interlocutive, c'est au contraire à *de* que revient la capacité à poser un mouvement « linéaire », et à *à* celle de marquer un mouvement sur-distinctif *à rebours* de la logique séquentielle emportée par *de*.

⁴⁸⁰ De nombreuses prépositions françaises, *à* et *de* notamment, sont décrites comme « vides » (J. Vendryes 1921) « écrasées » (C. de Boer 1926 ou 1954), « faibles » (A. Sécheyne 1950), « incolores » (E. Spang-Hanssen 1963), « abstraites » (P. Cadiot 1997) (références citées dans Marque-Pucheu 2008 : 74). Pour une discussion sur cette « vacuité », voir par exemple Saunier 2016.

S'intéressant à ce type d'alternance en particulier dans le cas du complément verbal infinitif, L. Lebas-Fraczak (2008, 2016) conclut que *à* offre une « vision ambivalente », et *de* une « vision monovalente » du complément introduit :

« La « vision ambivalente » consiste à **porter à l'attention de l'interlocuteur à la fois la version positive et la version négative du fait décrit par le complément à l'infinitif**, et notre analyse d'expressions et d'énoncés permet d'établir une relation régulière entre ce type de sens et la présence de la préposition *à* (ex. *se décider à* ; *hésiter à* ; *renoncer à* ; *songer à*), à la différence de la préposition *de*, laquelle se trouve associée à des expressions à « vision monovalente », qui **ou bien n'impliquent pas de sens négatif (ex. *j'ai prévu de l'informer*) ou bien retiennent la version négative en défocalisant la version positive présupposée (ex. *j'ai oublié de l'informer*)**. » (Lebas-Fraczak 2016 : np).

Selon cet auteur, dans le cas de ces compléments verbaux à l'infinitif, la préposition *à* permet donc d'introduire l'infinitif sur fond de contraste avec sa propre négation, alors que la préposition *de* se contente de poser l'infinitif sans visée contrastive particulière, l'autre polarité étant non pertinente à l'égard du sémantisme du verbe. Il nous semble que la « vision monovalente » correspond, dans la perspective interlocutive, à la configuration C2 qui, très justement, apparaît comme celle où locuteur et interlocuteur parlent d'une seule voix, s'alignent sur une même vision des choses, alors que la « vision ambivalente » de *à* permet de faire entendre une autre voix qui, quelle qu'en soit la provenance (le propre locuteur ou l'interlocuteur), oppose ici à l'action signifiée par l'infinitif sa version négative. Ce caractère fortement polyphonique de la « vision ambivalente » de *à* permet ainsi, selon le contexte et le sémantisme du verbe complété, de produire une série d'effets discursifs qui ont en commun une dimension contrastive et sur-sélective parfaitement typique de la configuration C1 :

« The ambivalent way of presenting a fact makes it possible to obtain, depending on the verb used as V1 and on the context, the meaning **of effort, of hesitation, of non-obviousness, of difficulty, of exploit, of resistance, of difference between point of view (interest, intentions, expectations)**. » (Lebas-Fraczak 2008 : 179, nous soulignons).

Des observations similaires ont été formulées par Th. Trubert-Ouvrard (1994) dans son étude du doublon *commencer à ~ de* dans un corpus de textes littéraires, où l'auteur constate que la construction *commencer à V2*, orientant l'énoncé vers le cotexte droit, sélectionne le complément infinitif rhématiquement dans un paradigme ouvert et non prédictible, lui conférant un certain poids argumentatif (il importe au locuteur de dire *ce qui* commence) ; *commencer de V2*, symétriquement, oriente le regard vers le cotexte gauche qui prédétermine le type de verbe éligible pour V2 et permet à l'interlocuteur de le prédire, ce qui résultativement défocalise l'information apportée par V2 au profit de *commencer* (il importe au locuteur de dire *que* quelque chose commence) :

« Je mettrai l'accent sur les valeurs sémantiques de *commencer à V2* et de *commencer de V2* inscrits dans le discours. La première structure ouvre un **choix paradigmatique** de V2 et **insiste sur celui-ci**, sur "*ce qui* commence " ; l'information nouvelle est **mise en relief** dans la chaîne d'encodage après *commencer*. [...] Avec *commencer de V2* en revanche, l'accent est mis sur le fait

même que V2 en est à son premier stade. V2 est marqué par *de* comme **présupposé** par l'énoncé. » (Trubert-Ouvrard 1994 : np. Mise en gras de notre fait, cursive de l'auteur).

Soit deux exemples contextualisés sous la plume de Flaubert, empruntés à Trubert-Ouvrard (1994 : np), et une partie du commentaire qui les accompagne :

(281) Quel pauvre homme ! quel pauvre homme ! disait-elle tout bas, en se mordant les lèvres. Elle se sentait, d'ailleurs, plus irritée de lui. Il prenait, avec l'âge, des allures épaisses ; il coupait, au dessert, le bouchon des bouteilles vides ; il se passait, après manger, la langue sur les dents ; il faisait, en avalant sa soupe, un gloussement à chaque gorgée, et, comme **il commençait d'engraisser**, ses yeux, déjà petits, semblaient remonter vers les tempes par la bouffissure de ses pommettes. (G. Flaubert, *Madame Bovary*, 1856)

Et le linguiste de commenter :

« Ici le **contexte présupposant** est si flagrant que l'énoncé est hautement éloquent sur l'emploi de l'opérateur *de*, le lecteur peut deviner à l'avance le domaine sémantique du référent de V2 "engraisser" (dans le schéma V1 *de* V2). Les informations qui suivent ce schéma ("bouffissures") sont déjà déterminées, *programmées*, non seulement par "des allures épaisses", mais aussi par les détails descriptifs évocateurs du laisser-aller de Charles Bovary perçu par le narrateur-Emma (point de vue annoncé par l'appréciation antécédente "quel pauvre homme !" répétée, et la marque exclamative). **L'énoncé est fermé, bloqué ; V2 "engraisser" ne saurait se substituer qu'à un autre verbe du champ sémantique introduit dans le contexte avant.** Le narrateur insiste d'abord ici sur les *premières* transformations physiques de Charles : « ses yeux (...) *semblaient remonter...* » (il n'est pas encore *vraiment* gras). L'important est donc ce *commencement*, ces premiers signes auxquels Emma n'est pas habituée. » (Trubert-Ouvrard 1994 : np).

Commencer de opère ainsi sur un paradigme fermé, réduit au seul champ lexico-sémantique programmé par le contexte ; V2 ne fait ainsi que rappeler une information déjà connue qui se trouve par la même occasion *sous-distinguée* au profit de commencer, qui supporte la charge argumentative principale. Il s'agit d'un effet très net de configuration C2, où l'interlocuteur est prié de considérer l'information présentée comme actée et ratifiée.

Il en va autrement dans l'exemple suivant, issu du même roman (*Madame Bovary*, Flaubert), où *commencer à* introduit une information précisément inconnue de l'interlocuteur, à qui le locuteur prête une opinion contraire qu'il est prié de réviser :

(282) Ils étaient au lit lorsque M. Homais, malgré la cuisinière, entra tout à coup dans la chambre, en tenant à la main une feuille de papier fraîche écrite. C'était la réclame qu'il destinait au Fanal de Rouen. Il la leur apportait à lire. – Lisez vous-même, dit Bovary. Il lut : – « Malgré les préjugés qui recouvrent encore une partie de la face de l'Europe comme un réseau, la lumière cependant **commence à** pénétrer dans nos campagnes. C'est ainsi que, mardi, notre petite cité d'Yonville s'est vue le théâtre d'une expérience chirurgicale qui est en même temps un acte de haute philanthropie. M. Bovary, un de nos praticiens les plus distingués, (...) » (G. Flaubert, *Madame Bovary*, 1856)

Dans ce passage,

« [n]otons avant tout le caractère non-présupposant de *commencer à* dans cet exemple : les informations (contexte et situation) qui se trouvent à *gauche* de V1 ne fournissent pas matière à la présupposition de V2. Le texte entre guillemets, lui, est un article pour le journal régional et se présente sous la forme d'une information au sujet d'une opération médicale. Le lecteur est prévenu à l'avance (avec « malgré » qui annonce une opposition et « cependant » qui marque une coupure) d'une information nouvelle donnée dans les lignes suivantes, *contraire à ce qu'il pense ou croit déjà savoir* (« les préjugés »). Le rédacteur (Homais) déclare ainsi : (je glose) « *ce n'est pas ce que vous croyez, nos campagnes sont ouvertes aux progrès de la science* ». ». (Trubert-Ouvrard 1994 : np. L'auteur souligne).

Le caractère anti-orienté de l'information introduite par *commencer à*, présenté à l'interlocuteur comme une révélation susceptible de le détromper, correspond à une exploitation particulièrement nette du cadre réceptif de type C1 instauré par la préposition *à*. S'opposant explicitement au discours prêté à son interlocuteur (« préjugés »), le locuteur met au premier plan, *sur-distingue*, l'information apportée par l'infinitif.

Cette perspective d'un partage des compétences interlocutives entre ces prépositions bénéficierait enfin à l'analyse de certaines locutions adverbiales françaises qui présentent une série d'alternances *à ~ de* à la distinction sémantique de laquelle dictionnaires et linguistes ont tôt fait de renoncer : on pensera notamment à *de nouveau ~ à nouveau, d'avance ~ à l'avance, du moins ~ au moins* etc. Toutes ces formules concurrentes, souvent réputées synonymes, pourraient recevoir à la lumière de la TRI un éclairage nouveau que nous ne pouvons ici qu'entrevoir pour ne pas nous éloigner autre mesure de notre propos. Pourquoi, par exemple, un conventionnel « merci d'avance » pour appuyer une demande est-il aussi efficace qu'un « merci à l'avance » serait maladroit ? C'est qu'avec la préposition *de*, marque de C2, l'interlocuteur est « mis devant la validation accomplie » :

« [...] tout marqueur de la configuration 2 [...] impose un cadre interlocutif où β n'est pas sollicité : il est, nous l'avons dit, « mis devant la validation accomplie ». Autrement dit, la stratégie mise en œuvre dans le cadre de la Configuration 2 consiste à désamorcer, court-circuiter toute résistance de β en lui imposant un accord sans solliciter sa ratification. (Douay 2000 : 136).

Dans le cas de *merci d'avance*, la formule oblige ainsi l'interlocuteur d'accepter avant l'heure les remerciements pour un acte qu'il sera alors contraint d'accomplir pour mériter lesdits remerciements déjà recueillis, alors que *à l'avance* suggère, très maladroitement, qu'il est peut-être trop tôt de remercier celui qui n'a pas encore fait ses preuves, ouvrant ainsi à l'interlocuteur la possibilité de se soustraire effectivement à l'accomplissement de la demande. La formule *merci d'avance*, sous ses airs de politesse conventionnelle, possède ainsi un caractère autoritaire et péremptoire auquel l'interlocuteur ne saurait échapper :

« La politesse est une valeur si importante qu'elle est parfois poussée à l'extrême. Ce qui la rend absolument insupportable. « Merci d'avance » fait partie de ces expressions un tantinet trop polies. [...] Qui est l'utilisateur « type » de cette expression ? Si ce n'est pas votre supérieur hiérarchique - tant mieux pour vous ! - c'est en revanche forcément un manager qui s'adresse à

l'un de ses collaborateurs. Pourquoi ? **Parce que « merci d'avance », contrairement à sa fallacieuse douceur, est un ordre catégorique. Il ne laisse pas au destinataire le choix de répondre « non ».** »

(<https://www.lefigaro.fr/langue-francaise/expressions-francaises/2017/07/03/37003-20170703ARTFIG00004-les-expressions-a-bannir-au-bureau-d-avance.php>, dernière consultation le 14/08/2020).

De même, c'est *d'avance* et non *à l'avance* que l'on trouve dans des expressions telles que *C'est perdu d'avance*, dont le sémantisme fortement conclusif emporté par le verbe (*perdre*) se marie fort bien avec le cadre réceptif de type C2 instauré par *d'avance* et crée ainsi une expression qui signifie précisément que le locuteur, s'érigeant en figure omnisciente, prétend anticiper et clore tout débat potentiel et faire adhérer l'interlocuteur à ce point de vue défaitiste ; en revanche, *C'est perdu à l'avance* serait pour le moins étrange, puisqu'il donne l'impression que *l'avance* a été sélectionnée contrastivement par rapport à d'autres possibilités du même paradigme, (*?C'est perdu trop tard, ?C'est perdu juste à temps* etc.), et que cette modalité particulière de la perte est le point de vue défendu par le locuteur face à un interlocuteur à qui l'on imputerait un avis divergeant.

D'autres oppositions pourraient obéir également à cette même logique : selon le dictionnaire, *à nouveau* marque une répétition qui se veut *concurrentielle*, se superposant à son point de départ : « D'une manière différente, sur de nouvelles bases ; comme si c'était la première fois. » (Cnrtl, s.v. *nouveau*), alors que *de nouveau* permet de dire une répétition séquentielle, linéaire, sans visée contrastive : « Encore une fois » (Cnrtl, *ibid.*).

Au moins et *du moins*, deux marqueurs en apparence très proches, établissent tous les deux une mise en relation entre deux points de vue (Haillet 2010) qui, co-orientés sur un même sujet, sont toutefois de portée différente, puisque l'un des deux – le point de vue introduit par le marqueur – « va moins loin » que l'autre. Or, en cohérence avec leur orientation « prospective » et « rétrospective », les prépositions *à* et *de* permettent de relier ces deux points de vue dans un ordre distinct : avec *du moins*, le point de vue moins audacieux intervient rétrospectivement comme une restriction sur un point de vue énoncé dans le co-texte antérieur de l'énoncé ; avec *au moins*, le point de vue moins audacieux établit un accord minimal et oriente prospectivement vers une possible surenchère, *au moins* n'ayant fait qu'établir l'assise pour un débat interlocutif encore ouvert. Avec *du moins*, en revanche, la recherche d'un accord minimal se veut conclusive.

(283) « Le confinement partiel ou total risque d'avoir des effets désastreux pour le continent africain », s'inquiète l'écrivaine camerounaise Calixthe Beyala, sur sa page Facebook.

« Les populations les plus démunies en seront les premières victimes, elles crèveront de faim ou **du moins** leur organisme fragilisé par la malnutrition les rendra fragiles face au virus », a-t-elle ajouté, appelant à trouver « des stratégies d'urgence qui répondent mieux aux besoins de nos peuples ».

(<https://www.ouest-france.fr/sante/virus/coronavirus/coronavirus-l-afrique-se-prepare-son-tour-au-confinement-6789410> [consulté le 04 avril 2020]).

Dans cet exemple, *du moins* introduit une restriction à un premier point de vue énoncé, plus radical (« les populations [...] crèveront de faim »), en revoyant légèrement à la baisse les « effets désastreux » du confinement en Afrique annoncés plus haut : *du moins* établit une relation de gradation entre « fragilisé par la malnutrition » et « crever de faim », et l'auteur retient finalement le point de vue le moins radical des deux, mais l'établit comme un accord définitif qu'elle aura imposé à son interlocuteur. Le débat est clos, l'accord d'office ratifié, ce qui permet par ailleurs d'avancer dans l'argumentation : puisque c'est entendu, il faut trouver d'autres stratégies. Dans cet exemple, une commutation avec *au moins* est strictement impossible :

(283') « Les populations les plus démunies en seront les premières victimes, elles crèveront de faim ou **au moins** leur organisme fragilisé par la malnutrition les rendra fragiles face au virus. »

En effet, *au moins*, qui pose le même type de gradation (malnutrition > mort de faim), aurait pour effet de situer l'accord interlocutif minimal non pas comme une restriction rétrospective et conclusive, mais comme le point de départ d'une possible surenchère prospective orientée vers le point de vue le plus radical, avec une glose comme 'si les populations ne meurent pas, elles seront affaiblies, *c'est déjà ça !*'. Le confinement apparaîtrait alors non pas comme un désastre humanitaire mais comme une stratégie de génocide.

2.2.3 Les locutions conjonctives *alors que* et *tandis que*

C. Guimier (2000) s'intéresse à l'opposition entre *alors que* et *tandis que*, deux « locutions conjonctives » habituellement considérées comme synonymes par les grammaires et dictionnaires qui leur attribuent deux valeurs fondamentales : l'une, *temporelle*, consisterait à marquer la « simultanéité entre deux procès » (Tlfi, s.v. *alors que* et *tandis que*) ; l'autre, *modale* (adversative), consisterait à indiquer « l'opposition » entre les deux procès. Récusant l'équivalence sémantique entre ces deux locutions, l'auteur cherche à dégager un signifié unique et différencié pour chacune de ces locutions, montrant que celles-ci, bien qu'issues d'un étymon à valeur initialement temporelle, se caractérisent désormais, en français contemporain, par la prédominance de leur valeur modale (mise en relation adversative entre un procès *p* et un procès *q*), mais proposent deux angles de vue distincts sur cette mise en relation oppositive : à la suite de Franckel (1989), qui avait avancé pour *alors que* une valeur fondamentalement *transgressive*, C. Guimier estime que la locution *alors que* met en place une relation de « non-congruence » entre *p* et *q* :

« Je dirai qu'à *alors que* est attachée une valeur de non-congruence, laquelle constitue un invariant sémantique caractérisant ce marqueur. La notion est empruntée à Lapaire et Rotgé pour lesquels, sous cette étiquette générale, « **on peut rattacher le problématique, le non-**

compatible, l'achoppement, le discordant, le non-évident, le non-prévisible, le nouveau, le rugueux, voire l'incongru » (Lapaire & Rotgé 1993, p. 99-116.). La non-congruence est un type de modalité appréciative qui met obligatoirement en jeu deux entités et établit une **relation d'anormalité** entre elles. Dans le cas qui nous concerne, le procès de Q, ou la situation décrite par Q (terme repère), est présenté par l'énonciateur (la relation de non-congruence est éminemment subjective) comme non naturellement associé au procès ou à la situation de P. (Guimier 2000 : 84, nous soulignons).

Les effets sémantiques observés par J.-J. Franckel, puis C. Guimier, relèvent sans exception des effets notoires d'une configuration interlocutive C1, qui engendre dans les cas les plus nets une charge nettement *transgressive, contestataire et polémique* :

« Ce rapport [posé entre *p* et *q* par *alors que*] tend à **marquer l'insolite, la surprise, l'inadvertance, la transgression**. Un exemple comme *Ce matin, alors qu'il pleuvait, je suis sorti* marque clairement que **j'ai bravé la pluie**. » (Franckel 1989 : 373, cité dans Guimier 2000 : 84, nous soulignons).

Ces effets, que Guimier met en rapport avec l'héritage génétique de la locution, elle-même formée à partir de l'adverbe *alors* à « valeur disjonctive »⁴⁸¹, nous semblent quant à nous rattachables à la facture même du signifiant qui, dans le cas de l'adverbe *alors* seul comme dans celui de la locution conjonctive *alors que*, est informé du cognème A- en position initiale, porté par la voyelle [a], dont on peut signaler au passage qu'elle provient d'une réfection analogique de cet adverbe par « renforcement expressif » (ajout d'un *a-* prothétique, Guimier 2000 : 81), réfection dont la motivation, précisément, pourrait bien aller au-delà de la pression formelle du réseau adverbial (*avant, après* etc.)⁴⁸². L'effet « disjonctif » emporté par le cognème A se trouve ici magnifié par la grappe {AL-}, déjà commentée (*vid.* chapitre 10), dont on voit facilement comment la charge cognitive d'*altérité* peut être mise à contribution dans la capacité de la locution à instaurer une « relation d'anormalité » ou de « non-congruence ». C'est bien là son noyau invariant, intimement lié à la forme en toutes circonstances d'emploi : même dans le cas des emplois dits « temporels » de *alors que*, cette orientation contrastive reste en effet minimalement perceptible, comme dans l'exemple suivant, où à première vue semble prévaloir l'interprétation temporelle de « simultanéité » :

⁴⁸¹ « Les effets discursifs soulignés par Franckel (insolite, surprise, etc.) correspondent à une activation minimale du sème /non-congruence/. Ce sème est à mettre en relation directe avec la **valeur disjonctive qui caractérise l'adverbe en emploi autonome et peut être considéré comme la trace de cette valeur de *alors* base de l'adverbe dans la « locution conjonctive » *alors que***. » (Guimier 2000 : 84-85, nous soulignons).

⁴⁸² On observera avec intérêt que la même augmentation du signifiant a touché à la même époque la forme *donc* < *adonc*, mais n'a pas été retenue dans ce cas-là. Or, la forme non augmentée *donc* et la forme augmentée *alors* pourraient bien instancier un nouvel exemple d'opposition T ~ A, ce dont la forme analogique *adonc* n'aurait pas été capable. Les effets discursifs divergents de ces deux formes sont facilement perceptibles dans des répliques comme '*Et alors ? vs. 'Et donc ?*, l'un visant à exprimer une posture contrastive et contestataire, l'autre marquant un alignement potentiel entre les deux interlocuteurs.

(284) Ces étoiles ne sont observables qu'au moment d'une éclipse, alors que l'éclat du soleil, fortement atténué, permet l'examen de son voisinage apparent. (*Histoire générale des sciences*, cité dans Guimier 2000 : 87).

Au-delà de la relation apparemment causale qui se superpose ici à la survenue simultanée de *p* et de *q* – l'observation des étoiles se fait *pendant* l'éclipse, mais c'est surtout le soleil éclipsé qui *permet* l'observation des étoiles –, la présence de la restriction *ne...que* semble pointer vers une modalisation de l'énoncé qui souligne que la relation établie entre *q* et *p*, pour causale qu'elle puisse être, reste « exceptionnelle », soumise à certaines contraintes :

« Sans briser la relation d'entraînement naturel entre Q et P, *alors que* souligne le fait que cette relation est limitée, qu'elle peut atterrir dans certains cas (d'où la présence fréquente de marqueurs de restriction, tels que *ne...que*, *surtout* ; de modalités épistémiques ou appréciatives). Ces différentes formes signifient que la relation Q/P n'est pas validée directement. **Cette idée d'achoppement** possible est la forme que prend, dans cette configuration, la valeur générale de non-congruence. » (Guimier 2000 : 88, nous soulignons).

L'on retrouve ici l'idée qu'avec une forme de la configuration C1, l'accord interlocutif reste partiel et que la relation entre *p* et *q* est validée au cas par cas, selon le principe de la réplique par « à-coups » caractéristique de cette configuration.

Par opposition, le prétendu synonyme *tandis que* offre sur cette même relation entre *p* et *q* un regard sous le signe de la « congruence » :

« Parler de valeur temporelle pour *tandis que* est abusif. *Tandis que* est fondamentalement un opérateur qui marque **la congruence, la plupart du temps sous la forme d'une complémentarité, entre les procès des deux propositions qu'il conjoint**. Cela n'exclut pas que les deux procès soient concomitants, mais ce n'est pas la fonction première de *tandis que* de marquer cette concomitance. De même, **parler de valeur adversative est tout aussi abusif** ; si *tandis que* peut mettre en relation deux propositions qui s'opposent par le biais de l'un de leurs arguments, **cette mise en contraste est construite sous l'angle de la convergence entre les deux contenus propositionnels**. (Guimier 2000 : 110).

Empruntons à l'auteur, pour illustrer cette analyse, un exemple assorti de son commentaire :

(285) Le paysan maintenait le fer avec le pouce tandis que le maréchal plantait cinq clous à tête carrée, sa tenaille refermée maintenant le sabot. (R. Sabatier, cité dans Guimier 2000 : 103).

Dans cet exemple, l'on perçoit à la fois une simultanéité entre deux actions différentes qui, par le biais de l'opposition entre leurs sujets respectifs (le paysan d'un côté, le maréchal de l'autre), entrent par inférence dans une relation contrastive. Mais, comme le souligne Guimier pour cet exemple, « les deux procès sont coorientés » en ce qu'ils participent, selon le principe de complémentarité qui caractérise la conjonction *tandis que*, « d'une même action, ont une même finalité » (Guimier 2000 : 103). Ils constituent deux gestes formant un tout et relèvent tous les deux de ce qui peut être attendu dans le cadre référentiel qui les englobe (ferrage d'un cheval). Remplacer *tandis que* par *alors que* aurait pour conséquence de rompre ce « lien de nature » entre les deux procès :

« Remplacer *tandis que* par *alors que* aurait pour effet de faire coexister fortuitement, et de façon surprenante, deux procès non reliés par un lien de nature. J'irai même jusqu'à affirmer qu'en français contemporain, la valeur temporelle de *tandis que* n'est pas une valeur dominante, c'est une valeur seconde qui se greffe sur une valeur dominante de complémentarité. » (Guimier 2000 : 103).

Il n'est pas difficile d'y entrevoir, là encore, l'exploitation du cognème T en majeure, qui dote les constructions en *tandis que* de cette visée totalisante qui englobe les deux procès dans un seul et même tout unifié. Mais l'on voit aussi, du même coup, que ce regard totalisant oriente une nouvelle fois vers une configuration de C2 qui oblige les interlocuteurs à s'aligner pour valider entièrement la relation entre *p* et *q* et à l'interpréter comme un « lien de nature », une relation non-problématique et de ce fait non débattue. La « congruence » entre les arguments mis en relation (*p* et *q*) provient ainsi d'une congruence sur le plan interlocutif, où le locuteur impose à l'interlocuteur une relation entérinée d'office qui jouit du renfort de la norme ou du bon sens.

Même dans le cas des exploitations dites « adversatives », l'effet de contraste pourtant manifeste apparaît sous le signe de la complémentarité et de la conformité :

(286) Marceau, lorsqu'il était seul avec lui, « jactait l'argomuche », tandis qu'avec sa mère il employait des mots rares, prenait un ton affecté. (R. Sabatier, cité dans Guimier 2000 : 108)
 « Même lorsqu'une altérité forte est marquée, *tandis que* souligne que cette altérité est en quelque sorte **conforme à une norme, et donc attendue**. [...] La validation de P, comme celle de Q, **sont dans l'ordre des choses, Il y a conformité à la norme** : il est normal qu'un gamin parle argot avec un copain, mais utilise un autre langage avec sa mère. Remplacer *tandis que* par *alors que* soulignerait le caractère surprenant de la situation, l'énonciateur s'interrogeant sur ce changement de registre chez le sujet. *Alors que* soulignerait la contradiction de P par rapport à Q, *tandis que* souligne le lien naturel entre les deux propositions. » (Guimier 2000 : 108, nous soulignons).

Ce que Lapaire et Rotgé (1993) appellent la « congruence » n'est ainsi autre chose que la manifestation d'une réplique lisse et prévisible, caractéristique d'une configuration C2 :

« La congruence [produit] le non-problématique, l'évident, le compatible, le concordant, le logique, le prévisible, le « sans accroc », le « qui va de soi », le lisse, le connu. » (Lapaire & Rotgé 1993 :116, cité dans Guimier 2000 : 103).

Alors que et *tandis que* constituent ainsi « un système binaire [qui permet] d'envisager la relation entre ces deux propositions sous deux angles opposés » (Guimier 2000 : 110), angles de vue qui correspondent dans notre analyse aux deux configurations interlocutives fondamentales qui encadrent la co-construction du sens (C1 et C2). Il s'agit à notre sens d'un exemple particulièrement net de la façon dont l'activation de certains submorphèmes, ici A et T, contribue dans les langues romanes de manière efficace et stable au fléchage interlocutif assumé par chaque forme, A orientant indéfectiblement vers un cadre réceptif de type C1, et T vers un cadre C2.

2.2.4 *Al fin y al cabo / a fin de cuentas ~ después de todo* : « reformulateurs » formant système

Un autre exemple d'alternance A ~ T peut à notre sens être décelé dans le contraste entre *al fin y al cabo* et *después de todo*, deux marqueurs du discours que de nombreux linguistes classent dans le groupe des opérateurs de « reformulation » (*reformuladores*), qui permettent d'introduire un élément anti-orienté dont la force argumentative est jugée supérieure aux autres éléments considérés au préalable :

« El significado de los reformuladores *al fin y al cabo* y *después de todo* indica que el miembro discursivo en el que se encuentran tiene más fuerza argumentativa que otros miembros anteriores **antiorientados** con él (Montolío 1992 ; Fuentes 1993). » (Martín Zorraquino & Portolés 1999 : 4138, nous soulignons).

M^a P. Garcés Gómez définit la reformulation comme

« [...] un procedimiento de organización del discurso que permite al hablante volver sobre un segmento anterior para reinterpretarlo y presentarlo de una manera distinta. Lo que caracteriza a la reformulación en contraste con otras funciones discursivas es el proceso retroactivo que permite explicar, rectificar, reconsiderar, recapitular o distanciarse de una formulación previa. » (Garcés Gómez 2006 : 654).

Examinons quelques exemples attestés, empruntés à M^a P. Garcés Gómez 2008 et assortis d'une partie de leur commentaire :

(287) « Octavia es, sin duda, una gran mujer. Lástima que sea necesario sacrificarla...pero **a fin de cuentas** esto es el poder. Sacrificios que pasan por bondades en el nombre del bien común. » (T. Moix, *No digas que fue un sueño*, 1986, CREA).

« Aquí [287], el segmento con una mayor fuerza argumentativa, introducido por *pero*, lleva a una conclusión contraria a la que se desprende del segmento anterior ; el marcador *a fin de cuentas* señala que, en oposición al punto de vista precedente, mantenido por un enunciador distinto, el expresado en este miembro, con el que se identifica el locutor, es el considerado decisivo. » (Garcés Gómez 2008 :132).

On apprécie, dans cette analyse, le caractère nettement polémique et contre-argumentatif de la locution *a fin de cuentas*, qui joue sur le potentiel contrastif à la fois avec une orientation textuelle engagée dans le co-texte antérieur, et avec la distribution interlocutive : le locuteur sur-détermine l'option qu'il aura retenue contre toutes les autres, implicitement passées en revue mais rejetées, et attribuées à Autrui. Le locuteur met ainsi en relief son propre point de vue contre celui de son interlocuteur :

« [...] la función de este marcador [*a fin de cuentas*] es señalar que se ha deliberado entre varios puntos de vista referidos a distintas consecuencias posibles y se ha elegido la que se identifica con la perspectiva del hablante. » (Garcés Gómez 2008 : 131).

Une fonction proche de celle de *a fin de cuentas* est exercée par la locution *al fin y al cabo*, qui selon

M^a P. Garcés Gómez indique que

« [...] el segmento en el que se localiza supone una reconsideración de los miembros anteriores, que, en general, presentan perspectivas diferentes, y la formulación de un nuevo punto de vista,

que se justifica con respecto a ciertas **expectativas contrarias presentes en la mente de los interlocutores**.[...] [L]a nueva perspectiva presentada **es contraria a ciertas ideas convencionalmente admitidas por el hablante y el oyente** » (Garcés Gómez 2008 : 133).

C'est ainsi que dans l'exemple suivant, le locuteur affirme de manière emphatique (« sí que había ») l'existence de géants dans l'univers de don Quichotte, prenant ainsi, après l'avoir prise en considération, le contre-pied de l'argument de la folie du personnage cervantin communément admis :

(288) Es cierto que Don Quijote se comportó como un tonto con los molinos de viento, pero **al fin y al cabo**, probablemente sí que había gigantes en los alrededores. (*El País, Babelia*, 24/04/2004, CREA, cité dans Garcés Gómez 2008 : 135).

Cette mise en exergue du point de vue du locuteur contre celui d'autrui, se produit dans le cadre d'un processus de *délibération* (Garcés Gómez 2006 : 666 ; Lavaud-Verrier 2017 : 95) :

« Un locuteur qui introduit un énoncé par *al fin y al cabo* donne l'impression d'avoir mûrement réfléchi, d'avoir mis en balance plusieurs arguments avant de prendre une décision et d'énoncer son point de vue. » (Lavaud-Verrier 2017 : 94).

L'ensemble de ces caractéristiques (sélection d'un argument au détriment d'autres éléments écartés, contre-orientation, mise en exergue de la position du locuteur contre autrui etc.) nous semble compatible avec les effets discursifs notoires de la configuration C1, qui trace une ligne de partage interne intra-systémique (au sein d'un ensemble) pour mettre en concurrence ses composantes. Nous pensons que les formes *a fin de cuentas* et *al fin y al cabo*, en accord avec leur cognème A en position initiale, montrent que le point de vue sélectionné par le locuteur reste « ouvert » au débat interlocutif et potentiellement opposable, et que l'atteinte du « terme d'un parcours délibératif » (Lavaud-Verrier 2017 : 95) que la valeur lexicale « conclusive » des morphèmes mobilisés (*cuentas/cabo*) semble suggérer est placée sous le signe d'une *conclusion partielle*, comme le dénonce d'ailleurs l'initiale /k-/ qui, ne recevant *a priori* aucune interprétation submorphémique dans les emplois libres et compositionnels (*las cuentas del banco ; el cabo de la calle*), pourrait bien ici activer son potentiel cognémique dès lors que ces termes s'insèrent dans une structure figée qui entre en opposition avec d'autres formes concurrentes de son même paradigme. L'on pourrait ainsi voir dans /afindekuéntas/ et /alfinialkábo/ la présence du cognème K en une position pseudo-initiale (syllabe tonique du conglomérat), où il alterne, comme souvent, avec le cognème T de l'expression *después de todo* /despuesdetódo/. *A fin de cuentas* et *al fin y al cabo* d'un côté, et *después de todo* de l'autre se voient ainsi liés par un double lien d'opposition : A- ~ T- en majeure, et K- ~ T- en position tonique interne.

Par contraste, la locution *después de todo* ne sélectionne pas l'un des points de vue débattus, mais formule plutôt un nouveau point de vue qui résulte de la prise en compte de la *totalité* des points de vue mis en débat. Il s'agit ici moins de « met[tre] en scène une délibération » (Lavaud-Verrier 2017 : 95) que de souligner que celle-ci a été dépassée, le « terme » ayant déjà été atteint, ce que prend en charge le

cognème T- en position initiale, et lexicalise l'adverbe *después* qui entre dans la composition de cette locution. Le point de vue introduit par *después de todo* se présente ainsi comme le fruit non pas d'une sur-distinction, mais d'un mouvement intégratif. *Después de todo* « aparece en segmentos que **se presentan como una conclusión** que se deriva a partir de una serie de argumentos explicitados anteriormente » (Garcés Gómez 2008 : 139, nous soulignons).

(289) No quiero entristecerme más de lo que estoy, Mario, cariño, pero la juventud está perdida, unos por el twist y otros por los libros, ninguno tiene arreglo, que yo recuerdo antes, ¿cómo vas a comparar ?, hoy no les hables a estos chicos de la guerra, te llamarían loco, y sí, la guerra será todo lo horrible que tú quieras, pero **al fin y al cabo, es oficio de valientes, después de todo no es para tanto**, que yo, por mucho que digáis, lo pasé bien en la guerra. (Delibes, *Cinco horas con Mario*, 1966).

Lors de la veillée funèbre pour son mari Mario, Carmen passe en revue les divers sujets qui l'opposaient à son mari. La locutrice fait entendre la voix de son mari difunt, à qui elle attribue ici une attitude de dénonciation face à la guerre (« y sí, la guerra será todo lo horrible que tú quieras »), point de vue partagé, selon Carmen, par la « jeunesse d'aujourd'hui » qui semble avoir perdu « l'intérêt » pour la guerre. À l'aide de la conjonction *pero*, Carmen introduit ensuite son propre point de vue, en contraste net avec celui de son mari et cette jeunesse perdue : la guerre, c'est pour les courageux. Mais si le caractère contre-orienté provient en premier lieu de la conjonction *pero*, c'est au marqueur *al fin y al cabo* (C1) que revient le rôle de présenter son argument comme une révélation qu'elle prétend faire à son mari, qu'elle a d'ailleurs toujours pris pour un lâche et qui ne saurait donc comprendre une telle vision des choses. Avec le deuxième marqueur, *después de todo*, Carmen poursuit dans le sens de son argumentation, toujours à contre-courant des idées défendues par son mari, mais elle dote son point de vue d'une autorité nouvelle : il ne s'agit plus de faire des révélations, mais d'asseoir une conclusion : après avoir considéré tous les arguments, y compris ceux de son mari, elle ne peut arriver qu'à la conclusion que « no es para tanto », conclusion qui se rattache par ailleurs directement à son expérience personnelle (« yo [...] lo pasé bien en la guerra »). Elle peut ainsi s'ériger en témoin d'un savoir qui se trouve vérifié et objectivé par cet ancrage empirique, et ne saurait être débattu. Avec *después de todo*, elle ne fait que rappeler à son interlocuteur ce qu'elle veut présenter comme une évidence : elle n'a pas souffert pendant la guerre, celle-ci ne peut donc être un fait très grave.

Nous pensons donc que dans le cas des formes en A-, la reformulation, le nouveau point de vue, très souvent explicitement anti-orienté, s'inscrit dans le cadre de C1 : d'une façon ou d'une autre, ce point de vue est sur-distingué (sélectionné parmi les autres non retenus), contredit une attente, une norme, nourrit une polémique etc. Avec T-, la reformulation, qu'elle contredise ou non les points de vue antérieurs, se présente comme le rappel d'une évidence, un retour à la raison, l'alignement obligé des deux locuteurs sur une position (présentée comme) attendue ou conventionnelle. On dira ainsi « A fin de

cuentas lo pasamos bien » lorsqu'on ne s'attendait pas au départ à passer un bon moment, et « Después de todo lo pasamos bien » lorsqu'il s'agit plutôt de rappeler, au cours d'une discussion, une réalité admise de tous, mais qui aurait momentanément été perdue de vue. On peut aussi se demander, mais cela reste à vérifier entièrement, dans quelle mesure un phénomène similaire est à l'œuvre dans l'opposition française *au bout du compte* et *tout compte fait*.

2.2.5 L'alternance adverbiale *aún* ~ *todavía* (MoLaChe 1983)

Un dernier exemple d'opposition A ~ T très intéressant se trouve également dans le domaine adverbial espagnol, où alternent les formes *aún* et *todavía* dans l'expression d'une représentation qui se prolonge « [h]asta un momento determinado desde tiempo anterior » (DLE, s.v. *todavía*), généralement traduites par les adverbes français *encore* ou *toujours*⁴⁸³ :

- (290) Trabaja **aún**.
 (290') Trabaja **todavía**.
 (290'') Il travaille *toujours/encore*.

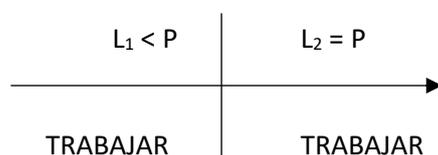
Cette alternance entre deux formes à première vue synonymes⁴⁸⁴ a fait l'objet d'une brève analyse par le groupe MoLaChe (1983) dans l'un de leurs articles fondateurs de la linguistique du signifiant, consacré au signifiant *aun* et à la conjonction concessive *aunque* qui en dérive.

À la recherche de l'identité du signifié de *aun*, les auteurs commencent par confronter la forme *aun* à son concurrent *todavía*, traditionnellement tenu pour équivalent lorsque *aun* prend une valeur dite « temporelle » (graphie avec accent *aún*, correspondant plus ou moins au français *encore*) :

« Pour répondre à cette question [de l'identité de *aun*] on essaiera d'analyser l'opposition

- 11) Trabaja *aun*.
 11 bis) Trabaja *todavía*.

Ces deux phrases apportent l'image d'une prolongation de travail – ce qui implique la représentation de deux lieux temporels successifs L_1 et L_2 , et l'existence en ces deux lieux d'un *trabajar*. En d'autres termes, je déclare qu'existe dans un lieu temporel donné (ici le présent) une opération qui existait déjà dans l'antériorité de ce lieu. Le lieu L_2 , second, se représente donc comme un *augment* de L_1 . En figure :



⁴⁸³ Il serait intéressant de se demander dans quelle mesure cette alternance française entre *encore* et *toujours* obéit, elle aussi, à une opposition cognémique, y compris celle qui est analysée ici. En effet, dans son travail d'HDR sur le cognème A en espagnol, S. Pagès émet l'hypothèse que la voyelle nasale [ã] pourrait être, en français, l'une des capacités formelles du cognème A (Pagès 2015 : 129-130). *Encore* et *toujours*, en dépit des différences manifestes qui les séparent de leurs faux amis *aún* et *todavía* (vid. MoLaChe 1983 : 4), pourraient alors eux aussi correspondre à une répartition des cadres interprétatifs C1 et C2.

⁴⁸⁴ Dans le DLE, *todavía* est donné comme glose pour les trois premières acceptions de *aun* (DLE, s.v.).

La fonction de *aun* aussi bien que de *todavía* (ou, du reste, de *encore* en français) semble donc être de **poser un champ d'augment et l'inscription dans ce champ d'une représentation identique à celle qui est vue occuper l'antériorité de cet augment.** » (MoLaChe 1983 : 5, nous soulignons).

Les signifiés respectifs de *aun* et *todavía* se caractérisent donc tous deux par l'interaction entre deux éléments :

« Ainsi donc, aussi bien dans le cas de *todavía* que dans celui de *aun*, on rencontre l'image simultanée d'une dualité et d'une unité : **dualité des lieux contenant et unité de la représentation contenue.** » (MoLaChe 1983 : 6, nous soulignons).

Cette capacité des deux formes à installer une même représentation (unité) sur deux sites temporels (dualité) repose toutefois pour chaque adverbe sur un mécanisme de signifiante propre. Dans le cas de *aún*, cette *unité* de représentation se lit directement dans la facture même du signifiant qui s'est doté, à un moment de son histoire, d'un *-n* final analogique (ADHUC > *ahú* > *aun*) sur lequel repose en grande partie le fonctionnement du nouveau signifiant ainsi constitué. Mais l'analogie en cause ici n'est pas celle que font valoir les étymologistes : au lieu de réduire ce *-n* à l'effet d'une pression analogique d'un réseau constitué de diverses particules (*bien, con, sin, según* etc. – après le *-a* et le *-s*, y aurait-il un « *-n* adverbial » ?), les auteurs du groupe MoLaChe montrent que cet ajout analogique donne lieu à un nouveau découpage du signifiant, permettant de passer d'un AU-N suggéré par la diachronie à un A-UN qui s'impose à la vue du réseau synchronique dans lequel la forme devient alors apte à s'inscrire :

« Dans l'ensemble des analogies possibles, l'analogie en *-n*, si tant est qu'elle a joué, offrait l'avantage d'inscrire *au-n* – *aun* (*a-un*) dans un réseau de signifiants dont le noyau est la représentation de l'unité : *un, uno, algún, ningún, unión, unidad*, sans parler d'un verbe comme *uncir* (*un-c-ir*) étymologiquement différent mais qui, en raison de son sens (=conjoindre deux bêtes sous un même joug pour les réduire à une unité de traction) entre inévitablement dans la même constellation sémantique.

Si l'on rapporte *aun* à ce champ, on observera que sa structure amalgame **un élément préfixal *a-* qui marque l'orientation ou le terme d'un mouvement d'unification que *un* a pour fonction de signifier.** Cette même construction se réitérera plus tard dans le lexique pour former *aunar* (*a-un-ar*), 'conjoindre, réunir'. » (MoLaChe 1983 : 7, nous soulignons).

Il ressort de cette analyse que la réfection analogique du signifiant AUN place le nouveau segment isolable UN au cœur du fonctionnement de la forme, qui peut être lue en synchronie comme un mouvement de visée (A-) d'une unité (UN) ou, plus exactement, d'une *unité à établir* de manière volontariste, en la déclarant explicitement dans le signifiant par la particule UN, là où existait l'implication d'une dualité *a priori* irréconciliable, l'existence de deux champs à première vue incompatibles :

« En fait, la formation de *aun* en espagnol est indissociable de sa **fonction unificatrice** qui est de fonder l'image de **l'unité sur une dualité originelle transgressée** et de ce fait déçue, ainsi qu'on l'a montré au cours des précédentes analyses. » (MoLaChe 1983 : 7, nous soulignons).

C'est cette priorité accordée au **dépassement d'une dualité au profit d'une unité forcée** qui fait de *aun* l'opposé spéculaire de *todavía* en dépit de leur proximité sémantique de surface : la forme *todavía*, en effet, nous semble reposer au niveau submorphémique sur la saillance {M x T} que nous avons déjà rencontrée : lisible sous l'une de ses capacités formelles [t-b], la saillance {M x T} instruit la *tension* entre un élément A et un élément B (cf. : *supra*), qui prend, en l'occurrence, la forme d'une *ex-tension* d'une représentation qui se prolonge d'un premier site temporel L1 sur un deuxième site L2. Ce qui est au premier plan avec *todavía*, c'est donc non pas la *visée* d'une *unité* de représentation (*a-un*), mais la mise en place d'un *intervalle*⁴⁸⁵ (*todavía*) entre deux bornes temporelles successives qui apparaîtront résultativement ou *rétrospectivement* comme unifiés par l'existence d'un même contenu qui s'y trouve versé dans un mouvement qui sera interprété comme une simple *continuité*, et non plus comme une *transgression*. Si les deux formes ont recours à la fois à l'idée d'unité et de dualité, la prépondérance de chacun de ces éléments n'est donc pas la même d'une forme à l'autre : alors que *todavía* insiste formellement, explicitement, sur la *mise en place d'une dualité* de lieux temporels contenant une même représentation ([t-b]), l'un étant alors compris comme la simple réplique de l'autre (cf. : *supra*) donnant lieu à une forme de *continuité*, *aun* force la *création d'une unité* de représentation en dépit de la dualité *impliquée* que *aun* vise précisément à annuler et à dépasser. C'est ce mécanisme, ce signifié de langue, qui permet par ailleurs à la forme *aun* d'intervenir dans l'expression de la concession, qui repose toujours sur le dépassement d'une contradiction :

« Ainsi donc, le propre du signifiant *aun* est de marquer une opération d'unification dont un effet est la **levée d'une incompatibilité**. Par *aun* l'espagnol réduit à l'unité ce qui se présentait sous l'espèce d'une dualité. *Aunque llueve/llueva, salgo* déclare que je sors lorsqu'il ne pleut pas, mais que je sors *aun* quant il pleut. De sorte que *aun* signifie que les deux sorties n'en sont qu'*une* indépendamment de leurs circonstances météorologiques. » (MoLaChe 1983 : 7, nous soulignons).

Le recours à la lecture submorphémique permet ainsi, en ce qui concerne *todavía*, de compléter l'analyse analogique conduite par le groupe MoLaChe sur la forme *aun* et de consolider l'hypothèse d'un fonctionnement complémentaire des deux formes ici examinées. Cette complémentarité suggère alors que l'espagnol utilisera la forme *aun* à chaque fois qu'il s'agira de forcer **la mise en place de cette unité** de représentation en dépit d'une incompatibilité apparente, et la forme *todavía* lorsqu'il s'agit de répartir une seule et même représentation **sur deux champs temporels** (ou notionnels) dans le but d'en déclarer la prolongation.

⁴⁸⁵ La notion d'intervalle est l'une des exploitations typiques de la saillance {M x T}. L'on pourrait également se demander quel rôle pourrait jouer, dans *todavía*, la « désinence » imperfectivante *-ía* dans cette mise en place d'une durée, d'un intervalle.

Mais cette complémentarité des mécanismes mis en œuvre rejoint d'autre part, on l'aura compris, un partage des fonctions interlocutives C1 et C2 entre les deux formes, selon le schéma désormais coutumier : nous pensons en effet que c'est à la forme « transgressive » *aun* que revient la fonction de balisage C1, et à *todavía* le rôle d'un marqueur de C2. Pour nous en convaincre, reprenons ici les effets discursifs des deux formes observées par MoLaChe :

« Reste maintenant à comprendre ce qui sépare *aun* de *todavía*. Une observation attentive des circonstances dans lesquelles sont produites les phrases

11/11 ter) Trabaja aun. / Aun trabaja.

11 bis/11'bis) Trabaja todavía. / Todavía trabaja.

fait apparaître que, dans (11/11 ter) et (11 bis/11'bis), il est pris acte de l'existence actuelle d'un travail considéré sous l'espèce d'une prolongation de lui-même. Mais alors qu'avec *todavía* il n'est fait que cela, ***aun* apporte l'impression que cette prolongation a quelque chose d'intempestif, c'est-à-dire d'inattendu ou d'inhabituel.** Ainsi, parlant de quelqu'un qui travaille passé l'âge ou passée l'heure, je puis m'étonner : *Aun trabaja*. Dans les mêmes circonstances phénoménales, et parlant de la même personne, rien ne m'interdirait, certes, de dire : *Todavía trabaja*. Cependant, l'impression d'intempestivité que suscitait *aun* s'évanouirait alors pour ne laisser place qu'à la seule image d'une prolongation de travail. » (MoLaChe 1983 : 6, nous soulignons).

Encore une fois, l'on reconnaîtra dans ce « quelque chose d'intempestif, c'est-à-dire d'inattendu ou d'inhabituel » les effets tout à fait canoniques d'une configuration C1, coutumière de ce genre d'exploitations discursives qui ont en commun leur caractère « transgressif » d'une norme, d'une attente ou d'un cours prévisible des choses :

« Ces effets – ce ne sont que des effets – correspondent à deux mises en œuvre différentes du mécanisme de l'augment. La différence tient à ce que **dans *aun*, ce mécanisme par son fonctionnement est utilisé en vue de transgresser une implication sous-jacente**, à savoir, dans l'exemple considéré, l'incompatibilité d'une opération *trabajar* avec l'époque présente. Aux termes de cette implication, il devrait, en effet, n'y avoir de travail que dans l'antériorité de cette époque, et dans cette antériorité seulement. A l'opposé, dans le cas de *todavía*, il n'est pas recouru à pareille implication : **le mécanisme de l'augment est livré à ses seuls pouvoirs.** » (MoLaChe 1983 : 6, nous soulignons).

La forme *todavía*, en revanche, semble se caractériser par sa dimension beaucoup plus neutre et non-problématique : c'est la forme qui, indifférente à toute incompatibilité éventuelle entre la représentation qu'elle prolonge et le site sur lequel elle l'installe, se contente de prendre acte de cette prolongation, d'en déclarer l'existence. C'est une forme qui livre de cette prolongation une image homogène et unifiée, lisse et linéaire :

« Dans (11 bis) *Trabaja todavía*, le travail qui occupe le lieu L₂ se présente comme une simple prolongation de celui qui existe en L₁. D'où l'impression d'une unité : celle d'un seul travail appréhendé en expansion de lui-même. » (MoLaChe 1983 : 6, nous soulignons).

La forme *aun*, quant à elle, engendre une image hétérogène, d'une unité de représentation « forcée » par le dépassement d'une dualité de principe :

Avec *aun*, par contre, le lieu L_2 , qui est le présent, est tel qu'en raison de l'implication sous-jacente (pas de travail hors de l'antériorité de P) il s'oppose à l'inscription en lui d'une représentation identique à celle qui occupe le lieu L_1 – nonobstant quoi on l'y inscrit. Une fois encore on se retrouve donc en présence d'une unité, mais **établie cette fois en transgression d'une dualité impliquée**. L'image d'une continuation demeure, mais sur fond de **discontinuité outrepassée**, ce qui confère selon les cas à cette continuité un caractère illégitime ou intempestif. » (MoLaChe 1983 : 6, nous soulignons).

L'ensemble des effets discursifs de *aun* repérés par les auteurs Mo.La.Che, décrits en termes « d'intempestivité », « d'inattendu »/« d'inhabituel » voire de « transgression », nous semblent ainsi clairement relever d'un cadre interprétatif de type C1, auquel le cognème A situé en position frontale contribue de façon significative. Comme dans le cas des formes que nous avons rencontrées dans le paradigme adverbial épistémique, la forme *aun* peut être analysée comme une « pro-position forte », la *mise en avant* d'une unité (A-UN) que le locuteur propose à l'interlocuteur d'établir, prenant ainsi le contrepied d'un raisonnement attendu, habituel ou conventionnel. Face à ce caractère contestataire de la forme *aun*, la forme *todavía* semble se caractériser par sa charge sémantique particulièrement anodine, qui, loin du potentiel polémique d'un *aun*, insiste sur la réplication linéaire, lisse et non problématique d'une représentation qui avait été posée en L_1 et qui se reproduit à l'identique en L_2 , sans autre effet que celui de marquer un stade second de la représentation ainsi reconduite. Nous pensons une nouvelle fois que c'est à la forme en T- qu'échoit, dans ce micro-réseau, la capacité de clore le système global par la mise en place d'une réplication sous-distinguée, non problématique, qui relève du préconstruit dans la mesure où elle se contente de répliquer tel quel l'état initial du système et de l'imposer à l'interlocuteur dans une visée perfective (le débat est clos, n'a pas lieu d'être) et rétrospective.

Si *aun* et *todavía* ont en commun de « poser un *champ d'augment* et [d'inscrire] dans ce champ une représentation identique à celle qui est vue occuper l'antériorité de cet augment » (Molache 1983 : 5), c'est qu'ils fonctionnent tous les deux comme des marques d'un *état second* du système, emportant par la construction de ce champ d'augment l'image d'une ultériorité. Mais cette ultériorité est envisagée selon les deux modalités qui fondent les configurations interlocutives 1 et 2 : forte de l'élément A-, *aun* crée là encore un « différentiel de puissance » entre l'état initial et sa réplication, alors que *todavía*, informée du cognème T- de rétrospective extrinsèque, regarde cette ultériorité comme le stade conclusif d'une réplication qui s'est déroulée sans heurts et sans à-coups, de manière entièrement prévisible. Il n'est pas exclu de penser que ce micro-système pourrait être complété au poste de C0 (RID) par l'adverbe *ya*, forme qui, comme *aun* et *todavía*, pose deux champs (temporels ou notionnels) mais qui, à la différence des formes de négociation interlocutive (C1 et C2), se caractérisent par leur relation de *discontinuité* :

« [...] qu'il soit adverbe de temps, marqueur d'interlocution, locution conjonctive causale ou concessive, *ya* emporte partout et toujours l'idée de la discontinuité franchie ou franchissable, à l'inverse de son symétrique *aun* qui ne la pose que pour l'oblitérer. » (Resano 1998 : 316).

La forme *ya* permet en effet de poser l'existence de deux champs et situe dans l'un des deux l'attente d'un événement, dans l'autre sa réalisation effective, envisageant l'un par rapport à l'autre mais sans préciser d'ordre (chrono-)logique entre les deux. Si la réalisation précède l'attente, l'on obtient un effet d'anticipation équivalent à celui obtenu par la forme française *déjà*, comme dans *Ya he terminado el trabajo*, qui pose dans L₁ l'existence d'un événement [*terminar*] qui n'était attendu qu'en L₂. Mais contrairement à son faux équivalent français, *ya* peut aussi situer en L₂ la réalisation d'un événement qui était attendu en L₁ : l'on obtient alors l'effet d'une attente (enfin) satisfaite, comme dans *Ya duerme el niño*, qui donne à entendre que l'endormissement de l'enfant était (grandement) attendu dans un moment antérieur à sa réalisation effective. C'est dans cette *réversibilité* du rapport entre l'attente et la réalisation, concevable dans une logique tantôt d'anticipation et tantôt de postériorisation, que nous voyons l'effet discursif imputable à une forme de C0, qui se contente de mettre en perspective un événement avec l'attente de sa réalisation tout en se montrant indifférente au moment de la satisfaction de celle-ci.

2.3 Les alternances *tal vez* ~ *acaso* et *tal vez* ~ *a lo mejor* : exploitations discursives

La profusion du réseau T ~ A et son exploitation interlocutive systématique nous autorisent à postuler par analogie que *tal vez* pourrait lui aussi entrer dans une telle relation de contraste avec les formes en A- de notre paradigme (*acaso* et *a lo mejor*) formes dont l'identité interlocutive C1 a été établie au chapitre précédent. Nous examinerons, pour clore ce chapitre, quelques exemples attestés d'alternances, pour observer comment, dans le discours d'un même locuteur empirique, ce contraste interlocutif peut être exploité.

Reprenons d'abord un exemple déjà rencontré : le passage de Vargas Llosa, où l'héroïne Flora Tristán s'interroge sur la vie qui aurait pu être la sienne si son père n'était pas décédé si tôt :

(291) ¿Qué habría pasado si el coronel don Mariano Tristán hubiera vivido muchos años más ? No hubieras conocido la pobreza, Florita. Gracias a una buena dote, estarías casada con un burgués y **acaso** vivirías en una bella mansión rodeada de parques, en Vaugirard. Ignorarías lo que es irse a la cama con las tripas torcidas de hambre, no sabrías el significado de conceptos como discriminación y explotación. Injusticia sería para ti una palabra abstracta. Pero, **tal vez**, tus padres te habrían dado una instrucción : colegios, profesores, un tutor. Aunque, no era seguro : una niña de buena familia era educada solamente para pescar marido y ser una buena madre y ama de casa. Desconocerías todas las cosas que debiste aprender por necesidad. Bueno, sí, no tendrías esas faltas de ortografía que te han avergonzado toda tu vida y, sin duda, hubieras leído más libros de los que has leído. (M. Vargas Llosa, *El paraíso en la otra esquina*, 2003).

Le narrateur – délégué de Flora Tristán – enchaîne ici deux hypothèses sur les modalités de cette vie bourgeoise à laquelle la protagoniste a échappé : l'une concerne sa vie dans un beau manoir (« *acaso vivirías en una bella mansion* »), l'autre la possibilité d'avoir reçu une formation intellectuelle (« *tal vez tus padres te habrían dado una instrucción* »). Nous ne revenons pas ici à l'effet de rejet affectif et de désapprobation emporté par l'hypothèse en *acaso*, que nous avons amplement commentée au chapitre précédent, et qui émerge dès lors que la prise en compte du co(n)texte est suffisamment généreuse. Ce qui nous intéresse à présent est la manière dont les adverbies *acaso* ~ *tal vez* se partagent le traitement qui est réservé au cliché et à la « norme » dans ce passage : avec *acaso*, nous l'avons vu, la locutrice convoque, « cite » le stéréotype de la belle demeure symbole d'une vie étriquée que d'aucuns tiendraient pour désirable, mais pour s'en distancier, s'en affranchir ; avec *tal vez* en revanche, elle convoque un autre aspect de ce même cliché, celui d'une classe sociale qui se donne les moyens d'instruire ses enfants, et particulièrement l'image du précepteur privé, pratique caractéristique d'une certaine couche sociale et d'une époque. Mais avec *tal vez*, cette « norme » n'est pas discutée, mise en débat, mais au contraire sous-distinguée : il s'agit d'une hypothèse non problématique, entièrement prévisible et raisonnable. De ce fait, la déception n'en est que plus grande lorsque, dans la phrase suivante, la concession *aunque* remet en question cet élément qui, seul point positif dans un panorama autrement affligeant, semblait bien acquis, ratifié.

(292) El vocabulario español de origen vasco seguro o probable incluye además sustantivos referentes al suelo, como *pizarra* y *guijarro*; nombres de plantas y animales, *chaparro*, *mesto*, *becerro*, **acaso zorra**; prendas de vestir, *boina* y **tal vez gorra**; agricultura, tracción y aperos, *laya* 'pala de labrar', *narría*, *gamarra*, *ceizcerro*; algún adjetivo, *bizarro*, *gazmoño*; ciertas voces de uso familiar o irónico, como *gazuzá* 'hambre', etc. A cambio de estos escasos préstamos, la influencia léxica del español sobre el vasco ha sido, y sigue siendo, enorme. (R. Lapesa, *Historia de la lengua española*, 1942).

Dans cet extrait d'un manuel de linguistique historique, R. Lapesa dresse une liste des possibles emprunts espagnols à la langue basque. Il y fait figurer deux entrées pour lesquelles il émet des réserves, respectivement à l'aide de l'alternance adverbiale *acaso* ~ *tal vez* ici examinée, mais les deux hypothèses semblent particulièrement équivalentes : *acaso zorra* ~ *tal vez gorra*. Il s'agit, typiquement, d'un contexte qui laisse penser à une simple variation stylistique, l'auteur ayant cherché à éviter la répétition. Or, il n'en est rien : même en absence de tout indice contextuel pouvant corroborer nos hypothèses, nous considérons, avec Douay & Roulland (2014 : 176), que « [c]e n'est [...] pas le contexte qui donne sens à la forme mais la forme qui donne sens au contexte », autrement dit, que la forme, forte de l'identité interlocutive que lui confère son signifiant inséré dans ses réseaux analogiques, et en vertu de sa seule présence dans l'énoncé, en oriente l'interprétation. Si l'on adhère à notre analyse des formes ici opposées, il faudra en conclure que l'idée d'une origine basque du mot *zorra* revêt dans l'esprit du

locuteur un caractère saillant, et qu'au contraire cette même hypothèse pour *gorra* lui semble plate, anodine. Notre hypothèse est que sur fond commun d'une incertitude au sujet de l'origine étymologique de ces deux termes, « l'hypothèse basque » se situe différemment vis-à-vis du discours « normé » sur la question, qui n'est autre que celui de l'Académie. En effet, il suffit de consulter le DLE pour s'en convaincre : selon cet ouvrage de référence, vecteur d'une vision normée et normative de la langue, *zorra* proviendrait du portugais (DLE, s.v.), et non du basque. *Acaso* permet ainsi, dans ce contexte, d'introduire une hypothèse qui, pouvant être interprétée comme improbable, s'inscrit surtout en faux contre un discours officiel, avec lequel la forme C1 permet de déclarer explicitement le décalage. Il en va autrement pour le mot *gorra*, pour lequel le DLE se contente de mentionner une « origine **incertaine** » (DLE, s.v.). Dans la mesure où la fonction de *tal vez* est précisément de déclarer une *incertitude* relative, non incompatible avec une certaine prise de position, l'on comprendra que l'hypothèse *tal vez gorra* ne s'écarte en rien de ce discours normatif, mais converge avec lui. Il est significatif que le dictionnaire emploie la forme *quizá* lorsqu'il s'agit d'émettre une hypothèse étymologique : en tant qu'incarnation de ce discours normatif, le dictionnaire *pose* ou *crée* la norme, et n'a pas besoin de s'y référer (C1 ou C2)⁴⁸⁶.

En (293), c'est encore un discours normé, presque ritualisé, que *tal vez* permet de mobiliser dans le but de proposer une hypothèse totalement plate, sans relief narratif :

(293) [*Le prêtre Sebastián Urrutia Lacroix raconte comment, à l'issue de la mort du père Antonio, il relâcha le faucon Rodrigo que le père Antonio maintenait depuis des années en captivité. Le rapace, qui n'avait pas chassé pendant des années et semblait en piètre état physique, s'élève dans les airs et, après avoir décimé plusieurs pigeons qui tombent aux pieds du prêtre tel un présage funeste, disparaît à jamais.*]

[...] yo recuerdo que entonces otra vez grité vuela, Rodrigo, y luego oí un vuelo plural e insano, y los pliegues de la sotana cubrieron mis ojos mientras el viento limpiaba la iglesia y sus alrededores, y cuando pude quitarme de la cara mi particular caperuza distinguí, bultos informes en el suelo, los cuerpecillos ensangrentados de varias palomas que el halcón había depositado a mis pies o en un radio alrededor de mí de no más de diez metros, antes de desaparecer, pues lo cierto es que esa noche desapareció Rodrigo por los cielos de Burgos, en donde dicen que hay otros halcones y se alimentan de pajarillos, y **tal vez** la culpa fue mía, pues debería haberme quedado en el patio de la iglesia, llamándolo, y entonces la rapaz **acaso** hubiera vuelto, pero una campanilla sonaba insistentemente desde las profundidades de la iglesia y yo supe, cuando por fin pude oírla, que se trataba del médico y de la criada, y abandoné mi puesto y acudí a abrir, y cuando volví al patio el halcón ya no estaba. (R. Bolaño, *Nocturno de Chile*, 2000)

⁴⁸⁶ Voir, à titre d'exemple, cette entrée dans le DLE : « mortaja². **Quizá** del fr. medio *mortaise*, hoy *mortaise*. 1. f. *muesca* (|| hueco que se hace en una cosa para encajar otra). Pour l'anecdote : dans son travail sur les saillances, M. Grégoire (2012) est amené à proposer, à partir des analogies du signifiant, pour certaines formes des hypothèses étymologiques propres, présentées significativement sur le modèle des définitions du DLE, mais introduites à l'aide de *quizás*, la forme qui selon notre analyse correspond à une proposition personnelle forte, en décalage avec un discours normé mais assumée par le locuteur : « Chingolingo (**Quizás** der. de *chingar*. Hipótesis propia) 1. m. El Salv. y Hond. Juego de dados en el que ganan las figuras iguales de color negro y pierden las rojas o la combinación de roja y negra. » (Grégoire 2012 : 224).

Cet épisode, en apparence parfaitement anecdotique, fonctionne dans l'économie de l'œuvre comme l'une des multiples métaphores par lesquels le narrateur exprime, de manière chiffrée, sa culpabilité de collaborateur du régime Pinochet. Dans ce passage, il dit se sentir coupable d'avoir relâché le prédateur dans la nature, et les deux hypothèses illustrent deux aspects complémentaires de cette « confession ». L'hypothèse avec *acaso* s'interprète aisément : outre l'inférence d'une hypothèse peu probable, élaborée en dépit du bon sens – l'oiseau, enfin libre, n'allait pas revenir –, *acaso* fait entendre une hypothèse que le locuteur impute à Autrui, simulant les reproches qu'on pourrait lui faire ou, éventuellement, qu'il s'adresse à lui-même. L'hypothèse en *tal vez* fonctionne alors, en guise de réponse (anticipée) à ces reproches, comme un aveu de conformité avec les accusations qu'il simule : il admet sa culpabilité, l'atténuation inhérente à l'adverbe épistémique paraissant purement formelle, presque rhétorique. Mais en même temps – et c'est essentiel dans la stratégie narrative poursuivie – le locuteur a recours, là encore, à un discours stéréotypé, qu'il se propose de répliquer pour l'adapter à sa situation particulière : c'est le *mea-culpa* de la liturgie romaine que *tal vez* fait en quelque sorte résonner dans cette confession particulière. Celle-ci, du fait de son caractère conventionnel, est ainsi rapidement démasquée comme une formule vide, stérile : le prêtre, qui n'a aucune envie de soulever un vrai débat sur sa culpabilité (qui aurait impliqué, au préalable, un débat sur ses actions), se débarrasse au plus vite de cette question et se retranche derrière une formule rebattue.

(294) [Dans ce passage issu d'un roman historique, Eva Perón discute avec sa mère, qui désapprouve le choix de sa fille d'avoir épousé Juan Domingo Perón, le président argentin. Eva finit par se laisser des commentaires de sa mère, et de devoir se justifier.]

No estaba enamorada, mamá. Nunca estuve, hasta que conocí a Perón. Me enamoré de Perón antes de verlo, por las cosas que hacía. No a todas las mujeres les pasa eso. No todas las mujeres se dan cuenta de que han encontrado a un hombre que está hecho para ellas, y que nunca habrá otro.

-Ya sé que Perón es distinto, pero el amor que vos le diste tampoco se parece a ningún amor.

-¿ Para qué hablamos de estas cosas, mamá ? Tu vida no fue como la mía y a lo mejor terminamos por no entendernos. Si vos te hubieras enamorado de alguien que no fuera papá **tal vez** no serías la misma. A mí Perón me sacó de adentro lo mejor, y si soy Evita es por eso. Si me hubiera casado con Mario o con aquel periodista sería la Chola o Eva Duarte, pero no Evita, ¿te das cuenta? Perón me dejó ser todo lo que quise. Yo empujaba y decía: quiero esto, Juan, quiero aquello, y él nunca me lo negó. (T. E. Martínez, *Santa Evita*, 1995).

La première hypothèse en *a lo mejor* fonctionne, selon le principe observé au chapitre 10, comme une mise en garde que la locutrice Eva adresse à sa mère et lui suggère fortement de considérer : si la mère ne cesse pas ses invectives contre Perón, il risque de se produire une rupture qui infléchirait alors la relation de connivence et de confiance que les deux femmes avaient affichée jusqu'alors. La deuxième hypothèse en *tal vez* revêt en revanche des allures purement formelles : il va de soi, pour la locutrice, que le choix du mari est déterminant dans le devenir d'une femme, comme en témoigne d'ailleurs sa propre

expérience empirique, qui lui sert, comme souvent avec *tal vez*, lui sert de base pour élaborer son hypothèse.

(295) [Assiégés dans une chambre d'hôtel par les membres d'un cartel ennemi, Teresa et son garde du corps Pote Gálvez se retrouvent au cœur d'une fusillade.]

Ensondecida, tarda en comprender que el rumor lejano que oye son las ráfagas furiosas que dispara Pote Gálvez. Y yo también debería hacer algo, piensa. Así que se incorpora tambaleándose por el shock del estallido, agarra la pistola, va de rodillas hasta la puerta, apoya una mano en el marco, se pone en pie, sale afuera y empieza a disparar a ciegas, bum, bum, bum, fogonazos entre fogonazos mientras el ruido crece y se hace cada vez más claro y cercano, y de pronto se encuentra frente a sombras negras que vienen hacia ella entre relámpagos de luz naranja y azul y blanca, bum, bum, bum, y hay balas que pasan, ziaaang, y chasquean en las paredes por todas partes, hasta que por detrás, a un lado, bajo su mismo brazo izquierdo, el caño del Aká de Pote Gálvez se suma a la quema, raaaaca, raaaaca, esta vez no con ráfagas cortas sino interminablemente largas, cabrones lo oye gritar, cabrones, y comprende que algo va mal y que **tal vez** le han dado a él o le han dado a ella, que **a lo mejor** ella misma se está muriendo en ese momento y no lo sabe. Pero su mano derecha sigue apretando el gatillo, bum, bum, y si disparo es que sigo viva, piensa. Disparo luego existo. (A. Pérez-Reverte, *La Reina del Sur*, 2002).

Dans cet extrait, comme tout au long du roman, le narrateur suit les péripéties de Teresa en focalisation interne. Le passage adopte une perspective délibérément « impressionniste », comme en témoignent les diverses onomatopées qui contribuent à une impression générale de grande confusion. Sur fond de ce vacarme assourdissant des coups de feu, Teresa entend le cri de son ami Pote Gálvez, ce qui déclenche en elle deux hypothèses successives. La première, en *tal vez*, suit la tendance générale observée pour cet adverbe au chapitre 6 : c'est une hypothèse issue d'un processus délibératif à connotation nettement conclusive (« comprende que [...] tal vez... »), et qui se présente comme entièrement déterminée par la situation, presque nécessaire et inévitable : au milieu des balles qui sifflent sur leurs têtes, le cri soudain de Pote ne peut pas vraiment recevoir d'autres interprétations que celle que « le han dado a él o le han dado a ella ». Même le deuxième segment de l'hypothèse – elle pourrait être touchée sans s'en être rendu compte –, à première vue plus insolite, ne s'écarte guère de ce que l'on sait être un état de choc, dans lequel la victime ne sent pas sur le moment l'étendue de ses blessures. Là encore, *tal vez* opère donc nettement dans le domaine du prévisible, du préconstruit et du non-saillant. La deuxième hypothèse en *a lo mejor* prend le relais du raisonnement amorcé par *tal vez*, et développe le deuxième point (la possible inconscience du personnage), mais le place sous le signe de la surdistinction : l'idée faisant son chemin, elle émerge soudain avec force dans le raisonnement du personnage, qui jusque-là avait tenu l'idée d'être blessée pour une possibilité certes raisonnable, mais non moins théorique, presque abstraite (effet de C2). *A lo mejor* fonctionne ici comme cet opérateur de suggestion que la locutrice cherche à insinuer dans la pensée de l'Autre (et d'elle-même) : l'idée incongrue qu'elle puisse être non certes blessée, mais carrément mourante, sans s'en apercevoir.

Conclusion

Nous pensons avoir démontré que la forme *tal vez*, la dernière à se soumettre à son tour à l'analyse interlocutive, est bien la forme unique de configuration C2 au sein de ce paradigme. Comme dans le cas des autres formes, cette identité interlocutive s'enracine positivement dans diverses portions du signifiant que les locuteurs sont en mesure d'isoler et de réinvestir dans cette forme en vertu de la très grande vitalité des réseaux analogiques correspondants.

La saillance {TR}, actualisée dans *tal vez* sous la capacité formelle [t-l], emporte fondamentalement une idée de *mise en ordre* (par une conscience volontaire ou l'exercice d'une force), ce qui permet à *tal vez* d'élaborer des hypothèses lisses et prévisibles (effet discursif de *linéarité*), envisagées comme non problématiques dans la mesure où tout différend interlocutif y est déclaré dépassé (effet discursif de *difficulté surmontée*), et qui du fait de leur caractère conventionnel ne sont pas exemptes d'une certaine autorité qui aligne les interlocuteurs conjointement dans le sens de la norme (*mise en ordre, contrôle*). L'actualisation de la saillance {TR} est ainsi l'un des éléments qui déterminent la place centrale que *tal vez* occupe dans ce paradigme, lui permettant d'articuler les deux sous-ensembles en {SK} et en {BL} en une constellation de microsystemes intégrés.

D'autre part, nous avons pu observer que *tal vez* nourrit une double opposition cognémique qui vient confirmer et verrouiller cette place systémique centrale de *tal vez* auprès de chacune des formes de C1 : par le biais des contrastes $T \sim K$ et $T \sim A$, *tal vez* entretient une relation d'opposition directe avec au moins trois des quatre formes de C1 préalablement identifiées (*quizás, acaso* et *a lo mejor*, fait tenir l'ensemble et clôt les mouvements répliatifs lancées, respectivement, par chacun d'eux. Il fonctionne comme la clé de voûte, la pièce maîtresse de ce système de systèmes :

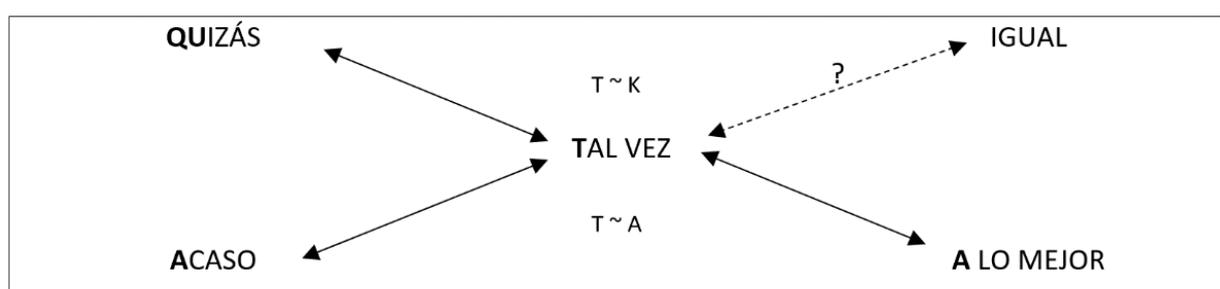


Figure 107 : Les contrastes C2 ~ C1 du système des adverbes épistémiques

On aura remarqué certes que la relation sémiologique spécifique entre *tal vez* et *igual* n'a pas été explorée ici, mais à la lumière de l'extrême cohérence de ce paradigme, il ne fait pour nous aucun doute que les deux signifiants concernés connaissent eux aussi une solidarité formelle qui ne se déroberait pas à une analyse plus poussée de la forme *igual*. Sans développer ici la question qui pourrait faire l'objet d'une étude ultérieure, on peut remarquer en première approximation que *igual* pourrait être lu comme

une forme en K- , sorte de paronyme augmenté (I-) de *cual*, avec lequel il partage, sans aller plus loin, l'affinité comparative. Du fait de cette paronymie s'établirait alors avec *tal vez* une opposition pseudo-corrélative en T ~ K sur le modèle fourni par le contraste *tal ~ cual*, *tal* entrant par ailleurs dans la composition historique de la forme en T.

Cette vue des choses, qui n'est qu'une simple piste, braquerait d'autre part le projecteur sur une autre réalité du signifiant de *tal vez* que nous avons négligée : la présence dans son signifiant de la particule {AL}. Cette observation scelle alors entre la forme de C2 et les deux formes de C1 du paradigme en {BL} une relation privilégiée : présente dans les deux formes de C1 en position sémiosyntaxique pertinente (*a lo mejor ~ igual*), la grappe altérisante {AL} passe avec *tal vez* sous la houlette de T-, de façon non dissemblable au cognème -S, qui, dans *quizás* contribue fondamentalement à la réplique de type C1 mais qui, dans le cas de *tal vez*, passe sous l'égide de T pour indiquer une projection hors RID dans laquelle l'altérité est maîtrisée et finalement neutralisée (sous-distinguée). Les marques S et AL, présentes dans le signifiant de *tal vez*, tels les vestiges de cette altérité contrôlée et régulée, fonctionnent comme le rappel iconique de la présence nécessaire d'Autrui que C2 doit convoquer pour mieux pouvoir l'annuler.

À la lumière de ces nombreuses observations convergentes, il ne fait pour nous aucun doute que *tal vez* est bien la clef de voûte de l'architecture de ce paradigme dont nous avons cherché à dévoiler, tout au long de ce travail, aussi bien les fondements que les filigranes, et dont nous pensons désormais être en mesure de dessiner une vue d'ensemble.

Conclusion Générale

Aun con un máximo de lucidez, el discurso es inevitablemente lineal, poniendo en fila trozos de sentido en una frágil hebra. Pero el pensamiento significativo raramente es lineal : habrá referencias internas y relaciones cruzadas que el buen lector tendrá que desentrañar por sí mismo. (M. Black, El laberinto del lenguaje, 1969).

Dans le présent travail, nous avons étudié les « adverbes de doute » de l'espagnol contemporain, un vaste ensemble de formes à première vue disparates dont la description linguistique, en dépit de l'intérêt croissant que suscite ce paradigme dans la communauté scientifique, laisse en suspens la question – fondamentale à notre sens – de l'*identité* en langue de chacune de ces formes. Nous situant délibérément à contre-courant des diverses analyses entreprises à ce jour (approche statistique, diachronique etc.), nous sommes partie des postulats de la *linguistique du signifiant* afin d'étudier le seul élément qui, déclarant de façon univoque la spécificité de chaque signe, n'avait pourtant fait jusque-là l'objet d'aucune recherche : le **signifiant**.

Soumis au prisme de différentes approches complémentaires (TSS, Cognématique, TRI) qui ont germé au cours des dernières années à la faveur des retournements heuristiques postulés par la *grammaire énaactive*, les signifiants du paradigme épistémique ont progressivement dévoilé leur spécificité respective, laquelle réside dans la combinatoire unique d'un faisceau de submorphèmes dont les amorçages cognitifs, enracinés dans l'expérience sensori-motrice de la phonation, façonnent la signifiante de chaque adverbe et lui permettent d'entretenir avec les autres formes du paradigme – mais aussi avec d'autres réseaux analogiques de la langue espagnole – de multiples relations de correspondance et de contraste.

Avec pour seul guide la « notice de montage »⁴⁸⁷ du système inscrite à même les signifiants, notice que nous avons appris à « lire » au prix de nombreux aller-retours, ricochets et impasses (provisoires), nous avons parcouru les méandres de ce réseau adverbial qui, comme tout labyrinthe qui se respecte, cache sous ses allures erratiques une organisation complexe et cohérente, et dont nous pensons désormais être en mesure de proposer une cartographie complète, qui permettra de visualiser d'un seul coup d'œil les nombreuses interrelations sémiologiques de *correspondance*, de *contraste* et d'*augmentation* qu'il nous a fallu dérouler linéairement, l'une après l'autre, au cours de notre travail :

⁴⁸⁷ Nous empruntons l'expression à D. Bottineau : « Ce que constate la cognématique, c'est que les grammèmes portent leur propre « notice de montage métalinguistique » : *this* pourrait certes fonctionner globalement en se disant *schtroumpf* et être inanalysable, mais de fait, ils se présente sous une forme analysable pour le linguiste, *comme si le locuteur mettait systématiquement en œuvre le détail du protocole affiché.* » (Bottineau 2009 : np, l'auteur souligne).

Conclusion

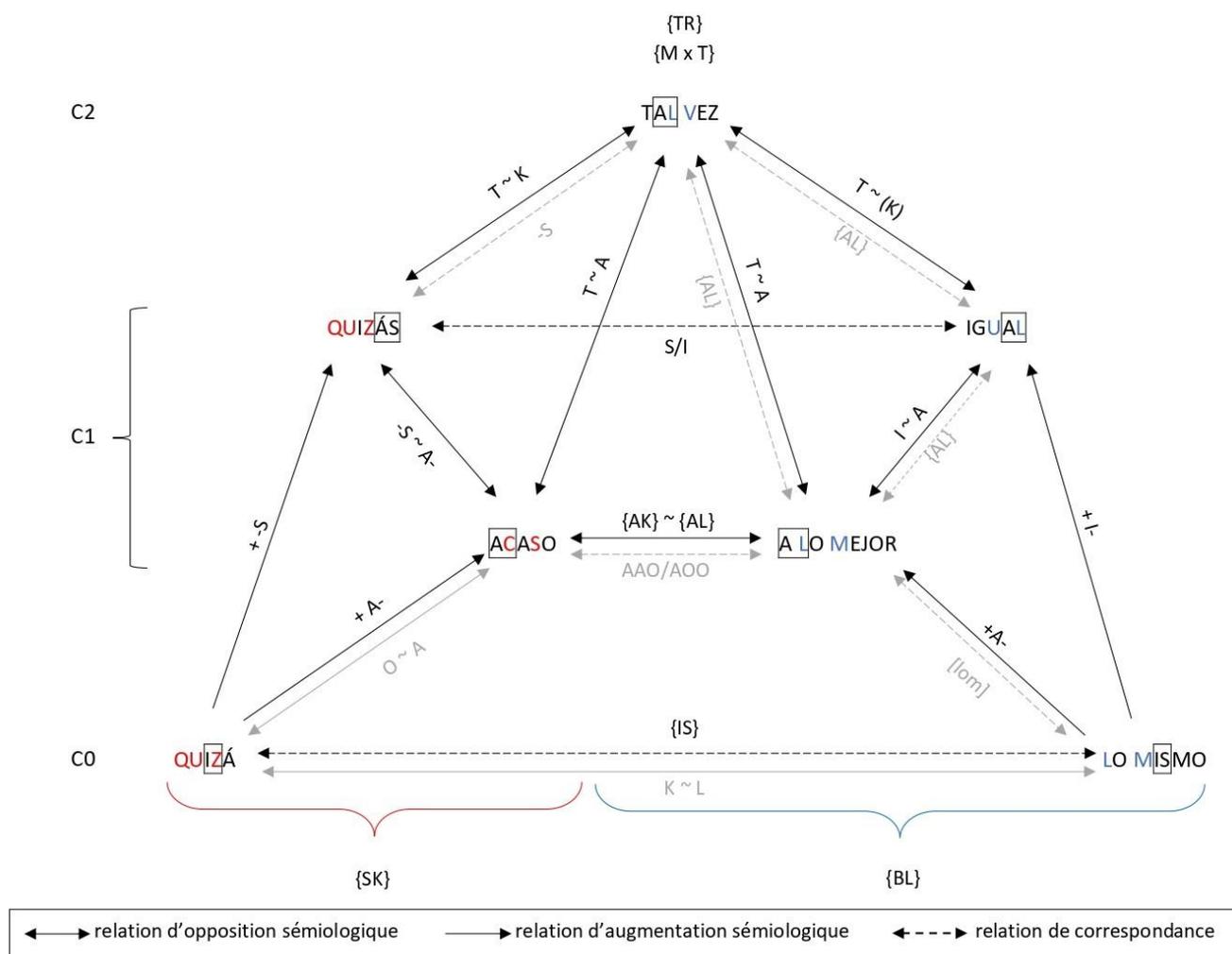


Figure 108 : Le paradigme des « adverbos de doute » : vue d'ensemble (voir annexes)

Cette vue d'ensemble du système confirme ainsi ce dont l'Académie semblait avoir l'intuition lorsque, sans pour autant justifier son choix, elle citait ces sept formes-là précisément pour illustrer le traditionnel paradigme des « adverbos de doute » (RAE-ASALE 2009 : 2350) : sans préjuger de la manière dont d'autres formes (dont nous avons rencontré quelques-unes au cours de notre exploration) pourraient venir s'insérer à leur tour dans ce réseau – il y a là une piste de recherche encore ouverte –, nous observons en effet que les formes *quizá*, *quizás*, *acaso*, *tal vez*, *a lo mejor*, *lo mismo* et *igual* s'organisent en un micro-système de forme pyramidale qui se caractérise par une remarquable symétrie.

Avant d'en dresser un bilan synthétique, il convient de souligner que ce système, qui apparaît dans la figure 108 dans toute sa complexité, doit être compris comme un système « idéal », une compilation exhaustive – ou presque – des potentialités offertes par une mise en relation maximale des signifiants. Ce système idéal, s'il ne correspond que rarement – pour ne pas dire jamais – au système qu'un locuteur empirique peut mettre en œuvre de manière spontanée et active, n'en est pas moins reconstruit à partir de l'observation de pratiques attestées qui témoignent de la façon dont les individus sélectionnent et

interprètent, selon la richesse de leur système personnel acquis dans l'expérience dialogique, ces potentialités latentes. La multitude des interconnexions, réorganisées au gré de l'expansion diachronique du système, explique et assure la survie de toutes ces formes au sein du paradigme puisque, quelle que soit la sensibilité concrète du locuteur à ces divers découpages, ces formes ont peu de risque de se retrouver complètement isolées – et donc non motivées – dans le système d'un locuteur, quel qu'il soit.

Ce système maximal se compose de deux « moitiés » fédérées respectivement par une saillance submorphologique propre : à la saillance {SK}, qui permet de concevoir le doute sous l'angle de vue de la *scission* interne entre *p* et son exact contraire $\sim p$ (*quizá, quizás, acaso*), s'oppose l'ensemble des formes en {BL}, qui envisagent le doute comme la mise en regard de *p* avec une *pluralité foisonnante de possibilités alternatives* (*p vs p', p'' etc., lo mismo, igual, a lo mejor, tal vez*). Ces deux angles de vue induits par l'invariant cognitif très abstrait des saillances mobilisées (*vid.* chapitres 1 et 3) trouvent un écho remarquable dans les conceptions philosophiques du *doute*, qui depuis l'Antiquité décrivent cette notion-clé de la philosophie occidentale comme une *bifurcation* de la pensée, ou, plus récemment, comme un paysage marin à l'étendue illimitée et à l'oscillation vertigineuse (Ortega y Gasset), dans lequel l'esprit s'enlise comme « en un mar de dudas ».

À l'intérieur de chaque champ d'analogie, les formes se constituent en une « chaîne sémiotique » à double ramification : à partir d'une forme qui paraît sémiologiquement première (*quizá* et *lo mismo*), parfois à rebours de la diachronie attestée, on constate en synchronie un double mouvement de *dépassement* sémiologique, qui produit de part et d'autre du système deux formes augmentées de façon complémentaire l'une vis-à-vis de l'autre (*acaso* \sim *quizás* et *a lo mejor* \sim *igual*). Ces formes augmentées entrent ensuite, chacune à sa manière, dans une relation d'*opposition* sémiologique ($T \sim K$ et $T \sim A$) pour converger vers une forme unique, commune aux deux chaînes (*tal vez*), qui sert de clef de voûte du système permettant de réunir les deux sous-ensembles en une macrostructure intégrée. Informée de la saillance {TR} associée à une idée de *mise en ordre* et l'exercice d'une *force contrôlée*, cette forme *tal vez* surplombe l'ensemble du système en ce qu'elle se profile comme la seule capable de trouver une issue (certes provisoire) à cette tension inhérente à toute binarité, et à la paralysie ou la confusion qui en découlent. Il est très remarquable que le système mobilise de part et d'autre de cet axe symétrique les mêmes « matériaux » submorphémiques pour construire ces relations sémiologiques (les cognèmes A et S/I pour les relations d'augmentation, les contrastes $T \sim K$ et $T \sim A$ pour la convergence vers la forme unique), scellant ainsi les relations de correspondances horizontales entre les formes d'un même « rang » dans la chaîne sémiotique.

Le recours à la cognématique offre pour une bonne partie de ces relations de *correspondances* et de *contrastes* les clefs de lecture suffisantes pour circonscrire l'identité des signes et éclairer efficacement

Conclusion

les diverses exploitations que ces formes présentent en discours. Ainsi, à titre d'exemple, le recours au cognème A, connu jusque-là pour emporter une instruction de *distanciación* (Bottineau 2009, Fortineau-Brémond 2015, Pagès 2015), explique la capacité commune de *acaso* et *a lo mejor* d'instruire, dans leurs emplois historiques, des événements *exceptionnels*, éloignés de ce qui peut être attendu. Mais d'autres récurrences submorphémiques, au premier chef desquelles le cognème S en position finale (*quizás*), sont restées réfractaires aux méthodes d'une lecture du signifiant « classique » – si l'on peut dire –, et nous ont amenée à tourner notre regard vers la relation interlocutive.

Le recours à la *Théorie de la Relation Interlocutive* (TRI) s'est avéré être un levier méthodologique déterminant pour combler les béances laissées par l'analyse submorphémique seule, et pour « faire parler » les signifiants qui, en amont de toute visée référentielle, pour abstraite qu'elle puisse être, possèdent en effet un invariant fondamentalement *relationnel, interlocutif*. Défini en termes de *sur-distinction* (C1), *sous-distinction* (C2) ou de *consensus non conflictuel* (C0), cet invariant permet d'expliquer de façon unitaire l'ensemble des emplois attestés, et nous autorise à distinguer nettement ces formes jusque-là réputées synonymes, voire, dans le cas de *quizá* et de *quizás*, de démontrer pour la première fois qu'il ne s'agit pas de deux « variantes orthographiques », mais bel et bien de deux signes autonomes, à l'identité propre.

L'on ne peut alors manquer d'observer que, dans notre système, à un même « rang » dans la chaîne sémiotique correspond aussi une même configuration interlocutive, les deux formes initiales relevant de C0, les quatre formes augmentées de C1, et la forme conclusive unique de C2. Cette symétrie supplémentaire permet de visualiser nettement le bien-fondé de notre postulat d'une relation d'implication entre la sémiologie d'une forme donnée et le fléchage interlocutif qu'elle est appelée à instaurer. Ne perdant jamais de vue notre fil d'Ariane (le signifiant), nous nous sommes en effet efforcée de montrer que la répartition des fonctions interlocutives entre formes concurrentes, loin d'être arbitraire, est tributaire des amorçages cognitifs que la facture submorphémique du signifiant produit. On observe ainsi que les formes de C0 sont toutes deux bâties sur le pivot submorphémique {IS} qui, ici comme ailleurs dans le système, permet d'indiquer la neutralisation de tout différend interlocutif, tandis que les formes différenciatrices de C1 ont en commun de mobiliser le cognème A (seul et/ou en grappe [A- / {AS}, {AK}, {AL}]), dont nous avons montré pour notre part qu'il était associé à l'expérience fondamentale de *l'ouverture à l'altérité*.

En tirant sur le fil analogique de ces marques formelles, associées dans notre système de façon iconique à tel ou tel cadre interlocutif, nous avons pu découvrir que ces correspondances motivantes entre un submorphème donné et son exploitation dans le fléchage interlocutif d'une forme ne sont pas une coïncidence fortuite du paradigme épistémique, mais illustrent un phénomène régulier, réitéré à de nombreux autres endroits du système de l'espagnol. On pensera, à titre d'exemple, à la brique {AS},

informant de nombreux champs d'analogie de la langue espagnole (dont l'emblématique « féminin pluriel »), qui, analysable en termes interlocutifs comme l'une des marques par excellence de la *sur-distinction* du système espagnol, permet d'aplanir, voire de court-circuiter, de nombreuses explications traditionnelles aussi acrobatiques que finalement bancales. C'est cet enracinement des balisages interlocutifs dans le signifiant, cette possibilité d'identifier et d'analyser la fonction interlocutive d'un signe **par le signifiant**, qu'il nous semble essentiel de promouvoir afin de contribuer au développement conjoint des deux démarches : il s'agit en effet, d'une part, de mesurer l'intérêt, pour l'approche submorphémique, de tenir compte des enjeux interlocutifs à l'heure d'identifier l'invariant cognitif d'une forme⁴⁸⁸, mais aussi, pour la TRI, d'évaluer le bénéfice théorique et méthodologique consistant à s'intéresser au signifiant en vue de corroborer, de façon « empirique » serait-on tenté de dire (par les amorçages cognitifs inscrit dans la texture « palpable » des signifiants), les opérations cognitives caractéristiques des trois configurations que la TRI a pu définir par le recours à un édifice théorique d'une très grande abstraction, et qui trouverait ainsi, dans le recours au signifiant, des arguments supplémentaires pour compléter l'analyse du discours. La « promotion du signifiant » (pour reprendre l'expression de G. Le Tallec-Lloret 2012) dans le cadre précis de l'approche interlocutive nous semble d'autant plus justifiée que le signifiant, comme le soulignent Douay & Roulland eux-mêmes, est le seul élément à garantir une identité minimale entre les interlocuteurs dans un système irrémédiablement soumis à la double contingence :

⁴⁸⁸ Nous pensons notamment que le recours à la TRI permettrait de poser autrement la question de l'alternance modale, pour laquelle, nous l'avons vu, les approches traditionnelles se sont avérées inopérantes. Il nous semble que l'alternance modale pourrait être comprise comme une mise en abyme supplémentaire du mécanisme répliatif, *indicatif* et *subjonctif* correspondant respectivement, à en juger par les analyses menées par Douay & Roulland sur les modes verbaux du français (2014 : 183 et suiv.), aux configurations C2 et C1. On aurait alors, d'un côté, des adverbes de doute qui se combinent avec l'une ou l'autre de ces configurations, ajoutant alors un niveau de lecture supplémentaire, alors que d'autres formes n'en sont pas capables. Sans développer ici ce point, qui pourrait faire l'objet d'une recherche à part entière, l'on remarquera simplement que, dans ce cas, le signifiant pourrait de nouveau être en cause dans cette répartition, car les formes capables de cette mise en abyme supplémentaire sont construites sur les cognèmes K (*quizá, quizás*) ou T (*tal vez*), tandis que les formes « à indicatif seul » reposent sur le cognème L en position pertinente (*lo mismo, igual*). Cette hypothèse permettrait aussitôt d'expliquer le comportement modal des formes *acaso* et *a lo mejor*, formes dans lesquelles le cognème « thématique » se trouve relégué à une position initiale seulement « indirecte » ({AK-} et {AL-}), et qui, significativement, semblent s'écarter de la tendance globale que nous suspectons : en effet, alors que les fameux relevés statistiques pointent vers une perte de vitesse du subjonctif avec *acaso*, de plus en plus sollicité comme marqueur rhétorique (par exemple Woehr 1972), RAE-ASALE (2009 : 1956) signale pour *a lo mejor* l'emploi possible, bien que nettement minoritaire, du subjonctif. Or, la sollicitation des submorphèmes K, T et L n'est pas sans rappeler la « triade » de la personne grammaticale (EGO, TU, ILLE, yo, tú, él etc., *vid.* chapitre 8 et 10), ainsi que d'autres microsystemes qui mériteraient d'être étudiés (par exemple les suffixes *-ico, -ito, -illo ; -aco, -ato, -al* etc.). L'on observe alors que les formes permettant un réinvestissement de la négociation interlocutive par le biais de l'alternance modale sont celle formées sur les cognèmes associés aux instances précisément interlocutives (locuteur K et interlocuteur T), alors que les formes en L (3^e personne, absente à l'interlocution) n'en sont pas capables. C'est dans ce sens, nous semble-t-il, que devraient s'orienter d'éventuelles futures recherches sur ce point.

Conclusion

« Dans la relation de communication, au niveau systémique (celui de l'usage effectif étant situé bien en aval), nous partons du problème communicationnel qui est que **le seul élément qui puisse être commun aux interlocuteurs (élément partagé) est le signifiant**. Tout le reste (ce qu'on peut appeler le signifié) est forcément contingent, parce que les interlocuteurs n'ont pas directement accès à leurs univers cognitifs ou même situationnels respectif. » (Douay & Roulland 2016 : 62, nous soulignons).

N'est-il alors pas pertinent, voire nécessaire, de s'intéresser au plus près à ce signifiant, en particulier dans sa dimension physique, matérielle et incarnée, si l'on doit considérer, qui plus est, que

« pour ce qui concerne le langage, le corps humain représente également l'environnement du système communicatif, et que les produits de ses propres opérations sont aussi environnementaux que celles de autres individus-systèmes en contact avec lui. Il en résulte que toute activité impliquant de la signification pour un système donné est une opération auto-référentielle, où le sens incorpore en quelque sorte avec la sélection qu'il opère sur l'environnement les caractéristiques de sa propre opération de saisie. » (Douay & Roulland 2014 : 51).

C'est ce rôle-clé du corps humain dans le fonctionnement systémique du langage, postulé par la linguistique énactive, que, d'autre part, nous avons voulu développer en proposant, par le recours systématique aux propositions de la psychanalyse et de la psychophonétique, des analyses nouvelles qui prolongent (et parfois révisent) la description des divers cognèmes et submorphèmes identifiés par nos prédécesseurs. La prise en compte des postulats de la psychanalyse permet en effet de transiter de la dimension purement *inconsciente* de l'expérience sensori-motrice de la phonation – au sens banal du terme : le sujet parlant empirique « ne se rend pas compte » qu'en prononçant une « dentale », il place l'apex de la langue derrière les dents et en dérive potentiellement quelque instruction cognitive – à la charge *subconsciente*⁴⁸⁹ que ces gestes articulatoires acquièrent par le mécanisme de la *remontée* des pulsions libidinales vers l'appareil phonatoire. Ce dernier peut ainsi être interprété comme un véritable corps en miniature qui engendre de multiples correspondances analogiques entre l'activité des organes phonatoires (la parole, activité humaine noble s'il en est) et d'autres processus corporels, souvent considérés plus « bas » (ingestion, digestion, sexualité etc.), et dont la phonation est précisément censée prendre le relais dans le cadre général du refoulement. La parole est ainsi non seulement un « geste vocal », mais aussi une gestuelle (voire une gesticulation) du *subconscient*, laquelle, lue correctement, permet à l'analyste de remonter la piste du refoulement, et au linguiste de comprendre comment le langage réinvestit et sublime la charge libidinale des gestes phonatoires au profit de la cognition. Cette approche psychanalytique du signifiant, dont nous n'avons certainement pu épuiser tout le potentiel dans ce travail exploratoire, nous semble ouvrir pour la linguistique du signifiant sur d'intéressantes

⁴⁸⁹ Nous n'entrons pas dans le débat terminologique sur *inconscient* et *subconscient*. Pour la clarté de notre propos, nous employons ici *inconscient* pour parler d'une dimension simplement non-consciente, et *subconscient* pour ce qui relève plus spécifiquement du domaine de compétence de la psychanalyse.

perspectives de recherche. L'une d'entre elles concernerait sans doute la redéfinition des critères descriptifs de la phonologie classique, qui s'est avérée insuffisante pour rendre compte de l'ensemble des motivations à l'œuvre dans la plupart des signifiants.

En somme, nous avons voulu, dans le présent travail, montrer qu'il est possible de concilier deux approches qui pourraient sembler diamétralement opposées l'une de l'autre : celle de la TRI, qui conçoit le langage comme système de second ordre dans lequel les locuteurs sont avant tout des « instances locutives », des *rôles fonctionnels abstraits et désincarnés*, et l'approche submorphémique, confortée par la psychophonétique, qui conçoit le langage comme un processus résolument incarné, plongeant ces racines dans l'expérience corporelle proprioceptive, inconsciente et subconsciente, d'un sujet parlant en chair et en os. Cette conciliation est possible grâce à la médiation du signifiant, vecteur d'amorçages cognitifs qui, prenant leur point de départ dans la corporéité du sujet parlant, fournissent les outils nécessaires à une négociation du sens capable de transcender cette subjectivité radicale qui les voit naître. Bien que beaucoup de pistes soient encore restées à l'état d'ébauche, les résultats de notre exploration des adverbes épistémiques, riche en enseignements pour la connaissance de l'ensemble du système de la langue espagnole, nous conforte dans l'idée qu'on n'a jamais tort de vouloir donner raison au signifiant.

Annexes

Références bibliographiques

Corpus

- Banco de datos (CREA), Corpus de referencia del español actual. [En ligne]. URL : <http://corpus.rae.es/creanet.html>
- Banco de datos (CORDE), Corpus diacrónico del español. [En ligne]. URL : <http://corpus.rae.es/cordenet.html>
- Google France. [En ligne]. URL : <http://www.google.fr/>
- Google España. [En ligne]. URL : <http://www.google.es/>

Ouvrages consultés

- ABELIN, Åsa, 2015. Phonaesthemes and sound symbolism in Swedish brand names. *Ampersand*. 2015. Vol. 2, pp. 19-29.
- ABRAMOVA, Ekaterina, FERNANDEZ, Raquel et SANGATI, Federico, 2013. Automatic Labeling of Phonesthetic Senses. In : *Proceedings of the 35th Annual Cognitive Science*. 2013.
- ACUÑA ROBERTSON, Ximena, ADAMO QUINTELA, Dora et CABRERA RAMÍREZ, Irene, 2009. *Diccionario bilingüe Lengua de señas chilena – español*. Santiago de Chile : Impresos Socías.
- ADAMIK, Béla, 2005. Die etymologische Herleitung des Namens Latium. In : *Latina Lingua! Proceedings of the Twelfth International Colloquium on Latin Linguistics (Bologna, 9-14 June 2003)*. Rome. 2005. pp. 189-198.
- ADAMS, V., 2001. *Complex Words in English*. London & New York : Routledge, Taylor and Francis Group.
- ADEN, Joëlle, 2017. Langues et langage dans un paradigme enactif. *Recherches en didactique des langues et des cultures. Les cahiers de l'Acedle* [en ligne]. 2017. Vol. 14, n° 14-1. Disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/rdlc/1085>
- ALCAIDE LARA, Esperanza R., 1997. Los operadores de modalidad. In : *Introducción teórica a la pragmática lingüística : (Actas del Seminario de Pragmática Lingüística celebrado en Sevilla, febrero 1996)*. Facultad de Filología. 1997. pp. 73-86.
- ALLENDY, René, 1927. Éléments affectifs en rapport avec la Dentition. *Revue Française de Psychanalyse*. 1927. Vol. Première année, I, n° 1, pp. 82-86.
- ALMEIDA, Manuel, 2009. (De)queísmo y variación sociolingüística en una comunidad urbana canaria. *Revista de Filología*. 2009. Vol. 27.
- ALVAR, Manuel et POTTIER, Bernard, 1993. *Morfología histórica del español*. Gredos.
- ÁLVAREZ-EJZENBERG, Fabiana et PIEDEHIERRO SÁEZ, Carlota, à paraître. Pues vs. puis: la posterioridad de la enunciación frente a la posterioridad del enunciado. Estudio de las partículas en los primeros textos en lengua francesa y española. [Artículo enviado para publicación en uno de los volúmenes que integrarán las actas del XV Colloque international de linguistique ibéro-romane, Rouen 2015. à paraître.

- ANSCOMBRE, Jean-Claude et DUCROT, Oswald, 1981. Interrogation et argumentation. *Langue française*. 1981. Vol. 52, n° 1, pp. 5-22.
- ANSCOMBRE, Jean-Claude, 1985. Onomatopées, délocutivité et autres blablas. *Revue Romane*. 1985. Vol. 2.
- ANSCOMBRE, Jean-Claude, 2009. Notes pour une théorie sémantique des jurons, insultes et autres exclamatives. In : *Les insultes en français : de la recherche fondamentale à ses implications (linguistique, littérature, histoire, droit)*. Chambéry : Presses universitaires de l'Université de Savoie. pp. 9-30.
- ANSCOMBRE, Jean-Claude, 2016. Sur une marque morphologique de la fonction adverbiale. In : *Les insultes: Bilan et Perspectives, Théorie et Actions*. 2016. pp. 94-104. *Langages* n°17.
- ARGOUD, Line, 2007. Approche lexico-cognitive des « mots en kn-’ » du vocabulaire anglais. *Anglophonia. French Journal of English Linguistics*. 2007. N° 11 (22), pp. 129-143.
- ARGOUD, Line, 2008. Les ‘mots en bl-’ du lexique anglais : étude de la structuration des données dans une optique lexico-cognitive. *Lexis. Journal in English Lexicology* [en ligne]. 2008. N° 2. Disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/lexis/698>
- 2010. Réalité des idéophones anglais (phonesthèmes) : propositions dans le cadre d'une approche de linguistique cognitive. *E-rea. Revue électronique d'études sur le monde anglophone* [en ligne]. 2010. N° 8.1. Disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/erea/1294>
- , 2012. Le submorphème SM- : pressions, impressions, expressions, circulations. *Miranda. Revue pluridisciplinaire du monde anglophone / Multidisciplinary peer-reviewed journal on the English-speaking world* [en ligne]. 2012. N° 7. Disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/miranda/4213>
- ASSOUN, Paul-Laurent, 2002. L'inconscient organique. *Revue française de psychosomatique*. 2002. Vol. n° 21, n° 1, pp. 53-73.
- AUROVÁ, Miroslava, 2013. El uso del subjuntivo/indicativo con el operador de modalidad quizá (s): Análisis del corpus. *Écho des études romanes*. 2013. Vol. 9, n° 1, pp. 19–33.
- AZAÚSTRE GALIANA, Antonio et CASAS RIGALL, Juan, 1997. *Manual de retórica española*. Grupo Planeta (GBS).
- AZOFRA SIERRA, Elena, 2014. Adverbios de tiempo. Demostrativos comparativos y modo-temporales. In : *Sintaxis histórica de la lengua española. Tercera parte: Preposiciones, adverbios y conjunciones. Relaciones interoracionales*. Mexico City : : Universidad Nacional Autónoma de México & Fondo de Cultura Económica. pp. 313-410.
- BAILLY, Anatole, 1963. *Dictionnaire grec-français*. Hachette. Google-Books-ID: hDJ4QwAACAAJ
- BAÑÓN HERNÁNDEZ, A. M., 1999. Apuntes para el análisis sintáctico-semántico de la locución a lo mejor en español hablado. In : *Actas del XI Congreso Internacional de la Asociación de Lingüística y Filología de la América Latina*. Las Palmas de Gran Canaria Universidad. 1999. pp. 137-146.
- BARBÉRY, Stéphane, sd. Le jeu du fort-da et le stade du miroir. [en ligne]. sd. Disponible à l'adresse : <http://www.barbery.net/psy/fiches/fort-da-miroir.htm>
- BARRENECHEA, A. M., 1979. Operadores pragmáticos de actitud oracional: los adverbios en - mente y otros signos. In : *Estudios lingüísticos y dialectológicos. Temas hispánicos*,. Buenos Aires : Hachette. pp. 39-59.
- BARRIO GARCÍA, Alejandra, 2016. De lo imprevisto a la duda. POR (A)VENTURA, ACASO y A LO MEJOR. In : *Magister dixit. Mélanges offerts à Bernard Darbord par ses collègues et ses disciples*. [en ligne]. Université Paris Ouest Nanterre La Défense : Publications Du CRIIA. pp. 31-44. Disponible à l'adresse : <https://www.academia.edu>

- , 2017. *L'expression de la modalité épistémique en espagnol : étude diachronique des modalisateurs de doute*. Paris : Paris Nanterre.
- BAUHR, G., 1990. Notas sobre el uso de “quizá(s)” y “tal vez” en un corpus de español moderno. *Anales*. 1990. Vol. 2, pp. 177-194.
- BEDÉL, Jean-Marc, 2002. *Grammaire de l'espagnol moderne*. Presses universitaires de France.
- BELLO, Andrés, 2004. *Gramática de la lengua castellana*. EDAF.
- BELTAÏEF, Lilia, 2004. Quand même et tout de même : vrais ou faux synonymes ? *Revue de Sémantique et Pragmatique*. 2004. N° 15-16, pp. 253-265.
- BÉNÉZECH, Jean-Louis, 1975. Vers une approche de la sémiologie des adverbes démonstratifs de lieu en espagnol. In : *Mélanges offerts à Vincent Aubrun*. Paris : Editions hispaniques. pp. 59-67.
- BENTIVOGLIO, Paola et D'INTRONO, Francesco, 1977. Análisis sociolingüístico del dequeísmo en el habla de Caracas. *Boletín de la Academia Puertorriqueña de la Lengua Española*. 1977. Vol. 6, n° 1, pp. 58-82.
- BENTIVOGLIO, Paola, 1980. El dequeísmo en Venezuela: ¿un caso de ultracorrección? *Boletín de Filología*. 1981 1980. Vol. XXXI, pp. 715-719.
- BENVENISTE, Émile, 1948. *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*. Adrien-Maisonneuve.
- , 1969. *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes ...: Pouvoir, droit, religion*. Éditions de Minuit.
- BERENGUER SÁNCHEZ, José Antonio, 2000. *Estudio sobre las partículas indoeuropeas con base consonántica y laríngea*. Editorial CSIC - CSIC Press.
- BERGEN, Benjamin, 2004. The Psychological Reality of Phonaesthemes. *Language*. 2004. Vol. 80, pp. 290-311.
- BERGSON, Henri, 1941. *L'évolution créatrice*. Paris : PUF.
- BERLIN-BRANDENBURGISCHE AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN, [sans date]. *DWDS – Digitales Wörterbuch der deutschen Sprache. Das Wortauskunftssystem zur deutschen Sprache in Geschichte und Gegenwart*.
- BERTHOZ, Alain, 2009. *La simplicité*. Paris : Odile Jacob.
- , 2013. *La vicariance*. Paris : Odile Jacob.
- BESSIS, Sophie, 2017. Le contrôle du corps des femmes à travers l'histoire. Essai de mise en perspective de la question de la santé sexuelle et reproductive des femmes dans le monde arabe. *L'Année du Maghreb*. 13 novembre 2017. N° 17, pp. 21-30. DOI 10.4000/anneemaghreb.3151.
- BIDAUD, Samuel, 2014. Sur le phonosymbolisme de la voyelle a dans les morphèmes grammaticaux de l'espagnol. *Estudios románicos*. 2014. N° 23, pp. 65-74.
- , 2017. Le phonosymbolisme des morphèmes du français. *Travaux de linguistique*. 2017. N° 75, pp. 81-100.
- BLASCO MATEO, Esther, 1995. En torno a Quizá (s). *Anuari de filologia. Secció F, Estudios de lengua y literatura españolas*. 1995. N° 6, pp. 31-48.
- BLESTEL, Élodie et FONTANIER, Rachel, 2017. “Robó taxi de una parada y chocó por una columna”: una hipótesis explicativa sobre el empleo de la preposición por en Paraguay. In : *Variación y cambio lingüístico en situaciones de contacto*. Madrid : Iberoamericana. pp. 185-204. ISBN 978-3-95487-664-8.

BLESTEL, Élodie et FORTINEAU-BRÉMOND, Chrystelle, 2015. Présentation. La linguistique du signifiant : fondements et prolongements. *Cahiers de praxématique* [en ligne]. 2015. N° 64. [Consulté le 16 octobre 2020]. DOI 10.4000/praxematique.3799. Disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/praxematique/3799>

—, 2018. Submorphémie et chronoanalyse: le langage en action. In : *Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chronoanalyse en linguistique hispanique*. Limoges : Lambert-Lucas. pp. 9-25.

BLESTEL, Elodie, 2012. *Pour une nouvelle approche du « plus-que-parfait » en espagnol contemporain : unicité du signe, motivation, variations*. Thèse de doctorat. Rennes 2.

—, 2015. Quand le plus-que-parfait persiste et signe. *Cahiers de praxématique* [en ligne]. 30 juin 2015. N° 64. [Consulté le 11 août 2020]. Disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/praxematique/3967>

BLOOMFIELD, Leonard, 1933. *Language*. New York : Holt.

BOHAS, Georges et DAT, Mihai, 2003. Un aspect de l'iconicité linguistique en arabe et en hébreu : la relation du signe linguistique avec son référent. *Cahiers de linguistique analogique : Le mot comme signe et comme image : lieux et enjeux de l'iconicité linguistique*. 2003. Vol. 1, pp. 15-33.

BOHAS, Georges, 2012. The submorpheme sm-, or how Arabic can help explain English. *Miranda. Revue pluridisciplinaire du monde anglophone / Multidisciplinary peer-reviewed journal on the English-speaking world* [en ligne]. 2012. N° 7. [Consulté le 22 octobre 2020]. DOI 10.4000/miranda.4294. Disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/miranda/4294>

BOHRN, Andrea, 2008. Los sufijos verbalizadores -ear, -izar e -ificar en la neología rioplatense. In : *Actas del "XI Congreso de la Sociedad Argentina de Lingüística (SAL)* [en ligne]. Santa Fé : "Facultad de Humanidades y Ciencias, Universidad del Litor. 2008. [Consulté le 21 septembre 2020]. Disponible à l'adresse : https://www.academia.edu/31375726/Los_sufijos_verbalizadores_ear_izar_e_ificar_en_la_neolog%C3%ADa_rioplatense

BOIX, Christian, 2003. L'emploi de la préposition a devant les COD : grammaticalité et/ou acceptabilité. In : *La linguistique dans tous ses états. Actes du Xème Colloque de Linguistique Hispanique, Perpignan, 14, 15 et 16 mars 2002*. Perpignan : P.U.P. 2003. pp. 209-219.

BOLINGER, Dwight, 1950. Rime, assonance and morpheme analysis. *Word*. 1950. Vol. 6, n° 2, pp. 117-136.
—, 1965. *Forms of English: Accent, Morpheme, Order*. Cambridge & Tokyo : Harvard University Press & Hokuou.

BONHOMME, Marc, 2005. *Pragmatique des figures du discours*. Paris : Champion.

BORILLO, A., 2005. Les adverbes temporels et la structuration du discours. In : *Temporalité et attitude. Structuration du discours et expression de la modalité*. Amsterdam : Rodopi. pp. 1-18.

BOTTINEAU, Didier et LE TALLEC-LLORET, Gabrielle, 2017. Conservation, dissolution et « résurrection » de marqueurs submorphémiques en diachronie. Le cas de O/I. In : *Submorphologie et diachronie dans les langues romanes*. Aix-en-Provence : Presses Universitaires de Provence. pp. 119-133.

BOTTINEAU, Didier et POIRIER, Marine, 2018. Les submorphémies fantômes. Fausses coupes, liaisons dangereuses et autres réanalyses submorphémiquement motivées en espagnol et en français. *Signifiances (Signifying)*. 2018. Vol. 2, n° 1, pp. 171-206.

BOTTINEAU, Didier, 1999. *Du son au sens: l'invariant de i et a en anglais et autres langues*. Conférence, CERTA (Centre d'études et de recherche en traductologie de l'Artois). Université d'Artois (Arras).

- , 2003a. Iconicité, théorie du signe et typologie des langues. In : *Cahiers de linguistique analogique*. Dijon : Association Bourguignonne d'Etudes Linguistiques et Littéraires. pp. 209-228.
- , 2003b. Les cognèmes de l'anglais et autres langues. In : *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs: théories et applications : actes du colloque de Tromsø organisé par le département de français de l'Université: 26-28 octobre 2000*. Gap : Editions OPHRYS. 2003b. pp. 185-201.
- , 2002. De la linguistique à la traductologie : remarques sur les suffixes -y et -ous et leurs traductions françaises. In : *Traductologie, linguistique et traduction*. Université d'Artois (Arras).
- , 2004. Le problème de la négation et sa solution dans la langue anglaise : le cognème N. *Travaux (CIEREC)*. 2004. Vol. La contradiction en anglais, n° 116, pp. 27-53.
- , 2006. Le cognème M, marque linguistique de la présence de l'auteur dans les grammèmes anglais. In : *Les marqueurs linguistiques de la présence de l'auteur*. Paris : L'Harmattan. pp. 143-164.
- , 2007. The Cognemes of the Spanish Language: Towards a Cognitive Modelization of the Submorphemic Units in the Grammatical Words of the Spanish Language. *Public Journal of Semiotics*. 2007. Vol. 1, n° 2, pp. 50-74.
- . The submorphemic conjecture in English : towards a distributed model of the cognitive dynamics of submorphemes. *Lexis*. 2008. Vol. 2, pp. 17-40.
- , 2009. La théorie des cognèmes et les langues romanes : l'alternance i/a dans les micro-systèmes grammaticaux de l'espagnol et de l'italien. *Studia Universitatis Babeş-Bolyai, Philologia* [en ligne]. 2009. Vol. LIV, n° 3. Disponible à l'adresse : <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00656259/fr/>
- , 2010a. L'émergence du sens par l'acte de langage, de la syntaxe au submorphème. In : *La fabrique du signe, Linguistique de l'émergence*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail. pp. 299-325. Interlangues, linguistique et didactique.
- , 2010b. La submorphologie grammaticale en espagnol et la théorie des cognèmes. In : *XI^e Colloque international de Linguistique ibéro-romane, Septembre 2008, Rennes*. Limoges : Lambert Lucas. 2010b. pp. 19-40. Libéro.
- , 2012a. La fabrique de la langue, fabrique de l'humain. In : *Fabriques de la langue*. Paris : Presses Universitaires de France. pp. 161-208.
- , 2012b. La parole comme technique cognitive incarnée et sociale. *Linguistique et phénoménologie du langage, La Tribune Internationale des Langues Vivantes*. 2012b. pp. 52-53.
- , 2012c. Submorphémique et corporéité cognitive. *Miranda* [en ligne]. 2012c. N° 7. [Consulté le 11 août 2020]. Disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/miranda/5350>
- , 2012d. Submorphologie et processus aspectuels en morphologie grammaticale de l'espagnol. In : *Morphosyntaxe et sémantique espagnoles. Théorie et applications* [en ligne]. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle. pp. 37-56. [Consulté le 9 octobre 2020]. Disponible à l'adresse : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00770375>
- , 2013. Pour une approche enactive de la parole dans les langues. *Langages* [en ligne]. 2013. Vol. 192, n° 4. Disponible à l'adresse : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01812588>
- , 2014. Explorer l'iconicité des signifiants lexicaux et grammaticaux en langue française dans une perspective contrastive (anglais, arabe). *Le Français Moderne*. 2014. Vol. 82, n° 2, pp. 243-270.
- BRACHET, Jean-Paul et LAMBERTERIE, Charles de, 2005. Chronique d'étymologie latine. *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*. 2005. Vol. Tome LXXIX, n° 2, pp. 329-347.

- BRIZ, PONS et PORTOLÉS LÁZARO, José, 2008. *Diccionario de Partículas Discursivas del Español* [en ligne]. [Consulté le 28 septembre 2020]. Disponible à l'adresse : <http://www.dpde.es/#/>
- BURGUERA SERRA, Joan G., 2003. La evolución diacrónica en el ámbito adverbial. El proceso de gramaticalización de acaso. *Anuari de filologia. Secció F, Estudios de lengua y literatura españolas*. 2003. Vol. XXV-XXVI, pp. 27-51.
- CAMBIER, Alain, [sans date]. Être en dette. *LNA*. N° 67, pp. 14-15.
- CAMPRUBI, Michel, 1999. *Questions de linguistique romane et contrastive: espagnol, catalan, français*. Presses universitaires du Mirail. ISBN 978-2-85816-459-2. Google-Books-ID: I2FdAAAAMAAJ
- , 2001. Signifiés et référents conceptuels des prépositions espagnoles de et con. In : *Panorama de la linguistique hispanique*. Lille 3 : Université Charles-de-Gaulle. pp. 207-216.
- CARBONERO CANO, Pedro, 1980. Afirmación, negación, duda. *Revista Española de Lingüística*. 1980. Vol. 10, n° 1, pp. 161-176.
- CÁRCAMO, Jorge Sandoval et NÚÑEZ, Abelardo San Martín, 2020. Los modalizadores de atenuación como (que), igual, medio/a, de repente y capaz (que) en el habla santiaguina: análisis pragmático y sociolingüístico. *Nueva Revista del Pacífico*. 2020. N° 72, pp. 145-172.
- CÁRDENAS MARAGAÑO, Bruno, 2015. Los apodos: individualizadores conceptuados. *Alpha: revista de artes, letras y filosofía*. 2015. N° 41, pp. 159-176.
- CARLSSON, L., 1990. L'influence modale des adverbes d'éventualité en ibéro-roman. In : *Actes du Xe Congrès des Romanistes Scandinaves*. Lund : Lund University Press. 1990. pp. 74-83.
- CARRIET VALIENTE, Erica, 2019. Los nombres patronímicos en la lexicografía académica. *ELUA: Estudios de Lingüística. Universidad de Alicante*. 2019. N° 5, pp. 253-284.
- CASAS NAVARRO, Raymundo, 2015. El dequeísmo: ¿un cambio en progreso de la sintaxis castellana? *Letras*. 2015. Vol. 86, n° 124, pp. 289-310.
- CASQUILLO FUMANAL, Angel Luis, 2005. « Rhome, Rumon, Ruma »: una aproximación global al origen del nombre de Roma. *Espacio Tiempo y Forma. Serie II, Historia Antigua*. 2005. N° 17-18.
- CAZALBOU, Renaud, 2014. Remarques sur les marques adverbiales en français et en espagnol. In : *La linguistique du signifiant. Approches et domaines d'application*. Rouen. 2014.
- , 2018. La représentation du pluriel et de la deuxième personne en espagnol : réflexions sur des sémiologies convergentes. *Chréode. Vers une linguistique du signifiant. Revue de linguistique hispanique et romane*. 2018. Vol. n°2 (Hommage à Marie-France Delport), pp. 81-95.
- CAZENEUVE, Pierre de, 1694. *Origines de la langue française*.
- CERVONI, Jean, 1990. La partie du discours nommée adverbe. *Langue française*. 1990. Vol. 88, n° 1, pp. 5-11.
- CHANTRAINE, Pierre, 1933. *La formation des noms en grec ancien*. Paris : Champion. Collection linguistique publiée par la Société de linguistique de Paris, XXXVI.
- CHEVALIER, Jean-Claude, 1977. De l'opposition « aver » - « tener ». *Cahiers d'Études Hispaniques Médiévales*. 1977. Vol. 2, n° 1, pp. 5-48.
- , 1997. El significante: ¿vasallo o señor? *Analecta malacitana: Revista de la Sección de Filología de la Facultad de Filosofía y Letras*. 1997. Vol. 20, n° 1, pp. 47-58.
- CHEVALIER, Jean-Claude, LAUNAY, Michel et MOLHO, Maurice, 1982. De l'hypothèse en espagnol. *L'information grammaticale*. 1982. Vol. 13, n° 1, pp. 12-16.

- , 1983. De la concession en espagnol (Le signifiant AUN / AUNQUE). *L'information grammaticale*. 1983. Vol. 18, n° 1, pp. 3-8.
- , 1984. La raison du signifiant. *Modèles linguistiques*. 1984. Vol. VI, n° 2, pp. 27-41.
- , 1986. Pour une linguistique du signifiant. In : *Actes du 1er Colloque de linguistique hispanique*. Rouen. 1986. pp. 95-99. Cahiers du CRIAR.
- , 1988. Sur la nature et la fonction de l'homonymie, de la synonymie et de la paronymie. In : *L'ambiguïté et la paraphrase. Opérations linguistiques, processus cognitifs, traitements automatisés*. Caen : Centre de publications de l'Université de Caen. pp. 45-52.
- CIFUENTES HONRUBIA, José Luis, 2019. Pirárselas: subjetivación y analogía. *Verba: Anuario galego de filoloxía*. 2019. N° 46, pp. 125-160.
- CISCOMANI ORTIZ, Rosa María, 2014. Locuciones adverbiales con a y base léxica en -as. In : *Sintaxis histórica de la lengua española, Vol. 3, Tomo 1, (Tercera parte : Preposiciones, adverbios y conjunciones. Relaciones interoracionales)*. Mexico City : Fondo de Cultura Económica. pp. 1117-1191.
- CLÉMENT, Elisabeth, DEMONQUE, Chantal, HANSEN-LOVE, Laurence et KAHN, Pierre, 1994. *Pratique De La Philosophie De A à Z*. Paris : Hatier.
- COCKBURN, Olivia Claire, 2010. The use of the Latin -izare (-issare, -idiare) suffix in early Christian literature. *Revista de Estudios Latinos (RELat)*. 2010. N° 10, pp. 105-116.
- , 2012. *Los verbos latinos en -izare (-issare, -idiare). Adaptación, uso y desarrollo del morfema griego -ίζειν en el latín antiguo. Resultados lexemáticos en iberorromance*. Madrid : Universidad Complutense de Madrid.
- CORNILLIE, Bert, 2010. An interactional approach to epistemic and evidential adverbs in Spanish conversation. In : *Empirical Approaches to Language Typology [EALT]*. Berlin, New York : De Gruyter Mouton. pp. 309-330.
- , 2016. Acerca de la locución epistémica tal vez en el Siglo de las Luces : innovación y especialización. In : *Márgenes y centros en el español del siglo XVIII*. Tirant Humanidades. 2016. pp. 183-201.
- COROMINAS, Joan, 1980. *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*. Gredos.
- CORREAS, Gonzalo, 1954. *Arte de la lengua española castellana*. Consejo Superior de Investigaciones Científicas.
- CORTÉS, Luis et CAMACHO, María Matilde, 2005. *Unidades de segmentación y marcadores del discurso*. Madrid : Arco Libros.
- COURNOT, Antoine-Augustin, 1861. *Traité de l'enchaînement des Idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire*. Hachette.
- COVARRUBIAS Y OROZCO, Sebastián de, 1611. *Tesoro de la Lengua Castellana o Española*. imp. Luís Sánchez.
- CUERVO, Rufino José, 1998. *Diccionario de construcción y régimen de la lengua castellana*.
- CULIOLI, Antoine, 1990. *Pour une linguistique de l'énonciation: opérations et représentations*. Editions OPHRYS.
- DARBORD, Bernard et POTTIER, Bernard, 1988. *La langue espagnole: éléments de grammaire historique*. Paris : FNathan. Collection Nathan-université Série Études linguistiques et littéraires.
- DARÍAS CONCEPCIÓN, José Luis, sd. *Variación fonética de /r/ y /l/ distensivos en el español de Pinar del Río* [en ligne]. sd. Resumen de tesis doctoral inédito. Disponible à l'adresse : <http://xn--revistadefilologiaespaola-uoc.revistas.csic.es/index.php/rfe/article/download/707/815>

DE BROSSES, Charles de (1709-1777) Auteur du texte, 1765. *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie. Tome 1 / [Ch. de Brosse]* [en ligne]. Disponible à l'adresse : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50476b>

DE MELLO, George, 1995. El dequeísmo en el español hablado contemporáneo: ¿Un caso de independencia semántica? *Hispanic Linguistics*. 1995. Vol. 6, n° 7, pp. 117-151.

DE MIGUEL APARICIO, Elena, 1999. El aspecto léxico. In : *Gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid : Espasa Calpe. pp. 2977-3060.

DELBECQUE, Nicole, 1997. De la funcionalidad del clítico femenino plural en locuciones verbales. *Revista de filología románica*. 1997. N° 14, pp. 211-224.

—, 2010. El femenino plural: marcador morfológico de unidades lexicalizadas. In : *El hispanismo omnipresente: homenaje a Robert Verdonk*. Bruxelles : UPA. pp. 145-160.

DELPORTE, Marie-France, 1984. « Trabajo-trabajar(se) » : étude lexico-syntaxique. *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*. 1984. Vol. 9, pp. 99-162.

DELPORTE, Marie-France, 2004. *Deux verbes espagnols : HABER et TENER*. Paris : Éditions Hispaniques.

—, 2010. Quand deux et deux font trois : le système espagnol des déictiques. In : *Vues et contrevues. Actes du XIIe colloque international de Linguistique ibéro-romane*. Limoges : Lambert-Lucas. 2010. pp. 55-62.

DEMONTE, Violeta et FERNÁNDEZ-SORIANO, Olga, 2005. Features in comp and syntactic variation: The case of « (de)queísmo » in Spanish. *Lingua*. 2005. Vol. 115, pp. 1063-1082.

DÉNIZ, Magnolia et VIÚ, Julieta, 2015. Quizá(s) y tal vez en novelistas de España y América. *Philologica Canariensis*. 1 novembre 2015. Vol. 21. DOI 10.20420/PhilCan.2015.0036.

DESHAYS, Catherine, 2008. Points de vues philosophiques sur la vérité. *Gestalt*. 2008. Vol. n° 34, n° 1, pp. 47-61.

DÉTRIE, Catherine, 2001. *Du sens dans le processus métaphorique*. Éditions Champion. Lexica.

DI PELLEGRINO, G., FADIGA, L., FOGASSI, L., GALLESE, V. et RIZZOLATTI, G., 1992. Understanding motor events: a neurophysiological study. *Experimental Brain Research*. 1992. N° 91, pp. 176-180.

DI TULLIO, Ángela Lucía, 2005. *Manual de gramática del español*. Buenos Aires : La isla de la luna.

—, Ángela Lucía, 2012. Igual: un comparativo si igual. In : *Léxico y sintaxis*. Mendoza : Editorial de la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad Nacional de Cuyo. pp. 93-105. Volúmenes temáticos de la Sociedad Argentina de Lingüística.

DIDEROT, D. et D'ALEMBERT, J., 1751. *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. [en ligne]. Disponible à l'adresse : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50545b>

DIDRIKSEN, Jelena, 2014. *Epistemicidad y evidencialidad en la elección del modo en español: el caso de tal vez. Un estudio de la importancia de las condiciones temporales, epistémicas y evidenciales, a través de las concordancias y las solidaridades formales en textos de corpus*. Mémoire de Master. Norges Arktiske Univeritet.

D'INTRONO, Francesco, WESTON, Rosemary et DEL TESO MARTÍN, Enrique, 1995. *Fonética y fonología actual del español*. Cátedra.

DOUAY, Catherine et ROULLAND, Daniel, 1990. *Vocabulaire technique de la psychomécanique du langage. Les mots de Gustave Guillaume*. Rennes : PUR.

- , 1996. L'absence de marque verbale en anglais dans une théorie de l'interlocution. In : *Absence de marques et représentation de l'absence*. Rennes : Presses universitaires Rennes. pp. 311-325. Travaux linguistiques du Cerlico, 9.
- , 2012. L'interlocution comme clé du contrastif. In : *L'interlocution comme paramètre*. Rennes : Presses universitaires de Rennes. pp. 77-94. Rivages linguistiques.
- , 2014. *Théorie de la relation interlocutive. Sens, signe, répliation*. Limoges : Lambert-Lucas.
- , 2016. L'auxiliaire do dans les affirmations non polémiques en anglais. *Testi e Lingaggi*. 2016. Vol. 10, pp. 56-67.
- , 2019. UP à Contre-Sens. *Corela. Cognition, Représentation, Langage*. 2019. Vol. 17.
- DOUAY, Catherine, 2000. *Éléments pour une théorie de l'interlocution, un autre regard sur la grammaire anglaise*.
- DRELLISHAK, Scott, 2006. Statistical techniques for detecting and validating phonesthemes. In : *LSA Annual Meeting*. Anaheim : CA. 2006.
- DU BOIS, John W., 2007. The stance triangle. In : *Stancetaking in Discourse. Subjectivity, evaluation, interaction*. Amsterdam Philadelphia : John Benjamins Publishing Company. pp. 139-182.
- DUBOIS, Jean, 1999. *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*. Larousse.
- DUCHÊNE, Alexandre et MOÏSE, Claudine, 2010. *Langage, genre et sexualité*. Montréal : Nota Bene.
- DUCROT, Oswald, 1972. *Dire et ne pas dire*. Paris : Hermann.
- ERNOUT, Alfred et MEILLET, Antoine, 1951. *Dictionnaire étymologique de la langue latine*. C. Klincksieck.
- ESCANDELL VIDAL, M^a Victoria, 1999. Los enunciados interrogativos. Aspectos semánticos y pragmáticos. In : *Gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid : Espasa Calpe. pp. 3929-3992.
- ESCUELAS DEL REAL COLEGIO ACADÉMICO DE BARCELONA, 1802. *Gramatica castellana: Tratado primero de la analogía y sintaxis : para el uso de las Escuelas del Real Colegio Académico de la Ciudad de Barcelona, y principado de Cataluña, según Provisión del Supremo Consejo de 22 de Diciembre de 1800*. por la Compañía de Jordi, Roca, y Gaspar, impresores de dicho colegio.
- ESGUEVA, M. A. et CANTARERO, M. (éd.), 1981. *El habla de la ciudad de Madrid. Materiales para su estudio*. Madrid : Consejo Superior de Investigaciones Científicas.
- ESKÉNAZI, André, 1988. Le champ morpho-sémantique du verbe moquer. *LINX*. 1988. Vol. 19, n° 1, pp. 73-94.
- , 2005. Le lapin, le moineau et le lièvre. In : *Cahiers de linguistique analogique*. Dijon : A.B.E.L.L. pp. 117-134.
- ESPEJO MURIEL, María del Mar et ESPINOSA ELORZA, Rosa María, 2012. Quiçab, quiçá, quizá. In : *Actas del VIII Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española: Santiago de Compostela, 14-18 de septiembre de 2009*. Meubook. 2012. pp. 749-760.
- ESPINOSA ELORZA, Rosa María et SÁNCHEZ LANCIS, Carlos Eliseo, 2006. Adrede / acaso: historia de una antonimia. In : *Actas del XXXV Simposio Internacional de la Sociedad Española de Lingüística*. 2006. pp. 464-485.
- FABRE, Gilbert, 2001. Le signifiant du dépassement de l'unité au présent de l'indicatif en espagnol et dans d'autres langues romanes. In : *Panorama de la linguistique hispanique*. Lille 3 : Université Charles-de-Gaulle. pp. 175-181.

FÁBREGAS, Antonio, 2015. Sobre el sufijo -iza(r) y sus propiedades internas. *Lengua y Habla*. 2015. N° 19, pp. 166-187.

FAJARDO AGUIRRE, A., 1987. Verbos y fraseología verbal con pronombres átonos en español (deixis idiomáticas y situacionales). *Lebende Sprache*,. 1987. N° 2.

FERENCZI, Sándor, 1924. *Versuch einer Genitaltheorie* [en ligne]. Leibzig/Wien/Zürich : Internationaler Psychoanalytischer Verlag. Disponible à l'adresse : <http://archive.org/details/VersuchEinerGenitaltheorie>

—, 1927. *Bausteine zur Psychoanalyse II Praxis* [en ligne]. Leibzig/Wien/Zürich : Internationaler Psychoanalytischer Verlag. Disponible à l'adresse : <http://archive.org/details/BausteineZurPsychoanalyseliPraxis>

FERNÁNDEZ ALCAIDE, Marta, 2011a. Igual: historia y valores (I): adjetivo y construcciones. In : *Sintaxis y análisis del discurso hablado en español. Homenaje a Antonio Narbona*. Sevilla : Universidad de Sevilla. pp. 509-524.

—, 2011b. « Igual ». Historia y valores (II): sustantivo y adverbio. *Revista de Historia de la Lengua Española*. 2011. N° 6, pp. 3-34.

FERNÁNDEZ BEDIA, Zalao, 2014. *Rotacismo: guía de apoyo* [en ligne]. 2014. Universidad de Cantabria. Disponible à l'adresse : <https://repositorio.unican.es/xmlui/bitstream/handle/10902/5670/Fern%C3%A1ndezBediaZalao.pdf?sequence=1&isAllowed=y>

FERNÁNDEZ DE CASADEVANTE, Ladislao Imaz, 2005. The causative infix in Spanish verbs. *ELUA: Estudios de Lingüística. Universidad de Alicante*. 2005. N° 19, pp. 253-274.

FERNÁNDEZ RAMÍREZ, Salvador, 1986. *Gramática española*. Arco/Libros.

FEUILLET, Jack, 2001. Typologie des oppositions aspectuelles. *Linx. Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre*. 2001. Vol. Invariants et variables dans les langues. Études typologiques, n° 45, pp. en ligne.

FIRTH, John, 1930. *The tongue of Men & Speech*. London : Oxford University Press.

FISCHLER, Claude, 2001. *Homnivore. Sur les fondamentaux de la biologie et de la philosophie*. Paris : Odile Jacob.

FÓNAGY, Ivan, 1970. Les bases pulsionnelles de la phonation. *Revue française de psychanalyse : organe officiel de la Société psychanalytique de Paris*. 1970. Vol. XXXIV, pp. 101-136.

—, 1983. *La vive voix. Essais de psycho-phonétique*. Paris : Payot.

FORTINEAU-BRÉMOND, Chrystelle, 2012a. *La corrélation en espagnol contemporain. Morphologie, syntaxe et sémantique*. Rennes : PUR. Rivages linguistiques.

—, 2012b. La structure corrélatrice más...más...: du signifiant à la syntaxe. In : LUQUET, Gilles, *Morphosyntaxe et sémantique espagnoles. Théories et applications*. Presses Sorbonne Nouvelle.

—, 2015. L'alternance tal ~ atal, tanto ~ atanto en espagnol médiéval: variation ou motivation? *Cahiers de praxématique* [en ligne]. 2015. N° 64. Disponible à l'adresse : <https://journals-openedition-org.distant.bu.univ-rennes2.fr/praxematique/3981>

—, 2017. Corrélation et éaction : retour sur un phénomène linguistique incarné, processuel et distribué. *Signifiances (Signifying)*. 2017. Vol. 1, n° 3, pp. 5-24.

—, 2018a. Structures corrélatives en écho : submorphémie, syntaxe et sémantique. In : *Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chronoanalyse en linguistique hispanique*. Limoges : Lambert-Lucas. pp. 141-167.

- , 2018b. Sur le cognème O en espagnol: quelques propositions. *Chréode*. 2018b. N° 2, pp. 291-310.
- FOULLIOUX, Carolina, 2011. La nature des pronoms sans référence dans les expressions figées espagnoles du type *dárselas de algo*. In : *Le figement linguistique: la parole entravée*. Honoré Champion. 2011. pp. 171-193.
- FOURNIER, Nathalie, 2002. *Grammaire du français classique*. Belin.
- FRANCKEL, Jean-Jacques, 1989. *Étude de quelques marqueurs aspectuels du français*. Genève : Droz.
- FREUD, Sigmund, 1927. Essais de psychanalyse. In : *Au-delà du principe de plaisir*. Paris : Payot. pp. 11-81.
- , 1932. *Sur la prise de possession du feu* [en ligne]. Disponible à l'adresse : <http://psychaanalyse.com/>
- FREUD, Sigmund, 1970. Malaise dans la civilisation. *Revue française de psychanalyse : organe officiel de la Société psychanalytique de Paris*. 1930 1970. Vol. XXXIV, pp. 9-80.
- FROMILHAGUE, Catherine, 1995. *Les figures de style*.
- FRUYT, Michèle, 1996. Noms de procès en latin. Évaluation des positions benvenistiennes dans « Noms d'agent et noms d'action en indo-européen ». In : *Aspects of Latin. Paper from the Seventh International Colloquium on Latin Linguistics*. Innsbruck. 1996.
- FUENTES RODRÍGUEZ, Catalina et ALCAIDE FERNÁNDEZ, Marta, 1996. *La expresión de la modalidad en el habla de Sevilla*. Sevilla : Excmo Ayuntamiento de Sevilla.
- FUENTES RODRÍGUEZ, Catalina, 2009. *Diccionario de conectores y operadores del español*. Arco/Libros.
- , 2011. Conexión y Debilitamiento Asertivo: Igual, Igualmente, lo Mismo. In : *Gramática y Discurso: Nuevas aportaciones sobre partículas discursivas del español*. Pamplona : Eunsa. Ediciones Universidad de Navarra. pp. 75-103. Lingüística.
- GAFFIOT, Félix, 2000. *Le grand Gaffiot: dictionnaire latin-français*. Hachette.
- GARCÉS GÓMEZ, María del Pilar, 2006. Las operaciones de reformulación. In : *Actas del XXXV Simposio Internacional de la Sociedad Española de Lingüística, 2006*. León. 2006. pp. 654-672.
- , 2008. *La organización del discurso: marcadores de ordenación y de reformulación*. Iberoamericana Editorial.
- GARCÍA CALVO, Agustín, 1964. La feminidad del camino. *Emérita. Revista de lingüística y filología*. 1964. Vol. XXXII, n° 1, pp. 49-56.
- GARCÍA, Christina, 2011. Distinguishing Two « Synonyms »: A Variationist Analysis of quizá and quizás in Six Spanish Dialects. In : *5th Workshop on Spanish Sociolinguistics*. Cascadilla Proceedings Project. 2011. pp. 103-112.
- GARCÍA, Erica, 1986. El fenómeno (de)queísmo desde una perspectiva dinámica del uso de la lengua. In : *Actas del II Congreso Internacional sobre El español de América*. Mexico D.f. : Universidad Nacional Autónoma de México. 1986. pp. 46-65.
- GARCÍA DE DINI, E., 1980. El sintagma a lo mejor y su función dentro del mecanismo de la expresividad. *Bollettino dell'istituto di lingue estere*. 1980. N° 12, pp. 82-109.
- GARCÍA-MEDALL VILLANUEVA, Joaquín A., 1993. Sobre « casi » y otros aproximativos. *Dicenda: Estudios de lengua y literatura españolas*. 1993. N° 11, pp. 153-170.
- GARCÍA-PAGE SÁNCHEZ, Mario, 2010. Locuciones verbales con clítico en español tipo *dársela*. *Verba hispanica: anuario del Departamento de la Lengua y Literatura Españolas de la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Ljubljana*. 2010. N° 18, pp. 135-145.

- GARRIDO SEPÚLVEDA, Claudio, 2019. De la correspondencia semántica y gramatical entre los síes: apuntes para un estado de la cuestión. *Boletín de Filología*. 2019. Vol. LIV, n° 1, pp. 203-230.
- GIRAUDO, Laura, 2018. Casta(s), “sociedad de castas” e indigenismo: la interpretación del pasado colonial en el siglo XX. *Nuevo Mundo Mundos Nuevos. Nouveaux mondes mondes nouveaux - Novo Mundo Mundos Novos - New world New worlds* [en ligne]. 2018. Disponible à l’adresse : <http://journals.openedition.org/nuevomundo/72080>
- GODBOUT, Martine, 1990. Combien de suffixes en /-or/ y a t-il en espagnol moderne? *Langues et Linguistique*. 1990. Vol. 16, pp. 259-265.
- GÓMEZ TORREGO, Leonardo, 1999. “Los verbos auxiliares. Las perífrasis verbales de infinitivo. In : *Gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid : Espasa Calpe. pp. 3323-3388.
- , 2009. Problemas normativos en las televisiones españolas. In : *Lengua y televisión*. Madrid : Fragua. pp. 63-76.
- GONZÁLEZ CALVO, José Manuel, 1989. A propósito de los adverbios y locuciones de duda. In : *Philologica : homenaje a Antonio LLorente*. Servicio de Publicaciones. 1989. pp. 149-162.
- GOUGENHEIM, Georges, 1973. *Grammaire de la langue française du seizième siècle*. A. & J. Picard.
- GRANGET, C., 2013. L’encodage de la valeur mirative dans l’acquisition du français langue seconde. In : *Marqueurs temporels et modaux en usage*. pp. 59-75. Cahiers Chronos, 26.
- GRÉGOIRE, Michaël, 2012. *Le lexique par le signifiant. Méthode en application à l’espagnol*. Saarbrücken : Presses Académique Francophones.
- , 2018a. Signifiant, signifié, saillance(s) : le signe v(éc)u comme action. *Signifiances (Signifying)*. 2018a. Vol. 2, n° 1, pp. 149-169.
- , 2018b. Vers une application de la Théorie de la Saillance Submorphologique à la morphosyntaxe : le cas des déictiques espagnols en panchronie. In : *Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chrono-analyse*. Limoge : Lambert Lucas. pp. 75-96.
- , 2014. Théorie de la Saillance Submorphologique et neurosciences cognitives. *Synergies Europe*. 2014. N° 9, pp. 107-119.
- GUILLAUME, Gustave, 2003. *Essais et mémoires de Gustave Guillaume*. Presses Université Laval.
- GUILLAUMIN, Colette, 2002. *L’Idéologie raciste*. Paris : Gallimard.
- GUIMIER, Claude, 1986. *Le Problème de l’adverbe en anglais moderne*. These de doctorat. Lille 3.
- , 1988. Le -s adverbial dans l’histoire de l’anglais. In : *La linguistique génétique. Histoire et théories*. Lille : Presses Universitaires de Lille. pp. 393-418.
- , 2000. Non-congruence et congruence : alors que vs tandis que. *Syntaxe et sémantique*. 2000. Vol. N° 1, n° 1, pp. 80-112.
- GUIRADO, Kristel, 2006. Deixis proposicional en el habla de Caracas: Un análisis cuantitativo del (de)queísmo. *Boletín de Lingüística*. 2006. Vol. XVIII, pp. 130-156.
- GUIRAUD, Pierre, 1968. Le champ morpho-sémantique du mot tromper. *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*. 1968. Vol. 63, n° 1, pp. 96-109.
- , Distribution et transformation de la notion de « coup ». *Langue française*. 1969. Vol. 4, n° 1, pp. 67-74.
- , 1980. *L’Argot*. Presses Universitaires de France.
- , 1986. *Structures étymologiques du lexique français*. Payot.

- HAILLET, Pierre Patrick, 2010. Du moins et au moins : fondements d'une approche contrastive. *Revue de Sémantique et Pragmatique*. 2010. N° 28, pp. 47-73.
- HARBECK, James Christopher, 2016. *Relative Use of Phonaesthemes in the Constitution and Development of Genres*. Toronto : York University.
- HARTLAND, Edwin Sidney, 1894. *The legend of Perseus; a study of tradition in story, custom and belief*.. London, D. Nutt.
- HÉRNANDEZ MORENO, M^a José Yolanda et TORO MORENO, Francisco Javier, 2007. *Tratamiento educativo de los trastornos de la audición y el lenguaje* [en ligne]. UNED. Disponible à l'adresse : <https://www.yumpu.com/es/document/read/15512250/modulo-v-1-uned>
- HERRERO RUIZ DE LOZOIGA, F. Javier, 2005. *Sintaxis histórica de la oración compuesta en español*. Gredos. Madrid.
- HORN, Laurence, 1984. Toward a new taxonomy for pragmatic inference: Q-based and R-based implicature. In : *Meaning, form, and use in context: linguistic applications*. Washington, D.C. : Georgetown University Press. pp. 11-42.
- HUFFMAN, Alan, 2001. The linguistics of William Diver and the Columbia school. *Word. Journal of the International Linguistics Association Editors*. 2001. Vol. 52, n° 1, pp. 29-68.
- HUMMEL, Martin, 2012. *Polifuncionalidad, polisemia y estrategia retórica: Los signos discursivos con base atributiva entre oralidad y escritura*. Walter de Gruyter.
- HUTCHINS, Sharon Suzanne, 1998. *The psychological reality, variability, and compositionality of English phonesthemes*. Atlanta : Emory University dissertation.
- HUYS, Joseph, 1895. Le Hasard. *Revue Philosophique de Louvain*. 1895. Vol. 2, n° 7, pp. 272-285.
- JACQUES, Francis, 1992. Rendre au texte littéraire sa référence. Essai pour introduire en sémantique du texte la notion de référence suspensive. *Sémantique, ontologie et vérité*. 1992. N° 2, pp. 93-124.
- JAKOBSON, Roman, 1969. *Langage enfantin et aphasie*. Paris : Editions de Minuit.
- , 1976. *Six leçons sur le son et le sens*. Éditions de Minuit.
- JESPERSEN, Otto, 1922. The Symbolic Value of the Vowel i. *Philologica*. 1922. Vol. I, pp. 1-19.
- JIMENEZ, Maria, 1996. *La préposition a en espagnol contemporain: recherches d'un représenté possible*. Lille : Atelier National de Reproduction des Thèses.
- , 2008. D'une préposition à l'autre: a, d. *Chréode*. 2008. Vol. 1, pp. 221-246.
- JOUFFROY, Christian, 2007. *La maternité dans l'iconographie mariale. Les Vierges enceintes ou allaitantes dans l'art chrétien* [en ligne]. Disponible à l'adresse : http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/34017/anm_2007_217.pdf?sequence=1
- KEANE, Teresa, 1992. Les sources mythiques du binarisme. In : *La Quantité et ses modulations qualitatives: actes du Colloque « Linguistique et sémiotique II » tenu à l'Université de Limoges du 28 au 30 mars 1991*. Presses Univ. Limoges. 1992. pp. 17-22.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C., 2012. *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*. Paris : Armand Colin.
- KOCACCI, O., 1999. El adverbio. In : *Gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid : Espasa Calpe. pp. 137-146.
- KURYŁOWICZ, Jerzy, 1964. *The Inflectional Categories of Indo-European*. C. Winter.
- LABOV, William, 1966. *The social stratification of English in New York City*. Washington : Center of Applied Linguistics.

LACA, Brenda, 1993. Las nominalizaciones orientadas y los derivados españoles en "-dor" y « -nte ». In : *La formación de las palabras*. Madrid : Taurus. pp. 180-204.

LADEFOGED, Peter et MADDIESON, Ian, 1996. *The Sounds of the World's Languages*. Wiley.

LAKOFF, George, 2016. Understanding Trump's Name. A Voyage Into Sound Symbolism. *George Lakoff* [en ligne]. 2016. Disponible à l'adresse : <https://georgelakoff.com/2016/10/07/understanding-trumps-name/>

LANDMAN, Patrick et POMMIER, Gérard, 2013. Le feu d'artifice des refolements. In : *Le refolement. Pourquoi et comment?* pp. 323-347.

LANG, Marvyn, 1990. *Formación de palabras en español*. Madrid : Cátedra.

LARDON, Sabine et THOMINE-BICHARD, Marie-Claire, 2009. *Grammaire du français de la Renaissance: étude morphosyntaxique*. Éditions Classiques Garnier.

LAUNAY, Michel, 1986. Effet de sens, produit de quoi ? *Langages*. 1986. Vol. 21, n° 82, pp. 13-39.

—, 2003. Note sur le dogme de l'arbitraire du signe et ses possibles motivations idéologiques. *Mélanges de la Casa de Velázquez. Nouvelle série*. 2003. N° 33-2, pp. 275-284.

LAUSBERG, Heinrich, 1965. *Linguistica romanica: Morfologia*. Editorial Gredos.

LAVAUD-VERRIER, Marie-Pierre, 2017. La reformulation par al fin y al cabo et en fin. In : *Voix et marqueurs du discours : des connecteurs à l'argument d'autorité* [en ligne]. Lyon : ENS Éditions. pp. 87-102. *Langages*. Disponible à l'adresse : <http://books.openedition.org/enseditions/4558>

LÁZARO CARRETER, Fernando, 1997. *El dardo en la palabra*. Barcelona : Galaxia Gutemberg-Circulo de Lectores.

LE GOFFIC, Pierre, 1994. Indéfinis, interrogatifs, relatifs (termes en Qu-) : parcours avec ou sans issue. *Faits de langues*. 1994. Vol. 2, n° 4, pp. 31-40.

—, 2007. Les mots qu- entre interrogation, indéfinition et subordination: quelques repères. In : *Les mots en qu- du français*. Presses Univ. Septentrion. pp. 13-46.

LE TALLEC-LLORET, Gabrielle, 2008. Innovación y ampliación de la sintaxis en castellano medieval: fueras ende. In : *Actas del VII Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española: Merida (Yucatán), 4-8 septiembre de 2006*. Arco Libros. 2008. pp. 773-788.

—, 2012. Linguistique du signe, linguistique du signifiant : de Mo.La.Che à la cognématique. In : *Morphosyntaxe et sémantique espagnoles - Théories et application*. Presses Sorbonne Nouvelle. pp. 16-38.

—, 2014. Nouvelles perspectives de recherche en linguistique post-guillaumienne : cognématique et relation interlocutive. *Synergies Europe*. 2014. Vol. 9, pp. 73-85.

LEBAS-FRACZAK, Lidia, 2008. French prepositions à and de in infinitival complements. A pragma-semantic analysis. In : *Typological Studies in Language (Adpositions : Pragmatic, semantic and syntactic perspectives)*. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins Publishing. pp. 171-190.

—, 2016. Analyse de l'opposition entre les prépositions à et de dans les expressions à complément verbal : perspective interlocutive. In : *Conférence invitée* [en ligne]. Aarhus. 2016. Disponible à l'adresse : <https://cc.au.dk/fileadmin/dac/Arrangementsfoto/Lebas.pdf>

LEMUS SARMIENTO, Aura, 2013. *Spanglish. Les variations linguistiques dans l'espagnol des États-Unis*. These de doctorat. Paris : Paris 4.

LEONARDI, Filippo M., 2015. Phonesthemes in Latin Language. *academia.edu* [en ligne]. 2015. Disponible à l'adresse : https://www.academia.edu/17549917/Phonesthemes_in_Latin_Language_2015

- LEVET, Jean-Pierre, 1992. Particules et pluriel : genèse du nombre en japonais et en proto-indo-européen. In : *La Quantité et ses modulations qualitatives : actes du Colloque « Linguistique et sémiotique II » tenu à l'Université de Limoges du 28 au 30 mars 1991*. Presses Univ. Limoges. 1992. pp. 23-41.
- LEVINSON, Stephen C., 2000. *Presumptive Meanings: The Theory of Generalized Conversational Implicature*. MIT Press.
- LISSORGUES, Yvan, 1994. Le prêtre et la femme : le cas du Magistral de « La Regenta », Don Fermín de Pas. In : *Hommage à Robert Jammes*. 1994. pp. 693-705.
- LITTRÉ, Émile, 1880. *Pathologie verbale ou lésions de certains mots dans le cours de l'usage* [en ligne]. Disponible à l'adresse : https://fr.wikisource.org/wiki/Pathologie_verbale_ou_lésions_de_certains_mots_dans_le_cours_de_l'usage
- LÓPEZ DE MESA, Luis, 1958. El singular y lo singular de los apellidos. *Thesaurus*. 1958. Vol. t. XIII, n° 1-3, pp. 94-111.
- LÓPEZ IZQUIERDO, Marta, 2006. L'expression de l'ordre en espagnol : l'emploi de l'impératif et des périphrases verbales. In : *Travaux et documents*. Paris : Université Paris 8. 2006. pp. 17-36.
- LUQUET, Gilles, 2010. De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol. In : *XIIIe Colloque international de Linguistique ibéro-romane, Septembre 2008, Rennes*. Limoges : Lambert Lucas. 2010. pp. 73-83. Libéro.
- MACCHI, Yves, 2010a. La syntaxe dilatoire du verbe dans le Lazarillo de Tormes : un maniérisme gratuit ? (Chronosyntaxe - IX). In : *Morphologie et syntaxe de l'espagnol : Méthodes d'approche*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle. pp. 189-215. Sciences du langage.
- , 2010. Lugar et sitio : deux conceptualisations opposées du site de localisation. In : *Vues et contrevues. Actes du XIIIe colloque international de Linguistique ibéro-romane*. Limoges : Lambert-Lucas. 2010. pp. 269-294.
- , 2018. Chronophonétique (I). Esquisse d'embryologie du mot. In : *Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chronoanalyse en linguistique hispanique*. Limoges : Lambert-Lucas. pp. 169-199.
- MALAVIER, Irania, 2014. "No voy pero igualito te llamo": Estudio exploratorio sobre el diminutivo de igual en el habla de Caracas. *Boletín de lingüística*. 2014. Vol. 26, n° 41-42, pp. 92-116.
- MARCHAND, H., 1966. *The Categories and Types of Present-Day English WordFormation*. Alabama : University of Alabama Press.
- MARCHANTE CHUECA, María Pilar, 2005. Adverbios de modalidad. Los adverbios de duda: quizá(s), tal vez, acaso, a lo mejor. *redELE: Revista Electrónica de Didáctica ELE*. 2005. N° 4, pp. 9.
- MARCELLO-NIZIA, Christiane, 1985. *Dire le vrai: l'adverbe « Si » en français médiéval* : Librairie Droz.
- MARÍN OLIVA, Alan, 2018. *Análisis pragmático y sociolingüístico de los marcadores discursivos de modalidad epistémica de repente y de pronto en el español de Santiago de Chile*. Universidad de Chile.
- MARÍN ROYO, Luis María, 2006. *El habla en la Ribera de Navarra*. Gobierno de Navarra.
- MARINER, Sebastián, 1968. El femenino de indeterminación. In : *Actas del XI Congreso Internacional de Lingüística y Filología Románicas*. Madrid : Consejo Superior de Investigaciones Científicas. 1968. pp. 1297-13-14.
- MARQUANT, Hugo, 1985. Quizá vs quizás. Una alternancia en marcha. *Le Langage et l'Homme*. 1985. Vol. XX, n° 3, pp. 40-47.

- MARQUE-PUCHEU, Christiane, 2008. La couleur des prépositions à et de. *Langue française*. 2008. Vol. n° 157, n° 1, pp. 74-105.
- MARTÍN CAMACHO, José Carlos, 1994. Consideraciones sobre la creatividad léxica: El ejemplo de Juan Goytisolo. *Anuario de estudios filológicos*. 1994. N° 17, pp. 307-324.
- MARTÍN FERNÁNDEZ, Isabel, 1992. La forma « Ojalá » frente a las interjecciones. *Anuario de estudios filológicos*. 1992. N° 15, pp. 193-202.
- MARTÍN ZORRAQUINO, M^a Antonia et PORTOLÉS LÁZARO, José, 1999. Los marcadores del discurso. In : *Gramática descriptiva de la lengua española*. Espasa Calpe. pp. 4051-4207.
- MARTÍN ZORRAQUINO, M^a Antonia, 2011. Juan vendrá igual mañana (que vino ayer) / Igual vendrá Juan mañana... In : *60 problemas de gramática*. Ediciones AKAL. pp. 400-405.
- MARTINET, André, 1986. *Des steppes aux océans: l'indo-européen et les « indo-européens »*. Payot.
- MARTÍNEZ DÍAZ, Eva, 2010. La formación de analogía histórica de <DEBER + DE + INFINITIVO> a partir de <HABER + DE + INFINITIVO>: historia de la covariación con <DEBER + INFINITIVO>. *Lengua y Habla*. 2010. Vol. 14, n° 1, pp. 71-83.
- MARY, Anne-Laure, 2007. *Le lien entre l'équilibre buccal et l'équilibre de l'homme*. Université de Nantes.
- MATTE-BON, Francisco, 2006. *Gramática comunicativa del español*. Madrid : Edelsa.
- MEILLET, Antoine, 1930. Sur latin «sub», «super». *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*. 1930. Vol. 30, n° 89 et 90, pp. 80-81.
- MEJRI, Salah, 1998. Le figement lexical : descriptions linguistiques et structuration sémantique. *L'information grammaticale*. 1998. Vol. 76, n° 1, pp. 50-51.
- MERCHÁN ARAVID, Nuria, 2015. *Verbos denominales incoativos en español*. Alicante : Universidad de Alicante.
- MICHEL, Louis, 1955. *Étude du son « S » en latin et en roman: des origines aux langues romanes, de la phonétique au style*. Presses universitaires de France.
- MICHEL, Servane et MONTORSI, Francesco, 2012. Le doute : introduction. *Questes. Revue pluridisciplinaire d'études médiévales*. 2012. N° 23, pp. 8-21.
- MIGUEL, Amando de, 1985. *La perversion del lenguaje*. Espasa Calpe.
- MIYOSHI, Jun-nosuke, 2015. Sobre los usos adverbiales de «igual». In : *II ALFALito de Japón*. Tokio : Instituto Cervantes. 2015. pp. 125-135.
- , 2016. Sobre la locución adverbial a lo mejor. *HISPANICA / HISPÁNICA*. 2016. pp. 47-67.
- MOLHO, Maurice, 1986. Grammaire analogique, grammaire du signifiant. *Langages*. 1986. Vol. 21, n° 82, pp. 41-51.
- , 1988. L'hypothèse du formant (sur la constitution du signifiant : esp. un/no). In : *Grammaire et histoire de la grammaire. Hommage à la mémoire de Jean Stefanini*. Aix-en-Provence : Université de Provence. pp. 291-303.
- , 1991. La deixis española: lectura del significante. In : *Scripta philologica : in honorem Juan M. Lope Blanch, 1991 (Lingüística española e iberoamericana)*. Universidad Nacional Autónoma de México. 1991. pp. 203-217.
- MOLINER, María, 1962. *Diccionario del uso del español*. Gredos.

- MORALES RUIZ, Carmen, 1997. La evolución de los sufijos -dor y -dero: un caso de amalgama morfológica para la expresión del género. *Estudi general: Revista de la Facultat de Lletres de la Universitat de Girona*. 1997. N° 17, pp. 145-173.
- MULLER, Claude, 2008. Valeurs communes et valeurs particulières des formes QU- en français. *Langue française*. 2008. Vol. n° 158, n° 2, pp. 13-28.
- MUNOT, Philippe et NÈVE, François-Xavier, 2002. *Une introduction à la phonétique: manuel à l'intention des linguistes, orthophonistes et logopèdes*. Liège : Editions du CEFAL.
- NAGORE LAÍN, Francho, 2003. *El aragonés del siglo XIV según el texto de la Crónica de San Juan de la Peña*. Instituto de Estudios Altoaragoneses.
- NAYA, Emmanuel, 2001. Le scepticisme au XVIème. siècle: l'ombre d'un doute. *La Lettre clandestine: revue d'information sur la littérature clandestine de l'âge classique*. 2001. N° 10, pp. 13-30.
- NIEUWENHUIJSEN, Dorien, 2018. On the History of Ante(s): Exaptation of Adverbial –s? *Languages*. 2018. Vol. 3, n° 45, pp. 1-12.
- NOBILE, Luca, 2009. Sémantique et phonologie du système des personnes en italien. Un cas d'iconicité diagrammatique? In : *Sémantique et lexicologie des langues d'Europe : théories, méthodes, applications*,. Rennes : PUR. pp. 213-232.
- , 2014. L'iconicité phonologique dans les neurosciences cognitives et dans la tradition linguistique française. *Le Français Moderne - Revue de linguistique Française*. 2014. Vol. 82, n° 1, pp. 131–169.
- NOLL, Volker, 1996. Der arabische Artikel al und das Iberoromanische. In : . pp. 299-313.
- , 2006. La aglutinación del artículo árabe al en el léxico español. . 2006. pp. 35-49.
- , 2019. The agglutinated Arabic article in Ibero-Romance. *Iberoromania: Revista dedicada a las lenguas y literaturas iberorrománicas de Europa y América*. 2019. N° 90, pp. 185-196.
- ORTEGA Y GASSET, José, 1945. *Ideas y creencias*. Espasa-Calpe Argentina. Google-Books-ID: FOOLAQAIAAJ
- PAGÈS, Stéphane, 2014. L'iconicité phonologique à la lumière des neurosciences cognitives. Un exemple d'application à l'espagnol à travers la théorie des cognèmes (D. Bottineau). *Synergies Europe*. 2014. N° 9, pp. 87-105.
- , 2015. *La Motivation du signe en question*. Limoges : Lambert-Lucas.
- PEÑALVER, Juan, 1849. *Panlexico, diccionario universal de la lengua castellana*. Imprenta de Ignacio Boix.
- PENNY, Ralph, 2014. *Gramática histórica del español*. Barcelona : Ariel.
- PEREA, François, 2010. Note sur les symptômes vocaux et verbaux corporels. De la rupture pathologique aux comportements ordinaires. *L'information psychiatrique*. 2010. Vol. Volume 86, n° 5, pp. 423-431.
- , 2011. Les gros mots, paradoxes entre subversion et intégration. *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*. 2011. Vol. n° 83-84, n° 1, pp. 53-60.
- PÉREZ-SALAZAR RESANO, Carmela, 2013. A lo mejor, lo mismo. De la comparación y la identidad a la modalización epistémica. In : *Los adverbios con función discursiva: procesos de formación y evolución*. 2013. pp. 201-238.
- PHILIPS, Dennis, 2002. Le concept de marqueur sub-lexical et la notion d'invariant sémantique. *Travaux de linguistique*. 2002. Vol. no45, n° 2, pp. 103-123.
- , 2003. L'invariance sub-lexicale et le marqueur <sk->. *Anglophonia. French Journal of English Studies*. 2003. Vol. 14, pp. 177-193.

—, 2008. Submorphemic iconicity in the lexicon: a diachronic approach to English 'gn- words'. *Lexis. Journal in English Lexicology* [en ligne]. 2008. N° 2. Disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/lexis/728>

—, 2012. Le concept de « marqueur sub-lexical » : bilan d'un ballon d'essai. *Anglophonia. French Journal of English Linguistics*. 2012. N° 16 (32), pp. 183-202.

PIEL, Amélie, 2004. *Les déictiques déclinables et indéclinables de l'espagnol médiéval: étude synchronique*. These de doctorat. Paris 4.

—, 2003. Sur la place du préfixe aqu- dans le système des déictiques de l'espagnol médiéval. In : *La linguistique dans tous ses états. Actes du Xème Colloque de Linguistique Hispanique, Perpignan, 14, 15 et 16 mars 2002*. Perpignan : P.U.P. 2003. pp. 15-25.

—, 2006. De aqu- et de ag- : la place de agora dans le système de la deixis en espagnol ancien. In : *Le signifié de langue en espagnol: méthodes d'approche*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle. pp. 135-146.

—, 2012. Acullí, acullá... une histoire de jeu ? *Bulletin hispanique. Université Michel de Montaigne Bordeaux*. 2012. N° 114-2, pp. 799-822.

—, 2013. Quillotro, quillotranza, quillotrase, etc... ou quand les démonstratifs changent de camp. In : *Hommage à Geneviève Champeau*. pp. 101-120. Hispanismes.

PIERA, Carlos et VARELA, Soledad, 1999. Relaciones entre morfología y sintaxis. In : *Gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid : Espasa Calpe. pp. 4367-4422.

PIÑERO PIÑERO, Gracia, 2001. El valor de los marcadores del discurso que expresan causalidad en español. *Estudios filológicos*. 2001. N° 36, pp. 153-172.

PLUTARQUE, 1845. *Oeuvres morales de Plutarque: 3*. Paris : Didier.

POIGNAULT, Rémy, 2005. *Présence de Catulle et des élégiaques latins: à Raymond Chevallier in memoriam ; actes du colloque tenu à Tours, 28-30 novembre 2002*. Centre de recherches A. Piganiol-Présence de l'antiquité.

POIRIER, Marine, 2017a. Esquisse des principes d'une chronosignifiante. *Signifiances (Signifying)*. 2017. Vol. 1, n° 3, pp. 41-66.

—, 2017b. *También / tampoco : émergence d'un microsysteme par le signifiant. Submorphémie, diachronie et chronosignifiante*. Presses Universitaires de Provence.

—, 2018a. La `` grammaticalisation '' par le signifiant: le cas de cualquier. Submorphémie, réseaux et émergence du sens. In : *Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chronoanalyse en linguistique hispanique*. Limoges : Lambert-Lucas. pp. 201-222.

—, 2018b. Más et ses « marqueurs du standard » en espagnol : de ~ que.. Approche des signifiants en chronosyntaxe interlocutive. *Corela. Cognition, représentation, langage* [en ligne]. 2018b. N° 16-2. Disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/corela/6910>

—, 2019. *Éléments pour une étude de la coalescence en espagnol : contribution aux fondements d'une linguistique du signifiant éactivisante* [en ligne]. These de doctorat. Rennes 2. [Consulté le 27 octobre 2020]. Disponible à l'adresse : <http://www.theses.fr/2019REN20036>

POKORNY, Julius, 1959. *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch* [en ligne]. Bern : Francke. Disponible à l'adresse : <http://archive.org/details/indogermanisches01pokouoft>

PONCE DE LEÓN, Ramón F. Zacarías, 2015. Análisis morfológico y semántico del sufijo -iza y sus implicaciones lexicográficas. *Signo y Señal*. 2015. N° 27, pp. 247-266.

PORTOLÉS LÁZARO, José, 1999. La interfijación. In : *Gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid : Espasa Calpe. pp. 5041-5074.

- POTTIER, Bernard, 1974. *Linguistique générale : théorie et description*. Klincksieck.
- PULTROVA, Lucie, 2007. The Latin nomina agentis in -tor. *Listy filologické*. 2007. Vol. CXXX, n° 3-4, pp. 251-264.
- PURY TOUMI, Sybille de, 1981. L'espace des possibles : l'exemple du nahuatl. *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*. 1981. Vol. 76, n° 1, pp. 359-379.
- RABANALES, Ambrosio, 1974. Queísmo y dequeísmo en el español de Chile. In : *Estudios filológicos y lingüísticos. Homenaje a Ángel Rosenblat*. Caracas : Instituto Pedagógico. pp. 413-444.
- RAE-ASALE, 2009. *Nueva Gramática de la Lengua Española (NGLE)*. Madrid : Espasa Calpe.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA : *Diccionario de la lengua española*, 23.^a ed., [version 23.3 en ligne]. <<https://dle.rae.es>>
- RAINER, Franz, 1993. *Spanische Wortbildungslehre*. Tübingen : Niemeyer.
- RASTIER, François, 1996. Pour une sémantique des textes. In : *Textes et sens*. Paris : Didier. Érudition.
- , 2001. *Arts et sciences du texte*. Paris : PUF.
- REBOLLO TORÍO, Miguel Ángel, 1991. « -lzar ». *Anuario de estudios filológicos*. 1991. N° 14, pp. 405-412.
- REICHELBERG, Ruth, 1999. *Don Quichotte ou le roman d'un juif masqué*. Paris : Ed. du Seuil. Points Essais.
- REICHENKRON, Günter, 1939. Beiträge zur romanischen Lautlehre. *Berliner Beiträge zur romanischen Philologie*. Gronau. Jena & Leibzig, 1939.
- REIG, Asela, 2010. *De repente y de pronto como marcadores epistémicos en español*. Communication présentée au Coloquio Internacional. Marcadores del discurso en las lenguas románicas: un enfoque contrastivo, Madrid, 5-7 mai 2010. Madrid.
- RENALDI, Thomas W., 1977. Notes on the Functions of « Acaso », « Quizá(s) » and « Tal Vez » in American Spanish. *Hispania*. 1977. Vol. 60, n° 2, pp. 332-336.
- RESANO, Antoine, 1997. Langue et argumentation dans *Mujeres al borde de un ataque de nervios* de Pedro Almodóvar. In : *Cinéma, écriture et histoire dans Femmes au bord de la crise de nerfs de Pedro Almodóvar*. Nantes : Université de Nantes CRINI. pp. 131-148. Voix Off, 1.
- , 1998. Aún et ya : du continu au discontinu. In : *Linguistique hispanique*. Nantes.
- RHODES, Richard A. et LAWLER, John M., 1981. Athematic Metaphors. In : *Papers from the Seventeenth Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society 1981 (CLS 17)*. 1981. pp. 318-342.
- RHODES, Richard A., 1994. Aural images. In : *Sound symbolism*. Cambridge : Cambridge University Press. pp. 276-292.
- RIFFATERRE, Michael, 1964. Fonctions du cliché dans la prose littéraire. *Cahiers de l'AIEF*. 1964. Vol. 16, n° 1, pp. 81-95.
- ROCCHETTI, Alvaro, 1987a. Les pluriels doubles de l'italien : une interférence de la sémantique et de la morphologie du nom. *Chroniques Italiennes. Problèmes de grammaire italienne et de linguistique romane*. 1987a. Vol. 11/12, n° 3/4, pp. 47-62.
- , 1987b. Système et fonctionnement du système : les interférences entre phonologie et morphologie en italien et en roumain. *Chroniques Italiennes. Problèmes de grammaire italienne et de linguistique romane*. 1987b. Vol. 11/12, n° 3/4, pp. 153-160.
- , 1988. Influence de la sémantique sur l'évolution phonétique: le cas de -s latin passant à -i italien et roumain. In : *La linguistique génétique. Histoire et théories*. Lille : Presses Universitaires de Lille.

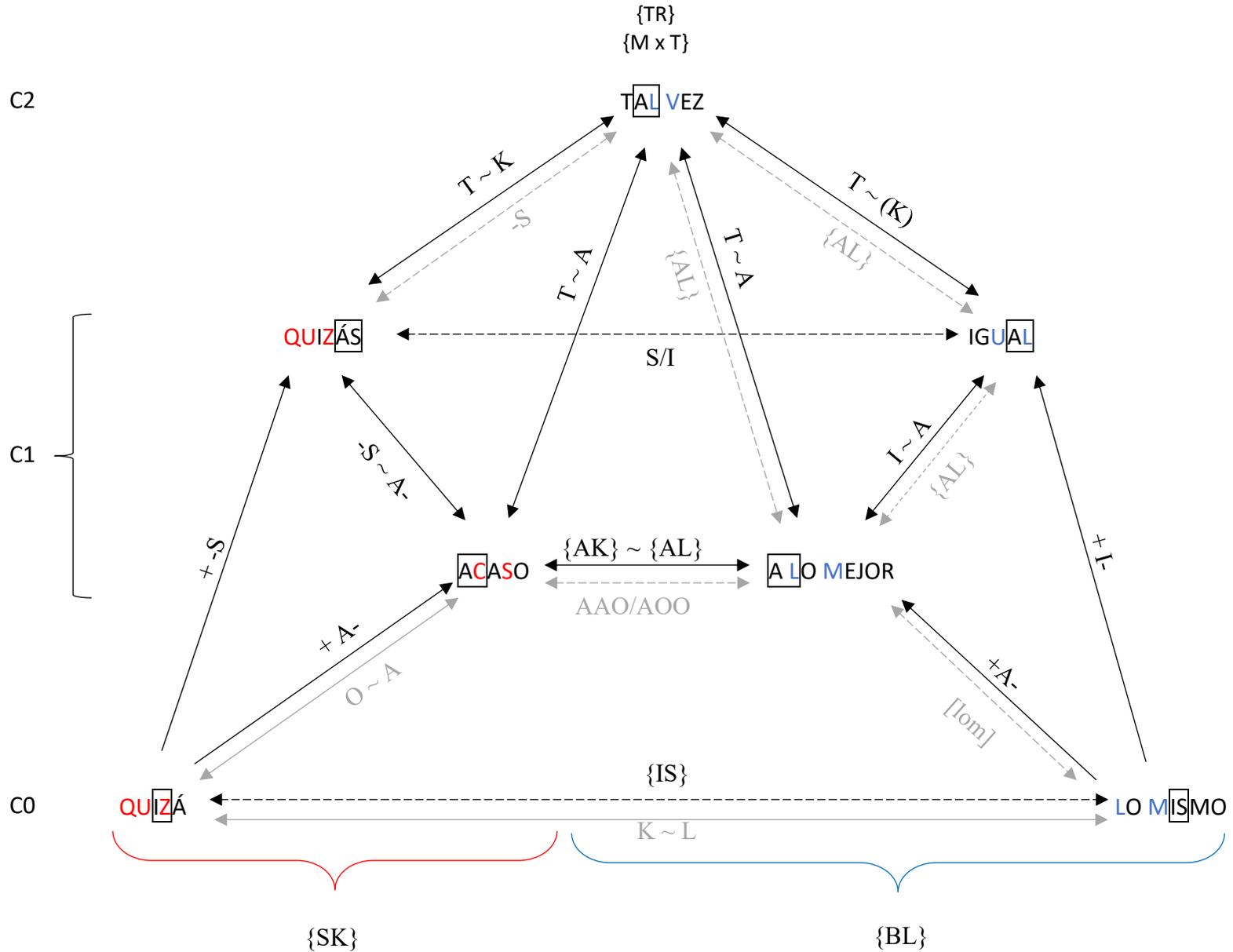
- RODRÍGUEZ MOLINA, Rosa María, 2014. Adverbios y locuciones adverbiales de manera. In : *Sintaxis histórica de la lengua española*, Vol. 3, Tomo 1, (Tercera parte : Preposiciones, adverbios y conjunciones. Relaciones interoracionales). Mexico City : UNAM/Fondo de Cultura Económica. pp. 733-937.
- RODRÍGUEZ-ABRUÑEIRAS, Paula, 2019. Los marcadores epistémicos en diacronía: Igual y lo mismo en un estudio de corpus. *Tonos digital: Revista de estudios filológicos*. 2019. N° 36, pp. 29.
- ROJAS GALLARDO, Darío, 2008. Funciones actuales y evolución semántica de la locución de repente en el español de Chile. *Boletín de Filología*. 2008. Vol. Tomo XLIII, pp. 207-237.
- RONSARD, Pierre de, 1903. *Abregé de l'art poétique français* [en ligne]. London : Hacon [et] Ricketts. Disponible à l'adresse : <http://archive.org/details/abregdelartpoe00rons>
- ROULLAND, Daniel, 2017. Langage et répliation. *Intellectica*. février 2017. Vol. 68, pp. 69-97.
- RUIZ-GURILLO, Leonor, 1997. *Aspectos de fraseología teórica española*. Universitat de València.
- SABADOR, María José Barrios, 2015. Variabilidad del discurso oral: el caso de « seguramente ». Un análisis comparativo con "quizá(s) y « a lo mejor ». *Verba hispanica: anuario del Departamento de la Lengua y Literatura Españolas de la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Ljubljana*. 2015. N° 23, pp. 61-86.
- SALLE, Muriel, 2009. *L'avers d'une Belle Époque : genre et altérité dans les pratiques et les discours d'Alexandre Lacassagne (1843-1924), médecin lyonnais*. These de doctorat. Lyon : Lyon 2.
- SAN MARTÍN NÚÑEZ, Abelardo, 2016. Los reformuladores de distanciamiento en el habla santiaguina: igual y sus equivalentes funcionales. *Onomázein: Revista de lingüística, filología y traducción de la Pontificia Universidad Católica de Chile*. 2016. N° 34, pp. 261-277.
- , 2017. Estudio sociolingüístico del dequeísmo en el español hablado en Santiago de Chile. *Lexis: Revista de lingüística y literatura*. 2017. Vol. 41, n° 2, pp. 311-346.
- SÁNCHEZ-PRIETO BORJA, Pedro, 1992. Alternancia entre el lexema con y sin prefijo en castellano medieval (el verbo). In : *Actas del II Congreso Internacional de Historia de la Lengua española*. Pabellón de España. 1992. pp. 1323-1336.
- SANTOS DOMÍNGUEZ, Luis Antonio et ESPINOSA ELORZA, Rosa María, 1996. *Manual de semántica histórica*. Síntesis.
- SANTOS RÍO, Luis, 2003. *Diccionario de partículas*. Luso-Española de Ediciones.
- SAUNIER, Évelyne, 2016. Contribution à l'étude systématique des oppositions entre les prépositions "à", "en" et "de". *Faits de langues*. 2016. Vol. 48, pp. 117-148.
- SAYAH, Lotfi, 2003. La conservación del artículo definido al en las palabras españolas de origen árabe. In : *Actas del congreso internacional de la Asociación Coreana de Hispanistas (28 al 30 de junio de 2002)*. Servicio de Publicaciones. 2003. pp. 105-112.
- SCHAPIRA, Charlotte, 2000. Proverbe, proverbialisation et déproverbialisation. *Langages*. 2000. Vol. 34, n° 139, pp. 81-97.
- SCHMIDELY, Jack, 1975. Déictiques spatiaux de l'espagnol. In : *Mélanges offerts à Vincent Aubrun*. Paris : Editions hispaniques. pp. 239-252.
- SCHNEDECKER, Catherine, 2001. Premier, second et dernier: des ordinaux peu ordinaires. *Revue de Linguistique Française*. 2001. Vol. 69e année, n° 1, pp. 21-38.
- SCHOPENHAUER, Arthur, 2004. *L'art de l'insulte*. Seuil.
- SCHWENTER, Scott, 1999. Evidentiality in Spanish morphosyntax: a reanalysis of (de)queísmo. In : *Estudios de variación sintáctica*. Madrid/Frankfurt : Iberoamericana/Vervuert. pp. 65-87.

- SECO, Manuel, 2003. *Estudios de lexicografía española*. Gredos.
- SEILER, Hans Jakob, 1986. Zum Zusammenhang von Nomina actionis, Nomina agentis und Eigennomen. In : *o-o-pe-ro-si. Festschrift für Ernst Risch zum 75. Geburtstag*. Berlin-New York.
- SERRADILLA CASTAÑO, Ana, 2016. Sobre la expresión de la superlación en el español contemporáneo: la convivencia de nuevas y viejas fórmulas. *Revista Española de Lingüística*. 2016. Vol. 46, n° 1, pp. 91-122.
- SERRANO DOLADER, David, 1999. La derivación verbal y la parasíntesis verbal. In : *Gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid : Espasa Calpe. pp. 4683-4756.
- SHISLER, B.K., 1997. *Dictionary of English Phonesthemes* [en ligne]. online. Disponible à l'adresse : <http://www.oocities.org/soho/studios/9783/phonpap1.html>
- SIMÓN HERNÁNDEZ, Fátima, 2017. El estereotipo de la solterona: literatura y construcción social en la Inglaterra de Jane Austen (1775-1817). *REVISTA DE HISTORIOGRAFÍA (RevHisto)*. 2017. pp. 125-148.
- SIMON, Zsolt, 2009. Die etymologische Herleitung des Namens Rōma. In : *Protolanguage and Prehistory. Akten der XII. Fachtagung der Indogermanischen Gesellschaft vom 11. bis 15. Oktober 2004 in Krakau*. Wiesbaden. 2009. pp. 466-477. Die etymologische Herleitung des Namens Rōma
- SIMPSON, J. et WEINER, E., [sans date]. *Oxford English Dictionary (OED)* [en ligne]. Clarendon Press. Disponible à l'adresse : <https://www.oed.com/>
- SMITH, Chris, 2014. Tracking semantic change in fl-monomorphemes in the OED. *Journal of Historical Linguistics*. 2014. pp. 165-200.
- SOMOANO RODRÍGUEZ, Julio, 2012. *EL PAPEL DE LA RADIO, LA TELEVISIÓN Y LA PRENSA EN LA NORMALIZACIÓN EN LA LENGUA ESPAÑOLA DEL EUFEMISMO, EL SESQUIPEDALISMO Y EL MALAPROPISMO*. Madrid : Universidad Complutense de Madrid.
- SPIELREIN, Sabina, 2015. *Sabina Spielrein : Forgotten Pioneer of Psychoanalysis, Revised Edition*. Routledge.
- SPILLEBOUT, Gabriel, 1985. *Grammaire de la langue française du XVIIe siècle*. Picard.
- SPITZER, Leo, 1941. La feminización del neutro. *Revista de Filología Hispánica*. 1941. Vol. III-1, pp. 339-371.
- STERIADE, Donca, 2016. The morpheme vs similarity-based syncretism: Latin t-stem derivatives. In : *The Morpheme Debate*. Oxford University Press.
- SUÁREZ HERNÁNDEZ, Ariana, 2014. La evolución y representación en un diccionario histórico de los adverbios quizá, tal vez, a lo mejor, acaso. In : *Lexicografía teórica y aplicada*. La Corogne : Universidade da Coruña. 2014. pp. 367-378.
- , 2016. *Análisis diacrónico de adverbios con función discursiva: hacia una descripción lexicográfica*. Madrid : Universidad Carlos III.
- TERRADO PABLO, Francisco Javier, 1990. Sobre el valor de la alternancia /i/-/á/ en los adverbios de lugar del español. *Sintagma: Revista de lingüística*. 1990. N° 2, pp. 45-54.
- THURNEISEN, Rudolf, 1991. *Indogermanisches, Italisches, Romanisches*. M. Niemeyer.
- TOLEDO, Ángel Eduardo, 2016. Sobre la derivación de algunos nombres de agente. *Archivum*. 2016. Vol. LXVI, pp. 195-232.
- TOLEDO Y HUERTA, Álvaro S. Octavio de, 2016. *Los relacionantes locativos en la historia del español*. De Gruyter Mouton.

- TONNING, Guillaume, 2006. Nietzsche, critique de la causalité. *Linx. Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre*. 2006. N° 54, pp. 129-138.
- TORNER CASTELLS, S., 2003. Semántica de los adverbios de modo celerativos. *Verba*. 2003. N° 30, pp. 275-315.
- TOURNIER, Jean, 2007. *Introduction descriptive à la lexicogénétique de l'anglais contemporain*. Slatkine Érudition. Google-Books-ID: _zBIGQAACAAJ
- TOUSSAINT, Maurice, 1983. *Contre l'arbitraire du signe*. Didier Erudition.
- TRAPERO, Maximiano, 1966. Sobre la capacidad semántica del Nombre Propio. *Revista El Museo Canario*. 1966. Vol. LI, pp. 337-353.
- TRUBERT-OUVRARD, Thierry, 1994. À et DE après COMMENCER dans le schéma V1 à / de V2. *Études de Langue et Littérature françaises*. 1994. Vol. 30, pp. np.
- TSUTAHARA, Ryo, 2016. El uso relacional de los derivados adjetivales con los sufijos *-dor* y *-nte* —sus semejanzas y diferencias—. *イスパニカ*. 2016. Vol. 60, pp. 1-25.
- URÍZAR SALINAS, José Ramón, 2010. Análisis comparativo de los adverbios latinos « fortasse » y « forsitan » como expresión de modalidad epistémica. In : *XXXIX Simposio Internacional de la Sociedad Española de Lingüística (SEL): 1-14 de febrero, 2010*. Universidade de Santiago de Compostela. 2010. pp. 32.
- , 2012. Análisis funcional de la forma latina forte. *Revista Española de Lingüística*. 2012. Vol. 42, n° 2, pp. 153-180.
- VALDÉS, Juan de, 1982. *Diálogo de la lengua*. Cátedra. ISBN 978-84-376-0331-5.
- VALÉRY, Paul, 1932. L'Idée fixe ou Deux Hommes à la mer. In : . Paris : Les Laboratoires Martinet. pp. 1-85.
- VERA MORALES, José, 1995. *Spanische Grammatik*. Oldenbourg.
- VERMEERSCH, Kim, 2012. *Die desubstantivischen ‚ornativen‘ Verben im Deutschen und Spanischen: Ein Kapitel aus der kontrastiv betrachteten Wortbildung*. Mémoire de Master. Université de Gent.
- VIDAL, M. a Victoria Escandell, LEONETTI, Manuel et LÓPEZ, Cristina Sánchez, 2011. *60 problemas de gramática*. Ediciones AKAL.
- VINCENT, G. et DUVIOLS, Jean-Paul, 2009. *Grammaire alphabétique de l'espagnol*. Bordas.
- VION, Robert, 2005. Dialogisme et polyphonie. *Linha D'Água*. 2005. Vol. 24, n° 2, pp. 59.
- VITTRANT, Alice, 2012. Définir la modalité : vers une théorie linguistique de la modalité à partir de son expression dans les langues. In : *Recueil en hommage à Robert Vion* [en ligne]. Aix-en-Provence : Presses Universitaires de Provence. pp. 107-133. Disponible à l'adresse : https://www.academia.edu/6157959/D%C3%A9finir_la_modalit%C3%A9_vers_une_th%C3%A9orie_linguistique_de_la_modalit%C3%A9_%C3%A0_partir_de_son_expression_dans_les_langues_2009_Publish_ed_2012
- WALLIS, John, 1653. *Grammatica linguae Anglicanae*. Oxford.
- WASA, Atsuko, 1999. El subjuntivo y la modalidad. *Hispania*. 1999. Vol. 82, n° 1, pp. 121-127.
- , 2001a. La interrogación orientada: ¿Acaso..? *Lingüística hispánica*. 2001. N° 24, pp. 209-222.
- , 2001b. Los adverbios epistémicos que co-aparecen con oraciones interrogativas. *HISPANICA / HISPÁNICA*. 1 janvier 2001. Vol. 2001, pp. 37-47.
- , 2002. A lo mejor y el subjuntivo. *Hispania*. 2002. Vol. 85, n° 1, pp. 131-136.

- WEBER, Elodie, 2019. La traduction de la préposition *con* en français. In : *Nouvelles perspectives en linguistique ibéro-romane*. Rouen : Publications électroniques de l'Eriac – LibeRo. pp. 153-169. Collection ELIR, 2.
- WEISS, Karin, 2010. *Das italienische Suffix -izzar(re) und der linguistische Kausativitätsbegriff*. Mémoire de Master.
- WILLASCHEK, Marcus, sd. *Zwei Begriffe des Zweifels bei Descartes* [en ligne]. Disponible à l'adresse : https://www.uni-frankfurt.de/47007949/63_Zwei_Begriffe_des_Zweifels_bei_Descartes_1.pdf
- WOEHR, Richard, 1972. « Acaso, » « Quizá(s), » « Tal vez »: Free Variants? *Hispania*. 1972. Vol. 55, n° 2, pp. 320-327.
- WRIGHT, David, 2012. Scrunch, growze, or chobble?: investigating regional variation in sound symbolism in the Survey of English Dialects. *Leeds Working Papers in Linguistics and Phonetics*. 2012. Vol. 17, pp. 1-29.
- YELIN, Boris et CZERWIONKA, Lori, 2017. Capaz and Quizás in Argentine Spanish: Epistemic Adverbs with Mood Variability. *Hispania*. 2017. Vol. 100, n° 1, pp. 30-46.
- ZEMB, Jean-Marie, 1982. Dix-sept notes sur « hypothèse » et « hypothétique ». *L'information grammaticale*. 1982. Vol. 13, n° 1, pp. 28-30.
- ZINK, Gaston, 1989. *Morphologie du français médiéval*. Paris : Presses universitaires de France.

Vue d'ensemble : Le système des adverbes de doute



↔ relation d'opposition sémiologique → relation d'augmentation sémiologique ← - - - → relation de correspondance

Index des auteurs

A

Abelin, 111
 Abramova, 116, 117
 Acuña Robertson *et al*, 163
 Adamik, 136
 Aden, 20
 Alcaide, 561
 Allendy, 259, 260, 261
 Almeida, 624, 625, 627
 Alvar & Pottier, 121, 211, 337
 Álvarez & Piedehierro, 341
 Anscombe, 180, 181, 310, 316, 318, 345, 346, 347
 Anscombe & Ducrot, 242
 Argoud, 37, 39, 41, 76, 90, 91, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 120, 125, 126, 127, 146
 Assoun, 261
 Aurová, 11, 13
 Azaústre & Casas, 86
 Azofra Sierra, 337, 339

B

Bailly, 597
 Bañón Hernández, 539, 557
 Barbéry, 233, 234
 Barrenechea, 26, 196
 Barrio García, 11, 73, 99, 157, 164, 196, 237, 238, 241, 242, 250, 282, 283, 307, 409, 410, 411, 413, 534, 535, 536, 539, 541, 557, 561, 564
 Bauhr, 11
 Bedel, 129, 645
 Bello, 53, 212, 512, 513
 Beltaïef, 615, 616, 617
 Bénézech, 122, 123, 543
 Bentivoglio, 623, 624
 Bentivoglio & D'Introno, 624
 Benveniste, 140, 601, 602
 Berenguer Sánchez, 309, 326
 Bergen, 114
 Bergson, 70
 Berthoz, 24, 31
 Bessis, 577
 Bidaud, 546
 Blasco Mateo, 196, 197, 198, 297
 Blestel, 81, 218, 233, 234, 252, 255, 256, 257, 262, 505, 581, 603, 641, 642
 Blestel & Fontanier, 253
 Blestel & Fortineau-Brémond, 15, 19
 Bloomfield, 113
 Bohas, 76
 Bohas & Dat, 32
 Bohrn, 395
 Boix, 228
 Bolinger, 113

Bonhomme, 475
 Borillo, 534
 Bottineau, 17, 18, 19, 21, 36, 37, 38, 41, 44, 45, 61, 76, 77, 80, 100, 113, 120, 121, 131, 132, 153, 154, 155, 158, 159, 160, 161, 212, 213, 217, 226, 250, 251, 252, 253, 255, 257, 258, 266, 267, 280, 350, 362, 382, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 419, 439, 521, 547, 581, 582, 583, 597, 603, 606, 613, 640, 643, 644, 645, 671, 674
 Bottineau & Le Tallec, 280, 354, 383, 418, 419
 Brachet & Lamberterie, 102
 Briz, Pons & Portolés, 563
 Briz, Pons et Portolés, 104
 Burguera Serra, 62, 63, 210, 211, 221, 237, 239, 242, 244, 538

C

Cambier, 102
 Camprubi, 278, 280, 645
 Carbonero Cano, 70, 402
 Cárdenas Maragaño, 347
 Carlsson, 11
 Carriet Valiente, 348
 Casas Navarro, 624
 Casquillo Fumanal, 136
 Cazalbou, 216, 320, 323, 324, 327, 328, 331, 351, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 468, 477
 Cazeneuve, 175
 Cervoni, 10
 Chantraine, 398, 601
 Charaudeau, 227
 Chevalier, 15, 93, 280, 341
 Chevalier, Launay & Molho, 15
 Chevalier, Launay & Molho, 1986 : 96, 15
 Cifuentes Honrubia, 465
 Ciscomani Ortiz, 477, 478, 479, 480, 481
 Clément *et al*, 598
 Cockburn, 395, 398, 400
 Cornillie, 10, 99, 540, 557, 558, 561
 Corominas, 61, 205, 220
 Correas, 513
 Cortés & Camacho, 561
 Cournot, 63, 66
 Covarrubias, 58, 160
 Cuervo, 58, 67
 Culioli, 166, 169

D

D'Introno *et al*, 124
 Darbord, 227
 Darbord & Pottier, 227
 Darías Concepción, 124
 de Brosses, 38, 42
 De Brosses, 38
 De Mello, 624

Annexes

De Miguel, 394
De Miguel Aparicio, 395, 400
Delbecque, 215, 216, 321, 322, 342, 343, 461, 462, 463, 465, 468, 477
Delpont, 14, 15, 93, 376, 518, 533, 543, 545, 556, 582, 587, 588, 592, 593, 598, 606
Demonte & Fernández Soriano, 624
Deshays, 204
Détrie, 475
Di Pellegrino *et al*, 20
Di Tullio, 10, 561, 564
Diderot & D'Alembert, 348, 556
Didriksen, 11
Douay, 19, 21, 22, 23, 25, 27, 214, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 385, 417, 419, 421, 422, 431, 432, 433, 436, 437, 439, 440, 441, 472, 477, 497, 505, 506, 530, 531, 540, 550, 551, 552, 553, 569, 571, 574, 608, 609, 614, 615, 643, 644, 645, 646, 650, 665, 675, 676
Douay & Roulland, 19, 21, 22, 23, 25, 27, 214, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 379, 385, 417, 419, 421, 422, 431, 432, 437, 439, 440, 441, 472, 477, 497, 505, 506, 530, 531, 540, 550, 551, 553, 569, 571, 574, 608, 609, 645, 646, 665, 675, 676
Drellishak, 110, 113, 582
Dubois, 279, 323
Duchêne & Moïse, 180
Ducrot, 181, 242, 403

E

Ernout & Meillet, 71, 73, 139, 140, 219, 313, 349, 355, 596
Escandell Vidal, 98, 241, 245
Esgueva & Cantarero, 197
Eskénazi, 32, 272, 273
Espinosa Elorza & Sánchez Lancis, 59, 210, 224, 599

F

Fabre, 264, 327, 331, 352, 359, 360, 361, 363, 712
Fábregas, 393, 397
Fajardo Aguirre, 461
Ferenzci, 447
Fernández Alcaide, 561, 564
Fernández Bedia, 593
Fernández de Casadevante, 393, 395
Fernández Ramírez, 463
Feuillet, 399
Firth, 36, 37, 113
Fischler, 573
Fónagy, 26, 117, 118, 119, 120, 121, 123, 174, 175, 176, 177, 444, 445, 448, 449, 572, 573, 574, 575, 592
Fortineau-Brémond, 15, 19, 52, 120, 121, 155, 171, 172, 174, 185, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 229, 230, 231, 239, 250, 252, 253, 254, 255, 265, 267, 274, 275, 276, 277, 279, 280, 287, 303, 335, 340, 341, 366, 384, 387, 414, 469, 471, 544, 589, 613, 620, 674
Foullioux, 180, 465, 466, 467, 468, 471, 472, 474, 475, 476, 477, 482, 576
Fournier, 411
Franckel, 652, 653

Freud, 26, 121, 175, 176, 227, 232, 260, 261, 446, 447, 448, 575
Fruyt, 602
Fuentes Rodríguez, 15, 26, 100, 104, 196, 200, 205, 237, 409, 501, 507, 539, 552, 558, 561, 565, 567

G

Gaffiot, 102, 689
Garcés Gómez, 656, 657, 658
García, 11, 12, 56, 73, 99, 157, 164, 190, 191, 196, 197, 237, 238, 241, 242, 250, 282, 283, 284, 285, 307, 314, 409, 410, 411, 413, 461, 463, 464, 481, 491, 510, 511, 534, 535, 536, 539, 540, 541, 557, 561, 564, 611, 624, 637, 638, 712
García Calvo, 463
García de Dini, 539, 540
Garrido Sepúlveda, 406, 415, 421
Giraud, 94
Godbout, 603
Gómez Torrego, 103, 394
González Calvo, 238, 239, 561
Gougenheim, 311, 314, 319
Granget, 534
Grégoire, 19, 20, 24, 31, 32, 33, 38, 39, 40, 41, 42, 44, 45, 48, 61, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 89, 91, 93, 94, 95, 96, 98, 101, 103, 115, 123, 134, 155, 159, 163, 184, 252, 255, 268, 275, 280, 514, 533, 545, 546, 547, 556, 582, 583, 584, 587, 588, 590, 592, 597, 666
Guillaume, 16, 214, 215, 216, 327, 377, 457, 472, 544, 647, 686, 690, 700, 711
Guillaumin, 576
Guimier, 10, 312, 313, 316, 328, 329, 330, 331, 336, 337, 652, 653, 654, 655, 711
Guirado, 624
Guiraud, 61, 90, 91, 92, 93, 128, 158, 163, 178, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 606

H

Haillet, 651
Harbeck, 113
Hartland, 575
Hernández Moreno, 593
Herrero Ruiz de Lozoiga, 338
Horn, 474
Huffman, 634
Hummel, 561, 562, 564, 567, 568
Hutchins, 110
Huys, 67

J

Jacques, 255, 689
Jakobson, 16, 17, 470, 572, 574, 646
Jespersen, 113
Jimenez, 215, 219, 225, 506, 633
Jouffroy, 134

K

Keane, 255, 303, 351

Kerbrat-Orecchioni, 10
Kovacci, 11, 561

L

Labov, 623
Laca, 606
Lakoff, 19, 115, 280, 590, 591, 600, 692
Landman & Pommier, 448
Lang, 394
Launay, 15, 16
Lausberg, 311, 312, 314
Lavaud-Verrier, 657
Lázaro Carreter, 394
Le Goffic, 155, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172,
184, 185, 195, 265
Le Tallec-Lloret, 15, 17, 217, 333, 334, 675
Lebas-Fraczak, 648
Lemus, 632, 633, 634
Leonardi, 38, 43, 68, 111, 112, 113, 114, 132, 592
Levet, 323, 324, 325, 326
Lissorgues, 450
Littré, 61, 349, 351
López de Mesa, 348
López Izquierdo, 103
Luquet, 253

M

Macchi, 40, 47, 122, 159, 274
Malaver, 563
Marchand, 110, 111, 113, 312
Marchello-Nizia, 401, 403, 404, 405, 406
Marín Oliva, 99, 104, 535
Marín Royo, 477
Mariner, 463
Marquant, 12
Marque-Pucheu, 647
Martín Camacho, 49
Martín Fernández, 173, 179
Martín Zorraquino, 26, 561, 564, 565, 656
Martinet, 325, 574, 700
Mary, 264
Matte-Bon, 144, 538, 561
Meillet, 164, 355
Mejri, 345
Merchán Araid, 400
Michel, 43, 366, 444
Michel & Montorsi, 71
Miyoshi, 561
Molho, 15, 16, 153, 229, 280, 341, 459, 543, 544
Moliner, 58, 237, 322, 384, 540, 565
Morales Ruiz, 602
Muller, 169
Munot & Nève, 117

N

Naya, 72, 195
Nieuwenhuijsen, 337, 338
Nobile, 21, 547

Noll, 554, 555, 556

O

OED, 37, 77, 87, 111, 161, 355, 442, 583, 699
Ortega y Gasset, 142, 673

P

Pagès, 211, 213, 214, 224, 225, 226, 227, 228, 460, 503,
504, 659, 674
Peñalver, 556
Penny, 318, 603
Perea, 178, 179, 180, 181
Pérez-Salazar, 409, 534, 535, 540
Philps, 36, 37, 38, 44, 280, 355, 582, 583, 585
Piel, 159, 182, 183, 184, 246, 407, 512, 513, 514, 515, 516,
517, 519, 520, 521, 522, 523, 526, 533, 542, 543, 547,
712
Piera & Varela, 463
Plutarque, 572, 696
Poignault, 135
Poirier, 20, 21, 77, 80, 100, 121, 122, 267, 274, 275, 276,
277, 279, 350, 361, 410, 411, 415, 544, 546, 605, 620,
621, 622, 626, 711
Pokorny, 585
Ponce de León, 399
Portolés Lázaro, 26
Pottier, 121, 211, 227, 337, 463, 465, 470, 475
Pottier & Darbord, 470
Pultrava, 602, 604

R

Rabanales, 623
RAE-ASALE, 9, 10, 79, 109, 238, 246, 250, 285, 319, 321,
346, 383, 384, 389, 390, 624, 634, 644, 672, 675, 697
Rainer, 397, 400, 401
Rastier, 27, 255
Rebollo Torío, 393
Reichelberg, 348
Reichenkron, 316
Reig, 535
Renaldi, 11
Resano, 199, 421, 664
Rhodes, 110, 111, 112, 113, 582
Rhodes & Lawler, 111, 112, 113, 582
Riffaterre, 549
Rocchetti, 158, 327, 332, 333, 345, 350, 351, 352, 356,
357, 358, 359, 712
Rodríguez Molina, 534
Rodríguez-Albruñeiras, 561
Rojas Gallardo, 99, 535
Ronsard, 314
Roulland, 19, 21, 22, 23, 25, 27, 214, 372, 373, 374, 375,
376, 377, 379, 385, 417, 419, 421, 422, 431, 432, 437,
439, 440, 441, 472, 477, 497, 505, 506, 530, 531, 540,
550, 551, 552, 553, 569, 571, 574, 608, 609, 645, 646,
665, 675, 676

Annexes

S

Sabador, 196, 197
Salle, 578
San Martín Núñez, 563, 623, 624, 625
Sánchez-Prieto Borja, 313
Santos, 59, 409, 561
Santos Ríos, 409
Saunier, 647
Sayahi, 554
Schapira, 276
Schmidely, 159
Schneidecker, 351
Schopenhauer, 174
Schwenter, 624
Seco, 31, 623
Seiler, 602
Serradilla Castaño, 96
Serrano Dolader, 393, 394, 395, 397
Shisler, 110
Simon, 136
Simón Hernández, 549
Smith, 113, 114
Somoano, 394
Spielrein, 119, 121, 123, 133, 135, 138
Spillebout, 314
Spitzer, 463, 475
Steriade, 602, 603, 605
Suárez Hernández, 11, 157

T

Terrado Pablo, 159
Thurneysen, 313
Toledo, 320, 336, 337, 595, 603, 604, 605
Toledo y Huerta, 320, 336, 337
Tonning, 66

Torner Castells, 534
Tournier, 37, 110, 113, 582
Toussaint, 17, 20, 32, 267, 641
Trapero, 348
Trubert-Ouvrard, 648, 649, 650
Tsutahara, 606

U

Urizar Salinas, 98

V

Valdés, 190, 554
Valéry, 153
Vermeersch, 397
Vincent & Duviols, 320
Vion, 102, 700
Vittrant, 102

W

Wallis, 36
Wasa, 11, 143, 144, 243, 244, 245, 538
Weber, 632
Weiss, 396
Willaschek, 299, 300
WILLASCHEK, 701
Woehr, 11, 13, 675
Wright, 110

Z

Zemb, 402
Zink, 317

Index des notions

- altérité, 21, 121, 122, 143, 146, 215, 231, 233, 235, 236, 254, 372, 396, 469, 471, 472, 474, 497, 498, 499, 500, 503, 504, 507, 514, 535, 541, 542, 544, 545, 546, 547, 551, 554, 555, 556, 558, 566, 571, 572, 573, 574, 575, 577, 578, 581, 589, 615, 641, 642, 644, 653, 655, 670, 674, 698
- brique (submorphémique), 388, 391, 393, 395, 398, 401, 403, 404, 414, 453, 454, 455, 456, 546, 561, 674, 712
- cognème, 17, 18, 61, 81, 130, 154, 155, 156, 164, 171, 172, 173, 174, 183, 184, 186, 200, 207, 209, 210, 212, 213, 215, 216, 217, 218, 220, 221, 224, 225, 226, 227, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 239, 246, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 262, 264, 265, 266, 267, 270, 279, 280, 282, 283, 285, 288, 302, 303, 307, 308, 340, 356, 361, 362, 366, 368, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 415, 419, 432, 436, 437, 438, 439, 440, 442, 445, 453, 454, 461, 469, 470, 471, 472, 474, 478, 483, 499, 500, 503, 504, 505, 507, 514, 515, 518, 521, 535, 544, 545, 546, 547, 558, 562, 570, 571, 572, 574, 578, 579, 581, 589, 598, 607, 608, 609, 613, 615, 617, 621, 631, 635, 641, 642, 643, 644, 653, 655, 657, 658, 659, 663, 670, 674, 675, 683, 689, 711
- Configuration 0, 374, 375, 377, 379, 380, 381, 382, 416, 417, 419, 420, 422, 423, 425, 429, 430, 432, 433, 436, 441, 483, 486, 506, 537, 610, 642, 663, 664, 674, 712
- Configuration 1 (C1), 23, 25, 282, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 419, 423, 427, 430, 431, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 449, 453, 454, 455, 461, 473, 474, 476, 478, 483, 487, 489, 494, 496, 497, 498, 499, 500, 504, 505, 506, 508, 512, 516, 530, 531, 532, 540, 542, 552, 557, 563, 569, 570, 571, 578, 579, 581, 590, 608, 612, 614, 615, 617, 620, 621, 625, 631, 635, 636, 637, 639, 642, 643, 646, 648, 650, 653, 654, 655, 657, 658, 659, 662, 663, 664, 666, 669, 670, 674, 675, 713
- Configuration 2 (C2), 23, 282, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 379, 380, 419, 423, 430, 431, 441, 579, 581, 582, 590, 608, 609, 614, 617, 621, 626, 630, 635, 642, 643, 646, 648, 649, 650, 651, 655, 659, 662, 663, 666, 668, 669, 670, 674, 675, 713
- effet discursif, 10, 13, 14, 15, 32, 44, 55, 58, 60, 87, 103, 104, 106, 125, 133, 140, 157, 158, 165, 187, 194, 197, 199, 204, 208, 210, 222, 225, 234, 245, 278, 279, 280, 282, 296, 298, 302, 321, 322, 375, 378, 398, 401, 403, 407, 417, 427, 455, 462, 469, 482, 483, 486, 498, 500, 505, 507, 508, 515, 522, 525, 531, 538, 539, 540, 552, 570, 571, 582, 605, 607, 608, 609, 615, 630, 634, 635, 642, 643, 644, 646, 648, 653, 657, 662, 663, 664, 669
- grappe (submorphémique), 35, 39, 77, 266, 280, 382, 383, 384, 386, 387, 388, 389, 391, 393, 396, 408, 410, 414, 416, 417, 421, 431, 452, 454, 469, 476, 482, 514, 516, 530, 531, 533, 590, 604, 607, 653, 670, 674, 712
- inférence, 55, 56, 181, 190, 208, 375, 377, 390, 432, 530, 535, 540, 564, 567, 609, 646, 654, 667, 711
- libidinal, 575, 576
- pondération, 92, 94, 103, 104, 107, 146, 209, 229, 236, 239, 240, 242, 247, 248, 303, 304, 484, 500, 503, 527, 538, 539, 556
- pulsion (libidinale), 118, 123, 176, 177, 179, 181, 182, 184, 445, 446, 447, 449, 452, 578
- Rapport Interlocutif Direct (RID), 23, 374, 375, 377, 380, 422, 432, 433, 436, 441, 500, 504, 505, 614, 635, 636, 642, 643, 663, 670, 713
- saillance, 19, 24, 31, 32, 33, 35, 38, 39, 41, 42, 43, 44, 46, 47, 48, 49, 52, 53, 54, 55, 56, 58, 60, 61, 63, 64, 68, 69, 72, 73, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 103, 105, 106, 107, 109, 110, 115, 118, 120, 123, 125, 127, 128, 129, 130, 131, 133, 134, 135, 137, 138, 139, 141, 142, 143, 146, 147, 148, 149, 157, 161, 163, 164, 186, 194, 207, 209, 210, 213, 221, 222, 223, 224, 229, 234, 235, 236, 239, 249, 250, 252, 267, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 302, 304, 348, 368, 381, 382, 401, 408, 410, 413, 415, 442, 499, 512, 532, 535, 536, 538, 545, 562, 563, 570, 571, 581, 582, 584, 585, 592, 594, 600, 601, 606, 607, 608, 631, 634, 661, 669, 673, 690, 711

Table des illustrations

Figure 1: L'énantiomorphie rincón vs. esquina.....	45
Figure 2: {SK} et l'expression du déficit: mezquino.....	48
Figure 3: L'approximation, une tension interceptée	49
Figure 4: L'approximation en -zco (negruzco)	50
Figure 5: L'approximation en -sco (alcaponesco)	51
Figure 6: La complémentarité contrastive des saillances {SK}, {NG}, {ST} et {NT}.....	52
Figure 7 : L'approximation définitaire. C(u)asi-p	55
Figure 8 : L'inférence de modalité contraire : casi (p)	56
Figure 9 : Le hasard comme la « rencontre » de deux lignes causales: acaso (p)	65
Figure 10 : acaso (p): absence de cause.....	67
Figure 11 : quizá(s) (p) : une bifurcation.....	69
Figure 12 : Affirmation, négation et doute	71
Figure 13 : La saillance {SK} : vue d'ensemble	73
Figure 14 : Les capacités formelles de la saillance {M x T}	78
Figure 15 : Le carré sémiotique des modalités aléthiques	98
Figure 16 : La saillance {M x T}, vue d'ensemble	106
Figure 17 : Les saillances {BL} et {KL}: contraste spéculaire.....	133
Figure 18 : La saillance {BL}, vue d'ensemble	148
Figure 19 : Le paradigme épistémique selon la Théorie de la Saillance Submorphologique : {SK}, {M x T} et {BL}.....	149
Figure 20 : Le principe de réalisation	154
Figure 21 : Les « termes en qu- » : issue trouvée en discours.....	166
Figure 22 : Les « termes en qu - » : parcours sans issue.....	168
Figure 23 : Acaso dans le réseau adverbial en A-	212
Figure 24 : Le cognème A et la fonction adverbiale.....	213
Figure 25 : l'incidence adverbiale d'après G. Guillaume.....	215
Figure 26 : Les acceptions de aventura et ventura	221
Figure 27 : Les réseaux analogiques de caso et acaso	223
Figure 28 : Acaso et le réseau analogique en a-	226
Figure 29 : La complémentarité de quizá(s) et acaso selon le contexte syntaxique	247
Figure 30 : Les relations sémiologiques entre quizá(s) et acaso.....	248
Figure 31 : L'invariant du cognème T, d'après Blestel (2012 : 211).....	257
Figure 32 : Le symbolisme dental dans la co-émergence du Moi et du Monde.....	263
Figure 33 : L'invariant du cognème T.....	265
Figure 34 : Les cognèmes K et T en interaction	266
Figure 35 : La combinaison T.K : coup/contrecoup.....	270
Figure 36 : Les dérivations méta-sémiques de la structure T.K (coup).....	271
Figure 37 : La saillance dilatoire {T...- K...}, d'après Poirier (2017 : 142-143)	275
Figure 38 : La notion de doute : une délibération	298
Figure 39 : La notion de doute : deux acceptions différentes	301
Figure 40 : Doute factuel vs. doute épistémique.....	301
Figure 41 : Tal vez et les adverbes de doute en {SK}	304
Figure 42 : Un microsystème à quatre termes	305
Figure 43 : La pression analogique du -s final dans la sphère adverbiale.....	309
Figure 44 : Les réseaux adverbiaux en -s inter-langues	310
Figure 45 : Synthèse élaborée à partir des différents schémas proposés dans Guimier 1988.....	331
Figure 46: fuera ~ fueras.....	335
Figure 47 : ante ~ antes : espace ~ temps.....	336

Figure 48 : ante ~ antes : antériorité temporelle ~ antériorité figurée	338
Figure 49 : ante et antes, évolution diachronique.....	339
Figure 50 : Le réseau analogique en -s.....	341
Figure 51 : La marque -s dite de « pluriel » dans les expressions figées	342
Figure 52 : Les emplois figurés du pluriel : détournement et refus de la pluralité ?.....	343
Figure 53 : Les expressions figées au « pluriel »	344
Figure 54 : Du syntaxique à la lexie figée : un dépassement.....	345
Figure 55 : Le dépassement dans le système des numéraux : dos, tres et seis.....	352
Figure 56 : Le dépassement dans le système des numéraux : diez	353
Figure 57 : Le système des numéraux : vue d'ensemble	353
Figure 58 : L'adverbe sí, une marque d'un double dépassement.....	355
Figure 59 : Le système vocalique de l'italien d'après Rocchetti	357
Figure 60 : Le dépassement dans le système vocalique de l'italien	357
Figure 61 : Les différentes solutions phonologiques du dépassement articulatoire selon Fabre (2001)	361
Figure 62 : La deuxième personne du singulier	364
Figure 63 : La première personne du pluriel.....	365
Figure 64 : La deuxième personne du singulier et du pluriel.....	365
Figure 65 : le microsystème des adverbes épistémiques quizá, quizás, acaso et tal vez	367
Figure 66 : Les trois configurations interlocutives. Vue d'ensemble.....	376
Figure 67 : L'actualisation : une transcendance	385
Figure 68 : La grappe {IS}	388
Figure 69 : Les submorphèmes liés à l'actualisation.....	389
Figure 70 : La grappe {IS} dans la dérivation suffixale	391
Figure 71 : La grappe {IS} dans l'expression de l'identité	393
Figure 72 : Les relations d'alternance et de récurrence de l'infixe -iz-.....	394
Figure 73 : Les valeurs inchoative et causative de l'infixe -iz-	396
Figure 74 : La valeur imitative de l'infixe -iz-	399
Figure 75 : Les valeurs fréquentative et durative de l'infixe -iz-.....	400
Figure 76 : l'adverbe sí : actualisation relative	402
Figure 77 : Le pivot assertif si.....	404
Figure 78 : L'opposition /a/ ~ /k/ : contraste maximal	408
Figure 79 : L'évolution sémantique de lo mismo (Barrio García 2017 : 321)	410
Figure 80 : Lo mismo, de la comparaison à l'expression du doute.....	412
Figure 81 : Le pivot {IS}, fédérateur de quizá et lo mismo.....	413
Figure 82 : {IS}, une marque de CO.....	417
Figure 83 : La forme non marquée, « problème et solution » de la relation répliative.....	433
Figure 84 : Le dépassement du Rapport interlocutif Direct.....	436
Figure 85 : Le système \emptyset , -s, -d dans la conjugaison anglaise	440
Figure 86 : La brique {AS} dans la sphère adverbiale de l'espagnol	454
Figure 87 : Le féminin pluriel dans les locutions figées selon Cazalbou	459
Figure 88 : Les formes augmentées quizás et acaso : complémentarité contrastive	500
Figure 89 : Quizás et acaso : amorçages cognitifs complémentaires	506
Figure 90 : Le filtre contrastif [ak-], empruntée à Piel (2004)	516
Figure 91 : L'effet disruptif de {AK} (exemple 201).....	519
Figure 92 : l'effet de « relance » de la trame narrative emporté par {AK} (exemple 202)	520
Figure 93 : L'effet disruptif de agora (exemple 204)	525
Figure 94 : L'effet disruptif de agora (exemple 205)	526
Figure 95 : La particule AK- : réseaux alternants et récurrents	527
Figure 96 : L'effet disruptif de acaso (adverbe de hasard)	528
Figure 97 : {AK}, une autogreffe du système des adverbes épistémiques	532
Figure 98 : le vocalisme d'acaso et d'a lo mejor : une paronymie spéculaire	536

Figure 99 : Acaso et a lo mejor, deux formes augmentées.....	537
Figure 100 : Les submorphèmes K et L dans le système pronominal.....	545
Figure 101 : a lo mejor et igual, deux formes augmentées	562
Figure 102 : Les quatre formes augmentées	563
Figure 103 : Le « carré sémiotique » des formes de C1.....	570
Figure 104 : Le système quasi-nominal complété par le suffixe agentif.....	606
Figure 105 : Le microsystème quizá-quizás-tal vez.....	635
Figure 106 : Quizás et tal vez : deux formes de dépassement du RID.....	636
Figure 107 : Les contrastes C2 ~ C1 du système des adverbes épistémiques	669
Figure 108 : Le paradigme des « adverbes de doute » : vue d'ensemble	672

Table des matières

REMERCIEMENTS.....	3
INTRODUCTION	9
1 À LA RECHERCHE DE L'IDENTITE DES ADVERBES DE DOUTE : QUELS ANTECEDENTS ?	10
2 LE CADRE THEORIQUE : LA LINGUISTIQUE DU SIGNIFIANT.....	14
2.1 MOTIVATION ET ICONICITE	16
2.2 ENACTION ET INTERLOCUTION	19
3 PLAN DU TRAVAIL ET DEMARCHE SUIVIE.....	23
PREMIERE PARTIE	29
LE « DOUTE » PAR LE SIGNIFIANT : LES ADVERBES EPISTEMIQUES A LA LUMIERE DE LA <i>THEORIE DE LA SAILLANCE SUBMORPHOLOGIQUE</i>	29
PREAMBULE.....	31
CHAPITRE 1: LES ADVERBES EPISTEMIQUES EN {SK} : LE DOUTE COMME BIFURCATION	35
INTRODUCTION	35
1 ANTECEDENTS : LE PHONAESTHEME SK- DANS D'AUTRES LANGUES.....	35
1.1 LE PHONAESTHEME SK- DANS LA LANGUE ANGLAISE	35
1.2 SK DANS LES LANGUES ROMANES	38
2 LA SAILLANCE {SK} EN ESPAGNOL : EXPLOITATIONS LEXICALES ET INVARIANT.....	39
2.1 INVENTAIRE LEXICAL	39
2.1.1 LA NOTION DE COUPE/COUPURE	40
2.1.2 LA NOTION DE COURBE/COURBURE.....	40
2.2 {SK} : DU MARQUEUR METAGRAPHIQUE AUX TRAITS PHONO-ARTICULATOIRES {OCCLUSIVE VELAIRE X SIFFLANTE}.....	42
2.2.1 L'ASSOCIATION {OCCLUSIVE VELAIRE X SIFFLANTE} : QUELLES MOTIVATIONS PHONO-ARTICULATOIRES ? ...	42
2.2.2 LE CONTRASTE {SK} VS. {NG}.....	44
3 EXPLOITATIONS NOTIONNELLES ABSTRAITES.....	46
3.1 LES EXPRESSIONS DU <i>DEFICIT</i>	46
3.2 L'EXPRESSION DE L'APPROXIMATION	49
3.2.1 LE SUFFIXE -SCO/-ZCO	49
3.2.2 LE CONTRASTE {SK} VS. {ST}	52
3.2.3 C(U)ASI (PREFIXE ET ADVERBE)	53
3.2.4 {SK} ET L'INFERENCE DE MODALITE	55
3.3 LE HASARD	57
3.3.1 L'EXPRESSION D'UN EVENEMENT NON INTENTIONNEL	58
3.3.2 LE CONTRASTE {SK} VS. {TR}.....	60
3.4 LES ADVERBES DE DOUTE ET LA SAILLANCE {SK}	68
CONCLUSION	72
CHAPITRE 2: LES ADVERBES EPISTEMIQUES EN {M X T} : LE DOUTE COMME TENSION BINAIRE	75
INTRODUCTION	75
1 LA SAILLANCE {M X T} : INVARIANT ET MOTIVATION SENSORI-MOTRICE	76
2 EXPLOITATIONS NOTIONNELLES.....	81
2.1 LA TENSION ENTRE A ET B COMME PARCOURS : TRAJECTOIRE, MOYENS ET BORNES (GREGOIRE)	81
2.2 LA TENSION ENTRE A ET B COMME RAPPORT DE FORCES.....	84
2.2.1 DIFFERENCE, RESSEMBLANCE, EGALITE	84

2.2.2 TROMPERIE, POSSESSION ET DOMINATION	89
2.3 LA TENSION ENTRE A ET B COMME RELATION DE COMPARAISON	95
2.4 LA TENSION ENTRE A ET B DANS LES EXPLOITATIONS MODALES : <i>NECESSITE, CONTINGENCE, POSSIBILITE, OBLIGATION ET DOUTE</i>	96
CONCLUSION	105
CHAPITRE 3: LES ADVERBES EPISTEMIQUES EN {BL} : LE DOUTE COMME MULTIPLICATION DES POSSIBLES	109
INTRODUCTION	109
1 ANTECEDENTS : LES CONSTELLATIONS {LABIALE X LIQUIDE} EN ANGLAIS ET EN LATIN	110
1.1 LE PHONAESTHEME <i>BL-</i>	110
1.2 LE PHONAESTHEME <i>PL-</i>	111
1.3 LE PHONAESTHEME <i>FL-</i>	113
2 INVARIANT NOTIONNEL DE LA SAILLANCE {LABIALE X LIQUIDE}	115
2.1 LES TRAITS LABIAL ET LIQUIDE, DEUX NORMALISATIONS LINGUISTIQUES DE L'EXPERIENCE DE LA SUCCION.....	116
2.2 LA LABIALITE, TRAIT ASSOCIE A L'EXPRESSION DU MOI ?.....	120
2.3 L'OPPOSITION <i>LABIALE/VELAIRE</i> : DEUX FAÇONS DE MARQUEUR LA PRESENCE DU LOCUTEUR	122
2.4 LA « PSEUDO-PALATALE »	123
3 EXPLOITATIONS DISCURSIVES EN ESPAGNOL	125
3.1 ÉCOULEMENT DE DIVERS FLUX	125
3.1.1 FLOT/COURANT.....	126
3.1.2 VISION/LUMINOSITE	127
3.2 ÉCOULEMENT IMMINENT : GONFLEMENT, FORMES RONDES, PROTUBERANCES	128
3.3 LE CONTRASTE {BL} ~ {KL}	130
3.4 LA PLENITUDE	133
3.4.1 SENSUALITE, VOLUPTÉ ET PLAISIR	133
3.4.2 FERTILITE : ABONDANCE, TRAVAIL DE LA TERRE.....	134
3.4.3 PETITE DIGRESSION : LE TOPONYME DE LA VILLE DE ROME.....	135
3.5 PLURALITE	138
3.5.1 MULTIPLICATION, FOISONNEMENT	138
3.5.2 LES ADVERBES EPISTEMIQUES : LA MULTIPLICATION DES POSSIBLES.....	141
CONCLUSION	147
DEUXIEME PARTIE	151
L'IDENTITE DES SIGNES PAR LE SIGNIFIANT : L'APPROCHE COGNEMATIQUE	151
PREAMBULE.....	153
CHAPITRE 4: LECTURE DU SIGNIFIANT <i>QUIZA(S)</i> : LA FORME PROTOTYPIQUE DU MICRO-SYSTEME	157
INTRODUCTION	157
1 LE PROFIL VOCALIQUE DE <i>QUIZA(S)</i> : L'ALTERNANCE I ~ A : FUSION ~ FISSION ; BALANCEMENT.....	158
1.1 OPPOSITION PARADIGMATIQUE : QUELQUES RAPPELS	158
1.2 L'ALTERNANCE I~A AU SEIN D'UN SIGNIFIANT : VA-ET-VIENT, BALANCEMENT	159
2 LE SUBMORPHEME K EN POSITION INITIALE	164
2.1 LA LECTURE ETYMOLOGIQUE : <i>QUIZA(S)</i> , UN « TERME EN QU- »	164
2.1.1 LES « TERMES EN QU- » : DES « INTRODUCTEURS DE VARIABLE » (LE GOFFIC)	164
2.1.2 L'ADVERBE <i>QUIZA(S)</i> , UN NOUVEAU MEMBRE DE LA FAMILLE DES « TERMES EN QU- » ?	167
2.2 LA LECTURE SUBMORPHEMIQUE : LE COGNEME K- EN POSITION INITIALE.....	171
2.2.1 LE COGNEME K : INCOMPLETUDE ET DEPENDANCE	171

2.2.2 LE COGNEME K DANS LE LEXIQUE, MARQUE DE « L'INDICIBLE »	172
2.2.2.1 L'APPROCHE PSYCHOPHONETIQUE ET PSYCHANALYTIQUE DU SUBMORPHEME K.....	173
2.2.2.2 DEUX ORIENTATIONS MACRO-SEMANTIQUES : <i>EXPULSIONS</i> ET <i>RETENTION</i>	177
2.2.2.2. <i>EXPULSION</i> : GROS MOTS ET INTERJECTIONS.....	177
2.2.2.2.2 <i>RETENTION</i> : LES EUPHEMISMES ET INTRODUCTEURS DE VARIABLES.....	182
3 EXPLOITATIONS DISCURSIVES DE <i>QUIZA(S)</i> : EFFETS D'ATTENUATION ET D'INTERROGATION	186
3.1 EMPLOIS DUBITATIFS-INTERROGATIFS : <i>QUIZA(S)</i> COMME MARQUEUR PROTOTYPIQUE DU DOUTE	187
3.2 ATTENUATION ET COURTOISIE	196
CONCLUSION : <i>QUIZA(S)</i> , LA FORME PROTOTYPIQUE DU PARADIGME	207
CHAPITRE 5: DE <i>QUIZA(S)</i> A <i>ACASO</i> : LE COGNEME A, PONDERATION ET NON-INTERROGATION	209
INTRODUCTION	209
1 <i>ACASO</i> ET SES RESEAUX SIGNIFIANTS	209
1.1 LE COGNEME A ET LA FONCTION ADVERBIALE	210
1.2 LE COGNEME A DANS LA PREFIXATION	218
1.2.1 LE A- PROTHETIQUE A VALEUR « EMPHATIQUE » : LES SUBSTANTIFS <i>CASO/ACASO</i> ET L'EXPRESSION DU HASARD	218
1.2.2 LE PREFIXE « NEGATIF » A-.....	224
1.3 L'ELEMENT A DANS LA SYNTAXE DE L'OBJET : UN MARQUEUR DE « DIFFERENTIEL DE PUISSANCE ».....	226
1.4 LE COGNEME O EN MINEURE : LE CONTRASTE A ~ O	229
2 EXPLOITATIONS DISCURSIVES	236
2.1 <i>ACASO</i> ET L'EXPRESSION D'UN DOUTE PONDERE (EFFET D'IMPROBABILITE)	236
2.2 <i>ACASO</i> MARQUEUR PRAGMATIQUE D'INTERROGATIONS RHETORIQUES.....	241
CONCLUSION	247
CHAPITRE 6: DE <i>QUIZA(S)</i> A <i>TAL VEZ</i> : LE COGNEME T EN POSITION INITIALE.....	249
INTRODUCTION	249
1 LE COGNEME T : RESEAUX ANALOGIQUES DE RECURRENCE.....	250
1.1 LE COGNEME T, UNE MARQUE DE « PERFECTIVATION ».....	250
1.2 DE LA PERFECTIVATION A LA NOTION DE « COMPLETUDE » (FORTINEAU-BREMOND 2012A).....	253
1.3 LE COGNEME T, MARQUE D'UN « REGARD EXTRINSEQUE ET TOTALISANT » (BLESTEL 2012).....	255
1.4 LA ZONE DENTALE ENTRE PROPRIOCEPTION ET LE REGARD D'AUTRUI : LE SYMBOLISME PSYCHIQUE DES INCISIVES	258
2 LE FORMANT T ET SON PARTENAIRE DE PREDILECTION, LE FORMANT K : RESEAUX ALTERNANTS ET ASSOCIATIFS	266
2.1 STRUCTURES ASSOCIATIVES : LA SAILLANCE {T-K}, LEXICALE ET PHRASTIQUE.....	267
2.1.1 LA « STRUCTURE ONOMATOPEIQUE » T-K (GUIRAUD) : UNE SAILLANCE LEXICALE.....	267
2.1.2 LA STRUCTURE T-K EN TANT QUE SAILLANCE « DILATOIRE » : LA CORRELATION	274
2.2 UN EXEMPLE D'ALTERNANCE PARADIGMATIQUE T ~ K : <i>DE/CON</i>	277
2.3 L'ALTERNANCE <i>QUIZA(S)</i> ~ <i>TAL VEZ</i> , DEUX ANGLES DE VUE COMPLEMENTAIRES DANS LA SUSPENSION DE L'ASSERTION	282
CONCLUSION	302
CHAPITRE 7: DE <i>QUIZA</i> A <i>QUIZAS</i> : DU SUBMORPHEME -S EN POSITION FINALE	307
INTRODUCTION	307
1 LE SUBMORPHEME -S DANS LA DESCRIPTION TRADITIONNELLE	308
1.1 LE -S DE <i>QUIZAS</i> , UN « S ADVERBIAL »?	308
1.1.1 LE « S ADVERBIAL », UN EXEMPLE DE VARIATIO MEDIEVALE ?.....	312

1.1.2	LE « S ADVERBIAL » MARQUE-T-IL LA FONCTION ADVERBIALE ?	315
1.2	LE CAS DES LOCUTIONS ADVERBIALES : « S ADVERBIAL » OU -S DE PLURIEL ?	319
2	UNICITE ET INVARIANT DU SUBMORPHEME -S	322
2.1	LE MORPHEME -S, MARQUE DU PLURIEL ?.....	323
2.2	LE CAS DU « S ADVERBIAL », UNE NOUVELLE FORME DE DEPASSEMENT ?	327
2.3	LE « S ADVERBIAL », MARQUE D'UN DEPASSEMENT NOTIONNEL	328
2.4	QUELQUES EXEMPLES EN ESPAGNOL	333
2.4.1	L'ALTERNANCE <i>FUERA</i> ~ <i>FUERAS</i> (MEDIEVAL)	333
2.4.2	LE CAS DE ANTES, ENTRE ALTERNANCE (<i>ANTE</i> ~ <i>ANTES</i>) ET RECURRENCE (<i>ANTES, DESPUES, MIENTRAS</i> ETC.)	336
2.4.3	LES LOCUTIONS EN -S DITES « PLURIELLES », ENTRE RECURRENCE ET ALTERNANCE.....	342
2.4.4	PATRONYMES ET SOBRIQUETS : LES MARQUES -EZ/-S.....	346
2.4.5	LE CAS DES NOMBRES <i>DOS, TRES</i> ET <i>SEIS, DIEZ, CIEN</i> ET <i>CERO</i>	349
3	DU SUBMORPHEME AU COGNEME S.....	356
3.1	L'AVANCEE ARTICULATOIRE COMME VECTEUR DU DEPASSEMENT	356
3.1.1	LA VOYELLE -I DANS LE SYSTEME VOCALIQUE ITALIEN (ROCCHETTI)	356
3.1.2	LE TRAIT DENTAL COMME MARQUE DU DEPASSEMENT (G. FABRE).....	359
3.2	LA FRICATIVE DENTALE : FRANCHISSEMENT D'UN SEUIL	361
	CONCLUSION : ET <i>QUIZAS</i> ?.....	366
	TROISIEME PARTIE	369
	L'INTERLOCUTION PAR LE SIGNIFIANT : LES ADVERBES DE DOUTE A LA LUMIERE DE LA <i>THEORIE DE LA RELATION INTERLOCUTIVE</i>	369
	PREAMBULE	371
	CHAPITRE 8: <i>QUIZA</i> Ø, UNE FORME DE CONFIGURATION 0 (R.I.D).....	381
	INTRODUCTION	381
1	LA GRAPPE SUBMORPHEMIQUE {IS} : ACTUALISATION SECONDAIRE, MEDIANTE ET RELATIVE	382
1.1	INVARIANT : LES COGNEMES I ET S ASSOCIES EN SAILLANCE	382
1.2	RESEAUX LEXICAUX : LA DERIVATION	389
1.2.1	DERIVATION NOMINALE	389
1.2.2	LA DERIVATION VERBALE	393
1.3	LA PARTICULE {IS}, MARQUEUR D'UNE « CORRELATION ASSERTORIQUE » (CH. MARCHELLO-NIZIA)	401
1.4	<i>QUIZA</i> , UNE CORRELATION ASSERTORIQUE PARTICULIERE.....	405
1.5	<i>LO MISMO</i> , UN AUTRE SIGNE SYMETRIQUE	409
2	LA GRAPPE {IS}, MARQUE D'UNE CONFIGURATION CO	416
2.1	LE MORPHEME [SI].....	417
2.2	<i>QUIZA</i> , UN SIGNE LITTERALEMENT « REVERSIBLE »	421
	CONCLUSION	431
	CHAPITRE 9: <i>QUIZAS</i> , FORME DE C1 : LE COGNEME -S COMME MARQUE D'UN DEPASSEMENT DU RID	435
	INTRODUCTION	435
1	LE SUBMORPHEME -S : MARQUE DU DEPASSEMENT INTERLOCUTIF.....	435
1.1	LE COGNEME S, MARQUE D'UNE CONFIGURATION C1 DANS LA LANGUE ANGLAISE	436
1.1.1	-S DANS LE DOMAINE NOMINAL : PLURIEL ET HYPOCORISTIQUES	437
1.1.2	-S DANS LE DOMAINE VERBAL DE L'ANGLAIS : PRESENT TENSE ET SUR-DISTINCTION NARRATIVE	438
1.2	LE COGNEME S DANS UNE SUBMORPHEMIE « DU TEXTE » : VECTEUR DE « PRISE EN CHARGE » ET DE « TRANSGRESSION »	441

1.2.1	LE COGNEME S, VECTEUR D'« UNE PRISE EN CHARGE »	441
1.2.2	DE LA TRANSCENDANCE A LA TRANSGRESSION : /S/ COMME MANIFESTATION DE LA PULSION URETRALE (FONAGY).....	444
2	LA GRAPPE SUBMORPHEMIQUE {AS} : FORMALISATION DE LA SUR-DISTINCTION.....	453
2.1	{AS}, ENCORE UNE « MARQUE ADVERBIALE » ?	453
2.1.1	LE « FEMININ » DANS LES LOCUTIONS ADVERBIALES.....	455
2.1.2	-AS, MARQUE D'UN « NEUTRE »	456
2.2	-AS, UNE MARQUE DE FIGEMENT LEXICAL ?.....	461
2.3	-AS COMME MARQUE D'ATTITUDE ENONCIATIVE	465
2.4	-AS : INVARIANT COGNITIF : SUR-DISTINCTION	468
2.4.1	RETOUR SUR LE COGNEME A	469
2.4.2	LES COGNEMES A + S : IMAGE OPERATIVE DE C1	473
2.5	-AS, MARQUEUR D'UNE CONFIGURATION DE C1	474
2.5.1	DES LOCUTIONS « METAPHORIQUES »	474
2.5.2	LES LOCUTIONS ADVERBIALES	477
2.6	QUIZAS, FORME DE C1 : EXPLOITATIONS DISCURSIVES	482
2.6.1	DES HYPOTHESES « PRISES EN CHARGE »	482
2.6.2	DES HYPOTHESES OPPOSABLES	485
	CONCLUSION	496
	CHAPITRE 10: ACASO, UNE DEUXIEME FORME DE C1 : DES SUBMORPHEMES {A-} ET {AK-}.....	499
	INTRODUCTION	499
1	ACASO VS. QUIZAS : DEUX FORMES MARQUEES, CONCURRENTIELLES DE QUIZA	500
1.1	ACASO : DE L'IMPROBABILITE (PONDERATION REGRESSIVE) A LA PONDERATION INTERLOCUTIVE.....	500
1.2	ACASO ET QUIZAS, DEUX FORMES COMPLEMENTAIRES DE LA CONFIGURATION C1.....	504
1.3	QUELQUES EXPLOITATIONS DISCURSIVES	507
2	LE « FILTRE CONTRASTIF » AK-, UNE AUTRE MARQUE DE SUR-DISTINCTION PAR EXCELLENCE	512
2.1	LA PARTICULE [AK] : UN « FILTRE CONTRASTIF » (PIEL 2004).....	512
2.2	LA GRAPPE {AK-} : MARQUE D'UN POINT D'INFLEXION.....	516
2.2.1	LES DEICTIQUES.....	516
2.2.2	LA PARTICULE AK- AVEC UNE BASE SUBSTANTIVE : AGORA ET ACASO	520
2.3	AK- : UNE AUTOGREFFE DU SYSTEME EPISTEMIQUE.....	531
3	DE ACASO A A LO MEJOR : JAMAIS DEUX SANS TROIS.....	533
3.1	LE COUPLE ACASO ~ A LO MEJOR : UNE PARONYMIE SPECULAIRE, ENTRE CORRESPONDANCES FORMELLES ET COMPLEMENTARITES SEMANTIQUES	534
3.1.1	L'AUGMENT A- EN POSITION INITIALE	534
3.1.2	{AK} ET {AL} : DEUX MARQUES DE « PONDERATION » COMPLEMENTAIRES ?	538
3.2	AK- ET ALL-, DEUX MARQUES DEICTIQUES (QUELQUES RAPPELS)	542
3.3	QUELLE « DEIXIS » POUR LES ADVERBES EPISTEMIQUES ?.....	548
3.3.1	ACASO	548
3.3.2	A LO MEJOR.....	553
3.4	DE A LO MEJOR A IGUAL : LE « QUATRIEME A LA BELOTE »	561
	EN GUISE DE CONCLUSION : L'APPROCHE PSYCHOPHONETIQUE DU COGNEME A	572
	CHAPITRE 11: TAL VEZ, FORME UNIQUE DE C2 : LA CLEF DE VOUTE DU SYSTEME DES ADVERBES EPISTEMIQUES.....	581
	INTRODUCTION	581

1	LA SAILLANCE {TR} : ICONICITE ET INVARIANT, EXPLOITATIONS DISCURSIVES.....	582
1.1	ANTECEDENTS : LE PHONAESTEME TR-	582
1.2	{TR} COMME MARQUE D'UNE <i>LINEARITE</i>	583
1.2.1	LA NOTION DE RECTITUDE	583
1.2.2	LA NOTION DE ROTATION : UNE EXPLOITATION ENANTIOSEMIQUE ?.....	584
1.2.3	LA NOTION DE SEQUENÇAGE.....	586
1.3	{TR} COMME MARQUE D'UNE <i>DIFFICULTE</i>	587
1.3.1	LA NOTION D'OBSTACLE	588
1.3.2	LA NOTION DE CONFRONTATION	589
1.3.3	LA NOTION D'EXERCICE D'UNE FORCE ET SES RESULTATS	590
1.3.4	LA NOTION DE DIFFICULTES DE L'ENTENDEMENT	591
1.4	QUEL INVARIANT POUR {TR} ?	592
1.4.1	MOTIVATION ET ICONICITE DE {TR} : LA DIFFICULTE AU CŒUR DE L'ARTICULATION	592
1.4.2	ART ET INTENTION	595
1.5	LES NOTIONS D'INTENTIONNALITE, CONTROLE ET FORCE VOLONTAIRE DANS LA DERIVATION DEVERBALE : LES NOMS D'AGENT EN <i>-DOR/-DERO</i> A LA LUMIERE DE LA SAILLANCE {TR}.....	601
1.5.1	LA DERIVATION DEVERBALE DE NOMS D'AGENT, A LA CROISEE DU LEXIQUE ET DU SYSTEME VERBAL. ANTECEDENTS LATINS	601
1.5.2	LES NOMS D'AGENT ET D'INSTRUMENTS EN ESPAGNOL : LA QUATRIEME DES FORMES QUASI- NOMINALES ?...	604
1.5.3	L'ICONICITE DE {TR} (2) : L'APPROCHE COGNEMIQUE	605
1.6	<i>TAL VEZ</i> , FORME DE C2 : EXPLOITATIONS DISCURSIVES	608
2	LE COGNEME T : MARQUE DE LA CLOTURE SYSTEMIQUE	613
2.1	LECTURE INTERLOCUTIVE DU CONTRASTE K ~ T : RESEAUX INTER-LANGUES	613
2.1.1	UN EXEMPLE ANGLAIS : LE CONTRASTE PRONOMINAL <i>WE ~ THEY</i>	614
2.1.2	UN EXEMPLE D'ALTERNANCE ADVERBIALE EN FRANÇAIS : TOUT DE MEME ET QUAND MEME.....	615
2.1.3	LE CONTRASTE ESPAGNOL MAS QUE ~ DE (POIRIER 2018B)	620
2.1.4	QUEISMO ET DEQUEISMO : UNE NOUVELLE ALTERNANCE K ~ T ?.....	622
2.1.5	RELECTURE DES PREPOSITIONS <i>DE</i> ET <i>CON</i>	630
2.1.6	LE CONTRASTE EPISTEMIQUE <i>QUIZAS ~ TAL VEZ</i>	635
2.2	LA LECTURE INTERLOCUTIVE DE L'OPPOSITION COGNEMIQUE T ~ A : RESEAUX INTER-LANGUES.....	641
2.2.1	LES ARTICLES ANGLAIS <i>A ~ THE</i>	642
2.2.2	LES PREPOSITIONS <i>À/A</i> ET <i>DE</i> (EN FRANÇAIS ET EN ESPAGNOL)	644
2.2.3	LES LOCUTIONS CONJONCTIVES <i>ALORS QUE</i> ET <i>TANDIS QUE</i>	652
2.2.4	<i>AL FIN Y AL CABO / A FIN DE CUENTAS ~ DESPUES DE TODO</i> : « REFORMULATEURS » FORMANT SYSTEME.....	656
2.2.5	L'ALTERNANCE ADVERBIALE <i>AUN ~ TODAVIA</i> (MOLACHE 1983).....	659
2.3	LES ALTERNANCES <i>TAL VEZ ~ ACASO</i> ET <i>TAL VEZ ~ A LO MEJOR</i> : EXPLOITATIONS DISCURSIVES	664
	CONCLUSION	669
	CONCLUSION GENERALE	671
	ANNEXES.....	679

Titre : Les adverbos de doute en español contemporáneo. Submorfemias e interlocución.

Mots clés : submorfemias, interlocución, analogía, (re)motivación(s) do signo, Cognemática, adverbos epistémicos

Résumé : Ce travail de thèse se donne pour objectif d'étudier les « adverbos de doute » de l'espagnol contemporain, un paradigme foisonnant dont les membres, issus d'horizons étymologiques fort disparates, sont tenus pour synonymes dans l'approche grammaticale traditionnelle. Nous remettons en question cette prétendue synonymie en nous fondant sur les principes de la linguistique du signifiant, qui nous enjoint de tenir chaque signe pour irrémédiablement unique et d'accorder la primauté absolue au signifiant dans toute démarche analytique.

En soumettant les signifiants des adverbos de doute à une série de protocoles méthodologiques issus de la linguistique énonciative (*Théorie de la Saillance Submorphologique, Cognématique, Théorie de la Relation Interlocutive*), nous montrerons que ces signifiants sont motivés et forment un paradigme d'une structure étonnamment cohérente. L'exploration des diverses (re)motivations des signes et de leurs nombreux découpages submorphologiques s'accompagne d'une analyse d'exemples attestés et contextualisés.

Title : Adverbs of doubt in contemporary Spanish. Submorphemics and interlocution.

Keywords : submorphemics, interlocution, analogy, (re)motivation(s) of the sign, cognematics, epistemic adverbs

Abstract:

Résumé : The purpose of this thesis is to study the "adverbs of doubt" in contemporary Spanish, an abundant paradigm whose members, coming from very disparate etymological horizons, are considered synonymous in the traditional grammatical approach. This so-called synonymy will be questioned focusing on the principles of the linguistics of the signifier, which enjoins us to consider each sign as irremediably unique and to grant absolute primacy to the signifier in any analytical approach.

By subjecting the signifiers of the adverbs of doubt to a series of methodological protocols derived from enactive linguistics (*Théorie de la Saillance Submorphologique, Cognématique, Théorie de la Relation Interlocutive*), it will be shown that these signifiers are motivated and form a paradigm of a surprisingly coherent structure. The exploration of the various (re)motivations of signs and their numerous submorphological breakdowns is accompanied by an analysis of attested and contextualized examples.